REVUE

DES

DEUX MONDES

CIXe ANNÉE. — HUITIÈME PÉRIODE

TOME QUARANTE-NEUVIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1939

MAY 12 1938
429469

CRIS DANS LE CIEL

DEUXIÈME PARTIE (1)

J'ai déchiré ces pages avec horreur. Il m'arrive de le regretter. Ce n'est pas dans les instants où triomphe le meilleur de moi-même. Une curiosité est demeurée en moi de l'espèce de vérité terrible et de puissance dont j'avais (d'abord à mon insu) chargé certaines phrases. Cette analyse d'un cœur de femme. Non... à propos d'un cœur de femme ces imaginations... Saurais-je jamais ce qu'il y avait de juste dans l'excessive ardeur sentimentale dont j'animais si complaisamment la créature en apparence la plus étrangère à l'ardeur ? Je le voudrais parfois. J'aimerais me relire, quoiqu'il vaille mieux, ah ! cent fois mieux, que tout cela soit anéanti.

Je dois toutefois essayer de me rappeler ici, sinon les mots exactement dans leur imprudent assemblage, du moins ce que j'avais tenté d'y mettre, ce qu'hélas ! j'y avais mis. Damienne Chabaud, dont je m'étais emparé comme je l'eusse fait d'un bibelot acheté que je pouvais à ma guise, et pour le plaisir de mes yeux, présenter dans le plus favorable éclairage, peut-être disposant ainsi de vous étais-je moins objectif que je ne le pensais. Il n'est pas de création de l'esprit où, par un détour plus ou moins conscient, nous ne revenions à nous-mêmes. La femme qui avait votre belle forme et qui n'était pas vous, je lui prêtais, je le crois bien, non seulement ce que vous n'aviez pas, mais en même temps ce dont une

Copyright by André Corthis, 1939.

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre.

autre, dont je demeurais meurtri, était dépourvue... Une fois de plus, là n'est pas le sujet ; là ne fut pas ma faute : mieux vaut abandonner de tels rapprochements.

C'est dans une maison de la Drôme, coiffée de tuiles comme l'Hermas et la Belugue et que les platanes enveloppaient aussi d'ombres balancées, que je plaçai l'enfance de mon héroïne. Mme Bastide ne m'avait-elle pas appris que « tout ça passait les étés à côté les uns des autres » ? Ma Damienne y passait aussi les hivers. Jusqu'au fond des années j'allais chercher l'explication de ses repliements, de ses silences, de son impossibilité presque physique à témoigner de ce qui la déchirait. L'incompréhension d'une mère trop uniquement ménagère, la légèreté d'un père toujours absent... soi-disant pour ses affaires. (Quelles affaires ?... Commissions ?... Assurances ?...) De grandes scènes entre eux... Que ces ombres me pardonnent ! Je ne les offensais pas, puisque, de leur vérité, j'ignorais jusqu'au plus vague détail. Mais rien de tel que ces foyers détruits à demi, que traverse la tempête, pour obliger une enfant à se murer en soi-même.

Deux jours avaient suffi pour que le travail me redevînt une habitude. Chaque soir, mon repas terminé, tandis que Mme Bastide desservait la table, je marchais en fumant quelques cigarettes devant la maison. Il m'arrivait d'en faire le tour, afin (longeant le parc rempli de souffles et de lourds froissements) d'apercevoir les deux seules fenêtres du « château » qui donnassent de ce côté et qui fussent éclairées. Dans celle de la cuisine s'agitait l'ombre mince de l'Espagnole. De l'autre venait quelquefois la voix perçante de Bérangère. Mais je n'entendais aucune autre voix, bien que les vitres fussent écartées derrière la toile métallique.

Je n'avais plus l'impression d'être indiscret. Ces créatures m'appartenaient. D'ailleurs qu'est-ce que je pouvais essayer de surprendre ? Une autre Damienne, vivante celle-là, m'attendait. Quand je rentrais dans la salle, un tapis rouge, trop petit et laissant aux deux bouts dépasser la toile cirée, recouvrait la table. Avant de m'enfermer j'allais dans la cuisine souhaiter le bonsoir au ménage Bastide et aux bergers. Bientôt j'entendais la porte du mas se refermer sur ceux-ci qui avaient leur chambrette près de l'étable aux moutons. Les gros souliers de Bastide grinçaient sur le carreau huilé de

l'escalier. Depuis longtemps, la servante de seize ans qui couchait chez son père (un braconnier fameux, m'avait appris avec une sorte de fierté Mme Bastide) était partie. Je n'entendais plus que le tapage des grenouilles, celui des premiers grillons, par instants l'appel d'un grand nocturne et aussi, roulant longuement, sourdement, quelque étrange plainte mugie. Ainsi accompagné, je revenais à ma tâche, à Damienne, et (sans trop de longueurs) la préparais à l'amour, au plus grand des amours, celui qui se satisfait à jamais d'un seul être. Déjà j'avais mis en scène M. Maxime ; j'y avais mis aussi Bertrand Rohard, et celui-ci avait désormais devant la vie une sorte de précoce et orgueilleux détachement que, sans plus m'inquiéter de mes vagues souvenirs, j'avais décidé de lui octroyer. Ces jeunes gens et quelques autres, dont l'animation autour du trio avait son utilité, se retrouvaient pendant les vacances. Longues promenades à pied, randonnées en auto, à bicyclette, vers le bois de Paï-Olive ou les grottes de Saint-Martin d'Ardèche. Le pèlerinage à Notre-Dame des Nymphes, dont l'autel a pour soubassement un ancien temple à Diane... La fête de Saint-Gens et la messe de minuit à la chapelle du Beaucet... Je n'en revenais pas de pouvoir ainsi me rappeler ce que nous racontait Rohard de son pays, il y avait si longtemps. Il est vrai que, séduit par leur pittoresque, j'avais alors recherché ces noms dans le guide ou le dictionnaire.

Et puis les garçons retournaient à leurs études, à Lyon, à Paris. Une petite fille restait seule et déjà, parmi tous ceux qui l'entourèrent, ne se rappelait qu'un visage. Mais je ne m'attardais pas. L'essentiel était d'arriver aux fiançailles (secrètes pour une raison qui restait à trouver) et à la trahison. Là commençait le drame. La réaction de l'amoureuse, une souffrance pareille à ces brûlures si profondes qu'elles suppriment la sensibilité ; mais le rongement continue, l'être s'abîme lentement.

... Je m'obstinais à ne rien savoir ni recevoir de Paris. Cette absence de courrier, de journaux (je n'avais pour me tenir au courant de ce qui se passait à travers le monde qu'une feuille locale ; politique et littérature y tenaient beaucoup moins de place que trois lapins volés ou le cours des légumes) ; mon triste amour en train de se défaire en moi ; l'irritation

qui commençait à remplacer le chagrin, plus amère que lui mais qui exige moins et dont il ne faut plus que se détourner, tout contribuait à me jeter passionnément vers cette ébauche de livre. Instants incomparables. Ceux qui viendront ensuite et n'exigeront que de critiquer et de détruire ne sont même pas pressentis. Aucun autre devoir que celui de se laisser pénétrer, emporter.

Au lendemain de ces nuits, j'éprouvais une sorte de joie féroce à me retrouver en face de Damienne. Cela arrivait maintenant assez souvent. La vieille dame avait mis à ma disposition la bibliothèque de son fils : « Si... si..., je vous en prie. Mon chéri aimait tant ses livres ! Je suis heureuse qu'ils puissent encore servir à quelqu'un. Seulement, je vous demande de les consulter sur place. Ils ne doivent pas bouger d'ici... Mais non, je vous assure, vous ne nous dérangez pas. Vous savez bien que nous ne nous tenons pas de ce côté. » Un refus l'eût peinée ; je le sentis. La première fois que j'entrai dans la bibliothèque, qui était une petite pièce moisie à côté du salon, ce fut avec le sentiment d'accomplir une action pitoyable. J'y revins parce qu'il y avait, outre tout un fatras d'ouvrages sur l'agriculture et la mécanique, quelques livres assez rares concernant la Provence du XIVe et du XVe siècle. J'y revins surtout pour respirer à ma guise l'air de cette maison.

Monserrat voulait bien à présent me sourire. Discret, en apparence, je me hâtais vers la bibliothèque ; mais des portes au fond du couloir restaient entr'ouvertes. J'entendais Bérangère réciter tout de travers une fable ; et la patience de sa mère à la reprendre était plus agaçante cent fois que cette petite voix maussade. Ou bien j'apercevais Damienne, un fer à la main, se penchant sur une table où s'étalait du linge blanc. Je la croisais aussi dans le couloir.

— Oh ! madame... je m'excuse...

— De quoi ? demandait-elle avec cette indifférence qui donnait envie de la saisir par les deux bras et de la secouer jusqu'à lui arracher un cri.

Son gros chignon était toujours aussi net et serré. Sa robe violette n'alternait qu'avec une robe grise. « Si tu savais... ah ! si tu pouvais savoir avec quel goût je te coiffe, comme je t'habille bien !... Et comme cela même compte peu auprès de toutes les autres transformations... » Éprouvais-je vraiment

l'envie de lui dire cela ? Même pas. Plus je m'emparais d'elle, plus la créature de chair et d'os se dissociait de ce que j'avais écrit. Cependant, il n'était pas de détail physique qui échappât à mon avidité : une contraction nerveuse au petit doigt de la main gauche, la pointe nette que formaient sur la tempe les cheveux bien plantés, certains jours une sécheresse un peu fiévreuse des lèvres. Je les notais tous. Pour la maintenir plus sûrement devant moi, je ne la désignais pas sur le papier par des initiales, mais par son nom tout entier ; et je nommais de même Bertrand Rohard, Maxime. L'obligatoire maquillage viendrait ensuite. Ces ébauches n'étaient destinées qu'à moi seul.

J'eus bientôt la matière de deux ou trois chapitres. Incapable d'y voir clair, car j'écris de façon illisible, j'envoyai les feuillets à Paris. Ma secrétaire les taperait. Quelques lignes lui enjoignaient de me les retourner au plus vite mais sans y joindre un mot.

La poste du Sambuc est à neuf kilomètres. Je fis à pied l'aller et le retour. Déjà, quoique le tardif printemps ne se manifestât encore que par une espèce de vapeur verte comme flottante à la pointe des herbes et par plus de douceur dans le chant des oiseaux, le soleil achevait d'épuiser cette terre dont un hiver trop sec avait usé la substance. A cet endroit du marais où je cherchais ma route et que l'eau avait déserté depuis si longtemps, le sol craquait, se boursouflait, formait de petites croûtes qui se brisaient sous mes pas comme des poteries délicates. Je savais que, dans tous les mas et les phares, les citernes étaient presque à sec. (Si Mme Bastide n'osait encore trop me mesurer l'eau de ma toilette, elle m'en faisait remarquer la couleur boueuse.) Ce pays consumé, cette immense soif rôdant sur tout ce qu'il était possible de découvrir jusqu'à la mer salée, n'y a-t-il pas là, me disais-je, quelque parallèle à établir ?... Mais mieux valait, afin de la voir plus nettement quand je relirais mon travail, me reposer pour trois ou quatre jours de Damienne Chabaud.

Quatre jours, pas davantage. Le paquet me fut réexpédié très promptement par Mlle Duclair, — recommandé, bien entendu, mais Mme Bastide signa pour moi le plus simplement du monde. J'avais poussé jusqu'au bois des Rièges et restais ébloui de ma course dans les « gazes » où mon cheval

entrait dans l'eau jusqu'aux genoux et faisait en galopant éclater des étoiles. Le dîner étant prêt, je dus attendre pour parcourir les feuillets, quoique mon impatience fût aussi vive que s'ils eussent dû m'apporter quelque révélation.

... Et cela en fut une. Quand, à l'heure habituelle, je me retrouvai seul dans la maison endormie avec Damienne Chabaud, je fus stupéfait de la force avec laquelle elle se dressa devant moi. Il y a dans ce travail une part, la plus profonde, qui n'est pas dépendante de notre volonté. J'aurais cru plus aimable la Damienne qu'avec tant de soins j'avais douée d'âme et de frémissements, et la considérais maintenant avec autant de surprise qui si je ne l'eusse pas modelée de mes mains. Tant de révoltes secrètes, d'ardente ténacité, d'impossibilité à se détacher ! Avec les traits exacts et les moindres particularités physiques de celle qui dormait à cette heure-ci tranquillement de l'autre côté des gros murs blancs, étouffant de secrètes et furieuses révoltes, elle touchait à la fin de ses renoncements, de ses résignations. — Une femme à bout... vaincue. Et prête à tout. A quoi donc ? Cela était pour moi le secret de demain. L'histoire commençait à peine. J'y rêvai un peu, pas mécontent vraiment de cette première réussite, et n'ayant pas ce soir envie d'écrire, je montai me coucher plus tôt que d'habitude.

... C'est ici qu'il me faut placer un détail. Si j'avais su le remarquer... Si j'avais raisonné plus justement... Ah ! fût-ce devant moi seul, je ne vais pas hypocritement me lamenter. Il y eut pis, cent fois pis que cette négligence.

Donc, maintenant, je ne prenais plus la peine de ranger mes papiers. Ils restaient là, enfermés dans des chemises en carton dont je serrais la sangle. Mme Bastide savait qu'il fallait respecter cela en faisant son ménage et n'y eût pas touché pour tout l'or du monde. Le matin, quand j'entrais dans la pièce, ce désordre à l'un des bouts de la longue table, à l'autre bout ma tasse à thé préparée, le citron dans une soucoupe à fleurs, le beurre dans un plat brun, cette bohème m'amusait. Je ne me rappelais alors que pour en rejeter l'image mon rez-de-chaussée de la rue Lesueur, ma bibliothèque silencieuse et la petite pièce où Mlle Duclair, devant sa machine, attendait le bon plaisir de mon inspiration.

Ce matin, tout joyeux de reprendre, en fumant ma première

cigarette, le manuscrit dactylographié, je songeais que j'avais commis, en l'abandonnant ainsi, une imprudence. Il n'y avait là-dessus ni sangle, ni boucle. N'importe qui pouvait ouvrir, feuilleter. Et ces noms en toutes lettres ! Mais Mme Bastide ne savait aucunement dissimuler. Son accueil me prouva qu'elle n'avait rien lu. « Elle n'a rien lu, mais elle a posé sa bougie... » Il y avait, en effet, sur le fort papier bleu de la couverture, une étoile de cire. Je la grattai de l'ongle, préférant éviter toute explication. Plus tard, seulement, oui, plus tard, je devais réfléchir que Mme Bastide, faisant son ménage au grand jour, ne se servait pas de bougie.

* * *

Le travail ne me rendait pas infidèle à Mme Chabaud. Deux fois ou trois par semaine j'allais faire avec elle une partie d'échecs ; ce n'était plus le soir, mais tantôt à l'heure du café, dont la vieille dame me pressait d'accepter une tasse, tantôt au retour de mes promenades, avant le souper. La lampe n'était pas allumée encore. Les jours plus longs remplissaient le triste salon de leur mélancolie. Si Damienne était là, près de la fenêtre et se détachant à contre-jour sur le feuillage épaissi des platanes, je n'étais plus distrait par sa présence. Depuis le jour où, recherchant en elle quelque chose qui ressemblât à la vie, j'étais attentif aux petits plis de ses paupières, de ses lèvres, quelles indiscrétions ma pensée n'avait-elle pas commises ? Hardiesses plus que suffisantes. Cette tricoteuse en robe violette ou grise ne pouvait désormais rien apporter à la grondante créature qui avait sa belle bouche et toute son apparence.

C'est rarement d'ailleurs qu'elle se trouvait là, requise par la soupe, la toilette et le coucher de Bérangère. La partie terminée, Mme Chabaud me retenait encore. Elle soupirait longuement et, me traitant en ami, m'avouait ses soucis. Cette chasse dont la location ne serait pas renouvelée...

— J'aurais dû la donner aux Bastide, avec le reste. Eux se seraient débrouillés. Maintenant ils sont vexés... Tant pis ! Je ne regrette rien, si dure que puisse être pour nous cette année. A quelle sorte de gens se seraient-ils adressés ? J'ai voulu me réserver le choix de ceux que nous verrions tourner dans notre marais les dimanches d'hiver et dont j'entendrais

les voix quand ils mangent à la ferme. Et j'ai bien peur au fond de n'être qu'une vieille folle. Je crois toujours avoir des tas d'amis comme autrefois... alors que pour eux tous je suis déjà morte. Non pas pour tous... pas pour tous... Mais il faudrait écrire. Cela ressemblerait à une sollicitation. J'aurais un peu l'impression de demander l'aumône. Quand j'en parle avec Damienne... et nous ne parlons que de cela...

L'écoutant, la regardant, si simple et soignée avec ses cheveux brillants, ses vieux bijoux, — ceux qu'on porte tous les jours et à côté desquels on aimerait mieux mourir de faim, — je ne m'ennuyais pas. En dépit du chagrin, et de la misère presque, cette finissante vie gardait trop de chaleur. « Elle n'a connu cependant que sa province ; mais la province existe-t-elle encore ? A-t-elle jamais existé ? L'étroitesse, la sottise ne sont pas une question de ville, mais une question de milieu. Paris ne foisonne-t-il pas de mains à mitaines, repliées l'une sur l'autre, de regards insistants, de chuchotements atroces ?

— A quoi pensez-vous ? me demandait tout à coup Mme Chabaud.

— Je cherche, répondais-je effrontément. Je me demande si, parmi mes relations, je ne pourrais pas vous trouver quelqu'un...

Un jour... je me rappelle très bien ce jour-là, c'était après le déjeuner. Comme au fort de la chaleur, les volets rapprochés ne laissaient passer qu'une mince bande de lumière ; elle traversait, un peu éblouissante et gênante, le beau milieu de l'échiquier. Mme Chabaud avait oublié de mettre à son noueux annulaire droit la grosse améthyste qu'elle appelait en riant sa bague d'évêque et à son annulaire gauche, au-dessus de l'alliance, la petite turquoise morte. Deux jeunes taureaux s'étaient battus à l'aube et fortement abîmés ; le propriétaire de la manade discutait dans la cour avec lou Rascaillan. « Est-ce que ces gens ne pourraient pas aller crier plus loin ?... » Mais Mme Chabaud s'irritait moins qu'elle ne l'eût fait d'autres fois. Elle paraissait distraite et joyeuse aussi. Oui, je me rappelle bien... Par exemple, ce que je ne puis arriver, ce que je n'arriverai jamais à savoir, c'est combien de temps avait passé entre cet après-midi-là et le soir où je découvris sur la couverture bleue du manuscrit la tache de

bougie. C'est qu'il aurait fallu y penser tout de suite. Mais comment l'aurais-je fait ? Comment m'eût-il été possible de seulement soupçonner le rapport ?...

Donc Mme Chabaud avait oublié de mettre ses bagues. Et elle jouait assez mal. Quand son roi eut été fait échec et mat, elle en parut moins vexée qu'elle ne l'était d'habitude, et se hâta de me confier ce qui occupait toute sa pensée.

— Figurez-vous, me dit-elle, que ma belle-fille a eu hier soir une excellente idée. Elle s'est rappelé un ménage... le fils d'un ami de son père. Des gens plus jeunes, plus sportifs que mes pauvres vieux amis à moi. Ils seraient susceptibles...

Damienne était à sa place près de la fenêtre. Ses aiguilles d'acier lançaient de petits éclairs. Elle prêta l'oreille à quelque chose que personne n'entendait et se leva vivement. La pièce, après son départ, ne fut pas plus vide.

— ... Oui, susceptibles de prendre notre chasse, enchaînait la vieille dame. Je regrette que Damienne ne soit plus là. Elle-même vous aurait dit... quoiqu'elle n'aime guère parler. Pour moi, je vous considère maintenant comme un ami. J'ai même l'intention de vous demander un conseil au sujet des prix. Nous n'en sommes pas là. Mais seulement à une lettre que j'ai envoyée ce matin. Damienne s'est refusée à la faire elle-même. La pauvre enfant déteste inimaginablement tout ce qui peut toucher à la vie mondaine. C'est même gentil à elle de m'avoir donné cette adresse... car enfin ce sont des personnes qu'elle a connues... le mari du moins. Il lui faudra bien leur parler. Et je sais quelle torture représente tout ce qui peut venir déranger ses souvenirs.

J'exprimai mon désir que le projet réussît. Mme Chabaud le souhaitait d'autant plus qu'il s'agissait de gens de leur monde : « Je tremblais d'être obligée, malgré mes résolutions, de traiter avec Dieu sait qui. L'argent, aujourd'hui, est à la canaille... » Des considérations politiques nous entraînèrent aussitôt loin du sujet, — auquel nous revînmes deux jours plus tard. Aucune partie n'était prévue. Mais ma vieille amie me guettait, dans son petit jardin, derrière la grille verte.

— Damienne a la migraine, m'annonça-t-elle d'abord. Elle a commis une imprudence. Sachant combien j'étais impatiente d'une réponse à ma lettre, n'est-elle pas allée

au-devant du facteur qui fait un grand détour par la Favorite, ce qui le retarde. Elle a bien rapporté la réponse, mais nous avons eu tout juste le temps de la lire ensemble et d'en discuter un peu : il lui a fallu monter se coucher.

— Ce ne sera pas grave ?

— Pas du tout. Mais c'est ennuyeux parce que j'aime bien parler de ce qui me fait plaisir. Heureusement que vous êtes là. Je crois, figurez-vous, que nous allons réussir. C'est la femme du monsieur qui m'a écrit. Ils seraient tout disposés à prendre la chasse avec un bail de trois ans ; mais ils voudraient se rendre compte de plusieurs choses, notamment des possibilités de logement pour eux et leurs amis. Ils viendront donc passer ici ce qu'il est à la mode d'appeler un *week-end*. On les logera près de vous. Je me suis entendue tout à l'heure avec Mme Bastide. J'espère qu'ils ne vous dérangeront pas.

Si j'envoyai le couple au diable, ce fut avec le sourire et Mme Chabaud n'en sut rien. Je la félicitai ; mais allant aussitôt trouver Mme Bastide, je lui demandai si ce ménage qu'on attendait prendrait avec moi ses repas.

— Eh ! me dit-elle, bien sûr ! C'est la salle à manger des chasseurs. Mais ils arriveront samedi assez tard. Mme Chabaud m'a dit qu'elle les inviterait le dimanche, et ils repartiront vers les quatre heures. Vous n'aurez qu'un souper avec eux. Je le ferai bien bon.

La commère ne paraissait guère moins satisfaite que Mme Chabaud. Pour elle aussi, la chasse louée, c'est-à-dire les chasseurs à loger, à nourrir, représentait un assez beau bénéfice. Et je n'avais qu'à dissimuler mon humeur. J'y parvins, cette fois, plus difficilement.

— Où vais-je mettre mes papiers ?

— Si seulement la bibliothèque n'était pas fermée... Il y a de la place... — Eh ! me dit-elle le soir en ouvrant devant moi les battants du petit meuble, regardez donc ! Une vraie chance...

— Vous avez demandé la clef ?

— Pas même. J'ai tiré pour voir. C'est venu tout seul. Mme Maxime qui aura pris un livre pour sa petite et oublié de refermer. Quand donc ?... réfléchit-elle tout à coup. C'est drôle que je ne l'aie pas vue... à moins que... Non, ajouta-t-elle, marmonnant pour soi-même, elle n'aurait pas

fait ça... Quoiqu'elle l'ait fait une fois, ou deux... Mais chaque fois, elle me l'a dit... Tenez, acheva-t-elle plus haut en s'adressant à moi, toute une planche qui est vide. Si vous voulez que je vous aide...

*
* *

L'importance des très petites choses. Leur tragique importance. Une tache de bougie, un meuble jusqu'ici fermé à clef et qui ne l'est plus. Il faudrait être attentif à tout. Mais quand le destin se met en marche notre aveuglement lui-même ne lui obéit-il pas ?... D'ailleurs, rien n'eût été changé. Dès que je commençai à comprendre, il fut trop tard. Il fut tout de suite trop tard... Pas pour Damienne... pour moi !

Je l'aperçus le lendemain dans le pauvre espace infertile et nu, — au centre duquel se dressait la roue noire d'une noria démolie, — qu'on appelait le potager. Elle étendait du linge sur une corde et, me voyant venir par-dessus la haie basse de roseaux desséchés, se détourna aussitôt. Mais j'avais remarqué sa mauvaise mine, ses yeux plus creux, sa bouche plus blanche et fiévreuse, craquelée comme la terre. Il eût été grossier de ne pas lui demander de ses nouvelles.

— Êtes-vous remise, madame ?

— Remise ?... Mais je... Ah ! oui, cette migraine.

Brièvement, et comme ils ne l'avaient encore jamais fait, ses yeux calmes et vides s'attachaient à moi. Ne contenaient-ils pas aujourd'hui quelque chose : un trouble, une épouvante ? Impression imperceptible, mais que je devais aussi, avec tout le reste de ce qui déjà s'accumulait, me rappeler un jour.

— C'était le soleil, ajouta la jeune femme.

Elle leva de nouveau les bras vers la corde, étirant avec un soin exagéré un petit mouchoir. Je n'aurais su dire pourquoi ce geste ménager me parut avoir soudain le pathétique d'un geste d'imploration.

Des carpettes s'étalaient à la fenêtre de la grande chambre qu'une autre plus petite séparait de la mienne. Armée d'un instrument d'osier tressé, Mme Bastide en tirait une abondante poussière. Je montai. Des brocs et des cuvettes encombrant le couloir ajoutèrent à mon envie de fuir pour ces deux

jours, et même tout à fait. Mais où aller ? L'idée du retour à Paris me restait insupportable. Je n'acceptais pas mieux celle de m'installer, fût-ce pour deux nuits, dans une chambre d'hôtel, à Marseille ou en Arles. Toute la défense possible contre les intrus était de déclarer à Mme Bastide que décidément je ne souperais pas avec eux. Elle me servirait dans ma chambre. Mais, ceci convenu, à peine allais-je jusqu'à l'heure la plus tardive prendre la fuite que je tombai sur Mme Chabaud. Ne tenant plus en place, elle ne cessait de venir à la ferme, s'informant de l'état des matelas, des couvertures, et faisant ses recommandations à Mme Bastide qui devait cuisiner au château ce déjeuner du dimanche.

— Vous savez que demain, me déclara-t-elle avec l'autorité que lui donnaient sur mes trente-huit ans ses soixante-dix années, vous êtes des nôtres.

Je refusai vivement, maussadement. La vieille dame en fut si désolée qu'il fallut bien me calmer et même accepter son invitation. Mais je ne décolérai pas de toute ma promenade. Tout au plus un pêcheur, rencontré au bord du Grand-Vaccarès, parvint-il à me distraire en me parlant des belles mosaïques qu'on aperçoit quelquefois au fond de l'étang; bientôt, si les eaux continuaient à baisser, on arriverait à pied à la ville engloutie.

La nuit tombait. Dans la remise dont la porte restait toujours ouverte, je vis briller les nickels d'une assez grosse voiture. « Ils » étaient arrivés. Je me glissai dans l'escalier et m'enfermai dans ma chambre.

Les nouveaux hôtes de la ferme étaient peu bruyants. J'entendis une voix de femme demander un tricot qui était dans la valise. Ce fut tout. Ils ne parlaient pas quand ils passèrent devant ma porte pour aller dîner; mais le seul bruit de leurs pas me fut désagréable. D'ailleurs, quand je ne les aurais pas entendus... Leur présence seule... L'idée de leur présence dans cette pièce où demeuraient épars et vivants mes personnages... La colère me reprit. Déjeuner demain avec ces gens... parler avec eux !... Décidément, je ne le voulais pas. Tant pis ! La pitié a des limites. Sur-le-champ je fis une courte lettre pour Mme Chabaud. C'était mon droit, à moi aussi, quoique l'excuse pour un homme fût tant soit peu ridicule, d'avoir la migraine. Et mes migraines à moi

duraient vingt-quatre heures. Elles m'interdisaient d'ouvrir la bouche.

— Tenez, dis-je à Mme Bastide, dès qu'elle entra et sans même lui laisser le temps de poser son plateau, vous voudrez bien faire remettre ceci au château.

Elle acquiesça d'un signe de tête et me pria d'écarter mon buvard pour qu'elle pût, au coin de l'unique table, se décharger.

— Ah bien ! dit-elle toute soufflante d'un étonnement qu'elle avait grande envie de me voir partager, si vous saviez, monsieur ! Mais, peut-être, vous savez déjà ?

— Quoi donc ?

— Le nom des deux qui sont là. Mme Chabaud ne vous l'a pas dit ?

— Ma foi, non... Et ça m'est égal.

— Tout de même, me reprocha Mme Bastide, c'est tellement, tellement !... Rohard, dit-elle tout bas, M. et Mme Rohard ! J'ai vu le nom sur une carte qui est après la la valise. Et le monsieur est très bien !

— Allons donc ! m'exclamai-je. Quelle imagination avez-vous, madame Bastide ? C'est Mme Maxime elle-même qui a eu l'idée...

Je continuai plus lentement :

— Comment voulez-vous ?... Si j'ai un conseil à vous donner, soyez prudente.... plus que prudente, muette. La moindre complication ferait manquer cette affaire. Et vous y tenez, n'est-ce pas, à ce que la chasse soit louée ? Alors ?... Imaginez que Mme Chabaud, la maman... Mais tout ça ne tient pas debout. Le nom de Rohard, c'est un nom de par ici, comme Pradel, comme Bastide. Vous m'avez dit vous-même...

— C'est vrai que nous sommes des tas.

— Vous voyez bien.

L'avais-je convaincue ? J'en suis à peu près sûr. Et je le suis d'avoir, toute une minute au moins, été sincère... Pas beaucoup plus. Quand la commère eut reconnu, déçue et même navrée : « Vous avez raison !... » quand, déjà sur la porte, elle se rappela : « Votre lettre !... » je mis la main sur l'enveloppe :

— J'aime mieux attendre à demain. Je vais voir...

Qu'y avait-il à voir ? Plus fortement que je ne l'avais dit,

je me répétais à moi-même : « Impossible, voyons ! tout à fait impossible... » Cependant et très vite l'idée de ce déjeuner cessait d'être une corvée. Si ce Rohard était celui de l'Hermas et de tout le reste ! S'il pouvait l'être !... Mais que Damienne, combinant et rusant, l'ait elle-même appelé, voilà qui touchait au monstrueux dans le sens où le monstre est l'inimaginable. « Qu'est-ce qui lui aurait pris ?... Une sorte de folie... provoquée par quoi ? » Ah ! que j'étais loin encore de me douter, de comprendre. L'abîme était ouvert. Je rôdais sur le bord. Et je n'en sentais pas l'odeur, quoique, sans le savoir, déjà j'en fusse ivre.

* * *

Quelques touffes de pin, mêlées à du laurier, décoraient, droites dans un vase de cuivre posé par terre, le devant de la cheminée. Les roseaux poussiéreux du guéridon avaient été remplacés par des tiges fraîches. Il y avait même, bien en vue sur le meuble d'angle, devant la photographie de M. Maxime, un bouquet de géraniums coupés sans doute aux pots qu'on gardait encore à l'abri du vent, dans la cuisine ; un bouquet pas bien gros, mais qui faisait une tache joyeuse et rouge.

— Qu'est-ce que vous en dites ? me demanda Mme Chabaud quand j'entrai, me croyant en retard, et cependant le premier de tous. Les fleurs et même les branches, quand on n'a pas mieux, il n'y a rien de tel pour dissimuler un air de misère.

Elle riait. Il y avait du jais sur son corsage de soie garni d'un Chantilly qu'aussitôt elle me fit admirer.

— Cette robe-là, je croyais bien n'avoir plus jamais occasion de la mettre... Mais que je vous dise tout de suite : je suis assez contente. Les Rohard (ils s'appellent Rohard) sont venus dès hier soir. Nous avons commencé à parler de l'affaire. Lui, l'idée d'avoir cette chasse, de venir ici tous les dimanches, ou presque, le ravirait. Sa femme paraît moins décidée. Elle s'attache à des bêtises. Elle prétend qu'elle ne peut pas dormir sans une poire électrique à la portée de sa main. J'espère bien qu'il saura lui faire entendre raison. Ah çà ! qu'est-ce qu'ils deviennent donc ?

Elle prenait sa canne, se levait, agitant ses dentelles, son odeur de violette, s'approchait de la fenêtre :

— J'espère qu'ils ne se sont pas enlizés dans une « gaze » ! Ils ont voulu se servir de leur voiture pour aller jusqu'à Pharamond. C'est imprudent quand on ne connaît pas bien le pays.

— Mme Maxime n'est pas souffrante ?

— Non. Elle a fait déjeuner Bérangère et elle la couche plus tôt que d'habitude pour que nous soyons tranquilles. Entre nous, cette enfant, je parle de Damienne, a fait un grand effort, presque trop grand... Je m'en doutais... Je vous l'avais dit. Maintenant que ces personnes sont là elle préférerait les voir Dieu sait où ! Hier soir, quand Monserrat est allée leur ouvrir, elle a voulu tout d'un coup se retirer dans sa chambre : « Je n'ai pas besoin d'être là », répétait-elle. J'ai eu toutes les peines du monde à la persuader de rester. Et elle n'a littéralement pas ouvert la bouche. Heureusement que vous déjeunez avec nous, d'autant plus heureusement que... Mais oui, figurez-vous : M. Rohard vous connaît. L'idée de vous retrouver ici l'enchante !

... Non, je n'avais pas eu besoin d'attendre cette précision. Depuis ce matin, depuis hier soir, je savais : certes, je ne comprenais pas encore, mais je savais... L'auto gronda dans la cour.

— Enfin ! s'exclama Mme Chabaud, je commençais à avoir peur que le filet ne soit trop cuit !

Rohard entra. Avidement, tout détaché que je parusse, j'observai cet homme. M'étais-je trompé ? De fort peu. Il était plutôt grand, avec les épaules robustes, le visage bronzé de ceux qui n'habitent pas les villes, les cheveux tout mêlés de blanc malgré sa jeunesse, la bouche charnue, charnelle, l'œil clair, un peu trop allongé sous des paupières un peu lourdes, un air de profondeur et de mélancolie qui n'était pas sans charme. Sensible et même ombrageux, avais-je écrit un de ces derniers soirs. Ce devait être à peu près cela. Sensible surtout, d'une sensibilité qui devait le tourmenter, le torturer et très vite affaiblir ses résolutions prises. Mais les femmes, sûrement, n'allaient pas ainsi chercher midi à quatorze heures devant ce beau garçon.

L'entrain, la gaieté même, dont il témoignait en ce moment, ajoutaient à sa séduction, mais ne me parurent pas absolument sincères.

Avec une déférente gentillesse, il prit dans ses deux mains la vieille main de Mme Chabaud.

— Madame, excusez-nous. Mais on ne peut vraiment pas faire de vitesse dans ces chemins, ou plutôt cette absence de chemins. Quel admirable pays ! Je l'avais parcouru, autrefois, trop rapidement.

— Il vous plaît ?

— Il m'enthousiasme... Oh ! monsieur, dit-il venant vers moi, quelle excellente surprise de vous revoir ici ! Je le disais hier soir à Mme Chabaud quand j'ai appris votre présence : figurez-vous que ma femme, hésitant entre plusieurs livres à mettre dans sa valise, n'en a choisi qu'un seul : un de vous, le dernier. « Quelle chance !... a-t-elle eu l'indiscrétion de remarquer. Je vais pouvoir demander une dédicace... » Elle vient tout de suite, madame. Elle est allée se donner un coup de peigne.

Son regard promené autour de la pièce ne cherchait-il pas quelqu'un qui n'était pas là ? Il évita toutefois de rien demander. Mme Rohard entra comme il racontait leur promenade et tout de suite se montra plus réticente que lui.

— J'ai peur, déclara-t-elle, de tous ces moustiques à l'automne. Leurs piqûres me rendent malade.

Pour celle-ci, mais je n'avais vraiment fait que l'entrevoir et il y avait quatre ans, ma mémoire s'était montrée moins exacte. Sans doute Mme Rohard était blonde, d'un blond artificiel, avec trop d'or et d'ondulations autour d'une figure étroite et fanée. Et sans doute elle adorait son mari : sa façon de tout de suite venir contre lui, de poser sur son bras une main aux doigts courts, aux ongles cramoisis. Mais mon inquiète et tendre marionnette, somptueusement blanche de chair, un peu lourde et ne sachant que se soumettre, n'avait aucun rapport avec cette petite créature impérieuse et brûlante.

Très fardée, élégante, les jambes et les pieds exquis malgré les bas de sport et les grosses chaussures, elle ne paraissait pas du tout faite pour arpenter le marais, un fusil sous le bras, ni pour s'accommoder de l'inconfort de la Belugue. Elle bâillait, maintenant, oh ! très discrètement, et avouait qu'elle avait passé la plus mauvaise nuit !...

— C'est évidemment très pittoresque ce manque d'eau, d'électricité ; mais quand on n'a pas l'habitude...

Son mari la reprit. Il paraissait plaisanter, mais ne faisait que le paraître.

— Tu n'auras pas besoin de venir tous les dimanches.

— Oh ! mais si ! protesta-t-elle d'un assez drôle de ton. Vivement elle se tourna vers la porte. Damienne entrait. Sa robe était toute noire, d'un crêpe mat, pas démodée en ce sens qu'elle ne dut jamais être à la mode. Simplement serré à la taille par une ceinture, le lourd tissu plaquait au corps, le moulait comme ces chiffons mouillés dont les sculpteurs enveloppent leurs statues. L'impassibilité de la jeune femme avait ce matin quelque chose de pétrifié. Elle ne s'approcha pas de moi et oublia de me dire bonjour.

La table était dressée dans la grande salle à manger, celle qui ne servait pas, où l'on mourait de froid. Là aussi il y avait des oiseaux empaillés, mais pendus au plafond, et qui tournaient lentement dès que battait une porte. Mme Chabaud me pria de prendre place à sa droite, tandis que Rohard, s'asseyant à sa gauche, avait en face d'elle sa belle-fille. Entre Damienne et moi se trouvait Mme Rohard. Et comme à tout le reste, j'étais attentif au retour de ses brèves, mais évidentes impatiences. Pour moi, la décision de cette femme était prise. L'affaire manquerait à cause d'elle ; quelque chose ici avait dû lui déplaire. Mais les moustiques, l'inconfort, elle pouvait s'y attendre. Pourquoi s'être donné la peine de venir ? Pour obéir à son mari ? Il suffisait de lui avoir entendu prononcer trois mots pour savoir qu'elle n'était pas de celles qui obéissent. Pour lui plaire ? Mais puisque tout à l'heure, ou demain, elle l'obligerait à renoncer... Une espèce de curiosité, plutôt, l'avait poussée à faire ce voyage. Curiosité de quoi ? Ainsi, toutes mes griffes à l'affût se préparaient à saisir, à ramener les lambeaux dont, ce soir, j'allais me repaître.

Rien de plus gai, semblait-il d'abord, et rien de plus cordial que ce déjeuner. De grands rires, une bonne odeur de truffes et de champignons. Les deux jeunes femmes, il est vrai, mangeaient peu et, quoique la politesse l'eût exigé, ne se disaient pas grand chose. Mais la vieille Mme Chabaud témoignait d'un entrain auquel venaient aider les quelques doigts de vin qu'enfreignant tous les régimes elle se permettait de boire. Rohard et moi-même lui donnions la réplique. La petite Espagnole passait les plats en tremblant, mais ne s'en tirait

pas trop maladroitement. Elle avait relevé dans sa ceinture le tablier trop long qui faisait un bourrelet autour de sa taille.

Quand il se taisait, Bertrand Rohard le faisait avec une brusquerie soudaine, parfois au milieu d'une phrase. Ses narines se gonflaient un peu : il respirait soudain plus profondément, presque douloureusement ; alors Mme Chabaud tournait à demi vers moi son vieux visage où tout de suite passait une inquiétude. Son silence à elle murmurait : « Qu'est-ce qui le préoccupe ? J'ai eu tort de parler du prix dès hier soir. Mais on peut discuter. Et il n'est pas forcé de me donner une réponse aujourd'hui même. » A droite, je ne voyais pas, je sentais les yeux de Mme Rohard se lever sur son mari, épier sa bouche muette, sa bouche triste et sensuelle. Mais les yeux de Damienne ne quittaient la nappe damassée que pour appeler Monserrat quand il était nécessaire, à voix basse, de lui donner un ordre.

En de tels moments, où tout le monde, si brièvement que ce fût et pour les raisons les plus différentes, perdait pied, les questions que je posais et dont il était bien impossible de deviner l'indiscrétion étaient accueillies avec une reconnaissance elle aussi insaisissable. L'Hermas, la jeunesse de Rohard, notre première rencontre à Paris, ses projets d'alors. Ce que j'appris ainsi, je ne l'examinais même pas. Le tri d'un tel butin ne pouvait se faire au milieu du tapage. Certains noms prononcés faisaient s'exclamer de joie Mme Chabaud. Les Julian !... les Lespinasse !... Mais elle aussi, autrefois, les avait connus ! « C'est drôle que nous ne nous soyons jamais rencontrés. Il est vrai que l'Ombrage est au nord de Valence, l'Hermas beaucoup plus bas, près de Saint-Restitut. Mais peut-être avez-vous eu l'occasion de voir mon Maxime. Il circulait beaucoup.. Oh ! vous vous en souviendriez sûrement. Quand on avait une seule fois parlé avec lui... »

Les laissant dialoguer, Mme Rohard à mi-voix me confiait :

— Moi, je n'ai nulle envie de fréquenter tous ces gens-là. Nous ne voyons pour ainsi dire personne. Et personne ne nous manque. Nous nous suffisons l'un à l'autre. On peut blaguer tant qu'on voudra l'amour conjugal. Je conviens qu'il est assez rare. Mais quand on a le bonheur inouï de l'avoir trouvé... Vous devriez avoir le courage d'écrire que c'est la plus merveilleuse chose du monde. Je vous donnerais des idées.

Damienne entendait-elle ? Elle coupait sa tranche d'ananas en tout petits morceaux, les piquait avec soin, et oubliait soudain de les porter à sa bouche.

— Il commence à être tard, dit encore ma voisine, cette fois assez haut.

Tout le monde se leva. J'attendais cet instant où Damienne servirait le café. Mais elle ne s'approcha de Rohard que pour lui présenter une tasse. Ils ne se regardèrent pas et n'échangèrent pas un mot.

— Je vous en prie, me souffla Mme Chabaud, restez jusqu'à ce qu'ils soient partis. Cela ne va plus être bien long. Et si nous devons nous décider tout de suite, je veux que vous soyez là pour me soutenir. Vous voyez bien que Damienne ne peut me servir de rien, quoiqu'elle ait, elle aussi, voix au chapitre...

Discrètement, le ménage se concertait. La femme parlait vite et bas, l'air fâché. L'homme, pas content non plus, fronçait les sourcils. A l'autre bout du salon, ma vieille amie feignait de me montrer des gravures. Une voix déchirante, sanglotante, traversa la maison.

— Maman !... Je veux maman !...

Damienne, toujours si prompte en de tels cas à se précipiter, ne bougea pas. Elle venait de s'asseoir dans le coin le plus éloigné des fenêtres et, toujours impassible mais les bras allongés sur les genoux, fléchissait comme si l'eût abattue la plus affreuse fatigue.

— Monserrat, ordonna-t-elle à la petite bonne qui rapportait de l'eau chaude, allez près d'elle, faites-la taire.

Ce ton, à propos de Bérangère, stupéfia la grand-mère.

— Ne vaudrait-il pas mieux que vous y alliez vous-même ?

Damienne ne lui répondit pas. Elle observait le couple. Pour la première fois, mais peut-être n'était-ce qu'un jeu de l'ombre où il se dissimulait, son visage avouait une émotion, une angoisse... La crainte de voir fuir ces quelques milliers de francs annuels qui parurent un instant à la portée de la main ? J'étais trop sûr à présent que ce ne pouvait être autre chose. Bertrand Rohard revint vers Mme Chabaud.

— Vous ne nous en voudrez pas, madame, de ne pas vous donner une réponse aujourd'hui même. Ma femme hésite encore. Je pourrai vous écrire...

— Ou revenir, dit une voix brève.

Mme Chabaud, dont la pauvre vieille figure se décomposait trop visiblement, se ranima aussitôt.

— Mais oui..., ma belle-fille a une excellente idée. Il y a tellement de choses à discuter. Je suis bien sûre que nous tomberons d'accord.

Rohard parut se rasséréner.

— La semaine prochaine...

— Non, interrompit sa femme, dans deux ou trois semaines. Il faut nous laisser le temps. Et cette seconde fois, dit-elle plus aimablement, nous ne vous dérangerons pas. Si nous venons, nous resterons tout juste une heure ou deux.

Les valises avaient été bouclées avant le départ pour la promenade et descendues. Bastide les plaça dans l'auto restée sous les platanes. J'aidai Mme Rohard à mettre son gros manteau velu pendant que Bertrand baisait la main de Mme Chabaud, la remerciait.

— Bon voyage ! A bientôt !... implora-t-elle.

Elle s'avançait sur le seuil, souriait faiblement à celle de qui dépendait tout et qui, ne s'occupant plus que de s'installer, disposait dans son dos, sous ses bras, des petits coussins de cuir. Rohard prenait son feutre au porte-manteau, jetait sur son bras son imperméable ; ce fut Damienne qui lui tendit ses gants. J'étais tout près d'eux. Ils ne se regardèrent pas plus qu'ils n'avaient fait dans le salon. La bouche de la jeune femme remuait un peu sur quelque chose que je ne pus entendre et que Rohard sûrement n'entendit pas. (Plus tard, je me persuadai que c'était : « A dimanche ».) Il s'inclina et baisa aussi cette main-là, sans un mot.

— Mais viens donc ! criait Mme Rohard. Tu sais que je déteste rouler à la nuit.

La voiture tourna. A près de deux kilomètres, elle rejoindrait la route. Damienne s'appuyait au mur des deux épaules. Un nouveau hurlement de Bérangère ne la fit pas bouger. Sa main gauche recouvrait et pressait sa main droite.

Mme Chabaud s'approcha d'elle et l'embrassa tendrement.

— Mon petit, que vous avez donc bien fait en leur demandant de revenir ! J'ai eu si peur que tout ne fût manqué ! Cette femme ne me plaît pas. Lui, par exemple, est charmant.

Mais allez donc maintenant retrouver votre enfant. Elle va être ce soir dans un état terrible.

*
* *

Et voilà... Rien de plus. Toute l'émotion de la journée se réduisait en somme à un tapage de gros sous. Dans la salle à manger débarrassée, aérée, dans le silence plus tôt établi parce qu'après la fatigante journée, tout le monde s'était couché de bonne heure, j'examinais, avide et déçu, cette pauvre réalité. Que pouvais-je en tirer ? Entre ma dernière soirée de travail et celle-là, que s'était-il passé dont pût bénéficier le roman ébauché ? Rien. Tout au plus avais-je appris qu'en ce qui concernait les parents de Damienne (Bertrand Rohard semblait les avoir beaucoup connus), je m'étais trompé. Son père, un M. Clarimond, la chérissait ; mais il s'était remarié ! La nécessité de fuir une belle-mère expliquait certaines choses. Pas toutes. Ce Clarimond était notaire, et le père de Bertrand s'occupait d'acheter de grandes propriétés, de les mettre en état, de les revendre. Cela peut rapporter gros. J'avais bien cru comprendre que cet homme d'affaires, s'il permit à son fils l'illusion de préparer une carrière, n'exigeait que de lui voir prendre sa suite. Certaines discussions avaient dû être assez rudes. Et Bertrand, excédé, envoya tout promener : la diplomatie aussi bien que la succession paternelle. Il n'était pas de la race des lutteurs ni des insatiables. La fortune acquise déjà lui suffisait.

Des réticences... Une ou deux fois, la façon dont Mme Chabaud, plus rouge, et dont Bertrand lui-même détournèrent la conversation de certaines phrases prononcées par Mme Rohard... Ce notaire Clarimond ?... ce père de Damienne ?... Qu'allais-je inventer ? D'ailleurs, quelle importance ? Ce que j'avais souhaité de saisir n'était pas là ! Chez l'un ou l'autre de ces deux êtres qui s'étaient aimés, qui avaient dû s'aimer, un peu plus, un peu moins de sang au sommet des joues, la moindre gêne... Ah ! il fallait que le vent du marais m'eût tourné la tête. La passion, dans un livre, cela se vend bien et j'en pouvais étaler sur ces feuilles autant qu'il me plairait. Mais la vouloir mêler aux petites vies de ce bourgeois, de cette bourgeoise si définitivement apaisés, engloutis ! Sans doute, un drame se joua pendant ce déjeuner. Des convives, les uns

étaient riches, les autres pas, et ceux-ci, — celles-ci plutôt, — haletaient en vue du bel argent dont ceux-là hésitaient à lâcher si peu que ce fût. Le tragique était là ! Il n'était que là. Le premier tressaillement que j'eusse surpris chez Damienne avait été causé par une question d'intérêt. Je me rappelais aussi ce que Mme Rohard me racontait de son excellente cuisinière ; et de la béatitude, l'hiver, des promenades hâtives où l'on ne goûte la pluie froide et le ciel tourmenté que parce qu'ils font apprécier le salon chaud, les pantoufles. Elle devait veiller au bien-être de son mari avec d'exaspérantes minuties. Lui s'en accommodait comme il s'était accommodé de tout ce qu'imposait son père. Oui, décidément, oui, un raté, un vaincu.

Je le chassai de la main. Je les chassai tous. Et je palpais l'épaisseur des feuilles posées devant moi avec cette ivresse que donne le papier blanc. Mon récit n'avait plus que faire de ces gens. Il se détachait d'eux. Désormais, ceux que j'avais créés s'en iraient à leur guise.

Un petit papillon à demi brûlé vint s'abattre devant moi. Je soufflai pour le chasser. Il n'alla pas plus loin que la chemise en carton bleu et, l'aile ouverte, mourut à côté de la tache grasse laissée par la cire. Cette tache... L'idée de m'en étonner arrivait tout à coup. Comment se faisait-il que Mme Bastide fût venue en plein jour avec une bougie ?... En plein jour, car elle dormait déjà cette nuit-là lorsque j'étais monté ; la couverture alors était intacte... Et voici que je regardais la bibliothèque ; en reprenant mes paperasses, je l'avais laissée entrebâillée. C'est Mme Maxime qui en détenait la clef. Elle était venue chercher un livre. A quel moment ? Personne ne l'avait vue passer...

... Je sens encore, au bout de mes doigts, la rouille de cette ferrure, sur la petite porte du fond, à gauche de la cheminée, que je recommençai à examiner, comme au moment où Mme Bastide imaginait que je voulais par là m'introduire dans le château. Le verrou était bien de l'autre côté. « D'ici », comme disait la fermière, aucune défense. Le loquet seulement, qu'il suffisait de soulever. Non, je ne faisais pas encore le rapprochement. « ... Elle est venue chercher un livre... la nuit... parce que Bérangère ne pouvait pas dormir... pour lui montrer les images (certains de ces vieux ouvrages dont j'avais lu les titres à travers la vitre étaient annoncés comme

« abondamment illustrés de planches en couleurs »). Je l'admets. J'accepte même que ce soit elle qui ait posé sa bougie sur mon manuscrit. Cela ne prouve pas qu'elle l'ait ouvert..., qu'elle ait lu... Et même si elle l'avait fait, ce n'est pas cela... non, ce n'est pas cela... » Je retournai m'asseoir, cette fois devant le feu où je jetai quelques pignes. Elles lancèrent de grandes flammes. Une branche noire s'embrasa. « Ce feu allait mourir... » Voyons... voyons ! essayai-je de réfléchir, cette lettre à Rohard, l'idée de lui envoyer cette lettre, cet appel... Il n'est pas possible. Mais je me demandais en même temps : serait-ce possible ?...

A ma confusion se mêlait une énorme envie de rire : « Ça... ce serait trop fort ! » C'était surtout effrayant, et c'était magnifique. Recevoir, après la publication d'un livre, des lettres d'inconnus, cela bouleverse parfois. Simplement parce que vous avez écrit certaines phrases, ces aveux de détresse, ces demandes de conseil... Mais il est autrement bouleversant de voir l'acte déterminé par vous se former sous vos yeux. « Je n'ai rien déterminé du tout ; j'étais à mille lieues... » Ah ! certes, c'était vrai. A mille lieues de supposer chez Damienne, cette morte, la possibilité d'une réaction, d'un sursaut.

Et si rien de cela ne s'était produit ? Si plutôt, offensée par tout ce que je prêtais à l'imaginaire créature qui, si impudemment, s'emparait de son nom, de son visage, la jeune femme n'avait voulu que m'affirmer sa glace ? Cet amour d'autrefois, auquel littérairement j'attachais tant d'importance, ne lui était rien. Elle pouvait revoir cet homme. Elle me le prouvait. Ainsi cherchais-je à décourager l'espèce de satisfaction terrible qui, peu à peu, se formait, s'amplifiait. Inutile besogne. J'étais trop mystérieusement et sûrement averti que l'envoi d'une telle lettre ne fut provoqué ni par un mouvement de dignité blessée, ni par un désir de bravade. Quel reste de vie, si faible, si profonde que, depuis des années, en demeuraient insoupçonnables les palpitations, avais-je su émouvoir ?... Abandonné à lui-même, ce feu mourrait aussi, pensais-je en jetant d'autres pignes dans le foyer qui, maintenant, éclairait toute la pièce.

Éclairé à son tour par des lueurs nouvelles, le butin d'aujourd'hui ne me paraissait plus si méprisable. Et je lui

revenais. Mes mains n'étaient plus vides, mais, au contraire, brûlées, écrasées par ce poids. Comment avais-je donc pu en ignorer l'importance ? L'empressement à accourir dont avait témoigné Bertrand Rohard, l'excès de son entrain, et ces fléchissements subits du personnage, ces silences sur lesquels sa bouche se serrait si douloureusement. Quelle force les empêcha, Damienne et lui, de se rapprocher ? Quel brisement leur interdit de prononcer un mot, le plus insignifiant, mais qu'eux seuls eussent entendu ? Ce n'était plus un bruit de billets froissés, de plumes grinçant sur le papier timbré d'un bail de trois ans, qui m'était sensible, mais ce grondement secret par quoi deux êtres, tirés de la façon la plus brusque d'un sommeil qui n'aurait dû finir qu'à la mort, se répondaient l'un à l'autre.

... Mme Rohard, découvris-je presque aussitôt, n'est pas sans se douter... En dépit de son mépris pour ceux qu'elle appelait : les gens de la région, cette femme, sincèrement mais despotiquement amoureuse, avait dû, par quelques bonnes langues, se laisser renseigner. Et c'est bien la curiosité qui l'empêcha d'aussitôt discuter, pour aussitôt le détruire, ce projet de location d'une chasse à la Belugue. La beauté de Damienne, certain trouble peut-être, qu'elle seule en son mari avait su déceler, renforcèrent jusqu'à la rage sa résolution. A l'instant du départ ne lui fut-il pas impossible d'être aimable, ou même polie ? Dans la voiture, elle avait dû faire une scène à son mari. Pas tout à fait une scène. Et surtout pas à cause de Damienne. Elle était trop adroite. La longueur du trajet, le campement impossible, cela suffisait. Bertrand céderait-il ? J'en avais peur. Dans peu de jours, la pauvre Mme Chabaud recevrait quelques lignes : « ... avec tous nos regrets, nous renonçons... » Et ce serait fini. Aucun orage. Chacun retournerait à son engourdissement et s'en féliciterait après cette brève alerte. C'est la vieille dame, pour des raisons différentes, qui souffrirait le plus.

... A ce moment se précisa la tentation. Le feu dont elle m'inonda faisait trembler ma main qui venait de reprendre le stylo. J'étais revenu à ma place, devant mon papier blanc. Les premières phrases que j'y jetai, incohérentes, pleines de trous, je les raturai d'abord. Celles qui les remplacèrent étaient pires, quoique tracées déjà avec moins d'hésitation. « Ce serait

tellement curieux ! Une expérience... Oh ! même pas. Jamais Damienne n'osera revenir ici. Il a fallu un de ces hasards ! Et même si elle revenait... pour chercher un livre... il est absolument improbable... il serait comique... Comment puis-je supposer que cette femme... » (Déjà je n'osais plus écrire ; si inconsciente, si sotte ; le mot « singulier » qui ne veut pas dire grand chose et qui, par cela même, conduit à tout, remplaça ces mots-là). Comment puis-je supposer que cette femme singulière se laissera conduire ?... Mais je ne la conduis nullement. Je l'éclaire sur ses intimes ignorances. Même pas. Je n'éclaire rien, puisqu'elle ne lira rien. »

Ainsi cherchais-je à me persuader sournoisement et connaissant déjà que le débat était terminé. Derrière ces faibles scrupules se levait quelque chose qui les supprimait tous : un sentiment de force, de toute-puissance. Emporté de la sorte, j'entrepris sur-le-champ le récit du déjeuner et de ces dernières heures, mais en négligeant le peu que j'avais pu voir ou entendre, pour m'occuper seulement de ce qui tressaillait derrière les apparences et que je débusquais. Avec une cruauté joyeuse je déchirais l'écorce froide et dure dans laquelle ces pauvres êtres se crurent enfermés. Là-dessous étaient les cœurs, avec leurs désirs et leurs plaies. La façon dont j'interprétais le mutisme de Damienne, cet écrasement à vous couper le souffle parce qu'une seule présence supprime autour de vous tout l'air respirable... Oui, je regrette parfois d'avoir détruit ces pages. Je ne sais quelles clartés me furent alors données ; devant elles se dissipait la féminine confusion. J'en extrayais le meilleur et le pire, les remêlant l'un à l'autre pour en faire ce monstre ou ce dieu qui, lorsqu'il a choisi de vous habiter, détruit, hormis la sienne, toutes les règles humaines. Et les silences de Rohard, je les fouillais aussi. J'y découvrais que cet homme, à qui le destin ne cessa d'imposer ce qu'il détestait, prouvait par ses renoncements moins de faiblesse, après tout, que de maîtrise de soi. Quant à son mariage ? Approuva-t-il d'un seul mot sa femme dans les allusions un peu trop fréquentes qu'elle faisait à « leur entente inouïe » et aux délices de leur vie à l'Hermas ? Non. Il la laissait dire. C'est à Paris qu'il l'avait connue. « Quand j'étais Parisienne... », se complut-elle à me répéter plusieurs fois. Et, à propos d'un voyage fait en Allemagne, elle avait murmuré très bas :

« Non, je n'étais pas seule : avec mon premier mari. »

La femme du « scandale », c'était donc bien elle. Comment se faisait-il que, fiancé à Damienne et l'aimant, il ait tenu à celle-ci jusqu'à vouloir l'épouser ? Ces intrigues d'une vie de garçon sont le plus souvent sans conséquence. Il avait fallu la promptitude, la folie avec laquelle la jeune fille s'était jetée dans les bras de ce Maxime... Alors Bertrand Rohard n'avait plus trouvé de raisons pour résister à la maîtresse obligée sans doute au divorce et qui le harcelait.

Aucune explication entre eux, je le préférais. Je préférais qu'ils ne se fussent pas revus jusqu'à ces dernières heures où l'appel de la femme, la promptitude de l'homme à lui répondre, n'avaient abouti qu'à cette mutuelle défaillance des regards et des paroles. « Et maintenant ? » demandai-je, mêlant aux suppositions, peut-être fausses, mais qui m'étaient nécessaires, le plus imprudent souci de connaître et de suivre la vérité. Ma plume insistait sur le fait que Mme Rohard était alertée, qu'elle saurait couper court. Où Rohard, une fois encore, prendrait-il donc le goût de lui résister ? Si seulement cet « A dimanche », que voulurent peut-être formuler les lèvres de Damienne pendant qu'elle tendait ses gants au visiteur, s'était laissé entendre. Un silence... on hésite toujours à l'interpréter. Percevons-nous les cris qui s'obstinent derrière tout ce que nous obligeons à se taire en nous-même ?

La sorte de faiblesse devinée chez ce garçon et qui était faite de ses plus délicates qualités, je me gardai de la préciser. Je ne suggérai pas non plus l'idée d'intervenir de nouveau près de lui ; tout cela cependant se dégageait, s'imposait comme une odeur sort d'un bouquet et peu à peu vous obsède jusqu'à l'étourdissement. J'écrivais... J'écrivis une partie de la nuit. En me levant, j'hésitai à boucler la sangle de la chemise en carton sur ces feuilles-là ; à quoi bon le faire ? Mme Bastide, je le répète, s'intéressait fort peu à ce qu'elle souriait de m'entendre appeler mon travail. Elle était d'ailleurs bien incapable de me déchiffrer. Il eût fallu, pour se livrer à cette difficile besogne, une application, un désir de chercher et de trouver là je ne sais quelles lumières, quelles justifications, une curiosité si spéciale en un mot, que personne, non personne décidément, ne pouvait être tenté...

* * *

Il n'y eut pas de taches de bougie. La bibliothèque ne fut pas refermée à clef sur ses dix-neuf livres dont le compte, refait chaque matin, restait intact. Je n'aperçus Damienne ni dans le jardin, ni à sa fenêtre. Mais Mme Chabaud ne tarda pas plus de quarante-huit heures à me relancer.

Par Monserrat, qui l'avertissait de tout, elle savait qu'aujourd'hui j'étais sorti à pied et faisait sa promenade quotidienne dans l'allée de tamaris, à l'heure qui, généralement, était celle de mon retour.

— Naturellement, me dit-elle aussitôt, il n'a pas encore écrit.

Prendre mon bras était devenu pour elle une habitude. J'avais remarqué que, quand nous marchions ainsi, sans doute parce qu'elle goûtait l'illusion, comme elle me l'avait dit une fois, de s'appuyer sur son fils, la confiance qu'elle me témoignait devenait plus grande. Elle m'étonnait même par des allusions à leur gêne, des précisions de chiffres. Il fallut bien, hélas ! revenir à ce pauvre et brûlant sujet.

— Je me tourmente, avoua-t-elle, et Damienne est comme moi, pis que moi. Elle ne mange presque plus. Si l'on pouvait changer en deux jours, je dirais qu'elle a changé ! Il n'y a même pas moyen de la décider à mettre le nez dehors. Elle se ronge, elle se terre. Mon Dieu ! s'exclama-t-elle, si ce M. Rohard pouvait se décider ! Qu'il consente seulement à discuter et je lui accorderai toutes les diminutions qu'il voudra. Par exemple, j'aimerais mieux qu'il revienne sans sa femme. Est-ce qu'elle vous a plu, à vous, cette femme-là ?

— Il est assez difficile...

— Évidemment... Vous n'avez pas pu vous rendre compte comme moi. Voulez-vous que je vous dise ? Elle est méchante. Parfaitement. Vous n'avez pas remarqué ses allusions au père de Damienne ?

— Il m'a bien semblé une ou deux fois...

— Oui, que je parlais d'autre chose. Et que M. Rohard lui-même était gêné. Eh bien ! je vais vous expliquer, parce que je sais que vous n'en parlerez pas, et cela vous aidera à juger la dame. Donc le père de Damienne était notaire. Il y a eu des histoires. Moi, j'affirme : du désordre seulement

dans la tenue de son étude, des maladresses. Mais les gens se dépêchent toujours de dire : des malhonnêtetés. Le père de Rohard, à la fin, s'est brouillé avec son ami, ce qui n'était peut-être pas très chic. Je me défends de juger. Les détails, Damienne ne me les a pas donnés et je ne les ai, bien sûr, pas demandés. Ce qui l'a fait souffrir dans cette histoire, personne ne saurait dire si c'est le vrai, qui a été, ou le pas vrai, qu'on raconte. Mais elle a souffert, et ça suffit pour que je me taise. Cette Mme Rohard aurait bien pu en faire autant.

— Quelles raisons avait-elle donc de vouloir blesser Mme Maxime ?

— Ah ! voilà !... Des racontars encore. Des potins de village... des bêtises. A moi aussi, ils me sont venus aux oreilles. Mais j'aime mieux vous assurer qu'ils se sont arrêtés là. Que cela n'aille pas plus loin que nous deux, je vous en prie ! Donc, comme il arrive toujours quand deux pères se voient beaucoup à cause de leurs affaires et que l'un a un fils, l'autre une fille, les gens ont imaginé autrefois, il y a longtemps, que Bertrand et Damienne étaient fiancés. Pour que ce soit plus beau et parce que ces histoires ont commencé à peu près au moment où commençait la brouille entre Rohard et Clarimond, on ajoutait que ces fiançailles restaient secrètes. Tellement secrètes, oui, qu'elles n'existaient pas. Quand mon Maxime a demandé Damienne, elle a dit oui tout de suite. Elle était folle de lui. Et depuis des années, mon chéri me l'a dit bien souvent. Il a d'ailleurs été admirable. Le pauvre Clarimond avait été obligé de vendre tout ce qu'il possédait. Et de ne pas garder un sou. Il en est mort. Damienne habitait avec sa belle-mère un tout petit appartement de deux pièces, à Valence. Mais Maxime n'était pas homme à s'embarrasser des questions de fortune ou de n'importe quoi, quand une femme lui plaisait. A vingt ans, qu'il m'avait fait peur ! Une danseuse nue dont il s'était toqué dans un cabaret de Marseille. Il voulait l'épouser. Heureusement qu'elle est partie avec un sénateur. Mais cette histoire aussi est pour vous tout seul. Je vous en prie, je vous en prie ! Donc, je vous le répète, il a été admirable. Il me faut toujours revenir à lui, pardonnez-moi. Nous disions...

— Les Rohard.

— Oui. Quand Damienne a prononcé le nom devant moi,

l'autre jour, vous pensez bien que je n'ai pas eu l'air de me rappeler quoi que ce soit. D'abord, elle n'a jamais su que je savais. Elle aurait été capable de se froisser, de renoncer. Et j'étais trop sûre que l'histoire ne tenait pas debout. La preuve : vous les avez vus ensemble. Des glaçons. Un air plutôt ennuyé. Rien à se dire. Seulement la dame Rohard est de ces personnes qui ne veulent comprendre les choses qu'à leur façon. Elles se rebiffent sans raison. La rosserie part toute seule.

... Cet après-midi-là, je retournai à cheval au bois des Rièges. La soif immense de la terre me donnait l'envie d'un temps de galop dans les « gazes ». Le bruit de l'eau crevée par le choc des sabots, le jaillissement de l'eau jusqu'à mes mains, mon visage, me feraient du bien. A travers tout ce roux, vers ce bleu, nous nous élançâmes donc, la jument blanche et moi. En quel point du désert une vache solitaire aux mamelles flasques que tiraillait vainement un maigre petit veau, fit-elle mine de charger ? Plus loin, des vols rayèrent le ciel de longs cous, de longues pattes. Au pied de ces genévriers de Phénicie, millénaires paraît-il, et qui mourraient aussitôt si seulement s'abaissaient de quelques centimètres vers l'eau salée du marais les îlots qui les portent, je descendis de cheval et m'assis un instant. Des asphodèles commençaient à fleurir. « Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèles... » Mais de celles-ci ne montait aucune odeur, si ce n'est l'âcre fumet laissé par les taureaux qui bouleversèrent le sol. De cette place où j'étais, près des arbustes aigus et cramponnés qui seuls empêchaient ce peu de terre de s'en aller à la dérive, sous cet azur depuis le commencement des temps recourbé sur ses nuages et sa limpidité la date du jour à vivre semblait fondre, et même les dates de l'année, du siècle. Rien n'importait que le durable, rien n'avait de durée que ce ciel et cette eau, et tout pareils à eux, — troublés, mouvants, éternels, — les pauvres cœurs humains... Banalités des comparaisons ! Qu'il est facile d'y tomber, même en se défendant bien. Je me raillais moi-même d'un haussement d'épaules. Mais ces cœurs sur quoi je m'acharnais recommençaient de gémir entre mes mains. A tout ce que j'avais déjà pu reconnaître en eux, il me fallait maintenant ajouter ce qui tragiquement se froisse et

se cabre. La plaie meurtrie déjà appelle d'autres meurtrissures, tressaille de les sentir. Une Damienne Clarimond, sans cette humiliation qui lui venait de son père, se serait-elle aussi définitivement offensée, désespérée, de la plus misérable aventure ? Désespérée jusqu'au suicide, car sa jeunesse s'effrayant du poison ou du revolver, elle s'était tuée vraiment en épousant ce Maxime Chabaud. La morte que j'avais connue d'abord était bien morte. Rien ne l'atteignait plus. Une espèce de paix affreuse, même pas affreuse, car cela eût impliqué un sentiment d'horreur, et dans cette cendre aucune espèce de sentiment n'eût trouvé la substance nécessaire aux plus petites racines. Pourtant, à son insu, cette cendre restait chaude. Mon souffle avait suffi... Ah ! c'était bien l'orgueil, pas l'imprudence, l'orgueil qui me poussait à continuer le jeu. Jusqu'où ? Je le verrais bien, et ne m'occupais que de cet avenir-là. Aujourd'hui plus qu'hier, ce soir mieux que ce matin, il m'avait détourné d'examiner en moi ce qui restait de ma peine. Cet espèce d'amusement formidable et terrible achevait ma guérison.

Je me remis en selle ; à deux ou trois kilomètres, au fond de la gaze bleue que je traversais, les arches régulières d'un pont de marbre noir n'étaient pas là tout à l'heure. Mirage ? Non. Passage lent de taureaux à la file qui retournaient vers le bois. La jument galopait. Un instant, pas plus gros qu'une allumette de cire, un phare blanc fut visible. Et de nouveau il n'y eut plus que le sable et les enganes. Mais je retrouvai l'eau au bord du Fournelet. La lumière qu'elle exhalait avait plus d'éclat que la lumière du ciel. Elles s'unifièrent cependant ; après avoir été trop fixement regardées, et quand la tête commençait à tourner, elles devenaient une seule masse éparse et pure, mais qui, dans sa partie la plus proche de la terre, restait pleine de frissons. La douce plainte de ces petites vagues accompagnait le caquetage des flamants. C'était l'heure où ils s'éloignent en jacassant de choses affreuses et déchirantes.

* * *

Damienne restait invisible et la vieille Mme Chabaud perdait de son entrain. Nous fîmes cette semaine-là une seule partie d'échecs à laquelle Bérangère exigea d'assister. « Puisque

maman me renvoie tout le temps, pleurnichait-elle, et que je serai bien sage... » Elle le fut, en effet. J'eusse préféré le plus insupportable bavardage à la dédaigneuse et malveillante application avec laquelle cette fragile réplique de M. Maxime ne cessa de nous observer. Elle éclata pourtant de rire : ce fut quand elle comprit que sa grand-mère avait perdu. Nous ne pûmes, la vieille dame et moi, échanger un seul mot.

Si chaque soir sur mon papier s'expliquait mieux le drame, si se perfectionnait cet arrachement d'un être à la plus morne prison en même temps que son élan vers d'autres chaînes, qui sont les plus dures à rompre, il n'était rien, absolument rien dans la calme réalité qui répondît à ces subtiles inventions. La grande attente anxieuse était celle des nuages, de la pluie. Mme Bastide ne vivait plus que le nez en l'air. Mais les bergers, qui s'y connaissaient mieux, haussaient les épaules. « Tout ça qui vient là-bas ! Hé non ! ça passe, et pas plus... » Les sonnailles du troupeau qui rentrait à l'étable balançaient cette nostalgie que connaîtraient bientôt, quand il monterait vers les Alpes, les routes de la plaine et de la montagne. « Oh ! mais pas avant juin. Nous, on monte à Solaise, à la tête de Solaise. Il y a un petit lac et des glaciers tout autour... Ça n'est pas mal, bien sûr, mais j'aime mieux la Camargue. »

Mme Chabaud dans ce moment traversa la cour. Rapide, malgré sa canne et ses pieds enflés, elle passa sans voir personne, en criant : « Madame Bastide... madame Bastide...» et disparut dans la cuisine. Ce fut pour en ressortir bientôt et en quelque sorte se jeter sur moi, m'entraîner, laissant là le berger ébahi.

— Cher ami, savez-vous ce que je viens de demander à Mme Bastide ? De préparer de nouveau la grande chambre. M. Rohard revient, et sans sa femme, ce qui est inespéré. Il dit bien qu'il arrivera seulement après le déjeuner et qu'il n'aura pas le temps de coucher ici, mais on ne sait jamais !

Une lettre de l'Hermas était arrivée tout à l'heure. Pour Damienne, cette fois.

— Figurez-vous qu'elle s'était décidée à lui écrire, sans m'en parler. Pour me faire la surprise.

— Il est étonnant que Mme Rohard ait consenti à ne pas accompagner son mari.

— Elle ne doit même pas savoir qu'il va s'arrêter à la Belugue, Mme Rohard ! Vous n'avez pas entendu, l'autre jour, quand il disait... Mais justement vous parliez avec elle, et lui baissait la voix. Il nous disait à Damienne et à moi : « Mon courrier, c'est sacré. Je respecte d'ailleurs absolument celui de ma femme... » C'était comme... oui, c'est drôle, comme s'il voulait nous laisser entendre que nous pouvions lui écrire en toute tranquillité... au cas où ce serait nécessaire. Ma belle-fille a dû se rappeler ça ; avec ses airs de ne prendre garde à rien, elle a une de ces mémoires ! Donc, elle lui a écrit. Et nous avons une chance inouïe... Quoique ce soit très triste... Enfin, comprenez-moi. Figurez-vous qu'un oncle de M. Rohard est en train de mourir à Marseille, dans la banlieue de Marseille, sur la route d'Aix. M. Rohard et deux de ses cousins vont, jusqu'à sa fin, se relayer près de lui. Entre nous, il doit y avoir quelque crainte sous roche à propos de l'héritage ; mais ça ne nous regarde pas. Toujours est-il que notre soi-disant futur locataire étant l'homme le moins occupé de sa famille, est celui qui sera de garde le plus souvent. Il va en quelque sorte s'installer là-bas et s'arrêtera ici en passant. Mais le plus beau, figurez-vous, c'est que son insupportable femme vient d'avoir un gros rhume, presque une bronchite. Elle doit garder la chambre. Pour qu'elle ne soit pas seule, une de ses amies, une Parisienne comme elle mais qui habite Valence, s'est installée à l'Hermas. Le mari est tranquille. Nous le serons aussi. S'il donne d'autres détails à Damienne, elle ne me les a pas répétés. Je n'ai même pas vu la lettre. Il faudra pourtant que je lui demande... Mais, chut ! encore une fois... Vous ne savez rien que par Mme Bastide, et Mme Bastide croit, bien entendu, que M. Rohard revient de lui-même. C'est tellement terrible pour nous, cette espèce de sollicitation. D'un autre côté, qui veut la fin, n'est-ce pas ?...

Elle me quitta, sans plus. Tous les moutons étaient rentrés. La porte de l'étable refermée sur ce flot, on continuait d'entendre à travers les murs une palpitation affaiblie de cloches. Cela me poursuivait. La nuit avait cette voix. Je marchai. Je rentrai. J'avais besoin de prendre ma tête dans mes mains et aussi de fouiller toute la pièce autour de mes papiers, cherchant la moindre trace...

Mais n'ayant pas omis de chercher un seul jour, que pouvais-je découvrir maintenant qui m'eût échappé ? Ma déception fut courte. J'en souris bientôt. « Il suffit d'un peu raisonner. Impossible, absolument impossible que, livrée à soi seule, cette femme... » Un instant, grâce à moi, elle tenta d'écarter la masse stagnante depuis des années refermée sur elle : elle avait surgi, retrouvé son souffle. Mais aussitôt les eaux lourdes l'avaient ressaisie. Si je n'étais de nouveau intervenu, où Damienne, que Rohard, il faut le reconnaître, n'encouragea nullement, eût-elle trouvé la force de continuer à se débattre ? Cette lettre, cette seconde lettre envoyée à l'Hermas, et par elle-même, ne prouvait-elle pas mieux que toutes les taches de cire et dans mes paperasses le moindre désordre, oui, ne prouvait-elle pas que Damienne une seconde nuit était venue jusqu'ici pour retrouver cette autre qui mieux qu'elle-même était elle ? Alors l'attitude de Rohard, son mutisme, à leur tour s'étaient éclairés, et tout ce qu'il y eut de décevant dans ces heures que rien ne semblait devoir suivre. Rien n'eût suivi en effet. Il fallait s'acharner. C'est à cela que je l'avais exhortée. C'est ce conseil qu'elle était venue chercher, volontairement cette fois, attendant une certaine nuit, je ne saurais jamais laquelle, que, sous la vieille porte mal jointe par où communiquaient les deux demeures, la lumière de ma lampe ne fût plus visible... Ah ! je retrouvais mon plaisir, et j'en redevenais ivre. L'expérience continuait. Je la mènerais jusqu'au bout. C'est-à-dire ?... Je n'éprouvais nul besoin de le savoir. De ces cœurs ténébreux je percevais seulement les palpitations. Le délectable jeu n'était que de les accroître.

* * *

Que ce prétexte de chasse à louer était donc commode et que le destin apportait donc de soins à sa collaboration ! Damienne n'avait en rien à se troubler devant moi. Et elle ne se troubla pas ce début d'après-midi où, m'apercevant à ma fenêtre, elle me rendit froidement mon salut. La jeune femme sortait de table. Elle marchait dans son jardin (à travers les maigres petits cyprès qui flanquent, d'un côté, la grille peinte en vert, on aperçoit le mauvais chemin qui, de la route des Salins, conduit à la Belugue). Comme reprenant aussitôt sa

marche, elle me tourna le dos, je ne pus constater ces ravages dont m'avait parlé Mme Chabaud. Et je déplorai que la gamine au service des Bastide vînt juste à ce moment me prier de descendre. J'en étais au rôti quand j'entendis le bruit lointain de l'auto. La voiture tourna dans la cour où Mme Bastide se précipita. Elle ne reparut pas aussitôt ; la petite bonne acheva de me servir.

Bien que peut-être encore les deux êtres qui se retrouvaient en ce moment restassent aussi dépendants de ma volonté que cette cigarette dont j'approchais la flamme, je ne bougeai pas. La moindre indiscrétion eût touché à la grossièreté. Je fumais, j'attendais, je feignais de lire. Des hurlements soudains me dispensèrent de toute prudence. Je sortis. Bastide venait d'atteler la jument blanche à sa carriole où Damienne et Rohard se préparaient à monter. Mme Chabaud était là, et Bérangère, qui, exigeant d'être emmenée, criait à rompre les oreilles, cependant que Damienne détachait de sa jupe les petites mains crispées.

— Enfin, disait Mme Chabaud, cela ne la fatiguerait pas plus qu'elle ne fatiguerait le cheval. Elle n'est pas bien lourde. Puisque vous avez la drôle d'idée de faire visiter à M. Rohard le pavillon de chasse, — où il ne pourra jamais aller avec sa voiture sous peine de s'enlizer, — je ne puis comprendre pourquoi vous ne voulez pas...

— Parce que je ne veux pas, dit simplement Damienne.

Il y avait dans sa voix la même exaspération contenue que le soir où elle dut remettre en place la photographie de son mari ; moins bien contenue cependant, presque avouée. Et l'expression d'indifférence qu'elle conservait ne me parut plus être naturelle, mais résulter d'un ordre secret, d'un effort. Ses yeux étaient plus creux en effet, et plus profonds les petits plis douloureux au coin de sa bouche. Mais elle resplendissait de vivante lumière comme le soir où nous regardions s'en aller le soleil et venir les taureaux. C'était peut-être le voisinage du fichu de soie orange qu'elle avait, à cause du vent et en guise de chapeau, posé sur ses cheveux. Il enveloppait les joues, se nouait sous le menton. Pour la première fois, je voyais une couleur autre que celles du deuil près de ce beau visage.

Pendant que les deux femmes discutaient à cause de l'en-

fant, Rohard s'était approché de moi et me serrait la main.

— Oui, j'ai été un peu malade, dit-il parce que j'avais remarqué sa mauvaise mine. Oh ! rien du tout. Maintenant, je vais parfaitement bien.

Ma sollicitude l'agaçait. Il se détourna vite.

— Allons-nous avoir le temps ? demanda-t-il à Damienne.

— Oui, en partant tout de suite.

Il monta le premier pendant que Bastide tenait le cheval, tendit la main à la jeune femme, et elle parut s'élancer : « A tout à l'heure », dit-elle, sans prendre garde aux trépignements de Bérangère. La carriole s'éloigna. Tout n'était que grisaille autour du fichu couleur d'orange.

— Quelle idée de s'être affublée de ça ! Je lui en ai proposé un noir. Elle n'a pas voulu.

Mme Chabaud entraînait et consolait sa petite-fille. Elle paraissait de mauvaise humeur. Mme Bastide l'était aussi et me le laissa voir :

— Qu'ils aillent le visiter, le pavillon de chasse, si ça les amuse. L'affaire n'en est pas moins manquée. Je sais bien ce que j'ai entendu.

— Qu'est-ce que vous avez entendu, madame Bastide ?

— Ce que le monsieur a dit à Mme Maxime, la première chose qu'il a dite. Ce qu'elle lui demandait, je ne sais pas ; ça devait être comme : « Ne restez-vous pas jusqu'à demain ? » parce qu'il lui répondait, quand je suis arrivée : « Impossible ! Ma femme me croit déjà à Marseille. Et même, figurez-vous, elle commence à se lever. Sans la défense du docteur, elle m'accompagnait ; alors je n'aurais même pas pu... » C'est assez clair, n'est-ce pas ?

— Non ! pas très clair, dis-je pour l'obliger à continuer, ce qu'elle fit vivement.

— Voyons, monsieur, voyons, mais c'est pour finir par des histoires et des ennuis, toutes ces cachotteries ! D'abord, moi, j'ai vu tout de suite que la Camargue ne lui plaisait pas, à la dame, ni notre Belugue, et que l'idée de revenir souvent ici l'assommait. Ou elle ne disait rien, ou elle critiquait tout. Le dimanche matin, quand je leur ai moi-même porté « son » thé dans la chambre, j'ai bien entendu derrière la porte : « Mais, enfin, qu'est-ce que tu as ? » il lui demandait. Et elle : « Rien ! » mais d'un ton... Ah ! je vous assure que ce rien-là

c'était quelque chose... Je suis entrée ; le monsieur m'a dit bonjour sans se tourner de devant sa glace. Il se faisait la barbe. La dame était encore au lit, mais avec une figure !... toute tirée, toute gonflée, et elle se mettait de la poudre. Quand elle a été bien arrangée dans une belle chemise, vous savez, en soie rose comme une robe, et quand moi je lui ai approché le plateau, elle a dit : « Tu viens déjeuner, mon chéri ? » d'une petite voix tellement câline, tellement tendre... C'est une de ces femmes, vous savez.... Il y en a de jolies, des femmes ! Et puis il y en a qui savent y faire. Celle-là, c'est toujours elle qui aura raison. Surtout que M. Rohard a l'air gentil, presque trop. Alors, vous comprenez, même si le bail est signé (et je vous assure qu'avant d'y arriver, ça n'ira pas tout seul), nous serons bien avancés, quand M. Rohard, pour avoir la paix, sera obligé de sous-louer à Dieu sait qui. Des gens qui mangeront ici, qui coucheront ici, et qui seront peut-être des plus rats. On ne sait jamais. Pas de ça, monsieur. Ah ! mais non !

— Vous préférez que la chasse, cette année, ne fasse le bonheur que des braconniers ?

— Vous galégez ! J'ai quelqu'un, quelqu'un qui a écrit hier à Bastide. Un de ses clients de Nîmes. Un monsieur riche. J'hésitais, mais de voir tout de suite recommencer les manigances... Mme Rohard croit son mari à Marseille, il se cache pour venir... Ah !... ça nous en promet... Savez-vous ? Eh bien ! je vais tout de suite parler à Mme Chabaud. Elle sera de mon avis.

— Prenez garde de ne pas tout compliquer, madame Bastide.

— Compliquer ! Allons, allons ! quand j'essaye au contraire de tout arranger.

Elle enleva son tablier bleu, le jeta par terre en riant (« Il est sale... ») et se dirigea vers le château. Je remontai dans ma chambre. La pièce du bas ne me plaisait que nocturne, avec sa lampe, son silence. Qu'allais-je faire de cet après-midi ? Le marais, aperçu sous les branches chaque jour plus vertes et chargées des platanes, me semblait interdit. Je savais pourtant bien où était ce pavillon de chasse, tout effondré, mangé de sable et d'herbe, au-dessus de Fiélouze. Si je le voulais bien, je n'avais aucune chance de « les » ren-

contrer. Mais jamais le désert ne s'élargirait assez autour de ce tête-à-tête. Car Bastide ne comptait pas. « Ils » sauraient s'en défaire. Damienne le saurait : c'est elle qui avait eu l'idée d'une visite à cette croulante bâtisse dont la vue ne pouvait en rien aider à la décision de l'éventuel locataire.

Une heure après son départ, le fermier en effet rentra seul avec sa carriole. Je l'entendis déclarer que le monsieur avait désiré marcher un peu et que Mme Maxime lui faisait compagnie. J'entendis aussi la Bastide raconter à son homme qu'elle venait de parler à Mme Chabaud. Celle-ci ne disait pas non pour l'affaire de Nîmes. Elle non plus ne voulait pas d'histoires.

Dans ce moment Mme Chabaud elle-même parut derrière sa grille. Elle ne s'était pas trompée ? C'était bien la carriole ? Et alors ? « Elle ne paraît pas trop contente que Mme Maxime, avec son mouchoir couleur d'orange sur la tête, soit restée en arrière à bavarder avec ce monsieur Rohard », remarqua le couple quand la vieille dame fut retournée chez elle. Oserai-je avouer le mouvement qui me poussa aussitôt à observer de près ce mécontentement ?

Dans le salon où était attendu le visiteur, Bérangère avait obtenu la faveur inouïe de jouer avec les pièces de l'échiquier. Cela seulement, après dix autres promesses, arrêta ses cris. Sa grand-mère, quand j'entrai, était assise près d'elle, mais regardait au-dessus de la cheminée le portrait de son fils. Ce pauvre et ardent regard, je ne l'avais surpris que dans certaines églises, au fond de certains yeux levés vers le Christ. Il lui fallut un effort pour se tourner vers moi.

— Sont-ils enfin rentrés ? me demanda la vieille dame.

— Je ne le crois pas.

— Damienne a tout à fait tort, si elle insiste trop. Elle a dès à présent fait plus que le nécessaire. Si M. Rohard, pour une raison ou pour une autre, ne veut pas de notre chasse, je trouve assez lamentable de le poursuivre ainsi ; qu'il renonce et le dise. Nous traiterons ailleurs.

Que la fermière avait donc adroitement manœuvré ! Pantelante la veille encore, à l'idée d'un refus des Rohard, Mme Chabaud maintenant le prenait d'assez haut. Puisque ce monsieur de Nîmes était un vrai monsieur... Mais autre chose encore l'avait transformée. L'absurde idée d'aller visiter

le pavillon de chasse, le refus d'emmener Bérangère, le mouchoir orange, ce retard... « Est-ce qu'il y avait une vérité quelconque dans ces potins d'autrefois ? » devait-elle se demander. De nouveau, elle regarda son fils. Sa bouche molle et bonne s'allongeait en se serrant, durcissait.

— Oui, nous traiterons ailleurs. Il est question de quelqu'un qui, lui, est décidé et sur qui je puis avoir les meilleurs renseignements.

Bérangère, qui paraissait tout occupée à faire alterner sur les carreaux de l'échiquier les pièces rouges et blanches, l'interrompit :

— Un monsieur de Nîmes ! glapit-elle, un monsieur très gentil. Je l'aime beaucoup mieux que l'autre monsieur qui n'a rien dit pour qu'on m'emmène ! Celui-là, je le déteste, je ne veux pas qu'il revienne ici ! La Belugue, c'est à moi.

— Cette enfant est extraordinairement intuitive, murmura Mme Chabaud. — Elle baissa la voix davantage. — Ne voyez-vous pas dans ce qu'elle dit comme un avertissement ?... Rapprochez-vous donc, pria-t-elle. Moi, j'ai l'impression que M. et Mme Rohard ne s'entendent pas si bien qu'ils veulent en avoir l'air. Dieu sait quels ennuis...

Mais Bérangère aussi s'était rapprochée. Épiant, écoutant, elle se glissa entre nous, s'installa sur les genoux de sa grand-mère, et nous ne parlâmes plus que de n'importe quoi. Nous nous taisions aussi. Alors la petite fille se lamentait sournoisement : « Maman... je veux maman. » Le temps passait. D'impatience, les souliers plats de Mme Chabaud battaient le sol dallé : « C'est vraiment incroyable... » Vers cinq heures, Monserrat apporta du thé. Il y avait quatre tasses. « Bien sûr que nous ne les attendrons pas plus longtemps. Tant pis pour eux... » La petite bonne voulut emmener l'enfant. Mais Bérangère devait sentir et savourer ce goût d'orage : « Non !... Je veux mon lait ici. » Il fallut bien le lui apporter.

A cause des arbres le jour qui durait encore ne pénétrait plus que faiblement la pièce : « Va dire à Monserrat d'apporter la lampe. » L'enfant refusa de bouger. « Maman va être grondée, marmonnait-elle, je veux voir... » C'est moi qui me levai en déplorant que l'envoi d'une bonne gifle ne me fût pas permis. « Mais est-ce que moi aussi je n'attends pas le spectacle ? » pensai-je en revenant m'asseoir. Plus l'heure s'avan-

çait, plus il me devenait impossible de quitter la place : « Oui... moi aussi... moi aussi je veux voir... »

... Ils n'arrivèrent que vers six heures. Au bruit des pas, Mme Chabaud, toute affaissée sur soi-même depuis un long moment, mais qui ne dormait pas, se raidit : « Je ne vais pas me gêner pour leur faire comprendre... » Elle se tut cependant. Que rapportaient-ils donc de leur trop longue promenade, ceux qui entraient, pâles, et ne s'inquiétant même pas de s'excuser ? « Nous voilà... » C'est tout ce que Damienne trouvait à dire. Et Rohard : « Je crois que je me suis mis terriblement en retard... »

La jeune femme s'approcha du plateau qui était resté là et se versa une tasse de thé.

— Il est trop fort et froid ; voulez-vous qu'on en refasse ?

La vieille dame, comme les autres, disait des mots de hasard. Une fois encore, furtifs, ses yeux se levèrent. Elle prenait son fils à témoin. De quoi ? Qu'y avait-il tout à coup de grondant, d'effrayant, dans ce salon paisible où la lampe était pâle à cause du crépuscule ? Damienne était revenue près de Rohard.

— Ne vous retardez pas davantage...

Sa voix basse suppliait. Parce qu'ils n'étaient plus seuls, parce que nous respirions à présent dans leur air, ils ne supportaient plus d'être à côté l'un de l'autre. Tout l'orage d'une explication, pendant sept ans retardée et qui dura deux heures, était resté sur eux. D'autres arrivent ruisselants après une averse. Eux ne semblaient pas avoir traversé l'eau, mais le feu. Le dessous de leurs yeux en était comme noirci ; et de la même manière toutes les ombres de leurs visages, dans cette pièce mal éclairée, ressemblaient à ces taches que laisse le passage des flammes. Rohard, quoique moins intuitif que la jeune femme, dut sentir lui aussi ce que malgré soi il révélait et la nécessité de se dérober. Comme à table l'autre jour, dans les instants subits où il lui fallait se maîtriser, il respira d'une manière profonde ; ses narines se gonflèrent. Et vivement, il s'approcha de Mme Chabaud.

— J'ai le plaisir de vous annoncer, madame, que ma décision est prise. Nous sommes sur tous les points entièrement d'accord. Vous pouvez, dès à présent, me considérer comme votre locataire. Et pour longtemps, je l'espère.

— Pardon !... Mais Mme Rohard est-elle bien du même avis que vous ? riposta la vieille dame.

Comme elle m'avait dévisagé à notre première rencontre, elle dévisageait sévèrement cet homme penché vers elle.

D'où venait le sursaut qui secoua Rohard ? Se sentait-il offensé ? Avait-il simplement oublié, pendant deux heures, celle qu'avec tant de netteté on lui rappelait ? Son sourire, je le crains, voulut être supérieur. Il y parvint mal.

— Mais, bien entendu, chère madame. D'ailleurs... — Il n'alla pas jusqu'au bout de cette phrase-là. — Nous avons très longuement parlé ensemble de votre chasse, ajouta-t-il, sans autrement préciser les résultats de l'entretien.

Si quelque chose déjà changeait en lui, je devais être le seul à m'en apercevoir. Damienne avait repris sa tasse de thé froid ; elle la buvait, s'en versait une autre, paraissait épuisée de soif ; et la vieille dame n'était occupée que de nettement exposer ce qu'elle entendait dire.

— C'est que, voyez-vous, continuait-elle, j'ai vu tout de suite que votre projet ne lui plaisait pas beaucoup, à madame Rohard. Et je ne voudrais pas qu'elle vous obligeât, demain ou dans deux jours, à changer d'idée.

Il y eut, du côté du plateau, le bruit d'un petit choc. Damienne avait reposé sa tasse trop brusquement. Son regard se fixa comme si la femme de Bertrand elle-même venait d'entrer dans la pièce. Ce regard,... ce que j'y surpris... la façon dont je devais en parler ou plutôt en écrire, — n'est-ce pas cela ? — au point où en arrivaient les choses ?... Mais je dois me défendre d'aller trop vite... C'est patiemment, minutieusement qu'il me faut essayer de me rappeler tout.

— Je ne puis vous cacher que l'on m'a transmis aujourd'hui même une autre proposition, une proposition très intéressante, de la part de quelqu'un qui serait disposé à signer dès demain, si je le veux.

— Oh ! ma mère !... protesta Damienne d'un tel ton que la pauvre dame, aussi confuse que d'avoir proféré quelque grossièreté, se mit à balbutier. « Mais enfin..., essayait-elle de protester, tout son vieux sang montant à ses joues défaites, je ne vois pas... » Sa belle-fille ne lui laissa pas le temps de chercher ses mots.

— Puisque M. Rohard vient de vous répéter, comme il

me l'avait dit à moi-même, qu'il est décidé, absolument décidé ! Nous écrirons demain à maître Périllon. Notre notaire habite Valence, expliqua-t-elle à Bertrand. (J'écoutais avec stupeur cette femme qu'on n'entendait jamais et qui, tout d'un coup, parlait sans admettre qu'on l'interrompît.) Mais sa fille est mariée en Arles. Il vient la voir souvent et n'aura qu'à pousser jusqu'ici. Nous prendrions le jour qui vous conviendrait à vous-même pour les signatures. Ainsi ma mère n'aurait pas à se déranger. Voulez-vous que ce soit le 29 ?

— Bien ! le 29, si vous voulez, accepta Rohard, décidément moins assuré qu'au moment si proche où, tout bouleversé et hors de soi-même, il entrait dans la pièce. Quoique... c'est dans huit jours, n'est-ce pas ?

— Oui, dans huit jours, le 29 ! répéta Damienne. (Elle continuait à ne s'apercevoir de rien : c'est moi qui, là-dessus, devais l'éclairer.) Mais ne vous retardez pas davantage, insista-t-elle sans permettre à sa belle-mère d'ajouter quoi que ce fût. Jusqu'à la route il vous faut rouler très lentement. Vous ne serez pas à Marseille avant neuf ou dix heures.

— Neuf ou dix heures !... Comment ! dit-il contrarié.

— Que ce soit neuf ou dix heures, reprit Damienne, puisque vous arrivez dans votre famille et que vous êtes attendu.

— Sans doute, mais je devais donner un coup de téléphone à huit heures, à huit heures très exactement.

— Vous le donnerez demain matin, voilà tout.

— Oui ! voilà tout, dit Rohard, ce n'est pas grave.

— Cela ne tient tout de même pas à cinq minutes..., protestait Mme Chabaud.

— Si... si, je vous en prie, puisque nous sommes d'accord.

Damienne semblait aussi pressée que lui de voir finir tout cela. Ils sortirent. Alors la vieille dame éclata.

— Pouvez-vous concevoir ce qui se passe ? Ils sont fous. Qu'est-ce qu'ils ont ? Ils sont fous ! répéta-t-elle avec force.

— L'affaire me semble, au contraire, tourner à votre entière satisfaction.

Mme Chabaud ne daigna pas me répondre. Bérangère qui était restée tapie contre elle, suffoquée comme l'eût été dans un air électrique un petit animal, grimpa sur ses genoux.

— Je ne veux pas de ce monsieur-là, pleurnichait-elle ; je veux le monsieur de Nîmes.

Passionnément, sa grand-mère la pressait, la berçait. Je m'attardai encore, ne voulant pas me heurter au couple et à ses adieux. Enfin j'entendis le bruit du moteur.

— Pourquoi Damienne ne revient-elle pas tout de suite ? Qu'est-ce qu'elle fait ? J'ai à lui parler, s'impatientait Mme Chabaud. Envoyez-la moi, me recommanda-t-elle quand je pris congé.

Le vestibule, éclairé par une bougie, était vide. Je ne rencontrai pas Damienne dans le jardin, ni dans la cour de la ferme, et Mme Bastide, occupée à panser sa petite servante qui venait de se couper le doigt, ne l'avait pas vue. Mais une fois dans ma chambre, et commençant à méditer sur cette journée, j'entendis comme le bruit d'une chaise raclant le carreau dans l'une des pièces vides. Prenant ma lampe de poche, j'y allai voir. C'était dans la chambre où couchèrent les Rohard et que l'on avait, à tout hasard, préparée pour Bertrand. Elle sentait bon le linge frais. Damienne était assise près du lit, dans les ténèbres, et ne bougea pas quand le cruel petit rond lumineux se posa sur elle.

Elle semblait prise là-dessous comme sous une plaque de verre, et l'ombre de la pièce élargissait autour d'elle un cadre rond et noir. De quelle étrange façon elle me regarda ! Pas comme un homme vivant qui l'eût troublée sans doute, la surprenant ainsi, et à qui elle eût jugé nécessaire de donner la moindre explication. Elle me regardait comme elle devait regarder les dons inespérés et bouleversants que lui apportèrent ces dernières heures. N'étais-je pas pour elle tout mêlé à cette irréelle réalité ? La prudence, la pitié m'imposèrent de rester. Une seconde, invisible à peu près derrière la nette lumière, je dévorai ce visage. Les yeux grands ouverts ne brillaient pas seulement parce que s'y reflétait l'impitoyable rayon. Cela venait de plus loin, de très loin... Je détournai ma lampe et m'en allai doucement.

Ce fut notre second et muet tête-à-tête. Le second... Hélas ! pas le dernier !

André Corthis.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LES PAPIERS INTIMES DE MARIE-LOUISE [1]

LETTRES
DU DUC DE REICHSTADT
ET DE MARIE-LOUISE

I

LE DUC DE REICHSTADT ET SA MÈRE

Dans l'âme juvénile de celui qui, né roi de Rome, devait mourir à vingt et un ans, portant le titre dérisoire de duc de Reichstadt, se jouèrent simultanément deux drames dont, depuis cent ans, les historiens ont cherché à éclaircir l'énigme. Quel souvenir gardait-il de son père et dans quelle mesure fut-il fidèle à ses enseignements et à sa gloire ? Quels furent ses sentiments vis-à-vis de sa mère coupable ? Sur le premier point, de nombreux travaux ont jeté une clarté à peu près complète. On est moins renseigné sur le second.

Quelques jours après son arrivée en Autriche, en mai 1814, après la première abdication de l'Empereur et le lamentable exode qui, de Rambouillet, l'avait conduit à Vienne, l'enfant impérial fut mis en présence du prince de Ligne. Un rapport de police, mis à jour par le baron de Bourgoing, note qu'il

World Copyright by Intercontinental Press Corporation, 1939. Ltd. Ce copyright concerne les documents provenant des collections du docteur Glauco Lombardi. Le texte de l'article et les autres documents inédits ne peuvent être reproduits sans l'autorisation de la *Revue*.

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre.

répondit aux congratulations du plus spirituel des mémorialistes : « Je ne suis plus roi de Rome. J'ai tout perdu. Je n'ai plus que ma bonne maman et mon bon papa ! » Dans ce cri imprégné de la sensibilité de ses trois ans, il mettait tout son espoir en son grand-père, François Ier, dont l'affection ne se démentit jamais, et en sa mère. Celle-ci a-t-elle justifié cette confiance ? Mérita-t-elle cette tendresse ? Sut-elle conserver l'une et l'autre ?

Certes, Marie-Louise s'occupa activement des intérêts matériels de son fils : elle les défendit contre l'Europe entière. Elle lutta, — vainement, — pour lui assurer la succession du duché de Parme ; elle obtint de l'empereur d'Autriche la création du duché de Reichstadt qui assurait à l'ex-roi de Rome une situation et un rang. Elle suivit de près les efforts du gouverneur chargé de son éducation, le comte de Dietrichstein, prodiguant à ce dernier ses conseils et ses directives, dictés parfois, il est vrai, par ce général Neipperg qu'elle avait élevé jusqu'à la place vide de Napoléon.

Cependant, à côté de ces préoccupations d'ordre pécuniaire et pédagogique, dans quel abandon ne laissa-t-elle pas l'enfant ! La politique avait relégué la mère à Parme, enchaîné le fils à Vienne, mais rien n'aurait sans doute empêché, si la première l'avait voulu, la multiplication des réunions. Or, depuis leur première séparation, en 1816, jusqu'à la rupture définitive amenée par la mort, espacées et courtes furent celles-ci. En seize ans, on ne relève que sept séjours de Marie-Louise en Autriche, sans compter celui au cours duquel Napoléon II devait expirer sous ses yeux. Sept séjours ! Au total, en comptant les heures, un peu plus de dix-huit mois et demi ! L'aumône de quelques semaines tous les deux ou trois ans !

Il ne faut pas prendre trop à la lettre l'anathème lancé par Mme de Montesquiou, quand on enleva à l'Aiglon sa « maman Quiou » : « Si cet enfant avait une mère, à la bonne heure, je le déposerais entre ses mains et je serais tranquille, mais ce n'est rien moins que cela. C'est une personne plus indifférente à son sort que la dernière étrangère qu'il a à son service. » Il y a dans ces lignes trop de rancœur, encore que celle-ci soit compréhensible sous la plume de l'admirable gouvernante à l'absolu dévouement. Marie-Louise, en réalité, aima son fils comme elle pouvait aimer, comme il était dans

sa nature de le faire. Ce n'est pas sa faute si, toute sa vie, elle fut plus amante que mère.

Quels furent les réflexes du duc de Reichstadt devant cette situation ? Il était né avec des penchants affectueux, un besoin de caresses que sa seconde enfance, exclusivement entourée d'hommes, parmi lesquels nulle robe ne mettait une note maternelle, ne put faire disparaître. Son seul, son unique ami, Antoine de Prokesch-Osten, faisant allusion aux rapports du Duc avec l'ex-Impératrice, a écrit : « Ne pouvoir l'aimer comme son père fut peut-être le plus grand martyre de sa vie. » Cette constatation ne s'applique sans doute pas seulement à la grande crise qui suivit la révélation de la trahison. En dehors d'elle, rares, bien rares sont les documents nous permettant de voir clair sur ce point précis en l'âme du Prince. L'éducation que celui-ci recevait, sa situation personnelle si ambiguë, la nécessité de cacher, — tout au moins pendant ses premières années d'exil, — ses souvenirs de France, l'avaient amené à cette dissimulation que son gouverneur, Dietrichstein, lui reprochait si souvent et qui n'était que la pudeur de pensées dont l'aveu lui était dangereux. Si, en des heures pénibles, il s'épancha dans l'amitié de Prokesch, de pareilles confidences furent rares et limitées. Pour comprendre, il faut chercher ailleurs.

De là vient l'intérêt des pièces que nous allons publier. Les unes, comme l'a expliqué M. Glauco Lombardi, inédites, proviennent des archives de la famille Sanvitale. D'autres, ayant la même origine, ont été imprimées, en 1934, dans la *Nuova Antologia*, par le sénateur Francesco Salata. Plusieurs, dans cette revue italienne, sont éditées en allemand comme elles avaient été originairement écrites et n'ont pas été traduites en français : ni les unes ni les autres n'ont reçu chez nous la publicité qu'elles méritaient, surtout après la savante étude de M. Salata, ce qui nous incite à les reproduire ici. Enfin, le baron de Bourgoing, qui depuis longtemps s'est consacré à élucider tout ce qui tient à Marie-Louise et à son fils, nous a communiqué de précieux extraits inédits de la correspondance de Dietrichstein avec la duchesse de Parme, permettant de placer les lettres du Prince dans l'ambiance de leur rédaction.

Si ces documents ne permettent pas de résoudre entiè-

rement le problème que nous aurions voulu élucider, du moins trouverons-nous, dans les traits tracés par celui que la France appelait encore Napoléon II, un peu de l'âme douloureuse de l'enfant que, bien à tort, M. Frédéric Masson a voulu faire passer pour un dégénéré.

LES PREMIÈRES SÉPARATIONS

Marie-Louise, venant de Rambouillet, était arrivée à Schönbrunn avec son fils le 21 mai 1814. Elle en repartit bientôt pour Aix : l'empereur François n'avait autorisé ce déplacement qu'à la condition que le jeune Prince restât en Autriche. Après une absence de quatre mois, l'ex-Impératrice revint à Vienne pour être à proximité des puissants du jour réunis au Congrès, puis, le 7 mars 1816, elle s'éloigna pour aller ceindre à Parme la couronne ducale qui devait la consoler du trône de France. Elle aurait voulu emmener le petit Napoléon avec elle : M. de Metternich ne le lui permit pas. Cette séparation, avoua-t-elle à Dietrichstein, fut l'« une des plus fortes émotions » éprouvées par elle depuis longtemps.

L'anniversaire de sa naissance tombait le 21 décembre. En décembre 1816, le Prince lui écrivit, à cette occasion, la première des lettres que nous possédons de lui, où il se réjouit de la revoir à la fin de l'hiver et de passer trois mois avec elle ; il aurait même voulu voir son séjour prolongé par une venue plus prompte. L'auteur de cette missive avait alors cinq ans et neuf mois : il est donc permis de supposer que sa minute fut revue, corrigée et, sans doute, amplifiée par ses précepteurs.

« Ma chère maman (1),

« Sans doute que le bonheur de vous écrire en est un bien grand pour moi ; mais quelle différence de l'année dernière ! J'ai passé votre fête avec vous ; je vous embrassais tendre-

(1) Sur l'original de cette lettre, écrite en français et non datée, une main étrangère a écrit : 1819, et M. Salata a reproduit cette indication. Cette date est pourtant inadmissible. L'enfant dit que, l'année précédente, il était encore auprès de sa mère pour fêter son anniversaire. Or, jusqu'à sa mort, le dernier 21 décembre qu'il passa en sa compagnie fut celui de 1815. Il ressort de cette remarque que ce billet dut être écrit en décembre 1816.

ment et mon cœur, qui vous appartient, tremble maintenant de plaisir en pensant que vous reviendrez au mois d'avril. Ah ! ma chère maman, agréez aujourd'hui, avec les souhaits que je forme pour vous, la prière ardente de venir plutôt au mois de mars : trois mois s'écoulent si vite ! Je prierai le bon Dieu d'abréger l'hiver, d'aplanir les routes, afin que rien ne puisse vous arrêter ou vous causer des inquiétudes. Jugez combien les miennes augmenteraient si je ne recevais point cette assurance.

« Je vous baise mille fois les mains ; je vous promets d'être sage, obéissant et diligent, et soyez persuadée que vous trouverez bien changé à son avantage votre très obéissant fils

« François. »

La réunion projetée pour 1817 et dont le Prince se réjouissait ne put avoir lieu. La duchesse de Parme fut retenue toute l'année dans sa capitale par l'administration de ses nouveaux États et, aussi, par la naissance, le 1er mai 1817, du premier fruit de ses amours avec Neipperg, sa fille Albertine, qui devait plus tard devenir la comtesse Louis Sanvitale.

Marie-Louise se mit seulement en route en juin 1818. Son fils, accompagné de Dietrichstein, alla à sa rencontre, le 2 juillet, jusqu'à Theresienfeld, près de Neustadt, et put passer deux mois avec elle à Bade et au château de Persenbeug, sur le Danube. Ce fut au cours de cette période qu'il reçut de son grand-père le titre de duc de Reichstadt.

Les quelques semaines passées côte à côte furent douces à la mère comme à l'enfant, et, quand vint l'heure du départ, le 19 septembre 1818, la séparation fut émouvante. Dietrichstein, rendant compte à la duchesse du voyage de retour à Schönbrunn, notait : « Le Prince se tranquillisa un peu en route, mais chaque fois que le nom de Votre Majesté fut prononcé, il devint rêveur. » Marie-Louise fut touchée par cette attitude. De Hallstadt, le 25 septembre, elle répondit au gouverneur : « * Je dois me réjouir avec vous que mon fils est (*sic*) devenu sensible, mais j'avoue que cela me rendra le congé bien plus douloureux, et je me dis souvent que je ne sais comment j'ai eu la force de le supporter (1). » Quelques

(1) Nous marquons d'une astérisque les extraits *inédits* des lettres de Marie-Louise et de Dietrichstein communiqués par le baron de Bourgoing.

jours plus tard, le 2 octobre, elle ajoutait : « * Il me semble devoir retourner à Vienne à chaque instant pour revoir mon fils, tant sa personne m'est devenue nécessaire. »

La duchesse avait aussi écrit au petit Duc, durant un arrêt à Lambach. Cette lettre produisit grande impression : « * Le Prince, dit Dietrichstein, n'a reçu que le 28 au soir la lettre de Votre Majesté de Lambach, du 19. A peine en avait-il lu les premières lignes, qu'il se mit à pleurer. Je me gardais bien de le tranquilliser. Sa lecture fut souvent interrompue par ses sanglots, et, après l'avoir achevée, il pleura encore beaucoup. Cette preuve de sa sensibilité m'attendrit infiniment. »

Sous le coup de son émoi, le duc de Reichstadt traça, pour sa mère, en français, les quelques mots qui suivent, profondément touchants dans leur brièveté et sous lesquels perce tout son amour filial. Il ne data pas son billet. L'original porte, d'une main étrangère, la date de 1818. Ce que nous venons de dire permet de fixer très exactement son élaboration aux jours qui suivirent le 28 septembre de cette même année :

« Ma chère maman,

« Votre lettre m'a bien fait pleurer ; je ferai tout ce que vous me dites afin de vous prouver que je suis votre tendre et obéissant fils. »

L'an 1819 devait apporter une déception au fils de Napoléon. Le 24 juillet, Dietrichstein avait insisté auprès de la Duchesse pour qu'elle revînt auprès de lui au cours de l'été : « J'ai souvent pris, disait-il, la liberté d'écrire et de dire à Votre Majesté combien sa présence était nécessaire ; la sensibilité du Prince a besoin d'être nourrie et qu'y a-t-il de plus sacré pour lui que l'amour envers sa mère ! C'est au courant d'une leçon d'orthographe que je lui fis la lecture de l'article concernant le projet de voyage de Votre Majesté. Il s'ensuivit une distraction qui lui fait honneur ; je ne manquai pas de lui rendre justice et de lui faire sentir la différence entre celle-ci et ses distractions répréhensibles. »

Le baron de Bourgoing, dans un de ses livres, fait remarquer que, lorsque Marie-Louise faisait espérer à son fils sa

prochaine venue à Vienne, elle le trompait sciemment, car, le 8 août suivant, elle mettait au monde le second enfant issu de son union illégitime avec Neipperg : Guillaume, plus tard comte de Montenuovo (1).

En réalité, elle ne retrouva le duc que le 23 juillet 1820, à Persenbeug, et le quitta le 17 septembre. Il l'accompagna sur le chemin du retour jusqu'à Maria-Zell, et, cette fois encore, en se séparant d'elle, il « pleura beaucoup ».

LA MORT DE NAPOLÉON

Le 5 mai 1821, Napoléon mourait sur le rocher de Sainte-Hélène. La nouvelle en parvint à Metternich le 12 juillet. Le 16, par ordre de François Ier, le duc de Reichstadt fut informé par Jean-Baptiste Foresti, l'un de ses précepteurs. « Je lui ai vu, dit ce dernier, verser plus de larmes que je ne m'y attendais de la part d'un enfant qui n'a jamais connu son père. » Marie-Louise, le 24 juillet, écrivit elle-même à l'orphelin : « J'ai appris que tu as été très ému du malheur qui nous frappe tous les deux, et c'est pour mon cœur, je le sens, la meilleure consolation que de t'écrire à ce sujet et d'en parler avec toi. Je suis bien sûre que tu as ressenti une douleur aussi profonde que la mienne. » Ces paroles sont irréprochables. Que ne répondaient-elles aux sentiments réels de l'ancienne Impératrice !

Nous ne connaissons malheureusement pas la réponse du fils de l'Empereur. La lettre suivante, écrite en allemand quatre mois plus tard, donne cependant un souvenir ému au grand disparu. Encore sans date, on peut admettre qu'elle fut rédigée à la fin d'août 1821, car, le 10 octobre, Dietrichstein note l'accomplissement du voyage à Holitsch au projet duquel il est fait allusion : « J'ai passé huit jours fort tranquilles et agréables avec le Prince à Holitsch d'où nous revenions avant-hier. » D'autre part, c'est sans doute de cette missive que parlait Marie-Louise quand elle mandait au gouverneur, le 4 septembre : « * J'ai aussi remarqué avec

(1) La plupart des biographes fixent cette naissance au 9 août 1821, mais la date du 9 août 1819 est authentifiée par l'aveu de Marie-Louise à Metternich, dans une lettre du 17 mars 1829, publiée par le baron de Bourgoing.

peine la mauvaise écriture de mon fils et, dès que j'aurai un peu temps à moi, je me propose de l'en gronder. »

« Chère mère,

« Le voyage du jeune comte Maurice de Dietrichstein (1) me fournit l'occasion de vous dire par ces lignes tout mon respect et, en même temps, de m'informer de votre précieuse santé. Combien souvent, au cours de cet été, je me suis rappelé l'heureuse époque où je passais à vos côtés de si beaux jours à Schönbrunn en recevant de vous tant d'encouragements et de faveurs !

« Je me porte bien. J'ai quitté, il y a huit jours, la propriété de mon grand-père, où il m'avait permis de venir passer deux semaines. J'ai quelque espoir d'aller avec lui à Holitsch et je m'efforce de mériter cette faveur par mon zèle dans l'étude. Je fais tous les jours des prières pour feu mon père, suivant en cela le mouvement de mon propre cœur et vos exhortations maternelles.

« Conservez votre grâce à votre très obéissant fils. »

L'ÉDUCATION DU PRINCE

Le duc de Reichstadt ne devait revoir sa mère, de nouveau enceinte d'une petite fille qui ne vécut pas, qu'au mois de juin 1823. Au début de la même année, il lui avait écrit en allemand :

« Vienne, le 26 février 1823.

« Chère mère,

« Je vous remercie de votre gracieuse lettre du 13 janvier par laquelle vous m'avez rendu très heureux, ainsi que de la jolie petite boîte de couleurs que vous avez eu la grâce de m'envoyer ; elle est arrivée ici il y a quelques jours et je puis dire que je n'ai jamais vu quelque chose de meilleur goût.

« Ma petite indisposition est complètement passée. J'ai

(1) Maurice de Dietrichstein, le fils du gouverneur, était né à Vienne, en 1801. Il fut plus tard ambassadeur d'Autriche à Londres, épousa la comtesse Sophie Potocka et mourut en 1852.

déjà comparu plusieurs fois en uniforme devant mon grand-père ; la première fois, je lui ai présenté un rapport comme feldwebel et puis j'ai fait l'exercice. Il était très content de moi et, après, j'ai dû aussi, à la demande de ma grand-mère (1), me montrer en ma qualité de feldwebel à un petit bal.

« Le roi de Naples, qui se porte bien, paraît très bien disposé à mon égard, comme aussi le prince Antoine de Saxe, qui est arrivé ici, il y a huit jours, avec tante Thérèse (2).

« Mon grand portrait, qui, comme vous le savez, est un secret, devient très beau, ou, pour mieux m'exprimer, car je ne voudrais pas me traiter de beau, très bon. Puissiez-vous le voir bientôt en même temps que l'original ! Je ne puis terminer mes lettres autrement que par ce vœu ardent.

« Je vous baise les mains et je vous prie de conserver votre grâce à votre très obéissant fils,

« Franz. »

Le roi de Naples, dont on vient de lire le nom, était l'arrière-grand-père du duc de Reichstadt, Ferdinand, roi des Deux-Siciles, veuf depuis 1814 de la sœur de Marie-Antoinette. A l'occasion de sa visite à Vienne, on avait permis au petit prince de revêtir l'uniforme de sergent-major, et Dietrichstein nous explique l'histoire du portrait dont fait mention la lettre ci-dessus : « * Le roi de Naples l'aime beaucoup (le duc), et, pour nourrir cette affection, Sa Majesté l'Empereur m'a ordonné de faire peindre en secret le Prince en pied, à l'huile, par Krafft (3), en uniforme de sergent du régiment de l'Empereur-infanterie sur la Bellaria (l'une des ailes de la Hofburg) où le Roi loge. »

Le dessin ayant servi à composer ce tableau, conservé à l'Albertina, a pu être admiré à l'exposition consacrée au roi de Rome en 1932 à l'Orangerie des Tuileries, à Paris.

(1) L'impératrice Caroline-Auguste, quatrième femme de François Ier et fille du roi de Bavière. Elle était veuve en premières noces du prince royal de Wurtemberg.

(2) Le prince Antoine de Saxe, frère du roi Frédéric-Auguste, avait épousé l'archiduchesse Marie-Thérèse, sœur de François Ier.

(3) Jean-Pierre Krafft (1780-1856) était l'un des peintres les plus réputés de l'époque.

Quant au tableau lui-même, il se trouve aujourd'hui au château de Capodimonte, près de Naples.

Ce fut en juin 1823 que l'enfant fut de nouveau réuni à sa mère, après une séparation de trois ans. Deux mois passèrent vite à Persenbeug et à Weinzierl, puis l'ex-Impératrice s'en retourna en Italie. Elle devait derechef rester trois ans sans embrasser son fils. Durant ce temps, cependant, l'échange des lettres ne fut pas interrompu. Le 19 septembre 1823, Neipperg écrivait à Dietrichstein : « * La correspondance du Prince fait un plaisir extrême à Sa Majesté et sois sûr qu'elle y répondra exactement. Je crois aussi qu'elle fera effet sur son cœur et ses sentiments... » Et, le même jour, Marie-Louise mandait au gouverneur : « Je suis bien contente des lettres de mon fils qui me prouvent que son cœur commence à se développer peu à peu et à acquérir plus de sensibilité... » La sensibilité n'était cependant pas ce qui manquait au roi de Rome, mais ces derniers mots reflètent les opinions de Dietrichstein qui ne sut jamais découvrir, sous ce qu'il appelait la dissimulation de son élève, ce qui se passait dans le cœur inquiet et tourmenté du fils de l'Homme. L'adolescent n'avait-il pas écrit dans son journal, à la date du 9 août 1823, cet aveu de tendresse filiale, teinté de mélancolie : « Quel serait mon bonheur si, au lieu de rester ici pendant les vacances de l'année prochaine, je pouvais aller là-bas chez ma mère ! Malheureusement, ces beaux projets ne sont que des projets et ne se réaliseront pas. » Il n'entrait pas, en effet, dans le système de M. de Metternich de montrer un Napoléon aux Italiens du Nord.

Jadis, aux Tuileries et à Saint-Cloud, la fête du roi de Rome se célébrait avec grande pompe le 15 août, en même temps que celle de son père. L'exil avait relégué cette date dans l'ombre : on lui avait substitué celle du 4 octobre, la Saint-François. La mère y pensa en 1824 et reçut cette réponse, rédigée en allemand :

« Vienne, 7 octobre 1824.

« Ma chère mère,

« J'ai reçu pour ma fête le cadeau que vous avez bien voulu m'adresser et m'empresse de vous exprimer toute ma

reconnaissance par ces lignes. Combien j'ai pensé à vous au cours de cette journée en me disant que ma plus grande joie eût été de la passer avec vous ! Mes grands-parents, eux aussi, ont eu la bonté de m'accorder un signe de leur faveur. Mon grand-père m'a fait cadeau d'une pendule de bronze doré du goût le plus parfait et ma grand-mère d'un très charmant flacon accompagné d'une tasse en argent. De Naples, ma tante Clémentine (1) m'a adressé un magnifique écritoire.

« Vous savez certainement, chère mère, que mon grand-père n'ira pas vous voir avant le printemps prochain. Vous devez donc pendant assez longtemps être privée de la joie de voir votre père si aimé que vous attendiez déjà, mais j'espère bien en revanche qu'alors vous pourrez passer d'autant plus de temps avec lui. Je ne perds pas l'espoir de vous voir arriver d'Italie avec lui.

« Je suis encore à Schönbrunn et y resterai durant tout le séjour de la cour de Bavière (2), mon appartement devant être occupé par trois dames de la Cour.

« Je vous redis, chère mère, tous mes remerciements, vous baise les mains et demeure votre fils affectueux et obéissant. »

Dietrichstein était bien sévère quand, quelque temps avant la rédaction de cette lettre, il affirmait : « Il (le duc) n'aurait qu'à écrire comme il parle, mais, dès qu'il prend la plume, sa répugnance se prononce, il se répète... Son style ne se formera que très tard, quand il aura vaincu son indolence. »

Le voyage de François Ier en Italie, dont le Prince avait parlé à sa mère, eut lieu en avril 1825. Dès qu'il fut certain de la date, le jeune duc écrivit à cette dernière, en allemand, toujours sur le même ton de confiance respectueuse et attentionnée :

(1) Fille de François Ier et sœur de Marie-Louise, mariée au prince Léopold des Deux-Siciles, duc de Salerne.

(2) Ce séjour avait pour prétexte le mariage de la princesse Sophie, fille du vieux roi Maximilien-Joseph de Bavière et sœur de la princesse Auguste, femme du prince Eugène de Beauharnais, avec l'archiduc François-Charles.

Vienne, le 13 mars 1825.

« Chère mère,

« Le départ de mon grand-père étant à présent fixé, j'ai le devoir de vous en prévenir. L'Empereur a l'intention de partir directement pour Milan, le 8 avril, en compagnie de mon oncle François (1). Ma grand-mère, accompagnée de ma tante Sophie (2), partira, en passant par Munich et le Tyrol, pour Monza où elle retrouvera l'Empereur. Combien je désirerais m'associer à ce voyage pour jouir de l'infinie félicité de vous voir et de passer trois mois en votre précieuse société !

« Toutefois, et aussi longtemps que mon grand-père ne sera pas parti, je conserve l'espoir que quelque obstacle viendra empêcher ce voyage, ainsi qu'il advint les années passées, et d'autant plus que mon grand-père ne l'entreprend que par fidélité à la promesse faite aux gens de Milan. Dans ce cas, chère mère, nous pourrions satisfaire le désir de vous voir ici et, comme c'est là mon plus grand bonheur, je continue à me nourrir de cet espoir. Cependant, même dans le cas où ce voyage aurait lieu, il serait beau, chère mère, que vous puissiez accompagner mon grand-père d'Italie à Vienne ! Il était lui-même d'avis, il y a quelques jours, que ce serait là un plan facile à exécuter. Ma grand-mère m'a aussi promis de ne pas quitter l'Italie sans vous, chère mère. Sur ces possibilités et ces promesses, je fonde l'espoir de pouvoir, dans le cours de cette année, vous baiser respectueusement la main. Je demeure, en attendant, votre fils respectueux et aimant. »

Au cours de son voyage d'Italie, François Ier put voir, à Parme, les deux enfants de Neipperg et de sa fille, mais, contrairement à l'espoir exprimé dans cette lettre, Marie-Louise n'accompagna pas son père au retour. Elle ne revit le duc de Reichstadt que dans le courant de l'été de 1826. Quant elle le quitta, le 7 octobre, elle lui avait fait force recommandations fondées sur les rapports du gouverneur. L'enfant était encore sous l'influence de ces réprimandes

(1) L'archiduc François-Charles.

(2) L'archiduchesse Sophie, mariée au précédent depuis le 4 novembre 1824.

quand, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de la duchesse, il écrivit en allemand à sa mère, au lendemain d'une grave maladie de François Ier qui avait été sauvé par son médecin Staudenheim :

Vienne, 2 décembre 1826.

« Chère mère,

« Je ne puis, pour votre anniversaire, vous offrir d'autres vœux que ceux que je vous ai offerts jusqu'à présent : le bonheur et le contentement de cœur d'où découle tout le reste et d'où suit tout ce qui peut vous faire plaisir. J'y comprends la possibilité de nous faire, l'été prochain, le plaisir d'une visite qui vous donnera l'occasion de me trouver très changé à mon avantage, plus mûr et plus cultivé. Je ne manquerai pas de vous prouver une affection que je n'ai jamais aussi vivement ressentie que depuis notre séparation. Si j'ai jamais regretté de ne pas être en votre présence, c'est bien en ces jours où j'aimerais tant vous apporter mes vœux de vive voix et où, hélas ! je dois me borner à vous les écrire. J'en serais inconsolable, si je n'étais soutenu par l'espérance de faire de plus grands progrès au cours d'une longue absence et par là de mériter vos louanges.

« Nous jouissons du plaisir de voir l'Empereur en parfaite santé. Il me témoigne tant d'affection ! Il me parle souvent : le plus souvent il m'entretient de vous et de ma destination future, au sujet de laquelle il s'exprime avec beaucoup de précision.

« L'archiduchesse Sophie et le Kronprinz (1), qui vous font toutes leurs amitiés, Sa Majesté l'Impératrice, qui vous demande en quelle taille vous souhaiteriez son portrait, joignent leurs vœux à ceux de votre fils très obéissant. »

Les protestations de l'enfant au sujet de son désir de se perfectionner n'étaient pas de vains mots, et il est incontestable que les exhortations maternelles étaient pour beaucoup dans ses résolutions. Déjà, le 25 novembre 1826, Dietrichstein avait rendu compte à la duchesse de Parme : « * Il est sûr que la présence de Votre Majesté a produit un bien incalculable.

(1) L'archiduc Ferdinand, plus tard Ferdinand Ier.

Il (le Prince) change peu à peu à son avantage en plusieurs choses ; il devient moins contrariant et plus tranquille ; il sent le tort qu'il s'est fait par ses progrès tardifs ; ma douceur lui plaît aussi et je lui dis souvent que son âge et sa conduite m'y engagent autant que la répugnance de le sermonner continuellement. »

De ses bonnes intentions, nous avons une nouvelle preuve dans la lettre qui suit, rédigée en français, où le duc donne de longs et intéressants détails sur son instruction. Quel bien lui aurait fait Marie-Louise, que n'aurait-elle pas obtenu de lui, avec l'aide des conseils de Dietrichstein, si elle avait été plus souvent à sa place de mère !

Le gouverneur, une fois de plus, a été sévère, trop sévère quand, en expédiant cette missive, il mandait à Parme : « * J'ai vu par le brouillon que son maître de français (1) avait corrigé toute la lettre, mais le Prince a la manie, en copiant, de rétablir la majeure partie de ses fautes et de prolonger sa lettre sans soumettre ces innovations au maître. » La spontanéité des confidences de l'enfant fera pardonner à celui-ci d'être passé outre aux scrupules du comte de Dietrichstein.

Vienne, le 16 janvier 1827.

« Ma chère maman,

« Une nouvelle qui va vous *occasioner* sans doute bien de la tristesse et qui m'a aussi beaucoup affligé, c'est la mort de la duchesse de Nassau (2). Elle était attaquée d'une hydropisie de poitrine depuis son arrivée à Vienne, et, malgré tous les secours que l'art ait pu lui donner, elle a succombé samedi passé, à sept heures du soir, à la suite d'un *coulp* d'apoplexie. Elle a rendu paisiblement le dernier soupir dans les bras de ses enfants qui l'adoraient. L'unique désir de la défunte de se voir encore une fois entourée de ses enfants avant de mourir a été accompli par l'arrivée du Duc (3) le jour de son décès et l'a rempli de joie. Les *funérails* eurent lieu à Baden, où elle désirait d'être enterrée, mardi passé.

(1) Le baron Auguste Barthélemy de Saint-Hilaire.

(2) Louise-Isabelle-Alexandrine de Kirchberg, née le 19 avril 1772, avait épousé, le 31 juillet 1788, le duc Frédéric-Guillaume de Nassau-Weilburg. Veuve le 9 janvier 1816, elle était morte à Vienne le 13 janvier 1827.

(3) Georges-Guillaume, fils de la défunte, alors duc régnant de Nassau-Weilburg.

« L'archiduchesse Henriette (1), pour qui cette mort est une perte irréparable et le plus sinistre événement, a été témoin de toutes ses souffrances, car, depuis une quinzaine de jours, elle a passé les nuits et les jours auprès de la défunte. Dieu merci, ce triste événement n'a pas ébranlé du tout sa santé. Tous ceux qui l'ont connue la regretteront à cause de sa bonté, sa modestie et toutes ces qualités qui vous l'ont fait tant aimer, et le regret général que l'on témoigne à sa perte est le plus beau tribut que l'on pouvait payer à sa mémoire. Le deuil a interrompu le carnaval, pour les archiducs, pendant huit jours ; il finit demain et ils assisteront le même jour au bal de l'ambassadeur de Russie, qui en a déjà donné un qui était (à ce qu'on dit) magnifique. On parle aussi d'un bal qui doit avoir lieu jeudi chez le Prince héréditaire et qui sera mon premier, si la nouvelle de la mort du duc d'York (2), à laquelle on s'attend de jour en jour, ne vient de nouveau plonger la Cour dans un deuil qui ne finirait probablement pas si tôt que celui de la duchesse de Nassau, et si même il se terminerait au bout d'une quinzaine de jours, il y a tant de vieux princes et rois qu'on n'est jamais sûr aujourd'hui, pendant cette saison de mortalité, si l'on dansera demain.

« Quant à moi, le sort du carnaval m'est assez indifférent, car, n'aimant pas la danse, je suis au fond content lorsqu'il arrive un deuil qui fait contremander les bals qui sont, à la Cour, bien échauffants, à cause de la grande quantité de personnes invitées. Les bals me gâtent toujours le sommeil, m'*occasionent* un lendemain fort désagréable, ce qui m'empêche de me livrer à l'étude avec cette ardeur que j'ai mise dans mon application pendant une couple de mois et qui vous a été agréable, à ce que j'apprends par la lettre que le comte de Neipperg a eu la bonté de m'écrire ; vous pouvez être sûre, ma chère maman, que je chercherai par mes progrès d'anticiper sur l'époque où je serai assez heureux pour vous apporter quelque consolation ; j'ai pris surtout la ferme résolution de m'appliquer à la langue

(1) La princesse Henriette de Nassau, née le 30 octobre 1797, avait épousé, le 17 octobre 1815, l'archiduc Charles, le plus loyal et le plus capable des adversaires militaires de Napoléon. Cet archiduc était le frère de l'empereur François.

(2) Frédéric, duc d'York, fils de Georges III, roi d'Angleterre, était mort à Londres onze jours auparavant, le 5 janvier 1827.

française, afin qu'à votre arrivée cette année-ci à Vienne, je puisse la parler aussi facilement que la langue allemande. La langue italienne, qui m'intéresse autant qu'elle m'amuse et que j'espère terminer cet hiver, est l'objet de ma plus grande application ; je m'occupe à présent, avant tout, de survaincre les difficultés de la langue en traduisant des morceaux abstraits et difficiles de l'allemand, dont quelques-uns me sont passablement réussis.

« Quant aux études philosophiques, j'espère de finir la psychologie en une couple de semaines, d'en faire mes *examennes* et *comencer* la logique, qui n'est pas difficile en comparaison avec la première science philosophique. J'ai fini, il y a huit jours, l'histoire des empereurs allemands jusqu'aux Hohenstaufen, et je m'occupe récemment de l'histoire de l'Orient *comencée* par l'époque de la ruine de l'empire romain. J'espère, ma chère maman, de faire cet hiver quelques progrès en tout ce que j'apprends et accélérer peut-être, par le désir que vous aurez de me voir changé, votre voyage à Vienne que nous tous, mais surtout les archiducs Louis et Antoine (1) (qui se flatte de vous avoir fait une surprise agréable par le billet qu'il vous a envoyé, qui représente une contrée où il s'est tant amusé dans votre société) désirent avec ardeur. Les deux archiducs réunissent leurs compliments aux marques de respect de votre très obéissant fils. »

Nous avons maintenu, dans les textes ci-dessus, les fautes d'orthographe du duc de Reichstadt : elles vont, en effet, jouer désormais un grand rôle dans les préoccupations de sa mère.

Celle-ci eut bientôt d'autres sujets d'inquiétude. Depuis la fin de 1826, le Prince présentait les premiers symptômes de la maladie qui devait l'emporter six ans plus tard. La duchesse de Parme s'en montra inquiète, mais, souffrante, elle ne put se décider à entreprendre le voyage d'Autriche en 1827, au grand mécontentement de François Ier qui déclara à son petit-fils, au dire de Dietrichstein, qu'il enverrait l'année suivante « un peloton d'exécution » à Parme pour obliger la souveraine à partir. L'Empereur n'eut pas à revenir sur sa menace : le 1er juillet 1828, le petit prince put enfin aller

(1) Frères de François Ier ; le second, archevêque de Cologne, avait été vice-roi de Lombardie.

jusqu'à Mölk au-devant de sa mère. Au cours de leur réunion, qui se prolongea jusqu'au 30 septembre, celle-ci obtint la nomination de son fils au grade de capitaine surnuméraire au régiment de chasseurs tyroliens de l'Empereur, grade que l'enfant, fidèle au souvenir de son père et croyant l'imiter, désirait passionnément.

Deux fragments de lettres inédites de Marie-Louise à sa fille Albertine nous donnent quelques détails sur ce séjour de 1828. Le 2 juillet, l'ex-Impératrice écrivait de Baden, près de Vienne : « Mon fils est venu à ma rencontre jusqu'à Mölk. Il est devenu un vrai géant ; il a près de six pieds et n'est pas devenu trop maigre en proportion de son énorme croissance. J'ai aussi vu Gustave et Erwin (1) aujourd'hui, qui ne ressemblent plus du tout à leurs portraits. » La seconde missive, datée du 29 juillet, a trait à l'éducation religieuse du Prince : « Il m'a été impossible de vous écrire par la dernière poste à cause de l'examen de mon fils... Aujourd'hui, il y a le second examen de mon fils. C'est le curé de la Cour qui l'examine sur la religion et sur la dogmatique et, après-demain, on le confirmera. »

Quand vint l'heure de la séparation, celle-ci, de nouveau, fut pénible. Malgré les longues absences de Marie-Louise, rien n'était encore venu troubler l'affection de son fils qui, après l'avoir accompagnée sur la route de l'Italie et l'avoir quittée, lui écrivit en allemand :

« Salzburg, 30 septembre 1828.

« Chère mère,

« La lenteur de la poste bavaroise et un arrêt d'une demi-heure à Trauenstein nous a fait arriver en retard et seulement à cinq heures à Salzburg. Dès notre arrivée, nous avons fait visite au comte et à la comtesse Welsberg (2) qui ont, avec une charmante propriété de campagne en dehors de la ville, une vue magnifique sur les montagnes. Nous avons également rendu visite à l'archevêque (3).

(1) Fils du premier lit du général Neipperg dont nous parlerons plus loin.

(2) Il s'agit probablement du comte Charles-Joseph-Antoine Welsberg de Primör et Raitenau (1779-1873).

(3) Depuis le 17 novembre 1823, le siège de Salzburg, après une vacance de onze ans, était occupé par Augustin Gruber.

« La séparation d'avec vous, chère mère, m'a été cette fois plus pénible que jamais. Elle n'a été adoucie que par l'espoir de vous revoir l'an prochain et de vous faire, par mes progrès, plus de plaisir que cette année. Pendant tout le voyage, je n'ai pensé qu'à vous, tout particulièrement près du lac de Kinn [Chiemsee] (1) qui vous a plu tellement dans l'obscurité de la nuit, dont les rives sont si pittoresques et dont l'arrière-plan de montagnes de neige est si magnifique. Je pense encore maintenant bien vivement à vous, à cette heure où, dans un bel appartement de la résidence impériale et dans un excellent lit, je me repose des fatigues du voyage pendant que vous êtes encore en train de voyager du Tegernsee à Rosenheim, soutenue par le seul sentiment d'avoir témoigné la plus grande amabilité à la reine de Bavière (2).

« Adieu, chère mère. Aussitôt arrivé à Vienne, je vous donnerai plus de détails sur le cours de mon voyage.

« En vous baisant les mains, je demeure votre très obéissant et très tendre fils,

« Fr. v. Reichstadt. »

Le 1er octobre 1828, lendemain du jour où la mère et le fils s'étaient quitté, Dietrichstein écrivait à la première : « * L'effet que le départ de Votre Majesté a produit sur le Prince est celui que j'attendais de son cœur. Il a beaucoup pleuré ; il est resté longtemps sans me parler et je me suis bien gardé de détourner ses pensées de l'idée qui, seule, doit l'occuper... »

LA MORT DE NEIPPERG

Dans l'une des lettres qui précèdent, on a pu remarquer une phrase où est cité aimablement le nom du général Neipperg. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Le duc de Reichstadt ignorait encore complètement la place que celui-ci avait prise dans le cœur de Marie-Louise. Il ne voyait en lui que l'homme du monde séduisant, le grand chambellan dévoué, l'administrateur éclairé qui avait rendu de grands services à la duchesse

(1) Entre l'Inn et la Salza.

(2) Frédérique-Wilhelmine, reine douairière de Bavière, née princesse de Bade et veuve du roi Maximilien-Joseph, qui séjournait alors dans la haute Bavière.

de Parme et qui, sans jamais manquer au respect qu'il devait à son malheur, avait témoigné maintes fois à l'enfant abandonné une réelle sollicitude.

On connaît une lettre du Duc au général où il remercie ce dernier de lui avoir conseillé d'approfondir sa connaissance de la langue française, cette langue dont son père s'était « servi pour commander dans toutes ses batailles, où il a glorifié son nom ». Une autre fois, auprès du même correspondant, à propos de Mack, il avait évoqué le souvenir du héros. On a fait remarquer combien ces confidences à l'amant sont pénibles. Sans doute, pour nous qui savons. Mais le duc de Reichstadt ne savait pas.

Il faut également se mettre dans l'atmosphère de leur rédaction pour lire les billets qui vont suivre. Le premier, dont nous n'avons que la minute qui faisait partie de l'incomparable collection Brouwet, doit être datée de la fin d'octobre 1828, car ses termes coïncident avec ceux d'une lettre de Dietrichstein de cette époque que nous citons plus loin.

Depuis quelques semaines, Neipperg était gravement atteint d'une maladie de cœur. Le fils de Marie-Louise lui avait écrit une lettre très affectueuse dont le moribond le remercia par le canal de Dietrichstein. Un mieux se produisit à la fin d'octobre. L'enfant écrivit alors à sa mère une lettre qui dut la toucher, mais qui aurait aussi bien pu éveiller ses remords :

« Ma chère maman,

« La nouvelle de la convalescence du général m'a charmé. J'espère que le repos terminera sa guérison, déjà accélérée tant par vos soins et par votre bonté infinie que par l'art des médecins. Toutes ses connaissances, qui ont pris une si vive part à ses souffrances, en ont éprouvé une joie égale à la mienne. L'Empereur a montré, par les questions qu'il m'adressait sur l'état de sa santé, combien il sait l'apprécier, et les archiducs se sont intéressés très vivement sur tout ce qui concernait sa maladie. Ses enfants, l'Empereur, les archiducs et tous ses amis se sont intéressés très vivement sur tout ce qui concernait sa maladie (*sic*). Il est aimé et estimé généralement. Sa noblesse, ses talents, sa loyauté lui concilient tous les cœurs

et lui assurent l'estime de tous ceux qui le connaissent. Les fréquentes questions qu'on m'adressait, de même qu'au comte Dietrichstein et à ces messieurs, sur les nouvelles que nous recevions de Parme en sont le meilleur garant, et l'Empereur et les archiducs se sont intéressés très vivement sur tout ce qui concernait sa santé. »

A la même époque, le 28 octobre 1828, Dietrichstein, auquel Neipperg avait confié le secret de son mariage célébré pendant le séjour qu'il avait fait en Autriche avec la duchesse, du mois de juillet à celui de septembre précédents, mandait à Marie-Louise, en faisant allusion à cette confidence : « * Enfin, Dieu soit loué ! Les lettres arrivées hier du 18 m'ont rassuré; je me sens renaître et j'espère que la Providence nous rendra dans peu entièrement cet homme unique auquel se réunissent tant d'affections et qui mérite par ses vertus et ses grandes qualités un bonheur parfait. J'ai déjà écrit à Votre Majesté *ce que je savais*... Je n'ai pas de meilleur ami que lui ; il est et sera toujours le premier et le plus cher à mon cœur, car notre amitié à toute épreuve date de trente-six ans. »

Est-ce au brouillon de son élève reproduit plus haut, évidemment très défectueux quant au style, que le gouverneur pensait quand il ajoutait, le 8 novembre : « * Le Prince a écrit une lettre à Votre Majesté qu'il est impossible de lui envoyer. Voilà le résultat d'une éducation soignée de treize ans ! Et il s'imagine pouvoir être émancipé ! Je lui ai juré qu'il ne le serait pas avant de savoir écrire. »

A l'occasion d'un nouvel anniversaire de sa mère, le Duc reprit la plume quelques jours plus tard et il revint sur la santé de Neipperg qui s'acheminait lentement vers le tombeau. De sa missive, nous ne connaissons encore que la minute qui, elle aussi, figurait dans la collection Brouwet :

[Vers le 7 décembre 1828.]

« Je vous souhaite, pour votre jour de naissance, tout ce qui peut contribuer à votre félicité, et j'espère que vous serez convaincue de la sincérité de mes vœux. Ma gratitude égale mon amour filial et je tâcherai de vous le prouver par ma bonne conduite et par mes progrès dans les sciences afin de

reconnaître le prix que j'attache à votre bienveillance. Ce ne sont malheureusement, dans ce moment-ci, que ces assurances qui peuvent vous en donner une preuve. Que ne puis-je être assez heureux de vous présenter moi-même mon bouquet et vous tenir compagnie, de même qu'à notre brave général ! Le ciel qui bénit toutes vos actions, ma chère maman, ne tardera pas à ajouter à ses bienfaits le plus grand qu'il puisse nous accorder, celui de le rétablir... C'est de la Grâce suprême seule que nous pouvons l'espérer, car, selon les dernières nouvelles du général Frimont (1), les médecins sont mécontents de la marche de la maladie. Elle peut causer encore bien des souffrances, durer bien longtemps, mais aussi les médecins citent-ils des exemples d'une heureuse cure et l'art des médecins le mettra bientôt sur pied ; mon cœur me l'assure, car je ne puis penser à la malheureuse catastrophe qui pourrait nous le ravir. Quelle perte, juste ciel ! pour vous, pour moi, pour ses enfants et pour l'État !... »

Malgré ces vœux, Neipperg mourut le 22 février 1829. Dès qu'il sut la nouvelle, le fils de Napoléon adressa à sa mère un billet en français, au sujet duquel Dietrichstein gémit : « Le Prince a écrit à Votre Majesté. Je ne veux plus corriger ses lettres à moins que des fautes d'orthographe trop grossières ne m'y obligent, ce qui arrive chaque fois. »

« Vienne, le 28 février 1829.

« Ma chère maman,

« Vous serez convaincue de l'extrême affliction que m'a causée la mort du général, et ce n'est que la pensée que la mort seule pouvait terminer ses vives et longues souffrances, qui soit en état de me consoler. Jamais je n'aurai d'ami plus sincère, et son zèle et l'attachement qu'il vous portait rendront sa perte pour vous irréparable. Vous êtes sans doute à envier, ma chère maman, d'avoir été présente à son trépas et d'avoir pu lui rendre des soins, par lesquels j'aurais tant désiré lui montrer pour la dernière fois mon attachement. Ses fils sont bien à plaindre (2). Le général Herzogenberg a communiqué

(1) Le baron Frimont était alors gouverneur de la Lombardie.

(2) De son premier mariage avec Thérèse Pola, Neipperg avait eu quatre fils : Alfred, l'aîné ; Ferdinand, né en 1809 (on le cite parfois à tort comme le plus jeune) ;

à Gustave et à Erwin ce terrible accident (1) ; j'espère les voir demain ; peut-être que mes larmes mêlées aux leurs pourront adoucir leur douleur. Le comte Dietrichstein écrit au capitaine Stankovich (2) pour qu'il le dise à Ferdinand.

« L'Empereur a été vivement ému de votre lettre, il vous prie comme moi de soigner votre santé et ne désire rien plus ardemment que de vous recevoir cet été. Veuillez bien croire aux assurances du plus profond respect et du plus tendre amour filial que vous porte votre très obéissant fils. »

Quand il traçait ces lignes, le duc de Reichstadt ignorait tout du scandale de la cour de Parme. Il était cependant urgent de lui faire connaître le rôle réel de Neipperg, car l'intérêt des deux enfants, Albertine et Guillaume, issus de son union clandestine, exigeait que son mariage fût rendu public. François Ier se chargea, à la fin de mars, d'éclairer son petit-fils. Cette révélation plongea le jeune homme dans une profonde douleur, mais cette douleur ne lui fit pas oublier ce qu'il devait à sa mère vers laquelle allait encore sa tendresse : « La chose le frappe, dit Dietrichstein à la mère, et je ne pourrai démêler que dans la suite les différentes sensations qu'il éprouve à cet égard. Hier, au reste, il devint tranquille et une expression qui me toucha fut au moins la suivante : il trouva que Votre Majesté devait souffrir doublement en envisageant cette perte si sensible sous le rapport de l'amitié reconnaissante et d'une liaison intime. » Ces paroles ne suffirent pas pour tranquilliser Marie-Louise, qui répondit au gouverneur : « Je suis contente, écrivit-elle, que l'Empereur ait parlé à mon fils, mais, croyez en ma vieille expérience, je suis sûre que la sensation n'est pas bonne. J'ai eu maintes conversations avec lui qui m'ont prouvé qu'il ne concevrait pas et ne pardonnerait jamais comment on a pu oublier son père et ce qui le regarde. »

Et cependant, ni le fait du remariage de sa mère, ni même

Gustave, né le 10 septembre 1811 ; Erwin, né le 6 avril 1813, décédé le 2 mars 1897, qui fut général de cavalerie et commandant du corps d'armée de Lemberg.

(1) Le feld-maréchal-lieutenant Auguste Picot de Peccaduc, chevalier de Herzogenberg. Français d'origine, né en 1767, sorti de l'École militaire de Paris en même temps que Napoléon, il avait pris du service en Autriche après avoir émigré et mourut le 15 février 1831.

(2) Officier d'ordonnance de Neipperg.

l'existence des enfants n'étaient ce qu'il importait le plus de savoir. Le Duc le comprenait. Quels étaient les âges de ces enfants ? Selon la réponse à cette question, on devait se trouver en présence d'une seconde alliance valable devant Dieu et devant les hommes ou en face d'une trahison remontant à l'époque où le père glorieux, admiré et vénéré, souffrait encore dans sa prison d'au delà les mers.

Marie-Louise elle-même sentait la gravité de la situation : « Depuis longtemps, écrit-elle à François Ier, l'avenir pèse lourdement sur mon cœur à cause de lui (son fils) et Dieu veuille m'accorder qu'il n'apprenne pas cela de longtemps ! »

L'Empereur s'était bien gardé d'élucider le douloureux point : « Il ne m'a posé, disait-il à sa fille, aucune question au sujet des enfants ; s'il le fait, je lui parlerai encore d'eux sans faire mention de leur âge. Malheureusement ce détail ne lui restera pas longtemps caché, et, là, tu cours naturellement le danger que ses sentiments les plus sacrés pour toi n'y gagnent rien. »

Le problème, en effet, obsédait l'esprit toujours anxieux du Prince. Pour l'éclaircir, il se garda bien de poser ouvertement des questions auxquelles il savait que l'on ne répondrait pas ou auxquelles on répondrait évasivement. Comme jadis, quand on refusait de satisfaire sa curiosité au sujet du sort de son père, avec cette force de volonté et cette obstination qui lui avait permis alors de presque tout deviner à travers toutes les réticences, il s'efforça de se renseigner exactement par des interrogations adroites et captieuses, par des roueries enfantines, en usant de pièges quelquefois naïfs, ce dont on ne saurait lui faire grief, si l'on tient compte de sa cruelle situation.

Peut-être aperçut-il quelques lueurs de la réalité à travers les conversations surprises autour de lui, à la Cour, au théâtre et même au cours des dîners de famille. La vérité brutale lui fut révélée par les fils du premier lit de Neipperg. Il l'arracha à l'un de ceux-ci, Gustave, qui la tenait lui-même de son frère aîné et du capitaine comte Káraczay, lequel sollicitait au même instant une place d'officier dans la maison du duc de Reichstadt. Dietrichstein ne l'ignora pas longtemps : « * La crédulité et le bavardage de Káraczay et de Gustave lui en fournit les moyens (d'approfondir l'affaire des enfants Mon-

tenuovo), écrivait-il à l'ex-Impératrice, le 5 décembre 1829. Erwin même est au fait de tout ; il communique les lettres de ses frères qui en parlent, comme Gustave depuis peu, à la famille Tettenborn (1). »

Pour connaître l'impression produite, il nous faut nous reporter au témoignage de Prokesch. « Ah ! elle est bonne, mais faible », dira le Duc en parlant de sa mère à son ami, et, à ce confident de toutes ses pensées, il osa poser la question terrible : « N'est-ce pas, vous ne l'estimez point ? » Le fidèle Prokesch se contenta de répondre : « Elle était ce qu'elle pouvait être. Elle n'était pas l'épouse qu'il méritait, mais c'est elle qu'il a choisie et elle est votre mère. »

Le destin réservait à Marie-Louise la plus tragique des expiations. Après la mort du Duc, elle confia un jour à Dietrichstein : « J'ai enfin passé [en revue] et brûlé tous les manuscrits de mon fils, vous réservant tout ce que l'on pouvait laisser subsister. Hélas ! mon cher comte, j'aurais mieux aimé ne pas les avoir vus, car j'y ai appris des choses que j'aurais volontiers ignorées... ; cela a été un ouvrage douloureux et pénible pour moi. »

JEAN HANOTEAU.
BARON DE BOURGOING.

(A suivre.)

(1) Charles, baron de Tettenborn (1778-1845), lieutenant-colonel badois était ministre de Bade à Vienne..

CHARLES LINDBERGH
ET LA CULTURE DES ORGANES

NOUVELLES CONCEPTIONS ANATOMIQUES

Les conceptions des tissus et des organes enseignées par l'anatomie classique sont simples et commodes. Mais, comme toutes les abstractions, elles sont une expression incomplète de la réalité. Elles ont montré leur utilité en donnant une base à la physiologie et à la pathologie. Elles ont grandement aidé au développement de la médecine et constituent la base indispensable de la chirurgie. Mais leur faiblesse est apparue en même temps. Quand l'anatomie a coupé en deux organes et membres, elle est incapable de nous faire comprendre la pleine signification de ces fragments. Elle ne peut expliquer comment les tissus peuvent former un être vivant. Elle ne dévoile pas le mécanisme des phénomènes les plus communément observés, tels que l'inflammation d'un tissu, le développement d'une tumeur, la cicatrisation d'une blessure. Ces lacunes proviennent de la technique utilisée pour apprendre à connaître la structure du corps. Depuis l'époque d'Aristote, l'anatomie a disséqué l'organisme en fragments morts. Et ces fragments, dépourvus d'activité fonctionnelle par leur séparation du sang circulant, apparaissent comme des formes inertes privées de réalité. Ils sont, en effet, des représentations non temporelles de choses douées de la caractéristique essentielle, la souffrance.

Les organes vivants diffèrent profondément des organes

enlevés par dissection du corps, parce que les tissus et le sang circulant constituent un tout indivisible. Quoique circulant sans cesse à travers les capillaires, le sang est un composant nécessaire de chaque organe. La lymphe vient des capillaires et remplit les espaces intraorganiques. Chaque élément anatomique dépend directement ou indirectement de cette lymphe qui constitue son milieu et, en dernier lieu, du sang circulant. Une cellule est liée au milieu aussi étroitement que le noyau au cytoplasme. Cette conception est aussi vieille que la cytologie elle-même. Il y a presque un siècle, Schwann enseignait que les cellules sont environnées d'un liquide, le cytoblastema, qu'il décrit comme contenant les matériaux nécessaires pour la nutrition. Plus tard, Claude Bernard a démontré l'importance capitale de ce liquide dans la vie du corps. Il l'a appelé le « milieu intérieur ». La physiologie, selon sa conception, est fondée à la fois sur les propriétés inhérentes aux tissus et sur les conditions physico-chimiques du milieu intérieur. Ce milieu est produit par les tissus et les organes, et, à son tour, règle leur activité. Un certain état morphologique et fonctionnel des cellules est déterminé par un état donné de leur milieu. Mais chaque type de cellule répond, suivant sa modalité personnelle, au même milieu, comme l'a montré la méthode de la culture des tissus (1).

La structure et les fonctions d'un organe dépendent à la fois de ses propriétés héréditaires, de son histoire antérieure et de l'état de ses humeurs. Ces caractéristiques physiologiques acquièrent seulement leur pleine signification quand les conditions physiologiques, physico-chimiques et physiques du sang et sa composition chimique sont définies avec précision. La conception des organes bâtie par l'anatomie classique doit donc être remplacée par celle d'un système composé de tissus et de cellules sanguines et des constituants chimiques du plasma sanguin. Ces constituants chimiques sont aussi indispensables à la constitution de chaque organe que les cellules épithéliales et les cellules conjonctives et leur charpente. L'étude d'une structure anatomique ne peut pas être séparée de celle du liquide circulant à travers ses capillaires. Les cellules et le milieu ne font qu'un. La distinction

(1) A. Carrel (Préface de R. C. Parker), *Méthodes de la culture des tissus*. New York, Hoeber, 1938.

entre structure et fonction est aussi artificielle que celle entre cellule et milieu. Elle n'existe pas dans la nature. Elle a été créée par les techniques anatomiques. La fonction est l'expression nécessaire de la durée des éléments histologiques. Un organe séparé du corps par la dissection est hors du temps et sans fonction. La structure, le temps et la fonction sont seulement des aspects de l'intégralité des organes vivants (1). Chaque détail de structure possède une expression fonctionnelle. Un organe survit à travers les aptitudes physiologiques de ses constituants. Un organe est essentiellement une chose vivante. C'est un mouvement, un changement incessant dans un cadre identique. La durée d'un organisme est équivalente à celle des modifications chimiques des tissus et du plasma sanguin qui s'expriment elles-mêmes par les étapes de croissance, maturité, vieillesse. Les tissus, les organes et les organismes sont des structures fluides. La rigidité et l'immobilité de leur apparence sont des illusions, car ils se déplacent dans le temps physique à la même vitesse que l'observateur. Mais le temps de notre corps, c'est-à-dire le temps physiologique, est complètement indépendant du temps marqué par une horloge, aussi indépendant que la structure des tissus est indépendante du système solaire. Le temps physiologique est simplement la quatrième dimension de l'organisme vivant. L'extension temporelle fait un avec son extension spatiale. Nous devons considérer les organes comme des choses se mouvant à leur propre rythme, comme des séries mélangées d'états structuraux et fonctionnels qui établissent leur quatrième dimension sous les yeux de l'observateur. La structure et la fonction n'ont pas d'existence séparée.

En somme, les tissus et les organes sont constitués non seulement par des cellules, mais aussi par des fluides dont la composition chimique et les conditions physico-chimiques déterminent l'expression structurale et fonctionnelle des propriétés inhérentes des cellules. De telles conceptions doivent être substituées à celles de l'anatomie classique. Elles ne sont ni révolutionnaires, ni nouvelles. En réalité, elles sont celles de Schwann et de Claude Bernard.

(1) A Carrel, *le Temps physiologique* (*Science*, 1931, 74, 618).

BUT DE LA MÉTHODE

Le but de la méthode est de rénover l'anatomie en étudiant la structure et la fonction des organes en même temps que la composition chimique et les conditions physiques du liquide qui circule à travers leurs vaisseaux sanguins. Les conceptions anatomiques doivent être expérimentales, comme toutes les conceptions scientifiques. Et les conceptions expérimentales sont équivalentes à l'ensemble des expériences par lesquelles elles sont acquises. Les nouvelles conceptions, cependant, sont créées exclusivement par de nouveaux procédés. Les progrès de la science expérimentale dépendent entièrement des progrès des techniques. Pour pouvoir étudier les structures en même temps que la fonction, et les tissus en même temps que le milieu, nous avons dû apprendre à disséquer le corps, non en fragments morts, mais en fragments vivants. Il a donc été nécessaire d'enlever les organes de l'organisme sans les priver de leur milieu et de leur fonction.

Les procédés employés pour atteindre ce but doivent être différents suivant les dimensions et la nature des fragments qui doivent être maintenus en vie hors du corps. Le procédé le plus simple pour empêcher la mort des tissus extirpés du corps est de les réduire en petits lambeaux et d'immerger ces lambeaux dans un milieu nutritif où les cellules peuvent se multiplier comme le font les bactéries. Au lieu d'utiliser les voies normales de la circulation, les petits fragments de tissus se nourrissent de substances qui diffusent dans leur intérieur du coagulum plasmatique ou du liquide dans lequel ils sont immergés. Cette technique a été créée, il y a trente ans, par Harrison, lorsqu'il a étudié la formation des processus protoplasmiques par les cellules du tube neural des embryons de grenouilles dans une goutte de lymphe suspendue sur une lame creuse. Les procédés qui constituent la méthode de la culture des tissus sous la forme présente (1) découlent de cette expérience simple. Quand on a pu obtenir des colonies de tissus et de cellules sanguines

(1) R.-C. Parker, *Méthodes de la culture des tissus*. New York, Hoeber, 1938.

en souches pures, on a constaté que chaque type de cellule peut être défini par ses propriétés physiologiques aussi bien que par son aspect morphologique. La structure et la fonction peuvent être ainsi saisies simultanément, et l'on peut analyser leurs modifications sous l'influence des constituants chimiques du milieu.

La possibilité de l'observation *in vitro* des propriétés physiologiques des colonies cellulaires a conduit à une nouvelle forme de cytologie (1). Les lois spécifiques de la physiologie, a dit Claude Bernard, sont les lois d'organisation. Telles sont précisément les lois que cette cytologie nouvelle permet de découvrir par l'étude des tissus et des cellules sanguines cultivés *in vitro* et des liquides dans lesquels ils vivent. Considérées ainsi, les cellules apparaissent comme douées de propriétés qui font d'elles les pierres de l'édifice, mais aussi les bâtisseurs d'un organisme capable de se développer, d'arriver à la maturité, à la vieillesse, de réparer les blessures et de résister ou de succomber à la maladie.

Un second procédé, pour maintenir en vie les tissus hors du corps, consiste à faire circuler un liquide nutritif à travers les artères, les capillaires et les veines de ces tissus. Les organes peuvent ainsi vivre dans la pompe de Lindbergh, comme les colonies cellulaires le font dans le coagulum d'une éprouvette. La méthode de la culture des tissus est applicable au niveau cellulaire de l'organisation de la matière vivante et la méthode de culture des organes entiers au niveau supracellulaire, c'est-à-dire aux agrégats hétérogènes de cellules qui constituent les organes et qui doivent leur structure particulière à la présence des vaisseaux sanguins et des canaux excréteurs. La première méthode convient aux propriétés des tissus et des cellules sanguines et aux lois de l'association cellulaire dans l'édification des organes. La seconde méthode convient aux propriétés des organes et aux lois de l'association de ces organes en un organisme. Ces méthodes ne se complètent pas l'une l'autre. Elles diffèrent au point de vue de leurs buts spécifiques. Mais elles convergent toutes les deux vers l'élaboration de concepts structuraux plus larges et le développement d'une anatomie nouvelle.

(1) A. Carrel, *la Cytologie nouvelle* (*Science*, 1931, 73, 297). Préface de R. C. Parker, *Méthodes de la culture des tissus*. New York, Hoeber, 1938.

EXPÉRIENCES DE PERFUSION

L'idée de maintenir en vie une partie du corps, afin d'étudier ses fonctions, n'est pas nouvelle. Le physiologiste français Le Gallois, en 1812, avait déjà envisagé la possibilité de faire circuler artificiellement un liquide à travers un organe ou une région anatomique (1). Dans son livre, il a écrit que si l'on pouvait remplacer le cœur par un système d'injection... de sang artériel, on réussirait facilement à « maintenir en vie indéfiniment une partie quelconque du corps ». Le Gallois, cependant, n'a pas essayé d'irriguer les organes avec une telle circulation artificielle. En réalité, cent vingt-cinq ans se sont écoulés entre l'époque où ces lignes prophétiques ont été écrites et le début du développement des techniques de culture des organes entiers. Pendant cette longue période, aucune tentative n'a été faite pour « maintenir indéfiniment en vie une partie quelconque du corps » en protégeant les organes contre les bactéries et en les nourrissant avec des milieux nutritifs artificiels. Mais des procédés plus ou moins précis ont été développés lentement pour la « perfusion » des organes.

La première circulation artificielle a été probablement réalisée par Kay, en 1828, afin de rétablir l'irritabilité des muscles en train de mourir. Löbel a perfusé un rein en 1849. En 1858, Brown-Séquard a publié les résultats d'expériences dans lesquelles du sang oxygéné était envoyé dans les artères avec une seringue. En faisant circuler du sang à travers les vaisseaux d'une tête séparée du corps, il a observé le rétablissement de certaines fonctions cérébrales. Le premier appareil à perfusion semble avoir été inventé dans le laboratoire de Ludwig. En 1868, en effet, Ludwig et Schmidt ont décrit un appareil envoyant sous une pression constante du sang provenant d'un réservoir. Avec cette technique, de Cyon a fait contracter pendant quarante-huit heures un cœur de grenouille isolé. Plus tard, il a démontré, avec une technique analogue, qu'un foie perfusé peut encore fabriquer de l'urée. En même temps, Ludwig et Schmidt reconnaissaient que les

(1) C.-J.-J. Le Gallois, *Expériences sur le principe de la vie*. Paris, d'Hautel, 1812.

variations de pression produites en injectant le sang avec une seringue exercent des effets bienfaisants. Fry et Gruber obtiennent alors une pression pulsatile d'une manière mécanique. D'autres appareils sont imaginés par Hamel, Jacobj, Brodoe, qui permettent une pression pulsatile et l'aération du liquide de perfusion. Les conditions mécaniques de la perfusion sont améliorées progressivement. En effet, l'appareil de Hooker, employé aussi par Belt, Smith et Whipple (1), peut fournir une pulsation identique à celle observée sur l'animal normal. L'historique toute récente de la perfusion des organes en Amérique et en Europe est bien connue.

Beaucoup d'expériences de perfusion ont été effectuées avec des appareils divers. Mais aucune technique, en aucun cas, n'a permis de maintenir un organe en état de survie pendant plus de quelques heures. Tous les organes maintenus ainsi, *in vitro*, ont toujours subi un processus de destruction. La vie des tissus perfusés dépend en effet de beaucoup de facteurs. Le liquide de perfusion doit être exempt de particules flottantes qui pourraient déterminer des embolies. Quand on emploie le sang, il ne doit pas contenir de globules agglutinés. La température, la pression osmotique, le pH du liquide, le rythme des pulsations, les pressions maxima et minima doivent être exactement réglées. La composition chimique du milieu nutritif et son oxygénation ont une importance capitale. En outre, il est indispensable que l'organe soit complètement protégé contre les bactéries. Même si toutes les conditions sont bien requises, sauf une, l'expérience est vouée à un échec complet. La perfusion physiologique des organes est extrêmement difficile. Telle a été la conclusion à laquelle sont arrivés, il y a quelques années, Belt, Smith et Whipple, après avoir passé soigneusement en revue les résultats obtenus en perfusant des organes (2). Ils concluent que la perfusion des organes n'a que peu ou pas de valeur touchant des déductions que l'on peut tirer de l'existence de cellules vivantes. Les organes parenchymateux, perfusés, dégénèrent en quelques heures.

(1) A.-E. Belt, H.-P. Smith et G.-H. Whipple, III. *Facteurs en jeu dans la perfusion des organes et des tissus vivants* (*Am. J. Physiol.* 1920, 52, 101).

(2) *Ibidem*.

L'organe observé n'est pas un organe vivant, mais un organe en autolyse.

Pour cette raison, un essai a été fait en 1912 pour maintenir les organes *in vitro* dans des conditions plus naturelles (1). La technique a consisté essentiellement à enlever du corps le cœur, les poumons et les organes abdominaux, ce système étant maintenu dans des conditions telles que le cœur puisse perfuser les organes spontanément avec du sang normal, l'air étant injecté dans les poumons. Ainsi a été créé un organisme viscéral se perfusant lui-même. L'eau et les aliments étaient introduits dans l'estomac par l'œsophage, l'urine était recueillie dans la vessie. Les organes gardaient pendant plusieurs heures l'apparence qu'ils ont sur un animal vivant. Les contractions du cœur et la circulation des organes restaient normales. L'intestin évacuait les fèces par un orifice artificiel et par des contractions péristaltiques régulières. Dans une expérience au cours de laquelle l'estomac avait reçu de la viande au moment de la mort, la digestion s'est produite. Au moins 90 pour 100 des acides aminés injectés dans l'intestin ont été rapidement absorbés. Il y avait également une diurèse abondante. En général, l'organisme viscéral restait dans un état normal dix heures environ. Sa mort était annoncée par des irrégularités des contractions du cœur. Puis, le cœur s'arrêtait brusquement. Bien que les organes aient pu être maintenus en vie pendant un certain nombre d'heures, la difficulté de cette technique, qui présente pourtant de nombreux avantages, a empêché son développement. Il est évident que la seule façon pratique de cultiver les organes est de recourir à la circulation artificielle.

Mais aucune des techniques classiques de perfusion ne peut être utilisée dans la culture des organes, car aucune n'apporte de protection suffisante contre les bactéries. La première condition pour une technique efficace est l'asepsie complète. Nous avons essayé, en 1929, de cultiver des organes entiers en combinant les techniques décrites depuis longtemps pour la transplantation des organes, les procédés antiseptiques découverts pendant la guerre et un appareil à perfusion stérilisable entièrement fait de verre.

(1) A. Carrel, *Sur les organismes viscéraux* (*J. exp. Med.*, 1913, 58, 155.)

Cet appareil consistait en une pompe magnétique inventée par Rosenberger et en une chambre respiratoire (1). Il a été employé pour la perfusion des reins. Mais les expériences ont complètement échoué. Il est donc évident que la vieille méthode de Ludwig ne peut pas être rénovée de cette manière. Il était inutile d'essayer de cultiver des organes entiers jusqu'à ce que des techniques, incomparablement plus efficaces pour la circulation artificielle, sous des conditions stériles, d'un liquide nutritif à travers leurs vaisseaux sanguins, aient été réalisées.

LA CULTURE DES ORGANES ENTIERS ET DES RÉGIONS ANATOMIQUES

L'histoire de la méthode que nous voulons décrire a débuté en 1931, quand Lindbergh a inventé un appareil à serpentin pouvant être maintenu stérile (2). Cet appareil était en pyrex. La pression était maintenue par la colonne de liquide et le liquide était élevé et mis en circulation en plaçant l'appareil sur un plan incliné auquel était imprimé un mouvement circulaire. Ce mouvement élevait le liquide dans le serpentin et dans le réservoir supérieur. L'oxygène, l'azote et le gaz carbonique aux concentrations nécessaires pouvaient être introduits dans le tube à mi-hauteur du serpentin. Dans la chambre des organes, l'organe ou le vaisseau sanguin était monté sur deux canules, une pour l'admission du sang et l'autre pour sa sortie. Le mouvement de la plate-forme permettait au liquide de circuler vers le haut le long du serpentin. Toutefois la pression du liquide n'était pas suffisante ; de plus, le liquide ne pulsait pas ; le montage des organes dans leur chambre était difficile ; l'infection se produisait fréquemment. Néanmoins, cet appareil a pu maintenir une circulation de sérum sanguin à travers une artère carotide pendant un mois entier sans apparition d'infection. Un autre appareil, fondé sur un principe différent, dans lequel la pression était plus élevée, a été construit par la suite. La pression dans cet appareil était aussi maintenue par la colonne de

(1) H. Rosenberger, *Une pompe électromagnétique* (*Science*, 1930, 71, 463).

(2) C.-A. Lindbergh, *Appareil permettant de faire circuler des liquides sous pression constante dans un système fermé* (*Science*, 1931, 73, 566).

liquide, mais le serpentin était remplacé par un tube de verre d'un diamètre intérieur de trois millimètres environ. La circulation était maintenue par une pression gazeuse transportant le liquide perfusé du tube vers un réservoir placé au sommet et oxygénant en même temps le liquide. Cet appareil était plus facile à construire que le premier, mais difficile à stériliser, à cause de la longueur du tube nécessaire pour maintenir une pression suffisante dans l'organe. Les expériences faites avec cet appareil n'ont pas encore été satisfaisantes.

Vers la fin de 1934, Lindbergh a inventé une pompe permettant de maintenir une circulation pulsatile de liquide nutritif, convenablement oxygéné, à travers un organe. Cet appareil faisait appel à la plupart des principes généraux sur lesquels l'appareil employé actuellement est fondé. L'appareil a été progressivement modifié les mois suivants. En même temps, une technique chirurgicale a été mise au point, permettant d'enlever les organes de l'animal et de les transplanter dans la chambre d'organe sans danger d'infection et sans danger de nécrose. Ce procédé chirurgical est fondé sur les techniques mises au point depuis longtemps pour la transplantation des vaisseaux sanguins et des organes. Le but de ces techniques a été d'extirper et de replanter un organe de telle façon que le sang ne se coagule pas dans les vaisseaux et qu'aucune particule étrangère n'obstrue les capillaires pendant le lavage de l'organe. Les embolies et la nécrose sont ainsi évitées.

Ces expériences préliminaires ont également montré que la circulation peut rester interrompue une heure ou deux, même dans des organes aussi délicats que le rein, sans lésions définitives. Toutefois, le degré élevé d'asepsie chirurgicale, nécessaire pour le succès des anastomoses vasculaires, ne suffisait pas pour assurer la stérilité des organes transplantés dans la chambre d'organe de l'appareil de Lindbergh. Bien que l'air de la salle d'opération fût presque stérile, et qu'une asepsie rigoureuse fût observée dans les manipulations des tissus, des infections bactériennes et même des colonies d'*aspergillus niger* se développaient souvent. L'asepsie seule ne suffisait pas. Pendant la grande guerre, dans les laboratoires installés à Compiègne par la Fondation Rockefeller, on a constaté combien de simples antiseptiques comme

l'hypochlorite de sodium et la chloramine T pouvaient être utiles. Ces procédés antiseptiques ont été employés dans la préparation des organes pour la pompe de Lindbergh. La protection du champ opératoire avec des champs immergés dans une solution d'hypochlorite et le lavage des mains gantées, des instruments et des fils dans cette même solution ont supprimé l'infection.

Un nouveau type de chambre d'organe a été inventé récemment, en 1935, par Lindbergh. Puis, le 5 avril, un organe a été cultivé avec succès *in vitro* pour la première fois. Un chat fut saigné jusqu'à la mort sous anesthésie à l'éther. Au bout de quelques minutes, le cou fut ouvert et l'artère carotide droite, le nerf vague et la glande thyroïde furent mis à nu. Une canule fut insérée dans le bout inférieur de l'artère. Avec une seringue de Gentile on injecta de la solution de Ringer dans l'artère et les vaisseaux sanguins de la glande. Puis, l'artère carotide fut ligaturée et sectionnée 2 centimètres au-dessus de l'artère thyroïdienne. La glande fut enlevée en masse avec la carotide, le nerf vague et le tissu conjonctif environnant. La thyroïde gauche fut fixée dans la formaline et gardée comme témoin. La thyroïde droite fut placée dans la chambre d'organe et la perfusion mise en train. Le liquide de perfusion était composé de 235 centimètres cubes de sérum de chat à 40 pour 100 dans la solution de Tyrode. A ce liquide fut ajouté 0,005 pour 100 de rouge phénol. Le mélange gazeux était formé de 3 pour 100 de gaz carbonique, 21 pour 100 d'oxygène et 76 pour 100 d'azote.

La perfusion dura dix-huit jours. A la fin de l'expérience, la glande présenta les mêmes dimensions que la glande témoin. Quelques fragments de cette glande furent inclus dans un coagulum plasmatique, dans une fiole D. Les cellules épithéliales envahirent bientôt le milieu d'une façon très étendue. C'était la preuve que, pendant la période de perfusion, la thyroïde était restée vivante. Les coupes de la glande montrèrent une grande aire nécrotique, mais la plupart des follicules étaient normaux. L'épithélium était moins épais que celui du témoin, mais il n'y avait pas de vacuoles dans la colloïde. La consommation totale de glucose pendant la période de culture avait été de 110 milligrammes. C'est

ainsi que fut démontrée la possibilité de maintenir un organe entier vivant hors du corps (1). L'idée de Le Gallois avait été réalisée.

NOUVEAU DÉVELOPPEMENT DE LA MÉTHODE

La pompe de Lindbergh s'étant montrée capable de protéger les thyroïdes et les ovaires contre les bactéries et de fournir à ces glandes une circulation de sérum dilué, il a fallu vérifier ensuite si d'autres organes continueraient à vivre quand ils sont nourris avec un tel liquide de perfusion simple. Au cours de cette recherche, des techniques pour la préparation des divers organes ainsi que pour prévenir les accidents qui peuvent arriver, soit à l'appareil lui-même, soit aux organes, ont été progressivement développées. Une étude des conditions mécaniques de la circulation et des relations entre les dimensions des organes et le volume du liquide de perfusion a été faite également. Tous les organes ne se comportent pas de la même manière, quand on les cultive dans du sérum dilué. Nourris avec un tel milieu, les artères, les veines, le tissu conjonctif, les glandes thyroïdes et parathyroïdes, les ovaires, les ganglions sympathiques, les poumons, le myocarde, la peau et les cartilages restent sensiblement normaux. La rate, le pancréas, les glandes surrénales sont plus ou moins altérés. Les reins dégénèrent toujours. Quand le milieu circulant contient des globules rouges, les reins sont moins profondément modifiés. La concentration des ions H du liquide de perfusion, la tension de l'oxygène du mélange gazeux, la fréquence du pouls, la pression des pulsations et la pression maxima du liquide de perfusion sont également des facteurs importants dans la survie des organes. Le sang total ne donne pas de résultats satisfaisants pour une longue perfusion. Des expériences variées ont été ensuite entreprises en vue d'augmenter la teneur en oxygène du liquide de perfusion par d'autres méthodes. Ces méthodes impliquent l'addition d'hémoglobine, la diminution de la température de l'organe perfusé et le travail des pompes à per-

(1) A. Carrel et C.-A. Lindbergh, *la Culture des organes entiers* (*Science*, 1935, 81, 621). C.-A. Lindbergh, *Un appareil pour la culture des organes entiers* (*J. exp. Med.*, 1935, 62, 409).

fusion dans une chambre de pression sous une pression de plusieurs atmosphères.

Les organes perfusés, comme on pouvait le prévoir, répondent aux modifications de la composition chimique de leur milieu par des modifications de leur structure. Dans les milieux naturels, sérum sanguin à différents taux de dilution, ou sang total héparinisé, l'ovaire, la thyroïde et les parathyroïdes ne subissent que des modifications légères dans leur aspect anatomique. Cependant la thyroïde devient généralement plus active, quand elle est cultivée avec du sérum sanguin qu'*in situ*, dans le corps. L'addition de faibles quantités de peptone de Witte détermine une hyperplasie marquée de la thyroïde et également une prolifération des cellules conjonctives de l'ovaire. La présence de l'hormone thyrotropique dans le liquide de perfusion déclenche de la vacuolisation de la colloïde et augmente les dimensions des cellules thyroïdiennes. Un excès de calcium produit une dégénérescence des fibres élastiques de l'artère carotide. Selon la nature du milieu de perfusion, les glandes thyroïdes prennent des aspects quelque peu analogues à ceux des goîtres hyperplastiques et colloïdes. En même temps, des modifications de l'activité de l'organe ont été mises en évidence par les modifications de la teneur en iode du liquide circulant.

Ces expériences, ainsi que d'autres, ont montré que les organes *in vitro* adaptent leur structure et leurs fonctions à la composition chimique des milieux. Les analyses précises des effets réciproques du milieu et de l'organe nécessitent l'emploi de milieux artificiels, au lieu du sérum sanguin, comme liquide de perfusion. Par exemple, la fonction et l'origine des protéines du sérum ne peuvent pas être pleinement comprises, tant que les organes ne sont pas cultivés dans un milieu dépourvu de protéines. Des milieux artificiels, tel que le suc embryonnaire, peptones et digérés de protéines, ont été employés pendant longtemps pour la culture des tissus. Dans les expériences faites avec Landsteiner, des milieux très simples, sans sérum, circulaient à travers les thyroïdes, les ovaires et d'autres organes. Des liquides de composition plus complexe ont été préparés récemment par Baker et employés dans la pompe de Lindbergh sans sérum. Ces milieux ont pu maintenir en vie des organes tels que les glandes thyroïdes

et les ovaires pendant plus d'une semaine. Ils ont rendu possible l'application de la méthode aux organes et aux groupes d'organes des petits animaux, tels que les cobayes. Ils ont pu être utilisés aussi pour la culture des tissus humains et des tissus d'animaux dont le sérum sanguin ne peut pas être obtenu en quantité suffisante.

En somme, pendant cette seconde partie du développement de la méthode, des organes entiers, cultivés *in vitro*, ont pu vivre, mais ils ont pu aussi modifier leur structure et leur fonction selon la composition chimique et les conditions physico-chimiques et mécaniques du liquide circulant.

EMPLOI DE LA MÉTHODE

La culture des organes est réalisée par trois ordres de procédés : mécaniques, chirurgicaux et chimiques. Ces procédés sont extrêmement simples, quand on a été entraîné à manipuler l'appareil et à préparer les milieux et les organes. Une simple description de la méthode ne suffit pas à les enseigner ; avant qu'on puisse être maître de tous leurs détails, il faut les suivre et les pratiquer sous une direction rigoureuse. Quand l'appareil est monté et travaille correctement, il fonctionne automatiquement pendant des périodes de temps presque illimitées. Mais chaque détail du montage et des opérations doit être exécuté avec une minutieuse exactitude. De même, chaque détail concernant la préparation de la pompe pour la stérilisation, la préparation du sérum sanguin et des milieux artificiels, l'introduction du milieu dans la pompe, l'extirpation de l'organe, sa préparation et son introduction dans la chambre d'organe, est indispensable. A la vérité, la complexité de la méthode n'est qu'apparente. En fait, les techniques sont plus faciles que celles de la culture des tissus. Par exemple, il ne faut pas plus de vingt minutes pour préparer une glande thyroïde et la transplanter dans la chambre d'organe de la pompe de Lindbergh.

Bien que la culture des organes soit encore dans la période primitive de son histoire, elle est solidement établie sur un grand nombre d'expériences. Chaque procédé a été soumis à de nombreux tests. Sans doute, cette méthode développera progressivement ses potentialités en s'adaptant à la diversité

des problèmes anatomiques, physiologiques, chimiques et pathologiques. Actuellement, cependant, ceux qui commencent à pratiquer la culture des organes seront sages en n'essayant pas de modifier un détail avant d'avoir acquis la maîtrise de la technique complète.

LE BUT FINAL

Bien que le progrès des machines soit très rapide, un certain nombre d'années est nécessaire pour amener une invention à son rendement complet. Environ cent trente ans se sont écoulés entre l'apparition du bateau à vapeur de Robert Fulton sur l'Hudson et les traversées triomphales de l'Océan par les gigantesques paquebots modernes. Il a fallu plus de soixante ans à la chirurgie, après les opérations de Lister et les premières applications de l'antisepsie, pour réaliser ses merveilleux progrès et aboutir à Hervey Cushing et à ses audacieuses opérations cérébrales. Mais le succès des techniques s'étend généralement au delà de toutes prévisions. Nous devons rappeler que l'appareil de Lindbergh et les techniques chirurgicales et chimiques pour la culture des organes ont à peine trois ans d'existence. Comme ils ont juste commencé à développer leurs potentialités, leur rôle dans les progrès futurs de la physiologie et de la médecine ne peut être que partiellement prévu.

Ces techniques ouvrent à la recherche expérimentale un champ interdit jusqu'alors : le corps humain vivant. La physiologie et la pathologie devaient se contenter d'expériences sur les animaux. Et encore, la vivisection est-elle considérée par certains comme presque criminelle. Il arrive aujourd'hui que des organes enlevés du corps humain, au cours d'une opération ou tout de suite après la mort, peuvent revivre dans la pompe de Lindbergh, et refonctionner quand on les perfuse avec un liquide artificiel. Ainsi sont rendues possibles des expériences sur des parties vivantes du corps quand la personnalité a disparu. Le domaine de la recherche pathologique sera très étendu, puisque des organes atteints de tumeurs malignes ou d'autres maladies dégénératives pourront être étudiés vivants, bien que séparés du corps humain. Quand des appareils plus grands seront construits,

des organes humains entiers tels que le pancréas, la surrénale, la thyroïde et d'autres glandes pourront libérer leurs produits de sécrétion dans leur milieu circulant. Comme ces liquides ne contiennent pas de protéines étrangères, ils pourront être injectés sans danger aux êtres humains à des fins thérapeutiques et donner aux organismes déficients les hormones ou les anticorps dont ils ont besoin. Ainsi des organes humains fabriqueront *in vitro* les substances fournies aujourd'hui aux malades par les chevaux ou les lapins.

La construction de pompes plus grandes pourra conduire à d'autres applications de la méthode. Nous pouvons peut-être rêver d'enlever des organes malades du corps et de les placer dans la pompe de Lindbergh comme l'on met un malade à l'hôpital. Là, ces organes pourront être traités beaucoup plus énergiquement que dans l'organisme, et quand ils seront guéris, on les replantera chez le patient. Une thyroïde extirpée au cours d'une opération pour maladie de Basedow, un rein enlevé pour tuberculose, une jambe amputée pour ostéosarcome, pourront peut-être guérir en vivant *in vitro* sous l'influence d'un milieu artificiel. La replantation n'offrira pas de difficultés, car les techniques chirurgicales pour la suture des vaisseaux sanguins et la transplantation des organes et des membres se seront perfectionnées depuis longtemps.

Cependant les applications réellement importantes de la méthode ne seront pas dans le champ de la chirurgie. Elles dériveront des connaissances acquises par l'étude *in vitro* des besoins nutritifs de chaque organe. Il existe des relations définies, comme on le sait bien, entre les fonctions d'un organe, sa structure et la concentration de certaines substances chimiques dans son milieu intérieur. Les phénomènes de croissance, de régénération, de cicatrisation des blessures et la sécrétion des hormones dépendent de la composition du liquide qui diffuse des capillaires dans les tissus. « Nous acquerrons une explication scientifique des phénomènes, écrivait Claude Bernard, seulement quand nous serons capables de déterminer, avec le milieu organique interne, les conditions générales de nutrition de tous les éléments histologiques avec les agents nutritifs spécifiques pour chacun de ces éléments. » La méthode de la culture des tissus et

celle de la culture des organes nous a donné les moyens dont Claude Bernard rêvait, mais qu'il ne pouvait espérer obtenir pour l'étude des besoins alimentaires de chaque type de cellule et de chaque tissu en état d'activité et au repos. Ainsi sera découverte la nature des substances chimiques spécifiques requises par un organe donné, pour sa croissance et sa fonction normale. Peut-être sera-t-il alors possible de fournir au corps vivant les substances indispensables pour le développement d'un organe ou pour sa régénération. Au lieu d'injecter des hormones à un malade, nous fournirons aux glandes les substances nutritives appropriées et nous les amènerons ainsi à se développer, à se régénérer et à sécréter de nouveau les hormones. Provoquer la régénération dans le pancréas des îlots de Langerhans sera une méthode beaucoup plus efficace de traitement du diabète que l'injection quotidienne d'insuline au malade. Cette connaissance plus complète de la nutrition permettra de stimuler la croissance ou d'empêcher la détérioration d'un organe donné dans le corps.

La culture des organes nous a fourni les moyens de déterminer les conditions de la nutrition de chaque partie du corps. Elle a donc rempli l'espérance de Claude Bernard. La physiologie et la médecine ont ainsi acquis un instrument puissant pour l'investigation des relations intriquées entre les organes et le sang. Une ère nouvelle est ouverte. La nouvelle anatomie est capable de saisir les structures du corps dans la plénitude de leur réalité, de comprendre comment les organes forment l'organisme, et comment l'organisme croît, vieillit, cicatrise ses blessures, résiste à la maladie et s'adapte avec une facilité merveilleuse aux variations de milieu. Le but final de la culture des organes est d'obtenir cette nouvelle connaissance et de la poursuivre à travers la complexité de ses conséquences imprévisibles.

DOCTEUR A. CARREL.

Traduit par le docteur Paul Boyer.

LE GÉNÉRAL DEGOUTTE

Un des chefs les plus éminents et les plus aimés de l'Armée française s'est éteint il y a quelques semaines dans son pays natal des Dombes, après une longue et cruelle maladie. Si d'autres généraux ont bénéficié plus que lui des faveurs de la renommée, il en est peu qui aient, à toutes les époques de leur carrière, rendu à leur pays des services aussi remarquables. L'armée n'ignore rien des qualités et des vertus dont le général Degoutte fut un vivant exemple ; elle a appris sa mort avec un véritable deuil du cœur. Elle aimerait que le pays tout entier communiât avec elle dans ce sentiment d'admiration et de gratitude. C'est pourquoi ces pages ont été écrites.

Le jeune Degoutte ne se destinait pas initialement au métier des armes. Il avait commencé à préparer l'École normale supérieure, lorsqu'en 1887 les bruits de guerre le décidèrent à s'engager. Il choisit un régiment d'artillerie dont le colonel, sur sa mine un peu poupine alors, le fit classer élève trompette. Il en décida autrement : comme on se battait au Tonkin, il demanda à y être envoyé, mais sans succès. En dépit de ces débuts peu encourageants, il avait pris goût au métier militaire. Il se mit au travail avec acharnement et fut reçu à Saint-Cyr au premier concours. Il en sortit brillamment, mais il avait déjà vingt-quatre ans quand il fut nommé officier, retard qu'il sut vite rattraper. Aux Zouaves, en Tunisie, il menait de front la vie rude et active de l'armée d'Afrique avec l'étude du droit, lorsqu'il apprit que l'expédition de Madagascar était décidée.

Degoutte ne songe qu'à faire campagne. Il demande à faire partie du corps expéditionnaire, mais les candidats sont trop nombreux, et il n'est pas dans les élus. Bien déter-

miné cependant à réussir, il se met à l'étude du malgache, fait même éditer une grammaire de cette langue avec l'aide des Frères Saint-Jean de Dieu, et renouvelle sa démarche. Nouveau refus. Il sollicite alors et obtient un congé de six mois sans solde pour aller, à ses frais, à Nossi-Bé, « afin de se perfectionner dans la langue malgache ». Il part, muni de grammaires, de manuels et de dictionnaires, grâce auxquels il continue de se familiariser pendant la traversée avec la langue et les mœurs de la grande île. Il ne s'arrête pas à Nossi-Bé et débarque à Majunga.

Sur le quai, seul avec sa cantine, il se demande avec mélancolie comment il pourra se faire employer. Il a pourtant le sentiment d'en savoir assez pour pouvoir rendre des services. Par bonheur, le futur général Bailloud, alors lieutenant-colonel et directeur des étapes, passe devant lui. Il se présente et lui offre ses services. On était alors fort embarrassé pour ravitailler la colonne légère envoyée sur Tananarive. Il n'existait pas de route et, sur des chemins détestables, les moyens de transport employés jusque-là avaient fait faillite. Notre permissionnaire se fait fort, grâce à sa connaissance de la langue et du pays, de recruter une colonne de porteurs indigènes, et par ce moyen de résoudre le problème. Le voilà embauché. Commandant d'étapes à Marololo, point terminus de la navigation fluviale, sa mission consiste à faire décharger les chalands et à pousser leur contenu vers l'avant. Le pays sakalave est malsain, la mortalité y est grande pour les Européens, incapables d'un travail fatigant. Degoutte recrute trois cents porteurs ; comme il lui faut un chef pour les diriger, il s'empare d'un poste hova, et le commandant de ce poste, accoutumé à se faire obéir des Sakalaves, devient son dévoué et précieux auxiliaire. Dès lors, le ravitaillement se fait normalement. Le colonel Bailloud se félicite d'avoir eu la main aussi heureuse, et accorde à Degoutte une confiance et une affection qui ne se démentiront jamais.

Tel s'est révélé Degoutte dans ce premier événement important de sa vie militaire, tel il se montrera au cours de toute son existence : d'une intelligence vive et pleine de ressources, d'une volonté de fer, d'une puissance de travail et d'une ardeur exceptionnelles, avec une gentillesse tissée de droiture, de modestie, de fidélité, qui lui feront des amis

de ceux qui le commanderont, comme de ceux qui auront à lui obéir.

Rentré en France, il est reçu à l'École de guerre, mais à la fin de sa première année d'études la campagne de Chine lui offre une nouvelle chance de services de guerre. Justement le général Bailloud est pourvu d'un commandement dans le corps expéditionnaire et le réclame. Le général Langlois, qui commandait alors l'École, accepte de faire une exception en sa faveur, et le voilà parti de nouveau. D'abord officier d'ordonnance du général Bailloud, on le voit galopant à fond de train sur de petits chevaux chinois derrière les chevaux de pur-sang de son infatigable chef. Il se montre aussi apte aux missions de commandement qu'au service des étapes. Il organise un service de renseignements avec les catholiques chinois. A la tête de détachements de chasseurs d'Afrique ou de cavaliers auxiliaires chinois, il enlève, sabre au poing, des fortins défendus par les rebelles. Lorsque vient le moment de marcher en force contre les Boxers, l'autorisation arrivée tardivement aux troupes françaises leur impose un jour de retard sur la colonne allemande. Degoutte, à l'avant-garde, ne se contente pas de rattrapper ce retard, il arrive au lieu de rassemblement fixé bien avant ceux qui croyaient nous avoir devancés. Il s'y donne même la satisfaction, ayant à son habitude tout parfaitement organisé à l'avance, de fournir aux Allemands le pain frais et le vin dont ils sont dépourvus.

A son retour de Chine, Degoutte accomplit sa dernière année d'études à l'École de guerre. Il sert ensuite dans divers états-majors, en particulier à Alger où il retrouve le général Bailloud, puis il commande un bataillon dans les Alpes. Mais maintenant, — nous sommes en 1911 et Degoutte est commandant, — c'est au Maroc qu'on se bat. Il demande et obtient d'être envoyé, en qualité de directeur des étapes, à Casablanca. Il met alors à profit sur une plus large échelle son expérience de Madagascar. Au moment de l'expédition de Fez, le corps expéditionnaire a été porté de 6 à 30 000 hommes. Ce sont des effectifs considérables à ravitailler sur de longs parcours. Grâce à une organisation et à une méthode qui sont des modèles, Degoutte accomplit sa tâche avec un plein succès. Un petit incident surgit à point pour convaincre

le général Lyautey que son directeur des étapes sait également agir hors de son bureau. Le général avait décidé d'aller sans escorte et en automobile pousser une pointe dans une région peu sûre et dépourvue de piste praticable. Degoutte essaie de l'en dissuader, — peine perdue. Au bout d'un certain temps, la voiture, enlizée dans le sable, refuse de repartir, tandis que des silhouettes inquiétantes se profilent sur les crêtes. La situation menace de devenir critique, lorsqu'on voit soudain déboucher à toute allure Degoutte suivi d'un escadron de spahis, qui se mettait à la disposition du général et lui permettait de poursuivre, à cheval et en toute sécurité, l'exécution de son projet. De ce jour le général Lyautey est conquis. Il note Degoutte « bon à tout », ce qui n'est pas un mince éloge sous sa plume.

Les services du corps expéditionnaire furent cependant, à la Chambre des députés, l'objet d'attaques auxquelles eut à répondre M. Millerand, alors ministre de la Guerre. Il le fit en ces termes : « Le directeur des étapes est le commandant Degoutte, dont je suis heureux de citer le nom à la tribune, et qui, au Maroc, comme il l'avait fait en Chine et à Madagascar, s'est bien acquitté de ses fonctions difficiles. » Après avoir décrit dans le détail l'œuvre accomplie par lui d'avril à juillet, le ministre ajouta : « Depuis cette époque, le commandant Degoutte, devenu lieutenant-colonel, a continué à assurer l'existence d'un corps de plus de 30 000 hommes dans des conditions de régularité supérieures à celles réalisées dans toutes les expéditions antérieures. »

Degoutte est appelé à Paris pour suivre l'enseignement des hautes études militaires, le « cours des maréchaux », récemment institué par le général Joffre. Ce fut là, pour l'auteur de ces lignes, l'origine d'une amitié qui se renforça avec les années. Réservé, ne se mettant jamais en avant, Degoutte fait preuve, dès que l'occasion lui en est donnée, d'un jugement si équilibré et réfléchi, d'un savoir si profond que sa supériorité s'impose tout doucement à ses camarades, en même temps que s'affirme le charme de cette nature noble et simple. Dans son travail il aime à s'isoler. Quand il s'agit d'accomplir le voyage de frontières d'une durée de quelques semaines qui termine le cours, nous nous formons en groupes sympathiques pour utiliser le chemin de fer et l'automobile.

Degoutte monte à cheval et, suivi de son seul ordonnance, il fait un tour des marches de France qui dut être du temps bien employé. Le général Joffre l'a si hautement apprécié qu'il lui confie, au début de 1914, les fonctions de chef d'état-major du quatrième corps d'armée. Ce corps est alors commandé par le général Boelle, qui a déjà connu Degoutte à Nancy et l'a choisi entre divers autres que lui proposait le général en chef.

C'est une nouvelle et belle page de la vie de Degoutte qui s'ouvre alors. Il restera pendant deux années, dont dix-huit mois de guerre, dans ce poste. Entre un chef, qui apprécie chaque jour davantage sa valeur, sa science et son expérience, et lui s'établit cette confiance absolue d'un si haut rendement dont l'armée offre tant d'exemples. En même temps, Degoutte s'impose à tous ses officiers qu'il sort de la monotonie de leurs papiers en les appelant à de vivantes études sur la carte et sur le terrain, tandis que ses qualités d'homme lui gagnent définitivement les cœurs. La vie en campagne, au travers des événements dramatiques des premiers mois, apporte à ces sentiments bien des occasions de devenir plus forts. Dans les Ardennes, à la Marne, dans les premières attaques en Champagne, il n'est pas possible, écrit le général Boelle, de trouver un chef d'état-major plus clairvoyant, plus dévoué, plus courageux. Dans son souci de vérité, Degoutte ne craint pas d'exprimer devant d'influentes personnalités ce que beaucoup commencent à ressentir : « Nous n'avons pas les moyens nécessaires pour briser la résistance et l'organisation matérielle défensive des Allemands. Nous subissons chaque jour des pertes cruelles et stériles. Il est temps de cesser ces attaques. » Ainsi se renforcent dans le travail de cette harmonieuse équipe des liens d'amitié qui se maintiendront jusqu'au dernier jour. Le chef de Degoutte, qui lui survivra, sera de ceux qui recueilleront ses dernières paroles. Son état-major d'autrefois se retrouvera tout entier dans le recueillement émouvant de la chapelle Saint-Louis des Invalides.

Devenu, au début de 1916, le chef d'état-major de l'armée que commande Gouraud, son camarade de Saint-Cyr et du Maroc, et avant tout son ami, le général Degoutte a l'occasion, sur le vaste front de Champagne, de donner encore la

mesure de ses qualités d'organisateur. Il a souci de tout : il renforce la défense, prépare l'offensive, améliore la vie matérielle et morale des troupes.

Sept mois plus tard, il reçoit le commandement de la division marocaine ; c'est à ses yeux le « plus beau commandement de tous les pays alliés ». Il va dès lors se révéler comme un chef de la plus haute qualité. Sa division s'est couverte de gloire depuis le jour où elle a débarqué sur le front français. Entre ses mains, cet admirable instrument de guerre ne déchoira pas ; plus que jamais unité d'élite, elle deviendra aussi une grande famille. Car voici ce qu'il invente, raconte un de ses officiers qui fut comme son fils militaire et qui a bien voulu me confier ses notes : « Chaque homme de la division, français ou indigène, portera toujours sur lui une carte postale à l'adresse de son général, contenant ces deux formules prêtes à être complétées : « Je suis à... J'ai besoin de... » Tout blessé ou malade évacué sur l'arrière reste ainsi en liaison avec sa division qui, au moyen d'un réseau de parents et d'amis étendu sur toute la France, lui envoie aussitôt une visite et un paquet contenant ce qu'il désire. Confié à un officier de l'état-major de la division, sous la surveillance directe du général, ce service fonctionne à merveille. Tirailleurs, légionnaires, zouaves, alsaciens ou originaires des pays envahis du Nord trouveront à leur chevet, à défaut de la famille lointaine, l'affection de la division marocaine. » Que n'est pas capable de faire pour ce chef, en même temps que pour la France, une unité commandée de la sorte, en Champagne, au Mont Sans-Nom et à Auberive, et mieux encore lorsque, reprenant l'offensive à Verdun, elle s'empare des organisations du bois des Corbeaux et de Cumières, capturant 2 200 hommes, trente canons et un matériel important, dans une opération qui restera un modèle d'enlèvement de position fortifiée !

Un chef dont la valeur s'affirmait de la sorte ne pouvait demeurer longtemps à la tête d'une division. Degoutte est appelé à commander un corps d'armée. Il est au désespoir de quitter cette division marocaine qu'il n'a cessé pendant la pénible année 1917 de conduire au succès. Il écrit au général Boelle : « Je suis à peine remis de l'émotion très grande que j'ai eue à abandonner une division que j'aimais de toute

mon âme de soldat. Je n'avais qu'une ambition, rester à la tête de ma belle division, et, avec elle, entrer dans l'ennemi chaque fois que le haut commandement en donnerait le signal. Les grands chefs en ont décidé autrement, je m'incline, mais je conserve des regrets. Je m'efforcerai d'être à hauteur de ma nouvelle tâche. »

Il y parvient du premier coup. Avec quatre divisions sous ses ordres, à la bataille de la Malmaison, il enlève et dépasse tous ses objectifs. Les tragiques journées du printemps de 1918 mettent son 21e corps à une plus rude épreuve. A peine débarqué des Vosges, il est jeté dans la brèche ouverte par la poussée allemande sur le Chemin des Dames. Degoutte fait preuve, au cours des journées du 28 mai au 1er juin, d'un coup d'œil, d'une énergie et d'un calme qui utilisent magnifiquement, tout en évitant les pertes inutiles, la vaillance et l'esprit de sacrifice de ses troupes. Il contient, puis arrête définitivement l'avance allemande. Clemenceau, qui accourt toujours sur le front dans les moments critiques, peut apprécier sur place les qualités de ce chef imperturbable et résolu, qui ne dissimule rien du danger couru, mais sait y faire face avec confiance et succès. L'impression de Clemenceau est telle que, repassant à son retour vers Paris par le quartier général du général Foch, il lui dit en ces termes pittoresques dont il a le secret toute l'admiration qu'il éprouve pour ce petit général que rien n'émeut.

Le moment est venu pour Degoutte de monter plus haut encore. Il reçoit le commandement de la VIe armée. Il n'y reste guère plus de trois mois. Il a le temps cependant d'y mener à bien des tâches multiples. C'est sous ses ordres qu'achèvent de s'instruire bon nombre de divisions américaines et que l'une d'elles, la troisième, accomplit le beau fait d'armes que fut l'enlèvement du bois Belleau. Le 15 juillet, il a à supporter une partie de la grande offensive allemande de Champagne. Sous la violence du choc sa droite faiblit un moment, mais il n'est pas long à reprendre sa revanche. Trois jours après, il part à l'attaque à côté du général Mangin et repousse avec lui les Allemands jusqu'à la Vesle. Il a d'autant plus de mérite à y réussir qu'il vient lui-même de subir une dure attaque et qu'il a été à peine renforcé.

Mais déjà on l'appelle ailleurs. Le maréchal Foch a décidé

qu'un groupement formé de l'armée belge, de forces françaises et d'une armée britannique attaquera l'aile gauche allemande dans les Flandres, sous les ordres du roi Albert Ier. Le Roi demande, pour ce groupe d'armées, un chef d'état-major français. D'un même élan le maréchal Foch et le général Pétain désignent Degoutte. Le roi Albert, qui était le dernier homme à se contenter de paroles ou d'à peu près, est vite séduit par le savoir, la décision et le tact de son major général. Celui-ci arrive à résoudre au mieux le délicat problème de faire agir, en un effort coordonné, dans un pays rendu difficile par sa nature marécageuse et par les défenses dont il a été hérissé depuis quatre ans, trois armées également valeureuses, mais de traditions, de méthodes et d'aspirations différentes. Sa foi communicative et la sûreté de son jugement sont le ciment qui les unit. Le 28 septembre, le groupe d'armées des Flandres débute en enlevant les positions allemandes. Le 14 octobre, il repart à l'attaque et progresse largement. L'avance victorieuse, reprise en direction de Bruxelles, atteint au début de novembre Gand avec l'armée belge, tandis que les forces britanniques et françaises bordent l'Escaut et commencent à le franchir.

Le roi Albert tient à rendre un « sincère hommage aux hautes qualités de soldat et de chef » du général Degoutte, et désire qu'il entre immédiatement derrière lui dans les villes belges aux acclamations des populations délivrées. Et le maréchal Haig lui écrit que les officiers, gradés et soldats britanniques qui ont pris part aux opérations conduites sous le commandement du roi des Belges, considèrent « comme un honneur d'avoir été favorisés de l'habileté et de l'expérience d'un général français aussi distingué ».

Ainsi, dans ce dernier acte de la guerre, le général Degoutte avait encore joué un rôle dont la France recevait un éclat particulier. Mais âgé seulement de cinquante-deux ans, il était loin d'avoir terminé sa tâche. Lorsqu'après l'armistice il eut conduit ses troupes en Allemagne et fait à Aix-la-Chapelle incliner leurs drapeaux sur le tombeau de Charlemagne, il reçut du maréchal Foch la tâche de présider la commission interalliée chargée de préparer les clauses militaires du traité avec l'Allemagne. Puis, en octobre 1919, il succéda au général Mangin dans le commandement de l'armée du Rhin et

des forces alliées d'occupation. A Mayence, également estimé des Anglais, des Belges et des Américains qui l'ont vu à l'œuvre, il réussit aisément à maintenir entre ces différentes armées la camaraderie du champ de bataille. Il fait preuve du plus grand souci d'assurer, sans surcharger la population rhénane, le bien-être matériel et moral des troupes françaises, que l'occupation tenait encore éloignées de la mère patrie : amélioration des casernes, construction de logements pour les familles, installation de foyers, de maternités, d'établissements de puériculture, d'écoles, de coopératives. Répondant à cette sollicitude, les cadres réclament comme un honneur de servir à l'armée française du Rhin. On y travaille ferme cependant, car il faut être prêts à toute éventualité. En 1920 ce sont les occupations de Francfort et de Darmstadt, en 1921 celles de Dusseldorf, de Duisbourg et de Rurhort, exigées par la mauvaise volonté de l'Allemagne à appliquer le traité. Mais le sort réservait encore une bataille et une victoire au général Degoutte, celle de la Ruhr.

Depuis qu'il commandait à Mayence, il s'était préparé à cette action qu'il sentait inévitable. Aussi, lorsque dans les premiers jours de 1923 le gouvernement se résout à occuper la Ruhr, cette décision ne le surprend-elle pas. Il est initialement chargé seulement de protéger avec ses troupes l'exploitation du gage par une « mission pacifique d'ingénieurs ». Celle-ci, aussitôt établie à Essen, se heurte à la résistance des Allemands. La science, l'activité, le courage des ingénieurs qui la composent ne peuvent parvenir à tirer du gage saisi ni un mark, ni une tonne de coke ou de houille. Des rumeurs de guet-apens circulent même à travers une population dont les hommes valides disposent d'armes cachées et atteignent un nombre quarante fois supérieur à celui des Français. Degoutte n'hésite pas alors à réclamer une responsabilité qui n'était pas encore la sienne. Il demande l'autorisation d'occuper Dortmund, ville située au delà de la zone démilitarisée de 50 kilomètres à l'est du Rhin. Le gouvernement l'ayant laissé libre d'agir, il en décide aussitôt l'occupation. Cet acte de fermeté, accompli sans coup férir, lui assure d'emblée l'autorité indispensable pour mener nos affaires à bien. Aussi, à la fin de septembre, est-il parvenu, malgré les résistances et les subterfuges, à remettre en marche

à notre profit l'organisme économique de la Ruhr. Exploité par une régie franco-belge, le réseau ferré assure le trafic des voyageurs et des marchandises. Sous une direction française les mines de charbon et les cokeries mettent en œuvre près de 15 000 travailleurs allemands, à côté du personnel français et polonais, et au bénéfice des réparations. De nombreuses exploitations demandent à se remettre à l'ouvrage dans des conditions analogues. Les villes remplacent le Reich défaillant en assurant, par des versements réguliers, le paiement des frais d'occupation. Le rendement du gage paraît assuré. L'Allemagne est pendant ce temps en proie à une véritable crise résultant, en grande partie, de la résistance passive : le franc vaut des milliards de marks papier, le Reich semble se disloquer, des bandes armées pillent, affament et répandent la misère et la terreur. La population, qui a cessé d'espérer en Berlin, se tourne vers son vainqueur dont elle attend le salut.

A la fin de septembre, le gouvernement allemand renonce officiellement à la résistance. Le grand maître de l'industrie allemande, Hugo Stinnes, fait, le 5 octobre, sa soumission au général Degoutte. Au cours du mois suivant, les industriels allemands de la Ruhr traitent directement avec lui et acceptent toutes ses conditions concernant la reprise des livraisons au titre des réparations, l'organisation du système douanier et le paiement des impôts. L'Allemagne, vaincue militairement en 1918, venait de l'être une seconde fois économiquement et moralement. C'est une page d'histoire qui reste encore à écrire, d'autant plus intéressante que Degoutte remplit sa mission à la française, c'est-à-dire de la façon la plus humaine, en évitant de faire souffrir la population. Nos troupes ne cessent jamais, même dans les périodes les plus tendues, leurs distributions de soupe aux nécessiteux. La lutte finie, la collaboration la plus loyale s'établit entre les autorités françaises et belges et la population de la Ruhr ; de nombreux visiteurs en témoignèrent avec admiration. A ce moment Degoutte put justement concevoir l'espoir que la paix devait être gagnée. « Cet homme, — a écrit alors M. François-Poncet, qui fut le témoin oculaire de ces événements, — cet homme a droit à la reconnaissance du pays : il a apporté sur un plateau la plus magnifique

occasion qui se soit présentée depuis la fin de la guerre. Le pays n'a pas su la prendre. » C'est ce que confirme un observateur américain, M. Frank H. Simonds, dans son *Histoire de l'Europe d'après-guerre* : « La France fut victorieuse vers la fin de 1923, sa victoire était démontrée aux yeux de tous... Mais 1918 avait été la victoire sans la paix, 1923 fut le succès sans le profit... » Le gouvernement français décida de renoncer à la politique de contrainte qu'il s'était trouvé, parmi les anciens alliés, seul avec la Belgique, à vouloir appliquer. Il allait laisser s'évanouir les résultats de cet incontestable succès et s'orienter vers d'autres méthodes.

Le général Degoutte doit assister à l'abandon de sa victoire. C'est pour lui un calvaire, car il en mesure tout de suite les conséquences pour la France. Il craint dès lors que le redressement de l'Allemagne, rendu certain par sa vitalité, par son goût de l'ordre, de la discipline et du travail, se fasse contre nous. Le culte et le respect de la force constituent le fond de l'âme germanique. L'Allemagne, qui avait dû reconnaître notre succès, venait de mesurer l'étendue de notre faiblesse.

Degoutte demande au gouvernement d'être remplacé dans son commandement, et il rejoint à Paris le Conseil supérieur de la guerre. Ses dernières années de service actif sont consacrées tout entières à l'armée des Alpes, œuvre à laquelle il se donne avec sa ferveur et son savoir.

Tels sont les faits principaux de cette vie de soldat, qui suffiraient à illustrer plusieurs existences, tant les services rendus sont variés et nombreux. Les quelques traits qui accompagnent ce bref exposé ont peut-être permis de comprendre quel homme fut Degoutte. Nous voudrions encore y insister. On a pu mesurer sa passion de servir, son amour des responsabilités et de l'action, sa ténacité. Son sang-froid et sa lucidité dans les graves circonstances n'étaient pas moindres. Il utilisait, pour ranimer les courages dans les crises, des formules qui rappelaient celles du maréchal Foch : « En somme tout va très bien, il n'y a qu'à... », puis suivait, en quelques mots, la solution du problème, qui n'était certes pas une improvisation, mais le fruit de son incessant labeur et de ses méditations.

Sa modestie comme sa simplicité étaient extrêmes, elles

s'accordaient avec une apparence extérieure un peu terne. Certains de ses visiteurs lui trouvèrent, paraît-il, l'air insuffisamment martial ; mais ils revenaient vite de cette impression lorsqu'ils s'étaient entretenus un instant avec lui, lorsqu'ils avaient rencontré son regard droit, pénétrant et volontaire, derrière le verre du lorgnon, comme aussi lorsqu'ils l'avaient entendu traiter un sujet dans un langage simple et direct dont tous les mots portaient, de sa voix lente, posée, qui gardait encore dans certaines consonances l'accent du terroir. Sa fermeté s'alliait à une bienveillance qui lui était naturelle et que rien ne pouvait altérer. « Le général Degoutte, — écrit l'officier déjà cité, — avait l'art de conquérir les cœurs par ces petites attentions auxquelles beaucoup ne songent même pas, et qui cependant, mieux que les grands bienfaits, touchent profondément ceux qui en sont l'objet. Sa joie était de faire plaisir, et s'il ne pensait jamais à lui-même, il se préoccupait toujours des besoins et des désirs des autres avec une prédilection marquée pour les plus petits et les plus humbles. Au milieu des plus grandes affaires et des plus graves préoccupations, il trouvait le moyen de ne pas oublier le mot, le geste ou la démarche qui apportaient le témoignage inattendu de l'affection fidèle du grand chef, qu'on aurait pu croire bien lointain. »

Lorsque ses compagnons d'armes l'ont accompagné à sa dernière demeure, l'un d'entre eux, le général Georges, qui fut son chef d'état-major dans la Ruhr, a exalté en termes sobres et émouvants la grandeur et l'efficacité des services du général Degoutte. Les journaux qui ont porté les détails de cette cérémonie dans tous les coins de la France ont certainement ému bien des âmes, car il n'était personne qui l'eût connu et qui ne l'eût aimé. Comme l'a dit le maréchal Pétain dans le message d'adieu qu'il lui adressa : « Sa vie sans reproche restera un exemple incomparable pour ceux qui ont le noble désir de servir l'armée et la France. »

GÉNÉRAL WEYGAND.

LA SYMPHONIE FANTASTIQUE

BERLIOZ
ET L'EUROPE ROMANTIQUE

I

« La variété, la différence que nous cherchons en vain dans l'amour, dans le voyage, la musique nous l'offre. »

MARCEL PROUST.
(*Carnet de notes*, inédit.)

UN JEUNE HOMME A PARIS

Le jeune homme qui, dans la diligence de Grenoble, s'en retournait par une belle journée du mois d'août de 1826 vers la capitale, muni de quelques louis d'or passés en cachette par son père et d'une malédiction en règle proférée solennellement par sa mère, ne ressemblait à aucun autre. Non qu'il fût plus beau ou plus laid que les garçons de son âge : de taille plutôt petite, il avait le cheveu blond-roux, le teint coloré, l'œil fortement enfoncé sous l'arcade sourcilière, un nez en bec d'oiseau, mince et d'un beau dessin antique. Mais ce qui le distinguait du commun, c'était la froideur du regard, sa chevelure sauvage, des lèvres minces et serrées, un menton d'homme, enfin cet air mauvais qu'ont ceux de qui la vie semble attendre autre chose que l'obéissance et le plaisir. Ce nouveau voyage à Paris qu'il commençait d'entreprendre devait être le voyage définitif, celui qui le retrancherait pour toujours, — du moins il y comptait, — de

Copyright by Guy de Pourtalès, 1939.

sa famille, du paysage, des odeurs, de l'ennui d'une enfance qu'il croyait triste et qu'il se proposait de laisser désormais enfermée à double tour dans sa chambre d'écolier.

Malgré tant d'assurance, le déserteur n'en luttait pas moins contre son émotion. La haine aux ailes noires l'habitait, génie neuf et inconnu qui le gonflait d'une ferveur que n'avait pas su lui donner l'amour. Il pensait pourtant avec pitié à son père, car c'était lui qui devait en ce moment souffrir le plus, le mieux. Il y pensait parce qu'entre hommes on se comprend toujours, surtout quand le cœur accepte d'être dominé par la tête. Ensuite, parce que le « vieux » avait lui-même pâti de demeurer enterré toute sa vie dans ce bourg maussade et froid de La Côte Saint-André, dont il avait été, contre son gré, le maire, dont il était encore le médecin. Mais le docteur Berlioz se croyait philosophe. Peut-être n'était-il qu'un faible et portait-il depuis longtemps un masque. Hector, ce jour-là, croyait l'avoir aperçu distinctement, collé au visage paternel, tandis que Mme Berlioz faisait une scène horrible, ridicule, désastreuse pour les sentiments déjà pas très chauds que lui portait son fils. Cette tiédeur d'affection entre le fils et la mère ne tenait pas tant à la vertu sévère, à la bigoterie de Mme Berlioz qu'aux aspérités de son caractère, aux vexations de chaque jour, aux mille incidents stupides de la vie quotidienne dont elle s'arrangeait à faire naître des conflits blessants.

En vérité, elle semblait née pour le théâtre, pour jouer la tragi-comédie, cette mère qui avait maudit son fils parce qu'il rêvait musique et actrices. « Je m'oppose à votre départ et je vous conjure, Hector, de ne pas persister dans votre folie », avait-elle dit tout à l'heure en le vousoyant pour produire un effet plus sûr. « Tenez, je me mets à vos genoux, moi, votre mère... Tu me refuses, malheureux ! Tu as pu, sans te laisser fléchir, voir ta mère à tes pieds ! Eh bien ! pars, va te traîner dans les fanges de Paris, déshonorer ton nom, nous faire mourir, ton père et moi, de honte et de chagrin. Je quitte la maison jusqu'à ce que tu en sois sorti. Tu n'es plus mon fils ; je te maudis ! »

Bien entendu, il devait y avoir là-dessous une intervention. Une âme avait rôdé autour de la maison pater-

nelle durant toute son enfance ; une âme feutrée, glissante, à laquelle Hector échappait sans cesse et qui voulait encore tenter sa chance au moment suprême. Mais il avait tenu bon. Il s'était cramponné à son idée comme s'étaient cramponnés à sa force combative son père, ses deux sœurs et son petit frère. Eux le sentaient fait pour la lutte, et non pour les résignations. Ils comprenaient, ils approuvaient sa dureté.

Donc il s'était arraché à cette tragédienne réfugiée dans le verger de sa « campagne », à toute sa famille terrorisée, et, brusquement, il avait fui. Dégringolant les ruelles pavées, il atteignit le grand mur froid du séminaire de La Côte où il avait appris à jouer du tambour, à « honorer et servir l'Empereur comme Dieu lui-même », un peu de catéchisme, à faire des vers latins et l'exercice militaire. Mais ce temps était loin, Napoléon mort depuis cinq ans dans son île, et l'avenir attendait Hector au coin de la place, dans cette patache qui roulait maintenant vers Paris.

Il se détendit peu à peu, tâta ses poches, vérifia son passeport et la lettre de change de son père pour sa pension mensuelle de 120 francs. Dès son arrivée, il courrait chez son maître Lesueur, se ferait inscrire au Conservatoire, chercherait un logis dans le Quartier latin et se mettrait cette fois pour de bon à la musique. Fini le temps des études de médecine, de l'hospice de la Pitié et de l'ignoble salle d'anatomie où, l'an dernier, il jetait des lambeaux de poumon aux rats. Son père acceptait cette fois l'idée qu'il serait compositeur et lui donnait un an pour révéler son génie. C'est assez quand on a dans la tête un opéra entier. Qu'importent deux ou trois fours de débutant, lorsqu'on est chargé de musique comme une abeille l'est de pollen au printemps. Hector se moquait bien que sa *Messe*, jouée l'été précédent dans l'église Saint-Roch, eût été un fiasco financier. *Messe solennelle à grand orchestre, par M. Hector Berlioz, élève de M. Lesueur.* Cent cinquante musiciens par lui recrutés sous la direction du fameux Valentino, douze cents francs de frais (payés par un ami), beaucoup de monde, les demoiselles Lesueur dans l'enthousiasme et son vieux maître lui disant : « Vous ne serez ni médecin, ni apothicaire, mais un grand compositeur. Vous avez du génie, et je vous le dis parce que c'est vrai », quel magnifique bilan de faillite ! Le curé de Saint-Roch

était venu le féliciter et l'avait assuré que la musique, « pervertie par J.-J. Rousseau », se trouvait désormais en de bonnes mains. Sept journaux avaient rendu compte de l'événement, dont *le Moniteur*, *le Quotidien* et *les Débats*. Il gardait encore dans son portefeuille la coupure du *Corsaire*, qui disait textuellement : « Le crescendo du *Kyrie* est d'un grand maître... La marche d'accords chromatiques du *Credo* dénote des dispositions extraordinaires pour la grande musique tragique. » Tout cela, c'était maintenant de l'histoire, un fait acquis. Restait le déficit. Mais l'ami Augustin de Pons, gentilhomme du faubourg Saint-Germain, était riche, ne réclamait rien.

Une seule chose est nécessaire à l'artiste : la confiance en soi. Elle exaltait Hector Berlioz comme l'odeur puissante de l'été, entrant par la fenêtre de la guimbarde. Il regardait défiler la plaine de Bièvre, les vallées boisées de son Dauphiné natal, les Alpes, le massif de la Chartreuse, les villes où étaient nés tant de soldats, de savants, de magistrats et toute cette lignée d'honnêtes tanneurs dont il était le fils (maudit par sa mère). Viatique passionné que cette malédiction ; mais déjà elle ne pesait pas plus sur son cœur que dans son léger bagage ses trois instruments de musique, la flûte, le flageolet et la guitare, les seuls dont il sût jouer. A défaut de piano, il se servirait de sa plume, et l'orchestre dont il tirerait ses symphonies, c'était sa tête. « On habite avec un cœur plein un monde vide », disait M. de Chateaubriand, son poète de prédilection avec Virgile. Il peuplerait ce vide de musique et de drames lyriques comme Chateaubriand avait peuplé son Amérique de vicomtes empennés et costumés en sauvages.

L'erreur commune aux parents français est de fonder l'avenir de leurs enfants sur de méchants diplômes et les relations de famille. L'imagination et le hasard, c'est-à-dire l'essentiel, est tenu par eux pour quantité négligeable. Patiemment, le docteur Berlioz avait enseigné à son fils le latin, l'histoire, la littérature, la géographie. Il avait mis sa gloire à lui faire expliquer le IVe livre de l'*Énéide*, sans songer qu'il ouvrait du même coup à l'adolescent le lit de Didon. Pour comble d'imprudence, ce père cachait dans un tiroir un flageolet : c'était l'âme qui manquait à ce beau corps

mythologique. Du mariage de la reine de Carthage avec cet instrument naquit bientôt un quintette pour flûte, deux violons, alto et basse, dont un passage en la bémol mineur revenait à présent dans la mémoire d'Hector comme l'ouverture d'un opéra qui « étonnerait le monde ».

Le seul vrai regret qu'il laissait derrière lui, c'était ses sœurs : Nanci, l'aînée, la plus jolie, la plus littéraire aussi, à qui le liait une tendre amitié et qui partageait en secret ses confidences, ses enthousiasmes. Comme elle allait se trouver seule, maintenant qu'il la quittait pour longtemps, seule entre ce père taciturne, cultivé, un peu timide, volontiers retiré dans son cabinet, et cette mère impérieuse, difficile, si distante du cœur de ses enfants ! Adèle, la sœur cadette, était encore trop jeune pour souffrir longtemps de ce nouveau départ de l'aîné ; et pourtant il pressentait en elle une âme fine, attachée, et qui serait attachante un jour. Quant au petit Prosper, on n'en pouvait rien dire encore, sinon que c'était un enfant nerveux, malingre, d'une nature sombre et inquiétante. Que deviendrait-il plus tard ? Que deviendraient ces êtres dont il avait longtemps partagé la vie, qu'il avait quittés une première fois pour faire sa médecine à Paris, dont il se séparait aujourd'hui de manière plus profonde (car il devinait que Paris ne le lâcherait plus) et dont il sentait encore, posés sur lui, les regards anxieux ?

Tandis qu'il songeait à eux, défilaient aux portières de la diligence champs, bois et cités : Lyon, le Rhône, les vignobles du Mâconnais, les bœufs et labours du Nivernais, toute cette belle et bonne France qui fournit si largement la table, la cave et la bourse de ses propriétaires.

En approchant de Paris, deux jours plus tard, les voyageurs aperçurent le nouveau calvaire au sommet du mont Valérien, puis on roula sur le pavé du Roi entre de vilaines maisons de banlieue à un étage qui alignaient leurs façades malpropres et leurs tristes jardinets où quelque vache, une chèvre, un mouton paissaient des roses et la lessive. La poussière flottait sur cet avant-port citadin dont la campagne venait encore battre les murs. La voiture passa les barrières, enfila des rues encombrées, tandis que le postillon claquait son fouet au nez des Parisiens.

Dans nombre de boutiques se voyait toujours le portrait

du gros Louis XVIII, mort depuis un an. La tâche de ce monarque sceptique et avisé n'avait pas été facile. Lorsqu'on a eu un frère guillotiné au nom des libertés du peuple et qu'il a fallu céder son royaume pendant vingt ans à un lieutenant général aussi actif que Bonaparte, il n'est pas commode de remonter sur le trône. Surtout si l'on est goutteux, rhumatisant, que les jambes ne vous soutiennent plus et qu'il faut porter de hautes bottes en velours pour tenir ses genoux au chaud. Plus difficile encore est de le garder, ce trône, devenu fauteuil de valétudinaire et de philosophe. Louis XVIII avait pourtant réussi cette gageure. Il avait trouvé l'Europe campée chez lui : il laissait la France libérée. Il l'avait trouvée ruinée : il la laissait prospère et riche. Il avait régné avec sang-froid malgré cette fameuse Chambre de 1815 qu'il avait qualifiée d'*introuvable* et qui se révéla bientôt plus royaliste que lui-même. Son administration était la meilleure d'Europe. Ses agents, probes et modestes, se faisaient une si haute idée du bien public qu'ils s'étaient prêtés durant des années à des retenues sur leurs traitements. Hector aussi, avec quatre francs par jour, se faisait fort de vivre sans emprunter. Et même, en donnant quelques leçons de flûte ou de guitare, de rembourser peu à peu son ami Pons. Qui sait, du reste, si Charles X, le nouveau souverain, ne donnerait pas son appui à la jeunesse ?

C'était pourtant un vieillard aussi, poudré et frisé comme l'autre, mais plus long, plus affable, plus royal et moins intelligent. On parlait de sa bonne grâce et de sa dévotion. Il avait pleuré sincèrement son aîné Louis XVI. Il venait de voir finir en sage son second frère, au jour que celui-ci avait lui-même fixé. Penché sur le moribond, le docteur Portal avait recueilli son dernier souffle : « Le Roi est mort, messieurs, vive le Roi ! » Et l'on avait répété partout les premiers mots du nouveau maître : « Plus de hallebardes, plus de conscription, plus de censure. » Cela lui valut d'être adoré pendant trois mois. Puis vinrent les petites fautes et bientôt les grandes erreurs : un lent mais progressif retour vers l'ancien régime, dans un pays où la jeunesse désœuvrée et des milliers de soldats hors cadres écoutaient encore la puissante voix de l'Empereur ; enfin, la lutte secrète commencée par les Bourbons contre l'armée nouvelle en formation : la presse.

Après les tumultes de la Révolution et de l'Empire, les Français n'avaient songé d'abord qu'à remettre de l'ordre dans leurs finances. Bien que l'ancienne aristocratie active et rompue aux affaires eût en bonne partie disparu, le paysan, devenu propriétaire, cherchait encore à se libérer de ses derniers maîtres. Et ceux-ci vendaient ce qui leur restait de terres pour jouer à la Bourse. De mouvantes fortunes naissaient ainsi dans l'ombre anonyme des banques, remplaçant peu à peu celles que dorait jadis le soleil des campagnes. A la place de la vieille Cour, détruite par le comité de Salut public, sarclée par les guerres ou l'émigration, s'élevait une Pairie timide, mal unie aux Tuileries et privée de ses majorats. Elle se confina dans les « affaires » et dans le Faubourg Saint-Germain, tandis que fourmillait de toutes parts une bourgeoisie innombrable et rapace, occupée à s'enrichir et à monter d'un échelon dans la hiérarchie sociale. Car il s'agissait pour elle de se procurer au plus vite le nouveau vêtement du faiseur anglais : l'hypocrisie, dont les pièces principales s'appellent l'argent, la police, une Charte, un parlement.

Tout cela, Hector Berlioz pouvait le lire entre les lignes des journaux, qui pullulaient, et dont plusieurs avaient déjà imprimé son nom. En rentrant après les vacances dans ce Paris de 1826 sordide et merveilleux, il se sentait ressaisi par la force obscure qui l'avait poussé hors de chez lui et depuis cinq ans le guidait, le maintenait à flot dans cette ville gaie et impitoyable. La politique ne l'intéressait pas, mais elle l'occupait malgré lui, car elle se tenait embusquée partout : dans la rue, au café, au Conservatoire, à l'Opéra. Elle se résumait dans la lutte entre trois générations : celle de l'ancien régime, qui tendait toujours à reprendre le pouvoir ; celle des bonapartistes, qui l'avait perdu et affectait néanmoins de croire au proche retour d'une république consulaire et soldatesque ; enfin la génération née avec le siècle et qui commençait de prétendre à le façonner selon un type tout neuf, en opposition complète avec le modèle suranné de l'ancien régime aussi bien qu'avec le faux classique des vingt années du Consulat et de l'Empire. Hector, né en 1803, était de la dernière de ces trois équipes. Elle n'avait encore ni chef, ni doctrine, et remplissait pourtant de bruit

une ville qui semblait, elle aussi, en reconstruction, tant elle était couverte d'échafaudages.

Les messageries circulaient avec peine dans ce Paris si vieux et toujours neuf. Lorsqu'elles s'arrêtèrent enfin, le jeune homme descendit son petit bagage et se rendit dans un bureau où un employé revêche lui indiqua des chambres à louer. Il retint la moins chère. C'était au cinquième étage d'un vieil immeuble de la Cité, au coin de la rue de Harlay et du quai des Orfèvres, une pièce minuscule, mais qui prenait vue sur la Seine. Paysage marin, le plus beau de la capitale.

PARIS VAUT BIEN UNE MESSE

Faisons un retour en arrière et voyons qui était ce jeune homme de vingt-trois ans si pressé de recommencer, — déjà, — la vie.

La famille Berlioz est sans doute originaire de Savoie, comme la terminaison de son nom l'indique, lequel se prononçait Berl, l'usage en pays savoyard, comme dans tout le bassin du Léman, étant de supprimer la dernière syllabe des noms propres. (On dit Berl pour Berlioz, Bul pour Buloz, Corne pour Cornaz, Crouse pour Crousaz, etc...) Les Berl ou Berlioz étaient établis comme tanneurs dans le Dauphiné depuis le XVIe siècle. Race solide, à demi montagnarde, riche surtout en enfants, car les familles de sept, onze, treize enfants n'y sont pas exceptionnelles. Au XVIIIe siècle, les Berlioz commencent à déserter leurs bicoques en pisé plantées au pied des cascades ou sur le bord des torrents pour s'installer dans les villes et y prendre socialement du grade. On y trouve dès lors des notaires, des hommes d'affaires, des curés, et le grand-père d'Hector, reçu bachelier à Grenoble, devint « avocat en parlement de Dauphiné », fit un mariage avantageux et fonda une de ces rudes dynasties bourgeoises de province qui firent l'armature de l'ancien royaume de France. Il eut pour fils Louis Berlioz (1776), lequel traversa la Révolution et la Terreur sans grand dommage, dans son bourg de La Côte Saint-André, rebaptisé (pour en expulser le *saint*) La Côte Bonne-Eau, et où l'un des comités révolutionnaires préféra à la devise consacrée : *liberté, égalité ou la mort*,

celle-ci, plus modérée : « humanité, justice et impartialité ».

Louis Berlioz fit ses études, devint médecin, et épousa, le 6 février 1802, la belle et dévote Marie-Antoinette-Joséphine Marmion. Louis-Hector naquit l'année suivante (11 décembre 1803) à La Côte redevenue Saint-André avec la paix civile et le Consulat. Ses sœurs Nanci et Adèle vinrent au monde peu après ; le petit Prosper en 1820 seulement.

Hector fut mis à l'âge de six ans au petit séminaire de la ville, mais il n'y resta pas longtemps, comme on l'a vu, son père, royaliste « ultra », n'approuvant guère le régime napoléonien ni le système de la caserne qui sévissait jusque dans les établissements ecclésiastiques. C'est du docteur Berlioz, homme méthodique, peu ambitieux, disciple de Jean-Jacques Rousseau, que l'enfant apprit à aimer les poètes anciens, la nature, la géographie (pour laquelle il eut toujours une passion) et la musique. Sa mère, d'une dévotion exaltée, pensa faire de lui un saint. Et il crut bien le devenir, allant chaque jour à la messe, communiant tous les dimanches, confessant naïvement à son directeur de conscience : « Mon Père, je n'ai rien fait... » Mais l'austérité même de Mme Berlioz devait écarter bientôt le jeune garçon de la froide église de La Côte et le tourner de plus en plus vers ces belles figures mythologiques qui faisaient « se gonfler sa poitrine, s'altérer et se briser sa voix » lorsqu'il expliquait le IVe livre de l'*Énéide*. Les plus beaux souvenirs de son enfance, c'étaient ses lectures dans le cabinet paternel bien meublé de livres, les promenades dans la campagne, les leçons de flûte (d'après la méthode élémentaire de Devienne), plus tard les leçons de composition musicale suivant le traité d'harmonie de Catel avec un maître venu tout exprès de Lyon et qui, pour le prix de huit francs par mois et par élève, enseignait à une douzaine d'écoliers de la ville à jouer de la clarinette et du violon. Hector y ajouta bientôt la guitare.

Mais une autre émotion plus vive vint bientôt éveiller dans ce gamin de douze ans des sensations qu'il ne pourrait plus jamais oublier. La famille Marmion possédait, à deux lieues de Grenoble, dans le village de Meylan, au pied du mont Saint-Eynard, une maison de campagne où les Berlioz allaient passer les vacances. On retrouvait là le grand-père Marmion, l'ancien avocat « en Parlement », solide vieillard

qui gérait ses domaines (les Jacques, près de Grenoble, le Chuseau et le Nam, près de La Côte) ; on y retrouvait aussi, lorsqu'il venait en permission, son fils Félix (frère de Mme Berlioz), officier dans les armées impériales, balafré d'un coup de sabre à la figure, joyeux homme et galant, grand amateur de violon et chantant fort bien l'opéra-comique. On y rencontrait des voisines, Mme Gautier et ses deux nièces qui habitaient pendant la belle saison une villa située au-dessus du village, contre l'escarpement de la montagne. C'était une maisonnette blanche, entourée de vignes, de jardins, enfouie dans un verger et proche d'une vieille tour en ruines d'où le regard plonge sur la vallée de l'Isère. La plus jeune des deux nièces s'appelait Estelle Dubœuf. Elle avait dix-huit ans, une taille élégante, de grands yeux « armés en guerre » et toujours souriants, une chevelure admirable. Un jour, on joua aux barres ; Estelle choisit « M. Hector » comme partenaire. Il l'aima. Il la vit danser avec l'oncle Marmion, qui faisait sonner ses éperons : il fut jaloux. « Tout le monde à la maison et dans le voisinage s'amusait de ce pauvre enfant de douze ans brisé par un amour au-dessus de ses forces. » Cette douleur, ce paysage, cette étoile des montagnes (*stella montis*) ne devaient plus quitter sa mémoire, bien qu'il les ensevelît alors au plus profond de son cœur.

Des années passèrent. Lorsqu'à son tour il fut reçu bachelier, en 1821, à Grenoble, la famille décida qu'Hector ferait sa médecine et on l'envoya à Paris sur la fin de l'automne. Il n'avait jamais encore mis les pieds dans une salle de spectacle. Il se rua donc à l'Opéra, au Théâtre Italien, au Théâtre Feydeau, à l'Ambigu-Comique, entendit *les Danaïdes* de Salieri, *les Voitures versées* de Boïeldieu, *Nina ou la folle par amour* de Dalayrac, et bientôt l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck. C'est d'*Iphigénie* que date sa résolution de se vouer pour de bon à la musique, et c'est alors aussi qu'il adopte, pour exprimer son enthousiasme, le vocabulaire super-tendu à la mode et dont il aura toujours quelque peine à se défaire : « ses genoux tremblent, ses dents claquent, il est saisi de vertiges, ne peut se soutenir, se sent inondé de sueurs, les larmes l'étouffent... ». Le Berlioz romantique est né, un jeune homme qui envoie au diable ses études de carabin, l'hôpital de la Pitié, l'amphithéâtre d'anatomie,

toutes ces « horreurs », pour se donner uniquement à la musique et à la composition. Il fallut donc avertir le docteur Berlioz de ce changement de destinée. Et le bon médecin de campagne, se sentant vaguement responsable de cette frénésie musicale, répondit avec sang-froid par de sages raisonnements. Mais il était déjà trop tard. Hector ne fréquentait plus que la bibliothèque du Conservatoire et reçut d'un jeune homme qui y travaillait le conseil de se mettre à l'école de Lesueur. Il alla donc voir ce vieux maître d'un autre âge dont il méprisait d'avance les méthodes surannées, tout en s'efforçant de lui soutirer les éléments du *métier*. Mais l'important restait sa musique à lui, ses inventions, dont il accablait ses amis Albert Duboys et Humbert Ferrand, deux compatriotes dauphinois qui partageaient avec Berlioz cette rage de musique et de poésie.

Le Passage de la Mer Rouge, exécuté par une quinzaine de musiciens et une poignée de choristes dans l'église de Saint-Roch, *Beverley ou le Joueur*, et une *Messe solennelle* donnée ensuite avec l'appui financier d'un nouveau prosélyte, Augustin de Pons, furent les fruits mal mûris, — mais d'une saveur déjà toute spéciale, — de ces années d'apprentissage. Elles inquiétaient, au loin, la famille Berlioz. Rien ne put, cependant, le détourner de sa « folie ». Aux vacances, on écoutait le jeune homme avec des airs sceptiques, on lisait les articles des camarades sur ces premiers essais, et si Mme Berlioz restait incompréhensive et visiblement hostile, du moins Hector croyait-il à l'approbation secrète de son père, quoique celui-ci reparlât toujours des études de médecine. Pour en finir, une franche explication s'imposait. C'est celle qui venait d'avoir lieu devant le docteur effrayé, la mère furieuse, les enfants tremblants. Mais, quoi qu'il pût advenir maintenant, cet été de 1826 marquait la seconde naissance d'Hector, sa véritable majorité.

Dès le lendemain de son retour à Paris, il fallut donc tirer des plans, établir un budget, organiser un emploi du temps. Comme il se l'était promis, Hector alla d'abord chez Lesueur. Cet affable vieillard, fort goûté jadis par Marie-Antoinette, était l'auteur de *Paul et Virginie ou le triomphe de la vertu*, opéra composé pendant la Terreur, lequel fut suivi de *Télémaque dans l'île de Calypso*, de *la Mort d'Adam* et d'*Ossian*

ou les Bardes. L'empereur Napoléon appréciait tellement ses œuvres, qu'il fit de Lesueur le maître de sa chapelle impériale, le pensionna, et lui remit dans une tabatière d'or sa croix de chevalier de la Légion d'honneur. La Restauration ne lui fut pas moins favorable. Professeur au Conservatoire et membre de l'Institut, il travaillait maintenant à élever la montagne de ses œuvres littéraires et théoriques. Il écrivait toute la journée sur de grandes feuilles de beau papier à la forme, hautes comme des partitions. Quarante de ces pages serrées constituaient un « brouillon » ; une vingtaine de ces brouillons, reliés par un fil, formaient un « paquet », et les paquets, en masses profondes, s'alignaient sur les rayons de sa bibliothèque.

Lesueur aimait le petit Berlioz. D'abord parce qu'il s'en croyait aimé. Ensuite parce que, sincèrement, il lui trouvait du génie. Peut-être, enfin, parce que le bonhomme avait trois filles à marier. Problème autrement plus difficile à résoudre que le problème de l'art. En effet, selon lui, rien de plus simple que la musique : on apprend d'abord les règles élémentaires ; c'est l'affaire de quelques leçons. Puis l'élève tâtonne, s'essaye, cherche sa petite voie parmi les grandes routes qu'ont tracées les maîtres. Et lorsqu'il a reconnu celle où il chemine le mieux, il la suit avec rigueur, sans s'écarter jamais du « genre » adopté.

Quand Hector entra dans son cabinet, le vieux maître se leva pour presser noblement sur son cœur son disciple favori et, lui montrant les pages étalées devant lui, toutes noircies de son écriture :

— Voyez, mon fils, c'est à vous que je pensais en rédigeant ces lignes. Ce qui importe, disais-je, c'est de rendre siennes les idées que l'on puise dans un grand homme. Un artiste doit sentir les principes de ses maîtres et non pas seulement les apprendre par cœur. Apercevez-vous cette abeille diligente qui va en bourdonnant dans ces champs fleuris? La voyez-vous qui s'arrête tantôt sur une fleur, tantôt sur une autre ? Elle y choisit, elle y recueille un butin qui ne lui appartient pas d'abord ; mais quand elle en a formé son miel précieux, les champs où elle en a été dérober le germe, ont-ils le droit de la lui disputer ?

Hector approuve, parbleu, ayant déjà appris cette règle :

se taire et n'en faire qu'à sa tête. Son *Passage de la Mer Rouge* était venu au monde en dépit des grammaires et des instituteurs. Sa *Messe* aussi. Il en serait toujours ainsi. Mais il s'agit maintenant de jouer au plus fin et de donner le change. Le docteur Berlioz ayant cédé sous conditions aux instances de son fils, il fallait accepter bravement de se plier aux usages, se faire inscrire au Conservatoire dans la classe de Reicha, retourner à l'école, apprendre ces rudiments dont se moquent bien les muses. Mais, tandis que le maître en perruque marche à son bras, le jeune homme se demande s'il n'a pas déjà trop suivi les conseils de cet ancêtre, né au temps de la houlette de Mme de Pompadour. Tous les dimanches, il allait entendre au Palais des Tuileries les petits oratorios antiques qui formaient son répertoire officiel tout inspiré des figures féminines de l'Ancien Testament : Noémi, Rachel, Ruth ou Déborah. C'est ainsi qu'Hector lui-même avait été amené à tirer de ces paysages bibliques son naïf et désastreux *Passage de la Mer Rouge*.

Cherubini, directeur du Conservatoire, l'inscrit donc dans la classe de composition de Lesueur et le fait admettre dans celle de contrepoint et de fugue de M. Reicha. Or, jamais encore Berlioz n'a étudié la syntaxe de la musique. Il faut l'apprendre et se faire un peu la main sous ce maître d'écriture, « un mathématicien » ! Comment ce froid calculateur saurait-il exprimer ce qu'il y a dans l'imagination de plus spontané, de plus délicat ? Un homme qui ne sentait l'esprit saint que sous forme de sonates, de variations et de fugues ! Cependant Reicha avait une grande vertu : il était clair. Ce technicien, né à Prague, avait vécu à Bonn et à Vienne ; il avait connu Haydn ; c'était intéressant. Sans trop se forcer, Hector s'applique à étudier les chinoiseries dont s'amusent les « illustres vieillards ». Mais aussitôt les cours finis, il grimpe dans sa petite chambre d'ouvrière à la journée. Le mobilier consiste en un lit de noyer, un lavabo-commode, une armoire et une table sur laquelle Hector fait sa cuisine et ses écritures. Il prend dans le tiroir les brouillons de l'œuvre en formation, sa chair, son enfant : « *Lenor ou les francs juges, drame lyrique en trois actes. Texte d'Humbert Ferrand, musique d'Hector Berlioz.* Premier acte : Un château fort sur les confins de la Forêt Noire... » Mots magiques...

Suivent deux heures de ratures, de jurements, d'enthousiasme, de libre galopade dans un pays où les chevaliers s'appellent Olmérik, Lénor, Conrad, et se mêlent aux Bohémiens nomades dans le sifflement des tempêtes. Puis une récréation à la fenêtre d'où l'on surplombe les passants, les cabriolets, tandis que le soleil couronne au loin le Mont Valérien. Il écoute la symphonie parisienne, aussi colorée, aussi changeante que celle de sa vallée dauphinoise. Dans son existence sans femmes et presque sans amis, c'est l'heure sentimentale, le moment des échanges entre sa solitude et les pierres, les arbres du quai, l'eau épaisse chargée des détritus et des rêves de la Cité.

Serrant un livre sous son bras, le nouvel élève du Conservatoire redescend ses étages. Il n'a pris dans sa bourse qu'un franc, afin de ne pas se laisser tenter. Chez l'épicier et chez le boulanger, il fait dix sous d'emplettes : du pain, du fromage, un fruit. Puis il longe la rivière jusqu'au Pont-Neuf, dans cette nappe d'odeurs fortes, de cris et de poussière qu'est le marché aux volailles. Devant le café Thémis, il s'arrête un instant, tenté par les sorbets et retournant dans sa poche la petite bourse où s'offre la pièce de dix sous restante. Quelques flâneurs le toisent au travers de la fumée de leurs cigares. D'autres jouent aux dominos. Ce vieux sordide, aux yeux sans cils, n'est-ce pas Gobseck, l'usurier ? Mais Hector est encore trop pauvre pour pouvoir emprunter. On verra plus tard, quand la gloire lui fera crédit.

Il repart d'un pied allègre, s'engage sur le Pont-Neuf grouillant de fiacres et de piétons et s'arrête devant la statue d'Henri IV, roi de la poule au pot. Une petite terrasse l'entoure, plantée d'arbres dont les feuilles, déjà sèches dans ce début d'automne, abritent un banc. Berlioz va s'asseoir derrière le mince rideau de branches. Il a découvert depuis peu cette proue solitaire du vieux navire Lutèce. *Fluctuat nec mergitur*. Dépliant son papier, il fait ici son repas de grisette, s'amuse des remous de l'eau autour des piliers du pont, des reflets du couchant dans le flot sale et de ces musiques subtiles auxquelles ne sont sensibles que les vieillards et les jeunes gens. Il ouvre ensuite son livre : un recueil des poèmes de Thomas Moore, l'ami de lord Byron.

Il ne sait pas un traître mot d'anglais. Mais la traduction

est en regard, et, comme tout poète, il n'entend que la musique des choses. L'art n'est-il pas dans le mystère, dans le vague, non dans un mot ou une rime ? « Laissons tomber ces idées poudrées, se dit-il. Le génie est une chance heureuse, un désordre dans l'ordre universel... » Et tandis qu'il lit ces poèmes obscurs, il lui semble retrouver soudain cette même émotion faite de grâce et de plénitude qui avait ouvert, autrefois, son âme à la musique.

C'était le jour de sa première communion, dans le couvent des Ursulines de La Côte Saint-André. Il marchait plein de honte et de ravissement en tête de la troupe des enfants, lorsque s'éleva le chœur des voix virginales, entonnant un hymne à l'Eucharistie. Or, ce même motet, qui l'avait alors rempli d'extase mystique et lui dévoilait un ciel plus pur et infiniment plus harmonieux que celui dont sa mère l'assommait, ce motet l'avait voué, consacré à la musique ; et il en retrouvait l'accent dans l'élégie de Moore, comme il l'avait reconnu un soir, au théâtre, dans une romance du vieux Dalayrac : « Quand le bien-aimé reviendra. »

Ainsi s'unissaient l'amour, la poésie, la musique et Dieu au milieu du Pont-Neuf, sous l'œil narquois du cavalier royal. « Paris vaut bien une messe. » Une messe ratée à Saint-Roch. Ratée ? C'est ce qu'on peut s'avouer à soi-même, jamais à sa famille. Il en écrirait d'autres. Il composerait de la musique sur cette élégie ; il en ferait un drame, car toute musique est drame, peinture de sentiments, « intermittence du cœur », comme disait le chevalier Lesueur.

Fuite hors des règles, épanouissement de la fleur même de l'âme, inquiétude vague, joie d'exister, telle est la confusion où s'agitent les pensées du jeune Berlioz à la pointe de son île. Mais il y a un fil d'Ariane dans ce labyrinthe, et Hector l'a bien en main : c'est l'ambition. Il faut suivre ce fil. Tout au bout se tient assurément la fille de Minos, guettant les pas du jeune Bacchus au ventre creux, mais enivré déjà de sa future gloire.

CHORISTE AUX « NOUVEAUTÉS » ET CANDIDAT AU PRIX DE ROME

A quelque temps de là, Hector s'en revenait de sa salle à manger en plein air et songeait avec irritation à ces enfants terribles que sont les pères de famille, car il venait d'ap-

prendre que le sien lui coupait les vivres. Tel était le résultat d'une démarche naïve de son ami Augustin de Pons. Hector avait avoué naguère une dette de six cents francs pour sa *Messe* de Saint-Roch, dont trois cents, économisés sou par sou sur sa pension, se trouvaient déjà remboursés. Le docteur paya le reste et le crut libéré. En réalité, cela ne faisait qu'une moitié de la somme empruntée. Ému des privations que s'imposait son ami pour s'affranchir complètement et ignorant de son petit mensonge familial, Pons écrivit au docteur pour réclamer les six cents francs lui restant dus. M. Berlioz les envoya, mais exigea de son fils qu'il renonçât désormais à sa carrière extravagante. Sans doute s'imaginait-il que quelques mois suffiraient pour qu'Hector fût admis au concours de l'Institut, obtînt le Prix de Rome, écrivît un opéra en trois actes, fût décoré de la Légion d'honneur et pensionné par le gouvernement. Le campagnard tombait de haut. « Reviens, ou crève de faim. »

Eh bien ! soit, crevons. Hector s'en allait donc de ce pas au théâtre des Nouveautés se faire embaucher comme choriste. Il avait sollicité déjà une place de flûtiste dans l'orchestre ; elle était donnée. Mais le régisseur avait pris son adresse et il venait de recevoir une convocation. L'examen devait avoir lieu dans la salle des Francs-Maçons, rue de Grenelle-Saint-Honoré. Hector gravit un petit escalier puant et entra dans une pièce où une demi-douzaine de candidats attendaient l'examinateur. Il y avait parmi eux un forgeron, un acteur congédié et un chantre de Saint-Eustache. Le régisseur parut, accompagné par un violon.

— Au premier de ces messieurs.

Chacun à son tour poussa sa chanson.

— Et vous, monsieur, qu'avez-vous préparé ?

— Moi ? Rien.

— Comment, rien ? Et que chantez-vous, alors ?

— Ma foi, ce que vous voudrez. N'y a-t-il pas ici une partition, un solfège, un cahier de vocalises ?

— Nous n'avons rien de tout cela. D'ailleurs, vous ne chantez pas à première vue, je suppose ?

— Je vous demande pardon. Je chanterai à première vue ce qu'on me présentera.

— Ah ! c'est différent... Mais ne sauriez-vous point par cœur quelque morceau connu ?

— Oui, je sais par cœur *les Danaïdes*, *Stratonice*, *la Vestale*, *Cortez*, *Œdipe*, les deux *Iphigénie*, *Orphée*, *Armide*...

— Assez ! Diable, quelle mémoire ! Voyons, dites-nous l'air d'*Œdipe* de Sacchini.

Le lendemain, Berlioz reçut sa nomination. Et le service commença tout de suite. Il avait cinquante francs par mois d'appointements. Deux élèves lui tombèrent du ciel presque en même temps. De plus, il rencontra Charbonnel.

Charbonnel (Antoine), un « pays », le fils d'un ancien maire républicain de La Côte Saint-André que Mme Berlioz appelait avec mépris « un sans-culotte fort amateur du sexe » et le docteur « un sujet d'effroi pour ses concitoyens », Charbonnel fils était étudiant en pharmacie. Il savait faire la cuisine, sculpter des sabots, fabriquer des ustensiles de ménage et braconner dans la plaine de Montrouge sans se laisser prendre. Hector et Antoine résolurent de s'associer. Le musicien alla chercher son bagage au quai des Orfèvres et ils s'installèrent dans deux mauvaises chambres de la rue de la Harpe, au Quartier latin. Berlioz meubla la sienne de portraits de compositeurs et acheta à la petite semaine, moyennant 110 francs, un piano d'occasion, un piano-décor, puisqu'il ne savait pas en jouer, mais il aimait à y plaquer des accords.

Ainsi la vie devenait supportable : Lesueur et Reicha le matin, au Conservatoire. Leçons particulières à donner l'après-midi. Et le soir, les Nouveautés, où il était tour à tour soldat, Arabe, sauvage, prisonnier, paysan, patte de chameau. Mais si l'on se rend idiot à ce métier, si l'on risque d'attraper le choléra en chantant *le Coureur de veuves* ou *le Futur de grand-maman*, il y a de belles revanches à l'Opéra. Grâce à un ami du maître de ballet, Hector recevait des places de parterre et ne manquait pas de s'y rendre, une partition sous le bras, empruntée en cachette à la bibliothèque du Conservatoire. Dans la salle, il retrouvait Augustin de Pons, quelques camarades d'études, des abonnés, des fanatiques, la troupe serrée de jeunes et de vieux qui, en attendant les musiques nouvelles, faisaient leurs dieux de Gluck, de Sacchini, de Spontini, étendaient même leur bien-

veillance jusqu'à Mozart. Ces habitués sous pression s'interpellaient, s'exaltaient en commun, pleuraient aux bons endroits en se tenant la main. Le plus concentré, le plus enragé d'entre eux était ce jeune homme roux plongé dans sa partition, curieux de tout effet d'orchestre, notant au crayon les procédés des maîtres, les coutumes de l'instrumentation, les combinaisons inusités, travaillant sur le vif cette grammaire dont Reicha et Lesueur n'enseignaient que les principes. Aussi devint-il assez vite le pontife du club des manifestants. Il avait ses troupes, distribuait les livrets, organisait la claque ou les sifflets, entretenait l'agitation dans cette province du parterre qu'il trouvait parfois trop timide. Il désignait même chaque musicien par son nom, annonçait les solistes, surveillait le chef d'orchestre. Et si par malheur quelque trombone manquait son entrée, ou si le cymbalier « en remettait », c'était un fameux tapage. Le rouquin se levait à sa place et n'hésitait pas à interpeller les fautifs : « Il n'y a pas de cymbales là-dedans ; qui donc se permet de corriger Gluck ? »

Un soir, il y eut une petite émeute. On jouait l'*Œdipe* de Sacchini. La salle était bondée, les loges fleuries de beautés et garnies des « lions » à la mode. Le faubourg Saint-Germain et la chaussée d'Antin se toisaient, s'enviaient : aristocratie et finance, vieille France mal recollée et banque internationale de demain, parti Villèle déclinant et futur ministère Martignac, derrière lequel agissait déjà la diplomatie feutrée de M. Laffitte, le mécène du parti libéral.

Après l'entr'acte, le silence s'établit lorsque le rideau se leva sur le ballet de Dalayrac : *Nina ou la folle par amour.* Mais au moment où la danseuse-étoile, dans les bras de son père et de son amant, revient à la raison et va reprendre sa pantomime, une voix s'éleva au parterre :

— Eh bien, eh bien ! et le solo de violon ?

Rumeur. On se montre du doigt l'interrupteur, ce jeune exalté dont la tête flamboie et qui paraît diriger une cabale.

— Baillot ! crie-t-il plus fort. Le solo de violon ! Baillot !

— C'est vrai, s'exclame quelqu'un, il semble qu'on veuille le passer.

— Baillot, Baillot ! appelle-t-on de toutes parts dans le parterre.

Le public veut son solo. Or, Baillot était absent. La toile tombe ; le bruit redouble. Déjà quelques excités s'élancent dans l'orchestre, empoignent les chaises, renversent les pupitres, et, pour prouver leur amour de la musique, ils crèvent la peau des timbales, tandis que le fauteur du désordre cherche à sauver du désastre au moins la contrebasse célèbre du père Chénié.

Ainsi Berlioz s'exerce-t-il à faire de « la critique en action ». Sa flamme est telle, — et le public si nerveux sous le lourd ciel politique, — qu'à la moindre étincelle le feu se propage immédiatement. Hector jouissait avec intensité des doubles forces qu'il sentait en lui : celle de haïr et celle d'aimer : « Le spectacle d'un bonheur ou d'une gloire non méritée » l'indignent, le révoltent comme une dissonance mal étudiée, une mollesse de Dieu. Rien ne l'émeut plus profondément, en revanche, que la vue d'un hommage rendu au talent... Hommage auquel il s'associe en pensée. « Je sens que je suis capable de produire du grand, du passionné, de l'énergique, du vrai, du beau enfin. » Ce qui le tourmente, c'est l'impossibilité où il est de s'exprimer. Car dès qu'il prend sa plume, il s'emporte, atteint d'affreux paroxysmes. « L'impossibilité de vérifier les faits amène nécessairement des illusions ou exagère les vérités. Ce langage te surprend peut-être, ma chère sœur, mais tu ne me connais pas ; ma poitrine est le foyer de passions inconnues à plusieurs et incompréhensibles pour tous les individus qui ne les ont pas ressenties. »

Une âme bien née est remplie de ces enfantillages et vole d'un extrême à l'autre. Adoration pour Gluck, Spontini et Weber ; mépris pour l'insultant arrangeur du *Freischütz*, le nommé Castil-Blaze, qui venait de faire une adaptation de ce chef-d'œuvre. Malgré quoi Hector courait à l'Odéon pour entendre ce *Robin des bois* (car tel était son titre français) dont la musique allemande, champêtre, gracieuse, le changeait des draperies solennelles de la muse de Lesueur et lui ouvrait un monde nouveau.

Dans tout poème allemand il y a une forêt, un château, un roi, un chevalier, des sirènes et du surnaturel. Dans toute chanson française, un sac d'écus, un jupon, un barbon trompé et une bouteille de vin. Hector goûtait bien plus le décor allemand que les gentillesses gauloises, car lorsqu'on vit avec

trente sous par jour, les palefrois et les princesses sont infiniment plus proches de vous que les réalités payables au comptant.

Maigre comme un chat perdu, la tignasse ébouriffée. l'œil perçant, il parcourt les vieilles rues étroites qui descendent du Quartier latin jusqu'au quai où le Palais de l'Institut le nargue, ce donjon de style académique, cette forteresse du goût français, ce « Musée des horreurs » classiques. Il fait le tour de ses murs noirâtres. Il songe aux moyens de prendre d'assaut le monstre. Car il se représentera au concours du Prix de Rome en juin de cette année 1827 pour la seconde fois. La première n'avait pas compté ; c'était un concours de « composition musicale », et le travail de Berlioz n'avait même pas été reçu aux éliminatoires. Mais, cette fois, il aurait son prix, fallût-il l'acheter d'une bassesse.

Hector monterait en loge en juin. Mais il fallait quelque argent pour se présenter et passer quinze jours en loge. Or, quand on vit avec cinquante francs par mois, on ne fait guère d'économies. Il emprunterait donc à Lesueur, et, pour amadouer « l'illustre », accompagnerait ces demoiselles dans les sociétés où elles étaient invitées. Le raisonnement était bon. Lesueur fit l'avance nécessaire et, après les éliminatoires, Berlioz fut admis à concourir.

La cantate obligatoire avait pour sujet *Orphée déchiré par les Bacchantes*. Thème stupide ; style tableau. Berlioz s'enfonce dans ses pensées. « J'ai tâché de rendre dans ce tableau musical plusieurs effets différents et contrastant entre eux », écrit-il en guise de programme. « Après la mort d'Orphée, les Bacchantes se sont éloignées du lieu de la catastrophe. Le vent gémit tristement et fait vibrer par intervalles la harpe d'Orphée à demi brisée. Dans le lointain, un pâtre des montagnes... »

Qui n'a vu cent peintures de ce genre signées Girodet ou Léopold Robert ? Malheureusement, ce sujet : ombrages, ruines et lyre brisée, n'était guère du style Berlioz et le pianiste chargé de rendre au piano les morceaux du concours ne put jamais se tirer de la *Bacchanale* qui formait le finale d'Hector. MM. Cherubini, Paer, Lesueur, Berton, Boïeldieu et Catel déclarèrent l'ouvrage « inexécutable ». On donna, selon l'usage,

un premier prix et deux seconds. L'élève Berlioz ne fut même pas nommé.

Rage, haine, solitude. Charbonnel déserte le logis pour courir les filles. Hector a la fièvre. Il lui faut pourtant courir aux Nouveautés, revêtir le sale costume d'un choriste, chanter, du moins faire semblant de chanter, car il a un abcès au fond de la gorge, un abcès énorme, dangereux. Va-t-il mourir ? Mourir absurdement, avant d'avoir donné le moindre signe de génie ? Il est dans un de ces moments de paroxysme où il semble que le destin le veuille amener jusqu'à l'extrême bord du stupide pour l'obliger à faire le geste utile ou fatal. Hector prend son canif, s'installe devant son miroir à barbe et perce l'abcès qui l'étouffe. Ce fut le signe de sa convalescence.

Charbonnel admira tant de stoïcisme, écrivit en secret à La Côte, et le docteur Berlioz, du fond de son cabinet, aperçut pour la première fois la vie de privations où se débattait ce fils intraitable. Malgré l'échec du concours de Rome, il rendit la pension.

Du coup, Hector démissionne des Nouveautés, reprend son existence à quatre francs par jour et retourne à Gluck, à Spontini, à l'Opéra, aux *Francs Juges*. Été magnifique et trouble. Année chargée de ces mille événements dont on ne sait s'ils seront oubliés demain ou s'ils prendront place dans l'Histoire :

Casimir Delavigne publie ses *Messéniennes nouvelles* et Victor Hugo termine *Cromwell*. Mort de Laplace et de Volta.

Rossini donne son *Moïse* à l'Opéra le jour même où Beethoven meurt à Vienne.

Arrivée à Paris de la première girafe.

La France, l'Angleterre et la Russie envoient un ultimatum à la Turquie.

Chute du ministère Villèle.

Le 24 août, on enterre Manuel, chef de l'opposition. Esprit peu élevé, peu fécond, un peu provincial, mais homme de parti et froidement résolu, Manuel était un champion du sport favori des Français : l'athlétisme parlementaire. Né aux temps héroïques de la Révolution, il avait la haine de la noblesse, des prêtres et des Bourbons. Or, en ce moment du règne de Charles X, la Congrégation et les Jésuites perçaient

un peu partout, mystérieux et puissants. Le cercueil de Manuel fournissait à l'opposition un prétexte à montrer sa force. Cent mille hommes suivirent le corps sur le boulevard de Gand. Et la foule se mit à crier : « A bas les ministres ! A bas les jésuites ! » Le jeune Berlioz l'approuvait parce qu'il était bonapartiste et de ceux qui voulaient du neuf, renverser les vieilleries, démolir les « illustres ». Mais il eût voulu que tout se passât en musique, sur la scène de l'Opéra, avec accompagnement de chœurs vengeurs, de hautbois et d'ophicléide. « La vie, les femmes, les émeutes et autres cochonneries », voilà ce que pensait ce coquebin de la société et de la politique. Quant à la foi catholique, apostolique et romaine, il disait d'elle : « Cette religion charmante, depuis qu'elle ne brûle plus personne, a fait mon bonheur pendant sept années entières ; et, bien que nous soyons brouillés ensemble, j'en conserve un souvenir fort tendre. » Cela lui suffisait. Le Dieu des artistes n'est souvent qu'un personnage de vitrail, l'invisible habitant de la tribune de l'orgue. Mais ses représentants sur la terre, Berlioz les aimait peu. En somme, il était du parti de ceux qui lui permettraient de se faire une place au soleil. Arriviste, — c'est-à-dire ambitieux, — craquant de force, tel il était lorsqu'à la fin de ce même été des acteurs anglais vinrent représenter Shakespeare au théâtre de l'Odéon.

OPHÉLIE ET FAUST

Le 11 septembre, ils jouèrent *Hamlet*. Berlioz avait retenu son fauteuil. Artistes et poètes s'étaient donné rendez-vous à l'Odéon en grand nombre. On voyait au parterre le jeune Victor Hugo, venu saluer son collègue Shakespeare avant de lancer son *Cromwell*, dont la préface était bourrée de mitraille ; le comte Alfred de Vigny, auteur de *Moïse* ; Gérard de Nerval, poète pauvre, laid et timide ; le très célèbre Janin, le journaliste le mieux payé de Paris ; Alexandre Dumas, le peintre Delacroix, le jeune critique Sainte-Beuve, Théophile Gautier, toute la gent chevelue des Jeune France aux gilets éclatants.

Kemble jouait le rôle d'Hamlet, miss Harriett Smithson celui d'Ophélie. Dès que parut en scène cette grande Irlandaise svelte et fine, harmonieuse comme les mots de cette

langue anglaise aux consonnes caressantes, Berlioz découvrit qu'il ne connaissait rien encore de la musique.

« Je touche ici au plus grand drame de ma vie », écrira-t-il plus tard. Ce corps blond, un peu lent, ces bras très nobles, ces jambes hautes, l'ovale allongé du visage de cette nièce des moines, qui avait sans doute appris à lire sur les épitaphes des tombes, tout ce mobile poème d'une harmonie inconnue révélait à Berlioz qu'il était désormais au pouvoir d'un être féerique. Éléments d'orgueil. Éléments aussi d'infinie timidité. Shakespeare, cette femme, ces lueurs illuminant l'ordre mystérieux de la nature qui n'est peut-être qu'un pathétique désordre contre lequel lutte le cœur inquiet d'Hamlet, tels sont les éclairs qui viennent « foudroyer » Berlioz. Les mains d'Ophélie, sa voix, sa beauté tragique touchaient son système nerveux au centre. Il avait besoin de rire, de pleurer, d'épouser le drame dans sa chair vivante, de faire jaillir tout un foisonnement de musique, toute une postérité d'Hamlets. Il devenait Shakespeare, et, le devenant, se sentait devenir Berlioz.

En sortant de l'Odéon, son trouble était trop profond pour qu'il eût goût à bavarder sous les galeries du théâtre avec la troupe enthousiaste des « chevelus ». Il alla d'abord s'enfermer chez lui. Puis, il se mit à errer par les rues, marchant dans l'ombre du prince danois, sous le ciel étoilé, longea la Seine jusqu'à Notre-Dame. De méchants falots éclairaient les carrefours ; il écoutait le trot las d'un cheval ramenant chez lui quelque gandin. Mais Berlioz ne parvenait pas à fatiguer son corps sec.

Le lendemain, on afficha *Romeo and Juliet*. Bien qu'il eût à l'orchestre ses petites entrées, il acheta une stalle pour être sûr de sa place et retourna s'intoxiquer plus à fond.

Après la folie, les larmes, les deuils, les vents glacés d'Elseneur, le rideau se levait à présent sur une place ensoleillée de Vérone. « Étreintes éperdues, furieuses vengeances, luttes désespérées de l'amour et de la mort », la vie du cœur se dévoilait toute mêlée et confondue au prodige de l'art. Au troisième acte, il se sentit « perdu ». « Amour, étrange sentiment qui de rien crée tout ! Chimère féconde en tourments, passion vaine et sérieuse... Affection indéfinissable, qui soulage et opprime l'âme, l'illumine et l'obscurcit... »

Ainsi parlait Shakespeare. Ou plutôt Le Tourneur, dans sa traduction désuète. Hector se l'était procurée. Derrière le vocabulaire guindé de l'autre siècle, il cherchait à deviner le langage du poète et le visage d'Harriett, à jouer cette difficulté nouvelle de la réalité contre le mot, du mouvement vrai contre son symbole conventionnel, de la musique contre l'éloquence. Il se sentait devenir le noyau du complot désormais irrémissible qui se formait contre le clan des vieillards.

En sortant de l'Odéon, il se remit à errer par les rues. A une sorte de chagrin vague s'ajoutait une excitation nerveuse intense. Aucune fatigue ; aucun sommeil, mais un abrutissement total qui dura plusieurs jours.

Un soir, comme il marchait devant lui au hasard, il franchit la porte d'Italie et, à la nuit tombante, se trouva dans les champs où croissait l'herbe chétive des faubourgs. Sa tête était vide de pensées et il regardait sans les voir les enclos des maraîchers, les carrés de légumes, les masures de Villejuif. Comme d'autres sont obsédés par l'espoir d'une rencontre amoureuse ou de la chute heureuse d'un vers, le Parisien de La Côte Saint-André, lui, était attiré magnétiquement par cette traînée lumineuse qui s'appelle la gloire, sorte de « voie lactée de l'esprit », au milieu de laquelle trônait, semblable à l'une de ces figures mystérieuses qui symbolisent les constellations, l'Ophélie irlandaise de l'Odéon distribuant ses marguerites et ses ancolies. Cela devenait de l'hallucination. Dans l'obscurité complète, le pied du marcheur heurta une pierre. Il se laissa tomber et s'endormit d'un sommeil épais, qui dura jusqu'à l'aube.

Un autre jour, il repartit au petit bonheur et atteignit les environs de Sceaux, où il passa la nuit couché sur l'herbe rase d'un pré. La troisième fois, ce fut au bord de la Seine, à Neuilly, en plein hiver. La quatrième, il n'aurait pas su dire si c'était le jour ou la nuit, mais il se retrouva tout à coup sur les boulevards, foulant le pavé d'un pas hypnotique. Le café Cardinal, à l'angle de la rue Richelieu et du boulevard des Italiens, était ouvert ; il y entra, s'affala sur la banquette et dormit cinq heures la tête sur la table sans que les garçons osassent déranger ce jeune homme exténué et que peut-être ils croyaient mort. Lorsque Berlioz revint à lui, ce fut comme s'il venait de ressaisir son âme. Une allégresse la remplissait.

Et, de retour dans sa chambre, son regard tomba sur le volume des *Mélodies irlandaises* de Thomas Moore, ouvert sur sa table comme s'il y avait été feuilleté par Juliette elle-même.

When he who adores you... (1).

Il prit sa plume et, d'un trait, écrivit la musique de cette *Élégie en prose*. C'est la seule fois, dira-t-il plus tard, qu'il lui soit arrivé de pouvoir peindre un sentiment pareil en étant encore sous son influence active et immédiate.

La musique s'installait cette fois chez Berlioz en maîtresse absolue, en personne décidée à ne plus jamais vider les lieux, dût toute une famille se liguer contre elle et faire appel à la police. Il ne s'agissait plus du tout de cette harmonie qui charme les femmes et endort les vieux messieurs ; mais d'une révolution, d'un 89, d'un nouveau « droit des musiciens », librement imité d'un droit de la nature, d'un droit qui fait que les rossignols chantent, que les roses embaument et que les Ophélie perdent la raison. La revanche de la jeunesse était inscrite « au ciel de l'art » maintenant comme elle l'était depuis trente ans au ciel de l'histoire. « Dans l'armée romantique comme dans l'armée d'Italie, tout le monde était jeune », dit Théophile Gautier. Victor Hugo, Nerval, Gautier, Pétrus Borel, Alfred de Vigny formaient le carré des poètes. Célestin Nanteuil, Delaroche, Eugène Delacroix, Bouchardy, David d'Angers, Deveria, celui des peintres et des sculpteurs. La musique, toujours si solitaire en France, n'était représentée que par le seul Berlioz.

Byron et Walter Scott avaient été jusqu'ici leurs maîtres à tous. Mais à présent se levait, bien au-dessus des châteaux de ces seigneurs, l'étoile plébéienne de Shakespeare illuminant toute la campagne humaine. C'était le vaste monde qui s'offrait à chacun, l'infini rouvert aux yeux de l'homme, Dieu reparaissant et remplissant l'horizon. Et bientôt l'Allemagne de Gœthe s'ajoute à l'Angleterre de Shakespeare. Le docteur Faust, premier explorateur des abîmes métaphysiques, éveillait à la conscience de l'inconscient tous les fils révoltés du sceptique XVIIIe siècle. Il les rendait aux effusions lyriques, leur restituait le sens du rêve, le sens du cosmique, les guidait vers ces chemins tortueux qui mènent

(1) « Quand celui qui t'adore n'aura laissé après lui que le souvenir de ses douleurs... »

au « fond » réel de l'âme et rétablissent des relations poétiques nouvelles entre le connu et l'inconnaissable.

Berlioz déménage du Quartier latin. Il quitte le pharmacien Charbonnel et s'installe rue Richelieu 96, au coin de la rue Saint-Marc. En se penchant un peu à sa fenêtre, il aperçoit de biais, — hasard bien étudié, — l'hôtel meublé où loge Ophélie. Stratégie qui ne rapportait pas grand chose, quoiqu'il passât plusieurs heures matin et soir à cette croisée. Et quel enfantillage que ce rôle d'imbécile transi ! Il fallait trouver autre chose, s'imposer à miss Smithson, étonner l'artiste, forcer son admiration. Il imagina donc de relancer sa *Messe*, cette vieille messe de 1823, en attendant d'avoir mis au point ses musiques nouvelles.

On l'exécuta à Saint-Eustache, le jour de la fête de sainte Cécile (22 novembre 1827). Hector avait invité les membres de l'Institut, les critiques, tous ses amis, son « parti », comme il disait orgueilleusement, c'est-à-dire les claqueurs de l'Odéon, des Bouffes, du Conservatoire et du Gymnase. Cela formait un petit groupe clairsemé dans le fond de la vaste église. Il avait convié aussi quarante-cinq violons. Il en vint trente-deux, ainsi que huit altos, dix violoncelles, onze contrebasses, les instruments à vent et quelques chanteurs, en nombre insuffisant. Hector conduisit l'orchestre lui-même, et son émotion fut si forte en écoutant monter dans le grand vaisseau sonore le *Et iterum venturus* « exécuté d'une manière foudroyante » par les trompettes, quatre cors, trois trombones et deux ophicléides, qu'un tremblement convulsif le saisit et le contraignit de prendre quelques minutes de repos à la fin du morceau. Il « voyait » le Jugement dernier, cette « annonce chantée par six basses-tailles à l'unisson, ce terrible *clangor tubarum*, ce cri d'effroi de la multitude représentée par le chœur », tout, enfin, rendu comme il l'avait conçu.

Mais Harriett Smithson n'avait rien vu, rien entendu. Assurément ignorait-elle jusqu'au nom de Berlioz. Musiciens et amateurs n'étaient pas venus davantage. Car la politique, une fois de plus, faisait la guerre aux arts. Le quartier même de Saint-Eustache venait d'être le théâtre de troubles électoraux. On s'était battu dans ces rues étroites. La chute du ministère Villèle n'était plus qu'une affaire de jours. A ces

mécomptes s'ajouta bientôt un vif chagrin : la fille aînée de son vieux maître Lesueur mourut subitement de la tuberculose. Elle était fiancée, et, bien qu'Hector n'eût jamais éprouvé qu'une amitié sincère pour « cet ange de grâce et de beauté », cette disparition brutale et imprévue l'affecta vivement.

Bientôt les flottes française, anglaise et russe gagnaient la bataille de Navarin et chassaient Turcs et Égyptiens de la Grèce. L'étendard du romantisme politique, planté à Missolonghi par lord Byron trois ans auparavant, flottait maintenant sur toute l'Europe.

De toutes parts, les vieilles monarchies craquaient sous la poussée d'une jeunesse que Napoléon n'avait pas eu le temps d'enrôler ou de combattre, et qui se mettait à l'école des artistes formés par la Révolution et les guerres de l'Empire. Shakespeare, Weber, Byron, Gœthe, ce n'était pas trop pour Berlioz, amateur de tempêtes. Toutefois, il manquait un dernier éclair dans ces nues en mouvement. Trois mois après, au Conservatoire, il vit se lever, à un autre point de l'horizon, « l'immense Beethoven ».

***

« Immense » est un mot courant dans le vocabulaire de Berlioz : l'immense Shakespeare, l'immense Gœthe, l'immense Beethoven... Toutefois, cette épithète appliquée à Beethoven était encore toute fraîche sous sa plume à l'époque où nous voici parvenus. Si Wagner, de dix ans plus jeune que Berlioz, a pu écrire dans ses *Souvenirs* : « Je ne sais quelles étaient les vues de mes parents sur ma carrière future ; mais ce que je me rappelle, c'est qu'ayant entendu, un soir, exécuter une symphonie de Beethoven, j'eus dans la nuit un accès de fièvre, que je tombai malade et, qu'une fois guéri, je devins musicien », telle aventure n'eût encore été possible pour aucun adolescent français. Beethoven, en 1828, était presque un inconnu en France.

Habeneck, le chef d'orchestre, qui venait de fonder la *Société des Concerts du Conservatoire*, avait pourtant commencé de révéler ses symphonies. Mais, bien qu'elles eussent surpris et troublé l'élément jeune de ce nouveau public, les « illustres » se montraient ou nettement hostiles, ou railleurs. Cherubini

affirmait que cette musique le faisait éternuer. Paër, qui avait connu Beethoven à Vienne, racontait sur lui des anecdotes plaisantes pour rassurer ces messieurs sur pareil hurluberlu. Kreutzer, le violoniste, ne cachait point son dédain pour la nouvelle école allemande. Boïeldieu en tenait toujours pour la musique qui « berce ». Et quant à Lesueur, il s'abstenait prudemment d'aller au concert pour n'avoir point à juger ce révolutionnaire. Berlioz fit tant, néanmoins, qu'il y traîna un jour son maître, l'installa au fond d'une loge et s'alla placer lui-même sur la galerie afin de savourer dans la solitude l'incroyable jouissance que lui procurait l'audition de la *Symphonie en ut mineur*. Lorsqu'elle fut terminée, il redescendit en hâte et rencontra Lesueur, fort rouge, marchant à grands pas dans les couloirs.

— Eh bien ! cher maître ?

— Ouf ! Je sors, j'ai besoin d'air. C'est inouï ! C'est merveilleux ! Cela m'a tellement ému, troublé, bouleversé, qu'en sortant de ma loge, et voulant remettre mon chapeau, j'ai cru que je ne pourrais plus retrouver ma tête !

Du moins était-ce là une réaction sincère. Berlioz triomphait. Mais le vieux compositeur revint dès le lendemain sur cette impression spontanée pour se blâmer d'avoir cédé à un entraînement détestable.

— C'est égal, dit-il, il ne faut pas faire de la musique comme celle-là.

Et le disciple, désormais perdu pour son maître, de répondre :

— Soyez tranquille, on n'en fera pas beaucoup.

Datons de ce jour sa résolution de tourner le dos pour toujours à l'école des perruques en général et à celle de Lesueur en particulier. C'est que Berlioz avait d'instinct senti la grandeur de l'homme qui venait de disparaître.

Bientôt il étudiera dans le détail et il recomposera en lui-même les traits essentiels de cette figure tragique. Plus tard, il analysera dans ses feuilletons de critique les neuf symphonies. Pour le moment, il se borne à les ressentir, à les vivre et à noter dans ce vocabulaire fait de sublimités comiques qui est le sien, qu'il « s'arrache les cheveux » d'enthousiasme, qu'il éclate en « rires stridents », en « sanglots convulsifs ».

Trois poètes formaient jusqu'ici les colonnes du temple

romantique : Shakespeare, Byron et Gœthe. Le quatrième sera Beethoven. Hector Berlioz est le premier artiste en France qui ait frémi au vent de cette grande aile.

NOUVEAUX ÉCHECS CHEZ LES « ILLUSTRES » PREMIÈRE APPARITION D'ARIEL

« L'immense » Berlioz, par contre-choc, devait naître aussi. Ce jeune homme maigre, aigu, jaune et sec comme un hareng fumé au dire de ses amis qui l'avaient surnommé ironiquement *le Père la Joie*, ne pouvait manquer de donner à son tour un concert de ses œuvres et remplir, comme Beethoven, la salle du Conservatoire. Il la fait demander au directeur Cherubini, qui la refuse. Il écrit froidement au comte Sosthène de la Rochefoucauld, surintendant des Beaux-Arts, qui la lui accorde. Cherubini maintenant son refus, Berlioz informe l'Excellence des obstacles soulevés par cet « agent subalterne » et il obtient gain de cause. Ce sera le premier de ces *serpents à sonnettes* qu'il se vante de savoir lancer contre ceux qui prétendent lui faire avaler des couleuvres, et particulièrement contre les ennemis de la vraie musique. Et c'est ainsi que le 26 mai de 1828, quatorze mois jour pour jour après la mort de Beethoven, Hector donne un grand concert Berlioz composé de l'ouverture de *Waverley*, d'un fragment du deuxième acte des *Francs Juges*, de *la Marche religieuse des Mages*, du *Resurrexit* de sa Messe de Saint-Roch et, pour finir, de son ouverture des *Francs Juges* et de sa *Révolution grecque* (Navarin, Missolonghi, Byron), morceau qu'il détruisit plus tard.

Ce ne fut qu'une demi-réussite. La salle était peu garnie ; le chef d'orchestre manqua plusieurs entrées instrumentales, et, quoique le chanteur Duprez recueillît des applaudissements, le trio avec chœur fut chanté sans chœur (celui-ci ayant lui aussi manqué son entrée), la scène grecque enfin tomba. Ce qui n'empêcha point l'auteur d'écrire à son ami Ferrand : « Grand, grand succès ! Succès d'étonnement dans le public et d'enthousiasme parmi les artistes... Les femmes, les hommes, les chœurs, tout applaudissait... c'étaient des cris, des trépignements. »

Au surplus, ce rapport n'est pas aussi faux qu'on pourrait

le croire, car si le public resta perplexe devant cette musique puissante, expressive, débordante de mouvement, la critique fut élogieuse spontanément. Ses amis du *Corsaire* d'abord. Et le sévère Fétis lui-même écrivit : « Son talent nous inspire un vif intérêt. M. Berlioz a les plus heureuses dispositions..., il a du génie..., son style est énergique, nerveux. Ses inspirations ont souvent de la grâce. Mais... » Toujours des mais. Beaucoup de mais. Lui-même est bourré de mais lorsqu'il songe à ses œuvres, à sa vie. « *Mais* le malheur me poursuit... *Mais* je traîne depuis neuf mois une existence empoisonnée, désillusionnée. » Il faut traduire ainsi : Harriett Smithson n'était pas venue, quoiqu'il lui eût adressé des billets. Ophélie n'avait rien entendu. Elle continuait d'ignorer jusqu'au nom du Jeune France ébouriffé qui vivait pour elle, composait pour elle, et que déchirait nuit et jour son « amour shakespearien ».

Il fallait quelque coup d'éclat plus décisif encore pour attirer sur sa personne des regards adorés : il se représentera une troisième fois au concours de l'Institut.

Donc, le 10 juillet, il retrouve sa petite loge de candidat meublée d'un lit de fer, d'une planche de toilette, d'une table, de deux chaises de paille et d'un piano. Le père Pingard l'enferma à clef pendant dix jours. Le sujet du concours était cette fois un épisode tiré du Tasse et versifié par le mauvais poète Vieillard : *Herminie se couvrant des armes de Clorinde pour s'enfuir de Jérusalem et porter à Tancrède blessé les soins de son fidèle et malheureux amour.* Il fallait composer sur ce thème une scène lyrique pour une ou deux voix et petit orchestre. D'après les règlements, les candidats ne pouvaient communiquer entre eux qu'aux heures des repas ; on visitait soigneusement tout ce qui leur arrivait du dehors : papiers, lettres, livres, linge, afin qu'ils ne pussent se faire aider d'aucune manière, — ce qui ne les empêchait nullement, d'ailleurs, de recevoir des visites, le soir, ni d'organiser des dîners au champagne. Une fois les partitions signées, livrées, l'aéropage se réunissait et s'adjoignait deux membres pris dans les autres sections de l'Institut : un sculpteur et un peintre, par exemple, ou un graveur et un architecte. L'important était qu'ils ne fussent pas musiciens. Ces messieurs entendaient successivement les morceaux

d'orchestre, réduits par un accompagnateur sur le piano.

On imagine ce que pouvaient devenir ainsi tous les effets d'orchestre. Or c'était là, précisément, le fort de Berlioz... Toutefois, il eut tort de s'indigner de la présence des profanes, car si son œuvre fut blackboulée sur préavis des musiciens, elle se trouva couronnée du second prix lorsque le jury se trouva au complet.

Voilà, marquée tout de suite, l'antipathie sourde, la mauvaise humeur des gens de métier pour cette musique sans règles, sans équilibre, pleine de trous et de merveilles, cette musique qui, souvent, à force d'être concrète, « n'est presque plus de la musique », comme on l'a dit, et qui pourtant attire par ses hardiesses exquises, son caractère héroïque si émouvant pour des auditeurs sans parti pris. Chez Berlioz comme chez Beethoven apparaît le besoin de se raconter, de mettre sa vie en coupe et de construire ainsi son personnage artistique en ombre portée tout au long de ses œuvres. L'erreur est qu'elle n'intéresse encore personne, cette vie, qu'elle apparaît sans contexte.

Trop jeune, trop personnelle déjà, l'œuvre de Berlioz n'expliquait aux messieurs qui la jugèrent qu'un état d'âme dont ils avaient perdu la mémoire. Une fois ce second prix obtenu de justesse, Hector se réfugie dans sa famille, à La Côte, en Dauphiné, où, après trois ans de séparation, il savoure sa demi-gloire. Son père, le docteur, est maintenant presque réconcilié avec ce fils intraitable. Sa mère, on ne sait trop ce qu'elle pense ; sans doute incline-t-elle vers l'indulgence en le voyant prendre part à des bals, organiser des goûters à la campagne. Son frère, ses sœurs Nanci et Adèle, avec quelle joie il les retrouve, eux qui croient en lui et qui lisent les poètes (les mauvais poètes, hélas ! les *podagres*, les rabâcheurs...). Aussi souhaite-t-il la présence de ses amis. Il voudrait les enflammer de son enthousiasme qui refleurit devant les arbres et les montagnes. « Venez, oh ! venez, écrit-il à Ferrand, nous lirons *Hamlet* et *Faust* ensemble... les muets confidents de mes tourments, les explicateurs de ma vie... Personne ici ne comprend cette rage de génie. » Et il écrit *la Ballade du roi de Thulé* en style gothique. Il est rempli du délire sacré. Il songe à un ballet sur *Faust*, un ballet « hypocritique » où la musique imitative et la panto-

mime s'uniraient en une sorte de symphonie descriptive. Et voilà semé dans sa terre natale, dès l'été de ses vingt-cinq ans, le premier germe de *la Damnation de Faust*, l'œuvre capitale de sa maturité.

Car si Berlioz est de ceux chez qui les idées viennent vite, d'une manière presque foudroyante, leur développement, leur mise en place exigera toujours de longues années de mûrissement, s'achoppera à d'infinis obstacles venus souvent de lui-même et de son caractère. Mais il l'ignore. Et comment le verrait-il ? Comment découvrir à vingt-cinq ans que tout ce qui nous échappe ou nous résiste d'abord n'est pas perdu, ne nous fuit pas, mais souvent au contraire s'amasse dans nos profondeurs et constitue cette réserve où notre expérience, notre savoir, puiseront plus tard les forces refoulées, mais intactes, de la jeunesse ? Cette patience devant la vie, Berlioz ne la possédait pas encore. Que le diable emporte les bourgeois insensibles à l'art et au génie !

Rentré à Paris, il se met aux *Huit scènes de Faust*, d'après la toute neuve traduction de Gérard de Nerval ; il songe à tirer d'*Atala* un drame lyrique ; il veut publier ses *Mélodies irlandaises* composées sur les poèmes de Thomas Moore ; il se laisse même nommer commissaire au Gymnase lyrique, où on le charge du choix et du remplacement des artistes. Ce qui ne l'empêche point de passer chaque jour bien des heures à guetter de sa fenêtre la porte de l'hôtel de miss Smithson. Hélas ! elle est partie pour Bordeaux depuis quinze jours. Il souffre ; il ne vit plus ; ou plutôt il vit trop. Tout, même l'angoisse, excite cette plume passionnée, cette imagination à ce point prompte, qu'ayant informé l'impresario de l'artiste du grand amour qui le possède et de ses plans futurs, il lui suffit d'un mot lancé à la légère par ce confident presque inconnu, — « elle attendra », — pour qu'Hector écrive à sa famille qu'il va se marier. Et il n'a même pas encore été présenté à sa fiancée, à son étoile, à celle qui, à peine revenue, est déjà repartie pour la Hollande ! Tel est le pouvoir d'illusion qui anime ce jeune prospecteur de l'avenir, toujours en avance sur la réalité.

« L'amour d'Ophélie a centuplé mes moyens... Je vais lui envoyer ma partition à Amsterdam. Je n'ai mis que les initiales de mon nom. Mon cœur se gonfle. Comment, je vivrais

donc ? J'écrirais donc ? J'ouvrirais mes ailes ? *O dear friend! O my heart! O life! Love! All! All!* » Et, dans cette lettre à Ferrand, il ajoute en post-scriptum : « Avez-vous lu *les Orientales* de Victor Hugo ? Il y a des milliers de sublimités. J'ai fait sa *Chanson des pirates* avec accompagnement de tempête... Je vous l'enverrai avec *Faust*. C'est de la musique d'écumeur de mer, de forban, de brigand, de flibustier à voix rauque et sauvage ; mais je n'ai pas besoin de vous mettre au fait, vous comprenez la musique poétique aussi bien que moi. »

Cependant miss Smithson, ayant réfléchi sans doute aux bizarres projets que lui transmit en souriant son impresario, fit donner à son invisible prétendant cette forte réponse : « Il n'y a rien de plus impossible. » Mais ce mot n'a pas de sens vrai pour cet amoureux qui sublimise sa souffrance dans sa musique et en fait aussitôt graver la partition comme pour la consacrer, en garder à jamais le tracé lisible : *Huit scènes de Faust, tragédie de Gœthe, traduite par Gérard (de Nerval), musique dédiée à M. le vicomte de La Rochefoucauld, aide de camp du Roi, par Hector Berlioz.* (Œuvre 1, prix : 30 francs.) Et du fond de son obsession, l'artiste exulte. Onslow, qui, depuis la mort de Beethoven, « tient le sceptre de la musique instrumentale », Onslow vient le voir pour le féliciter. Meyerbeer demande à l'éditeur un exemplaire de l'ouvrage. Urhan, Chélard, d'autres artistes marquants en demandent aussi. Si bien que Berlioz se décide à en envoyer deux exemplaires à Gœthe lui-même, le vieux Jupiter de Weimar.

« Monseigneur... Depuis quelques années *Faust* est devenu ma lecture habituelle..., des idées musicales se sont groupées dans ma tête autour de vos idées poétiques... Dans l'atmosphère de gloire où vous vivez, si des suffrages obscurs ne peuvent vous toucher, du moins j'espère que vous pardonnerez à un jeune compositeur qui, le cœur gonflé et l'imagination enflammée par votre génie, n'a pu retenir un cri d'admiration. »

Gœthe, qui n'avait point répondu aux envois de Beethoven, ne répondit pas davantage à Berlioz. Il était alors, — dans les trois dernières années de sa vie, — tout à Bach, à Hændel et à Mozart. Le nouveau, l'exalté, il s'en méfiait. En cette même année 1829, justement, il déplorait devant Eckermann

qu'on ne pût trouver de musique convenable à son *Faust*. « C'est tout à fait impossible, disait-il, la musique devrait être dans le caractère de *Don Juan*. Mozart aurait dû composer le *Faust*. » Cependant, il examina avec étonnement le manuscrit venu de Paris (car il savait lire la musique) et l'envoya pour avis à Zelter, son vieux compagnon de toujours, le directeur de la musique à Berlin, et, en ces matières, son guide. « Apaise, lui écrivit-il, la curiosité que me donne la vue de ces figures de notes, elles paraissent si étranges et si merveilleuses. »

Et Zelter répondit :

« Certaines gens ne peuvent indiquer leur présence et marquer leur participation en toute circonstance que par des expectorations bruyantes, des éternuements, des croassements, des vomissements : M. Hector Berlioz paraît être de ces gens-là. L'odeur du soufre qui se dégage autour de Méphisto l'attire, le fait éternuer et souffler de telle sorte que tous les instruments s'agitent et font rage dans l'orchestre. De Faust, pourtant, aucun cheveu ne bouge. Au surplus, merci pour l'envoi. L'occasion se trouvera bien d'utiliser un jour ou l'autre, dans quelque leçon, cette excroissance, résidu d'avortement qui résulte d'un hideux inceste. »

Au mois de juillet, retour en loge à l'Institut. Sera-ce au moins la dernière fois, la bonne ?

Le sujet donné est *Cléopâtre se faisant mordre par l'aspic et, avant de mourir, adressant aux ombres des Pharaons une invocation pleine d'une religieuse terreur*. Excellent, merveilleux thème, puisque Shakespeare lui-même l'a traité. Déjà Hector s'exalte et transcrit en tête de son manuscrit ce vers de *Roméo et Juliette* :

But if when I am laid into the tomb...

Puis il se met à composer un morceau qu'il juge d'un grand caractère, d'un rythme saisissant par son étrangeté même, dont les enchaînements enharmoniques lui semblent avoir une sonorité solennelle et funèbre dans leur crescendo continuel. Mais le jury résolut, cette année-là, de ne décerner aucun premier prix.

Le lendemain de cette décision, Berlioz rencontra Boïeldieu sur le boulevard.

— Mon Dieu, mon enfant, qu'avez-vous fait ? s'écria le charmant *podagre* en apercevant le candidat recalé. Vous aviez le prix dans la main, vous l'avez jeté à terre.

— J'ai pourtant fait de mon mieux, je l'atteste.

— C'est justement ce que nous vous reprochons. Il ne fallait pas faire de votre mieux ; votre mieux est ennemi du bien. Comment pourrais-je approuver de telles choses, moi qui aime par-dessus tout la musique qui me berce ?

— Il est assez difficile, monsieur, de faire de la musique qui vous berce, quand une reine d'Égypte, dévorée de remords et empoisonnée par la morsure d'un serpent, meurt dans des angoisses morales et physiques.

— Oh ! vous saurez vous défendre, je n'en doute pas ; mais tout cela ne prouve rien, on peut toujours être gracieux.

— Oui, les gladiateurs antiques savaient mourir avec grâce ; mais Cléopâtre n'était pas si savante. Ce n'était pas son état. D'ailleurs, elle ne mourut pas en public.

— Vous exagérez ; nous ne vous demandions pas de lui faire chanter une contredanse. Quelle nécessité, ensuite, d'aller, dans votre invocation aux Pharaons, employer des harmonies aussi extraordinaires ! Je ne suis pas un harmoniste, moi, et je vous avoue qu'à vos accords de l'autre monde, je n'ai absolument rien compris... Et puis, pourquoi, dans votre accompagnement, ce rythme qu'on n'a jamais entendu nulle part ?

— Je ne croyais pas, monsieur, qu'il fallût éviter, en composition, l'emploi des formes nouvelles quand on a le bonheur d'en trouver, et qu'elles sont à leur place.

— Mais, mon cher, Mme Dabadie, qui a chanté votre cantate, est une excellente musicienne, et pourtant on voyait que, pour ne pas se tromper, elle avait besoin de tout son talent et de toute son attention.

— Ma foi, j'ignorais aussi, je l'avoue, répliqua Berlioz, que la musique fût destinée à être exécutée sans talent et sans attention.

— Bien, bien, vous ne resterez jamais court, je le sais. Adieu, profitez de cette leçon pour l'année prochaine. En attendant, venez me voir ; nous causerons ; je vous combattrai, mais en *chevalier français*.

Ce dialogue est trop dans le style berliozien pour n'être

pas rapporté. Qu'il ait été retouché par l'auteur, c'est possible, mais peu nous importe. L'homme est ici tout entier, spirituel, incisif, mauvais coucheur et fort mince diplomate (quoiqu'il sût l'être à l'occasion). L'humeur l'emporte, l'humour aussi. « Où diable le bon Dieu avait-il donc la tête en me faisant naître en ce plaisant pays de France ! » s'écrie-t-il sans faire mine de voir à quel point il en était ! Car il l'aimait, ce plaisant pays, dès qu'il parvenait à oublier l'art... et les sottes agitations politiques. Comme l'esprit y pétille ! Comme on s'y amuse ! Comme on y danse sur la phrase ! Comme on y blague *royalement* et *républicainement*. « Cette dernière manière est la moins divertissante », ajoutera-t-il plus tard en songeant à l'heureux temps où, malgré les déceptions professionnelles, son cœur était « le foyer d'un horrible incendie ».

Harriett... toujours la pâle et lointaine Ophélie, son *idéal*. Mais il y a maintenant une *réalité*, une réalité très proche, presque trop, l'amie très intime de son nouvel ami intime Ferdinand Hiller, le pianiste et compositeur allemand. Un homme qui a vu et parlé à Beethoven... Berlioz adresse à cet amant heureux sa plainte d'amoureux : « Il faut que je vous écrive encore ce soir... Pourriez-vous me dire ce que c'est que cette puissance d'émotion, cette faculté de souffrir qui me tue ? Demandez à votre ange... à ce séraphin qui vous a ouvert la porte des cieux. O mon ami ! j'ai brûlé le manuscrit de mon *Élégie en prose*... Des larmes toujours, des larmes sympathiques ; je vois Ophélia en verser, j'entends sa voix tragique, les rayons de ses yeux sublimes me consument. O mon ami, je suis bien malheureux... je crois voir Beethoven qui me regarde sévèrement ; Spontini me considère d'un œil de pitié et d'indulgence ; Weber me parle à l'oreille comme un esprit familier... Non, je veux vivre encore ; la musique est un art céleste, rien n'est au-dessus que le véritable amour... Il y a aujourd'hui un an que je *la* vis pour la dernière fois. Oh ! malheureuse, que je t'aimais ! J'écris en frémissant que je t'aime. »

C'était vrai et ce ne l'était plus, puisqu'il en aimait une autre. Et justement, cet ange, ce séraphin qui avait ouvert à Hiller la porte des cieux... Mais Berlioz n'en est pas moins sincère dans ces lignes. Il transpose, simplement, et là est

pour nous l'intéressant. Tout art, même l'art d'aimer, est une transposition. Harriett Smithson, l'insaisissable, l'impalpable Ophélie, s'évanouit peu à peu dans la brume où se dessine maintenant un charmant corps de chair, léger, shakespearien. Elle est devenue Ariel, mon gracieux Ariel comme l'appelle Shakespeare lui-même, Ariel le joueur de tambourin qui chevauche les nuages frisés, l'ingénieux serviteur des fantaisies du poète.

LA FANTASTIQUE

La France fournit au monde des idées et des raisonnements ; l'Angleterre des rêves. Il y avait trop longtemps qu'Ophélia nourrissait l'imagination de Berlioz de nuées sans lui rien apporter de solide ; trop de saisons qu'il buvait le temps comme les canards mâchent l'eau, sans y trouver à vivre. Il voulut raisonner à la française, descendre de ses cimes pour retourner un peu parmi les petits hommes et les petites femmes de Paris, gagner bourgeoisement sa vie et écrire, puisqu'il le fallait, « pour les boulangers et les couturières ».

Hiller le présenta donc à Mme Daubrée (D'Aubré, écrit Berlioz), qui dirigeait un *Institut orthopédique* où les demoiselles du meilleur monde, outre certains soins médicaux, pouvaient recevoir des leçons de dessin, de chant, de piano et autres arts d'agrément nécessaires à une belle éducation. Hector y fut accueilli en qualité de professeur de guitare, le seul instrument dont il jouât parfaitement. Et c'est là qu'il rencontra son collègue, le professeur de piano, Mlle Camille Moke, « l'ange » de Ferdinand Hiller, jeune personne de dix-huit à dix-neuf ans, d'une coquetterie raffinée, d'une beauté irritante, qui allait lui mettre au corps « toutes les flammes et tous les diables de l'enfer ».

Pas tout de suite cependant. Car s'ils se virent souvent cet hiver-là, s'ils sympathisèrent assez vite, le compositeur avait en tête une nouvelle œuvre musicale dont le développement se précisait si rapidement qu'il en écrivit certains mouvements en une nuit et trouvait long de mettre trois semaines à en polir un autre. Quant au concert où il projetait d'échantillonner ses ouvrages antérieurs, il parvint cette fois

à réunir cent dix musiciens conduits par Habeneck, qui fut tout effrayé du nombre. Et il redonna ses ouvertures de *Waverley* et des *Francs Juges*, le *Concert des Sylphes* (extrait des *Huit scènes de Faust*) et le vieux *Resurrexit* de sa Messe, renforcé par quatre paires de timbales dont l'effet lui paraît sûr. Entre les deux parties du programme, une petite « pasquinade » de chant et le *Concerto en mi bémol* de Beethoven, joué par l'ami Hiller. Épreuve risquée, dangereuse, face à cette ombre redoutable... Eh bien ! succès « immense ». Les *Francs Juges* bouleversent la salle : effet « terrible, affreux, volcanique ». Il exulte et manque de se trouver mal. Des embrassades à n'en plus finir. L'orchestre l'attend à la sortie, lui fait une ovation. Et pourtant : « depuis dimanche je suis d'une tristesse mortelle ; cette foudroyante émotion m'a abîmé ; j'ai sans cesse les yeux pleins de larmes, je voudrais mourir. » Ophélie... cette Ophélie adorée et qu'il ne connaissait pas, cette fois encore elle n'était point venue. Elle le trompait ; n'était-elle donc qu'une gourgandine ? A quoi bon la musique, si elle n'atteint pas le cœur qu'on voudrait toucher ? Elle aussi, ne serait-elle qu'un leurre, un simple artifice inventé par les hommes pour tuer le temps ?

Il y a chez ce garçon de vingt-sept ans, après son premier franc succès, — car le public et la presse se trouvèrent, cette fois, d'accord dans la louange, — il y a comme une angoisse devant la vie, comme une obscure certitude que jamais, quoi qu'il fasse... Assurément ne formule-t-il pas jusqu'au bout cette vague appréhension, cette conviction qu'il est trop en avance sur son époque, qu'on applaudit sa force sans comprendre sa pensée. Mais elle demeure en lui, cette inquiétude, elle travaille son inconscient. C'est elle qui le pousse à des forfanteries de parole, à des hâbleries qui rejaillissent jusque dans sa musique et en distendent parfois les proportions. Sûr de son génie, il reste incertain de son talent. Et c'est là qu'est la tragédie de l'artiste, car l'équilibre est tout en ces matières, l'heureux balancement entre l'idée et son expression. Berlioz en est toujours à se mesurer avec son abondance, à ne point savoir se contraindre, à ignorer le tact subtil du refus. Il pèche surtout par excès, ce prodigue à qui les années et le travail n'enseigneront que tard les hautes vertus du sacrifice.

Le 16 avril (1830), il écrit à Humbert Ferrand : « Mon cher ami, depuis ma dernière (lettre), j'ai essuyé de terribles rafales, mon vaisseau a craqué horriblement, mais s'est enfin relevé. D'affreuses vérités, découvertes à n'en pouvoir douter, m'ont mis en train de guérison ; et je crois qu'elle sera aussi complète que ma nature tenace peut le comporter. Je viens de sanctionner ma résolution par un ouvrage qui me satisfait complètement et dont voici le sujet, qui sera exposé dans un programme et distribué dans la salle le jour du concert.

Épisode de la vie d'un artiste (grande symphonie fantastique en cinq parties).

1er *morceau* : double, composé d'un court adagio suivi immédiatement d'un *allegro* développé (vague des passions; rêveries sans but ; passion délirante avec tous ses accès de tendresse, jalousie, fureur, crainte, etc... etc...).

2e *morceau* : *Scène aux champs.* (Adagio, pensées d'amour et espérances troublées par de noirs pressentiments.)

3e *morceau* : *Un bal* (musique brillante et entraînante).

4e *morceau* : *Marche au supplice* (musique farouche, trompeuse).

5e *morceau* : *Songe d'une nuit de Sabbat.* »

Et voilà créée du même coup, en France, la musique romantique. Le passionné lecteur de *Hamlet*, de *Faust*, de la *Neuvième Symphonie*, l'inventeur de la musique à programme vient de se débarrasser, dans cette « immense symphonie », de son « immense amour ». Ophélie, ces quatre nuits difficiles où le somnambule Berlioz errait à l'aventure comme frappé de démence, ces longs mois de gestation douloureuse ont enfin conduit l'artiste, inconscient du travail qui se faisait en lui, vers cette riche floraison printanière. Assurément certains morceaux de cette *Fantastique* étaient écrits déjà depuis longtemps (la *Marche au supplice* entre autres, qui n'est que sa vieille *Marche des gardes*; et l'idée poétique de sa *Scène aux champs*, on sent qu'elle est tirée de la *Pastorale*, paraphrasée d'après les tableaux alpestres de l'*Oberman*, de Senancour) ; mais le lien qui unit entre eux les mouvements, les rythmes contrastés de ce grand ensemble, l'idée qui en est la trame, ses sonorités fulgurantes et inouïes, tout ce qui en fait l'âme, cela est absolument nouveau et n'appartient qu'à Berlioz. Qu'importent les comment et les pourquoi d'une

œuvre ? On ne les recense jamais tous. Celle-ci existe, elle vit ; même remaniée plus tard, amplifiée, commentée, elle ne vaudra pas autrement qu'au moment de sa naissance. Elle est, dès le départ, en possession de tout ce qui la fait valable et unique.

« La vengeance n'est pas trop forte », écrit Berlioz lorsqu'il a terminé cette symphonie qui rétablit en lui l'équilibre. Ophélie, la cabotine, est vaincue. Et il ajoute : « Je la plains et je la méprise. » Car s'il est libéré du fantôme d'Harriett, il ne doit sa guérison qu'à lui-même. Comme tout artiste hanté par un sentiment et qui réussit à le fixer dans une œuvre, il peut aborder ensuite la vie avec un regard neuf. Et le voici en face d'une expérience vraie, authentique, où il pourra enfin se déployer tout entier.

Mlle Camille Moke, l'amie du froid et laborieux Hiller, cette jeune pianiste à côté de qui Berlioz a travaillé durant ces mois passés dans la pension Daubrée, tout à coup il la *voit*. Ou est-ce elle qui le voit ? qui pressent qu'en ce camarade déjà connu, déjà combattu et raillé, couve sourdement une flamme ? Est-ce elle, jeune fille libre, coquette, informée des choses de la vie, qui discerne en ce garçon violent et concentré les aptitudes amoureuses et le sombre génie ? Proie facile, semble-t-il, et pourtant malaisée, partagée, le compositeur étant alors tout à sa *Fantastique* et à un nouveau concert fixé au 30 mai, où l'on devait donner sa « Symphonie gigantesque ». Il n'avait guère la tête à l'amour, courait de chez lui aux Nouveautés, de la maison de Lesueur à la pension Daubrée, de là à la salle Favart pour tâcher de convaincre Mme Schrœder-Devrient, l'illustre cantatrice allemande, de chanter dans son concert.

Mlle Moke écrivit en secret à Hector et lui fixa un rendez-vous auquel il oublia de se rendre. Rouerie involontaire qui décida la jeune fille à brusquer le dénouement. Le concert des Nouveautés s'avérant bientôt impossible à cause du manque de temps et des difficultés où l'on était pour recruter un orchestre et des chanteurs au moment que l'orage politique, de plus en plus menaçant, suspendait sur Paris une inquiétude générale, Berlioz dut renoncer, surseoir. La belle Camille se trouva là à point nommé pour le distraire de ce mécompte.

Elle provoqua une nouvelle rencontre ; ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et s'abîmèrent ensemble dans les surprises de la passion.

Subitement, tout le décor de l'existence a changé. Berlioz s'est évadé des enfers de *la Fantastique*. Avec émerveillement, il aperçoit l'île enchantée du magicien Prospero.

« Tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus délicat, je l'ai, confie-t-il à Ferrand. Ma ravissante sylphide, mon Ariel, ma vie... Cela se conçoit-il ? Un ange pareil, le plus beau talent de l'Europe !... »

Mme Moke, femme d'un ancien professeur au collège de Gand, avait ouvert au faubourg Montmartre un magasin de lingerie ; mais les affaires étaient mauvaises en cette époque instable ; il fallut vendre le fond, et Camille cherchait maintenant, en courant le cachet, à faire bouillir la marmite. Élève de Kalkbrenner et de Herz, amie de ce lourdaud de Hiller qui travaillait paisiblement son piano sans trop se soucier d'amour, elle excitait dans Hector cette pointe de folie dont certaines femmes ont besoin pour accorder aux sentiments qu'on leur témoigne une valeur d'exception. Et Berlioz, sevré de toute tendresse, obsédé depuis si longtemps par une ardeur stérile, se jeta avec frénésie dans cette douceur exaltante.

Ils ne quittaient leurs étreintes que pour se plonger dans la musique et s'y retrouver encore à travers les maîtres. « Oh ! mon cher, écrit-il à son ami, si vous lui entendiez *penser tout haut* les sublimes conceptions de Beethoven et de Weber, vous en perdriez la tête. Je lui ai tant recommandé de ne pas jouer d'*adagio*, que j'espère qu'elle ne le fera pas souvent. Cette musique dévorante la tue. »

Elle tuait surtout Berlioz. Un jour que Camille, souffrante, se disait attaquée de la poitrine, il voulut mourir avec elle, dans ses bras. « Je le lui dis, elle ne répondit pas ; cette idée me ravissait. » Mais lorsqu'elle fut rétablie, elle le gronda de cette pensée :

— Croyez-vous que Dieu vous ait donné une telle organisation musicale sans dessein ? Vous ne devez pas abandonner la tâche qui vous est confiée ; je vous défends de me suivre si je meurs.

« Mais elle ne mourra pas, ajoute son amant. Non, ces

yeux si pleins de génie, cette taille élancée, tout cet être délicieux paraît plutôt prêt à prendre son vol vers les cieux... » Les cieux, c'était le mariage, et aussi vite que possible, malgré la demi-résistance de la « duègne indulgente », Mme Moke mère, qui n'avait guère confiance en ce jeune homme tumultueux et sans fortune. Il y avait bien le docteur Berlioz, là-bas, en sa province, toute une famille bourgeoise, une espèce d'avenir à la fois médiocre et assuré. Mais justement, trop médiocre, trop assuré. Ce n'est pas ce que Mme Moke rêvait pour sa fille. Et Berlioz, qui sentait la sourde hostilité de cette mère ambitieuse, voulut trancher toute hésitation par un coup d'éclat. Le concours de Rome allait s'ouvrir de nouveau, et cette fois, — la cinquième, — il décrocherait la timbale. Il le fallait. Il allait prendre le départ sur les ailes de l'amour.

Le 15 juillet, il monte en loge. *Sardanapale*, tel est le sujet de la scène lyrique qu'il lui faut traiter. « Dieu ! quel vertige ! » quand il reverra la bien-aimée. « Nous vaincrons tous les obstacles », s'écrie-t-il en se mettant à l'œuvre. Mais à peine s'est-il plongé dans son travail depuis quelques jours, que le grondement du canon ébranle les murs de la ville. Des boulets déchirent le silence ponctué d'une lointaine rumeur. Des balles s'aplatissent contre la façade du vieux palais de l'Institut et les hirondelles affolées strient en criant le beau ciel d'été.

A la fenêtre de sa prison, le candidat Berlioz tâche de comprendre ce qui se passe sur les quais de la Seine. Qu'est-ce donc que ce tumulte, ces cris de femmes, ces chants guerriers ? Une manifestation politique ? Une émeute ? Une scène du sabbat de sa *Fantastique* ?

C'était la Révolution.

Serait-elle favorable aux poètes ? aux beaux-arts ? à la musique ? Quel avenir attendait cette jeunesse excitée par l'odeur de la poudre ? La vérité est qu'elle s'intéressait bien plus à elle-même et à ses amours qu'à la politique. Si les jeunes gens faisaient la révolution par jeu et pour le plaisir, c'étaient les vieux qui l'avaient inventée et qui en profiteraient. Car les vieux sont réalistes, et mystiques les jeunes seulement.

« Le bruit de la fusillade a été favorable à mon dernier

morceau », s'écria Berlioz en sortant de l'Institut le 29 juillet. Et il courut polissonner dans Paris, le pistolet au poing, avec la *sainte canaille*. Pendant deux jours il chercha sur qui tirer et tomba une belle fois, dans le jardin du Palais-Royal, sur un groupe d'une douzaine de jeunes gens qui chantaient un hymne guerrier dont la musique fit bondir son cœur de joie : c'était celle qu'il avait composée quelques mois auparavant sur les *Irish Melodies* de Moore. Il s'approcha, se mêla aux chanteurs, tandis que des gardes nationaux parcouraient les rangs de l'auditoire, leurs schakos à la main, faisant la quête pour les blessés des trois journées.

« Ici tout est calme, l'ordre admirable qui a régné dans cette révolution magique de trois jours se soutient et s'affermit ; pas un vol, pas un attentat d'aucun genre. C'est un peuple sublime », écrit-il à son père le 2 août.

Le 21, l'Institut se réunit pour délibérer sur le concours et Hector attend son sort dans la bibliothèque. Soudain la porte s'ouvre devant le sculpteur Pradier : Berlioz a le grand Prix de Rome. Enfin la Révolution triomphe aussi dans la musique ! Il court annoncer la nouvelle à Camille et écrit à Ferrand :

« Ainsi, voilà l'Institut vaincu... ô mon ami, quel bonheur d'avoir un succès qui enchante un être adoré ! »

GUY DE POURTALÈS.

(A suivre.)

L'ESPRIT DE LA MARINE

Ce n'est pas un apprentissage facile que celui de citoyen pour un chef militaire ou naval qui ne peut aborder l'exercice de ses devoirs civiques qu'à l'âge de la retraite.

Peut-être la tâche fut-elle plus difficile encore pour ceux qu'atteignit la limite d'âge au cours de ces deux dernières années si fertiles en crises politiques. Aussi, lorsqu'il me fallut, au début de 1937, me consacrer à l'étude de mes nouveaux devoirs, dûment averti, par ce que j'avais pu apprendre dans les fonctions que je quittais, des périls qui nous menaçaient, m'appliquai-je tout d'abord à rechercher si l'expérience maritime que j'avais acquise pouvait m'être de quelque secours pour hâter le développement de ma vocation tardive.

Les événements du dernier automne me semblent avoir provoqué un tel trouble, on a pu relever dans l'opinion française tant d'incertitudes, de divergences, d'anomalies, que j'ai pensé qu'il ne serait peut-être pas complètement inutile de rappeler, au milieu de cette confusion, quelques-unes des leçons qu'un officier peut retenir de son service dans notre marine, leçons très simples qui conservent dans la vie publique, et surtout dans la crise morale que nous traversons, quelque valeur d'application.

En conclusion d'une belle conférence qu'il faisait en 1928 aux officiers de l'École de Guerre navale que j'avais alors l'honneur de commander, le capitaine de vaisseau Laborde,

professeur de stratégie et de tactique, tranchait ainsi une discussion ouverte depuis longtemps dans les milieux maritimes, sur l'importance relative des éléments principaux de la puissance navale : « Moral, matériel, entraînement sont également nécessaires... Je me représente ces trois éléments, non pas comme les trois termes d'une addition, mais comme les trois facteurs d'une multiplication. Si l'un des facteurs est nul ou très faible, le produit sera nul ou très faible. »

Cette notion simple me paraît d'intérêt capital pour qui veut entreprendre une œuvre difficile. Une vingtaine d'années auparavant, ayant été chargé de l'artillerie d'une importante unité de combat, je m'étais trouvé, après d'autres officiers, en mesure de l'appliquer jusque dans ses plus petits détails.

Peut-être le grand public n'est-il pas complètement initié à la préparation d'une école à feu dans une escadre ? Le rendement des tirs au canon, défini par une formule élémentaire où figurent le nombre de coups au but et la vitesse du tir, oscillait vers 1907 autour de 17 pour 100. Ces résultats, obtenus en appliquant consciencieusement les prescriptions réglementaires, avaient été longtemps considérés comme satisfaisants.

Cependant, née de l'institution de concours d'honneur, une vive émulation avait commencé à cette date à se développer parmi les canonniers des divers bâtiments de l'escadre. Ne ménageant ni leur temps ni leur peine, leurs officiers, après avoir analysé de plus près les nombreux éléments dont dépend l'efficacité de l'artillerie de bord, s'étaient attachés à perfectionner par leurs propres moyens le matériel encore bien défectueux dont ils disposaient : appareils de direction du tir et de transmission des ordres, hausses et mécanismes de pointage. Ils s'étaient appliqués à accorder les canons entre eux, à rectifier leurs méthodes de tir. Ils s'étaient efforcés enfin d'améliorer la formation et l'entraînement du personnel, pointeurs, servants de pièces, de soutes et de transmissions, de « tayloriser » les manœuvres, de mettre chacun à sa place et de l'y stabiliser.

S'il m'est permis de citer d'aussi humbles exemples, ce n'est pas sans un certain attendrissement que je repense au jeune enseigne Prot, mort depuis pour la France sur le

Gambetta, dans le canal d'Otrante, qui en 1908 suppléait ingénieusement à l'absence de vis de réglage en calant les lunettes de visée avec des feuilles choisies d'un papier à cigarettes dont il avait exactement mesuré l'effet de correction angulaire ; ou bien à cet autre charmant enseigne Le Roux, mort depuis quelque part du côté de Changhaï, prodigieux animateur qui, chargé d'assurer dans les soutes un approvisionnement accéléré des munitions de gros calibre, adoptait avec un sourire amusé tous les matelots laissés pour compte des autres services, et réussissait à les passionner pour leur tâche ingrate et dure.

Je vous revois, Auriach, petit matelot breton, mort depuis en avion, faisant littéralement voler entre vos mains un projectile de 60 kilos du parc d'approvisionnement à la culasse de la pièce, grâce à l'entraînement que vous poursuiviez en dehors des heures d'exercice ; et vous, Malenfant, solide Paimpolais, disparu depuis dans l'Atlantique avec l'ancien *Suffren*, que j'avais promu au rang de secrétaire du canonnage, et qui paraphrasiez mes instructions auprès de vos camarades avec autant d'esprit que de bon sens ; et vous-même dont j'évoque le visage sans pouvoir retrouver le nom, qui, sans broncher, vous laissiez couper un doigt par un appareil de chargement, au cours du tir d'honneur, pour ne pas provoquer un ralentissement dans le débit de votre tourelle !

Pourquoi ne les citerais-je pas comme modèles tous ces maîtres, seconds maîtres, chefs de tourelle qui, avec leurs armements, au total quelque trois cents hommes, rivalisaient de zèle, de dévouement, d'ingéniosité, et aussi tous ces pointeurs attentifs que je sentais si anxieux d'être titularisés dans leur poste, alors que, par grosse mer, l'œil collé à une lunette de contrôle, j'étudiais longuement leurs réflexes devant les oscillations apparentes du but ?

Pour gagner un peu sur chaque élément, il fallait heurter à bord beaucoup de vieilles routines plus ou moins respectables. Les critiques ne manquaient pas sur l'importance que s'attribuaient les canonniers, sur la vanité de cette agitation, sur les résultats à en attendre. Mais les canonniers avaient la foi, une foi communicative. Leur moral s'élevait en proportion des progrès qu'ils constataient au cours de leurs exercices de détail. Une magnifique cohésion s'était établie entre les offi-

ciers, les officiers mariniers et les matelots affectés au service de l'artillerie.

Lors des écoles à feu qui sanctionnèrent ce travail de préparation, aussi méthodique qu'acharné, à la stupeur générale, à l'étonnement même des exécutants qui n'espéraient pas tant, le rendement du tir de certains cuirassés atteignit 56 p. 100. Les gens du canonnage avaient récolté, non pas la somme, mais bien le produit de tous leurs efforts, suivant l'expression courante qu'ils n'auraient pas crue si juste. L'expérience était concluante. Les critiques s'évanouirent. Les équipages, prompts à s'enthousiasmer pour une noble cause, s'enorgueillirent de leur bateau, du nom inscrit sur le ruban de leur bonnet. J'entends encore Auriach, brave cœur, déclarer à la cantonade : « Qui voulez-vous qui tienne le coup devant nous ? »

Il s'en fallait cependant que tout fût au point. Il restait à entreprendre et à réaliser dans les domaines du matériel, du personnel, de l'organisation générale de la marine, de très sérieuses réformes dont les études effectuées à bord avaient montré la nécessité. C'était l'affaire du ministre et de l'État-major général. Ils s'en occupèrent sans tarder... et s'en occupent toujours, les canonniers, et avec eux toutes les autres spécialités de la flotte, qui ont suivi le mouvement, ne cessant de courir à la poursuite du mieux.

Aujourd'hui en effet comme autrefois, l'état d'esprit des marins s'inspire d'un même idéal dans chaque service de chaque navire, dans chaque escadre, à la direction centrale. Ils savent qu'au service de cet idéal on obtient de grands résultats, des résultats souvent inespérés, en agissant en même temps dans toutes les directions, sans en négliger aucune, parce qu'une telle action possède un extraordinaire pouvoir de multiplication. L'abandon de ces principes, au contraire, peut conduire rapidement à l'abîme.

Tel est le secret, très simple, des redressements sensationnels. Il s'applique à tous les genres d'activité, y compris l'activité civique.

* * *

Il m'est arrivé bien souvent depuis l'armistice, en m'acquittant des tâches successives qui m'étaient dévolues, d'évoquer

ces souvenirs, d'en déduire des règles d'action, d'y puiser des motifs d'espérance. Cela n'était certes pas inutile ! Quel Français, en effet, conscient de la grandeur historique de sa patrie, ne s'est pas senti affligé, après l'héroïque sursaut de la guerre mondiale, des défaillances de l'esprit public ? Comment pourrais-je oublier la douloureuse inquiétude que manifesta devant moi l'un des plus conscients de ces Français, le maréchal Lyautey, la dernière fois que j'eus l'honneur de m'entretenir avec lui ?

Au cours de la crise de l'automne dernier surtout, lequel d'entre nous n'a souffert, au plus profond de son cœur, du désarroi des idées, du choc qui s'est produit entre les partisans de la résistance coûte que coûte et ceux de la paix à tout prix, de la cruelle alternative devant laquelle se trouvaient les hommes responsables des intérêts supérieurs de la patrie ?

Ils ont, ces hommes qui étaient seuls à pouvoir réunir les données et informations nécessaires, pris leurs décisions en connaissance de cause, et agi pour le mieux, dans la pleine conscience de leurs lourdes responsabilités. Ils se sont attachés ensuite à dégager la morale de cette dramatique aventure et à traduire cette morale en actes positifs. Il serait injuste à mon sens de leur ménager notre reconnaissance ; mais il ne serait pas moins injuste de cacher notre admiration pour les forces armées de toute nature dont le moral intact a tant contribué à affermir celui de la nation. Ne constituent-elles pas à l'heure actuelle notre sûr rempart contre un assaut extérieur ? A l'intérieur, ne sont-elles pas les gardiennes des sentiments traditionnels qui ont fait la grandeur du peuple français ? Si la France n'est pas et ne veut pas devenir une Puissance secondaire, elle le doit d'abord à ces foyers militaires où, depuis plusieurs générations parfois, les familles s'imposent les plus durs sacrifices pour faire de leurs fils des officiers.

Je sais combien cet état d'esprit reste vivace dans le corps des officiers de marine que l'on a pu appeler « notre dernier ordre laïque ». « L'ordre, écrit M. Louis Guichard dans son ouvrage sur l'École navale, a sa langue et des coutumes plusieurs fois centenaires qu'il défend jalousement ; il a ses villes fortes aux extrémités du territoire et qui narguent

les assauts ; il fait vœu d'obéissance et de désintéressement, et reste un refuge pour tous ceux que hantent encore, avec l'attrait de l'inconnu, le désir de servir dignement et le souci de mourir sans remords. »

Mais, pour que le moral de nos forces militaires conserve à l'égard de l'opinion publique toute sa valeur d'exemple, il faut que cette opinion n'accuse pas de divergences fondamentales au sujet de la défense de l'héritage national.

Quand, en cette fin d'année, le président du Conseil a nettement proclamé la résolution du gouvernement de sauvegarder l'intégrité de notre patrimoine, son pathétique appel à l'union a éveillé de multiples échos dans la conscience française. Cependant on entend encore quelques voix discordantes d'hommes pourtant cultivés qui, en public ou dans le privé, jettent un doute sur notre capacité de résistance à une agression ou parlent, sans en avoir mesuré les conséquences, de concessions à consentir dans notre domaine impérial pour assurer définitivement au pays et au monde les bienfaits de la paix.

Certes, il n'est pas un Français sensé qui ne désire ardemment la paix. Mais comment douter aujourd'hui, après ces trois dernières années de crises et d'offensives ininterrompues, qu'il ne reste à notre équipage d'autre alternative que de laisser son vaisseau dériver d'écueil en écueil jusqu'à la côte, en discutant indéfiniment sur les manœuvres à faire, ou d'affronter les vagues déferlantes pour regagner la haute mer, en rassemblant toutes ses énergies dans le style de 1918 ?

Comment accepter de souscrire à des abandons qui évoquent dans nos esprits ces conditions de paix que la propagande adverse diffusait, au début de cette année 1918, en se fondant sur sa fameuse « carte de guerre » ?

Un marin ne peut être qu'un des premiers à s'étonner de ces défaillances à cause de la foi qu'entretiennent en lui sa connaissance de la France d'outre-mer et l'expérience d'un métier constamment soumis à la loi de l'effort.

Ayant parcouru la plupart de nos possessions, constaté leurs immenses ressources morales, économiques et militaires, évalué la puissance latente de cet empire, mesuré la place qu'occupe son pays dans le monde, apprécié la force de nos amitiés, il ne saurait retenir l'idée que des œuvres si grandes,

édifiées au prix d'un labeur séculaire, puissent se trouver compromises par nos discordes intérieures.

Rendu à une existence demi-civile au sortir d'une carrière où l'action politique est interdite, où tout est ordre, travail, discipline naturelle beaucoup plus qu'imposée, où chacun s'attache à abolir la notion même de classes, il a peine à comprendre ces éternelles « factions dans chaque cité, dans chaque bourgade, dans chaque division de bourgade, et même presque dans chaque maison » que l'on trouve déjà notées dans le livre VI de la « Guerre des Gaules », et qui ont tant facilité les succès de César.

Ne parviendrons-nous donc jamais à nous mettre d'accord que devant un péril extérieur imminent ?

* * *

Il ne saurait être question, dans un pays tel que le nôtre, d'établir un parallèle complet entre l'organisation de la marine qui est d'essence militaire, et celle de la nation où domine l'action politique, art complexe et tout d'application qui nécessite une expérience particulière dont un marin ne peut se prévaloir.

En recherchant dans la marine des principes communs aux deux organisations, j'exclus donc ce qui a trait aux principes politiques, sans ignorer cependant que, parmi les facteurs du relèvement, le facteur politique est de beaucoup celui qui possède le plus grand pouvoir de multiplication.

Les préoccupations du marin se concentrent, on l'a vu, sur ces trois éléments principaux de puissance : le matériel, le moral et l'entraînement du personnel.

Celles de l'homme d'État sont plus étendues. Elles doivent embrasser, en dehors de la politique pure, tous les éléments plus ou moins heureusement répartis entre les divers départements ministériels.

L'analyse, l'étude et une synthèse pratique de ces éléments présenteraient une incontestable utilité. Mon dessein n'étant pas si ambitieux, je m'en tiens aux limites de ma propre expérience.

Le facteur matériel, représenté par notre domaine territorial, est resté économiquement un des plus considérables, stratégiquement un des plus puissants qui soient. Mais il ne

vaut que par sa population et, au premier chef, par la population française capable de présider à l'exploitation de ses ressources. La pénurie des effectifs, l'insuffisance numérique des équipages ont souvent causé les plus graves soucis à notre État-major général, à nos chefs d'escadre, à nos commandants. Pour la nation, la dépopulation constitue un véritable fléau.

Certes, l'affreuse hémorragie subie il y a vingt ans, l'anéantissement de tant de jeunes énergies fauchées parmi les plus belles élites ont physiquement déprimé le pays ; mais le mal date de beaucoup plus loin, comme le démontrent les graphiques saisissants publiés par l'Alliance nationale contre la dépopulation. L'œuvre à accomplir dans cette direction étant d'une importance capitale et de très longue haleine, il n'y a pas une minute à perdre pour l'entreprendre, pour reconstituer nos effectifs nationaux, pour rétablir à l'intérieur de nos frontières métropolitaines et coloniales une densité d'éléments français susceptible de freiner l'excessive poussée étrangère aspirée par le vide actuel, poussée qui peut devenir si dangereuse pour la sécurité de notre pays comme pour la conservation de son caractère.

Dans l'ordre matériel, je ne mentionnerai que pour mémoire, tant leur nécessité s'impose à l'heure actuelle aux yeux de tous, avec l'outillage industriel, les armements militaires, aériens et navals, ces derniers prenant une importance toujours accrue du fait que le sort de la France, en tant que grande Puissance, dépendra davantage à l'avenir de la défense directe des diverses parties de son empire.

Mais je n'aurai garde de passer sous silence la grande pitié de notre marine marchande qui devrait, dans un pays comme le nôtre, se classer parmi les premières du monde et pourrait nous fournir, comme en Angleterre, un incalculable surcroît de ressources financières.

* * *

Pour le facteur entraînement, on a vu par l'exemple des écoles à feu d'avant-guerre, ce que l'on pouvait attendre d'hommes mus par un idéal élevé. Nos matelots ne sont pas des Français différents des autres. Ils sont recrutés aujourd'hui par voie d'engagement volontaire sur toute la surface

du territoire (avec mention spéciale pour la Bretagne et pour l'Alsace), comme chacun peut s'en rendre compte en rencontrant pompons rouges et cols bleus dans les villages les plus reculés comme dans la banlieue ouvrière des grandes villes. Mais ils trouvent dans les écoles de la marine et à bord des navires de la flotte, sous la direction d'officiers pénétrés de leur rôle social, une atmosphère essentiellement propice au développement de leurs qualités naturelles ; ainsi s'explique la valeur hors de pair de nos équipages.

Dirai-je, pour soutenir cette affirmation, qu'à l'époque où les conflits sociaux se développaient à l'intérieur du pays, nos marins furent toujours envoyés en permission aux dates régulières ? Ils avaient bien gagné leur détente après de dures croisières vaillamment supportées sur les côtes d'Espagne. A leur retour à bord, ils justifiaient entièrement la confiance que l'on avait placée en eux.

L'entraînement, qui débute par la formation professionnelle, doit trouver dans l'éducation première de solides assises. Le maréchal Pétain, sur ce problème fondamental de l'éducation, a écrit dans la *Revue* des pages inoubliables auxquelles je ne saurais que me référer.

*
* *

C'est sur l'autorité du maréchal que je m'appuierai encore pour parler enfin du moral. Il eut en effet, nul ne l'ignore, le redoutable honneur d'avoir à surmonter la crise la plus angoissante devant laquelle un chef puisse se trouver. Si je crois pouvoir invoquer son haut patronage, c'est que les hasards du service m'amenèrent alors à accompagner au Grand Quartier général les ministres de la Guerre et de la Marine, MM. P. Painlevé et l'amiral Lacaze, en cette sombre soirée de 1917 où, d'après les renseignements qui ne cessaient de parvenir au commandant en chef, le front semblait en voie de s'écrouler avec le moral de l'armée.

Ce n'est pas à moi, naturellement, qu'il appartient de relater les étapes de l'admirable relèvement ; mais de ce que je pus entendre à Compiègne et au cours des entretiens que le maréchal voulut bien m'accorder par la suite, je retins des enseignements d'une valeur inestimable pour étudier les crises de même nature qui sévirent dans notre marine après

l'armistice, ensuite pour résoudre moi-même une de ces crises, enfin pour aviser plus tard aux moyens d'en préserver nos équipages.

Ces études portèrent notamment, pour l'Armée sur la crise de 1917, pour la Marine sur les mutineries dites de la Mer Noire et sur celle du cuirassé *Provence* en 1919, et pour la Marine britannique sur celles, classiques et très instructives, de 1797-1798.

Il s'en dégagea des conclusions pleines d'enseignements, en ce sens qu'elles furent concordantes, qu'elles précisèrent nettement les causes profondes, les symptômes, l'évolution de ces grands troubles collectifs, et qu'elles fournirent des règles de conduite valables pour tous ceux, militaires ou civils, qui ont charge d'âmes.

Nommé au commandement du cuirassé *Provence* à Toulon en 1919, pendant la période critique de démobilisation, au lendemain d'un acte très grave d'insubordination générale, j'eus la triste occasion de faire ma propre expérience.

Je recueillis, en arrivant à bord, la pénible impression que la presque totalité de l'équipage se trouvait en état de sourde révolte. Mon premier réconfort, je le dus au récit que l'on me fit de l'attitude d'un quartier-maître clairon : quelques jours auparavant, alors que les meneurs tentaient brusquement d'entraîner les hommes à s'emparer des armes, ce clairon avait de lui-même, sans ordres, sonné le ralliement, semé l'alarme parmi les hésitants, alerté les officiers et déterminé ainsi l'échec du mouvement.

L'ayant fait comparaître, je le félicitai de sa présence d'esprit et de son courage. Ce qu'il avait fait lui semblait tout naturel, et quand je lui dis mon intention de le proposer pour la médaille militaire, il en fut aussi stupéfait qu'il en conçut de fierté, quand le ministre la lui décerna.

Il ne restait plus qu'à s'inspirer de sa conduite, avec la certitude née de son exemple même que la grande majorité de ses camarades se rallierait à l'autorité régulière, pourvu que s'affirmât cette autorité.

L'ordre rétabli, la guérison ne fut plus qu'une question de temps et de soins attentifs. Quelques semaines après, nous étions expédiés en Mer Noire, de triste réputation, et je pus déjà en toute tranquillité envoyer mes ex-mutins se

promener librement à terre. Le souvenir qu'à la fin de mon commandement j'ai conservé de cet équipage compte parmi les meilleurs de ma carrière.

Je n'ai parlé du moral, et par voie de conséquence de ces grandes crises qui permettent de l'étudier à fond, qu'en dernier lieu et trop brièvement : en vérité, c'est à lui que revient, et de loin, la première place dans les préoccupations du chef. Si le moral est bon sur un bateau ou dans un pays, c'est que l'un est bien commandé, l'autre bien gouverné.

Ces enseignements, tirés de l'expérience maritime, ne paraîtront, je le sens, ni très pittoresques, ni bien originaux. Mais il m'a semblé que le moral d'une nation ne pouvait être maintenu ou relevé qu'en suivant des règles comparables à celles qui permettent de développer la puissance d'une flotte : ce moral ne s'obtient que par un effort sans relâche dans tous les domaines : s'il est à la fois un facteur et une résultante. Combien cet effort ne doit-il pas être facilité dans notre pays lorsqu'il s'appuie sur ces vertus foncières qui inspiraient le clairon de la *Provence*, et qui, Dieu merci, abondent dans l'hérédité française !

VICE-AMIRAL DURAND-VIEL.

CE CŒUR FIER

DEUXIÈME PARTIE (1)

I

A la fin de l'été, Susan avait songé, non sans une légère souffrance, à quel point David Barnes lui manquerait, lui et son studio si vaste, où elle apprenait tant de choses. Cependant, les journées s'écoulèrent heureuses, malgré l'absence de Barnes et sans autre travail que ses occupations à la maison, les soins donnés à John et à Mark.

A Noël, elle sut qu'elle attendait un autre enfant. Elle en fut heureuse, et le dit à Mark, qui lui prit doucement la main et la retint.

— C'est toi qui portes mes enfants... Cela me semble un rêve, parfois. J'ai tellement l'impression que tu pourrais arriver à tout ce que tu voudrais ! Je te suis si inférieur.

— Ne dis pas ça, fit-elle vivement. Je ne peux pas le supporter.

Mais elle le savait. Elle avait besoin de le sentir son égal, en complète camaraderie avec elle. Car, lorsque la présence immédiate de Mark ou de John lui manquait, elle se trouvait aussitôt isolée. Elle se demandait si les autres femmes étaient comme elle, s'il leur fallait tendre la main, toucher la chair ferme, rencontrer d'autres regards, écouter des paroles, sous peine de voir le monde disparaître à leurs yeux.

En janvier, le facteur lui apporta une mince enveloppe bleue, timbrée de Paris. Elle venait de David Barnes ; une

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre.

brève question griffonnée à travers la feuille de papier : « Pourquoi perdez-vous tout ce temps ? »

Elle sourit, froissa la lettre dans sa main et la jeta. Son enfant naîtrait au mois de juin. John grandissait. Sa maison était bien rangée, et, au printemps, son jardin serait si rempli de fleurs que ceux qui monteraient la rue verraient reluire des pétales contre la forêt, aussi joyeusement que des oriflammes agitées par la brise.

La veille au soir, Mark avait soupiré contre son épaule :

— Tu es si reposante ! Je m'enfonce dans ton âme, et je la trouve toujours calme, profonde et chaude. Tu ne demandes jamais rien, Sue. Es-tu sûre d'être heureuse ?

— Très sûre...

Car chaque instant de sa vie était bien à elle. « Je n'ai pas un moment à moi », avait dit Lucile. Mais elle-même les avait tous, contenus dans sa vie. Celui-ci, par exemple, où ses mains chaudes pénétraient dans la terre douce et molle ; dans une heure, elle préparerait le déjeuner, et cette heure-là ferait aussi partie de sa vie.

Jane sortait avec John. Elle s'arrêta, hésitante :

— Je voudrais vous demander une chose, madame... Quand le bébé arrivera, n'aurez-vous pas besoin de moi, tout à fait ?

— Je ne crois pas, Jane, répondit Susan avec douceur. Nous n'avons guère d'argent, et j'aime mon travail.

— Je pensais que vous vous remettriez peut-être à sculpter, madame.

Susan réfléchit :

— Je n'en sais rien. Je ne peux rien dire encore.

— Ah ! bon, fit Jane. J'attendrai, et vous verrez.

Le 10 juin, elle donna naissance à une fille qu'elle appela Marcia. Mark vint à l'hôpital, marchant sur la pointe des pieds avec des souliers qui grinçaient ; il trouva sa femme souriante.

— Tu as l'air d'un sou neuf, — il parlait tout bas, — si quelqu'un m'avait dit : « Voilà une femme qui vient d'avoir un bébé », j'en aurais ri !

Elle écarta une couverture et montra à Mark la petite fille, brune avec des cheveux noirs.

— Je possède la technique, à présent, — elle se vantait en riant, — je sais exactement la façon de s'y prendre. Il y en aura quatre de plus, Mark.

— Il faudra que j'en mette, pour eux.

Mark resta longtemps, assis, à contempler le visage minuscule enfoncé dans un sommeil heureux. Susan ne chercha pas à connaître les pensées de son mari. Elle n'y ajoutait pas suffisamment d'importance pour se donner cette peine. Et puis elle savait que Mark ne songeait à rien de très extraordinaire. Quant à elle, un doux contentement la baignait. Elle venait de palper la forme solide de Marcia, avec une joie qui dépassait celle de la mère. C'était un corps beau et parfait, impeccable dans toutes ses lignes, et c'était elle-même qui l'avait fait. Elle sourit, poussa un soupir, et s'endormit.

Sa mère et son père venaient souvent la voir, mais jamais ensemble. Un jour, son père lui apporta un poème : *A Marcia, le jour de sa venue*. Il se racla la gorge et le lut à haute voix. Ensuite, il demanda :

— Que préfères-tu : les vingt dollars qu'on pourrait me donner en échange ou bien le poème ?

— Oh ! le poème, dit Sue en riant.

— Tu ferais mieux de garder les deux. Prends tout ce que tu pourras... Pas grand chose, en fin de compte... Sue, quand j'arriverai à ma retraite, j'irai dans les mers du Sud, que ça plaise ou non à ta mère.

Susan tendit la main, en riant, pour avoir le poème. Dans ses souvenirs les plus lointains, elle se rappelait son père parlant de partir vers les mers du Sud. Toute petite fille, elle en était troublée, car sa mère y croyait et s'écriait chaque fois : « Oh ! Danny, que ferais-je là-bas ? »

Ces souvenirs lui donnaient, par moments, l'illusion de participer encore à la vie de ses parents. Mais, en dépit de son désir, ils ne pouvaient l'occuper longtemps. Enfin, le moment vint pour elle de se lever, et, aux côtés de Mark, avec Marcia dans ses bras, elle retourna chez elle. John et Jane l'attendaient à la porte pour lui faire accueil. La maison était là, d'aplomb, familière, agréable à ses yeux, et elle y entra joyeusement.

Mais dès qu'elle se trouva au milieu de ses objets personnels qui lui étaient chers, son cœur palpita dans sa poitrine

et quelque chose en elle s'agita, comme Marcia avant sa naissance : une créature enfermée en son être et cependant indépendante. Cela ne pouvait l'inquiéter, elle se sentait heureuse, car elle avait une nature faite pour le bonheur, aisément absorbée par chaque chose qui passe. Une rose jaune qui fleurissait, en dehors de toute attente, parmi la vigne au-dessus du porche, lui paraissait aussi intéressante que l'annonce lue dans un journal la semaine précédente : une offre de cinq mille dollars faite à David Barnes pour son nouveau *Titan*, le *Christophe Colomb* que la ville de New-York désirait acquérir. La découverte du Pôle nord l'enchantait également, et elle serait ravie quand Marcia aurait sa première dent. Mais elle se sentait capable d'embrasser infiniment plus de bonheur qu'elle n'en avait actuellement. Et sa vie avait beau la satisfaire, elle ne lui donnait pas cette profondeur de paix à laquelle elle pouvait prétendre.

Elle manquait de travail. Malgré l'activité qu'elle se donnait, une énergie encore inemployée l'habitait dont elle sentait l'exigence. Elle commença à éprouver des perceptions qui dépassaient ce que notait son regard : par exemple, lorsqu'elle voyait un arbre fouetté par le vent, John construisant ses maisons avec des blocs, Jane penchée sur ses marmites, Jane levant les yeux quand elle lui ouvrait la porte, Jane un peu saisie, s'essuyant les mains à son tablier..., Jane... Jane.... Jane n'avait pas de courbes. Son corps était taillé aussi simplement qu'une dalle de granit... et cependant chaque ligne en avait été tracée, non pas à sa naissance, mais par l'être intérieur de Jane : sa bouche triste, toute droite, son menton égoïste, ses mains noueuses, ses maigres et fortes épaules, et ses grands pieds d'Anglaise.

Un jour, Susan appela du seuil de la cuisine :

— Jane !

Avec un léger sursaut, Jane leva la tête et s'essuya les mains à son tablier :

— Madame !

Au jardin, John s'amusait au soleil d'été, Marcia dormait dans son petit lit.

— Que faites-vous ?

— Je nettoie les pots et la bouilloire.

— Alors, venez !

Susan entendit les grands pieds qui montaient lourdement l'escalier derrière elle et la suivaient au grenier. Jane, à la porte, s'arrêta, l'air craintif.

— Ne bougez pas ! lui dit Susan, car elle venait soudain d'apercevoir Jane dans son essence : la femme humble, au regard inquiet, entourée de ses pots et de ses marmites, vivant minute par minute dans l'heureuse maison d'une autre, au sein d'une paix inestimable et précaire.

Elle se hâta de pétrir l'argile, de commencer à modeler, à représenter cette créature à l'aide de gestes prompts et sûrs, au milieu d'un silence terrifiant. Il y avait si longtemps qu'elle n'alimentait plus cet étrange appétit ! Mais sa main ne pouvait oublier l'adresse avec laquelle elle était née. Pendant des mois, cette habileté devenue inutile n'avait pas servi. Ce matin, Susan la retrouvait, plus forte que jamais d'avoir été comprimée ; elle travaillait avec une rapidité farouche, tandis que Jane, les yeux de plus en plus inquiets, demeurait muette. Mais Susan fredonnait tout bas avec ferveur : « Oh ! ce sera ma gloire... ma gloire à moi », sans se rendre compte qu'elle proférait un son.

A la longue, et comme les heures s'écoulaient, elle fut interrompue par les légers mouvements saccadés de Jane.

— Vous êtes fatiguée, s'écria-t-elle, je vous ai laissée trop longtemps debout ! Quelle heure est-il donc ?

Le soleil de midi flamboyait sur le toit et elle sentait sa figure mouillée de sueur.

Jane répondit, anxieuse :

— Ce n'est pas la fatigue, madame, mais le bébé pleure et Johnie donne des coups dans la porte pour qu'on lui ouvre.

— Je n'ai rien entendu, dit Susan, un peu honteuse.

Elle écouta, et les cris perçants de Marcia lui parvinrent ainsi que les appels de John : « Janie, Janie, je peux pas ouvrir la porte ! » Mais Jane avait déjà disparu.

Susan ferma un instant les yeux. Rien ne l'appelait immédiatement. Elle saisit le profond et dur battement de son cœur, puis elle ouvrit les yeux et considéra son œuvre. Devant elle, faite d'argile, encore sombre et humide, elle vit Jane ébauchée en traits rudes et d'une vérité sereine. Elle l'avait représentée debout, grandeur naturelle, essuyant ses bras mouillés. Mais cela dépassait Jane. Toutes les femmes

semblables à elle y étaient évoquées : celles qui se glissent, humbles, aux foyers des autres, fourbissent, cuisinent, cousent, et reçoivent avec stupeur les quelques restes qu'on ajoute à leur maigre salaire. Et de ces yeux, comme des orbites, de la bouche entr'ouverte, tirée, de toute cette forme penchée, fragile, mais cependant impossible à briser, partait une voix que Susan entendit. Ce n'était pas le cri si clair de l'enfant qui demandait pourquoi on l'avait fait naître. Cette voix ne posait plus aucune question depuis longtemps, car toute question renferme une idée de révolte, si petite soit-elle, et Jane ne regimbait jamais. Non, c'était un murmure monotone, où il s'agissait de pots et de marmites, de viandes à rôtir, de pavés de cuisine à récurer, d'enfants en pleurs à nourrir, rien de plus, et que la mort seule ferait taire. Il y aurait un soupir, et cette vie presque muette ne serait plus que silence. Il y avait là des Jane par milliers. Susan le comprit. Elle se mit à la fenêtre et regarda la forêt, les yeux plongés dans la verdure de l'été. Le grincement d'un hamac montait du jardin à côté. La maison était tranquille. Jane avait levé Marcia et donné le repas de John, mais Susan, à la fenêtre, pleurait. Le corps embrasé d'une souffrance qu'elle ne pouvait analyser, elle croyait pleurer sur Jane.

La nuit suivante, elle s'éveilla, tirée en sursaut de son sommeil par une lueur qui pesait durement sur ses paupières, et elle vit la lune brillante, pleine et claire comme un soleil, qui descendait dans le ciel, encadrée par la fenêtre, en face de son lit. Elle se dressa, surprise, et Mark lui dit d'une voix nette, sans trace de sommeil :

— Tu es réveillée, toi aussi. C'est la lune.

Au bout d'un moment, il ajouta :

— Sue, me permets-tu de venir te trouver, dans ton lit ?

— Mais, bien sûr, mon chéri, répondit-elle.

Somnolente encore, elle éprouva du plaisir à sentir la tiédeur du corps de Mark. Et, lorsqu'il lui dit : « Serre-moi bien, Sue », elle l'entoura de ses bras, chaudement ; il lui était cher, sans rien de répulsif. D'après leurs douces habitudes, elle ne s'attendait pas au frisson subit, glacé qui le parcourut. Il demeura un instant immobile, puis il l'embrassa tendrement, et elle s'aperçut qu'il pleurait.

— Mark ! s'écria-t-elle, pleine d'effroi.

Elle l'étreignit et sentit le corps trembler et se raidir dans ses efforts pour retenir ses larmes.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? reprit-elle. Voyons, Mark, je ne peux pas supporter ça.

— Rien, dit-il, la respiration haletante. Seulement, j'ai l'impression que tu n'es plus la même avec moi. Je ne suis pas à ta hauteur.

Un instant, il lui sembla qu'elle était l'homme et lui la femme. Elle avait entendu d'autres femmes parler ainsi de leurs maris. Cette impression lui fut odieuse.

— Calme-toi, mon chéri, dit-elle, très douce. Et explique-moi. Je t'ai fait du mal. Il faut que tu me le dises. Je t'aime tant !

Il resta longtemps sans pouvoir répondre, car il n'avait pas formulé, même pour lui, ce qu'elle cherchait à comprendre. Il souffrait profondément, malgré lui, aveuglément, sans soupçonner la cause de sa douleur.

— Tu t'es montrée parfaite, répétait-il ; je suis fou, c'est ma faute et non la tienne. Tu me fais un intérieur merveilleux... tu es admirable avec les enfants... — Il s'arrêta, puis reprit : — Tu es toujours bonne et exquise pour moi.

Elle écoutait, lui caressait l'épaule dont elle sentait le frémissement à travers la mince cotonnade du pyjama, et il ajouta :

— Tu n'as rien fait. Ça ne vient pas de là.

— C'est donc ce que je suis ?

— Peut-être, finit-il par dire après un long silence.

Elle sentit son cœur frémir de crainte.

— C'est pire, alors. — Elle parlait d'une voix calme. — Je pourrais m'empêcher de te faire souffrir, mais ce serait difficile de ne plus être moi-même. Je ne saurais comment m'y prendre.

Comme il ne répondait pas, elle le questionna soudain :

— Est-ce que je t'aime, Mark ?

Il leva les yeux :

— Oui, murmura-t-il, le regard humble sous celui de Susan. Mais je me demande pourquoi ?

— Promets-moi de ne jamais oublier que je t'aime.

— Je te le jure, dit-il, aussi soumis qu'un enfant satisfait.

Elle le regarda et lui dit :

— Maintenant, dors. Ne bouge pas, reste dans mon lit et j'irai dans le tien.

Elle dégagea son bras et se glissa dans l'autre lit, sous les couvertures. La respiration de Mark allait et venait avec un rythme tranquille ; Susan, elle, ne pouvait pas dormir. Couchée, dans une tension farouche de sa volonté, elle faisait un violent appel à son cœur, son cerveau, son être tout entier. Mark avait raison, mais il ne faudrait jamais qu'il le sût.

« Je ne veux manquer à aucune tâche. J'arriverai à être à la fois épouse, mère... et moi-même. » Elle s'était montrée insouciante, négligeante, elle s'était laissé absorber en dehors de Mark, et il en avait souffert. Car, à tâtons, il était tombé juste : une partie d'elle-même resterait forcément à l'écart de son mari. A l'avenir, elle saurait mieux s'organiser. Elle s'efforcerait de s'abandonner plus complètement, de s'absorber davantage dans sa vie de chaque heure.

Dans le bien-être que lui communiquait cette résolution, elle s'endormit brusquement, pour se réveiller quelques heures plus tard à l'appel joyeux de Mark :

— Eh bien ! ma fille ! Vas-tu dormir toute la journée !

Elle s'éveilla ; le soleil inondait la fenêtre. Mark était habillé, et d'en bas montait l'appétissant fumet du bacon. Jane, qui se glissait dans la maison de plus en plus tôt chaque matin, préparait le déjeuner. Aucun bruit ne venait de la nursery. Cela signifiait que Marcia avait eu son premier biberon et que John était dans la cuisine. Susan attira son mari, lui appuya la tête contre sa poitrine, et il murmura :

— Oublie toutes ces absurdités que j'ai racontées, Sue, je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Bien sûr, j'oublierai.

Elle étreignit Mark et sauta hors du lit.

Quand la maisonnée fut mise en train pour la journée, Susan monta résolument au grenier. Car sa demeure devait être vaste, contenir toute sa vie, et une partie était ici, bien que Mark et les enfants n'y fussent jamais venus. Elle referma la porte derrière elle et promena son regard autour de la pièce. Rien ne l'empêchait d'en faire un atelier dans lequel elle pourrait travailler réellement. Jusqu'ici elle ne s'en ser-

vait que de loin en loin, lorsqu'à des mois d'intervalle elle venait, pendant quelques heures, y modeler fiévreusement une œuvre secrète, ébauchée à la hâte. Elle ne travaillerait plus de cette façon-là. Elle se donnerait aux autres, mais elle se dépenserait pleinement là aussi.

Elle s'assit et se mit à réfléchir vivement. Ses rêves faisaient de larges bonds dans la fantaisie. S'ils allaient vivre à la campagne, dans une ferme, il y aurait beaucoup de place pour son travail et les jeux des enfants. Une petite maison, dans une rue familière, à côté des gens qu'on connaît, voilà ce qui plaît. C'est ce que Mark désirait. Elle se leva, agitée. Il lui fut dur de patienter jusqu'au soir à l'arrivée de Mark. Toute la journée, elle crut perdre son temps dans cette demeure.

Dès qu'elle l'aperçut, elle s'écria :

— Mark, allons habiter la campagne !

Il s'arrêta, la main sur la grille :

— Partir d'ici ? demanda-t-il, regardant sa femme d'un œil fixe.

— Oui, répondit-elle. J'ai besoin de plus d'espace, d'un endroit spécial pour y travailler, et les enfants...

— Tu n'as jamais réellement installé le grenier, dit-il lentement.

— C'est trop petit, même pour un début. Je voudrais faire une chose assez considérable, avant le retour de David Barnes... grandeur naturelle. Avec ça, les enfants...

Mark réfléchissait.

— Si tu as vraiment envie de déménager, dit-il, je connais une vieille maison à flanc de coteau, avec un petit ruisseau, à une lieue au sud de la ville.

— Pourrions-nous la visiter après dîner ? demanda-t-elle. — Puis, elle s'interrompit : — Non... non, attendons. Tu es fatigué.

— Nous pourrions y aller : les soirées sont longues en ce moment.

Au crépuscule, ils sortirent de la ville, du côté du midi, prirent un chemin de campagne, et atteignirent, à travers des arbres, une vieille bâtisse construite en pierres brutes, tirées des champs. Elle se dressait, massive et solide, contre le ciel du soir, roussâtre. Les fenêtres ne donnaient aucune

lueur, et, lorsqu'ils s'approchèrent, ils s'aperçurent que les contrevents étaient fermés et que des morceaux de bois en croix barricadaient la porte. Sans mot dire, Mark les arracha, força l'entrée ; ils pénétrèrent et circulèrent dans les pièces. Elles étaient vides et propres, à part la poussière qui s'amassait doucement. Susan s'arrêta, un instant, dans chacune d'elles. Pourrait-elle vivre là ? Était-ce bien sa maison ? Ils se turent jusqu'au moment où ils se trouvèrent sous le long porche soutenu par des piliers.

— Il y a une grange, là-bas..., également en pierres, fit alors Mark montrant du doigt un vaste bâtiment sous un toit en pente.

— Cela suffirait, même pour moi, dit-elle.

Elle se sentit attirée : des blocs de marbre, de granit... la grange pouvait contenir des immensités.

— Ne prenons aucune décision ce soir, fit-il d'un ton brusque.

— Non, nous reviendrons en plein jour.

Ils rentrèrent, et, lorsqu'ils eurent garé l'auto, ils s'installèrent sous le porche de leur petite maison.

— Il me semble, observa Mark au milieu d'un silence, que nous n'avons pas encore vécu pleinement dans cette maison.

— Nous ne la quitterons que si tu le veux bien, répondit-elle avec calme.

Cependant, elle savait qu'il leur faudrait partir. Car cette demeure n'était pas assez vaste pour la contenir elle-même complètement. La place n'y manquait pas pour que la femme de Mark, la mère des enfants, pût y vivre heureuse, mais il n'en restait plus pour Susan Gaylord.

Le lendemain, elle retourna seule à la maison de pierre. Il lui sembla qu'elle entrait chez elle. Tout en se promenant d'une pièce à l'autre, elle fit ses plans.

— Mark, dit-elle à midi, il faut que nous allions là-bas.

Il leva sur sa femme son regard humble et fidèle.

— Très bien, Sue, ce sera comme tu voudras.

Ils furent bientôt installés dans leur nouvelle habitation. Mark lui-même, une fois le déménagement terminé, déclara

que la maison était agréable et qu'il la préférait à l'autre.

Dans l'immense grange vide, Susan plaça ses matériaux et ses instruments. L'énormité de la salle s'imposait à elle. Loin au-dessus de sa tête s'étalaient les chevrons couverts de toiles d'araignée ; ici se trouvaient les cases qui avaient reçu les moissons de la terre et qui, maintenant, contiendraient les œuvres de Susan. Elles seraient assez vastes pour ses statues les plus volumineuses. Elle ouvrit tout grand le large portail dans lequel s'encadraient les collines. Sur leur étendue verte, John, un atome, circulait au soleil, et on voyait le ciel au delà des monts.

Susan, au milieu de ce nouvel univers si spacieux, sentit frémir en elle l'ancienne et formidable nécessité, le besoin de prendre de l'argile, de la pétrir et d'en former, d'en créer des êtres. Elle commença à dessiner les contours d'un homme et d'une femme, plaça un enfant entre eux, et, au bout d'un moment, ajouta un bébé dans les bras de la femme. Les quatre silhouettes formaient l'entité de cet univers. Elle les dessina jour après jour, couvrant d'immenses feuilles de papier, passant des heures interminables sur une main, une bouche, l'expression des yeux. Si elle réussissait la femme, elle s'en servirait comme modèle, et peut-être même sculpterait-elle finalement son groupe dans du marbre, au retour de David Barnes.

Deux ou trois fois, pendant ces deux années d'absence, elle avait reçu de lui de courtes lettres. Et la semaine précédente il lui avait envoyé une carte postale : « J'arriverai le 5 juillet. »

Elle travailla et les journées d'été s'écoulèrent.

Quand son groupe eut pris forme, elle appela, du portail de la grange : « Jane, Jane ! »

Il lui fallait montrer son œuvre à quelqu'un. Jane accourut avec Marcia et John.

— Regarde ! dit-elle solennellement, lorsqu'ils entrèrent et se placèrent devant les sombres formes d'argile.

— Comment pouvez-vous faire ça, madame ? murmura Jane.

Et John demanda timidement :

— Qui sont-ils ?

— Des gens que je ne connais pas. Je les ai simplement fabriqués.

Elle les considéra, un peu intimidée par eux, à présent qu'elle en était séparée.

Le soir, elle alla au-devant de Mark.

— Viens voir ce que j'ai fait, lui dit-elle.

La main dans la main, ils allèrent dans la grange. Susan se taisait.

— Voyons, dit-il. — Puis : — Mais, Susan !...

Il observait les quatre personnages, fixement, comme l'avait fait John.

— Qui sont-ils ?

— Des gens quelconques.

Elle attendait, tandis qu'il les considérait.

— Ils ne se regardent pas, dit-il. Pourquoi les as-tu faits comme ça ?

— Que veux-tu dire ? Je les ai modelés tels qu'ils étaient.

— Ils se détournent l'un de l'autre, fit-il. Surtout la femme. Vois donc : elle se détourne même de son bébé. Une femme regarderait l'enfant, il me semble, ou bien l'homme.

— Ça te paraît-il faux, Mark ? demanda-t-elle, anxieuse. J'ai eu du mal avec elle. Je n'arrivais pas à m'en tirer, puis, subitement, elle m'a semblé prendre cette pose.

— Est-ce nous ? demanda-t-il d'un ton brusque.

— Mais bien sûr que non.

— Où as-tu pris les modèles ?

Elle hésita. A vrai dire, elle avait copié la femme sur son corps à elle, dont elle avait étudié chaque trait, nue devant un miroir.

— La femme te ressemble certainement, dit encore Mark.

— Simplement son corps, répliqua-t-elle vivement.

— Bien plus que ça. Tout l'ensemble a quelque chose de toi. Et les yeux... Je t'ai vu tourner la tête exactement comme ça et regarder la forêt, derrière la petite maison. Parfois, à table, je te parlais et avec cette même attitude tu regardais au loin, par la fenêtre, vers la forêt.

— Si tu vas te figurer chaque fois que je nous copie, fit-elle agacée, je ne ferai plus rien. Je ne veux pas courir le risque de te blesser.

— Mais bien sûr que non... tu ne me blesseras pas.

— Je pourrais briser cette chose-là en deux minutes, reprit-elle lentement. Elle ne se dresserait plus entre nous.

— Susan ! s'écria-t-il avec une expression horrifiée. Mais tu as passé des journées là-dessus... des semaines !... Voyons, Sue.... Je ne te le pardonnerais jamais. Je serais désolé. Quel bonheur veux-tu que j'aie si je sens que tu ne fais pas ce qui te tient à cœur ?

— Mais si tu souffres par moi...

Il l'interrompit :

— Je te promets de ne plus dire un seul mot sur nous.

— Même si tu le penses, je le saurai, et ce sera comme si on me mettait des menottes aux poignets.

— Non... Je penserai à autre chose, dit-il ardemment.

Elle se tourna vers lui et vit son regard suppliant, anxieux. Il avait peur d'elle. Pourquoi ? Quelque chose en elle faisait peur aux gens, et, quand elle s'en apercevait, elle était effrayée elle-même.

— Tiens-moi bien serrée, murmura-t-elle, — et, obéissant, il l'entoura de ses bras. — Plus près... plus près que ça !

Elle se pressa un instant contre lui, puis reprit très calme :

— Viens, chéri, allons retrouver les enfants.

Elle ferma la porte de la grange à clef, puis, ensemble, ils rentrèrent à la maison. En arrivant, Susan monta l'escalier et cacha sa clef au fond d'une boîte, dans son bureau : « Jamais je ne le ramènerai là-bas », se dit-elle.

Un jour, le bruit d'une auto se fit entendre devant la maison. Susan cousait une robe de toile rose pour Marcia, quand la sonnette retentit. La voix de Jane lui parvint, puis celle de David Barnes, rude et impatientée, qui criait :

— J'ai eu une peine du diable à trouver cet endroit !

Susan se leva aussitôt et posa la robe. Jane, sur le seuil, annonçait :

— Il y a un monsieur en bas. Il est de si méchante humeur, madame, que ça doit être un personnage important.

— Je viens tout de suite, répondit Susan.

Elle se leva et alla chercher la clef. Puis, elle descendit dans l'antichambre. Barnes, planté sur ses courtes jambes, lui adressa un bonjour bourru. Sans mot dire, Susan le conduisit dans la grange où elle n'avait pas pénétré depuis le jour où elle avait amené Mark.

David Barnes entra. Il se tourna vers le groupe d'argile, attiré comme il aurait pu l'être par la lumière. La glaise avait séché sous le grand drap jeté sur les statues, et, lorsqu'elle le retira, ses personnages parurent intacts. En séchant, ils avaient pris une teinte plus pâle, d'argent bruni.

Il les examina sans mot dire. Cela dura longtemps, mais elle patienta. Au-dessus de leurs têtes, on entendait le bruit des pigeons qui nichaient dans les poutres, et quelques plumes flottèrent doucement et tombèrent sur les têtes des statues.

— Vous persistez à ne pas apprendre l'anatomie, grommela-t-il à la longue. Ce groupe est si diablement réussi que vous ne méritez pas votre veine. Mais les squelettes ne sont pas bons. Je vous le répète, il faut que vous étudiiez les squelettes et les muscles. Je ne veux plus que vous me fassiez des à peu près. Je connais un type à New-York chez qui vous irez travailler trois fois par semaine. Il ne s'occupe que d'anatomie.

Elle fut sur le point de répondre : « Je ne peux pas », mais elle se tut, et demanda simplement :

— Comment s'en aperçoit-on ? J'ai copié mon propre corps.

Il rugit :

— Copier, copier, copier ! Je vous dis qu'il faut vous arrêter de copier ! Un sculpteur construit par l'intérieur, il édifie ses gens comme Dieu les crée.

— Faudra-t-il que je brise mon groupe et que je le recommence lorsque j'aurai étudié l'anatomie ? demanda-t-elle.

— Non, non. C'est bon... trop bon pour ne pas devoir être meilleur et bien assez pour mériter qu'on le finisse.

Barnes fit le tour du groupe en sifflant doucement ; il approuvait, hochait sa tête hirsute.

— Vous êtes arrivée à quelque chose, dit-il enfin. Vous avez photographié ces sacrés détails, mais ensuite vous vous êtes oubliée, et vous êtes arrivée à quelque chose. La femme est très belle avec son regard au loin. C'est intelligent d'avoir observé que ses yeux ne devaient se porter ni sur l'homme, ni sur le bébé. Mon Dieu, la plupart des gens auraient pensé qu'elle les tiendrait fixés sur le bébé... Les imbéciles !

Il enfonça sa vieille casquette jusqu'aux oreilles :

— Préparez-vous à étudier vos squelettes mardi, dit-il.

Et, l'instant d'après, elle entendit son auto rouler sur le gravier de l'allée.

Ce soir-là, elle dit à Mark, d'un ton indifférent :

— David Barnes est venu voir mon groupe aujourd'hui.

Ils étaient assis côte à côte, sous le grand porche.

— Qu'en a-t-il pensé ?

— Il a dit que ce n'était pas mal, mais que je n'en sais pas assez long. Je manque de base.

— C'est un peu raide ! s'écria Mark. Tu as fait une chose magnifique. Je retournerai la voir.

— Il veut que j'aille à New-York mardi et que je travaille l'anatomie. Ça t'ennuierait-il ? Je reviendrais à la même heure que toi.

Dans la pénombre, elle entendait Mark tirer des bouffées de sa pipe. Il finit par répondre :

— Tu sais que je tiens à te laisser faire ce qui te plaît, mais je voudrais m'assurer auparavant que ce type connaît son affaire.

— Je n'irai que deux fois par semaine et Jane est merveilleuse avec les enfants.

Il se tut, mais elle avait dit ce qu'il fallait. Au bout d'un moment, elle se leva et s'assit sur les genoux de Mark ; elle se pelotonna, se fit toute petite entre ses bras et il la tint contre lui. Ils gardèrent longtemps le silence.

— Tu es si douce ! murmura-t-il ensuite. Quand tu es comme ça, tu es si douce !

Le mardi suivant, après le départ de Mark, Susan monta changer sa robe à fleurs. Il avait oublié que c'était ce jour-là qu'elle allait à New-York, et elle se gardait de le lui rappeler.

La gare n'était qu'à un mille, à l'extrémité sud de la ville. Mark aurait pu aisément l'y conduire, mais elle ne voulait pas que la matinée différât d'une autre. Elle irait à pied. Elle était capable de tout... Oui, même de cela : lorsqu'on la conduisit dans la salle immaculée, avec ses claires fenêtres, elle pensa une minute, en apercevant la longue forme sous le drap, que ses forces allaient céder. « Mais non, se dit-elle. J'y arriverai. »

Un homme à la physionomie aimable, à la voix tranquille, s'avança et lui dit :

— Miss Gaylord ? je suis Creighton ! Mon ami David Barnes m'a parlé de vous.

Susan serra une main menue, propre et agile.

— Veuillez enlever votre chapeau, enfiler cette blouse et mettre ces gants. Il est très important d'éviter de vous couper, à ce travail.

Elle obéit, le cœur lui manquait. Il lui lança un regard perçant.

— Est-ce la première fois que vous faites cela ?

— Je n'ai même jamais vu de mort, répondit-elle honteuse de la faiblesse de sa voix. — Elle se racla la gorge et parla plus fort. — Je suis sculpteur, et M. Barnes dit qu'il faut que j'apprenne l'anatomie.

— Eh bien ! fit-il sans conviction, si vous vous sentez sur le point de vous trouver mal...

— Je ne m'évanouirai pas, dit-elle.

Lorsqu'il détourna le drap, Susan fut heureuse de constater que ce corps tranquille était beau. S'il avait été vieux, grossier... Mais il était jeune et superbe.

— Je vais continuer mon travail, dit Creighton, et vous ferez bien de commencer... ainsi.

Il taillada d'une main rapide, experte.

— Il n'y a pas de sang, observa-t-elle, surprise.

— Non, on a préparé le corps. A présent vous comprenez, voici le manuel. Je vous conseille de procéder de cette manière. Lisez une page... jusqu'ici, et puis vous vous y mettrez. Posez-moi toutes les questions que vous voudrez, mais je travaille de mon côté. Vous sentez-vous d'aplomb ?

— Oui.

Susan s'assit et lut lentement, forçant son esprit à l'attention. Puis elle se leva et prit le couteau à lame mince, affilée, délicate et forte... Cette chair était de l'argile. Toute chair n'est qu'argile. Elle pouvait toucher de l'argile froide. L'argile ne connaît ni souffrance ni détresse... Comme les muscles s'accordent avec l'os, s'étendent et se meuvent ! Puis il y a cette merveilleuse délicatesse des nerfs, la dentelle des veines et des artères...

— N'avez-vous pas terminé ? lui demanda-t-il enfin. Il va falloir que je ferme boutique.

Elle leva des yeux éblouis.

— Je n'avais jamais pensé qu'un coude était ainsi fait. A présent, je le sais, répondit-elle.

II

— Creighton prétend que vous auriez dû être une scientifique, lui dit un jour David Barnes lorsque, vers la fin de l'été, il vint au laboratoire.

— Vous avez une touche si sûre, miss Gaylord, c'est admirable, observa Creighton en souriant.

— Et un cœur froid, Dieu merci ! grommela David Barnes. Cette fille-là sera un grand sculpteur.

Sa main carrée, forte et sensible, était posée sur l'épaule de Susan.

— Quand aurez-vous terminé ici, Susan ? L'été est fini. Je retourne à Paris et je vous emmène.

— Non, je ne vais pas à Paris.

— Pourquoi ? Le diable vous emporte !

— Je ne peux pas laisser Mark et les enfants.

Creighton la considéra, surpris.

— Oui, elle a été se marier, gronda David Barnes, amer. La voilà, née avec le don le plus considérable qui soit accordé à un être humain, et elle a été se lier à quelqu'un. Qu'est-ce qu'il est ? Agent de location, ou quoi ? Et elle en a même eu des enfants. Il faudra qu'elle les quitte, mais elle ne s'en doute pas encore. Dieu l'y obligera !

Susan se tut. Il y avait des choses qu'elle ne pouvait expliquer à David Barnes, de même qu'il y en avait qu'elle ne saurait dire à Mark. Mais ce soir-là, en rangeant ses instruments, elle sentit, brusquement, qu'elle n'avait plus rien à faire ici. Elle avait appris ce qu'elle désirait savoir. Elle était prête pour quelque chose de plus.

— Adieu, monsieur Creighton, dit-elle, après le départ de David Barnes. Je ne reviendrai pas.

— Vraiment ? fit-il, très vite. — Puis il eut un pâle sourire. — Ça a été très agréable, miss Gaylord. Un jour, quand vous serez célèbre et que je verrai une statue signée

de vous, je me dirai : « J'y ai peut-être un peu contribué. » — Il hésita un instant et reprit : — Je suppose que vous ne trouvez pas ce travail bien constructif : toujours arracher et mettre en pièces. Mais c'est pour permettre à d'autres d'avancer. Je m'efforce d'y penser. C'est du travail de base.

— Oui, répondit-elle.

Et elle sortit en fermant la porte définitivement, avec douceur : « Moi aussi, j'avance », se dit-elle.

Le soir, quand Mark rentra, elle entendit son pas dans le sentier et prêta l'oreille. Elle connaissait aussi bien le rythme de ce pas que celui des battements de son cœur. Il avait quelque chose de changé, il traînait. Elle appela :

— Mark !

— Oui, Sue, répondit-il.

Sa voix était lasse. C'est vrai qu'il se sentait souvent fatigué, à la fin de sa journée. Sa haute stature donnait une impression de vigueur, mais il n'avait pas de véritable énergie.

— Tu ne te sens pas bien ? demanda-t-elle.

Il s'approcha et elle aperçut son pâle sourire.

— Mais si, ma chérie.

Il se pencha pour prendre Marcia et la porta, en montant d'un pas lourd les marches du porche. Il s'assit :

— Je continue à m'imaginer que je me sentirai mieux, maintenant que l'été est passé. Mais il n'en est rien.

Susan regarda le visage pâli, les yeux enfoncés par la fièvre.

— Je vais te faire un bon bouillon, bien fort, dit-elle.

Le lendemain matin, au déjeuner, il assura qu'il se sentait mieux !

— Je ne suis pas malade. Mais il a fait si chaud, cet été !

Susan se pencha vers lui :

— Je t'aime plus que tout au monde, dit-elle gravement.

John et Marcia les considéraient fixement avec de grands yeux effarés, quand Jane entra, une enveloppe à la main, qu'elle tendit à Mark.

— Un télégramme, monsieur, s'écria-t-elle, épouvantée. Une mort, sans doute.

— Qui ça pourrait-il être ? dit Sue.

Mark déchira l'enveloppe :

— Sue, c'est pour toi. Signé de Barnes.

Elle prit vivement le papier et lut : « Hurrah pour Susan Gaylord. Votre groupe préféré au concours Halfred Mead. Tâchez me retrouver ici New-York à leur bureau onze heures aujourd'hui. Retarde départ bateau pour vous. Barnes. »

Elle regarda Mark, à court de souffle.

— Jamais je n'aurais cru... Bien entendu, je n'irai pas...

— Bien entendu, tu iras ! s'écria Mark. Dépêche-toi de te préparer. Je serai en retard, pour une fois.

Elle s'obstina :

— Je n'aurai pas un instant de tranquillité, te sachant souffrant.

— Mais je te répète que je n'ai rien. Tu reviendras au plus tôt ; j'irai te chercher et je rentrerai me reposer.

Elle sourit, lui envoya un baiser, puis, d'un air pratique :

— Je crois qu'il n'y a pas à s'inquiéter pour les enfants ; j'ai tout installé avec Jane.

— Tu es une mère parfaite. — Et elle sentit l'adoration dans son regard. Le train partait. — Oublie-nous pour l'instant. Jouis pleinement de ta journée, chérie.

Elle lui fit des signes tant que sa grande silhouette dégingandée fut en vue. Puis le train contourna la colline et Mark disparut.

Dans le taxi, parmi le trafic, Susan sentit son cœur frapper de grands coups dans sa poitrine, comme une créature étrangère qui y eût été enfermée. Elle-même n'éprouvait pas la moindre excitation, mais ce cœur agité s'enflait et se démenait si fort qu'il faillit l'étouffer lorsqu'elle pénétra dans un bureau tranquille aux tapis épais.

— Quel nom ? demanda une voix indolente de derrière un tableau téléphonique.

— Susan Gaylord.

Une tête blonde apparut au-dessus du bureau et une jeune fille ahurie la dévisagea.

— Un instant. Asseyez-vous, je vous en prie !

Elle cria dans le transmetteur : « Miss Gaylord. Susan Gaylord. Oui, très bien. » Susan s'assit dans un fauteuil pelucheux et attendit. Le moment d'après, un jeune homme à la mine fraîche se précipita vers elle, les mains tendues.

— Miss Gaylord ! Nous comptions sur un télégramme de vous. Nous venons de prévenir David Barnes qu'il vienne immédiatement. Il errait tout à l'heure, il fulminait.

Susan se leva.

— Je n'ai pas songé à télégraphier, dit-elle timidement. Il m'a fait appeler et je suis venue.

Mais le jeune homme semblait à peine l'entendre. Il la tenait par le bras et la conduisait le long d'un couloir vers une pièce carrée, claire, pleine de meubles sombres.

— Asseyez-vous, asseyez-vous, disait-il. A propos, je suis Jonathan Halfred. Simplement le fils de mon père, rien de plus. A présent, parlez-moi de vous. Je ne peux pas vous dire à quel point nous sommes impressionnés par votre œuvre. Elle est parfaite. L'hôpital édifié en souvenir de mon père doit ouvrir au nouvel an et nous voulions un grand groupe dans l'immense hall carré de l'entrée ; nous ne trouvions rien d'assez grand, — je ne parle pas de cubage, je veux dire de sentiment, — et c'est alors que Barnes nous a envoyé votre chef-d'œuvre. Bien entendu, il sera coulé en bronze, formidable, deux fois la grandeur naturelle, au moins.

Ses façons chaleureuses, son enthousiasme, sa franchise, son air radieux l'entraînaient dans leur torrent. Elle le laissait déverser ses compliments, pêle-mêle. Les compliments ne la leurraient jamais, car elle savait par elle-même, par la sensation de ses mains, ce qui était réussi.

La porte s'ouvrit et David Barnes entra :

— Vraiment, dit-il, repoussant en arrière sa toison de cheveux gris, vous ne méritez pas votre chance. Mais vous en avez et je vous conduirai à bon port. Venez à Paris. Vous pourrez amener toute la smala, corps et biens. Mais vous m'entendez, jamais vous ne ferez de vraiment bon travail tant que vous ne l'aurez pas parquée quelque part, définitivement.

Elle ne lui prêtait aucune attention.

— Puis-je voir l'endroit où on placera mon groupe ? demanda-t-elle à Jonathan Halfred.

— Bien entendu ! fit-il plein d'entrain. Nous irons à l'instant. — Il prit le téléphone : — Dites à Briggs de se trouver à l'entrée, sur l'avenue, d'ici cinq minutes.

Et presque aussitôt, ils montèrent dans une auto fermée

à travers laquelle aucun son de la ville ne pénétrait. Susan n'en avait jamais vu de semblable. Elle se taisait, rigide, en approchant de la nouvelle construction, bâtisse reluisante qui n'était pas complètement terminée. Des portes de bronze ouvraient sur un hall immense éclairé d'en haut par une verrière ronde placée dans le toit. Elle suivit ses guides et se tint sur le seuil.

— Voici le groupe, dit Jonathan Halfred. Nous l'avons placé là, simplement pour juger de l'effet. Mais, tel quel, il est beaucoup trop petit.

Il retira le drap qui le recouvrait, et Susan vit ses personnages sous la lumière crue. Elle les examina comme si elle ne les eût pas créés, comme si elle se fût trouvée en face d'êtres indépendants et elle se tourna vers David Barnes :

— Il faut que je les fasse de nouveau, dit-elle.

— Vous êtes ridicule, fit David Barnes entre ses dents. Vous êtes ridicule, et rien ne vous arrêtera parce que vous êtes dans le vrai. Vous n'avez aucun besoin de moi. Je retourne à Paris.

Il s'en alla et descendit lourdement l'escalier. Susan s'adressa à Jonathan Halfred :

— Promettez-moi de faire détruire ce groupe et je vous enverrai quelque chose de vraiment bien.

— Mais... mais, fit-il.

Elle insista :

— Non. Promettez-moi, ce sera prêt à temps.

— Ça me semble de la pure folie, dit-il, encore tout ébahi, mais je le promets.

— A présent, je veux rentrer chez moi, déclara Susan.

— Oh ! vous resterez déjeuner ! s'écria-t-il.

— Non, il faut que je rentre immédiatement, que je commence. Je vois exactement ce que je veux faire.

Elle avait saisi les défauts du premier coup. Dans le train presque vide, elle y réfléchit calmement en se disant qu'elle saurait y remédier. Elle se rappela que Mark lui avait demandé de télégraphier son heure d'arrivée et que, malgré ses intentions, elle l'avait oublié. Elle le surprendrait. Elle revenait beaucoup plus tôt qu'elle ne l'aurait cru possible. Mais il était inutile de s'attarder après s'être rendu compte de ce qu'elle devait faire. Elle avait hâte de rentrer, d'aller tout

droit dans la grange et de se mettre au travail. En imagination, elle s'y trouvait déjà, modelant l'argile nouvelle.

Le train s'arrêta enfin, et elle descendit sur le quai désert, traversa la gare vide et suivit la route qui menait chez elle. Elle marchait très vite et retira son chapeau qu'elle tint à la main. Vingt minutes, quinze, dix, elle se trouva à la grille et souleva le loquet. Une auto inconnue stationnait à la porte, une petite auto grise, poussiéreuse.

Susan appela :

— John ! Marcia !

Elle s'avança vers le porche. La porte s'ouvrit et son père parut.

— Tiens ! papa, s'écria-t-elle joyeusement.

— Ma chérie, dit-il, très grave. Mark est très malade.

Debout sur les marches, elle le regarda fixement :

— Il était bien... fit-elle, la respiration coupée. Il était bien ce matin.

— Hal l'a ramené à midi, répondit son père. Lucile est venue en ton absence, on a couché Mark et on a fait venir le docteur. C'est la fièvre typhoïde.

Elle passa brusquement devant lui, monta l'escalier, et entra dans la chambre de Mark. Ce n'était déjà plus sa chambre. Une infirmière étrangère se trouvait assise à son chevet, où il reposait, le visage très rouge, les yeux mi-clos.

— Mark, mon chéri ! dit-elle.

L'infirmière se leva à son entrée et demanda :

— Mrs Keening ?

Mais Susan ne la voyait pas.

Mark passa sa langue sur ses lèvres sèches.

— De l'eau ! murmura-t-il à l'infirmière.

Elle lui apporta une tasse avec un peu d'eau. Il but et ferma de nouveau les yeux.

— Depuis combien de temps est-il dans cet état ? demanda Susan.

La terreur amollissait ses os et une nausée d'épouvante montait en elle comme une brume glacée.

— Il aurait dû être au lit depuis des jours, dit la nurse d'un ton net, pratique. Il se traînait, si bien qu'aussitôt arrêté il est tombé. Le docteur est en bas. Il a demandé à vous voir

à votre arrivée. Vous feriez mieux d'y aller et de laisser reposer votre mari.

Elle prit une cuvette et épongea le front et les mains du malade. Susan se leva lentement, elle alla dans sa chambre, lissa ses cheveux, lava sa figure et ses mains et descendit. Tout en agissant, elle obligeait son univers à se condenser autour de cette heure de catastrophe. Sa mère sortit de la cuisine, sa face ronde et ridée, toute plissée.

— J'ai envoyé Jane et les enfants à la maison, murmura-t-elle. Johnie pleurait sans arrêt.

— Oui, répondit Susan d'une voix très forte. Pourquoi les gens chuchotent-ils dès qu'il y a un malade dans la maison ? Mark ne va pas mourir.

Elle alla dans le salon où se trouvaient son père et le docteur, un jeune homme intelligent qu'elle n'avait jamais vu.

— Mrs Keening, votre mari est très malade, dit-il. Il y a une source d'infection à l'origine de son mal. Avez-vous fait analyser l'eau de votre puits ? Les puits, dans ces vieilles fermes, sont souvent contaminés.

— Non, convint-elle. Je n'y ai jamais songé.

Elle crut entendre le docteur qui se disait à lui-même : « Ce devrait être votre affaire de vous occuper de ces choses-là. »

— J'aurais dû y faire attention, reprit-elle. — Et, comme si elle se flagellait, elle déclara impitoyablement : — C'est moi qui ai désiré venir ici. Si nous étions restés où nous demeurions, ce ne serait pas arrivé.

Le médecin toussa de nouveau.

— Voyons, Susan, dit son père ; c'est absurde de parler ainsi quand le mal est déjà fait.

— J'ai voulu venir ici à cause de mon travail, ajouta-t-elle sur le même ton.

Le médecin se tut.

— Ça n'a plus d'importance, dit-elle vivement. — Elle s'avança sur son siège. — Mais à présent, que devons-nous faire pour lui ?

— Il faut le conduire à l'hôpital.

Susan sentait le plaisir qu'éprouvait le jeune médecin à la dominer. Il se leva :

— Je vais vous envoyer l'ambulance tout de suite, pour-

suivit-il, sans ménagements. D'ici là, prenez toutes les précautions possibles. Je vous préviendrai.

Il partit. Susan regarda son père.

— Je ferais mieux de voir ce qu'il nous reste à organiser, dit-elle, très agitée.

En se dirigeant vers la porte, elle s'arrêta et embrassa les épais cheveux blancs sur la tête paternelle. Les paroles qu'elle venait d'entendre se répercutaient en elle dans le désarroi de son esprit. Elle ne savait plus à présent ce qu'elle aurait dû faire ou être. Sa vie s'était écoulée, naturelle et inconsciente, comme celle d'un enfant. Et, la femme qu'elle était, Mark l'avait aimée. De cela seul, elle se sentait certaine.

La maison était si tranquille que le bruit des machines qui foraient un nouveau puits ne faisait qu'accentuer le silence. Susan avait tout de suite demandé qu'on scellât l'ancien puits. Personne ne boirait plus de son eau. Elle s'était installée chez ses parents jusqu'à la fin des travaux.

Jour après jour, elle s'obstinait à croire que Mark saurait rassembler ses forces et guérir. Elle avait besoin de lui. Il le savait, elle le lui répétait sans cesse :

— Mon chéri, tout est arrêté jusqu'à ce que tu reviennes à la maison. Nous t'attendons.

Lorsqu'une lettre arriva de New-York, elle la posa sans l'ouvrir sur son bureau. Elle ne pouvait songer à distraire de Mark le moindre instant de sa vie. Quand il ne lui était pas permis d'être avec son mari, elle voulait au moins penser à lui. Elle craignait de se mettre au travail de peur de l'oublier.

— C'est un cas extraordinaire, dit enfin le médecin. La maladie ne suit pas son cours normal vers un point critique. Et il n'y a aucune amélioration.

— Mark ne va pas plus mal ? demanda Susan, obstinée.

— Il n'y a pas de temps d'arrêt, chez les humains, répondit le médecin. Le manque d'amélioration implique un recul.

Un jour, sans raison apparente, Mark se sentit mieux. En voyant entrer sa femme, il ouvrit les yeux et demanda :

— Comment vont les petits ?

— Ils sont bien, sauf qu'ils aspirent à ton retour, comme nous tous.

— Je suis encore fatigué, dit-il d'une voix très faible.

— Oui, repose-toi, dit Suzan, réconfortante. Repose-toi tant que tu voudras, seulement pense à nous.

Il sourit et demanda au bout d'un moment :

— Qu'as-tu entrepris ?

— Rien, répondit-elle vivement. Je ne pourrai rien faire avant que tu ne sois là. Il faut que je te sente chez nous et bien portant.

Il dit encore de sa voix lente, de plus en plus faible :

— Que feras-tu... alors ?

— Je recommencerai mon groupe, chéri, mais seulement quand tu seras complètement guéri.

— La femme détournait son regard, n'est-ce pas ? murmura-t-il.

— Oui, dit-elle, tout bas.

Mark se tut. Il ferma les yeux, puis, brusquement, tandis que Susan contemplait son visage silencieux, il détourna la tête vers le mur et, doucement, il mourut.

Comment avait-il pu partir si vite, si insensiblement ? Si elle s'était imaginé qu'il avait en lui cette idée de mort, elle l'aurait retenu, l'aurait saisi, lui aurait crié pour chasser cette pensée loin de lui. Lorsqu'elle cria, il n'était déjà plus là. L'infirmière se précipita.

— Quoi... comment ! dit-elle.

— Vite...

Susan haletait. Mais tout fut inutile. Il leur avait échappé sans effort, sans hâte ni précipitation, par simple lassitude.

Le médecin était là. Ses mains agiles tâtèrent la poitrine de Mark, les yeux, le pouls, les mains. Il remonta le drap sur son visage.

— Vous feriez bien de rentrer chez vous, Mrs Keening. Dois-je appeler votre père ?

— Non, dit-elle, non.

— Venez vous étendre dans l'autre chambre, chère madame, dit l'infirmière.

— Non, répéta Susan.

— Dois-je appeler un taxi ? demanda le médecin.

Il se montrait bienveillant, mais Susan sentait qu'il était pressé d'aller à ses occupations, n'ayant plus rien à faire ici.

— J'ai mon auto, dit-elle.

— Ne vous préoccupez en rien des détails. Je vais téléphoner à votre père. Je suis désolé, Mrs Keening. Nous avons fait notre possible. Il manquait, je crois, une certaine énergie, peut-être... on ne sait pas... enfin, si vous voulez bien m'excuser...

Elle put enfin se retourner. Elle descendit d'un pas assuré jusqu'au hall et sortit au soleil de cette riche journée d'octobre. Elle grimpa dans la petite auto grise et rentra chez elle. Elle ne dirait rien à personne. Les autres s'en chargeraient. Elle n'avait qu'un désir, c'était de rentrer, de monter dans la chambre que Mark et elle avaient habitée tous les deux ; elle fermerait sa porte à tout le monde. C'était impossible qu'il eût déjà complètement quitté la demeure où ils avaient vécu ensemble.

Tout était immobile lorsqu'elle atteignit la grille. Un bruit rythmé manquait à ses oreilles sans qu'elle pût le définir. Elle s'arrêta un instant, au milieu du sentier, cherchant à se souvenir. Pourquoi l'air brillant et calme était-il à ce point silencieux ? A ce moment, un ouvrier revêtu d'un « bleu » contourna la maison et cria d'une voix forte et joyeuse :

— Eh bien ! madame, nous avons atteint l'eau voici une demi-heure ! Oui, madame, à deux cents pieds de terre, cinquante pieds dans le roc, il y a une source régulière de l'eau la plus limpide, la plus délicieuse que vous ayez jamais vue ou bue !

Il lui tendit une coupe d'eau.

— Trop tard ! répondit-elle.

Elle le laissa, rentra vite dans la maison et referma la porte tandis qu'il restait à la regarder fixement.

Les gens sont si bizarres ! Ils croyaient la consoler par leur seule présence, leur nombre, ou du moins lui faire oublier qu'il était mort. Ils accouraient en foule, la voir et bavarder soigneusement sur d'autres sujets.

— Si je peux vous être utile en quoi que ce soit, pour la maison..., disaient-ils.

Chaque soir, on venait chez elle. Lucile n'y manquait guère et laissait Hal avec les petits. Elle s'appliquait à bavarder de son mieux sur les faits de sa journée, de celle des

amies, sur ce que Susan devrait faire pour « distraire sa pensée d'elle-même ».

— Bien entendu, je sais que pour le moment ça ne te dit rien, Sue, mais dès que tu en sentiras la force, tu devrais te remettre dans le club de bridge. Elles le disent toutes. Il y a tant de choses que tu pourrais faire pour remplir tes journées, Sue!

— Oui, répondit Susan d'un air vague.

Une lune énorme parut effleurer le bord de la grange. La première pleine lune depuis la mort de Mark! Ils l'avaient toujours regardée se lever. Même par les froides nuits d'hiver, ils sortaient en courant avec leurs manteaux. Ils frissonnaient, avalaient l'air glacé et riaient : « Nous ferons ça tant que nous vivrons », avait dit Mark...

Lucile garda le silence un instant. Elle cherchait un sujet de conversation. Susan s'en aperçut et dit doucement :

— Vous êtes tous si gentils pour moi! Je me sens mieux et je crois que je dormirai cette nuit.

Lucile se leva vivement et l'embrassa très affectueusement.

— Alors je vais te dire bonsoir, Sue chérie. Je te reverrai demain. Il y a un magnifique feuilleton qui commence dans une revue illustrée. Je te l'apporterai.

Elle ferma la grille d'un geste prompt et Susan entendit le grincement du débrayage au départ. Puis, comme à la fin de chaque journée, la nuit tomba sur elle. Il y avait toutes ces heures à vivre jusqu'au jour. Elle aurait pu monter se coucher, mais il lui était moins pénible de songer à Mark ici, de rester dehors éveillée qu'enfermée dans l'intense solitude de cette chambre. Elle revit chaque trait du visage de Mark...

Ce souvenir lui rappela le buste qu'elle n'avait jamais achevé. Elle n'y songeait plus depuis des mois. Mais, ce soir, elle fut prise d'un désir intolérable de le regarder à l'instant même, de sentir ses doigts passer sur les traits de ce visage. Elle vint à la cuisine, prit une lampe à huile, des allumettes, traversa le bout de gazon éclairé par la lune, et pénétra dans l'immense obscurité de la grange.

Elle alluma la lampe, la posa sur une caisse et se dirigea vers l'étagère que Mark avait fait placer à l'extrémité de la grange. Ses doigts, qui en tâtaient les bords

rugueux, rencontrèrent les formes si connues du buste. Elle apporta la tête d'argile à la lumière et retira le linge qui l'enveloppait. Le visage de Mark reposait entre ses mains ; elle le tint, le contempla à genoux. Il était devenu ressemblant. Grâce à la mort, il était enfin achevé. Elle le tenait, le contemplait, puis, au bout d'un moment, elle se pencha et appuya sa joue contre la joue d'argile. Elle la sentit, froide contre sa chair à elle, chaude et douce, et les lèvres restaient immobiles. Enveloppant de nouveau le buste, elle le mit dans le creux de son bras, prit la lampe, et posa la tête d'argile à sa place sur l'étagère.

A ce moment-là, elle aperçut la silhouette courbée du nouveau-né et l'impression d'une autre mort s'abattit sur elle. Elle n'aurait plus d'enfants, à présent que Mark était parti. Elle n'y avait pas encore songé, mais ce bébé pétri par elle dans la glaise lui rappela tout. Aussitôt, elle prit conscience de sa solitude dans l'immensité de cette grange. Elle posa la lampe et resta debout, terrifiée par cet isolement. On ne l'entendrait pas appeler. Jane et les enfants dormaient et ne se réveilleraient pas. Personne ne se souciait de savoir où elle était, comme l'eût fait Mark.

— Je suis absurde ! dit-elle enfin, tout haut, — et sa voix se répercuta dans le vide. Elle entendait se heurter les sons creux des échos. — Il faut que je fasse quelque chose avec mes mains, ou je deviendrai réellement folle.

Son regard erra. Là, devant elle, sur l'étagère, la patiente argile attendait. Elle la prit, la pétrit, et lentement le contact familier de cette pâte raviva ses souvenirs. Elle avait promis de recommencer son groupe. Une pile de lettres était sur son bureau et plusieurs jours auparavant elle avait reçu un télégramme resté sans réponse. A mesure qu'elle travaillait, les choses lui revenaient graduellement à l'esprit. Elle n'avait pu s'y mettre, ni même y songer tant qu'elle maintenait Mark en vie. A présent, les sensations du toucher l'éveillaient peu à peu d'une léthargie. Son corps n'avait pas dormi, mais quelque chose en elle somnolait, comme mort. Moins mort que ne l'était Mark, cependant. Car, à présent, par l'entremise de ses mains, à travers os, veines, nerfs et muscles, le désir s'agitait ; l'ancien désir vorace, encore semblable à un courant électrique. Elle travailla rapidement avec une terrible

énergie, comme si un obstacle, longtemps, l'en avait empêchée et que cet obstacle eût disparu. Elle oublia sa peur. Elle oublia tout jusqu'à l'aube.

Et lorsque l'aube se leva, elle dut s'arrêter. Elle revint à la maison, lentement, les chevilles mouillées par la rosée, et les cheveux remplis de brume ; elle se baigna, se coucha et dormit, comme grisée de vin.

Au réveil, elle ne put se mettre au travail. Elle avait froid, à force de lassitude, et cependant il lui était impossible de rester couchée. Il lui fallut quand même se lever, s'habiller et laisser la journée reprendre son cours...

Elle allait parfois dans la maison de son enfance pour y jouer du piano. Un jour son père déclara :

— Je vais t'envoyer ce piano. J'ai le mien en haut, et nous ne tenons plus à la musique dans cette maison depuis ton départ.

— Bien entendu, Susan pourra l'avoir, dit la mère qui paraissait légèrement contrariée, mais tu ne devrais pas dire que je n'aime pas la musique : une jolie mélodie me fait toujours plaisir.

Il ne lui répondit pas ; il ne lui répondait jamais ; et le piano arriva chez Susan. Elle lui en eut de la reconnaissance, car la musique l'aida à passer quelques heures de la journée.

Un matin qu'elle jouait, elle entendit la sonnette tirée sans merci. Jane se précipita pour voir ce qui se passait. Susan l'écouta demandant d'un ton raide :

— Je vous prie d'enlever votre manteau ici, monsieur.

L'instant d'après, elle entrait sur la pointe des pieds et murmurait, indignée :

— C'est ce jeune garçon, simplement, qui venait à cheval, dans l'ancienne maison... Quel besoin d'arracher la poignée de la sonnette !

La voix de Michaël retentit du hall :

— Susan, où êtes-vous ? Je suis désolé !

Elle sortit du salon et il lui apparut dans son manteau de fourrure brune, énorme, transformé ; mais, lorsqu'il enleva sa pelisse d'un geste brusque, il redevint svelte et seulement très grandi.

— Nous sommes ici, à la campagne, pour quelques jours, dit-il, le visage beau et aimable. — Il se pencha et l'embrassa

légèrement sur les deux joues. — Laissez-moi m'asseoir à votre feu et racontez-moi comment... Mais ne me dites rien de triste, car j'ai appris tout ça ; parlez-moi de votre travail.

Il avança le fauteuil bleu près de la cheminée et causa à sa manière, un peu étrangère. Il avait été si longtemps absent qu'on ne pouvait guère définir sa place en ce monde. Mais il donnait à la pièce une atmosphère chaude, brillante et gaie. Susan se pencha pour ajouter une bûche au feu ; avant qu'elle n'ait pu l'atteindre, il s'en était emparé et arrangeait les braises ; ses mains promptes et fermes maniaient habilement les pincettes. Il était sincère, il était frais, jeune, et faisait tout rebondir, donnait de la réalité à ce qui l'entourait, salon, maison, voix des enfants dans l'escalier, flammes dansantes, lumière de la lampe et rideaux tirés. Et ce dont il s'entretenait devenait réel.

— J'ai aperçu Dave, l'autre jour, à Paris, disait-il, — et aussitôt Susan vit reluire Paris devant ses yeux, ville remplie d'êtres vivants. — Il vous attend un de ces jours, ajouta-t-il.

Elle sourit sans répondre. L'idée qu'elle pourrait quitter la maison où Mark et elle avaient vécu ensemble ne lui était pas venue.

— J'ai été à Constantinople, dit-il, prendre des vacances, simplement, et l'hiver dernier je suis allé aux Indes, pour peindre l'Himalaya. J'avais envie de peindre des montagnes : pas les Alpes, parce que de nos jours il y a des gens qui grouillent sur tous les sommets, mais des neiges qu'aucun pied n'a foulées. Dans l'Himalaya, on en trouve. A mesure qu'on tente d'escalader ces hauteurs-là, on les voit presser leurs têtes de plus en plus haut.

Elle l'écouta qui lui racontait ses voyages. Il était allé à Constantinople et aux Indes. Elle avait oublié qu'il existait un monde, et il l'étalait devant elle.

— J'ai envoyé mes toiles à la maison, continua-t-il, et j'ai été peindre en Chine... des personnes, cette fois-ci. Pas ces vieux sujets de riches mandarins, Sue, mais des femmes comme des flèches, comme des odalisques, comme... comme de minces statuettes d'ivoire... des femmes modernes. Il n'y a rien de plus merveilleux à peindre en ce monde... Attendez que ces vieux bonzes de l'Académie les aient vues !

Il parla ainsi longtemps. Puis, tout d'un coup, il se leva brusquement :

— Il faut que je parte. J'ai été ravi de vous revoir, dit-il très vite.

Elle l'accompagna dans le hall. Il se plongea dans son grand manteau de fourrure et s'en fut. Jane, qui mettait le couvert des enfants, regarda par la fenêtre :

— Un jeune homme désagréable et vaniteux, marmotta-t-elle. Pas du tout le genre qu'une femme aime avoir près de soi.

Susan demeura songeuse toute la journée. Le soir, après le dîner, elle mit son manteau, sortit de la maison, et traversa le terrain gelé, neigeux, jusqu'à la grange. Elle alluma la lampe, mit une allumette sous le bois, dans le grand poêle de tôle qu'elle avait acheté et placé là. Très vite, il donna un cercle de chaleur dans lequel elle se tint. Elle travailla jusqu'à minuit, sans un instant de repos, consciente de la puissance qui émanait d'elle, coulait le long de ses bras, de ses mains. Cet homme, cette femme, ces enfants... Elle connaissait intimement leurs corps, elle les créait comme si leur surface recouvrait de la chair, et cette chair, des os et des organes de vie.

A minuit, on distinguait nettement les personnages dont elle venait de modeler la forme. Il ne restait qu'à terminer ce qui, déjà, ressortait de façon bien nette. En les examinant, elle s'aperçut que ses statues étaient tirées de sa propre vie. Instinctivement, elle avait donné à l'homme l'aspect de Mark et elle se reconnut dans le mouvement de tête de la femme. Vite, elle s'approcha et regarda le visage de l'homme au-dessus d'elle. C'était bien celui de Mark. Quelle chose étrange ! Lorsqu'il était en vie, elle n'avait jamais réussi à lui donner cette apparence ! Car la tête qu'elle avait faite n'était qu'un masque de mort. Et maintenant qu'il n'était plus, elle le retrouvait ici, vivant, avec l'expression si connue d'elle, un peu craintive, dépourvue d'audace, mais bienveillante, pleine de bonté et même d'une force de bonté. La femme détournait toujours les yeux.

Susan songea que si Mark était là, il souffrirait amèrement.

« C'est nous que tu as faits », dirait-il lentement ; et puis,

il demanderait : « Pourquoi ton regard s'éloigne-t-il de moi, Sue ? »

Mais Mark ne reviendrait jamais pour dire ces choses.

Lorsque la souffrance aiguë qui la frappa s'éteignit, entra dans l'ombre, Susan se souvint; elle songea : « Il ne souffrira plus désormais » et encore : « Je l'aurais fait souffrir mainte et mainte fois, car tout ce que je crée est pris dans ma vie. Je ne possède pas d'autres éléments. »

Elle éteignit la lampe, étouffa de cendres les braises du poêle, recouvrit son groupe d'un vieux drap, et sortit. Le ciel était noir, mais la neige luisait faiblement dans l'obscurité. Il n'y avait pas de vent. Susan s'arrêta un instant, consciente de la plus intense solitude.

« Suis-je née pour être seule ? songea-t-elle. L'air la frappait, froid et sec, tandis qu'elle marchait dans la neige. Cette nuit-là, elle resta longtemps éveillée. La pensée lui venait que Mark se trouvait à l'abri de toute peine qu'elle aurait pu lui causer. Inutile de se tourmenter : « Il faut que je fasse attention... ne pas répéter ce que je disais hier. J'ai vu ses yeux s'assombrir... Il faut patienter. » Maintenant, elle pouvait s'élancer sans réfléchir, suivre son chemin, puisque l'amour reposait dans la tombe et que ce qu'elle était ne le ferait plus souffrir. Si parfois un sentiment de désolation s'emparait d'elle, à d'autres moments elle ne voyait que sa liberté. C'est dans cette liberté qu'elle acheva son groupe. Et c'est ainsi qu'elle accepta la solitude.

III

Son groupe une fois terminé, elle se prépara à l'expédier. Elle était heureuse que son travail ne fût pas uniquement une œuvre d'art, mais aussi de technique. Il coulait en effet dans ses veines d'autre sang que celui du musicien, son grand-père. Son aïeul maternel avait été menuisier et constructeur de maisons. Sa science robuste, sa connaissance des outils et de la manière de s'en servir se retrouvaient chez elle, dans la façon dont elle savait apprécier le bois, la pierre et les beaux outils. Elle en possédait peu, mais n'en avait jamais acheté de médiocres et à bon marché. A mesure qu'elle travaillait, elle se rendait mieux compte de ceux qui lui

manquaient et dont elle se fournirait aussitôt que possible. Elle jouissait du don de savoir employer des matériaux rudes et ordinaires et de les tailler, de leur imprimer une forme avec ses mains autant qu'avec son cerveau.

Elle emballa ses statues pour les expédier par bateau. Un charpentier lui avait fait un cadre en deux parties d'après ses indications. Une fois chaque personnage entièrement protégé, elle plaquerait sur le groupe ces deux moitiés, à la manière d'une coquille, et les réunirait par de longues planches clouées.

Lorsqu'elle vit la caisse installée dans le camion, se balancer le long de la route poussiéreuse de campagne, il lui sembla que tout le monde était parti et qu'on l'avait laissée seule. John et Marcia avaient couru au dehors pour voir le camion. Ils s'arrêtèrent près d'elle. John dit à Marcia :

— Retournons au bateau.

— Quel bateau ? demanda Susan.

— Un que nous fabriquons.

— Où ça ?

— Dans le verger, fit-il avec impatience. Tu n'as pas l'habitude, maman, de poser tant de questions !

Sans attendre la réponse, il sautillait à travers le gazon en suivant un dessin mystérieux inventé par lui.

— Je vais avec John, déclara Marcia.

Susan les suivit des yeux, fière de ses enfants, un peu triste, séparée d'eux en quelque sorte. Elle serait incapable, malgré ses efforts, de prendre auprès d'eux la place de leur père. Le don qu'avait Mark d'entrer dans leur petit monde affairé, lui était refusé.

Elle retourna à la grange, nettoya les débris de son modelage, balaya, essuya et mit de l'ordre. Lorsqu'elle sortit, à midi, tout était prêt pour un travail à venir, et elle ne ferma pas le portail à clef.

Elle s'agitait, cherchant en elle-même l'œuvre à commencer, car le travail lui était devenu une nécessité. Elle fit une longue promenade cet après-midi-là, et questionna tout ce qu'elle voyait : le laboureur à sa charrue dans un champ, un faucon déchirant un lapin mort, un faisan que la peur chassait du nid, ce nid à ses pieds, tas d'herbe informe, creusé au centre, qui contenait deux œufs bruns. Mais elle ne trouvait aucun profit à photographier ces formes exté-

rieures. Les choses ne pouvaient acquérir, n'auraient de personnalité intégrale que si elles provenaient d'une nécessité intérieure de son être.

Elle avait erré sans s'en douter jusqu'à la forêt. Au-dessus de sa tête, les jeunes feuilles donnaient déjà de l'ombre et les mousses étaient vertes sous ses pieds. Elle se baissa pour ramasser une fougère dont la vrille bouclée était douce comme des cheveux d'enfant, puis elle s'avança vers le ravin. Assise sur un rocher, elle contempla l'étroit torrent vert qui roulait parmi les rocs noirs. Ces arbres et ces nuages, ces fragiles fougères n'étaient pas des sujets qu'elle pût exploiter. Il lui fallait de puissants modèles. Les humains dans leur essence, dont le corps n'est que la forme, c'était là sa matière. « Il faut que je parte et que je rencontre des gens », songea-t-elle. Et la description de ces mondes peuplés, jamais visités par elle et dont Michaël l'avait entretenue, lui revint à l'esprit. « J'ai vu très peu de choses, se dit-elle. Je me demande pourquoi j'ai été si heureuse ? »

Elle se leva, effrayée. Il lui fallait sortir de cette forêt avant la nuit tombée. Hâtant le pas, elle se trouva bientôt, à sa grande surprise, loin des arbres et à l'extrémité de la rue où Mark et elle habitaient autrefois. Leur première maison se dressait devant elle, fermée, négligée, et le jardin rempli de mauvaises herbes. Personne ne les avait remplacés. Elle considéra cette demeure avec d'autres yeux. « Comment ai-je jamais vécu dans cette petite maison ? »

Elle descendit rapidement la rue dans le crépuscule. Un instant ses yeux se portèrent sur la maison de Lucile. Les stores étaient levés et tous se trouvaient réunis autour de la table du souper. Lucile, debout, coupait tranche après tranche du pain. Susan détourna la tête et poursuivit son chemin.

Ce soir-là, elle écrivit à David Barnes : « Je veux m'en aller. » Elle s'interrompit, regarda, à travers la fenêtre, un délicat croissant de lune, puis ajouta : « Et cela pourrait aussi bien être à Paris, puisque vous y êtes. »

La lettre terminée, timbrée et fermée, elle descendit la petite allée et plaça l'enveloppe dans la boîte du facteur. Elle rentra ensuite et dormit, cette nuit-là, comme elle ne l'avait pas fait depuis la mort de Mark.

Le lendemain matin, elle se réveilla avec un sentiment

d'excitation, le cœur léger. Elle fredonna un peu en s'habillant et annonça à Jane, lorsqu'elle descendit :

— Nous allons tous à Paris !

Jane leva les yeux de dessus son fourneau :

— Je suis malade comme un chien, sur mer, madame... Paris ! J'ignore la langue : comment fera-t-on les commissions?

— Qui habitera notre maison ? demanda Marcia.

— Personne, dit Susan. Nous la fermerons à clef.

— Ne reviendrons-nous jamais ?

— Je n'en sais rien...

Après son déjeuner, Susan alla prévenir ses parents. Ils étaient encore à table. Sa mère lui dit :

— J'aimerais que tu me confies les enfants. Dans ces pays étrangers la nourriture est si bizarre !

Susan réfléchit un instant. Elle ne pouvait se séparer de ses enfants. Ils représentaient son unique foyer. Elle refusa l'offre de sa mère.

— Paris, répétait son père... Paris ! J'ai toujours espéré y aller un jour.

Les nouvelles firent le tour de la petite ville.

Lucile offrit à Susan une réunion de bridge. Les exclamations fusaient de toutes parts : « Quel courage, Sue ! — Avec les enfants ! — Je dois dire que je vous envie ! — Paris est si captivant ! — Nous serons heureuses d'avoir des nouvelles, Susan ! »

— Que feras-tu là-bas ? demanda Lucile.

Elle engraissait. En découpant un gâteau de teinte foncée, elle fit une petite moue et lécha son index auquel un peu de sucre restait collé. Puis elle oublia Paris :

— Voilà, mesdames ! s'écria-t-elle. C'est un gâteau exquis, bien que ce ne soit pas à moi de le faire remarquer.

Les jeunes femmes ne songeaient plus à Paris, ni à quoi que ce fût en dehors de leur existence. Elles s'écriaient :

— Tu as toujours fait des gâteaux mirifiques, Lucile !

Susan, assise, les écoutait, les examinait, admirant les jolies robes, les jolies mains qui s'agitaient parmi les cartes. Souvent, le matin, elle avait interrompu son travail pour regarder une bande de petits oiseaux, rassemblés et gazouillant à qui mieux-mieux, avec des bruits variés, trop faibles pour tenir de la musique ou du langage parlé.

— Bien entendu, je vous enverrai à chacune des cartes postales illustrées, promit-elle. — Et, souriante, elle ajouta : — Il faudra m'écrire et me raconter comment vos enfants grandissent et tout ce qui se passe en ville.

— Nous n'y manquerons pas, Sue chérie. Bonne chance, Sue... Oh ! il faut que je me dépêche, Larry sera rentré... Bon Dieu ! déjà six heures ! Tom va mourir de faim ! Adieu, Sue ! Au revoir, chère Sue.

— Adieu... adieu ! leur dit-elle.

Ils partirent pour New-York tous les quatre. Elle les conduisait et, chaque fois qu'elle se retournait, elle voyait la fidèle Jane, avec son air usé, une main d'enfant dans chacune des siennes, le regard buté et anxieux.

Pendant les quelques heures qui précédèrent le départ du bateau, elle emmena Jane et ses enfants à l'hôpital d'Halfred, et, avec une certaine timidité, leur expliqua :

— Vous voyez : c'est là, sous cette grande verrière ronde, qu'on mettra le groupe que j'ai fait.

— Eh bien ! merci, fit Jane, promenant un regard vide autour du grand espace.

— Regarde, maman ! s'écria John. Un homme avec des ballons.

— Où ça ? cria Marcia.

— Là, là !

— Je vais vous en donner, dit tranquillement Susan.

Et elle se retourna pour les acheter.

Dans la cabine, elle rangea les pyjamas, les brosses à dents, et compta l'argent. Elle avait celui de son prix et avait tiré de la banque la moitié de la somme de l'assurance de Mark. Cela devait suffire, sous la gestion de Jane, à les faire vivre un an. Pendant cette année-là, il lui faudrait gagner suffisamment pour la prochaine. La porte s'ouvrit et Jane se tint sur le seuil, une pâleur verdâtre répandue sur son visage.

— Nous quittons le port, dit-elle d'une voix faible. Il faut que j'aille m'étendre. — Elle poussa les enfants devant elle. — Vous ne les oublierez pas, madame, en vous mettant à rêver ?

— Non. Je ne rêverai pas.

— Il faut les tenir, fit Jane cramponnée aux deux petits et la tête appuyée contre le montant de la porte.

— Certainement, dit Susan.

Elle regarda par le hublot. Le bateau avait levé l'ancre et avançait lentement vers la mer.

*
* *

— Eh bien ! Susan Gaylord, dit David Barnes, vous voilà enfin ici !

Le train glissa vers l'arrêt dans la grisaille d'un Paris matinal, et aussitôt la tête du sculpteur apparut à la portière.

— Vous avez toute la smala ! ajouta-t-il. Allons, venez. J'ai retenu une chambre pour vous dans une pension de famille, et je pense que vous en obtiendrez une deuxième. Je vous croyais seule. Je n'aurais jamais imaginé que vous traîneriez vos gosses avec vous.

Il les conduisit à une grille, mit les doigts dans sa bouche, lança un coup de sifflet aigu et un taxi surgit de la brume.

— Entassez-vous là-dedans, dit-il.

Lorsque tous furent montés, il se fit aussi petit que possible à côté de Susan et hurla l'adresse au chauffeur.

— Tout est prêt pour vous, dit-il à Susan. Vous irez chaque matin, à huit heures, au studio. Voilà l'endroit. J'ai inscrit les directions là-dessus. Et vous y travaillerez avec cet homme. Il vous apprendra un million de choses que vous ignorez encore. L'après-midi, pour le moment, vous viendrez chez moi en qualité d'apprentie. Je ne vous ai jamais fait travailler jusqu'ici. Je vous ai traitée en femme. A partir de maintenant, c'est fini, vous n'êtes plus femme. Vous êtes sculpteur. Sommes-nous d'accord ?

— Tout à fait, répondit vivement Susan.

— C'est bon, grommela-t-il. Et quand la voiture fut arrêtée, il s'enfonça dans le brouillard à pas pesants.

Jane interrompit la grosse Française brune qui les accueillit :

— Où allons-nous, madame ? demanda-t-elle.

— Nous allons déjeuner, puis vous garderez les enfants et j'irai à la recherche d'un endroit où nous puissions demeurer.

Quand elle les eut installés, elle sortit dans la longue rue sinueuse, visita chaque maison qui portait un écriteau : « à louer ». Elle écouta les explications interminables et véhémentes : le soleil pénétrait par telle fenêtre, même en hiver ; d'ici on n'entendait jamais le bruit des charrettes à l'aube, ni

les cris des vendeurs, et cette pièce, qui paraissait sombre, était miraculeusement fraîche en été et chaude en hiver. Mais elle ne se voyait chez elle nulle part.

A l'extrémité de la rue, les hautes maisons étroites s'écartaient tout à coup pour entourer un petit carré de gazon. Et là, sous un unique marronnier, un vieux général en pierre grise était assis. On l'avait sculpté dans du granit naturel. L'artiste n'avait pas dû savoir très bien manier ses outils, bien qu'il eût travaillé avec amour, mais il y avait de la tendresse et de la bonté dans les traits de ce visage. Les moineaux perchaient en masse sur sa tête et sur ses épaules. Un pigeon avait construit son nid dans le creux du bras. Au sein de cette ville brillante, affairée et négligeante, le vieillard se trouvait en exil, et seuls les oiseaux lui prêtaient attention. « J'aimerais assez habiter auprès de lui, se dit Susan. Les enfants s'amuseraient là et Jane s'asseoirait avec son ouvrage sur ce banc vide. »

Elle traversa la chaussée et examina soigneusement les maisons. Au-dessus d'une petite pâtisserie, elle vit une pancarte annonçant des chambres à louer, et elle entra. Derrière son étalage de pains et de gâteaux, une femme proprette et menue, en cheveux blancs, lui fit un aimable signe de tête. Elle fit monter à Susan un escalier raide et étroit et la mena dans quatre petites pièces très propres, qui communiquaient les unes avec les autres. Par la fenêtre, on apercevait la tête penchée et fière du vieux général.

— Pouvons-nous entrer tout de suite ? demanda Susan.

— Bien sûr ! Le plus tôt sera le mieux.

Il y avait deux chambres. Jane prendrait la plus grande avec les enfants. Elle installerait un paravent pour John et se réserverait la plus petite pour elle seule.

Introduite le lendemain matin dans l'atelier que lui avait indiqué Barnes, Susan pénétra dans une longue salle remplie de statues de marbre et de formes voilées. Les minutes s'allongeaient, interminables, pendant cette attente. Elle se mit à marcher de long en large, mais personne ne parut. Les fenêtres étaient hautes et elle n'apercevait que les cimes vertes des arbres.

Soudain, un grand échafaudage, à l'extrémité de la salle, attira son regard. Elle s'avança, pleine d'intérêt, et aperçut

à l'intérieur un bloc de marbre formidable à demi sculpté avec une tête énorme, audacieuse. La tête et les épaules d'un géant étaient équarries en lignes rudes et sûres. Elle considéra ce bloc, impressionnée par son immensité, puis, incapable de se retenir, elle escalada l'échelle jusqu'au haut de l'échafaudage. Là, sur la planche supérieure, des outils se trouvaient étalés, rangés en ordre. Son cœur bondit à cette vue, et elle les souleva avec soin, l'un après l'autre. C'étaient de vrais outils, délicats, et trempés de façon à combler le rêve de n'importe quel sculpteur. Elle s'empara d'un ciseau et d'un maillet, se pencha vers la tête gigantesque, et donna un ou deux petits coups de ciseau. C'était comme si l'on peignait avec un pinceau, le coupant mordait si finement, avec une telle précision ! Où donc pourrait-elle se procurer de semblables outils ?

— Descendez, lui dit-on, tout d'un coup.

La voix était si douce et tranquille que Susan fut à peine surprise. Elle abaissa son regard à travers l'échafaudage et aperçut une tête levée vers elle, énorme, et barbue.

— Descendez, répéta-t-il.

Elle replaça soigneusement les outils, descendit et se trouva face à face avec un vieillard gigantesque revêtu d'une blouse marron. Lui-même était aussi brun qu'une loutre, la peau, les yeux, seule la barbe étalée était blanche.

Sa voix jaillit, soudain formidable :

— Alors, mademoiselle, vous terminez cette tête à ma place ! Une jeune fille que je ne connais pas, que je ne reçois qu'à cause de mon ami Barnes, entre et daigne finir mon travail à ma place. Je vous remercie, mademoiselle !

— Où pourrais-je me procurer de semblables outils ? demanda Susan. Il me les faut.

— Et maintenant, vous voulez me prendre mes outils !

— Je vous en prie, dit Susan.

Il souffla, farouche, toussa, puis devint subitement raisonnable :

— Enfin, ma chère, pourquoi êtes-vous venue ?

— Pour apprendre, simplement.

— En ce cas, dit-il gravement, la tâche est interminable. Remontez là-haut et apportez-moi les outils. Nous commencerons par eux.

Et, deux heures durant, il lui parla outils.

Pendant des semaines, Susan travailla de ses mains plutôt que de son cerveau. Barnes l'avait emmenée à plusieurs reprises chez son fondeur. Il ne laissait jamais, comme d'autres sculpteurs, terminer le bronze par l'artisan. Ce fut de lui qu'elle apprit à tenir le chalumeau. Il ne pouvait prendre aucune nourriture avant de savoir si le travail était réussi. Aidé de Susan, il frottait les surfaces lisses, les faisait reluire et briller, morceau par morceau. Et ce n'est qu'une fois l'ouvrage fini qu'il rugissait, criant qu'il mourait de faim. Il mettait son chapeau de travers, s'élançait au dehors, et revenait avec un gros bifteck qu'il faisait griller sur les charbons et partageait avec elle.

— Je veux avoir un atelier à moi, lui dit-elle, un jour. Vous êtes bien gentil de me laisser venir ici, mais à présent je veux travailler sérieusement. J'ai besoin d'être seule.

— Je me demande ce qui vous fait croire que vous en savez si long, marmotta Barnes.

Il était d'humeur très vive, ces jours-là, de plus en plus convaincu qu'il lui faudrait retourner en Amérique pour son prochain Titan, car ce Titan devrait être un contemporain.

— Je vais être obligé de partir, gémit-il. Edison ne viendra pas ici. Alors, vous pourrez prendre mon atelier.

— Non, vous y seriez toujours ; je n'arriverais pas à me débarrasser de vous. L'influence de votre personnalité agit sur moi.

— Je vous parie que vous prendrez mon atelier et que vous continuerez à exécuter vos propres œuvres.

— Ce serait possible si je savais ce que je veux faire, répondit-elle. Mais je cherche encore ma voie.

— Je m'embarque dans huit jours. Décidez-vous, femme que vous êtes !

Sa qualité de femme lui pesait tellement, que le mot seul la blessa. Elle répondit aussitôt :

— Très bien, je m'installe ici, et quand vous reviendrez vous vous y sentirez si peu chez vous que vous n'aurez plus envie d'y rester.

Mais avant la fin de la semaine, Jane déclara à Susan :

— Je n'ai d'argent que pour un mois, madame. Vous teniez à être prévenue.

— C'est bon, dit-elle. Il faudra que je m'en procure, Jane.

Une terreur soudaine l'envahit. Elle demeurerait complètement seule, pour gagner sa vie et celle de ses enfants, quand David Barnes serait en Amérique. Surmontant avec peine son émoi, elle aida Barnes à emballer ses affaires, et supporta les derniers jours de son humeur frénétique. Il emportait une énorme provision d'argile pétrie par lui.

— Cette glaise américaine, grommela-t-il, sèche avant qu'on ait à moitié fini. L'argile doit rester molle comme de la chair, jusqu'à ce qu'on ait terminé. J'ai un secret que je vous transmettrai un jour, Susan, mais pas avant que je ne sois mourant.

— Mettons que vous tombiez d'avion ou quelque chose de ce genre.

— Vous regarderez à l'intérieur de cet Adam, là-bas.

Il indiqua d'un signe de tête une petite figurine primitive en plâtre.

— Le secret est scellé à l'intérieur, sur un bout de papier. Personne ne le connaît. Maintenant je suis prêt à partir.

Il ouvrit la porte, poussa un rugissement dans le hall, et un garçon apparut qui chargea sur son épaule la boîte des outils. Barnes prit le sac dont les côtés faisaient des poches. Elle sentit contre sa joue la brosse raide de l'énorme barbe, puis, après avoir répété son « adieu », Barnes s'arrêta sur le seuil et dit :

— Vous trouverez dans l'armoire de l'argile prête. Vous ferez aussi bien de l'utiliser, je crois.

— Très bien, répondit-elle.

Il était parti. De la fenêtre elle le vit lancer son sac dans un fiacre, et s'éloigner le long de la rue étroite.

Elle s'attarda un peu, puis, d'un geste rapide et ferme, elle ouvrit la porte du placard. L'argile était bien là !

PEARL BUCK.

Traduit de l'anglais par Germaine Delamain.

(La troisième partie au prochain numéro.)

L'ÉPARGNE FRANÇAISE
CRÉANCIÈRE DE L'ÉTRANGER

Le moraliste et l'historien ont souvent mis en lumière ce qui fait la confusion de notre temps. Jamais les progrès dans l'ordre matériel n'ont été aussi rapides, cependant que les acquisitions les plus précieuses de l'humanité dans le domaine spirituel ou dans celui de la vie en société sont méconnues et parfois même révoquées.

Héritier d'une méditation plusieurs fois séculaire sur les règles qui doivent présider aux rapports entre les hommes, le XIXe siècle s'était fait de celles-ci une certaine image qui se caractérisait par un état juridique reposant sur le respect des conventions et sur le recours au juge. Nul ne devait se faire justice soi-même, la convention ne pouvait être revisée, le contrat délié que du consentement commun des parties.

Le XXe siècle commençant fit le projet de transporter ces règles du droit interne dans les relations entre pays et, par là, de créer une véritable loi internationale qui se fût graduellement substituée aux précaires commentaires de hasardeux précédents. Cette tentative devait, dans l'esprit des grandes démocraties, s'achever dans la Société des nations et dans ses institutions annexes. Des règles universellement admises eussent été les références communes à toutes les décisions des États. Chacun eût renoncé à modifier unilatéralement les conventions qui pouvaient le lier, comme il se fût interdit de chercher, en dehors de l'arbitrage, à défendre ses intérêts ou à faire triompher ses prétentions.

Longtemps, la France fut parmi ces pays qui crurent qu'un tel perfectionnement de la vie des sociétés était dès maintenant possible. Il nous semblait que le monde irait à la catastrophe, si le progrès matériel ne s'insérait dans un système dans lequel tout recours à la force fût banni. L'histoire diplomatique des cinq dernières années montre qu'un espoir cependant si raisonnable était prématuré.

Dans le domaine des intérêts privés, nous avons connu les mêmes infortunes. L'épargne française, confiante dans les promesses qui lui avaient été faites, croyant être assurée par les signatures échangées, ne s'était refusée, depuis plus d'un demi-siècle, ni aux jeunes économies, ni aux peuples malheureux. La Russie vit encore sur l'équipement que les capitaux français permirent de constituer ; avec l'Angleterre, la France a payé la plus grande partie de l'outillage ferroviaire, maritime ou urbain de l'Amérique du Sud. L'Europe centrale n'a échappé à la famine que grâce aux concours des épargnes occidentales et singulièrement de l'épargne française.

Cependant, à l'exception des Pays nordiques, il n'est presque pas d'États ou de collectivités étrangères qui n'aient dénoncé ou revisé, sans l'accord de leurs créanciers, les engagements qui avaient été souscrits. L'histoire de l'épargne française depuis vingt ans n'est que le récit d'une suite de carences ou de manquements que des désastres économiques n'expliquent pas toujours.

Des changements de régime, des crises qui cependant n'atteignaient pas les sources vives de la richesse des pays débiteurs, des difficultés passagères, plus souvent encore les infortunes de la monnaie française ont été le prétexte ou l'occasion que nos débiteurs ont saisi pour laisser protester leur signature ou modifier arbitrairement les conditions des prêts que nous avions consentis.

Au terme de cet article, dont l'objet est précisément de dresser le bilan de nos déceptions dans ce domaine, il nous faudra bien convenir que nos méthodes sont à reviser, puisqu'il serait actuellement inutile et vain d'attendre des satisfactions de la part d'institutions internationales auxquelles nous fîmes, pour notre part, un si large crédit.

Au surplus, le temps présent ne nous permet plus de

longanimité. La France, si elle veut vivre, ne doit négliger aucun des postes de son actif. Il importe de ne pas laisser prescrire la créance de l'épargne française sur l'étranger.

LES ÉLÉMENTS DE NOTRE CRÉANCE

De 1880 environ jusqu'à la guerre, la France a investi à l'étranger près de 40 milliards de francs-or.

Sur la base des contrats d'emprunts, c'est environ 16 milliards de nos francs actuels que ces investissements devraient nous procurer chaque année. Or, ne recevant que 3 milliards à peine, c'est, en vérité, un déficit de 13 milliards que nous supportons annuellement. C'est plus qu'il n'en faudrait pour assurer le rééquipement du pays, plus qu'il n'est nécessaire pour financer d'aussi désirables réformes que celle de la retraite des vieux travailleurs, ou pour donner à nos fonctionnaires la situation matérielle à laquelle ils ont droit.

Examinons plus précisément les postes principaux de notre créance.

Quatre milliards ont été placés dans les pays de l'Europe septentrionale. Le service de ces emprunts, nous l'avons dit, est assuré très régulièrement. Ni les nations nordiques, ni les collectivités privées n'ont cherché à se dérober aux obligations qu'elles avaient souscrites.

C'est au moins 10 milliards de francs-or, — compte non tenu des avances de la Banque de France à l'État russe de 1914 à 1917, — que nous avons investis en Russie. Depuis 1918, le service en est entièrement interrompu ; plus encore, la dette est répudiée. D'un prétexte, les nouveaux dirigeants de la Russie ont voulu faire une justification : dettes politiques, ont-ils soutenu, et qui n'auraient eu d'autre objet que d'aider le régime tsariste à se maintenir.

Notre épargne sait bien que l'argument est spécieux, car l'équipement de base sur lequel l'économie soviétique repose encore a été précisément constitué, depuis 1880 environ, à l'aide de capitaux français. Plus de la moitié des emprunts russes avaient une affectation précise et qui ressortait du titre d'emprunt lui-même. Pour la plus grande part, ils étaient destinés à la construction de lignes de chemins de fer, lignes qui ont bien été construites et qui assurent encore la

vie du pays. Est-ce là une de ces dettes politiques, une de ces créances partisanes qu'il est à la mode de contester ?

Comment prétendre sérieusement que les cinq autres milliards empruntés et dont l'affectation n'était pas spécialisée n'ont pas servi dans une large mesure l'économie russe, quel que soit le désordre qu'on veuille imaginer dans les finances tsaristes !

La répudiation des dettes par le gouvernement bolchévique constitue, d'une manière évidente, l'un de ces enrichissements sans cause qui, dans toutes les législations, ouvrent un recours devant le juge.

L'Europe centrale et les Pays balkaniques avaient, eux aussi, largement sollicité l'appui du marché français : notre créance sur ces pays s'élevait à près de 5 milliards de francs-or, à la veille de la guerre.

Le démembrement de l'ancien Empire austro-hongrois, le bouleversement des complexes économiques danubiens qui fut la conséquence de ce démembrement, les remaniements territoriaux, et enfin les ruines accumulées par la guerre nous amenèrent à accorder à nos débiteurs de multiples concordats. L'immense masse de capitaux investis par la France avant 1914, en Europe centrale et dans les Balkans, ne nous rapporte plus guère que 150 ou 200 millions chaque année.

Ce compte déjà si lamentable n'est malheureusement pas clos. L'épargne occidentale avait voulu aider les économies nouvelles qui étaient nées des traités de paix, et singulièrement l'Autriche.

Celle-ci, en effet, devait se réorganiser sur des bases entièrement nouvelles. Vienne, n'étant plus la capitale d'un grand Empire, ne pouvait plus tirer ses moyens d'existence de la gestion et de l'administration des intérêts de quarante millions d'habitants. Dès 1920, il apparut que le rôle de l'Autriche dans l'économie européenne serait d'être un relais nécessaire entre l'Occident et l'Orient balkanique. Placée géographiquement à un carrefour, historiquement et spirituellement équipée pour assurer la liaison entre la latinité, le germanisme et le monde slave, l'Autriche se chercha un destin dont la Suisse lui donnait le modèle. Heureusement dirigée

par de véritables hommes d'État, un Mgr Seipel, un Dollfuss, un Schuschnigg enfin, il semblait, au moment du coup de force allemand, qu'elle allait avoir, en moins de vingt ans, surmonté les difficultés inhérentes à sa réorganisation matérielle et spirituelle. Les dernières statistiques du commerce extérieur de l'Autriche accusaient un progrès qui paraissait définitif. Elles contenaient les promesses de la prospérité ; le pays s'installait dans la stabilité.

Mais un tel effort n'avait été possible que grâce à l'appui des pays occidentaux, soit directement, soit, plus souvent, par le truchement de la Société des nations. L'Occident, — et notamment la France, — avait assuré le financement de la nouvelle économie autrichienne. L'un des premiers actes du régime hitlérien fut de répudier les emprunts ainsi consentis à l'Autriche, sous le commode prétexte qu'ils étaient des emprunts de caractère politique, et l'on ose dire de caractère partisan.

Ils n'auraient point eu, assure l'Allemagne, d'autre objet que d'empêcher le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne ou, plus précisément encore, de permettre à des gouvernements comme ceux des chanceliers Dollfuss ou Schuschnigg de durer, malgré la volonté des populations.

On voit bien tout ce qu'il y a de volontairement inexact dans de tels arguments, alors qu'il n'est point contestable que ces emprunts ont servi au financement de l'économie autrichienne dans les années difficiles de sa réorganisation.

Au surplus, il existait, au moment où ces emprunts furent consentis, une certaine organisation internationale dont l'Autriche indépendante faisait alors partie. C'est le seul fait dont le prêteur devait tenir compte. Peut-on valablement soutenir qu'il ait alors couru, en connaissance de cause, un risque comparable à celui qu'il aurait assumé dans le cas, par exemple, d'un prêt consenti à des insurgés ou à une nation déchirée par la guerre civile ?

L'Autriche n'était, avant 1938, ni en état de guerre civile, ni en position d'insurgée vis-à-vis de l'Allemagne. Aussi bien celle-ci s'est-elle donnée comme le successeur très régulier et presque paisible de la suite des gouvernements autrichiens. Admettre un instant que les emprunts consentis à l'Autriche d'après-guerre, et dont les bienfaits se sont inscrits dans les

statistiques autrichiennes auxquelles nous faisions allusion plus haut, aient eu le caractère de dettes politiques, c'est dire qu'il n'est point d'emprunts qui n'aient ce caractère et que tous doivent être affectés d'une clause de répudiation.

Mais les pays prêteurs ne s'inclinèrent pas devant la décision unilatérale de l'Allemagne. Ils rappelèrent qu'au-dessus des gouvernements qui passent, il y a la nation qui dure, avec ses droits, mais aussi avec ses obligations. Autant qu'une acquisition de la moralité politique, le principe juridique de la continuité des gouvernements reflète une réalité profonde, la permanence de la collectivité nationale.

Des négociations furent entamées, qui aboutirent à un accord, lequel, pour n'être que partiel, n'en est pas moins utile.

Aussi bien, cet accord justifie-t-il notre thèse que l'affirmation énergique de notre point de vue sera toujours préférable aux atermoiements, aux démissions.

La République Argentine et le Brésil ont été, dans les trente années qui ont précédé la guerre, parmi les plus importants solliciteurs de l'épargne française. De 1890 à 1914, 8 milliards de francs-or environ ont été investis dans ces deux pays.

Cette masse considérable de capitaux a directement profité aux économies argentine et brésilienne, puisque nous ne considérons ici que les prêts consentis, soit aux États eux-mêmes, soit à des collectivités publiques, provinces ou villes, soit enfin à des sociétés privées qui avaient pour objet la construction de chemins de fer ou de ports.

Qu'il s'agisse de l'outillage ferroviaire ou maritime, de l'équipement urbain ou routier, ce sont souvent des capitaux français que l'on rencontre à l'origine de la prospérité des deux grands États sud-américains.

Certes, l'Amérique du Sud n'a point échappé à la crise qui, depuis dix ans à peu près, ravage le monde. L'épreuve a été d'autant plus rude pour des pays comme l'Argentine et le Brésil qu'elle les atteignait en période d'expansion ; elle ne s'abattait pas sur un organisme depuis longtemps stabilisé ; elle frappait, au contraire, une économie en pleine croissance. Cependant, nous ne croyons pas que l'Amérique du Sud ait été aussi profondément ébranlée que l'Europe par

la crise mondiale. La fièvre a pu être plus vive et la température plus élevée, l'organisme économique était plus capable d'en triompher parce que ses ressources étaient et sont encore intactes. Pour l'Europe, au contraire, la crise entraînera presque fatalement un recul, et, peut-être, la déchéance dans le domaine économique, sauf si nos vieux pays se reprennent enfin au bord de l'abîme et savent opposer un bloc homogène aux robustes appétits de nations jeunes.

Au surplus, la crise mondiale n'est pas seule en cause dans les carences ou dans les manquements de certains débiteurs sud-américains : beaucoup n'avaient pas attendu les années hasardeuses de 1930 et 1931 pour se dérober à leurs engagements. A peine le franc français avait-il entamé son glissement qu'ils cherchèrent à éluder les clauses or ou les options de change qui avaient été inscrites dans les conventions.

Ainsi 10 milliards en Russie, 5 milliards en Europe centrale, 8 milliards en Amérique du Sud, 2 milliards environ en Égypte, une quinzaine de milliards enfin répartis à travers le reste du monde, tels sont les éléments de la créance en francs-or de l'épargne française.

Or, moins de 3 milliards de nos francs actuels, avons-nous dit, sont versés à la France chaque année, soit à titre d'arrérages, soit pour l'amortissement de la créance, alors que nous devrions normalement recevoir environ 16 milliards, si nos débiteurs s'acquittaient sur la base des conventions intervenues.

Dans les difficiles conjonctures où nous sommes, on comprendra qu'il est impossible de ne pas chercher une solution utile et rapide à un si grave problème.

A LA RECHERCHE D'UNE SOLUTION

Dès les premiers manquements de nos débiteurs, on vit se constituer, entre porteurs de titres, des groupements de défense dont les efforts ne donnèrent que de médiocres résultats.

La raison des échecs des associations de porteurs d'emprunts est double. Un groupement de particuliers ne dispose guère que d'un moyen d'action : le recours au juge national.

Encore ne l'a-t-il pas toujours ! Mais à quoi sert-il d'encombrer les prétoires et d'épuiser à travers de longues années toutes les instances, si les jugements et les arrêts ne peuvent recevoir une exécution effective, sinon avec l'accord de l'autorité étrangère, ce qui est très généralement le cas en matière d'emprunt international ? Or, il est clair que l'État étranger, souvent débiteur lui-même, sera tenté d'être le soutien de ses ressortissants défaillants.

D'autre part, l'activité des groupements de défense n'a pas toujours été cohérente. Le plus souvent, on a vu apparaître, pour une créance identique, non pas une seule, mais plusieurs associations. Les petits porteurs ont voulu séparer leur cause de celle des gros porteurs ; ces derniers ont très généralement prétendu diriger seuls les débats. D'autres ont confondu la résistance avec l'entêtement ; certains, enivrés de chicane, voulurent persister dans des argumentations juridiques qui, même si elles avaient été fondées, auraient été inefficaces dans l'état des choses. Enfin, des ambitions s'opposèrent, cependant que les débiteurs, — naturellement à l'affût des dissensions entre créanciers, — suscitaient parmi ceux-ci des rivalités, des surenchères, des avis contrariés.

Tant de confusion n'inclinait ni nos représentations à l'étranger, ni le gouvernement français à intervenir avec la vigueur qui eût été nécessaire.

A nos agents diplomatiques, les débiteurs avaient beau jeu d'opposer les décisions et les ordres du jour contradictoires des associations françaises de porteurs. Or, rien n'entrave autant la démarche du négociateur que l'incertitude du but qu'il doit atteindre et les divisions de ses mandataires. C'est là, à notre sens, la raison principale pour laquelle le Quai d'Orsay ne fut pas en mesure de soutenir utilement nos revendications auprès des pays étrangers. Et peut-être est-il injuste de reprocher à nos diplomates, aussi vivement qu'on l'a fait, une inaction dont ils ne sont, sans doute, pas aussi coupables qu'on le dit communément.

De leur côté, les gouvernements qui se sont succédé en France depuis 1914, ne s'étant pas saisis directement de l'ensemble du problème de nos créances, se trouvèrent dans une position identique en face des revendications multiformes des groupements de porteurs d'emprunts.

Au surplus, nous avions mis notre espoir dans les institutions internationales : c'est bien plutôt de Genève ou de La Haye que nous attendions une solution que d'une action directe, précise, et, s'il l'eût fallu, comminatoire vis-à-vis des débiteurs défaillants.

LA COMMISSION DES EMPRUNTS-OR

Cependant, dès 1930, certains plus clairvoyants comprirent qu'une telle politique ne pouvait plus être poursuivie. Pour ceux-ci, le problème de l'épargne devait échapper au domaine des intérêts privés. Les particuliers s'y montraient impuissants : d'autre part, le pays tout entier était intéressé. A la fin de 1933, ils furent entendus, et leurs efforts aboutirent à l'institution d'une Commission mi-parlementaire, mi-gouvernementale, dite « Commission des emprunts-or ».

Les Commissions ont aussi leur destin. Celui de la Commission des emprunts-or fut plus heureux qu'il n'est accoutumé. Née dans l'ambiance opiniâtre et quasi paysanne du Sénat, vigoureusement dirigée par M. Charles Dumont, celle-ci ne tomba pas en léthargie.

En quatre ans, elle constitua le dossier des avances de l'épargne française. C'était, de toute évidence, le premier travail à faire. Avant toute négociation ou toute entreprise, il était nécessaire de recenser nos titres de propriété, d'en connaître les accommodements, d'en suivre les novations, et enfin de grouper, pour en faire la critique, les arguments qui avaient été opposés par les débiteurs.

Par ailleurs, certaines carences pouvaient avoir leur explication dans des difficultés momentanées ; d'autres, au contraire, pouvaient se justifier par l'irrémédiable infortune de l'emprunteur.

Il importait donc que les dossiers fussent complétés par une étude approfondie de la situation des débiteurs. Certes, un travail aussi considérable est encore loin d'être achevé, mais on peut considérer que, grâce aux efforts de la Commission des emprunts-or, il est maintenant possible de prendre une vue exacte de notre créance sur l'étranger et que des négociations pourraient être entreprises dans des conditions convenables d'information. Mais, pour aboutir, il ne suffit

pas d'avoir constitué des dossiers. Puisque, — et nous l'avons déjà dit, — il est vain, pour l'instant au moins, de s'en remettre simplement à la moralité internationale, il est nécessaire que nous puissions trouver des armes dans notre législation vis-à-vis de débiteurs récalcitrants ou de mauvaise foi.

C'est de cette remarque qu'est née une proposition de loi déposée en décembre 1937 par M. Joseph Caillaux et rapportée par M. Abel Gardey, en avril 1938, devant le Sénat. M. Joseph Caillaux a défini en peu de mots l'économie de sa proposition : « Nous demandons, a-t-il écrit, que toute émission nouvelle en France soit interdite aux États étrangers, aux collectivités publiques étrangères et aux sociétés privées étrangères qui, sans motifs valables, n'ont pas tenu des engagements antérieurement contractés à l'égard de l'épargne française. »

On reconnaît, dans ces dispositions, l'inspiration lointaine du Bill Johnson. Mais, alors que la loi américaine ne vise que les carences des emprunteurs vis-à-vis du Trésor américain, et que, d'autre part, le gouvernement des États-Unis peut toujours consentir de nouveaux prêts à des débiteurs défaillants, le projet français intéresse l'ensemble de l'épargne aussi bien que le Trésor.

Une règle aussi rigoureuse doit, en matière de relations internationales, être affectée d'un coefficient de flexibilité. On peut être amené à la faire fléchir pour de sérieuses raisons d'opportunité ou pour des motifs de haute politique. Aussi prévoit-on la constitution d'un Comité permanent qui serait pratiquement chargé d'autoriser des dérogations. C'est l'objet de l'article 2 de la proposition de loi déposée par M. Joseph Caillaux.

Il peut être, en effet, parfois opportun de faire exception au principe que poserait la loi, parce « qu'il est des cas où des raisons de haute politique commandent d'éviter que certains manquements, certaines carences soient soulignés ». Cependant, il serait peut-être imprudent de demander au Comité permanent de « constater que l'emprunteur peut être considéré comme n'étant pas en défaut », puisqu'il le sera en fait, et que c'est précisément pour cette raison qu'une dérogation sera nécessaire ?

Ce serait rendre la tâche de ce Comité fort délicate et

engager l'avenir. Ne serait-il pas préférable de laisser à ce dernier le soin de motiver sa décision suivant les circonstances?

Tel est l'état actuel du problème de la créance de notre épargne sur l'étranger. La solution qu'il appelle ne peut plus être cherchée uniquement dans des négociations directes entre les associations de porteurs et les débiteurs. L'expérience des quinze ou vingt dernières années nous apprend que ces négociations n'aboutissent que rarement. Tout concourt à les encombrer, depuis la divergence des vues et souvent des intérêts jusqu'à l'infirmité naturelle à ces sortes de groupements.

Il faut convenir, d'autre part, que la notion de moralité ne s'est pas encore suffisamment précisée dans la vie internationale pour que l'on puisse espérer que les choses se rétablissent d'elles-mêmes. Souhaitons donc que le gouvernement français se saisisse sans plus tarder de la question et entame une large conversation avec nos débiteurs. L'exemple anglais est là pour nous apprendre que, lorsque les gouvernements appuient l'action des particuliers de toute leur autorité et de tout leur poids, il est possible de parvenir à des solutions satisfaisantes. Certes, il peut être nécessaire de transiger, d'accommoder, de rendre la main. Étudiant, naguère, ici même, le problème de notre dette de guerre envers les États-Unis, dont il faudra bien reprendre l'examen, nous formions le vœu que les nécessités politiques et une vue plus exacte des intérêts économiques communs l'emportassent dans les négociations sur les considérations juridiques. C'est dans ce même climat que la France créancière devra mener ses conversations avec ses propres débiteurs.

Aussi bien, une large entente aurait-elle pour conséquence heureuse d'assainir l'atmosphère des relations internationales, encore toute encombrée de reproches, de réserves et de craintes. Suivie bientôt de la reprise de ces grands mouvements de capitaux de pays à pays qui commandent les échanges, elle serait l'une des conditions nécessaires du retour au calme dans la vie entre nations, vers lequel, au delà des difficultés de l'heure présente, doivent tendre tous nos efforts.

ALBERT BUISSON.

POÉSIES

A MA JEUNESSE

La nuit, la nuit d'été si douce et maternelle
Ombrait lentement le jardin.
J'entendais seulement le battement d'une aile,
Ou d'un crapaud le chant plaintif et cristallin.
Un peu de jour flambait encor sur un nuage
Doré dans l'azur transparent :
L'eau claire d'un ruisseau balançait cette image
Au fil de son courant.
O nuit aérienne et rose,
Nuit secourable, arrête-toi !
C'est toute ma jeunesse en tes voiles enclose
Qui vient se blottir sous mon toit.

Il suffit du chant d'un oiseau
Pour que le souvenir renaisse,
Dans un jardin, sur une allée au bord de l'eau,
De ma jeunesse.
Il suffit de ce chant lointain
Pour qu'à l'heure crépusculaire
Le décor de mon clair matin,
Ses coteaux azurés, ses pins et sa rivière,
Et son ardent soleil sur les chemins poudreux,
Surgisse parfumé de thym et de résine,
Et de tout son éclat brusquement illumine
Les ombres que mes jours rassemblent autour d'eux.

J'entends ton pas qui se rapproche,
Il sonne clair dans l'air du soir ;
Il suit le rythme d'une cloche
Qui, là-bas, tinte dans le noir.
Je croyais bien avoir oublié sa cadence ;
Tant d'autres, ma jeunesse, ont foulé mon chemin !
Et je n'attendais plus, à l'heure du silence,
L'écho de ton rire enfantin.
Tu viens, au terme de ma course,
Rendre aux chers disparus leurs gestes et leur voix,
Me ramener encore un instant vers ma source
Et prolonger mes jours de tous ceux d'autrefois.

Quand tu riais, quand tu chantais à mon côté,
Quand ton ombre frêle et légère
M'accompagnait sur les grand-routes de l'été,
Je t'ignorais et tu restais une étrangère ;
J'étais trop près de ton visage pour le voir.
Mon désir s'élançait au-devant de la vie,
Je n'aspirais, sans le savoir,
Qu'à m'évader des lieux où tu m'avais suivie.
Je t'ai chérie à l'heure où tu n'étais plus là,
Où l'espace entre nous s'agrandissait sans cesse,
Quand ma voix en vain t'appela.
Je t'ai comprise en te perdant, ô ma jeunesse.

Tu viens, les bras chargés de mes jeunes années ;
Mais tu voulus en faire un choix,
A l'oubli réserver les minutes fanées,
Rendre la vie, uniquement
Aux plus riants des jours, aux plus chères des voix,
Prolonger la douceur, le charme d'un moment.
A l'heure où le soleil décline,
Où la pente conduit plus vite au grand sommeil,
Jeunesse, grâce à toi, je gravis la colline
Et retrouve mon rêve à son premier éveil.

Secourable, tu veux embellir d'un mirage
L'ombre angoissante qui descend,
Et me rendre, approchant du terme du voyage,
L'espoir qui m'animait, jadis, le commençant.

Jours bienheureux où près de l'ombre maternelle
La mienne suivait trottinant,
Où l'on voyait surgir cette image jumelle
De la surprise d'un tournant,
Où la grande, parfois, distançant la petite
S'arrêtait, reprenait le rythme de ses pas,
Sachant que le moment viendrait toujours trop vite
Où cet accord, hélas ! ne se referait pas.
Aujourd'hui, remontant l'impalpable sillage
Des jours que le passé ranime et qu'il défend,
C'est vers toi que j'accours, double et lointaine image
De l'ombre maternelle et d'une ombre d'enfant.

J'écris ces vers dans cette chambre
Où s'ouvraient jadis tes yeux bleus.
Comme alors, un ciel de septembre
Mêle sa nacre fine à l'horizon brumeux.
Ces yeux, ils avaient vu ma lumineuse enfance ;
Ils étaient, fixés sur les miens,
Mon remords ou ma récompense,
Leur regard me disait : j'oublie, ou me souviens.
Penchés sur mon berceau, plus tard, sur mes études,
Devinant tout de mes chagrins d'adolescent,
Ils surent embellir les mornes solitudes
Que laisse un songe en s'effaçant.
Tes yeux si bleus, ma Mère aimée,
Tes yeux d'azur sont clos pour toujours à présent.
Mais ici leur clarté reste encore enfermée,
Elle est ton suprême présent.

JEAN RENOUARD.

SPECTACLES

THÉATRE MONTPARNASSE

Dulcinée, tragi-comédie en deux parties et huit tableaux de Gaston Baty. Mise en scène et décors de Gaston Baty. Costumes de Marie-Hélène Dasté. — *Don Quichotte*, au théâtre des marionnettes du Luxembourg, par MM. Robert Desarthis et James Bathrive.

La *Dulcinée* de M. Gaston Baty, il nous le dit lui-même, « n'est pas une adaptation scénique de *Don Quichotte*, mais une action originale en marge du chef-d'œuvre de Cervantès ». Don Quichotte donna, on le sait, mission à Sancho d'aller remettre une lettre à sa bien-aimée imaginaire. Gaston Baty s'est demandé ceci : « Que serait-il arrivé, si Sancho était allé jusqu'à Toboso et si, par la fantaisie de quelques mauvais plaisants, la belle lettre d'amour avait été vraiment remise à une pauvre fille ? »

Il n'y a point, paraît-il, de palais à Toboso. Mais Sancho, arrivant à l'auberge où se désaltèrent déjà quelques voyageurs, se dit que, après tout, un enchanteur a pu transformer ce palais en pauvre « venta ». Et c'est cette « venta » que nous montre le premier tableau. De même, cette servante, Alonza, seule femme du logis, sentant l'ail, servant le vin, tirant l'eau du puits et distrayant sans pudeur les muletiers de passage, peut fort bien être Dulcinée, suave princesse déguisée par le même enchanteur. Sancho a-t-il gagné le goût de la féerie en la compagnie du seigneur qu'il sert et qu'il admire de tout son cœur, le bonhomme Alonzo Quixano, devenu chevalier errant sous le nom de Don Quichotte de la Manche ? Ce rôle de Sancho est excellent. M. Baty en a tiré un parti neuf, très humain, comique sans caricature et plai-

sant par sa bonhomie de menteur qui sait qu'il ment, mais se complaît en ses mensonges, afin de ne pas chagriner ceux qui, tel son maître, ne peuvent vivre sans les secours de l'illusion. La façon dont il conte aux voyageurs attablés les mésaventures de Don Quichotte et dont il les divertit du récit des folies célèbres est fort adroite et plaisante et M. Georges Vitray tient ce rôle avec une simplicité, une verve, un sens du vrai dans le faux qui font merveille et dont le talent et l'excellence sont fort applaudis.

Et voici l'humble Alonza, vulgaire, mais secrètement mélancolique, habituée aux rudesses de sa vie, mais, quand même, avide d'avoir une âme, de connaître un amour. Elle a eu un enfant, l'a chéri et l'a perdu. Cette indication rapide explique les possibilités de dévouement qu'elle porte en elle. Et, par dérision, voici que la lettre de Don Quichotte, — respectueuse, et passionnée, écrite en toute sincérité, mais remise et lue à la pauvre fille en plaisanterie, — vient la troubler, l'étonner, l'émouvoir, éveiller en elle des forces créatrices. Cette Dulcinée qui n'existe pas, pourquoi ne la deviendrait-elle point ? Elle y rêve. Elle se répète les mots de la lettre qu'elle a appris par cœur, car elle ne sait pas lire et quelques semaines plus tard elle revoit Sancho et elle peut apercevoir sur la route Don Quichotte enfermé dans une cage, sur une charrette et bafoué par une foule railleuse. Une grande pitié lui dicte une résolution brusque. Elle ira chez Don Quichotte, le soignera, le guérira, lui dira : « Je suis Dulcinée. » Sancho, embarrassé, mais ému, consent à la conduire. Il l'installe sur son petit âne, — un vrai petit âne, un acteur aux longues oreilles qui joue fort bien, — et la conduit à la maison du pauvre fol qui gît, bien malade, en son lit à courtines de serge verte. Nous ne verrons de Don Quichotte que sa forme sous les draps et ses mains ; son buste et sa tête sont cachés par le rideau à demi tiré. Nous entendons sa voix, sa voix de mourant que l'on tourmente de questions et d'adjurations. Car son testament ne sera valable que si la preuve est faite qu'il a sa raison. Or s'il persiste à dire qu'il est Don Quichotte, et que la dame de ses pensées est une Dulcinée qui n'existe pas, le notaire ne pourra consentir à l'exécution de ses volontés. La gouvernante et le curé, au chevet du chevalier de la Triste figure, essaient

à qui mieux mieux de lui arracher son renoncement à ses plus chers rêves.

C'est là un débat dramatique et vraiment émouvant : les illusions qui ont fait le bonheur de ce vivant bizarre, faut-il donc qu'il les renie et à quoi bon, puisqu'il va mourir ?... Mais l'avidité des héritiers est plus forte que le respect pitoyable et, d'ailleurs, leur incompréhension est totale. Quelle terreur est la leur, lorsque le mourant exprime une joie touchante en voyant entrer en sa chambre et s'agenouiller près de lui Sancho, son fidèle écuyer si gros, gonflé comme un sac rempli de ses vieux rêves... Mais, malgré les secours que celui-ci lui apporte, Don Quichotte doit céder peu à peu. Il doit dire pour satisfaire le notaire incarnant l'exigence de la réalité : « Il n'y a pas de Don Quichotte... » et négation plus amère encore : « il n'y a pas de Dulcinée... » En prononçant ce nom, il meurt, il rend l'esprit et souffle sur ses songes suprêmes. Une tristesse profonde règne un instant en cette chambre où ce qu'on appelle le vrai a vaincu l'absurde, mais consolante chimère... C'est alors que la porte s'ouvre et qu'apparaît une forme sombre. « N'entrez pas... qui êtes-vous ? — Dulcinée... » répond dans l'ombre la pauvre Alonza, arrivée trop tard pour adoucir la fin de Don Quichotte et frustrer les héritiers de leurs legs... Cette scène est la plus réussie de la pièce en son beau symbole, en son enseignement poétique qu'illustre la phrase espagnole citée par M. Baty : *en esta vida todo es mentira y todo verdad*. Il y a aussi une chanson castillane qui signifie à peu près : « On dit que la vie est songe. Puissé-je toujours rêver ! »

La seconde partie de la tragi-comédie est moins bonne, il est vrai qu'elle était difficile à réaliser scéniquement et qu'elle se serait mieux prêtée au récit romanesque. Nous y voyons, en quatre tableaux, comment Alonza essaie de continuer les utopies de Don Quichotte dont elle aime la mémoire d'un profond amour ; elle tente de consoler les malheureux, de venir en aide à tous ceux qui souffrent et elle ne fait que des erreurs lamentables. La plus triste est celle-ci : recueillie par une troupe de hideux mendiants, l'un d'eux implore de sa charité un baiser sur un ulcère de son visage. Elle le donne et croit au miracle, car la face hideuse est guérie. Or le mendiant se fabriquait de fausses plaies...

C'est ce qu'elle apprendra bientôt lorsque, poursuivie, arrêtée comme vagabonde et instigatrice de troubles populaires, elle sera menée devant ses juges. Là, l'hidalgo qui, dans l'auberge, lui fit lecture de la lettre, là, le bon Sancho, pour la disculper et démontrer sa crédulité, sa bonne foi, racontent à tour de rôle toute la vérité et Alonza comprend que tout ce qui fit d'elle Dulcinée n'était que mensonge et dérision. Et, comme la foule la réclame et veut la brûler comme sorcière, elle s'offre à la frénésie populaire parce que ces bouches sans pitié l'appellent encore par le nom qui lui révéla son âme, le nom de l'imaginaire Dulcinée...

Cette fin, noble, intéressante par sa conception, est trop mélodramatique à la scène. Peut-être aurions-nous préféré revoir Alonza de nouveau soumise à ses humbles travaux... Mais Don Quichotte seul a renié ce qu'il inventa ; Alonza en meurt, martyre singulière. Marguerite Jamois est très espagnole en Dulcinée avec sa jupe noire, son fichu rouge, son teint d'ocre et son regard sombre. Elle donne un grand caractère à son personnage et l'anime de sa flamme violente. Toute la nombreuse troupe joue excellemment et porte d'admirables costumes d'un art exact et imagé. Les décors, très sobres sous les éclairages savants, sont étonnamment évocateurs. Si cette œuvre inégale avait été signée de Pirandello... qu'en diriez-vous ?

Don Quichotte fut aussi, cet automne, le héros des représentations de marionnettes que M. Robert Desarthis a données régulièrement dans le petit théâtre du Luxembourg. Les épisodes pouvant être compris par les enfants et les divertir avaient été habilement choisis et expliqués par le texte amusant de M. Bathrive ; des animaux, s'inspirant du style des dessins animés, s'ajoutaient, eux et leurs farces, aux personnages de bois et de rêves représentant les humains. J'ai beaucoup aimé l'épisode des rats, désolés parce qu'on avait brûlé les livres de Don Quichotte et qu'une difficile grammaire leur restait seule à dévorer. Ces marionnettes sont remarquables par leur aspect, leur dessin, leur structure. Les artistes qui en font mouvoir les fils arrivent à leur donner une vie, une agilité extrêmes ; les décors, les costumes, les éclairages sont d'un art, d'un effet dignes des plus vifs applaudissements.

THÉATRE CH. DE ROCHEFORT

Verlaine, pièce en quatre actes en prose de M. Maurice Rostand. Mise en scène et décors de M. Charles de Rochefort.

Verlaine, génie bizarre, être double, à la fois émouvant et répugnant, pieux et pouilleux, ivre tour à tour de crapule, de vin ou d'oraisons, est, en sa misère morale et matérielle, un des plus grands poètes du XIXe siècle français. Sa gloire ne subit pas l'éclipse qui parfois obscurcit pendant une période les grandes mémoires poétiques. Sans parler des travaux innombrables que son œuvre a suscités depuis sa mort, rappelons que, cette année, M. Yves-Gérard Le Dantec a publié, à la bibliothèque (N. R. F.) de la Pléiade, la première édition critique des œuvres complètes de Paul Verlaine, avec les variantes, une précieuse chronologie et bibliographie, une introduction, etc., qui font de ce volume, admirable de documentation, un ouvrage indispensable à tous les amis des poètes. Or, tout dernièrement, à Londres et à Paris, Mme Yvette Guilbert a fait des conférences sur Verlaine, récité ses poèmes ; M. Francis Carco commence dans *Gringoire* un *Verlaine, poète maudit*, dont le début est saisissant, et M. Maurice Rostand vient de lui consacrer une pièce qui est un témoignage de son admiration fervente. A-t-on le droit de porter à la scène des personnages illustres, sur la mort desquels les siècles n'ont pas encore passé ? En tout cas, déjà, dans *le Lys rouge*, Anatole France a peint Verlaine sous le nom de Choulette, et du roman plus tard on fit une pièce.

On sent chez Maurice Rostand une telle ferveur pour Verlaine qu'on l'absoudra d'avoir « embelli » son personnage, c'est-à-dire de l'avoir dépouillé de sa vulgarité foncière et d'avoir adouci, s'il se peut, son alcoolique brutalité. Il en a fait une sorte de demi-saint, tourmenté de tentations et de folies, mais les expiant, dès l'hôpital Broussais, dès sa conversion en prison, par un admirable élan vers Dieu, par une dévotion touchante et filiale pour la Vierge Marie. Le rideau tombe sur le pécheur repentant, prosterné dans la chapelle de l'hôpital devant la belle et humble statuette et ses bouquets de roses, et, avec des balbutiements, ébauchant le plus beau poème d'ado-

ration religieuse. Maurice Rostand n'a pas voulu nous montrer les dernières années du « pauvre Lélian », les hideuses chambres meublées, plus crapuleuses encore que celle-là où il tira un coup de revolver sur Arthur Rimbaud, les ultimes saouleries que calmaient les repos et les soins de l'hôpital compatissant. C'est à cette période finale de la vie d'un Verlaine prématurément cacochyme, — il mourut à cinquante-deux ans, — usé d'alcool et de pauvreté désordonnée, que Henri de Régnier le connut, alla parfois le voir à l'hôpital où le conduisit son éminent ami le docteur Antoine Florand. Bienveillant, compréhensif, sincèrement admiratif, Henri de Régnier avait pourtant gardé de Verlaine un souvenir très sombre où la vénération et le dégoût étaient puissamment mêlés. Pour moi, qui ne l'ai pas connu, n'ai vu qu'en effigies, en images son visage socratique, ses yeux mauvais, empoisonnés de successives ciguës, j'ai toujours été, je reste sensible à l'enchantement ou à l'envoûtement tour à tour « énorme et délicat » de son œuvre, de sa musique poétique et de son lyrisme admirable.

M. Maurice Rostand a découpé en quelques tableaux l'imagerie volontairement naïve où il nous a représenté Verlaine : sa jeunesse, son ennui tendre auprès de sa jeune femme Mathilde, son désir secret d'évasion hors de cette tiédeur enlizante et bourgeoise, désir brusquement précisé par la lecture de la lettre qu'il reçoit d'un admirateur inconnu : Arthur Rimbaud..., puis l'arrivée de Rimbaud, brutale, décisive, entraînant Verlaine au départ vers ce qu'il croit être la liberté. La scène est fort belle en sa demi-démence, ainsi que les larmes de Mathilde essayant d'arracher son mari à l'influence du tentateur. Ensuite, vient l'horreur de la chambre de Bruxelles où Verlaine, ivre et exaspéré, tire sur Rimbaud qui veut le quitter et partir au loin... toujours partir..., puis, contraste apaisant, Verlaine à l'hôpital Broussais, sa conversation avec l'aumônier, la visite de sa mère. Cette mère étrange, craignant de voir son fils se consacrer à Dieu, tente de le rejeter dans la vie, de l'envoyer retrouver Rimbaud, alors à Marseille ; elle lui a même pris son « billet » sur ses misérables économies. Et nous voyons enfin Verlaine, vainqueur de cette suprême tentation, se jetant au pied de la statue de la Vierge avec l'élan d'un repentir et d'un déses-

poir qui se transforment en inspiration poétique. Nous sommes en 1885, je pense ; sa mère devait mourir en 1886. Quelques phrases, quelques paroles évoquent les événements qui ont traversé ces onze années, et, comme je l'ai dit plus haut, nous ne saurons rien des suprêmes détresses du poète jusqu'à sa mort, en 1896.

La mère de Verlaine était, paraît-il, fort commune et même un peu anormale. De plus, son mariage avec un homme beaucoup plus âgé qu'elle avait préparé la mentalité singulière, les instincts tarés et le génie de leur fils. Cette mère, Maurice Rostand en démontre l'aveugle amour, égoïste et immoral, détestant sa bru, la jalousant, acceptant les pires actions d'un fils adoré dont elle comprenait et admirait les dons exceptionnels, tout en subissant ses démences, — il avait failli l'étrangler, — mais le croyant plus à elle, tout à elle, si elle absolvait ses fautes et les provoquait même par ses complicités. Je ne sais si le portrait est exact. Si oui, il est affreux. Cette folie maternelle a quelque chose de misérable et d'insensé. S'il est vrai qu'elle le détourna de la vie religieuse, quelle coupable erreur fut la sienne ! Verlaine finissant sous le froc du moine... quelle belle fin ! Mais le pouvait-il ? Son mariage, malgré la séparation civile, restait légal religieusement...

MM. Lucien Nat et Gilbert Gil sont Verlaine et Rimbaud. Lourde tâche ! Ils ont réussi à se faire les têtes du tableau de Fantin-Latour où on les voit en leur jeunesse. Ils ont très bien joué. M. Nat est un Verlaine un peu trop aminci et son faux crâne n'est pas assez large. M. Gilbert Gil, en un rôle bien difficile, est tout à fait remarquable. Il en a exprimé la brutalité enfantine, l'inconsciente monstruosité et esquissé la nostalgie. Mme Jeanne Lion est la mère et la joue avec beaucoup trop de distinction ; Mme Mary Grant est une délicieuse Mathilde ; Mlle Fairlie une gentille midinette au cœur facile et tendre. M. Goulven est excellent dans le personnage de l'aumônier. Cette pièce choquera les uns, bien que le sujet soit traité avec un tact habile, mais elle attendrira les autres par le spectacle des fautes et des misères humaines, leur désir d'expiation..., et on ira la voir.

THÉATRE DU VIEUX COLOMBIER

La Première Légion, pièce en trois actes et onze tableaux de M. Emmet Lavery. Version française par M. Jean Silvain. Décors de J.-G. Daragnès, mise en scène de R. Rocher.

La Première Légion, dont M. Jean Silvain a écrit la version française d'après la pièce américaine de M. Emmet Lavery, obtient au Vieux-Colombier un très grand succès. La pièce est admirablement montée et interprétée. Les beaux et sobres décors que M. Cillard a exécutés d'après les maquettes de Daragnès situent les scènes dans les lignes exactes où elles doivent se composer et s'imposer, et les robes noires des jésuites de la maison américaine de Saint-Grégoire prennent toute leur valeur sur ces fonds gris, parfois bleutés, où, dans les chambres des novices, la note de couleur d'un baldaquin, d'une étoffe ocre ou rose apporte le souvenir du monde et peut-être son regret. L'auteur, nous dit-on, est jeune, — trente-six ans, — et sa pièce, jouée en 1934 à New-York, puis dans les villes d'Europe, obtint, partout, un retentissement flatteur. Elle le mérite par la noblesse du sujet, l'expérience que l'auteur semble avoir du milieu si particulier qu'il évoque, par cette sorte de candeur juvénile que nous trouvons souvent, accentuée en puérilité, dans les meilleurs films américains. Cela est net, humain, religieux, et s'exprime autour des péripéties des deux miracles, celui qui, paraît-il, le premier, n'en est pas un, le second qui est authentique, et force la foi des plus scrupuleux et même de l'« incrédule » incarné ici par le médecin de la congrégation.

Ce sont là aventures spirituelles, aussi passionnantes que celles vécues en ses voyages de mission par le Père Quatermann revenu récemment de l'Inde. Le Père Duquesnes est le recteur, et d'une bonté, d'une indulgence profondes ; le Père Keene est dur et sévère, malgré sa jeunesse ; le Père Stuart, pointilleux comme une vieille demoiselle, est curieux, indiscret, met son nez et ses lunettes partout où on ne l'attend pas, et surveille les novices avec une subtile, inexorable et peut-être judicieuse rigueur. Car le Père Marc Ahern, le Père Rawleigh, le Père Fulton songent à quitter la maison

de Saint-Grégoire. Ils se sentent prisonniers, se rebellent au fond du cœur contre la règle et les règlements. Le premier est écrivain : il s'irrite que ses textes soient contrôlés et modifiés ; le second regrette une jeune fille qu'il a aimée ; le troisième, grand musicien, pleure son art dont il a fait le sacrifice : on ne sait pourquoi, d'ailleurs, nul ici ne lui interdisant l'exercice de cet art.

Au moment où ils vont peut-être prononcer devant le Père recteur, — qui les aime et voudrait les garder, — des paroles de départ, un événement étonnant survient et les arrête. Le Père José Sierra, très malade, paralysé depuis deux ans à la suite d'émotions affreuses subies en Espagne, et que le docteur Morell, — « l'incrédule », — avait considéré comme inguérissable et sans doute perdu, ouvre une porte et apparaît chancelant, verdâtre et comme ressuscité. Une unanime action de grâces s'élève de tous ces cœurs fervents. Deux des jeunes Pères prêts au départ se sentent plus que jamais attachés à leur vocation, et le bon recteur éprouve une joie indicible. Car le bienheureux Père Martin, patron et fondateur de la maison, est apparu au Père Sierra et l'a guéri. Si le miracle est considéré comme indiscutable, ce bon recteur pourra faire les démarches nécessaires à Rome pour obtenir la canonisation de ce saint Martin et, ainsi, le recteur accomplira le plus cher vœu de sa vie. Seul, le Père Marc Ahern ne croit pas à ce miracle. Il se refuse à l'admettre. Et voici que le docteur, tout à coup repentant, lui confesse que, en attestant ce miracle, il s'est raillé vilainement de la pieuse confrérie. Le Frère Sierra, névropathe, a rêvé sous l'influence des drogues sa vision, et cette vision l'a galvanisé, l'a fait marcher... Nous comprenons assez mal pourquoi cela n'est pas miraculeux, car il est plus que rare qu'un tel malade impotent et agonisant d'une pneumonie soit ainsi rétabli en quelques instants. Néanmoins, cet aveu fortifie l'incrédulité du Père Marc Ahern et le met au supplice, car il ne peut, l'ayant entendu sous le sceau de la confession, le révéler au recteur. De là de fort belles scènes dont l'émotion s'élève progressivement jusqu'à la mort du vieux recteur provoquée par cette émotion même. Mais comme il est mort en souhaitant la vérité, la justice, par l'incrédule et repentant Morell arrivera le réconfort du vrai miracle. Des milliers de

fidèles, de malades affluent ici depuis la guérison de Sierra et beaucoup s'en vont améliorés, sinon sauvés, du moins consolés. Parmi eux vient d'arriver le neveu du docteur Morell, le petit Jemmy Magee, paralysé des deux jambes et jugé par tous les médecins incurable. L'enfant vient dans sa petite voiture qu'il manie lui-même ; il parle avec le Père Marc Ahern, lui dit sa conviction d'être bientôt guéri. En vain le Père veut lui adoucir l'épreuve de la probable déception, l'enfant attend le miracle. En effet, il arrive à se lever, à sortir de sa voiture, à faire quelques pas, puis s'évanouit. Mais le docteur atteste qu'il est guéri, et le Père Ahern peut retrouver avec une plus haute ferveur sa certitude abandonnée. Les doutes qui l'assaillaient, tous ses tourments deviennent de l'allégresse, et il se répète la belle parole du vieux recteur : « C'est la foi qui est le miracle... »

Ces deux derniers actes ne valent pas le premier qui est tout à fait réussi en son exposition simple et claire, en sa présentation des caractères divers des Pères jeunes ou vieux qui, par de petits faits, des paroles justes, se révèlent, parfois très malicieusement, avec naturel et vraisemblance. Le dialogue, très vivant, impose les personnages aux spectateurs et l'apparition de Sierra fait grand effet. Les deux autres actes semblent au contraire un peu longs et ne nous satisfont pas tout à fait. Mais, dans l'ensemble, l'excellence de l'interprétation, de la mise en scène, l'originalité du sujet et du lieu, emportent la réussite et les applaudissements. M. Gretillat a composé un très émouvant Père recteur et a joué à la perfection. M. René Rocher est fort amusant en Père Stuart, toujours mécontent et pincé. P. Paul Lluis est parfait de bonhomie et de philosophie aimable dans le rôle de Monseigneur Carey, évêque ami du recteur qui vient chaque jour bavarder et plaisanter avec lui. MM. Hedouin, Raoul-Henry, Rosay, Allibert, Audel, Varny sont tous meilleurs les uns que les autres. M. Paul Bernard incarne avec grand talent le Père Marc Ahern et son austère et exigeante jeunesse, et le petit Jean-Pierre Desty est charmant de confiance et de foi, dans le rôle du petit Jemmy.

GÉRARD D'HOUVILLE.

REVUE LITTÉRAIRE

VÉRITÉS D'AUTREFOIS ET FICTIONS D'AUJOURD'HUI (1)

M. Émile Henriot consacre un volume de souvenirs à son père, le dessinateur Henriot, dont les petits personnages et les légendes éparpillés dans nombre de publications illustrées ont diverti plusieurs générations. « Quand leurs parents se sont occupés d'eux, écrit M. Henriot en tête de son livre, la plupart des enfants ont eu leur enfance remplie de héros, de fées et de contes et d'irréalités fantastiques. » On imagine que Henriot a dû s'occuper de son fils, et de la meilleure façon, celle que possèdent les parents chez qui les dons de fantaisie et d'imagination sont assez riches pour leur rendre, à l'âge mûr, l'accès du royaume des enfants. Il était né, ce père rêvé, à Toulouse, d'une famille où se croisaient les ascendances aquitaines et vosgiennes. Venu à Paris tout jeune, sur un coup d'audace, il y retrouva Reyer, ami des siens, qui l'emmena, le soir de son arrivée, à l'Opéra où l'on donnait *Faust*, et le présenta à Pedro Gailhard, autre Toulousain. Aussitôt, il fut convenu qu'on amènerait le jeune homme à Pierre Véron, directeur du *Charivari*. L'entrevue fut brève et décisive. Véron regarda les dessins exécutés rapidement par Henriot pendant la représentation de l'Opéra et dit : « Pas mal ! Mais sauriez-vous faire la légende ? Cham vient de mourir. Il y a une place à prendre. Apportez-moi une dizaine de croquis d'ici la fin de la semaine. — Vous en aurez vingt demain matin, déclara Henriot sans plus d'hésitation. » Véron feignit d'approuver. « Propos de Toulousain », pensait-il. Mais le lendemain, il reçut les vingt dessins accompagnés de leurs légendes et engagea sur l'heure le débutant, à raison de trois cents francs par mois.

(1) Émile Henriot, *le Livre de mon père*, un vol. in-16, librairie Plon. — Félix de Chazournes, *Caroline, ou le départ pour les îles*, roman, un vol. in-16, Gallimard. — Paul Nizan, *la Conspiration*, roman, un vol. in-16, Gallimard.

A lire ces choses, on se dit qu'en des temps pareils, il était plus aisé de parvenir. Éternelles illusions sur le passé ! « A toutes les époques, a noté Jules Tellier, on a été persuadé vaguement que, cinquante ans plus tôt, les hommes avaient de bien plus belles âmes, et que les vers se vendaient. » A toutes les époques aussi, il y eut des gens qui ne doutaient de rien et qui avaient raison. Le dessinateur Henriot était certainement de ceux-là. Le travail lui fournissait chaque jour le meilleur de son plaisir. Amoureux de l'ouvrage bien fait, soumis de lui-même aux règles de la plus stricte exactitude, il restituait, comme l'a remarqué son fils, devant sa planche à dessin, ces vertus d'ordre, de conscience professionnelle, dont ses ancêtres toulousains ou vosgiens avaient fait preuve au bureau, au comptoir ou à l'atelier. Nul n'était moins bohème que ce fantaisiste. Nul n'apportait plus que lui de bon vouloir, de conscience à la tâche.

Et c'est ainsi que ce livre consacré à une vie où le divertissement ne manquait pas, prend figure de témoignage sur certaines vertus de notre nation, illustre, à travers l'histoire d'une famille, celles d'autres familles françaises qui peuvent se retrouver en elle. Sachons y voir aussi le portrait de ces années 80 dont Henriot restait marqué, de cette société contemporaine de sa jeunesse où son fils accédait grâce à lui, mais qui présentait à son regard tant de traits inexplicables. On goûtera particulièrement les pages où il en fait l'inventaire. L'Empire, tombé depuis dix ans, marquait encore son pouvoir dans le goût public. Au théâtre, Offenbach, Meilhac et Hâlévy occupaient toujours la scène. En littérature, Flaubert venait tout juste de mourir, Hugo entrait dans l'éternité encore vivant, et si Loti était déjà connu, si Bourget commençait à se révéler, Daudet et Zola, leurs aînés, ne cédaient rien de leur pouvoir. Les drames en vers de Coppée, de Bornier, les bronzes de Falguière conservaient la faveur générale. Becque n'avait aucun succès, Rodin et Dalou étaient « mis à l'écart, Degas inconnu, Verlaine traité en ivrogne, Mallarmé pris pour un farceur ».

Irons-nous reprocher aux Français d'alors leur incompréhension, leur manque de curiosité ? Il y aurait quelque injustice à le faire. « Je ne m'indigne plus aujourd'hui, écrit M. Henriot, d'avoir vu mon père préférer Hugo à Mallarmé, Offenbach et Lecoq à Wagner, Daumier et les dessins d'Ingres à Cézanne, à Renoir ou à Claude Monet. Il était d'ailleurs éclectique, par sa nature libérale et sa bonne foi. Il admirait sincèrement *Lohengrin* et la *Walkyrie*, mais *le Crépus-*

cule des Dieux lui donnait la migraine et il restait fermé à Debussy. Je lui ai mis Verlaine entre les mains, au temps de mes fureurs d'enthousiasme, et il l'a trouvé délicieux dans ses moments délicieux. Mais il se refusait à Mallarmé, ne l'entendant point. »

A présent que ces débats sont clos à jamais, la vérité apparaît à celui qui les provoquait dans sa juvénile ardeur. Son père jouissait d'une vertu rare : il était entièrement dépourvu de snobisme. Jadis, cela paraissait sans doute assez naturel, car les gens de la bourgeoisie, même quand ils fréquentaient par état la société des lettres comme Henriot, n'y étaient point assourdis par ces clameurs de publicité, ces mots d'ordre constants dont nos contemporains subissent chaque jour l'effet. Il y avait moins de pénétration entre les différents milieux, moins de compréhension parfois, mais aussi plus d'indépendance. Un homme cultivé, amateur de musique, de poésie, de littérature, pouvait s'enchanter de ses préférences sans demander à qui que ce fût la recette de telles satisfactions. Par là, il tenait encore à la société d'autrefois.

M. Émile Henriot a trouvé de tels enseignements dans son berceau. De même qu'il a pénétré tout jeune au Café anglais, dans le fameux salon du « Grand Seize » où il allait retrouver son père le soir de la générale du *Roi*, il s'est frotté aux plus illustres représentants d'un Paris dont nous avons peine à imaginer aujourd'hui le prestige. Parmi les meilleures pages de son livre, il faut citer celles où il présente ce qu'on appelait « la parlotte » au *Temps*, sous la direction d'Hébrard. Chaque matin, se réunissaient là Tardieu, Lautier, Joseph Galtier, Édouard Julia, parfois Souday, toujours Pierre Mille. L'information, l'esprit, les idées coulaient à pleins bords. Et, dans ce milieu si riche d'activité cérébrale et d'invention, ces trésors dispensés, prodigués d'un propos à l'autre, finissaient par produire une sorte d'excitation où la pensée se perdait. Vers onze heures, la griserie était générale, personne n'y comprenait plus rien. C'est alors que la porte s'ouvrait et qu'Adrien Hébrard, passant la tête, demandait : « De quoi s'agit-il ? » Aussitôt tout rentrait dans l'ordre et le patron se mettait à parler. Sur quelque sujet que ce fût, il avait le mot juste, la définition exacte et qui éclairait le débat. L'article était fait. Il ne restait plus qu'à l'écrire. « Ce miracle d'esprit, de bon sens, de justesse et de facilité, note M. Henriot, je ne l'ai pas vu s'accomplir une fois, mais tous les jours pendant quatre ans ; chaque fois, une belle réussite. Et je n'y suis pas le seul. Nous en parlons encore avec ravissement, au journal, entre

vétérans du *Temps* d'avant-guerre. Quelles bonnes leçons de clarté et de triomphante sagesse ! »

On connaît une foule de mots d'Hébrard. On en connaît même trop, puisque beaucoup ne sont pas de lui, comme la fameuse analogie entre l'amour et les auberges en Espagne où l'on ne trouve que ce qu'on y apporte. Parmi tant de fusées prêtées à tort ou à raison à un si célèbre artificier, n'en citons qu'une. M. Henriot nous la garantit. C'était à Toulouse. Le président Carnot, qui visitait la ville, demandait gravement quelles étaient ses principales industries : « Je n'en connais que deux, répondit Hébrard : la sculpture et l'enthousiasme. »

Sans doute, cet agréable temps a fini très mal. On ne saurait pourtant incriminer les Parisiens d'alors d'avoir osé être heureux. Ils pouvaient se dire que ce n'était pas leur affaire, mais celle du gouvernement, de veiller à l'avenir. De nos jours, chacun s'en mêle, donne son avis, propose son plan et les choses ne vont pas mieux pour cela, bien au contraire. Les contemporains d'Hébrard ne l'emportaient sur les hommes d'aujourd'hui, ni en vertu, Dieu merci ! ni en capacité de travail. Mais la vie, malgré ses servitudes, leur était plus légère. Elle prenait à l'occasion une forme de drôlerie dont le goût s'est perdu. Je n'en veux pour preuve que cette anecdote sur certain voyage en Angleterre rapportée par M. Henriot.

Son père s'était mis en tête d'écrire une opérette sur la bataille d'Hastings. Le sujet ne prêtait pas spécialement au bouffon, mais qu'importe ! Il entreprend son œuvre, la mène à bien et l'envoie à un de ses amis, un Anglais nommé Levilly, ancien jongleur, devenu bookmaker, directeur du tir aux pigeons de Monte-Carlo, secrétaire de la Patti et enfin « manager » du théâtre du Prince de Galles. Ce Levilly, ayant pris connaissance du manuscrit, se déclare enchanté et convoque l'auteur à Londres. Henriot se met en route et fait la traversée sur le yacht du prince de Galles qu'on lui a envoyé à Calais par une faveur inexplicable. A Londres, il trouve Levilly qui lui annonce que la pièce entrera en répétition le soir même, mais qu'on a dû faire quelques changements au texte. Pour éviter de froisser l'orgueil britannique en lui montrant le débarquement de Guillaume le Conquérant sur la côte anglaise, ledit débarquement aura lieu sur une plage de Hollande. Quant à la bataille d'Hastings, elle sera remplacée par un combat de boxe. Pour le reste, tout ira bien. Un comique parfait a été engagé pour jouer le rôle

de Guillaume. Il est adoré du public et danse à la perfection la gigue à claquettes.

Henriot ne fit aucune difficulté pour accepter. L'opérette fut jouée six mois avec un grand succès. L'histoire est excellente. Elle appartient à un temps que nous n'imaginons plus, bien plus proche du Second Empire que de l'époque présente.

Ces gens, qui riaient si volontiers, savaient se tenir en d'autres occasions. On ne peut lire sans émotion le passage où M. Henriot raconte la mort de son père. Malade depuis quelque temps, l'infatigable artiste n'avait pas interrompu son travail. L'après-midi qui précéda sa mort, il somnolait dans son lit. Éveillé tout d'un coup, il appela son fils et lui dicta des légendes pour ses prochains dessins. Celle-ci lui vint avec les autres : un moribond signifie ses dernières volontés à sa femme : « Troisième classe, ni fleurs ni couronnes. » Et l'épouse, rageuse, rectifie : « Pas du tout. Première classe, fleurs et couronnes, avec des discours ! Tu as toujours été le même, tu ne penses jamais à ta famille ! »

« Comment trouves-tu cette légende ? demanda Henriot. — Excellente ! » Le soir même, il mourait sur ce dernier trait, en bon travailleur qui a toujours mené sa tâche à bien. Ce livre l'aura peint jusque dans ses dernières heures, avec une tendresse éclairée, traversée de ces moments d'enthousiasme où les sentiments, loin de faire tort à la raison, l'éclairent et lui assurent des prolongements nouveaux, C'est un beau témoignage, comme seul un fils pouvait en produire sur son père, en y confondant les effusions de son talent et de son cœur.

* * *

Les jurys littéraires ayant officié, selon la coutume, en ce dernier mois de décembre, ont fait descendre sur les têtes de quatre romanciers les couronnes des prix Goncourt, Femina, Théophraste Renaudot et Interallié. Nous avons rendu compte, dans notre précédente chronique, du beau roman de M. P.-J. Launay, *Léonie la bienheureuse*, qui valut à son auteur le prix Renaudot. Nous avons dit aussi le peu de cas que nous faisons du dernier ouvrage de M. Henri Troyat. Fort heureusement pour cet auteur, les membres du jury Goncourt ont affiché des goûts différents en lui décernant leur prix par un de ces effets de surprise auxquels les compétitions de ce genre donnent si souvent lieu. Il nous reste à parler de M. Félix de Chazournes, lauréat du prix Femina, avec *Caroline ou le départ pour*

les îles, et de M. Paul Nizan, qui a remporté le prix Interallié avec *la Conspiration*.

Caroline ou le départ pour les îles, ce titre évocateur de quelque gravure allégorique du XVIIIe siècle ou d'un conte à la Bernardin de Saint-Pierre, est celui d'un curieux roman, chargé de parfums, de rêve, de prestiges silencieux dont le calme déroulement promène le lecteur en dehors du temps et des parcours humains. Qu'on n'aille pas croire pour cela que l'auteur se perde en vagues imageries, ni qu'il tente d'animer des créatures irréelles. Non, ses personnages sont vrais, à peine touchés, par moments, d'une exaltation qui ne fait qu'enrichir leur caractère. Aucune péripétie n'atteint au fantastique, aucune projection de lumière inattendue ne trouble l'éclairage habituel de l'intrigue. Le singulier attrait de ce roman n'est pas là. Il réside, d'un bout à l'autre, dans le ton du récit, et c'est ce qui fait que le lecteur ne le distingue pas tout d'abord. Dès les premières pages, nous pénétrons dans un monde qui ne nous est pas habituel, séparé du nôtre par une distance insignifiante, mais presque infranchissable, un monde dont nous manquons chaque jour la possession, faute d'un peu de poésie dans l'âme, d'une meilleure sensibilité, d'une aptitude plus sûre à l'émotion. Les héros de M. de Chazournes nous apparaissent ainsi comme des êtres surpris chez eux par une fenêtre éclairée, si près qu'aucun mouvement de leur visage ne nous échappe, si loin que nous devons renoncer à pénétrer le secret de leurs joies ou de leurs peines.

Caroline Sainte-Anne est d'abord une petite fille qui vit avec sa mère et son frère Hervé, au Breuil, domaine familial des environs de Bourg. Son père, ancien officier de marine, n'a pas renoncé à courir les océans. Il croise quelque part dans la mer des Antilles pour le compte d'une société commerciale. Mme Sainte-Anne, qui, depuis des années, vit dans l'espoir trompeur de son retour, élève ses enfants en compagnie d'un vieil Écossais, ramené jadis par le navigateur dont les enfants raffolent et qu'ils appellent irrespectueusement « Singe Vert », à cause d'un étrange complet de cette couleur qu'il ne se décide pas à quitter. Un camarade de classe de Hervé, Michel de Joffré, est venu passer les vacances de Noël au Breuil. Fils d'un ambassadeur, jeune garçon élégant, bien vêtu, Michel a tout de suite séduit l'enfant sauvage qu'est Caroline. Il est courtois, très doux et manifeste pour elle des égards que n'a jamais, bien entendu, Hervé. Elle l'admire, puis elle l'aime d'un élan naïf. Leurs promenades, leurs jeux sous la neige, dans

cette atmosphère de conte enfantin, marqueront son souvenir.

Quelques années plus tard, devenue une jeune fille, elle continuera de penser à ce délicieux et tendre Michel qui n'a jamais reparu depuis au Breuil. On sait que son père a été nommé ambassadeur à Vienne. Il est loin, maintenant, disparu peut-être pour toujours. Et, tout d'un coup, M. Sainte-Anne se rappelle aux siens. Il a décidé de se fixer à l'île de Santa Barbara pour y exploiter une plantation. Que sa famille vienne l'y rejoindre. Une lettre apporte ses instructions et annonce l'envoi d'une somme d'argent destinée au voyage. Par malheur, Mme Sainte-Anne est gravement malade. Le fidèle Écossais, qu'on n'appelle plus Singe-Vert mais sir Caradoc, ce qui est plus correct, doit avertir le nouveau planteur de l'impossibilité où l'on est d'exécuter ses instructions. Caroline, penchée au chevet de sa mère, en reçoit quelques confidences. Elle comprend que Mme Sainte-Anne n'a jamais été heureuse. Et pourtant, elle a fait un mariage d'amour. On peut donc souffrir quand on a épousé celui qu'on aime ! Cette pensée la tourmente. Peu de temps après, une grande nouvelle que lui annonce Hervé lui rend l'une des plus chères de ses émotions enfantines. Michel, sorti depuis peu de Saint-Cyr, est à Bourg et va venir passer la journée au Breuil. Demain, il sera là.

Les voilà en présence, lui très à l'aise, elle intimidée. Il ne soupçonnera aucune des affres ni des joies de Caroline durant cette journée. Ni le trésor de passion lentement accumulée qu'il laissera derrière lui en s'en allant. C'est encore un des charmes de ce roman que tout s'y dit simplement. La scène est mise, le décor planté à peu de frais. Une vieille voiture à cheval, celle que les enfants ont toujours connue, arrive devant la maison. Michel en descend, Caroline s'avance vers lui ; les quelques paroles qui peignent la confusion de l'une, la gentillesse insouciante de l'autre sont échangées. Le repas suit, puis une partie de pêche où vont Michel et Hervé, laissant Caroline seule. Enfin, une visite de Michel à la chambre que ne quitte plus Mme Sainte-Anne, et la journée prend fin, l'hôte retrouvé s'en va. Mais dans ces courts passages deux destins se sont croisés, un amour secret a vu croître ses plus solides racines.

Peu de temps après, Caroline perd sa mère. La voilà seule, sans raison de vivre au Breuil, contrainte de partir pour les îles. Sir Caradoc l'y engage et elle céderait si une menace imprévue n'avait, depuis peu, révélé son imminence : juillet 1914, la guerre approche. Un jour, le tocsin sonne dans la campagne... Caroline restera au Breuil durant ces lourdes années. Et ce récit de la passion deviendra plus que jamais

le récit de l'attente. Il n'y a que peu de longueurs dans cet exposé sans action où les travaux rustiques de chaque saison viennent à leur place pour distraire ou noyer la pensée. On retrouve en de telles pages la densité d'atmosphère de certains romans anglais, et un ton de mélancolie sans fadeur, un sens du pathétique inexprimé qui donnent tout leur prix à cette chronique journalière d'un cœur anxieux.

Après de longs mois de silence, Caroline reçoit du front une lettre de Michel. Dès lors, une correspondance s'établit entre eux. Hervé est aux armées aussi, M. Sainte-Anne toujours à Barbara, faute d'avoir vu accueillir, en raison de son âge, ses offres de service dans la marine. Caroline, donc, sous la garde du seul Caradoc, continuera d'entretenir le feu de son amour caché. Et, plus tard, quand Michel, revenu pour quelques jours à l'arrière, lui proposera de venir le rejoindre, elle n'hésitera pas à partir, accompagnée de son fidèle Écossais, prêt à tout pour la satisfaire.

Parvenue à grand peine au village où cantonne Michel, Caroline le retrouve enfin « dans un chemin défoncé entre de grands arbres noyés de brume ». L'entrevue est bien différente de celle qu'ils avaient eue l'année précédente, au Breuil :

« Elle aurait aimé lui raconter son voyage, mais, sans l'écouter maintenant, il l'inclina de nouveau contre son épaule. La chaleur de son corps arrivait jusqu'au sien et il en éprouvait une sorte de confuse et fatale ivresse... Caroline se pressa davantage contre lui. Son chapeau avait glissé sur la terre humide et ses cheveux, comme des serpents de laque, ondulaient dans le coude de son compagnon. »

Ils côtoient tous deux le danger sans y tomber, pour cette fois. Mais, plus tard, la tentation se présente à nouveau. Caroline est invitée, après la guerre, à la Noue, chez les Joffré. Michel, officier au Maroc, vient la retrouver. Sont-ils fiancés ? On peut le croire, bien que Mme de Joffré ne se montre guère favorable à ce mariage. Le bonheur qu'ils imaginent déjà leur fait perdre toute prudence. Le soir qui précède leur séparation, ils s'attardent ensemble. L'auteur nous les montre, dans l'ombre du parc, au terme d'une longue promenade qui les ramène au château. La porte d'une chambre s'ouvre, un volet bat sur une facade... Le lendemain, Michel part pour le Maroc et Caroline joint le Breuil, assurés l'un et l'autre qu'ils ne se quitteront bientôt plus.

Caroline, plus tard, retournera au Breuil, mais elle n'y retrouvera plus Michel. L'éloignement, la vie agréable que mène à présent le jeune officier lui ont fait oublier ses promesses. Il faut noter ici

comme ce détachement qu'on pressent est délicatement révélé, quelle insensible fatalité s'y attache, semblable à celle de la nature, à la ruine lente des arbres rongés de lierre, des végétations étouffées sous la mousse. Cette fois, Caroline partira enfin pour les îles. Elle ira, en compagnie de son frère et du vieux Caradoc, rejoindre son père. Mais une jeune vie dont elle n'a rien révélé à personne se développe en elle et accroît la gravité de son secret. L'enfant de Michel naîtra un jour là-bas. Comment sera-t-il accueilli ? L'auteur ne nous le dit pas. Il nous laisse sur cette impression d'amour défunt, de renoncement désespéré qui accomplit la grâce de ses dernières pages.

* * *

En quittant la *Caroline* de M. de Chazournes pour *la Conspiration* de M. Paul Nizan, nous abandonnons la générosité, l'émotion, pour une certaine frénésie rageuse, nous échangeons des battements de cœur contre des crises de nerfs. Le roman de M. Nizan peint les débuts dans la vie de cinq jeunes gens qui ont décidé de faire de la politique communiste. Comme il s'agit d'intellectuels engagés entre la licence et l'agrégation, cette idée ne peut se traduire que par la création d'une revue. Bernard Rosenthal, fils d'un agent de change et le plus riche de la bande, se débrouillera pour trouver les fonds. Titre : *la Guerre civile*. Une mitrailleuse figurera sur la couverture.

L'histoire pourrait être niaise, maladroite ou ennuyeuse à force de commentaires et de prêches sociaux. Elle n'est rien de tout cela, parce que l'auteur a beaucoup de talent et qu'elle se sauve en quittant sans cesse son sujet. Ces jeunes partisans vivent en marge d'un mouvement politique auquel vont toutes leurs sympathies, mais où ils ne parviennent à jouer aucun rôle. Ils font du dilettantisme révolutionnaire comme ils feraient de la bibliophilie, du sport ou de la comédie de salon. L'intérêt de leurs personnages ne naît aucunement de cette activité de rencontre. Il apparaît tantôt dans l'aventure amoureuse de l'un, tantôt dans les expériences successives qu'un autre fait sur les êtres et les idées, ou la déchéance qui marque un troisième. Les mêmes péripéties leur adviendraient, s'ils étaient royalistes, fascistes, ou simplement indifférents à toute attitude sociale. La passion de leur âge, le besoin de croire, le mépris de toute sécurité, voilà ce que nous retenons d'eux. Ces traits humains sont de ceux dont le lecteur ne se rassasiera jamais, tant qu'il y aura des romanciers pour les peindre.

Bernard Rosenthal a pris sa famille en horreur. Il déteste, comme on s'en doute, l'optimisme bourgeois, les principes d'ordre et le seizième arrondissement. Ces sentiments nous valent un excellent portrait de la famille Rosenthal et, entre autres, de Claude, le fils aîné, qui est inscrit à une ligue nationaliste, accomplit ses périodes d'officier de réserve et apporte à défendre la société autant de conviction que son frère à la vouloir détruire. Un échange de lettres entre Bernard Rosenthal et son ami Laforgue (l'un des futurs rédacteurs de *la Guerre civile*) transporte peu après l'objectif sur un autre plan de l'horizon. Il est question, dans cette correspondance, du projet que nourrit Bernard de « passer à l'action » en chargeant un de ses camarades, qui accomplit actuellement son service militaire dans une caserne parisienne, d'y voler, dans le bureau du colonel, le plan de défense contre un éventuel coup de force communiste. Laforgue raille doucement Rosenthal et le juge d'un romantisme assez comique. La suite de l'histoire ne peut que lui donner raison, et les tentatives de Bernard et de ses amis, pour sortir du rêve et aboutir à la réalité politique qu'ils souhaitent, ne sont, comme on le pense, qu'une illustration nouvelle de leur incapacité à servir. D'où il s'ensuit que ce roman du communisme chez les jeunes, écrit par un auteur dont les idées, on le sait, sont celles de ses personnages, ressemble par moments à une satire d'un polémiste de droite contre les bourgeois révolutionnaires.

On continue de l'éprouver en voyant Bernard négliger son rôle et délaisser ses amis pour engager une intrigue amoureuse avec sa belle-sœur. Cette évolution imprévue nous vaut d'ailleurs des pages dont on goûterait pleinement l'analyse si tant de rigueur ne tournait assez vite à la sécheresse. Il y a quelque chose de nettement déplaisant dans cet épisode et l'on mesure la gageure impossible tenue là par un auteur de conter une histoire dont aucun personnage n'est sympathique. La jeune femme, courtisée et séduite par Bernard, apparaît comme une coquette de l'espèce la plus banale. Claude, le mari, dont son frère trahit la confiance, n'offre, dans son malheur, qu'un aspect ridicule. Bernard lui-même, s'il souffre quand sa famille, instruite de l'affaire, le condamne et lui interdit de revoir sa complice, n'est atteint que dans ce besoin de dominer qui constitue l'une des formes essentielles de son ambition. Son suicide final ne saurait, pour les mêmes raisons, nous intéresser davantage. Ainsi cet ouvrage qui témoigne la plupart du temps de qualités de narrateur et d'essayiste éclatantes, se perd en d'autres moments, par

un goût maladif de la destruction. Il est, à la fois, puissant et stérile.

L'auteur annonce une suite, car les événements relatés dans *la Conspiration* sont de l'année 1930, c'est-à-dire d'une époque où le communisme français était pacifiste et antimilitariste. On sera donc curieux de savoir comment s'expliquera son évolution et si les personnages y seront pris un peu plus au sérieux que dans la première partie. Notons-le, en effet, pour terminer. Ce ton de raillerie que pratique M. Nizan ne cède qu'en une seule circonstance et, assez mal à propos, semble-t-il, dans le passage où il narre le transfert des restes de Jaurès au Panthéon. Là il montre Rosenthal et ses amis au Palais-Bourbon, pendant la veillée funèbre, échangeant des pensées recueillies sur « l'apôtre » qu'ils vénèrent, tandis qu'ils exècrent les politiciens qui battent monnaie autour de ce nouveau culte. Ont-ils raison de marquer une telle différence entre l'idole et ses adorateurs ? La grande culture de Jaurès, son talent, son désintéressement personnel, sa vie laborieuse, terminée par une mort tragique, ont fait de lui un héros légendaire du socialisme. Mais son rôle politique reste soumis au jugement de l'histoire et il a déjà été critiqué par un homme qui l'a beaucoup connu. Dans un de ses livres, je trouve ces passages : « Je ne veux point revenir ici sur le nom de Jaurès... Ce représentant en France de la politique impérialiste allemande, capitaliste allemande, et particulièrement coloniale allemande est tombé dans un mépris universel... Que peut-il y avoir de commun entre cet homme et le peuple, entre ce gros bourgeois parvenu, ventru, aux bras de poussah, et un homme qui travaille ? Qu'est-ce qu'il a de commun avec un ouvrier ? Et n'est-ce pas la plus grande misère de ce temps que ce soit un tel homme qui parle pour le peuple, qui parle dans le peuple, qui parle du peuple ? »

Ces lignes sont de Charles Péguy (1). Il manque aux héros de M. Nizan d'avoir un peu pratiqué Péguy !...

ROBERT BOURGET-PAILLERON.

(1) *L'Argent.* « Cahiers de la Quinzaine. » Sixième cahier de la quatorzième série, 5 février 1913.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'ALLEMAGNE ET L'EUROPE ORIENTALE. — MEMEL

Les gouvernements totalitaires, qui se flattent d'être éternels, précipitent les événements comme s'ils se sentaient mal assurés du lendemain. Serait-ce qu'ils cherchent à réaliser leurs desseins envahissants avant que l'Angleterre et la France aient achevé leur réarmement ? Ou bien n'y sont-ils pas entraînés par la loi intérieure de leur régime politique et surtout par la logique implacable de leur système économique ? Le voyage de M. Schacht, président de la Banque du Reich, à Londres, ses entretiens avec M. Montagu Norman, son collègue de la Banque d'Angleterre, son offre singulière de laisser partir les Juifs avec 20 pour 100 de leur avoir, pourvu qu'un emprunt soit accordé à l'Allemagne, la précipitation enfin avec laquelle deux emprunts de 1 500 millions de marks se sont succédé en Allemagne, ne révèlent pas une situation financière très saine. Sous le régime autarcique une économie nationale finit par se dévorer elle-même ; elle se consume en vase clos. En Italie, la Commission suprême pour l'autarcie vient d'édicter certaines mesures qui sont sans précédent dans l'histoire contemporaine des finances et qui dépassent de loin celles que, au temps du front populaire, proposaient nos socialistes les plus audacieux. D'abord, une certaine catégorie de citoyens, les Israélites, sont tout simplement expropriés. Pour les autres, leurs dépôts à court terme dans les banques sont réquisitionnés dans une proportion laissée à l'arbitraire de certaines institutions, notamment l'Institut mobilier, et destinés à financer les émissions nécessitées par la politique autarcique. Il en est de même des fonds des entreprises privées et publiques d'assurances.

Ces mesures, qui trahissent un certain désarroi, doivent être rapprochées des vastes projets que l'on attribue au Fuhrer

Hitler dans l'Europe orientale et aux revendications que M. Mussolini entend faire valoir dans la Méditerranée et la Mer Rouge. On se prépare en Allemagne pour l'heure que l'on croit proche où la dislocation de l'U. R. S. S. offrira des occasions qu'il ne faut pas manquer et dont on peut hâter l'échéance. On compte en Italie qu'il suffira d'intimider la France pour obtenir de sa faiblesse, à la faveur de troubles intérieurs escomptés, des concessions de toute nature. Reste à savoir, — c'est le point d'interrogation de demain, — dans quelle mesure les deux entreprises sont concertées et jusqu'à quel point les deux gouvernements de l'axe sont disposés à s'épauler.

Il est écrit dans *Mein Kampf* : « Nous arrêtons l'éternelle marche des Germains vers le Sud et vers l'Ouest de l'Europe, et nous jetons nos regards vers l'Est. Nous mettons fin à la politique coloniale et commerciale d'avant-guerre et nous inaugurons la politique territoriale de l'avenir. Mais si nous parlons aujourd'hui de nouvelles terres en Europe, nous ne saurions penser d'abord qu'à la Russie et aux pays limitrophes qui en dépendent. » Les théoriciens de la politique nationale-socialiste, Paul Rohrbach, Alfred Rosenberg, indiquent à l'expansion germanique la même direction. L'Europe orientale, dit-on dans les milieux nazis, est encore dans le devenir national ; les diverses nationalités y sont mal discriminées et la délimitation des États ne correspond pas aux frontières des peuples et des langues. La formule de Bluntschli, « une nation, un État », n'est pas réalisée. Tous les États, la Pologne et la Russie surtout, englobent des minorités nationales qui doivent tendre à se réunir à leurs frères de même race et de même langue. On peut donc prévoir dans l'Europe orientale de profonds bouleversements. L'Allemagne trouvera là les meilleures occasions d'expansion, car sa vocation historique est de civiliser les barbares slaves.

D'ailleurs, dans tous ces États de l'Europe centrale et orientale, on trouve des groupes allemands que le grand Reich d'aujourd'hui a le devoir de protéger et qu'il regarde comme les avant-postes du germanisme et de la civilisation. On en trouve en Pologne, en Lithuanie, en Lettonie, en Esthonie où fleurirent jadis les Chevaliers teutoniques et les Porte-glaives, en Russie, en Roumanie, en Yougoslavie. L'U. R. S. S. est un agrégat de nombreux peuples que le gouvernement des tsars n'avait pas réussi à assimiler et qui tendent si ardemment à s'affranchir que le gouvernement de Lénine a donné à l'État bolchévisé la forme fédérative. Mais l'heure où ce groupement de peuples qui n'ont d'autre lien entre eux que le commu-

nisme va s'effriter et se dissoudre est proche. L'Allemagne n'a donc qu'à choisir la direction dans laquelle elle s'engagera d'abord. La base de départ est maintenant solidement constituée après l'annexion de l'Autriche et des Sudètes et la destruction de l'obstacle tchécoslovaque. Aucune intervention à craindre du côté de l'Ouest, surtout depuis la déclaration Ribbentrop-Bonnet et l'achèvement de la ligne Siegfried. L'heure de l'action est arrivée. Ainsi raisonne-t-on dans les milieux nazis où l'on se sent encouragé par l'heureux succès d'Adolf Hitler dans toutes ses entreprises.

Ces jours derniers on a beaucoup parlé de Klaipeda (Memel). C'est ce petit territoire triangulaire délimité au sud par le Bas-Niémen, à l'ouest par la Baltique, au nord-est par l'ancienne frontière entre la Prusse et la Russie. Le traité de Versailles l'a mis à la disposition des Puissances alliées qui, plus tard, l'ont attribué sous certaines conditions à la Lithuanie séparée de l'ancien empire russe. Les habitants sont de race lithuanienne, mais ils ont été luthéranisés et germanisés. Un peuple qui fonde sa politique sur le racisme devrait reconnaître que ce pays doit appartenir à la Lithuanie ; mais l'Allemagne ne se pique pas de logique quand il s'agit de ses intérêts et, dans le même moment où ses journaux déclarent que les Corses, qui sont Français avec enthousiasme, doivent revenir à l'Italie en raison de la race et de la langue, ils réclament le territoire de Memel au nom du principe de libre disposition. Des élections y ont eu lieu le 11 décembre pour le remplacement des vingt-neuf députés à la diète locale élus en 1935. La période électorale a été très agitée. Les Allemands se sont organisés en un groupe nazi, dont le docteur Neumann s'est proclamé le *Fuhrer*, à la manière de M. Henlein, et leur police noire s'est mise à terroriser le pays. Ils annonçaient que les élections seraient un plébiscite en faveur d'une autonomie si complète qu'elle ne serait qu'un acheminement à une réintégration dans le Reich. Le problème est assez compliqué, car une minorité seulement souhaite le retour au Reich, tandis que la grande majorité préfère le maintien du statut spécial et rejette la politique centraliste pratiquée par le gouvernement de Kaunas. Le lendemain des élections, avant que les résultats en fussent connus, l'ambassadeur de France, M. Coulondre, et le chargé d'affaires de Grande-Bretagne à Berlin, ont fait auprès de M. de Ribbentrop chacun une démarche, afin de lui exprimer l'espoir que le statut de Memel, fixé par la convention de 1924, ne sera pas modifié sans l'assentiment des quatre Puis-

sances qui l'ont garanti : France, Grande-Bretagne, Italie, Japon.

Or, le résultat des élections à été bien moins triomphal pour les nazis de Klaipeda qu'ils ne l'avaient espéré et prédit. Sur 29 sièges, le parti allemand en détenait 24 et cette proportion n'avait pas été modifiée en 1935 ; mais, cette fois, la police et la surveillance du vote appartenaient aux nazis qui firent rayer des listes de nombreux Lithuaniens et usèrent d'intimidation et de pression. Il est donc significatif qu'ils n'aient gagné qu'un seul siège. La liste allemande unique, en face de cinq listes lithuaniennes, n'en emporte pas moins 87 pour 100 des 70 000 électeurs du territoire de Klaipeda. Que va décider le gouvernement de Berlin ? Il a de bonnes raisons, en ce moment, pour ne pas mécontenter directement la Pologne et ne pas alarmer la Russie soviétique en menaçant l'indépendance des pays riverains de la Baltique. Vers le 15 janvier, lorsque se réunira la diète, se dévoileront les intentions de M. Hitler. On croit généralement que le statut de Memel-Klaipeda sera maintenu au moins provisoirement ; mais, dans le cadre de la souveraineté lithuanienne et du statut de 1924, c'est un petit État nazi, et non plus un État démocratique, qui va s'organiser avec l'agrément de la Lithuanie. La synchronisation suffit sans l'annexion ; et, à moins que les chefs nazis ne cherchent à précipiter le dénouement, aucune complication sérieuse ne paraît devoir sortir de la question de Memel (1).

L'UKRAINE ET L'EUROPE

Il en va tout autrement du problème de l'Ukraine qui, brusquement, s'est trouvé porté au premier plan de l'actualité. Il a suffi pour cela que la Hongrie et la Pologne, lors du dépècement de la Tchécoslovaquie, émissent la prétention d'avoir une frontière commune sur les Carpathes par l'annexion à la Hongrie de toute la Russie subcarpathique auparavant rattachée à la Tchécoslovaquie, et avouassent avec ingénuité qu'elles espéraient par là fermer, à l'expansion abusive de l'Allemagne, le chemin de l'Est. Ce sont des membres du Comité national ukrainien qui, à Berlin, ont réussi à persuader aux dirigeants du Reich qu'ils avaient intérêt à laisser l'ancienne Russie subcarpathique, devenue l'Ukraine carpathique, dans le cadre de l'État tchécoslovaque. Dès lors que la Tchécoslovaquie était hors d'état de résister aux volontés de l'Allemagne,

(1) Jean Meuvret, *le Territoire de Memel et la politique européenne*. Publication du Centre d'Études de politique étrangère, 1936.

celle-ci trouvait son avantage à garder à sa disposition ce long corridor par lequel la Tchécoslovaquie entre en contact avec la Roumanie. Une Ukraine autonome, si exigu et pauvre qu'en soit le territoire, peut devenir un centre de propagande ukrainienne en même temps qu'une voie d'accès vers l'Est. On se hâterait d'y construire, à travers monts et vallées, une autostrade qui serait la voie directe de Vienne vers les blés de l'Ukraine soviétique et les pétroles de Roumanie. De l'intérêt ou des préférences des Ruthènes du pays, personne bien entendu ne se soucie. Ce sont des populations misérables que les Hongrois ont tenues dans un état voisin du servage et dans l'analphabétisme. La fameuse loi Apponyi de 1911 rendait obligatoire l'enseignement du magyar dans les écoles ruthènes. Jamais aucun gouvernement ne s'était préoccupé de ces malheureux avant qu'ils fussent rattachés à la Tchécoslovaquie qui, elle, a dépensé beaucoup d'argent dans le pays, construit une route de part en part, créé des écoles primaires et secondaires, amélioré la culture. L'arbitrage de Vienne a rattaché les plaines et les vallées à la Hongrie et laissé à la Tchécoslovaquie la montagne et les paysans ruthènes diminués d'environ 60 000 restés dans le lot hongrois. Et voilà que tout d'un coup, parce que l'Allemagne s'est opposée au rattachement complet de ce pays à la Hongrie, la Pologne, comme nous l'avons relaté, se rapproche de Moscou, l'U. R. S. S. s'alarme, l'Europe s'agite.

Il est nécessaire de bien distinguer la question ukrainienne considérée intrinsèquement ou étudiée dans ses rapports avec la politique des Puissances européennes. Que les désirs d'autonomie des Ukrainiens de Russie aient été mis à profit par la propagande autrichienne et allemande avant, pendant et après la guerre, personne ne le conteste. La séparation de l'Ukraine d'avec la Russie devint, au cours de la guerre, le programme de l'État-major allemand. Il s'agissait de diviser le grand empire ennemi. L'Ukraine deviendrait un champ d'expansion pour l'influence germanique, en même temps que ses riches plaines fourniraient aux Empires centraux le ravitaillement dont ils avaient besoin. A travers une Ukraine alliée, les agents allemands iraient en Asie centrale et jusqu'aux Indes saper les bases de l'Empire britannique. Une brochure allemande parue à cette époque porte ce titre significatif : *Die Ukraine Deutschlands Brücke zum Morgenland* (l'Ukraine, pont de l'Allemagne vers le Levant). Mais la propagande allemande n'aurait eu aucun écho, si elle n'avait trouvé un terrain préparé et de vifs ressentiments

contre l'absolutisme des tsars. C'est le même programme que reprend aujourd'hui le gouvernement hitlérien ; mais l'atroce régime que subit l'Ukraine a multiplié et exacerbé les aspirations autonomistes.

Au temps du Tsar, la France croyait l'unification des peuples de l'empire beaucoup plus avancée qu'elle ne l'était en réalité. Que dis-je ? L'administration russe elle-même le croyait. Le nom même de l'Ukraine avait disparu ; il n'y avait plus que la Petite-Russie. Quant à la langue, elle n'était plus qu'un patois paysan et l'on comparait volontiers, à l'usage des visiteurs français, le mouvement intellectuel ukrainien au félibrige qui ne compromet en r en l'unité morale française. En 1863, un ministre de l'Intérieur de l'empire n'avait-il pas déclaré : « Il n'y a jamais eu de langue ukrainienne, il n'y en a pas, il n'y en aura jamais. » Un écrivain ukrainien comme Gogol écrivait ses chefs-d'œuvre en langue russe. En 1876, un ukase interdisait d'imprimer et d'enseigner en petit-russien. Cependant la tradition nationale se transmettait. On savait qu'avant l'invasion mongole du XIIIe siècle un grand État florissait autour de Kiev, fière de ses églises aux coupoles byzantines et de ses monastères. La première Russie historique s'est formée autour de Kiev sous des influences méditerranéennes et grecques. Le roi de France Henri Ier, en 1051, épouse Anne, fille de Jaroslaw, grand-duc de Kiev, et donne à son fils le nom hellénique de Philippe. Après deux siècles de domination mongole, l'Ukraine s'affranchit avec l'aide des princes de Moscou, des Polonais et des Lithuaniens. Du XIVe au XVIIe siècle, l'histoire d'une grande partie de la nation ukrainienne se confond avec celle de la Pologne. C'est le temps des libres républiques cosaques qui, dans le Sud, guerroient contre les Hongrois et les Turcs maîtres des bords de la Mer Noire. En 1654, se produit un événement décisif. L'hetman Bogdan Kmelnitski qui règne sur les terres de la rive gauche du Dniepr, fait appel, pour résister aux Turcs, au tsar de Moscou Alexis et signe avec lui le traité d'alliance de Pereiaslav qui fonde l'unité russe. Mais il est stipulé que l'Ukraine gardera son gouvernement autonome, ses libertés, son hetman, son armée. Par ce traité, l'Ukraine s'éloigne de la Pologne pour se rapprocher de la Russie. Mais les tsars ne respectent pas les clauses du traité et mènent une politique de centralisation et d'unification. L'hetman Ivan Mazeppa, — le héros cher à nos poètes romantiques, — se révolte contre Pierre le Grand, s'allie à Charles XII de Suède et est vaincu avec lui à Poltava (1709). C'est la fin de l'indépendance ukrainienne. Catherine II poursuit une politique de russification systématique,

écrase la révolte paysanne de Pougatchef et conquiert les bords de la Mer Noire. Au premier partage de la Pologne (1772), l'autre fraction du peuple ukrainien est annexée à la Russie. Un autre fragment est réuni à l'Autriche. Il n'est plus question de l'Ukraine.

Elle ressuscite tout d'un coup, en 1905, après le manifeste d'octobre, et le comte Witte a la surprise de voir arriver à la première Douma environ quatre-vingts députés paysans qui se réclament de la nationalité ukrainienne. La Russie de Nicolas II est entrée dans la Grande Guerre comme un empire unitaire ; la Russie de Lénine en est sortie comme un État fédératif. L'un des premiers actes de la révolution d'octobre a été d'accorder l'autonomie à tous ces peuples ou fractions de peuples. L'Ukraine se hâta d'en profiter, mais ce fut d'abord pour signer la première à Brest-Litovsk un traité particulier avec l'Allemagne. Occupée par les troupes allemandes, elle devient, sous le gouvernement de l'hetman Skoropadski, créature de Berlin, un pays vassal où l'Allemagne trouve le ravitaillement dont elle avait tant besoin et un chemin vers l'Orient asiatique. Comment un chef national, Simon Petliura, soutint une lutte épique pour l'indépendance de l'Ukraine contre le bolchévisme triomphant à Moscou, et comment il fut vaincu, M. Alexandre Choulguine, qui fut ministre des Affaires étrangères de la république d'Ukraine durant la courte période de son indépendance, l'a conté dans un livre récent (1). L'Ukraine, sous un gouvernement communiste, reste théoriquement, d'après les diverses constitutions soviétiques, une république autonome, membre de l'U. R. S. S. En fait, elle est strictement assujettie aux ordres de Moscou. Le gouvernement de Staline, comme celui de Lénine, reprend d'une main, par le moyen de la centralisation communiste et de la discipline de la IIIe Internationale, ce que la constitution soviétique accorde sur le papier aux peuples de l'U. R. S. S. Cependant le peuple ukrainien a gardé la liberté de parler et d'écrire dans sa langue. Les écoles donnent l'enseignement en ukrainien, environ 400 journaux s'impriment en ukrainien, la langue officielle du gouvernement est l'ukrainien. Ainsi, même sous le régime soviétique, se fortifie et se répand le sentiment national ukrainien qui devient un instrument de résistance à l'absolutisme de Moscou.

On comprend mal, en Occident, le caractère des sourdes luttes intérieures qui font des annales de l'U. R. S. S. une histoire de sang

(1) Alexandre Choulguine, *l'Ukraine contre Moscou* (1917), 1 vol. in-12, Alcan.

et le sens de ces procès invraisemblables où les accusés confessent avoir trahi et où le ministère public dénonce l'ingérence d'agents étrangers. C'est un curieux mélange de luttes de doctrines, de rivalités de clans pour la possession du pouvoir et surtout d'efforts toujours renouvelés des nationalités pour s'affranchir et échapper à l'enfer. Les indicibles souffrances que les habitants de l'U. R. S. S. ont endurées et endurent encore par suite de l'application obstinée de doctrines de mort à un organisme plein de vie ont développé jusqu'au paroxysme le désir de peuples tels que ceux de l'Ukraine, du Caucase et du Turkestan de s'évader. Il n'est guère de village de la plaine ukrainienne où ne se soient déroulées quelques tragédies paysannes telles que celle que le romancier Oulas Samtchouk a décrite dans « Mariya » (1). Si tout est exagéré et systématisé dans les procès monstrueux dont le gouvernement de Staline donne périodiquement, au monde horrifié, le démoralisant spectacle, tout n'est pas imaginé de toutes pièces. Il est dans la nature des choses que certaines Puissances européennes qui redoutent chez elles les intrigues soviétiques cherchent à affaiblir l'U. R. S. S. en la disloquant. Il est également naturel que les peuples qui tentent d'obtenir leur autonomie acceptent un appui de l'étranger. Tout plutôt que le régime bolchéviste. C'est l'indéfinie prolongation, dans l'ancienne Russie, de l'état de révolution sanglante et de communisme agressif qui permet à l'Allemagne de détruire, à son profit, l'indépendance des peuples de l'Europe centrale et orientale et de porter au slavisme des coups dont il ne se relèvera pas.

La position juridique des Ukrainiens est très forte. La reconnaissance de leur existence comme nation résulte de textes précis. Dans l'U. R. S. S. l'Ukraine constitue un État théoriquement autonome. Bien mieux, la constitution de 1936 dit, article 17 : « Il est laissé à chaque république de l'Union le droit de quitter librement l'U. R. S. S. » Simple trompe-l'œil soviétique ! Mais les textes demeurent et peuvent un jour ou l'autre recevoir application. En Pologne aussi les droits des Ukrainiens de Galicie et de Volhynie s'appuient sur des documents clairs (2). En 1920, le maréchal Pilsudski échoue dans sa tentative pour reconstituer la grande

(1) Analyse dans *la Revue de Prométhée* (organe des revendications nationales de l'Est européen et de l'Asie), n° 2.

(2) Le nombre des Ukrainiens, en Pologne, varie selon les évaluations entre 4 200 000 et 7 millions. Ils sont en majorité à l'est de la rivière San. Pour plus de détails, voyez *le Problème de l'Ukraine*, par René Martel, dans *Politique étrangère*, numéro de décembre.

Pologne d'avant 1772, englobant toute l'Ukraine jusqu'au Dniepr; mais l'offensive soviétique vient se briser devant Varsovie. Le Conseil suprême, le 25 juin 1919, admet l'occupation de la Galicie par les Polonais, sous réserve des droits de la population ukrainienne à laquelle la Pologne s'engage à donner satisfaction (loi du 26 septembre 1922). Aussi la Conférence des ambassadeurs attribuait-elle, par décision du 15 mars 1923, la Galicie orientale à la Pologne. Les frontières entre la Pologne et la Russie avaient été fixées par le traité de Riga (1921). Les Ukrainiens se plaignent : non seulement, disent-ils, ces engagements n'ont pas été tenus, mais le gouvernement polonais n'a pas cessé de mener contre eux une politique de dénationalisation; toutes les carrières sont fermées à leurs enfants; la misère règne dans leurs fermes. Faut-il s'étonner qu'ils aient répondu par des attentats terroristes tel que l'assassinat de M. Pieratzki, ministre de l'Intérieur ? Ce sont ces engagements dont les députés ukrainiens groupés en un seul parti viennent de demander à la diète la réalisation. Leur motion a été rejetée. Mais les Ukrainiens croient arrivée l'heure de leur libération. Ils reçoivent des subsides de leurs frères émigrés aux États-Unis et au Canada au nombre de plus d'un million. Ils attendent de l'Allemagne un appui effectif. Ils espèrent que la France, qui a souvent témoigné des sympathies à l'Ukraine, qui, pendant la guerre, lui a envoyé une mission militaire dirigée par le général Tabouis, comprendra sa détresse et les aspirations d'une nation qui compte environ 35 millions d'âmes et qui veut vivre.

Telle est la situation. On ne la résoudra pas en déclarant que l'Ukraine est une invention de la propagande allemande. Mais il faut reconnaître qu'il est difficile d'y toucher sans mettre le feu à l'Europe orientale, et qui sait où s'arrêterait l'incendie ? Les Ukrainiens sont répartis dans quatre grands États, l'U. R. S. S., la Pologne, la Roumanie (457 000 d'après les statistiques roumaines, plus d'un million d'après les Ukrainiens, dans l'ancienne Bukovine et le nord de la Bessarabie), la Tchécoslovaquie enfin, ces Ruthènes des Carpathes dont on a tant parlé ces derniers temps. Ces quatre pays se laisseraient-ils démembrer sans réagir ? L'Allemagne compte-t-elle sur une dislocation spontanée de l'U. R. S. S. et prépare-t-elle une croisade anticommuniste qui serait, en réalité, une expédition de conquête ? Les difficultés sérieuses qui, une fois de plus, opposent Russes et Nippons dans les parages de Sakhaline sont-elles annonciatrices d'une offensive combinée par l'est et par l'ouest contre l'U. R. S. S. ? Mais, automatiquement, Varsovie se trouverait alliée

de Moscou, dont elle vient déjà de se rapprocher avec une célérité significative. Une guerre contre la Russie, même avec l'appui des Ukrainiens, serait une redoutable aventure. Estime-t-on à Berlin l'heure venue, après avoir partagé la Tchécoslovaquie avec la Pologne, de partager la Pologne avec d'autres larrons ? Rosenberg, le prophète du nazisme, n'a-t-il pas écrit, dans *l'Avenir d'une politique extérieure allemande*, ces lignes que cite M. Henri Rollin (*le Temps* du 17) : « Puisque nous ne saurions oublier que la disparition de l'État polonais est le postulat essentiel de l'Allemagne, une alliance entre Kiev et Berlin et la création d'une frontière commune s'imposent comme une nécessité d'État à la future politique allemande. » Le Fuhrer lui-même, dans une interview donnée en 1934 à un journal ukrainien, disait que l'Allemagne souhaite la création d'un puissant État ukrainien ; « mais sans doute la création de cet État ne sera-t-elle possible que le jour où se posera la question du partage de la Russie ».

Ainsi, de quelque côté que l'on regarde le problème, apparaissent des obstacles formidables et la perspective d'une guerre universelle. D'autre part, on ne peut méconnaître indéfiniment les aspirations et les droits de 35 millions d'hommes. L'indépendance de l'Ukraine doit se réaliser dans la paix et pour la paix, dans le droit et par le droit. Est-ce possible ? Il faudrait d'abord que l'U. R. S. S. trouvât un état d'équilibre normal, cessât ses massacres périodiques, fît de sa constitution de 1936 une réalité et n'offrît plus de tentations à ses voisins armés. Quant à la Pologne, le *Zespol*, organe de M. Poniatowski, reconnaissait, le 18 décembre (d'après un télégramme d'agence), que la politique suivie par Varsovie à l'Est est erronée et que la Pologne a pour mission d'aider les Ukrainiens à fonder leur propre État. Voilà la bonne voie, la seule qui ne conduise pas à des cataclysmes. Entre une Russie apaisée et une Ukraine indépendante, l'entente et l'alliance se feraient naturellement. Russie, Ukraine, Pologne, Roumanie, telle est la conjonction qui pourrait contenir dans de justes bornes l'expansion territoriale du Reich allemand.

A l'arrière-plan apparaît, sur les routes du Sud-Est, l'entente balkanique avec ses quatre piliers. La Yougoslavie, qui occupe la position la plus occidentale, au contact des deux Puissances de l'axe, vient de renouveler sa Chambre dissoute le 10 octobre. Les élections du 11 décembre sont, pour M. Stoyadinovitch et le groupement des partis dont il est le chef, un succès très net. Excepté en Croatie et

en Dalmatie où M. Matchek garde toutes ses positions, les partis d'opposition sont en recul. Dans l'ensemble du pays, la coalition gouvernementale obtient de 65 à 70 pour 100 des suffrages exprimés. Les Slovènes, sous la direction de Mgr Korochets, ont voté avec les Serbes radicaux et les musulmans de Bosnie. Deux blocs et deux hommes se tient en présence. On doit espérer que cette situation rendra plus faciles les négociations nécessaires et la conciliation entre Serbes et Croates, entre l'idéalisme de M. Matchek et le réalisme de M. Stoyadinovitch, et que le prince Paul, avec sa prudence et son autorité, parviendra à réaliser enfin l'unité morale des diverses populations auxquelles la Couronne sert de lien. Le sort de la Tchécoslovaquie montre à quels dangers s'expose un État dont la cohésion reste précaire et inachevée.

Mais l'Allemagne est-elle résolue à précipiter les événements ? Le comte Ciano était le 20 décembre à Buda-Pest où, dans ses entretiens avec le comte Csaky, le nouveau ministre des Affaires étrangères, il a obtenu l'adhésion plus complète de la politique hongroise à celle de l'axe Berlin-Rome. Il aurait, s'il faut en croire les journaux, promis à la Hongrie l'appui de l'Allemagne pour ses revendications territoriales en Roumanie ; en échange, la Hongrie laisserait libre passage sur son territoire aux armées allemandes en marche vers l'Ukraine. La Roumanie devrait se soumettre ou subir la loi du plus fort. Quant à l'Italie, elle aurait obtenu un appui plus énergique du Reich pour ses revendications dans la Méditerranée et la Mer Rouge, c'est-à-dire pour son offensive contre la France. En effet, à peine revenu à Rome le comte Ciano a remis à notre ambassadeur une note où il déclare que l'Italie ne reconnaît plus la convention de 1935 qui, disait alors M. Mussolini, mettait fin à toutes les difficultés entre les deux pays. Un tel acte est contraire à tous les usages du droit et des convenances internationales. Le gouvernement fasciste est mécontent de la fin de non-recevoir très nette que M. Georges Bonnet a opposée aux réclamations invraisemblables des journaux italiens qui ne publient rien sans permission, et des déclarations de M. Chamberlain relatives à la Tunisie. La France n'a pas à négocier sous la menace et l'invective. Si l'Italie cherchait un prétexte de guerre, elle n'agirait pas autrement.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : ANDRÉ CHAUMEIX.

rtis
tion
més.
e les
leux
tion
entre
e de
son
erses
héco-
ésion

ents ?
entre-
etran-
groise
naux,
ations
libre
vers
u plus
ue du
Rouge,
peine
e note
1935
icultés
ges du
asciste
eorges
rnaux
rations
pas à
n pré-

P
pie
ava
ses
poi
ver
vea
Ou
lais
Sou
pou
Ma
che
enc
bon
con
sui
dés
ero
au
pa

CRIS DANS LE CIEL

DERNIÈRE PARTIE (1)

PRISE dans la lumière ronde comme sous une plaque de verre, avec cette ombre de la chambre élargissant autour d'elle un vaste cadre noir, immobile sur cette chaise, au pied de ce lit, réfugiée là pour cacher ses yeux que moi seul avais eu la permission de voir, pour cacher le fléchissement de ses épaules, l'abandon de ses mains, tout son être chargé d'un poids trop lourd de bonheur, — ainsi je l'ai revue bien souvent, ainsi je la revois cependant que j'écris. Et, de nouveau, je me demande : « Était-il temps encore ?... » Je le crois. Oui, oui, il était temps. Six ou sept années mortes vous laissent assez chancelante, — cette mort fût-elle féconde. Sous le terreau formé par tous les jours envolés, retombés, pourrissants, l'invisible passion reste chaude, elle s'accroît. Mais à l'instant de le reconnaître et de la saisir, quelle gaucherie dans les gestes et que de tremblements ! Il suffirait encore que quelqu'un murmurât : « Prenez garde !... » — A quoi bon me noircir et me faire plus haïssable encore que je n'ai conscience de l'être ? Ce quelqu'un, je le fusse devenu, j'en suis sûr. Au lieu de conserver devant moi un silence qui me déniait toute réalité en dépit du rôle formidable que, je le crois, je persiste à le croire, je jouais dans sa résurrection, au lieu de ce silence, que Damienne eût seulement imploré par la plus courte phrase, le plus faible conseil, je jure qu'il

Copyright by André Corthis, 1939.

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre et 1er janvier.

eût été de prudence, et aussi de sagesse. Mais tout se passait comme au delà de la chair et du sang. Pour elle, ces profondes et brûlantes apparences d'elle-même participaient du prodige intérieur et, quoique révélées par un étranger, la regardaient seule. Pour moi, cela n'était que littérature.

* * *

— Il y a une lettre pour vous, m'annonça Mme Bastide quand j'entrai dans la cuisine.

L'enveloppe qu'elle me tendit venait de Mlle Duclair. Son épaisseur m'effraya. Je me hâtai, sans même l'ouvrir, de la fourrer dans ma poche.

— Il y avait aussi une lettre...

Derrière le dos de la petite servante dont elle m'avait prié d'examiner le doigt blessé, Mme Bastide m'adressa un clignement d'œil, en même temps que, soulevant son épaule gauche, elle infligeait à ses propres paroles le reproche mérité de partir toujours trop vite. Tout en protestant de mon ignorance médicale, je me penchai sur la coupure encore béante mais saine et donnai quelques conseils de très élémentaire antisepsie.

— Alors, on a bien fait ce qu'il fallait ? Bon...

Elle roula une bande propre autour de la plaie, l'entortilla d'un fil qu'elle coupa avec ses dents.

— Maintenant, va-t-en bien vite aux œufs ! ordonna-t-elle, pressée d'être seule avec moi.

— ... Une lettre pour Mme Maxime, enchaîna-t-elle vivement, et qui venait de Marseille, et qui était de l'écriture de M. Rohard.

— Vous la connaissez ?

— Eh ! sûr ! Quand il est venu, je lui ai demandé de mettre son nom sur le livre, comme les amis de ces messieurs ils faisaient toujours et comme vous ferez, vous, avant de partir.

— Et il vous a suffi ?...

— C'est que ses lettres à lui ont une façon pas comme tout le monde. Je me rappelais bien. Alors, je me suis pensé...

Mme Bastide ne se froissait jamais d'être interrompue parce que rien n'était capable de vraiment l'interrompre. Cinq minutes plus tard, si l'interruption avait duré cinq

minutes, elle revenait à sa phrase, à son idée. Je ne me gênai donc pas pour lui demander sans plus attendre de me montrer cette signature. Aussitôt, elle alla prendre « le livre » sur une planche du buffet, derrière les tasses à thé du service en Limoges qui ne servait jamais. C'était un simple et mince carnet de comptes habillé de molesquine. Trois pages étant déjà couvertes de noms, celui de Bertrand Rohard occupait seul le haut de la quatrième page.

— Oui... je me suis pensé : qu'est-ce qu'il peut bien avoir encore à lui raconter, après tout ce temps qu'ils ont passé ensemble avant-hier dans le marais ?...

... « Bertrand Rohard », lisais-je cependant sur la page blanche et réglée. Depuis qu'autour de ce nom insignifiant et oublié je fouillais ma mémoire pour la première fois, combien de temps avait passé ? Guère plus de deux semaines. Il y avait deux semaines que, commençant à guérir et sollicité par une banale histoire de fiançailles rompues, comme je l'eusse été dans ma faim retrouvée par n'importe quoi, j'avais tenté de créer, m'aidant un peu, assez peu, de la Damienne morte, une Damienne vivante. Deux semaines, me répétais-je. Quel mal il m'avait alors donné, ce Bertrand Rohard si difficile à retrouver, si confus au milieu des plus faibles souvenirs ! Comme j'étudiais ceux-ci, comme j'observais ce visage quand, par la suite des circonstances les plus simples et les plus étonnantes, il me devint présent, j'analysais maintenant cette signature assez lourde, presque calligraphiée. Elle me livrait mieux l'homme que n'avaient pu le faire ses expressions, mieux que d'intimes confidences. J'ai fait jadis un peu de graphologie. Cela trompe rarement. Mais Mme Bastide ne me permit pas de m'attarder sur ce *t* dont la barre petite et peu appuyée se détachait de la hampe, sur cet *a*, sur cet *o* trop ronds, trop appliqués.

— N'est-ce pas qu'elle ne « marque » pas comme les autres, cette écriture-là ? On dirait un exercice fait à l'école. Sur la lettre pour Mme Maxime, l'adresse, c'est tout pareil. — Et baissant la voix : — Vous pouvez dire tout ce que vous voudrez à propos des noms de chez nous qui se ressemblent, on ne m'enlèvera pas de la cervelle que ce Rohard-là et le fiancé d'autrefois...

— Encore, madame Bastide ! Est-ce qu'il ne vous a pas

suffi de les regarder ensemble, fine comme vous êtes ?

— Parbleu ! Je l'ai bien vu qu'ils n'avaient pas l'air de se rappeler rien du tout. Mais cette promenade si longue... Et Bastide qu'ils ont renvoyé. Si Mme Rohard savait ça ! Pour moi, elle le sait déjà. Elle s'est fâchée, et le mari écrit qu'il n'y a rien de fait. Vous allez voir, je vous dis, vous allez voir. Tenez, elle est partie avec sa lettre dans le marais, Mme Maxime. En promenant, tâchez moyen de la rencontrer. Vous lui demanderez... J'ai besoin de savoir, moi, à cause de celui de Nîmes. Elle est allée de là...

Ce ne fut certes pas pour interroger la jeune femme que je me dirigeai du côté indiqué. Je ne souhaitais que l'apercevoir. Debout au bord de l'étang, elle regardait l'eau ; mais sa contemplation, qui dut être longue, finissait à ce moment. Damienne se retourna, et je m'allongeai à demi sur le sable, derrière une « matte » assez épaisse et haute pour me dissimuler.

Elle avançait lentement, avec tout le désert et l'azur derrière elle. Dans cette immensité vide, sa personne prenait une importance singulière. Elle ramassait sur elle toute l'importance humaine. Le bord de l'horizon vibrait dans la lumière comme si la lourde terre était en train de se défaire pour devenir du ciel. Et la brûlante vibration semblait émaner de cette femme qui marchait, comme semblaient échappés à sa joie les cris qui, de la roselière où s'était abattu cette nuit un vol migrateur, fusaient en éclats ivres. Elle ne tenait pas sa lettre à la main, mais cette main se posait sur le corsage à plis de la petite robe grise (c'est la robe grise que Damienne portait ce matin). J'appris ainsi que la lettre avait été glissée là, et je savais déjà tout ce qu'elle contenait.

Il fallait, puisque l'apporta le courrier d'aujourd'hui, que Rohard l'eût écrite la nuit même de son arrivée ou dès l'aube suivante. Et nullement dans le dessein qu'imaginait Mme Bastide. Il n'était que de regarder cette belle bouche détendue dans son harmonieux renflement, ces yeux qui n'étaient plus fixes, mais se fixaient doucement sur quelqu'un qu'ils savaient voir, ces joues enfin, réchauffées, avec du sang sous la peau. Révélation qui me bouleversa d'une manière aussi ardente et profonde que la lettre amoureuse avait bouleversé la jeune

femme. « Grâce à moi !... grâce à moi !... » Allongé à demi comme j'étais derrière ma touffe d'herbe, j'avais l'impression de me prosterner devant ce qui palpitait là et qui, sans moi, ne se fût jamais manifesté.

Damienne passa, s'éloigna. Sa démarche non plus, imperceptiblement alanguie, balancée, n'était plus la même. Il s'écoula je crois plus d'un quart d'heure avant qu'ayant gagné à mon tour le bord de l'étang je ne me décidasse à prendre connaissance de ce que m'écrivait Mlle Duclair. Comme je le redoutais, cela était long et pressant. L'excellente fille, rompant la consigne, se permettait de m'adresser un rappel de tous mes engagements. Des quotidiens où je collaborais régulièrement s'étonnaient de mon silence ; une revue s'impatientait ; un traducteur allemand était venu trois fois. Dix, vingt détails encore, mais qui ne m'excédaient pas comme ils eussent fait dans les premiers jours de mon arrivée ici. Paris et mon appartement de la rue Lesueur, mon travail, mes amis, ne me rebutaient plus. J'admettais à présent de ne pas du tout espérer de revoir une certaine personne et même, ce qui marquait un progrès plus grand encore dans la guérison, de me retrouver en face d'elle. Après le désespoir, l'amertume et l'irritation se mouraient à leur tour ; elles étaient mortes ; et le petit mépris qui les remplaçait ne durerait pas longtemps. A peu près libéré de cette pauvre histoire, je me sentais prêt à reprendre désormais la lutte et calculais la date d'un assez prompt retour. Mais la grande voûte du ciel restait sonore de cris ivres et l'horizon gardait sa vibration d'auréole. Cet éclatant, ce pur, ce brûlant matin n'était si beau que parce qu'une femme tout à l'heure y rayonnait, une femme dont tous les battements de cœur, dont le chaud petit souffle étaient mon œuvre beaucoup plus que ne l'eût été une fille de ma chair. « Ma » créature, pensais-je. Le goût que j'ai toujours eu pour la chose religieuse, les quelques connaissances que j'en puis avoir, me montraient l'insolence d'un tel sentiment, et en même temps en accroissaient la saveur. Oui, de la manière la plus totale, la plus absolue, mon œuvre, « ma créature », me répétais-je. La sorte de délices que je ressentais, aucune de mes réussites, aucun de mes espoirs ne me l'avaient encore fait connaître. La torture des hommes est de sentir tant de limites si promptement impo-

sées à leur force, à leur pensée. Mais en de tels instants ces limites misérables semblent tomber en poussière. L'esprit se dilate et monte jusqu'à toucher les bords du domaine interdit.

Allais-je donc déserter ainsi, non seulement sans « connaître la suite », mais surtout sans plus intervenir ? — « Eh bien ! non. Tout le reste peut attendre encore ! Tout attendra. » N'ayant pas délibéré plus de cinq minutes, je décidai, non d'écrire à Mlle Duclair, ce qui m'eût obligé à des explications, mais de lui envoyer une dépêche. J'irais moi-même la porter à cheval à la poste du Sambuc.

* * *

... Ce soir-là et tous ceux qui suivirent, l'illusion que j'écrivais un roman m'abandonna. L'action, l'ordre inventés, je ne m'en souciais plus. Une vie seule m'occupait, dans sa réalité transformée par mon souffle. Je me saisissais d'elle plus ardemment et impérieusement que je ne l'avais encore fait, plus franchement aussi. Damienne fût entrée que je lui eusse tendu les feuillets un à un. C'est devant elle en vérité, c'est pour elle que j'extrayais la moelle et le sang de ces heures comblées. L'explication dans le marais, la résolution de Rohard : — Ah ! Damienne, puisque j'ai ce moyen de vous revoir chaque dimanche !... — cette lettre, enfin, qui avait dû jaillir pendant, ou après, la plus belle nuit d'insomnie, je reprenais tout. Et les menaces aussi, je les signalais. La faiblesse de Rohard que, jusqu'ici, j'osais à peine indiquer, j'en parlais ouvertement. « Cet homme, remarquais-je, est de ceux qui ont besoin d'être soutenus, exhortés, fût-ce dans les désirs qui leur sont le plus chers. » Au retour de la bouleversante et soi-disant décisive promenade, le nom seul de sa femme n'a-t-il pas suffi pour détruire, comme un coup d'ongle crève une bulle, l'enchantement rapporté ?

Si Damienne s'est défendue de le reconnaître, elle a toutefois été secrètement avertie. Je le lui démontrais. Sa façon de relever la tête et de tout à coup défier Christiane Rohard, quoiqu'elle ne fût pas là. Son regard... ce qu'il avait de coupant, d'aiguisé et contenait aussi d'évidente stupeur. Volée de son bonheur, la jeune fille de vingt ans n'avait pas su réagir. Cette rivale, pour elle, tirait son importance de rester

imprécise. C'était une femme... La Femme... Mais à présent elle la connaissait et ce n'était plus que : « Cette femme-là ! » Une petite créature impérieuse et fanée, cramponnée de toutes ses griffes. Sans doute Rohard, pendant le long entretien dans le marais, avait-il parlé d'elle. Ces plaintes d'un homme marié donnent une étrange force à celle qui les reçoit. « Non seulement elle l'a pris, elle « me » l'a pris, mais elle ne le rend pas heureux... »

Tout ce qui se déchaîne alors ! A cet endroit du manuscrit que Mlle Duclair ne devait pas taper et qui prenait vraiment une étrange tournure, j'ai trouvé en me relisant avant de tout détruire, beaucoup de mots barrés et, dans leurs intervalles, des hachures, des étoiles. C'est que j'avais hésité... Jusqu'ici ne soupçonnais-je donc pas le danger qu'il peut y avoir à rompre le sommeil dans lequel sont ensevelis, en attendant de mourir complètement, la plupart des vivants ? La haine, la jalousie... Si doucement que commence à respirer l'amour, les monstres, assoupis avec lui, s'étirent à leur tour et tout de suite montrent les dents. Ah ! qu'il devenait redoutable d'aller plus avant. Je le faisais cependant. J'avais ce haletant et furieux courage. N'étais-je pas averti par mille petits signes que Damienne, en ce moment, revenait chaque nuit ? Une feuille que j'avais exprès disposée à l'envers et que je retrouvais droite, un déplacement du stylo abandonné sur la liasse écrite et qui reposait maintenant sur la liasse blanche. Que de singulières questions, me disais-je quelquefois, cette femme doit se poser ! La lettre de Rohard, par exemple. Comment cherche-t-elle à s'expliquer ma connaissance de la lettre de Rohard ?... Et du visage qu'elle avait après l'avoir lue, visage que personne n'entrevit, puisque ce matin-là, dans le marais, elle n'a rencontré personne ? Mais je crois être arrivé à la certitude qu'elle ne se demandait rien et très probablement ne s'étonnait de rien. Elle acceptait le prodige, le dissociait de moi. Un monde lui était ouvert dans lequel elle ne pénétrait encore qu'avec stupeur ; et cette même stupeur accueillait le secours que lui apportaient des pages si parfaitement exactes et compréhensives. Sa plus secrète vérité, celle de l'homme qu'elle aimait, la vérité aussi, la dangereuse, la menaçante vérité d'une autre femme, tout cela qu'il lui devenait aussi nécessaire de connaître qu'il lui était nécessaire

de respirer, elle en devait accueillir la révélation comme elle accueillait l'air qui passait sur ses lèvres, naturellement, avidement.

Il paraît incroyable que, l'agitant ainsi, comme au bout d'un fil, et si impérieusement commandant à sa danse et à ses fléchissements, je me fusse inquiété aussi rarement de savoir où je la conduisais. Ah ! c'est qu'en vérité cela m'intéressait peu : « Curieux de savoir ce qui allait arriver », ai-je écrit tout à l'heure. Sans doute je le restais. Mais d'une curiosité attentive seulement au mouvement intérieur et dédaigneuse en somme de ses conséquences. Qu'un beau jour de l'automne suivant, Damienne, au fond du pavillon désert et délabré qu'ils visitèrent ensemble, devînt la maîtresse de Bertrand Rohard ; qu'elle partît avec lui, l'obligeât au divorce ; que ces amants, au contraire, s'accommodassent de la plus ordinaire des existences à trois ; ou bien que simplement les scrupules de la femme, les prudentes craintes de l'homme les retinssent dans une brûlante et décevante amitié, cela ne m'importait que médiocrement. La fin des plus belles histoires déçoit le plus souvent, mais déçoit moins encore que leur prolongement. Dans les vies les mieux comblées, combien d'instants intenses valurent d'être vécus ? Il me suffisait, dans l'existence la plus terne, le cœur le plus médiocre, d'avoir eu le pouvoir de susciter quelques-uns de ces instants-là.

* * *

— Est-ce que vous y comprenez quelque chose, vous, à cette dépêche de maître Pérignon ? me demanda Mme Chabaud.

— Ma foi...

— Et vous, Damienne ? Enfin, parlez ! Puisque vous avez pris l'affaire en main, et que c'est à vous qu'écrit M. Rohard...

— Je vous ai fait part de sa lettre, ma mère.

— Sans me la montrer. C'est votre droit. Mais vous m'assurez bien qu'au moment où il vous écrivait rien n'était changé ? La signature du bail restait prévue pour le 29 ?

— Oui, ma mère.

— Et depuis ?

— Vous savez parfaitement que je n'ai rien reçu.

— Alors !... conclut la vieille dame en écartant ses deux mains. Enfin ! soupira-t-elle. — Elle était rouge. — Il faut croire que maître Pérignon en sait plus long que nous... « Entendu pour le 10 du prochain », qu'est-ce que ça signifie ? Qui a changé la date ? Et sans même daigner nous en avertir...

Nous étions dans la petite pièce, au nord, près de la cuisine, où l'on me recevait maintenant sans cérémonie. Monserrat était venue me chercher, et tout de suite ma vieille amie me fourrait dans la main le papier bleu qu'un exprès à bicyclette venait d'apporter.

— Tenez : regardez ça... Est-ce que vous y comprenez quelque chose ? demanda-t-elle de nouveau.

— Je pense qu'il faut attendre le courrier de demain. Il éclaircira tout.

Je parlais pour Damienne, mais elle ne levait pas plus les yeux sur moi qu'elle ne les avait levés sur sa belle-mère en lui répondant. Elle ne regardait que son ouvrage, la grande nappe dans laquelle elle faisait des reprises et qui, toute étalée, traînait autour d'elle.

— Le courrier de demain... le courrier de demain..., maugréait Mme Chabaud. Et, pendant ce temps, à Nîmes, l'autre attend. Et quand il en aura assez d'attendre, il nous enverra promener.

— Mais il n'est pas question d'une reprise de parole. Maître Pérignon ne fait allusion qu'à un retard.

— Oh ! de retards en retards, vous savez... quand ça commence mal...

Une odeur de tomates et de pain était restée dans la pièce. Par la fenêtre, on voyait les « piquets des taureaux », ces bouts de bois maintenant ces fils de fer rouillés. Mais les bêtes ne se tenaient pas en ce moment dans ce qu'on découvrait du pâturage et depuis plusieurs jours étaient invisibles.

— Vous qui les détestez, vous voilà plus tranquille, dis-je à Mme Chabaud qui venait près de moi.

Derrière nous, repoussant sa chaise, Damienne se leva. La nappe blanche était à ses pieds comme un suaire d'où brusquement elle eût surgi. La bobine s'en alla rouler sous le buffet.

— Une auto... murmura la jeune femme.

— Une auto... — Mme Chabaud prêtait l'oreille. — C'est

vrai ! Croyez-vous que ce soit M. Rohard ? demanda-t-elle à sa belle-fille, puisqu'il est dans la région...

Damienne ne répondit pas. Elle allait vers la porte, sans hâte ; mais je l'entendis courir sur les dalles du vestibule.

La vieille dame aspirait l'air très vite et avec bruit. Enfin elle se calma :

— Moi, dit-elle, je ne veux pas avoir l'air de me précipiter. Damienne oublie un peu trop sa dignité.

Déjà les chiens aboyaient. Un frein grinça.

— Quel arrêt ! M. Rohard, remarquai-je, conduit moins brusquement.

Nous écoutions. Une voix de femme s'éleva qui n'était pas celle de Damienne. Une autre voix riait, s'exclamait. Mme Chabaud n'y tint plus. Elle sortit de la pièce. Et je la suivis.

A travers la grille du jardin, nous observions la voiture, une petite voiture élégante, étincelante, peinte d'une couleur vert d'eau où marquait peu la poussière. Deux dames venaient d'en descendre. Elles nous tournaient le dos. C'est Damienne qui nous faisait face. Aussi nettement qu'ils m'avaient, par leur éclat, appris ce que contenait la lettre de Rohard, son visage éteint, sa bouche blême me révélèrent un nom. C'est Christiane Rohard qui était là... avec l'amie qu'en ce moment elle recevait chez elle. Et c'est Christiane Rohard, en effet, qui, se retournant, nous aperçut et délibérément vint vers Mme Chabaud.

La maladie avait encore flétri sa petite figure. Le fard plaquait à sa peau desséchée et le bleu délicat dont ses paupières étaient peintes faisait ses yeux plus creux. Les cheveux dorés de frais sous un feutre savamment cassé et retroussé, mince dans un tailleur printanier, deux perles au col net de son chemisier de soie blanche, elle avait quelque chose de tendu, de combatif, qui certes était loin de déceler la faiblesse, mais qui, je le crois bien, sentait encore la fièvre.

— Madame, dit-elle tout de suite, j'ai des millions d'excuses à vous faire. Non seulement je vous arrive ici sans crier gare, mais je me suis permis de demander à maître Pérignon que je connais un peu...

— Ah ! vous le connaissez, dit Mme Chabaud. — Elle s'appuyait sur sa canne, si lasse que je m'approchai d'elle

et glissai sous le mien son vieux bras qui tremblait. — Alors, cette dépêche... c'est vous ! Je me doutais bien... », conclut-elle, les dents serrées et sans prendre la peine de baisser la voix, ce qui parut troubler fort peu Christiane Rohard.

— Comment ! Vous avez déjà reçu la dépêche ? Mais, c'est parfait. Il est vrai que j'avais recommandé à maître Pérignon de vous prévenir tout de suite.

— J'ai reçu la dépêche... mais je ne l'ai pas comprise, déclara sans aménité Mme Chabaud.

— Je vais vous expliquer, annonça Christiane, merveilleusement décidée à ne se froisser de rien. Comme vous le savez, puisqu'il s'est arrêté ici jeudi... oui, jeudi, il me l'a écrit..., mon mari se trouve actuellement près de Marseille. Les questions de famille qui l'y ont appelé le retiendront je crois une bonne dizaine de jours. Je comptais aller le rejoindre, parce que nous ne supportons pas d'être séparés longtemps. Nous n'avons jamais pu. Mais mon docteur m'interdit pour l'instant les grandes villes, et même leur voisinage. Alors j'ai pensé que, puisqu'il était possible de louer des chambres ici, j'y serais beaucoup mieux que dans n'importe quel hôtel. Bertrand raffole de ce pays. Il faut bien que je commence à m'y acclimater. Et lui sera heureux de pouvoir venir me rejoindre quelquefois ! Marseille n'est pas si loin, avec une grosse voiture. Quand cette idée m'est venue, hier soir, j'en étais folle. Je me suis décidée tout de suite...

— Pardon, madame, interrompit Mme Chabaud, quel rapport tout cela peut-il avoir avec la dépêche de maître Pérignon ?

— Attendez ! Laissez-moi finir. Mon amie, Mme Valère, que vous allez me permettre de vous présenter... Rose-Marie, chérie, venez, appela-t-elle.

L'autre femme, qui du pied écartait les chiens venus autour d'elle et les mains dans les poches de son raglan vert bouteille, fredonnait en inspectant les façades écaillées, s'approcha. Grande, forte, éclatante, le nez large, la bouche grosse et rieuse, plus jeune et moins fardée que Christiane, mais parfumée au point que même en plein air cela tournait la tête, elle avait un air d'insolence et de moquerie qui ne s'effaça guère pendant qu'elle serrait la main, à peine tendue, de Mme Chabaud.

— ... Oui. Son mari est aussi féru de chasse en Camargue que mon mari à moi. Ces messieurs ont l'intention de s'associer, figurez-vous, parce que, tout bien réfléchi, pour nous seuls la charge serait un peu lourde. Seulement M. Valère ne pourra nous rejoindre que la semaine prochaine. Il sera juste, ensuite, de lui laisser vingt-quatre ou quarante-huit heures pour réfléchir... ce qui nous mène exactement, vous le voyez, au 10 du mois prochain, en admettant que d'ici là n'ait surgi aucune complication. Bertrand est au chevet d'un pauvre oncle...

Ma vieille amie, qui pesait en ce moment bien lourd à mon bras, se tourna vers moi.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? me demanda-t-elle, d'un ton qui fit très aimablement sourire Christiane Rohard.

— Une histoire dont mon mari vous confirmera la vérité dès demain soir, madame. Car je l'attends demain. D'ici là !... Nous mettez-vous à la porte ? demanda-t-elle le plus gentiment du monde.

— Mais, madame, je n'ai pas à vous mettre à la porte. Les questions d'hôtellerie, grâce au ciel, ne me regardent pas. C'est avec les Bastide qu'il faut vous entendre. Pour le reste, vous comprendrez que je suis trop vieille pour être ainsi promenée du oui au non. Si j'ai traité d'ici le 10 avec quelqu'un d'autre, il ne faudra pas trop vous en étonner.

— Mais non, mais non, vous n'aurez traité avec personne. Ne soyez pas méchante, plaisanta Christiane. Mon Dieu ! que je suis sale ! dit-elle en regardant ses mains. Me permettez-vous d'aller tout de suite parler à Mme Bastide ? Pourvu qu'elle veuille bien de nous !

Se tenant par le bras, les visiteuses s'éloignèrent, chuchotantes et riantes, vers la maison des fermiers : « Mon chou, ce bled et ses habitants, c'est tout à fait extraordinaire ! Dieu, que Michel va s'amuser ! » Heureusement, Mme Chabaud était assez dure d'oreille : je fus seul à entendre cette réflexion de Rose-Marie Valère.

Nous rentrâmes. « Où est Damienne ? » demandait Mme Chabaud. Sans que nous y prissions garde, la jeune femme nous avait précédés. Nous la retrouvâmes à sa place, la nappe blanche sur les genoux, le dé au doigt. Elle ne bougea

pas quand Mme Chabaud, tirant son fauteuil juste en face d'elle, s'y laissa tomber.

— Eh bien ! mon enfant, dit la vieille dame, si vous pouvez m'expliquer ce qui se passe, je vous en serai reconnaissante.

Et comme la réponse se faisait attendre :

— Êtes-vous bouleversée à ce point ?

La mère de M. Maxime n'avait pas oublié le trop lent retour du pavillon et le colloque, pendant ce temps-là, qu'elle eut avec son fils. Sa question un peu perfide et méchante l'attestait. Damienne en fut atteinte. Elle leva la tête :

— Moi !...

Figée, butée, elle avait son air d'avant le miracle, son air de stupeur qui presque invinciblement appelait le mot stupide.

— Je vous demande si vous pouvez m'expliquer ce qui se passe.

— Je ne le puis pas plus que vous, ma mère, dit la jeune femme en se remettant à coudre.

La reprise était fine. Damienne se penchait sur la toile. Avec impatience Mme Chabaud recula son fauteuil et, se levant, marcha à travers la pièce. Sa canne frappait les dalles. Je tentai de la calmer.

— Mais, chère madame, il n'y a très probablement pas tant de choses à s'expliquer. Pourquoi n'admettez-vous pas que Mme Rohard vous a tout simplement dit la vérité ?

— Parce que cette femme-là n'est ni simple, ni vraie, éclata la vieille dame, et que son mari n'est qu'une chiffe dont elle joue comme il le mérite. Ah ! qu'ils s'en aillent une bonne fois au diable, ces Rohard, et que jamais plus nous n'entendions parler d'eux ! Tenez, me pria-t-elle, un peu soulagée, asseyez-vous là, mon cher. Je tiens à vous montrer cette lettre de Nîmes. Vous verrez la différence qu'il y a entre un homme précis et décidé et ce beau ténébreux de Rohard, ce pantin !

La moindre protestation l'eût en ce moment irritée davantage. Il ne fallait que se taire. Je m'installai comme elle me le demandait près de la table ronde et elle s'en alla prendre la lettre dans un tiroir du buffet qui servait aussi de secrétaire, la bouteille d'encre voisinant avec une assiette de

pommes, et la boîte de papier servant de support au sucrier.

— Lisez... J'aurais dû vous le faire lire plus tôt. Hein ? me demanda-t-elle quand j'eus terminé, ce qui ne fut pas bien long, il sait ce qu'il veut, celui-là !

Et, me reprenant le papier, elle lisait tout haut :

« ... le jour que vous voudrez bien m'indiquer, je me rendrai à la Belugue. Une inspection rapide du terrain et des logements me suffira. Nous traiterions aussitôt. »

— Il y a un conditionnel, lui fis-je remarquer. Comment voudriez-vous qu'il en soit autrement ? Ce monsieur, lui aussi, demande à voir et ne se décidera qu'après avoir vu.

— Mais il se décidera.

— Vous ne pouvez l'affirmer. — Et comme elle redevenait mécontente et fâchée : — Patientez encore un peu... Ne serait-ce que le temps de savoir exactement pourquoi Mme Rohard...

C'est, je le crois bien, au moment où elle ripostait : « Ni vous, ni moi n'en saurons exactement jamais rien... » que l'évidence commença de m'apparaître. Je regardai Damienne. Depuis combien de minutes avait-elle cessé de coudre ? Son visage, son buste restaient inclinés, mais elle ne cousait plus. Ses deux mains ramassaient et froissaient les plis blancs de la nappe, se crispaient sur eux. Et son regard s'en allait devant elle, tout droit, très bas. Est-ce qu'elle aussi venait de comprendre ? Comme elle fixait je ne sais quoi, moi, je fixais ses mains qui peu à peu se serraient davantage, qui se serraient au point de n'avoir plus de sang, au point de trembler sur l'étoffe, doucement, terriblement... Que continuait à dire Mme Chabaud ? Je ne l'entendais plus. Soudain, elle cria presque : « Mais à quoi pensez-vous ? » Et j'eus l'étrange impression d'avoir crié moi-même.

Le bref malaise disparut. J'échappai à quelque chose d'atroce et de glacé. Qu'est-ce que j'ai ? Qu'est-ce qui m'a pris ? Ma tempe, que je touchai du doigt, était un peu mouillée.

— Je vous ennuie, naturellement, avec mes histoires.

Je protestai et, pour convaincre mieux la pauvre femme, pour la calmer, quelques minutes encore je restai là. Monserrat, dans son français impossible, vint demander ce qu'il convenait de faire d'un reste de hachis. Ce fut Damienne qui le lui expliqua, et l'Espagnole, avant de s'en retourner,

admira en connaisseuse la finesse des reprises : « *Ay! qué bien!... qué bien!...* » La jeune femme souriait. Il fut question aussi de tomates que devait apporter Bastide et qu'on mettrait en conserves. Étais-je fou, tout à l'heure ? me demandai-je à présent. Rien, non, rien n'avait passé sur nous ; rien n'était entré dans cette pièce que le vent, faible aujourd'hui et faiblement chargé d'un doux frisson de cloches parce que les moutons ne devaient pas être loin.

* * *

— Eh bien ! oui, je me suis arrangée avec elles, me déclara Mme Bastide. Peut-être ça ne va pas trop lui plaire, à Mme Chabaud. Mais quoi ! Pour vous non plus je n'ai pas demandé permission. Les chambres, c'est chez nous, et le droit de louer, c'est dans notre bail. Elles vont payer, ces deux, comme pour quatre, même quand leurs messieurs ne seront pas là. Ce sera toujours ça de pris, parce que pour le reste, la chasse... Enfin, on verra. Dites, reprit-elle vivement, parce que je laissais voir qu'à moi non plus l'arrangement ne plaisait pas trop, il ne faut pas croire qu'elles vont vous ennuyer. Pour l'instant, j'ai installé l'amie de Mme Rohard dans la petite chambre à côté de vous ; mais à elle toute seule elle ne fera pas de bruit. Quand le mari arrivera, je débarrasserai la quatrième chambre, où c'est qu'on a mis les pommes de terre. Et pour manger, c'est arrangé aussi. Je les servirai dans le salon. (Ai-je dit que les Bastide avaient un salon, tapissé de roses saignantes sur un fond bleu sombre, avec des fauteuils garnis de têtières au crochet, un renard empaillé et une machine à coudre ?) Alors, vous restez chez vous, dans votre salle, et vos papiers ne sont pas bousculés ni rien du tout.

De fait, quand je me retrouvai sous mon abat-jour de carton, la table desservie, la porte refermée, la nuit sauvage et pure entrant par la fenêtre, je goûtai un instant cette sorte de paix aussitôt suivie de cérébrale exaltation qui préludait à mon travail quotidien. Je n'avais pas revu les visiteuses. Je ne les entendais pas. Il fallait pourtant bien me rappeler qu'elles étaient là. Il le fallait pour toute sorte de raisons dont ma quiétude était certes la moins importante. Une fois de plus j'avais l'impression de me décharger d'un fardeau

devant moi-même. Tout ce que j'avais amassé, tout ce que je jetais là, tout ce qu'il y avait à trier, à choisir, à tourner et retourner dans une exacte lumière...

Il ne s'agissait plus d'une interrogation. — « Pourquoi diable cette Christiane Rohard a-t-elle inventé de s'installer ici ? » — Je viens de l'écrire : je *savais*, d'une façon aussi vague que sûre, et cela depuis le moment où Mme Chabaud me déclara : « Vous n'en saurez jamais rien. » Mais de combien de détails devait se fortifier cette confuse certitude ! Un à un, comme des morceaux de pain à une bête affamée, je les lui apportais. Je la sentais s'en repaître. Le rire de Rose-Marie Valère, son air de moquerie, ses refrains fredonnés, il y avait cela surtout. Oh ! oui... il y avait cela.

... Ce même crépuscule qui traînait son or sur le marais n'a que très tard abandonné les platanes de l'Hermas. Christiane, allongée encore, s'irrite par ce beau temps d'être ici recluse. Et elle regarde l'heure.

— Non, nous ne dînerons pas avant que monsieur n'ait téléphoné de Marseille, dit-elle à la femme de chambre.

— Et s'il ne téléphone pas avant neuf ou dix heures ? s'inquiète Rose-Marie, qui est une solide mangeuse.

— De toutes façons, à neuf heures le bureau est fermé. Nous sommes coupés du monde. Il le sait. Il sait dans quel état je me mettrais... — Crispée parce que maintenant les rideaux sont tirés, les lampes allumées, elle regarde la pendule : — Huit heures et demie, neuf heures !... Ah ! vraiment, c'est trop fort... Quand je pense comme il se pressait pour partir ! Je parie, je suis sûre...

Ce n'est pas d'un accident possible qu'elle s'inquiète. Elle ne pense pas à l'accident. Elle rage.

— Cette Belugue, confie-t-elle à Rose-Marie, en revenant de table, je parie qu'il n'a pu se tenir d'y aller faire un tour... Et sans m'en avoir parlé... Toutes les raisons que j'ai de détester cet endroit. Si tu savais !

La voilà qui se met à raconter, à raconter. Et Rose-Marie savoure comme elle savourait tout à l'heure les gâteaux et les beaux fruits du dessert.

La nuit a passé. L'appel de Rohard, dès que la communication est devenue possible, est accueilli sans douceur :

— Vraiment !... Un pneu crevé... J'aurais juré, figure-toi, que c'est là tout ce que tu saurais inventer.

Alors la voix de l'homme s'exaspère. Sûrement, elle s'est exaspérée. N'est-ce pas cette même nuit, ou au matin de cette nuit-là, qu'il écrivait à Damienne sa belle et chaude lettre ? Cela, Christiane l'ignore. Mais ce ton lui révèle qu'il faut prendre garde. La violence des faibles, les brusques et folles résolutions que sont capables de prendre les hésitants... Ce qui se passe n'est probablement pas encore bien grave... Sachons pourtant nous défendre. Une longue lettre qui suit le coup de téléphone ne contient pas un reproche :

« Sais-tu ce que j'ai supposé, mon chéri ? Que tu avais éprouvé, en passant, le désir d'aller refaire un tour dans cette Camargue qui te plaît si fort et qui me plaira aussi. Pourquoi ne me l'avoir pas dit tout de suite ? C'est tellement naturel ! »

... D'autant plus naturel qu'il est assez difficile désormais de cacher la décision prise et de ne pas parler de la date du 29, de maître Pérignon. Explications confuses. Que ce soit au téléphone ou par écrit, avec quelle douceur Christiane les accueille !

« Tu vois que j'avais deviné juste. Eh bien ! mais, c'est parfait. Seulement... le 29.... Ne trouves-tu pas la date un peu rapprochée ?... Mieux vaudrait attendre jusqu'à... jusqu'au 10, parce que j'ai une idée merveilleuse... une idée qui t'enchantera. »

Rose-Marie est complice. Que cette moqueuse s'amuse donc ! Bien sûr, avec les hommes, il faut toujours avoir l'air d'obéir. La manœuvre est enfantine. Beaucoup plus difficile à découvrir dans le tortueux domaine de l'adresse et de la ruse était ce projet de location à parts égales. Bravo ! Il permet de gagner du temps. Et, pendant ce temps-là, l'installation dans la place...

— Ainsi tu es bien sûre qu'il ne profitera pas de son séjour à Marseille pour faire de petites visites à la Belugue sans t'en avertir. Et si le caprice le prenait de flirter de nouveau avec cette fadasse personne, nous serons deux à le surveiller... Tu es bien sûre qu'ils ont été fiancés ?... C'est follement drôle, tu sais, ces histoires de province. Mais compte sur moi.

... Pour tout détruire avec ses petits airs stupéfaits,

dégoûtés, ses petits éclats de rire, ses petites chansons. Il n'est que de se rappeler comme cette Rose-Marie Valère examinait les murs auxquels une couche de chaux eût été si nécessaire, le toit où manquaient des tuiles, comme elle s'écartait des chiens, comme elle tendait deux doigts à Mme Chabaud. Ah ! que Damienne elle aussi serait promptement détruite et sans qu'il y parût ! Valère, dès qu'il arriverait, s'en mêlerait à son tour. Ce : « Dieu, que Michel va s'amuser !... », insolent, menaçant, me sonnait encore aux oreilles. Certes, les détails que je venais d'imaginer pouvaient n'être pas absolument exacts. Mais sur le résultat qu'ils préparèrent, sur cette conspiration misérable et son but, il devenait presque impossible de se tromper. Non pas heurté, cerné, c'est de lui-même que Bertrand Rohard renoncerait à quelque chose d'absurde, d'impossible. S'il souffrait, ce serait bien moins qu'il n'eût souffert d'une lutte quotidienne, de quotidiens reproches. Le harcèlement d'une volonté supérieure à la sienne ne lui fut-il pas de tout temps impossible à supporter ?

Mais que Damienne, au lieu de s'effacer comme elle le fit déjà, trouvât la force de se dresser à son tour, qu'elle fît entendre ses cris, que se passerait-il ? me demandai-je avec une avidité dont je déteste aujourd'hui le souvenir. Oui, que se passerait-il ? Cet être que j'avais moins conseillé que suscité, n'avais-je donc su le douer que d'un souffle aussitôt épuisé ? Si la Damienne d'aujourd'hui se laissait vaincre aussi promptement que la Damienne d'autrefois, s'il restait aussi facile de lui arracher de nouveau l'homme qu'elle aimait, — et qui l'aimait aussi, — que devenait ma besogne, mon orgueilleuse et délectable besogne créatrice ? Un instant, ce ne fut plus Rohard, mais moi-même que je jugeai un vaincu ?... l'instant où, malgré l'heure tardive, le rire de Rose-Marie résonna au sommet de l'escalier. Il traversa ma porte. Et c'est moi qu'il défiait, qu'il moquait. Une rage m'envahit... Il n'y avait pas que la rage. L'homme reste complexe. Même aux minutes monstrueuses, le monstre ne saurait être parfait. Il n'y avait pas que la rage : de la pitié aussi ! Une pitié merveilleusement détachée de moi-même et de mon ambitieux et personnel plaisir, une pitié attendrie pour celle que j'avais vue assise au pied d'un lit, alourdie de bonheur, pour celle que j'avais vue marcher dans le marais

avec cette lumière, ces cris qui semblaient sortir d'elle à cause de son bonheur. Comme tous ces derniers soirs, je l'eus contre mon épaule. J'écrivis sous ses yeux.

Ce fut plus qu'avec fièvre : une sorte de folie. Ce qu'il convenait peut-être encore de découvrir d'elle-même à cette femme, je le faisais avec une brutalité dont je n'ai heureusement pas à garder la honte. Cela, du moins, cela, elle ne l'a pas lu. Combien de pages étaient couvertes de mon abominable écriture quand il me fallut remettre de l'encre dans mon stylo vide ? Les gouttes bleu-noir soudain ne trouvèrent plus leur route. Elles ruisselaient sur l'or et sur l'ébonite, et sur mes doigts aussi parce que ma main tremblait d'une espèce de froid, le froid déjà pressenti cet après-midi quand Damienne avait cessé de coudre, quand elle froissait et serrait la nappe dans ses poings qui tremblaient. Cela fut plus précis et dura plus longtemps. Cela passa aussi quand j'eus quinze ou vingt fois fait le tour de la pièce. Mais à peine eus-je repris ma place que toutes les dernières pages que je venais d'écrire je les déchirai sans même les avoir relues.

Heureusement ?... N'est-ce pas me leurrer que d'écrire ce mot ? Et ma responsabilité dans ce qui devait advenir pouvait-elle en quoi que ce fût être accrue désormais, ou diminuée ?

* * *

Les visiteuses ce premier jour se montrèrent discrètes, et même gentilles, devait reconnaître notre commune hôtesse. Elles se firent dès le matin conduire en carriole au bois des Rièges, donnèrent à Bastide un pourboire immédiat et, paraît-il, considérable, et ne quittèrent pas leurs chambres de l'après-midi. C'est qu'elles ignoraient l'heure exacte où devait arriver Bertrand Rohard. Embusqué moi aussi au rez-de-chaussée derrière ma toile métallique, je dépêchai un courrier fort en retard, du moins l'avais-je annoncé bien haut à Mme Bastide qui venait avec son mari de partir pour Arles. Les bergers étaient loin ; les chiens dormaient. La pénombre que faisaient les volets rapprochés n'aidait guère au travail, mais elle me permettrait, quand je viendrais à la fenêtre, de n'être pas vu.

C'est vers la fin de la journée qu'on entendit la voiture.

Bien avant qu'elle ne fût là les deux femmes descendirent et marchèrent dans la cour.

— Mon chéri !... Mon chéri !...

Christiane se jetait dans les bras de son mari, se pressait contre lui avec violence :

— Enfin ! Oh ! enfin !... s'exclamait-elle. — Et Rose-Marie éclatait de ses grands rires.

— Va-t-elle seulement me permettre de vous donner la main ?

Lui parlait bas, et peu. Le harcelant de questions, lui proposant du thé, de la limonade fraîche, même un « pastis maison » secrètement parfumé aux herbes des Alpilles, elles l'entraînèrent. Dix ou quinze minutes plus tard, il reparut seul et remonta dans sa voiture qu'il conduisit vers la remise. Par la fente des volets j'eus le temps d'observer sa démarche plus lourde, et sur ses traits relâchés une expression de souffrance et d'inquiétude. Est-ce que quelqu'un, du château, derrière d'autres volets, ne l'épiait pas aussi ? Il se tourna de ce côté, observa les fenêtres ; mais il ne dut voir personne, car il ne salua pas.

Il rentra, ressortit, cette fois avec ses compagnes. Mme Valère déjà s'était mise à la besogne.

— Vous avez vu la couleur de l'eau dans laquelle on se lave ? Couleur fond-de-citerne. Joli nom pour un tissu pas trop délicat, d'un jaune tirant sur le marron, — et qui me paraît, hélas ! y tirer de plus en plus. Un ou deux jours, c'est drôle. Après, dame !... Oh ! et vous ne savez pas ? Les moustiques vont arriver dès que les tamaris commenceront à verdir et « tiendront » jusqu'aux premiers froids. Il paraît qu'il y en a tellement que quand on rentre il faut s'épousseter à la porte avec un plumeau afin d'en introduire le moins possible dans la maison. Nous serons couvertes de cloques, avec des nez énormes. Est-ce que cela ne donne pas certaines maladies ?

Je les laissai s'éloigner et sortis à mon tour pour ne rentrer qu'à la nuit. Du salon des Bastide, dont la porte était ouverte sur le vestibule, arrivait un grand tapage de rires féminins. La cour même de la ferme en était envahie. Aucun bruit ne venait du château où ne se voyait aucune lumière.

* * *

— Oui, mon ami Valère, disait Bertrand Rohard, éprouvant misérablement le besoin de me répéter les explications qu'il donnait tout à l'heure à Mme Chabaud. Très froide et l'ayant vu ce matin se diriger vers elle cependant qu'elle faisait dans son jardin une petite marche hygiénique, la vieille dame ne l'avait même pas prié d'entrer. Justement je partais en promenade. Il parut tout heureux de se rabattre sur moi.

— Quand les frais doivent être partagés, on hésite beaucoup moins, surtout à la triste époque où nous sommes. La ruine nous menace tous.

A la grille d'où s'était retirée Mme Chabaud, Bérangère, sournoisement curieuse, venait d'apparaître. Et les amies complices arrivant à leur tour se précipitaient.

— Bonjour. Comment t'appelles-tu ? Je ne t'ai pas vue quand je suis venue déjeuner. Oh ! que tu es mignonne ! Quels cheveux ! Tout frisés ! Tu en as de la chance ! Et quel air malin !

Ces grâces et leur excès entraient évidemment dans le jeu de ces dames. Gonflant son nez pointu, parce qu'elles sentaient bon, admiratrice flattée d'être à ce point admirée, la hargneuse petite consentait à sourire, même à bavarder. Et Rohard continuait, son bras passé sous le mien :

— Notez que je n'approuve pas du tout l'idée qu'a eue ma femme de s'installer ici. Dans l'état où elle est encore, elle avait besoin d'un confort qui lui manque déjà. Elle en souffre. Mme Valère aussi. Au point que je me demande si j'ai vraiment le droit... mais j'attends l'arrivée de mon ami Valère. Il est d'excellent conseil.

Nous marchions. Nous tournâmes l'angle des bâtiments, et nous étions maintenant dans l'espace desséché qui sépare du pâturage ce côté de la maison où sont percées seulement deux fenêtres. A l'une d'elles se tenait Damienne, dans une robe mauve que je ne lui connaissais pas. Elle nous vit. Son beau visage redevint comme le jour près de l'étang où il créait la lumière. Rohard s'arrêta d'abord ; puis il avança rapidement vers la jeune femme qui, se penchant, lui tendit ses deux mains ; aussitôt, pour les délivrer de moi, je me

rappelai que j'avais abandonné sur ma table une lettre qu'il valait mieux ne pas laisser traîner.

Sous les platanes, Christiane et Rose-Marie continuaient de s'amuser avec Bérangère. L'antipathie que m'inspirait cette enfant me conseilla d'écouter son bavardage. Je me méfiais... De fait, au bout d'un court instant, m'ayant fort bien vu, quoique affectant de ne pas prendre garde à moi, elle jeta de sa voix perçante :

— Où est donc l'autre monsieur ? Je suis sûre...

— Tu sais bien, coupai-je, qu'il avait à parler avec ta grand-mère.

La petite me dévisagea effrontément.

— Non ! Pas avec grand-mère... Maman, se mit-elle à crier, maman, viens tout de suite. Je ne veux pas que...

— Vas-tu te taire ! ordonnai-je. Tu nous casses la tête. Ces dames vont te trouver bien mal élevée.

Christiane avait cessé de rire. Méfiante, crispée tout de suite, elle regardait Rose-Marie. « C'est vrai, où est Bertrand ? » Par bonheur, celui-ci apparaissait, longeant la grille verte. Et c'est lui, avant toute question, qui s'étonnait :

— Ah ! çà ! qu'est-ce que vous faites donc ? Je croyais que vous me suiviez pour aller voir les taureaux.

* * *

Si quelque rendez-vous avait été pris, ce ne put être qu'avec une promptitude et une prudence extrêmes. Mais pris pour quel moment ? Rohard venait de me le dire : il repartait tout à l'heure. Le cousin qui pendant deux jours le remplaça reprenait ce soir même le rapide pour Paris. En revanche, l'arrivée samedi d'un autre cousin qui habitait Nice accorderait au garde-malade une libération dominicale.

— C'est une question de cœur, de devoir. Il n'y a pas que cela. Mon malheureux oncle était tombé entre les pattes d'une espèce de fille, une chanteuse comique, qui ne veut pas lâcher prise. Bien sûr nous lui donnerons quelque chose. Mais c'est la maison qu'elle veut et cette maison est dans la famille depuis plus d'un siècle. Nos grands-parents et nos arrière-grands-parents y vécurent. Plus que l'argent, c'est elle que nous défendons.

En d'autres temps je me fusse assez vivement intéressé

à cette histoire balzacienne : le moribond, la chanteuse, les cousins se relayant pour défendre moins leurs intérêts que l'honneur de la vieille maison familiale ; mais d'autres tragédies que les testamentaires réclamaient mon attention.

— Oui, dimanche, dimanche matin, je te le promets.

— De bonne heure ?

— Tu sais bien qu'il y a samedi ce dîner chez les Lemareyeur. Il sera tout intime à cause des circonstances, mais ne me permettra cependant pas de me coucher avant minuit.

— Cinq ou six heures de sommeil ne vous suffisent donc pas ? protestait Rose-Marie.

Ils étaient tous les trois dans la cour, près de la voiture. Leurs voix montaient vers ma fenêtre.

— J'aurais voulu prendre congé de Mme Chabaud. Elle m'a quitté si vite ! Je n'ai même pas eu le temps de lui dire que je repartais.

— Puisque vous allez revenir ! Soyez tranquille, nous vous excuserons ; auprès d'elle, et même auprès de la dame en bois.

Rose-Marie pouffait.

— La dame en bois ?

— La belle-fille. Est-ce que vous ne trouvez pas que vraiment elle a l'air...

Le reste fut dit tout bas.

— Oh !... chérie... taisez-vous, taisez-vous ! priait Christaine éclatant à son tour. Que vous êtes donc méchante ! J'en pleure, se pâma-t-elle.

Rohard ne fit je crois aucune réflexion. Du moins je n'entendis rien. L'auto démarra ; alors ces dames tirèrent sous les platanes des fauteuils et s'y installèrent. Pas pour longtemps.

— Crois-tu, non mais crois-tu qu'ici on peut se raser ! se lamentait Christiane.

Et Rose-Marie :

— Moi, je m'amuse follement. Pense à dimanche, mon chou. Ça pourra être drôle. Et quand Michel sera là... oh ! alors... tu verras.

Elles appelèrent Bastide qui sortait de la remise, le prièrent de les emmener cet après-midi en carriole par la

digue aux Saintes-Maries-de-la-Mer, rirent encore, bâillèrent, bondirent en voyant passer la petite bonne avec un biberon destiné à un agneau, né trop tôt, dont la mère était morte, et se précipitèrent vers l'étable. Je ne les revis pas de la journée. Je ne revis personne. Une marche forcenée me conduisit, au nord de l'étang, jusqu'à la grande roselière. Deux hommes chaussés de hautes bottes y pénétraient prudemment. Un pêcheur qui mettait du goudron sur sa barque m'apprit que les œufs de certaines espèces migratrices commençant d'éclore, les gardes de la réserve allaient procéder au baguage des petits. Datée, chiffrée, une bande de laiton était enroulée autour de la patte fragile. Si doucement qu'on procédât, cela n'allait pas sans drames. Quelques oisillons remis dans leurs nids soubresautaient, retombaient sur le sable ou dans l'eau ; des parents s'affolaient. Mais plus généralement la paix revenait vite. La couvée grandissait. L'année prochaine, ou plus tard, si l'un de ceux-ci était abattu, il se pouvait que le chasseur voyant la bague eût l'excellente idée de la renvoyer en Camargue ; ainsi la migration pouvait être suivie avec exactitude. Des bagues avaient été renvoyées d'Allemagne ; d'autres encore de Grèce, de l'Afrique du Nord.

Des piaillements désespérés sortaient des roseaux ; des ailes tournoyaient. Ces gardes, ce pêcheur, toute cette agitation me gâtait mon désert. Je m'éloignai, suivant la rive dure que l'eau, chaque jour de cette sécheresse terrible, désertait un peu plus. Parmi les petits coquillages blancs aussi nombreux ici que les grains de sable, mes pas faisaient rouler des anses, des cols d'amphores, ou craquer des débris roses de poteries. J'en ramassai quelques-uns où se voyaient les traces d'une très simple et géométrique décoration. C'était ici la place de la ville ensevelie dont les carrefours s'étendent sous la mince nappe d'eau jusqu'au milieu de l'étang. Ligure ou Phénicienne ? L'argent manquait pour les fouilles. Mais les pêcheurs entre eux parlaient de ces mosaïques qu'on apercevait par temps calme et dont le sable et la vase n'ont pas éteint les ors. Contre le talus que les eaux rongent quand elles montent jusque-là, des pans de murs incurvés, noircis encore par les flammes étaient le reste des fours où l'on cuisait le pain il y a deux mille ans. Je m'assis près de

l'un d'eux. En cherchant bien, paraît-il, on trouve encore ici des monnaies, des médailles. De la pointe de ma canne je retournais le sable, m'obstinant, quoiqu'il ne livrât rien que d'autres fragments roses ou de petites racines... C'est qu'il fallait à présent me distraire, non plus de moi-même et de mon chagrin, mais justement de ce qui me secourut. Le tumulte suscité par moi et dont un renouvellement de l'angoisse deux fois ressentie m'enlevait la fierté, m'étourdissait soudain. La pensée de ces êtres dont le repos ne me fut pas respectable me donnait le désir d'un repos infini. « Qu'ils s'en aillent... qu'ils se taisent !... » Ce besoin d'abandonner l'œuvre en chantier, cette fatigue, ce dégoût même, la plupart de ceux qui écrivent sont, je le crois bien, obligés de les connaître. Si tout ne parvient pas alors à se taire, du moins ne perçoit-on plus de ces formes en gestation qu'une palpitation assourdie. Ce demi-apaisement m'était interdit. L'être que j'avais tiré du néant ne vivait pas seulement d'une vie imaginaire, sur un bout de papier que l'on peut rejeter. Mais souhaitais-je vraiment que cette femme ne demeurât pas aussi dépendante de moi qu'elle le fut jusqu'ici ? En admettant qu'au plus secret de moi il n'en fût rien, que restait-il à faire ? Le maître mot qui déchaîne les forces est plus facile à connaître que l'autre mot par quoi elles sont jugulées... Quels étranges chemins suivait mon inquiétude ! Je relevai la tête. Le soleil était bas, noyé dans une brume rousse. Le bleu du ciel se plombait. Un vent chaud et léger, qui venait du sud, rebroussait sur l'étang, comme des plumes, les petits flots lointains, les agitait tous ensemble d'un frémissement pareil à celui d'un vol tournoyant et prêt à se poser, mais qui, mystérieusement condamné à l'agitation éternelle, jamais ne parviendrait à s'abattre. Ma fatigue s'augmentait de cette illusoire fatigue-là. Et j'aurais voulu, pour ne pas entendre l'aboiement moqueur des petites chevêches, me boucher les oreilles.

Les forces, me répétai-je, juguler les forces... Quelles forces ? Il paraissait étonnant que ces idées me vinssent à propos de Damienne ; ce qu'il fallait redouter d'elle, n'était-ce pas, au contraire, une faiblesse trop grande, et des résignations trop promptement retrouvées ?

Si l'angoisse avait duré plus que les autres fois, du moins

se dissipa-t-elle aussi totalement. Je la jugeai absurde et puis n'y pensai plus ; mais ce soir j'étais las et, regrettant les pages trop vite et sottement détruites la veille, n'éprouvais pour l'instant aucune envie de les refaire. Je montai de bonne heure. Enfermé dans ma chambre, j'entendis Christiane frapper à la porte de son amie. De l'autre côté du mur elles chuchotèrent longtemps. Cela bourdonnait, montait de ton, décroissait comme si tout un essaim de guêpes eût été niché là ; mais je ne distinguai aucune parole.

* * *

— Viens... viens te promener avec nous, ma mignonne. Mon Dieu ! que tu es belle avec ton tablier bleu ! Et ces espadrilles brodées !

La scène se reproduisait chaque matin. Tôt levées parce que, se confiaient-elles tout haut en descendant l'escalier, dans ces lits de fer, ces draps rudes, il était impossible de dormir, Christiane et Rose-Marie épiaient l'instant où Bérangère venait coller aux barreaux verts de la grille son museau pointu. Aussitôt, elles se précipitaient. L'enfant, malgré la défense de sa mère, ouvrait vivement la porte et venait les rejoindre. Elle se laissait embrasser, respirait sauvagement le parfum des blouses, des cheveux, attendait les compliments. Bientôt Damienne, sans se montrer, appelait sa fille. Personne n'avait l'air d'entendre. Il fallait que la jeune femme se décidât à sortir :

— Et ta leçon de piano ?

— Pauvre amour ! Laissez-la encore cinq minutes, priaient les autres.

— Où en est-elle ? Qu'est-ce que vous lui faites jouer ? interrogeait Christiane.

Damienne était bien obligée de s'approcher, de tendre la main. L'espèce d'intimité que, de toute sa force, elle eût voulu éviter, s'établissait ainsi, grâce à Bérangère. Grâce à celle-ci encore, qui s'échappait de nouveau l'après-midi, il fallait que tout le monde goûtât dans la cuisine de la ferme. On venait me chercher aussi ; la gamine exigeait de nous avoir pour témoins, sa mère et moi, des grâces qui lui étaient faites. Ses moindres mots, même pas drôles, provoquaient le fou rire de Rose-Marie. Le calcul de ces femmes, je le connus bien

vite. Par l'enfant, que la moindre résistance faisait hurler, la mère était traînée à portée de leurs griffes. Alors, qu'elles s'amusaient ! Cela ne se voyait pas. Elles n'étaient que sourires. Mais il n'était guère de phrase qui ne fût toute chargée de pointes et de poison. Les allusions au bonheur conjugal de Christiane et de Bertrand revenaient avec une fréquence, une insistance féroces. Christiane étalait son amour comme le premier jour dans la salle à manger où les grands oiseaux pendus tournaient au moindre souffle. Rose-Marie, feignant de la blaguer, venait à la rescousse.

C'est pour entendre ces rosseries, pour, grâce à elles, éprouver la vérité de mes suppositions et certainement pas pour obéir à Bérangère que j'acceptais de boire près de ces pécores ces tasses de thé trop noir. C'était aussi pour ne pas manquer une occasion d'approcher Damienne, de l'observer, de l'assister peut-être. Depuis ces deux ou trois soirs où je me sentais décidément dans l'incapacité d'écrire, il me semblait l'avoir abandonnée. Mais, encore une fois, lui restais-je nécessaire ? Sa déception devant mes pages blanches, je ne me donnais même pas la peine de l'imaginer, parce que j'avais la certitude que ces deux ou trois nuits elle n'était pas revenue. Elle n'avait plus besoin de mes éclaircissements pour connaître qu'elle vivait, qu'elle aimait, qu'elle était menacée et par mille petits traits atteinte et déchirée. Toutefois, je demeurais le seul à percevoir la violence de mouvements aussi secrets, la jeune femme conservant et sachant opposer au plus féroce harcèlement son visage glacé, son visage de morte dont les deux autres pouffaient, quand elles étaient seules.

— Chérie, tu perds ta peine. Je t'assure qu'elle ne sent et même ne comprend rien.

— Le fait est que, par moments, je me dis que je suis folle. Tout ce que j'ai supposé...

— Folle à lier, mon chou. Jamais tu ne me feras croire que Bertrand, autrefois... Oh ! laisse-moi lui en parler, permets-moi de gaffer, je t'en prie, je t'en prie.

— Non, non. Il ne sait pas que je sais. Cela vaut tellement mieux d'avoir l'air de ne détester que la Belugue et même la Camargue...

Ainsi parlaient-elles tout haut dans le couloir en passant

devant ma porte, et même dans l'escalier. Je me demande encore si d'autres ne les entendaient pas. Damienne, il est vrai, aussitôt libérée, retournait se terrer dans la salle à tout faire près de la cuisine. A cause des gros pourboires, les Bastide se montraient prodigieusement discrets et même, en ce qui concernait le monsieur de Nîmes, devenaient hésitants. Quant à Mme Chabaud, dure d'oreille, je l'ai dit, elle ne se montrait plus. Une seule fois, je l'entrevis, soucieuse, crispée, méfiante même de moi.

— Savez-vous, me demanda-t-elle, quand nous serons débarrassés de cette séquelle ? Damienne ne m'en dit rien, quoiqu'elle me paraisse être au mieux avec ces dames. Vous aussi d'ailleurs. Mais j'ai prévenu ma belle-fille : un de ces jours je prendrai ma décision toute seule. Si je n'aime pas les histoires, j'aime encore beaucoup moins qu'on se moque de moi.

***

La chaleur arriva d'un coup. Sur cette terre excessive, livrée aux éléments, le soleil se met à flamber aussi subitement que se déchaîne le vent. D'un jour à l'autre la marche devint impossible, si ce n'est avant la nuit ou dans les premières heures de la matinée. Le samedi, ayant dormi très mal, je me levai, sinon avec l'aube, du moins sans trop de retard sur elle. Mais la fraîcheur qui m'accueillit d'abord ne dura pas. De l'eau plate, écrasée, montait une réverbération lourde qui faisait mal aux yeux. Je lui tournai le dos. Pour un jour infidèle à son inépuisable et changeante beauté, je décidai d'aller ce matin jusqu'au pavillon abandonné. La piste qu'on suit en carriole longe les piquets des taureaux, mais un raccourci, qui permet de gagner plusieurs kilomètres, traverse le pâturage. Je m'y risquais quelquefois. Les bêtes sont peu dangereuses quand on respecte leur paix. D'ailleurs elles se ramassaient en ce moment très loin de la Belugue. Sans avoir aperçu une seule tête encornée, j'atteignis, après trois quarts d'heure de marche, le pavillon. Son délabrement lui confère une poésie ravissante. Sur le rose de ses murs qui se fane et s'écaille un grand pin parasol met une ombre bleue. Le toit fléchit et perd ses tuiles ; les volets sont fendus, mais tiennent bon cependant. La porte aussi est solide. Bastide

m'avait dit un jour : « Il y a trois pièces encore à peu près habitables. Meublées. Rien que du vieux. Vous qui aimez ça, vous devriez demander à Mme Maxime de vous faire visiter. C'est elle qui a la clef. » « Oui, me disais-je en tournant autour de ces vieux murs, il faudra que je le lui demande, avant mon départ. »

Justement, quand je rentrai, la jeune femme était dans la cour et remettait à Mme Bastide la liste des provisions à rapporter demain des Salins-de-Giraud ; ce fut la fermière qui m'interrogea sur ma promenade :

— Alors ? D'où vous venez ? Si bon matin, vous n'avez donc pas peur des braconniers ? Il y a en deux ou trois qu'il faut s'en méfier !

En peignoirs, mais en peignoirs d'une extrême élégance, et les cheveux déjà lissés, étincelants, Christiane et Rose-Marie s'accoudaient au premier étage de la ferme à la fenêtre de la grande chambre.

— Tu vois, toi qui prétends toujours qu'il n'y a rien à craindre pendant nos promenades ! s'exclama Christiane.

Et Rose-Marie, une fois de plus, éclata de rire.

— Vous allez souvent du côté du pavillon ? me demandait Damienne.

Question qui était bien la plus simple du monde. Mais une manière d'inquiétude était derrière les mots. Je la saisis. Cette femme m'échappait beaucoup moins qu'elle, peut-être, et moi-même, ne commencions à le croire. Je discernai aussi, sur son trop calme visage, quelque chose d'inexplicablement rassuré, quand j'eus répondu que cet itinéraire était pour moi tout à fait exceptionnel. Je préférais de beaucoup les bords de l'étang.

— Moi, continua Damienne, je les aimais aussi, ces promenades matinales au moment des premières chaleurs. Pendant le seul printemps qu'il a passé ici, mon mari m'en avait donné le goût et l'habitude. Il m'apprenait à tuer les busards. Il faudra que je recommence un de ces jours, bientôt. J'avais l'œil assez sûr.

Elle élevait la voix. Elle l'élevait comme pour être entendue des deux qui se penchaient, en satin rose, en moire jaune, au-dessus de nous. Et derrière ces phrases nettes, derrière le trop évident et même naïf désir qu'elles fussent entendues,

il y avait aussi quelque chose... quelque chose d'absolument indéfinissable qui obligeait à se demander : « Tiens ! Pourquoi dit-elle ça ? Surtout pourquoi le dit-elle si fort ? »

Un autre rire, étouffé il est vrai, me fit lever la tête. Rose-Marie s'était rejetée en arrière, dans la chambre, pour se pâmer sans doute à l'idée de « la dame en bois » épaulant un fusil. Mais Christiane restait là ; elle regardait Damienne.

* * *

« Le pitoyable maître que je fais ! Le pauvre créateur ! Me vanter, me réjouir d'avoir à cette femme enseigné ses clartés, ses ténèbres aussi les plus parfaitement enfouies et, débusquant son mystère, m'être abstenu cependant de lui révéler comme il convient d'employer les mystérieuses puissances de la ruse... » Ainsi tentai-je de me plaisanter. Je ne pus continuer. « Elle ment mal, stupidement », me disais-je avec une espèce de colère. « Mais pourquoi ment-elle ? Et de cette pauvre façon qui lui saute au visage !... Christiane l'a remarqué et se le demande en ce moment aussi bien que moi, et même beaucoup mieux. Les femmes savent percevoir certains avertissements. Que nous apportera la journée de demain ?... La visite de Rohard... Puisse-t-il repartir vite !... » Ce souhait, tellement contraire à ceux que, dans mon impitoyable curiosité, je formulais jusqu'ici, avait une sincérité que je m'expliquais mal. Je ne m'expliquais pas mieux l'angoisse, une fois de plus revenue, à laquelle je finissais par attribuer des causes seulement physiques. Ce dur climat, cette chaleur toute neuve et déjà épuisante... Les vols au fond du ciel étaient plus lourds, plus lents. Un mugissement traînait, si confus et lointain qu'il était peut-être la voix de la terre, sous l'écrasant soleil, grondante de plaisir. Je marchais avec peine. A l'endroit où ne s'élèvent plus les ruines de cette abbaye d'Ulmet qui fut le but de ma première promenade, je m'arrêtai longtemps. « Il faut, décidai-je en me relevant, que je parle à Damienne ce soir-même. Dussé-je attendre toute la nuit... Elle viendra, je le sens... » Que lui aurais-je dit ? Vraiment je ne sais pas et crois être bien sûr que, même à ce moment, je ne le savais pas. Je me voyais seulement lui prenant les deux mains : « Madame... écoutez-moi... » Cela n'allait pas plus loin.

Je me rappelle cette nuit, et la soirée avant, dans laquelle

commençait à se faire sentir un peu d'air. J'entendis Rose-Marie dire à Christiane en sortant du salon où elles avaient dîné, qu'on respirait un peu mieux :

— J'espère qu'on va dormir. Je me sens bonne pour douze heures de sommeil.

— Moi, répondait Christiane, je me lèverai de bonne heure. Si Bertrand arrivait plus tôt !... Il peut me faire une surprise.

— Comme tu voudras. Mais surtout, si je dors, ne me réveille pas !

Elles montèrent. Les bergers, les Bastide se souhaitèrent le bonsoir. Je restai seul éveillé. Non, pas seul. Une autre, j'en étais bien sûr, ne dormait pas. Vers minuit, afin que, ne me croyant pas là, elle osât entrer, je soufflai ma lampe et m'assis près de la fenêtre. La lune était tout juste au milieu du ciel. De longs appels passaient, de grands cris se mêlaient, s'éloignaient. Il y avait aussi de douces petites plaintes, et d'autres voix méchantes qui poussaient comme des rires ou comme des aboiements. Mais c'étaient les seuls bruits. Rien ne glissait sur le carreau, derrière la porte ; rien ne tâtait le bois autour du loquet : « Qu'elle vienne !..., implorai-je. Ah ! qu'elle vienne !... » Vers trois heures du matin, plus calme, éreinté d'ailleurs, et comme toujours après de tels états ne les comprenant plus, je me jugeai stupide. Et je montai me coucher.

Je dormis mal et peu. De bonne heure, les Bastide partirent pour les Salins. La fermière aujourd'hui accompagnait son mari. Ils rentreraient vers midi ; cette route des Salins est au sud de la Belugue, à l'opposé du pâturage...

Je revois celui-ci, si vaste et si vide. C'est dimanche. Jusqu'au Rascaillan qui fait près de sa femme la grasse matinée pendant que les Bastide, nous tournant le dos, filent sur la mauvaise route dans leur « petite Rosalie ». La gamine reste seule à la ferme pour servir les deux qui dorment encore là-haut, et me servir avant elles, car malgré mon insuffisante nuit je descends à huit heures.

J'ai soif. Dieu que j'ai soif ! Et j'ai déjà fumé plusieurs cigarettes, à jeun, car je n'ai pu avaler une bouchée. Cela doit m'étourdir. Les frôlements que cette nuit je guettais en vain, je crois les entendre à présent. Je les entends vraiment !

Le verrou glisse, le loquet grince, la porte s'ouvre. Et je me lève.

Damienne entre. Au lieu de l'éclairer, le fichu couleur d'orange dont sont enveloppés ses cheveux et ses joues la pâlit affreusement. La bretelle d'un fusil est passée à son épaule. Sans un mot, sans un signe de tête, comme si la pièce était vide, elle se décharge de l'arme et va la remettre au râtelier. (Ce fusil était le dernier contre le mur. Je n'avais même pas remarqué son absence.)

— Eh bien ! madame, ces busards ?

Elle ne s'est pas encore retournée. Lentement, elle passe la main sur son épaule que la bretelle de cuir a dû meurtrir à travers l'étoffe mince. Lentement, longuement. Et voici que soudain nous sommes face à face. Est-ce moi qu'elle regarde ? Jamais, non jamais ses yeux noirs ne m'ont paru plus vagues et plus vides. En vain les miens interrogent. Je dois pâlir moi aussi, je le sens. Nous nous regardons toujours. Une seconde ? Une minute ?... Mes jambes fléchissent soudain. Je m'assieds au bord de la table. Notre dernier tête-à-tête. Pas un mot... pas un mot... Elle se retourne et s'en va. La porte se referme, le verrou est tiré. J'attends un peu... J'attends de pouvoir me tenir debout. Enfin, je prends mon mouchoir. Sans déplacer le fusil qu'elle vient de rapporter, j'en essuie avec soin la crosse, le canon. Et j'enfouis dans ma poche ce linge maintenant couvert de taches grasses et noires.

* * *

C'est plus tard, un peu ou beaucoup plus tard, je ne sais pas, que l'on commença d'entendre les taureaux.

Le premier cri, lointain, prolongé, faible, me fit croire à la plainte de quelque étrange oiseau. Debout à la porte du mas, ne voulant pas sortir, haïssant de rentrer, je cherchais au fond du ciel ce passant inconnu. Mais d'autres cris suivirent. Ils avaient plus de force, enflaient, se précisaient. Le vent les apportait. Ils heurtaient l'immense coupe renversée sur nous qui en vibrait tout entière. D'où cela venait-il ? En quel point de l'espace se déchaînait le sauvage et lugubre concert ? Ces beuglements mêlés avaient un tel accent, les plaintes qui s'en détachaient, plus aigres tout à coup, ou sourdement prolongées, exprimaient d'une si tragique manière

la détresse animale que je m'en allai dans la cuisine demander à la petite bonne ce qui se passait. Elle attendait de monter leur plateau aux dames qui dormaient toujours et n'avaient rien entendu. Mais, ressortant avec moi, elle comprit tout de suite.

— Ils crient au sang, me dit-elle, à la mort. Une bête tuée qu'un taureau aura découverte. Alors il appelle les autres et ils viennent tous autour pour pleurer. Une fois, l'année dernière, un des messieurs chasseurs avait tiré un canard. Il va pour le ramasser, mais les taureaux étaient là. De voir n'importe quel sang, du moment que c'est du sang, ça leur fait quelque chose. Les voilà qui commencent à tourner, à gémir, fort comme ils font maintenant. Le monsieur a eu si grand peur qu'il a laissé son canard. Il s'est sauvé. Ce que nous avons pu rire quand il nous a raconté !...

Elle en riait encore. Je la laissai à la gaieté de ses souvenirs et m'en allai jeter un coup d'œil sur le parc. Le plus court, au lieu de suivre les bâtiments jusqu'aux étables, était de contourner le château. De la fenêtre de la salle à tout faire, Mme Chabaud m'aperçut. Elle venait de descendre et portait encore ce que je préfère appeler sa coiffe que son bonnet de nuit, festonnée, tuyautée.

— C'est horrible, me dit-elle, d'entendre ces bêtes. Qu'est-ce qu'elles peuvent bien avoir ? J'en ai les nerfs malades.

Damienne était assise au fond de la pièce et faisait déjeuner la petite Bérangère. Elle me salua de la tête et je lui dis : « Bonjour, madame », comme si nous ne nous étions pas encore vus.

— Ah ! çà, qu'est-ce qui leur prend de beugler comme ça ?...

Lou Rascaillan arrivait à son tour : il inspectait l'étendue ; on n'y distinguait rien que les grosses touffes devenues vertes. « Bé ! c'en est, une musique ! Pour quelque bout de charogne ! Je vais y voir tout de même », décida-t-il.

— Oui, et dispersez-les. Tâchez de les faire taire, implora Mme Chabaud.

Elle souleva la toile métallique, afin de pouvoir se pencher vers moi.

— Vous ne savez pas ce que j'ai décidé, cette nuit ?

De demander à M. Rohard sa parole d'honneur. Cela suffira, je pense, pour que nous soyons fixés. Et alors personne ne pourra me reprocher d'agir comme il me plaît.

D'un drôle de petit coup d'œil, plein de rancune, lancé par-dessus son épaule, elle désignait sa belle-fille. Avec ces gestes tranquilles et lents, presque endormis, qu'elle savait si promptement retrouver, la jeune femme essuyait la bouche de l'enfant. Elle prit le bol et l'emporta à la cuisine.

— Maintenant, dit-elle en revenant, allons faire ta toilette.

— Non. Je veux voir la chose morte qui fait crier les taureaux.

— Tu la verras quand tu seras belle, lui promit sa grand-mère pour la décider.

Elle m'avoua : « Moi non plus je ne suis pas lavée », et suivit ses enfants. La salle resta vide. De la cuisine venait une traînante, une brûlante chanson espagnole ; au beau milieu du pâturage, je vis Lou Rascaillan. Sa bête blanche galopait, fendant le vent comme une proue, et toute écumante de sa longue crinière, de sa longue queue envolées. Cela brilla contre le ciel, diminua, disparut. Je marchais. J'attendais. Un instant les plaintifs mugissements s'affaiblirent ; ils cessèrent ; mais pour bientôt reprendre. Et déjà le cavalier reparaissait, sur le fond du ciel bleu, sur le fond vert des enganes, allant si vite, cette fois, que tout de suite il fut là.

— Ho !... cria-t-il vers moi. Ho !

Son cheval enlevé franchit la clôture des barbelés et s'arrêta net. Il tremblait de la course. L'homme était blême. Tous deux ruisselaient de sueur.

— Ce n'est pas une bête, haleta, courbé sur sa selle, Lou Rascaillan. Une des dames... la petite. Finie, oui, bien finie. Depuis deux heures au moins. Le sang ne coule plus d'elle. Il est tout sur la terre. Et Bastide qui n'est pas là! Venez avec moi. Je chasserai les taureaux. Nous en aurons pour longtemps à la rapporter... C'est quelque braconnier qu'elle aura surpris. Ils sont deux ou trois mauvais bougres. Les gardes les connaissent bien.

*
* *

— ... Un braconnier... un braconnier... Ce ne sont pas forcément des assassins, les braconniers. Qu'est-ce que vous croyez, vous ? Dites-le, je vous en prie.

Rohard, arrivé peu après le moment où nous étendions sur son lit la malheureuse, s'était presque trouvé mal. Il avait beaucoup pleuré. Maintenant, l'ayant obligé à prendre une bouchée de jambon, une tasse de café, je l'entraînais dehors. Les hurlements de Rose-Marie, la course à cheval vers le téléphone du Sambuc, l'arrivée du docteur, des gardes, leurs questions, le retour affolé des Bastide, Mme Chabaud défaillant à son tour d'une manière d'attaque, tous les détails de l'effroyable journée me laissaient aussi pantelant que l'homme dont je tentais de soutenir la force. Rose-Marie et Mme Bastide veillaient la morte. Au château, Damienne ne quittait pas le chevet de sa belle-mère. Les grosses étoiles étincelaient et vibraient si fort que tout le sombre du ciel en devenait laiteux. Les enganes, même le sable, brillaient autant que l'eau.

— Il y a quelque chose..., continuait Rohard parlant avec peine, quelque chose d'épouvantable qui se mêle à mon chagrin. C'est monstrueux d'y penser et plus encore d'en parler...

— Il faut le dire, si cela peut vous soulager.

Je me roidissais pour qu'il ne pût sentir, quoique se pendant à mon bras, mon propre tremblement.

— Vous me jurez...

— Voyons... Mais vous n'en pouvez plus. Voulez-vous vous asseoir ?

— Non. Marchons. Évidemment, commença-t-il, épuisé après avoir trop vite parcouru quelques mètres, vous ne vous doutez pas qu'autrefois Damienne et moi avons été fiancés.

Ce n'était pas une question, et je n'eus pas à y répondre.

— ... Très peu de personnes l'ont su, d'ailleurs. Il n'y a jamais rien eu d'officiel. Des raisons de famille s'y opposaient. Je les aurais surmontées, parce que nous nous aimions aussi profondément, aussi... complètement, je crois, qu'il est possible d'aimer. La fatalité... je veux dire le destin, m'a

fait rencontrer, pendant un de mes séjours à Paris, celle qui devait devenir ma femme... ma pauvre, pauvre Christiane...

Il fléchit, appuya son mouchoir sur ses yeux. Il ne savait vraiment plus où il en était de son récit quand il le reprit. Une ou deux fois, avec égarement, il répéta :

— Je vous disais... je vous disais... Ah ! oui... quand j'ai reçu cette lettre de Mme Chabaud...

Si je n'avais pas été au courant, je n'aurais rien compris à ses incohérences.

— Était-ce à l'instigation de Damienne ? Je me le suis demandé pendant des jours... des nuits. Ce ne pouvait être qu'elle. La vieille dame, je le crois, ne connaissait même pas mon nom... Alors ?... alors ?... C'est horrible de vous dire ça, ce soir justement... Je m'en veux... je me hais..., mais puisque j'essaye de vous expliquer. Si heureux que fût mon ménage, il y avait, comme dans tous les ménages, des jours... moins heureux que d'autres. Et ces jours-là j'essayais de me rappeler, de regretter. C'était d'autant plus absurde, d'autant plus vain que Damienne avait accepté de sortir de ma vie avec une dignité, une froideur... une facilité... Je ne sais pas quel mot employer. Je n'ai jamais compris. Elle s'est mariée si vite... Alors..., oui, alors... cette lettre m'a causé une espèce de joie... une grande joie. La revoir !... c'est devenu très vite un besoin... une folie... parce que Christiane aussitôt a été sur ses gardes. Je ne lui avais rien raconté d'autrefois, puisque ces fiançailles étaient restées secrètes. Mais il y a les commérages des petites villes, les domestiques... J'ai vu qu'elle se méfiait. Pourquoi ne me l'a-t-elle pas dit tout de suite ? Le désir, je crois, très féminin, de connaître la femme à qui je l'avais préférée. Seulement, quand elle l'a vue... Damienne est très belle. De mon côté, je... je... Enfin, tout s'est compliqué affreusement. A propos de cette chasse, — nous ne parlions, bien entendu, pas d'autre chose, — nous avons eu des scènes... des vraies... de terribles... les premières depuis notre mariage, parce que, plutôt que d'en avoir, je cède toujours... Puisque les hommes, tôt ou tard, finissent par là, moi j'aime mieux commencer... C'est plus digne... Mais je ne me reconnaissais plus. Je m'emportais, je m'obstinais dans ce projet, ce caprice...

— Mais, lui dis-je doucement, pourquoi me racontez-vous

tout cela qui vous fait mal au lieu de vous soulager et n'a aucun rapport avec le drame ?

— Aucun rapport... Vous êtes sûr ?

Il se mit devant moi, s'appuyant des deux mains à mes poignets ; si claires que fussent les étoiles, je ne voyais pas plus au fond de ses yeux qu'il ne voyait dans les miens.

— C'est cela qui m'étouffe, souffla-t-il, qui m'achève... Écoutez. Le jour où je suis revenu seul, vous vous rappelez ? j'ai fait une promenade avec Damienne, une très longue promenade. Nous avons eu, oh ! même pas une explication... nous parlions... nous parlions ensemble... Mais c'était la première fois depuis notre rupture, depuis sept ans... Et cela a été... vous ne pouvez pas savoir... Cette petite fille qui, peut-être après tout, fut responsable aussi parce qu'elle ne sut pas me retenir, était devenue quelqu'un de tellement différent ! Une révolte... Une passion !... Si brisé que je sois en ce moment, je garde assez de force pour contenir en moi ce qu'il ne m'appartient pas de vous répéter... Mais je puis bien vous dire qu'elle a su me bouleverser. L'exaltation est contagieuse. Une certaine exaltation. Vraiment, j'avais perdu la tête. Dès que je fus à Marseille, la nuit même, je lui écrivis une lettre... une lettre folle... Je voudrais maintenant être sûr qu'elle l'a déchirée... Vous le lui demanderez. Non. Pardon... Je ne sais plus ce que je dis. C'est en recevant sa réponse, une réponse sur le même ton, qui révélait le même état, que j'ai commencé à me calmer et à me demander : « Où allons-nous donc ? » Et puis voilà que Christiane décide de s'installer à la Belugue avec Mme Valère. Évidemment pour me surveiller. Je ne me suis même pas fâché. Je prévoyais trop de complications, et j'en avais assez. Je les ai toujours détestées, les complications. J'ai même sacrifié beaucoup de choses, afin de les éviter. Ça n'est peut-être pas magnifique. C'est beaucoup mieux, c'est sage. Cette espèce de coup de passion, cet amour fait de souvenirs sans doute, mais aussi de je ne sais quoi de nouveau, d'effarant, si j'avais su lui résister mieux, lui résister tout de suite... Hélas ! si troublé que je fusse quand je me suis rendu compte, je me persuadais qu'il était encore temps. Je parlerais à cette femme... à cette pauvre enfant. Notez que je ne lui eusse pas caché ma souffrance. Elle la voyait, d'ailleurs... Mais je lui ferais com-

prendre. Ce projet de nous revoir... souvent... tous les dimanches... était une absurdité et une malhonnêteté. Il ne fallait que recommencer à nous oublier tous les deux, comme nous l'avions déjà fait, comme nous croyions si bien l'avoir fait. Ainsi chacun de nous retrouverait la paix... le seul bien. J'étais sûr de la convaincre, mais ce serait un peu long... Alors, l'autre jour, vous ne vous rappelez peut-être pas ? quand nous faisions, vous et moi, le tour de la maison, Damienne était à une fenêtre ; nous sommes restés seuls... pas longtemps. Nous en avons profité pour convenir en deux mots de nous retrouver ce matin au pavillon de chasse. C'est loin. Nous serions tranquilles. D'autant que j'y arriverais deux ou trois heures plus tôt qu'on ne m'attendait ici. Elle, si on la rencontrait, elle prendrait le prétexte d'aller tirer des oiseaux. Elle aurait un fusil... Un fusil... comprenez-vous ? insista-t-il, mais si bas qu'un crapaud flûtant près de nous sa petite chanson m'empêcha presque d'entendre.

— Non, je ne comprends pas.

Et, comme il se taisait, haletant, soufflant, le cœur cognant contre mon bras :

— Je comprends d'autant moins que ce n'est pas Damienne, c'est Mme Rohard qui, à cette heure matinale, était dans le marais.

— Supposez que ma femme se soit doutée... Elle est... hélas ! Elle était... elle était... ô mon Dieu !... d'une méfiance extrême... surtout quand il s'agissait de moi. Elle m'aimait...

Il reprit son mouchoir. Je ne lui laissai pas le temps de se remettre à pleurer.

— Comment Mme Rohard aurait-elle pu se douter ?...

— Que sais-je ? Un mot de Damienne. Celle-ci m'avait dit : « Je préparerai ça... pour que personne ne puisse avoir de soupçons. » Une allusion à un projet de chasse matinale. Une imprudence commise par excès de prudence...

— Et alors ?

— Alors, supposez que ma malheureuse femme..., — elle était capable de tout, je vous le répète, quand il s'agissait de moi, de me garder ; supposez qu'elle ait épié l'autre, qu'elle l'ait suivie. Là-bas, dans le marais, elles se trouvent face à face. L'explication devient aussitôt une dispute. Chris-

tiane brave ; elle se moque ; elle est vite insolente. Peut-être se vante-t-elle de notre amour, comme elle aimait à le faire... Peut-être qu'elle insulte... Damienne perd la tête. Et elle a son fusil !... Cette scène... mon Dieu... je ne cesse pas de la voir : ces deux femmes dressées l'une devant l'autre... par ma faute... par ma faute... Dire que j'étais là ! Du moins j'ai dû arriver pas longtemps après. J'ai entendu les taureaux... Je croyais que c'était parce qu'elle avait peur d'eux que Damienne ne venait pas. Oh ! j'en deviendrai fou.

— Comme vous ne l'êtes pas encore, lui dis-je froidement, vous devez vous rendre compte que le moindre mot, à propos de cela, serait un crime.

— Je le sais... A vous seul... Et je vous ai demandé le silence. Et ce silence, je vous le jure, j'emploierai toute ma force à l'imposer... même pas à mes mots... à mes pensées. Seulement, je crois..., je sens qu'il me sera désormais impossible de revoir Damienne en tête-à-tête, de parler avec elle... d'elle-même et de moi. Impossible... impossible, répéta-t-il, les deux mains soulevées et tremblantes comme si l'envahissait une sorte de panique.

— Sans doute ne le désire-t-elle pas non plus. Votre chagrin a dû suffisamment l'éclairer sur ce que sont au fond vos sentiments... Et, pour l'avenir, qui ne comprendrait que vous ne puissiez pas remettre les pieds à la Belugue ? ajoutai-je, parce qu'il recommençait à se taire et que je supportais beaucoup moins son silence que ses lamentations.

— Ne craignez-vous pas, me demanda-t-il enfin, que... ces soupçons... horribles... absurdes... quelqu'un d'autre que moi, Mme Valère, par exemple...

— Je crois que Mme Maxime est le dernier des êtres que Mme Valère jugerait capable de commettre un crime... et, d'ailleurs, d'éprouver un sentiment qui, fût-ce de très loin, touchât à la passion, déclarai-je en toute sincérité.

J'eus l'imprudence d'ajouter, parce que j'étais hanté, moi aussi, et parce qu'il me fallait, moi aussi, me délivrer par des mots :

— Nous allons voir ce que donnera l'enquête.

— Ah ! oui, l'enquête... l'autopsie... tout ce qui m'attend demain !...

Bertrand Rohard gémissait ; il titubait. Je le ramenai

à la maison. Il fut pris d'une crise de sanglots en passant le seuil et refusa de monter, comme je le lui proposais, se coucher dans ma chambre.

— Il y a dans la pièce où j'écris un canapé de paille. J'y passerai très bien la nuit.

— Non. C'est moi qui m'allongerai sur ce canapé. Mais vous ne vous en irez pas tout de suite... Lisez, fumez... Je vous en prie, ne vous occupez pas de moi, implora-t-il quand je l'eus tant bien que mal installé. Pourvu que vous restiez un peu là, que je ne me sente pas seul...

Pour ne pas le gêner, j'ouvris un livre. Il soupirait, se mouchait, mais il était rendu. Bientôt il s'endormit. La lumière de ma lampe, sous l'abat-jour de carton, n'allait pas jusqu'à lui. Par instants sa respiration sombrait dans un bruit rauque, s'arrêtait ; alors cette masse immobile, roulée dans une couverture, qui me tournait le dos, ne me paraissait pas moins morte que l'autre masse, à la poitrine crevée, étendue là-haut. La nuit était aussi claire que la veille, peuplée des mêmes appels tendres ou déchirants. La douce paix était celle de tous mes soirs de travail, dans cette salle, sous cette lampe, à cette place où j'avais cru connaître l'enivrement divin de la toute-puissance. Joie terrible, grondante. Je me la rappelai. Je regardais ce fusil, cet homme étendu, je regardais mes papiers.

Ce n'est pas cette nuit-là que je les détruisis. Je me contentai de les lier tous ensemble et de les jeter, quand à l'aube je montai chez moi, au fond de ma valise.

* * *

Je quittai la Belugue quelques jours plus tard, rassuré, tout au moins en ce qui concernait les suites de l'enquête. Personne n'avait vu sortir ni rentrer Damienne. Les mauvais bougres soupçonnés par Lou Rascaillan, arrêtés tous les trois, avaient été relâchés. On recherchait maintenant une roulotte bohémienne, qu'on atteignit près de Saint-Gilles, et dont les occupants devaient facilement prouver leur innocence.

Rohard était reparti, très affectueusement escorté du ménage Valère. Christiane reposait près de l'Hermas, dans le

petit cimetière campagnard. Mme Chabaud, remise de son bouleversement, attendait avec un plaisir qu'elle ne dissimulait pas le monsieur de Nîmes. Damienne m'avait dit adieu avec ce même air d'absence qu'elle eut pour me dire bonjour. Ainsi, mais plus brièvement encore, avait-elle pris congé de Bertrand Rohard. Tous deux se détournaient, et comme un autre jour, mais pour de plus secrètes et torturantes raisons, semblaient ne désirer que se séparer vite.

L'agitation qui, pendant ces tristes jours, avait rempli la Belugue, à Paris mes occupations retrouvées et alourdies encore par un retard de six semaines, est-ce vraiment cela qui m'interdit de réfléchir comme il eût fallu le faire aux conclusions à tirer de cette tragique histoire ? Quoique ayant essayé de me le persuader, je dois à moi-même répondre que non. C'est que je n'admettais encore aucune conclusion. Souffrant, certes, obsédé, il m'arrivait à de certains moments, plus difficiles à supporter, de tout à coup découvrir que j'exagérais jusqu'au ridicule le sentiment de ma responsabilité.

Sans doute, et même sûrement, Damienne avait pris connaissance de ce que j'écrivais. Mais où était la preuve que cela, rien que cela, déterminât ses gestes jusqu'au geste terrible ? De telles incertitudes m'apaisaient mal. Et il y avait d'autres instants, plus nombreux, où je rejetais jusqu'à cette ombre d'apaisement. Si exécrable qu'eût été le résultat, je ne pouvais admettre que ma part dans ce drame n'eût pas été démesurée. Oui, je l'ai reconnu déjà en écrivant ceci, je le répète, mon péché fut l'orgueil, pas l'imprudence, l'orgueil ! Et je ne pouvais me défendre de m'en saouler encore. Cette femme, que j'avais tirée non du limon primitif, mais de son propre néant, je continuais d'exiger, j'exigeais malgré tout, de l'avoir façonnée de la manière la plus dangereuse peut-être, mais la plus durable. Que de fois, dans le tumulte d'un repas ou d'un soir de première, ai-je cessé de répondre à ceux qui me parlaient, parce qu'au milieu de cette foule, Damienne m'apparaissait, parce que je me complaisais à l'imaginer, désespérée maintenant, mais si riche de l'être, si merveilleusement enrichie de sa souffrance, de ses remords ! Tout est bon à l'ardeur ; tout lui est pâture, le pire et le meilleur. L'essentiel est elle-même, non ce qui l'entretient. Ce que j'avais éveillé ne

pouvait plus mourir. « Ma » créature demeure... Telle que je l'ai voulue... Et la curiosité me reprenait. Une fois de plus, il me fallait être sûr. Je le suis depuis un des derniers jours de ce dernier automne.

Nous descendions sur Cannes, le ménage B... et moi. A Avignon, j'ai prié mes amis de m'attendre et me suis fait conduire, seul, jusqu'à la Belugue, sans avoir à personne annoncé mon arrivée.

Six mois passés n'y avaient rien changé, pas même la couleur du paysage consumé par l'été comme il le fut par l'hiver et toujours assoiffé. Mme Bastide se tenait au seuil de sa cuisine et Monserrat lui remettait la liste des provisions nécessaires. Près d'elles, Bérangère, qui n'avait pas grandi, refusa en criant de me dire bonjour.

J'étais redevenu un étranger, et c'est dans le salon qu'on me fit entrer. Mme Chabaud vint m'y rejoindre. Son évident plaisir de me revoir épanouissait encore une mine reposée dont je lui fis compliment.

— Oui, me dit-elle, je vais très bien. Nous allons toutes très bien. Les chaleurs n'ont pas trop fatigué la petite. Damienne aussi est superbe. Après tous ces ennuis..., cette catastrophe même... Mais, de grâce, n'en parlons pas. Personne ici, jamais, n'en ouvre la bouche... Nous sommes enchantées de notre locataire... un bon gros... mais parfaitement distingué, et solvable. Vraiment, il n'y a rien pour l'instant qui puisse nous tourmenter.

Damienne entra peu après. Le froid qui commençait l'avait obligée à remettre sa robe violette. Toute pareille à ce qu'elle était ce premier jour où son absence d'expression m'avait si fort rebuté, aussi indifférente que si nous ne nous fussions jamais rencontrés, elle me tendit une main qui retomba aussitôt. Ses paupières n'étaient pas plus meurtries; pas plus profondes les rides au coin de sa belle bouche, au contraire. Tandis que je cherchais sur cette face inerte et désertée les ravages nouveaux dont j'avais rêvé et qui m'eussent révélé le rongement de l'intérieur travail, je découvris seulement qu'elle avait un peu engraissé.

Elle ne parla qu'à peine et, comme les autres fois où nous avions été tous les trois réunis, se leva bientôt : c'était l'heure, dit-elle, de faire goûter Bérangère. Mais je n'acceptai

pas qu'elle s'en allât ainsi. Prétextant pour l'enfant, que j'avais trop peu vue, un intérêt subit, je demandai la permission d'accompagner la mère.

— Je vous attends ici, déclara Mme Chabaud.

Nous suivîmes le couloir. La petite fille jacassait dans la cuisine ; la salle à tout faire était vide. Dans la fenêtre ouverte s'encadrait l'espace vert et bleu où j'avais vu un matin s'éloigner, puis revenir à toute bride, lou Rascaillan. Je regardai longuement. Près de moi, la jeune femme, avec une patience sans trouble, acceptait mon silence.

— Les taureaux sont-ils là ? lui demandai-je.

— Non, dès septembre, ils retournent du côté des Saintes.

Alors, presque brusquement, mais la voix plus basse et cherchant le morne regard qui ne se dérobait pas :

— Qu'est devenu M. Rohard ?

— Je n'en sais rien, me répondit-elle, sans qu'une goutte de sang lui montât aux joues.

Elle ajouta toutefois :

— Il n'a plus aucune raison d'écrire. La chasse est louée.

Était-ce pour me donner le change ? Il se peut. Il se peut bien aussi qu'elle n'y pensât même pas. Retombée à son sommeil, à sa mort, gardait-elle seulement la conscience d'avoir tué, la conscience des minutes passionnées qui l'obligèrent à tuer ? Ces pauvres cœurs insuffisants, tout de suite épuisés, ces pauvres toutes petites âmes, ce n'est pas à la volonté humaine qu'il appartient de les réchauffer ou de les élargir. Et je n'avais suscité, ou ressuscité rien. Tout au plus avais-je su provoquer, pour une fin dont l'horreur même s'avérait inutile, la galvanisation, le soubresaut... Dans la légende comme dans l'histoire, les sorciers qui tentèrent de dérober le secret de la vie ont-ils jamais abouti à autre chose qu'à faire monstrueusement autant que brièvement grouiller quelque larve ?

Des cris moqueurs au fond du ciel m'accompagnaient tandis que je regagnais ma voiture. Une tristesse, une humiliation affreuses m'écrasaient. Le sentiment de mon crime, c'est ce jour-là enfin que j'ai commencé à l'éprouver.

André Corthis.

LA SYMPHONIE FANTASTIQUE

BERLIOZ
ET L'EUROPE ROMANTIQUE

II[1]

SUICIDE ET RETOUR A LA VIE

Quand Berlioz prit la route de Rome, il venait de s'arracher aux bras de Camille Moke et de passer quelques semaines dans sa famille à parler de sa fiancée, si bien que cette expédition obligée au pays de l'amour-passion lui apparaissait comme un « voyage fatal » dont il avait hâte d'être revenu avant même que d'être parti.

Cependant, il fallut bien s'embarquer à Marseille au début de février 1831, sur un petit brick sarde qui faisait route pour Livourne. Restés d'abord encalminés trois jours durant au large de Nice, les navigateurs furent jetés ensuite par une violente tempête de tramontane dans le port de La Spezzia. Cette nuit d'angoisse, Hector la vécut sur le pont parmi les sifflements du vent et les cris de l'équipage, dans l'espoir que le destin le ramènerait de force à la côte. Hélas ! il était écrit que le bateau ne ferait pas naufrage et qu'Hector foulerait ce sol d'avance abhorré, « ce jardin peuplé de singes qu'on appelle la belle Italie », où chaque tour de roue de son voiturin l'éloignait un peu plus de *l'ange* dont il allait rester si longtemps sans nou-

Copyright by Guy de Pourtalès, 1939.

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

velles. La Villa Médicis, Rome, la musique, tout cela il le maudit, comme on maudit tout ce qui vous sépare de ce que l'on aime. Il maudit surtout cette Italie divisée, coupée en morceaux, où la police du Pape, celle de l'Autriche et de vingt principicules s'emploie à compliquer son voyage.

Un matin, sur les dix heures, le vetturino, montrant du bout de son fouet un dôme surmonté d'une croix dans le lointain, dit nonchalamment à son unique voyageur : « *Ecco Roma, Signor!* » Ce peu de mots opéra en Berlioz « une révolution complète ». Tout à ses yeux devient grand, poétique, sublime. Il entre, le cœur battant, dans la Ville éternelle. Voici la noble Piazza del Popolo avec ses églises aux quatre coins ; voici les jardins de Rome avec leurs palais vieux-rose enfouis dans les pins et les cyprès ; voici la Trinité des Monts, son couvent surplombant l'escalier seigneurial, l'obélisque et la terrasse d'où tant de poètes contemplèrent la Mère de la chrétienté ; voici enfin, dominant ces fabuleux chantiers de marbre qui se fondent à l'horizon dans la brume du matin, l'Académie de France, cette Villa Médicis appuyée à une forêt de chênes-verts et de pins parasols, toute peuplée d'oiseaux, de jeunesse et de chansons.

Dernier arrivé des lauréats de Paris et attendu depuis longtemps, Hector est aussitôt entouré par une vingtaine de jeunes gens qui le fêtent et le houspillent (« Oh ! Berlioz ! oh ! cette tête ! oh ! ces cheveux ! oh ! ce nez ! ») ; puis il est présenté à M. Horace Vernet, le peintre, directeur de la Villa, qui l'accueille avec bienveillance. Mais malgré la cordialité de ses camarades, en dépit des toasts, du punch et des plaisanteries, le héros de la fête demeure sombre et taciturne. Une idée fixe l'obsède comme elle obsède le héros de *la Fantastique* : l'amour de son ange, de son Ariel, le souvenir des bras dont l'étreinte lui a révélé ces voluptés au fond desquelles le plaisir, la musique et l'angoisse se mêlent en une sensation unique.

Pas de lettres, cependant. Est-ce un simple retard ? Une négligence des postes ? Il ne peut croire qu'un tel silence soit volontaire chez celle qui a promis de lui vouer sa vie. Les jours passent, et toujours pas de lettres. Il en vient de sa famille, de ses amis ; mais de Camille, pas une ligne.

Attendre, — encore et toujours attendre, — tourment

majeur des amoureux. Il attend une semaine, puis deux, puis trois ; il va avec ses camarades au café Greco, le plus célèbre café de Rome, où se réunissent artistes et voyageurs ; il tente de noyer dans le vin son inquiétude ; il fait la connaissance de Félix Mendelssohn ; il essaye de parler musique, composition, avec ce jeune garçon élégant et miraculeusement doué. C'est en vain ; il ne peut sortir de lui-même. Enfin, rien ne venant, il se décide subitement à partir. Que lui importent après tout Rome et l'Academia di Francia ? C'est son cœur, son génie, son avenir qui comptent et que cet affreux silence étouffe. « Pas de coup de tête », répétait M. Vernet en essayant de calmer son musicien déchaîné. Une fugue pouvait obliger le directeur à rayer Berlioz du nombre de ses pensionnaires. Tant pis ! Qu'on le raye de la liste ! Qu'on le raye même du nombre des vivants, mais il n'en peut plus d'incertitude et de silence.

Il partit secrètement le vendredi saint et alla d'une traite jusqu'à Florence, où un mal de gorge violent le saisit. C'était une esquinancie qui le retint huit jours au lit. A peine guéri, il sort, se promène en emportant son Shakespeare qui ne le quitte jamais et, dans un bois sur les bords de l'Arno, à une lieue de Florence, il l'ouvre au *Roi Lear*. Tout comme Beethoven vingt ans plus tôt dans le Wiener Wald, Berlioz se plonge dans la nature et dans la poésie. Il se roule sur l'herbe ; il pousse des cris d'admiration ; il exalte une fois encore son amour et ses puissances jusqu'à ce paroxysme que peuvent seuls dénouer ou une grande œuvre nouvelle, ou l'anéantissement total par la mort.

Deux jours plus tard, Berlioz reçut enfin, de Paris, la lettre tant attendue et lorsqu'il reconnut l'écriture de Mme Moke, non celle de Camille, sut-il aussitôt à quoi s'en tenir. « Modèle incroyable d'impudence ! » Celle qui, trois ou quatre mois plus tôt, appelait Hector « mon gendre », lui annonçait froidement aujourd'hui que sa fille allait épouser M. Pleyel, le facteur de pianos, et la bonne âme engageait fort le jeune homme à ne pas se tuer. « Vieille canaille ! » Ne pas se tuer ? On verrait cela ensuite. Mais d'abord, et en tout cas, il tuerait l'infâme « sorcière », le maudit « hippopotame ». Et sa fille après. Et il se tuerait lui-même, pour clore la série...

Son plan est conçu en quelques minutes. Il court chez une marchande de modes française qui tient boutique sur les quais de l'Arno :

— Madame, il est midi, je pars ce soir par le courrier ; pouvez-vous, avant cinq heures, préparer pour moi une toilette complète de femme de chambre : robe, chapeau, voile vert, etc. ? Je vous donnerai ce que vous voudrez ; je ne regarde pas à l'argent.

Affaire conclue. Il rentre à l'hôtel faire son bagage, renvoie sa malle à son père, prend la partition de sa *Fantastique* qu'il vient de remettre au point, et écrit en tête de la scène du bal : « Je n'ai pas le temps de finir ; s'il prend fantaisie à la Société des Concerts de Paris d'exécuter le morceau *en l'absence* de l'auteur, je prie Habeneck de doubler à l'octave basse, avec les clarinettes et les cors, le passage des flûtes placé sur la dernière rentrée du thème, et d'écrire à plein orchestre les accords qui suivent ; cela suffira pour la conclusion. » Puis il jette ce testament musical dans sa valise avec quelques vêtements, une paire de pistolets, deux bouteilles d'un rafraîchissement spécial (laudanum et strychnine), et, la conscience apaisée, mais le cœur trépidant, il parcourt les rues de Florence « avec cet air malade, inquiet et inquiétant des chiens enragés ».

A six heures, il monte dans la voiture de poste et arrive le lendemain à Gênes, sans avoir desserré les dents. Feux et tonnerres, il a perdu son déguisement de femme en changeant de voiture à Pietra Santa ! Il faut se remettre en chasse, courir de boutique en boutique, et, lorsqu'enfin il a réussi à se procurer un nouveau costume et s'apprête à reprendre le coche, voici que la police sarde, au vu de son passeport, s'avise qu'il est peut-être (comme tout Français) un *carbonaro*, un conspirateur, un libérateur, et elle refuse de viser ses papiers pour Turin. On lui enjoint donc de continuer sa route par Nice. Va pour Nice. Qu'est-ce que cela lui fait ? Il passerait bien par l'enfer, pourvu qu'il passe. Et aussitôt la diligence en mouvement, il répète mentalement le drame qu'il va jouer : à neuf heures du soir, au moment que la famille se trouvera réunie, il sonnera à la porte du logis et se fera annoncer comme la femme de chambre de Mme la comtesse de M..., chargée d'un message important et pressé. On l'intro-

duira au salon ; il remettra une lettre ; et, tandis qu'on s'occupera à la lire, il tirera ses pistolets, cassera la tête au n° 1, puis au n° 2, saisira par les cheveux le n° 3, se fera reconnaître et lui adressera son troisième compliment ; après quoi, il se lâchera dans la tempe droite son dernier et irrésistible argument ; et si, par malheur, le coup venait à rater, il aurait recours à ses petits flacons...

Les heures passent. Au crépuscule, Berlioz contemple un des plus beaux paysages du monde : la route de la Corniche taillée dans le rocher à cent toises au-dessus de la Méditerranée ; les pins roses et noirs dégringolent jusque dans la mer ; les voiles des tartanes se découpent sur le couchant...

Cependant la voiture s'est arrêtée et le postillon descend de son siège pour mettre le sabot aux roues. Berlioz se penche sur le parapet. Il entend tonner la mer dans les roches creuses. En cet instant solennel, mourir n'est pas plus difficile que vivre, car vivre seul, privé à jamais de l'être qu'il aime, lui apparaît totalement impensable. Et c'est pourtant en cette minute de paroxysme que l'avenir va triompher du passé. Quelque chose éclate dans sa poitrine, il ne sait quoi, un cri tout à la fois de désespoir et de délivrance. Il s'accroche des deux mains à la banquette, il râle, il pousse un *ah!* rauque qui fait sursauter le cocher. Est-ce qu'il rit ? Est-ce qu'il pleure ? Il ne sait ce qui se passe dans son cœur déchiré, sinon qu'il vient de frôler la mort et qu'après cette plongée dans le néant, il monte à présent vers la résurrection.

Au relais de Diano Marina, il écrit au directeur de l'Académie de France, à Rome, et lui annonce son *Retour à la vie* : « Je vous écris précipitamment... Un crime hideux, un abus de confiance dont j'ai été pris pour victime, m'a fait délirer de rage depuis Florence jusqu'ici. Je volais en France pour tirer la plus juste et la plus terrible des vengeances ; à Gênes, un instant de vertige, la plus inconcevable faiblesse, a brisé ma volonté, je me suis abandonné au désespoir d'un enfant ; mais enfin j'en ai été quitte pour boire l'eau salée, être harponné comme un saumon, demeurer un quart d'heure étendu mort au soleil et avoir des vomissements violents pendant une heure ; je ne sais qui m'a retiré ; on m'a cru tombé par accident des remparts de la ville. Mais enfin je vis, je dois

vivre pour deux sœurs dont j'aurais causé la mort par la mienne, et vivre pour mon art... Je viens m'engager *sur l'honneur*, devant vous, à ne pas quitter l'Italie ; c'est le seul moyen de m'empêcher d'accomplir mon projet.

« J'espère que vous n'aurez pas encore écrit en France et que je n'aurai pas perdu ma pension...

« Adieu, monsieur.

« La lutte entre la vie et la mort est encore terrible, mais je resterai debout : je vous l'ai juré sur l'honneur. »

Tel était le style du temps. Tel aussi le style des âmes. Berlioz s'aperçut ensuite qu'il avait faim. « O bonne grosse nature ! » Décidément, il était repris.

Il arriva à Nice. Il y passa les vingt plus beaux jours de son existence et y écrivit l'*Ouverture du Roi Lear*. Cette équipée lui coûtait 1 050 francs. Il fallut les emprunter à l'ami Ferrand sous promesse de rembourser 100 francs par mois. Mais qu'est-ce que cela pour un ressuscité ?

LE BERCAIL ACADÉMIQUE

Il ne faut pas se moquer. Car le premier, le naïf Berlioz était vraiment mort. Du moins l'amant de Camille, le croyant ingénu et pour tout dire d'un mot : l'enfant. Mais si le ressuscité de Nice s'est éveillé d'un rêve qui tournait au cauchemar, il ne renonce point pour cela à rêver. Seulement ses rêves sont maintenant virilisés. Nul artiste plus conscient désormais, plus lucide sur lui-même, plus âpre dans la lutte contre sa mauvaise étoile. S'il joue encore souvent la comédie aux autres, s'il continue de vivre dans le *fortissimo*, il ne cherchera plus à s'abuser lui-même. « Je ne crois plus à rien », écrit-il à Ferrand avec cette sorte d'enthousiasme intellectuel que certains romantiques ont tant chéri parce que le néant a une grandeur artiste qui les exaltait et faisait peur aux bourgeois.

Grâce à M. Horace Vernet, la pension n'était pas perdue et Berlioz, rentré dans le bercail académique, alla passer les après-midi de printemps au Colisée ou à Saint-Pierre. Emportant dans sa poche un Byron, il suivait en esprit les courses audacieuses du corsaire et se passionnait pour ce caractère à la fois violent et tendre, impitoyable et généreux, « composé

bizarre de deux sentiments opposés en apparence, la haine de l'espèce et l'amour d'une femme », qui ne manquait pas d'analogie avec le sien. Puis il allait boire et chanter dans quelque *osteria* avec des peintres allemands avant d'assister au bal de l'Ambassade et de rentrer à la Villa, son couteau ouvert à la main, parce que des ombres suspectes se tenaient en embuscade sur la plate-forme de la Trinité-des-Monts. Rentré à l'abri du grand mur de l'Académie, il lui arrivait de finir la nuit assis sur un bloc de marbre, à écouter le hibou ou le rossignol de la proche villa Borghèse.

Mais Rome n'était pas le *climat* d'Hector. Trop de gaieté puérile, trop de chansonnettes, trop d'abbés, et, surtout, trop peu de vraie passion, trop peu de ce sérieux à l'allemande dont son cœur de méridional avait l'étrange hantise. Quelle faute que d'avoir brigué (et obtenu, hélas !) ce grand prix académique qui exilait au pays d'Arlequin et de Colombine celui qui rêvait la patrie de Marguerite et de Faust !

Souvent il partait au milieu de la nuit, allait jusqu'à Tivoli, jusqu'à Subiaco, où il arrivait au point du jour. Vagabondant parmi les rochers, dormant sur les bords d'un torrent, il tirait des cailles et faisait danser la saltarella, le soir, aux habitués, hommes et femmes, du cabaret où quelques pensionnaires de l'Académie avaient élu leur domicile d'été. Il lui arrivait bien parfois, sous les influences combinées de la musique, de la poésie et des souvenirs, d'atteindre à de dangereux moments d'exaltation. Alors il pleurait de vraies larmes sur les dieux de la mythologie ou les héroïnes de Shakespeare ; il pleurait sur son passé, son avenir douteux, sa belle maîtresse perdue et cette vague Ophélie Smithson, dont l'ombre claire s'agitait encore dans sa mémoire. Mais n'est-ce pas une sorte de joie que cette amertume ravalée ? S'il n'est plus douloureux, le souvenir devient très doux. Un jésuite fameux ne nous apprend-il pas qu'on jouit de la honte même, qu'on jouit de ses pleurs ? Caresser ses plaies, quel chatouillement exquis, quelles délices ! Michelet dit quelque part qu'à partir de Rousseau, tous nous allons caressant nos plaies pour les irriter davantage.

Les mois passèrent. Hector travaillait peu et mal, ne faisait que courir la campagne, chasser, ou pincer la guitare.

Cela ne pouvait durer. M. Vernet le comprit si bien qu'il donna enfin à Berlioz la permission de quitter l'Italie avant l'expiration officielle de son temps d'exil. (Quatorze mois de séjour à Rome au lieu de deux années, sous condition de voyager un an en Allemagne.) Le peintre Signol fait donc poser Hector pour son portrait, qui prendra place dans le réfectoire, à côté de ceux de tous les pensionnaires. Berlioz fait sa dernière tournée à Tivoli, à Albano, à Palestrina. Il vend son fusil, brise sa guitare, écrit dans l'album de Mlle Louise Vernet et offre à ses amis le punch du départ.

C'est fini. Quel soulagement ! Quelle délivrance ! Comme réveillé d'une longue léthargie, il part le 2 mai (date naguère fixée pour son mariage avec Camille Moke), voyage à toutes petites journées, via Terni, Spolète, Pérouse, le lac Trasimène et Florence, qu'il aime d'amour (« Tout m'en plaît, son nom, son ciel, son fleuve, ses environs, tout, je l'aime, je l'aime », écrit-il à Ferdinand Hiller). Quinze jours plus tard, il arrive dans les plaines de la Lombardie, barrées au fond par les Alpes, et il passe sur le pont d'Arcole où les Français remportèrent une célèbre victoire trente-six ans auparavant, sous le commandement du petit Bonaparte, aussi sec, aussi jaune que le Père la Joie lui-même. Aujourd'hui, le pont est désert ; seul un vieillard y pêche à la ligne. Et tout à coup, l'idée d'une symphonie triomphale germe dans le cerveau du voyageur ; il la note aussitôt dans son album d'esquisses :

Le Retour de l'armée d'Italie, symphonie en deux parties : 1° *Adieux du haut des Alpes aux braves tombés dans les champs d'Italie* ; 2° *Entrée triomphale des vainqueurs à Paris.*

La seule approche de la France lui rend ses idées. Le voilà repris par la musique. Aussi, à peine arrivé à Milan, se précipite-t-il au nouvel Opéra. Mais, — dernière vision du pays de Paccini, — on y babille tout haut, comme à la Bourse ; on soupe dans les loges et les cannes font sur le plancher du parterre un accompagnement si bruyant, qu'on ne peut percevoir que les battements de la grosse caisse. Telle ne pouvait manquer d'être la ville favorite de cet absurde M. de Stendhal-Beyle, auteur des « plus irritantes stupidités sur la musique, dont il croyait avoir le sentiment ».

Berlioz n'en reprend que plus vite la route du mont Cenis.

Lui qui craignait d'avoir à retourner le vers de Belloy en s'avouant que, plus il vivait à l'étranger, *moins* il aimait sa patrie, dut convenir qu'il n'en serait rien. En franchissant les Alpes et en revoyant la vallée de l'Isère, il fallut admettre que cette coquette s'était mise en frais pour accueillir en beauté l'éternel mécontent.

CE JEUNE HOMME EST UNE PUISSANCE. — LÉLIO

Durant cette longue absence, bien des choses avaient changé dans la maison paternelle, à La Côte Saint-André. Nanci, la sœur aînée d'Hector, s'était mariée avec un M. Pal, juge à Grenoble. Le docteur Berlioz, maladif, nerveux, baissait. La mère avait gardé, hélas ! son caractère despotique, et c'était maintenant son fils cadet qu'elle tourmentait, Prosper, enfant bizarre, maniaque, doué pour la musique, lui aussi, mais velléitaire, sans suite dans les idées, sans volonté, sorte de réplique affaiblie de l'aîné. Adèle, la plus jeune sœur, n'était guère heureuse dans cette maison de dispute, sombre, provincialement guindée. Les amis aussi étaient dispersés : Ferrand marié, Duboys de même, jusqu'à Charbonnel, le pharmacien, son ancien co-locataire de la rue de la Harpe, qui avait convolé en justes et légitimes noces. Hector alla voir les uns et les autres, en revint les nerfs agacés, ces gens-là s'obstinant à lui parler musique, art, haute poésie, avec le plus grand sang-froid. « On dirait qu'ils parlent vin, femmes, émeutes et autres cochonneries... » En famille, on parlait politique, beau sujet d'irritation pour Hector, admirateur forcené de Napoléon et décidément rallié aux idées-forces de la nouvelle génération. Et, avec ça, il fallait supporter le tiède bavardage du beau-frère Pal, discoureur infatigable que sa jeune femme écoutait dévotieusement ; il fallait approuver la philosophie prudente du docteur, qui voulait qu'on se méfiât des novateurs, et, sans avoir l'air d'y toucher, prétendait marier son musicien avec une héritière du département « par la raison péremptoire qu'un jeune homme qui n'aurait jamais qu'un patrimoine d'une centaine de mille francs ne doit pas négliger d'en épouser trois cent mille comptant et autant en expectative ».

L'Italie avait donc du bon, la liberté, la chasse aux aven-

tures, voire les réceptions de Mme Horace Vernet, à qui il écrit longuement pour se soulager le cœur, dire ses regrets, rappeler des souvenirs. Oh ! la mélancolie exquise des belles soirées romaines, les sublimes adagios que Mlle Louise avait la « bonté de lui jouer », alors qu'il lui fallait subir maintenant les jugements de ces provinciaux glacés sur Byron, Gœthe, Beethoven. A les entendre, « on dirait qu'il s'agit de quelque bottier ou tailleur dont le talent s'écarte un peu de la ligne ordinaire ; rien n'est assez bon pour eux ; jamais de respect ni d'enthousiasme ».

Malgré ces agaceries, il faut tenir bon à La Côte tout l'été et tout l'automne, car il ne lui est pas possible, par décence envers l'Institut, de se faire voir à Paris avant l'hiver. Alors il copie, il copie sans trêve son *Ouverture du Roi Lear*, toutes les parties du *Mélologue*, la seule œuvre importante qu'il rapporte de son séjour à la Villa Médicis. Il esquisse un oratorio : *le Dernier jour du monde*, dont il voudrait que Ferrand écrivît le livret sur les indications qu'il lui a déjà adressées de Rome.

Mais l'excellent Ferrand, tout frais marié, raisonnable excessivement, fort religieux, placide, laissa se refroidir cette *machine* qui sentait le soufre et l'enfer. Berlioz en abandonna l'idée à son tour ; mais il y reviendra, et souvent, et obstinément par la suite. La vision de cette fresque demeurera toujours en lui, mêlée aux souvenirs de la chapelle Sixtine, à la grande ruine du Colisée éclairée par la lune et aux thermes de Caracalla où dorment les fantômes des fastes païens. En attendant, il copie, il lit, déclame des vers et surtout trépigne d'impatience en comptant les heures qui le séparent encore de décembre. Finalement, n'y tenant plus, il avance son calendrier d'un mois en dépit de la promesse donnée à M. Horace Vernet.

Le 28 octobre, il prend son passeport, embrasse ses parents, la douce Adèle, l'inquiétant Prosper, et dégringole comme autrefois la ruelle qui longe le haut mur froid du séminaire où il avait appris à jouer du tambour, à honorer et à servir l'Empereur comme Dieu lui-même. Le voilà une fois de plus en route pour Paris et fidèle à soi-même, à son art, au personnage qu'il s'est juré d'être. Le 3 novembre, il patauge dans les boues de Lyon et court au Grand Théâtre où il

entend un « ignoble orchestre » jouer un fragment de la *Symphonie pastorale* ; il lui semble retrouver « dans un mauvais lieu le portrait de quelque ange adoré ». Il souffre, il est seul. Ne deviendra-t-il pas fou en entendant de la vraie musique ?

Enfin Paris. Le 7 novembre. Ce Paris haïssable, indispensable, adoré. Que fait-il ? Il se fait conduire tout droit à son ancien logis de la rue Richelieu, et, le trouvant occupé, se tourne sans hésitation vers la maison d'en face, rue Saint-Marc, nº 1, où logeait naguère miss Smithson. Avec un tremblement de joie et de regret, il s'y installe. Et il lui semble rentrer du même coup dans sa peau d'autrefois, retrouver toutes ces impressions cultivées et redoutées, qui avaient entretenu si longtemps au fond de lui l'illusion d'un grand accomplissement possible, au-dessus de toute médiocrité. Or, dès le lendemain de son arrivée, il apprend par la femme de charge que cette fameuse Smithson est de nouveau à Paris, qu'elle logeait dans ce même appartement il y a quelques jours seulement, qu'elle vient tout juste d'emménager dans un petit hôtel de la rue de Rivoli, qu'elle est directrice d'un théâtre anglais qui commencera ses représentations la semaine suivante...

Hector demeure « muet et palpitant » à l'ouïe de ces merveilles. Concours de circonstances fatales, dira-t-il plus tard, « affinités secrètes, entraînements mystérieux du cœur ». On ne peut s'empêcher de songer ici à ces affinités non électives, mais *instinctives*, dont parle la Charlotte du roman de Gœthe lorsqu'elle dit : « Je ne vois là rien qui ressemble à une élection, à un choix ; c'est l'effet d'un de ces hasards qui font non seulement les larrons, mais encore les amis et les amants. » Amis ? Amants ? Que reste-t-il pour Ophélie dans ce cœur qu'on croyait éteint et qui, soudain, se remet sous la cendre à brûler comme au plus furieux vent de *la Fantastique* ?

Dans le premier moment de surprise et de désarroi, il écrit aux amis : « J'arrive à l'instant. Je loge rue Saint-Marc nº 1, dans l'ancien logement d'H. Sm... C'est curieux ! » Mais sous cette indifférence affectée perce déjà le sentiment du danger, de l'imminent retour à sa vieille tragédie non dénouée. Seulement, cette fois, il s'est juré d'agir en homme, non plus en enfant. Il ne reverra pas Harriett avant d'avoir

frappé un grand coup, donné un concert, rallié autour de son nom artistes et critiques. Ensuite, eh bien ! oui, il cédera ; Hamlet ou Roméo iront chercher Ophélie ou Juliette. Il ne luttera plus, « dût-il en mourir ».

Mais d'abord vivre, vaincre. C'est-à-dire produire sa *Fantastique* et *le Mélologue* : *Lélio ou le Retour à la vie* ; montrer aux initiés combien le souvenir de Camille Moke est effacé; et puis, se rappeler au souvenir du public, réchauffer le zèle des amis, entreprendre à neuf l'exténuant labeur auquel sont astreints les artistes, dès qu'il s'agit de faire passer leur travail de l'abstrait au concret, du papier mort aux palpitations de l'estrade.

Or, quels noms, quelles œuvres remplissent le Paris de 1832 ? *Contre qui* faudra-t-il batailler ? *Sur qui* peut-on compter ? Un Grand Prix de Rome parfaitement oublié et frais débarqué d'exil trouverait-il un appui quelconque dans la ville du monde la plus chanceuse à conquérir, la plus difficile à garder ?

Il n'y a pas à faire fond sur les salons, où tout est à la romance et aux yeux-levés-vers-le-ciel. D'illustres chanteurs s'y produisent et les plus grands noms du théâtre s'y font honneur dans des fadaises : Nourrit, Duprez, Mlle Falcon, la Grisi, et cette charmante Malibran qui devait mourir bientôt à Londres, entre deux concerts, à vingt-huit ans. A l'Opéra règnent Auber, Rossini, Halévy, Meyerbeer ; aux Italiens, Donizetti et Bellini. Toujours les mêmes ! Tous ennemis-nés de Berlioz (du moins il le croit, l'affirme, s'en trouve grandi).

A l'Opéra-Comique, au Gymnase, aux Nouveautés, néant. Pas de jeunes. Ceux-ci n'avaient pour protecteurs que les rares virtuoses qui consentaient à inscrire l'une de leurs œuvres à leur programme à titre de faveur, de gentillesse, comme en glissant. Et encore ! Chopin, étoile nouvelle, ne jouait guère que ses compositions ; Paganini était trop haut pour qu'on pût penser à lui ; Thalberg s'en tenait aux ouvrages consacrés ; Moschelès ne produisait que du classique, ou ses études, ses sonates, quelque *nocturne* de Field. Seul, Liszt, que Berlioz avait connu juste avant son départ pour Rome et à qui il avait révélé alors le Faust de Gœthe, seul Liszt donnait une aide efficace aux camarades et, grâce à son génie

de pianiste, faisait passer quelque morceau inédit dans ses récitals, quelque paraphrase de symphonie, quelque réduction d'opéra nouveau.

Sans perdre un jour, Berlioz écrit à l'Intendant général de la liste civile et sollicite de sa « justice éclairée » la salle du Conservatoire pour un concert qu'il se propose d'y donner, et il fait sans se lasser la tournée des bureaux de rédaction, des amis de plume, pour préparer sa presse. *Le Figaro*, *le Courrier*, Alexandre Dumas, Henri Heine, Jules Janin, Joseph d'Ortigue, l'acteur Bocage (chargé de déclamer les parties parlées du *Mélologue*). Aussi cette fameuse matinée du 9 décembre (1832), au Conservatoire, est-elle attendue par tous comme un événement d'importance, un *Hernani musical*.

Au programme : *la Fantastique*, fortement remaniée (puisqu'elle devait exprimer à peu près le contraire de ce qu'elle disait deux ans auparavant...), exécutée par cent musiciens, et son complément italien : *Lélio ou le Retour à la vie*, mélologue, seconde partie de l'*Épisode de la vie d'un artiste*. Critiques, amateurs, musiciens, membres de l'Institut, amis, ennemis, ils sont là de nouveau au complet. Parmi les amis très chers, Liszt (pour qui *Lélio* sera une date dans l'histoire de son propre développement musical). Parmi les ennemis, Fétis, le fameux critique et musicographe qui l'a maltraité et dont il va tout à l'heure tirer vengeance. Habeneck vient de monter au pupitre, lorsque, dans une loge d'avant-scène, Harriett Smithson, l'actrice, fait son entrée. Hector lui avait envoyé un coupon de loge par l'entremise de M. Schuter, rédacteur du *Galignani's Messenger* et ami personnel de l'artiste. Mais il s'était demandé avec angoisse, jusqu'à la dernière minute, si elle viendrait.

Elle vint innocemment, ne se doutant de rien. Elle prit place dans sa loge, surprise de la curiosité qu'excitait sa présence, car les amis d'Hector, qui connaissaient de longue date cette romance sans paroles, tenaient les yeux fixés sur la belle étrangère aux cheveux blonds, au corsage épanoui dont l'insuccès notoire était presque aussi tapageur maintenant que le fut naguère sa vogue. Inquiète, gênée, elle examina le programme. Berlioz, ce nom lui rappelait quelque chose... Quoi donc, au juste ? Et pourquoi l'avait-on entraînée ici ? Tout à coup, elle aperçut, se glissant derrière le chef

d'orchestre, ce jeune fou qui prétendait l'épouser deux ans auparavant et à qui elle avait fait répondre : « Il n'y a rien de plus impossible. » Berlioz ! C'était donc lui encore ! Il n'osait se retourner vers elle, mais elle se sentait épiée, visée par cet être de flamme, ce regard actif et frémissant. *La Fantastique* commença et se déroula pour Harriett Smithson comme une lente et injuste épreuve : *Scène aux champs*, *Bal*, *Marche au supplice*, *Nuit de sabbat*, drame étrange auquel elle se trouvait mêlée sans comprendre pourquoi, devinant vaguement, craintivement, qu'elle en était l'inspiratrice.

A l'entr'acte, Schlesinger entra dans la loge, s'entretint avec Schuter du sujet de la symphonie, fit quelques allusions à peine voilées à la passion secrète de l'auteur pour l'héroïne de Shakespeare toute proche, vivante, et que depuis un instant chacun désignait tout haut. Puis l'orchestre attaqua le Monodrame et l'acteur Bocage s'avança, entama son récit : « *Oh! que ne puis-je la trouver, cette Juliette, cette Ophélie que mon cœur appelle! Que ne puis-je m'enivrer de cette joie mêlée de tristesse que donne le véritable amour et, un soir d'automne, bercé avec elle par le vent du Nord sur quelque bruyère sauvage, m'endormir enfin dans ses bras d'un mélancolique et dernier sommeil.* » Le doute n'était plus possible. Elle rentra chez elle, marchant sur des nuages.

Quant à Hector, il ne savait guère mieux où il en était. La grande tirade du monodrame contre les critiques, « *ces tristes habitants du temple de la routine, ces jeunes théoriciens de quatre-vingts ans, ces vieux libertins de tout âge...* », Bocage la déclama dans une tempête d'applaudissements, tourné vers Fétis, installé au balcon. Mais la vengeance était presque trop brutale. Pourtant ne vengeait-il pas du même coup Beethoven, dont ce cuistre avait eu le front de modifier un accord dans l'andante de la *Symphonie en ut mineur* ? Ne vengeait-il pas l'audace, le génie, l'art tout entier ?

Lélio s'achève dans une rumeur énorme. Paganini, Hugo, Dumas, le chanteur Nourrit viennent voir l'auteur. Des inconnus le saluent avec enthousiasme dans la rue. Janin, le journaliste le plus suivi, écrit : « Ce jeune homme est une puissance... » Et si Fétis donne libre cours à sa bile dans *le Temps*, qu'importe, puisque Berlioz a toute la jeunesse pour lui. Il a gagné la partie, tout comme Hugo gagna la sienne.

Mais Harriett ?

Dans le récit qu'il fit à sa famille de cette journée, Hector n'en dit pas un mot. Mais il se confie un mois après à son ami Duboys, de Grenoble. Et dans cette lettre chaotique, surchargée de ratures, écrite sous la dictée de l'émotion, nous allons trouver la clé de ces presque cinq années d'amour, d'attente, d'exaltation, de déchirements, de débats intimes et de dure création. Est-ce vraiment d'Harriett Smithson, la comédienne, qu'il s'agit ? Est-ce de Camille Moke, traîtresse regrettée et haïe ? Ni de l'une, ni de l'autre ; mais de ses amours, de ses déceptions et de cette fidélité à soi, de ce perpétuel besoin d'activité et de réalisations qui est le courant profond de la vie. Ophélie et Juliette sont les vraies destinataires de ces pages brûlantes ; l'actrice irlandaise n'est que l'instrument sur quoi l'artiste peut enfin se jouer cette symphonie intense, — son univers, — dont la musique elle-même n'exprime que des reflets brisés, des échos assourdis.

« Mon cher Albert,

« Je profite d'un instant de liberté et d'isolement pour vous répondre ; ces moments-là sont rares aujourd'hui dans mon tourbillon. Je vous remercie d'abord de l'intérêt affectueux que vous prenez à ma carrière musicale ; oui, sans doute, le succès du premier concert et celui du second ont été fort grands, mais un suffrage, dont je vous parlerai tout à l'heure, est venu s'y joindre et m'a noyé, submergé de bonheur. J'ai failli devenir fou. Avant de vous dire ce que c'est, vous saurez que votre charmante traduction a été chantée et qu'on la grave dans ce moment-ci, je vous l'enverrai avec *la Captive* d'Hugo et *le Chant du bonheur*, lorsque tout cela aura paru. Seulement je crois que vos Dames ne pourront chanter que *la Captive*, le reste étant écrit très haut pour *un ténor*, et d'un genre qui ne leur plaira pas. Je vous adresserai aussi un exemplaire du Mélologue, si vous n'en avez déjà.

« Assez parlé de la terre, voilà mon ciel. Quel roman invraisemblable que ma vie ! Henriette Smithson a été amenée à mon concert, ignorant qu'il était donné par moi ; *elle* a entendu l'ouvrage dont elle est le sujet et la cause première, *elle* en a pleuré, elle a vu mon furieux succès ; tout cela est

allé droit à son cœur, *elle* m'a fait témoigner après le concert tout son enthousiasme, on m'a présenté chez *elle* ; *elle* m'a écouté, toute en larmes, lui racontant comme Othello les vicissitudes de ma vie depuis le jour où je l'aimai ; *elle* m'a demandé grâce pour les tourments qu'elle m'avait fait souffrir sans le savoir (car elle ignorait presque tout), et enfin, le 18 décembre, en présence de sa sœur, j'ai entendu les mots : « Eh bien ! Berlioz... je vous aime. »

« Depuis lors, tous mes efforts se sont bornés à éteindre le volcan de ma tête, j'ai cru perdre la raison. Oui, elle m'aime, elle a un cœur de Juliette, c'est bien là mon Ophélie. Quand je ne puis la voir, nous nous écrivons jusqu'à trois lettres par jour, *elle en anglais, moi en français* ; eh ! mon cher, il y a donc une justice au ciel ! Je ne le croyais pas. Mon art, ma pensée, c'est à vous deux que je dois d'être aimé ; ma chère symphonie ! je voudrais la mettre sur un autel et lui brûler des parfums. Quel amour, Albert, quelle idolâtrie ! *Quanti palpiti !* Vous avez été témoin de mes angoisses ; vous figurez-vous ce que je dois éprouver ?... Ce n'est pas un amour de sens, non c'est le cœur seul, le cœur et la tête qui sont parfumés de ce sentiment sublime.

« Mais elle est dans un moment de chagrins et de peines cruelles que tous mes efforts ne peuvent alléger ; cela me désespère, je voudrais au prix du sang de mes veines lui épargner un instant de souffrance et je ne le puis. Ne croyez pas, Albert, que notre amour, nos entrevues, soient d'une autre nature que ce que l'honneur d'une femme peut lui permettre ; non, vous vous tromperiez. Au contraire, elle est d'une réserve dans nos tête-à-tête qui me tue. Mon Ophélie !!! Je demeure quelquefois des heures entières à genoux devant elle, tenant sa main dans les miennes, regardant lentement naître les larmes dans ses yeux, jusqu'à ce qu'un baiser descendant sur mon front, je me lève, je rugis, je la brise dans mes bras, nous nous promenons à grands pas dans le *salon*, nous récriant sur l'étrange destinée qui, des deux bouts de l'Europe, nous a fait *accourir à Paris* au même moment pour nous réunir. Elle doit jouer bientôt dans une grande représentation, le *Roméo* de Shakespeare ; il est convenu que j'y assisterai (pour toutes les autres représentations, elle a exigé que je n'y parusse point, ma présence pouvant la

troubler) ; oui, j'y serai, et après la tragédie, *le véritable Roméo*, celui qu'a créé Shakespeare, moi enfin, oui moi, je serai aux pieds de ma Juliette, prêt à mourir, prêt à *vivre même* si elle le veut. *I am mad, dearest, I am dead, sweetest Juliet! my life, my soul, my heart, all, all, t'is the heaven!...* Oh ! parle donc, mon orchestre...

« Adieu, mon cher Albert. Jusqu'au moment où il faudra bien que mes parents le sachent, *gardez-moi le secret de mon bonheur.*

« D'Ortigue a eu l'imprudence de le dévoiler à demi dans ma biographie de la *Revue de Paris* ; avez-vous lu cela ?

« *A présent, froid!*

« Je réponds à vos questions pour votre ouvrage : *il ne faut pas songer à l'imprimer à Paris sans être présent.* Cela est sûr, vous manqueriez votre succès.

« Adieu, mon cher ami, tout à vous, vous ne m'en voudrez pas de vous avoir désigné dans le Mélologue sous le nom d'Horatio, ami d'Hamlet.

« H. Berlioz. »

« P. S. — Écrivez-moi tout de suite et dites-moi un peu comment on jase de tout cela à Grenoble... La *Revue de Paris* aura produit son effet...

« Un amour de cinq ans, concentré, qui a résisté à tout, même à une passion épisodique ! Le fer était rouge dans la plaie. Mon Dieu, qui est-ce qui pourra jamais exprimer ?... Rien... Pas même la musique. »

UNE HISTOIRE BAIGNÉE DE LARMES : LE MARIAGE DE BERLIOZ

« Henriette » Smithson, comme Berlioz l'appellera désormais, vivait avec sa mère et sa sœur dans le minable hôtel du Congrès, rue de Rivoli, et l'existence de ces trois femmes devenait toujours plus difficile. La mère ne jouait qu'un rôle effacé. En revanche, la sœur, petite bossue jalouse et intrigante, se mit à détester Berlioz dès ses premières visites et s'employa contre lui. Il fallut accepter la lutte, se charger de ces misères supplémentaires ; il fallut surtout convaincre Henriette de la nécessité du mariage. Grande, un peu molle,

lymphatique, de trois ans plus âgée que lui, elle avait peur de ce demi-fiancé remuant et, — malgré son assurance, — guère mieux ancré qu'elle dans le sol dur de Paris. Mais, à présent qu'il tenait sa Juliette à pleins bras, rien ne l'effrayait. Et, comme toujours, la résistance l'exaltait. Il travaillait d'arrache-pied, écrivait (dictait plutôt) au jeune d'Ortigue sa biographie pour la *Revue européenne* et pour un journal nouveau : *l'Europe littéraire*. Car il s'agissait de montrer que Berlioz n'avait pas seulement inventé le *genre instrumental expressif*, mais que sa musique était encore « une épopée du cœur, un tableau passionné des tourments et des orages de l'âme ». Il fallait aussi le prouver dans les faits, démontrer que l'amour l'emporte sur le bien-être, le succès, la paix des familles. Donc, il annonce ses fiançailles à La Côte Saint-André et sollicite pour son mariage l'autorisation paternelle.

Ce fut une catastrophe. Le docteur refusa net son consentement : A lèle pleura beaucoup ; Mme Berlioz, toujours dévote et prophétique, renia son fils une seconde fois. Quoi ! épouser une actrice ! Une gourgandine ! Une personne ruinée ! Une créature qu'Hector lui-même, quelques années plus tôt, avait traitée de fille !... L'amoureux courut tout de suite chez un notaire où il signa la première des sommations respectueuses que la loi exigeait. Et Henriette se remit à trembler devant les orages imprévus qu'amassait sur sa tête la colère de cette famille bourgeoise. Hector ne s'en soucie pas plus qu'il ne s'inquiète de retarder sans cesse le séjour d'Allemagne dont l'Institut lui fait une obligation. Il poursuit l'idée fixe, s'accroche à cette Ophélie fuyante, se bat contre l'exécrable bossue, contre lui-même aussi, acharné à vouloir cet amour qui prend par instants le visage de la haine. Renoncer, comme on l'insinue autour de lui ? Il en mourrait, croit-il. Il se consume, se contient du mieux qu'il peut ; c'est à peine s'il ose quelques caresses qui « épouvantent » cette vierge mûrissante, timide et glacée. Ils se brouillent. Elle refuse de le voir. « Si vous ne voulez pas ma mort, au nom de la pitié (je n'ose dire de l'amour), faites-moi savoir quand je pourrai vous voir. Je vous demande pardon, grâce à genoux, avec sanglots ! » lui écrit-il. Ils se raccommodent. Seul le mariage, la possession, un peu d'argent, les guériront l'un de l'autre, de ces

disputes, de cette gêne physique et morale. Aussi déploie-t-il toutes les ressources de son imagination.

Il écrit aux Beaux-Arts et parvient à faire reporter son voyage d'Allemagne à l'année suivante. Il court les rédactions pour stimuler les camarades et les amener à soutenir cette malheureuse troupe anglaise dont le fiasco sombre dans l'indifférence. Il offre à Henriette son semestre de pension. Enfin, il organise une soirée « à bénéfice » au profit de la tragédienne endettée. Elle s'annonce assez bien (avec un concert Berlioz dans l'entr'acte) ; la location est même déjà prometteuse lorsque, dans l'après-midi du 1er mars, Henriette, en descendant du cabriolet qui la ramenait d'une visite à la direction des Beaux-Arts, pose le pied à faux sur une pierre, glisse, tombe et se casse la jambe.

Aussitôt Berlioz mate ses violences, éteint autant qu'il le peut ses désirs pour n'être plus que tendresse, patience, dévouement. Loin d'apercevoir dans tant de signes d'un ciel continuellement hostile les présages de son malheur, il s'obstine davantage et envoie à ses parents la seconde sommation.

« Pauvre Berlioz, écrit le jeune Liszt à la comtesse d'Agoult (dont il s'est épris en ce même printemps), pauvre Berlioz ! comme je me retrouve parfois dans son âme ! Il est là, à côté de moi. Tout à l'heure il pleurait, sanglotait dans mes bras... Pourquoi le jour a-t-il été donné au misérable et la lumière à ceux qui sont dans l'amertume du cœur ? »

Quelque autre jour, Berlioz appelle à l'aide ses amis Legouvé et Eugène Suë :

— Savez-vous, s'écrie-t-il déchaîné, savez-vous ce qu'elle m'a répondu ce matin ? « *Not yet, Hector, not yet*, mon pied me fait trop mal... » Est-ce qu'on souffre, est-ce que la douleur existe, quand on est dans l'ivresse ? Mais moi, si on m'avait donné un coup de couteau en pleine poitrine au moment où elle m'a dit qu'elle m'aimait, je ne l'aurais pas senti ! Comment n'a-t-elle pas pensé que j'allais l'étrangler !

Éclats de rire des deux amis. Et Legouvé :

— Voyez-vous, Berlioz, vous avez la tête pleine de la Portia de Shakespeare qui se donne un coup de couteau dans la cuisse pour décider Brutus à lui accorder sa confiance. Mais miss Smithson ne joue pas les Portia ; elle joue les

Ophélie, les Desdémone, les Juliette, c'est-à-dire les créatures tendres, faibles, craintives, essentiellement féminines...

— C'est vrai !

— Elle a une âme céleste...

— C'est vrai, c'est vrai...

— Et si vous aviez été digne d'elle...

— Vous avez raison, je suis un brutal, un sauvage ! Je ne mérite pas d'être aimé d'un tel cœur...

Le *bénéfice* a lieu enfin à la salle Favart, après un gros effort de presse où les amis ont généreusement donné de la plume. Et si Paganini refuse de s'y produire, du moins Mlle Duchesnois, les sœurs Grisi, Samson apportent-ils leur concours, ainsi que le violoniste Urhan et ces deux amis si généreux de leur talent : Franz Liszt et Frédéric Chopin, qui exécutent un morceau à deux pianos.

Six mille cinq cents francs de recette, dont il faut déduire les frais. Aide substantielle qui permettra à la belle boiteuse de passer l'été, de payer ses dettes les plus criardes et d'attendre qu'Hector ait fortement pris position de journaliste à *l'Europe littéraire*, où il publie à présent des critiques, des nouvelles et multiplie cette activité forcenée qui va désormais doubler et son travail de tâcheron et ses créations d'artiste.

Ainsi grandissait en peu d'années, dans l'estime des premiers artistes de son temps, l'obscur pinceur de guitare du Pont-Neuf, le choriste des Nouveautés, le somnambule des plaines de Montrouge et le chasseur de la campagne romaine. Mais l'aigre Fétis ripostait à tout cet enthousiasme dans sa *Revue musicale* : « Pour être homme de génie comme M. D'Ortigue le demande, il faut être à peu près fou furieux, courir les champs sans savoir où l'on va... s'empoisonner avec de l'opium, hanter les repaires de bandits et fumer en quelques minutes une douzaine de cigares. Alors, le génie est incontestable. »

Il y avait du vrai. A la fin d'août, en effet, Berlioz tenta de s'empoisonner sous les yeux d'Ophélie. « Cris affreux d'Henriette... désespoir sublime... rires atroces de ma part... désir de revivre en voyant ses terribles protestations d'amour. J'ai été malade trois jours. J'ai survécu. » C'était le pendant parisien du suicide de la Corniche, quelques semaines après

la troisième et dernière sommation, suivie, comme les autres, d'un complet silence de la famille. Seule, Adèle écrivait encore à son frère, le suppliait de réfléchir. Hector s'acharnait toujours, malgré cette muette réprobation, malgré les hésitations dernières et douloureuses de cette fiancée décourageante, et en dépit de l'hostilité tenace des parents anglais d'Henriette, qui tenaient ce Berlioz pour un épileptique.

« Toute cette histoire est triste et baignée de larmes », écrivait-il à Ferrand. Il décida enfin d'en finir, résolut d'abandonner l'impossible, de gagner au plus vite la patrie de Werther. Subitement, il prit son passeport pour Berlin et, en dernière heure, projeta d'emmener une pauvre et belle jeune fille de dix-huit ans, « achetée enfant par un misérable », traitée par celui-ci en esclave et qu'un « hasard inouï » vint jeter dans ses bras au moment du dénouement. (Le hasard s'appelait Jules Janin, qui avait imaginé ce stratagème pour délivrer une bonne fois Berlioz de son Irlandaise.)

Sans doute, cette suprême folie piqua-t-elle de jalousie la timide Ophélie qui avait toute raison de craindre que son Hamlet ne fît voile pour un autre destin. Soudain, elle se décide. Les bans sont publiés. Rien ne va plus assez vite. Ils oublient l'un et l'autre les quatorze mille francs de dettes de miss Smithson et que la fortune d'Hector se monte aux deux cents francs de sa pension mensuelle. N'importe, ils sont arrivés l'un et l'autre à ce point de tension où toute solution est saluée comme une délivrance, parce qu'elle mettra fin à une incertitude cent fois plus insupportable que le malheur.

Les camarades se cotisent, afin de pourvoir aux dépenses de la noce. Et, le 3 octobre de cette année 1833, le mariage est célébré dans la chapelle de l'ambassade britannique.

Un mariage protestant. Aucun parent, ni d'un côté ni de l'autre. Quelques amis et le fidèle, le beau Franz Liszt, âgé de vingt-deux ans, premier témoin d'Hector. Les jeunes époux, aussitôt après la brève cérémonie, partent en voyage de noces pour Vincennes, leur bourse ne permettant pas d'aller plus loin.

C'est une semaine de surprise joyeuse et d'enchantement, « un chef-d'œuvre d'amour ». Certes, il n'y a pas beaucoup d'exemples « d'un mariage aussi original que le nôtre », écrit

Berlioz à Ferrand. De plus, il peut affirmer sur l'honneur à son meilleur ami que sa femme est aussi pure qu'il est possible de l'être. « Vierge... tout ce qu'il y a de plus vierge... C'est Ophélie elle-même ; non pas Juliette, elle n'en a pas la fougue passionnée ; elle est tendre, douce et timide. »

Le seul malheur, c'est qu'elle n'a aucune éducation musicale. Elle se plaît à entendre certains *ponts-neufs* d'Auber. Elle trouve cela *pas beau, mais gentil...*

HAROLD EN ITALIE ET HAROLD A PARIS

Quelques semaines après son « original mariage », le couple Berlioz donna une grande représentation mêlée de musique et de littérature, qui tourna aussi mal que possible, le programme en ayant été composé au rebours du bon sens. Mme Dorval y parut dans un acte d'*Anthony* et Liszt joua le *Concertstück* de Weber où il fut « sublime, éblouissant » et publiquement embrassé par Berlioz, ce qui épuisa d'avance l'enthousiasme des spectateurs. Il ne leur resta que de l'indifférence pour la pauvre Ophélie, encore affaiblie et boiteuse ; elle parut froide dans le quatrième acte de *Hamlet*, ne fut point rappelée et perdit du coup ce qui lui restait de prestige. Quant à la cantate de *Sardanapale*, l'auteur, qui la dirigeait, s'embrouilla dans sa partition, manqua une entrée de violons et sauta d'un bond à l'accord final pour éviter une catastrophe. Lorsqu'il attaqua *la Fantastique*, il était passé minuit, l'orchestre s'était en majeure partie évaporé, messieurs les musiciens n'ayant pas accoutumé de dépasser cette heure fatidique. Restaient en scène cinq violons, deux altos, quatre basses et un trombone. Le public réclama cependant ironiquement la *Marche au supplice*. Rouge de honte, Berlioz s'excusa...

Ce désastre fut néanmoins suivi d'une soirée de réhabilitation, trois jours avant Noël. Et l'année 34 s'ouvrit sous de meilleurs auspices. Henriette se révélait ardente et beaucoup plus Juliette qu'Ophélie, contrairement à ce qu'Hector avait pensé. Elle était enceinte. Et tout en rédigeant des articles pour *le Rénovateur* et *la Gazette musicale* (fondée depuis peu par l'éditeur Schlesinger), Berlioz préparait lui aussi la naissance d'un enfant, son second enfant romain : *Harold en Italie*.

Mais déjà, sans savoir pourquoi, il se sent « horriblement triste ». Henriette souffre de sa grossesse et son humeur ne s'en éclaircit pas. Hector s'évade en de nouveaux projets : faire de *Hamlet* un opéra ; écrire pour l'Opéra-Comique un *Benvenuto Cellini* en deux actes dont il tient déjà les thèmes principaux ; composer une évocation symphonique sur le *Cinq mai*, date anniversaire de la mort de Napoléon. Tout cela malgré les damnés articles de journaux qu'il faut confectionner pour en retirer quelques misérables pièces de cent sous, malgré cette existence nouvelle de jeune marié qui exige une adaptation physique et un apprentissage moral toujours difficiles.

Ils se sont installés dans un petit ermitage de Montmartre, commune champêtre qui domine Paris. C'est là que, le 14 août (1834), Ophélia mit son enfant au monde après quarante heures de souffrances atroces. On l'appela Louis (« ni Alexandre, ni César, ni Hercule, ni Magloire », écrit Hector à sa sœur Adèle), mais Louis tout simplement ; et il fut inscrit aussitôt à l'état-civil par deux témoins : le propriétaire et l'épicier d'en face.

Joies et enfantillages de la paternité. La famille de La Côte est avertie de l'événement, on échange quelques lettres courtoises, et la vie continue comme avant, difficile, avec des projets *immenses* sur un fond de médiocrité. Les amis qui entouraient naguère le brillant et combatif Berlioz semblent un peu moins fidèles depuis qu'il n'est plus seul ni tout à fait aussi malheureux qu'il voudrait le laisser croire. Janin, d'Ortigue, Eugène Suë, Legouvé, Alexandre Dumas, « ce braque écervelé », il les rencontre assez souvent ; ils viennent chez lui, amènent Sainte-Beuve, Victor Hugo, —« qui trône trop » de l'avis d'Hector, mais qui lui offre néanmoins un livret d'opéra. Toutefois, Liszt lui échappe, tout à sa passion pour Marie d'Agoult, quand il ne s'arrache pas de celle-ci pour courir à La Chênaie, chez l'abbé de Lamennais, qui a flairé en lui une de ces âmes mystiques et féminines dont il s'est institué le consolateur littéraire et le confident passionné. Chopin lui reste, artiste rare, délicat, si fragile, en vérité tellement différent de Berlioz ; pourtant, l'amitié, entre eux, n'a jamais faibli.

Mais l'amitié, l'amour même, pansent-ils chez un artiste

ces blessures si lentes à se refermer que sont les échecs publics ? Lorsqu'on donna *Harold* pour la première fois au concert, à la fin de décembre 1834, ce fut un nouvel égorgement. Le premier morceau reçut quelque accueil ; on bissa le second (*la Marche des pèlerins*), mais Girard, le chef d'orchestre, ralentit ensuite tellement le mouvement que le harpiste se perdit, il fallut sauter une fois encore à l'accord final, et l'auteur reçut le lendemain, en guise de récompense, une lettre anonyme où on lui reprochait, après un déluge d'injures grossières, d'être assez dépourvu de courage pour ne pas se brûler la cervelle.

Le ménage quitta Montmartre et sa petite installation d'été pour s'établir rue de Londres. Il fallut acheter des meubles, du bois pour se chauffer, et « mille autres bêtises », hélas ! indispensables. Hector emprunta, signa des traites, escompta l'avenir. La misère n'en parut que plus froide dans ce luxe modeste et impayé. Pour collaborer à la dépense, miss Smithson (on l'appelait toujours ainsi sur les affiches) voulut tenter sa chance une ultime fois et parut sur la scène dans une pantomime : *la Dernière heure d'un condamné*. La dernière, en effet. Ce fut l'échec final, glacé, irrémédiable. Berlioz pensa racheter cette erreur en redonnant *Harold* une seconde, une troisième fois. Les amis se remirent en campagne et l'orchestre, touché par le dénuement d'un musicien dont il sentait la grandeur, offrit son concours à titre gracieux. Deux mille francs de recette et une critique enthousiaste rendirent courage au malchanceux.

Il pensait toujours à l'Opéra : *Don Juan*, *Hamlet*, *Benvenuto* agitaient en lui leurs ombres. Mais Véron, le directeur, faisait la sourde oreille. Alors, tout à coup, Bertin, propriétaire du *Journal des Débats*, lui fait offrir la chronique des concerts (il avait une fille musicienne, qui composait aussi ; il pouvait être politique de s'assurer la plume incisive de ce jeune maître remuant et redouté). Et le malheureux accepte d'ajouter ce labeur nouveau à ceux qu'il assume déjà dans plusieurs journaux.

C'est l'autre drame de Berlioz : il devient littérateur. Il lui faut rendre compte de toutes les platitudes que les théâtres montent allègrement, inventer des contes, amuser la galerie, remplir le temps qui passe en couvrant des pages

d'écriture au lieu de couvrir de notes son papier réglé. « Position armée », dit-il. En effet, il attaque, il défend, mais un musicien est-il né pour cette suerie de journaliste ? Cette plume alerte, souvent trop vive, s'échappe à chaque instant en des parenthèses où le compositeur injoué se découvre et trahit son dépit devant les succès des favoris de la célébrité : Rossini, Auber, Meyerbeer... Heureusement, il reste Beethoven, Weber, Gluck, Chopin, Liszt, Hiller, les vrais, les *purs* ; aussi les accable-t-il de louanges. Il les présente et les représente à ses lecteurs, trace le portrait du beau Liszt s'effondrant, épuisé, devant son piano ; du pâle Chopin, dont les polonaises « ont quelque chose de naïvement sauvage qui charme et captive par leur étrangeté même... »

Le grave, c'est que le métier ne lui déplaît pas. C'est qu'il y gagne sa vie. C'est que l'autorité lui vient, une vogue de chroniqueur, d'amuseur, de mauvais bougre... enfin que Berlioz se divertit parce qu'on commence à le craindre. C'est à la fois un fardeau et une revanche que ces doubles métiers où la difficulté de vivre condamne tant d'artistes, nés, disent-ils, pour un plus haut sort. Mais Rousseau copiait bien de la musique ; Chateaubriand avait été marchand de bas ; Gœthe, ministre ; Shakespeare, acteur ; Berlioz pouvait sans déroger signer d'une H. de petits articles sarcastiques dans le journal où MM. Thiers, Villemain, Montalivet rédigeaient à tour de rôle la note quotidienne du cabinet des Tuileries, en tête de la gazette la plus suivie dans toutes les cours d'Europe.

Mais, tout en raturant durant des nuits entières ces comptes rendus de concerts, tout en surveillant en ami (et en protecteur) les répétitions d'*Esmeralda*, drame lyrique de Mlle Bertin que l'Opéra n'ose point refuser à la première puissance journalistique de Paris, tout en s'occupant des lubies d'Henriette, enragée de reparaître encore et toujours dans le rôle d'Ophélie, Hector travaille à son *Benvenuto Cellini* dont Alfred de Vigny, en collaboration avec Léon de Wailly et Auguste Barbier, lui a fourni le livret.

Le nouveau directeur de l'Opéra, Duponchel, l'acceptera-t-il ? Jouera-t-il celui que Véron (plus célèbre gastronome que directeur) qualifiait de *sapeur* et de *bouleverseur*

du genre national ? Hector parviendra-t-il a en achever la partition depuis longtemps commencée, toujours abandonnée et reprise parmi les tracas de toute sorte ?

A la fois impécunieux et apolitique, Berlioz se détache sur son temps, non seulement comme un isolé, mais comme une sorte de phénomène étranger au vieux sol où il est né. Français, il l'est pourtant absolument, mais d'une race antique et perdue dont il subsiste ici et là quelques vestiges chez des poètes, des révoltés, des exaltés qu'on traduit devant l'opinion comme rebouteux et faiseurs de miracles. Et Berlioz a souffert des jugements et des rires qui devaient être, un jour, sa gloire. Sa demi-gloire, si l'on veut, car on lui conteste encore la part entière. Il reste cependant le seul musicien français de la première moitié du XIXe siècle dont l'œuvre puisse être mise en balance avec celle des autres grands compositeurs de l'Europe.

« L'aversion que j'ai toujours eue pour la politique va encore croissant, écrivait-il un jour ; *cette grande sèche aux yeux louches, au teint pâle et au cœur dur, me paraît de plus en plus haïssable ;* malheureusement, on ne peut faire un pas sans la rencontrer. » Il devait la rencontrer souvent, en effet, sans jamais bien savoir lui faire sa cour. Il l'a tenté pourtant. Mais cet ironiste hautain avait gardé un fond rude et un sourire amer qui rebutèrent la vaniteuse.

Époque confuse, où le talent des grands artistes de l'avenir se trouve, parfois en dépit de leur jactance, comme empêtré de timidité et incapable de percer sous l'épaisse couche des succès faciles. Mais tel est presque toujours le destin des œuvres fortes et solitaires. Il n'y a là rien de singulier. Toutefois, s'il est quelqu'un dont le caractère, la ténacité, l'audace nous paraissent susceptibles justement de crever cette croûte routinière, n'est-ce pas Berlioz ? Et si, d'autre part, il est un art qui tranche sur la frivolité de ce temps par sa tension hautaine, sa volonté de grandeur, son mépris des formules banales, n'est-ce pas aussi l'art de Berlioz ? Mais le destin se plut à lui retirer d'une main ce qu'il lui donnait de l'autre, à le pousser en évidence comme pour le signaler à l'attention des foules et à le refouler aussitôt après dans l'oubli, sans doute pour le punir de n'avoir pas su se plier aux exigences de la facilité.

C'est ce qui lui arriva en 1837 pour son *Requiem*, l'un de ses titres les plus solides à la gloire.

En 1836, le ministère de l'Intérieur échut au comte de Gasparin, gentilhomme de vieille souche huguenote du Midi, agronome de renom, pair de France, ancien député, ancien préfet de l'Isère, puis du Rhône, et peut-être amateur de musique. M. de Gasparin, dont un fils était lié d'amitié avec un camarade de Berlioz, eut la pensée d'instituer un prix de trois mille francs qui serait alloué tous les ans à un jeune compositeur pour une œuvre musicale d'inspiration religieuse. Et son premier choix se porta sur Berlioz. C'était une chance inattendue. Hector se mit aussitôt en quête de sujets et de prétextes. Ceux-ci ne manquaient pas. Il y avait d'abord la commémoration des journées de juillet 1830. Puis l'anniversaire de la mort du maréchal Mortier, tué avec dix-sept autres personnes aux côtés de Louis-Philippe par la machine infernale de Fieschi. Cet événement tragique pouvait fournir les thèmes d'une œuvre solennelle. Berlioz se mit au travail avec sa fougue habituelle, exploita son manuscrit du *Cinq mai*, utilisa son vieux *Resurrexit*, sa vieille *Messe* de Saint-Roch, l'amplifia, l'élargit. Cinq ou six cents exécutants devront être recrutés. « Quel *Dies iræ !* » écrit-il à son père. Et il se hâta de rédiger une « *Prose des Morts*, poésie d'un sublime gigantesque. J'en ai été enivré d'abord ; puis j'ai pris le dessus, j'ai dominé mon sujet, et je crois à présent que ma partition sera passablement *grande* ».

Brusque incident avec Cherubini qui avait, lui aussi, un *Requiem* à placer. Berlioz prétend s'effacer, ne s'efface nullement, et triomphe du « podagre du Conservatoire » grâce, une fois encore, aux *Débats* et à la famille Bertin. Second incident avec la direction des Beaux-Arts, qui tarde à remettre au compositeur l'arrêté ministériel lui passant la commande de M. de Gasparin. Hector se fâche, insiste, se plaint au ministre, lequel intervient en personne et appose sa signature au bas de l'arrêté à la dernière minute ; quelques jours après, en effet, il eût été trop tard, le ministère Molé-Guizot ayant démissionné. Mais Berlioz n'est pas au bout de ses peines. Les répétitions ont commencé cependant : il a fait copier toutes les parties au fur et à mesure de leur achèvement ; les élèves du Conservatoire, les chœurs, les quatre cent

trente instrumentistes, « tout cela est accordé comme un piano d'Érard », lorsque, par décision du nouveau ministère, la cérémonie est annulée par raison politique. Plus de fête funèbre aux Invalides ! Plus de héros morts ! Encore et toujours « cette grande sèche aux yeux louches et au cœur dur ». Berlioz fulmine : « Gredinerie... lésinerie... impudeur... On me vole mon présent et mon avenir... On vient me chercher, on me demande si je veux écrire cet ouvrage, je fais mes conditions (musicales), on les accepte ; on me propose 4 000 francs, je ne les refuse pas ; *on me promet par écrit* l'exécution au 28 juillet ; je finis ma musique, tout est prêt, et on me refuse d'aller plus loin... Abus de confiance ! Abus de pouvoir ! Saleté !... Me voilà avec le plus grand ouvrage musical qu'on ait jamais écrit, je pense, comme Robinson avec son canot : impossible de le lancer. »

L'occasion de ce lancement ne devait s'offrir que six mois plus tard, avec la prise de Constantine. Alors, brusquement, le gouvernement se décida à célébrer tout ensemble les morts glorieux et la victoire. L'ouvrage de Berlioz fut officiellement désigné, un crédit de 14 000 francs alloué, les répétitions reprirent et, le 5 décembre, la cérémonie eut lieu aux Invalides devant les princes royaux, le corps diplomatique, la Chambre des pairs, la Chambre des députés, les grands corps de l'État, le gouvernement militaire et l'élite de la société : « le Tout-Paris de l'Opéra, des Italiens, des courses de chevaux, des bals de M. Dupin et des raouts de M. de Rothschild », dirent les journaux avec une pointe de raillerie.

Mais cette foule chamarrée, et probablement fort peu soucieuse de musique, ne se doutait guère qu'elle était admise à entendre une œuvre musicale qui allait faire date dans le siècle. Œuvre monumentale, pour cinq cents exécutants, cinq orchestres et chœurs, que Berlioz écrivit en trois mois et la tête si bouillonnante, qu'il lui fallut inventer des signes sténographiques de peur de laisser échapper ses idées. Tableaux d'Apocalypse, écroulement des mondes, « cataclysme musical » où ce *sans-Dieu* trouve à exprimer ses visions d'un ciel et d'un enfer shakespearien, dantesque.

Étrange climat que celui de ce drame brillant, inspiré

tantôt par les usages liturgiques, tantôt emporté dans une effusion lyrique et théâtrale, tantôt comme suspendu, arrêté par des psalmodies de style antique, puis secoué de nouveau par ces angoisses profondes que l'imagination de l'auteur transpose en cris passionnés, d'un effet saisissant. C'est le mystère religieux d'un incroyant qui disait : « Mon ciel, c'est le monde poétique », mais qui ajoutait avec son scepticisme habituel : « Et il y a une chenille sur chacune de ses fleurs. » Après tout, ce n'est pas une religion qu'il ne possédait pas que Berlioz exalte ici, ni même des morts qui ne lui étaient de rien. Il s'agissait simplement pour lui, — comme pour Chateaubriand lorsque celui-ci écrivit *le Génie du christianisme*, — d'exprimer « les beautés de la religion chrétienne » auxquelles, en tant qu'artiste, Berlioz fut toujours vivement sensible. Le *Requiem* n'est pas un acte de foi en Dieu, mais un acte de foi en Berlioz.

Habeneck le dirigea et l'auteur le déclara bien exécuté, quoiqu'il se soit plaint plus tard d'un incident burlesque qui aurait failli tourner à la catastrophe. A l'en croire, en effet, au moment que le *Dies iræ*, s'enchaînant au *Tuba mirum*, entraîne un mouvement élargi du double, que tous les instruments de cuivre éclatent à la fois, s'interpellent et se répondent par des entrées successives, à ce moment difficile et important où le « cataclysme musical » préparé de longue main intervient en des combinaisons rythmiques que nul jusqu'ici n'avait tentées, il se passa ceci : Habeneck lâcha son bâton, tira tranquillement sa tabatière de sa poche et se fourra une prise dans le nez ! Mais le méfiant Hector, par bonheur, avait l'œil à tout. A l'instant, il pivote sur son talon, s'élance devant le chef perfide ou inconscient et, étendant son bras avec autorité, il marque les quatre temps du nouveau mouvement ; les orchestres le suivent, tout se lie avec ordre, et l'auteur peut mener ses troupes à la victoire.

Quelle que soit la véracité de cette anecdote, Berlioz n'en garda que demi-rancune au fondateur de la Société des Concerts. Il en voulut davantage au ministère qui mit huit mois à régler les frais des répétitions, des copistes, du soliste, du chef et des choristes, lesquels talonnaient à l'envi le compositeur, et il fallut que le malheureux s'emportât en une scène de violence jusque dans l'antichambre du ministre

pour obtenir les quatre billets de mille francs qui lui étaient dus à titre personnel. Mais ces déboires s'effacèrent devant le succès de l'œuvre. « L'impression a été foudroyante sur les êtres de sentiments et d'habitudes les plus opposés », écrit-il à Ferrand. « Le curé des Invalides a pleuré à l'autel un quart d'heure après la cérémonie, il m'embrassait à la sacristie en fondant en larmes ; au moment du Jugement dernier, l'épouvante produite par les cinq orchestres et les huit paires de timbales accompagnant le *Tuba mirum* ne peut se peindre ; une des choristes a pris une attaque de nerfs. Vraiment, c'était d'une horrible grandeur. » Ce fut ensuite une pluie de lettres : de Rubini, du marquis de Custine, de Legouvé, de Mme Victor Hugo, de quantité de musiciens, peintres, sculpteurs, prosateurs. Le ministre de l'Intérieur parla d'acheter l'ouvrage, qui deviendrait ainsi propriété nationale. On promit à Berlioz la croix d'honneur, avec une place de professeur au Conservatoire et 4 500 francs de pension sur les fonds des Beaux-Arts. Cependant, le *Requiem* ne fut point acheté ; la croix d'honneur ne lui fut pas donnée et il n'entendit plus jamais reparler de la place ou de la pension.

Quant au public, il n'avait pu ni applaudir l'œuvre, ni la siffler dans une église. Son jugement restait enveloppé de silence. Il devait bientôt s'exprimer librement lors des représentations du premier opéra d'Hector Berlioz : *Benvenuto Cellini*.

« BENVENUTO CELLINI » ET LE « VIRTUOSE INFERNAL » : PAGANINI

Pendant ces mois mouvementés, Berlioz avait trouvé le temps d'achever la partition de *Benvenuto*. La rumeur élogieuse qui prolongeait le succès moral du *Requiem* semblait favoriser hautement le compositeur. Il fallait battre le fer encore chaud et payer d'audace. Une place de professeur d'harmonie étant venue à vaquer au Conservatoire, Berlioz posa sa candidature et alla faire visite à Cherubini. Mais celui-ci, qui n'avait pas oublié son *Requiem* rentré, saisit vite l'occasion de faire avaler une nouvelle couleuvre à son « cher ami ». — Et, pour commencer, Berlioz savait-il le piano ? — Hélas ! non. — Quoi ! il n'était pas pianiste ? Mais comment

enseigner l'harmonie, si l'on ne joue pas du piano ?... M. le directeur fit aussitôt donner la place à l'un de ses protégés, qui n'en jouait pas davantage, — pas plus, d'ailleurs, que Cherubini lui-même, — et c'est ce que Berlioz, riant jaune, appelle un tour bien réussi.

Sur ces entrefaites, sa mère mourut à La Côte Saint-André (le 18 février 1838). Hector venait d'apprendre sa maladie et de lui écrire une lettre affectueuse, un peu compassée aussi, comme toutes celles qu'il lui adressait depuis seize ans qu'il habitait Paris. Il ne semble pas que cette mort l'ait profondément touché. Bien que la malédiction d'autrefois fût depuis longtemps oubliée, Mme Berlioz et Hector demeurèrent toujours des étrangers l'un pour l'autre. La provinciale rigide et dévote ne comprenait rien à ce fils égaré, marié à une actrice anglaise, qui lui resta aussi inconnue que le cœur de son enfant. Elle disparut dans le moment même que sa fille Adèle se fiançait avec un camarade d'Hector, Marc Suat, notaire, moins beau parleur, moins phraseur que le juge Pal, l'époux de Nanci, mais ami vrai, modeste, et qui fit toujours confiance au talent de son beau-frère. Le docteur se vit bientôt tout seul dans la maison dépeuplée, avec son fils cadet, l'étrange Prosper, et il dut songer dès lors à le placer hors de chez lui ; peut-être même à Paris, où Hector pourrait s'occuper de cet enfant taciturne, lui trouver une pension convenable, lui ouvrir son foyer.

Ces événements de famille, amortis par la distance, préoccupaient moins Berlioz que la grande affaire de *Benvenuto Cellini*.

Les répétitions allaient déjà leur train. « Tout commence à marcher... Les exécutants s'échauffent... Enfin, je suis content, tout en observant de l'œil les bêtes venimeuses qui m'entourent. » Lesquelles ? Sans doute Duponchel, directeur de l'Opéra, peut-être aussi Duprez, le chanteur, assez peu empressé pour cette musique difficile, bien que Berlioz se déclare ravi par l'énergie et la beauté de son chant. Déjà l'auteur prévoit « la fusillade des journaux et celle des ennemis intimes cachés dans les coins du parterre ». N'importe, il se prétend armé de pied en cap contre eux et il tient tête aux criailleries des vieux instrumentistes de l'Opéra, qui déclarent n'avoir jamais eu rien de pareil à jouer.

« Millions de fausses notes, mouvements mal donnés, rythmes pris à contre-sens. »

La fièvre le prit un soir, après une journée de sueur et d'énervement ; il tomba malade, se crut persécuté parce que juste en ce moment un ancien ami, musicien obscur et prêtre défroqué d'origine allemande, du nom de Mainzer, publia contre lui un pamphlet ironique et violent où se retrouvaient les vieilles plaisanteries usées sur *l'école fantastique*, dont Hector était, en France, le seul représentant. En épigraphe, le perfide avait épinglé une phrase de Berlioz : « Je parie que je suis fou. Au nom de Dieu, dites-moi ce qui en est. »

On annonça la répétition générale pour le 1er septembre. Elle eut lieu devant le petit groupe des critiques, des écouteurs blasés, dont l'opinion est déjà faite avant que le chef ait levé son bâton. Tout de suite, Berlioz sentit le froid, les réticences. Cependant, rien ne transpira. On attendit. Le 3, à l'heure du spectacle, l'on apprit que le ténor venait de s'enrhumer, tout fut remis au 10. Durant ces journées d'attente, d'autres articles parurent ; il en parut trop ; le public, impatienté, se mit à sourire de cette réclame appuyée. Aussi, lorsque enfin le rideau se leva, ses dispositions n'étaient guère favorables. L'ouverture, cependant, fut acclamée (elle demeure, cent ans après cette première audition, l'un des plus beaux morceaux symphoniques de la musique française). Mais, dit Berlioz, « on siffla tout le reste avec un ensemble et une énergie admirables ».

Ce n'est vrai qu'à demi. Nombre de passages furent applaudis ; mollement, sans doute, mais tout de même applaudis. Et si la pièce tomba, ce fut, chose curieuse, à cause du livret de Wailly et Barbier. On rapporte de Bellini ce mot : « Un texte d'opéra n'est bon que s'il manque d'un sens précis. » Or, ces poètes avaient fait du réalisme romantique. Ils avaient osé parler de gants, de canne, de chapeau, de coqs qui chantent ; ils mettaient en scène des ouvriers, des ciseleurs, des femmes en bonnet de nuit et en papillotes, tout un peuple fêtant le carnaval où Polichinelle beugle « comme un taureau échappé de l'étable ». Des plaisantins firent aussitôt entendre des meuglements et des gloussements de poule ; d'autres imitèrent la grosse voix de Polichinelle ;

un ventriloque même se mit de la partie et emporta le succès. Clameurs, rires, et les artistes désorientés, ne sachant s'ils devaient poursuivre une tâche qui sombrait dans le ridicule.

L'on ne peut s'empêcher de comparer cette chute à celle qui, vingt-trois ans plus tard, sera celle de *Tannhäuser* dans ce même Opéra. Berlioz se vengera alors par le silence d'une défaite plus éclatante encore que ne le fut la sienne... Plus injuste aussi, car *Tannhäuser* est un chef-d'œuvre entier, où tout est parfaitement lié, alors que *Benvenuto* a souffert de l'incohérence d'un texte que le compositeur n'avait pas assez dépouillé pour l'adapter à sa musique. Or, en art, tout doit être lié, participer d'un style unique, d'un ordre rigoureux, ou, pour parler comme Cellini lui-même, tout doit venir d'une seule coulée. Et l'on sentait trop ici les différences de mains. Berlioz, tout le premier, vit les défauts de sa pièce, la remania, en supprima les longueurs. Mais les deux représentations qui suivirent, à quelques jours de distance, ne purent la relever ; le public resta froid et les recettes tombèrent à presque rien.

* * *

Chez Berlioz, situation tendue et difficile : la nature jalouse d'Harriett s'accentuait ; son caractère s'aigrissait dans l'inaction. Hector ne se plaignait à personne de sa vie domestique, mais celle-ci s'assombrissait autant que sa carrière d'artiste. Dans ce moment, le docteur Berlioz, seul dans sa maison de La Côte, désemparé, neurasthénique, prit la décision d'envoyer à Paris son fils Prosper qui, depuis peu, se révélait tout différent de ce que l'on pensait. Était-ce la mort de sa mère et la secousse nerveuse qui s'ensuivit ? Était-ce une crise de puberté ? Le fait est que ce garçon de dix-huit ans, si longtemps arriéré, à peine installé par les soins de son frère dans une pension de la rue Notre-Dame des Champs, étonna ses maîtres par « une facilité anormale » pour les mathématiques. Éclat de quelques instants seulement, comme celui que jette parfois une lampe sur le point de s'éteindre. Trois mois après son arrivée à Paris, une fièvre typhoïde ou une méningite (on ne sait au juste) l'emporta à son tour.

Pas plus que de ses déboires conjugaux, Hector ne parla

de ce petit passant silencieux qu'il aimait pourtant, qui l'intéressait, et qui disparut sans laisser de trace. Berlioz retomba malade. Inquiet, angoissé, toujours annoncé à l'Opéra, mais non joué, il dut s'ingénier, organiser un nouveau concert pour payer les dettes d'Harriett, maîtresse de maison fort fantaisiste. La date en fut fixée au 16 décembre. Et c'est ici que se place un des incidents les plus étranges de sa vie. Incident tout romantique, qu'on s'étonne de n'avoir pas vu reproduit par le dessin ou la caricature comme Beethoven à Teplitz, refusant de saluer les princes, Mozart sur les genoux de l'impératrice Marie-Thérèse, Liszt jonglant avec son piano, ou Wagner conduisant un orchestre de fantômes. Mais, chez Berlioz, même l'extraordinaire ne se traduit que par de mauvais rires dans les journaux.

Donc, il avait quitté son lit pour diriger son concert où figuraient *Harold* en entier, quelques fragments de Gluck, et il achevait, épuisé de fatigue, la *Symphonie fantastique* lorsqu'il aperçut, à la porte de l'orchestre, le corps étroit et désarticulé, la longue tête, les longs cheveux noirs de femme, le long nez et le menton pointu de Paganini. Par suite de la maladie du larynx dont il devait mourir bientôt, le « virtuose infernal » avait presque entièrement perdu l'usage de la voix. Aussi son fils Achille, qui seul savait deviner ses paroles, le suivait-il partout. Montant sur une chaise, l'enfant approcha son oreille de la bouche de son père et l'écouta avec attention au milieu du bruit des applaudissements et du tapage de l'orchestre ; puis, redescendant et se tournant vers Berlioz : « Mon père, dit-il, m'ordonne de vous assurer, monsieur, que de sa vie il n'a éprouvé dans un concert une impression pareille, que votre musique l'a bouleversé et que s'il ne se retenait pas, il se mettrait à vos genoux pour vous remercier. » Berlioz fit un geste de confusion et d'incrédulité, mais Paganini lui saisit le bras et, râlant avec son reste de voix des *oui*, *oui*, l'entraîna au bord de l'estrade, puis, se mettant à genoux, il lui baisa publiquement la main.

Bouleversé à son tour, Berlioz rentra chez lui, se coucha plus malade qu'auparavant et, le surlendemain, reçut la visite du petit Achille qui lui apportait une lettre de son père et s'éclipsa aussitôt après l'avoir remise. Hector l'ouvrit et lut ceci :

« Mio caro amico,

« Beethoven mort, il n'y a que Berlioz qui puisse le faire revivre ; et moi, qui ai goûté vos divines compositions dignes d'un génie tel que le vôtre, je crois de mon devoir de vous prier d'accepter, comme un hommage de ma part, les 20 000 francs qui vous seront remis par M. le baron de Rothschild sur présentation de la lettre incluse. Croyez-moi toujours votre affectionné,

« Nicolo Paganini. »

Harriett entra en ce moment dans la chambre, et, voyant trembler la lettre aux mains de son mari, supputa quelque nouveau malheur. Mais en apprenant l'étonnante nouvelle : « Louis, Louis, s'écria-t-elle en courant chercher son fils, *come here, come with your mother*, viens remercier le bon Dieu de ce qu'il a fait pour ton père. » « Ma femme et mon fils, écrit Berlioz, accourant ensemble, tombent prosternés au pied de mon lit, la mère priant, l'enfant, étonné, joignant à côté d'elle ses petites mains... O Paganini ! Quelle scène ! Que n'a-t-il pu la voir ! »

Quelle revanche surtout à la chute de *Benvenuto* ! Quelle surprise pour l'opinion ! Quelle gratitude envers ce fantôme, ce mort vivant que des journalistes envieux proclamaient au même moment l'homme le plus riche et le plus avare d'Europe ! Berlioz répondit sur l'heure :

« O digne et grand artiste,

« Comment vous exprimer ma reconnaissance ! Je ne suis pas riche, mais, croyez-moi, le suffrage d'un homme de génie tel que vous me touche mille fois plus que la générosité royale de votre présent. Les paroles me manquent ; je courrai vous embrasser dès que je pourrai quitter mon lit, où je suis encore retenu aujourd'hui.

« H. Berlioz. »

Presque en même temps, Berlioz fut nommé conservateur adjoint de la bibliothèque du Conservatoire. Comme le disait son dieu Shakespeare : « Si les malheurs ne marchent que

par paires, il en est de même des événements heureux. » Deux deuils l'avaient frappé ; deux miracles relevaient son courage. Quinze cents francs de traitement régulier et cette petite fortune lui permettaient d'affronter joyeusement l'avenir. Il écrivit à sa sœur Adèle ; à Chopin qui revenait, malade et crachant le sang, de son séjour aux îles Baléares avec George Sand ; à Liszt, qui prenait pied à Rome avec Marie d'Agoult : « Que je suis content de bavarder avec toi ce soir ! Je t'aime beaucoup, Liszt. Quand nous reviendras-tu ? Aurons-nous encore des heures de causeries enfumées, avec tes longues pipes et ton tabac turc ?... Quel monde que notre monde de l'Opéra ! Quelles intrigues ! Toutes ces rivalités, toutes ces haines, toutes ces amours ! C'est vraiment plus curieux de jour en jour. On ne me dit rien de Paganini. C'est beau, pourtant. Tu aurais fait ça, toi. »

Et dans le subit épanouissement d'une joie qui activait en lui le pouvoir créateur : « Je rumine en ce moment une nouvelle symphonie ; je voudrais bien aller la finir près de toi, à Sorrente ou à Amalfi. »

Deux jours après avoir écrit à Liszt, Hector prit son papier réglé et commença de noter cette symphonie qu'il ruminait et qu'il dédiait d'avance à son bienfaiteur. Ce devait être *Roméo et Juliette*.

GUY DE POURTALÈS.

(A suivre.)

LE REDRESSEMENT DE LA FRANCE PAR LE TRAVAIL

Sur tous les plans, l'affaiblissement de la France est apparu aux yeux de tous avec la grande clarté de l'évidence. Sur le plan politique, nous avons dû céder aux pressions étrangères, parce que nous avions laissé désorganiser notre potentiel de puissance ; sur le plan économique, notre production, en plein désarroi, après les « expériences » de ces deux années passées, ne peut plus suffire à assurer la consommation du pays ; sur le plan financier et monétaire, le déficit du Trésor est tel que nos recettes couvrent à peine 60 pour 100 de nos dépenses et que notre monnaie a, depuis deux ans, perdu plus de la moitié de sa valeur, le franc étant tombé de 65 à 28 milligrammes d'or fin.

Le président Daladier a montré qu'il savait le péril mortel qui pèse sur la France, et il a proclamé sa volonté d'y faire face. M. Paul Reynaud a préparé un plan de restauration. Les mesures du gouvernement, agissant en vertu des pleins pouvoirs que lui a délégués le Parlement, doivent créer un climat favorable à la reprise du travail, dont la défaillance, sans cesse accrue depuis des années, est à l'origine de la situation dramatique où la France se trouve aujourd'hui.

Il n'est pour cela qu'un moyen, un seul : libérer notre économie des entraves qui, depuis deux années surtout, l'ont paralysée. Si l'on veut sortir de la situation présente, il faut d'abord voir les choses comme elles sont, et définir les causes réelles du mal dont nous souffrons.

Après, les remèdes nécessaires s'imposeront aux yeux de tous avec l'évidence de la logique.

Si l'État est pauvre aujourd'hui, c'est parce que les Français sont devenus pauvres. Comment la France peut-elle reconstituer sa richesse ?

Par un unique moyen : en produisant, c'est-à-dire en travaillant davantage. *Car le travail est la seule source vraie de la richesse*, en même temps que de la force et des vertus morales qui font les grandes nations. « La crise financière, a dit M. Paul Reynaud, n'est que l'ombre portée de la crise économique. » Vérité profonde trop longtemps oubliée de beaucoup ! C'est donc notre économie qu'il faut tout d'abord guérir, et avec elle seront guéris, du même coup, bien d'autres maux dont nous souffrons. La foi dans les destinées de la France se raffermira ; l'esprit de devoir pénétrera mieux les générations qui montent ; et, sur le plan supérieur de la pensée et de la morale, se poursuivra le redressement de notre patrie.

* * *

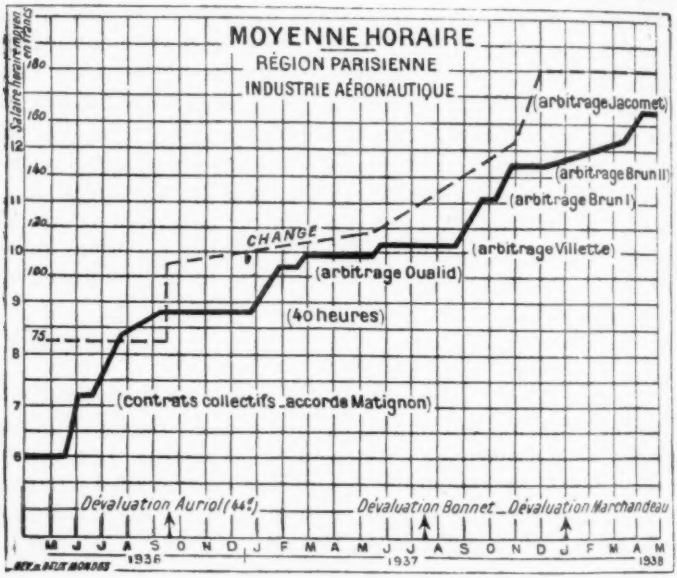
La crise économique est la conséquence de la sous-activité française, mal ancien, mais gravement accru depuis deux ans passés. Il convient d'en déterminer les causes. Les principales sont : la réduction des heures de travail, l'augmentation excessive et généralisée du niveau des salaires horaires, et le rendement insuffisant du travail.

Le rendement insuffisant de la main-d'œuvre, sans parler ici des propagandes néfastes qui ont démoralisé la classe ouvrière, provient des contraintes imposées, depuis juin 1936, au marché du travail par la législation et par la rigidité du système des contrats collectifs et de la loi de quarante heures : ces contrats impliquent notamment, en raison de la nécessité où l'on est de les récupérer par des repos correspondants, la suppression de fait des heures supplémentaires, pénalisées d'ailleurs pour l'employeur d'une majoration excessive (1), et cette suppression des heures supplémentaires a retiré à l'industrie toute souplesse, en l'empêchant de s'adapter aux circonstances, de respecter les délais exigés, de parer aux

(1) Les récents décrets du Gouvernement ont atténué cette pénalisation, mais d'une façon insuffisante.

retards, aux nécessités de l'approvisionnement, aux défauts momentanés d'un outillage spécial, etc...

Il a aussi, comme on le comprend aisément, entraîné des hausses sensibles dans les prix de revient, aggravées encore par la réduction des heures de travail, dont la conséquence a été l'accroissement des charges horaires dans les frais généraux et les amortissements, du fait que ces frais, en



AUGMENTATION DES SALAIRES HORAIRES DE 1936 A 1938

général pratiquement indépendants du nombre des heures de travail, se trouvent divisés par un nombre d'heures diminué.

A ces causes s'est ajouté le rendement insuffisant de notre outillage dû, en grande partie, à l'impossibilité où se trouvent aujourd'hui la plupart des usines françaises de renouveler et de moderniser suffisamment leur matériel, par suite, d'une part, de la disparition presque totale du profit industriel, consécutive à l'augmentation des salaires et des prix de revient et, d'autre part, de la difficulté d'obtenir les crédits nécessaires auprès d'une épargne aux trois quarts

ruinée par les dévaluations successives, ou auprès des banques contraintes à une grande prudence.

Enfin, l'insuffisance des trésoreries industrielles, conséquence inéluctable de la hausse des salaires et des dévaluations monétaires, a paralysé *l'esprit d'initiative*, entravé par les soucis souvent dramatiques des échéances à assurer. Depuis deux ans, les prix et les salaires ont pratiquement doublé. Aussi, pour se maintenir au niveau de leurs besoins normaux, les trésoreries industrielles auraient-elles dû être doublées afin de faire face au paiement des salaires, appointements et approvisionnements. Or, elles ont été très loin d'atteindre un pareil accroissement.

Ce sont ces causes : production insuffisante de nos industries et prix de revient trop élevés, qui ont entraîné la diminution de nos exportations et l'augmentation de nos importations, d'où une balance commerciale dangereusement déficitaire, dévorant la substance de l'épargne française. La crise économique en a été graduellement aggravée, et les dévaluations monétaires successives ont marqué chaque palier de notre chute.

* * *

On trouvera, ci-contre, un graphique indiquant les augmentations successives des salaires horaires depuis deux ans, hausses qui ont entraîné corrélativement les dévaluations que nous connaissons. Ce qui étonne, à l'examen de ce graphique, c'est que l'économie française n'ait pas été encore plus affectée par cette ascension constante. Il importe que le palier actuel soit maintenu à tout prix ; sinon, de nouvelles dévaluations viendraient encore affaiblir la monnaie, ruiner les épargnants, et augmenter le coût de la vie.

Nous ne voulons pas ici rappeler comment la majorité issue des élections de 1936 a été entraînée à prendre les mesures qui sont à l'origine de la grave situation actuelle de la France. Certes, la réduction de la durée du travail avait pour prétexte d'absorber le chômage, mais l'a-t-elle diminué ? Nous savons que, depuis lors, le nombre des chômeurs s'est au contraire accru.

L'ouvrier, du moins, a-t-il été enrichi par la hausse de son salaire horaire qui, aujourd'hui, atteint 100 pour 100 ?

A-t-il vu son bien-être accru par elle ? Quel a été son bénéfice réel dans cette politique qui a conduit la France au bord de l'abîme ? Son pouvoir d'achat a-t-il augmenté ?

Pour répondre à ces questions, examinons d'une façon objective ce qu'est en réalité le pouvoir d'achat des travailleurs.

LE POUVOIR D'ACHAT DES TRAVAILLEURS

Ce qui importe au bien-être de l'ouvrier et de l'employé, c'est son pouvoir d'achat, c'est-à-dire la possibilité pour lui d'acquérir avec son gain hebdomadaire un nombre sans cesse plus grand d'objets de consommation.

Son gain hebdomadaire est représenté par son salaire horaire multiplié par le nombre d'heures de travail effectué par lui dans la semaine. Quant aux prix de vente des objets de consommation, ils sont fonction de leurs prix de revient, et, *à rendement égal, du travail,* directement proportionnels au montant des salaires horaires des ouvriers et employés qui en assurent la production. Cette proportionnalité a été démontrée, d'une façon particulièrement claire, par M. Caquot, membre de l'Institut, dans le discours qu'il fit sur la situation de l'industrie française, en janvier dernier, lors de sa prise de possession du fauteuil de président de la Société des ingénieurs civils de France.

Le pouvoir d'achat se mesurant par le rapport entre les gains hebdomadaires et le prix moyen des objets de consommation, il apparaît que, du moment que le salaire horaire figure dans les deux termes du rapport considéré, il s'élimine, et ainsi, tout compte fait, le pouvoir d'achat est seulement proportionnel au *produit du nombre d'heures de travail par le rendement horaire du travail.* C'est la raison pour laquelle la réduction du nombre des heures de travail, sans augmentation corrélative du rendement horaire, a réduit, en fait, le pouvoir d'achat des travailleurs ; cela d'autant plus que le rendement du travail, loin de croître, a diminué.

Nous constatons, en effet, qu'aujourd'hui l'ouvrier touche bien en francs-papier, ou francs dévalués, un salaire *horaire nominal* double de celui qu'il touchait en juin 1936, mais que dans les circonstances les plus favorables, c'est-à-dire en

supposant que l'industrie où il travaille n'ait pas vu ralentir son activité, et qu'il travaille, de ce fait, 40 heures par semaine, il reçoit un *salaire nominal hebdomadaire* 1,66 fois supérieur à son salaire ancien, c'est-à-dire à celui qu'il touchait à l'époque où il travaillait 48 heures par semaine : $\frac{40}{48} \times 2 = 1{,}66$.

Nous constatons aussi que, pour la grande majorité des objets de consommation, manufacturés ou non, les prix se sont élevés souvent de plus de 80 pour 100, c'est-à-dire se sont trouvés multipliés par 1,8 et, pour certains, ont même plus que doublé. Ainsi, il y a bien eu, pour les travailleurs, perte de pouvoir d'achat.

Par ailleurs, l'augmentation des prix qui a suivi l'accroissement des salaires horaires a entraîné, par voie de conséquence, la dévaluation de notre monnaie, par suite de cette loi mystérieuse que l'on a appelée l'alignement des monnaies, et qui tend à équilibrer le taux des salaires et le coût de la vie entre les diverses nations liées par la concurrence.

Si nous envisageons ce qu'on peut appeler le salaire *réel*, c'est-à-dire calculé en valeur-or, il est encore bien plus affecté que nous ne l'avons constaté plus haut, puisqu'il est payé en monnaie dévaluée qui a diminué dans la proportion de 2,37 à 1 (le franc actuel représentant 28 milligrammes-or au lieu de 65 milligrammes-or en 1936).

Le salaire hebdomadaire *réel* de l'ouvrier, à condition qu'il soit parmi les privilégiés, représente donc aujourd'hui les sept dixièmes environ de ce qu'il était avant juin 1936, soit $\frac{1{,}66}{2{,}37} = 0{,}7$.

Mais d'où vient qu'une partie de la classe ouvrière ne paraît pas encore avoir réalisé cette diminution de son pouvoir d'achat, et croit encore aux bienfaits de la loi de 40 heures ?

C'est tout d'abord que la hausse du coût de la vie n'a pas encore atteint le niveau qu'entraînera fatalement la dévaluation du franc depuis 1936, parce que certaines hausses ont été longues à se produire, notamment celles des transports, et que d'autres, tels que les loyers, sont loin d'avoir atteint leur niveau final ; c'est ensuite que, dans bien des

cas, l'ouvrier s'est créé des recettes supplémentaires en utilisant ses heures de liberté pour faire ce qu'on appelle du « travail noir », interdit cependant par les règlements syndicaux. Il a fait ainsi concurrence à l'artisan, qu'il contribue à ruiner à son tour. On ne saurait le lui reprocher, car une nécessité s'impose à lui par-dessus tout : la nécessité de vivre. Mais on est bien obligé de constater que le résultat des lois ouvrières aura été de désorganiser l'économie même du pays : non de résorber le chômage, mais de l'accroître.

* * *

Ainsi donc, l'employé et l'ouvrier français n'auront trouvé, en définitive, aucune amélioration réelle de leur pouvoir d'achat par l'augmentation progressive de leurs salaires horaires combinée avec la réduction des heures de travail, et c'est pour arriver à ce résultat décevant que *furent ruinés l'épargnant, le retraité, le Trésor public et l'économie française tout entière.*

La loi des quarante heures, *telle qu'elle a été appliquée jusqu'ici, s'est donc bien trouvée être une loi de misère.* Pourtant, nombreux sont ceux qui s'imaginent que cette loi rigide a constitué une conquête pour les travailleurs. Une grande illusion était née : elle n'est pas encore tout à fait dissipée. Comme le disait déjà Forbonnais, économiste du XVIIIe siècle, en parlant de la France : « Cette nation, taxée d'inconstance, est la plus opiniâtre à conserver les fausses mesures qu'elle a une fois embrassées. »

C'est donc un devoir de déchirer le voile qui cache, pour beaucoup encore, la réalité des faits. Le président Daladier n'a pas craint de le proclamer en des termes énergiques. Il est implacablement nécessaire, dans l'intérêt même de la classe ouvrière, que cette loi de quarante heures soit considérablement *assouplie*, et que les contrats collectifs soient revisés dans le sens de *plus de liberté pour tous.*

COMMENT LE REDRESSEMENT PEUT-IL ÊTRE OBTENU ?

Seul, l'accroissement du travail et partant de la production pourra assurer le salut de nos finances publiques et de notre monnaie, la résurrection de l'épargne, la rénovation de

nos industries et un plus grand bien-être de la classe ouvrière.

Pour toute collectivité, qu'elle soit représentée par quelques centaines d'hommes ou par une grande nation de 40 millions d'habitants, l'unique manière d'accroître son bien-être, c'est de produire davantage. Il n'est pas d'autre moyen pour obtenir l'élévation du niveau de vie des masses françaises et accroître réellement leur pouvoir d'achat. Non seulement de la classe ouvrière, mais de toutes les classes de la nation, étroitement solidaires dans l'indigence comme dans la prospérité.

Si nous ne comprenons pas cette nécessité inéluctable, nous ne sortirons jamais du système de la facilité, qui se résume en ces quatre mots : impôts, emprunts, inflations, dévaluations, politique qui ruine le pays de plus en plus vite et le conduit à la banqueroute.

La preuve étant faite des erreurs commises, il faut d'abord restaurer dans le pays le goût et le culte du travail sans lequel il n'est point de vie possible, ni de sécurité.

Certes, il est bon d'organiser les loisirs de la nation, mais ceux-ci doivent d'abord se gagner, et c'est par l'accroissement du rendement du travail que pourront être réalisées toutes les mesures sociales destinées à améliorer les conditions d'existence de la classe ouvrière, notamment de son logement, dont les projets, unanimement approuvés par tous les partis, n'ont été jusqu'ici que très insuffisamment réalisés.

Mais il ne suffit pas de vouloir travailler. Il faut encore pouvoir travailler ; il faut que l'ouvrier trouve de l'embauche, et, pour cela, il faut que le producteur trouve à écouler les marchandises qu'il fabrique. Or, comment accroître la production, et, partant, les heures de travail, quand on voit maintes industries travailler moins de quarante heures, et même moins de trente-cinq heures ?

A cette question, M. Georges Claude a fait une réponse à laquelle je me rallie entièrement. Évoquant l'opinion de ceux qui prétendent qu'augmenter les heures de travail, quand nombre d'usines tournent de moins en moins, serait un non-sens, il réplique : « Ceux-là n'oublient qu'une chose : c'est parce qu'on a rendu les conditions de travail impossibles en augmentant ses charges sans mesure, et en ruinant ses clients que le travail disparaît. Rétablissons des conditions possibles

en diminuant ces charges, et celles des contribuables, en revivifiant le pouvoir d'achat et en protégeant les travailleurs, — qui ne demandent que cela, — et le travail renaîtra. Car nos besoins n'ont pas diminué : ils ne sont qu'endormis. »

LES REMÈDES

Parmi les suggestions qui ont été apportées en vue de ranimer l'économie française, il en est qui sont évidentes et paraissent faciles à réaliser. Aussi faut-il les mettre en application sans tarder. Elles se résument par « acheter français » et « j'achète à qui je vends ».

Le déficit de notre balance commerciale serait représenté aujourd'hui pour moitié par des importations de marchandises que l'on produit également en France, mais en quantités insuffisantes du fait de la crise du travail et du crédit ; et, pour moitié, par des importations de marchandises qui nous font défaut, principalement de matières premières.

Acheter français. — En ce qui concerne les marchandises que notre industrie est équipée pour produire, nous devons réserver le marché français à la production française. « Acheter français » doit être un devoir pour chacun de nous. Le rôle de nos industriels est certes de favoriser la vente des produits français en abaissant, par tous les moyens, leur prix de revient et en améliorant leur qualité, mais il importe que cela leur soit rendu possible. Dans bien des cas, il sera nécessaire que l'industrie nationale soit plus efficacement protégée. En ce faisant, nous ne ferons d'ailleurs que suivre l'exemple que nous donnent la plupart des pays étrangers. Certaines industries essentielles devront même être encouragées par l'État, comme celle des machines-outils, où nous ne devons plus être tributaires de l'Allemagne, de l'Amérique et de l'Angleterre. Le premier souci de l'État doit être la protection de ses industries fondamentales.

J'achète à qui je vends. — Pour les produits que nous devons nécessairement importer de l'étranger, il nous faut désormais veiller de façon plus stricte encore que par le passé à ce que nos transactions internationales soient fondées sur ce principe

que l'on a méconnu trop souvent : « J'achète à qui je vends, et dans la mesure où je vends ; j'achète les produits dont j'ai besoin à qui a besoin de mes produits. »

Si nous n'établissons pas, comme règles de notre commerce extérieur, ces deux principes de protection et de défense, nous risquerons de ne pouvoir jamais redresser notre situation.

Sur ce point encore, les États-Unis nous donnent un exemple qu'il convient de méditer.

L'Américain, toujours soucieux de mieux développer sa production, n'admet pas de concurrence étrangère sur son sol. Il est essentiellement protectionniste. Seuls peuvent s'écouler facilement aux États-Unis les produits étrangers que les Américains ne savent pas fabriquer encore ou ne fabriquent pas bien. Mais, dès que des produits nouveaux sont manufacturés aux États-Unis, les exploitants obtiennent sans difficulté des pouvoirs publics des droits de douane suffisants pour les protéger efficacement. Nous avons bien le droit, et même le devoir envers notre industrie et envers notre main-d'œuvre, de faire comme eux.

Une seule limite s'impose à cette politique : ne pas risquer de compromettre notre commerce extérieur en nous attirant des représailles de l'étranger. Mais cette échéance est encore lointaine, puisque notre balance commerciale reste déficitaire de près de 16 milliards de francs.

Les ressources de notre empire d'outre-mer. — En même temps, nous devons entreprendre plus vigoureusement encore la mise en valeur de notre empire d'outre-mer, qui peut nous fournir la presque totalité des matières premières dont nous avons besoin. Jusqu'ici, nous ne nous sommes peut-être pas suffisamment souciés de l'importance des efforts à accomplir pour cette mise en valeur.

Les travaux de défense et d'intérêt nationaux. — Enfin, nous devons entreprendre sans hésiter les travaux qui intéressent, directement ou indirectement, la sécurité économique et militaire de la France. Les premiers efforts devront porter sur le programme si urgent de notre défense nationale. Et là, il faut dissiper un préjugé, pénétrer la réalité des choses sous la tromperie des apparences.

On nous dit : « De grands travaux, même exigés par la défense nationale, dans l'état actuel de la trésorerie, risquent d'épuiser nos moyens et de ruiner le Trésor. » Si nous devions acheter à l'étranger ce qui nous est nécessaire, ceux qui parlent ainsi pourraient avoir raison. Mais il ne s'agit pas d'acheter au dehors. Il s'agit de produire avec du capital et du travail français ; de produire en circuit fermé. C'est donc du travail que l'on donnera aux usines et à la main-d'œuvre françaises, que l'on distribuera entre elles. Certes, il faudra que tous travaillent davantage, mais cela n'appauvrira personne.

La collectivité française se trouvera, en fin de compte, enrichie de tout ce travail incorporé dans notre actif national.

Il convient de noter, à ce propos, que les travaux de défense nationale et d'armement ne sont pas improductifs, comme on le répète trop volontiers, quand on parle des dépenses rentables et non rentables. En effet, la puissance militaire d'un pays lui apporte des avantages tangibles que nul ne saurait méconnaître : elle lui garantit le respect des autres nations, avec la sécurité qui en est la conséquence ; les marchés étrangers s'ouvrent plus facilement à ses produits ; les traités de commerce qu'il négocie sont pour lui plus avantageux ; l'autorité que lui procure sa force favorise à l'extérieur son action diplomatique, et à l'intérieur les initiatives et les entreprises. L'exemple de l'Allemagne, depuis quelques années, illustre cette vérité d'une manière particulièrement saisissante.

Il est faux de dire que les dépenses d'armement auxquelles une nation est contrainte appauvrissent cette nation ; elles ne font qu'imposer plus de labeur à son peuple.

COMMENT FINANCER LES TRAVAUX DE DÉFENSE NATIONALE

Mais une question se pose, et cette question domine toutes les autres : comment se procurera-t-on sans emprunts, c'est-à-dire sans les charges et amortissements que les emprunts comportent, les moyens de paiement de la dépense entraînée par les nécessités de la défense nationale, que le budget de l'État est dans l'obligation de financer ?

Cette dépense, a dit M. Paul Reynaud, se chiffre à vingt-cinq milliards pour l'année qui vient. Et cet effort devra sans

doute être poursuivi, et peut-être augmenté, pendant plusieurs années. *C'est donc près de 25 milliards de francs de travail français qui devront être fournis annuellement à l'État*, en sus du travail indispensable pour assurer les besoins de la consommation française.

Si l'on estime à cinq millions les Français (employés et ouvriers) qui travaillent dans les industries de tous ordres, et si l'on évalue que leur salaire horaire revient, en moyenne, à 17 francs, compte tenu des amortissements et des charges financières, fiscales et d'assurances (et ce chiffre est sans doute inférieur à la réalité, ce qui ne fait que renforcer notre raisonnement), un simple calcul permet d'établir l'effort qui devra leur être demandé pour le salut de la patrie.

Il suffit de diviser 25 milliards par 17 francs, pour connaître le nombre d'heures de travail dont les Français devront fournir la contre-partie à l'État. Nous arrivons ainsi à 1 500 millions d'heures. En divisant ce dernier chiffre par cinq millions de travailleurs, nous voyons que c'est 300 heures par an et par travailleur (employés et ouvriers), soit en chiffres ronds une heure par jour ouvrable, que chacun de ces travailleurs devrait donner à l'État. La sécurité de la France vaut bien cet effort. Une heure par jour, c'est bien peu, et certainement, pour sauver leur pays, assurer son prestige et sa sécurité, en un mot, pour le rendre fort, les Français, dignes de ce nom, seraient prêts à faire un effort double, même triple, s'il le fallait. Il convient de rappeler qu'un effort de trois heures par jour ajoutées aux quarante heures par semaine n'atteindrait même pas celui qui est accompli depuis plusieurs années en Allemagne où l'on travaille, dans bien des industries, soixante heures par semaine.

Quand la nation est en guerre, l'État mobilise tous les Français pour la défense de la patrie. Aujourd'hui, c'est une véritable bataille qui est livrée, dont l'enjeu est la paix et la conservation, pour la France, de ses libertés, de ses frontières et de son empire d'outre-mer. L'État a donc le droit, et même le devoir, de réquisitionner, s'il le faut, le travail français. Il est en droit de payer les heures supplémentaires réquisitionnées au tarif qui lui conviendra, au besoin même de les considérer comme un impôt en nature et de ce fait

d'en imposer, — comme le propose M. Georges Claude, — la gratuité.

Si nous ne voulons pas nous laisser dominer et asservir par les États totalitaires, il nous faut de toute nécessité lutter contre eux avec les mêmes moyens. Sinon, notre écrasement, en fin de compte, serait inévitable. La paix, comme la guerre, est un combat qui se gagne par les mêmes moyens et par les mêmes vertus : l'effort, la ténacité, la discipline, l'initiative. Elle se perd aussi par les mêmes fautes : le relâchement, l'irrésolution, l'indiscipline.

Mais comment peut-on envisager, dans la pratique, la mise en application de ce véritable « impôt du travail » que la France sera contrainte d'imposer à tous ses enfants ?

Cet impôt pourrait n'être pas total et ne représenter que 80 pour 100 du montant des heures supplémentaires, c'est-à-dire de toutes celles qui excéderaient les quarante heures hebdomadaires.

Les 20 pour 100 complémentaires restant acquis aux travailleurs (ouvriers et employés) constitueraient pour eux un accroissement de profit non négligeable, proportionnel à l'effort accompli.

Les salaires totaux hebdomadaires seraient ainsi accrus d'un certain pourcentage qui augmenterait d'autant le pouvoir d'achat de leurs bénéficiaires, celui-ci étant par ailleurs accru par l'abaissement du coût de la vie obtenu, — comme nous l'avons déjà exposé, — grâce à l'amélioration du rendement du travail devenue possible grâce à une économie rénovée.

A cette contribution de tous les travailleurs de l'industrie s'ajouterait celle des employeurs, des actionnaires ou propriétaires des entreprises industrielles ; elle consisterait en un versement à l'État de 80 pour 100 des profits résultant de l'accroissement des chiffres d'affaires afférents à ces heures supplémentaires.

Cet impôt exceptionnel de 80 pour 100 sur les bénéfices supplémentaires a fonctionné durant la guerre, et nul ne s'est permis de s'en plaindre. Il y a lieu d'y recourir de nouveau. La situation de la France l'exige, aujourd'hui comme hier, avec autant d'impérieuse nécessité.

Le budget trouverait ainsi une contre-partie importante

aux dépenses qu'il aurait à engager au titre de la défense nationale.

Il appartiendrait aux industriels de verser, dans la caisse de l'État, en sus de leurs contributions propres, les 80 pour 100 correspondant aux salaires des heures supplémentaires qu'ils retiendraient à leurs employés et ouvriers. Cet impôt n'entraînerait, par conséquent, pour l'État, aucun frais nouveau de perception, et réduirait d'autant les charges financières que l'État aurait été contraint d'imposer à l'ensemble des contribuables pour couvrir ces dépenses. Les contribuables et le commerce français, en général, se trouveraient ainsi allégés des taxes supplémentaires qui auraient pesé sur les prix.

Ces commandes d'armement et de grands travaux, en permettant à tous de travailler 2 500 heures par an, et même plus, s'il le fallait, auront pour résultat de faire tourner à plein les usines qui ne tournent aujourd'hui qu'au ralenti ; le chômage ne peut manquer d'être résorbé ; et la politique de crédit annoncée par M. Paul Reynaud permettra à nos industries de se montrer plus entreprenantes et de rénover leur outillage.

Mais, dira-t-on, cet impôt ne frappera que les travailleurs de l'industrie et leurs employeurs ? C'est pourquoi ceux qui, de par leur profession, ne seront pas appelés à le payer, devront supporter une taxe compensatrice, d'ailleurs légère, afin que soit sauvegardé le principe de l'égalité devant l'impôt.

Cependant, il faut remarquer que, vis-à-vis de l'épargnant, du retraité et de bien des petits commerçants, si chargés de taxes de toutes sortes, le travailleur dont l'emploi serait assuré deviendrait, sans nul doute, un privilégié ; que l'impôt de travail supplémentaire qui lui serait réclamé, loin de grever en rien son budget, ne ferait que lui imposer un peu plus de labeur.

Ne serait-il pas d'ailleurs légitime que ceux qui, en temps de guerre, resteraient mobilisés à l'usine, fussent appelés à fournir, en temps de paix, l'effort réclamé par la sécurité nationale ?

DE LA CRISE A LA PROSPÉRITÉ

Il suffirait de peu de chose pour renverser du tout au tout la situation économique de la France et pour passer de la crise à la prospérité.

La reprise du travail, dans l'ensemble du pays, entraînerait automatiquement un meilleur rendement de notre industrie, toutes les causes que nous avons énumérées pour expliquer l'insuffisance du rendement actuel du travail se trouvant, comme il est facile de le vérifier, pour la plus grande part éliminées. Nos prix de revient, et par conséquent le coût de la vie, baisseraient. De ce fait, on constaterait une augmentation corrélative du pouvoir d'achat de tous et une faculté d'épargne plus grande. Des prix de revient plus faibles permettraient à nos exportations de se développer, ce qui apporterait de nouveaux salaires à nos ouvriers, de nouveaux bénéfices à notre industrie, de nouvelles recettes au budget.

D'autre part, l'industrie française ne se verrait plus dans l'obligation, comme elle l'a été au cours des années passées, de refuser d'importantes commandes de l'étranger et de perdre ainsi des marchés avantageux, parce que la suppression des entraves prohibitives du travail lui permettra désormais de livrer dans les délais impartis. Le retour des profits industriels et l'amélioration de la situation économique faciliteraient la solution du problème si important des trésoreries et du crédit.

Le retraité et le petit rentier, si sacrifiés aujourd'hui, verraient, eux aussi, leur pouvoir d'achat augmenter du fait de la baisse des prix ; la petite épargne également, que favoriseraient en outre la reprise des affaires, la hausse des valeurs et la réapparition des dividendes.

La cote en Bourse de la plupart des titres industriels français est, comme l'a fait remarquer M. Paul Reynaud, très au-dessous de leur valeur réelle. La confiance revenue, la hausse des titres amènerait une revalorisation rapide du portefeuille français. La finance étrangère ne pourrait manquer, comme en 1926 après la venue de M. Poincaré au gouvernement, de s'intéresser à nos valeurs, d'où un afflux d'or dans les coffres de la Banque de France, assurant le franc contre tout risque de dévaluation nouvelle ; la conséquence

immédiate en serait le rapatriement massif des capitaux.

L'État, enfin, sentirait se desserrer les liens qui l'entravent, d'une part du fait de la reprise des affaires entraînant des plus-values budgétaires, et d'autre part du fait que les sommes considérables exigées par les dépenses de sécurité de la France seraient couvertes par l'impôt du travail que nous préconisons.

S'il veut éviter une ruine définitive, avec son long cortège d'humiliations et de servitudes, notre pays doit donc s'imposer un travail plus intensif. Il tient entre ses mains ses propres destinées. Ce n'est pour lui qu'une question de volonté. Ou bien, comprenant le devoir qui s'impose à lui, il se ressaisira quand il en est temps encore, et son redressement sera rapide, comme en 1926 ; ou bien, de spasme en spasme, il roulera toujours plus bas dans l'impuissance et la misère. Quel est le Français qui, devant une telle alternative, reculerait devant l'effort indispensable, et consentirait à trahir ainsi le sacrifice de ses morts ?

Il faut que la France redevienne forte. Elle ne peut le redevenir que par le travail. Redevenue forte, la France pourra, dans la paix, poursuivre son œuvre d'émancipation et de progrès.

Mais ceux qui, par les mesures énergiques de salut public qui s'imposent à l'heure présente, assureront la résurrection de l'économie française, seront sages de n'attendre leur récompense que de la satisfaction intime que l'on ressent après le devoir accompli.

La destinée de Colbert doit leur être un enseignement. Colbert avait succédé au surintendant Fouquet, qui n'avait joui de tant de sympathies que parce qu'il représentait, pour son temps, la politique de la facilité. Cette politique avait produit les mêmes effets que de nos jours : le désordre dans les finances, la ruine du commerce et de l'industrie, la misère de tous et la banqueroute de l'État.

En dix années de sage administration et de réformes hardies, Colbert avait rétabli la prospérité française et fait de notre pays, la veille encore menacé de la disette et de l'anarchie, la plus puissante nation du monde. Les finances du royaume, qui étaient au plus bas quelques années auparavant, avaient été à ce point assainies que le monarque avait pu

diminuer les impôts et décharger les pauvres gens d'une partie de la taille, si lourde en ce temps-là.

Comment s'y était pris Colbert ? Il s'était, avant tout, appliqué à restaurer l'économie du pays, base de la richesse des particuliers et de l'État.

Toute la doctrine de Colbert est résumée dans les divers mémoires qu'il adressait au roi : « Il faut rendre, écrivait-il, la matière des finances si simple qu'elle puisse facilement être entendue par toutes sortes de personnes et conduite par peu de personnes. Il est certain que tant plus elle sera facilement entendue et conduite par moindre nombre de personnes, tant plus elle approchera de la perfection. » Et, dans un autre mémoire, il s'exprimait ainsi : « Le royaume est fertile et peut se suffire à lui-même, mais cette fertilité lui serait inutile et souvent à charge et incommode, sans le bénéfice du commerce qui porte d'une province à l'autre, et chez les étrangers, ce dont les uns et les autres peuvent avoir besoin. La nonchalance, les troubles, les agitations des partis ont empêché le commerce ; on n'ose rien faire avec l'étranger de peur de tout perdre. Les Anglais nous causent de grands dommages. Il faut traiter avec eux. Pour remettre le commerce, il y a deux choses nécessaires : la sûreté et la liberté. »

Telles étaient, en matière d'administration, les vraies maximes de Colbert. Elles devraient être celles de tous les ministres des Finances, et nous avons été heureux d'en retrouver le reflet dans les discours de M. Paul Reynaud.

Mais il avait toutefois suscité des haines et des rancunes parce qu'il avait remis de l'ordre dans le pays et de la probité dans l'administration. Aussi, quand il mourut, on dut porter de nuit son cercueil en terre et le faire accompagner par des exempts, de crainte que sa dépouille mortelle ne fût l'objet d'outrages.

L'ingratitude est un devoir des rois, disait-on jadis. Elle semble être aussi la loi des démocraties.

LOUIS BREGUET.

LES PAPIERS INTIMES DE MARIE-LOUISE (1)

LETTRES
DU DUC DE REICHSTADT
ET DE MARIE-LOUISE

II (1)

LES DERNIÈRES ANNÉES DU DUC DE REICHSTADT

Malgré la rancœur, que lui avait causée la révélation du rôle tenu par Neipperg au palais de Parme et celle des dates accusatrices de naissance des enfants Montenuovo, le duc de Reichstadt suivit le conseil de Prokesch. Il n'oublia pas que Marie-Louise était sa mère. L'apaisement fut d'ailleurs facilité par ce fait que l'un et l'autre ne se revirent de longtemps. Redoutant de se trouver en présence de son fils, aigrie contre son père qui lui avait refusé l'autorisation de porter le deuil de son second mari, la duchesse de Parme préféra aller passer une partie de l'été de 1829 au château du Petit-Sacconex, à Genève, sous le nom de comtesse de Neipperg.

La correspondance reprit cependant entre elle et Vienne. En novembre 1829, elle reçut une lettre du Duc dont un détail

World Copyright 1939 *by Intercontinental Press Corporation Ltd.* Ce *copyright* concerne les documents provenant des collections du Dr Glauco Lombardi. Le texte de l'article et les autres documents inédits ne peuvent être reproduits sans l'autorisation de la *Revue*.

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

suscita sa colère. Gustave Neipperg, dit-elle à Dietrichstein, « * m'a apporté une lettre de mon fils, qui a écrit sur l'enveloppe mon nom ainsi : *Luoise*. J'avoue que les bras m'en sont tombés. Qu'il fasse au moins les fautes d'orthographe dans les lettres, mais seulement pas sur les enveloppes où tout le monde peut les lire ». Dietrichstein, de son côté, se montra aussi malveillant à l'égard du style du Prince : « * Ce mauvais goût, dont il ne veut pas se convaincre, écrivit-il à Parme le 24 décembre 1829, son pédantisme et ce vague dans ses discours remplis de pléonasmes et de mots inusités qu'il croit énergiques, tandis qu'il se rend souvent tout à fait inintelligible, cette opiniâtreté qu'il ne peut vaincre parce qu'il a une haute idée de son savoir et de son éloquence lui fera beaucoup de tort dans la société et dans les affaires, et plusieurs personnes ayant causé avec moi m'en ont déjà averti... »

Marie-Louise était plus équitable quand, après avoir reçu la lettre en français que l'on va lire, où le Prince lui témoignait le respect le plus attentif, malgré les blessures récentes de son cœur et de son amour-propre, elle répondait au gouverneur : « * La lettre de mon fils est pleine de fautes et d'un style ampoulé, mais ne lui en parlez pas, je vous en conjure, car, comme elle est beaucoup plus tendre et longue qu'à l'ordinaire, je préfère glisser là-dessus pour m'attirer sa confiance » :

« Vienne, ce 25 mars 1830.

« Ma chère maman,

« J'avais déjà la plume en main pour vous vouer les premiers moments de ma vingtième année, mais la touchante bonté de l'Impératrice, qui vint me voir de grand matin, m'empêcha de terminer ma lettre. Quelques instants après, nous partîmes pour la chasse et nous n'en retournâmes que le soir.

« Mon cœur voudrait causer toute la journée avec vous, mais, quand il s'agit de vous écrire, je tremble d'encourir votre désavœu par mes fautes invétérées. C'est le motif qui m'a fait déchirer cinq lettres que je vous avais adressées. J'avais la ferme résolution de me priver de la joie de m'entretenir avec vous plutôt que de vous peiner par ces lignes mêmes qui doivent être l'interprète de toute la chaleur de mes sentiments.

Je fais tout pour m'approprier un style clair et élégant, et j'ai pris pour antidote de mon peu d'aptitude la lecture de Mme Sévigné (*sic*). Si je ne suis pas en état de varier si souvent le même thème : « je vous aime », croyez que je ne le sens pas moins. Mais mon cœur est une terre en friche; mes sentiments ne sont pas encore déployés. Vous serez, ma chère maman, le soleil qui les fera pousser. Pardonnez-moi donc mon long silence et jugez-moi avec votre indulgence ordinaire.

« Comment vous peindre ma joie en recevant vos souvenirs, votre bonne lettre et la nouvelle de votre voyage ! Encore deux mois et mon plus ardent souhait sera réalisé, me voilà dans vos bras, après une douloureuse séparation de deux ans (1) ! Je vous aime tant, ma chère maman, et l'idée de vous revoir m'extase (*sic*) ! C'est si doux de trouver, dans un pareil moment de bonheur, quelqu'un qui éprouve les mêmes sentiments : Gustave a partagé mes transports (2) ; il vous aime pour la vie.

« L'archiduchesse Sophie sera aussi bien contente de voir une si bonne amie que vous, ma chère maman, dans une époque qui réclame tant de soins ; alors vous verrez aussi, à Vienne, la reine *douériaire* de Bavière, dont vous avez fait la conquête à Tegernsee (3). Vous trouverez réunis tous vos oncles qui vous affectionnent tant. Si vous passez par la Styrie, l'archiduc Jean (4) viendra à votre rencontre.

« Le voyage du prince Léopold pour Paris n'est point encore arrêté (5). Il dépend des projets ultérieurs de la Cour napolitaine.... Ici, on flotte entre l'attente de la voir arriver en septembre, ou de recevoir la nouvelle de son retour par mer. Il semble donc, en tout cas, que vous ne la verrez plus, et, à cette occasion, je ne puis me passer de la remarque que c'est singulier de ce bon roi de Sardaigne (6) d'abréger toujours notre félicité par ses invitations ou par ses visites. Ce change-

(1) Marie-Louise avait annoncé sa venue en Autriche vers le mois de juin 1830.

(2) Gustave Neipperg.

(3) Marie-Louise, comme il a été dit dans un article précédent, avait rencontré en Haute-Bavière la reine Frédérique-Wilhelmine, au cours d'un voyage de retour d'Autriche vers Parme.

(4) Fils de l'empereur Léopold II et frère de François Ier.

(5) Le prince Léopold, comte de Salerne, fils de François Ier, roi des Deux-Siciles, et de l'archiduchesse Marie-Clémentine.

(6) Charles-Félix.

ment dans le voyage du roi de Naples a naturellement bouleversé les plans de l'Empereur. Comptez que je vous en ferai incessamment part, dès qu'ils me seront connus. Pour moi, je n'ai d'autre envie que de passer avec vous beaucoup de ces beaux jours dont nous nous trouvions si bien à Baden, il y a deux ans.

« Malheureusement que nous n'aurons point de camp; l'état des finances me cause cette privation et je me console de pouvoir peut-être y assister l'année prochaine à la tête de mon bataillon. Quel beau jour que cela sera ; tous mes souhaits momentanés s'y bornent ; car, de les élancer jusqu'au bonheur d'une guerre serait être trop audacieux, surtout à une époque où le revirement général de nos régiments dans leurs *cantonnemens* n'*annoncent* point d'intentions belliqueuses dans notre cabinet. En vérité, j'ai le triste pressentiment de mourir sans avoir reçu le baptême du feu. J'ai déjà pris mon parti pour ce terrible cas. Alors, j'ordonnerai dans mon testament de conduire mon cercueil dans la première affaire qui se donnera, afin que mon âme *aye* la consolation, dans quel séjour qu'elle se trouve, d'entendre siffler, autour de ses os, les balles qu'elle a si souvent souhaitées.

« Je suis charmé que votre carnaval ait été si animé à Parme. La mort de la bonne archiduchesse Henriette (1) a gâté le mien. Figurez-vous, ma chère maman, que je l'ai terminé à la redoute *masqué* avec M. Obenaus (2). Nous avons cruellement *mistifié* nos connaissances ; naturellement, ce n'était que des hommes, et je n'aurais jamais cru qu'un homme à *principe* comme M. Obenaus pût être si *gué* et espiègle sous le masque.

« Tandis que vous manquez d'opéra, nous en avons un excellent et nous attendons Mme Pasta (3). *La Muette de Portici* (4) fait fureur par la beauté des chœurs, par la magnificence de la *rappresentation* et par le jeu expressif de Mlle *Dupui*.

(1) Décédée le 29 décembre 1829.

(2) Joseph von Obenaus, ancien précepteur de l'archiduc François-Charles, avait succédé comme précepteur du duc de Reichstadt à Matthias de Collin, décédé le 23 novembre 1824. Il s'était fait aimer de son élève.

(3) La célèbre cantatrice italienne (1798-1865).

(4) La première représentation de l'opéra d'Auber, paroles de Scribe et C. Delavigne, avait eu lieu à Paris le 28 février 1828.

« Permettez-moi, ma chère maman, de joindre deux mots en faveur de Maurice Dietrichstein. Il est sur le point de partir pour Londres où il est *sécretaire* d'ambassade. Ses qualités distinguées lui assurent tôt ou tard un poste d'ambassadeur. Mais vous pouvez vous imaginer si, à trente ans et avec de l'ambition, il lui tarde d'y parvenir. Le prince Metternich m'a souvent exprimé son attachement pour vous (1). Si vous pouviez lui parler, dans un petit billet, en faveur de mon ami, je suis sûr que cela augmenterait de beaucoup son mérite, par considération pour vous. Je vous adresse cette prière à l'insu de Maurice et de son père ; veuillez bien ne répondre qu'à moi seul, si vous me l'accordez. Quelle belle occasion de rendre trois personnes heureuses à la fois : lui, son père et moi, car je l'aime et il m'a donné plusieurs preuves d'une amitié non équivoque.

« Je vous baise tendrement la main, ma chère maman ; rappelez-vous quelquefois votre très obéissant fils,

« François. »

En envoyant cette lettre, Dietrichstein l'avait fait suivre de ce commentaire : « * Le Prince vient de me remettre sa lettre qu'il a cachetée chez Foresti sans me la montrer. Elle sera remplie de fautes et je présume aussi qu'elle renferme des raisonnements au sujet de son émancipation. Je n'ai nullement envie de lire ses lettres ; à son âge, on doit écrire librement et ouvrir son cœur à sa mère. »

Comme on l'a vu, et contrairement à ce que croyait le gouverneur, l'ex-roi de Rome ne parlait pas à Marie-Louise de sa prochaine émancipation laquelle, pourtant, le préoccupait, encouragé qu'il était par son grand-père qui lui avait fait préparer une installation à Gratz et lui avait déclaré qu'il devait être libre dès l'automne suivant. Mais le fils de Napoléon se retrouve dans la phrase militaire insérée dans sa rédaction, dans l'ardeur juvénile dont il fait preuve en souhaitant que ses ossements, à défaut de ses oreilles, entendent siffler les balles. On songe, en lisant ces lignes, à la réflexion tracée par lui sur une page où il inscrivait ses pensées sur son père : « Bonaparte voulait toujours faire

(1) On sait que le duc de Reichstadt n'eut que cinq ou six fois l'occasion de s'entretenir avec Metternich.

croire à son amour pour la paix, bien qu'il rayonnât de joie à la seule idée de poursuivre une guerre si bien commencée. » Le Prince n'avait peut-être pas très bien compris la psychologie paternelle ; croyant en cette occasion, comme en d'autres, copier son glorieux modèle, il confondait le général et le soldat, le cerveau qui dirige et le bras qui frappe. N'oublions pas qu'il n'avait alors que dix-huit ans.

La présence de Marie-Louise à Vienne était indispensable pour régler l'avenir du Duc. Elle arriva à Gratz le 16 juin 1830. Son fils l'y rejoignit le 18 et nota dans son journal : « Brûlant d'impatience de revoir ma mère, je suis descendu immédiatement au jardin Mandl qu'elle habite. Je lui ai trouvé meilleure mine que j'avais attendu après de si terribles souffrances morales et physiques. » C'était la première fois que la mère et le fils se trouvaient face à face depuis la mort de Neipperg. Si le dangereux sujet fut évoqué dans leurs entretiens, l'un et l'autre ont gardé leur secret. Le 28 octobre 1830, ils se séparaient de nouveau. Le 6 novembre, le Duc était nommé lieutenant-colonel du régiment d'infanterie Duc de Nassau n° 29.

En décembre 1830, comme chaque année, il écrivit à la duchesse de Parme pour l'anniversaire de celle-ci. A défaut de son épître, où il faisait allusion à son nouvel établissement, nous avons, par une lettre à Dietrichstein, datée du 11 décembre, l'impression de sa correspondante : « * Je suis presque tombée à la renverse en lisant sa lettre. Quelle orthographe et quel style ! Je ne l'épargnerai pas dans ma réponse. En voici quelques échantillons : *affaisé*, *gué* pour gai. Je mentionne : « Le matin j'*essaye* beaucoup de chevaux qu'on m'apporte de toute part ; j'en ai pas encore acheté, mais il faudra se résoudre bientôt. Je suis comme une petite épouse qui arrange son ménage ; j'ai aussi l'innocence d'une rosière au milieu de tous ces maquignons. Le comte Dietrichstein fait surtout des tableaux, travaille à la cuisine et s'épuise en arrangements. »

Napoléon non plus ne savait pas l'orthographe. Il est vrai qu'il était Napoléon. Mais Marie-Louise ne semble pas se douter qu'elle-même prenait beaucoup de libertés avec la grammaire.

LA RÉVOLUTION DE PARME

Le jeudi gras, 10 février 1831, Parme fut le théâtre de troubles qui se renouvelèrent le 12. Dans la nuit du 14, Marie-Louise, affolée, quitta sa capitale et alla chercher un refuge d'abord au château de Casal-Maggiore, puis à Crémone. Elle s'installa, le 18, à Plaisance.

La nouvelle de la révolte parvint à Vienne le 19 février. Le duc de Reichstadt implora son grand-père, le suppliant de le laisser rejoindre le corps de troupes autrichien qui marchait au secours de la souveraine chassée de ses États, comme l'avait fait l'un des fils de Neipperg. Metternich fut inexorable.

Le fils de Napoléon fut affecté de cet ostracisme : « Que je suis malheureux, dit-il à Prokesch, de perdre la première occasion qui se présentait à moi de montrer à ma mère tout mon dévouement pour elle ! Il m'eût été si doux de la secourir, si honorable de tirer pour la première fois mon épée dans l'intérêt de sa cause ! »

Dès le lendemain du rejet de sa prière, il écrivit à la Duchesse en fuite une lettre rédigée en allemand avec le concours de cet ami si cher, Prokesch, lettre dont le style est plus correct que d'habitude :

« Wien, 20 février 1831.

« Vous pouvez vous rendre compte, très chère mère, de l'angoisse avec laquelle j'ai attendu des nouvelles de Parme.

« Combien ai-je désiré, combien ai-je imploré l'Empereur, et tout de suite après la nouvelle des premiers désordres, pour qu'il me fût permis de voler vers vous, pour vous assister avec les troupes autrichiennes ! Hélas ! ma triste position me l'a interdit. Mais je suis devenu tout à fait désespéré quand le courrier de Frimont (1) nous a fait, hier, un rapport peignant sous des aspects extrêmes et exagérés votre séjour forcé à Parme (2). Grâce à Dieu, cette situation n'a duré que douze

(1) Le baron Frimont, gouverneur général de la Lombardie.

(2) Marie-Louise, ayant voulu quitter Parme dès le 12, avait été retenue dans son palais par une foule furieuse en voulant surtout au baron de Werklein, qui avait succédé à Neipperg comme secrétaire d'État.

heures, car, ce matin, une lettre bienveillante du prince de Metternich m'a informé de votre voyage à Casal-Maggiore, et, l'après-midi, l'Empereur m'a transmis une lettre que vous lui aviez écrite de ce même lieu.

« La joie que m'a causée votre délivrance des mains des rebelles, votre voyage à Piacenza, et la fidélité de vos troupes ne peut être comparée qu'à la fierté que m'a inspirée la manière ferme et virile dont vous vous êtes comportée. Elle resplendit d'une façon magnifique et unique à notre époque agitée par les orages. Vous allez voir, très chère mère, que vous ne devrez qu'à vous-même que l'ordre soit rétabli. La sotte volonté de ces fomenteurs de troubles se brisera devant nos troupes (1) et devant la conviction que rien ne peut vous être arraché par la force. Toute la famille se recommande à vous, elle est, si j'ose m'exprimer ainsi, fière de la manière dont vous vous êtes comportée. J'éprouverais le plus grand plaisir à vous écrire pendant des heures, ma chère mère, mais, hélas ! comme hier, je n'apprends le départ du courrier qu'au dernier moment et je ne peux, en conséquence, vous consacrer que dix minutes, bien que j'aie tout fait pour vous consacrer ma vie, ou tout au moins mon bras.

« Je vous étreins et je vous embrasse très tendrement.

« Votre fils qui vous aime très tendrement,

« Franz.

« P. S. — Je vous prie de dire beaucoup de choses aimables de ma part au brave Richer (2). Cet homme fortuné aura pu faire quelque chose pour vous pendant ce triste temps (3). »

Marie-Louise, dont la conduite avait été moins héroïque que le Duc ne le croyait, fut sensible à tant de dévouement : « Ce bon Ferdinand (Neipperg) a obtenu une prolongation de congé et espère entrer avec les troupes à Parme. Pourquoi mon pauvre fils ne peut-il aussi pas en être ! Vous n'avez

(1) Un corps de troupe autrichien, sous les ordres du général Geppert, marchait sur Parme.

(2) Laurent Richer, capitaine et ancien aide de camp du général Neipperg, alors secrétaire du cabinet de Marie-Louise et chargé des Relations extérieures de Parme.

(3) Lettre traduite par le comte Robert d'Harcourt.

pas d'idée comme il m'a fait du bien par sa conduite et comme j'ai éprouvé de la peine de ce qu'il n'osait pas suivre son impulsion. »

Le 21 février, le Duc renouvela ses instances auprès de son grand-père. Même résultat négatif. Les troupes autrichiennes entrèrent à Parme sans coup férir, le 13 mars, et Marie-Louise réintégra sa capitale au mois d'avril suivant.

Elle reçut à ce moment une lettre du Duc qui provoqua à nouveau sa colère : « Je crains, dit-elle à Dietrichstein, que mon fils ne soit incorrigible pour son style et son orthographie (*sic*) et cela lui procurera encore des moments pénibles, mais tout ce que l'on peut dire à ce sujet est inutile, hélas ! »

Ce ne sont cependant pas les erreurs grammaticales du duc de Reichstadt qui frapperont le plus le lecteur parcourant le document suivant, écrit originairement en français. Ce lecteur trouvera dans ses lignes, sous la plume du fils de Napoléon, un superflu, un étonnant, un affligeant éloge de l'amant de sa mère. Ne va-t-il pas jusqu'à dire que le caractère chevaleresque du défunt était son modèle dans la vie ! Neipperg avait été bon pour l'ex-roi de Rome. Mais, depuis que ce dernier avait appris la vérité sur le rôle si louche du général, n'aurait-il pas dû avoir la pudeur de ne plus prononcer son nom ? On se perd en conjectures sur les mobiles qui ont pu pousser le jeune homme à agir de la sorte. Était-ce par affection pour Alfred Neipperg et ses frères que, depuis longtemps, on lui avait donnés pour amis ? Était-ce pour faire sa cour à Marie-Louise ? Nous cherchons en vain les raisons de ce manque de tact.

« Vienne, ce 2 août 1831.

« Ma chère maman,

« *Alfrède Neupperg* (1) et Amelin (2), qui sont *arrivé* il y a *très-peu* de temps, m'ont apporté les nouvelles les plus satisfaisantes sur votre santé, qui m'a longtemps inquiété. *Alfrède* m'a assuré que vous avez souvent parlé avec amour de moi et cette nouvelle a été un *beaume* d'autant plus *douc*

(1) L'aîné des fils issus du premier mariage de Neipperg.

(2) Le baron Amelin de Sainte-Marie, d'abord quartier-maître de la maison de la Duchesse, était, depuis le retour de Marie-Louise à Parme, intendant de cette maison.

pour mon cœur que la longue lacune qui venait de régner dans notre correspondance m'inspirait la crainte d'avoir diminué dans votre amour ; imputez cette faute à ma négligente légèreté et veuillez toujours croire à mon complet et *sincer* amour. A peine aurais-je reconnu *Alfrède*, tant l'ont changé de *jolis* moustaches et l'air d'une triste mélancolie qui a sa source dans son départ de Milan ; s'il n'est plus aussi fougueux qu'il l'était lors de notre dernière entrevue, au moins en est-il d'autant plus raisonné et calme. Vous pouvez bien vous imaginer, ma chère maman, que vous êtes l'un des principaux objets de nos fréquentes conversations et souvent nos idées nous transportent alors dans ces heureux temps, où son père adorable embellissait votre Cour et une larme d'égoïsme vient alors se mêler à la tristesse d'avoir perdu cet excellent homme, qui, dans le moment de l'action, nous aurait servi d'étoile polaire, comme son caractère *chevalèresque* était mon modèle dans la vie.

« Si ce mot d'action nous fait penser à la guerre, ma chère maman, n'allez pas croire que je l'attends ou que je l'espère. Les mêmes raisons, qui me faisaient croire en septembre de l'année passée à la paix, subsistent encore et viennent d'augmenter par le choléra qui dévaste une partie de la monarchie et *parallyse* nos forces. Les quatre étincelles qui menacent d'allumer la *flemme* me paraissent trop faibles. Je juge la Pologne hors de la crise, qui menace *tout* l'Europe, c'est un événement à *pars* (1). Prince Léopold *applanira* les affaires de la Belgique et, au pis aller, il y aura quelques grenades *lancés* dans Anvers (2). Si l'Italie se réveille, les Autrichiens possèdent déjà le remède de la rendormir. *Quand* au Portugal, c'est une querelle qui sera vidée entre Dom Miguel et la France (3). *Tel* sont les vues que m'*inspirent* la position actuelle de l'Europe et la marche usitée des cabinets.

« Si vous me demandez si j'espère la guerre, je vous assure que je ne redoute rien autant qu'elle. Esprit, cœur, devoir

(1) Les Russes venaient d'entrer à Varsovie.

(2) Le prince Léopold de Saxe-Cobourg Gotha avait été élu roi des Belges le 4 juin 1831.

(3) Don Miguel, roi de Portugal depuis le 25 juin 1828, avait, par ses excès, obligé la France à envoyer contre lui la flotte de l'amiral Ronsin qui, le 3 juillet, avait forcé l'entrée du Tage et saisi la flotte du Roi.

et honneur me prescrivent de ne jamais agir contre l'intérêt de la France ; membre de l'armée autrichienne et ambitieux, quel moment, où mes contemporains couronnés de victoire, connus, expérimentés, retourneront des champs de la gloire et où je retirerai du coin de la cheminée une épée condamnée à rouiller dans les jours de l'action et à ne briller que sur les places de parade ! J'aurais alors une seule, mais bien forte consolation, celle de pouvoir ranger dans mon intérieur cette abnégation entre les traits de force morale dont l'antiquité *foumille* (*sic*) et que Plutarque nous retrace avec tant de perfection.

« Mais, Dieu merci, tout cela n'est en ce moment-ci qu'une chimère et nous tremblons devant un autre danger beaucoup plus terrible, devant le *colera*. On a pris tous les préservatifs contre ce fléau, des triples cordons, qui s'appuient vers le nord à la Prusse, vers le *sude* à la mer Adriatique, nous protègent du côté de la Pologne et de la Hongrie que cette maladie désole, mais que chacun juge de la consolation que peut donner le cordon, car si la maladie est vraiment contagieuse, les oiseaux nous en *aporterons* le germe aussi bien que les hommes.

« Je m'étais proposé de vous écrire une longue lettre, de vous parler beaucoup de moi et de tout ce qui se passe en moi, mais des minauderies de service m'en détournent.

« Veuillez, ma bien chère maman, penser de temps à autre à votre très obéissant fils. »

Les craintes de guerre auxquelles fait allusion le duc de Reichstadt découlaient de la convention de Carlsbad par laquelle Metternich avait conclu avec la Russie une ligue bientôt grossie de la Prusse. La France et le gouvernement de Louis-Philippe étaient directement visés. Le roi de Rome ne pouvait que repousser bien loin l'idée de prendre part à cette lutte, au cas où elle se serait engagée. Il avait eu connaissance du testament de son père et, après avoir lu l'inqualifiable hommage rendu à Neipperg, on éprouve quelque soulagement à constater qu'il n'avait pas oublié les suprêmes recommandations que lui avait adressées le grand homme : « Il ne doit jamais combattre, ni nuire en aucune manière à la France. Il doit adopter ma devise : Tout pour le peuple français. »

Le mois de décembre 1831 nous apporte la lettre habituelle de congratulations pour l'anniversaire de la naissance de Marie-Louise. Le jour où le duc de Reichstadt l'écrivit, il y avait, de son aveu, huit mois que sa mère ne lui avait donné de ses nouvelles, ce qui fait remonter son silence au mois d'avril précédent. Les embarras de tout genre qu'elle éprouvait dans son duché ne peuvent suffire à expliquer cette indifférence.

« Vienne, 3 décembre 1831.

« Ma chère maman (1),

« Veuillez agréer avec votre bonté ordinaire mes félicitations pour votre jour de naissance ; puisse-t-il se renouveler aussi souvent que mon amour et ma reconnaissance le souhaitent ! Comptez sur cet amour, ma chère maman ; c'est le sentiment le plus ferme et le plus rassis de mon âme. Si vous pouviez comprendre tout l'empire que vous y exercez, vous ne m'auriez sûrement pas privé de vos nouvelles durant huit mois. Il m'était si cruel de devoir en demander à une étrangère ; et pourtant la comtesse Lazanski (2) était la seule source d'où j'en puisais durant notre séjour à Schönbrunn. Je sens bien le poids de notre séparation, et l'espoir de vous rendre heureuse étant l'idée de ma vie, vous pouvez bien juger quel soit le désir que j'éprouve de vous revoir. Ces maudites circonstances, pourquoi doivent-elles toujours commander aux souhaits du cœur ?

« Vous me trouveriez un peu changé depuis un an, moins taquin et plus renfrogné, un peu mélancolique et aimant l'étude. Si je savais écrire, comme je serais heureux ! Je fouillerais dans mon imagination et cette douce amie me fournirait des moments encore plus délicieux que ne le peut la musique. Mais ce souhait n'est que moutarde après dîner ; j'ai trop négligé ; et tandis que ma main droite vous écrit, je m'arrache avec la main gauche les cheveux par désespoir de ce grimoire que vous ne pouvez lire qu'en vous rappelant que c'est mon cœur qui découle de ma plume.

(1) Original en français.

(2) La comtesse Lazanski, née Falkenhayn, avait été gouvernante de l'archiduchesse Marie-Louise et l'avait accompagnée jusqu'à Braunau, lors de son voyage de 1810 vers la France. En 1832, elle était grande maîtresse de la Cour de l'impératrice Caroline-Auguste.

« Ma vie ressemble beaucoup à celle que vous menez à Sala (1) ; sa monotonie m'enchante ; si l'on parvient à se créer un monde en soi en réfléchissant et en cultivant les sciences, on navigue toujours sur un océan calme ; et je puis parfaitement comprendre tel philosophe qui, du haut de sa mansarde, toise le palais des grands et méprise, avec un morceau de pain, leurs opulents dîners. Je vois peu de personnes, mais la différence de leurs caractères donne beaucoup de vie à ma journée. Rien de plus intéressant que de soumettre la même question au génie chaud et rapide de Prokesch, au sang-froid de Werklein (2) ou à la pointilleuse recherche du comte Dietrichstein.

« J'ai une agréable compagnie dans le baron de Moll (3) qui est du coin du bon sens et qui réunit à des connaissances un caractère clos et sûr. *Alfrède* et *Gustav Neupperg* viennent me voir assez souvent.

« Je sais, ma chère maman, qu'il y a déjà assez longtemps que vous avez souhaité frayer une carrière un peu brillante à Gustave et que vous avez été assez bonne pour faire des démarches pour son entrée dans l'état-major ; mais cet emploi, qui n'est pas en harmonie avec ses souhaits et qui demande des connaissances du service de la ligne qu'il n'a pas pu acquérir dans le génie, ne l'avancerait que d'un grade, tandis qu'il serait urgent pour son avenir de le placer un peu plus haut, dans un moment où un grand désarmement fermera tout avancement dans notre armée. Nous avons plusieurs exemples récents de jeunes gens distingués rapidement promus au grade de capitaine en second. Voilà le poste que je lui souhaite et qui lui conviendrait, mais je ne vous en parle qu'après avoir communiqué mon plan à un ami expérimenté qui attend le moment de vous donner des preuves de son attachement avec autant d'impatience que moi. Le général Hartmann (4), dont les vues correspondent entièrement avec

(1) Château acheté par la duchesse de Parme à neuf milles de sa capitale.

(2) Le baron Joseph Werklein, à la suite de la révolution de 1831, avait été obligé de se réfugier en Autriche.

(3) Baron Jean de Moll (1799-1875), l'un des deux capitaines attachés au Duc, qui l'avait pris en affection. Il devint plus tard général de division et aide de camp général de l'empereur Ferdinand.

(4) Le comte Procope Hartmann-Klarstein (1787-1868), plus tard général de division et commandant de corps d'armée, avait été attaché au duc de Reichstadt quand il avait été question d'émanciper celui-ci.

les miennes, ne voit que deux moyens d'exécuter cette idée dont il veut bien se charger. Le premier est assuré : c'est une convention pour 4 000 florins avec un capitaine. Le second est de s'adresser à un propriétaire (1) et de solliciter un poste de capitaine en second. Si vous ne voulez pas nous accorder, ma chère maman, 4 000 florins pour la première intrigue, vous devriez avoir au moins la bonté, ma chère maman, de nous secourir dans la seconde en adressant une couple de lignes ostensibles au G. Hartmann, dans lesquelles vous le priez de procurer à Gustave une place de capitaine en second. Ces lignes suffiraient, je vous en réponds, chez tous les propriétaires de notre armée pour lui procurer la place. Toutefois, ma chère maman, j'ose vous supplier d'abandonner entièrement cette affaire à notre discrétion.

« Deux réflexions vous porteront à accorder ma prière : celle d'assurer au pauvre Gustave un avenir qui se brouille pour lui dès qu'on laisse échapper ce moment-ci pour le pousser, et l'immense joie que vous me faites en rendant heureux mon meilleur ami.

« Votre jour de naissance pourrait-il être mieux célébré que par le bonheur de deux personnes qui vous adorent ?

« Je vous embrasse bien tendrement, ma chère maman, avec l'instante prière de ne pas effacer de votre cœur votre très obéissant fils. »

Comme on le voit, l'amitié du duc de Reichstadt pour les fils du général Neipperg ne se démentait pas. Depuis longtemps, on les avait associés à sa vie et il ne semble pas les avoir jamais rendus responsables des déboires que leur père lui avait causés. Gustave méritait d'ailleurs cette amitié. Ses notes, conservées aux Kriegs-Archiv de Vienne, sont élogieuses : Sorti de l'Académie des Ingénieurs, il était signalé comme « * très loquace et spirituel, très déférent envers ses subordonnés. Conduite très appropriée envers eux ». Après 1848, on le disait encore : « * courageux et entreprenant. Distingué par son zèle et son caractère décidé ». Marie-Louise, cependant, ne chercha pas à obtenir pour lui ce que désirait le Prince. Gustave Neipperg fut seulement nommé, le

(1) A un colonel propriétaire d'un régiment.

14 mars 1832, lieutenant en premier dans le régiment de chevau-légers n° 2 et la suite de sa carrière fut obscure.

LA MORT DU DUC DE REICHSTADT

Depuis plusieurs années, le duc de Reichstadt était voué à une mort prochaine. Sa maladie faisait d'effrayants progrès. Déjà, au cours de l'automne 1831, il avait dû renoncer à de nombreuses chasses. Le 16 janvier 1832, il parut pour la dernière fois à la tête de son bataillon. A la fin de la parade, on dut le ramener chez lui, grelottant de fièvre.

Deux mois après cette alerte, il écrivit en français à sa mère une lettre que le baron de Bourgoing a publiée pour la première fois dans *le Fils de Napoléon* et qui est la dernière de celles que nous possédons. On remarquera la phrase par laquelle, si près de sa fin, il affirme sa foi en sa mission : « J'ai vis-à-vis de l'humanité le devoir sacré de me guérir. » Quoi que l'on ait pu dire, l'enfant prédestiné n'avait pas oublié les espérances qui s'étaient groupées autour de son berceau :

Vienne, ce 17 mars 1832.

« Vos deux bonnes lettres m'ont causé, ma chère maman, une joie indéfinissable ; je m'étais mis incontinent à ma table pour vous répondre : mais mon humeur morose et atrabilaire m'inspirait la crainte de répandre tristesse et dégoût là d'où ne me vient que bonheur et contentement. Cette mélancolie qui ne m'abandonnait pas depuis trois mois, qui me rendait peu dispos pour le travail et insouciant pour les agréments de la vie, provenait d'engorgement du foie. Malfatti (1) vient de m'en guérir par des mixtures si acides et dont le goût est si amer qu'en comparaison la rhubarbe est du sucre. Ma santé a souffert, les forces me manquent et, vous pouvez le croire dès que je l'avoue moi-même, une saison de bain m'est indispensablement nécessaire. Ma maladie principale est une rapide croissance, il faut tâcher de hâter le développement au large : rien n'y contribue comme les bains de sel, les vapeurs et l'air pur d'Ischl. Si je continue à commander cette année-ci sur les glacis un bataillon de deux cents hommes

(1) Jean Malfatti de Montereggio (1776-1859), médecin de la cour d'Autriche, avait succédé à Staudenheim auprès du duc de Reichstadt.

de front, ayant à trente pas derrière moi le roulement des voitures sur le pavé, je ruine entièrement ma *trachatère* qui souffre depuis cinq ans, et qui a nominamment soutenu, l'année passée, une forte secousse (1). Un repos complet, un climat doux, une cure soutenue de petits laits et d'eau de Seltz peuvent, au contraire, lui rendre toute sa force naturelle. Si je pense à l'avenir qui peut s'ouvrir devant moi, je trouve que j'ai vis-à-vis de l'humanité le devoir sacré de me guérir, et ce n'est que sous ce point de vue que je vous importune avec des détails de ma santé.

« Je mène un drôle de genre de vie. Je m'éveille à sept heures : je reste au lit jusqu'à dix heures, puis je me lève. A une heure, je sors à cheval ; à cinq heures, je dîne avec peu d'appétit. Je vais régulièrement au spectacle ; c'est le seul moment où je fais ma cour à l'Empereur, qui, figurez-vous, s'est de nouveau fait arracher deux dents. Au théâtre de la Burg, on vient de donner une nouvelle tragédie de Raupach, *le Roi Enzio* (2). La diction en est sublime et le sujet touchant ; vous y pleureriez beaucoup ; moi-même j'ai versé trois ou quatre larmes. L'empire de la musique est maintenant bien désert : il y a six mois qu'on nous a donné le dernier opéra qui en mérite le nom. C'est *la Straniera* de Bellini (3), que je crois digne de tenir la balance au *Pirate* (4). Je suis charmé que vous soyez contente de votre opéra, cela vous sera d'une grande ressource.

« Je me suis séparé des *Neupperg* le cœur gros : *Alfrède* est allé en Bohême et Gustave à Milan ; il se propose d'aller à Parme. Je les ai appréciés dans toute leur valeur : j'en ai eu l'occasion, car je les voyais tous les jours. Je vous recommande Gustave, ma chère maman, et parce que je me trouve déjà sur la voie des recommandations, je rappelle à votre mémoire, si vous êtes jamais dans le cas de faire quelque chose pour lui, le baron de Moll, attaché à ma personne ; il a de l'esprit, des connaissances, le caractère ferme, clos et entreprenant. Je l'aime.

(1) Le 16 janvier 1832, à l'enterrement d'un général de cavalerie, la voix avait manqué au Duc, quand il avait voulu commander la salve d'honneur réglementaire.

(2) Ernest Raupach (1784-1852), écrivain allemand, auteur de 80 drames.

(3) *La Straniera* (l'Étrangère), opéra en deux actes de Bellini, représenté pour la première fois sur le théâtre de la Scala, à Milan, le 14 février 1829.

(4) *Il Pirata*, opéra en deux actes de Bellini, représenté à Milan en 1827.

« Je me recommande encore, ma chère maman, à votre amour *maternelle.* »

Que faisait, que pensait Marie-Louise pendant que son fils se débattait ainsi contre son destin ? Elle le savait malade sans le croire aussi gravement atteint qu'il l'était en réalité. En août 1831, déjà, elle avait écrit à Dietrichstein : « * Ce qui m'inquiète beaucoup est sa poitrine. Un rhume chez un autre, même avec une poitrine faible, ne serait rien, mais avec son indocilité ! » Elle eut à ce moment pour lui des attentions inaccoutumées : le 18 décembre 1831, elle conseillait au Duc de placer dans sa chambre le portrait de son père par Gérard, ce tableau que l'on retrouvera dans l'un de ses cabinets de Colorno et que, par une dernière inconséquence, elle léguera à son troisième mari, le comte Charles de Bombelles (1) !

Le docteur Malfatti, par ses communications optimistes, endormait les appréhensions de la duchesse de Parme, mais la lettre du 17 mars, publiée ci-dessus, renouvela ses alarmes. Le 31 mars 1832, elle mandait à Dietrichstein : « * Justement, cette année où la santé de mon fils me donnerait un si ardent désir d'aller à Vienne, les circonstances politiques de l'Italie ne me le permettront pas... » Même la résolution de prudence du malade la tourmenta : « Elle est tellement contre son caractère que je me dis qu'il faut qu'il se sente bien mal pour la prendre ! »

Cependant, bientôt, toute illusion fut interdite. Le 21 juin, le duc de Reichstadt reçut l'extrême-onction. A ce moment, Marie-Louise avait déjà quitté Parme pour aller retrouver son père à Trieste. Sur les nouvelles transmises par Metternich, François engagea sa fille à se rendre à Vienne sans délai. Elle s'y décida. Un accès de fièvre la retint encore quelques jours sur les bords de l'Adriatique. Elle se mit en route le 20 juin. Le lendemain et le surlendemain, elle écrivait à son futur gendre, le comte Luigi Sanvitale, alors son chambellan :

« Gross-Feistritz (Autriche), le 21 juin 1832.

« ...Je voudrais pouvoir vous écrire quelque chose de gai de notre voyage, mais je suis trop triste et dans une agitation

(1) Ce tableau appartient aujourd'hui au prince de Montenuovo.

trop horrible pour en être capable. Nous venons de recevoir la nouvelle aujourd'hui, en route, que mon fils est au plus mal et Malfatti ne répond pas de lui d'une semaine à l'autre : il est d'une faiblesse extrême, dans un assoupissement continuel avec une toux sèche, de l'inquiétude, des chaleurs internes, des maux de poitrine considérables, enfin tout annonce qu'il se prépare une nouvelle crise pareille de la semaine passée qui a mis sa vie en danger. Le pauvre doit avoir été administré hier ; j'espère qu'on a pris le prétexte de la Fête-Dieu pour ne pas l'effrayer : de cette manière il gardera son illusion jusqu'au dernier moment. Jugez de mon agitation (de ma douleur, je n'en parle pas) ; je voudrais voyager jour et nuit, et je crains que ce sera impossible à cause des chevaux, et puis on ne veut pas me laisser aller à cause de ma faible santé. Et si je ne le vois plus, que dira le monde, qui ne juge jamais les événements raisonnablement et qui mettra sur moi la faute de tout ce retard dont, Dieu sait, je ne suis coupable? Enfin, je sais que je suis bien malheureuse et que souvent je suis lasse de vivre.

« Grätz, ce 22, à 5 heures du soir.

« J'arrive dans ce moment avec des douleurs rhumatiques (*sic*) terribles que je me suis *attirés* dans l'auberge où nous avons *déjeunés* et où la maison était fraîchement bâtie. Je n'ai pas eu de nouvelles et je remercie le bon Dieu de chaque jour de gagné sans catastrophe, espérant d'avoir le temps d'arriver. Vous ne sauriez vous figurer le sentiment douloureux que j'ai éprouvé en revoyant les superbes environs de Gratz et la ville même où j'ai *passée* il y a environ deux ans trois semaines heureuses avec mon pauvre fils, brillant alors de santé, de fraîcheur, et donnant par son caractère les plus belles espérances (1) ; et à présent, je le sais pour ainsi dire avec un pied dans la tombe...

« Je crois que je vous reverrais, mon cher comte, longtemps avant l'époque fixée : en attendant, plaignez-moi...

« Louise. »

Le 24 juin, Marie-Louise arrivait à Schönbrunn et pouvait

(1) Marie-Louise se faisait illusion. A l'époque qu'elle indique, son fils avait déjà besoin des plus grands ménagements.

embrasser son fils. Prokesch dit qu'il la reçut froidement, mais il n'était pas présent à l'entrevue, et il semble, au contraire, que le Duc fut déférent et affectueux à son ordinaire.

La veuve de Neipperg tint sa fille Albertine de Montenuovo au courant de ses angoisses. Ses lettres vont nous les faire connaître :

« Schönbrunn, ce 4 juillet 1832.

« Je viens de recevoir, ma chère Albertine, votre bonne lettre du Ferlero (?), tandis qu'il me reste encore à répondre à celle du (*date en blanc*). Ne m'en voulez pas, ma bonne enfant, de ce retard et ne croyez pas que c'est parce que je vous aime moins ou que l'absence fait son effet que je vous écris moins, mais mes moments sont vraiment comptés et je ne suis pas encore de force à user de mon expédient des années précédentes de prendre sur mon sommeil...

« Mon malade est toujours de même, un jour mieux, un jour moins bien, mais la fièvre lente continue, sa maigreur augmente et ses forces se consomment. Aujourd'hui que l'air est pur et bon, je l'ai trouvé assis sur son balcon, respirant pour la première fois, après treize jours, l'air ; cela lui a paru faire plaisir ; il parle même de sortir en voiture cet après-midi, mais j'espère que nous l'empêcherons, bien que sa volonté soit bien au-dessus de ses faibles forces. Les médecins sont ceux qui me contrarient le plus. Malfatti parle à tout le monde comme l'oracle de Delphes ; il ne veut pas se compromettre en le trouvant mieux, et, de l'autre côté, il ne veut pas le dire au plus mal, ne voulant pas laisser au bon Dieu le mérite d'avoir fait un miracle en sa faveur. Il m'impatiente tant que je ne l'écoute plus et que je préfère m'en tenir à ce que mes yeux et mon expérience des malades m'en disent. Je me porte assez bien, mais ma toux est invétérée et si ennuyeuse qu'elle ne veut pas encore cesser ; il me semble que je la garderai toute ma vie. »

« Le 5.

« Aujourd'hui, la nuit de mon fils n'a pas été si bonne : il n'a presque pas dormi. J'ai aussi été malade cette nuit, ayant eu des douleurs dans tout le corps à la suite d'un refroidis-

sement que j'ai pris chez ma belle-sœur (1) où j'ai trouvé tout ouvert dans la soirée avancée. En général, les gens ici font tout ce qu'ils peuvent pour attraper le choléra, mangent à toutes les heures les choses les plus hétérogènes et en énorme quantité, se refroidissent à tout bout de champ et par une vraie grâce d'état ne l'attrapent pas... La promenade est la seule distraction que je me permets et elle me fait du bien. Embrassez votre frère en mon nom ; mille amitiés à M. Zode (1) et à Mlle de Pury (2). Adieu, chère Albertine, je vous embrasse de toute l'affection de mon cœur. »

Onze jours avant la mort de l'Aiglon, Marie-Louise écrivit encore à la fille de Neipperg cette lettre où elle parle beaucoup d'elle-même :

« Schönbrunn, ce 11 juillet 1832.

« J'ai reçu avant-hier, ma chère Albertine, votre bonne lettre du 1er de ce mois et aurais volontiers répondu par la poste d'hier, mais j'ai eu tant d'affaires et si peu de temps que je n'ai pas pu, et j'espère que le comte Sanvitale vous aura donné de mes nouvelles comme je l'en ai prié. Croyez, ma chère enfant, que je soigne ma santé et que je ne le fais vraiment que pour vous et votre frère. Je sens trop combien vous avez encore besoin de moi, chers enfants, pour ne pas désirer de conserver encore une vie qui, bientôt, ne sera plus destinée qu'à me vouer entièrement à vous et à ne m'occuper que de vous.

« Depuis trois jours je n'ai plus du tout de ces accès fiévreux et je ne sais si je dois l'attribuer à la chaleur ou à la cure d'eau de Seltz que j'ai commencée. Ma toux nerveuse est aussi bien moindre, et j'espère que cette cure, si elle ne me rend pas tout à fait la santé, me donnera au moins une meilleure que les années précédentes. Je me fais éveiller tous les matins à huit heures pour prendre le premier gobelet avec du lait, je me rendors par-dessus jusqu'à neuf heures, où je

(1) L'archiduchesse Sophie, femme de l'archiduc François, qui allait accoucher, le lendemain 6 juillet, de son second fils, l'archiduc Maximilien, le futur empereur du Mexique.

(2) Précepteur de Guillaume de Montenuovo.

(3) Gouvernante d'Albertine.

prends un peu de soupe ; à neuf heures et demie je me lève et, vers dix heures et demie, je vais au jardin...

« A midi et demi, je reviens, à demi grillée, à la maison, je m'arrange ma toilette ; j'expédie quelques personnes qui demandent à me voir ou je vais voir ma belle-sœur et ses enfants ; à une heure et demie, nous dînons avec la famille chez le roi de Hongrie (1) ; à trois heures, je m'en vais chez mon fils, où je passe tout mon après-midi, ou près de lui, ou dans un cabinet à côté de lui, où je travaille ou expédie mes affaires ; à cinq heures et demie jusqu'à six heures et demie, je sors en voiture et à pied ; alors je reviens près de lui jusqu'à neuf heures où je soupe chez François (2), avec la reine de Bavière et sa fille Marie (3) et les miens (4). Vers dix heures, je vais encore un moment dans l'antichambre de mon fils pour voir comme il va, et mon oncle Louis (5) reste jusque vers onze heures chez moi ; et puis, je me couche. Voilà, jour par jour, ma manière de vivre, chère Albertine, et je vous l'écris pour que vous puissiez ainsi me suivre en idée dans mes courses et heures d'occupation. Je suis enchantée que vous vous soyez si bien amusée avec les demoiselles Scarampi (6), le dimanche, et je suis contente de penser que vous aurez, au moins toutes les semaines, une fois ce divertissement pendant mon absence.

« Mon fils a bien empiré depuis deux jours ; la chaleur fait le même effet sur lui que sur tous les corps faibles : elle l'épuise ; l'accès de fièvre a beaucoup augmenté en force et sa mauvaise mine et sa faiblesse augmentent. Deux symptômes m'effrayent malgré moi : ce sont son appétit et les pieds qui commencent à enfler ; Dieu veuille que je me trompe !

« Le pauvre est obligé de se faire porter en chaise à por-

(1) L'archiduc Ferdinand, héritier du trône d'Autriche, avait été couronné roi de Hongrie en 1830, sans que ce titre lui ait donné aucun pouvoir réel.

(2) L'archiduc François-Charles, gendre de la reine Frédérique de Bavière.

(3) La princesse Marie-Anne-Léopoldine, née le 27 janvier 1805, plus tard reine de Saxe.

(4) Marie-Louise était accompagnée du général Mareschall de Biberstein, ministre plénipotentiaire d'Autriche à Parme, et de la comtesse Scarampi.

(5) L'archiduc Louis, frère de François Ier.

(6) La comtesse Scarampi était la grande maîtresse de la cour de Marie-Louise à Parme.

teurs dans le jardin, ce qui l'humilie beaucoup, ce qui est bien naturel à son âge. Du reste, il entend mieux et est assez calme et gai ; nous tâchons de faire tout pour le distraire, et mon frère François surtout est un ange de bonté pour lui, ce qui me touche tant. Ma belle-sœur (1) va très bien et le petit Ferdinand aussi (2). Quand on demande à Franzi (3) : « *Was macht das Brüderlein ?* » (Que fait le petit frère ?), il répond : « *Es brummt* » (Il grogne). En général il est bien jaloux de lui.

« J'ai reçu avant le dîner votre chère lettre, mais ai été empêché de la lire jusqu'après : vous pouvez donc juger de mon impatience. Grâce au ciel, vous êtes tous bien, et que le beau temps vous permette de sortir !

« Je compte, jusqu'à présent, attendre mon père ici (4), qui doit arriver le 26 ici et, si mon fils n'est pas trop mal, le remettre entre ses mains et partir quatre ou cinq jours après l'arrivée de mon père ; ce sont au moins mes projets, si on peut encore faire des projets dans ce bas monde. La chaleur est affreuse comme en Italie, mais je vois à l'horizon un bel orage qui se prépare, et alors nous allons avoir de suite du froid. J'ai été voir hier le jardin de l'Archevêque à Saint-Veit (5), que son prédécesseur, le comte Firmian (6), a fait arranger avec beaucoup de goût ; on y a de très jolis points de vue sur une partie de la ville et sur Hütteldorf et les campagnes avoisinantes.

« Mon fils a passé une nuit passable ; il est dans ce moment dans le jardin, et je m'en vais aller le joindre, de manière que je n'ajoute que ces couples de lignes.

« Bien d'amitiés à Mlle (de Pury) et à M. Zode. Dites à tous les deux que je ferai de suite leur commission, mais qu'il serait bon qu'ils m'envoient par le premier courrier un modèle des élastiques pour fixer le bas, car il est difficile

(1) L'archiduchesse Sophie.

(2) L'archiduc Ferdinand-Maximilien, le futur empereur du Mexique.

(3) Le futur empereur François-Joseph Ier, fils aîné de l'archiduchesse Sophie.

(4) François Ier était alors à Linz où il s'était arrêté en revenant de Trieste.

(5) Ober-Sankt-Veit, résidence d'été des archevêques de Vienne, à deux kilomètres de Schönbrunn. L'archevêque de Vienne était, depuis le 24 février 1832, Mgr Vincent Milde.

(6) Le comte Karl-Léopold Firmian, né en 1767, après avoir été archevêque de Salzburg, avait été nommé archevêque de Vienne en 1822 et était mort le 29 novembre 1831.

sans cela d'en trouver qui soient ni trop larges ni trop étroits... (1).

« Adieu, chère enfant, je vous embrasse ainsi que votre frère de tout mon cœur et vous aime bien tendrement. »

La crise finale, précipitée par l'excessive chaleur, éclata le 21 juillet. Ce jour-là, à sept heures du matin, le capitaine de Moll trouva le malade très oppressé. Marie-Louise lui rendit visite trois fois, à neuf heures du matin, après son déjeuner et à cinq heures du soir, et fut effrayée de son état. La nuit fut pénible. A quatre heures moins le quart, le moribond réclama sa mère. Celle-ci arriva dans la chambre mortuaire à temps pour voir donner l'extrême-onction à son fils. A cinq heures et quelques minutes (22 juillet), le Prince expira : la veille, si l'on en croyait une légende populaire non confirmée, la foudre aurait brisé l'un des aigles de pierre de la toiture de Schönbrunn.

Ses obsèques, dont le cérémonial fut celui commun à tous les archiducs, furent célébrées le 24. Sur le cercueil déposé dans la crypte des Capucins, on ne grava ni son prénom de Napoléon, ni son nom étincelant de Bonaparte, mais, pour que ce cadavre ne fût pas anonyme, on inscrivit en latin : Fils de Napoléon, empereur des Français, et de Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche.

L'ex-Impératrice était déjà auprès de son père, à Persenbeug d'où elle écrivit à sa fille Albertine :

« Persenbeug, le 25 juillet 1832.

« Vous saurez déjà, ma bonne et chère Albertine, le malheur qui m'a frappée ; depuis ce temps, il m'a été impossible de vous écrire, car à peine mon fils avait expiré qu'il m'a pris de telles douleurs nerveuses à la tête et aux dents que j'étais incapable de m'occuper en (*sic*) rien. Dieu a détruit une grande partie du bonheur de ma vie : il sait le pourquoi, et je ne puis donc que m'y résigner et respecter ses décrets, mais c'est près de vous, chers enfants, que je veux chercher la seule consolation qui puisse me rester encore, c'est dans votre tendresse pour moi que je veux puiser des forces pour vous

(1) Ici, deux lignes soigneusement biffées et rendues illisibles par Albertine Sanvitale.

conserver une vie qui, désormais, ne sera plus vouée qu'à vous seuls.

« Je partirai donc d'ici le même jour que mon père, le 27, et serai le 3 au soir, sauf accident, à Parme. Je prends la route du Tyrol : si vous voulez m'écrire, ou par le courrier qui viendra à ma rencontre, ou poste restante à Vérone, je trouverai encore vos lettres. Faites dire tout ceci à notre bon comte Sanvitale (1). Mille amitiés à Mlle [de Pury] et à M. Zode.

« Je vous embrasse à la hâte, ainsi que votre frère et vous aime beaucoup. »

QUATRE ANS PLUS TARD

Marie-Louise était de retour à Parme en août 1832. Le 17 mars 1834, elle épousait le comte Charles de Bombelles, déjà son amant. Désormais, elle n'a plus d'autre histoire que celle des inquiétudes causées aux princes italiens par la turbulence de leurs sujets.

En 1836, elle revint en Autriche. Au cours de ce voyage, elle se trouva, pour la première fois depuis la mort du duc de Reichstadt, en présence du prince de Metternich. Dans une lettre à sa fille Albertine, elle donne un souvenir à la mémoire de l'enfant disparu :

« Schönbrunn, le 25 juin 1836.

« Je ne vous ai pas remerciée, chère Albertine, par la dernière poste de votre lettre si bonne et si amicale, parce que je n'ai pas eu un moment de temps à moi ; j'espère que Guillaume vous aura donné de mes nouvelles ainsi que le chapelain.

« Mon bon frère François fait tout son possible pour rendre à ma sœur et à moi notre séjour aussi agréable que possible et pour tâcher de nous distraire, mais, malgré que nous sommes tous réunis ici et presque toujours ensemble, Schönbrunn me paraît si désert ! Hélas ! c'est que l'âme de tout ce qui y faisait notre bonheur y a disparu et on le sent tous les jours plus profondément...

(1) Le comte Étienne Sanvitale, le futur beau-père d'Albertine, ancien grand chambellan de la duchesse de Parme.

« Hier, tandis que nous dînions, le roi de Naples (1) est arrivé avec mon beau-frère (2) ; j'espère qu'il ne fera pas le même effet aux princesses, dont il pourrait briguer la main, qu'à moi, car je l'ai trouvé bien laid et d'une tournure passablement ignoble. Du reste, il parle assez bien le français et paraît bon enfant ; nous sommes logés porte à porte ensemble, mais je dois dire qu'il y a un tel calme chez lui, chose étonnante pour un Napolitain, que je n'entends pas le moindre bruit. En général, toute la Cour napolitaine n'a pas changé à son avantage, et si nous lui faisons tous le même effet, elle doit être enchantée de nous. Mon beau-frère a immensément engraissé et ses deux chambellans ont tellement vieilli que je ne les ai pas reconnus.

« J'ai revu avec bien du plaisir, mais, en même temps, avec un serrement de cœur inexprimable, le prince de Metternich. Il m'a beaucoup demandé de vos nouvelles et de celles de Guillaume, et il m'a parlé fort au long sur l'avenir de celui-ci ; il veut le voir et le connaître, lorsqu'il reviendra l'année prochaine en Italie, avant que l'on prenne une détermination pour son avenir, mais il est aussi d'avis que, après sa dix-huitième année, il faudra lui donner un état ; seulement, il veut (voir), avant qu'il entre dans le militaire, quel est l'état de sa santé et de sa croissance, parce que, comme tuteur, il a aussi sur sa conscience son bien-être, et le pauvre prince et moi avons fait tous deux de trop tristes expériences (3) sur les suites que peut avoir sur les jeunes gens une poitrine trop délicate et une grande croissance pour ne pas concevoir facilement des craintes à ce sujet.

« Mille amitiés à Louis (4). J'embrasse Guillaume et je lui écrirai demain.

(1) Ferdinand II, roi des Deux-Siciles, né le 12 janvier 1810, avait succédé à son père François Ier le 8 novembre 1830. Veuf, depuis le 31 janvier 1836, de Marie-Christine de Sardaigne, il devait épouser, le 9 janvier 1837, l'archiduchesse Marie-Thérèse, fille de l'archiduc Charles.

(2) Le futur roi de Saxe, Frédéric-Auguste II, veuf depuis le 22 mai 1832 de l'archiduchesse Caroline-Ferdinande-Thérèse, sœur de Marie-Louise. Il avait épousé en secondes noces, en avril 1833, la princesse Maria-Anna de Bavière et avait succédé à son oncle comme roi de Saxe le 6 juin 1836.

(3) Metternich avait perdu plusieurs enfants, atteints de tuberculose. De ses trois femmes, il en avait eu quatorze : six seulement lui survécurent.

(4) Le comte Louis Sanvitale, qu'Albertine de Montenuovo avait épousé le 31 octobre 1833.

« Toute à vous en vous embrassant tendrement. »

Nous donnons ci-après, à titre de simple curiosité, une lettre de Marie-Louise à sa fille Albertine que les spectateurs de *l'Aiglon* de Rostand pourraient être tentés de trouver piquante, car il y est parlé de Fanny Elssler. Malheureusement pour le pittoresque de l'histoire, la liaison du duc de Reichstadt avec cette jolie danseuse n'est qu'une légende. Parmi beaucoup d'arguments en faveur de cette affirmation, nous n'en citerons qu'un. La ballerine était, lorsque le duc de Reichstadt alla l'applaudir à l'opéra de la Cour, la maîtresse de Frédéric Gentz et le resta jusqu'à la mort de celui-ci. Or, Gentz, disposant de la police, pouvait tout savoir, et il n'était pas homme à se laisser tromper, même par un membre de la famille impériale.

Schönbrunn, le 20 juin 1845.

« Hier soir, nous avons été à la Josephstadt (1) où l'on donnait une représentation pour un des asiles de l'enfance qui sont sous la protection de l'Impératrice mère. Mlle Fanny Elssler y apparaissait pour la dernière fois comme mime et danseuse. Elle m'a fait pleurer dans le rôle de la Muette dans la charmante comédie de Yelson ; elle ne s'est jamais oubliée comme danseuse et je ne sais vraiment si on doit l'admirer plus comme comédienne ou comme danseuse, dans la danse basque avec M. Alexandre ou dans la tarentelle avec M. Carey. On dit qu'elle vient l'hiver à Parme où je crains qu'elle ne plaira pas, dansant et s'habillant décemment, ne sautant jamais et ne faisant ses délicieux pas qu'en rasant la terre.

« Avec ses quarante ans elle est encore une superbe femme... »

Faut-il maintenant tirer une conclusion ? Il nous semble que les documents que l'on vient de lire parlent assez par eux-mêmes pour qu'il ne soit besoin de les longuement commenter.

L'amour du fils de Napoléon pour sa mère est incontes-

(1) Théâtre de Vienne.

table, comme il est naturel. Il résista même à la dure épreuve de la découverte des enfants Montenuovo, ces témoins vivants de la trahison et de l'oubli. C'est à peine si, dans les dernières lettres de l'Aiglon, on peut constater un ton peut-être plus protocolaire, plus réservé malgré les termes toujours affectueux. L'abandon moral dans lequel le laissa sa mère le fit souffrir, mit sa très délicate sensibilité de cœur à dures épreuves, mais jamais il n'oublia ce qu'il lui devait. Jamais il n'oublia que son père avait aimé cette femme et il pensa que c'était de lui que devait venir le pardon, puisque, jusque sur son lit de mort, Napoléon lui-même s'était refusé à la condamner.

Quant à Marie-Louise, sa défense est contenue tout entière dans cette remarque, exacte en ce qui concerne ses contemporaines, qu'elle laissa échapper un jour devant M. de Vitrolles : « Nous autres, princesses, nous ne sommes pas élevées comme les autres femmes, dans les mêmes rapports, les mêmes sentiments de famille (1)... »

JEAN HANOTEAU.
BARON DE BOURGOING.

(A suivre.)

(1) *Mémoires* de Vitrolles, III, 506.

L'AMÉRIQUE A VOTÉ

LES ÉLECTIONS DE 1938

PRÉLUDES

L'éclatant soleil d'octobre, sec et scintillant, jetait sur la ville immense et sur l'Hudson ses derniers rayons pourpres, tandis que le navire entrait au port ; l'orchestre jouait dans le hall central ; la sirène hurlait à tue-tête, et la troupe des journalistes s'était jetée sur nous pour apprendre les catastrophes inédites qui pourraient le lendemain matin charmer et encourager le lecteur américain. Au passage, je saisis l'un d'entre eux, et comme il était haletant, j'eus le loisir de lui demander :

— Et vos élections ?

— Quelles élections ?

— Vos élections à vous, celles de novembre, qu'en dit-on ici ?

— Sais pas... fut la seule réponse de l'homme qui poursuivait une jolie femme, dont il espérait tirer l'aveu d'un divorce prochain, — et septième.

Je fus plus heureux avec mon chauffeur de taxi. Les conducteurs de New-York sont gens diserts et cosmopolites ; ils se font un devoir et un plaisir, à l'arrivée des navires, de mettre leurs clients au courant des dernières nouvelles locales, tout en s'enquérant auprès d'eux des événements importants qui auraient pu leur échapper. Mon chauffeur commença

par me faire sentir, avec douceur et force, combien il désapprouvait l'accord de Munich et combien il méprisait notre paix. Je lui demandai s'il aurait eu l'intention de venir se battre à nos côtés :

— Monsieur, me répliqua-t-il d'un ton poli, mais ferme, l'Amérique a mieux à faire que de battre les Allemands pour les Français tous les vingt ans. Les querelles de l'Europe ne nous intéressent pas ; ce que je vous en disais, c'était pour votre bien à vous. Moi, ça m'est égal.

Comme, après cette déclaration philosophique, il avait laissé régner sur sa voiture un silence un peu lourd, j'en profitai pour lui demander ce qu'il pensait des élections prochaines. Il fit la moue.

— Je n'ai pas grand chose à en dire ; elles n'intéressent guère les gens. On votera tout de même, par acquit de conscience.

— Précisément, ai-je repris en insistant, mais pour qui votera-t-on ?

Il était clair que cette question lui paraissait indiscrète :

— Roosevelt est un grand politicien, déclara-t-il pourtant, il est plus malin que tous les autres réunis. Chaque fois qu'ils ont cru le tenir, il a dupé ceux qui voulaient le duper. Vous verrez que ce sera pareil cette fois.

Puis, pour couper court à mon interrogatoire, il fit démarrer sa voiture d'un bond.

J'en voulais savoir davantage, et le lendemain matin, je descendis à Wall Street prier un ami, qui ne me cache rien de ses pensées et qui est bien garni de pensées, de me dire où l'on en était.

— Nulle part, me dit-il, cette campagne ne suscite d'intérêt ; elle languit. Comment voulez-vous qu'on mette du cœur à attaquer Roosevelt ? Depuis six ans qu'il a la chance pour lui, il fait ce qu'il veut. On est tellement découragé ici à Wall Street que plus d'un parmi les gros bonnets s'est rallié à lui, et que les autres ne trouvent même plus utile de se mettre en colère. A quoi bon lutter contre un homme qui a un sourire incassable, des milliards à dépenser, et l'art de deviner toujours exactement ce que réclame la sensibilité populaire ? Depuis mars on le jugeait en baisse ; les scrutins blancs, auxquels procèdent les journaux, de

mois en mois révélaient un courant hostile à sa politique. Mais votre crise européenne se produit ; il écrit ses deux grandes lettres et il rallie tout le monde derrière lui ! Il est plus populaire et plus fort qu'il n'a jamais été. Sans doute les républicains s'agitent ; ils ont trouvé comme candidat pour le poste de gouverneur de l'État de New-York, Thomas Dewey, un garçon tout à fait sympathique et fort bien vu des foules, car ses fonctions d'avocat général lui ont permis de se livrer à des croisades retentissantes contre les maîtres chanteurs et les apaches organisés. Si quelqu'un pouvait plaire au public, c'était lui ; mais on a eu tort de l'engager dans cette lutte sans issue. Il s'y cassera les reins, et l'on aura ainsi fait battre le seul candidat convenable qu'on avait sous la main. Non, ne me parlez pas de ces élections.

Mon ami était triste ; et, désireux de ne pas ajouter à son affliction, je parlai d'autre chose.

Comme je tenais à me renseigner, je me rendis chez le manager du jeune et brillant candidat républicain à la fonction de gouverneur de l'État de New-York. Il me reçut fort bien, avec une allégresse qui me fit plaisir. Pourtant il me parut qu'elle était professionnelle plutôt qu'intime.

— Dewey est un candidat magnifique, me dit-il. Il sait parler à la foule, et il a engagé une campagne sage en tous points ; il détourne l'électeur du parti démocrate, sans attaquer Roosevelt de front, ce qui serait folie. Par malheur, cet État-ci est fanatique de Roosevelt, et les démocrates ont une organisation superbe. Et puis leur candidat, le gouverneur et banquier Lehman, jouit de l'amitié de tous. On lui est reconnaissant d'être démocrate, d'être juif, d'être riche, d'être prudent, d'être ami de Roosevelt, et de ne pas suivre les fantaisies de Roosevelt. Que faire contre un tel homme ? Pourtant notre candidat plaît beaucoup, surtout aux femmes. Ah ! si l'on pouvait secouer la torpeur de l'électeur, attirer vraiment son attention ! Mais à ces élections intermédiaires qui ont lieu au milieu d'un mandat présidentiel, il est très difficile de faire sortir les bulletins de vote des poches.

Il soupirait. Comme je le savais homme de ressource, je le priai pourtant de me montrer ce qu'il faisait pour réveiller l'électeur ; il fut convenu que nous nous retrouverions le lendemain à huit heures à l'Opéra de Manhattan où le parti

républicain tenait une grande réunion dont le principal orateur était précisément M. Thomas Dewey, procureur général de l'arrondissement de New-York, candidat républicain au poste de gouverneur de l'État de New-York.

LA GRANDE PARADE

L'Opéra de Manhattan est situé au beau milieu du quartier le plus riche, le plus brillant et le plus bruyant de New-York, dans ces rues qui fourmillent de théâtres, de music-halls, de dancings et de cabarets à noms russes, dans ce méandre rutilant et ronflant qu'est la « ville moyenne » de New-York, entre la 40e et la 60e rue.

Quand nous entrâmes dans l'Opéra, le jeudi 3 novembre, à huit heures du soir, il était déjà bondé. Une foule bariolée remplissait l'orchestre, les loges, les balcons et jusqu'à la scène, transformée en estrade, surchargée de drapeaux et de guirlandes. Partout pendaient des banderoles aux couleurs américaines ; sur la balustrade des premières loges, une vaste bande d'étoffe tricolore servait de fond pour les portraits des principaux candidats républicains, avec leurs noms et qualités ; sur la balustrade des deuxièmes balcons, ornée de deux grands portraits de Dewey et d'une énorme inscription centrale : « Dewey Gouverneur », des bannières étaient attachées aux colonnes et çà et là pendaient des serpentins déroulés.

Le public était bizarre, mais jovial. Une nuée de vieilles dames semblaient être venues en groupe et brandissaient, outre le petit drapeau américain que l'on offrait à tout spectateur, des crécelles de métal, des binious, des grelots et de petits cornets, qui leur permettaient de faire des bruits divers, au sens peu défini, mais aux intentions nettement honorables et franchement républicaines. On voyait aussi des nègres, des hommes de tous âges et de toutes couleurs, des enfants, des jeunes gens, çà et là une personne élégante. Dans l'ensemble, les spectateurs étaient bien vêtus, et de bonne humeur. Ils faisaient beaucoup de tapage, ce qui est toujours bon signe dans la politique américaine.

La scène avait été garnie de chaises tournées face au public. Elles étaient réservées à l'aristocratie du parti républicain,

dames entre deux âges et millionnaires, vêtues d'étoffes sombres, couronnées de petits chapeaux de feutre modestes, belles juives miroitantes sous leurs bijoux neufs, négresses rutilantes et parées de rubans chatoyants, et tout un essaim de jeunes hommes affairés, préoccupés, tendus, qui couraient de la petite table du président établie sur le côté gauche de la scène à la tribune de l'orateur, sorte de chaire d'église qu'entouraient sept microphones de radio : deux à gauche, deux à droite, et trois par devant sous le nez même de l'orateur : « Mutual », « C. B. S. », « W. N. E. W. », « W. O. R. », et autres lettres cabalistiques ornaient ces microphones et rappelaient à chaque orateur, à chacune de ses paroles, qu'il se trouvait, par le soin de ces postes, en contact avec la foule immense, dense et diverse des États-Unis.

Sur cette arène, les paladins du parti républicain se succédèrent ; on vit tour à tour le candidat-lieutenant gouverneur, Frédéric H. Bontecou, Canadien français aux lèvres sèches, au visage fin ; le candidat-contrôleur des finances, Julius Rothstein, un bon gros israélite au regard velouté, à la bouche humide ; le candidat-avocat général, le colonel Mac Dermott, Écossais ; le candidat au Sénat, un Italien chauve, ardent et bruyant, Eduardo Corsi ; mais le plus fêté fut le Révérend Lorenzo King, ecclésiastique nègre, qui, sans tourner autour du pot, affirma que, tout en souhaitant la victoire de ses camarades républicains, il attachait une importance particulière au succès de deux d'entre eux : Thomas Dewey et Lorenzo King. Leur élection, proclama-t-il, portera un coup fatal aux préjugés raciaux qui règnent dans cette ville, et sera une apothéose pour la démocratie ; prions tous Dieu qu'il en soit ainsi ! conclut-il au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

Cependant il était clair que la foule attendait mieux. Les visages ne cessaient de se tourner du côté des portes où le remue-ménage des huissiers, placeurs, officiels et agents de police, se faisait de plus en plus bruyant. Par les portes sans cesse battantes, on entendait la rumeur de la rue, le klaxon des automobiles et le piétinement de la foule qui entourait l'Opéra. Sans mépriser aucun des plaisirs qu'on leur offrait, les spectateurs se préparaient à des émotions plus vives. Entre temps, ils continuaient leurs acclamations, leurs cris

divers, leurs gesticulations. Du haut du deuxième balcon, partaient, de temps en temps, de gros ballons, gonflés par quelque jeune homme au souffle énergique, et qui revêtaient alors la forme d'un dirigeable ou plutôt d'une grosse saucisse. Ces saucisses légères et luisantes, roses ou jaune pâle, glissaient doucement du deuxième au premier balcon, où elles se posaient un instant, puis un coup de coude les faisait rebondir et, gracieuses, sinueuses, elles atterrissaient à l'orchestre, sur les genoux ou dans le giron de quelque dame qui, gloussant, les accueillait d'une caresse. La foule applaudissait. Les voisins faisaient claquer leurs crécelles, résonner leurs cornets et flotter leurs drapeaux.

Tout à coup, le bruit de la grosse caisse éclata aux portes de l'Opéra. En un instant tout le monde fut debout et hurlant : « Vive Dewey, vive Dewey ! » Thomas E. Dewey, avocat général de l'arrondissement de New-York et candidat républicain pour le poste de gouverneur de cet État, faisait son entrée.

D'abord s'avançaient quelques agents qui déblayaient le passage ; derrière eux venait un orphéon en tenue militaire khaki avec la buffleterie jaune et chargé de deux gros trombones. Ce premier orchestre était suivi d'un second, bien plus joli et bien plus pittoresque : une vingtaine de jeunes négresses, revêtues d'uniformes du Premier Empire, culotte blanche, vaste redingote bleu clair à parements jaunes, haut shako bleu à large plume blanche sur le devant, faisaient leur entrée précédant immédiatement Thomas Dewey. En tête, l'une d'entre elles brandissait une grande canne à pomme d'or, et de temps en temps la jetait en l'air pour mieux exprimer son enthousiasme. L'orphéon Premier-Empire et l'orphéon khaki se déchaînèrent en même temps, chacun sur un air différent et de tous les coins de la salle partirent des hourras frénétiques, à l'instant où le candidat entrait.

Ce petit homme brun avait l'air d'un enfant sage qui arrive pour une distribution de prix.

Ses yeux brillants, sa moustache noire bien taillée, sa prestance juvénile et robuste, tout en lui attirait la sympathie. Du bout de son menton aigu au sommet de son front très haut, tout souriait en lui et il levait au-dessus de sa tête sa main tendue pour remercier les gens de leur amitié. Deux

agents de police l'escortaient ; ils avaient peine à empêcher qu'il ne fût écrasé par la foule qui, de toutes parts, refluait vers lui pour lui serrer la main, le saluer, le toucher. Du haut de l'estrade, le président agitait les bras et poussait des cris indistincts. Je ne compris pas d'abord quel en était l'objet, mais regardant les sept bouches de microphones qui buvaient toute cette clameur, je ne doutai point qu'il ne s'agît de faire déborder sur les États-Unis et surtout sur les électeurs de l'État aux écoutes, le flot de ce bruit, cette marée d'enthousiasme. Jadis, durant la Grande Guerre, on imprimait partout : « Taisez-vous, méfiez-vous, des oreilles vous écoutent ! » La devise de la politique américaine, en ce jour de fièvre, était au contraire : « Hurlez bien, criez fort, des oreilles vous écoutent ! » Et le public faisait de son mieux.

On installa le héros sur l'estrade. Encadré de ses sept microphones derrière lesquels il gesticulait, il apparaissait comme l'un de ces saints que les fresques du moyen âge représentent au milieu des instruments de leur martyre. A ses pieds s'étaient accroupies deux jeunes filles vêtues de salopettes bleues fermées sur la cuisse gauche par un *zipper* et de chemises blanches qui portaient sur le cœur une grosse plaque ronde avec ce simple mot : « Dewey ». Devant la scène, l'orchestre de jeunes négresses voltigeur-impérial s'était rangé et présentait au public la haie de ses plumets uniformes, l'agréable variété de ses visages, qui passaient du noir cirage au crème pâle. Les musiciens en khaki s'étaient modestement rangés sur la droite, où ils tenaient en réserve leurs gros trombones et leur zèle. Sur l'estrade, chacun avait repris sa chaise et, le visage tendu vers l'orateur, se préparait à l'enthousiasme. Dans la salle, le silence se rétablissait ; graduellement les divers coins bruyants se calmaient. Après l'élan de la réception, on se recueillait soit pour écouter avec plus de soin, soit pour réserver ses forces en vue de l'ovation finale. Chacun savait que ce discours était le sommet de la campagne électorale, et l'on se demandait avec curiosité ce qu'il serait.

Il fut adroit.

Il commença par quelques plaisanteries sur l'âpreté que ses adversaires mettaient à l'attaquer. Sans mentionner son nom, Dewey fit allusion au président Roosevelt qui venait

de prononcer un discours en faveur de Lehman : « On a dérangé même le *manager*. Vous savez qui je veux dire, mais vous le connaissez peut-être sous le nom du « grand distributeur des emplois ». Puis il révéla ses principes politiques, tels que l'expérience de la vie et des tribunaux les avaient implantés en lui : « Je place les droits de l'individu avant ceux de l'État dans notre République. L'homme vivait sur cette planète d'abord ; puis, bien plus tard, le gouvernement s'est organisé. Son importance grandit avec les besoins de l'homme, mais le gouvernement continue à être assujetti à ce devoir : satisfaire aux besoins du peuple ; il en est ainsi maintenant ; il en sera toujours ainsi ; le gouvernement est le serviteur du peuple. » Puis il montra comment le gouvernement manquait à son devoir, soit en attirant à lui tous les pouvoirs, comme dans les États totalitaires, soit en laissant exploiter ses prérogatives par des minorités organisées à cet effet, comme il arrive à bien des démocraties. D'une voix ferme et très haute, il dénonça le parti démocratique de l'État de New-York qui n'avait pas su se débarrasser de plusieurs de ses chefs, pourtant convaincus de corruption et marqués au fer rouge. Au nom du parti républicain, il promit une administration honnête, qui respecterait les droits des ouvriers, qui poursuivrait et pourchasserait partout criminels, maîtres chanteurs, exploiteurs et apaches syndiqués. Pour y parvenir, il fit appel à l'électeur et réclama le poste de gouverneur, qui seul lui permettrait d'élargir, de rendre efficaces et de pousser à bout cette chasse aux bandits. « Nous donnerons aux citoyens des chefs vigoureux et vigilants. Nous aborderons tous les problèmes de cet État avec un clair regard, une vision fraîche et une vigueur renouvelée. »

A ces mots, toute la salle était debout, et les cris fusaient de tous les coins du théâtre tandis que, sur l'estrade, le président, gesticulant, semblait les brasser comme un boulanger triture sa pâte... Nègres, soldats, négresses, politiciens, vieilles dames et jeunes hommes étaient unis en un seul hurlement, long et indistinct, haut et sans cesse renouvelé, qui ne s'éteignit qu'au moment où ils furent hors d'haleine. Alors les bras du président retombèrent à ses côtés, les orchestres firent entendre leurs rugissements, la salle se vida lentement, et l'on ôta les microphones.

Le parti républicain venait de jouer son atout. Sans doute, il y avait eu avant cette réunion d'autres meetings, et il y en eut bien d'autres après. Mais, ce jour-là, dans cette atmosphère bariolée, parmi ces clameurs et ces refrains, l'opposition fit son plus grand effort pour lancer un chef capable de succéder à Franklin Roosevelt, et pour capter l'attention du pays, fixée depuis six ans sur le ténor incomparable de la Maison blanche.

Tandis que la foule s'écoulait dans la rue, les gens se demandaient les uns aux autres : « A-t-on réussi ? — Je ne sais pas, répondit une vieille dame ; pour le dire, il faudrait avoir entendu ce discours à la radio. »

L'ART DE « BOURRER LES CRANES »

Jadis une campagne électorale américaine était une entreprise pleine de pittoresque et d'aventure, les retraites aux flambeaux y succédaient aux réunions sur les places publiques; à tous les carrefours des orateurs s'évertuaient, montés sur des caisses à savon, et, à travers les principales artères des villes, petites ou grandes, battaient aux vents des banderoles, des pancartes et des bannières portant les noms des candidats, leurs devises et leurs visages. Chacun affublait sa boutonnière d'un ruban avec le nom et aux couleurs dudit candidat. La polémique dans les journaux faisait rage, soutenue par les discours dans les rues, les cortèges de toute sorte et les appels de tous genres.

Tout cela est du passé. Sans doute, çà et là, on aperçoit encore une bande de toile en travers d'une rue, on rencontre des fidèles avec leurs boutonnières bien garnies ; à Chicago, on a encore promené par les boulevards un éléphant, symbole et porte-bonheur du parti républicain ; à Wall Street, à New-York, vers l'heure de midi, quand tous les employés sortent des banques pour déjeuner, on a vu un tracteur rouge et blanc tirant une remorque aux mêmes couleurs, qui contenait une dame orateur, s'installer au principal carrefour et, grâce à des haut-parleurs, inonder toutes les rues voisines de son éloquence nasillarde, libérale et insistante. Mais ce ne sont là que des survivances ; la radio a pris la place de tout cela, elle règne en maîtresse sur les campagnes

électorales aux États-Unis, elle assiège inlassablement les intelligences et elle emplit de sa présence constante le vide que contient tout être humain.

La dame élégante rentre chez elle fatiguée d'une longue journée de courses, de thés et de cocktails. Sa chambre toute blanche, aux fauteuils de cuir blanc, aux murs peints à la chaux et grumeleux, son tapis blanc et ses bibelots de verre ou de porcelaine blanche lui offrent un premier apaisement. Elle s'étend sur un canapé de soie blanche aux capitons moelleux ; elle ferme les yeux, mais dans sa tête tous les mots, tous les souvenirs, tous les désirs et tous les espoirs de désirs font une sarabande si bruyante au milieu du silence qu'elle ne peut plus le supporter ; sa main blanche caresse une manette qu'elle pousse enfin, et dans la pâleur sèche de la pièce pénètre, gluante et pacifiante, cette pâte sonore : la radio. L'auditrice n'a plus besoin de penser ; il ne lui est plus possible de regretter ou de craindre ; l'Amérique lui tient compagnie. Cette torpeur que l'on appelle l'opinion publique est avec elle et en elle. Tout ce qu'elle demande à sa radio, c'est d'être continue et moelleuse. Or, la radio politique, plus que toute autre, possède ces deux caractères. Il faut aux orateurs qui veulent séduire les foules cette qualité d'onction que Franklin Delano Roosevelt possède à un si haut point. Comment se défier d'un homme qui vous berce si bien ?

On vient de dîner, et les jeunes gens ont mis en marche le phonographe pour danser. Le club est plein d'adolescents, filles et garçons, qui s'agitent et se secouent dans la salle à manger débarrassée de ses tables ; dans les autres pièces, un remue-ménage de parents, d'amis, de visiteurs et de journalistes agite son onde inconstante. Dans un coin, cependant, quelques hommes sérieux se sont mis au bridge. Ils parlent peu et ils battent leurs cartes avec conscience. La clameur qui parvient jusqu'à eux leur tient chaud sans les gêner. Cependant, l'un d'entre eux s'approche d'un vaste meuble de cerisier qui ressemble à une console gothique construite par un ouvrier japonais, et, tripotant deux ou trois leviers, il répand sur la table de bridge un bruit nouveau : une voix qui lourdement débite des chiffres, des statistiques, et parle de diagrammes. En se rasseyant, il dit à ses camarades : « Il faut tout de même suivre la campagne électorale ; je n'ai

pas encore eu le temps d'aller à une seule réunion. On va écouter Dewey, tout en jouant ; s'il nous embête, on peut toujours l'arrêter. — Oui, lui disent les autres, mais règle ça pour qu'il ne nous gêne pas... » ; en sorte qu'il donne un dernier coup de pouce pour permettre à la voix de l'orateur de surnager tout juste au-dessus de la mer de sons bigarrés et tumultueux qui emplissent la pièce.

Ils ne sont pas riches, et, après une longue journée de travail, ils vont se coucher. Leurs deux lits jumeaux, ouverts et prêts pour la nuit, ont une apparence bucolique et modeste. Dans le calme de la pièce aux objets familiers, ils se dévêtent rapidement, puis ils éteignent la lumière et ils se mettent à causer à voix basse ; leur vie n'est pas facile, les affaires ne sont pas bonnes, le bilan n'est pas encourageant. Leurs paroles se font plus rares, mais leurs soucis se font plus lourds et plus perçants. Alors, rejetant ses couvertures, il se lève et s'approche de la commode, il met en branle la radio. « Que veux-tu ? demande-t-il à sa femme. Du jazz ou un discours politique ? Lehman parle ce soir à Syracuse. — Oh ! pas de jazz, répond-elle, on ne pourrait pas dormir. Prends Lehman, mais ne le mets pas trop haut. » Et, tandis qu'il rentre dans son lit, on entend la voix énorme et confidentielle du gouverneur de l'État de New-York décrivant ses efforts pour servir la démocratie, assurer la liberté, étendre l'égalité et faire régner la fraternité ; bientôt ils dorment, et leurs ronflements couvrent la parole de M. Lehman qui ne semble plus alors qu'un refrain comme en chantent les nourrices pour engourdir les enfants sages.

L'autobus est lancé à toute vitesse à travers la plaine. Dehors, la nuit est tombée, et l'on perçoit seulement çà et là la rapide pâleur d'une maison aux rideaux entre-clos, le brusque éclair d'un phare que l'on croise ; à l'intérieur du *bus*, les vingt passagers baignent dans la pénombre, car le conducteur, pour mieux voir sa route, a coupé la lumière, ne laissant que deux veilleuses. Soudain, d'un geste brusque, il ajuste au-dessus de sa tête un petit coffre fixé au plafond de la voiture, et bientôt se répand dans l'air la chanson plaintive et persuasive d'un candidat nègre aux élections dans l'Illinois, la voix revêche et impérieuse d'un politicien de la Nouvelle Angleterre, qui s'indigne contre la mauvaise

administration du gouverneur sortant ; parmi les cahots, les tournants, les secousses, les voyageurs reposent sur ce coussin de clameurs lointaines, d'opinions assourdies et de colères ouatées.

L'agent de change est encore à son bureau ; il fait ses comptes, il sonne sa secrétaire : « Jane, lui dit-il, je vais rester un peu tard à travailler : apportez-moi un sandwich, un verre de lait et deux radios ; vous m'en fixerez une à droite pour que j'aie le discours de Roosevelt, et l'autre à gauche pour que j'aie le discours de Hoover. » Puis il se remet à sa tâche, tandis qu'elle installe les deux ruches de bruit sur les deux côtés de son vaste bureau. De temps en temps, il interrompt son travail pour écouter avec plus de soin. Puis, il avale une gorgée de lait.

Ainsi, d'un bout à l'autre des États-Unis, dans les maisons, dans les hôtels, dans les wagons de chemin de fer, dans les taxis, dans les bars et dans les cliniques, dans les bureaux et dans les salons, du matin jusqu'au soir et du soir jusqu'au matin, hommes, femmes et enfants ne se lassent pas de leur radio. Peut-on dire qu'ils écoutent ? Cet état de passivité complète et d'indistincte réceptivité leur permet d'entendre sans écouter, de suivre sans prêter l'oreille et d'assimiler sans digérer ; ils enregistrent un poids qui pèse sur eux plutôt qu'ils ne jugent les qualités des divers concurrents et la valeur de leur cause.

La radio n'est point une force intellectuelle, mais une force physique ; on le sent bien aux États-Unis où le pays est couvert de plusieurs immenses réseaux, possédant 733 stations, et fournissant de la pâture, dit-on, à près de 20 millions de foyers. Ces compagnies obtiennent leur privilège de l'État fédéral et sont soumises à la juridiction d'une Commission qui siège à Washington (*Federal Communications Commission*). Sans doute, jouissent-ils d'une liberté intellectuelle et politique complète, en théorie, mais on imagine tout ce que ce problème des autorisations à obtenir et à conserver implique de souplesse et d'obligeance, pour dire le moins, de la part des concessionnaires vis-à-vis de l'État fédéral. Il ne faut donc point s'étonner si, dans des élections telles que celles-ci, le parti au pouvoir est toujours mieux servi que l'opposition. L'un des faits les plus symptomatiques est que

le Président, quand il lui plaît, peut parler sans bourse délier et sans coûter un sou à son parti, tandis que les compagnies de radio font payer fort cher les candidats : environ 1 000 dollars l'heure pour une émission restreinte à la ville de New-York et 2 500 dollars l'heure pour une émission destinée à l'État de New-York. Les émissions nationales sont encore bien plus coûteuses.

Dans ce tournoi, le Président possède des avantages considérables ; outre sa grande habileté politique et sa connaissance de la psychologie nationale, il est doué d'une voix riche, chaude, puissante et douce qui persuade, qui séduit, qui domine. C'est un des meilleurs organes du nouveau monde ; et il sait en user admirablement. L'atmosphère qu'il réussit à créer pour chacun de ses petits discours, cette intimité à la fois chaleureuse et recueillie, lui permet de pénétrer plus loin que tout autre dans la confiance de son peuple. Toutefois, cette année, il avait affaire à forte partie. Les républicains avaient trouvé en la personne de Thomas E. Dewey un champion d'un mérite éminent. Non que Dewey possède les qualités mélodieuses et émouvantes de Roosevelt ; il y a dans sa diction à la radio quelque chose de rude et de brusque, mais sa voix est bonne, pleine, sonore, riche. Il fut jadis un chanteur, et il étudia la musique ; il chanta dans un chœur rituel d'une des synagogues new-yorkaises. Même quand il ne cherche pas à plaire, et quand il ne plaît pas, même quand il irrite les intellectuels et quand il agace les journalistes, ce qui n'est pas rare, l'homme moyen et la femme ordinaire trouvent dans sa diction cette attirante virilité, cette maladresse juvénile qui plaît.

Il sut en user ; sa campagne fut une combinaison savante d'audace personnelle et de prudence collective ; jamais il ne se risqua à attaquer le programme de Roosevelt, jamais il ne prit à partie ni la politique de « New Deal », ni les idées philosophiques avancées par l'équipe de Washington. Il se contenta de montrer combien cette équipe avait eu peu de scrupule, peu d'ordre, peu de succès pratique. Il cribla son opposant, Lehman, de critiques de détail précises et lancinantes, auxquelles le vétéran banquier et homme d'État, entouré de l'estime générale, ne s'attendait pas ; il profita de la surprise et parvint à s'imposer à l'attention des masses.

Il savait bien que c'était là faire une campagne « par la bande », et qu'au fond, il réussirait dans le cas seul où ses propos correspondraient à un sentiment plus profond d'éloignement à l'égard de Roosevelt. Mais il devinait aussi qu'il ne fallait point exprimer ce sentiment, si l'on voulait en profiter. Il n'ignorait pas non plus que M. Lehman, israélite, rallierait autour de lui la masse des juifs, si importante à New-York ; il pouvait compter de son côté que les Irlandais, les Italiens, les Polonais, etc., irrités contre les juifs et jaloux d'eux, préféreraient l'Anglo-Saxon au sémite. Pourtant, il ne se permit jamais d'exploiter ce sentiment en public ; il eut même le scrupule, et prit la précaution, de mettre en garde ses électeurs contre les préjugés ethniques. Nul ne s'y méprit. La radio avec sa lourdeur, ses silences, ses restrictions nécessaires, et l'obligation où se trouvent tous les orateurs de suivre point par point le texte écrit qu'ils ont devant eux, facilite tous ces sous-entendus et toutes ces allusions. Si elle représente la dégradation ultime de l'art de la musique, elle représente l'apothéose la plus sublime de la science de l'hypocrisie.

D'où sa puissance ; elle domine les hommes, par le pouvoir qu'ont les sons sur les sentiments.

Toutefois, la radio ne frappe pas les yeux. Pour y suppléer, les Américains ont inventé et pratiquent les *straw votes*, ou scrutins expérimentaux. Organisés par les journaux, les revues, certains clubs ou instituts, ils ne cessent de poser à la nation des questions diverses et multiples. Les journaux et revues qui réussissent le mieux, et qui veulent garder la faveur du public, envoient des rédacteurs spécialistes, qui, de maison en maison, demandent à leurs abonnés ou à leurs lecteurs quelles sont les pages, les colonnes, les rubriques qu'ils préfèrent, celles qu'ils lisent, celles qu'ils négligent. Ils compilent tous ces renseignements et préparent des statistiques régulières pour la direction du journal qui sait ainsi de mois en mois, de jour en jour, la faveur dont jouit sa feuille dans le public.

Ils appliquent des procédés analogues à sonder l'opinion politique sur les grandes questions courantes et en particulier sur les élections. Dès le début des campagnes électorales, ils font voter leurs lecteurs. Une revue s'était même spécialisée

dans cet art : le *Literary Digest*. Lors de la campagne de 1936, son scrutin fut suivi avec passion, car, jour par jour, à mesure qu'il recevait des réponses, il publiait ses statistiques, et celles-ci montraient pour M. Landon, pour les républicains et contre M. Roosevelt, une majorité qui ne laissait pas d'impressionner les âmes naïves et de déconcerter les politiciens, portés à penser au contraire que M. Roosevelt avait l'avantage sur son concurrent. Au jour critique, les politiciens se trouvèrent avoir eu raison et le *Literary Digest*, disqualifié, mourut de cet échec. Il avait eu le tort, semble-t-il, de consulter ses lecteurs par la poste ; il avait fait son enquête dans des milieux trop hauts et qui reflétaient l'attitude de la haute bourgeoisie, non celle du pays entier. Il avait mal joué le jeu. On ne le lui pardonna pas. Depuis on a perfectionné la méthode, car les Américains aiment trop ce plaisir ; il a pris trop d'importance dans leur vie pour qu'ils y renoncent. Il est trop lucratif pour que les journaux le négligent. Un tel scrutin expérimental est en effet pour le journal une merveilleuse publicité ; on se précipite chaque matin sur son quotidien pour voir les pronostics. L'Américain, qui a le goût passionné de l'avenir, se délecte ainsi à colorer son présent des teintes du lendemain. Puis, chaque parti politique espère que son candidat tirera profit de ce mirage statistique. En effet, les chefs des partis savent que le plus grand nombre des électeurs, sans avoir d'idées très nettes sur les problèmes discutés, est très soucieux de se trouver du côté qui vaincra.

En cette année 1938, trois grands scrutins blancs avaient été organisés, l'un par le journal le *Daily News* (de New-York), l'autre par Crossley, dans le *Daily Mirror* (également de New-York), et le troisième par l'Institut d'Opinion publique, dirigé par le docteur Gallup, qui se pique de pousser son art de la consultation para-électorale jusqu'aux plus extrêmes raffinements de la critique et de l'exactitude ; il se vante de pouvoir discerner d'avance les nuances de l'opinion américaine avec une précision telle que sa marge d'erreur est inférieure à un centième. Tous trois se mirent au travail avec entrain et précaution. Durant le mois d'octobre, on vit avec surprise un afflux de votes républicains. Sans doute, pour l'élection qui fixait tous les yeux, celle de l'État de New-

York, les démocrates gardaient la majorité, mais à mesure que passaient les jours, leur marge diminuait. Le *Daily News* et M. Gallup étaient sur ce point d'accord. Quelques jours avant la fin de la campagne, le *Daily News* publia même une statistique qui donnait une légère majorité à Dewey sur Lehman (51 contre 49 pour 100). Gallup suivait de près ; quelques dizièmes de centième séparaient les deux candidats, et chaque matin les chefs républicains, les chefs démocrates et les candidats, sans compter la foule des lecteurs, ouvraient en palpitant leur journal pour voir où en était cette course si ardente. A la veille du scrutin, M. Gallup prédisait pour Dewey 49, 8 des votes, et pour Lehman, 50,2 ; tandis que le *Daily News* présageait une majorite de 100 000 voix pour le candidat républicain et que le *Mirror* lui attribuait 51,8 pour 100 des bulletins émis.

Dans leurs déclarations officielles, les chefs républicains affirmaient être sûrs du succès. En même temps, les chefs démocrates proclamaient que cette fois, comme les précédentes, ils ne doutaient pas des électeurs. Mais la confiance hésitante des premiers se raccrochait fiévreusement aux scrutins blancs que l'assurance inquiète des autres considérait avec trouble.

Si l'on avait pu les saisir à un moment d'entière sincérité, on eût sans doute constaté que les uns et les autres estimaient probable un léger gain au profit des républicains, qui paraissaient en mesure d'enlever de cinq à huit sièges de gouverneurs d'État, cinq ou six places de sénateurs fédéraux et une cinquantaine de mandats de députés. Mais nul n'ignorait que le résultat dépendait d'impondérables et de circonstances fortuites : une gaffe faite à la radio par quelqu'un des candidats influents, le vent qui soufflerait ce jour-là. La pluie et les tempêtes pouvaient être fatales aux candidats républicains qui comptaient sur les voix des paysans, peu disposés à se déranger par le mauvais temps, tandis que les populations urbaines, en majorité démocratiques, ne manqueraient pas d'aller voter en tous cas. Les yeux fixés sur le baromètre et accroupis à côté de leur radio, les grands chefs attendaient.

LE JOUR FATAL

Le 8 novembre 1938, à huit heures du matin, les États-Unis commencèrent à voter.

Dans le Sud, le ciel était clair et serein ; une brise fraîche soufflait à travers les grandes plaines du Mississipi, et le thermomètre était tombé rapidement durant la nuit. Dans le Centre, le temps était indécis, et, vers le Nord, l'hiver s'annonçait avec des bourrasques et des frimas. Les villes étaient calmes ; réunis dès le matin auprès de l'énorme machine à voter dont sont pourvues les sections de vote aux États-Unis, les scrutateurs et les surveillants attendaient leurs clients, dont le défilé régulier, monotone et sans incident, était ponctué par les claquements de la machine à mesure que chaque citoyen souverain appuyait sur la manette-à-faire-un-gouverneur, ou sur celle qui créait un sénateur. A New-York, après quelques éclaircies dans la matinée, il se mit à pleuvoir vers onze heures, et tout l'après-midi des ondées tombèrent. Dans le nord de l'État et en Nouvelle-Angleterre, il y eut, çà et là, un peu de neige.

Au Kentucky, où vit une population pure et sincère, deux familles, qui avaient négligé de régler auparavant une ancienne querelle, se massacrèrent autour d'une section de vote ; il y eut quatre ou cinq morts, et l'on dut fermer le local ; mais cela tenait plutôt à des traditions et principes locaux qu'à l'ardeur de leurs convictions politiques. Au Texas, sur six millions de population, il y eut sensiblement moins de 100 000 électeurs soucieux de voter, car il n'était point possible que le candidat démocrate fût battu. On aimera donc mieux jouer au golf ou aller au bureau plutôt que de visiter l'urne. Dans l'ensemble du pays, le peuple-roi accomplit sa fonction souveraine avec la sérénité et la dignité qui convient aux gestes importants.

A partir de sept heures du soir, les éditions des quotidiens commencèrent à donner des indications. Mais on ne vit plus comme autrefois ces vastes foules s'assembler devant les journaux, attendant que, sur les transparents installés à cet usage, les chiffres des scrutins fussent projetés à mesure qu'ils arrivaient, mêlés de temps à autre aux caricatures des prin-

cipaux candidats vainqueurs ou vaincus. Cela se faisait jadis, de San Francisco à New-York et de Chicago à la Nouvelle Orléans, partout où était installé un journal vivant et bien organisé. Mais la radio a mis fin à ces pratiques. C'était une grande réjouissance ; les passants s'arrêtaient, bloquant les rues ; ils chantaient, sifflaient ou applaudissaient selon les passions du moment et les résultats de la minute. Jusqu'à deux ou trois heures du matin, la ville était secouée de spasmes joyeux ou furieux, qui se propageaient comme des vagues, de ces quartiers généraux de l'émotion populaire jusqu'aux plus lointains faubourgs.

Je vis encore ce spectacle à Buffalo, en 1932. En 1938, New-York lui-même était paisible et comme vide. Autour du *New-York Times*, au coin de Broadway et de la 42e rue, une foule considérable faisait les cent pas, plus par habitude que pour aucune raison particulière. Elle cherchait à s'amuser plutôt qu'à savoir et ses convictions politiques étaient aussi grises que ce soir pluvieux d'automne. Tous les fervents étaient chez eux au coin de leur feu, l'oreille collée à leur radio. Elle leur annonçait confidentiellement ou bruyamment les derniers résultats. Sûre de sa suprématie, la radio avait changé ses méthodes. En 1936 encore, elle se contentait de bombarder ses auditeurs de petits cris successifs pour leur annoncer qu'un candidat démocrate en Californie avait 2 235 voix contre 2 245 au candidat républicain, à huit heures du soir, avec un centième des bulletins de vote recensés ; puis que dans le Vermont, selon les indications des premiers dépouillements, le gouverneur sortant, républicain, avait 5 000 voix de majorité sur son concurrent démocrate. On sautait ainsi d'un bout à l'autre du territoire, sans rien savoir de précis ni de définitif, jusque vers une heure ou deux heures du matin, quand les divers candidats, selon une coutume chère au Nouveau Monde, se faisaient les uns aux autres la politesse de reconnaître la victoire du plus heureux et de lui envoyer leur compliment. Durant les six premières heures, on naviguait submergé par ce flot de nouvelles confuses et mal digérées où seuls, de temps en temps, émergeaient comme des bouées lumineuses les commentaires de quelque spécialiste ou de quelque chef de parti proclamant que l'on discernait dès maintenant une orientation précise.

En 1938, la radio avait organisé son travail, et, dès sept heures du soir, elle donnait des comptes rendus systématiques. Cette tâche est d'autant plus difficile que le vaste continent de l'Amérique comporte, entre New-York et San Francisco, quatre heures différentes, celle de l'Est, celle de Chicago et du Centre, en retard de soixante minutes sur New-York, celle des Montagnes Rocheuses, en retard de soixante minutes sur Chicago, et celle de la côte Ouest en retard de soixante minutes sur les Rocheuses, et de cent quatre-vingts minutes sur New-York. Par ailleurs, des États tels que la Californie, le Texas et New-York sont si vastes, le nombre de leurs électeurs est si considérable que le dépouillement prend plusieurs jours. A la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, il fallait plusieurs semaines avant que les résultats d'une élection présidentielle fussent complets et certains. Ils faut encore une dizaine de jours pour que tous les chiffres soient réunis et ces dix jours sont suivis de deux ou trois semaines de discussions, vérifications ; parfois même, à la requête d'un candidat, on procède à la revision générale d'un scrutin.

Au reste, ces scrutins sont d'une ampleur et d'une complexité dont il est difficile de se faire une idée en Europe : même dans les années intermédiaires, quand la présidence n'est point en jeu, un tiers du Sénat et toute la Chambre des représentants doit se présenter devant les électeurs. Les gouverneurs des États, pour la plupart, sont choisis tous les deux ans, ainsi que leurs deux Chambres, leurs juges, leurs shérifs, leurs contrôleurs des finances, etc... ; et des questions nombreuses, diverses, bizarres, sont posées à l'électeur sous forme de referendum.

En 1938, l'Arkansas demandait à ses citoyens s'il fallait exempter d'impôts les industries nouvelles qui viendraient s'établir dans l'État.

La Californie voulait savoir si ses gens approuvaient une pension de trente dollars par semaine attribuée à toute personne qui aurait atteint l'âge de cinquante ans, et l'interdiction de toute mesure tendant à limiter le droit de grève. Elle se préoccupait aussi de la vivisection, qui soulève une grande indignation parmi les vieilles dames du jeune État. Enfin, elle suggérait l'établissement d'une taxe

unique pour remplacer toutes les taxes sur les ventes.

Le Maryland penchait à autoriser les loteries, les représentations cinématographiques du dimanche dans la ville d'Annapolis, à créer un impôt sur le revenu et à exiger quarante-huit heures de délai des jeunes fiancés trop pressés avant de leur octroyer leur permis de mariage.

Le Massachusetts songeait à laisser les communes décider par elles-mêmes du pari mutuel pour les courses de chevaux et de lévriers, ainsi que de la vente des boissons fortes. Il se demandait s'il tolérerait dans la ville de Cambridge l'installation d'un « manager de ville », sorte de dictateur à terme, chargé de relever les finances d'une cité.

Le Mississipi proposait d'avancer l'âge de la pension pour les vieillards de soixante-dix à soixante-cinq ans.

Le Nevada, sauvage et montagneux, suggérait d'offrir une prime de 25 000 dollars pour quiconque tuerait un loup de montagne et un chat sauvage, mais il songeait aussi à autoriser les appareils à sous, afin de subvenir aux besoins des écoles dont les finances étaient en mauvais état.

New-York souhaitait d'interdire la représentation proportionnelle, car ce scrutin est en mauvaise odeur aux États-Unis ; l'on y voit un affaiblissement de la démocratie et l'un des moyens d'accès du fascisme.

L'Oklahoma voulait lui aussi, si son peuple souverain y consentait, autoriser les appareils à sous ; et emprunter de l'argent pour l'aménagement industriel de l'État.

L'Orégon était hostile aux machines à sous, mais n'osait les proscrire sans l'approbation de ses électeurs auxquels il demandait, par ailleurs, d'autoriser les loteries. Cet État lointain et audacieux songeait à imposer un examen médical préliminaire avant d'octroyer les permis de mariage. Il était disposé à faire voter un ban contre toute loi qui limiterait le droit de grève. Enfin il voulait donner à ses sénateurs et députés, au Congrès de Washington, des instructions pour qu'ils provoquent une convention nationale destinée à préparer un amendement à la constitution fédérale et à assurer 200 dollars par mois à tous les vieillards des États-Unis.

Le Texas, soucieux de se moderniser et de prouver sa largeur d'esprit, demandait l'abrogation d'un ancien règlement par lequel nul ne pouvait accéder aux fonctions

publiques, sans avoir juré que jamais il ne s'était battu en duel.

L'Illinois, où la population allemande est fort nombreuse, suggérait à ses électeurs de notifier à leurs représentants à Washington, sénateurs et députés, qu'ils exigeaient un plébiscite populaire avant toute déclaration de guerre...

Enfin, l'État de Washington voulait lui aussi préserver pour tous ses ouvriers le droit de grève total, intact, et intangible.

On imagine tout ce que ces suggestions, vœux et amendements représentent de manettes à pousser, de boutons à tourner, et même d'opinions à formuler.

Ce travail était rendu encore plus difficile par l'extrême discrétion des partis, désireux à la fois de se faire la guerre, et d'éviter les positions trop nettes. Les républicains voulaient défaire M. Roosevelt, sans l'attaquer de front ; ils tenaient à ruiner sa politique libérale-radicale, le fameux *New Deal*, sans cependant passer pour des réactionnaires ni se compromettre dans une politique originale. Ils voulaient rallier à eux les conservateurs et éviter de soulever contre eux les libéraux, les radicaux eux-mêmes. De leur côté, les démocrates, quelque fiers qu'ils fussent des transformations sociales dont ils avaient été les initiateurs aux États-Unis, se préoccupaient de ne point passer pour des révolutionnaires et de ne point effrayer les bourgeois.

Le Centre des États-Unis présentait un spectacle curieux. D'anciens éléments républicains, fidèles à ce parti depuis 1860, s'en étaient détachés à partir de 1912 et, depuis une dizaine d'années, faisaient une politique personnelle ; le chef de ce groupe, le jeune et brillant gouverneur La Follette, de l'État de Wisconsin, avait même eu, l'an dernier, l'idée de créer un parti. Pour la première fois, en 1938, les électeurs allaient être appelés à manifester leurs sentiments sur cette innovation. A un moment où le parti républicain et le parti démocrate, profondément divisés par des rivalités intérieures et le conflit entre radicaux et conservateurs, donnaient des signes de sénilité, ce pouvait être là un élément nouveau, un puissant levier dans la vie politique des États-Unis. Le programme de ce troisième parti, tel que M. La Follette l'avait exprimé, était du reste de nature à plaire aux esprits

audacieux, réalistes et adroits : il mêlait les formules démocratiques de liberté aux devises « fascistes » d'autorité, le syndicalisme au capitalisme, et il apparaissait comme pourvu d'une juvénile sagesse.

Chacun attendait donc avec impatience les premiers résultats.

Vers sept heures du soir, un frisson d'émoi parcourut le pays. Dewey, le candidat républicain, avait une légère avance sur Lehman, le candidat démocrate et, de huit heures à dix heures du soir, la course fut égale entre les deux hommes. Elle ne se déclara pour Lehman que tard dans la soirée. A une heure du matin, Dewey avouait son échec, fort honorable du reste, puisque sur quatre millions et demi de bulletins émis, il ne perdait que par 67 506 voix. La plupart de ses amis n'avaient osé espérer une défaite aussi proche du triomphe. Les républicains seraient-ils en reprise ?

Les chiffres le prouvèrent rapidement. Sur 434 sièges, à la Chambre des représentants, 171 allèrent aux républicains et 263 aux démocrates. Sur 96 sénateurs, les démocrates en eurent 69, les républicains 23. Les républicains gagnèrent huit sièges au Sénat, quatre-vingt-trois à la Chambre des représentants, et onze postes de gouverneur. Fait unique : tous les députés sortants du parti républicain furent réélus. Dans les Sénats locaux et dans les Chambres des députés provinciales, ils rentrèrent en masse. Plus de 4 millions de suffrages s'étaient déplacés à leur bénéfice depuis 1936. Sans doute, ils ne reconquéraient point d'emblée la majorité au Congrès ou dans le pays sur les démocrates, mais, pour la première fois depuis six ans, ils connaissaient un succès véritable ; pour la première fois, ils récupéraient des fonctions nombreuses et lucratives. Pour la première fois, ils pouvaient répondre à la question anxieuse qu'ils se posaient depuis dix ans : « Le parti survivra-t-il ? — Oui. »

Si leurs succès sur les démocrates furent nombreux et significatifs, leur victoire sur le nouveau parti, les travaillistes et les indépendants, fut foudroyante. Ces petits partis perdirent deux gouverneurs d'État sur deux, et neuf députés sur douze. Les progressistes étaient éliminés de la lutte présidentielle de 1940.

Les victoires des républicains furent particulièrement

brillantes dans certains États industriels, jadis républicains, où M. Roosevelt avait su conquérir la faveur des ouvriers : Pennsylvanie, Massachusetts, Ohio. Les plus optimistes des républicains n'avaient osé prédire un tel retournement. Les résultats de la grande plaine centrale ne furent pas moins impressionnants. Ce retour au bercail des États agricoles, si longtemps fidèles aux républicains, et ensuite si irrités contre eux, était mieux qu'un accident : on y devait voir un présage, car ils ont toujours été considérés comme le balancier du pouvoir aux États-Unis.

A mesure que passaient les heures, les résultats se faisaient plus précis et plus énormes. Pour la première fois, la fortune se détournait de Franklin D. Roosevelt.

CONCLUSION EN FORME DE DISCUSSIONS

Mais que voulait dire cet accès d'humeur politique ? Quelque gros que soient les chiffres, ils sont muets. Comment fallait-il les interpréter ? D'un bout à l'autre du pays, chacun se posa la question, et chacun la résolut à sa façon.

Dans le wagon qui m'emportait à travers la plaine du Mississipi, ce soir-là, tandis que l'employé nègre faisait nos lits, nous étions une demi-douzaine réunis à fumer, assis sur les banquettes rembourrées du lavabo-salle d'attente du wagon Pullman : un commis-voyageur de la Nouvelle Angleterre, qui plaçait dans le Centre des États-Unis des matières colorantes, un fermier de l'Ohio qui vendait mal ses cochons, un maître d'école du Sud, un médecin de Saint-Louis, et deux employés d'une agence de terrains de Californie. Ils eurent vite fait de lier connaissance et de tenir conseil sur les élections de la veille. Le fermier n'y trouvait nul mystère : Il était temps de faire sentir à ces messieurs de Washington qu'avec tous leurs beaux projets, leurs règlements et leur paperasserie ils n'ont pas fait monter la valeur de nos produits. On en a assez de ces bavardages, et, bien que j'aie voté démocrate, je suis content que les républicains aient balayé tout ce monde-là dans notre État.

— C'est tout de même curieux, repartit le commis-voyageur, que Roosevelt, si populaire, car, quoi qu'on dise, il continue à l'être un peu partout, même dans notre Nouvelle

Angleterre, ait subi un échec aussi net. Je sais bien : il est mal entouré et les gens finissent par se lasser d'un Cabinet aussi médiocre. Tant qu'il est à Washington, ça va bien ; mais, quand il pêche à la ligne, il n'y a plus à Washington un seul homme capable de donner des ordres. Ça se sait.

— Je crois, reprit à son tour l'un des employés, qui avait une belle cravate jaune à pois vert clair, qu'il a eu tort de tant se mêler à la politique de son parti. Il a voulu le « purger » depuis le commencement de l'année. Ça ne réussit jamais, ce genre d'opérations. Les purgés sont furieux, les non-purgés sont inquiets, et toute la machine est désorganisée. Il est pourtant malin ; pourquoi a-t-il fait cela ?

— Ne sois pas un enfant, Bill, lui rétorqua son camarade, qui, lui, portait avec un complet beige une cravate grise ornée de losanges d'argent ; tu sais bien qu'un homme, après six ans de Maison blanche et de pouvoir, n'y voit plus clair. Il a beau être intelligent, rusé, prudent, il fait des gaffes.

— Même s'il n'en faisait pas, insinue le médecin, qui manifestement se piquait d'esprit scientifique et dont la petite voix pointue détachait chaque syllabe, il eût subi un échec. Les États-Unis depuis 1865 ont l'habitude de conserver au pouvoir les républicains durant douze ou seize ans, et les démocrates durant huit ans, jamais plus. Ce sont les chiffres.

— Ça tient peut-être aux taches du soleil, reprit Bill, qui manifestement n'était pas sérieux.

Le maître d'école prononça le mot de la fin :

— En Amérique, voyez-vous, nous sommes tous des conservateurs, nous voulons que le pays reste comme il est, comme il a été depuis un siècle et demi, et, pour cela, il faut que les politiciens s'en aillent, chacun à leur tour.

Cette opinion fut ponctuée d'un bruit brutal et brusque, éclat de rire approbateur des interlocuteurs ou clameur des roues du wagon le long d'un tournant : l'un et l'autre sans doute. Puis le nègre, qui avait fini de préparer nos lits, nous invita à y aller méditer les vérités profondes de cette conversation.

Le lendemain, comme je me trouvais à Saint-Louis, j'eus l'heureuse fortune d'assister à l'une de ces réunions qui font l'honneur et l'originalité des États-Unis : un déjeuner de

dames dans un cercle de dames ; à vrai dire, je déparais cet ensemble qui, sans moi, eût été complet et homogène, mais ma quatité d'étranger me faisait tolérer et me valait les plus flatteuses distinctions, telles qu'une place d'honneur entre la dame présidente, femme d'un doyen de faculté thélogique méthodiste, et la dame secrétaire, épouse d'un dentiste renommé. La dame présidente regrettait fort les résultats du scrutin, car elle professait un idéalisme qui faisait d'elle la championne de Roosevelt :

— Cet homme, proclamait-elle, non sans quelque majesté qui, du reste, convenait à sa taille comme à son chapeau de feutre roux à plumes écarlates, cet homme est un chef tel que l'univers en réclame ; lui seul peut arrêter ici comme ailleurs la marche sanglante des dictatures. Il eût été souhaitable que le peuple américain ne vînt pas compliquer sa tâche et diminuer son autorité à un moment où le monde réclame tous ses soins. Par ses deux admirables lettres à Hitler, n'est-il pas celui qui a évité à l'Europe les horreurs d'une guerre ? Et si on l'avait écouté, au lieu de ce pacte de Munich, l'Europe aurait pu voir l'aube d'une véritable paix ; mais je suppose que les Européens s'en souciaient peu ; pourvu qu'ils intriguent et se battent entre eux, le reste leur est égal.

Elle parlait en se tournant vers moi, avec un sourire qui indiquait ses bonnes dispositions à mon égard et le regret qu'elle éprouvait d'avoir à prononcer ces verdicts en ma présence. La plume écarlate, oscillant très haut dans l'air, ponctuait ces fortes paroles. Elle reprenait :

— Mais nous, qui avons le sens et l'habitude de la démocratie, nous devrions rendre justice à un chef tel que Franklin Roosevelt. Hélas ! ces élections ne sont le plus souvent que des discussions de clocher.

Elle soupirait, tandis que Mme la secrétaire lui rétorquait avec une urbanité affectueuse et affectée :

— Mais, chère amie, ces élections n'ont rien ôté à Franklin Roosevelt ; il conserve une majorité considérable dans les deux Chambres du Congrès ; toutes les mesures utiles qu'il voudra faire voter, il pourra les présenter, les pousser, les imposer. Seulement, s'il lui prend des fantaisies (comme celle qui lui passa par la tête au sujet de la Cour suprême,

vous en souvenez-vous, chère amie ?), il trouvera des conseillers sincères et francs au lieu de n'avoir en face de lui que des machines à dire oui. Cela vaut beaucoup mieux pour lui et pour notre démocratie ; un régime comme le nôtre ne peut vivre sans l'opposition des partis ; elle est saine, elle est indispensable. Les élections de mardi n'ont rien d'étonnant ni de surprenant, elles n'ont fait que nous ramener à la normale...

Une petite voix aigrelette, qui sortait d'un monceau d'os drapés dans du satin bleu, intervint alors :

— Oh ! je le sais bien, vous autres républicains, vous vous piquez d'être normaux ; ce fut la devise de votre président Harding.... Sa pratique de la « normale » n'a pas laissé de trop bons souvenirs dans le pays, et je doute que cette fois-ci les électeurs aient eu l'intention de revenir à cette « normale »-là ; je remarque même que, partout où vos candidats républicains ont eu des succès, ils s'étaient soigneusement abstenus de critiquer la politique de Roosevelt ; à New-York, quand j'y ai passé, j'ai entendu Bruce Barton, qui peut bien être votre prochain candidat à la présidence, proclamer que les lois sociales de Roosevelt n'étaient plus discutées, qu'elles n'étaient plus en question, car elles définissaient un but que les républicains eux-mêmes désiraient atteindre : seulement, M. Bruce Barton se déclarait plus à même de l'atteindre que M. Roosevelt.

Mme la secrétaire ne se tint pas pour battue par cet argument massue :

— Voyez-vous, ma chère, Bruce Barton et quelques autres millions d'Américains croient avoir remarqué que, malgré les dépenses énormes entreprises par Franklin Roosevelt, pour résorber le chômage et pour remettre le pays au travail, il y a toujours autant de chômeurs, il y a toujours une crise. La seule chose nouvelle, c'est l'énorme déficit qui nous laisse présager qu'au moment où la crise sera finie, nous serons mûrs pour la banqueroute et la culbute. Si vous aimez cette gymnastique-là, votez pour les gens qui nous la préparent ; si vous ne vous sentez pas attirée par elle, votez pour Bruce Barton.

Mme la présidente considéra qu'il lui appartenait de mettre le holà et de conclure :

— Chères amies, déclara-t-elle sur un ton rêveur et persuasif qui estompait toutes les querelles, nous devons beaucoup à notre grand président, et il n'y a pas un Américain, pas une Américaine qui méconnaisse son idéalisme ; il n'y a pas de parti, pas de groupe qui puisse nous offrir son égal. Seulement, dans cette élection où son prestige n'était pas en jeu, les électeurs, suivant leur coutume, ont donné une leçon à certains membres du parti au pouvoir ; c'est fort bien ainsi.

Il ne restait qu'à s'incliner après d'aussi fortes paroles ; pourtant, si elles m'avaient inspiré, à l'égard de la dame majestueuse qui les avait prononcées, une juste admiration, elles n'avaient pas entièrement éclairé mon esprit ; je me hâtai donc dès mon retour à New-York de visiter un bar où je retrouve d'ordinaire un de mes amis les plus avertis et les plus versés dans la politique de cette grande ville. J'allais lui présenter mes compliments, car il est républicain, quand je remarquai, répandu sur son visage, un air de mélancolie songeuse, qui eût pu tourner à la tristesse, si les libations auxquelles il venait de se livrer, et qu'il ne semblait pas prêt à interrompre, ne lui avaient donné cette sérénité affectueuse et un peu moite, si coutumière à bon nombre d'excellents Américains. Elle le disposait du reste à me livrer son cœur, que je me hâtai de prendre.

— Notre succès me surprend, me dit-il en appuyant sa main sur mon épaule d'une façon à la fois forte et douce ; il me ravit, mais il me surprend ; il y a quelques semaines, nul d'entre nous ne songeait qu'il fût possible de remporter la victoire en 1940. Aujourd'hui, stupide serait celui qui ne l'estimerait pas possible. Je dis « possible », car je sais fort bien que nous pouvons toujours être battus. Mais nous sommes bien loin de 1932. Outre ces 83 voix de la Chambre des représentants et nos huit sénateurs nouveaux, nous avons pris, ce qui est le plus important, ce qui est capital, 13 postes de gouverneurs. Imaginez ce que cela représente, 13 États avec tous leurs fonctionnaires, leurs budgets, leurs cadres administratifs, leurs ressources de toute sorte. Vous ne savez pas cela, vous autres Européens, mais c'est là la mamelle de la vie politique américaine.

Il soupirait profondément, en sorte que je l'interrompis :

— Je ne vois là aucune cause de tristesse, puisque c'est pour vous un présage de victoire.

— Doucement, doucement, mon jeune ami, reprit-il. Eh ! oui, la victoire est possible, nous allons même nous en occuper tout de suite et la préparer. Mais comment allons-nous faire ? C'est là que le bât me blesse. Le parti républicain est divisé en deux factions, en deux tronçons, en deux courants opposés : le groupe Hoover, le groupe Dewey-Cabot-Kenneth Simpson. Les amis de M. Hoover veulent attaquer Roosevelt de front ; puisque l'on peut le battre, et la chose est claire depuis le 8 novembre, pourquoi s'en priver et pourquoi hésiter à le dénoncer tout de suite ? disent-ils ; attendre, c'est perdre son temps. Les Dewey, Cabot, Simpson, sont une école nouvelle ; ils veulent au contraire éviter le combat direct avec M. Roosevelt, s'ils le peuvent, entériner même les principes de sa politique, et tout faire pour gagner la bataille de 1940 sans s'engager à fond sur les idées ; plus tard, disent-ils, quand il s'agira de la gestion du pays, il sera temps de changer la méthode. Commençons par ne point faire cabrer l'opinion publique.

— Oui, repris-je à mon tour, mais durant ce temps, votre pays ne va-t-il pas marcher droit à la banqueroute ? Sans doute, il y a de la marge, mais cette marge, tout énorme qu'elle soit, diminue chaque jour. Quand vous aurez engourdi et bercé votre électeur avec l'espoir de ne jamais troubler en rien sa torpeur, de ne jamais changer ses habitudes, comment pourrez-vous gouverner, remettre l'ordre dans cette maison dont vous déplorez vous-même le désarroi et le désordre ? Ne vous préparez-vous point d'amères désillusions pour l'heure où vous arriverez au pouvoir ?

— Il est toujours décevant d'être arrivé au pouvoir, répondit mon sage ami, mais il y a des consolations, ou plutôt il y a des compensations pour qui connaît la vie. Voyez-vous, le point essentiel, c'est de continuer la tradition de nos pères ; pour eux, les deux partis, c'étaient deux équipes rivales qui se harcelaient et se succédaient sans s'engager jamais à fond dans aucune polémique théorique ; ainsi, nous avons toujours évité ces haines politiques qui vous infestent, ainsi nous avons préservé notre peuple de la guerre sociale et de l'aigreur de classes. Nos braves gens nous laissent toujours faire ce qui

est indispensable à condition qu'on le fasse vite et qu'on ne s'y attarde point. C'est pourquoi je déteste de voir ces discussions abstraites à l'intérieur du parti républicain, bien qu'elles soient moins graves que des discussions abstraites entre les partis. Mais je suis fort préoccupé ; pour éviter ces querelles d'idées et pour gagner la prochaine élection, il faut un homme qui réponde aux désirs de la foule ; or, qui pouvons-nous lui offrir : Dewey ? Taft ? Bruce Barton ? H. Cabot Lodge ? Chacun d'eux a ses qualités : Dewey, malgré son échec, a prouvé qu'il était un bon candidat et qu'il attirait les foules ; Taft a un très beau nom et c'est un homme de valeur, mais il ne sait pas passer la main dans le dos de l'électeur ; Bruce Barton est bien sympathique, bien souriant, bien pieux, mais a-t-il l'étoffe ? Lodge est malin, rapide, ambitieux, débrouillard, mais il est bien jeune et les Lodge ont bien des ennemis !

Son air méditatif se nuançait d'inquiétude, mais le sourire lui revint.

— Voyez-vous, cher ami, notre grande ressource, ce sera Franklin Roosevelt ; il mènera la danse, et ce sera lui qui désignera notre candidat par son attitude, par ses initiatives, par ses ruses et par ses erreurs. Tel est le meilleur côté de cette élection ; Roosevelt reste responsable de tout ce qu'il fait et de tout ce qui arrivera de fâcheux aux États-Unis jusqu'en janvier 1941, tandis que son pouvoir s'use et que son influence décroît. S'il les laisse baisser, ils mourront d'inanition ; s'il veut agir en dépit du courant, il s'y épuisera. Dans tous les cas, sa décision dictera la nôtre. Ces élections ne lui ont ôté ni le premier rang dans le pays, ni l'initiative en politique. Tant mieux. Buvons à sa santé !

BERNARD FAY.

CE CŒUR FIER

TROISIÈME PARTIE (1)

I

SUSAN eut à peine le temps chaque après-midi de s'apercevoir qu'elle se trouvait dans l'atelier de David Barnes. La blouse du sculpteur pendait contre une porte. Les premières études de ses Titans s'alignaient à l'ombre de l'avant-toit. Elle se contenta de débarrasser un petit espace pour elle-même et ne put rien faire de plus. Les jours passaient l'un après l'autre et elle entrevoyait comme une catastrophe cette fin de mois, lorsque Jane lui tendrait une main vide.

L'idée lui vint, pour gagner quelque argent, de modeler de petites figurines à l'image des gens qu'elle voyait sans cesse : la vieille dame, dans la boutique en bas, le propriétaire du café du coin, avec son estomac en baril, les enfants qui jouaient aux genoux du vieux général en pierre, un chauffeur de taxi endormi sur le bord du trottoir, au matin, affalé derrière sa roue. Ces étrangers défilaient dans son esprit. Et ses doigts avaient des ailes. Après avoir fabriqué ses personnages, elle les mit en vente dans la petite boutique devant laquelle elle passait chaque jour. Elle avait vu des femmes entrer et sortir de là avec des paquets et il y avait beaucoup de petites spécialités pour cadeaux dans les vitrines.

Un matin, elle vit, en passant devant la boutique, que deux de ses figurines avaient disparu.

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre et 1er janvier.

Elle entra précipitamment :

— Monsieur, s'écria-t-elle, monsieur, est-ce que...

— Ha ! ha ! dit-il gaiement de derrière son comptoir.

Ses moustaches blanches tremblaient de satisfaction. Il plongea la main dans le tiroir et la lui tendit. Elle contenait une poignée de francs.

Dans la rue, elle compta l'argent. C'était agréable de le sentir là, bien qu'en réalité la somme fût modeste. Les statuettes ne suffiraient pas à payer le loyer, la nourriture et les gages de Jane. Les journées devenaient fraîches et il fallait songer au charbon. Susan se dirigea d'un pas ferme vers l'atelier où elle passait encore ses matinées.

Le maître entreprenait une statue de Clemenceau. Susan le regardait, depuis des jours, faire des croquis.

— Comment obtenir un corps ramassé derrière cette grosse tête ? marmottait-il sans cesse.

Rien ne l'avait satisfait. Il rôdait, irrité, autour du gros bloc de marbre. Tout à coup il cria :

— Susan, quelle heure est-il ?

— Près de dix heures, dit-elle.

— Il va arriver sans tarder, cet individu. Comme si je n'avais pas suffisamment de difficultés avec ce vieux monstre, il faut encore que Barnes m'envoie un nouvel élève ! Un génie, prétend-il... Et Robert ne vient pas. Aujourd'hui ! Quand je vois enfin la pose du monstre dans le marbre, et que j'ai besoin de mon praticien, Robert s'avise de se faire une coupure à la main !

Susan avait souvent regardé travailler Robert. Elle proposa :

— Je pourrais le remplacer.

Le vieux la regarda fixement.

— Peut-être !... se contenta-t-il de répondre.

Elle songea à ses enfants et ajouta vivement avant que la honte ne se fût emparée d'elle :

— Me donnerez-vous le même salaire qu'à Robert ?

— De l'argent, de l'argent, grommela le vieux sculpteur. Vous voilà bien, vous autres Américains ! Et si vous m'abîmez mon marbre ?

— Je le payerai, dit Susan. Elle prit le maillet et le ciseau.

— Non... non, s'écria-t-il effrayé. Eh bien ! après tout, oui, mais seulement quand je serai dans la salle. Vous m'entendez, je vérifierai chaque coup !

Elle abattit une arête, un angle. Au dedans d'elle-même une ardeur fébrile s'élevait. Le corps tassé, insignifiant, lui apparaissait, surgissait du marbre, soutenant l'énorme tête belle et farouche.

Une porte s'ouvrit et quelqu'un entra. Elle entendit le maître qui disait : « Ah ! vous voilà, monsieur. » Mais elle taillait, évaluant le point où l'épaule s'arrondirait, épaisse, revêche. Il ne fallait pas oublier de consulter le modèle. Seulement il y avait une faute au modèle ! Le cou était trop long. Les épaules devaient être voûtées. Elle se retourna, et tout en continuant de tailler :

— Maître, il y a une faute au modèle... voyez... ici ! Les épaules ont ce mouvement...

Il bondit à ses côtés.

— Arrêtez... n'allez pas plus loin... vous me ruinerez...

— Laissez-moi tranquille ! criait-elle. Je sais ce que je fais. Je le vois... lui, Clemenceau. Il n'a jamais eu un cou pareil. Regardez donc.

Elle mit ses outils en sécurité dans sa main gauche, s'empara d'un crayon et dessina rapidement.

— Il est comme ça, maître.

— Est-ce mon Clemenceau ou le vôtre ? grogna-t-il.

Susan le regarda et se mit à rire.

— Je ne suis pas un praticien, dit-elle fièrement. Je m'étais trompée. Je vous ai demandé de l'argent, et je retire ma demande. Si je remplace Robert, voudrez-vous me donner un bloc de marbre à moi.

Le vieux la regardait fixement.

— Vous l'aurez, votre marbre, dit-il, mais sous promesse d'abandonner toute idée personnelle. A partir de maintenant vous suivrez le modèle. Car vous êtes cette abomination, une femme avec un cerveau. Je les ai en horreur. Pourquoi Dieu m'a-t-il envoyé pareil don à travers une femme ?

— Est-ce que je pourrai choisir mon marbre aujourd'hui, après le travail fini, je veux dire, répétait Susan.

Il grommela dans sa barbe et s'éloigna à grands pas.

— On dirait que vous faites peur au vieux type, fit une voix rieuse.

Elle se retourna, saisie, et aperçut un homme assez jeune, grand, en costume gris. C'était le nouvel arrivant. Elle l'avait oublié.

— Je suis Blake Kinnaird, reprit la voix agréable et claire. David Barnes m'a dit de chercher Susan Gaylord.

— Eh bien ! me voilà, fit-elle, sans interrompre un instant son coup de maillet, le « slip-slip » assidu de son ciseau. Elle réfléchissait... Lorsqu'elle aurait découvert exactement le marbre qui convenait, elle saurait quelle œuvre entreprendre. Le marbre le lui dirait.

Elle passa des heures à choisir son bloc, à les palper successivement, à réfléchir. L'étrange bonheur silencieux, familier qui s'emparait d'elle lorsqu'elle était prête à créer, l'envahit de nouveau.

— Puis-je vous aider ?

La voix vint encore une fois briser son silence. Elle leva les yeux, sur le point de refuser avec colère.

— Je m'y connais très bien, poursuivit-il, mon père importe des marbres. Dans ce morceau, par exemple, se trouve une veine noire, pourrie. Vous auriez à moitié terminé avant de la découvrir. Voyez-vous ce fil crémeux ?

Il palpait le marbre d'une main nerveuse. Elle dut se pencher, très près, pour voir ce qu'il touchait. Là, elle trouva le fil presque invisible dans la rudesse de la pierre brute.

— Celui-ci et encore celui-là, ne sont pas de bons morceaux, dit-il en en rejetant deux de plus, mais ces deux-là sont très beaux et voici le meilleur de tous.

Il choisit un bloc arrondi. Elle l'examina, désira l'avoir, mais elle eût aimé le choisir elle-même, seule, sans lui.

Il se tenait si près d'elle ! c'était intolérable.

— Il faut que je m'en aille, dit-elle brusquement, et elle le laissa seul, le regard fixé sur elle.

Elle sortit, acheta un petit pain et prit une tasse de lait chaud pour son déjeuner.

« Je n'ai qu'à ne plus penser à lui », se dit-elle bien vite, très ferme. Et c'est ce qu'elle fit.

Mais il ne se laissa pas oublier. Il venait chaque jour à l'atelier, discutait à propos de ses œuvres, riait, lorsque le

vieux sculpteur fronçait le nez sur les figurines qu'il modelait avec tant de rapidité et d'aisance.

— Mais, monsieur, je suis moderne, répétait-il sans cesse. Je fais moi-même ma technique, s'il vous plaît ! A bas le réalisme ! Je ne suis pas réaliste, comme vous.

Le vieux sculpteur, les mains crispées sous les pans onduleux de son veston, hurlait d'indignation : « Qui a jamais vu une figure de ce genre ? Un barbouillage, une assiette, un plateau à thé, mais une face humaine, non ! »

Susan, elle, regardait curieusement ces modelages que le vieux trouvait informes et dont l'esprit changeait selon leur exposition dans l'atelier.

— Je n'aurais jamais songé, dit-elle, à utiliser ainsi la lumière. Mais, bien entendu, vous avez raison. La lumière fait partie des matériaux.

— Vous avez remarqué cela ! s'écria-t-il avec ardeur.

Ils étaient très proches l'un de l'autre. Elle avait oublié qu'elle n'aimait pas le sentir près d'elle. Elle avait envie de causer avec quelqu'un. Ça ne lui était pas arrivé, réellement, depuis le départ de David Barnes.

Pourtant, elle ne pouvait souffrir sa présence lorsqu'elle sculptait son marbre. Dès qu'il s'approchait, la vision de ce qu'elle faisait disparaissait.

— Allez-vous en, allez-vous en, Blake ! lui criait-elle angoissée, le matin lorsqu'il la rejoignait. Elle avait besoin d'être complètement seule. A ses heures de travail elle supportait encore le maître lorsqu'il venait rôder autour d'elle à pas feutrés, car il se taisait. Mais Blake trouvait toujours quelque chose à dire, et au son de sa voix, l'image fuyait au sein du marbre et y demeurait cachée. Le contact du jeune homme était pire que sa voix. Lorsqu'il posait la main sur son bras, — il touchait toujours tout, — elle gémissait.

— Laissez-moi tranquille, Blake...

Une fois, quand il passa la main d'un geste insouciant sur le marbre, elle se contracta et la repoussa.

— Ne me touchez pas comme ça, lui cria-t-elle.

— Susan, vous êtes folle ! dit-il étonné. Je vous jure que je n'ai fait qu'effleurer le marbre !

— Blake, je vous en prie, laissez-moi quand je travaille.

— Si je m'en vais, me laisserez-vous venir à l'atelier cet après-midi ?

— Oui... oui... tout ce que vous voudrez, à condition que vous ne gâtiez pas mon travail.

Il ne l'interrompait pas, lorsqu'il venait dans l'atelier pendant qu'elle modelait ses petites figurines pour la vente. Ces statuettes le ravissaient.

— Susan, vos pains et vos poissons... disait-il, sont charmants. Je les achèterai.

— Non, vous achèterez à la boutique, comme tout le monde.

— Vous économiseriez la commission.

— Je croirais toujours que vous voulez m'aider, fit-elle d'un ton décidé. Il faut que je sache si je me tire d'affaire seule.

— J'ai horreur des femmes indépendantes.

Susan s'interrompit et leva la tête. Elle n'avait jamais éprouvé envers lui que des sentiments de camaraderie ; mais ces paroles la rendirent femme. Elle se vit dans sa vieille blouse marron, toute tachée, les cheveux enfoncés sous un béret pour les préserver de la poussière de pierre, les mains calleuses, sales, les ongles usés à force de tâter le marbre brut.

— Je sais bien, fit-elle humblement, tous les hommes sont de cet avis, n'est-ce pas ? Mais c'est plus fort que moi, c'est ainsi que je suis faite.

Comme elle allait poursuivre, il l'interrompit et, brusquement, lui saisit les poignets :

— Susan, vous a-t-on jamais dit que vous êtes belle, belle ! Que vos cheveux sont les plus merveilleux du monde et d'une couleur que je n'arrive pas à définir, car tantôt ils sont foncés et tantôt dorés ? Personne vous a-t-il jamais dit que cela tient de la magie, d'avoir des yeux noirs avec des cheveux semblables, des yeux si craintifs quand vous êtes une femme et si hardis quand vous êtes une enfant ?

Elle tenta de se dégager.

— Non, murmura-t-elle. Non... Je ne veux pas...

— Qu'est-ce que vous ne voulez pas ?

— Je ne veux pas sortir du marbre, dit-elle tout haut, et, arrachant ses mains de celles de Blake, elle bondit sur ses pieds et se sauva hors de l'atelier.

Il faisait froid, dans la rue. Il était plus tard qu'elle ne le pensait. Qu'avaient-ils donc fait tout l'après-midi ? Partie sans manteau ni chapeau, elle ne revint pas en arrière. Elle rentra chez elle, monta l'escalier en courant, et entra dans la salle. Jane mettait le couvert du souper. Les enfants portaient les assiettes. John s'écria :

— Maman ! Tes cheveux ! Le vent les a tout défaits.

— Où madame a-t-elle laissé son manteau et son chapeau ? demanda Jane.

— J'ai dû les oublier, dit Susan.

Elle se tenait le dos à la porte et les regardait d'un air étrange. Marcia éclata d'un rire brusque.

— Maman, tu es si drôle !

— Je le sais, fit humblement Susan.

Elle alla dans sa chambre, se brossa les cheveux, et se lava la figure et les mains. Elle s'assit à table avec ses enfants, mangea la soupe faite par Jane, le légume et le pudding au pain. Elle était saine et sauve, chez elle, et elle ne risquait pas qu'il vînt la trouver : il ne savait pas où elle habitait. Mais pendant qu'elle mangeait, écoutait les voix de ses enfants, à l'abri dans le cercle chaud de la lampe, son cœur continuait à fuir, le long des rues, loin de Blake.

II

Il n'existait pas de lieu où le fuir dans cette ville étrangère. L'après-midi, elle devait travailler pour ses enfants, et là il était toujours certain de la retrouver. Loin de s'interrompre quand il entrait, elle travaillait plus vite que jamais. Parfois, elle se disait qu'elle n'avait aucun besoin de se dérober, que ses craintes étaient imaginaires. Il se montrait si agréable, si tranquille ! Certains jours, il ne cherchait même pas à lui prendre les mains, à l'appeler « Susan chérie », à parler de sa « belle bouche fendue, aussi rouge que baies de houx à Noël ! » Il s'étendait sur le divan, aimable, indolent, détaché.

— Ce vieillard ne peut rien m'apprendre, disait-il. Je vais retourner chez moi. Il ne comprend pas l'Amérique moderne. Je suis trop neuf pour lui.

Et lorsqu'elle s'apercevait qu'il ne pensait plus à elle,

elle voulait qu'il y songeât par une sorte de perversité qui l'étonnait et l'effrayait.

— Vous n'avez jamais aimé, lui dit-il, un jour. Vous ne savez même pas que vous êtes femme... Mais vous l'êtes! ajouta-t-il avec une voix qui s'étrangla soudain derrière ses dents serrées.

Il l'embrassa et elle ne bougea pas. Les yeux remplis de larmes, elle le regardait sans mot dire.

— Ne pleurez pas, reprit-il. — Il lui entoura l'épaule de son bras. — Je vais être si bon pour vous!

— J'ai peur, dit-elle.

Il éclata de rire.

— Vous allez m'épouser.

Il la souleva de nouveau contre lui, et l'embrassa tant et tant qu'elle se mit à rire, elle aussi, comme ça ne lui était pas arrivé depuis des années ; au milieu de ses rires, elle criait, sans défense :

— Oh ! Blake, Blake...

— Voilà! dit-il en la laissant reprendre pied. Maintenant, courez chercher votre chapeau, nous allons célébrer l'événement.

Comme un clair vent d'automne, il balayait tout dans sa vie, soufflait sur ses croyances ou ses illusions.

— Susan, vous êtes une enfant. Vous n'avez rien d'une intellectuelle, ma chérie, je vous assure. Une grande enfant, intelligente, qui ne sait pas s'exprimer. Qu'est-ce que je ferai de vous ? C'est comme si j'introduisais un petit chien Saint-Bernard dans ma maison.

Il riait, les yeux brillants, et elle se sentait stupide et humble.

Comme il l'avait emmenée, à deux ou trois reprises, au Bois, l'après-midi, elle lui demanda timidement au bout de quelques promenades :

— Ça vous ennuierait-il si j'amenais les enfants ?

— Mais non, bien entendu, si cela vous plaît.

Elle lui avait expliqué à quel point elle avait désiré des enfants, beaucoup d'enfants. Mais il faisait observer légèrement :

— Vous ne devriez pas avoir d'enfants, Susan chérie.

Ce serait user votre corps en pure perte. Je ne vous le permettrai pas, vous savez.

— Oh ! Blake ! vous me comprenez mal, s'écria-t-elle sérieusement. C'est tout autre chose. Je ne peux pas vous expliquer ce que j'éprouve quand j'attends un enfant. C'est comme si non seulement ma tête et mes mains travaillaient, mais tout mon être, mon sang, mon souffle...

— C'est *moi* que vous aimez, Susan, dit-il subitement.

— Oui, Blake, mais quand on s'aime, on désire avoir des enfants.

— Je n'en veux pas, et je suis extrêmement amoureux de vous, ma chérie, avec vos airs démodés.

— Je voudrais tellement que vous aimiez John et Marcia ! disait-elle anxieusement.

Il se montra très gentil pour eux. Mais Susan se demandait s'il les aimait réellement.

Sa bonté se témoignait d'une façon insouciante. Il les appelait :

— Attrapez ça ! — et il leur lançait des francs. — Achetez des ballons, j'aime à voir des enfants qui tiennent des ballons.

— Est-ce qu'il faut que j'achète seulement des ballons, maman ? demanda John, désolé.

Blake éclata de son rire haut et clair :

— Mais non, jeune homme à l'esprit littéral. Des ballons signifient ce dont tu as envie. Seulement, moi, j'aime les ballons.

— Je vous en achèterai un, fit John, désireux de se montrer gentil dans cette nouvelle situation.

John le craignait un peu. Il était très poli et n'oubliait jamais de dire bonjour et de remercier Blake de ses menus cadeaux. Mais, la plupart du temps, il en éprouvait une certaine confusion.

— Qu'est-ce que je vais faire de ça, maman ? demanda-t-il un jour après le départ de Blake, les yeux fixés sur un tigre grotesque en terre cuite, qui, la tête tordue en arrière, considérait lamentablement sa queue.

— Je n'en sais rien, répondit sincèrement Susan.

— Moi, je trouve ça *pretty*, dit Marcia d'un petit air effronté.

Elle s'empara du tigre et le caressa.

— Je l'appellerai Blake.

— Ce tigre est vraiment très laid, bien que je sois contente que tu ne l'aies pas dit devant Blake, fit Susan.

— Moi, il me plaît, répéta Marcia.

Susan trouvait difficile d'annoncer son prochain mariage à Jane. Elle attendit l'heure où les enfants étaient couchés, pour aller dans la cuisine, un soir. Ne sachant comment s'y prendre autrement, elle déclara sans préambule :

— Jane, je vais me marier.

Jane leva la tête au-dessus de la poêle :

— Oh ! madame ! s'écria-t-elle. Pas avec un Français !

— Non, un Américain, de New-York.

Jane la dévisageait fixement. Elle ne connaissait pas encore Blake.

— Existe-t-il un Américain dans cette ville ? Madame, je n'y ai pas rencontré un seul chrétien.

Susan se mit à rire.

— Il est sculpteur, lui aussi.

— C'est celui-là ! Les enfants m'en ont parlé, mais ils avaient oublié de me dire qu'il est Américain. Je veux espérer que ce sera pour le mieux. Mais peut-on savoir ? On a de la chance de faire un bon mariage une fois. Il n'y a pas grand monde de bien sur le marché. Les bons maris sont pris, ou sont sous terre.

Il fallut, ensuite, annoncer la nouvelle aux enfants. John, elle le sentit, n'avait pas la plus petite idée de ce que le mariage signifie. Marcia garda le silence, son regard brillant fixé sur sa mère, avec une expression secrète.

— Où est sa maison ? demanda John.

— A New-York, répondit Susan.

— Et puis après ? dit Marcia d'une voix animée.

— Je pense que c'est tout, répondit Susan, étonnée qu'il n'y eût pas autre chose. Il vient vous voir demain, et je veux que vous vous montriez sous votre meilleur jour. Il est votre nouveau père, vous le savez.

— Je ne savais pas, dit John.

— Je ne me souviens même pas de l'ancien, avoua Marcia.

Elle se sentit très fière d'eux, lorsqu'ils se tinrent devant

Blake, si droits, si nets. John fit un petit salut sec, à la française, et Marcia une révérence. Les autres jours, elle bondissait sur Blake, s'accrochait à son cou, les genoux serrés contre lui. Mais aujourd'hui, on l'aurait pris pour un étranger. Elle salua sans mot dire. Ensuite, les deux enfants tendirent des mains propres.

Blake avait toujours d'aimables attentions pour eux. Susan et lui passaient souvent leurs soirées seuls dans quelque lieu d'amusement, mais ils emmenaient toujours les enfants le dimanche, avec Jane, soit au Bois, soit au théâtre, ou même à Fontainebleau, car le printemps avançait.

Il ne chercha jamais à lui faire croire qu'il ne préférait pas être seul avec elle.

— Là, disait-il, joyeux, lorsque la porte se refermait sur les enfants. Votre devoir est accompli. Maintenant, Susan, faites-moi le plaisir de ne plus penser qu'à moi.

— Ah ! mais je ne pense jamais qu'à vous, fit-elle, pleine de remords. Quand je suis avec eux, j'ai hâte de vous rejoindre. Et quand je travaille, je regarde l'heure, moi qui ne pensais à rien jusqu'à la tombée de la nuit.

Il la saisit et éclata d'un rire triomphal :

— Vous m'aimez, cria-t-il.

Et le ton de certitude dans sa voix la fit trembler...

La veille du jour où ils devaient s'embarquer, elle et Blake furent mariés tranquillement dans le bureau d'un greffier. Elle rentra ensuite et annonça :

— Nous nous sommes mariés aujourd'hui, Blake et moi.

— Maman ! s'écria John.

Marcia la regarda et continua à manger son dîner.

— Je ne suis pas changée, leur dit Susan tranquillement.

Elle se pencha et les embrassa tous les deux, puis elle alla dans sa chambre, enleva son chapeau et lissa ses cheveux. C'était sa dernière nuit dans cette petite chambre. Blake avait dit :

— Finissons-en, je déteste les mariages.

Ce n'avait pas été une noce, mais un simple contrat avec leurs deux signatures. Blake lui avait demandé, les traits tendus :

— Venez me rejoindre, dans mon appartement... ce soir.

Mais elle avait secoué la tête.

— Non, Blake, je ne peux pas les laisser. Ils n'ont jamais été seuls la nuit.

Il ne chercha pas à la dissuader, bien qu'elle se fût préparée à une résistance.

— Très bien, Susan, aujourd'hui ou demain, cela n'a guère d'importance. — Il sourit. — J'ai retenu la plus belle cabine de luxe, pour m'amuser.

Elle s'assit et réfléchit. Elle l'aimait complètement. Elle savait à présent que Blake avait découvert en elle une femme qui sommeillait jusqu'à sa venue. Près de lui, elle devenait cette femme craintive, frémissante, pleine d'ardeur et vivante, vivante. Elle avait agi exactement comme elle le désirait. Alors, pourquoi songeait-elle sans cesse à sa « Femme agenouillée » et au sort qui lui serait réservé, seule, livrée aux mains de vieux académiciens ?

— Susan, Susan !

La journée commençait par son appel. Elle dormait comme elle n'avait pas dormi depuis son enfance. La voix de Blake la tirait de ce sommeil.

— Vous êtes si belle quand vous dormez, qu'il faut que je vous réveille pour vous le dire !

Elle se réveillait ; la cabine de luxe était inondée d'air de mer frais, de soleil et du son de sa voix. Et elle se sentait belle, étendue, encore à moitié endormie, sous ses regards.

— Susan, vous rappelez-vous, hier soir ? Chaque matin, quand vous vous réveillez, vos yeux ont l'air d'avoir oublié.

Il la saisit dans ses bras, et elle s'abandonna de nouveau à cet instant. Chacune de ces minutes était la vie, une vie nouvelle et brillante. Elle riait tout le temps. L'océan dansait d'un bleu étincelant un jour après l'autre, et la lune était à son plein. Elle voyait à peine les enfants, toujours sages et contents, et ne songeait guère à eux.

Chaque détail semblait aussi parfait qu'une pièce admirablement dirigée. Blake prenait plaisir à la perfection des détails, mais en dehors de cela, il y avait la pleine lune, la mer calme, le défilé de couchers de soleil, de teintes extravagantes, qu'il n'aurait pu prévoir.

III

« Jamais sur terre, ça ne pourra atteindre la perfection de ce temps passé en mer », songea-t-elle le jour où elle vit les édifices se dresser sur la rive, indistincts contre le ciel. Elle sentit son cœur se réfrigérer dans sa poitrine. Blake et elle avaient vécu en dehors du monde. A présent, il lui faudrait réfléchir posément à une maison, à des domestiques, à un genre d'existence qu'elle n'avait jamais menée dans une grande ville.

— Susan, observa-t-il à la porte de la cabine quand ils furent prêts à partir, ce chapeau ne va pas avec votre costume marron !

— Vraiment, Blake !

Elle était furieuse contre elle-même de se sentir si humble devant lui. Elle aurait dû répondre tranquillement : « Je ne suis pas de cet avis, Blake. » C'était impossible à dire maintenant. Sans doute, plus tard, arriverait-elle à exprimer une opinion différente de celle de son mari.

Mais Blake parlait. Le bateau était à quai :

— Père, voici ma belle Susan, — disait-il, et s'adressant à Susan : — il ne quitte jamais la campagne ; il est venu par amour pour vous.

Un vieillard très grand, au visage délicat, maigre et étroit dans son costume gris clair, lui prit les mains dans les deux siennes. Elle sentit la sécheresse de la paume, les lèvres aussi étaient sèches sur sa joue, et le regard de deux yeux pâles passa sur elle, sec et léger. Il lui dit d'une voix au timbre aigu :

— Voilà longtemps que je désirais voir mon fils se marier, ma chère. J'ai été très heureux en ménage. A présent, je me félicite de ce qu'il ait attendu.

Susan sourit et posant les mains sur les épaules de John et de Marcia :

— Ce sont mes enfants, dit-elle.

— Oui, oui, murmura-t-il sans les regarder. Il faudra qu'ils viennent à Fane Hill passer la journée.

Mais il ne prit pas les mains que John et Marcia se hasardaient à lui tendre. Blake les emballa tous dans une immense auto, et ils roulèrent à travers les rues de la ville, si brillantes

le soir, jusqu'à ce qu'ils atteignissent un tranquille carré de maisons au bord de l'eau. L'auto s'arrêta, la porte de la façade s'ouvrit et un domestique en livrée parut.

— Entres-tu, père ? demanda Blake.

— Non, fit le vieux M. Kinnaird. Non, je vais à Fane Hill. Vous devez être fatigués. Et moi, la ville ne me vaut rien. Les pêches sont splendides. Linlay vous en apportera dans la matinée.

Ils descendirent de l'auto qui s'éloigna sans bruit. Les enfants étaient ahuris. Susan, brusquement, se sentit désorientée dans cette rue et cette ville inconnues. Cet instant traînait en longueur. Elle était comme transie, ne sachant ce qui allait suivre.

— Je vais vous montrer vos appartements, dit Blake.

Ils montèrent l'escalier, suivis des enfants qui gravissaient les marches de marbre sur la pointe des pieds, d'un air grave.

— Vous, John, Marcia et Jane, dit Blake aux enfants, vous êtes à l'étage au-dessus.

Il ouvrit une large porte et Susan aperçut les appartements qu'il avait préparés pour elle. Des pièces énormes, belles et nues, vides avec grâce, les meubles rectilignes, les angles percés de fenêtres, la lumière tempérée.

— Cela vous plaît-il ? demanda Blake.

— Oui, murmura-t-elle. Cela me paraît étrange, mais c'est magnifique. — Elle se tut un instant, puis ajouta simplement : — Merci, Blake, de m'aimer.

*
* *

« La maison est en ordre », se dit-elle, examinant le salon étroit, tout en longueur. Elle avait vécu dans la demeure de Blake un nombre suffisant de semaines pour savoir quand tout se trouvait prêt pour la journée. Il y avait au bout du salon un petit jardin régulier, puis, au delà, East River. Linlay, le jardinier écossais, venait de la campagne une ou deux fois par semaine et veillait sur les plantes qui entouraient la pièce d'eau. L'endroit était très tranquille au milieu de l'été. Blake, la première semaine, agité, avait observé : « Les enfants ne vont-ils pas toujours camper, en été ? » Il était certain qu'on ne devrait pas les garder en ville. Blake s'était

montré extrêmement généreux en leur installant toute la partie ouest de la maison, mais il faisait très chaud.

Susan, devant qui il avait fait valoir ces raisons, consentit à leur départ : elle travailla avec Jane pendant une semaine aux préparatifs. Blake fut excellent. Il donna à John une canne à pêche très chère, et lui expliqua l'emploi des mouches. Il existait peu de choses que Blake ignorât. Mais la semaine dernière, John avait écrit à sa mère en secret : « Pourrais-tu m'envoyer une ligne ordinaire, sans le dire à Blake, les camarades trouvent que les lignes comme celles de tout le monde vont mieux, et nous nous servons de vers de terre. » Alors en cachette de Blake, car pour rien au monde elle ne le lui aurait avoué, Susan s'était mise en quête dans les magasins d'articles de sport d'une ligne très commune et l'avait expédiée.

Après le départ des enfants, Jane déclara très fermement :

— Avec tous ces domestiques dans la maison, madame n'aura guère besoin de moi pour le moment. Je vais aller chez nous faire un bon nettoyage et mettre les framboises en gelée.

Susan se trouvait donc seule avec Blake.

Chaque jour, il empilait des coussins sur le large divan de l'atelier et de là elle le regardait travailler avec une extraordinaire rapidité. Il sifflotait sans cesse des bribes de chansons, s'interrompait pour préparer une boisson ou se jeter à ses côtés, dans un de ses moments de passion, qui montaient chez lui avec une telle brusquerie qu'elle en restait désarmée, ahurie.

Il modelait à ce moment-là ce qu'il appelait sa galerie de modernes. Une ou deux fois par semaine, lorsqu'elle ouvrait la porte de l'atelier, elle apercevait un modèle, jeune homme ou jeune femme, au corps maigre et théâtral. Blake dessinait leur silhouette, rapidement, traçant des surfaces concaves, irrégulières, à la fois absurdes et vraies.

— Je ne comprends pas le moins du monde comment vous vous y prenez, lui dit-elle, mais je sens que c'est artistique.

— Le seul art de l'époque, fit Blake d'un air indifférent.

Elle le considéra. Elle aurait dû le contredire. Il avait tort. L'art n'appartient pas à une seule époque.

— Le seul art vivant, ajouta-t-il, en sifflotant un bout de

mélodie d'une rumba qu'ils avaient dansée sur un toit le soir précédent.

Elle demanda à Blake :

— Je devrais aller voir mes parents. Pourquoi est-ce que je n'en ai aucune envie ? Je les aime.

Il répondit :

— Je fais de vous une femme sincère. Vous n'avez jamais désiré les voir, mais vous sentiez que vous le deviez. Il est dans la nature des enfants de détester leurs parents.

— Je n'en crois rien, fit-elle surprise.

Elle y réfléchit, troublée un instant et reprit :

— Vous êtes dur, Blake, fit-elle. Pourquoi ?

— On n'arrive à rien sans cela. La beauté pure est froide, dit-il. C'est notre meilleur atout, à nous autres jeunes, nous sommes durs.

Non, il n'y avait aucune douceur en lui. Aux instants les plus passionnés, il restait insensible. Sa tendresse elle-même était empreinte de dureté... Qu'avait été sa vie ? Susan ne cherchait pas à le savoir. Il ne l'avait jamais interrogée non plus sur la sienne. Ils vivaient comme si le présent contenait tout. Peut-être était-ce vrai.

Susan alla dans sa chambre, ferma la porte et entreprit une longue lettre pour ses parents. « Je suis parfaitement heureuse, mes chéris, écrivit-elle à la fin, et je viendrai un de ces jours, vous faire une longue visite. » Puis elle ajouta : « Bien entendu, Blake a le grand désir de vous connaître », et enfin dans un dernier post-scriptum, elle écrivit cette phrase enfantine : « N'oubliez pas que je vous aime ! Sue. » Pour rien au monde, elle n'aurait laissé Blake lire cette lettre.

Par une subite poussée de chaleur, Susan et Blake étaient partis pour passer la semaine à Fane Hill, chez le vieux M. Kinnaird. Assise sous un grand ormeau, un verre frais à la main, Susan écoutait son beau-père chanter les louanges du marbre.

— C'est une matière difficile à connaître, disait-il. Une vie n'y suffit pas. Je crois en savoir aussi long que n'importe qui, actuellement. Je ne me contente pas de vendre. Je garde les plus beaux spécimens pour les étudier, les comprendre, et je finis par les confier à des connaisseurs.

Il se tenait, mince et droit, assis sous les arbres, dont les ombres, agitées par une brise légère, effleuraient ses vêtements de flanelle crème. Sur son soulier blanc effilé, un petit fox terrier, lisse et noir, dormait d'un sommeil agité, l'oreille tendue.

— A propos, reprit-il la voix sèche au timbre argentin, si vous avez envie de travailler le marbre, ma chère, je serais trop heureux... J'ai du marbre d'Italie que je conserve depuis des années, pensant que Blake pourrait y venir un jour. Mais il n'en prend pas le chemin.

— Ce que je fais ne s'en accommode pas, murmura Blake.

Susan sentit naître un léger mouvement d'intérêt dans une vague partie de son être.

— J'aimerais vois ces marbres.

— Tout de suite, si vous voulez, dit M. Kinnaird.

Ils quittèrent Blake et prirent un sentier ombragé.

— Je conserve ici toutes mes belles pièces. J'examine chaque expédition et je choisis ce que je ne veux pas vendre, ces blocs que je réserve...

Il prit une clef dans sa poche et ouvrit la porte d'une vaste grange en bois brut, située au bout du sentier et qui renfermait des blocs de marbre de toutes dimensions.

— Ils attendent, dit-il doucement. Aimeriez-vous en choisir un, chère amie ? J'ai amené David Barnes ici, une fois, et il en a pris trois. Un grand pour son Titan, et deux autres plus petits. Il sculpte son Edison dans l'un d'eux.

Susan, incapable de tenir en place, circulait parmi les blocs de marbre. Un frémissement, de nouveau, l'agita.

— Blake se trompe au sujet du marbre, ajouta M. Kinnaird. C'est l'unique matière, et non l'argile, qui convient au véritable sculpteur. Seuls les grands savent employer la pierre dure. Ce que fait Blake ne se tiendrait pas en marbre. Il faut avoir un fond solide, sans quoi le marbre se refuse. Le marbre est pour les simples, c'est-à-dire pour ce qui est éternel.

Susan écoutait, surprise qu'il eût senti cela. Mais elle ne répondit pas. Dans les profondeurs de son être, quelque chose frémissait, prenait vie, comme un enfant.

IV

Un des premiers jours frais du début d'automne, elle alla seule à l'hôpital d'Halfred, pour voir son groupe. Là, elle eut quelque surprise à retrouver les personnages créés par elle, moulés dans le bronze immuable. La peinture est détruite par le temps, les livres, vermoulus, meurent et disparaissent, la musique se tait, mais son œuvre, bonne ou mauvaise, subsisterait. Elle regarda gravement son groupe de personnages, plus éternels qu'elle-même.

A mesure qu'elle les examinait, ils lui apparurent gauches, énormes. L'étaient-ils réellement, ou bien avait-elle pris l'habitude des statuettes de Blake, atténuées et posées de biais ? Deux filles entrèrent et se tinrent à côté de Susan, le regard fixe, mâchonnant de la gomme. Susan entendit l'une d'elles murmurer à l'autre :

— La femme a l'air horriblement triste, pas vrai ?

— Pour sûr, ça donne envie de pleurer.

Susan se détourna et revint chez elle. Dans sa chambre, elle enleva ses vêtements de ville, se baigna, s'enveloppa d'une robe de satin, et s'étendit sur le divan. Blake avait disposé des glaces dans les angles en face d'elle, et elle se vit reflétée de plus en plus petite, jusqu'à ce que la chambre parût remplie de jolies femmes paresseuses, drapées de satin ivoire, et étendues sur des divans de satin crème. Elle leva une main molle devenue douce et blanche comme jamais ses mains ne l'avaient été. Ses mains... ses mains ! Et dans la glace elle vit d'innombrables mains levées, jolies, molles et blanches. Elle cessa de regarder cette femme et enfouit sa figure dans ses bras.

Lorsque Blake entra, elle n'avait pas bougé. Elle sentit ses mains qui lui serraient les épaules et qui la retournaient vers lui.

— Tiens ! vous ne dormez pas ! s'écria-t-il. Je le croyais.

Elle secoua la tête et il s'assit. Dans la glace, de grands hommes, beaux et minces, s'asseyaient et se penchaient sur de jolies femmes.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

Il n'attendit pas la réponse. Ses yeux gris clignotèrent en la regardant :

— Vous êtes belle ! fit-il brusquement.

Dans les glaces, les hommes se penchèrent et saisirent les femmes dans leurs bras. Elle les considéra. Tous les hommes étaient Blake, mais aucune des femmes n'était elle... non, elle ne reconnaissait pas les femmes.

John et Marcia étaient revenus, remplis de récits sur leur expédition.

— J'ai pris cinquante-six poissons, disait John, et nous les avons mangés. J'aurais bien aimé que tu viennes nous voir, maman.

— J'ai nagé et nagé..., — et Marcia, couleur de bronze, fit semblant de nager autour de la pièce.

Jane revint aussi, apportant des pots de gelée et des conserves de fruits.

— J'ai laissé le reste dans la cave, à la maison, dit-elle. J'ai bien nettoyé tout ! On se croirait au ciel, c'est si tranquille !

Autour d'elle les murs de la maison de Blake parurent subitement étrangers à Susan.

— Comment est le nouveau puits ?

— Merveilleux, madame. L'eau est douce et froide.

Susan se tut. Si Mark avait bu cette eau pure et fraîche, il ne serait pas mort. Mais, en ce cas, la vie avec Blake n'eût pas existé et elle ne pouvait songer à elle-même sans y associer Blake.

— Mettez votre robe or foncé, ce soir, Susan, dit-il. — Ils allaient danser. — Vous devriez toujours porter de l'or sombre, ma chérie. Et laissez-moi vous coiffer. Tout le monde revient en ville, et tout le monde voudra voir qui Blake Kinnaird a épousé. Vous savez bien que j'ai toujours déclaré ne jamais me marier... Susan, au diable vos beaux yeux !

Et, se sachant l'amante de Blake, elle était sortie le front haut, fière de voir ces gens joyeux et beaux entourer son mari. Le bras de Blake l'enserrait légèrement.

— Susan, Susan !...

Il la présentait à tous. Les yeux des femmes la dévisageaient, curieux et froids, mais les regards des hommes

étaient pleins de feu. Susan les considérait tous de la même façon et parlait à peine.

Elle ne saurait jamais leur parler, songeait-elle en les observant, en les écoutant. Elle ne comprenait pas ce qu'ils disaient. Blake, lui, comprenait et leur renvoyait leurs phrases brillantes. Susan s'ennuya mortellement, ce soir-là.

Peu de temps après, Michaël vint la voir. Ils se trouvaient seuls l'un et l'autre. Il était devenu tout à fait homme. Elle s'en aperçut immédiatement. Le bel adolescent avait disparu. Son air de Christ semblait n'avoir jamais existé. Les cheveux blonds étaient plus foncés et lisses.

— J'expose en ce moment... Mes fiords, dit-il. Je n'ai rien fait cet été que des rochers, de l'eau et des nus... surtout les rocs et l'eau. Un corps de femme si doux sur un roc noir, avec les vagues qui se précipitent vers elle... Vous jugeriez qu'elle est sur le point d'être noyée. Et l'envie vous prend qu'elle soit déchiquetée, écrasée.

Il s'interrompit, puis ajouta d'un air indifférent :

— Je ne peins que ce genre de choses en ce moment. Quand on s'y sent poussé...

Il se leva, s'approcha de la fenêtre du salon, et regarda le fleuve.

— Je serais curieux, reprit-il au bout d'un instant, de constater les réactions que vous aurez l'un sur l'autre, Kinnaird et vous. L'un des deux changera. Cependant j'ai peine à me figurer un Blake différent.

— Vous n'êtes pas marié ? demanda Susan.

— Non, Dieu merci ! Ce serait ma fin. Je n'ai pas assez de force de résistance. Je le comprends, à présent. Ma personnalité en serait troublée. Je ne saurais plus que peindre... — Il s'arrêta un instant, puis reprit : — Pour vous, c'est autre chose.

— Comment cela ?

— Les femmes, ça ne se compare pas. Elles sont fondamentalement physiologiques.

Susan s'apprêtait à protester, mais elle n'en fit rien.

Un jour, David Barnes entra à pas pesants. Elle et Blake étaient seuls à déjeuner, et il fut le troisième.

— Vous deux..., dit Barnes, promenant son regard autour de la salle à manger ornée de glaces.

Blake avait fait disposer des glaces de la façon qu'il affectionnait, si bien que les trois convives se trouvaient indéfiniment répétés.

— Blake, je pensais qu'à Paris vous feriez autre chose que vous marier.

— Ah ! mais, dit Blake d'un ton léger, Susan fait partie de cette satanée catégorie de femmes auxquelles on ne peut rien proposer en dehors du mariage... Ça ne conviendrait pas à son type. Dieu sait si j'avais envie de me marier ! J'ai employé tous les moyens, n'est-ce pas, Susan ? Mais, pas autre chose à envisager que le mariage !

— Je sais que vous voulez me taquiner, dit-elle, — mais elle n'en était pas très sûre.

Elle le fut encore moins lorsqu'après déjeuner, Blake sortit et la laissa seule avec David Barnes.

— Alors, vous avez voulu vous marier, Susan ? dit-il brusquement. — Il alluma sa pipe, étendit ses jambes et fit craquer les jointures de ses grandes mains sales. — Je croyais que vous en aviez fini avec ça et que vous alliez vous mettre à l'œuvre. Ne reprendrez-vous jamais le travail ? C'est parce que vous êtes une femme... Les femmes n'aiment pas le travail sérieux.

— Quelque chose en moi voulait Blake, dit-elle sincèrement.

— Blake ne sera pas comme l'autre... je ne me souviens pas de son nom. Il n'aura pas la bonté de mourir jeune. — Les yeux de Barnes prirent une expression farouche. — Blake vivra un bon bout de temps. Il laissera mourir n'importe qui, sauf lui.

— Si Blake meurt, je mourrai, moi aussi.

— Ah ! fit Barnes, vous vous le figurez.

Il haussa les épaules et ne lui dit plus que des choses insignifiantes avant de la quitter. Longtemps après, elle se rappela que Barnes, ce jour-là, ne lui avait pas parlé une seule fois de ses Titans ni de son travail.

Quand vint Noël, Blake lui dit :

— Ma chère amie, cette fête ne compte pas pour moi. Bien entendu, emmenez vos enfants et allez voir vos parents. Si vous n'accomplissez pas votre devoir, vous serez malheu-

reuse, et moi, je suis malheureux quand je le fais. Donc je n'irai pas dîner chez mon père. Je le laisserai dîner seul, à Fane Hill, selon son habitude.

— Que ferez-vous à Noël, en ce cas, Blake ? lui demanda-t-elle troublée.

— Il y a mille choses que je puis faire, et je ne vous parlerai d'aucune. Tout ce que je demande, c'est que, si vous restez, vous ne remplissiez pas la maison d'arbres et de papiers dorés et que vous ne laissiez pas vos enfants me combler de cadeaux dont je n'ai nulle envie.

— Très bien, répondit-elle tranquillement.

Pour la première fois, elle avait envie de s'éloigner un peu de lui. Il la maintenait à un diapason qui n'était pas le sien. Elle avait maigri, malgré son inaction complète. Le désir la prenait de s'asseoir, loin de lui, auprès du feu, dans un lieu tranquille et de n'entendre que des sons familiers.

Elle avait été tellement privée de tendresse, si longtemps tendue jusqu'à l'extrême limite de la passion que cette maison de son enfance lui apparut, quand elle la retrouva, comme un monde de confort. Elle se complut aux vieux fauteuils et aux divans usés, aux grands lits anciens et aux rideaux fanés. Quand elle aperçut son père sur le seuil, elle eut subitement envie de pleurer. John alla directement à la cuisine.

« Il y a si longtemps que je n'ai pas été dans une cuisine ! » avait-il dit dans l'auto, et Marcia s'était écriée : « Moi, je n'y suis jamais allée ! — Mais si, avait-il répondu gravement, mais tu ne t'en souviens pas. Moi, c'est à peine. »

Marcia le suivit en courant.

Susan, les lèvres tremblantes, s'accrochait à son vieux père.

— Je me demande pourquoi je pleure, dit-elle en riant à demi, cherchant son mouchoir. C'est si bon de te revoir, papa ! Mais tu as maigri ?

Elle embrassa la joue brune de son père et entra dans la cuisine rejoindre sa mère. Elle la trouva à la table, près de la fenêtre, qui coupait des tartines pour les enfants. Mme Gaylord tendit au baiser de Susan une joue douce et flétrie. John pelait déjà des pommes de terre.

— Tu es exactement la même, maman, déclara Susan.

— J'ai ma santé, dit-elle. — Puis elle examina sa fille. — Tu es maigre, Susan... Je crois ne t'avoir jamais vue aussi

maigre. Enfin, tu vas te refaire... John prend de la ressemblance avec Mark, n'est-ce pas ? Par sa tournure plutôt que par sa figure.

— Je ne m'en suis pas aperçue, dit Susan.

Elle regarda John. Mark était mort depuis longtemps. Elle ne voyait plus que son fils.

Quand ils s'assirent pour dîner autour de la table éclairée, son père pencha la tête pour réciter les actions de grâce, tandis que John et Marcia s'arrêtaient étonnés, leurs cuillers à mi-chemin de leurs bouches. Susan ne leur avait jamais appris la prière avant le repas. Le parfum de la soupe succulente lui montait aux narines. Elle se mit à manger avec un plaisir singulier qu'elle eut la surprise de sentir s'accroître les jours suivants.

Rien ne se passait dans la vieille maison tranquille. Ses parents ne parlaient guère entre eux ni avec elle. Ils ne s'informèrent pas du genre de vie qu'elle menait et elle ne leur en dit rien.

Blake correspondait avec elle par des télégrammes quotidiens. Susan y répondait, et ainsi sa présence ne lui manquait pas. Elle en était surprise et parfois déconcertée. Cela viendrait, sûrement. Un jour, une nuit, elle serait prise du besoin de le voir et, au matin, elle dirait : « Il faut que je rentre retrouver Blake ! »

Les journées se succédaient et l'envie de partir ne venait toujours pas. Elle attendait, en silence, ne demandant rien au delà de ce profond repos. Elle pensa une fois à la ferme, mais sans être tentée d'y aller. Elle y retrouverait des souvenirs de Mark et elle n'avait besoin de rien ni de personne. Elle sentait quelque chose se libérer lentement en elle, revenir en arrière, de même qu'un arbre courbé par un poids se redresse quand on le délivre.

— Est-ce que tu n'aimerais pas que j'invite tes amies ? demanda sa mère.

Mais elle secoua la tête : qu'aurait-elle à leur dire ?

Ils allèrent tous à l'église, le dimanche qui précédait Noël, et Susan aperçut devant elle, sur un même banc, Hal, Lucile, avec leurs trois enfants entre eux. Après le service, Lucile se précipita sur elle en criant :

— Oh ! Susan, quel bonheur de te voir ! Nous entendons dire des choses merveilleuses sur toi... Ne va pas me raconter que ce sont là tes enfants... Tu n'as pas vieilli d'un jour... Oh ! moi, je suis épouvantable. Je me suis mise à engraisser après la naissance de Jimmy. Oui, c'est ma seule fille, Léora.

Susan abaissa les yeux sur une fillette pâle et silencieuse, la seule qui ressemblât à Hal.

— Une fois je t'ai entendue crier, et je t'ai prise dans mes bras : tu ne t'en souviens pas ? dit Susan.

La petite secoua la tête et Lucile éclata de son gros rire sonore :

— Léora est toujours pleurnicheuse, fit-elle enjouée. Voici Hal, Susan !

Hal était là, grand, intimidé ; il devenait chauve. Aussitôt Susan fut saisie par la pensée de Mark. Si Mark avait vécu, elle eût continué à faire partie de ce milieu. Et que serait-elle devenue ? Mais à présent, elle en était très loin.

Quand ils furent rentrés, son père lui dit :

— Viens là-haut me faire un peu de musique, Susan. Je n'en entends guère ces temps-ci !

Elle monta et joua des morceaux qu'elle n'avait pas regardés depuis bien des années. Il écoutait, sa vieille main, si belle, posée sur sa bouche. Il masquait toujours sa bouche lorsqu'il écoutait.

— Écris-tu encore des poésies, papa ? lui demanda-t-elle en jouant.

— Non, j'y ai renoncé, — et il soupira.

Lorsqu'elle eut terminé le morceau favori de son père, celui de Sibelius, elle se retourna. Il la regardait, tremblant, une expression d'effroi dans ses yeux bleus.

— Papa ! s'écria-t-elle vivement.

— J'ai pris un mauvais tournant, quelque part dans ma vie, Susan, murmura-t-il. Je croyais suivre la grande route et ce n'était qu'une impasse. Je n'ai abouti nulle part.

— Ne dis pas ça !

Elle s'avança, l'entoura de ses bras, lui tint la tête serrée contre elle.

Vieillir, comprendre trop tard qu'à un moment donné on a pris la mauvaise route, qu'il n'y a pas à y revenir, la

vie s'étant écoulée en parcelles brillantes : c'est la première mort.

— J'ai tout gâché, dit-il très bas. Je me suis gaspillé moi-même. Les années m'ont leurré... Je n'ai rien fait de ce que je m'étais promis d'accomplir.

Elle s'agenouilla près de lui, le tint serré, en proie à une terreur encore plus grande que celle de son père ; le sens de ses paroles la pénétrait jusqu'au fond.

— Voilà comment cela se passe. Une année suit l'autre, et c'est tout. Un jour, on a du temps devant soi, et, le lendemain, il n'en reste plus. Je pense que ça n'a guère d'importance, disait M. Gaylord. Le monde n'a rien perdu sans moi... c'est moi qui ai manqué d'y prendre ma place. En soi, c'est insignifiant, je suppose, mais pour moi, cela compte.

— Père, murmura-t-elle en s'agenouillant à côté de lui, tu n'as pas vraiment tout manqué.

— Quand à la fin on n'a pas obtenu ce qu'on désirait, rien ne semble plus exister, fit-il.

Puis, brusquement, il l'écarta et se dressa sur ses pieds :

— Ne parlons plus de cela, dit-il.

Il s'était détourné d'elle, mais l'effroi demeurait dans son regard.

De cet effroi naquit la lumière qui éclaira l'âme de Susan. Elle resta éveillée la nuit, et cette terreur se joua autour d'elle avec la violence d'un éclair. A sa clarté, elle comprit que Blake était la cause du mal. Elle, qui n'aurait dû se soumettre à personne, s'était soumise à lui par amour. Elle comprit aussi que Mark était resté inoffensif parce qu'elle ne l'avait pas aimé suffisamment, mais Blake l'étranglait. Elle s'abandonnait à lui et laisserait les années passer sur elle. Elle l'aimait et le redoutait ; par crainte de sa colère, elle lui permettait de faire d'elle ce qu'il voulait. Voilà pourquoi elle s'exténuait et se sentait si mortellement lasse.

Elle se leva d'un bond, alluma sa lampe et se regarda fixement dans la glace. Elle se vit jeune, vigoureuse, avec des mains capables de travailler. Le repos et le soleil lui avaient donné du teint. La vigueur jaillissait de son corps. Elle souhaita voir poindre le matin. Elle avait eu assez de sommeil et aspirait au jour. Que dirait-elle à Blake ? La

simple vérité : elle s'était montrée paresseuse et comptait se remettre au travail. S'il se moquait d'elle, la ramenait à lui, elle se souviendrait de cette crainte du réveil au seuil de la vieillesse, quand la vie est finie.

Elle revint dans son lit, se pelotonna dans la chaleur qu'elle y avait laissée, et songea à Blake, sans haine. Elle ne le haïrait jamais. C'était grâce à lui qu'une partie d'elle-même resterait tendre et passionnée ; car, à un moment donné, il avait fait d'elle une femme semblable aux autres femmes. « Je peux faire n'importe quoi ! » s'écria-t-elle tout haut, et le son de ses anciennes paroles confiantes chassa ses dernières terreurs. A la longue, elle s'endormit dans la nuit silencieuse.

V

Ils rentrèrent tous le lendemain du Premier de l'an. Blake n'était pas à la maison.

— Monsieur avait calculé que madame n'arriverait pas avant une heure d'ici, dit Crowne, le domestique.

— Ça ne fait rien, répondit Susan.

Elle suivit les enfants dans leur chambre, déballa et suspendit leurs affaires avec eux.

— Je voudrais toujours habiter la campagne, dit John, morose.

— Pas moi, déclara Marcia.

Elle grandissait, devenait une grande fillette, à la voix et aux mouvements nets et précis. Blake s'amusait avec elle, puis l'oubliait pendant des jours entiers. Elle courait après lui et lui parlait avec une vivacité affectée, qui le faisait rire. Susan se disait : « Il faut que je l'envoie à l'école, que je l'éloigne de lui. Je ne veux pas qu'elle prenne ce genre. »

Blake survint, beau et de tenue impeccable, très gai, heureux de les retrouver ; il donna à Susan l'habituel baiser rapide et sec, les mains plaquées de chaque côté de sa figure, les paumes fraîches et douces.

Marcia courut à lui ; il l'embrassa rapidement. Elle le supplia :

— Embrassez-moi encore, Blake, dit-elle.

— Marcia ! s'écria Susan d'un ton bref.

— C'est simplement parce qu'elle aime l'odeur qu'a

Blake sur sa figure, observa John, plein de mépris.

Blake se mit à rire et embrassa de nouveau Marcia, tout en regardant Susan d'un air taquin.

Enfin ce jeu prit fin. Les enfants se retirèrent. Blake entoura Susan de son bras, la main enfoncée dans le creux chaud, sous l'épaule. Elle se tourna vers lui, souriante. Après un temps, elle lui déclara :

— Je vais recommencer à travailler, Blake.

— Pourquoi pas ! dit-il l'air distrait.

Elle le regarda, cherchant à découvrir son humeur.

— Ce sera parfait, ajouta-t-il gaiement. Vous aurez un coin de mon atelier et je vous expliquerai mon secret pour mélanger la glaise. Personne ne le connaît. Et je ne le dirais pas à d'autres qu'à vous.

Elle n'avait que faire de son secret, mais, sur le point de le lui dire, elle se contenta d'objecter :

— Un coin ne me suffira guère, Blake. J'ai l'intention de travailler le marbre.

— Le marbre ! s'écria-t-il. Laissez-moi vous mettre en garde, Susan. Il ne faut pas tailler directement le marbre. Personne n'y arrive... deux ou trois très grands sculpteurs, peut-être, s'y sont essayés.

A la manière d'un lion qui dresse la tête, le cœur fier de Susan bondit dans son corps de femme : « Comment savez-vous que je ne suis pas un très grand sculpteur ? » Cette voix résonna en elle sans qu'elle lui permît de s'exprimer. Et, silencieuse, distraite, elle sourit à Blake pendant qu'il parlait et qu'elle affectait de l'écouter.

Occupée dès le lendemain à chercher un atelier, elle mit longtemps à trouver ce qui était à sa porte. Tout près de la demeure de Blake se trouvaient des immeubles habités par une population d'étrangers et de pauvres gens. Quelques personnages fortunés, comme Blake, s'étaient approprié le bord de l'eau et, négligeant les miséreux, avaient construit leurs demeures dans un certain nombre de rues, évitant les maisons de rapport.

Susan, seule, se trouva prise dans le dédale de ces bâtiments. Des enfants s'ébattaient autour d'elle, absorbés par leurs jeux. Des femmes les interpellaient parfois à grands cris, secouaient du linge de nuit malpropre, et des hommes

étaient étendus sur des marches encrassées. Jamais Blake ne viendrait ici. Susan s'arrêta devant la porte d'une maison. Dans la fenêtre, une pancarte portait l'annonce : « Appartements à louer. »

— Est-ce que je peux visiter ? demanda-t-elle à un homme à la figure sale et à l'air avenant, qui s'appuyait contre la porte.

— Ça m'est égal, répondit-il.

Elle entra, guidée par l'homme, et inspecta l'appartement vide. Il se composait de trois pièces séparées par de légères cloisons, coupant une salle qui avait dû être de belles dimensions. Le plafond était élevé, orné d'une corniche, et il y avait une cheminée en bois sculpté, détériorée et tachée.

— Est-ce que ce serait possible d'enlever ces cloisons ? demanda-t-elle.

— Je le ferai pour vous, mademoiselle, dit l'homme avec ardeur.

— Il faudrait repeindre les murs, le plafond, laver les fenêtres.

— Je m'en chargerai.

— C'est bon, je loue l'appartement. Quand sera-t-il prêt ?

— Aujourd'hui en huit, dit-il, plein d'assurance.

Elle descendit les marches sales, longea trois pâtés de maisons, et tourna l'angle vers le carré tranquille où, parmi quelques gens riches, elle habitait avec Blake.

La semaine suivante, elle se rendit à son atelier, après avoir choisi les blocs de marbre offerts par le vieux M. Kinnaird. Les gens de ce quartier misérable étaient restés bouche bée lorsque le camion de Fane Hill avait apporté ces énormes masses de marbre.

— Des rochers ! avaient murmuré les enfants étonnés.

Susan expliqua à ceux qui se trouvaient le plus près de la porte :

— Je suis sculpteur, je tire des choses du roc.

Ils n'avaient pas répondu à cela. Un petit gamin, seul, poussa une exclamation. Puis, ils disparurent comme une bande d'oiseaux. Rien ne retenait longtemps ces enfants de ville, qui s'élançaient d'un divertissement à l'autre : la sirène d'une pompe à incendie, une ambulance, un grondement,

un juron ou le sifflet d'un policeman et ils se sauvaient.

A l'intérieur, la grande salle était vide, à part les blocs de marbre, les outils et une chaise. Susan s'assit, prête au travail.

Rien ici n'entraverait son désir le plus profond. Personne ne savait où elle était. Elle promena ses regards autour d'elle, pleine de reconnaissance, sur les murs fraîchement peints, les vitres nues et reluisantes. Elle se leva, alla d'un bloc à l'autre, les palpa. La veille, elle était sortie, et avait acheté les plus beaux outils, les meilleurs, délicats et résistants. Il s'agissait de commencer, maintenant, de réfléchir à ce qu'elle allait faire. Mais ici, loin de Blake, dans cet endroit où il n'était jamais venu, où il ne pourrait la trouver, elle s'aperçut qu'elle ne pensait qu'à lui.

— Blake, Blake, murmura-t-elle.

Il lui fallait sa main, son contact, sa présence, n'importe quoi, qui pût repousser cette certitude d'être née solitaire.

« Il faut que je résiste, songea-t-elle. Je sais qui je suis. » Sa volonté lui était venue en aide à la mort de Mark. Sa volonté, sa volonté ! Elle prit ses outils et les reposa, le beau maillet si fort, le ciseau avec sa pointe parfaite. Des crayons et du papier. Puis elle s'assit de nouveau, fixant des yeux les marbres incomparables, et ne pensant qu'à Blake. Elle avait envie de courir à lui, de voir ce qu'il faisait, de s'assurer qu'il était là. Elle s'y refusa. Elle aimerait Blake de tout son cœur, mais chez elle l'amour ne pouvait être une fin.

Ce fut le grand bloc noir de Belgique que Susan attaqua le premier en dépit de la traîtrise de ce marbre, car une énorme négresse était entrée au matin, marchant sur la pointe des pieds aussi légèrement qu'un tigre. Cette femme ouvrit la porte et la referma sans bruit. Susan, qui attendait en rêvassant, la regarda comme une apparition.

C'était une Africaine pur sang. Sa peau noire luisait, sa bouche ressemblait à une orange sanguine fendue et le corps énorme était ferme.

— Avez-vous besoin d'une dame pour nettoyer ? demanda la négresse. — Sa voix avait un son d'alto. — Je fais le ménage et le blanchissage pour les gens très bien, dans l'autre rue.

— Entrez, je vous en prie, dit Susan. Comment vous appelez-vous ?

— Je suis Delia.

Elle entra, s'assit sur un morceau de marbre blanc et se mit à rire, les lèvres retroussées sur ses grandes dents blanches.

— Je n'ai jamais encore nettoyé de rochers.

— D'où êtes-vous ? demanda Susan.

— Mon grand-père était dans une famille en Virginie; on disait qu'il venait de l'autre côté de la mer. Mon papa est parti là-haut, vers le nord. Je suis née ici même, à New-York.

« Le marbre de Belgique », se disait Susan, sans l'écouter. Elle se taisait, impressionnée par cette formidable présence. Ces larges courbes, ces épaules, cette poitrine massive, ces hanches comme des montagnes !

— Si je vous donne le double de ce que vous gagnez pour le ménage, me laisserez-vous dessiner votre portrait ?

— Vous voulez dire, simplement rester assise ?... Je ne suis pas habillée pour ça, ce sont mes guenilles de travail.

— Je ne veux pas que vous soyez vêtue.

Délia se leva et secoua la tête.

— Non, je ne me suis jamais déshabillée devant une dame.

Puis elle s'arrêta, tentée :

— Est-ce que je ne pourrais pas garder un petit quelque chose sur moi ?

— Bien entendu, répondit Susan.

La négresse soupira :

— C'est sûr que j'ai besoin d'argent !... Tournez la tête de l'autre côté, mon petit cœur, que j'enlève mes vêtements... Là... Ça y est. Je me sens drôle.

Elle était assise sur un bloc de marbre blanc de Paros, les mains posées sur ses grands genoux nus, sa tête penchée en avant, ses épaules tassées.

Susan se mit à dessiner sur les grandes feuilles de papier qu'elle avait épinglées au mur la veille, choisissant des crayons qu'elle rejeta ensuite pour prendre des fusains noirs et doux. Il lui fallait apprendre rapidement ce corps par cœur afin de commencer à travailler le marbre. Elle dessina des heures entières.

Ce fut ce jour-là qu'elle commença la gigantesque statue

noire qui devait être si célèbre un jour : la négresse assise, les jambes écartées, les mains soutenant les seins lourds et douloureux. Dès les premiers coups de ciseau, elle la baptisa « l'Américaine noire ». Les esquisses terminées, elle avait donné congé à son modèle pour travailler seule. L'obscurité du soir la surprit ainsi. Elle ne voyait plus les contours du marbre. Seules, ses mains la renseignaient. Si seulement la nuit ne venait pas rompre cette vague montante qui la soulevait à présent !

Après s'être attardée un instant dans la pénombre, pour se pénétrer de cette créature qu'elle possédait à présent, elle retira sa blouse, mit son chapeau, son manteau, et, à moitié éblouie, elle sortit dans la rue. Son cœur chantait, léger, bien que ses bras lui fissent mal. Cette étrange et secrète légèreté, plus douce que quoi que ce fût au monde, plus douce que l'amour, c'était l'aboutissement...

Une chose lui paraissait surprenante : elle ne pouvait rien faire sous les yeux de Blake, ni sous le regard voilé du vieux M. Kinnaird, mais elle n'était nullement gênée quand les gens du quartier venaient la voir travailler. Elle aperçut un matin des enfants inconnus qui la dévisageaient à travers la vitre.

— Entrez, si ça vous amuse, leur cria-t-elle.

Ils vinrent tous à la porte et restèrent debout, les yeux écarquillés. La tête de la négresse surgissait du marbre, et Susan commençait les contours des épaules épaisses.

Une voix rauque s'écria :

— Té, c'est une noire !

— C'est pour une tombe, dit un autre. J'ai vu un cimetière une fois, et il y avait beaucoup d'anges fabriqués avec du roc.

— Une négresse ne peut pas être un ange ! murmura une voix méprisante. Les anges sont blancs. Je les ai vus à une exposition de Noël dans la Cité de la radio.

Les enfants s'attardèrent pendant quelques minutes passionnantes, puis ils murmurèrent :

— Allons-nous-en, il n'y a rien d'autre ici.

Ils partirent en chœur, ayant tout examiné. Susan ne s'était nullement sentie gênée par eux. Leurs yeux si vifs, si confiants, ne l'avaient pas déconcertée.

VI

Elle eût aimé, dans l'ardeur de son plaisir, courir vers Blake. Quand deux êtres s'aiment, la joie de l'un doit être celle de l'autre. Mais Blake était furieux ces jours-là, parce que sa première exposition de modernes venait d'être tournée en ridicule par un des directeurs du Musée.

— Voyons, chéri, lui dit-elle, surprise de cette colère; tant de critiques l'ont appréciée.

Le matin qui suivit l'ouverture de l'exposition, il s'était entouré de journaux, et lisait à sa femme tout ce qu'on en disait. Il prononçait, sans gêne aucune, les phrases brillantes et bien tournées : « extraordinaire et pénétrante facilité », « saisit pleinement l'abstrait », « on le placerait aisément à la tête de nos modernes ». Mais après ces louanges, le vieux Joseph Hart avait écrit au *Times*, et Susan était rentrée, pleine d'enthousiasme, pour trouver Blake très en colère :

— Je pourrais l'attaquer, répétait-il. Comment ose-t-il traiter mes œuvres de superficielles ? Quel vieil imbécile! Il veut que nous continuions à copier Michel-Ange et les Grecs. Il ne se rend pas compte qu'à leur époque ils étaient des modernes et qu'ils ont vécu grâce à cela.

Il resta maussade toute une semaine, sans appétit ni désir de travail. Puis, un jour que Susan était presque à bout de patience, elle reçut une lettre de Paris : la *Femme agenouillée* avait été refusée au Salon.

— Le diable les emporte ! Comment ont-ils osé ? fit Blake sans amertume.

— Je pense que ce n'était pas assez bien, dit-elle tranquillement.

Et elle replia la lettre. Elle avait abandonné la *Femme agenouillée*, la statue qu'elle faisait lorsqu'elle s'était éprise de Blake.

— Cela ne vous touche pas ? demanda-t-il avec curiosité.

— Bien sûr que si, mais rien ne m'arrêtera. En tout cas, je sens que j'en ai fini avec la *Femme agenouillée*.

— Oh ! sans doute est-ce encore une question politique. Vous êtes étrangère, les Français sont si étroits ! Et puis vous êtes une femme, Susan. Vous ne pouvez pas vous attendre...

— A quoi donc ? demanda-t-elle, très calme.

— A ce qu'obtiendrait un homme, fit-il.

Et pour la première fois depuis des jours, il se mit à rire.

— Ne vous en troublez pas, Susan, ajouta-t-il avec une douceur inusitée.

Et elle s'aperçut qu'il éprouvait un certain réconfort.

Sans relâche, jour après jour, elle taillait le marbre et le sculptait. Au début de l'été, elle termina son *Américaine noire*.

Delia, son nettoyage fini, l'examina, éclata d'un rire strident et déclara :

— J'aimerais pas ressembler à ça. Vous m'avez bien soulagée en me disant que vous la sortiez de votre tête.

— Personne ne croirait que c'est vous, Delia.

— Non, bien sûr, et ça me fait plaisir !

Cette grande statue n'était que la première d'une longue série. Susan le savait et se demandait combien elle en ferait, car elle voyait autour d'elle des visages, des formes qui défilaient. Chaque jour, elle découvrait un modèle qui convenait au marbre. Elle choisit une Suédoise qui tenait un restaurant aux environs avec son mari. Ils n'employaient aucune aide, et, ensemble, ils faisaient la cuisine, lavaient la vaisselle et desservaient les petites tables recouvertes de toile cirée à carreaux rouges. Elle entra un jour derrière l'étalage de *smorbröd* préparé par eux et demanda à la femme :

— Voulez-vous me permettre de m'asseoir chez vous et de vous dessiner pendant que vous travaillez ?

— Bien sûr, répondit-elle de bon cœur, ça ne nous fera aucun mal, pas vrai, Gus ?

— Non, grommela-t-il, les bras chargés d'une pile d'assiettes.

Susan y alla chaque jour pendant une quinzaine ; elle examinait les Suédois, les dessinait, les écoutait parler entre eux. Au bout de ce temps-là, elle déchira les dessins et se mit à tailler dans le marbre de Paros des personnages qu'elle appela : « Américains du Nord ». Ils étaient revêtus d'antiques costumes suédois, et semblaient porter avec eux tout l'attirail de leur civilisation. Grands et maigres, ils affrontaient l'âpre vent du nord avec des visages résolus.

Blake avait oublié le dépit que lui avaient causé les critiques et s'était remis au travail. Il entreprit coup sur coup un plâtre de Marcia et une statue de Sonia Pravaloff, la danseuse russe dont chacun était fou. Il travaillait rapidement. En un mois, il termina Marcia, longue et mince, la tête penchée; ses cheveux raides, coupés courts, retombaient sur le visage étroit; ses mains osseuses étaient jointes. C'était Marcia en personne, impressionnable, agitée, le corps aussi maigre que celui d'un chat.

Marcia commençait déjà à ne vouloir apprendre que la danse, et après avoir vu Sonia à Noël, elle suppliait Susan chaque jour :

— Laisse-moi apprendre à danser, maman ; danser pour de vrai, comme Sonia.

— Sonia est ignorante, déclara John avec calme ; elle sait même à peine lire, du moins je ne l'ai jamais vue avec un livre !

— Je n'aime pas les livres non plus, dit vivement Marcia, mordillant son doigt. On dirait des morts. Oh ! maman, laisse-moi danser... je t'en prie, je t'en supplie !

— Cette enfant devrait apprendre, disait aussi Sonia.

Elle venait souvent dîner, car elle ne dansait que deux ou trois fois par semaine.

Blake la représentait dans cette célèbre terre cuite qui ne ressemblait à aucune autre, et Sonia était si impressionnée de se voir sortir ainsi des mains de l'artiste qu'elle ne quittait plus l'atelier.

Lorsqu'il eut terminé, Susan, pour la première fois, désapprouva. Elle se tint devant cette forme voltigeante et garda le silence. Blake attendait, certain de ses louanges.

— Suis-je belle ? Je le crois ! s'écria ardemment Sonia.

Elle était assise sur le grand divan de Blake, les genoux sous le menton, son corps vigoureux, musclé, si peu charnu, replié sous la robe de satin blanc qui le revêtait à peine.

— Il y a quelque chose qui est faux là-dedans, dit Susan, observant toujours la terre cuite.

— Que voulez-vous dire ? demanda Blake.

Elle oublia qu'ils étaient mari et femme et encore amoureux l'un de l'autre. Elle oublia que, femme, elle s'adressait à un homme. Elle n'aperçut que l'image plastique qui ne

représentait pas Sonia. Blake l'avait marquée de son empreinte. Il n'était pas sorti de lui-même afin de la voir telle qu'elle était. Pour la première fois, son instinct lui avait fait défaut dans la matière à employer.

— Je ne crois pas que la matière plastique convienne à Sonia, Blake, déclara Susan. — Elle examina la danseuse. — Remarquez la forme de la tête, et le corps. L'argile ?... Mais non, elle relève de l'art glyptique. Je l'ai souvent pensé. Je veux dire qu'on pourrait reproduire toute une série de ses poses en marbre ou en pierre, en pierre très dure, comme celle d'Heptonwood. Elle n'est pas la femme délicate que vous avez représentée ; elle est résistante, et la vigueur de sa danse vient de cet élément de solidité. Vous l'avez atténuée, afin que la glaise puisse la contenir ; malgré ça, cette matière ne suffit pas. Le modèle vous a échappé.

Susan s'aperçut aussitôt que Blake était violemment en colère.

— Vous êtes tellement férue de sculpture que vous ne comprenez rien d'autre !

Sans l'écouter, Susan proposa à Sonia :

— Voulez-vous poser pour moi ? Je vous sculpterai en marbre et je montrerai à Blake ce que je veux dire.

— Vous aussi ! s'écria Sonia, — et elle éclata de son rire russe, si sonore. — Pourquoi pas ? Ce sera très drôle.

— Sortons d'ici, déclara Blake brusquement. Je suis dégoûté de cette maison.

Ils allèrent dans une boîte de nuit, ce qui plaisait souvent à Blake, et Susan le regarda danser avec Sonia, si merveilleusement, qu'elle resta perdue, le menton dans ses mains, admirant leur beauté et en jouissant. Lorsqu'il revint et posa une question muette d'un geste assez froid des sourcils, elle secoua la tête et sourit :

— J'aime bien mieux vous voir danser encore avec Sonia, lui dit-elle.

Il se mit à rire.

— Oh ! Susan, femme parfaite. Allons, Sonia, venez.

Ils dansaient, et, venant on ne sait d'où, un cercle de lumière blanche tomba sur eux, les distingua des autres. On reconnaissait Sonia, et Blake était ravi d'être vu avec elle. Son visage restait figé, froid et grave. Il semblait ne voir

personne, ne rien sentir, mais Susan, qui le connaissait, savait qu'il baissait les paupières et prenait cette expression vide parce que rien ne lui échappait. L'orchestre joua pour eux un air adouci, enveloppant. Et Susan dessinait sur le dos d'un menu, avec un crayon emprunté au serveur, les traits rapides, vigoureux, de sa Sonia. Ce fut le commencement de la *Danseuse russe*, qui devait figurer dans sa série américaine.

Ce soir-là, lorsqu'ils revinrent, elle entra la première dans le salon tout en longueur et, à la porte, elle se retourna, surprise de les voir s'attarder si longtemps. Dans l'ombre du hall, elle aperçut Blake qui attirait Sonia à lui et lui donnait un baiser violent et rapide. Susan se détourna et s'approcha vivement du feu. L'instant d'après, ils étaient dans la pièce et riaient.

— Voulez-vous sonner pour qu'on nous donne à boire ? lui disait Blake.

Elle ne sentait pas la chaleur du feu, bien que Crowne eût empilé des bûches sèches qui flambaient... Blake et Sonia... Ce baiser ne les avait pas troublés, ce n'était donc pas le premier.

Susan sonna parce que Blake l'avait demandé. Elle s'assit sur un coin de divan et tendit ses mains à la flamme. Elle avait froid et voulait se réchauffer. Crowne apporta du whisky et de l'eau de Seltz. Comme elle n'en buvait jamais, il ne prépara que deux verres. Elle en réclama un pour elle, bien que ce ne fût pas son habitude de boire à cette heure-là.

— Vous savez, Blake a raison, Susan, dit Sonia.

Elle dansait et lançait des bribes de son incessante conversation en changeant une pose statique bien nette pour une autre.

— ... Vous êtes très simple.

— Vraiment ? fit Susan. Je n'ai pas eu le loisir d'y songer.

Elle dessina rapidement plusieurs silhouettes.

— Blake est comme ceci, fit Sonia.

Et elle se mit à danser à petits pas courts et nerveux. Elle exprimait Blake à l'aide de son corps. Elle était Blake, en quelque sorte, sans lui ressembler le moins du monde. Susan s'arrêta de dessiner et attendit. Il lui était impossible de continuer. Elle ne savait comment saisir les attitudes de

Sonia. En l'observant, Susan se disait qu'elle n'avait jamais songé à faire le portrait de Blake. Elle ne pouvait s'imaginer Blake en marbre. Il y avait en lui un principe éphémère qu'on ne pouvait atteindre et retenir. Sonia dansait très vite avec des poses saccadées et fuyantes.

— Et vous, voilà...

Sonia s'arrêta, se secoua et fit des gestes lents, profonds, élémentaires, un peu raides.

— Si simple, ajouta-t-elle, si semblable à un enfant, sans vanité, sans coquetterie. Blake a de la coquetterie, pas Susan. Susan est triste, seulement elle l'ignore. Elle n'est pas triste pour elle-même, mais parce qu'elle sait que la vie est triste, obscurément, et que la joie n'est que passagère. La tristesse est la longue réalité, la douleur est à la base et quand on l'a compris, on a la paix.

Susan n'écoutait pas. Elle dessinait aussi vite que son fusain le lui permettait, en traits épais, noirs et hardis, qui étaient sa manière à elle de faire des portraits, sans éprouver le besoin d'une esquisse. Elle traçait, massive et à trois dimensions, la statue qu'elle se représentait en marbre, tandis qu'elle en indiquait les contours sur le papier.

— Là, ça suffit. J'ai ce que je voulais.

Ce soir-là, Blake, en dînant, lui racontait ses déboires. Il s'était efforcé de persuader au vieux Joseph Hart que les terres cuites qu'il présentait n'étaient pas un simple « amusement avec de la boue ». Lorsqu'il cessa de parler, Susan lui demanda :

— Est-ce tout, Blake ?

— Cela suffit, il me semble, pour une seule journée, fit-il très aimable, une fois son récit terminé.

Rien n'était changé en lui. Susan l'observait, tandis qu'il parlait et se demandait s'il existait une transformation intérieure ; car l'amour doit laisser quelque légère empreinte. Mais il considérait sa femme avec ses yeux gris, froids et limpides ; sa main chassait la cendre de sa cigarette sans le plus petit tremblement, et elle ne put constater aucune différence dans la qualité du baiser qu'il lui donna à son arrivée.

— J'ai une question à vous poser, dit-elle.

Ils étaient seuls pour l'instant. Crowne venait de servir

la salade et ne reviendrait pas avant quelques minutes.

— Quoi donc ?

Blake leva ses fins sourcils bruns, en la regardant, mais le son de sa voix ne laissait percer aucune alarme.

— Êtes-vous amoureux de Sonia ?

Cette fois, il fut surpris. Il posa sa fourchette et s'essuya la bouche.

— Pourquoi cette idée ? demanda-t-il.

— Peu importe, l'essentiel est que je l'aie eue. Dites-moi ce qui en est, tout simplement, Blake.

— Sonia, bien entendu, a aimé beaucoup de gens, murmura-t-il en émiettant du pain dans son assiette. C'est dans sa nature et cela fait aussi partie de son art, je pense.

— Si seulement vous me répondiez simplement, Blake !

— Ce n'est pas très simple, Susan. Il n'y a aucun rapport par exemple entre ce que j'éprouve pour elle et ce que je ressens pour vous. Je ne peux nier qu'elle attire... mes pensées.

— Voulez-vous dire que vous vous sentez obligé à... l'aimer ?

— Susan, ma chérie, si naïve, oubliez Sonia. Ce que je pense de Sonia n'a rien de commun avec vous.

— Mais si, Blake, tout ce que vous pensez et sentez ne peut m'être étranger.

Cela au moins était clair. Mais il lui semblait qu'elle s'efforçait de rejoindre Blake à travers une brume. Elle entendait sa voix sans voir son visage.

— Susan ! Voulez-vous, je vous prie, cesser de parler de ça.

Il s'impatientait.

— C'est-à-dire que vous refusez de m'avouer quoi que ce soit ?

— Je ne trouve pas que cela vous concerne, dit-il avec une sécheresse glaciale.

Elle regarda fixement Blake et lui dit, sans en avoir eu le moins du monde l'intention :

— Je n'ai pas à vous obéir, Blake.

Il lui semblait entendre une voix sortir de l'une de ses statues.

— Je suis complètement indépendante de vous, disait la voix.

— Susan...

— Non, attendez, je vous prie. Je n'ai pas terminé. Agissez, bien entendu, comme vous l'entendrez avec Sonia. Mais jusqu'à ce que vous arriviez à une décision bien nette dont vous pourrez me faire part, vous me laisserez tranquille.

— Susan ! s'écria-t-il. Vous êtes absurde !

— Dites que je suis simple. J'aime les choses claires et nettes. Il faut que je comprenne ma vie, mes bases. Je vous ai épousé, et pour moi cela signifie que je n'ai de place pour personne en dehors de vous. Je pousse la simplicité jusque-là.

Il l'interrompit :

— Vous êtes une femme.

— Je suis plus que ça. Je suis une femme qui travaille.

Et, en prononçant ces mots, elle vit son travail devant elle ; il signifia liberté, sécurité, il devint son refuge, son moyen d'expansion, et elle n'eut plus peur. Lorsque Mark était mort, elle avait survécu. Même si Blake aimait Sonia, Susan continuerait de vivre.

Crowne avait posé le café sur la terrasse et Blake suivit Susan. Avant de s'asseoir, il lui prit le menton et lui donna un brusque baiser. Elle ne le repoussa pas.

— Au moins, j'ai encore la permission de vous embrasser ! dit-il.

Elle regarda d'un autre côté.

— Le fleuve est merveilleux, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

Une brume légère s'élevait de l'eau en longues bandes de nuages onduleux où les étoiles se trouvaient prises comme dans un réseau de brouillard. C'était si beau que le cœur de Susan se brisa d'angoisse et que les larmes jaillirent de ses yeux. Elle se mit à trembler de pleurs contenus. Elle tenait beaucoup à Blake. Elle l'aimait encore. Au bout d'un moment, elle prononça d'un ton ferme :

— Mais je maintiens ce que j'ai dit, Blake.

PEARL BUCK.

Traduit de l'anglais par Germaine Delamain.

(La dernière partie au prochain numéro.)

A PROPOS DU 30 SEPTEMBRE

En 1922, le président de la Commission de l'armée défendait, à la tribune du Palais Bourbon, le projet de loi sur le recrutement conçu au lendemain de la victoire. A cette époque déjà lointaine, la politique extérieure de la France s'attachait essentiellement à l'exécution par l'Allemagne récalcitrante des clauses du traité de Versailles la concernant. Pour vaincre les résistances rencontrées, il était indiqué d'envisager l'action éventuelle d'une force capable d'imposer, au delà du Rhin, le respect des légitimes volontés de notre pays. La loi de recrutement en discussion s'inspirait en particulier de cette nécessité.

L'opposition de l'époque, dont quelques leaders occupent encore de nos jours de hautes situations parmi les personnalités politiques les plus représentatives, demandait avec instance une diminution des charges militaires supérieure à celles proposées par la commission de la Chambre. L'armée réduite aux proportions voulues par les surenchérisseurs eût été impuissante devant certaines conjonctures qu'il était sage de prévoir.

Le président de la Commission, adjurant la Chambre de se rallier au projet proposé, s'exprimait en ces termes : « Il faut avoir le courage de demander au pays l'armée de votre politique, ou bien modifiez votre politique. Voilà le dilemme. »

La loi dite des dix-huit mois fut votée ; elle ne fut pas étrangère à la tranquille occupation de la Ruhr exécutée sans le moindre recours à une mobilisation même partielle.

Par la suite, le gouvernement issu des élections de 1924 crut devoir bouleverser la politique de vigilance et de con-

trainte éventuelle vis-à-vis de l'Allemagne récalcitrante suivie par la Chambre bleu horizon.

La légitime résistance aux louvoyantes revendications de nos rusés voisins (*finassieren*) fit place au régime des concessions, pour ne pas dire des abdications et des capitulations, que chacun sait.

Et pendant ce temps, nos ex-ennemis poursuivaient passionnément le redressement spirituel et matériel de leur nation. « En dépit des vicissitudes de l'heure présente, pensaient et disaient les vaincus d'hier, l'avenir appartient à nos populations en progression si croissante que leurs nombreux enfants grouillent, en quelque sorte, dans les carrefours et dans les rues enfiévrées de nos cités ouvrières ou dans le libre espace de nos champs scientifiquement cultivés. Il suffit d'attendre patiemment, laborieusement, l'heure où la vigilance d'un peuple inconstant sera endormie ou dérivée sur d'autres sujets, l'heure où la lassitude d'un peuple insouciant, l'horreur des complications qui hantent les pouvoirs faibles, l'heure où le jeu des combinaisons plus ou moins machiavéliques qui ont si bien réussi à Frédéric II et à ses successeurs permettront toutes les témérités, toutes les audaces, non seulement à l'est, mais encore à l'ouest (1). »

En attendant cette heure historique, les puissantes universités allemandes, maîtresses de la formation intellectuelle et morale des jeunes générations, persistaient dans l'enseignement des doctrines pangermanistes et militaristes.

En même temps, une propagande pacifiste savamment orchestrée et vigoureusement dirigée, pénétrait ou s'insinuait dans tous les milieux de notre pays, même dans ceux qu'on aurait crus le mieux protégés contre l'abandon des traditions ancestrales. Sous couleur de combattre, dans une France essentiellement pacifique, très visiblement satisfaite de son sort et absolument réfractaire à toute pensée de conquête ou d'agression, sous couleur, disons-nous, de combattre le péché de nationalisme générateur de guerre, les soi-disants apôtres de la paix s'appliquaient à détendre chez nous les ressorts du patriotisme, à anémier le sentiment de la fierté nationale, et à chloroformer l'opinion publique. Entre autres

(1) Extrait du *Journal officiel* du 22 mars 1922. Discours prononcé par le général de Castelnau, président de la Commission de l'Armée.

manifestations de ces assauts funestes, on garde encore le souvenir de la fameuse réunion du Trocadéro sous les auspices de lord Cecil, de la retentissante affiche « les Catholiques veulent la paix », de la secte des objecteurs de conscience, etc., etc... Bien entendu, cette diffusion de l'amour enflammé de la paix était réservée à la France seule ; elle n'était pas étendue au delà des Alpes où, sur les bords du Tibre, se hérissaient inlassablement « les forêts de baïonnettes fascistes », elle était rigoureusement évincée des plaines de la vertueuse Allemagne où était préparé diligemment et entamé clandestinement le réarmement matériel qui est aujourd'hui si amplement, pour ne pas dire colossalement, réalisé : 50 divisions au moins, constamment maintenues à un niveau voisin du pied de guerre.

De leur côté, nos institutions militaires étaient, elles aussi, entraînées dans le rythme de fléchissement imposé à notre action politique extérieure. Il fut caractérisé par l'adoption du service d'un an ou de neuf mois et ses inévitables conséquences dans l'organisation des forces armées de la patrie. Il a bien fallu en rappeler, un jour, témoin, par exemple, la création de la « ligne Maginot » et l'adoption du service de deux ans, au moins à titre provisoire.

En présence de la situation respective de l'Allemagne et de la France, telle qu'elle se présentait en septembre 1938, bien des esprits se sont demandé si notre pays avait bien l'armée d'une politique qui, pour soutenir la Tchécoslovaquie, pouvait nous entraîner dans une entreprise d'agression contre l'Allemagne ?

* * *

Pour répondre à cette question, dans la mesure forcément incomplète, seule permise à un vieux soldat depuis très longtemps retiré des affaires, il convient de formuler d'abord une observation capitale : par « forces armées » de la France, il ne faut pas seulement entendre les unités actuellement existantes dès le temps de paix, dont la très haute valeur est unanimement reconnue et redoutée *urbi et orbi* : elles ne sont, en effet, qu'un élément de notre puissance militaire auquel s'ajoute la grande masse, le flot des formations nouvelles, — compagnies, bataillons, batteries, etc., —

tirées du néant au moment même de la mobilisation. Depuis le fameux décret de 1793, depuis « la levée en masse », c'est aujourd'hui, plus que jamais, et notamment plus encore qu'en 1914, la nation tout entière qui, en cas de conflit, est précipitée dans la fournaise.

Comme conséquence, le texte du vieux principe évoqué en 1922, par le président de la Commission de l'Armée : « le pays doit avoir l'armée de sa politique », ce texte, disons-nous, demande à être modernisé, sous cette forme : « le pays doit avoir *la nation armée* de sa politique ».

Comment ce principe était-il appliqué, en 1914, dans les armées de terre, et comment est-il appliqué de nos jours ?

* * *

L'organisation des forces, en 1914, n'obéissait à aucune idée préconçue d'opérations offensives ou défensives ; elles étaient aptes, comme elles l'ont prouvé, à se plier à toutes les circonstances de cette formidable aventure qu'est la guerre. Au contraire, l'étrange conception d'une armée purement défensive semble avoir dominé, au moins à l'état latent, les débats intervenus en 1928, lors de la réduction à un an du service militaire en temps de paix. Il est à craindre qu'elle n'ait eu un fâcheux retentissement sur la constitution de nos forces et aussi, en particulier, sur les premières et capitales opérations du passage du pied de paix au pied de guerre appelées mobilisation.

La valeur d'un groupement militaire, compagnie, escadron, batterie, etc., dépend évidemment de la valeur individuelle des êtres qui le composent, mais encore, de la puissance des agents intellectuels et moraux qui soudent entre elles ces personnalités.

Ceux qui ont vécu la guerre, ont senti les heureux effets de cet agent impondérable qu'on appelle la force de cohésion ; ils ont été, peut-être aussi, les témoins des faiblesses engendrées par l'absence ou l'infirmité de cette sorte de cimentation.

Comment naît et se développe la force de cohésion ? Par l'affinité ancestrale des âmes, par la communauté constatée des sentiments, par la connaissance qu'ont acquise ou qu'acquièrent les uns des autres les camarades, les chefs et les subordonnés, les subordonnés et les chefs, par une réci-

proque et absolue confiance, et, dans l'armée française, par une mutuelle et très sincère affection.

Eh oui ! dans cette armée française composée d'êtres à l'intelligence très déliée, très sensibles, nerveux, essentiellement affectifs, dans cette armée, *experto crede Roberto*, on ne se sent le chef véritable de son unité que du jour où on a été, en quelque manière, accepté d'esprit et de cœur par ses subordonnés immédiats.

C'est peut-être un défaut des magnifiques qualités de notre race. Mais il faut tenir compte de cette vérité, de cette réalité psychologique, dans l'étude du problème d'organisation. Il importe donc que, dans toute la mesure du possible, les hommes d'une même unité de guerre ne soient pas des inconnus les uns pour les autres. Dans l'unité idéale, ils seraient de vieilles connaissances, et, selon l'expression consacrée, ils auraient mangé longtemps la soupe à la même gamelle. Cet idéal, évidemment, ne peut pas être intégralement atteint dans la nation armée, mais les unités existant dès le temps de paix s'en éloignent moins que celles qui sont créées de toutes pièces, au moment de la mobilisation. Les premières sont vivantes ; elles ont une âme qui vibre ; elles ont un cœur qui palpite, un esprit qui pénètre à des degrés divers les êtres intelligents et sensibles qui les composent. C'est l'esprit de la compagnie, du bataillon. C'est, en un mot, l'esprit de corps. Il n'en est généralement pas de même dans les unités créées de toutes pièces à la mobilisation, et qui doivent, en quelque sorte, être appelées à la vie ; il faut procéder au montage des rouages, aux ajustages des articulations qui doivent les faire mouvoir. Il faut mettre la machine en mouvement ; il faut retoucher d'ici, de là, pour éviter ou supprimer les grippements, les frottements, il faut mettre toute chose et chacun à sa place, il faut enfin que l'autorité prenne conscience d'elle-même. Ces opérations, plus délicates que l'on ne pense, ne s'exécutent pas instantanément. Dans cette sorte d'appel à l'existence, il n'est pas possible, — l'expérience l'a prouvé, — de s'affranchir du facteur temps et de l'action qui lui est propre dans toute œuvre de création ou de résurrection humaines.

Si, après les compagnies, les escadrons, les batteries, on envisage les unités d'ordre supérieur, le régiment, la brigade,

la division, le corps d'armée, on constate que la puissance et la souplesse de ces grandes unités dépendent évidemment de la valeur du chef, mais aussi de la solidité, de l'élasticité et de la sensibilité des articulations qui, du haut en bas de l'échelle, reçoivent, traduisent, interprètent, transmettent la pensée de celui qui commande, et en suivent la réalisation. Or, les articulations d'une grande formation militaire, ce sont, aux divers échelons de la hiérarchie, les organes de commandement, les états-majors particuliers et généraux qui en sont, dans nos guerres modernes, les auxiliaires indispensables.

Pour assurer leur fonctionnement harmonieux, leur jeu précis, équilibré, instantané, il est indispensable que ces organes soient pénétrés de la même doctrine, parlent la même langue, se comprennent à demi-mot et même puissent suppléer à la carence de liaisons toujours très précaires dans les périodes de crises aiguës, par l'initiative de décisions en concordance avec la pensée de celui qui commande.

Ces résultats si importants ne seront atteints que dans la mesure où les cadres des grandes unités auront une exacte connaissance des habitudes d'esprit et même des tendances de caractère, les uns des autres, conditions qui exigent une vie intellectuelle commune et un travail pratique en commun aussi constants et soutenus que possible.

Ces considérations sommaires expliquent et justifient la supériorité de rendement, au début des hostilités, des grandes unités vivant, travaillant dès le temps de paix, sur celles créées de toutes pièces à la mobilisation.

* * *

En 1914, la mobilisation des unités actives, très minutieusement préparée dans tous les détails, s'est effectuée sans incident, on pourrait presque dire les yeux fermés. C'est que les unités du pied de paix avaient en permanence, sous la main, les objets de toute nature, habillement, équipement, etc..., en un mot, les lots de guerre nécessaires aux hommes de l'armée active et aux réservistes appelés à compléter l'effectif de ces formations existantes. Des exercices de mobilisation intervenaient annuellement comme un contrôle de toutes les dispositions arrêtées et de la connaissance pratique qu'en avaient les agents d'exécution. Il y a lieu de penser

que si les traditions n'ont pas été enterrées, il en eût été de même en 1938, en dépit de lacunes ou d'erreurs peut-être grossies par les victimes ou les témoins de ces déficiences. Il conviendrait, en tout cas, de vérifier très attentivement les dispositions prises ou à prendre, si ce n'est déjà fait.

Lors de la Grande Guerre, l'appel à la vie, la mobilisation des unités de nouvelle formation, un régiment d'infanterie de réserve, par exemple, étaient, en principe, préparés et réalisés par l'unité active correspondante ; elle en était responsable. Tout était diligemment prévu et préparé pour recevoir, incorporer, répartir, cantonner, nourrir, habiller, équiper, etc. les réservistes appelés par l'ordre de mobilisation. Les effets d'habillement, par exemple, existaient en tout temps, allotis par compagnie destinataire ; des mensurations, pratiquées lors des périodes d'instruction, permettaient de vérifier l'adaptation des pointures au développement thoracique et à la taille des hommes faits que sont les réservistes.

Pour assurer et hâter la création de l'unité de réserve, le régiment actif lui cédait un contingent déterminé d'officiers de différents grades, de sous-officiers, caporaux et soldats désignés d'avance et exercés à leur mission. Afin d'éviter l'affaiblissement que pouvait provoquer cette cession, le cadre normal du régiment actif était renforcé, en tout temps, de ressources complémentaires destinées aux unités nouvelles.

Aujourd'hui, la formation du régiment de réserve doit procéder, déclarent les novateurs, d'une sorte de génération spontanée ; il doit naître et vivre sans le concours de cadres empruntés à l'armée active, il doit être autonome. La mise au jour est confiée à un centre mobilisateur composé de quelques agents plus ou moins militarisés ; et cependant la tâche est d'autant plus lourde à l'heure présente que la mobilisation est devenue bien plus complexe; la raison en est, notamment, dans la série des spécialisations qu'impose la variété des engins de feu à mettre en œuvre par une unité d'infanterie. Par ailleurs, des esprits ingénieux, emportés par la louable préoccupation de restreindre les dépenses, auraient, dit-on, inventé d'habiller les réservistes avec « les laissés pour compte » des hommes de l'armée active ; comme si les vêtements de ces derniers, âgés de dix-neuf à vingt et un ans, étaient généralement utilisables par des hommes de vingt-

trois à trente-cinq ans !... Aux difficultés d'essayage soulevées par cette mesure, il faudrait encore ajouter, dans de nombreux cas, l'obligation de refouler et transporter en vrac ces « laissés pour compte » sur le pauvre centre mobilisateur bien impuissant à mettre rapidement de l'ordre dans cet inévitable désordre.

Il serait non moins impuissant, ce centre mobilisateur, dans le vaste et difficile domaine de la réquisition des chevaux et voitures de tous modèles, si cette opération était abandonnée aux inspirations de la dernière heure et à l'activité d'agents d'exécution insuffisamment exercés à l'accomplissement de leur rôle.

Au reste, en 1934, il a été procédé à un exercice de mise sur pied de combat d'une division de réserve nouveau modèle. En dépit de concours qui n'existeraient pas en cas de mobilisation, les résultats de l'expérience ont très sévèrement et définitivement condamné le système de l'encadrement improvisé des unités à créer et d'une préparation relâchée de la mobilisation à exécuter.

Il faut donc en revenir au plus tôt à l'existence des cadres complémentaires d'antan et à une ordonnance minutieuse de la mobilisation ne laissant au hasard que ce qu'il est impossible de lui arracher. Dans cet ordre d'idées, on ne peut que regretter, en passant, la suppression de 5 000 officiers opérée d'un trait de plume au cours de récentes années.

Sans doute, comme le rappellent les optimistes et les amateurs de novations, le système D n'a pas cessé de vivre et, au fond, tout s'arrange avec le temps. C'est possible, mais les exigences de l'attaque ou de la défense ont refusé jusqu'ici de se plier volontiers aux caprices des improvisations et aux lenteurs du temps gâché. Peut-être cette pensée s'est-elle présentée à l'esprit des négociateurs franco-britanniques de Munich le 30 septembre dernier ?...

* * *

La situation actuelle de la France, dans une Europe soumise à une tension politique sans cesse renouvelée, ne diffère pas sensiblement de celle que le pays a connue dans les années qui ont précédé 1914. D'autre part, les principes qui, à cette époque, ont présidé à la constitution et la mobi-

lisation de l'armée ont lumineusement fait la preuve de leur incontestable valeur ; ils doivent donc logiquement dominer encore l'organisation de notre puissance militaire.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de copier le passé, mais de s'en inspirer. La guerre est aujourd'hui comme hier un acte de la politique, au même titre qu'un traité de paix, un pacte d'alliance, un traité de commerce ou toute autre tractation internationale. L'armée est le moyen, l'instrument de cet acte. Or, il n'y a pas d'instrument bon en soi ; c'est une absurdité de vouloir porter un jugement métaphysique sur l'excellence en soi d'un moyen. Existe-t-il un modèle de charrue idéale ? Non, la forme à donner à cet outil, son emploi dépendent de la nature du terrain, de la variété des cultures et même de la diversité des saisons. Il en est de même des systèmes militaires ; il n'y en a pas de bons en soi. A chaque grande évolution sociale, scientifique, à chaque grande page de l'histoire des peuples ont correspondu une forme de guerre et une forme d'armées déterminées.

En ces matières comme en tant d'autres, l'application des principes doit s'adapter aux réalités, à l'ensemble des contingences qui conditionnent le problème militaire comme tous les autres problèmes humains, — dans l'espèce : le caractère des perturbations possibles, l'importance des conflits à envisager, la puissance et la constitution des armées à combattre, la nature des alliances et leur valeur, l'état politique, économique et social du pays, etc... Ces contingences, est-il besoin de le dire, sont soumises à des variations, à des oscillations plus ou moins accentuées, suivant que les relations des peuples entre eux sont régies par les règles loyalement respectées d'un juste équilibre entre leurs intérêts divergents ou suivant que ces relations sont dominées par les fluctuations d'une instabilité inquiétante, irritante, et souvent dangereuse.

La solution du problème militaire est fatalement conditionnée par ces phénomènes internationaux. Dans le premier cas, ère de stabilité, la solution vaut, pour de longues années, comme une sorte de garantie, de prime d'assurances contre les événements fortuits. Dans la seconde hypothèse, période d'instabilité, la solution est éphémère et elle doit subir les modifications imposées par les circonstances.

* * *

Ces différentes observations ou considérations ont été présentées en fonction d'une partie, fort importante sans doute, mais très infime, des vastes opérations que comporte la mise sur le pied de guerre de la « nation armée ». Elles ont surtout pour objet de réveiller une fois de plus l'attention sur la nécessité de résoudre au mieux ce grave et difficile problème dont la solution intéresse l'existence, la grandeur et le rayonnement de la France. Que nous réserve l'année qui vient de s'ouvrir ?

Il appartient aux pouvoirs publics, éclairés par les conseils des techniciens avertis et désintéressés, de prendre ou provoquer, en temps utile, toutes les dispositions exigées par les circonstances. Le chef du gouvernement ne doit pas perdre de vue que, la guerre étant un acte de la politique, la conduite *de la guerre*, qu'il ne faut pas confondre avec la conduite *des opérations*, engage sa responsabilité devant la patrie et devant l'histoire. Il doit donc plus que quiconque veiller à « donner au pays *la nation armée* de sa politique », s'il veut éviter, dans l'avenir, l'affligeant et humiliant spectacle de territoires injustement conquis par le simple jeu d'insolentes menaces.

GÉNÉRAL DE CASTELNAU.

POÉSIES

AU FLANC DES MONTS

Pose un pied lassé, mais vainqueur,
Sur le roc solitaire et libre ;
Écoute la brise et ton cœur
Emplir l'air où nul bruit ne vibre.

Des vains soucis allège-toi :
Le monde à tes pieds est silence,
Et tu domines comme un roi
L'universelle somnolence.

De l'ivresse âpre des sommets
Grise ton rêve qui s'attarde ;
Fais des vers ; puis longuement mets
Tes mains sous ta nuque, et regarde

D'un œil presque immatériel,
Parmi l'éclair noir de leurs ailes
Luire contre le bleu du ciel
Le ventre blanc des hirondelles.

La nuit sur la montagne a scellé son secret
Et dérobé l'azur où notre œil s'enivrait :
Plus de lueur au flanc de la proche colline ;
Plus un frissonnement de branche ou de clarine.
Les vieux rocs, verrous noirs qui barrent l'horizon,
Enferment nos sommeils aux murs d'une prison.
Cède ; et ne cherchons pas, Muse, à voir les mystères
Que l'ombre cache au fond des ravins solitaires,
Ni, pesant nos destins tandis que nous dormons,
Les dieux muets assis à la pointe des monts.

Sous le grand châtaignier, au bord de la prairie
Qui jusqu'aux monts déroule en riant sa féerie,
Tu rêvas tout le jour, un livre entre les doigts.
Le soleil sous tes pieds éblouissait les toits.
Tu semblais, dans la brise et la tiédeur nichée,
Quelque divinité secrètement penchée
Sur la vallée en fleurs et sur le lac d'argent...
L'heure a tourné : la brume aux cieux va s'allongeant.
Tu n'es plus, déliée et déjà vacillante,
— Tandis que devant nous sur l'onde encor brûlante
Le soir insidieux resserre ses filets, —
Qu'un mol emmêlement d'ombres et de reflets.

LOIN DES RIVES

Détache le bateau qui dort près de la rive
A l'heure où dans le vent nul bruit humain n'arrive,
Et fuis, à petits coups de rames, dans la nuit.
Le lac immense et pur sous la lune reluit ;
Dans le sillon d'argent vogue vers l'île heureuse
Où contre une anse blonde une grotte se creuse ;
Deux ormes, au-dessus, frissonnent longuement
Comme deux harpes d'ombre au bord du firmament.
Étendu tour à tour parmi l'antre magique
Ou sur le sable, accueille en ton sein nostalgique
Les murmures légers du rêve ou du regret.
A travers un brouillard le passé transparaît :
Laisse en ton souvenir musiques et féeries
Verser languissamment de tendres griseries ;
Et jusqu'à l'aube, sous les astres amicaux,
Sans troubler d'un soupir le sommeil des échos,
Berce en secret ton âme et ses ferveurs captives
Entre l'onde et le ciel, loin du sol, loin des rives...

LE BEAU JOUR

Crois-tu que le beau jour ait emporté ma peine
Comme l'odeur du vent ou l'eau de la fontaine ?

Oui, j'ai ri dès l'aurore au musical azur,
J'ai bercé ma langueur assoupie au chant pur
Que la terre pâmée exhalait vers l'espace ;
Je me suis balancé sur le beau jour qui passe
Comme une barque au flot d'un fleuve de clarté ;
Et j'ai bu, chancelant, aux lèvres de l'été.
C'est le soir : sur ton sein ma tête s'est posée,
Fiévreuse encor dans l'ombre où descend la rosée ;
Et tu crois que ma peine est absente ; et tu ris !

C'est le soir. Les derniers grillons ont tu leurs cris ;
Dans le massif la luciole s'est éteinte...
Au milieu des parfums que le soir délia,
Écoute bourdonner et s'élargir la plainte
D'une abeille enfermée au cœur d'un dahlia !

SOUVENIRS

« Ces jours-là,... il cohabitait avec son passé. »

FROMENTIN.

Tandis que l'été meurt dans sa gloire ironique,
C'est à vous que, ce soir, je rêve, Dominique.
Autour de la maison calme où ma langueur dort,
Septembre a déployé son fragile décor
Pour quel spectacle vain de grâce et d'amertume ?
Sur mon jardin lassé pèse la même brume
Dont vous aimiez la molle écharpe sur vos champs ;
Mes rosiers sont meurtris, mes dahlias penchants...
Mais tandis qu'à mon front s'attarde une aile grise,
De mille feux secrets ma mémoire s'irise ;
Et je sais trop pourquoi, brusquement, je crois voir,
Affranchi du regret, et surtout de l'espoir,
Dans la brume et l'azur des féeriques royaumes,
Vos « Trembles », Dominique, et la « chambre aux fantômes »,
Magique tour d'ivoire, antre des souvenirs
Où le passé survit à tous les avenirs.

MAURICE LEVAILLANT.

SPECTACLES

COMÉDIE-FRANÇAISE

Cyrano de Bergerac, comédie héroïque en vers d'Edmond Rostand, décors et costumes de M. Christian Bérard, mise en scène de M. Pierre Dux.

Le public a fêté avec une enthousiaste émotion l'entrée au répertoire de la Comédie-Française de *Cyrano de Bergerac*. Cette œuvre célèbre y avait sa place marquée à côté de celles qui sont directement nées du génie français. Ce héros, populaire grâce à Edmond Rostand et incarnant maintes vertus d'audace et de tendresse jointes à des ridicules guignolesques ou touchants, a été fraternellement accueilli, j'en suis sûre, par tous ceux-là qui, dramatiques ou comiques, remplissent la belle maison des fictions théâtrales. Le grand jouet sentimental, bariolé de teintes vives, a reniflé de son nez qui semble faux, une fois de plus, l'air du succès, et Noël l'a offert à la joie des Parisiens ainsi qu'un beau cadeau... avec lequel on a déjà beaucoup joué, mais qui est d'autant plus sûr de plaire.

Tout le monde sait que les enfants, petits ou grands, jeunes ou vieux, ont une prédilection pour les histoires qu'ils savent par cœur et les poupées longuement réparées et conservées. Ce n'est pas raillerie de risquer ces comparaisons. Cyrano apporte avec lui un goût de jeunesse et de puérilité, ces grands sentiments que les adolescents, que les petits, non encore instruits par la vie, comprennent si bien, ces grâces chevaleresques des cœurs neufs, ces gentillesses de l'esprit, ces cabrioles de langage, enfin toutes ces spontanéités des enfants très bien doués qui font les délices des grandes personnes. De plus, le personnage et sa belle et secrète

aventure, imaginée par le poète qui l'a pris comme héros, sont le théâtre même. C'est la comédie incarnée, c'est le carnaval des tréteaux avec ce visage qui semble sculpté pour rire et pour cacher la peine intérieure avec narquoiserie ; c'est l'imbroglio, le quiproquo en leur essence, que cette âme belle et sensible, prêtant ses pensées, ses accents au joli homme aimé qui n'a que des séductions d'apparence, dont la bouche ne sait pas traduire agréablement les subtilités amoureuses et dont la main ne sait pas les écrire. L'invisible masque de la pensée, posé sur un beau visage et le parachevant, c'est ce qu'on peut inventer de plus ingénieux pour le déguisement qui est un des ressorts les plus goûtés des actions scéniques. Enfin, c'est le triomphe des temps où les lettres régnaient. De nos jours, une Roxane se contenterait très bien d'un bref appel téléphonique, d'une assurance sans style : « M'aimez-vous aujourd'hui ? — Formidablement ! » répondrait Christian au bout du fil... et, pour prononcer ce mot, il serait vraiment inutile d'aller chercher Cyrano le disert. Le charme des mots, l'attrait des phrases bien faites ont perdu, je le crains, leurs pouvoirs, quand on parle d'amour. Mais, dans les jours lointains, sans avions, sans automobiles, sans téléphone et sans courriers rapides, l'arrivée d'un billet était un événement. Les amants séparés connaissaient encore ce que La Fontaine nomme « le plus grand des maux », mais ce qui avait aussi des bonheurs mystérieux d'espoirs et de regrets : l'absence.

Quand même, il fallait être une Roxane, c'est-à-dire une « précieuse » attachant un grand prix aux attraits de l'esprit, pour ne pas se contenter de la tendresse et de la passion sans phrases de l'aimable Christian. Plus tard, Mme de Staël ne disait-elle pas, avec satisfaction, d'un homme préféré : « La parole n'est pas son langage... » ? Pour Roxane, la parole et l'expression écrite des sentiments avaient une grande importance. Le pays du Tendre, pour elle, était celui des voyages de noces. Il faut penser aux œuvres de d'Urfé pour bien comprendre Cyrano ; il faut aussi voir en lui un descendant des personnages des romans de chevalerie, des chansons de geste. Son amour muet, fervent, dévoué, désintéressé, fidèle jusqu'à la mort, est parent de ceux de leurs héros aux constances patientes, aux sacrifices sans nombre.

Le temps n'avait pas le rythme et la rapidité d'aujourd'hui, où tout va trop vite. Christian de Neuvillette, tué à la guerre avant d'avoir eu le loisir de décevoir sa bien-aimée, et désespéré, donc n'étant pas si sot que cela, d'avoir enfin compris que l'âme de Cyrano est, à travers sa propre beauté, le véritable amour de Roxane, Christian sera pleuré sans fin. Roxane porte à jamais le deuil de ce rêve dont le cœur de Cyrano garde près d'elle, sans qu'elle le sache, la vérité encore vivante. Que de dérisions ! Tout cela, tous ces reflets, tous ces jeux d'ombre et de lumière, ces échos, ces pleurs, ces mensonges, c'est le symbole de l'amour, c'est la comédie même et son drame, c'est le théâtre...

Car Rostand est, avant tout, un poète de théâtre. Il respire en son atmosphère d'illusion. Il en a le don, les agilités rythmiques qui font mouvoir les marionnettes auxquelles il donne une âme, auxquelles il prête, — et cela à ses personnages sympathiques, — la jeunesse de ses sentiments et les battements de son gentil cœur. L'adolescence de l'inspiration de Cyrano lui confère sa durée, ainsi que les brillantes oppositions, les classiques contrastes dont il est pétri. Il est laid et son âme est admirable ; il est matamore et il est brave ; il est rude et il est tendre ; il est violent et il est doux ; il est brusque et il est fidèle ; il est batailleur et protecteur, ostentatoire et secret, insupportable et dévoué, etc. Il est comme Paillasse qui fait rire et qui pleure ; il crâne et saigne. Il a des parents chez Hugo, chez Banville, chez Alexandre Dumas. On l'a dès l'abord accueilli, et d'autant mieux qu'on connaissait bien sa famille.

Si j'ai insisté sur la partie amoureuse et sentimentale de cette œuvre, c'est que, à cette brillante « reprise », c'est ce qui nous est apparu de plus authentique et de plus intact. Il faut bien dire que les « tartelettes amandines » ont un peu ranci, que les couplets les plus brillants sont un peu ternis, que certaines tirades pourtant bien décochées, que maints effets habiles et sûrs, trop connus, trop sus désormais, ne nous apportent pas de nouveaux charmes et nous lassent... Tandis que l'histoire d'amour, son mensonge, sa fable, ses grâces et ses larmes pures, a gardé son parfum ainsi que les jasmins du balcon de Roxane. Quant aux « morceaux » de bravoure, le siège d'Arras ou les gourmandises littéraires

de la pâtisserie de Ragueneau, ils sont un peu « féerie du Châtelet »...

M. Christian Bérard a composé des décors et des costumes qui émerveillent le public, ainsi qu'un beau livre d'étrennes aux gaies images. L'hôtel de Bourgogne est des plus réussis; la pâtisserie est bien disposée pour l'arrivée rutilante des Gascons de Casteljaloux, tout vêtus de rouge et coiffés de grands feutres gris ; le siège d'Arras offre de belles tentes somptueusement guerrières, et Roxane arrive en ce camp dans un carrosse traîné par de vrais chevaux, ce qui fait la joie des spectateurs, — j'allais dire des enfants... La place nocturne de la fameuse scène du balcon est, à mon avis, trop sombre ; il y a une convention pour la nuit, au théâtre, et nous devons y voir un peu clair. La fenêtre et le balcon s'éclairent trop magiquement en cette ombre, Roxane y prend des airs de sainte Vierge en une niche de nacre ou bien plutôt, d'une perle en une huître électrique. Et les costumes que portent avec élégance Mme Marie Bell, — Roxane sans conviction, — ne sont pas les plus réussis. En revanche, M. Escande est éblouissant en comte de Guiche, M. Martinelli délicieusement costumé en Christian. M. Brunot incarne Cyrano avec une verve triste, une truculence refroidie ; il l'éteint. N'oublions pas que Cyrano a droit à une véhémence presque caricaturale et que toute la composition doit modeler des traits claironnants autour de l'harmonie mystérieuse du cœur. Toute l'interprétation est fort bonne, réunissant les noms les plus applaudis de la troupe des Français.

Savinien de Cyrano de Bergerac, né à Paris, mort à Paris après diverses aventures, n'était connu, malgré ses œuvres variées, comédie, tragédie, ses poésies, son *Fragment de physique*, son *Autre-monde*, voyage dans la lune, le soleil, le royaume des oiseaux, — ô *Chantecler* ! — n'était connu donc que d'un petit nombre de lettrés. Un jeune poète le lit, le découvre, l'aime, comprend, d'après ses biographies parlant de ses originalités, de sa bravoure et de ses enthousiasmes, qu'il fut une âme rare, une intelligence de hardiesse et de feu. Et, par tendresse pour lui, il le réimagine, il le réincarne, il lui fait don d'une touchante aventure d'amour, et avec cela, tout d'un coup, de la gloire, de cette gloire que tout seul, malgré ses mérites et ses dons, Cyrano n'avait pu

conquérir... Cela aussi est une bien belle histoire. A eux deux, dans l'œuvre de Rostand, Cyrano et Christian forment un amour parfait ; à eux deux, Rostand et Cyrano de Bergerac font un illustre personnage, connu de la terre à la lune, et que l'on n'a pas fini d'applaudir.

THÉATRE MATHURINS-PITOEFF

La Fenêtre ouverte, comédie dramatique en quatre actes de Maurice Martin Du Gard, mise en scène et décors de Pitoëff, paysage de Léon Gaudeaux.

Mme Pitoëff est charmante dans le rôle de Mariana. La coiffure relevée, l'oreille dégagée vont à ravir à son profil fin, à ses cheveux noirs et lustrés. Elle paraît ; elle charme ; elle séduit. C'est elle qui est l'inattendue, l'oiseau de passage entrant à l'improviste par la fenêtre ouverte et repartant presque aussitôt vers les horizons tristes et craintivement quittés, mais qui sont le pays, la dangereuse patrie. Chez qui vient-elle ainsi se poser, étrangère, ayant fui les anxiétés, les douleurs d'une contrée dont nous ne savons pas le nom, accompagnée de son mari, rêveur, résigné à l'exil, et douloureux avec une dignité blessée ? Ils arrivent dans une petite ville du Sud-Ouest français, où tout semble accueillant et facile. Le docteur Marc Galdtz, chirurgien de haute valeur en son pays quitté, trouve naturel de s'adresser ici au docteur Henri Casoban, médecin fort estimé, connu pour sa bonté, sa valeur professionnelle, son intelligence. Casoban s'intéresse en effet à la situation dramatique de ce confrère étranger et l'accueille avec compassion et compréhension, ainsi que sa Mariana, l'épouse, charmante artiste parlant bien le français et aimant passionnément la France. Mais Casoban lui aussi est marié ; sa femme l'ennuie, et elle est aussi geignarde que trompée. La sœur de celle-ci est prétentieuse, neurasthénique et insupportable ; le fils et la fille sont très gentils, mais déjà assez critiques témoins des orages familiaux.

L'arrivée de Mariana, en cette monotonie de querelles et mésententes quotidiennes, apporte une nouveauté, un intérêt. Les Casoban prêtent généreusement un pavillon au couple en détresse ; Casoban emploie Marc Galdtz à sa clinique ; Mariana, vite acclimatée, joue du piano, fait de la

peinture, et exerce ses séductions sur Casoban père et fils. Elle est redoutable avec inconscience, semble aimer son mari comme on aime un fantôme et se plaire à éveiller chez les Casoban des idées, des désirs, des folies pour lesquels ils ne sont pas faits. Ces jeux vont assez loin. Casoban père prend le parti de quitter sa femme jalouse, d'aller vivre avec Mariana. Il part pour Bordeaux, soi-disant pour affaires, et y donne à Mariana un rendez-vous qui doit être le début de leur vie nouvelle. Mais, pendant leur absence, Mariana reçoit une lettre d'un ami resté en leur ville lointaine et lui annonçant une terrible nouvelle : son frère a été assassiné. Elle ne pense plus qu'à repartir avec son mari vers cette patrie de désastres et de mort dont elle ne se sent plus le droit d'éviter les menaces. Elle s'en va, suivie du résigné, du courageux, du désespéré Marc Galdtz, laissant à jamais une fenêtre ouverte dans la maison bourgeoise des Casoban. Lui, rêvera longtemps à l'amour interrompu, son fils pensera à des choses nouvelles, évoquera des contrées violentes, prendra dans son tranquille petit « patelin » la conscience virile de sa nostalgie ; Mme Casoban, frustrée de sa jalousie et de son désespoir inutile, puisque son mari rentre au bercail, comprendra ce que sont les douleurs sanglantes et irréparables et la petite Cécile, favorite de son père, qui fut attirée elle aussi vers l'étrangère gracieuse, parlera avec lui de la belle et tragique Mariana.

Cette pièce ne fait qu'effleurer le sujet brûlant de l'accueil fait par la France aux exilés et des dangers que cet accueil comporte. Telle quelle, si elle ne satisfait pas complètement, elle ne manque ni de valeur, ni d'intérêt. Mais le dialogue, où pourtant l'auditeur cueille maintes observations et remarques fines et profondes, n'a pas les qualités théâtrales de l'échange rapide et direct. Les personnages n'ont pas toujours l'air de se parler et de se répondre, mais semblent souvent s'exprimer chacun pour soi. Mais beaucoup de scènes ont de la saveur, et j'ai surtout goûté les personnages du fils et de la fille, leurs conversations où ils jugent et apprécient les parents et la famille avec une sévérité pleine de fraîcheur. Mlle Blanchette Brunoy est délicieuse dans le rôle de cette petite Cécile ; Claude Sainval, en celui de son frère, est un peu hagard. Pitoëff est excellent dans le

rôle de Marc Galdtz. MM. Salou, Jean Hort, Mmes France Ellys, Suzanne Dalthy, Gilberte Ferbois, M. Pierre Charrier forment un ensemble un peu faible.

THÉATRE DE L'ODÉON

Paris-Babel, pièce en cinq actes de M. Émile Fabre. — *La Dame de chez Maxim*, pièce en trois actes de Georges Feydeau.

Paris-Babel traite aussi, son nom l'indique, de l'afflux des étrangers de tous les pays, de toutes les races en notre ville. Les scènes où, dans une boutique de la rue Mouffetard, nous voyons défiler les personnages les plus hétéroclites sont pleines de couleur et de révélations assez curieuses sur les Orientaux de Paris, leurs commerces, leurs habitudes, leurs amitiés, leurs complots bizarres. Les types sont pittoresques, les costumes aussi en leur mélange d'oripeaux franco-syriens, les accents, les querelles, tout cela a de la couleur. Malheureusement, les héros du drame ne réussissent pas à susciter notre crédibilité et notre intérêt. Ce jeune charpentier juif qui se croit prophète et prépare son départ pour la Palestine, où il s'imagine que, par la force de sa parole et de son prestige, il va réconcilier les races ennemies, les chrétiens, les juifs, les musulmans, les Anglais, les Arabes, les Français, les Allemands, etc., nous paraît bien naïf et fol, et la « fille perdue », répondant, comme il sied, au nom de Madeleine, qui s'attache à ses pas et est assassinée à son service, ne nous émeut pas non plus. M. Seigner et Mlle Montero font ce qu'ils peuvent de ces rôles ; tous les comparses qui animent la rue Mouffetard, ses boutiques, ses souterrains, etc., sont cocasses et paraissent véridiques.

Pour dédommager le public odéonien de ces tristes histoires, M. Abram lui offre *la Dame de chez Maxim*, dont la drôlerie et la saugrenuité aux impeccables péripéties sont toujours irrésistibles. La troupe est fort bonne et Mlle Spinelly dans le rôle désormais classique de la Môme Crevette est d'une diablerie admirable et d'une fantaisie sans rivale, cette fantaisie au delà de la réalité que nous trouvons en l'audace imprévue de certains rêves et dont son talent si hardiment spirituel fait valoir tout le trait caricatural et toute la délectable et voulue insanité.

FILM : « TROIS VALSES »

C'est un film ravissant que *Trois valses*. Le succès de l'opérette, loin de nuire à celui du film, le renforce de souvenirs et de comparaisons, et Yvonne Printemps et Pierre Fresnay sont aussi séduisants en ombres amoureuses qu'en réalité vivante et en relief coloré. Quels artistes délicieux, comme ils jouent avec grâce, agrément et désinvolture, et quelle jolie voix, aussi naturelle que celles des oiseaux et des sources, est la voix de Printemps ! Son art est si clair que la pureté de l'émission nous semble la facilité même et l'abondance, la richesse du son nous comblent de plaisir. Grâce à cette voix d'une si charmante et rare qualité, grâce à ce talent, la musique, fort banale, il faut bien le dire, de ces *Trois valses* nous semble allier la jeunesse au caprice, la sensibilité à la fantaisie, toutes beautés qui lui font défaut et qu'elle doit à la magie de l'interprète et de l'artiste.

Le sujet des *Trois valses* est maintenant trop connu pour qu'on le réexpose en détail. Trois messieurs Chalençay de trois générations successives aiment trois dames Grandpré. La première et la deuxième rencontres n'aboutissent à rien de durable : Fanny, la grande danseuse, renonce au jeune Chalençay, officier d'avenir et de cœur, parce que, s'il l'épousait, il devrait quitter l'armée ; Yvette, sa fille, célèbre chanteuse d'opérette, rencontre aussi un Chalençay, fils du précédent, celui-ci noceur et désabusé, et un grand amour s'ébauche. Là encore les préjugés font obstacle au bonheur : Yvette ne peut renoncer au théâtre ; Chalençay renonce à elle. Cette seconde partie profite, au cinéma, des facilités de mise en scène de l'écran qui modifient un peu les conditions de la rencontre ; nous les préférions aux Bouffes.

Le film offre un trop grand tohu-bohu de foules enthousiastes autour de la vedette dont la sortie de théâtre est acclamée comme la troupe le 14 juillet, dont l'entrée au restaurant, vaste comme un palais, est suivie d'admirateurs par trop nombreux, indiscrets et bruyants... Mais ces détails ne nuisent en rien à l'agrément de l'ensemble. Troisième valse : les préjugés sont enfin abolis. Le dernier Chalençay, appauvri

et courtier d'assurances, n'hésite pas à représenter son grand-père dans le film où la dernière Grandpré, « star », incarnera sa propre grand-mère. (On remarquera que, à la parenté près, c'est le même jeu d'ombres ressuscitées par l'écran et les réincarnations de personnages que dans *le Corsaire* de Marcel Achard.) Et, comme il sied, après les péripéties de cette antipathie qui prélude aux sentiments forts, ce Chalençay et cette Irène Grandpré s'aimeront, s'épouseront, réaliseront le bonheur inutilement rêvé par les premiers couples. Que de détails amusants, que de scènes brillantes ou sentimentales, d'attitudes, d'expresssion dont la tendresse et la raillerie composent un cocktail enchanteur !

Le destin moqueur, le temps dérisoire qui finit par se laisser fléchir est peut-être incarné par l'impresario Brunner qui circule à travers ces trois intrigues et nous arrive, à la fin, en petit fauteuil roulant. M. Guisol joue ce rôle avec maestria ; il est étonnant. M. Fresnay réussit en ces trois incarnations à être différent et pareil à lui-même. Comment le préférez-vous ? Peut-être sous l'uniforme de hussard de la première valse, tandis qu'Yvonne, toujours exquise, l'est tout spécialement en toilette 1900,.. de la deuxième valse. Merci à ces artistes délicieux qui nous font oublier nos soucis pendant deux heures... Allez, allez voir *Trois valses*. Vos préoccupations les plus sérieuses, elles aussi, valseront... Et puis, vous le voyez bien, tout s'arrange... Il suffit d'espérer en la troisième génération...

GÉRARD D'HOUVILLE.

REVUE LITTÉRAIRE

LA PREMIÈRE INCARNATION DE GEORGE SAND (1)

Mme Marie-Louise Pailleron vient de publier le premier volume d'une *Vie de George Sand* qui, sans faire oublier les travaux antérieurs, — ceux entre autres de René Doumic, de M. Rocheblave, de Wladimir Karénine, — qu'elle complète et parfois rectifie excellemment, forme assurément l'étude biographique la plus approfondie et la plus piquante que nous ayons encore sur celle que Jules Lemaitre appelait plaisamment « la douce Io du roman contemporain ». Mme Pailleron a eu entre les mains et elle nous fait connaître toute sorte de papiers inédits qui jettent une vive lumière sur maint épisode volontairement obscur ou habilement romancé de la vie de l'auteur d'*Indiana*. Car celle-ci, quand elle a entrepris d'écrire l'*Histoire de sa vie*, ne s'est point abstenue de retoucher copieusement l'image qu'elle nous livrait d'elle-même. Coquetterie féminine ? Entraînement du métier ? Ou peut-être incapacité foncière de voir les choses telles qu'elles sont, et surtout de se voir soi-même telle qu'on est, ou telle qu'on a été ? Mme Pailleron nous conte à ce sujet une bien suggestive anecdote. La belle-fille de George Sand, qui avait remarqué dans cette autobiographie un certain nombre d'arrangements, en fit un jour l'observation : « Bonne mère, pourquoi ne dites-vous pas la vérité ? » « George ne fit que rire de la question puérile, saisit sa belle-fille par les épaules, et, pour toute réponse, l'embrassa. » Réponse qui est un aveu dépouillé d'artifice ; l'*Histoire*

(1) Marie-Louise Pailleron, *George Sand : Histoire de sa vie*, un vol. in-8, Grasset.

de ma vie par George Sand avait fortement besoin d'être récrite et corrigée par Mme Pailleron.

De sa longue intimité avec George Sand Mme Pailleron a emporté une impression très nette qu'elle exprime à la rencontre avec une spirituelle vivacité et qui, ce me semble, se traduirait assez bien par la formule suivante : grande admiration pour l'écrivain ; sympathie médiocre pour la femme. A ce double sentiment, quand on a lu son livre, il est bien difficile de se dérober. Négligeons donc, pour l'instant, les cent et quelques volumes qu'a commis l'infatigable conteuse ; et puisque, en histoire, même littéraire, tout se ramène, au fond, à une question de psychologie, essayons, en prenant pour guide son récent biographe, de nous représenter, dans sa vérité intérieure, cette curieuse personnalité d'une grande femme de lettres.

*
* *

Un roi de Pologne, un comte de Saxe maréchal de France, une très grande dame du XVIIIe siècle, cousine naturelle de Louis XVI, un fringant officier, aide de camp de Murat, voilà l'hérédité paternelle d'Amandine-Aurore-Lucie Dupin, future baronne Dudevant, plus connue sous le nom de George Sand : elle avait donc, puisqu'elle s'en vante, un peu de sang royal dans les veines. Du côté maternel, elle tient au petit peuple de Paris : sa mère, Sophie-Victoire, était la fille d'un marchand d'oiseaux des quais parisiens. Cette double hérédité explique bien des contrastes de son caractère et de son œuvre. D'autre part, il y a dans sa lignée, surtout paternelle, bien des naissances illégitimes. Or, assurément, comme on dit dans *le Monde où l'on s'ennuie*, tous les enfants sont naturels ; mais il y en a qui sont encore plus « naturels » que d'autres, et il ne faut pas trop s'étonner si la facile morale du XVIIIe siècle a été, d'assez bonne heure, acceptée par la baronne Dudevant comme une sorte de tradition de famille.

Sophie-Victoire elle-même n'était point un dragon de vertu. Quand Maurice Dupin la connut en Italie, elle était la maîtresse d'un général et elle avait déjà eu une fille on ne sait de qui ; elle accoucha d'Aurore un mois après son mariage. Elle était peuple dans toute la force du terme : impulsive, vulgaire de langage et de manières, avide de commérages, un peu dévote à sa façon, avec la verve inventive et l'étonnante habileté manuelle des vrais enfants de Paris ; bref, l'antithèse vivante de sa belle-mère, la noble Mme Dupin de Francueil. Celle-ci avait voulu faire rompre ce sot mariage, mais pardonna quand

on lui mit l'enfant entre les bras. Élevée d'abord assez pauvrement à Paris, après un bref séjour en Espagne où son père guerroyait avec Murat, la petite Aurore vint, avec ses parents, échouer à Nohant, dans le domaine berrichon qu'avait acquis sa grand-mère, et qui fut son vrai berceau. Elle avait quatre ans. C'était une enfant robuste et pleine d'entrain dans ses jeux de garçon, mais rêveuse, imaginative, et qui déjà, entre quatre chaises de paille, se racontait à haute voix infatigablement de très belles et riantes histoires. A peine arrivé à Nohant, le père, Maurice Dupin, meurt d'accident : il avait trente ans. « Ce jeune homme artiste et guerrier », que sa fille a à peine connu, n'est resté dans la mémoire de cette dernière que « comme une brillante apparition ». A-t-elle eu raison d'écrire : « Mon être est un reflet, affaibli sans doute, mais assez complet, du sien ? » Il est possible, mais nous n'en pouvons rien savoir. Il laissait un fils naturel, Hippolyte Chatiron, avec lequel Aurore fut élevée. Entre sa grand-mère inconsolable et sa mère, qui semble s'être assez vite consolée, l'enfant fut une perpétuelle pomme de discorde. Les deux femmes se détestaient et se le manifestaient abondamment. Aurore préférait sa mère, qui ne comprimait guère sa pétulance, et c'est plus tard seulement qu'elle rendit justice à sa grand-mère.

Ces années de Nohant, coupées de quelques séjours à Paris, furent pour elle la plus féconde des initiations. Elle se plonge à corps perdu dans la nature immortelle : les choses et les gens de la campagne, les « travaux et les jours », mœurs villageoises et légendes rustiques, toute la rude poésie de la terre lui devient familière, dépose en son âme d'enfant comme une couche d'impressions vivantes où elle puisera plus tard sans compter. En même temps, sous la direction assez bizarre du vieux pédagogue Deschartres, elle s'ouvre à diverses notions d'un ordre plus intellectuel; elle se passionne pour certaines lectures, la Bible, l'*Iliade, la Jérusalem délivrée.* Son imagination lui fait inventer un personnage mythique, qu'elle appelle *Corambé*, et qui sera un peu pour elle, comme le remarque Mme Pailleron, ce que fut sa *Sylphide* pour le glorieux adolescent de Combourg.

Mme Dupin de Francueil était déiste à la manière du XVIIIe siècle ; elle inculqua ses idées à sa petite-fille ; mais comme elle tenait aux convenances, elle lui fit faire sa première communion : une première communion bâclée et dépourvue de toute espèce de recueillement. Elle crut même, pour se concilier le respect et l'affection d'une enfant qui se montrait trop souvent fantasque, rebelle, violemment capri-

cieuse, devoir lui révéler les écarts de conduite de sa mère. La révélation ne fit que multiplier les actes d'insubordination, les incartades et les caprices. De guerre lasse, on décida de mettre la jeune Aurore au couvent.

La solution, pour peu « philosophique » qu'elle fût, n'était point mauvaise. Dans ce couvent des Anglaises où elle passa trois années et dont elle a gardé un fort bon souvenir, la future George Sand se livra à mille « diableries » qu'on paraît lui avoir aisément pardonnées, mais au total s'accommoda fort bien d'un régime où la règle s'enveloppait d'onction et de douceur féminine. Elle s'attacha à ses compagnes, à ses maîtresses. Peu à peu l'exubérante vitalité qui était la sienne s'apaisa. « Elle en sortit brisée à la soumission chrétienne. » Et même, chose assez imprévue, elle se convertit. Elle-même, en romançant peut-être un peu, a raconté comment un soir, à la chapelle, dans un grand élan d'émotion, elle sentit l'atteinte de la grâce : elle aussi, elle pleura et elle crut. Dans son premier mouvement de ferveur passionnée, elle s'imagina même avoir la vocation religieuse. Son confesseur, homme de bon sens, ne fut pas dupe et, pour rétablir l'équilibre, la renvoya aux jeux de son âge. Rendue à sa gaieté native, elle improvise des distractions inédites, monte des pièces de théâtre dont elle tire les sujets de son imagination et de sa mémoire et fait applaudir de la pieuse communauté d'amusantes adaptations de Molière. Sa vraie vocation commençait à se dessiner.

Au grand « désespoir » d'Aurore qu'on enlevait au milieu qu'elle aimait, la grand-mère finit par la retirer du couvent et par la ramener à Nohant. Elle était dans sa seizième année. Son désespoir dura peu et elle fut vite reprise par la libre vie de la campagne berrichonne : elle dépense sa vive jeunesse en courses folles, à pied ou à cheval, à travers les champs et à travers les livres ; elle lit tout ce qui lui tombe sous la main ; elle découvre Chateaubriand, qui dut lui plaire plus qu'elle ne l'a dit plus tard, et surtout Rousseau dont elle s'éprend, probablement pour toujours. Sa curiosité s'étend même aux choses de science : avec Deschartres et quelques voisins, Jules Néraud, « le Malgache », Ajasson de Grandsagne, qui fut pour elle, au moins plus tard, plus qu'un ami, elle s'occupe de médecine, de botanique, d'entomologie, de phrénologie ; elle dessine, fait de la musique. Et comme, en dépit de ses déclarations tardives, elle est fort loin alors d'avoir perdu la foi, tout cela fait dans une tête de jeune fille un amalgame d'influences assez contradictoires et un peu décon-

certantes. Sur ces entrefaites vint à mourir, plus pieusement qu'elle n'avait vécu, Mme Dupin de Francueil. Avec elle, Aurore perdait « sa meilleure amie ».

De fait, la « redoutable » Sophie-Victoire reparut, fulminant contre sa belle-mère, faisant mille scènes, et comme elle « ne savait vivre qu'à Paris », elle y emmena sa fille qui, un peu apathique de nature, et sans doute pour avoir la paix, se laissa docilement faire. Il lui en eût singulièrement coûté si, au bout de quelques mois d'une vie commune insupportable, elle n'eût été invitée chez des amis de son père, les Duplessis, qui possédaient un beau domaine aux environs de Melun. Chez ces braves gens, qui s'attachèrent vite à elle, Aurore fut parfaitement heureuse. Avec ses 500 000 francs de dot, elle était ce qu'on est convenu d'appeler un très bon parti : plusieurs prétendants se présentèrent. L'un d'eux fut agréé : « mince et d'allure militaire », fils naturel, mais reconnu d'un baron de l'Empire. François Casimir Dudevant, « licencié en droit et sous-lieutenant en non-activité », n'était apparemment pas dépourvu des qualités extérieures auxquelles une jeune fille, même fort romanesque, ne pouvait manquer d'être sensible : il avait vingt-sept ans ; il plut. Et, en dépit des efforts de Sophie-Victoire pour s'opposer à une union qu'elle n'avait pas vue naître, le mariage se fit le 10 septembre 1822.

***

Ce fut bel et bien un mariage d'amour des deux côtés. Pour justifier sans doute ses expériences successives, George Sand a essayé là-dessus de nous donner le change. Ses lettres de jeune mariée, tirées des Archives de Chantilly et dont Mme Pailleron nous donne de suggestifs extraits, nous sont une preuve péremptoire que le baron Dudevant a été probablement le premier et, peut-être, le plus vif des amours de George Sand. Je sais que le papier souffre tout et qu'il y avait dans l'auteur de *Lélia* une étrange faculté de dédoublement. Mais quoi ! Quand on n'aime pas son mari, on n'écrit pas à ses amies : « Quelle source d'inépuisable bonheur quand on obéit à ce qu'on aime ! » ou encore : « Je vis toujours dans la solitude, si l'on peut se croire seule quand on est tête à tête avec un mari que l'on adore. » On ne lui écrit pas à lui-même, quand il s'absente : « Comme c'est triste, mon bon petit ange, mon cher amour, de t'écrire au lieu de te parler !... S'il avait fallu me séparer de toi avant notre mariage, j'en serais devenue folle et maintenant j'en mourrais. Bonsoir, mon amour, mon cher petit mimi, je vais me coucher et pleurer... Je n'ai

rien de nouveau à te dire, je te répéterai seulement que je t'adore, que je t'aime autant qu'on peut aimer sur la terre. » Une autre fois : « J'attends de tes nouvelles avec impatience et la promesse d'un prochain retour. Je te presse dans mes bras, je te mange, je t'adore, adieu, mon amour, adieu tout ce que j'aime. » Ni Sandeau, ni Musset, ni Michel de Bourges n'ont été l'objet de plus vives effusions. En admettant même qu'il se mêlât à tous ces transports un peu de « littérature », il est clair que la jeune baronne Dudevant a été parfaitement éprise de son mari.

Au bout de moins d'un an de mariage, un fils, Maurice, lui était né, qui fut sans contredit la plus profonde et la plus constante de ses affections. Il semblait donc qu'elle dût être fort heureuse, et, en fait, d'après ses propres déclarations, elle l'était. Pourtant, dans quelques-unes de ces premières lettres, on entrevoit entre les deux époux certaines divergences de goûts qui, naturellement, allèrent en s'accentuant. Casimir n'était point un mauvais homme et il était très amoureux. Il a, déclarait Aurore, « l'humeur la plus égale et la plus gaie que j'aie rencontrée dans ma vie ». Mais il n'était ni poète, ni musicien, ni, semble-t-il, très lettré. Médiocre administrateur avec cela, les réformes malencontreuses qu'il entreprit dans le vieux domaine de Nohant désobligèrent sa femme, qui en souffrit sans en rien dire, et sans qu'il comprît ses tristesses. Enfin, il était assez violent, et il s'oublia jusqu'à donner à Aurore, pour un enfantillage, un soufflet devant témoins. Elle continuait à lui écrire des lettres d'une tendresse passionnée ; mais dans cette nature dormante et mobile tout ensemble, les impressions d'un secret désaccord s'accumulaient et n'attendaient plus qu'une occasion pour se manifester au grand jour. Au fond, les deux époux étaient trop différents l'un de l'autre, et Aurore commençait à s'en apercevoir. « M. Dudevant, dont elle s'est plainte beaucoup, a très bien dit Émile Faguet, ne semble avoir eu d'autre défaut que d'être un homme ordinaire, ce qui, du reste, est insupportable à une femme supérieure. »

En 1825, la jeune femme se trouvant souffrante et ayant besoin de quelque diversion, on partit pour Cauterets. En route, à Périgueux, Casimir eut un accès de mauvaise humeur, dont il s'est, un peu plus tard, accusé et excusé avec une humilité touchante. A Cauterets, on fit la connaissance d'un jeune substitut de vingt-six ans, Aurélien de Sèze, neveu du défenseur de Louis XVI. « Aurélien, écrit Mme Pailleron, avait tout pour plaire à Aurore : un homme cultivé qui parta-

geait ses goûts et ses admirations, qui était *né*, dont la famille était célèbre, un homme charmant, d'un esprit philosophique qui s'accordait avec le sien, beau, jeune, et par surcroît amoureux. » Bref, tandis que l'imprudent Casimir voyageait ou chassait l'isard, on fila le parfait amour, avec force larmes, serments, confidences, déclamations vertueuses. Un beau jour, le mari surprend les deux amoureux en larmes : Aurore se jette à ses pieds, et il se venge « en lui rendant son amitié et sa confiance ». Générosité contagieuse : Aurélien va s'éprendre de Casimir : « Nous nous réunirons pour son bonheur », déclare-t-il. Et Aurore d'écrire à son mari qui voyage : « Je te tends les bras, je te tends mon cœur... Dis-moi que tu seras plus heureux que jamais, et moi aussi. » Et Casimir qui, pour complaire à sa femme, veut se remettre à l'anglais et renoncer à la chasse, de répondre : « Plus de chagrin, plus de tristesse, je m'abandonne à la joie... Je t'aime, je t'adore. » Mais voilà qu'au retour de ce mari si accommodant, Aurore lui tend sa « confession », dix-huit pages grand format couvertes d'une écriture fine et serrée, et où elle a consigné, nouvelle princesse de Clèves, toute l'histoire détaillée de son roman d'amour avec Aurélien. En guise de conclusion, elle trace tout un programme de confiante vie conjugale destiné à la protéger d'Aurélien et ...à éduquer Casimir. Toujours accommodant, Casimir accepte tout. Que voilà donc un mari docile !

Ce grand amour de Mme Dudevant a-t-il été platonique ? Solange, paraît-il, s'est toujours crue la fille d'Aurélien de Sèze. Bien qu'on ne soit jamais absolument sûr de ces choses-là, j'incline à croire, avec Mme Pailleron, qu'elle se trompait. Cette grande romantique de George Sand a toujours respecté le principe classique de la distinction des genres. Elle a sur sa route collectionné les confesseurs laïques ; elle ne les a jamais pris pour amants. Sainte-Beuve, qui fut l'un d'eux, et qui aurait bien voulu intervertir les rôles, a trop visiblement exhalé, dans ses *Poisons*, même incomplets, son secret dépit de n'avoir pas été exaucé. Platonique d'ailleurs, ou non, cet épisode de la vie de l'auteur d'*Indiana* nous renseigne avec précision sur les dispositions foncières de sa nature. Elle est romanesque profondément, invinciblement, avec tout ce que ce mot comporte d'ardeur imaginative, de fuite dans l'irréel, de complication sentimentale. Et elle est faite pour écrire des romans, c'est-à-dire pour convertir en « littérature » tout ce que la vie quotidienne, l'observation courante, ou, simplement, la libre rêverie lui fournissent de vivantes suggestions. Toute sa lignée paternelle, qui se piquait d'écrire et de bien

écrire, du maréchal de Saxe à Maurice Dupin, lui a préparé l'instrument royal, le style, dont elle aura à se servir.

Les quatre ou cinq années qui suivirent l'aventure de Cauterets sont, extérieurement, assez paisibles. Les lettres qu'échangent les deux époux sont très affectueuses. Aurore voyage beaucoup : on la voit tantôt à Nohant, tantôt à Paris, tantôt à Périgueux, tantôt à Bordeaux. Elle renoue des relations qui, cette fois, semble singulièrement suspectes, avec Stéphane de Grandsagne, et Solange vient au monde en septembre 1828. A partir de ce moment-là, l'humeur de Casimir paraît s'être altérée. Sa femme lui a reproché son inconduite, l'a accusé de se griser en compagnie d'Hippolyte, son demi-frère : sur ce dernier article, il semble bien qu'elle l'ait calomnié ; et d'ailleurs, comme dans la plupart des cas de mésentente conjugale, qui pourra dire de quel côté sont les premiers et les plus graves torts ? Ce qui est sûr, c'est qu'en 1830, pendant que la France s'offrait une révolution, Mme la baronne Dudevant, âgée de vingt-six ans, s'éprenait d'un tout jeune homme de dix-neuf ans, « le petit Jules », comme elle l'appelle, et lui offrait sans désemparer un peu platonique amour. Et, le 4 janvier 1831, abandonnant ses deux enfants à son mari, elle partait pour Paris, afin d'y vivre sa vie en toute liberté.

* * *

Dans ce Paris trépidant et un peu fou du lendemain des trois glorieuses, Aurore se donne le puéril plaisir, en compagnie de ses amis berrichons, de s'initier à la vie de bohème et de mener une joyeuse existence d'étudiant. Elle s'habille en homme, fume de gros cigares, court les théâtres, fait mille folies. Comme il lui faut gagner sa vie, elle songe d'abord à utiliser un petit talent qu'elle possède en peignant des bonbonnières à la gouache ; puis elle se tourne vers la littérature. Latouche, qui dirige le *Figaro*, l'essaie sans aucun succès dans le journalisme. Enfin, dans leur petite chambre meublée du quai des Grands-Augustins, elle broche, en collaboration avec Jules Sandeau, qui lui « prête son nom », un mauvais roman à la mode du jour, *Rose et Blanche*, qui paraîtra à la fin de l'année. Au printemps, elle retourne à Nohant, puis rentre à Paris où ses amis l'installent quai Saint-Michel, puis revient à Nohant, où Sandeau, à deux pas du mari qui dort, commet l'imprudence de venir passer deux nuits auprès d'elle, ce qui vaut à l'ami Émile Regnault des confidences d'une admirable impudeur. Car c'est toujours le grand

amour : « Vivre ! que c'est doux ! que c'est bon ! malgré les chagrins, les maris, l'ennui, les dettes, les parents, les cancans... Aimer, être aimé ! C'est le bonheur ! C'est le ciel ! » O littérature !

« Plus je réfléchis au dénouement de cet amour, plus je me convainc que cette liaison devait finir. Seulement, elle devait finir noblement, et elle a fini mal comme les liaisons les plus vulgaires ; elle a fini salement ; elle ne s'est pas dénouée, elle s'est brisée et si lentement, grand Dieu ! On tranche la tête du condamné ; moi, j'ai été exécuté en détail, j'ai mis six mois à mourir. » Cette lettre de Jules Sandeau est datée du 11 juillet 1833, moins de deux ans après les grands « transports » de Nohant. Longtemps après, le même Sandeau, feuilletant un album, et y trouvant le portrait de George Sand, ne put se retenir de dire à l'enfant qu'il tenait sur ses genoux, la mère de Mme Pailleron : « Regarde bien cette femme, petite, c'est un cimetière, tu entends ? un cimetière ! » Le mot est atroce. Est-il justifié ? Nous connaissons trop mal les tristes dessous de ces pauvres histoires pour en juger les héros. Mais il est assez curieux que tous leurs amis, à commencer par Balzac, ont donné tort à George Sand.

Entre temps, cette dernière, avec son nom de guerre, entrait à pleines voiles dans la vie littéraire. Avec cette ponctualité de parfait notaire qu'on lui a toujours connue, elle publiait successivement *Indiana*, puis *Valentine*, qui firent scandale, mais eurent un vif succès, et François Buloz lui ouvrait sa jeune *Revue des Deux Mondes* : elle y donna des fragments de *Lélia*, que la jeunesse d'alors accueillit avec une rare ferveur d'enthousiasme. Elle n'avait plus désormais qu'à se laisser porter par la faveur publique.

Cependant, la rupture avec Sandeau avait laissé, dans ce qu'elle appelle « son cœur vieilli de vingt ans », un vide qu'elle s'imaginait ne plus pouvoir combler. « Il n'est plus pour moi, disait-elle, de passions violentes, plus de joies vives. » Gustave Planche, puis Mérimée avaient été essayés, le second plus brièvement que le premier. Sainte-Beuve, sournois entremetteur, proposa Musset, Dumas et... Jouffroy.

Ce fut Musset qui l'emporta, à la suite d'un dîner célèbre offert par Buloz chez Lointier à ses collaborateurs. Sainte-Beuve fut, comme il convient, l'un des premiers avertis : « Je me suis enamourée, lui écrivait George Sand le 25 août 1833, et cette fois très sérieusement d'Alfred de Musset. » Au mois de décembre, les deux amants partaient pour Venise.

Les faits essentiels de ce douloureux drame d'amour romantique sont assez connus (1) pour qu'il suffise ici de les rappeler succinctement. Avant le départ pour l'Italie, n'y avait-il pas eu déjà entre George Sand et son « gamin d'Alfred » des heurts fort pénibles ? Au fond, ils étaient trop différents l'un de l'autre : l'un, tout nerfs, enfant gâté dans tous les sens du mot, fantasque, hypersensible, porté à tous les excès ; l'autre, toute imagination, « sensibilité panthéistique », suivant la juste formule de M. Maurras, tempérament solide et calme d'infatigable écrivassière. Tous deux, d'ailleurs, avaient un passé que, dans leurs querelles intimes, il leur était trop facile de se jeter réciproquement à la tête. A Venise, George tombe malade. Musset, qui déteste le spectacle de la souffrance, s'écarte d'elle et va se distraire sans grande élégance. Malentendus, brouilles, mots irréparables. Musset tombe malade à son tour. George, toujours maternelle, le soigne, nuit et jour, avec un dévouement admirable. Et c'est ici qu'apparaît l'ineffable docteur Pagello.

Pagello, en cette affaire, a-t-il été le séducteur, le don Juan classique, ou simplement l'heureux bénéficiaire d'une situation vacante ? La fameuse, la superbe lettre-déclaration que George Sand adressa, ou plutôt remit en mains propres « au stupide Pagello » semble bien prouver que, si elle n'a pas attaqué la première, elle n'a pas dû opposer aux entreprises du vigoureux docteur une bien héroïque résistance. Et sans être pharisien, on peut trouver que cette vulgaire liaison qui s'ébauche à deux pas d'un malade, presque d'un mourant, quels que puissent être les torts de ce dernier, a quelque chose d'un peu répugnant.

La capitulation d'ailleurs ici ne s'accompagne d'aucune illusion, si l'on en juge par cette phrase qui éclaire d'un jour si cru le cas particulier de George Sand, sa conception et son expérience de l'amour : « *Ce que j'ai cherché en vain dans les autres, je ne le trouverai peut-être pas en toi* (2), mais je pourrai toujours croire que tu le possèdes... Je pourrai interpréter ta rêverie et faire parler éloquemment ton silence. » Sans aller jusqu'à dire avec René Doumic que George « aima Pagello, parce qu'il était stupide », on

(1) Il y a, comme l'on sait, toute une « littérature » sur ce sujet. Au livre classique de M. Charles Maurras sur *les Amants de Venise* (nouvelle édition, Flammarion, 1916), on pourra joindre l'ouvrage tout récent de M. Antoine Adam, *le Secret de l'Aventure vénitienne* (Perrin, 1938), qui donne des précisions intéressantes.

(2) Ce mot de George Sand à Pagello serait à rapprocher d'un autre mot de la même à Mérimée, que cite Mme Pailleron (p. 200), et qui est bien significatif.

doit reconnaître que, de son propre aveu, ce nouvel amour, à défaut d'autre chose, lui fut, comme tous les autres, un thème à développements littéraires.

Il faut s'empresser d'ajouter, à l'honneur des nouveaux amants, qu'ils soignèrent très bien Musset et qu'ils le sauvèrent. Mais, en dépit de tous leurs manèges pour lui cacher la vérité, il eut des soupçons, que des indices trop clairs lui confirmèrent. Une rechute s'ensuivit. Rétabli, mais de plus en plus soupçonneux et défiant, il surprit des signes indéniables d'une évidente et suspecte intimité. Des scènes terribles eurent lieu. George avait décrété que Musset n'avait plus aucun droit sur elle. « Quand j'ai dit une fois : je ne vous aime plus, écrivait-elle à Pagello, il est impossible à mon cœur de rétracter ce qu'a prononcé ma bouche. » Elle finit par tout avouer, ou presque tout, à « son petit ange », et elle sut lui persuader qu'il n'avait qu'à bénir son nouvel amour, ce qu'il fit en termes lyriques, et à repartir pour Paris. Comme elle avait beaucoup travaillé au milieu de toutes ces péripéties, elle lui confiait pour Buloz le manuscrit de *Leone Leoni* et de la première *Lettre d'un voyageur*. Un mois après, le manuscrit d'*André* était envoyé à Paris. La féconde romancière n'en perdait pas un coup de plume.

On sait la suite de cette lamentable histoire. Séparés, les deux héros s'écrivent des lettres de la plus tendre « amitié », tandis qu'à Venise George est toute à l'amour de son vaudevillesque docteur. « Elle excellait dans l'art des sauces et elle ne se fâchait jamais », a-t-il déclaré plus tard. Au bout de trois ou quatre mois, un peu lasse sans doute, elle repart et rentre à Paris, toujours flanquée de son Pagello. Celui-ci, vite percé à jour et se sentant mal à l'aise, ne s'éternisa guère et, en octobre, il repartait pour sa Venise natale. Entre temps, Musset et George s'étaient revus et, pour se guérir d'une passion qu'ils sentent renaître, ils s'en vont, l'un à Bade, l'autre à Nohant. A leur retour à Paris, Pagello n'étant plus là, ils se reprennent plus follement que jamais. Et, pendant quelques mois, la vie infernale recommence : élans d'ardente passion, coupés de scènes de jalousie, de brouilles, de reprises, de sombres et indicibles égarements, de nouvelles ruptures et de retours désespérés. A la fin, ils s'arrachèrent aux bras l'un de l'autre. George se retira à Nohant pour mieux travailler et pour se calmer, entre son mari, — mais oui ! — et ses amis berrichons. Elle en fut quitte pour une crise de foie. Un mois après, le plébéien Michel de Bourges avait remplacé l'aristocrate Alfred de Musset. Et la vie allait suivre son cours.

Un tempérament très robuste, exigeant et froid tout ensemble, dont les exigences sont perpétuellement surexcitées par une imagination prodigieusement romanesque et follement romantique ; un incessant besoin de toujours recommencer les mêmes décevantes expériences amoureuses et, de mirage en mirage, de poursuivre inlassablement un insaisissable idéal de satisfaction sentimentale et sensuelle ; une sensibilité assez médiocre, frénétiquement individualiste, et qui ne s'extériorise guère, même quand elle croit aimer d'amour ou d'amitié, que dans l'ordre des sentiments maternels ; une intelligence surtout réceptive, ouverte aux quatre vents de l'esprit, indifférente aux contradictions et même à ce que le commun des mortels appelle la sincérité, une intelligence plus apte à saisir les apparences des choses qu'à pénétrer au fond des idées ; un grand charme de spontanéité et de séduction, et même de bonté, parmi tout cela, grâce à quoi on lui a presque toujours tout pardonné ; par-dessus tout, un don merveilleux, intarissable, et qui l'apparente aux aèdes primitifs, d'imaginer, d'inventer, de conter de belles histoires ; une facilité et une fécondité de plume dont il n'y a guère d'autre exemple, et qui fait songer à une force de la nature qui se déploie ou qui s'épanche ; une fluidité et une abondance de style qui s'étale en larges ondes, et qui nous rappelle Fénelon ou Lamartine : telle nous apparaît Lélia vers la trentième année. Elle était née pour verser infatigablement aux pauvres hommes le lait consolateur de l'illusion romanesque.

VICTOR GIRAUD.

LOUIS PAUL-DUBOIS

En Louis Paul-Dubois, la *Revue* perd, avec un de ses fidèles collaborateurs, le dévoué vice-président de son conseil de surveillance, et, pour plusieurs d'entre nous, un délicat et sûr ami personnel.

Il était fils de l'ancien directeur de l'École des Beaux-Arts, le noble statuaire et peintre auquel nous devons tant de belles œuvres, le délicieux *Chanteur florentin* du Louvre et cette étonnante *Jeanne d'Arc* de Reims, qui fut, pendant la guerre, involontairement épargnée par les obus allemands. Par sa grand-mère maternelle, Paul Dubois était de la famille de Pigalle, et il joignit à son propre nom celui du célèbre sculpteur lors de son premier envoi au Salon. Dans ce milieu où la distinction intellectuelle et morale était une tradition constante, Louis Paul-Dubois puisa de bonne heure, avec le goût des idées et des lettres, le culte du devoir et cette discrète gravité religieuse qui était sa nature même.

Après de fortes études au lycée Louis-le-Grand, il s'était tourné du côté de l'économie politique. Le premier article qu'il ait publié à la *Revue* en 1895 avait pour titre *les Chemins de fer aux États-Unis*, et ce fut le sujet de son premier livre. Il entrait à la Cour des comptes. Une belle carrière administrative s'ouvrait devant lui : il crut devoir l'interrompre, en 1909, pour de douloureuses raisons de famille.

Il avait épousé Geneviève Taine, la fille du grand écrivain. C'était un ménage exquis, où la tendresse mutuelle s'accompagnait et se couronnait d'une parfaite et profonde union spirituelle. On ne saurait, à ceux qui ne l'ont pas connue, donner une juste idée de Mme Louis Paul-Dubois, de sa vivacité, de sa générosité d'intelligence et de cœur,

de sa grâce d'accueil, du grand charme, fait de franchise et de souriante bonté, qui se dégageait de toute sa personne. Je la revois encore, toute jeune mère, dans l'hospitalière demeure de Menthon-Saint-Bernard, aux bords enchanteurs de ce merveilleux lac d'Annecy, si gaie, si fine, si pleine de verve et d'entrain. Elle respirait la joie de vivre. Quatre enfants lui étaient nés. Hélas ! au bout de quelques années d'un bonheur sans nuages, un mal implacable s'abattit sur elle, et, douce envers la mort comme elle l'était envers tout le monde, — il faut reprendre pour elle l'admirable parole de Bossuet, — elle allait rejoindre le glorieux père qu'elle avait tant aimé, et dont elle avait illuminé la laborieuse vieillesse.

Inconsolable de cette perte, Louis Paul-Dubois donna sa démission de conseiller référendaire à la Cour des comptes pour se consacrer tout entier à l'éducation de ses enfants.

Ses travaux d'économiste, que le public compétent avait fort bien accueillis et qui portent la marque d'un esprit net et précis, très informé, judicieux, rompu aux meilleures méthodes d'observation, de dialectique et d'exposition, étaient loin d'épuiser toutes les ressources de sa pensée, toutes les virtualités de son talent. Il était très lettré, ainsi qu'en témoigne l'excellente qualité, les infinis scrupules de son style ; il avait une grande curiosité d'esprit, des dons de psychologue, et même de peintre, qui, si les circonstances s'y étaient prêtées, surtout peut-être s'il n'avait pas été trop modeste, auraient pu lui fournir la matière d'une œuvre littéraire beaucoup plus importante que celle qu'il nous a laissée (1). La *Revue* a publié de lui, — sous l'anonyme, malheureusement, — des impressions de voyage, *En Norvège*, qui feraient honneur à nos meilleurs écrivains pittoresques. Qu'on en juge par ces simples lignes que je cueille absolument au hasard :

« L'eau calme lèche doucement la rive des roches blanches, ou vertes de mousse, ou brunies par les algues, et les claires collines où pousse l'herbe se détachant sur le fond de neige des montagnes à l'horizon, comme un paysage d'été devant un paysage d'hiver ; tout brille, tout reflète la molle lumière du soleil bas, du pâle soleil qui donne trois mois par an la vie à cette terre. »

(1) *Les Chemins de fer aux États-Unis* (1896) ; *les Finances communales* (1898) ; *Frédéric le Grand, d'après sa correspondance politique* (1902) ; *l'Irlande contemporaine et la question irlandaise* (1907) ; *l'Effort économique et financier de l'Angleterre pendant la guerre* (1916), etc...

Ils sont sans doute assez rares ceux qui, capables d'écrire ainsi, n'ont pas été tentés de persévérer.

Louis Paul-Dubois, lui, n'a pas persévéré, et, quelques années après, il s'attelait à un sujet tout différent, qui exigeait, avec des connaissances très précises d'historien, des qualités particulières de sagacité critique et de pénétration morale. Il s'agissait de tracer, en deux articles, un portrait en pied de Frédéric le Grand d'après sa correspondance politique. Le portrait est excellent : il est vivant, sobre et nuancé tout ensemble ; il rend bien la physionomie très complexe du personnage, ce mélange singulier, et qui est bien allemand, bien prussien, si l'on veut, d'astuce, de brutalité, de cynisme, d'énergie stoïque, et, parfois, de véritable grandeur. Ces pages abondent en fines observations, et qui souvent vont loin, en heureuses formules sur l'époque et sur l'homme qu'elles nous présentent. « Frédéric *pense concret*, nous dit par exemple son biographe. L'idée lui vient à l'esprit en image, sous forme de représentation des choses réelles. » Et encore : « Seul de son temps, il a été *en acte*, et c'est pourquoi seul de son temps il a fait œuvre effective, définitive ; il a été créateur, fondateur d'Empire, selon ce mot qu'il aimait. » On ne saurait mieux dire, ni penser plus juste. Ce livre sur Frédéric II est l'une des meilleures études qu'on lui ait consacrées.

Visiblement, Louis Paul-Dubois se préoccupait dès lors de trouver, dans le vaste champ du travail, un coin à peu près inexploré qu'il pût défricher tout à son aise et où il pût, en s'utilisant tout entier, faire porter son principal effort. Ce domaine propre, il crut l'apercevoir dans l'étude de l'Irlande contemporaine. Dès 1902, il publiait ici même un article très documenté, fort suggestif, et tout plein de pressentiments, sur *le Recueillement de l'Irlande*. De ces recherches un livre sortit avant la guerre, qui, traduit en anglais, le désignait à tous comme le spécialiste français de la question irlandaise. La guerre finie, il suivait et décrivait, en une série de vigoureux et lucides articles, toutes les péripéties du drame irlandais. Puis, complétant son enquête, séduit par ce qu'il appelait «le mystère d'une renaissance littéraire », il étudiait sous ses divers aspects, avec une extrême finesse d'analyse et un grand charme, une souplesse presque juvénile d'évocation et d'intuition, la littérature irlandaise contemporaine. Tel était encore le sujet du dernier article qu'il nous ait donné. Il estimait fort justement qu' « en raison de tant de liens historiques et d'affinités psychologiques qui rapprochent l'Irlande de la France », il y

avait là « un facteur de renouvellement » qu'il était bon de signaler à nos jeunes écrivains.

Car, si consciencieuses, si rigoureusement objectives que fussent ses études étrangères, c'est toujours le « service » du pays qu'elles avaient secrètement en vue. Instruire nos Français de ce qui se passe loin de leurs frontières, pour qu'ils fassent leur profit des expériences tentées par d'autres et qu'ils soient encouragés à mieux agir, c'était là l'intime pensée de Louis Paul-Dubois, celle qui le soutenait dans ses épreuves. Tandis que son fils aîné se battait contre l'envahisseur, il nous renseignait avec une lumineuse précision sur l'effort économique et financier de l'Angleterre. Et il se trouvait ainsi amené à présenter sur l'état présent et sur l'avenir des finances françaises des observations que sa rare compétence et son profond patriotisme inspiraient à sa clairvoyance, et dont nos gouvernants n'ont pas toujours su tenir compte.

Il vieillissait ainsi, toujours aimable, toujours serviable, un peu triste, — la vie lui avait été dure et il avait eu la douleur de perdre encore une de ses filles, — de plus en plus apprécié de tous ceux qui le connaissaient. Au conseil de surveillance de la *Revue*, ses avis toujours motivés, toujours inspirés des intérêts supérieurs de la maison, étaient très écoutés. Ses enfants, qui étaient toute sa joie et sa fierté, ses petits-enfants, étaient l'objet de sa plus tendre sollicitude. Ses amis savaient, pour l'avoir éprouvé, tout ce qui se cachait, sous sa réserve et sa discrétion, de délicate chaleur et de noblesse d'âme. Ils voyaient avec peine sa santé décliner et ils s'étonnaient qu'il eût encore le courage de travailler. Ils admiraient qu'il supportât sans se plaindre, avec une patience résignée, une grande douceur de stoïcisme chrétien les rudes assauts de la maladie qui devait l'emporter. Ils garderont pieusement sa mémoire. Et songeant à tous leurs autres amis déjà disparus, ils ne pourront s'empêcher de s'appliquer à eux-mêmes ces lignes mélancoliques qui terminent le bel article de Taine sur Marcelin : « Nous marchons derrière eux, à petite distance, dans le sentier qui s'est dérobé sous leurs pas. Il s'effondre sous les nôtres ; chaque jour nous enfonçons davantage, et cette terre qui les recouvre nous monte déjà jusqu'aux genoux. »

V. G.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LES REVENDICATIONS ITALIENNES ET LE VOYAGE DE M. DALADIER

Le régime fasciste se sent si fier, avec une nuance d'étonnement et d'inquiétude, d'être devenu le partenaire de l'Allemagne dans une vaste combinaison diplomatique fondée sur une commune idéologie, qu'il en perd le sens de la mesure et la notion des réalités. Les origines psychologiques de l'inconvenante manifestation du 30 novembre et de la campagne de presse qui a suivi et dont l'ensemble constitue ce qu'un lord anglais a si justement appelé une « agression diplomatique » sont assez faciles à discerner.

Le gouvernement de M. Mussolini a conclu une étroite association avec celui de M. Hitler. Au cours de l'année 1938, il a vu le Reich allemand annexer coup sur coup, sans rencontrer d'opposition irréductible, l'Autriche et les Sudètes en jouant successivement du racisme et du droit de libre disposition des peuples ; même l'absorption inique d'un million de Tchèques n'a soulevé que des protestations de principe. La Hongrie et la Pologne, à leur tour, ont participé à la curée. Pourquoi l'Italie n'obtiendrait-elle pas par les mêmes moyens quelque succès du même genre ? Le gouvernement fasciste en a d'autant plus besoin que l'opinion publique a ressenti comme une catastrophe nationale la présence des Allemands sur la crête des Alpes d'où, au cours des siècles, ils sont si souvent descendus vers les riches plaines du Pô et jusqu'à Naples et en Sicile. Ce succès, où l'Italie le chercherait-elle, si ce n'est aux dépens de la France ? En choisissant le moment propice, une campagne d'intimidation bien conduite ne pourrait-elle donner certains résultats ? On demanderait beaucoup pour obtenir d'abord quelque chose dont on ferait grand

état et pour préparer d'autres conquêtes pacifiques à mesure que se poursuivrait la liquidation de ce qui fut la puissance française ; on donnerait ainsi quelque satisfaction immédiate à l'impatience des Italiens auxquels on a persuadé qu'ils étaient victimes de noires injustices et l'on préparerait, pour leur soif de succès et d'expansion à venir,

Un vase tout rempli du vin de l'espérance.

On choisit donc le jour où M. Jouhaux et ses complices avaient décrété la grève générale qui ouvrirait pour la France une ère de désordre et de révolution et l'on prépara la manifestation « spontanée » de Montecitorio.

Dans ce débat, — mais y a-t-il vraiment un débat ? On voit plutôt un guet-apens, — la position juridique de l'Italie n'apparaît guère solide. Elle a d'abord cherché à utiliser le racisme, à l'instar de Berlin ; mais elle n'a trouvé que la Corse qui est ligure de sang et française de cœur, et elle a oublié que ce terrain est dangereux pour un pays qui détient des régions qui sont de sang et de cœur l'une, le haut Adige, allemande, l'autre, le Carso, yougoslave, et le Dodécanèse hellénique. On a fait état des essaims italiens échappés de la péninsule ; on a même pu lire dans les journaux que la France avait arraché la Tunisie à l'Italie ! Et puis on a renoncé à trouver des l'rguments sérieux et la presse a tout simplement déclaré que altalie a besoin de la Tunisie et que son nouvel Empire ne peut se passer d'un canal de Suez librement et gratuitement ouvert et du port de Djibouti avec le chemin de fer qui monte à Addis-Abeba. Un journal a même trouvé une comparaison ingénieuse : la Somalie française est un furoncle sur le corps de l'Empire dont l'Italie veut se débarrasser ; mais la France est établie dans le golfe de Tadjourah depuis 1855 et les Italiens n'ont pris pied en Éthiopie qu'en 1936. La presse, avec ensemble, s'étonne que la France ne veuille pas comprendre que la fondation de l'Empire italien crée une situation nouvelle à laquelle elle doit s'adapter, c'est-à-dire abandonner ce qui lui appartient, ce qu'elle a créé avec le sang de ses soldats et avec son or et ce qu'elle entend garder. Il est inutile d'envenimer une discussion pénible en reproduisant les arguments invraisemblables et les expressions injurieuses dont se sert une presse qui n'imprime rien sans permission. Il n'y a pas de différend franco-italien. Il y a un régime fasciste qui aimerait à recevoir ou à prendre ce qui appartient légitimement aux autres. La situation est donc parfaitement claire et simple.

Mais il y a loin, parfois, de la coupe aux lèvres. On avait compté sans la vigilance du gouvernement de M. Daladier qui arrêtait net la grève et sans la réaction vigoureuse de l'opinion française. Les déclarations du président du Conseil et celles du ministre des Affaires étrangères ont été parfaitement nettes. En présence d'un pareil assaut, si évidemment prémédité pour provoquer notre indignation ou pour nous intimider, aucune équivoque, aucune hésitation n'était possible et tous les Français se sont trouvés instantanément groupés derrière leur gouvernement. Ce n'est qu'à la Chambre qu'un complot fut ourdi, et qui faillit réussir, pour renverser le gouvernement et donner des atouts à l'adversaire. Dans ce milieu spécial, où tout s'altère et se fausse, il se trouve toujours des brouillons ou des ambitieux pour jouer contre le pays.

En Angleterre, la presse a été unanime à exprimer son étonnement, pour ne pas dire plus, de l'agression italienne et sa satisfaction de l'attitude ferme du gouvernement français et de l'opinion. Le Premier ministre, dans son message du nouvel an, a résumé en une formule lapidaire son sentiment et celui du peuple britannique : « Nous ne ferons pas de concessions à la force. » Infatigable pèlerin de l'apaisement, il a décidé de ne pas renoncer à son voyage à Rome où il doit séjourner, avec lord Halifax, du 11 au 14 janvier. Il y sera d'autant plus acclamé et fêté que le gouvernement de Rome espère toujours séparer l'Angleterre de la France, les mettre en désaccord et nous arracher quelque concession grâce à une médiation britannique. Peut-être eût-il été plus prudent, en présence d'un pays agité de passions frénétiques, d'ajourner une telle visite ; c'était l'avis de plusieurs ministres du Cabinet et d'une bonne partie de l'opinion. Mais avec des hommes d'une loyauté et d'une expérience aussi éprouvées, il n'y a place pour aucune appréhension. M. Chamberlain ne se laissera pas entraîner à jouer le rôle de médiateur. Le moment serait particulièrement mal choisi et l'exposerait à un désaveu. Parmi les cris enthousiastes qui salueront dans Rome le Premier britannique, il y aura ceux des Chemises noires en service commandé, mais il y aura aussi, et ce seront les plus sincères, ceux de ces honnêtes gens qui, sous la dictature, ont pris l'habitude de se taire et qui profiteront de l'occasion pour acclamer l'homme de la paix, car le peuple italien ne voit pas sans inquiétude son gouvernement dériver vers les aventures.

Comment d'ailleurs pourrait-il y avoir médiation là où il n'existe pas de différend ? Aucune difficulté n'était pendante entre la France

et l'Italie quand celle-ci nous a fait savoir à grand tapage qu'elle prétendait nous extorquer ce qui nous appartient. Avant 1935 il existait certains litiges, notamment au sujet du statut personnel des Italiens qui sont venus s'établir en Tunisie, à l'abri du drapeau tricolore, qui y ont prospéré et qui souhaitent d'y rester. Ces questions délicates ont été entièrement réglées par l'accord du 7 janvier 1935. « Le chef du gouvernement italien et le ministre des Affaires étrangères de France, — dit la Déclaration générale qui fait suite à l'accord, qui en résume les résultats et en définit l'esprit, — prennent acte que les questions principales en suspens entre les deux pays ont été liquidées. » Comment ne pas ajouter foi à un texte aussi solennel, signé de M. Mussolini et à peine vieux de quatre ans ? Et à quoi bon conclure des conventions, si autant en emporte le vent ? Il plaît aujourd'hui au gouvernement fasciste de déclarer qu'il ne tient plus pour valables les accords du 7 janvier 1935 ; mais la France continue à les tenir pour valables et en tout cas n'éprouve nul besoin d'en négocier d'autres qui pourraient avoir le même sort.

M. Daladier, avec un sens très juste du sentiment national et de l'opportunité politique, a décidé de faire, durant les fêtes du nouvel an, une rapide visite à la Corse et à la Tunisie. En face des Puissances totalitaires qui font des grandes mises en scène un moyen de gouvernement, il était bon de montrer à tous les yeux le spectacle de la cohésion spontanée de tous les citoyens français et de toutes les parties de l'Empire ; l'opinion chez nous en serait réconfortée et, au dehors, édifiée, car l'unité française, dans aucune de ses parties, n'est fondée sur la contrainte et ne redoute la haine. A Ajaccio et à Bastia, où M. Daladier est arrivé le 2 janvier sur le beau croiseur *Foch*, le patriotisme français des Corses s'est manifesté dans la vibrante ferveur de tous les partis et de tous les clans ; pas un cri discordant, point de haine contre personne, mais un amour conscient et libre pour cette grande patrie à laquelle 40 000 Corses ont sacrifié leur vie. M. Daladier a trouvé pour répondre des accents justes et émouvants : « ...La France n'a pas besoin d'être agressive ou menaçante. Elle existe d'abord dans les cœurs et dans les esprits. Elle n'a pas besoin de hausser la voix. La France a besoin d'être forte. Elle l'est, croyez-le, et c'est ce que je tiens à vous dire, à vous qui êtes un peuple de marins et de soldats. » Et à Bastia, en présence d'un enthousiasme tout ensemble frénétique et recueilli, le président ajoutait : « Jamais comme aujourd'hui dans

cette île, je n'ai senti battre sur mon cœur le cœur de la patrie. » Un journal comme la *Tribuna* peut chercher dans une lointaine histoire les preuves que la Corse serait italienne ; en pareille matière, c'est le cœur, c'est la libre volonté des hommes qui comptent. C'est trop qu'un Treitschke ait inventé, à l'usage des Alsaciens annexés à l'Allemagne en 1871, la théorie de « la nationalité inconsciente » que l'on a le droit de réveiller même par la force (déjà le racisme !) ; on ne peut imaginer que des Italiens le veuillent imiter et souhaiteraient créer chez eux des irrédentismes.

En Tunisie, les divergences qui, ces années dernières, avaient superficiellement troublé le calme du pays se sont effacées dans l'affirmation spontanée et enthousiaste d'un loyalisme auquel la population italienne n'a pas été la moins ardente à participer. Quant aux indigènes, on comprendra leurs sentiments, que le Bey a d'ailleurs fort bien exprimés, par l'anecdote authentique que nous allons rapporter. C'était au moment où les alliés négociaient à Versailles les traités de paix ; l'imagination exubérante de quelques publicistes se donnait carrière. L'un d'eux avait imaginé un nouveau découpage de l'Afrique par zones dont l'une était attribuée à l'Italie et englobait la Tunisie. Les chefs du Destour eurent connaissance de ce texte et s'empressèrent d'aller trouver un haut fonctionnaire français auquel ils tinrent à peu près ce langage : « Nous faisons ici à la France une opposition de principe parce que nous croyons qu'il faut éduquer notre peuple et l'habituer à l'idée de l'indépendance ; mais notre opposition n'est ni violente, ni irréductible. Mais si jamais vous consentiez à céder la place aux Italiens, nous ferions une guerre au couteau. Les Français nous apportent des capacités et des capitaux, ils créent des entreprises qui donnent du travail à la population, tandis que les Italiens ne nous apporteraient que des bras pour faire concurrence aux nôtres déjà trop nombreux, et des bouches pour manger notre pain, car l'ouvrier italien a le même niveau de vie que nos indigènes. Donc nous comptons bien qu'il ne s'agit que d'une mauvaise plaisanterie et que les Français ne céderont la place à personne. »

Les revendications italiennes ont produit, ces jours derniers, la plus profonde impression dans les milieux indigènes où l'on n'ignore pas par quels procédés a été obtenue ce que l'on appelle la pacification de la Tripolitaine et comment les populations ont été décimées, parquées dans d'étroits espaces et dépouillées de leurs terres au profit des colons italiens. M. Virginio Gayda écrivait

récemment dans le *Pester Lloyd* : « L'Europe ne peut accomplir sa mission que par l'exploitation intensive des colonies et l'extension de ses bases dans les régions inhabitées de l'Afrique. » Ces régions que ce journaliste croit inhabitées sont en réalité peuplées de races indigènes auxquelles il prétend substituer des colons italiens. La France, partout où elle s'est établie, collabore avec les peuples indigènes, les instruit, les élève ; l'Italie les détruit et prend leurs terres. C'est ce que constate, entre autres, la presse égyptienne. La présence d'une armée italienne en Libye a beaucoup contribué à l'heureuse conclusion du traité anglo-égyptien de 1936. Les prétentions menaçantes de l'Italie sur la Tunisie ont déjà et auront de plus en plus pour effet de rendre plus facile l'exercice du protectorat et de renforcer les liens de solidarité entre les autorités françaises et les populations indigènes. M. Daladier s'est rendu compte, à Bizerte, et près de la frontière de Libye, que la Tunisie, comme l'Algérie, le Maroc et la Corse, est prête à recevoir comme il convient une agression, d'où qu'elle vienne. A la brutalité totalitaire, il ne sied pas de répondre par des berquinades. Dans l'histoire de l'Empire français, le voyage de M. Daladier marque une heure solennelle et décisive. N'est-il pas, en effet, démontré par l'histoire que le Français n'apprécie à leur juste prix ses créations et ses œuvres que le jour où on les lui dispute ? Il faut savoir gré à l'Italie de nous avoir éveillés à temps.

Après le coup de théâtre des premiers jours, la presse italienne, sans baisser de ton, a réduit peu à peu ses prétentions. Elles se concrétisent maintenant autour du port de Djibouti, de la côte française des Somalis et du chemin de fer qui monte sur les plateaux éthiopiens et qui constituait, avant la conquête italienne, l'unique débouché de l'Éthiopie vers la mer. La presse italienne voudrait nous persuader que cette colonie ne nous sert à rien et que le chemin de fer ne vit que du transport des marchandises italiennes. Notre drapeau flotte sur la côte des Somalis depuis plus de quatre-vingts ans et l'importance de l'escale de Djibouti, à l'issue de la Mer Rouge, ne fait que grandir à mesure que se développent nos magnifiques colonies de Madagascar et d'Indochine. Djibouti est avant tout un port impérial, comme Aden pour l'Angleterre. Des travaux en voie d'achèvement vont permettre à quatre cargos d'accoster simultanément à quai. Quant au chemin de fer, l'une des belles œuvres coloniales françaises, il serait évidemment commode aux Italiens d'en être les maîtres et les propriétaires. Est-ce une raison suffisante

pour que nous leur en fassions cadeau ? Il leur est loisible de s'en servir pour leurs transports et leur corps expéditionnaire serait mort de faim, s'il n'avait pas été ravitaillé par la voie du chemin de fer dont la direction a engagé de grosses dépenses pour pouvoir transporter 800 tonnes par jour. Les Italiens préfèrent, depuis quelques mois, payer beaucoup plus cher et faire par la route, au moyen de camions, la plus grosse partie de leurs transports ; le trafic du chemin de fer ne dépasse pas 200 tonnes par jour. Un accord de bon voisinage, une coopération intelligente et qui respecte les droits de chacun, seraient pour les deux parties plus utiles que les procédés d'intimidation que les Italiens emploient et qui ont décidé le gouvernement français à envoyer d'urgence, à Djibouti, des renforts de troupes ; il a montré par là sa volonté de ne tolérer aucun empiètement sur nos possessions et sur nos droits.

Le *Telegrafo* et la *Gazetta del Popolo*, journaux qu'inspire directement le comte Ciano, publient le 5 janvier un article qui cherche à persuader à M. Chamberlain qu'il ne peut éviter de parler, à Rome, des revendications italiennes, car l'intérêt britannique est « d'éliminer les causes de friction en Méditerranée ». Mais l'intérêt britannique est surtout de maintenir le *statu quo* en Méditerranée et d'empêcher qu'en s'établissant à Tunis et à Bizerte, l'Italie n'étrangle en son milieu cette mer qui est la route d'Égypte et des Indes. Le comte Ciano ne compte sans doute pas beaucoup sur le succès de sa manœuvre, car l'article, subsidiairement, semble destiné à couvrir une retraite stratégique temporaire. Nous sommes avertis, en effet, du caractère « grave, sérieux et profond » des revendications italiennes ; l'Italie ne cessera de proposer « un règlement conforme à ses droits et à ses intérêts ». A ses intérêts, oui ; mais à ses droits ? Tant que les notions de souveraineté, de propriété, de droits acquis, ne seront pas totalement obnubilées par une vague triomphante de totalitarisme bolchévisant, les aspirations de l'Italie, telles que les formule la presse de M. Ciano, seront la négation des droits de la France. Nous sommes avertis que, tant qu'un règlement ne sera pas intervenu, la situation en Méditerranée restera « précaire, équivoque et menaçante ». Tant pis ; nous ne céderons pas au chantage. Et le déchaînement de l'offensive italienne a eu l'heureux effet de mettre la France et l'Angleterre sur leurs gardes. Le destin des peuples n'est pas ce que le grand Théodore Roosevelt appelait « l'aise ignoble ». Il est sain de vivre dangereusement.

LE PAPE ET LE PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

Le droit des peuples, comme celui des individus, est limité par le droit de leurs voisins. Il faut que les États totalitaires s'habituent à cette réalité fondamentale. Faute d'en tenir compte, le globe devient inhabitable. Les trois Puissances de l'axe : Allemagne, Italie, Japon, ont profondément troublé l'année qui vient de finir pour la satisfaction de leurs appétits qu'ils appellent droits. Le pacte antikomintern n'a pas fait reculer le bolchévisme qui est une autre forme du totalitarisme révolutionnaire ; au contraire, il a fourni à sa propagande de dangereux arguments, car le mépris du droit est toujours une arme à deux tranchants. Ce sont les peuples, aujourd'hui, — certains signes le montrent et c'est, à l'aube de cette nouvelle année, un symptôme réconfortant, — qui, même dans les États totalitaires, manifestent leur lassitude de perpétuelles agitations, d'une paix toujours précaire, de fardeaux militaires et financiers toujours plus lourds. Le mot le plus juste qui ait été dit sur la rencontre de Munich est celui de M. Daladier, qu'elle a provoqué « le plébiscite de la paix » dans quatre grands États. La réprobation du bon sens et de la raison monte lentement, mais sans arrêt en face des procédés des démagogies totalitaires ; elle n'est retardée et atténuée que par certaines surenchères suspectes des États et des partis de subversion sociale et de révolution violente.

Les grands pasteurs de peuples font entendre leurs voix. Le discours de Pie XI à l'occasion de la fête de Noël est grave et triste ; il démasque la politique dans laquelle le fascisme italien s'engage à la suite de l'Allemagne ; il dénonce les vexations dont l'Action catholique, si chère à son cœur, est l'objet et les violations du Concordat. Une loi vient d'interdire le mariage d'une personne de race « aryenne » avec une personne d'une autre race, lisez de race juive. Cet antisémitisme, qui se développe en Italie et dont l'effet le plus clair est la spoliation des biens de toute une catégorie de citoyens, et ce racisme, si contraire aux traditions italiennes, ont été dernièrement blâmés en termes vigoureux par le cardinal Schuster, archevêque de Milan. « Ce discours, déclare le Pape, rentrait exactement dans les devoirs pastoraux du cardinal et Nous ne pouvons que l'approuver. » Les pactes, les traités, tels que le Concordat, ne peuvent être interprétés unilatéralement par l'une des deux parties. Enfin, Pie XI revient sur ces drapeaux à la croix gammée qui,

à l'occasion de la visite du chancelier Hitler, furent arborés à profusion dans Rome ; l'exhibition de cet emblème du néo-paganisme germanique dans la ville de saint Pierre a été particulièrement douloureuse au cœur du Souverain Pontife. De toute la chrétienté des voix épiscopales ou cardinalices font écho à celle du Pape. L'une des plus sévères est celle d'un prélat d'origine allemande, le cardinal Mundelein, archevêque de Chicago. Et c'est aussi dans l'Amérique anglo-saxonne que les doctrines et les procédés totalitaires sont blâmés avec une particulière virulence. Ils y inspirent une véritable horreur dont la presse allemande et italienne rend responsable l'influence sémitique, mais dont il faut chercher la véritable raison dans les plus hautes traditions de l'esprit anglo-saxon et dans ce que recèle de plus instinctif et de plus profond l'âme américaine éprise de liberté et respectueuse des droits de la conscience individuelle.

De ce point de vue la politique du président Roosevelt a été, ces dernières semaines, particulièrement intéressante. Elle ne précède pas, elle suit l'irrésistible mouvement de l'opinion américaine, mais elle le suit en le canalisant et en le dirigeant. La politique et plus encore la morale des États totalitaires froisse l'âme américaine au point même où se rencontrent les républiques catholiques du sud et les grandes démocraties anglo-saxonnes du nord. L'art subtil de M. Franklin D. Roosevelt est précisément de découvrir et de mettre en lumière ce qui unit non seulement les citoyens des États-Unis mais encore les Américains des deux hémisphères.

On l'a bien vu à la conférence panaméricaine de Lima qui, après un mois de travaux et de débats parfois mouvementés, a clos ses séances la veille de Noël. Entre les États-Unis et l'Allemagne, les rapports sont de plus en plus tendus. Le gouvernement de Washington ne voit pas sans inquiétude se développer, surtout dans les États de l'Amérique du sud, la propagande acharnée et indiscrète des agents des pays totalitaires, Allemagne et Italie. A Lima, le secrétaire d'État Cordell Hull, sous prétexte de créer une Société des nations américaines pour développer les relations économiques entre toutes les républiques et de renforcer « la solidarité continentale », s'est efforcé surtout de les amener à coopérer pour repousser l'invasion des doctrines totalitaires. Il y a réussi, mais dans une certaine mesure seulement. Il faut toujours compter avec les différences de tempérament entre les républiques latines et les républiques anglo-saxonnes et avec l'appréhension que la formidable puissance économique et financière des États-Unis inspire aux principales répu-

bliques du sud, l'Argentine et le Chili en particulier, qui ont des colonies importantes d'Italiens et d'Allemands et qui redoutent une prépondérance trop marquée de Washington. Ce n'est qu'après de laborieuses négociations que l'on parvint à un accord ; mais les divergences ne portaient pas sur les points essentiels : pour repousser l'idéologie totalitaire, l'accord était acquis d'avance.

La déclaration de Lima, publiée le 24 décembre et acclamée par les délégués des vingt et un États, ne laisse aucun doute à cet égard. Chaque république garde sa pleine indépendance, sa liberté dans l'égalité, mais le principe de la « solidarité continentale » est affirmé. Cette solidarité est fondée sur une unité spirituelle : attachement aux institutions républicaines, à la paix, fidélité aux principes du droit international, à la liberté individuelle en dehors de toute doctrine religieuse ou raciale. M. Cordell Hull a souligné l'importance de ces résultats :

« La stabilité sociale est menacée à travers le monde ; les obligations, les traités et les droits internationaux sont méconnus d'une façon flagrante. Nous voyons une propagande subversive et insidieuse semer des doctrines de haine. Nous savons que ces influences étrangères menacent encore l'avenir. C'est avec cette toile de fond que nous devons apprécier ce que nous avons réalisé à Lima... Certains croient que le monde est fondé sur la force. Sur notre continent, nous pouvons démentir cette idée. L'histoire montre que les idées nobles et les forces spirituelles triomphent toujours finalement. Ce soir surtout nous pouvons dire cela, car il y a près de deux mille ans naissait le Fils de Dieu qui refusa la force et l'empire et proclama une grandiose leçon d'amour universel. Sans employer la force, son empire vit aujourd'hui après dix-neuf siècles. C'est l'empire de la paix que nous tous ici nous espérons pouvoir, dans une humble mesure et par sa grâce, offrir au continent américain. » Comment ne pas concevoir l'espoir d'un meilleur printemps quand, en cette veillée de Noël, les paroles prononcées à Lima par le secrétaire d'État des États-Unis, en présence des délégués de toutes les républiques américaines, rendent le même son, un son si humain et si chrétien, que celles qui résonnaient à la même heure sur la colline vaticane ?

Quelques jours auparavant, M. Ickes, secrétaire d'État à l'Intérieur, ayant dans un discours à Cleveland flétri les régimes totalitaires, le gouvernement de Berlin ordonna à son chargé d'affaires à Washington d'exiger des excuses officielles. En l'absence de M. Cordell Hull, le secrétaire d'État adjoint, M. Welles, répondit sèchement

que M. Ickes n'avait fait que traduire les sentiments de la population américaine que choque profondément la politique allemande, et que d'ailleurs la presse allemande avait lancé les attaques les plus violentes et les plus injurieuses contre le Président et ses ministres. Aux États-Unis, l'approbation fut unanime ; en Allemagne, la fureur de la presse se déchaîna grossièrement. La presse italienne fit écho.

Ces actes, ces paroles préparaient le formidable message par lequel le Président, le 4 janvier, a ouvert le 76e Congrès. Il est difficile d'en résumer le sens, tant il est clair et précis. M. Roosevelt commence par montrer le danger qui menace les États-Unis du fait de ces guerres militaires et économiques non déclarées qui sévissent par le monde et « qui menacent les trois institutions indispensables aux Américains aujourd'hui comme toujours. La première est la religion. C'est la source des deux autres, la démocratie et la bonne foi internationale. La religion, en enseignant à l'homme les liens qui l'unissent à Dieu, donne à l'individu le sens de sa propre dignité et lui apprend à se respecter lui-même en respectant ses voisins... L'ordre social qui rejette la religion, la démocratie et la bonne foi internationale ne peut admettre dans son sein les idéaux de paix. » Les États-Unis doivent donc être forts et aider la cause de la paix. La loi de neutralité telle qu'elle est conçue est dangereuse parce qu'elle risque de favoriser l'agresseur et de nuire à la victime ; elle doit être revisée. La fin du discours est un réquisitoire contre la dictature. Le Président, après avoir énuméré les avantages qu'on lui prête, ajoute : « Mais elle coûte un prix que le peuple américain ne payera jamais ; elle coûte des valeurs spirituelles ; elle coûte le droit sacré de pouvoir dire ce qui nous plaît ; elle coûte la liberté de conscience ; elle coûte la confiscation de notre capital ; elle coûte d'être interné dans un camp de concentration ; elle coûte la peur de se promener dans la rue avec un voisin dangereux ; elle coûte de voir nos enfants élevés, non pas comme des êtres humains, libres et dignes, mais comme des pions formés et asservis par la machine... »

De telles paroles n'ont pas besoin de commentaire ; elles constituent un manifeste qui porte en lui-même ses conséquences. Dans la prodigieuse lutte d'idées et de doctrines qui secoue si durement notre temps, elles montrent de quel côté sera la victoire finale.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : ANDRÉ CHAUMEIX.

ion
que
vio-
res.
eur
.
par
cile
ence
ces
r le
aux
ion.
ter-
sent
rend
ocial
onale
Unis
neu-
sque
risée.
Prési-
ute :
nais ;
pou-
ence ;
terné
nener
fants
mais

onsti-
Dans
ement

L

C

d'am
mon
qu'e
mot,
intér
comp
carri

M
la vi
que
étra
un j
pour
deva
jaun
je p
perc
qui,

c

LES PASSES DE KHAÏBER

PREMIÈRE PARTIE

I

Ce livre, qui n'est nullement destiné à être publié, je sens que je vais m'amuser beaucoup en l'écrivant et d'autant plus, je crois bien, que je n'aurai pas à me préoccuper d'amuser le lecteur. Je plains, au fond, je plains de tout mon cœur ces pauvres diables qui écrivent pour d'autres qu'eux-mêmes et qui sont forcés, à chaque phrase, à chaque mot, de se demander si le public les suit bien et les lit avec intérêt, avec plaisir. Ce doit être un effroyable métier et l'on comprend que tant d'écrivains, à un certain moment de leur carrière, aient perdu la raison.

Moi, cette aventure, que j'ai vécue, je ne l'écris que pour la vivre une seconde fois et en la savourant peut-être mieux que je n'ai pu le faire la première. C'est une aventure curieuse, étrange, et, disons-le, un peu folle. Je serais navré de l'oublier un jour, d'en voir le dessin et le coloris s'effacer. C'est pourquoi, ce matin, à ma petite table, ma fenêtre ouverte devant ce grand marronnier que l'automne commence à jaunir et où un rossignol chante ses dernières chansons, je prends la plume. Par delà le grand marronnier, j'aperçois, perché sur son rocher, le château des Comtes de Toulouse, qui, comme disent les guides, domine de sa masse imposante

Copyright by Jean Martet, 1939.

la vieille ville de Vaison-la-Romaine. Il fait bon, et il fait bon vivre, et ma plume, sans effort, j'en suis persuadé, ira jusqu'à la dernière page son petit bonhomme de chemin.

Je voudrais d'abord dire qui je suis. En 37, date à laquelle l'histoire, véritablement, commence, j'ai trente-sept ans. Je suis célibataire. Je passe huit mois de l'année à Paris. J'ai un appartement rue de Beaune, à deux pas du quai Voltaire, et, pour tout personnel domestique, une bonne, qui a nom Amélie. Du début de juillet à la fin d'octobre, je suis à Vaison, où j'ai acheté et aménagé assez confortablement, dans la haute ville, la vieille mairie.

La vie que j'ai vécue jusqu'en 28 ne mérite, à aucun point de vue, d'être contée. C'est la vie de tout le monde. Mais, en 28, en juillet 28, j'ai découvert la paléontologie et mon horizon, brusquement, s'en est trouvé transformé.

A cette date, j'étais propriétaire à Roconval, dans la vallée de l'Epte, d'une petite maison, où, le printemps venu, je venais passer avec des amis le samedi et le dimanche. Petite maison de paysan, que j'avais achetée alors qu'elle était en ruines, que j'avais fait réparer, — j'ai toujours adoré relever les murs qui sont en train de crouler, rendre la vie à ce qui est en train de mourir, — et d'où, le matin, au petit jour, je partais pour aller pêcher la truite dans l'Epte ou pour aller tirer quelques coups de fusil, à l'automne, sur les perdreaux que me renvoyaient les chasseurs de La Roche-Guyon.

Or, un jour, en juillet de cette année-là, je fis connaissance d'une personne, dont malheureusement j'ai oublié le nom et qui occupait, à Bonnières, un poste dans les Ponts et Chaussées. Nous nous étions rencontrés chez un ami commun, qui, lui, s'appelait M. Tercinet et qui était propriétaire d'une ferme assez importante à Roconval, juste en face de ma petite maison. Et cette personne et moi, nous nous étions mis à causer de cette vallée de l'Epte, qui est fort jolie, des excursions qu'on y peut faire, des souvenirs qu'y ont laissés les guerres entre les Normands et les Français. Mon interlocuteur, — appelons-le pour plus de commodité M. Dupont, — était un de ces hommes comme on en rencontre beaucoup en province, une sorte de demi-savant qui profitait de ses loisirs pour s'adonner à la botanique, à la minéralogie, à l'étude

des vieilles coutumes, des vieilles traditions locales. Il était féru d'étymologies. Je me rappelle qu'il m'expliqua fort longuement et avec une passion tout à fait sympathique l'origine du nom de deux petits villages de la région, Amenucourt et le Mauverand. Pour le premier, il fallait dire et lire, non Amenucourt mais La Menue Court, le Petit Domaine, et, pour l'autre, le Mauverand, dont les trois ou quatre bicoques s'alignent sur le bord de l'Epte, cela ne pouvait que signifier : la Mauvaise Rive, la Rive Malsaine, — sans doute en raison des marais qui autrefois y faisaient régner les fièvres.

Ces petits problèmes m'ont toujours beaucoup séduit. Je ne pus donc m'empêcher de dire à M. Dupont combien j'étais heureux de l'avoir rencontré. J'espérais, ajoutai-je, que nous nous reverrions prochainement et qu'il aurait encore beaucoup de choses à m'apprendre sur la région.

— Une région bien captivante, monsieur ! me répondit M. Dupont. Aimez-vous la paléontologie ?

Je lui avouai que je ne savais guère de cette science que ce qu'on en enseigne au lycée, c'est-à-dire fort peu de chose.

— Ah ! c'est dommage ! J'aurais eu plaisir à vous montrer toutes les découvertes que j'ai faites, à ce point de vue, dans les environs de Bonnières et de Rolleboise... Le terrain, cher monsieur, sur toutes ces falaises de craie qui dominent la Seine entre Mantes et Vernon, est un des plus riches qui soient en fait de paléolithique et de néolithique. Le néolithique, littéralement, fourmille. Chaque fois que je vais me promener dans les champs, j'en rapporte de pleins paniers d'outils de silex, de grattoirs, de burins. Mais si vous n'avez jamais fait de paléontologie, si vous n'avez jamais pratiqué ce sport-là, et, si, pour le paléolithique, par exemple, vous êtes incapable de distinguer le solutréen du magdalénien, mes petits trésors ne vous diraient rien.

— Pardon ! repartis-je un peu vexé. Est-ce que le solutréen ne se reconnaît pas à la finesse de sa taille et à ses lames en forme de feuilles de laurier ?

— Oh ! parfait ! fit-il. Vous en avez tout de même une vague teinture ! Voulez-vous venir voir un de ces jours mon petit musée ? J'habite et j'ai mon bureau à Bonnières, dans la grande rue, à côté de l'église... Tout le monde me connaît

et vous indiquera le chemin... Que faites-vous demain ?

— Demain ? Mais rien... Je me proposais simplement d'aller à bicyclette jusqu'à Giverny, voir les jardins de Claude Monet...

— Eh bien ! venez donc me faire une petite visite.

M. Dupont habitait à Bonnières une petite maison singulière, toute rose, comme un gâteau, et dont les fenêtres étaient garnies d'invraisemblables petits rideaux mauves, ornés eux-mêmes de dentelle blonde. M. Dupont était marié. Je ne vis pas Mme Dupont. Mais, d'après ces rideaux, je pouvais me l'imaginer : une petite provinciale qui se piquait d'élégance, et qui n'avait pas le goût très sûr.

J'arrivai chez M. Dupont vers dix heures, j'en sortis à midi passé, et à ce moment, la tête me tournant sur les épaules, j'étais déjà bien près d'être conquis, et de la façon la plus folle, à cette chose extraordinaire qui s'appelle la préhistoire. Avant d'entrer chez M. Dupont, je pouvais, m'appuyant sur ce que les livres m'avaient enseigné, me représenter Louis XIV avec sa perruque, Louis XI avec son petit bonnet, Vercingétorix avec ses grandes moustaches, et, au delà, c'était la nuit. Et ces deux millénaires m'apparaissaient comme une tranche énorme de temps, qui me suffisait amplement pour me constituer un passé, pour me situer dans la suite des siècles, et me dire de la façon la plus précise d'où je venais, et, par conséquent, qui j'étais.

Quand je quittai M. Dupont, ces deux mille ans n'étaient plus pour moi qu'un grain de poussière dans le sablier des âges. Je me rappelle que, tout en pédalant sur le chemin du retour, je riais, tout haut, d'un beau rire de mépris, à la pensée que des gens comme le bon M. Aulard avaient passé leur vie à étudier Danton, Robespierre, Mirabeau... Il me semblait qu'il n'eût pas été plus insensé de scruter l'âme de mon concierge de la rue de Beaune, de dépister les intentions profondes de la brave Amélie. Le drame, le vrai drame, il fallait aller le chercher bien au delà, et les seuls êtres qui pouvaient nous donner des lumières sur nous-mêmes, sur notre destin, sur les causes et les fins de l'aventure que nous poursuivons, c'étaient ces hommes, qui, le poing armé de ces cailloux, s'étaient taillé leur place dans le monde, avaient eu à lutter contre toutes les misères, contre tous les

fléaux, contre les glaces qui semblaient vouloir s'emparer du globe tout entier, contre les grands fauves, contre les tempêtes, les tornades, les déluges, et qui, finalement, à force de ruse et d'audace, avaient triomphé.

II

Et cela se passait en 1928. Transportons-nous maintenant en 1935.

Les sept années qui viennent de s'écouler ont fait de moi le plus fervent paléontologue qu'il y ait sous le ciel. La paléontologie a envahi toute ma vie.

A corps perdu, je m'étais lancé dans son étude.

Une année ne s'était pas écoulée que, déjà, j'avais dévoré l'essentiel de ce qui a été publié sur le paléolithique et le néolithique. Dès ce moment, j'en aurais remontré, je crois bien, à bon nombre de spécialistes. Des maîtres éminents, comme le savant professeur Piétrefond, du Collège de France, comme M. Lévy-Motsch, l'homme du Totétisme préchelléen, m'avaient pris en sympathie et allaient jusqu'à utiliser, dans leurs travaux, les petites communications que je prenais la liberté de leur faire.

En 35, je faisais partie de presque toutes les Sociétés préhistoriques de France. J'étais vice-président de l'Institut anthropologique, secrétaire général du Centre universitaire pour la recherche des origines de l'homme. Membre correspondant de l'Académie des Recherches scientifiques de Bruxelles et de l'Académie royale pour le développement des Sciences, de Turin, j'avais été nommé, en 34, chevalier de l'ordre de Léopold et officier de la couronne d'Italie.

Mes travaux, je n'ai pas besoin de le dire, n'étaient pas restés livresques et théoriques. J'avais, comme on dit, battu le terrain. La région de Roconval, de Bonnières, de Rolleboise, je pouvais dire qu'il n'en était point un sillon, point un merger, que je n'eusse exploré, les yeux fixés sur ce sol de glaise, de craie, de rocher, sur lequel, semble-t-il, les hommes des anciens âges ont posé délicatement leurs armes et leurs outils avant de s'évanouir en poussière. Puis cela ne m'avait pas suffi, j'avais agrandi le cercle de mes investiga-

tions. J'avais parcouru toutes les contrées de France qui, par la richesse de leurs gisements, par l'importance et l'intérêt des découvertes qu'on y a faites, se sont signalées à l'attention des paléontologues.

Un soir de juin 1935, je sortais du Muséum d'Histoire naturelle, au Jardin des Plantes, où j'étais allé montrer au professeur Lucas un débris de crâne humain que j'avais rapporté, peu de temps auparavant, d'une exploration de quelques abris sous roche de la région de Brassempouy, quand, dans une des allées du jardin, je rencontrai un jeune homme que j'avais aperçu chez des amis communs, les Bagriot, et qui s'appelait M. Charles Malavas. Il était sous-chef de bureau au ministère de l'Intérieur. Chez les Bagriot, j'avais lié connaissance avec lui, parce que, m'avait-il dit, il était d'origine provençale, qu'il avait épousé une jeune fille de Vaison. Or, comme je le conterai plus loin, j'ai avec la Provence et avec Vaison, particulièrement, des attaches assez étroites. Mes ancêtres ont vécu à Vaison pendant plus d'un siècle. Nous avions donc parlé du pays, de ses paysages, de ses habitants.

Ce jour-là, dans cette allée du jardin, il m'aperçut, vint à moi, et, comme si nous étions de vieux amis, — l'affection que deux êtres portent au même petit coin de terre facilite et précipite entre eux le rapprochement :

— Ah ! je suis content de vous voir, cher monsieur ! me dit-il. J'ai lu dans le *Bulletin de la Société préhistorique* votre étude sur le gisement néolithique de Dormelles, à côté de Moret... Connaissez-vous, en fait de gisements néolithiques, celui de Pied-Martin ?

— Non, fis-je. Il y a tant de gisements néolithiques que je ne puis les connaître tous.

— Comment ! Vous ignorez Pied-Martin ! Vous, Vaisonnais d'origine ! Mais c'est au nord du Ventoux, cher monsieur ! Il y a là, dans de petites vallées qui portent des noms bien sympathiques, la vallée de Bouche-Grasse, de Combe-Belle, d'immenses, de prodigieuses carrières préhistoriques, des puits de mines, des ateliers de taille encore remplis d'amas de silex ! C'est extraordinaire ! Il faut qne vous alliez voir cela ! Songez que cette sorte d'usine néolithique s'étend sur plusieurs centaines d'hectares ! Le gisement se trouve

à quelques centaines de mètres à peine du petit village de Veaux, près de Vaison...

Le reste de la conversation, je me le rappelle moins nettement. Mes pensées, déjà, étaient tournées vers Pied-Martin. Nous dûmes échanger encore quelques paroles de banale courtoisie. Le surlendemain, à 9 heures, à la gare de Lyon, je prenais le train pour Vaison.

Mais le moment est venu pour moi d'exposer, aussi sommairement que possible, la nature exacte des liens qui m'unissaient à cette charmante petite ville.

III

Mes ancêtres, les Perrier, sont d'origine dauphinoise. Le grand-père de mon arrière-grand-père, Claude Perrier, né à Saint-Ferjeux, avait quinze ans, quand, un jour, un sergent recruteur d'un régiment qui s'appelait La Rochefoucauld-Cavalerie étant passé par Grenoble, il s'engagea. Je le répète, il avait quinze ans. Ce qui laisse supposer que ce Claude devait avoir une assez bonne santé et une assez fière allure. Le voilà donc revêtu de ce bel habit gris blanc à parements rouges. Le voilà donc avec un grand sabre au côté, des bottes, des éperons, un tricorne, un cheval, des pistolets, un mousqueton, tout un équipement, tout un armement, qui doivent le gonfler d'orgueil et lui valoir, de la part du beau sexe, maintes œillades et maints sourires.

La guerre de la succession d'Autriche éclate. J'ai retrouvé, dans les archives du ministère de la Guerre, les états de service du La Rochefoucauld-Cavalerie. J'ai pu suivre de garnison en garnison, de bataille en bataille, ce Claude Perrier. Il est en Bohême, à la prise de Prague, il est en Italie, au combat du Tidone. Ce n'étaient point, d'ailleurs, en ce temps-là, des guerres bien terribles, et, quand, dans une escarmouche, on avait perdu une dizaine d'hommes, les gazettes en faisaient une mêlée homérique.

La guerre finie, Claude revint en France et se mit à mener la vie de garnison. Je le retrouve à Lille, à Castres, à Limoges. En 1755, il a pris, si l'on peut dire, de l'âge : il a trente-cinq ans. Il se sent moins d'ardeur pour la vie des camps. Il quitte son bel habit blanc, entre dans la maréchaussée. C'est main-

tenant un bel habit bleu. Il se promène dans les foires, dans les marchés, et, lorsque les choses ne vont pas dans le sens que la loi a voulu, il verbalise, subséquemment. En 1757, il est brigadier de la maréchaussée de Valréas. Le voici en Provence. La Provence, j'en suis sûr, lui sourit plus que la Bohême et que l'Italie. Le vin y est bon, le ciel clément. Les filles ont de beaux yeux noirs ; elles ont un drôle de petit accent chantant qui donne de la gaieté aux histoires les plus dramatiques. En Provence, il faut vraiment être très malheureux pour que l'on sente son malheur.

En 1759, coup de théâtre. Il épouse, à Vaison, noble demoiselle Agnès-Marie-Victoire d'Acosta de Feret. Le père d'Agnès est dit sur les actes « Noble Seigneur Marc Antoine Philippe d'Acosta, *civis romanus* ». Il est allié, comme le sont eux-mêmes les Feret, à la plus vieille, à la plus authentique noblesse de Provence. Les Feret, les d'Acosta, ont, là-haut, dans la vieille ville, de vieilles maisons blasonnées à leurs armes.

Si l'on veut mon avis, je suis persuadé qu'Agnès-Marie-Victoire était une pauvre fille sans défense, que mon affreux et charmant coquin d'ancêtre a séduite par sa belle prestance, par l'expérience des conquêtes féminines qu'il avait acquise pendant ses campagnes de Bohême et d'Italie. Il l'a enlevée, et, bon gré mal gré, il a bien fallu par la suite régulariser. La maréchaussée, sans doute, n'était guère autre chose que notre gendarmerie d'aujourd'hui et l'on voit mal une jeune fille de bonne noblesse épouser de notre temps un gendarme, fût-il brigadier. Mais les gendarmes d'autrefois n'avaient point encore été ridiculisés par les vaudevillistes et les chansonniers. On voyait en eux des soldats et l'on attachait moins d'importance que de nos jours à la façon un peu comique dont ils rédigeaient leurs procès-verbaux. Ils étaient l'objet, dans les petites villes, d'une certaine considération. Je me l'imagine, du moins, et, d'ailleurs, peu importe. Ce qui seul compte, c'est que le mariage se fit et qu'il en résulta que, pendant plus d'un siècle, il y eut à Vaison des Perrier.

Hyacinthe-Didier, fils de Claude, exerça à Vaison les fonctions de receveur des droits réunis. Il fut, celui-là, un petit gratte-papier et un homme qui, loin de vouloir s'unir comme son père aux meilleures familles du pays, sembla

s'ingénier au contraire à redescendre précipitamment la côte que son père avait grimpée avec tant de maîtrise. Ses fils seront boulangers, menuisiers. L'un d'eux, Henri, qu'on avait surnommé Cadet-Perrier et qui mourut à Vaison en 1880, exerçait la profession de tisserand. C'est le dernier des Perrier qui ait vécu dans cette petite ville. Les autres s'en étaient allés faire souche à Carpentras, à Cavaillon.

Mon arrière-grand-père, Claude-Christophe, avait eu deux fils, dont l'un, Honoré, qui était menuisier, n'avait jamais quitté Carpentras et dont l'autre, François, ouvrier chapelier, était un beau jour parti pour faire son tour de France. Honoré s'était marié, avait eu à son tour un fils, Édouard, qui, après un certain nombre de péripéties qu'il serait trop long de rapporter, avait fini par ouvrir à Marseille une maison de commission et d'exportation. François était arrivé à Paris en 1855, y avait épousé celle qui devait être ma grand-mère, et, en 1858, rue du Temple, dans le petit logement de deux pièces qui s'étendait au-dessus de leur boutique, un fils leur était né, Germain, qui fut mon père.

En 1896, mon père venait d'être nommé secrétaire général de la Banque pour la protection de l'épargne, quand, un matin, à son bureau, il reçut la visite du cousin Édouard. Mon père était un bel homme, avec une belle tête romantique, des allures de prince. Le cousin Édouard, lui, était magnifique, d'un gabarit, si je puis dire, au-dessus de la moyenne, d'une aisance, d'une autorité souveraines. Il venait annoncer à mon père que sa maison de commission-exportation, à Marseille, prenant de jour en jour une extension plus considérable, il était résolu à tenter un grand coup, à casser les reins de la seule maison rivale qui lui causât quelque souci. Après quoi, comme il dit, ce serait le grand large et il n'y aurait plus qu'à se laisser porter. Pour cela, il avait besoin, immédiatement, de sept cent mille francs. Il en avait déjà cinq. Un ami, avec qui il avait rendez-vous à midi, à la Bourse, devait lui en remettre encore cent mille. Il comptait sur mon père pour faire la différence.

Mon père avait toujours été un homme prudent. Jusqu'alors, j'en suis sûr, il n'avait jamais tiré cent sous de sa poche avant de s'être entouré de toutes les garanties désirables. Cette fois, il dut être pris d'une sorte de vertige.

Peut-être traversait-il une de ces crises comme les cerveaux les mieux équipés en connaissent quelquefois et qui rendent aveugles les plus clairvoyants. Comme il nous l'expliqua plus tard, il avait, dans les semaines qui avaient précédé, beaucoup travaillé. Il était las. La veille, après son déjeuner, il s'était endormi et il avait fait une sieste de deux heures. Ce qui ne lui arrivait jamais. Bref, en s'en retournant, le cousin Édouard emportait les cent mille francs.

Trois jours après, à Marseille, la grande maison de commission et d'exportation Perrier sautait, et, à ce qu'on croyait savoir, son directeur-fondateur, le cousin Édouard, prenait le bateau pour le Mexique. On ne devait plus jamais le revoir, jamais plus entendre parler de lui.

Puis, du temps avait passé. Le trou creusé dans les réserves métalliques de mon père par la rude et royale poigne du cousin Édouard n'avait pas tardé à se combler. Les affaires de mon père marchaient admirablement. Il projetait d'ouvrir une banque à son nom.

Mais il n'oubliait pas, et, jusqu'à son dernier jour de vie, il devait garder le souvenir tenace et cuisant de son misérable cousin. Édouard était devenu pour lui comme la personnification du mal et de la malchance, et, comme Édouard était provençal, méridional, il avait fini par englober dans sa détestation et sa malédiction tous ces gens qui sont nés au-dessous de la Loire et qui, pour lui, n'étaient que des ruffians, des bandits de grand chemin. Quand on lui parlait de ces villes qui s'appellent Avignon, Arles, Vaison, Orange, il voyait rouge. Il lui semblait qu'elles étaient peuplées de gens affreux, armés d'escopettes, qui attendaient les passants au coin des rues et qui ne leur laissaient la vie que contre rançon de cent mille francs.

Plusieurs fois, avant l'histoire du cousin Édouard, mon père était allé à Vaison, à Carpentras, voir son oncle, ses grands-oncles, ses grands-tantes, ses cousins et ses cousines. Mais quand il eut été soulagé de ses cent mille francs, on eût dit que, brusquement, la Provence avait été effacée des atlas de géographie et des indicateurs de chemins de fer. Jamais plus il n'y retourna. Jamais plus il ne fut question pour lui d'y retourner, ou, pour ma mère, mon frère, ma sœur et moi, d'aller nous promener de ce côté.

Mon père et ma mère moururent. Mon frère, ma sœur allèrent vivre à Lyon. Je demeurai seul à Paris. Mon père, en ce qui concernait la Provence, m'avait si bien endoctriné, m'avait peint sous de telles couleurs ce pays de rapines et de brigandages que, pas une seule fois, jusqu'en 1935, l'idée ne m'était venue que je pusse, un beau jour, débarquer à Vaison. J'avais acheté à Roconval ma petite maison. Ce n'était pas bien gai. Mais, au moins, à tous les tournants de chemin, on n'était pas exposé à se voir dévaliser de cent mille francs.

IV

Et, le 22 juin 1935, donc, le cercle de feu qui, pour les Perrier, entourait la Provence, s'étant trouvé rompu du fait de la paléontologie, — il avait fallu au moins cela pour que le blocus fût levé, — j'arrivais à Vaison.

Je ne savais où aller, à quel hôtel descendre. Un jeune homme, vêtu d'une de ces petites vestes de toile blanche comme en portent habituellement les charcutiers, emportait sur une brouette des marchandises qu'il était allé chercher au train. Je lui demandai quel était le meilleur hôtel de la ville.

— C'est l'hôtel du Commerce, monsieur, me répondit-il. Les chambres ont le confort, la cuisine est excellente. Je vais vous accompagner, si vous voulez.

Je le remerciai, lui emboîtai le pas, et, cinq minutes après, nous arrivions audit hôtel. Le jeune homme arrêta sa brouette au long du trottoir, et, comme, de nouveau, j'allais le remercier de son obligeance :

— J'entre avec vous, monsieur, me dit-il. D'ailleurs, je suis, moi aussi, arrivé, par le fait. Je suis le fils du patron.

Ce fut mon premier contact avec Vaison, et, à ce propos, je signale qu'on ne sait jamais si on a affaire, avec les Provençaux, à de la naïveté ou à de la roublardise. Que ce soit ceci ou que ce soit cela, en tout cas, le résultat est le même, et, en fin d'analyse, on est, comme dit le peuple, possédé.

Il était neuf heures du matin. A dix heures, ayant pris possession de ma chambre et fait un brin de toilette, je redescendais et je demandais à la patronne de l'hôtel si elle

pouvait m'indiquer le domicile d'une personne à qui, d'après M. Malavas, je devais m'adresser et qui s'appelle le docteur Barral. Tout le monde, à Vaison, connaissait le docteur Barral. Elle n'eut qu'à ouvrir la porte sur la rue, et, appelant un gamin qui passait, elle lui dit :

— Hé ! Victor ! Conduis monsieur au docteur Barral !

Le docteur Barral, président de la Société des Amis du vieux Vaison, habitait à deux pas, dans une petite rue en pente où se dressait également le bâtiment de la gendarmerie, dans une maison toute simple qu'ombrageait un grand marronnier. Il me fit le meilleur accueil. C'était d'ailleurs un homme charmant, à la voix précieuse, au sourire plein de malice et de bonté, et qui avait l'air de sortir d'un conte du XVIIIe siècle. Je lui exposai le but de ma visite. J'aurais été heureux, à supposer que ses malades le lui permissent, qu'il me menât à Pied-Martin. S'il ne pouvait s'absenter, qu'il m'enseignât au moins comment il me serait possible de m'y rendre.

— Hé ! monsieur ! fit-il, je vais vous y conduire, vous pensez bien ! Trop heureux de pouvoir montrer à un connaisseur ce très beau gisement néolithique...

Il avait posé sa main sur mon bras, semblait réfléchir.

— Écoutez, me dit-il. Ce matin, j'ai quelques malades à aller voir dans la haute ville. Mais cet après-midi, si vous voulez... Où êtes-vous descendu ?

— A l'hôtel du Commerce...

— Eh bien ! à trois heures, voulez-vous ? J'irai vous chercher avec le signor Pedrazzi...

— Qui est le signor Pedrazzi ?

— Un homme fort aimable, un Italien, qui exerce ici la profession d'entrepreneur de constructions, qui a une automobile et qui, avec sa complaisance habituelle, se fera un plaisir de nous conduire à Pied-Martin. Car Pied-Martin, c'est assez loin, dans la montagne, et, n'étant Martin ni l'un ni l'autre, nous ne pouvons songer, cher monsieur, à y aller à pied.

Car c'était là le péché mignon du bon docteur. Il raffolait des à-peu-près.

Je me confondis donc en remerciements, le quittai, profitai des quelques heures qui me restaient pour visiter Vaison, la

ville basse et la haute ville, rentrai déjeuner à l'hôtel, et, à l'heure dite, avec une exactitude absolue, le docteur Barral, le signor Pedrazzi et l'automobile du signor Pedrazzi venaient me chercher. Le docteur Barral avait dépassé la soixantaine. Il était, comme on dit, tout blanc de poil, le visage rose et frais, et, de la tête aux pieds, se vêtait de noir. Le signor Pedrazzi devait avoir quarante ans. Il était grand, mince, droit, des petits yeux pétillants d'une sorte de gaieté triomphante, comme s'il était ravi de me connaître, ravi que je lui infligeasse cette corvée. En m'apercevant, il s'immobilisa dans une espèce de garde-à-vous, les talons joints, à six pas de moi, se découvrit, et ce ne fut que quand j'eus fait un pas vers lui, la main tendue, qu'il prit la position du repos.

— Alors, lui dis-je, cher monsieur, vous voulez bien me rendre le service de m'accompagner ? Je suis navré, vraiment... Vous ne croyez pas qu'à Vaison je pourrais trouver une voiture ?

— Ma ! Ma ! fit-il, avec un terrible accent italien. Il est ici, la vettoure ! Pourquoi né pas obliger les gens quand on lé peut et quand c'est oune plaisir d'obliger ?

Je n'ai pas du tout l'intention de conter ma visite à Pied-Martin, ce que j'y vis, ce que j'y découvris. Cela a fait l'objet d'une étude que j'ai publiée, en 1936, dans le *Bulletin de la Société préhistorique de France*, sous le titre : *Une ville industrielle néolithique*. Ce que je veux dire, c'est simplement ceci : au retour de cette expédition, j'avais invité à dîner, à l'hôtel du Commerce, le docteur Barral et M. Pedrazzi. J'étais littéralement ahuri, pétrifié du spectacle qui venait de m'être offert. Pendant la première partie du repas, je restai silencieux. Le docteur Barral m'entretenait de toutes les merveilles archéologiques dont la région foisonne. Je me rappelle qu'il me disait sa joie d'avoir découvert dernièrement dans un petit village des environs, Séguret, devant une maison, où cela servait de banc, un beau bloc de marbre qui n'était autre qu'une table des sacrifices romaine. Le propriétaire, paraît-il, encore qu'il en ignorât l'intérêt et la valeur, ne voulait pas s'en défaire. Le bon docteur en était désolé. Elle eût occupé une place d'honneur dans le petit musée des antiquités romaines de Vaison.

— Ma ! Ma ! disait M. Pedrazzi. Pourquoi vous faire dé

la bile ? J'arrive oune nuit, avec oune camionnette et deux ouvriers... On enlève la pierre et il faudra qué lé propriétaire il ait de bonnes jambes pour nous courir après !

— Le procédé, répondait le docteur, avec un charmant sourire, est peut-être un peu brutal...

— Ma ! Ma ! Puisque cette personne, il ne veut pas comprendre !

Brusquement, posant la main sur le poignet du docteur Barral, comme si, dans une illumination, je venais de voir où était mon devoir et quelle direction, désormais, ma vie devait suivre :

— Docteur ! m'écriai-je. Un pays où il y a de pareilles choses ne peut pas ne pas devenir mon pays ! Je veux une maison à Vaison !

Toujours souriant, il inclina la tête à petits coups, pendant plusieurs secondes, et, arrêtant du geste M. Pedrazzi qui allait prendre la parole :

— Eh bien ! fit-il, nous allons vous chercher une maison. La première chose à faire, je crois, est d'en parler à M. Fabre.

— Qui est M. Fabre ?

— C'est le maire de Vaison...

— Parlons-en vite à M. Fabre !...

Le lendemain même, dans la matinée, à l'heure de l'apéritif, à la terrasse du café du Siècle, sur la place de Montfort, le docteur Barral me présentait à M. Fabre. C'était un homme, lui aussi, de l'aspect le plus sympathique, grand, solide, qui respirait la santé et la bonne humeur. Je ne me rappelle pas si à ce moment il était déjà sénateur. Peu importe, il l'est devenu, et c'est tant mieux pour le Sénat. Il a dû apporter dans cette vieille maison un peu de soleil et de gaieté.

Georges, le patron du café, nous avait apporté nos trois vermouth-cassis. J'exposai à M. Fabre le projet que je venais de former.

— Voulez-vous la vieille mairie ? me demanda-t-il.

— Où est-ce ?

— Dans la haute ville...

— C'est bien ?

— Si vous achetez les vieilles maisons en ruines qui sont autour et si vous les transformez en jardins, ce ne sera pas mal. La bâtisse a servi de mairie jusqu'en 1909. A ce moment,

la vie, le commerce s'étant déplacés et étant passés de la haute ville dans la ville basse, les services municipaux ont été transférés dans celle-ci, dans une autre bâtisse, qui, sans avoir le cachet de l'ancienne, est plus grande et plus pratique.

— Mais à qui appartient la vieille mairie ?

— A la commune, donc !

— Vous pourriez me la vendre, monsieur le maire ?

— Pourquoi pas ? Nous avons tout intérêt à amener les Parisiens chez nous et à leur faciliter les moyens de restaurer nos vieilles demeures...

— Vous me la vendriez cher ?

— Une bouchée de pain !

C'est ainsi que, trois mois après, le Conseil municipal de Vaison-la-Romaine ayant délibéré sur la question et M. le sous-préfet de Carpentras ayant bien voulu approuver ladite délibération, je devenais propriétaire de la vieille mairie. Pour une bouchée de pain, comme il m'avait été dit, quelques milliers de francs.

Seulement, étant donné qu'il m'a fallu faire, dans la maison et autour, quelques menus travaux de rafistolage, j'en suis aujourd'hui, en 1938, à cent quatre-vingt-dix-sept mille francs. Sans compter les meubles, bien entendu.

V

Dans le même temps que je devenais propriétaire de la vieille mairie, je me rendais acquéreur des sept ou huit maisons à demi écroulées qui l'entouraient et qui, une fois complètement abattues, devaient faire place à des jardins. Je demandais à l'un de mes amis, M. Abella, qui est l'un de nos meilleurs architectes, de prendre en main la direction générale des travaux. M. Abella débarquait à Vaison, chargeait le signor Pedrazzi de la réalisation des plans qu'il allait établir avec une conscience, un goût, auxquels je me plais à rendre hommage, et, bref, au printemps de 1936, les premiers coups de pioche étaient donnés.

En juin 37, tout était terminé. M. Pedrazzi avait, si j'ose m'exprimer ainsi, fait feu des quatre fers. Je meublais ma nouvelle demeure et je m'y installais. J'avais

l'intention de rester à Vaison jusqu'à l'entrée de l'hiver.

Comme on peut le supposer, les gisements de Pied-Martin avaient à ce point suscité mon enthousiasme et allumé ma curiosité qu'il m'eût été bien difficile d'attendre la pendaison de la crémaillère pour me mettre à explorer une région qui, à en juger par ce que j'avais déjà vu, semblait devoir me livrer tant de trésors des anciens âges. Entre le mois de juin 35 et le mois de juin 37, j'étais revenu une dizaine de fois à Vaison, et, chaque fois, entre deux visites aux chantiers de M. Pedrazzi, je ne m'étais pas fait faute de me livrer à ma passion. J'avais même eu la joie de découvrir, en grattant le sol au pied de la colline de Puymin, dans cet endroit des fouilles romaines que M. le chanoine Sautel, à qui nous devons la résurrection de l'antique Vasio, a appelé le Portique de Pompée, les restes très nets d'un habitat humain, datant très probablement de la période de la hache-marteau, des cendres, des débris d'ossements et de poteries, tout un outillage (poinçons, percuteurs, etc.), qui m'avaient paru présenter un intérêt tel que j'avais proposé à M. Fabre de faire ouvrir, en plein milieu de ce portique, une tranchée qui sans doute aurait mis à mal celui-ci, mais qui, peut-être, nous aurait livré quelques objets assez curieux. M. Formigé, des Monuments historiques, consulté à ce sujet, s'y était refusé. M. Formigé s'est spécialisé dans le romain. La pensée que j'allais jeter par terre quelques-unes de ces colonnes dont les plus vieilles n'ont guère plus de dix-huit cents ans et, par conséquent, pour moi, sont d'hier, l'avait épouvanté et stupéfié. Chacun, naturellement, ne voit, comme on dit, que sa petite boutique.

Je me mis à parcourir, à arpenter toute la région, les bords de l'Ouvèze, les petites vallées qui s'enfoncent vers le Ventoux, ces collines qui ont nom Mars, Théos, et où il est certain que de tout temps les hommes ont vécu et ont adoré les dieux. Chaque soir, je rentrais les poches pleines de cailloux, d'outils et d'armes de toutes sortes. J'allais déposer cela chez moi, et, pendant que la brave Amélie, dans l'ancien secrétariat de la mairie transformé en cuisine, préparait le dîner, je descendais à la ville basse pour prendre l'apéritif, à la terrasse du café du Siècle, sous les platanes, avec le docteur Barral.

Or, un soir, j'attendais, à la terrasse du café, le docteur Barral, et, ne le voyant point venir, j'avais commandé ma

consommation, quand un homme, un grand diable d'homme, qui avait un costume de toile blanche, la tête nue, des cheveux très noirs, plaqués en frange sur le front, des yeux de feu, vint s'asseoir à une table voisine. Georges, le patron, s'approcha de lui et lui demanda ce qu'il désirait :

— Ce que vous voudrez, de l'eau ! répondit l'homme, en laissant tomber son bras par-dessus le dossier de son fauteuil.

— De l'eau ? fit Georges, avec son sympathique accent de là-bas, une petite flamme de goguenardise dans le regard. Mais quelle eau ? De l'eau minérale ?

— Hein ? dit l'autre, comme s'il n'avait entendu que la moitié des mots. De l'eau minérale ? Si vous voulez...

Il avait levé la main et l'avait laissée retomber, d'un air de dire que rien de tout cela n'avait en vérité aucune espèce d'importance et que, pour ce qui était de lui, il se moquait de tout.

— Vichy ? insista Georges.

— Vichy ! C'est ça !

Georges partit. L'homme se tourna vers moi :

— M. Perrier ? me dit-il, toujours son bras pendant.

Je lui répondis affirmativement et lui demandai à mon tour à qui j'avais l'honneur de m'adresser.

— Mon nom ne vous dirait rien, répondit-il. Berthomieu... C'est vous qui avez acheté la vieille mairie ?

— Oui...

— Vous êtes bien, là ?

— Pas mal...

Georges lui apportait son verre, sa bouteille, faisait sauter la capsule de la bouteille et emplissait le verre :

— Assez ! assez ! fit l'homme, en l'arrêtant du geste.

Georges regarda, une seconde, son singulier client, fut sur le point de lui dire quelque chose, de l'envoyer promener, sans doute, et, jugeant plus raisonnable d'économiser ses forces, il posa la bouteille sur la table et s'en retourna. L'homme, — appelons-le donc M. Berthomieu, — resta un instant silencieux, immobile, à part son bras, qui, derrière le dossier du fauteuil, se balançait. Il regardait le sol. Puis il leva les yeux, aperçut la bouteille, qui n'était encore qu'aux trois quarts vide, il la prit et remplit son verre jusqu'aux

bords. Sans bouger son grand corps du fond de son fauteuil, il but.

— Saleté ! fit-il, en reposant le verre. Comment peut-on vous faire ingurgiter des horreurs pareilles !

Il se tourna de nouveau vers moi :

— Vous attendez le docteur Barral ? Je l'ai aperçu tout à l'heure du côté de la gare... Vous êtes ici pour longtemps ?

— J'y resterai tout l'été, je crois...

— Ma foi, je n'aime pas beaucoup la France, mais, à tout prendre, cette région-ci vaut mieux que quantité d'autres, qui sont infectes ! Vous savez où j'habite ?

— Non...

— Dans la gare... J'ai loué une chambre au chef de gare... A l'hôtel, je serais devenu fou... Il y a une chose terrible, dans les hôtels... C'est quand on se lève de bonne heure, le matin, toutes ces paires de souliers alignées devant les portes... des souliers invraisemblables...

— Mais, lui dis-je, pourquoi, précisément, avez-vous choisi d'aller loger à la gare ? Ça n'est pas très amusant, les trains...

— Amusant ! fit-il. Il n'est pas question de cela ! C'est tragique !

Sur quoi, prenant dans sa poche une poignée de pièces de monnaie, il en jeta une ou deux sur la table, à grand bruit, et il se leva. Juste à ce moment, le docteur Barral arrivait et il en résulta que je ne remarquai même pas si cet étrange personnage, — je parle de M. Berthomieu, — me disait au revoir et dans quelle direction il s'en allait. Le docteur Barral revenait d'une ferme des environs où il était allé soigner un vieillard qui, ayant mangé des champignons, avait subi un commencement d'empoisonnement.

— Mais qu'avez-vous, docteur ? lui dis-je. Vous semblez ému !

— On le serait à moins ! fit-il.

— A cause de la façon dont votre bonhomme réagit contre le poison ?

Il me détrompa tout de suite. Son malade n'était point en cause. Mais en se rendant à cette ferme, qui s'appelait la Maigrette et qui était située sur le territoire du Crestet, il avait vu, lui, docteur Barral, de ses yeux vu, dans un che-

min, sous un amas de ronces, une sorte de gros bloc de pierre, qui, immédiatement, l'avait frappé. Il s'était approché, il avait écarté les ronces avec son parapluie. Il avait distingué très nettement, gravés sur la pierre, des signes en tout point semblables à ceux qu'on rencontre si souvent sur les dolmens.

— Nous avons probablement affaire là à quelque chose de très intéressant !

Deux ou trois jours s'écoulèrent et je ne revis pas celui qu'en moi-même, avec un dédain derrière lequel, cependant, s'était éveillée une certaine curiosité, j'avais appelé « mon fou ». Peut-être « mon fou » avait-il plié bagages et était-il allé s'installer dans les locaux d'une gare plus pathétique encore, à Asnières, par exemple, à Gennevilliers.

Le mardi suivant, enfin, étant descendu au marché, — le grand marché de Vaison se tient le mardi, — je l'aperçus, toujours tout de blanc vêtu, mais cette fois, la tête couverte d'un grand béret basque de feutre noir. Il s'était arrêté devant l'étalage d'un jardinier de Carpentras, M. Martin, qui, chaque semaine, apporte au marché de Vaison les meilleurs produits de ses serres. Insensible au brouhaha de la foule, aux cris des enfants, aux bousculades causées par le passage des voitures de paysans, il regardait, la main gauche dans la poche de sa veste, son grand corps un peu penché en avant. Je m'approchai et je vis que l'objet de sa contemplation était une fleur, une grande fleur bizarre, exotique, dont la tige s'élevait toute droite d'entre trois ou quatre feuilles charnues, hérissées de dards, pareilles à des instruments de torture. Je me campai à côté de lui, sans dire un mot. Ma foi, je dois l'avouer, j'étais attiré vers lui par quelque chose qui n'était pas simplement le désir de me moquer de sa folie. M. Martin, quelques pas plus loin, nous tournant le dos, causait avec une cliente. La cliente s'en alla. M. Martin vint vers nous, et, m'apercevant, — il me connaissait, il m'avait fourni tous les rosiers de mes jardins :

— Ah ! monsieur Perrier ! fit-il. Comment va la santé, monsieur Perrier ?

M. Berthomieu, se retournant alors vers moi, et, sans même me dire bonjour :

— Vous regardez ça, vous aussi ? me demanda-t-il.

— Eh bien ! oui, répondis-je. C'est assez curieux de voir une fleur pareille à Vaison.

— En effet ! dit-il, avec un ricanement méprisant. A Vaison, on est plutôt habitué à voir pousser des tomates, des poireaux... Vous savez ce que c'est ?

— Non...

— C'est une...

Il me cita le nom de la plante, que j'ai oublié.

— Ça vit généralement, continua-t-il, sur les plateaux, à quinze cents ou deux mille mètres d'altitude. Dans la région de Koh-I-Baba, il y en a des prairies entières.

Et s'adressant à M. Martin :

— Combien vendez-vous cela ?

— Soixante-dix francs...

Il hocha la tête :

— Ça n'est pas cher...

Puis, sans façon, me prenant le bras :

— Vous venez ? Je ne sais pas si vous êtes de mon avis, les blancs, à la longue, ont une odeur effroyable...

— Les blancs ? fis-je. Quels blancs ?

— Les gens de race blanche... Je ne suis pas depuis cinq minutes dans une foule que la tête me tourne...

— Vous croyez que les noirs ?...

— Je ne connais pas les noirs... Mais les jaunes, eux, ne sentent rien...

— On prétend cependant...

— On raconte tellement de bêtises sur l'Asie !

Il avait quitté mon bras, pour me précéder et pour se frayer un chemin, avec ses grands bras, à travers les groupes compacts de ces gens de la ville et de la campagne pour qui le marché est une occasion de se réunir et d'échanger des galéjades. Je le suivais. Lui, il prenait de l'avance. Il avait l'air de m'avoir oublié. Arrivé place de la Poste, pourtant. il se retourna, fit en sens contraire un pas vers moi.

— Dites-moi, fit-il, est-il vrai, comme on me l'a raconté, que vous vous occupiez de paléontologie ?

— C'est exact...

— Cette machine-là vous intéresse ?

— Passionnément ! fis-je, un peu choqué d'une pareille désinvolture.

— Qu'est-ce qu'il y a d'amusant, là-dedans ?

— Vous n'êtes pas curieux, vous, de savoir ce qu'étaient nos ancêtres d'il y a cinquante ou cent mille ans ?

Il eut une sorte de rire de cheval qui s'ébroue :

— Oh ! non ! Alors, ça, pas du tout ! Il y a une seule chose qui m'intéresse, c'est la vie... Les squelettes m'ennuient...

Et se campant devant moi, me regardant avec des yeux fulgurants :

— C'est très beau, la vie !

— Mais qui vous dit le contraire ? répondis-je, légèrement stupéfait.

— Tenez ! fit-il. Venez ! Je vais vous montrer la gare !

— Qu'est-ce qu'elle a de particulier, la gare ?

Il m'avait repris le bras, il m'entraînait :

— Oh ! pas grand chose ! fit-il, avec une ironie qui semblait le faire grincer des dents. A part ceci, tout de même, qu'elle ressemble étonnamment à la petite gare de Pishiri !

— Pishiri ? Où est-ce, Pishiri ?

— La dernière petite gare avant d'arriver aux Passes de Khaïber...

Et voyant que cela ne m'en apprenait guère devantage :

— Les Passes de Khaïber, cher monsieur, fit-il, ce sont les défilés qui font communiquer les Indes anglaises avec un pays dont vous avez peut-être entendu parler et qui s'appelle l'Afghanistan...

— Vous êtes allé là ?

Il ricana :

— Si j'y suis allé ? J'y ai vécu, cher monsieur... vécu assez tumultueusement... Pour vous en donner une faible idée, dans les Passes de Khaïber, dans un petit village qui a nom Kadirpar, j'ai été enchaîné, pendant trois ans, à une meule et, quand je n'en pouvais plus, quand je me laissais tomber, on m'enfonçait, dans la peau, des aiguilles rougies au feu...

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce que vous étiez allé faire dans ce pays ?

— Cher monsieur, répondit-il, il y a deux administrations qui pourraient sans doute vous renseigner à ce sujet : c'est notre 2e Bureau et c'est l'Intelligence Service... Moi, bien que ce soit le passé, je suis tenu là-dessus à une certaine discrétion.

— Vous parliez tout à l'heure, devant ce jardinier, d'un autre pays, où, disiez-vous, il y avait des prairies entières de ces fleurs bizarres...

— Le Koh-I-Baba ?

— Je crois, oui...

— C'est en plein dans l'Afghanistan, à l'ouest de Kaboul... Il m'y est arrivé une aventure étrange, au Koh-I-Baba... J'y ai rencontré Lawrence...

— Le colonel Lawrence ?

— Oui...

— Et ?...

— Eh bien ! il m'a un peu déçu !

Nous arrivions à la gare. M. Berthomieu me montra, d'un geste, la petite porte à claire-voie par où on accédait aux quais :

— Voyez-vous, me dit-il, là, à Pishiri, il y avait un homme qui avait pour mission de poinçonner les billets et j'ai été amené, un jour, par suite de diverses circonstances, à lui couper la tête... J'ajouterai que ce sont ces petites histoires-là qui donnent à la vie une saveur si particulière...

VI

Je pensais qu'après avoir prononcé de telles paroles, M. Berthomieu allait se livrer à des confidences un peu plus détaillées. Il n'en fut rien. Revenant de ces lointaines régions de l'Asie à la Provence, de ces aventures sanglantes au petit trantran de la vie de tous les jours, il me montra un panier de tomates qui rôtissaient au soleil devant la gare et il me demanda si, moi, je mangeais « ces choses-là » à l'ail ou sans ail.

Il n'était plus question de pays sauvages, d'hommes décapités. Je fus tenté, un moment, d'y ramener M. Berthomieu. Puis, j'y renonçai. Avec cet homme bizarre, qui avait la tête de plus que moi, des yeux chargés de flamme, je ne sais quoi, dans toute sa personne d'inquiétant, je ne me sentais pas à mon aise.

Je pensais aussi que, m'ayant amené jusqu'à la gare, il allait me faire entrer chez lui. J'imaginais son logis plein de choses baroques, de malles et de valises terriblement malmenées par les voyages, couvertes d'étiquettes d'hôtels, dans

toutes les langues, avec des images rouges, bleues, jaunes, représentant des palmiers, des chameaux. Mais M. Berthomieu ne me fit point l'invite que j'attendais. Au contraire, comme s'il avait jugé que nous avions stationné assez longtemps devant cette petite gare, il me prit le bras, et, m'entraînant :

— Allons, fit-il, il n'est pas encore midi, j'ai le temps de vous reconduire quelques pas... Vous déjeunez chez vous ?

— Oui, répondis-je.

Et, sans réfléchir :

— Voulez-vous me faire le plaisir, ajoutai-je, de partager mon repas ?

— Merci, non, répondit-il. Pas aujourd'hui. Mais un de ces jours, si vous voulez...

— Demain ?

— Eh bien ! soit, demain.

J'étais, je ne sais pourquoi, assez tenté de lui montrer que, s'il avait parcouru le monde, que s'il avait traversé des événements extraordinaires et magnifiques, la petite vie que, moi, je m'étais organisée sans quitter le sol de France n'était pas non plus trop méprisable.

Il m'accompagna jusqu'au Pont romain. Là, nous nous serrâmes la main, — il avait une main énorme, immense, qui, effectivement, devait fort bien manier le sabre, — nous nous quittâmes, et je me mis à monter le petit raidillon qui conduit à la vieille mairie.

Et je me rappelle que j'avais fait une cinquantaine de pas, quand je me retournai.

M. Berthomieu, les deux mains posées à plat sur le parapet du pont, face au Ventoux, regardait l'horizon. Les voitures qui, laissant Vaison derrière elles, s'en retournaient vers Malaucène ou vers Carpentras, se suivaient en une file presque ininterrompue. On entendait des claquements de fouets, des grincements de changements de vitesses. Les gens s'interpellaient, échangeaient, en provençal, de fracassantes plaisanteries. M. Berthomieu n'en avait cure. Il regardait le Ventoux comme s'il y avait retrouvé les traits de l'Himalaya, toit du monde.

J'achevai de grimper la ruelle.

Chez moi, M. Artillan, l'adjoint au maire, qui revenait de faire une visite dans la haute ville et de vérifier si les

cantonniers avaient congrûment procédé à l'enlèvement des ordures, m'attendait.

Je lui offris, sur la terrasse, un verre de Cinzano, et, les premières politesses échangées :

— Monsieur Artillan... lui dis-je.

— Non ! fit-il, m'arrêtant d'un geste. Ne m'appelez pas : monsieur Artillan ! Pour vous, monsieur Perrier, il n'y a pas de monsieur Artillan ! Appelez-moi, s'il vous plaît, le petit maire... M. Fabre, c'est le grand maire, et moi, je suis le petit maire...

M. Artillan, en effet, est d'une taille plutôt exiguë.

— Eh bien ! donc, petit maire, lui dis-je, connaissez-vous dans Vaison un homme qui a nom M. Berthomieu ?

— Berthomieu ? Non... C'est un homme comment, celui-là ?...

— C'est un grand diable d'homme, assez distingué, assez sympathique d'allure, qui est vêtu d'un costume de toile blanche...

— Ah ! je le connais !... Je veux dire que je ne le connais pas... je l'ai vu, simplement, deux ou trois fois... Il se voit de loin, du reste... Pourquoi ? Il vous intéresse ?

— Il m'a dit qu'il logeait à la gare...

— A la gare ? Et qu'est-ce qu'il y fait, à la gare ?

— Le chef de gare, paraît-il, lui a loué une chambre...

— Le chef de gare, c'est un nouveau. Il arrive de Nyons. Je n'ai pas encore eu l'occasion de le rencontrer. Il paraît, d'ailleurs, que c'est un homme qui se lie peu, et il n'aurait pas tout à fait nos opinions politiques. Remarquez, monsieur Perrier, que, moi, les opinions politiques des gens, ça ne m'intéresse pas, et que du moment que ce sont de braves gens, qu'ils font bien ce qu'ils ont à faire, le reste, je m'en moque. Je vous dis ça simplement pour causer... Vous m'avez compris ?... Et en tout cas, il a le droit, le chef de gare, de louer, comme ça, une chambre dans la gare, et de tenir pension, aussi, je suppose ?...

— Je ne vous ai pas dit cela, petit maire, pour que vous preniez des mesures...

— Oh ! et d'ailleurs, je n'ai pas à en prendre, des mesures ! Ça ne me regarde pas, ce qui se passe à la gare... A moins que les hôteliers de Vaison ne viennent à se plaindre... Auquel

cas... Et alors, vous lui avez parlé, à ce M. Berthomieu ? Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— C'est un homme qui, je crois, a beaucoup voyagé...

— Ah ! ça ne manque pas, ça, les gens qui ont beaucoup voyagé et, si vous voulez mon avis, monsieur Perrier, je vous dirai que ça ne m'épate guère... Je suis allé, moi, en Suisse, et je ne m'en vante pas...

— Et, bref, vous n'avez aucun renseignement sur lui ?...

— Non... Vous voulez que j'en prenne ? Je peux le faire, si vous voulez, convoquer à la gendarmerie...

— Non ! Gardez-vous en bien !

— Alors ça va !... Et d'ailleurs j'aime autant, on dirait que c'est une manœuvre politique...

Et retirant son chapeau de paille, forme canotier, s'en servant pour s'éventer :

— Beau temps, hein, monsieur Perrier ! me dit-il, avec un sourire qui montrait toutes ses dents. Et on est mieux ici qu'en Suisse, pas vrai ?

Et il me demanda si j'avais de l'eau.

— De l'eau ? fis-je.

— Oui, de l'eau à vos robinets. Il y a des gens, dans la haute ville, qui se plaignent de ne pas avoir de l'eau. Ils disent qu'ils ont beau tourner leurs robinets dans tous les sens, l'eau ne vient pas.

Et avec un nouveau sourire, toujours s'éventant :

— Ça n'est pourtant pas moi qui la bois !

A l'horloge du beffroi, les douze coups de midi sonnaient. Le petit maire finit son verre, se leva.

— Allons ! fit-il. Il faut maintenant aller manger... Ça donne toujours, vos cailloux ?

— Toujours... Merci...

— Tant mieux !...

Et il s'en alla. J'étais presque content qu'il ne m'eût rien appris sur M. Berthomieu qui eût rapetissé celui-ci à mes yeux.

VII

Le lendemain, pour ce déjeuner, j'avais fait les choses aussi bien que possible.

Le repas était excellent, préparé de main de maître par

la brave Amélie. J'avais sorti mes meilleurs vins et, notamment, un petit gigondas 26, qui était une perfection. Pour ma part, je préfère de beaucoup le gigondas au châteauneuf. Je le trouve beaucoup plus fin et, comme disent les amateurs, beaucoup plus distingué. Nous déjeunâmes dans la grande salle à manger et mes charmantes voisines de la rue de l'Évêché, Mme et Mlle Mouillefarine, ayant bien voulu me prêter leur petite bonne pour faire le service, le repas se déroula sans l'ombre d'un accroc.

Or je dois dire que M. Berthomieu eut l'air de trouver tout cela parfaitement naturel et que la chère qui lui fut servie, comme le décor qui nous entourait, ne parurent provoquer chez lui la moindre surprise ni la moindre admiration. La seule remarque un peu élogieuse qu'il fit, ce fut celle-ci :

— Vous avez une belle table ! Qu'est-ce que ça a de long ?

— Quatre mètres...

— Ah ! diable ! Et vous avez trouvé ça par ici ?

— Non, à Paris, chez un antiquaire, boulevard Saint-Germain...

— C'est bien ce que je pensais. Et comment avez-vous fait pour l'amener à Vaison ?

— Par le train...

— Il a fallu tout un wagon, je suppose ?

— Eh bien ! oui, je crois...

Et il se remit à manger son poulet cocote.

La conversation, pendant toute la première partie du repas, porta sur des questions de ce genre. C'est dire qu'elle manqua un peu d'intérêt. M. Berthomieu mangeait, buvait, sans goinfrerie, sans gourmandise, comme si, simplement, il avait voulu calmer sa faim et sa soif, d'ailleurs légères. Dans la confection de son poulet, Amélie s'était surpassée. Il ne parut même pas s'en apercevoir et il absorbait cela exactement comme du bœuf gros sel. Je l'avais assis en face de moi, le dos à la fenêtre. Il avait donc devant lui mon grand buffet, avec son grand vaisselier, et toute ma collection d'assiettes de Strasbourg, de Rouen, de Nevers, de Moustiers. Il ne les regarda même pas. D'ailleurs, il ne regardait rien, même pas moi. Il avait, à un certain moment, placé sa chaise de trois quarts par rapport à la table, et, son bras droit rejeté

par-dessus le dossier de la chaise, selon ce geste qui devait lui être familier, il se servait de sa main gauche pour manger. Et, tourné vers la grande porte-fenêtre ouverte sur le jardin, il avait les yeux perdus, dans le vague et dans le vide. Je n'avais pas du tout l'air de l'intéresser. Je me faisais l'effet d'être, à cette table, un peu en intrus et en gêneur. Je songeais que si je m'étais levé, il ne s'en serait peut-être même pas aperçu.

Et puis, comme nous en arrivions aux légumes, ayant remarqué un anneau d'or qu'il portait à la main gauche :

— Je vous demande pardon, lui dis-je, je n'ai pas pensé à vous demander si vous étiez marié, et, dans l'affirmative, à inviter Mme Berthomieu.

— Elle n'est pas à Vaison en ce moment, répondit-il. Elle est à Paris. Elle va arriver dans une huitaine de jours. Je vous la présenterai. Vous verrez un assez curieux type d'Afghane.

— Ah ? elle est de ?...

— Oui, elle est de là-bas... Vous, vous n'êtes pas marié ?

— Non...

— Tiens, c'est curieux !...

— Quoi donc ? Que je ne sois pas marié ?...

— Non... Mais ce que nous venons de dire, ces questions et ces réponses, je les ai déjà échangées avec un Anglais, à Peshawar, en 29... Et quelque temps après, il est tombé amoureux de ma femme... Oh ! il a été très chic !... ou peut-être prudent, on ne sait jamais... il est parti, et j'ai appris dernièrement qu'il était attaché militaire à l'ambassade d'Angleterre à Rome... Un nommé Waldman...

— Mme Berthomieu n'a pas eu trop de mal à s'habituer à la vie européenne ?

— Non, pas trop... Vous savez, ces races-là s'adaptent à tout... Vous la verrez, vous aurez l'impression qu'elle est en France depuis toujours... Elle est très jolie...

Et se mettant à rouler une boulette de pain, avec ses grands doigts :

— Pour moi, elle est comme une espèce de poupée, que j'aurais ramenée d'Asie, et qui me rappelle des choses...

Il parut rêver un instant, puis suivit des yeux la petite

bonne des dames Mouillefarine, qui venait changer les assiettes et, reportant son regard vers moi :

— Vous ne faites rien, dans la vie ? me demanda-t-il.

— En dehors de mes recherches, de mes travaux scientifiques, non, rien...

— Mais ça n'est tout de même pas avec votre paléontologie que vous vous en tirez ?

— J'ai un peu de fortune...

Il laissa passer quelques secondes :

— Moi, fit-il, j'ai toujours eu un grand dégoût pour l'argent... D'ailleurs, là-bas, personne ne pense à l'argent. On ne trouve ça qu'ici, en rentrant.

— Quelle profession, lui demandai-je, exercez-vous ?

— Oh ! j'en exerce, répondit-il, deux ou trois... et une, entre autres, officiellement... Je vends du fer... Ça me dégoûte un peu... Il faut causer avec des gens bizarres... Mais qu'est-ce que vous voulez ! faire ça ou faire autre chose...

— Pourquoi êtes-vous rentré en France ?

— Mon Dieu, pour une raison bien simple... Parce que le climat, là-bas, devenait malsain pour moi... La dernière nuit que j'ai passée à Kaboul, on a tiré trois fois sur moi, et, quand je suis rentré me coucher, j'ai trouvé un cobra dans mon pot à eau.

— Et le plus curieux, lui dis-je, c'est que vous semblez avoir la nostalgie de ce pays !...

— Oh ! pas du tout ! fit-il. Puisque je sais que j'y retournerai !...

Il s'était levé, brusquement.

— Vous ne prenez pas de fromage ? lui demandai-je.

— Non, merci, répondit-il. Mais mangez, vous... Ne vous occupez pas de moi...

Et il sortit dans le jardin.

VIII

Quelques instants après, comme bien on pense, je l'y rejoignais, et nous nous asseyions, pour prendre le café, sur la terrasse, à l'ombre d'un des grands contreforts qui servent de béquilles à la vieille mairie et qui, comme me l'avait expliqué mon ami M. Abella, ont pour but d'empêcher la

maison de se fendre en deux. Le soleil, d'ailleurs, gagnait du terrain à vue d'œil. Bientôt, nous allions être forcés d'aller chercher un abri ailleurs. Il faisait, je m'en souviens, un temps exquis. L'eau de la fontaine, au pied du grand laurier, tombait dans le petit bassin avec un joli bruit clair. Des gamins dépenaillés, juchés sur un mur, nous regardaient, et, de temps en temps, sans vergogne, échangeaient sur nous, en patois, à tue-tête, des remarques probablement dépourvues d'indulgence. J'avais peut-être mangé un peu plus que d'habitude. Je me sentais las et j'éprouvais à l'égard de mon hôte une curiosité moins vive que tout à l'heure. C'est donc simplement pour rompre le silence que je lui demandai :

— Vous connaissez Lahore ?

Il tournait sa petite cuiller dans sa tasse. Il la posa dans la soucoupe, posa la tasse sur la table.

— Lahore ? Aux Indes ? Oui... C'est une très jolie ville... à une cinquantaine de kilomètres d'Amritsar, tenez, qui est un coin assez curieux...

— Est-ce que le père de Kipling n'était pas conservateur du Musée de Lahore ?...

Il prit sa tasse, but une gorgée.

— Si, fit-il. Quelque chose comme ça.

— Vous n'avez jamais rencontré Kipling ?

— Si, à Peshawar, deux ou trois fois... chez des amis...

— Comment était-il ?...

— Oh ! un petit homme, vous savez... avec des lunettes...

— Qu'est-ce que vous pensez de ses bouquins ?

Reposant une fois de plus sa tasse sur la table, il fit un geste, avec sa main gauche, comme pour chasser quelque chose :

— Ils m'embêtent, répondit-il. Ils m'embêtent à crever.

— Pourtant...

— Oh ! bien entendu, pourtant !... Je sais ce que vous allez me dire : c'est bien écrit, c'est coloré, il y a là-dedans une imagination folle... Mais il faut que je vous confie une chose : j'ai une horreur profonde de l'imagination... Pour moi, l'imagination, ça fait médiocre et misérable... Les romanciers d'aventures sont de pauvres diables, qui ont une pauvre petite vie de quatre sous, entre quatre murs, avec des pantoufles, et alors voilà, ils ouvrent la fenêtre, et ils s'envolent...

Ils imaginent des histoires extraordinaires, des ravins à franchir d'un bond, des femmes échevelées qui se suspendent à la selle de leur cheval, et qu'ils enlèvent en croupe, toute une espèce de bric à brac de péripéties qui me fait exactement l'effet, à moi, d'un déguisement miteux... Et quand ils ont rêvé comme ça, pendant trois, quatre pages, ils referment sagement leur petit cahier, vont vérifier si leurs radiateurs marchent bien, s'ils ont bien reçu leurs polices d'assurances contre l'incendie, contre le vol, s'ils sont bien garantis, protégés de tous les côtés...

Je m'étais mis à rire :

— En réalité, d'après vous, lui dis-je, ils rêvent ce qu'ils n'ont pas pu vivre ?...

— Oui... Et pourquoi ne l'ont-ils pas vécu ? Qu'est-ce qui les en empêchait ? Leur frousse, leur affreux petit souci du confort... Et ils veulent des croix, de l'argent... Ah ! il est bien évident qu'ils trouveront ça plus facilement en donnant de bons coups de plume qu'en donnant de bons coups d'épée...

— Parce que vous prétendez qu'il y a de l'aventure, ici-bas, pour tout le monde ?

— Parbleu ! Il n'y a qu'à se baisser !

— Je croyais qu'à notre époque...

— Mais oui, je sais bien... C'est ce que disent tous les petits bourgeois... Il n'y a plus place pour l'aventure... En réalité, le monde n'a jamais été plus dramatique, plus fou, plus beau !... Moi, Berthomieu, j'ai été roi... oui, trois jours, c'est entendu, et, à l'aube du quatrième, il a fallu détaler avec une certaine célérité... Mais, tout de même, roi !... et avec, sur la tête, une espèce de couronne, et des milliers de gens, d'hommes, de femmes, — et de gosses... c'est peut-être ce qu'il y a de plus saisissant, les gosses, — qui braillaient !... qui agitaient des loques, des feuilles de palmier... Vous ne trouvez pas que c'est autre chose que des romans ?

— Parce que c'est la vie, évidemment, répondis-je, et que les livres, ce n'est que le rêve... Mais, en effet, je doute, comme vous le disiez tout à l'heure, qu'en menant une existence de ce genre on puisse s'installer dans la société d'une manière très stable et très avantageuse !...

— Pour cela, non ! fit-il, en riant.

Et réfléchissant :

— Oh ! remarquez, on y arriverait peut-être... il y en a certainement qui y sont arrivés... Malheureusement...

Il se leva, alla à la petite grille de la terrasse qui forme comme un balcon sur la rue de l'Évêché, et, se retournant brusquement :

— Malheureusement, il y a le jeu !... et il y a les femmes !...

Je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour les coureurs de cotillons et pour les piliers de tripots. Il dut lire dans mon regard une certaine réprobation.

— Entendons-nous, fit-il. Pour vivre une vie comme celle-là, il faut être fou, il faut entretenir constamment sa folie. Les cartes et les femmes ont ceci de bon que, grâce à elles, vous ne revenez jamais à la raison. L'homme qui revient à la raison est un homme perdu.

Il coupa, dans l'une des grandes jarres qui ornent le jardin, une fleur de géranium, se mit à en mordiller la tige :

— J'en ai connu un, une fois, dit-il. Il était moitié Russe, moitié Chinois. Il avait passé quinze ans de sa vie sur le Fleuve Jaune, à rançonner les jonques qui passaient, et, quand les jonques résistaient, à les envoyer au fond. Il s'en était tiré sans une égratignure, et sans un sou, aussi, naturellement. Parce que, chaque fois qu'il avait détroussé une jonque, il n'avait d'autre idée en tête que de remettre en circulation, par les moyens les plus rapides, l'argent sur lequel il avait fait main basse. Lui, ça n'était pas les femmes, et ça n'était pas non plus les cartes. C'était un jeu dont vous avez peut-être entendu parler, un jeu de dés, qu'on appelle le Kouan-To, et qui est assez méchant. Eh bien ! un jour, cet imbécile s'est trouvé fatigué, et il s'est senti devenir prudent. Il s'est retiré des affaires. Huit jours après, dans la petite maison chinoise qu'il avait achetée à Hong-Kong, on l'a trouvé étranglé.

— Qui l'avait tué ? demandai-je.

— Oh ! des gens, probablement, qui, à partir de ce moment-là, n'avaient plus eu peur de lui !... Quand on est las de l'aventure, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de partir, et le plus loin possible...

— Ce que vous faites, vous ?

— Ce que je fais, oui...

— Par conséquent, Vaison, c'est, pour vous, comme une cure de repos...

— Exactement !...

— Et quand vous êtes las de ce repos, vous repartez...

— Je repars...

— Et Mme Berthomieu vous accompagne ?

— Vous voulez dire, fit-il, qu'elle m'entraîne !... C'est une femme, celle-là ! Un vrai petit corsaire !... Vous savez où je l'ai trouvée ? Dans les Passes de Khaïber, justement... Une nuit, je circulais autour de Pishiri, j'étais à la recherche d'un Anglais qui, depuis quelque temps, me donnait pas mal de fil à retordre. Je tombe sur un campement. C'était une tribu qui venait d'aller vendre des moutons à Rawal-Pindi et qui rentrait à Djalalabad. Le chef, je l'avais déjà rencontré, deux ou trois ans auparavant, à Kaboul. C'était une espèce de vieille crapule qui, en diverses circonstances, avait échappé de peu à la potence. Il m'invite à boire, dans sa tente. Whisky, re-whisky. Et sec, et archi-sec, comme bien vous pensez. Quand vous racontez à ces sauvages, qui sont autrement civilisés que nous, je vous prie de le croire, que, nous, le whisky, nous le buvons avec de l'eau, ils vous regardent avec des yeux ronds. A l'aube, je sors de chez lui, je retourne à mon cheval, que j'avais attaché à un piquet. Mon cheval, mort, éventré. Une boucherie horrible. Et une femme, qui était là, assise sur un rocher, avec, sur les épaules, les plus magnifiques cheveux noirs que j'aie jamais vus. Elle me regardait, en riant. Je vais à elle, je lui demande qui a fait cela. Toujours riant, elle me répond que c'est elle. Je lui administre une claque formidable, qui l'étend par terre, et, je m'en souviens, je me mets à chercher un bâton pour la rouer de coups. Je crois que je l'aurais tuée.

— Pour un cheval ? fis-je.

— Pour un cheval, oui ! Vous ne savez pas ce que c'est qu'un cheval, dans ces pays-là !... Vous avez quelquefois deux cents kilomètres à faire sans trouver rien à boire, rien à manger... Et puis, je dois dire aussi que j'étais un peu gris... J'aperçois enfin un morceau de bois et je vais assommer la femme, quand je la vois, elle, à genoux, qui avançait vers moi, à genoux, les yeux pleins de larmes. Je l'ai laissée venir.

— Et vous n'avez pas tapé ?

— Non !... Elle est arrivée jusqu'à moi, et, avec ses deux bras, elle m'a pris la jambe, comme ça, la tête contre ma cuisse. Elle avait passé toute la soirée à me regarder, dans la tente du vieux brigand, qui était son père. Elle avait fait un petit trou dans l'une des peaux de chèvre de la tente, elle avait collé un œil à ce trou, et, — écoutez bien ce que je vais vous dire, vous allez voir par ce simple petit détail à quelle sorte de femme nous avons affaire, — elle n'avait quitté son poste d'observation que quand, moi, dans la tente, je m'étais levé. Entre le moment où je m'étais levé et le moment où j'avais trouvé mon cheval, mort, il ne s'était certainement pas écoulé quatre minutes.

— Et cela avait suffi à Mme Berthomieu pour...

— Pour prendre sa décision, oui, ramasser un couteau quelque part, courir au cheval, et l'éventrer ! Hein ! je pense qu'à présent vous vous rendez compte !...

— Mais pourquoi avait-elle fait ça ?

— Pour m'empêcher de partir !...

— C'était le coup de foudre, alors ?...

— Eh bien ! paraît-il, oui... Et vous allez bien rire : trois jours après, je l'épousais, sous la tente, à la mode du désert, et, le soir même de nos noces, au cours d'une discussion tout à fait futile, tout à fait ridicule, sur je ne sais plus quoi, sur un bracelet qu'elle portait, et qui ne me plaisait pas, elle m'envoyait une balle de revolver, qui, heureusement, ne faisait que me traverser le bras !...

— Et c'est Mme Berthomieu ?

— Oui !...

— Eh bien ! fis-je.

— J'ajoute, conclut-il, que, depuis, elle s'est tout de même un peu calmée...

JEAN MARTET.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

LA SYMPHONIE FANTASTIQUE

BERLIOZ

ET L'EUROPE ROMANTIQUE

III [1]

« ROMÉO ET JULIETTE ».
LA « SYMPHONIE FUNÈBRE ET TRIOMPHALE ».

« Le véritable Roméo... moi enfin, oui, moi... » chantait Berlioz triomphant à son ami Duboys dans sa lettre du 9 décembre de 1832, après la première audition de *Lélio ou le retour à la vie*. Et c'est toute l'explication, toute l'analyse que l'amoureux pouvait donner de son œuvre nouvelle, naguère comme aujourd'hui. Harriett était déjà présente alors, Ophélie peu sûre dont Hamlet se hâtait de faire d'avance une morte symbolique. Et maintenant, sept ans écoulés, Harriett était là encore, dans cette même loge du Conservatoire, épaissie, absente, Juliette décédée à son tour. L'héroïne svelte de l'Odéon, la « céleste Smithson » dont Sainte-Beuve parlait en 1828, avait depuis longtemps quitté ses légers voiles shakespeariens pour endosser sa tunique de grosse dame couperosée qui boit en cachette l'alcool enfermé dans son armoire. Une pauvre femme malheureuse et acariâtre, une actrice qui ne connaissait plus d'autre scène que la scène conjugale. Se croyant toujours trahie, elle faisait expier à son mari l'amour qu'il inventait à présent pour d'autres fantômes, sans doute plus réels que le sien. Et Berlioz retournait

Copyright by Guy de Pourtalès, 1939.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 janvier.

à sa vieille maîtresse : cette musique consolatrice où vivaient ses souvenirs et sa réserve de forces. « *Roméo et Juliette* ont fait verser des larmes, car on a beaucoup pleuré, je vous assure », écrit-il à son fidèle confident. Et, malgré le succès si décidé cette fois, proclamé par nombre de journaux : « C'est égal, je suis horriblement triste ; que va-t-il m'arriver ? Probablement rien. »

Probablement rien... drame affreux. Le pire de tous. Rien que l'interminable suite de jours, de mois, d'années, entre cette femme déçue et décevante, le petit Louis, les soirées de l'orchestre et les articles à rédiger. L'idée lui vint alors de se présenter à l'Institut au fauteuil de Paer. C'était aller vite, trop vite, beaucoup trop vite. C'était oublier tout ce qu'il avait écrit sur les vieilles perruques, les « podagres » ; c'était croire surtout que ceux-ci n'avaient pas de mémoire. Il posa sa candidature néanmoins, peut-être par bravade, mais se retira tout de suite devant Spontini. Spontini, le seul Italien qu'il admirât passionnément, l'auteur de *la Vestale* et de *Fernand Cortez* à qui Berlioz devait consacrer plus tard des pages enflammées et admirables, le premier musicien qui ait monté en France le *Don Juan* de Mozart, et le seul « illustre » qui lui fit compliment de son *Requiem*. Candidature d'essai et affaire ratée, comme toutes les autres. Spleen. Sentiment d'impuissance. « Sainte-Beuve, l'autre soir, s'est mis en tête de faire causer Berlioz », mande Mme d'Agoult à Liszt ; « chose difficile ! chose impossible! Un grognement de sanglier est tout ce qu'on obtient de lui. »

Vivre ailleurs ? Il y pense, mais cela lui est impossible. A l'emportement de ses passions musicales a succédé une sorte de sang-froid, de résignation, en face de ce qui le choque « dans la pratique et dans l'histoire contemporaine dé l'art ». Mais il est loin de s'en alarmer. « Au contraire, plus je vais, plus je vois que cette indifférence extérieure me conserve pour la lutte des forces que la passion ne me laisserait pas. C'est encore de l'amour ; ayez l'air de fuir, on s'attache à vous poursuivre. » Ainsi le vrai Berlioz émerge toujours des profondeurs et regarde vers l'horizon.

Un Anglais, collectionneur de reliques, lui achète 120 francs son bâton de chef d'orchestre. On lui demande des autographes. Ces admirateurs candides se doutent-ils que les

trois auditions de *Roméo* ont laissé en tout et pour tout un bénéfice de 1 100 francs ? 12 000 francs de frais, 1 100 francs de bénéfice, quelle misère ! Il sait qu'on joue ses œuvres en Allemagne, que le *Requiem* va être donné en Russie, et que dans ce Paris dont il ne peut s'arracher il ne verra jamais grandir son public au delà d'une petite cohorte. « Spleen atroce... J'aurais massacré le Père éternel... » Et qu'arrivera-t-il ? *Probablement rien* : des concerts à diriger pour la *Gazette musicale*, des partitions d'une « platitude immense » dont il faut rendre compte, un crétinisme musical généralisé, voilà l'avenir, voilà l'éternelle galère sur laquelle il faudra ramer. Et puis, reprendre ses courses dans les ministères afin de ne pas perdre contact avec les puissants du jour. Car si Berlioz est de cette petite équipe d'artistes résolus à ne faire aucune concession au public ; s'il maintient envers et contre le goût du jour son indépendance, du moins veut-il utiliser ses chances au maximum. C'est peut-être une lutte sans bénéfice autre que la gloire de combattre pour exercer sa force ; mais il y a longtemps qu'il a appris qu'aucune victoire n'est promise aux négligents. Justement l'idée lui était venue d'une *Symphonie funèbre et triomphale* pour célébrer le dixième anniversaire des Trois Glorieuses, en l'honneur desquelles le Roi faisait ériger, en cette année 1840, une colonne surmontée d'une statue de la Liberté sur l'emplacement même de l'ancienne prison de la Bastille. En somme, sa symphonie serait une réplique à son *Requiem*. Mais qu'importait ! Le but de Berlioz n'était point de rendre hommage aux victimes de la Révolution, mais de faire de la musique...

Au ministère de l'Intérieur, M. de Rémusat avait succédé au comte de Gasparin, et M. de Rémusat voulait du bien à Berlioz, son petit confrère aux *Débats*. Hector décida de tenter l'affaire, fit antichambre, écrivit, travailla la nuit à son manuscrit, revint sans se lasser au ministère. Obstiné et convaincant comme il l'était, il obtint la commande et se mit alors tout entier à son œuvre comme il aimait à le faire : dans la hâte, l'excitation nerveuse, et le sablier devant les yeux.

La répétition eut lieu dans la salle Vivienne et produisit un tel effet qu'un imprésario engagea l'auteur à en donner quatre exécutions qui, dans la suite, rapportèrent beaucoup

d'argent (à l'entrepreneur). Mais, en plein air, la musique ne se perdrait-elle pas complètement malgré la puissance d'un orchestre doublé ? Berlioz le craignait. Il craignait la foule aussi, les quolibets, les manifestants placés ici et là sur la route du cortège par l'opposition politique : républicains, légitimistes, bonapartistes, mécontents de tout poil acharnés contre un régime si pacifique qu'il indignait ces impatients dont les ongles s'allongeaient dans l'inaction. *Le Charivari* se montrait d'avance ironique et cinglant : « Convoi funèbre des libertés mortes pour les citoyens, pour faire pendant à celui des citoyens morts pour la liberté. » Et, peu sympathique aux œuvres du musicien, il annonçait méchamment : « Pendant l'inhumation, M. *Emberlificoz* fera exécuter sa défunte marche funèbre. Quelques charrettes mal graissées augmenteront le pittoresque de sa composition. » De fait, toute cette « grande harmonie » de deux cents musiciens se dissipa, s'envola par les rues et sur les toits. Pour comble, les légions de la garde nationale, impatientées de rester l'arme au bras sous le soleil, se mirent à défiler au roulement de cinquante tambours pendant que Berlioz dirigeait son apothéose.

Apothéose manquée. Derniers éclats d'une fanfare qui se perd dans le vent. Fin d'une longue et difficile période où l'artiste a affirmé ses puissances sans que son œuvre signifie autre chose que l'éternelle lutte entre hier et demain, sous les yeux d'une foule encore sourde à son grand nom. M. *Emberlificoz*, voilà ce qu'est l'auteur de *Roméo*, de *Cellini*, du *Requiem*, de *Harold* et de la *Fantastique* ! La gloire à rebours ; celle qui amène aux lèvres un sourire entendu. On le joue. On l'applaudit même. On le décore enfin du ruban rouge. Mais qui l'entend ? De qui est-il aimé, cet homme de trente-sept ans, en pleine vigueur, enchaîné à un spectre et obligé pour vivre à toute sorte de besognes minimes ?

Étrange paradoxe : le seul musicien qui rende justice à sa *Symphonie* en l'honneur des morts de juillet, c'est Richard Wagner, installé à Paris depuis l'année précédente. Dans ses chroniques de l'*Abendzeitung* de Dresde, où il critiquait, parfois avec violence, la musique de Berlioz, il reconnut pourtant que « l'esprit de Beethoven soufflait sur lui » et qu'il devait arriver au compositeur francais de maudire le destin qui ne l'avait point fait allemand ! Cela est perspi-

cace. Mais, se reprenant, Wagner ne manque pas d'ajouter que Beethoven eût souri de la *Fantastique*. « ... Une riche, une monstrueuse imagination, une fantaisie d'une énergie épique, vomissant, comme d'un cratère, un torrent bourbeux de passions ; ce qu'on distingue, ce sont des nuages de fumée de proportions colossales... Tout est excessif, audacieux, mais extrêmement désagréable... » Ce qui ne l'empêche pas de déclarer à propos de la *Symphonie funèbre et triomphale* « qu'elle durera et exaltera les courages, tant que durera une nation portant le nom de France ».

Parmi les musiciens d'envergure qui reconnurent le génie de Berlioz, on aime à relever ces deux grands noms de Wagner et de Paganini. Par malheur, le nom de Wagner ne signifiait encore rien du tout ; quant à Paganini, il venait de mourir comme un pestiféré, et son cadavre voyageait de Nice aux îles Lérins sous escorte de la terreur publique. L'argent qu'il avait donné à Berlioz était évaporé depuis longtemps et la symphonie à lui dédiée, après sa troisième audition, retournait au néant, comme l'âme de ce violoneux retournait aux enfers d'où elle était montée. Que faire pour fixer cette renommée qui échappait sans cesse à son impatience ? Demander un texte à Scribe, fabricant à la mode et qui ne compte plus ses succès ? Il s'y était déjà employé l'année d'avant et non sans répugnance, mais ce librettiste fameux ne se pressait guère, et, après quelques tentatives infructueuses, Berlioz, sans doute mal à son aise devant cet « épicier » en gros, renonça à son projet.

Les mois passèrent. De nouveau, il se tourna vers l'Opéra, où M. Pillet venait de remplacer Duponchel, et il combina avec celui-ci un *festival* Berlioz. C'était encore payer d'audace, mais l'audace l'excitait et il ne vit jamais, — tant sa foi était grande, — qu'on en voulait bien plus au matamore qu'à l'artiste. Il lui fallait cette fois faire culbuter de son pupitre l'homme à la tabatière, Habeneck, le directeur de la musique à l'Académie royale, et prendre le bâton des mains de ce vieux protecteur suspect. Comme Pillet n'osait pas faire la démarche gênante, Hector écrivit lui-même au chef, l'obligea de céder et, toujours soutenu par les *Débats*, tint tête à la nouvelle attaque du *Charivari*, qui déjà s'écriait :

« Mesdames et messieurs,

« Je suis ce fameux Hercule-musicien dont vous avez sans doute entendu parler. La France, cette ingrate patrie, a renié mon génie... Et que lui ai-je fait ? Je suis un homme de progrès. Je veux un orchestre, deux orchestres, trois orchestres, dix orchestres... J'ai composé des symphonies humanitaires, des messes mortuaires, et un opéra qui ne sera jamais populaire... »

En dépit de ces bourrasques dans la coulisse journalistique, le festival eut lieu devant une salle comble, que les événements politiques rendaient nerveuse. Berlioz, toujours méfiant, vérifia lui-même les partitions sur les pupitres, les trompettes et les cornets de tons différents, afin qu'il n'y eût ni mauvaise surprise ni trahison, — comme un correspondant anonyme l'avait averti que ce pourrait être le cas. La première partie du programme se déroula sans incident, mais, à l'entr'acte, quelques voix au parterre réclamèrent impérieusement la *Marseillaise*. Berlioz refusa de la jouer et le concert reprit. Or, à peine commencé, voici d'abord un coup de sifflet. Protestations, applaudissements : c'est la règle. Puis tout à coup, une vive rumeur : on entend dans une loge les éclats d'une altercation, des cris de femme s'élèvent, perçants : « A l'assassin, c'est infâme ! Arrêtez-le ! » Tous les spectateurs sont debout et l'on se montre du doigt une dame échevelée, Mme de Girardin (la poètesse Delphine Gay) dont le mari, directeur du journal *la Presse*, vient d'être giflé par un rédacteur du *Siècle* et du *Charivari*.

Une fois de plus, la malencontre poursuit Berlioz. En un instant, l'Opéra se vide aux trois quarts, les uns voulant courir aux renseignements, les autres étant curieux d'assister de plus près au nouveau spectacle, et l'orchestre termine son concert devant les banquettes. Ce qui ne retient nullement Hector d'écrire le lendemain à sa sœur Adèle que « la salle tremblait sous l'effort des voix et des tonnerres ; à la fin du *Dies iræ* (de son *Requiem*), un *cher* ennemi a eu la stupidité de pousser un coup de sifflet que j'aurais payé mille francs s'il s'était agi de l'acheter ; à l'instant, la salle entière s'est levée avec des cris de fureur, mes exécutants ont joint leurs applaudissements à ceux du parterre et des loges, les femmes applaudissaient avec leurs cahiers de musique (sans doute les

choristes), les violons et les basses avec leurs archets, les timbaliers avec leurs baguettes... Je suis exténué... C'est pour moi un événement dont les suites sont incalculables... » Que l'on ne s'étonne pas trop de ce style avantageux : c'est exactement celui qu'emploient pour parler d'eux-mêmes les Hugo, les Dumas, les Philarète Chasles, les Jules Janin, les Balzac, sans compter les Chateaubriand et les Lamartine... Dans ses lettres comme dans ses articles et ses souvenirs littéraires, Berlioz est bien en reste d'immodestie avec la plupart de ces seigneurs de renommée, qui ne laissaient à personne le soin d'emboucher leur trompette.

L'année 41 finissait en somme dans le médiocre. Rien de grand. Rien d'essentiel. Au début de l'année suivante, Cherubini mourut (15 mars 1842) et Berlioz s'empressa de rédiger son article nécrologique sur cet « illustre » tant détesté, dont il citait maintenant la vie en exemple à tous les musiciens. « Ses études furent longues et patientes, ses travaux nombreux, ses ennemis puissants. » Sans doute songeait-il à lui-même et à leur longue inimitié en racontant dans son feuilleton des *Débats* cette anecdote sur le disparu. « Un jour qu'un théoricien systématique et fort entier dans l'étrange doctrine de théologie musicale dont il est à la fois le disciple et le fondateur s'obstinait à argumenter contre lui, Cherubini, bouillant de colère, ne pouvant parvenir à mettre à la porte son entêté disputeur, s'écria : « Sortez de chez moi ! Sortez, vous dis-je, ou je *me* jette par la fenêtre et l'on dira que c'est vous qui m'avez assassiné ! »

Cherubini avait tout obtenu de la gloire. Il mourait comblé d'honneurs. Et pourtant Berlioz, en ce moment, ne lui enviait rien ; pas même la mort si souvent appelée. Car quelque chose de plus que la musique l'attachait à la vie. Il se raccrochait même à cet Opéra rempli de « rivalités, d'intrigues, de haines, d'amours », cet Opéra qui « s'anime jusqu'à l'enthousiasme pour la platitude, qui rougit d'admiration pour la pâleur, qui brûle et bouillonne pour la tiédeur, qui deviendrait poète pour chanter la prose, cet Opéra, enfin, amoureux fou de la médiocrité ». Eh bien ! malgré tant d'amertume, et sous le mauvais prétexte de remplacer Habeneck, on trouvait Berlioz à toute heure dans les coulisses. Mais ce n'était pas le pupitre du chef d'orchestre qu'il guettait. « Le hasard aidant, ma

vie, tout à coup, fut complètement changée », raconte-t-il dans ses *Mémoires* sans ajouter aucun éclaircissement.

Que venait-il donc de se passer ?

LA FUITE

Ces mois, ces années de lutte, s'ils revêtent un certain brillant extérieur, n'avaient été pourtant à son foyer qu'un douloureux malentendu, bientôt un cruel et insupportable supplice. Hector, longtemps, n'en souffla rien. Trop fier pour se plaindre, trop orgueilleux pour avouer à sa famille qu'elle avait été plus perspicace que lui, il mûrissait vaguement le projet de sa délivrance, sans oser encore passer aux actes, et celait toujours du mieux qu'il pouvait le désarroi de sa vie intime. La jalousie sans cause d'Harriett, d'abord flatteuse, puis irritante, puis tout à fait maladive, s'était exaspérée de saison en saison. Étrangère à la vie professionnelle de ce mari qui passait maintenant ses journées dans les coulisses, elle flairait sur lui un vague parfum d'actrices et de danseuses. Que faisait-il de suspect ? Avait-il une maîtresse ? Plusieurs, peut-être ? Inquiète, furieuse, sans autre stratégie que celle des reproches, elle se donnait du courage en buvant sec avant d'aller voler ses lettres, de fracturer ses tiroirs ; et lorsqu'il rentrait, elle l'accueillait par des cris, des emportements, qui les laissaient tous deux brisés et frémissants devant l'enfant terrorisé.

Berlioz tint bon cependant. Ce mariage, c'était lui qui l'avait voulu après tout. Ophélie... Juliette... qu'étaient-elles devenues, ces belles héroïnes ? Une mégère déchaînée qui réclamait, après les larmes, le tribut amoureux dont il lui restait redevable... Sa faute à lui. Il en convenait, ravalait son amertume, mais parfois s'épanchait auprès de Legouvé, de Liszt, qui venait justement d'imposer à Marie d'Agoult de longues vacances et comprenait mieux que personne ce grand désir de solitude et de paix dont l'artiste a besoin pour travailler. Ou bien, dans quelque lettre au lointain confident de toujours, Humbert Ferrand, il laissait entrevoir ses déboires conjugaux et cette brusque flambée de chaleur qui atteint tant d'hommes lorsqu'ils se croient parvenus au terme de leur jeunesse :

« Si vous venez cet hiver, nous aurons d'immenses causeries sur mille choses qu'on explique mal en écrivant. Je voudrais bien vous voir. Il me semble que je descends la montagne avec une telle rapidité ; la vie est si courte ! Je m'aperçois que l'idée de sa fin me vient bien souvent depuis quelque temps. Aussi est-ce avec une avidité farouche que j'arrache plutôt que je ne cueille les fleurs que ma main peut atteindre le long de l'étroit sentier. »

Est-ce le cri d'angoisse de qui se sent vieillir ? Assurément cette lassitude, cette tristesse dont il se plaint sans cesse pèsent-elles de plus en plus lourd sur ce faiseur de songes parvenu à l'âge du plaisir. Mais les faiseurs de songes ont des mains et des yeux comme tout le monde. Et ces mains plus vides que celles des autres, ces yeux plus exercés, prennent tout à coup d'âpres revanches sur leur longue innocence : ils veulent tout voir ; elles veulent tout caresser. Or, parmi ces fleurs cueillies avec une avidité farouche dans les jardins de carton de l'Académie royale de musique et de danse, il en est une plus belle que les autres : une grande fleur sombre et flexible qui va griser Berlioz et transformer son destin.

Elle s'appelait Marie Recio de son pseudonyme de chanteuse, et Marie-Geneviève Martin à l'état civil d'une mairie de la banlieue parisienne. Son père, ancien chef de bataillon, était mort ; sa mère, Espagnole de naissance, se faisait nommer Mme Martin Sotera de Villas-Recio. Comme autrefois Camille Moke, Marie Recio faisait bouillir la modeste marmite familiale en exploitant sa beauté, qui était grande, et sa voix, qui était petite et assez mal cultivée. Berlioz fit peu d'attention à la voix, mais fut séduit par cette fille de vingt-sept ans, au regard chaud, au teint mat, dont le corps enflamma le sien et le remplit, — comme naguère celui de la traîtresse Camille, — de « tous les diables de l'enfer ». Sur la demande pressante de la chanteuse, il la fit engager à l'Opéra où, dans de petits rôles, elle ne plut guère et fut même à peine remarquée. Elle insista, s'obstina, s'accrocha à son protecteur qui couvrait les échecs répétés de la chanteuse par des entrefilets encourageants dans les *Débats* ou dans la *Gazette musicale*. Mais Berlioz comprit qu'elle ne ferait point carrière et, — comme elle était vaniteuse, — qu'il la perdrait, s'il ne

trouvait le moyen d'associer à sa renommée cette figurante sans talent, mais dont il ne pouvait déjà plus se passer.

La beauté, pour certains êtres, c'est l'amour même. Si la magie des âmes est chose subtile, fuyante, souvent inexplicable, la magie des corps, en revanche, est comme une vérité première à la fois excitante, inquiétante et apaisante, seule promesse d'un bonheur sans tromperie. Tout pénétré des divins mirages de la poésie anglaise, Berlioz avait peuplé ses rêves de jeunesse d'âmes surnaturelles auxquelles il avait prêté ses propres pouvoirs. Trahi par le réel, il se rendait compte maintenant qu'il avait vécu avec des ombres et les avait peu à peu incarnées dans ses œuvres, où il assumait pourtant à lui seul tous les personnages. Cela égalisait ses chances par rapport à la postérité, mais ne lui valait qu'une compensation bien trompeuse quant à ce quotidien dont il restait avide. Platonicien, il l'était, mais à la manière d'un Gœthe, pour qui la beauté est la pure forme objective du réel, une raison de bonheur en soi, et mieux qu'une hypothèse : une vérité simple, directe, la seule que nous puissions étreindre parce que nous n'atteignons en elle que ce qui déjà nous appartient. Byron avait prêché d'exemple. Et ce Gœthe tant admiré, ce Werther blanchi, n'avait-il pas fini par épouser la toute simple Christiane Vulpius, devenue bientôt trésor du foyer ?

Berlioz n'avait connu que peu de femmes. Il ne se sentait rien d'un Don Juan. En désirant, en aimant Marie Recio, il ne projetait point encore d'abandonner son pauvre fantôme shakespearien de la rue de Londres ; mais il souhaitait une libération ; il aspirait à un temps de joie forte et d'oubli. Lui aussi voulait trouver, à défaut du trésor du foyer, celle qui console l'homme mûrissant des méprises de la jeunesse. Il résolut donc d'entreprendre avec sa belle compagne ce pèlerinage d'Allemagne depuis si longtemps ébauché et qu'un sort contraire l'avait toujours obligé à remettre.

Ne le plaignons pas trop de s'être jeté dans une expérience hasardeuse dont il entrevit sans doute les périls. Berlioz ne s'en est jamais confessé. Pas plus qu'il n'avoua la longue suite de défaites publiques ou intimes que sa plume métamorphosait en victoires. Mais on le trouve toujours dressé contre

l'adversité, aussi bien en amour qu'en musique. Dans ses *Mémoires*, il écrit simplement : « Pour couper court au récit de cette partie de mon existence et ne pas entrer dans de bien tristes détails, je dirai seulement qu'à partir de ce jour et après des déchirements aussi longs que douloureux, une séparation à l'amiable eut lieu entre ma femme et moi. » Euphémisme encore ; vocabulaire d'avoué et de mari déserteur. Car, en réalité, Ophélie n'accepta point du tout à l'amiable cette répudiation injustifiée. Mal éclairée sur un projet qu'elle devinait vaguement sans en mesurer la portée, elle surveillait de plus près son époux, l'épiait, le harcelait, l'exaspérait, se blessant davantage chaque jour sur ce rude chemin de jalousie où Hector, quelque dix ou douze ans auparavant, avait tant et parfois si magnifiquement gémi. C'était au tour d'Harriett maintenant de supputer les intentions de son mari, de guetter ses sorties, de soudoyer les portiers, de déclamer des passages de Shakespeare en se prenant tantôt pour la Julia constante et passionnée des *Deux gentilshommes de Vérone* trahie par son amant roué, tantôt pour Desdémone, cette Vénitienne innocente chez qui l'amour et le devoir se confondent en un unique sentiment, orgueil des épouses anglaises.

Elle ne put l'empêcher de partir, au mois de septembre, pour Bruxelles où il avait un engagement, les Belges commémorant eux aussi par des fêtes musicales leurs journées de 1830. Subrepticement, il emmena Marie Recio, qui devait chanter des romances. Berlioz, au cours de deux soirées, dirigea des fragments de *Harold* et de *Roméo*, puis la *Fantastique* en entier. Pauvre vieille *Fantastique*, chargée de raconter un drame déjà froid comme la mort ! Le public belge, saturé de musique au cours des journées précédentes, y resta insensible. On comprit peu ces effusions lyriques, cette passion sans contexte dont aucun d'Ortigue n'avait expliqué le sens intime dans les journaux. Quant à Marie Recio, elle surprit par sa médiocrité. Berlioz fut reçu cependant par le Roi de manière flatteuse ; mais il ne se fit pas d'illusions : c'était un échec de plus à ajouter à sa liste. Les Belges ne lui valaient pas mieux que les Français. Décidément, il ne lui restait qu'à tenter sa chance au pays de Faust et de Fidelio. Sa résolution devint dès lors irrévocable.

Rentré chez lui, il fit ses préparatifs en secret, obtint les engagements souhaités, quelques avances d'argent de son éditeur. Mais comme si Paris, à la dernière minute, voulait le retenir, l'Opéra afficha subitement la *Symphonie funèbre*, intercalée entre un acte lyrique et un ballet.

« Funèbre » et « triomphale », jamais mots ne convinrent mieux au grand oratorio laïque de Berlioz que ce soir-là, où son mince public de fidèles lui fit une ovation alors qu'en son cœur le musicien prenait congé de la capitale. Il renonçait. Il n'en pouvait plus. Humilié une dernière fois (l'Institut venait de nommer Onslow au fauteuil de Cherubini, et le nom de Berlioz n'avait même pas été prononcé), il vit désormais ailleurs en pensée. Il joue les dernières scènes de la lugubre comédie du départ et fait emporter en secret de chez lui, aux heures de promenade d'Harriett et du petit Louis, son matériel d'orchestre, ses partitions.

Ce n'est pas dans l'enthousiasme et la joie qu'il déserte, cependant, et sa main tremble en déposant sur la table de sa femme la lettre où il annonce à la fois son départ et son retour prochain. Car il entre maintenant dans un monde inconnu. Et cet illusionniste lucide pressent qu'au bas de la montagne si vite dévalée, s'ouvre la plaine franche, où il n'y a plus ni ombre, ni rêve, ni tendre fantôme, ni vieille épouse sacrifiée, rien que la dure grande route qu'il faudra parcourir au bras d'une jeune et impérieuse réalité.

LE PREMIER VOYAGE D'ALLEMAGNE

L'Allemagne où débarquait Berlioz, au début de l'année 1843, ne ressemblait plus d'aucune façon à l'Allemagne qui, en 1813, avait rassemblé toutes ses forces pour engager la lutte contre l'empereur Napoléon. Après Leipzig, après Waterloo, et surtout après que fut mort dans son île le conquérant enchaîné, une Allemagne policière et administrative était née, et née des terreurs mêmes auxquelles ses princes venaient d'échapper. L'idée de l'unité allemande reparut pendant quelques années. Une administration toute-puissante et chicanière étendit sur le pays son pouvoir occulte. Les anciennes franchises locales disparurent, détruites par le système centralisateur dont la domination française avait

fourni le modèle. Toute liberté s'envola de la vie publique et seuls les professeurs de philosophie, du fond de leurs chaires, continuèrent paisiblement de prêcher, sans qu'on y prêtât grande attention, la guerre aux « fausses vérités » traditionnelles du spiritualisme chrétien, sur quoi reposait l'édifice apparemment solide encore du vieux monde féodal germanique.

Mais la révolution parisienne de 1830 vint secouer tout à coup cette torpeur et donner raison aux philosophes. La « Jeune Allemagne » se leva subitement contre les Philistins du credo classique. Toutefois, elle attendait encore l'homme qui mettrait en musique le nouveau mal du siècle. Aussi quand Berlioz parut, reçut-il des Allemands l'accueil qu'il avait vainement espéré de ses compatriotes.

Pas du premier coup, cependant. Car, à Mayence, faute d'orchestre suffisant, il ne put se faire jouer. A Francfort, où il n'était pas attendu, il fallut remettre le concert à plus tard et se contenter d'écouter *Fidelio*. A Mannheim, le théâtre était grand « comme un chapeau » au fond duquel se perdait un « petit avorton d'orchestre ». Mais bientôt, à Stuttgart, à Weimar, à Leipzig, à Dresde, à Berlin, il prendra sa revanche. Et il découvrira, presque partout où il passera, que sa musique est goûtée d'instinct, aussitôt qu'un peu de mise au point en a débrouillé la complexité. Des princes gracieux, des rois connaisseurs, surtout des chefs d'orchestre et des instrumentistes attentifs, qui ne reculent pas devant cinq répétitions consécutives, c'est plus qu'il n'en faut pour électriser un auteur, même quand l'orchestre n'est pas fourni de harpes ou d'ophicléide, ou de cor anglais, ou que le timbalier ignore qu'il existe des baguettes à tête d'éponge. Car, chose curieuse, les chapelles allemandes sont souvent moins bien outillées que les françaises, et il arrivera plus d'une fois à Berlioz de regretter le magnifique ensemble du Conservatoire de Paris, si excellemment équipé par les soins de ce vieux « priseur » de Habeneck. Mais si les orchestres manquent parfois des instrumentistes nécessaires, en revanche, que de bonne volonté, quelle précision, quelle saine discipline ! L'impatient Berlioz détaille ses intentions devant des phalanges toutes prêtes à lui obéir, « et la lumière se fait, l'art apparaît, la pensée brille, l'œuvre est comprise. Et l'orchestre se lève,

applaudissant et saluant le compositeur ; le maître de chapelle vient le féliciter, les curieux qui se tenaient cachés dans les coins obscurs de la salle, s'approchent, montent sur le théâtre et échangent avec les musiciens des exclamations de plaisir et d'étonnement, en regardant d'un œil surpris le maître étranger qu'ils avaient pris tout d'abord pour un fou ou un barbare. »

Pour la première fois depuis l'événement Paganini, Berlioz sent vibrer les âmes ; le contact s'établit, le « génie » est ici pris au sérieux. Pas de moquerie, de réticence, de sous-entendus, de fines plaisanteries comme celles du *Charivari*. Un public silencieux, ardent, s'efforce de s'adapter au climat musical brûlant que crée, du haut de son pupitre, le petit aigle tombé des Alpes françaises. Malgré les imperfections des exécutions qu'il dirige, en dépit de la médiocrité des chœurs, des difficultés du texte, le courant s'établit presque toujours et tout de suite entre ce Français de forte race et ces bataillons disciplinés qui semblent attendre la voix du maître inconnu. L'ouverture des *Francs Juges*, *Harold*, la *Fantastique*, autant de révélations surprenantes ; toute une contrée musicale insoupçonnée. Et des Altesses enthousiasmées, et des amis nouveaux qui guettent le compositeur à la sortie, l'entraînent à la brasserie, le questionnent, le ramènent à son auberge, d'où il expédie à Paris ses « bulletins de la Grande Armée ». Il a tort ? Il exagère ? Il abuse ? Qu'importe. Il y a trop longtemps que l'artiste a besoin de victoires pour qu'il ne se les accorde pas cette fois d'un cœur assuré.

Karlsruhe ; Mannheim ; Weimar, la ville artiste, la ville littéraire... Leipzig, la ville de Bach, où règne pour lors, en dictateur, l'ancien camarade de Rome, Félix Mendelssohn-Bartholdy. Comment Hector sera-t-il reçu par *l'ami* qui voulait naguère le dévorer, ne lui reconnaissait pas une étincelle de talent et lui gardait rancune de cet « esprit » qui joua à Berlioz tant de mauvais tours ? Une lettre encourageante et cordiale de l'auteur de *la Grotte de Fingal*, invitant l'ancien élève de la Villa Médicis à venir aussitôt qu'il pourrait à Leipzig pour y faire connaître ses œuvres, le rassura complètement. Mendelssohn était-il devenu bon, par fortune ? Il l'était devenu, et, aux yeux de Berlioz, n'avait plus qu'un

tort, celui d'aimer trop exclusivement la musique de Mozart.

Mendelssohn, qui faisait répéter à son orchestre sa *Walpurgis Nacht* lorsque Berlioz entra dans la salle de concert, Mendelssohn avait réussi à former au Gewandhaus de Leipzig l'un des meilleurs orchestres d'Allemagne. Berlioz s'assit à l'écart et écouta, ravi, cette musique dont les ressources, la variété, la complexité toujours claire sous son désordre apparent, lui semblèrent admirables.

Le surlendemain, son premier concert fut reçu avec quelque surprise ; surtout chez les professeurs et autres docteurs ès sciences harmoniques : musique à réclame, musique affectée, musique de cirque, pontifièrent-ils. Mais le second, où fut joué l'offertoire du *Requiem*, emporta l'adhésion du public le plus tatillon d'Allemagne et valut à Berlioz un suffrage auquel il ne s'attendait pas. Robert Schumann était dans la salle. Il se leva, alla trouver Berlioz : « Cet offertorium surpasse tout », lui dit-il ; et dans la bouche du plus laconique, du plus taciturne des musiciens allemands, un tel compliment est bien honorable.

Après Leipzig, Dresde, capitale de la Saxe. Ville élégante, royale, musicienne, et qui va se résumer pour Berlioz en quatre ou cinq noms : ceux de Lipinski, premier maître de concert, de Tichatschek, le ténor, de Mme Schrœder-Devrient, la plus grande cantatrice d'Allemagne, de Reissiger, premier chef d'orchestre, et de Richard Wagner, second chef, compositeur de *Rienzi* et du *Hollandais volant*.

Nous qui savons ce que ce nom de Wagner va signifier dans l'histoire de la musique, de la littérature, et même de l'Histoire tout court, nous attendons, nous guettons ce qu'en dira Berlioz. La rencontre de deux artistes de cette envergure excite l'imagination. On s'attend ou à des effusions ou à la bataille. Armés comme nous le sommes des documents, jugements et mises au point de la postérité, il nous semble pouvoir compter déjà sur des paroles équitables, définitives, une sorte de divination de l'avenir chez ceux-là mêmes qui vont le faire ce qu'il sera. C'est un grand leurre. De tels hommes n'ont pas et ne peuvent pas avoir de justice l'un pour l'autre. Plus ils sont forts, plus forte aussi est leur méfiance réciproque, quelquefois leur aveuglement (et la clairvoyance d'un Schumann demeure exceptionnelle). Plus

ils sont parents par l'âge, le tempérament, les tendances mêmes, plus ils se devinent inconciliables. Des deux, le plus inventif est sans aucun doute Berlioz. Son œuvre témoigne d'une abondance d'idées, d'une soif de renouvellement, d'une générosité d'inspiration, d'une variété de registres encore inégalées ; mais aussi de faiblesses, de naïvetés et d'un tel dédain de la composition architecturale, qu'on déplore chez ce Français prodigue une dépense trop peu équilibrée. Au contraire, chez l'Allemand, le fonds est moins riche, mais une économie serrée et surtout le maniement le plus calculé, le plus retors de ses puissances, lui donne déjà l'avantage. L'opulence même de Berlioz va se trouver désormais éclipsée par l'art moins chargé, plus uni, mais infiniment plus réfléchi, mieux dirigé, enfin plus convaincant de Richard Wagner.

Berlioz donna deux concerts au théâtre de Dresde, où jadis Carl Maria von Weber dirigeait son *Freischütz*. L'orchestre se trouvait donc aux mains de Reissiger et du jeune compositeur de *Rienzi*, dont la gloire récente commençait tout ensemble à enorgueillir et à inquiéter le public saxon. « Nous ne connaissons guère, à Paris, de Reissiger, que la douce et mélancolique valse publiée sous le titre de *Dernière pensée de Weber*, raconte Berlioz... Quant au jeune maître de chapelle Richard Wagner, qui a longtemps séjourné à Paris sans parvenir à se faire connaître autrement que par quelques articles publiés dans la *Gazette musicale*, il eut à exercer pour la première fois son autorité en m'assistant dans mes répétitions ; ce qu'il fit avec zèle et de très bon cœur... Après avoir supporté en France mille privations et toutes les douleurs attachées à l'obscurité, Richard Wagner étant revenu en Saxe, sa patrie, eut l'audace d'entreprendre et le bonheur d'achever la composition des paroles et de la musique d'un opéra en cinq actes (*Rienzi*). Cet ouvrage obtint à Dresde un succès éclatant. Bientôt après, suivit *le Vaisseau hollandais*, opéra en trois actes dont il fit également la musique et les paroles. Quelle que soit l'opinion qu'on ait du mérite de ces ouvrages, il faut convenir que les hommes capables d'accomplir deux fois avec succès ce double travail musical et littéraire ne sont pas communs, et que M. Wagner donnait une preuve de capacité plus que suffisante pour attirer sur lui

l'attention et l'intérêt... L'opéra de *Rienzi*, excédant de beaucoup la durée assignée ordinairement aux opéras en Allemagne, n'est plus maintenant représenté en entier ; on joue un soir les deux premiers actes, et un autre soir les trois derniers. C'est cette seconde partie seulement que j'ai vu représenter ; je n'ai pu la connaître assez à fond, en l'entendant une fois, pour pouvoir émettre à son sujet une opinion arrêtée ; je me souviens seulement d'une belle prière chantée au dernier acte par Rienzi et d'une marche triomphale bien modulée, sans imitation servile, sur la magnifique marche d'*Olympie*... »

On voit que si Berlioz rend justice aux vertus morales de ce confrère plus jeune que lui de dix ans, il n'en marque pas moins quelques réserves (ne serait-ce que de silence) sur les trois actes qu'il a entendus. Et quant au *Vaisseau hollandais (Vaisseau-fantôme)*, « la partition m'a semblé remarquable par son coloris sombre et certains effets orageux parfaitement motivés par le sujet ; mais j'ai dû y reconnaître aussi un abus du *trémolo*, d'autant plus fâcheux qu'il m'avait frappé dans *Rienzi* et qu'il indique chez l'auteur une certaine paresse d'esprit contre laquelle il ne se tient pas assez en garde. » Quant à Wagner, « le succès de mes opéras a été en abomination à Berlioz, écrit-il à un ami, c'est un malheureux homme ».

Leur première rencontre ne fut donc pas très cordiale. Ils se retrouveront plus tard à Londres et à Paris, et s'ils ne purent se refuser mutuellement un peu plus que de l'estime, jamais pourtant ils ne se serreront les mains avec franchise et amitié. Une ombre jalouse s'étendra entre eux, s'épaissira d'année en année. Berlioz sent confusément que Wagner est l'avenir. Ce petit homme à grosse tête l'inquiète ; il interroge sa musique comme naguère Boïeldieu et Chérubini interrogeaient la sienne. Hé quoi ! serait-il déjà le passé, lui, l'auteur de la *Fantastique* ? Déjà un podagre ? La musique va-t-elle donc si vite de l'avant ? Hugo, Vigny, Lamartine, Dumas, poètes, dramaturges, tous sont en plein succès ; les musiciens seraient-ils seuls à ne point savoir fixer cette gloire dont tout artiste a le droit de jouir, ne fût-ce qu'au cours de quelques saisons ? Il lève la tête et aperçoit Marie Recio qui le regarde, sans doute avec un peu d'ironie ; revenant alors au réel, il orchestre pour elle une de ses plus belles mélodies, *l'Absence*,

qui sera désormais son petit triomphe personnel, qu'elle chantera partout, toujours, plume ravissante que s'arrache par mégarde le faucon à l'attache.

Brunswick. Enthousiasme, couronnes.

Hambourg. Exécution excellente, auditoire nombreux, intelligent, chaleureux, un des meilleurs concerts de Berlioz en Allemagne et qui lui valut ce piquant compliment du chef d'orchestre Krebs : « Mon cher maître, dans quelques années votre musique fera le tour de l'Allemagne ; elle y deviendra populaire et ce sera un grand malheur. Quelles imitations elle amènera ! Quel style ! Quelles folies ! Il vaudrait mieux pour l'art que vous ne fussiez jamais né. »

Enfin, Berlin, la ville des grandes richesses musicales, où l'orchestre compte vingt-huit violons, des instruments à vent doublés, un chœur de soixante voix, porté à cent vingt les jours de gala, une Académie de chant, des solistes comme Mme Schrœder-Devrient et Mlle Marx, le baryton Pischek, la basse Bœticher, le maître de ballet Taglioni, et enfin, comme chef d'orchestre, le plus illustre de tous les musiciens allemands : Meyerbeer. Or cet habile, ce souple Meyerbeer était un admirateur de Berlioz (qui lui avait consacré de nombreux articles) ; il était même un pilleur de Berlioz à qui il avait emprunté déjà ses procédés d'instrumentation, certains de ses effets d'orchestre, sans que l'auteur de la *Fantastique* s'en fût aperçu. Tout au contraire, Berlioz le tenait alors pour le premier des musiciens dramatiques. Il le vit diriger *Armide*, puis les *Huguenots*, « cette merveille de contrepoint dramatisé », cette œuvre que toute l'Europe connaissait alors par cœur et dont chaque détail d'interprétation donnait lieu à des commentaires infinis, comme ce sera le cas, cinquante ans plus tard, pour *l'Anneau du Nibelung* ou *Tristan*.

Le prince royal invita Berlioz chez lui et lui prépara une surprise. Ayant commandé secrètement un orchestre de trois cent vingt musiciens militaires, il les dissimula derrière un rideau dans l'une des grandes salles du palais et cette énorme masse d'instruments à vent fit éclater tout à coup l'ouverture des *Francs-Juges*. « Le solo des instruments de cuivre, dans l'introduction, fut surtout foudroyant, exécuté par quinze grands trombones-basses, dix-huit ou vingt trombones-ténors

et altos, douze bass-tubas et une fourmilière de trompettes. » Présenté à la princesse de Prusse, Berlioz crut voir une douce héroïne de Shakespeare.

Le jour du premier concert, tout marcha à souhait. Le public couvrit compositeurs et instrumentistes de cris et de vivats. « Quant à moi, raconte Berlioz, j'avais le battant d'une cloche dans la poitrine, une roue de moulin dans la tête, mes genoux s'entrechoquaient, j'enfonçais les ongles dans le bois de mon pupitre, et si, à la dernière minute, je ne m'étais efforcé de rire et de parler très haut et très vite avec Ries, je suis bien sûr que, pour la première fois de ma vie, j'aurais, comme disent les soldats, *tourné de l'œil* d'une façon ridicule. » Au second concert, la princesse de Prusse questionna l'auteur sur la technique instrumentale de son *Scherzo* et le roi demanda à l'auteur une copie de la *Fête chez les Capulet*. Comme on était loin, ici, de l'indifférence de la Cour de France pour tout ce qui est musique !

Hanovre, Darmstadt. Encore des grands-ducs, des princes, des chefs d'orchestre, des bâtons de mesure échangés, qui, espérons-le, « prendront racine et deviendront des arbres qui me donneront de l'ombre quelque jour », note Berlioz avant d'entamer le chemin du retour. Car le voici au terme de ce pèlerinage long de cinq mois. Comme les hommes de l'ancienne Grèce, il vient de consulter l'oracle de Delphes. A-t-il compris le sens de sa réponse ? Faut-il croire ce qu'elle paraît contenir de favorable à ses vœux ? N'y a-t-il pas d'oracles trompeurs ?

« L'avenir seul en décidera. Quoi qu'il en soit, je dois rentrer en France et adresser enfin mes adieux à l'Allemagne, cette seconde mère de tous les fils de l'harmonie. Mais où trouver des expressions égales à ma gratitude, à mon admiration, à mes regrets ? Quel hymne pourrais-je chanter qui fût digne de sa grandeur et de sa gloire ? Je ne sais donc, en la quittant, que m'incliner avec respect et lui dire d'une voix émue : *Vale, Germania, alma parens.* »

LE MAL DE L'ISOLEMENT.

Et Marie Recio ?

Elle était toujours là, hélas ! ombre fidèle, trop fidèle, accrochée aux succès de son amant et parfaitement résolue

à les partager avec lui. Tout au début de leur voyage, il avait écrit à un ami : « Plaignez-moi ! Marie a voulu chanter à Mannheim, et à Suttgart, et à Hechingen... Les deux premières fois, cela a paru supportable ; mais la dernière !... Et l'idée seule d'une autre cantatrice la révolte. » Que faire ? D'amour, il n'est question qu'aux heures d'alcôve, mais la journée est longue, et comment occuper l'inaction de la jeune femme ? Comment justifier sa présence devant des princes, des rois, des cantatrices illustres, qui laissent tomber sur cette belle fille sans talent un regard froid ou dédaigneux ? A Francfort déjà, il avait essayé de la « semer », était parti en tapinois pour Weimar, après lui avoir fait remettre par l'hôtelier une lettre et l'argent du retour. Mais il ne fallut que vingt-quatre heures à la jolie questionneuse pour rattraper son fuyard. Et alors elle ne le quitte plus des yeux. Si elle consent à ne point l'accompagner officiellement, lorsqu'il est invité dans quelque cour princière, à quelque dîner donné en son honneur, du moins la retrouve-t-il toujours occupant sa place au théâtre ou à l'hôtel. Berlioz est bien sûr désormais d'être son prisonnier. Et un prisonnier étroitement surveillé, car, à peine rentré à Paris, Marie fait appel à sa mère, et la dame Martin Sotera de Villas est aussi résolue que sa fille à ne pas laisser échapper ce faux gendre dont les appointements de sous-bibliothécaire, les honoraires de journaliste et les recettes possibles de concerts devront fournir à l'entretien de deux ménages, le ménage d'amour... et l'autre, le légitime, celui de la rue de Londres.

Berlioz avait envoyé près de mille francs à sa femme pendant le voyage d'Allemagne et il lui avait abandonné de plus ses mensualités du Conservatoire. Il retourna aussitôt chez lui et embrassa son fils, déjà interne dans une pension et qui ne rentrait à la maison que le dimanche. Des relations nouvelles s'établirent entre époux, une sorte d'amitié fraternelle qui reposait Hector des exigences de la maîtresse, quoique Harriett continuât de gémir, de s'enivrer, et que son agitation et ses jalousies passassent toute croyance. Mais du moins avait-elle renoncé à certaines preuves de tendresse que le malheureux artiste redoutait plus encore que les scènes de violence. Il avait bien assez pour cela de sa Marie...

Combien de regrets pour le temps encore proche où,

« avec une avidité farouche, il arrachait les fleurs que sa main pouvait atteindre le long de l'étroit sentier » !

Et de nouveau les mornes, les stupides besognes, tout ce côté *métier* qui a pesé sur Berlioz si lourdement : les feuilletons, les articles, les concerts, cette lutte perpétuelle contre l'oubli, contre la pauvreté, ce triste jeu de bluff qui se joue chaque jour entre le tâcheron et l'artiste. Il faut exploiter les succès du voyage d'Allemagne, écrire un livre de souvenirs, amuser la galerie, faire rire de soi et des autres, avoir l'air de croire au talent de certains confrères, parler de MM. X. Y. Z., avec les mêmes mots dont on se sert pour Weber et Beethoven, avec le même sérieux, dans la même langue... (A Paris, on n'est point libre d'écrire avec l'indépendance d'un Schumann à Leipzig ; il s'agit de ne froisser personne, de ménager des influences, de ne point donner d'embarras au directeur.) Parfois, il reste trois jours avant de trouver les premières lignes de l'article à faire, tantôt accoudé à sa table et tenant sa tête à deux mains, tantôt marchant à grands pas dans sa chambre, se mettant à la fenêtre, regardant les jardins environnants, les hauteurs de Montmartre, le soleil couchant, pour revenir ensuite à sa maudite feuille de papier blanc.

Saisons sèches, années difficiles, coupées çà et là par quelque œuvre nouvelle, mais accompagnées toujours en sourdine (et quelquefois sans sourdine) par les scènes conjugales. Il faut en finir, sous peine de sombrer dans la folie. La rupture entre époux, jusqu'ici à demi consommée seulement, est désormais résolue et Berlioz déménage aussitôt de la rue de Londres pour camper provisoirement chez Marie, rue de Provence. Puis il fuit, seul, à Nice, son pays d'élection, où il se sent toujours mystérieusement attiré.

Il revoit Villefranche, Beaulieu, Cimiez, le Phare, les lieux de sa résurrection, treize ans plus tôt, après le crépuscule et le suicide de la Corniche.

Il explore les rochers de la côte, qu'il aime d'une étrange affection comme on aime un vague péril inconnu ; il nage dans la mer et va se loger dans une vieille tour accolée au rocher des Porchettes. La neurasthénie le guette, cette angoisse qui, tout à coup, ouvre le vide sous nos pas et supprime l'avenir. « Cruelle maladie (morale, nerveuse, ima-

ginaire, tout ce qu'on voudra) que j'appellerai le *mal de l'isolement* et qui me tuera quelque jour... »

Nous avons observé déjà ce même état de prescience, d'incubation créatrice, de désespérance vague et d'activité subconsciente chez plusieurs autres de ces grands nerveux que sont les artistes : chez Beethoven, à Heiligenstadt, rédigeant son testament juste avant d'écrire l'*Héroïque* ; chez Liszt, lorsqu'il rompit avec sa vie de virtuose pour se consacrer à la composition ; chez Wagner, au cours d'une existence dix fois menée jusqu'à la veille du suicide et dix fois sauvée par miracle ; chez Berlioz lui-même, luttant contre une obsession amoureuse, contre le désespoir, avant de se jeter dans une œuvre nouvelle. Or, un tel mouvement se produisait une fois de plus en Berlioz : il commençait à noter sa *Damnation de Faust*.

FAUST EN VOYAGE.

Pour le XIXe siècle, Faust le magicien, l'artiste, l'amant, le grand aventurier de l'esprit, a été un sujet d'émerveillement. Il s'est senti comme incarné en ce dieu-homme, rival du vieux Satan dans la domination du monde. Tout ce que le scepticisme du XVIIIe siècle avait raillé et jugeait supprimé : le mystère, la foi, l'inconscient, l'improuvable, même Dieu, — cet inconnu, — le docteur Faust le rappelait à la vie. Cet étrange incroyant ne sut donner la mesure de son incroyance qu'en pariant contre lui-même. Et l'enjeu de ce pari, ce n'est pas la toute-puissance qu'il exige en échange de son âme, c'est le pardon final et la délivrance.

Le moyen âge déjà avait inventé le type de ce surhomme redoutable, maudit par l'Église et qui apparaît, indistinct, au fond des laboratoires et des couvents, découvreur des secrets de la nature, fabricant d'or, astrologue, chiromancien, vendant la jeunesse et l'amour contre le salut éternel. Le personnage avait du reste existé en chair et en os, vers la fin du XVe siècle et au début du XVIe. Tantôt il errait de Würzburg à Erfurt, de Leipzig à Heidelberg ou sur les bords du Rhin ; tantôt il chevauchait un tonneau, ou tirait à Bamberg l'horoscope du prince-évêque, disputant avec les étudiants et les moines, ou promettant au roi François Ier

de lui ramener par les airs ses fils, retenus prisonniers à Madrid. Charlatan et coureur de filles, théologien et helléniste, ce docteur de la taverne devint vite légendaire et matière à poésie.

Beethoven rêva longtemps de recréer musicalement ce libre héros, et s'il ne l'a pas fait, c'est peut-être parce qu'il ne reçut jamais de Gœthe la moindre marque d'intérêt et n'osa s'aventurer sans guide sur l'abîme. Schumann aussi l'a tenté, mais son œuvre, pleine de beautés, est restée fragmentaire, sans unité réelle ; c'est une suite de tableaux un peu allégoriques où le peintre n'a pas retrouvé la fantaisie merveilleuse et intime qui le conduit lorsqu'il est affranchi des contraintes d'un texte puissant. Wagner a écrit à Paris, en 1840, une *Ouverture pour Faust*, qu'il remania quinze ans plus tard et à laquelle il attachait de l'importance en raison surtout de son admiration pour Gœthe (et sans doute le personnage d'Erda de ses Nibelungen, l'esprit de la terre, lui fut-il inspiré par l'Erdgeist du *Premier Faust*, que le magicien évoque comme Wotan évoquera la mère des Nornes pour connaître le destin des hommes et des dieux). Liszt a composé une *Faust-Symphonie* qui compte parmi ses œuvres les plus éclatantes, où les personnages de Marguerite et de Méphisto surtout sont traités avec le lyrisme féminin de ce grand amoureux. Gounod écrira plus tard un opéra qui restera assurément la plus populaire de toutes ces paraphrases du poème de Gœthe. Mais aucun musicien, pourtant, ne l'a approché de plus près que Berlioz, ne l'a plus profondément vécu, compris. En 1829 déjà, lorsqu'il écrivait ses *Huit scènes de Faust*, « ce monde des symboles, des idées et des brouillards », selon les mots mêmes de Gœthe, Berlioz le ressentait déjà comme sien. Aujourd'hui, bien plus vivement encore.

C'est là ce qu'il appelle ses trois quarts d'allemand. C'est sa poétique la plus naturelle, la plus instinctive, celle qui imprègne sa *Fantastique* et *Harold*, *Roméo* et *la Damnation*.

Tout en esquissant ses premières idées, Berlioz prépare un nouveau départ. Il est repris d'une fringale de voyages et il tente d'organiser en hâte de futurs concerts en Autriche,

en Hongrie, en Bohême. Paris l'ennuie et le dévore ; il s'y use en de petites besognes exténuantes. Aussi, lorsqu'il peut reprendre son vol, vers la fin d'octobre (1845), avec l'inévitable Marie Recio, a-t-il le sentiment d'une délivrance. Et cette humeur joyeuse se maintient jusqu'à Vienne, malgré la longueur d'un trajet qu'il faut accomplir par eau ou sur des chemins de fer encore tout à fait primitifs.

— Oh ! M. Berlioz, que vous est-il donc arrivé ? s'écrie le douanier autrichien à sa descente du bateau ; depuis huit jours nous vous attendions, et nous étions fort inquiets de ne pas vous voir.

Cela ne donne-t-il pas la mesure de la passion qu'ont les Viennois pour la musique ? Est-ce qu'à Paris un modeste fonctionnaire... ? Allons, voilà qui est d'un heureux augure. Et la série des concerts commence aussitôt dans ces salles illustres : le théâtre du Kärntner Thor, la salle du Manège impérial, le théâtre An der Wien, où chante Jenny Lind, la grande salle des Redoutes où Beethoven, trente ans auparavant, « faisait entendre ses chefs-d'œuvre adorés maintenant de toute l'Europe et accueillis alors des Viennois avec le plus mortel dédain ». Enthousiasme de Berlioz, respect, dévotion. L'Empereur lui-même assiste à l'un de ses concerts et lui fait dire ensuite qu'il s'est bien *amusé*... Mais le personnage qu'il voudrait voir surtout est le prince de Metternich, ce patron de la politique européenne, le manieur le plus habile de la grande sèche aux yeux louches et au cœur dur. Or, pour cela, il s'agit de mobiliser un officier lié avec un conseiller, qui parlerait à un membre de la Chancellerie de la Cour assez puissant pour l'introduire auprès d'un secrétaire d'ambassade, qui obtiendrait de l'ambassadeur qu'il voulût bien parler à un ministre afin qu'il présentât Berlioz. Coupant net à ce circuit et bravant l'étiquette, le musicien s'achemine vers le palais du prince, s'explique avec un officier de garde, présente sa carte, est reçu de la façon la plus affable.

— Ah ! c'est donc vous, monsieur, qui composez de la musique pour cinq cents musiciens ?

Et l'impertinent de répondre :

— Pas toujours, monseigneur ; j'en fais quelquefois pour quatre cent cinquante.

Mais on sait de longue date que Berlioz ne reste pas sou-

vent court. A Budapest, succès « ébouriffant », grâce à l'adjonction au programme de la *Marche hongroise* (Rakoczy-marche). Un amateur viennois lui avait donné le conseil d'orchestrer ce thème national hongrois, et, la veille de son départ pour Pesth, Berlioz l'écrivit dans la nuit. Est-ce scrupuleusement vrai ? Peut-être. En tout cas, le conseil était bon. Écrit de verve, et pressentant le retentissement qu'un tel morceau aurait sur le public hongrois, si sensible, si ardemment national, il le plaça à la fin du concert. Bien lui en prit. Car après une sonnerie de trompettes annonçant le thème exécuté *piano* par les flûtes et les clarinettes, l'auditoire fut aussitôt comme parcouru d'un frissonnement d'attente. Mais quand, sur un long *crescendo*, des fragments fugués du thème reparurent, entrecoupés des notes sourdes de la grosse caisse simulant des coups de canon lointains, la salle se mit à fermenter ; et au moment où l'orchestre déchaîné dans une mêlée furieuse lança son *fortissimo* si longtemps contenu, des cris, des trépignements ébranlèrent la salle du haut en bas : « la fureur concentrée de toutes ces âmes bouillonnantes fit explosion avec des accents qui me donnèrent le frisson de la terreur ; il me sembla sentir mes cheveux se hérisser et, à partir de cette fatale mesure, je dus dire adieu à la péroraison de mon morceau, la tempête de l'orchestre étant incapable de lutter contre l'éruption de ce volcan dont rien ne pouvait arrêter les violences ». Il fallut le bisser aussitôt, le trisser même. Puis on se précipita de partout pour embrasser l'auteur, l'étouffer.

Justement exalté par ces semaines de combat, de fatigue, de tension nerveuse, Berlioz travaille à sa *Damnation*. Il y incorpore sa *Marche hongroise* et « prend pour cela la liberté de placer son héros en Hongrie tout au début de l'action ». Est-ce trahison, irrespect, faute grave ? Et pourquoi pas, simplement, un de ces points de contact entre l'absurde et le grandiose d'où jaillit l'étincelle mystérieuse ? L'inspiration musicale sillonne de toutes parts les nuits de ce voyage.

A Pesth, il note un soir, à la lueur d'une boutique, le refrain en chœur de la *Ronde des paysans*. A Vienne déjà, il avait écrit l'air de Méphisto : « Voici des roses », et le ballet des Sylphes. A Breslau, écoutant de son lit le chœur d'un monôme d'étudiants, il fit la chanson latine : *Jam nox*

stellata velamina pandit. Dans une auberge de Passau, sur les frontières de la Bavière, il écrit l'exquise introduction : « Le vieil hiver a fait place au printemps ». A Prague, il se lève au milieu de la nuit pour noter le chœur des anges de l'apothéose de Marguerite :

Remonte au ciel, âme naïve
Que l'amour égara.

L'Europe centrale est ainsi toute jalonnée des fragments de son œuvre nouvelle, à laquelle il travaille avec fureur. Mais, quoique la noblesse de Prague tout entière applaudisse ses concerts, que les dames « n'y épargnent pas leurs mains aristocratiques » et qu'il reçoive de Vienne l'offre flatteuse d'un engagement comme directeur de la Chapelle impériale, Berlioz découvre avec stupeur qu'à ces hommages indiscutables, il préfère l'insensible et méchant Paris. « Paris, c'est-à-dire vous autres, mes amis, les hommes intelligents qui s'y trouvent, le tourbillon d'idées dans lequel on se meut... A la seule pensée d'en être exclu, j'ai senti littéralement le cœur me manquer... » Malgré les déceptions qu'il y a subies, qu'il faudra encore subir peut-être, en dépit des réels triomphes qu'il remporte à Prague, malgré même l'arrivée de Liszt qui voudrait l'y retenir, il est travaillé par sa vieille malaria parisienne. Marie Recio aussi, du reste, voudrait rentrer, irritée par des succès qu'elle ne partage point, irritée de n'être pas la femme légitime (et se faisant passer pour telle le plus souvent possible). Toujours mécontente et autoritaire, elle rêve à présent de remonter sur la scène, de se refaire engager à l'Opéra-Comique ; elle presse son amant de prendre la route du retour. Et, subitement, ils s'y décident.

Sixième et dernier concert. Dernier banquet. Liszt est chargé d'y prendre la parole au nom des autorités, des artistes, des journalistes. Et il le fait avec tant de chaleur persuasive, une éloquence si entraînante, qu'il fallut bien soutenir la verve de l'orateur et l'enthousiasme des convives par des flots de vin de Champagne. A deux heures du matin, Berlioz et le secrétaire du pianiste sont encore dans les rues de Prague, occupés à persuader Liszt d'attendre le lever du soleil pour se battre, car « il le voulait absolument, au pistolet, à deux pas, avec un Bohême qui avait *mieux bu* que lui ».

Mais le dieu des ivrognes a pour le dieu des pianistes une tendresse particulière. A onze heures et demie, Liszt dormait toujours. On l'éveille ; il monte en voiture, arrive à la salle de concert, reçoit en entrant une triple bordée d'applaudissements et joue comme de sa vie il n'avait encore joué.

« PREMIÈRE » DE LA « DAMNATION ». DE SAINT-PÉTERSBOURG A LONDRES.

Pendant ces quatre mois de voyage, Berlioz avait envoyé aux amis et aux journaux de nouveaux « bulletins de la Grande Armée ». Revenu à Paris, il s'agit de justifier toute cette réclame mieux que le grand Empereur ne justifia la sienne après son retour de Russie. Or, ce Paris moqueur et sceptique n'a guère changé pendant l'absence de Berlioz. C'est « une succession de mauvaises pièces, saupoudrées de mauvaises mélodies, accompagnées de mauvais orchestres, chantées par de mauvais chanteurs, écoutées par un mauvais public qui, heureusement, ne les écoute pas et les oublie au plus vite ». Et quant à faire fête au revenant, personne n'y songe, au contraire : ses succès haut proclamés n'ont fait qu'agacer les confrères. Il se met donc tout entier à son *Faust*. Il travaille partout, en dînant, en marchant, en courant au concert.

Et plus on approche de l'automne, où se doit donner son drame à l'Opéra-Comique, plus il s'enfièvre et s'agite, plus il écrit de lettres pour préparer le terrain, plus sa foi grandit en un succès que les répétitions lui laissent prévoir « alarmant ». Enfin, après une dernière poignée d'échos-réclames jetée dans les journaux par le chœur des amis, cette *première* a lieu, le 6 décembre 1846, jour de neige, de froid, de rues boueuses, jour où le Parisien, ayant mis son nez à la fenêtre, décide de demeurer en pantoufles au coin de son feu... En montant au pupitre, Berlioz peut voir dans une loge LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Montpensier, quelques visages amis au premier rang du parterre (Janin, Théophile Gautier, d'Ortigue, Alexandre Dumas), puis les critiques, les confrères ricanants, et derrière la petite troupe clairsemée des curieux, le vide absolu, profond, inhumain, de la salle Favart.

Devant cette catastrophe, le ténor Roger refuse de chanter

l'*Invocation à la Nature* ; l'orchestre murmure, et Berlioz lève sa baguette pour attaquer une partie d'avance perdue et dans laquelle il a engagé tout ce qu'il a jalousement conservé de ses fonds allemands. C'était la ruine. Et pas seulement la ruine financière, — on s'en remet, — mais la ruine morale. Voici un homme brisé. Une âme vaincue.

Nous n'avons plus maintenant qu'à la regarder lentement s'éteindre. Sans doute Berlioz composera-t-il encore, et même plusieurs de ses œuvres les plus belles, les plus dépouillées. Et il écrira toujours, il n'amollira point sa plume, n'atténuera jamais les éclats de son style de grand et magnifique écrivain tout juste un peu trop sensible aux instruments à percussion de son vocabulaire. Mais le long rêve commencé dans la diligence de Grenoble en 1826, se termine ici, devant ces quelques Parisiens venus pour s'égayer aux dépens d'un excentrique, et qui ne se doutent pas qu'ils entendent l'un des deux ou trois chefs-d'œuvre français du siècle.

Ah ! partir au plus vite, au plus loin ! Tout de suite, il se met en campagne. Il écrit. Il réussit. La Russie l'invite. Et comme il ne manque pas d'en informer ses amis, déjà *le Charivari* annonce que M. Emberlificoz va devenir sous peu M. Berliozkoff... Il emprunte la pelisse de Balzac et se met en route en plein hiver, seul, avec quelques avances d'argent spontanément offertes au fuyard par Bertin des *Débats*, le libraire Hetzel et Sax, l'inventeur du saxophone, presque aussi pauvre que lui. C'est la délivrance une nouvelle fois.

Quinze jours de route, via Berlin. A Tilsitt, le maître de poste, qui a déjà vu passer Balzac et se pique de littérature et de musique, entendant Berlioz décliner son nom : « Ah ! rien que ça ! » fait-il en se mettant au garde à vous. (Quelques mois plus tard, cette anecdote qui prouvait la célébrité de son fils, faisait rire inextinguiblement le vieux docteur Berlioz. « A Tilsitt, dis-tu ? — Oui, sur le bord du Niémen, à l'extrême frontière de la Prusse », et les rires de recommencer. Ce pauvre Hector n'était illustre qu'aux frontières, chez les maîtres de poste et les douaniers !)

Pourtant la Russie allait être pour Berlioz un dérivatif puissant aux déboires parisiens. Après quatre jours d'une course glacée sur la neige durcie, dans un traîneau qui lui décrochait le cerveau, il arrive à Saint-Pétersbourg. Et

le jour même, la belle et dure vie commence, qui consiste à recruter les solistes, les chœurs, à former les orchestres, à choisir les salles. Puis ce sont les répétitions, cette « cuisine » exténuante, mais passionnante, lorsque les musiciens sont disciplinés comme des soldats à l'exercice. Enfin, le premier concert a lieu, dans la grande salle de la Noblesse, devant la Tsarine et la Cour en tenue d'apparat. *Carnaval romain*, scherzo de la *Reine Mab*, les deux premiers actes de *Faust*, et l'apothéose de la *Symphonie funèbre et triomphale*. Rappels, enthousiasme, cris « à donner le vertige ». Sa Majesté fait appeler le compositeur haletant et le complimente, lui parle du roi de Prusse, son frère, grand ami de la musique ; et lorsqu'ensuite Berlioz s'enquiert du résultat de l'*expérience*, il apprend que la recette est de 18 000 francs ! 6 000 francs de frais, restent 12 000 francs de bénéfice net. Sauvé ! Se tournant alors vers le sud-ouest : « Ah ! chers Parisiens ! murmure-t-il, chers blagueurs, chers augures, chers donneurs de médailles ! » 12 000 francs encore après le second concert, plus une bague en diamants offerte par l'Impératrice et une épingle par la duchesse de Leuchtenberg. Et avant de faire jouer *Roméo et Juliette*, il pousse une pointe jusqu'à Moscou pour y cueillir cette « fleur des neiges », une nouvelle recette de 15 000 francs. Et pourtant : « nouvel accès d'isolement », écrit-il à Liszt, tristesse mortelle. « C'est l'exécution de *Roméo* qui l'a fait naître. Au milieu de l'adagio, j'ai senti mon cœur se serrer : c'est fini, me voilà pris pour Dieu sait combien de temps. »

Or, cet accès n'éclatait point sans une raison infiniment plus directe que son prétexte musical : Berlioz était tombé amoureux. Il s'était laissé prendre par un amour « véritable autant que grotesque » (comme il le confie à M. Tajan-Rogé, violoncelliste français attaché au théâtre de Pétersbourg) pour une choriste, une jeune fille (pas trop jeune) qui lui disait : « Je vous écriverai » et se promenait à son bras dans les quartiers excentriques de la capitale et jusque dans les champs, en hiver, de neuf à onze heures du soir. « Trombe de passion. » Il lui broyait le bras contre sa poitrine, chantait la phrase de l'adagio et pleurait lorsqu'elle lui disait, comme la Marguerite de *Faust* : « Mon Dieu, je ne comprends pas ce que vous pouvez trouver en moi... je ne suis qu'une pauvre fille bien au-dessous de vous... il n'est pas possible que vous

m'aimiez ainsi. » Il n'en pensa pas moins « crever de désespoir » lorsque, quittant Pétersbourg en poste, il passa devant le Grand Théâtre où s'était noué et dénoué cet amour *innocent* de quelques semaines et il fit, dans l'obscurité, des signes d'adieu à celle qui, peut-être, ne le vit même pas partir. « Une pauvre petite choriste, qui s'abîmait les doigts à faire des corsets chez sa sœur qui en tient une fabrique... »

Et le voici rentré à Paris, la poche droite bien garnie, la gauche gonflée de notes en souffrance. Il faut les payer, pourvoir aux frais de ses deux ménages, de l'éducation de son fils, du médecin et des médicaments d'Harriett devenue presque impotente, poussive, guettée par la paralysie. Donc, se débrouiller à nouveau. Et comme il est mal avec l'Opéra (qu'il fustige sans trève dans ses articles), médiocrement avec l'Opéra-Comique (peu empressé d'accueillir cet abonné aux « tapes »), il se rabat sur les concerts, les tournées, et se laisse éblouir par un certain Jullien, ancien directeur des concerts-promenades et depuis peu directeur du théâtre de Drury Lane à Londres. Or, ce Jullien, « en sa qualité incontestable et incontestée de fou », — dira Berlioz plus tard, — signe avec lui un mirifique traité lui assurant la direction de l'orchestre de Drury Lane aux appointements de 400 livres par trimestre (10 000 francs), plus 400 livres encore pour un mois de concerts, tous frais payés, et enfin 800 livres de supplément pour écrire un opéra en trois actes. C'était beaucoup trop beau. Mais Jullien, vieil habitué des faillites et du bluff (il se faisait apporter ses gants sur un plateau par un domestique indien lorsqu'il montait au pupitre de ses concerts-promenades), Jullien n'engageait guère qu'une signature de haute fantaisie. Quant à Berlioz, le voilà enchanté ; et avant de « renoncer à la belle France pour la perfide Albion », il part avec le petit Louis faire visite à son père, à La Côte Saint-André.

Père et fils ne s'étaient pas revus depuis quinze ans, c'est-à-dire depuis les jours lointains où le docteur voulait marier son prix de Rome avec une héritière du département. Leur revoir fut mélancolique sans doute, comme il ne pouvait manquer de l'être entre ce vieillard près de sa fin, cet artiste tenu vaguement à suspicion par sa famille et toujours en mal d'une gloire impossible à monnayer, et l'adolescent

inconnu de tous, fils d'une actrice anglaise dont ils ne parlaient qu'avec gêne. Hector se promena dans la campagne, revit ses sœurs, la tendre Adèle et la littéraire Nanci, modèle des vertus bourgeoises. Il revécut ces jours de l'enfance qui sont au cœur de l'homme sa plus sûre poésie. Mais il n'en a rien dit, rien écrit à personne. Il se faisait en lui du silence lorsqu'il se retrouvait dans ces lieux aimés et redoutés, où il avait senti ses premières forces.

Berlioz, désormais, ne se racontera plus, du moins avec la même fougue, la même sincérité. Il a cessé de le vouloir, peut-être aussi de le pouvoir. Le souffle romantique de 1830 s'affaiblit en lui, comme il cesse aussi d'agiter la jeunesse française. L'époque devient prosaïque après ces longues années de paix et de prospérité. « L'art, en France, est mort; il se putréfie », écrit Berlioz à Ferrand. « Plus je vois l'étranger, moins j'aime ma patrie. Pardon du blasphème. » C'était le contraire de ce qu'il disait en revenant de Rome, en 1832. Mais quinze ans de luttes et de déceptions avaient balayé ses illusions.

« Ne voir partout qu'imbécillité, indifférence, ingratitude ou terreur... voilà mon lot à Paris. Encore si mes amis étaient heureux. Mais, loin de là, vous êtes presque tous des esclaves... La France, donc, est effacée de ma carte musicale et j'ai pris mon parti d'en détourner le plus possible mes yeux et ma pensée. »

DÉPART ET RETOUR D'UN VIEIL ENFANT PRODIGUE.

Londres fut pour Berlioz une désillusion. La saison de Drury Lane s'était ouverte avec *Lucie de Lammermoor* (Donizetti), *la Demoiselle d'honneur* (Balfe) et *Linda di Chamouni* (Donizetti), sous la direction du compositeur français. Bien que le public fût venu d'abord assez nombreux, la dépense se trouva être à chaque spectacle inférieure à la recette et Berlioz put craindre promptement de n'être point réglé. Ce n'eût été là que demi-mal. Mais ce bizarre Jullien, en qui il avait mis si légèrement sa confiance, après avoir réduit d'un tiers les appointements de son personnel, emmena bientôt la fleur de ses instrumentistes dans une tournée de province, laissant à Berlioz un orchestre découronné. En

outre, ces messieurs montraient plus de désinvolture encore que leurs collègues de Paris. Pas une seule fois ils ne parurent au complet pour les répétitions : un jour se présentaient deux cors, le lendemain trois, le surlendemain point du tout. Et quant au comité artistique : « Si vous saviez dans quelle crétinerie je suis tombé ici », écrit-il à un ami de Pétersbourg.

Bientôt, ce fut la déroute complète : Jullien disparut. Messieurs les cors avertissent Berlioz les premiers qu'ils ne viendront plus ; les choristes désertent ensuite, et quant aux appointements du chef, ils courent les champs. C'était en janvier de 1848. En février on apprit la révolution de Paris, les barricades et le chaos politique.

« Que le feu du ciel et celui de l'enfer se réunissent pour brûler cette damnée ville, écrit Berlioz. Quand donc serai-je arrivé à ne plus songer à ce qu'on y fricote !... J'espère qu'il n'y aura plus de subventions pour nos stupides théâtres lyriques ; j'espère que les directeurs de ces lieux s'en iront comme ils sont venus, et au plus vite ; j'espère qu'il n'y aura plus de censure pour les morceaux de chant ; j'espère enfin que nous serons libres d'êtres libres... Que deviennent tous nos précieux ennemis (*precious villains*) comme dit Shakespeare ? »

Et à d'Ortigue : « J'avais depuis longtemps fait mon deuil de la France ; la dernière révolution rend ma détermination plus ferme et plus indispensable. J'avais à lutter, sous l'ancien gouvernement, contre des haines semées par un feuilleton, contre l'ineptie de ceux qui gouvernent un théâtre, et l'indifférence du public ; j'aurais, de plus, la foule des grands compositeurs que la République vient de faire éclore, la musique populaire, philanthropique, nationale et économique. Les arts, en France, sont morts maintenant, et la musique en particulier commence déjà à se putréfier ; qu'on l'enterre vite ! Je sens, d'ici, les miasmes qu'elle exhale. Je sens, il est vrai, toujours un certain mouvement machinal qui me fait me tourner vers la France quand quelque heureux événement survient dans ma carrière ; mais c'est une vieille habitude dont je me déferai avec le temps, un véritable préjugé. La France, au point de vue musical, n'est qu'un pays de crétins et de gredins ; il faudrait être

diablement chauvin pour ne pas le reconnaître. Depuis sept ans je vis seulement de ce que mes ouvrages et mes concerts m'ont rapporté chez les étrangers. Sans l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie, et surtout la Russie, je serais mort de faim en France mille fois. »

Impossible de rentrer à Paris. Allait-il devenir impossible de rester à Londres, puisque les Londoniens eux-mêmes faisaient mine d'entrer dans le circuit révolutionnaire et que deux cent mille hommes se réunissaient en meeting pour défiler, paisiblement, entre deux haies de magnifiques *horse-guards* ? Au surplus, les canons, « ces puissants orateurs », étaient à la tribune ; ils n'eurent pas à prendre la parole. « Allons, bonnes gens, vous vous entendez à faire des émeutes comme les Italiens à écrire des symphonies ! » s'exclame Berlioz, rassuré.

Mais que devenir ? Pour passer le temps, il décide d'écrire ses Mémoires. A peine s'est-il mis à l'œuvre qui fait aussitôt affluer à son cœur toute son enfance, que la porte s'ouvre et entre Marie Recio... Belle, sans doute, désirable, mais dure, tranchante, chargée de reproches. Les créanciers d'Hector lui réclamant de l'argent, elle s'en était allée voir Harriett ; une scène avait eu lieu entre les deux femmes et Marie arrivait, victorieuse de l'autre, la légitime, dont une attaque de paralysie avait tordu la bouche. Pauvre Harriett ! Pauvre Berlioz ! « J'ai la certitude d'être de trop dans ce monde. Et une fois que je serai au bout de ce qui me reste, il n'y aura plus pour moi qu'à m'asseoir au coin d'une borne et à y mourir de faim comme un chien perdu, ou à me faire sauter la cervelle. » La bague en diamants de la tsarine et l'épingle de la duchesse de Leuchtenberg étant déjà vendues, il fallut signer de nouvelles traites. Et la vie continue. Et aussi les articles, la littérature, les « drôleries », la politique, la France. Car, quoi qu'il dise, l'idée de la France le tourmente. Il l'aime comme on aime tout ce qui se refuse, nous échappe ; et maintenant qu'elle saigne, ne lui appartient-il pas davantage ?

« Je repars donc pour le malheureux pays qu'on appelle encore la France, et qui est le mien après tout. Je vais voir de quelle façon un artiste peut y vivre, ou combien de temps il lui faut pour y mourir au milieu des ruines sur lesquelles la fleur de l'art est écrasée et ensevelie. *Farewell England.* »

Pendant le séjour de Berlioz à Londres, de tragiques événements s'étaient déroulés en France. La révolution de février 1848 avait renversé la monarchie de Louis-Philippe. Puis, après les mois de troubles que furent ceux du Gouvernement provisoire, éclatait l'insurrection de Juin...

Quand Berlioz revint à Paris, on achevait d'enterrer les morts de ces terribles journées. Berlioz courut au faubourg Saint-Antoine : « Quel spectacle ! Quels hideux débris ! » Les arbres déracinés, les maisons écroulées, les théâtres fermés, les artistes ruinés, les pianistes jouant des sonates sur la voie publique, des peintres balayant les rues, et le génie de la Liberté, sur la colonne de la Bastille, percé lui-même de balles. Beau symbole pour « ce temps de folies furieuses et de sanglantes orgies ! » « Oh ! malheureux ! Pauvres abandonnés artistes ! République de crocheteurs et de chiffonniers !... »

Quant à Harriett, presque infirme maintenant, un côté paralysé et la bouche de travers, que la mort ne vient-elle la prendre ! Mais la mort n'est pas pressée ; elle a d'autres projets : le 28 juillet, quinze jours après le retour d'Hector, elle alla cueillir l'âme du docteur Berlioz à La Côte Saint-André. Nanci Pal et Adèle Suat écrivirent l'une et l'autre à leur frère, chacune selon son style, chacune selon son cœur.

Hector partit pour La Côte. Il revit ses sœurs, la vieille maison de famille, le cabinet de travail où son père lui avait appris à aimer Virgile et la flûte. Il rouvrit le Plutarque du docteur, toucha ses plumes, sa canne, sa montre, humbles objets dont chacun est, en de tels moments, d'un prix inestimable. Dont chacun a son histoire, plus vivante, souvent, que celle des vivants. Grands instants d'une âme lasse et presque à fond usée. Retour de l'enfant prodigue au logis vénérable qui, seul, n'a pas détruit ses illusions. Berlioz veut « s'enivrer de souvenirs ». Étrange douceur de la douleur au travers de laquelle nous retrouvons tous un instant la foi, la pureté de l'enfance et « ce cœur qui ne sait rien oublier ». Mais le pèlerin ne s'attarde pas trop dans la maison en deuil. Ce qu'il veut à présent, c'est regagner d'autres émotions plus passionnées.

Il quitte La Côte, redescend à Grenoble et se dirige vers le village de Meylan, qu'habita jadis son grand-père. La maison vient d'être vendue et le nouveau propriétaire ne l'occupant pas, il entre, il pénètre dans le salon où se groupait

autrefois la famille et dont le papier, semé d'oiseaux fantastiques, n'a pas été changé... Il s'enfuit aussitôt, continue de monter plus haut, jusqu'à la villa de Mme Gautier.

Le voici à l'entrée de l'avenue, il reconnaît la tour ruinée qui domine les collines, il l'atteint. « Ici près, où verdoient ces jeunes hêtres, nous nous sommes assis, mon père et moi, et j'ai joué pour lui, sur la flûte, l'air de *la Musette de Nina*. Là, Estelle a dû venir... J'occupe peut-être dans l'atmosphère l'espace que sa forme charmante occupa... Je me retourne et mon regard saisit le tableau tout entier : la maison sacrée, le jardin, les arbres, et plus bas la vallée, l'Isère qui serpente, au loin les Alpes, la neige, les glaciers, tout ce qu'elle a vu, tout ce qu'elle admira, j'aspire cet air bleu qu'elle a respiré... Un cri, un cri qu'aucune langue humaine ne saurait traduire... je suis jeune, j'ai douze ans, la vie, la beauté, le premier amour, l'infini poème ! »

Peut-on croire à l'amour d'un enfant de douze ans et ajouter foi à son puissant réveil quelque trente-trois ans plus tard ? Eh bien, l'accent en est tel qu'on n'en doute pas un instant. Le tragique de Berlioz, c'est qu'il ne s'est jamais réveillé de son adolescence. Estelle, Juliette et Ophélie, il les a portées, — avec Beethoven et Faust, — dans ce cœur imaginaire qui ne parvenait à identifier ni tendresse ni clocher et croyait se créer l'un et l'autre dans les travaux de son esprit. Il n'a manqué peut-être à son cœur que la divine consécration de l'amour. Sa naïveté même, — mais sans elle cette âme ne serait point ce qu'elle est, — sa naïveté ne lui sert encore qu'à accuser une malchance où il n'eût dû trouver, comme Beethoven, que les éléments de sa propre grandeur.

Un accès d'isolement se déclare, le jette contre terre, sans qu'il songe un instant que la bien-aimée a dépassé maintenant la cinquantaine. Car c'est l'amour qu'il voudrait embrasser, c'est une réalité qu'il sait ne plus pouvoir atteindre, et dont Harriett, Camille, Marie, n'ont été que les paraphrases. Le thème découvert par l'enfant, l'homme n'a jamais pu le développer en entier, en écrire l'orchestration suivie. La grâce ne lui a pas été faite de pouvoir se donner ; il n'a pas su, comme son maître, élever l'homme au niveau de l'artiste.

S'étant enquis de cette mûre Estelle auprès de son beau-frère, il lui envoya ces lignes :

Grenoble, 6 septembre 1848.

« Madame,

« Il y a des admirations fidèles, obstinées, qui ne meurent qu'avec nous... J'avais douze ans quand je vis, à Meylan, Mlle Estelle pour la première fois. Vous n'avez pu méconnaître à quel point vous aviez bouleversé ce cœur d'enfant qui se brisait sous l'effort de sentiments disproportionnés, je crois même que vous avez eu la cruauté bien excusable d'en rire quelquefois. Hier, madame, après de longues et violentes agitations, après des pérégrinations lointaines dans toute l'Europe, après des travaux dont le retentissement est peut-être parvenu jusqu'à vous, j'ai entrepris un pèlerinage dès longtemps projeté. J'ai voulu tout revoir, et j'ai tout revu : la petite maison, le jardin, l'allée d'arbres, la haute colline, la vieille tour, le bois qui l'avoisine et l'éternel rocher, et le paysage sublime digne de vos regards qui le contemplèrent tant de fois. Rien n'est changé. Le temps a respecté le temple de mes souvenirs. *O quante lagrime!...* Adieu, madame, je retourne dans mon tourbillon ; vous ne me verrez probablement jamais, vous ignorerez qui je suis, et vous pardonnerez, je l'espère, l'étrange liberté que je prends aujourd'hui de vous écrire. Je vous pardonne aussi de rire des souvenirs de l'homme, comme vous avez ri de l'admiration de l'enfant. *Despised love.* »

Ce brouillon, il eut la faiblesse excusable de le garder pour nous. C'était le lien renoué avec son enfance montagnarde, d'où il a tiré sa plus forte mélodie. L'homme n'a de patrie que dans cette mémoire confuse où naquirent ses premiers sentiments, préfiguration de ce que sera l'avenir et refuge d'avance préparé par l'artiste pour le temps où, excédé de l'obligatoire, il se rejettera dans la contemplation. « Ce qui a de la valeur en nous, disait Élisabeth d'Autriche, nous l'apportons de nos antérieures existences spirituelles. »

Aussi Berlioz, fuyant son Eden vide pour retrouver la terre surpeuplée : « Je redevins mort », dit-il.

GUY DE POURTALÈS.

(A suivre.)

SÉCURITÉ
DE NOTRE AFRIQUE DU NORD

La convoitise excitée par notre Afrique du Nord, la menace qu'elle nous a value et l'accueil que ses populations ont réservé à M. Daladier, au cours d'un voyage triomphal, ont eu un retentissement universel.

Ces faits attirent, plus que jamais, l'attention de l'opinion, en France et à l'étranger, sur le problème de la sécurité française en Afrique dont la gravité était déjà reconnue lors de la création de « l'axe Berlin-Rome » et au début de la guerre espagnole. En cas de conflit, il s'agirait pour la France, comme au cours des guerres antérieures, de maintenir l'ordre et l'autorité française dans toute l'Afrique, de tirer de celle-ci le maximum de moyens et de ressources en vue des opérations dans la métropole, tout en assurant la défense des territoires au sud de la Méditerranée. Mais aujourd'hui, du fait d'une alliance effective de l'Italie avec l'Allemagne, la tâche semble plus ardue, même avec l'aide anglaise.

Il est intéressant de chercher les raisons que nous avons de croire quand même et dans tous les cas à la possibilité de maintenir la sécurité complète de notre Afrique en conservant la liberté d'utiliser une bonne partie de ses ressources pour le salut de la France. Ce sont les *idées rigoureusement personnelles* d'un officier général en congé qui seront développées ici, inspirées par une connaissance pratique de l'Afrique du Nord, de la Libye et des régions sahariennes ainsi que du caractère particulier des opérations de guerre dans ces pays.

LE MAINTIEN DE L'ORDRE ET DE L'AUTORITÉ FRANÇAISE

Il y aurait lieu d'abord de protéger nos pays d'Afrique contre toute rébellion provoquée par le nationalisme indigène qu'encourageraient nos ennemis ; puis, l'intégrité et la paix de nos territoires étant assurées, de transporter, sur le théâtre principal de la guerre, des troupes aussi nombreuses que possible.

Jusqu'à ces derniers temps, l'armée d'Afrique était avant tout destinée à venir se battre sur la frontière de l'Est. Il en a été ainsi en 1870 et encore en 1914, même pour les divisions stationnées au Maroc dont la conquête était cependant loin d'être terminée. Le Maroc, l'Algérie et la Tunisie furent tenus, au cours de la guerre, presque exclusivement par des unités de l'armée territoriale et par des unités indigènes. Il y eut bien, en certains endroits, quelques troubles ou tentatives de rébellion fomentés par l'étranger, mais ils furent de peu d'importance et aisément réprimés.

En serait-il de même aujourd'hui, ou bien nous faudrait-il maintenir sur place de plus importantes forces d'occupation et de police ?

Sans doute le nationalisme indigène est plus accentué et dispose d'une organisation plus sérieuse. D'autre part, la propagande menée par l'étranger est aujourd'hui plus insidieuse ; tous les procédés lui sont bons ; ses moyens d'action sont remarquablement perfectionnés et représentent une puissance redoutable.

Ils seraient mis en jeu avec intensité dans l'espoir que les sacrifices consentis seraient payés par de grands résultats. De ce double fait nouveau, développement du nationalisme arabe et de la propagande étrangère, résulte la nécessité d'assurer plus solidement que par le passé la protection contre les désordres intérieurs. Il y a en revanche un autre fait nouveau qui agit en sens inverse : c'est l'amélioration des communications et l'augmentation de capacité des moyens de transport qui permettraient de concentrer très vite des forces importantes, appelées même de points éloignés. Les transports par automobiles et par avions en particulier procureraient, par leur rapidité, le moyen de réprimer une

révolte à ses débuts, voire de prévenir. Heureusement, nous n'avons pas attendu qu'apparaisse autant qu'aujourd'hui l'intérêt majeur que présentent nos transports automobiles et aériens et les communications par voies ferrées, pour en doter richement notre Afrique du Nord : le souci de la développer économiquement et d'améliorer le bien-être des habitants y avait suffi. Ajoutons qu'en temps de guerre, il serait autrement facile qu'en temps de paix de maintenir l'ordre. En temps de paix, contrairement aux pratiques des États totalitaires, les autorités françaises interviennent avec beaucoup de ménagement, même contre des indigènes fauteurs de désordres, afin d'être plus sûres de les traiter toujours avec justice. En cas de guerre, la nécessité de maintenir l'ordre primerait tout ; la complicité avec l'ennemi serait une trahison et réprimée comme telle. L'ordre et l'autorité bénéficieraient alors largement du grand respect que les indigènes ont pour la force.

Enfin, d'année en année, des liens plus solides d'affection et d'intérêts attachent les pays de l'Afrique du Nord à la France et cette solidité serait sans doute accrue au cours d'une guerre dans laquelle, aux yeux des musulmans éclairés, se déciderait leur sort en même temps que celui de la France. Aussi bien semble-t-il injuste de penser et maladroit de prétendre que les indigènes jugeraient de bonne politique de créer des difficultés à la France et de diminuer ses chances. Ils savent que les États totalitaires, bien qu'ils se donnent, — ce n'est pas nouveau, — comme les protecteurs des musulmans, se montreraient, s'ils étaient les vainqueurs, des protecteurs beaucoup plus rudes que nous.

Les procédés de conquête et de pacification qui ont été employés contre les malheureux et rares habitants de la Libye et appliqués de nouveau en Éthiopie sont connus dans nos territoires depuis la Tunisie jusqu'au Maroc et au Soudan. Ils y font aimer encore davantage par contraste les vieilles méthodes françaises, celles de Bugeaud, de Faidherbe, de Lyautey et de tous nos officiers et administrateurs d'hier et d'aujourd'hui, grâce auxquelles nous avons conquis le cœur des populations indigènes.

La guerre d'Éthiopie, les alertes de 1938 et, ces jours derniers, les menaces de l'Italie ont resserré encore les liens

solides qui unissent la France d'Afrique à la France métropolitaine. Devant le danger extérieur, on vient de le voir, la France entière, de part et d'autre de la Méditerranée, forme un bloc compact, moralement indivisible. Il est donc permis d'espérer que nos possessions d'Afrique du Nord seraient protégées contre les désordres intérieurs par des forces de même qualité, beaucoup plus mobiles mais pas plus importantes que dans la dernière guerre. Toutefois, étant données les difficultés militaires de traversée de la mer, elles devraient être constituées surtout sur place par la mobilisation immédiate des ressources locales.

L'APPEL DES FORCES D'AFRIQUE A LA BATAILLE MÉTROPOLITAINE

Ces forces de protection autoriseraient notre armée d'Afrique mobilisée, soit à faire face à une attaque étrangère sur les frontières dont elle a la garde, soit à renforcer au plus tôt les forces métropolitaines, soit à entreprendre les deux tâches en même temps. Si nous n'avions rien à craindre de l'Italie et de l'Allemagne sur les frontières africaines, c'est 160 000 hommes environ de troupes actives et même davantage, après incorporation dans ces troupes actives d'un certain nombre de réservistes français et indigènes, qui pourraient venir sur les théâtres européens de la guerre. Près d'un million de soldats pourraient être progressivement recrutés dans notre Afrique du Nord. Il est inutile d'insister sur la variété et l'importance des autres ressources que la métropole puiserait en Afrique pour les besoins de la vie et de la défense métropolitaines.

Mais l'axe Rome-Berlin crée pour nous une situation nouvelle à l'égard des possibilités de communication entre l'Afrique et la métropole. Avec une Italie hostile, la traversée de la Méditerranée serait impossible pour des convois tant que des succès décisifs n'auraient pas été acquis sur les forces navales italiennes par celles de la France et de l'Angleterre. La traversée serait réservée à des unités rapides faisant la plus grosse partie du trajet la nuit.

Le nombre de ces paquebots rapides devra être accru ; une flotte d'avions de transport de grande capacité devra être

créée ; des mesures seront certainement prises dans ce sens, car ces paquebots et avions constitueront un outillage de guerre extrêmement précieux, présentant cet avantage exceptionnel de rendre des services dès le temps de paix.

De toute façon, les communications à grand rendement Afrique, France et vice-versa seraient constituées par les voies de terre et de fer qui relient la Tunisie, l'Algérie et le Maroc aux ports du Maroc sur l'Océan et par la voie maritime du Maroc aux ports occidentaux de la métropole. En principe, l'Espagne étant neutre, aucune insulte sérieuse ne pourrait atteindre ni la voie maritime ni la voie terrestre. Il en serait autrement si l'Allemagne et l'Italie, par des dispositions prises avant la guerre, utilisaient des bases espagnoles ou le Maroc espagnol, avec ou sans le consentement du gouvernement intéressé.

N'oublions pas cependant que la durée du trajet sur terre et sur mer par la voie de l'Océan serait accrue par comparaison avec le trajet méditerranéen. D'autre part nos communications par le Maroc et l'Océan seraient sans cesse sous la menace, sur terre et sur mer, de l'aviation et des sous-marins utilisant des bases espagnoles. Telle est la gêne que l'Italie, entrant immédiatement dans le conflit aux côtés de l'Allemagne avec son aviation et sa marine, causerait à la mise en œuvre rapide de notre potentiel de guerre africain hors d'Afrique.

LA MENACE ITALIENNE CONTRE LA TUNISIE

Les Italiens ne prétendent pas seulement interdire la communication France-Afrique et la communication si utile à l'Angleterre d'un bassin à l'autre de la Méditerranée, dont ils occupent vers le centre les deux rives. Ils veulent faire entendre, par des concentrations extraordinaires de troupes et par des manœuvres spectaculaires, qu'ils attaqueraient, d'un côté, par la Tripolitaine, la Tunisie, de l'autre, par la Cyrénaïque et l'Éthiopie, l'Égypte et le Soudan anglais. Ils se proposeraient de changer radicalement la carte des Empires en Afrique et se disent assurés, en ce cas, de l'appui du Reich, car ils obtiendraient, au minimum, ce résultat, infiniment favorable à l'Alle-

magne, de retenir d'importantes forces françaises en Afrique.

Cette menace italienne n'est pas nouvelle. La France, il y a quatre ans, établissait déjà des plans de défense de la Tunisie contre une offensive italienne. Il y a trois ans, à la demande de l'Italie, elle étudiait au contraire des plans de coopération éventuelle pour faire face à une agression dirigée contre leur frontière métropolitaine. Aujourd'hui, elle doit envisager de nouveau une attaque italienne, soutenue cette fois par l'Allemagne, contre la Tunisie. Qui sait ce qu'un avenir prochain nous réserve ? En attendant, il faut plus que jamais nous prémunir contre le danger d'une attaque brusquée.

UNE SITUATION MILITAIRE NOUVELLE

Jusqu'ici nos forces étaient également réparties de l'est à l'ouest, de l'Océan au golfe de Gabès, pour des commodités d'installation, d'instruction et d'embarquement rapide. Les divisions les plus proches de la frontière de Tripolitaine se trouvaient, avec leurs principaux éléments, autour de Tunis et de Constantine.

En face, au contraire, trois fortes divisions et des éléments d'armée, au total 40 000 hommes, étaient récemment disposés assez près de notre frontière. L'importance de ces forces n'a pas dû beaucoup diminuer. E d'ailleurs le fait peut se reproduire à tout moment. En présence d'une telle situation et devant la menace d'une soudaine agression, il convenait de nous donner le temps de réunir nos forces par les deux moyens classiques : l'organisation défensive du sol et la mise en place d'une couverture. Il suffisait à cet effet de reprendre les plans et les travaux de 1933-34, mais en les amplifiant à la mesure de l'attaque présumée.

La défense de notre frontière tunisienne est aujourd'hui bien préparée. Elle comporte d'abord, comme sur toutes les frontières militaires des pays d'outre-mer, des postes avancés. Ce sont de petites oasis ou des points d'eau, ou des carrefours de pistes, solidement organisés. Dans ce pays où la progression n'est possible que par les points d'eau, ces postes joueraient le même rôle, toutes proportions gardées, que les places fortes de Vauban, alors que les routes étaient les seules voies possibles d'invasion. Il fallait que l'ennemi en

fît le siège et les enlevât avant de pousser plus avant. Il en serait de même dans l'espèce, en raison des difficultés considérables que ces postes fortifiés créeraient à la progression et au ravitaillement des forces d'attaque.

Leur rôle serait cependant plus aléatoire que celui des places de Vauban. La progression est possible hors des pistes avec des voitures « tous terrains » ; les ravitaillements peuvent y être momentanément assurés par des transports automobiles et aériens. Enfin, par leur puissance, l'artillerie et l'aviation de l'assaillant parviendraient à anéantir la fortification d'une surface aussi restreinte que celle des postes avancés.

Une organisation défensive n'est solide et capable de mettre en défaut les armes d'écrasement de l'attaque que si elle est à peu près continue, développée sur une grande étendue et avec quelque profondeur, et constitue une ligne ou plutôt une position fortifiée. Il convenait donc ici, comme sur notre frontière de l'est, de créer une ligne Maginot sur la voie d'invasion directe et principale. Cette voie est la région côtière qui aboutit à la plaine des oasis au sud-ouest et au sud de Gabès, entre la mer et l'Erg oriental. Sa largeur est de 250 kilomètres à la frontière, mais elle va se rétrécissant et ne dépasse guère une centaine de kilomètres à hauteur de l'île de Djerba et au sud de Gabès. Elle y est, au surplus, en grande partie commandée par la chaîne de pitons des Matmata, qui atteignent 700 à 800 mètres d'altitude. Ces hauteurs, d'abord parallèles à la côte, s'orientent vers Gabès et ferment presque complètement le couloir entre l'Erg et la côte. Les Matmata forment donc une ligne de défense naturelle qu'il suffisait d'organiser en position fortifiée. C'est chose faite ; la porte d'entrée naturelle de la Tunisie par la Tripolitaine est solidement barrée, défiant toute attaque.

Plus à l'ouest, entre les Matmata et l'Erg, se trouve cependant une région sans obstacles, mais de plateaux desséchés, parcourus par de mauvaises pistes, qui ne pourraient être suivies par des colonnes importantes ; elle va aussi se rétrécissant et n'a plus qu'une cinquantaine de kilomètres de large à hauteur de la ligne fortifiée. Elle serait aisément défendue de front et de flanc par des groupes mobiles.

Ces positions fortifiées sont tenues par des troupes de première ligne stationnées dans le Sud tunisien. Comme elles pourraient être brusquement assaillies par des forces supérieures, il importe que de bonnes communications relient cette région avec celle de Tunis et avec l'Algérie.

Le Sud tunisien est en communication avec la région de Tunis par une voie ferrée d'un mètre, qui s'éloigne peu de la côte et serait aisément attaquée par l'aviation adverse ; son rendement serait peut-être réduit de ce fait. Mais à Sousse, une autre voie s'en détache vers l'intérieur, en direction de Tozeur, à l'ouest de Gabès.

En Algérie, deux voies d'un mètre se détachent de la voie normale transversale Alger-Constantine-Tunis et s'arrêtent à Tebessa. Leur débit est faible : elles seraient utilement doublées. Elles devraient être prolongées jusqu'à la rencontre avec la voie tunisienne à Feriana et au besoin poussées encore plus avant.

Les communications routières du Sud tunisien avec Tunis et l'Algérie sont bonnes : elles devront être parfois élargies pour permettre le va-et-vient rapide des convois automobiles.

En définitive, en admettant au pis aller que la violence et la force de l'attaque obligent à abandonner un peu de terrain, cette attaque serait arrêtée et brisée à hauteur des Matmata, à 100 kilomètres de la frontière, et en avant des oasis grâce à l'organisation de la frontière, à son occupation solide par des troupes de couverture, et à la possibilité de renforcer ces dernières rapidement avec les divisions de Tunis et du Sud-Est algérien.

LES OPÉRATIONS POSSIBLES DE DIVERSION

Aussi faut-il envisager d'autres entreprises qui seraient conjuguées avec l'offensive de Tripolitaine pour faciliter son succès, et d'abord un débarquement de vive force d'un corps expéditionnaire sur les côtes de Tunisie.

Des entreprises de ce genre ont été étudiées par tous les pays dans les centres des hautes études et dans des manœuvres. Partout on admet qu'elles n'ont pour ainsi dire aucune chance de succès, les moyens de transport terrestres étant plus puissants dans un temps donné que les moyens

de transport maritimes et l'aviation de la défense, qui est ici une arme capitale, ayant de toute évidence un bien plus grand rendement que celle de l'attaque dont les bases sont forcément éloignées. Les Italiens ont fait précisément d'une tentative de débarquement en Sicile le thème de leurs grandes manœuvres de 1937 et ont conclu à l'impossibilité de la réussite. La même conclusion vaut à propos de la Tunisie.

Il y a une autre région d'où pourrait partir une action offensive ou de diversion que nos adversaires tenteraient de conjuguer avec des soulèvements indigènes provoqués chez nous : le Maroc espagnol.

Il semble peu vraisemblable qu'au début d'une guerre, et tant que le sort de la lutte demeurerait incertain, le gouvernement espagnol, quel qu'il soit, se fasse ouvertement l'allié de Rome et de Berlin contre la France et l'Angleterre. La tradition politique, et en tout cas la situation géographique de l'Espagne déconseilleraient impérativement une telle attitude. Un gouvernement qui sortirait de la neutralité à l'égard de l'Angleterre et de la France perdrait toute notion de prudence et tout souci du lendemain, et cela n'est pas possible ; mais la tentation serait grande pour les pays centraux d'exploiter autour de Gibraltar et aux frontières de notre Maroc la situation acquise en Espagne, soit que Madrid ou Burgos laissât faire tout en protestant, soit que cette liberté fût prise malgré les Espagnols.

N'oublions pas les offensives des Riffains dirigées contre les Espagnols, puis, avec l'aide de l'étranger, contre nous-mêmes. Lorsque les nombreux volontaires maures qui combattent en Espagne seront revenus dans leur pays, il serait peut-être facile, en les payant bien, de les grouper sous la bannière d'un nouveau rogui avec des cadres européens, pour renouveler l'entreprise d'Abd-el-Krim contre notre Maroc.

Sans doute la France et l'Angleterre seraient en droit, en présence de la violation des traités, de prendre possession du Maroc espagnol pour la durée des hostilités. Nos 60 000 hommes du Maroc sont pour la plupart à pied d'œuvre à Rabat-Meknès-Fès, Taza, Oudjda, et même ceux d'Algérie à Oran. Une voie normale desservirait tout notre front. Les routes et pistes de la guerre du Riff subsistent.

La frontière reste équipée pour l'offensive, comme elle l'était en 1926. Notre mouvement en avant serait apparemment irrésistible, comme il le fut en 1926 contre Abd-el-Krim dans un délai de dix-huit jours. Mais cette fois il serait appuyé le long des côtes de la Méditerranée et de l'Atlantique par les flottes française et anglaise.

L'Espagne, soucieuse de récupérer ses possessions à la fin des hostilités, se rapprocherait nécessairement des grandes Puissances occidentales. Tel serait probablement le résultat négatif d'une opération de diversion par le Maroc espagnol.

FAIBLESSES RELATIVES DE L'ITALIE EN LIBYE

Beaucoup de Français se déclareront satisfaits en prenant conscience que l'intégrité de notre territoire d'Afrique du Nord est assurée et trouveront les plans militaires de l'Italie contre notre Afrique du Nord aussi inconsidérés que le sont leurs revendications. Mais, dans ce cas, ils n'envisageraient pas la question dans son ensemble. L'Italie se met en mesure de jouer un rôle aussi important que possible au profit du IIIe Reich, afin d'obtenir des avantages politiques moraux et matériels. Ce rôle est de fixer le plus possible de forces françaises hors du front éventuel du nord-est. Ce rôle, elle le joue mieux en ajoutant à la menace sur les Alpes, où elle ne peut pas grand chose, une menace contre notre Afrique du Nord.

Pour nous, il s'agirait donc d'employer le minimum de forces à déjouer le plan italien ou bien d'y employer rapidement de grosses forces, de concert avec les Anglais, pour obtenir un succès rapide et décisif, à savoir : l'occupation pour la durée des hostilités de la Libye italienne. Ce résultat libérerait les forces françaises et anglaises de l'Afrique et du Proche Orient et agirait sur la situation générale en Méditerranée et dans le sud-est européen.

Je me propose de montrer les faiblesses relatives de la position militaire de l'Italie en Libye et que les deux moyens principaux d'action offensive, à savoir les troupes sahariennes et l'aviation, nous donneraient l'avantage et, à la longue, le succès.

Une offensive de grande envergure contre la Tunisie ne me semble pas possible, serait-elle appuyée par des éléments allemands, parce qu'elle se heurterait, dans les régions aisément praticables, à une position très fortifiée, et ensuite au désert. Ayant plusieurs fois échangé des idées avec mon illustre ami, le maréchal Italo Balbo, gouverneur de la Libye, alors que nos deux pays étaient en bons termes, je suis persuadé que son opinion intime en la matière ne doit pas s'éloigner beaucoup de la mienne.

La Tripolitaine et la Libye tout entière n'offrent pas assez de ressources pour qu'il soit expédient d'y appeler des forces militaires en quantité importante. La Libye ne comporte qu'une bande très mince de territoire cultivable et habité le long de la côte, bande qui disparaît même quelquefois, les zones désertiques s'étendant jusqu'à la mer. Il faut noter l'absence de toute voie ferrée et de toute grande route en dehors de celle qui suit généralement la côte, le défaut de toute industrie et même d'une population importante, les colons étant peu nombreux et la population indigène, déjà clairsemée avant l'occupation, ayant été, en plusieurs régions, exterminée au cours de la conquête.

La faiblesse des ressources locales exigerait un appel constant aux ressources de tout ordre de la métropole. Mais les communications méditerranéennes de l'Italie avec la Libye seraient tout aussi précaires que les nôtres avec l'Afrique du Nord ; elles seraient sous la menace conjuguée des forces navales et aériennes françaises, partant de Bizerte et de la côte orientale de Tunisie, de Malte et d'Alexandrie. Au contraire, nos trois territoires d'Afrique du Nord, Tunisie, Algérie, Maroc, prolongés par notre Afrique centrale, par le Soudan anglais et l'Égypte, représentent une puissance impressionnante qui, au bout de quelque temps, se révélerait écrasante. Certes, nous ferons bien d'industrialiser davantage l'Afrique du Nord, surtout en ce qui concerne la construction des avions et la fabrication des munitions et, en attendant que s'y développent ces fabrications de guerre, nous serons bien avisés d'y entretenir des stocks importants d'armes et de munitions. Mais, dès maintenant, par l'immensité de nos arrières et par leurs ressources de toute espèce, par le nombre et la qualité de nos troupes actives et des

troupes de complément que nous devons constituer sur place, il est probable que notre Afrique se suffirait à elle-même en cas de guerre et demeurerait même capable d'envoyer une partie de ses ressources à la métropole. Les opérations s'immobiliseraient très vite dans la zone côtière. Les opérations offensives seraient menées dans les régions désertiques par des troupes légères et, sur tout le théâtre, par l'aviation.

L'offensive italienne ou la contre-offensive française ne donneraient des résultats que si le front s'étendait indéfiniment pour déborder la résistance adverse. En vérité, il ne s'agirait pas ici de l'établissement d'un front, mais d'une sorte de maîtrise du pays par des incursions répétées de groupes mobiles légers rapprochant progressivement leurs bases de départ de leurs objectifs. Ce serait l'œuvre de troupes sahariennes et parfois de groupes plus importants très coûteusement ravitaillés par l'arrière au moyen de convois automobiles « tous terrains » et de convois aériens. Les Italiens ont étudié, dans leurs manœuvres annuelles de Libye, ce genre particulier d'opérations. Nous avons fait de même pour les opérations de pacification dans le Sud algérien et au Maroc.

Nous aurions un avantage très marqué, en raison de l'importance de nos troupes sahariennes de Tunisie, d'Algérie, du Maroc, de l'A. O. F. et de l'A. E. F., des ressources que nous trouverions sur place pour accroître ce nombre, des cadres d'élite à notre disposition pour en prendre le commandement et leur donner une redoutable valeur offensive. L'action continue et répétée de ces éléments serait susceptible de mettre en danger le front italien faisant face à Tunis et à Constantine.

L'ACTION OFFENSIVE DES ARMES AÉRIENNES

L'action offensive serait également menée par les forces de l'air. Il n'est pas douteux que les Italiens projettent d'en faire un très large usage, autant pour aider aux opérations terrestres que pour infliger de grands dommages à l'outillage économique et militaire de la Tunisie, de l'Algérie et de l'Égypte. Mais, à forces égales, nous aurions un sérieux avantage procuré par la situation respective des deux partis. Ou

bien les bases italiennes seraient près de la côte et elles seraient alors exposées à des attaques de surprise par le front de mer, ou bien elles seraient établies dans le désert et le fonctionnement des unités serait alors extrêmement coûteux et les installations très visibles et vulnérables.

Nous aurions, au contraire, la facilité de déployer une nombreuse aviation dans toute la région au sud, à l'ouest et au nord-ouest de Gabès, où elle serait ravitaillée par voie ferrée, et la possibilité de donner à nos bases de départ une forme enveloppante en utilisant nos terrains des oasis du sud et de l'extrême-sud.

La situation respective des deux belligérants, surtout si le front saharien français progressait vers la côte, se rapprocherait, à notre avantage, de celle qui exista, en 1937, pour les nationalistes et les gouvernementaux dans l'Espagne du nord, à Bilbao, Santander et Gijon, et qui fut désastreuse pour les gouvernementaux ; la Libye serait seulement une tête de pont plus vaste que les Asturies. Faut-il dire que nous voyons là une des principales raisons de consacrer une forte aviation à la sécurité de l'Afrique ?

Il y en a une autre. La dotation de notre théâtre africain en armes offensives, canons lourds, chars, etc., serait restreinte par les besoins du théâtre de guerre principal.

Nous savons par expérience que l'on fait appel à l'aviation dans des opérations du genre de celles qui seraient conduites en Afrique sur de grandes étendues et dans des régions qui présentent de grandes difficultés à la marche de l'artillerie et au ravitaillement en munitions. L'aviation serait, de ce fait, l'arme offensive par excellence. Elle le serait encore pour la raison que, sur ces vastes fronts, la densité des armes contre avions serait faible, que l'aviation aurait des facilités pour pratiquer le vol rasant ou en piqué dans la bataille, l'attaque massive à moyenne altitude sur les arrières et les deux méthodes à la fois, en liaison avec les armes navales, contre les ports. C'est par une augmentation considérable de l'aviation que l'on peut faire de l'Afrique un théâtre éventuel d'opérations offensives et de victoire.

Il s'agirait de disposer d'importantes forces d'aviation anglaises et françaises, car nous aurions devant nous des

forces allemandes et italiennes. Assurément, nos forces aériennes seraient utiles sur le front principal. Mais l'aviation a cette propriété singulière qu'elle peut être en quelque sorte partout à la fois. En moins d'un mois, la Grande Armée de Napoléon, déployée face à l'Angleterre, faisait, en 1805, capituler l'armée autrichienne à Ulm. Aujourd'hui, il ne faudrait guère plus d'un jour à des unités de notre armée de l'air pour passer d'un front de l'est, des Alpes ou des côtes de Provence à un front de Tripolitaine et inversement.

Cette capacité de manœuvre stratégique, si précieuse pour notre instrument de défense dont nos ennemis éventuels voudraient disperser les efforts, il convient de la porter au plus haut degré par une organisation du commandement aérien, embrassant, avec des actions et réactions très rapides, tout le théâtre d'opérations métropolitain, maritime et africain. Il convient aussi de la préparer et de la développer par une organisation appropriée de l'infrastructure et du déplacement des unités. Cette disposition s'impose d'autant plus que l'adversaire ne manquerait pas, de son côté, d'effectuer des changements opportuns de densité des forces aériennes de part et d'autre de la Méditerranée. Les États centraux nous ont donné une préfiguration de ces manœuvres par les mouvements clandestins d'avions qui se sont effectués entre l'Espagne et leurs propres pays, dont le premier en date fut marqué avec fracas par des atterrissages forcés en Oranie et au Maroc français.

SÉCURITÉ AFRICAINE ET PUISSANCE AÉRIENNE DE LA FRANCE

On voit par là que la sécurité de l'Afrique dépend pour beaucoup de l'égalité des forces aériennes franco-anglaises et italo-allemandes. La France ne reconnaît pas assez, semble-t-il, que la défense de notre empire recommande le développement intensif et par priorité de nos forces de l'air parce qu'elles sont de beaucoup les plus mobiles, les plus susceptibles d'être employées sur les différents points de notre vaste empire ou de l'Europe et d'y être concentrées très vite à la demande de la situation militaire.

La France n'a pas assez exploité jusqu'ici son théâtre africain qui se prête à l'utilisation constante et dans des

conditions de rendement remarquable d'une armée de l'air de seconde ligne, réplique de l'armée métropolitaine, qui serait constituée avec des éléments provenant de cette dernière et rigoureusement sélectionnés.

L'Afrique serait un théâtre de guerre, en certains points moins exigeant que la métropole à l'égard de la qualité des matériels et des équipages, la chasse et la D. C. A. devant y être beaucoup moins à craindre. C'est ce que l'on a pu constater en Espagne. Les deux partis ont longtemps utilisé, en même temps que des avions modernes, des machines qui auraient été considérées comme périmées dans des opérations de guerre sur les frontières militaires des grandes Puissances.

En définitive, notre Afrique du Nord n'est pas en danger. L'Italie fait assurément peser une hypothèque sérieuse sur la libre concentration des forces militaires françaises et, du même coup, atteint la Grande-Bretagne et l'Empire anglais.

Mais ce faisant, l'Italie nous menace là où elle est faible et où nous sommes extrêmement forts. Elle risque d'attirer sur elle une puissante riposte. En vérité, elle serait très inquiète pour la sécurité et même pour la conservation de la Libye, si nous nous montrions résolus à prendre sans délai l'offensive en cas d'agression. Il faut pour cela, le front du Sud tunisien étant organisé parfaitement pour une défensive victorieuse, préparer nos forces pour une action offensive par les zones désertiques et mettre sur pied, comme il convient à la sécurité de la France et de l'Empire français, une armée de l'air supérieure à celle de l'Italie.

Il n'y aurait pour nous qu'une bonne stratégie dans un pays où les indigènes ne comprennent pas l'attitude seulement défensive, c'est de contre-attaquer, en utilisant les avantages énormes dont nous disposons. Affirmons par des actes la volonté d'appliquer au besoin cette stratégie, et le régime fasciste, — avant longtemps peut-être, — modifiera sa politique en apercevant le danger qu'elle comporte.

GÉNÉRAL ARMENGAUD.

FERDINAND DE LESSEPS
MON PARRAIN

Voici qu'une fois encore son grand nom apparaît et que les Français se souviennent de la reconnaissance qu'ils lui doivent. Un homme de la taille de Ferdinand de Lesseps ne peut pas disparaître, son œuvre le préserve de l'oubli ; on ne saurait la séparer de son créateur : tous deux sont immortels.

Depuis sa mort, bien des biographes ont écrit son histoire (1), — admiration ou haine, — je n'ai pas la prétention de noter autre chose que des souvenirs, toujours vivants dans ma mémoire.

Je n'ai pas connu Lesseps au temps de Suez, mais, plus tard, il m'a tenu avec sa femme sur les fonts baptismaux et leurs personnes appartienent à mon enfance et à ma tendre jeunesse. Tout ce que j'ai appris de mon parrain, de son intimité heureuse, je l'ai appris pendant ces années-là : conversations des miens, entretiens du « grand Français » à notre foyer, discussions sur le passé de Suez et la réalisation de Panama, entreprises gigantesques pour lesquelles il lutta de toute sa conviction d'homme, de tout son amour de Français.

La famille de Lesseps, son origine qui a laissé un sillage profond dans notre histoire, les débuts du grand homme, ses aventures magnifiques, ses alternatives de triomphes et de déboires, l'appui qu'il trouva à l'avènement de l'Impératrice,

(1) Guy de La Batut, *Panama*. Édition du Carrefour, 1931. — Robert Courau, *Ferdinand de Lesseps*. Grasset, 1932. — Hugh J. Schonfield, *Ferdinand de Lesseps*. London (s. d.). — Jacques Vincent, *Ferdinand de Lesseps intime*. Éditions latines, 1935.

qui était cousine de sa mère, pour le succès de Suez, toutes ces histoires, je les ai entendues enfant, et mon parrain lui-même, je le vois quai Malaquais, en redingote et pantalon gris, tenant à la main sa tasse de café qu'il oubliait de boire, racontant ses aventures avec Méhémet-Ali ou Ismaïl-Pacha ou Mohamed, que depuis ses biographes ont reprises. En lisant leurs travaux, je reconnaissais ces anecdotes à mesure qu'elles passaient sur les pages et, par l'effet d'une mémoire fidèle, je me souvenais de la *place* où il les avait contées : dans le cabinet de travail de mon père, à Bellevue, au seuil de la petite maison mauresque rapportée en Europe par Jules de Lesseps son frère, ou dans le salon de cette rue Saint-Florentin qui vit défiler tout l'univers couronné.

D'autres histoires aussi que je suis sans doute seule, avec les enfants du « grand Français », à me rappeler et que mon jeune cerveau avide d'aventures enregistra à jamais, parce qu'elles ouvraient à une imagination neuve les horizons radieux des *Mille et une nuits*.

On ignore si l'Italie songea au percement de l'isthme de Suez, ce songe ne laissa guère de traces dans l'histoire; d'ailleurs, plus d'un y rêva depuis Sésostris. « Un canal communiquant par le Nil avec les deux mers a déjà existé », nous dit-on, dans l'antiquité. Napoléon, en Égypte, fit étudier le projet par une commission d'ingénieurs et par Lepère qui lui remit un rapport : « La question fut résolue de la manière affirmative. » Napoléon, qui n'était encore que Bonaparte, quittait alors l'Égypte ; il prononça : « La chose est grande, ce ne sera pas moi maintenant qui pourrai l'accomplir, mais le gouvernement turc trouvera peut-être un jour sa gloire dans l'exécution de ce projet. »

Le père Enfantin, en 1833 et en 1846, fit, lui, deux tentatives qui échouèrent lamentablement. L'infortuné Enfantin, en 1833, quoique tiraillé à droite et à gauche, endormi par Méhémet-Ali, surveillé (de loin) par les Anglais hostiles, caressé par la fourberie des Turcs, ne connut pas les difficultés, les jalousies et l'envie auxquelles Ferdinand de Lesseps fut en butte. Toutefois, Enfantin n'était pas de taille à diriger une pareille entreprise, il ne se souvenait plus guère de l'École polytechnique et n'avait en tête que des nuages.

Soumis au grand Conseil par notre consul d'Alexandrie, M. Mimaut, son projet de canal fut repoussé, le Conseil se décidant pour un barrage du Nil. Déçu, mais non découragé, Enfantin se mit à l'étude, fit des plans, commanda des rapports, s'informa, « lut Hérodote et Strabon », le tout inutilement, la concession nécessaire lui étant refusée.

En 1835 vinrent la débandade, le découragement, la mort, le manque d'argent. Certains disciples gagnèrent leur vie difficilement en Égypte ; ne pouvant se faire rapatrier, « l'un fit le buste de Méhémet, l'autre enseigna le dessin à l'école de Giseh » ; un beau jour, le Père lui-même quitta la place en prononçant ces mots savoureux : « Adieu les calculs pour quelque temps ! Je vais m'amuser, voir du pays, batifoler avec la Barbarine, la Bédouine, la Noire, l'Abyssinienne (1) ! »

En 1846, Enfantin, reprenant l'idée du percement de l'isthme, fonda à Paris une *Société d'études pour le canal de Suez*. La révolution de Février l'interrompit, et bientôt dans la Société des dissensions se produisirent. L'ingénieur anglais Stephenson, sans doute poussé par son gouvernement, abandonna la partie et se prononça pour la construction d'une voie ferrée. Les autres adoptèrent le projet d'un gigantesque pont-canal surplombant le Nil...

Lorsque Lesseps revint en Égypte, Enfantin rêva d'associer ses projets à ceux de l'ami du vice-roi, mais Lesseps n'était pas homme à s'embarrasser des idées d'un autre. Il lui fallait la liberté complète qui ferait de lui un créateur. Enfantin se retira.

Les ancêtres de Lesseps étaient Basques, et son nom, si l'on veut en croire Froissart, s'écrivait jadis l'Essep ; ce nom traverse toute notre histoire : capitaines, diplomates, gouverneurs, marins, on les voit apparaître, entreprenants, aventureux, durs pour eux-mêmes, fidèles au roi.

L'un d'eux, J. Barthélemy, secrétaire d'ambassade, arrivant à Versailles porteur de dépêches du comte de Ségur, reçut de Louis XVI en 1785 l'ordre de se joindre à l'expédition de La Pérouse. Comme il parlait couramment le russe, il parut au roi « qu'il pourrait rendre de grands services au

(1) Sébastien Charléty, *Histoire du saint-simonisme*, p. 229. Hartmann, 1931.

Kamtschatka (1) ». Il s'embarqua donc sur l'*Astrolabe*. Parmi les dix hommes de l'expédition, deux seulement revinrent en France : le jeune Lesseps précisément, que La Pérouse renvoya à Versailles chargé de notes, de cartes et de rapports pour le roi, en 1787, et Monge, qu'on fut obligé de débarquer parce qu'il souffrait... du mal de mer ! Quant à Barthélemy, il réussit avec tant d'audace la traversée du Kamtschatka et de la Sibérie que Louis XVI l'anoblit à son arrivée à Versailles. Plus tard, le même Barthélemy fut consul en Égypte au moment de la campagne de Bonaparte, perdit tous ses biens pendant la retraite de Russie, refit sa fortune sous la Restauration, la perdit de nouveau, et mourut pauvre, à Lisbonne, dans la peau d'un chargé d'affaires.

On voit combien la vie de ces hommes fut mouvementée. Ah ! ce ne sont pas des « hommes de foyer », bien que beaucoup d'entre eux se fussent mariés par amour et qu'ils eussent de nombreux enfants. Le frère de ce Barthélemy, Mathieu, consul à Saint-Pétersbourg, se faisait une gloire de sa nombreuse lignée.

Comme le tsar Alexandre s'informait un jour auprès de lui de la santé de sa femme :

— Elle est heureusement accouchée hier, Sire, répondit-il.

— Comment, encore ! prononça le tsar. Combien donc avez-vous d'enfants aujourd'hui, monsieur ?

— Un grand nombre, Sire, dit fièrement Mathieu : ils sont aussi nombreux que les grains de sable du désert !

Presque tous les Lesseps purent en dire autant. Ferdinand, fils de Mathieu et d'une jeune Espagnole épousée à Malaga, Catherine de Grivignée, fut leur quatrième enfant. *Le grand Français* naquit à Versailles dans la maison qui fait l'angle de la rue des Réservoirs et de celle de la Paroisse (2). Il y naquit, mais n'y séjourna point. On le retrouve à Livourne avec sa famille dans le vieux palais branlant de la Légation, puis à Pise.

Son tempérament se révéla de bonne heure. Audacieux et casse-cou, l'enfant aima les aventures, ne s'embarrassait de rien, ne craignait rien. On racontait dans son entourage qu'il avait failli se faire éborgner plusieurs fois et qu'étant

(1) André Bellessort, *La Pérouse*, p. 51. Perrin, éditeur.
(2) Une plaque a été posée sur la maison.

tombé souvent par la fenêtre, il réussit une fois à se casser la jambe. Cet accident ne l'assagit pas, il garda le goût inné des entreprises et des expéditions téméraires. Il monta naturellement à cheval de bonne heure ; on dit qu'il tint ses premières leçons d'équitation de Paul-Louis Courier, alors capitaine d'artillerie à Pise et ami de ses parents. Du reste, Ferdinand de Lesseps fut un cavalier de premier ordre ; il montait les chevaux les plus dangereux avec une aisance et une maîtrise parfaites ; je l'ai vu à cheval bien souvent et ne l'ai pas oublié.

Il racontait qu'étant tout jeune homme et ne sachant que faire de ses forces il avait eu l'idée, en allant à pied à Saint-Germain, de traverser la Seine à la nage : le sport, le voilà, et combien ceux qui nous ont précédés furent, quoi qu'on en dise, plus sportifs que nous ne le sommes. Ils n'avaient pas besoin de revêtir un déguisement pour... monter en wagon.

Alphonse Karr raconte ses longues randonnées à cheval pendant la nuit avec un ami qui était obligé de travailler tout le jour. Mon père allait de Paris à Versailles et retour à pied avec Pierre Dupont « pour s'ouvrir l'appétit » ; il plongeait bien et nageait des heures : jamais je ne l'ai vu essoufflé.

A vingt ans, Lesseps, qui avait fait ses études comme boursier à Henri IV, s'en fut à Lisbonne retrouver son oncle en qualité d'aide-consul. Dès lors commença sa carrière diplomatique. On le verra à Tunis comme vice-consul, à Alexandrie, à Malaga et à Barcelone, à Madrid où Lamartine l'envoya en 48. Partout où il passe il plaît, il séduit, il réussit. Il est serviable et gai, rien ne paraît l'embarrasser ; comme s'ils s'étaient donné le mot, c'est à lui que les solliciteurs de toutes classes s'adressent. C'est un Français de bonne souche, on le sait, qui ne craint pas pour sa peau, capable de traverser tranquillement une foule grondante, le pistolet au poing, ou de s'asseoir au lazaret au milieu de quarante pesteux à qui il ramène de force un médecin ; ceci se passa à Alexandrie, en 1834, l'année de la peste.

Or, le vice-roi d'Égypte, Méhémet-Ali, qui devait le pouvoir à Mathieu de Lesseps, lui en était resté si reconnaissant, — tout dans cette histoire paraît invraisemblable, — qu'il avait dit à Ferdinand, fils de Mathieu : « *Tu pourras*

toujours compter sur moi. » La chance voulut encore que ce Méhémet-Ali possédât cinquante fils et qu'il préférât de beaucoup le dernier, Mohamed, aux quarante-neuf autres. Lesseps s'en était fait un ami en le recevant à la légation pour qu'il pût s'y reposer, car Mohamed, fils d'un père presque inculte, subissait quatorze leçons par jour et se montrait fort las de tant de science.

Lesseps lui apprit l'équitation et le tir à l'arc ; le vice-consul faisait, par ces deux arts, l'envie et l'admiration de la jeunesse indigène. Déjà, étant à Alexandrie, Lesseps avait songé au percement du canal comme à une grande œuvre à accomplir, mais il n'avait alors que vingt-neuf ans ; pourtant, d'après ce qu'il affirmait, l'idée du « canal des deux mers » l'occupait et il l'étudia ; il assista aussi comme vice-consul auprès de M. Mimaut, en 1834, au fiasco d'Enfantin. Ne put-il trouver là une leçon ? On a dit que ses longs séjours en Orient avaient rendu Lesseps fataliste, et il est bien vrai qu'il crut à son étoile. M. Hugh J. Schonfield, un de ses derniers biographes anglais, a écrit : « Courageux, direct, avec le sens du devoir qu'avaient tous les Lesseps, ce fatalisme fut sa seule faiblesse, car il l'empêcha d'examiner les obstacles qui vinrent à l'encontre de ses grandes idées (1). »

Néanmoins, il ne faut pas oublier que son fatalisme l'aida plus d'une fois à surmonter ces obstacles : il voyait toujours en travaillant son rêve réalisé ! N'est-ce pas une force ?

Lorsque j'étais enfant, je l'ai entendu souvent discuter avec des amis de mon père, des ingénieurs ou des résidents en Amérique, hommes raisonnables qui faisaient leurs objections (il s'agissait de Panama) ; il ne les entendait même pas, il voyait son œuvre terminée et les plus grands vaisseaux du monde engagés dans *son* canal, il les voyait, il les *touchait.* Le proverbe arabe : *Les chiens aboient, la caravane passe,* était le sien. S'il n'a pas réussi deux fois, c'est qu'il fut, la seconde, en proie à un banditisme nouveau qu'il ne soupçonnait pas auparavant. La honte de sa patrie fut d'oublier l'œuvre accomplie et de ne pas lui tendre la main quand il sombrait.

(1) Hugh J. Schonfield, *Ferdinand de Lesseps.* London, Herbert Joseph *limited.*

A Madrid, où Lamartine l'envoya, en 1848, auprès de la reine Isabelle pour assurer la tranquillité de nos frontières (on était chez nous en pleine révolution), Lesseps resta peu de temps. « En cas de guerre étrangère, lui avait dit Lamartine, les bons rapports avec l'Espagne nous valent 200 000 hommes sur la frontière des Pyrénées. »

Il fallait donc apaiser le maréchal Narvaez qui s'enflammait vite. Lesseps s'était fait des amis dans toute l'Espagne et non des moindres, puisque le bouillant maréchal était du nombre. Pendant son séjour, notre ministre plénipotentiaire put obtenir de lui (par surprise) la grâce de treize prisonniers politiques promis à la fusillade pour le lendemain. Mlle de Montijo était venue voilée à la légation et toute en larmes, suivie de sa duègne, pour le supplier d'agir au plus vite. Anatole France cita ce trait dans son discours académique (on sait qu'il remplaça Lesseps quai Conti) et ajouta : « Vingt ans plus tard, Eugénie de Montijo, impératrice des Français, franchissait sur l'*Aigle* le canal de Suez. »

Lorsque Drouyn de Lhuys rappela Ferdinand de Lesseps, l'Assemblée nationale lui confia une autre mission, à Rome cette fois.

Il n'y réussit point et en garda longtemps une vive amertume : la république venait d'être proclamée à Rome, en proie à un triumvirat que gouvernait Mazzini. Le Pape, en fuite à Gaëte, attendait. Le général Oudinot fut envoyé par la France, pour faire acte de présence. Sa mission devait être *bienveillante et désintéressée* (1). Soudain, on apprit à Paris qu'il attaquait. Aussitôt l'Assemblée nationale s'indigne ; on parle de coffrer le Prince-président, Ledru-Rollin et les montagnards montrent le poing (2).

C'est alors que Lesseps, chargé par le gouvernement d'apaiser l'opinion et de terminer le conflit sans effusion de sang, arriva en Italie. Il trouva Rome entre l'armée d'Oudinot et celle des Napolitains, agitée ; la population, grondante, brûlait les confessionnaux aux carrefours.

Lesseps tomba dans un guêpier, il fut trompé par Mazzini qui l'embrassait et lui promettait de calmer ses troupes pour

(1) De Beaumont-Vassy, *Histoire de mon temps*, paroles du Président de la République, vol. IV.

(2) *Id.*

le trahir ensuite (1) ; d'autre part, on l'accusa à Paris d'être « circonvenu par les exaltés de Rome (2) », alors qu'il espérait traiter avec eux sans effusion de sang ; bref, il fut rappelé et demanda ensuite d'être mis en disponibilité. « Ce fut, disait-il plus tard en racontant l'histoire de son échec, l'origine du canal de Suez. »

Dégoûté de la politique, des combinaisons, des défections et des trahisons, Lesseps résolut tout de go d'exploiter pour elle le domaine que sa belle-mère, Mme Delamalle, avait acheté en Berry (3).

Il surveillait précisément un jour, en 1852, à la Chênaye, des travaux de maçonnerie, lorsque le courrier de Paris lui apporta la nouvelle de la mort du vice-roi Abbas Pacha et l'avènement du jeune Mohamed-Saïd, son ami d'autrefois.

C'est ici que commence un conte des *Mille et une nuits.*

Ferdinand de Lesseps ayant écrit au vice-roi pour le féliciter, celui-ci l'invita à venir le voir à Alexandrie. On devine que l'invité fut exact au rendez-vous. Il partit en novembre 1854, emportant un précieux rapport sur le percement de l'isthme, qu'il n'avait cessé d'étudier depuis 1849, « la question, écrivait-il en 1852 à son ami Ruyssenaers, consul général des Pays-Bas en Égypte, ayant déjà occupé mon esprit pendant que nous formions, vingt ans plus tôt, en Égypte, nos liens d'amitié (4) ».

On voit qu'il s'était déjà confié à cet ami deux ans auparavant ; sans doute ce dernier lui conseilla-t-il d'attendre, rien ne pouvant se faire sans l'adhésion d'Abbas Pacha, et Abbas Pacha n'étant pas favorable. Lesseps attendit donc, mais ne perdit pas son temps à bayer aux corneilles. Il communiqua son projet confidentiellement à M. Benoît Fould qui « fut frappé de sa grandeur ». Néanmoins, les mêmes objections surgirent : la Turquie ne se rallierait pas sans l'adhésion du vice-roi et celui-ci serait hostile. Enfin,

(1) Lesseps, dans cette aventure, faillit avoir le sort de Pellegrino Rossi, assassiné le 15 novembre 1848. — Voir F. de Lesseps : *Ma mission à Rome,* 2 vol. Paris, éd. de la Nouvelle Revue, 1887.

(2) Beaumont-Vassy, déjà cité.

(3) Il s'était marié en 1837. De ce premier mariage naquirent cinq fils dont deux seulement vécurent : Charles et Victor.

(4) Lettre à M. S. W. Ruyssenaers. Paris, 8 juillet 1852.

en 1854, voici paraître un nouveau vice-roi, un ami fort instruit, éclairé et attaché très affectueusement à Lesseps : tout changeait. Il en est souvent ainsi dans la vie : il s'agit seulement de vivre assez longtemps pour jouir du changement. On comprendra sans peine quel espoir animait l'ancien consul lorsqu'il débarqua, le 7 novembre 1854, du paquebot des Messageries, le *Lycurgue*, sur le quai d'Alexandrie.

Un personnel nombreux de serviteurs l'attendait, rangé sur les marches de la villa aménagée pour lui ; ils le saluèrent avec solennité et tels que ceux d'Aladin le saluèrent lorsqu'il pénétra dans les jardins enchantés de la princesse Boudroulboudour.

Ferdinand de Lesseps entra dans un pavillon situé au milieu d'un grand parc ensoleillé. Le salon, entouré de riches divans, avait quatre fenêtres. Une chambre à coucher lui faisait suite avec un somptueux lit « ouaté à baldaquin, des rideaux de beau lampas jaune brodé » de rouge et frangés d'or. L'élégance et le raffinement des deux cabinets de toilette paraît surpasser encore ceux des autres pièces. Le premier était garni de meubles en palissandre et en marbre, où était disposée la parfumerie ; le second, réservé aux ablutions, contenait entre autres richesses un grand bassin avec son aiguière d'argent ; aux porte-manteaux de moelleuses serviettes brodées d'or.

Lesseps fut reçu par Saïd Pacha avec effusion. Le vice-roi lui rappela ses souvenirs d'enfance, ses malheurs au temps d'Abbas Pacha. Il l'entretint de ses projets et de son désir de rendre la prospérité à l'Égypte. Enfin, il invita son hôte à l'accompagner dans une excursion qu'il devait faire au désert, parmi les tribus d'Arabes bédouins. Ils seraient accompagnés de leur suite et d'une armée de 10 000 hommes.

En rentrant dans son pavillon, à onze heures du soir, F. de Lesseps retrouva le personnel au port d'armes. Une table servie avec luxe attendait, ornée des plus belles fleurs... Pendant son séjour, ce ne furent qu'attentions affectueuses et courtoises. Saïd Pacha ne pouvait se passer de son ami qu'il présentait, à qui il rendait hommage et quil consultait plusieurs fois par jour.

Un autre que Lesseps eût profité de la situation favorable pour attaquer un sujet qui lui était bien cher : notre diplo-

mate, plus avisé, attendit. Il se souvint que Méhémet-Ali, père du vice-roi actuel, s'était jadis prononcé contre le projet de percement de l'isthme à cause des difficultés que pourrait suggérer l'Angleterre. Il trouva donc plus sage de ne pas hâter sa démarche, tout en écrivant à Mme Delamalle : « J'ai la confiance que je réussirai. »

Enfin, on partit pour l'expédition annoncée. Ferdinand de Lesseps, monté sur un splendide cheval « anézé » offert par le souverain et suivi d'un autre cheval conduit en main, de deux chameaux portant ses bagages, et accompagné de deux kawas à cheval.

On rejoignit le vice-roi à l'heure du repas : « Je me disposais, dit son invité, à me servir de mes doigts comme mon compagnon (Zulfikar Pacha) lorsqu'on mit devant moi un couvert complet : cuiller, fourchette, couteau et assiette en porcelaine de Sèvres. » Le voyage se poursuivit dans la même atmosphère d'amitié et de confiance. Lesseps recevait les confidences du vice-roi qui voulait, disait-il, illustrer son avènement par quelque grande entreprise. On devine que de telles paroles charmaient le cœur du Français.

Et voici qu'un matin, faisant ses ablutions devant sa tente avant le lever du soleil, il sentit que l'heure était venue. Il écrivit : « A ma droite, l'horizon est dans toute sa limpidité ; à ma gauche, il est sombre et nuageux. Tout à coup, je vois apparaître de ce côté un arc-en-ciel aux plus vives couleurs, dont les deux extrémités plongeaient de l'ouest à l'est. J'avoue que j'ai senti mon cœur battre violemment, et j'ai eu besoin d'arrêter mon imagination qui voyait déjà dans ce signe d'alliance dont parle l'Écriture le présage de la véritable union entre l'occident et l'orient du monde et le jour marqué pour la réussite de mon projet (1). »

Ces paroles trahissent la tournure orientale d'un mysticisme auquel il se plaisait et qui formait une grande part de sa séduction.

Ce même jour, ayant éprouvé durant le voyage les jarrets du beau cheval « anézé » et ses qualités de sauteur sans défaut, il voulut montrer au souverain ce que l'animal pouvait accomplir, et lui fit franchir, sous les yeux de Saïd-Pacha, une muraille d'une hauteur inquiétante. « Cette imprudence »

(1) Lettre à Mme Delamalle, sa belle-mère, 15 novembre 1854.

lui valut l'admiration du vice-roi et celle de ses généraux, plus sensibles peut-être à la prouesse accomplie qu'à toutes les qualités de leur hôte.

A cinq heures du soir enfin, Lesseps parla : « Mes études et mes réflexions sur le canal des deux mers se présentaient clairement à mon esprit, et l'exécution me semblait si réalisable que je ne doutais pas de faire passer ma conviction dans l'esprit du prince (1). » Il exposa donc son projet. Mohamed-Saïd l'écouta avec attention. Sollicité par Lesseps, il fit des objections auxquelles ce dernier répondit librement ; ils discutèrent ainsi quelque temps encore, puis le vice-roi prononça : « Je suis convaincu, j'accepte votre plan ; nous nous occuperons, dans le reste du voyage, des moyens d'exécution ; c'est une affaire entendue, vous pouvez compter sur moi. »

La partie était gagnée, la première partie. Après celle-ci, il faudrait organiser la victoire : choisir les ingénieurs qui s'occuperaient des études préparatoires techniques, faire examiner leurs rapports par d'autres ingénieurs anglais, allemands et français, déterminer le tracé le plus convenable, etc..., Lesseps présidant et dirigeant tout.

L'invité de Mohamed-Saïd ne dormit pas cette nuit-là. Il donna « le dernier coup de lime au mémoire improvisé » que le vice-roi lui avait demandé et qu'il caressait depuis plusieurs années.

Comme on le pense, des difficultés sans nombre surgirent par la suite : les moindres ne furent pas celles que lui suscita le vice-roi lui-même. D'humeur... orientale, versatile, colère, passionné, tantôt morose, tantôt violent, parfois même jaloux, Lesseps le vit effrayé lui-même de son propre comportement et jetant son arme au loin pour ne pas être tenté de s'en servir contre son ami ; puis ce fut le choléra, la peste, l'influence anglaise qui effraya les gouvernants et fit petit à petit retirer à Lesseps les concessions promises. Son humeur tint bon contre tous les revers ; son inaltérable gentillesse, sa volonté de réussir que rien n'intimida, voilà le secret de son triomphe avec ce don des dieux, l'art de se faire aimer. Ses ouvriers, dont plusieurs furent des bagnards échappés, eussent donné leur vie pour lui.

(1) Lettre à Mme Delamalle. 15 novembre 1854.

Le caractère de Lesseps et sa foi en l'œuvre entreprise furent donc pour beaucoup dans sa réussite. Mais il y eut autre chose. Le côté oriental de son personnage le fit mieux comprendre qu'un autre de ce petit peuple qu'il coudoyait chaque jour; la science de son histoire l'y aida. Étant en caravane dans l'isthme avec ses ingénieurs, par exemple, il suit passionnément sur la carte le trajet des Hébreux que dirigeait Moïse : « J'ouvre ma Bible. Cette lecture m'intéresse particulièrement aujourd'hui parce que j'approche des lieux où Jacob et sa famille sont venus s'établir et d'où, quatre cents ans plus tard, Moïse tirait de la servitude le peuple hébreu. » Ce peuple n'a guère changé depuis la reine de Saba. Lesseps l'aimait, le comprenait, s'assimilait son passé, ses souffrances, s'occupait auprès du chef à en améliorer le sort, enfin se faisait aimer de ceux qui le servaient. Mon père disait souvent : « Il y a de l'arabe dans Lesseps. » Il n'avait pas tort.

Le 31 décembre, on lui signale le passage d'un magnifique météore lumineux partant de l'orient et s'éparpillant en grappes de feu vers le couchant... « Si nous étions au temps des commandements de Dieu, des miracles et des présages, écrit-il, on pourrait rapprocher cette vision de celle qui avait apparu le 15 novembre, jour de la grande décision de l'ouverture de l'isthme de Suez. Celle-ci marque, le 31 décembre, la première journée de notre exploration où nous jetons les premières bases du rapprochement de l'Orient et de l'Occident (1). »

Mon dessein n'est pas d'entrer ici dans l'histoire, — bien instructive pourtant, — des luttes de toutes sortes que soutint le créateur du canal de Suez pendant quinze ans. Toutefois, il n'est peut-être pas inutile de rappeler quelle fut la participation de chacune des Puissances d'après la *première* liste datant du 31 décembre 1858. Elle donne assez bien le degré de leur foi. La France vient en tête avec 207 111 actions, l'Empire ottoman ensuite pour 95 517 actions, l'Italie (Rome et Naples) 151 actions. L'Angleterre ne figure pas sur cette liste (2).

(1) Lettre à Mme Delamalle.

(2) Elle suggéra des obstacles sans nombre, menaça le vice-roi, circonvint le Sultan dont l'Égypte dépendait, allant jusqu'à lui faire donner l'ordre de l'éva-

Ferdinand de Lesseps commente assez curieusement cette abstention : « Mes dernières lettres d'Angleterre me font prévoir que, sous le rapport des fonds, la Grande-Bretagne nous fera complètement défaut. Les paroles de lord Palmerston et de l'ingénieur Stephenson au Parlement ont produit leur effet. En définitive, comme nous marcherons, malgré la politique de nos chers alliés, je ne suis pas fâché de réussir sans leur concours financier et malgré leur hostilité (1). »

Cette lettre est du 31 décembre 1854 ; le 17 novembre 1869, en présence de l'impératrice Eugénie, de l'empereur d'Autriche, du prince héritier de Prusse, du prince royal des Pays-Bas, du représentant de la Russie et des ambassadeurs des Puissances, le canal de Suez était inauguré ; quatre-vingts bâtiments ont traversé le canal de Port-Saïd à Suez (2).

* * *

Du plus loin que je m'en souvienne, Lesseps m'apparaît, non pas revêtu d'éclat et de gloire, — un enfant sait-il ce qu'est *la gloire* ? — mais comme une sorte de grand-père plein de gentillesse, d'une complaisance inépuisable pour les petits. Jamais il ne se plaignait du bruit qu'ils faisaient autour de lui, de leurs jeux, de leurs cris. La conscience de sa popularité n'est venue pour moi qu'ensuite. On ne l'appelait alors que le grand Français ; son visage et sa personne universellement connus suscitaient dans la rue des attroupements sympathiques comme je n'en ai jamais vu depuis ; on criait « Vive de Lesseps ! » Lorsqu'il traversait un carrefour, les passants, enthousiastes, le suivaient, serraient ses mains ; il était véritablement l'idole des Français à l'égal d'un sou-

cuation des chantiers. A la mort de Mohamed, l'Angleterre redoubla ses efforts pour faire échouer le projet, elle agit en Turquie, en Égypte, en France même : elle s'adressa à Morny, lui offrant de constituer avec lui une Compagnie nouvelle. — R. Courau, *Ferdinand de Lesseps*, déjà cité.

(1) Lettre de Ferdinand de Lesseps à M. de Regny, agent supérieur par intérim en Égypte. 1er janvier 1859. — Palmerston traitait le percement de l'isthme de « vaine entreprise » et d'« attrape-nigauds ». « Comme affaire, affirmait le *Daily News*, le canal de Suez est une espèce de crédit mobilier dans le désert. » — Voir *Ferdinand de Lesseps*, déjà cité.

(2) Dans un film récent où s'affirme la plus grande fantaisie, Lesseps a vingt-cinq ans à l'époque de Suez et il est amoureux de l'Impératrice ! — Or, quand Lesseps avait vingt-cinq ans, Mlle de Montijo en avait quatre.

verain qui serait aimé de son peuple et qui circulerait au milieu de lui en ami.

Lesseps, veuf en premières noces de Mlle Delamalle, se remaria, avant la guerre de 1870, avec Hélène de Bragard, ravissante jeune fille née à l'île Maurice et que l'on appelait dans sa petite patrie : la beauté des deux îles. Quand son père fit le voyage de France avec ses filles (1), la durée de ce voyage (on passait alors par le Cap) fut de six mois. Je ne sais comment ils se connurent. Mlle de Bragard était assez belle pour qu'un homme, même un homme courtisé et entouré comme l'était Lesseps, s'enflammât à première vue.

Le visage d'Hélène de Bragard, éclairé par de grands yeux bruns, était plein de douceur. Un charmant sourire l'animait, les traits étaient fins, mais une masse de cheveux sombres semblait alourdir sa tête. Cette physionomie aimable ne laissait pas deviner la grande fermeté de son caractère. Pour son mari, elle n'était qu'admiration. Ma mère m'a souvent parlé de l'idolâtrie qu'elle avait pour le grand homme au moment de leurs fiançailles. Celles-ci eurent lieu au moment du retentissement de Suez.

— Hélène, disait ma mère, ne sortait jamais sans un portrait de son fiancé, une médaille qu'elle logeait dans la poche de sa robe à volants et qu'elle retirait subrepticement de temps en temps pour l'embrasser. Le mariage eut lieu à Ismaïlia, dans l'intimité, malgré le désir de quelques-uns qui eussent voulu le voir célébrer dans le cadre plus vaste du Caire. Le vice-roi offrit à la fiancée un collier d'émeraudes.

Mes parents m'ont conservé la précieuse photographie des nouveaux mariés faite à Londres ; c'est un document charmant : Mme de Lesseps est assise au premier plan, elle est vue de profil. Sur sa robe gonflée par la crinoline, une multitude de petits volants s'étage, ses manches pagodes se terminent par un poignet froncé. Le nouvel époux, en redingote, est assis à côté d'elle. Tous deux se regardent. La différence d'âge, — environ vingt-deux ans, — est assez sensible entre eux ; quoique Lesseps soit demeuré mince, son visage hâlé sans rides pourtant, et ses cheveux blancs se remarquent à côté de cette jeunesse en fleur.

(1) La cadette, fort jolie aussi, épousa un marin, fils de l'amiral Bouët-Villaumez.

Je possède bien d'autres images de ma marraine. La voici jeune fille, coiffée d'un absurde petit chapeau Second Empire, tel que nous en voyons renaître aujourd'hui, petit toquet posé sur le nez et agrémenté d'un ruban tombant le long de la nuque ; puis jeune femme photographiée au Caire avec des palmiers à l'horizon, le Nil à côté, et, pour couronner le tout, les Pyramides. Une autre, en femme turque, entourée de voiles blancs ; une autre encore prise à New-York la représente en veste de loutre, au milieu d'une tourmente de neige. Le visage qui reçoit le reflet de tant de blancheur paraît diaphane, les yeux immenses, graves, mystérieux : c'est la plus belle.

La voici plus âgée, un peu empâtée, le sourire toujours jeune, le regard toujours doux. Elle ne connut pas la vieillesse ; peut-être l'armée d'enfants gambadant et riant autour d'elle lui conserva-t-elle sa vivacité ? Jeune, je ne l'ai connue que gaie. Quand la dureté de son destin l'atteignit tragiquement, elle fit face aux ennemis de son repos, entourant son vieux mari de tant de tendresse et de soins, qu'elle arriva longtemps à lui cacher le pire, non pas jusqu'à la fin, hélas !

Sa maison fut la maison du bon Dieu. Chacun y était bien accueilli et il y avait de la place pour tout le monde. Personne ne recevait mieux que Lesseps, avec plus de simplicité et de bonhomie. Le grand Français, grand voyageur aussi, aimait le mouvement, les figures nouvelles l'intéressaient : il lui arrivait de rencontrer en route et d'inviter à sa table les compagnons de son voyage :

— Des gens charmants, disait-il à sa femme en arrivant. Je les ai tous invités à déjeuner, ils seront ici dans dix minutes.

— Combien y en a-t-il donc ?

— Sept, je crois, ou huit...

Mme de Lesseps, accoutumée à la courtoisie généreuse de son mari, ne s'affolait guère, bien que sa maison comportât alors, avec les dix enfants (1), seize ou dix-sept personnes à chaque repas.

Les enfants constituaient naturellement, chez les Lesseps, le mouvement et la lumière de la maison. Ils étaient partout. Il existait bien une nursery où ils devaient se tenir,

(1) Mme de Lesseps eut douze enfants ; elle en éleva onze.

mais allez domestiquer une troupe aussi nombreuse, aussi rapprochée d'âge, aussi bien portante et jouissant d'un pareil entrain ! Ma marraine, constamment enceinte, essayait bien d'endiguer ce flot mouvant, mais ils étaient plus forts qu'elle.

Un jour, ma mère trouva son amie couchée, à cinq heures du soir. Quand elle entra dans la chambre de la jeune femme, celle-ci, dressée sur son lit, brandissait une petite cravache.

— Ah ! c'est vous, Marie ! dit-elle en riant, retombant sur ses oreillers. Figurez-vous que les jumeaux veulent absolument apporter leur cheval mécanique sur mon lit, ils font l'assaut de ma chambre, je ne puis m'en défendre : ils sont plus forts que moi !

S'il est difficile de maintenir enfermée et silencieuse une troupe d'enfants vigoureux, il l'est d'autant plus, lorsque ceux-ci savent que leur père, qui est aussi leur dieu, ne sévira jamais contre eux. Malgré nourrices et bonnes anglaises, à la moindre porte ouverte, ils s'élançaient à l'assaut de la seule pièce qu'ils ambitionnaient d'envahir : le cabinet de leur père, courant au fauteuil paternel, encombrant ses genoux, interrompant les conversations les plus graves, se perchant autour de lui comme une volée de moineaux. M. de Lesseps était toujours enchanté de leur irruption qui ne dérangeait jamais ses propos. Sa patience avec eux était sans bornes ; il était heureux de leur pétulance, de leur gaieté, fier d'eux : cinq filles et six garçons (1).

Demeuré lui-même très jeune, il n'avait alors rien d'un vieillard, ni le sédentarisme, ni le détachement, ni l'égoïsme, ni les habitudes régulières, mais au contraire l'entrain d'un homme plein de jours et gai. Je l'ai entendu dire une fois à ma mère en bouffonnant :

— Quand Hélène mourra, j'en épouserai une plus jeune !

Ce qui faisait rire ma marraine aux larmes.

Les photographies des enfants mes amis, sont aussi sous mes yeux. Les deux aînés, Mathieu et Ismaël, le second, filleul de ma mère ; puis Ferdinande, l'enfant inséparable et chérie du père, qui ne pouvait le quitter sans verser des larmes de désespoir et gémissait : « Je veux épouser papa ! »

(1) L'un d'eux étant mort en bas âge.

Après elle, Consuelo, Hélène et Bertrand les jumeaux, enfin Paul, Solange, Gisèle, Jacques et Robert. Dans cette jeune armée si vivante, la guerre fit quatre victimes, hélas ! Ah ! cette nursery des Lesseps rue Saint-Florentin, toujours retentissante de cris de triomphe et de pleurs, de galopades effrénées, de chutes épiques... Par terre, des images mêlées aux pages d'écriture, ayant servi sans doute de projectiles, et au milieu d'un désordre parfait, quelques jouets rares, offerts par le Khédive aux enfants du « grand Français ». Poupées danseuses, les pieds assujettis à la valse de Faust, enjuponnées de satin, tourbillonnant en mesure au milieu de joueurs de guitare coiffés comme Escamillo, de ballons éventrés et d'armes de Sioux...

Cette quantité de marmots élevés en liberté eût pu contenir des mauvaises têtes : il n'y en eut pas ; tapageurs, heureux de vivre et remplis de « fun », oui, néanmoins la troupe ne connut ni la méchanceté ni la rébellion. Tous avaient bon cœur. Pas de jalousie non plus : quand il en naissait un petit, ils faisaient silence au commandement et le regardaient avec curiosité et respect.

Je les vois par la pensée à Meudon, dans la petite maison mauresque piquée au milieu des bois humides où elle n'était guère à sa place du reste, avec son patio, ses arcades rouges et bleues, ses dalles vernissées qu'éclaboussait un mince jet d'eau. Les enfants à demi nus barbotaient tout autour ; ma marraine, vêtue de clair, tenait un nouveau-né sur ses genoux, lequel ? je ne m'en souviens plus : il y avait toujours un « nouveau-né ». Les enfants eux-mêmes étaient si habitués à voir le berceau occupé par un bébé neuf, quinze à seize mois après le dernier, que non seulement ils ne s'en étonnaient pas, mais se demandaient souvent si l'année qui venait serait encore propice à la puériculture. L'un des garçons confia une fois avec précaution à sa mère : « Je crois qu'il y aura des enfants cette année ! J'ai été au potager : *il me semble que j'ai vu quelque chose !* »

Le grand amusement de Paris au temps paisible de mon enfance était de voir M. de Lesseps conduisant ses petits au Bois, lui et eux à cheval, car il les mettait à cheval dès qu'ils savaient se tenir sur leurs jambes. Cela formait dans l'ensemble un troupeau de gosses habillés de culottes et de

jupes bleu marine, vareuses, grands cols, chapeau Jean-Bart, toujours au galop, serrés autour du père. Celui-ci, grand et correct, ne les surveillait point, ils suivaient comme ils pouvaient : il estimait qu'ils en savaient assez pour se débrouiller ; ils se débrouillaient d'ailleurs fort bien et s'amusaient de tout leur cœur.

Souvent le dimanche ils allaient entendre la messe à la Madeleine avant de déjeuner à Saint-Germain. Quand il prenait à mon parrain la fantaisie d'aller faire une petite visite à mon père, il poussait jusqu'à l'hôtel de Chimay, quai Malaquais, où nous habitions (1). M. de Lesseps faisait ouvrir la lourde porte cochère par le concierge, se plaçait à l'entrée de la grande cour, et comptait sa smalah.

Quelquefois il arrivait qu'un traînard apportât le désordre dans le compte et que le portier, ignorant le nombre des enfants, se préparât à fermer la porte avant qu'il fût complet ; alors M. de Lesseps levait son stick : « Ne fermez pas ! il y en a encore ! » et le gosse arrivait bride abattue, tournait autour de la grande cour sablée, comme autour d'un manège, se rangeait à sa place derrière les premiers arrivés avec une précision et une justesse à faire envie à un piquet de haute école.

On devine que ces visites intéressaient au plus haut point, non seulement les passants, mais encore les voisins et locataires, tous aux fenêtres pour ne rien perdre de la représentation.

Ferdinand de Lesseps avait dressé ses enfants à tous les exercices et à tous les sports d'agilité et d'endurance. C'est ainsi qu'il exigea que sa fille aînée apprît à enfourcher un grand âne d'Égypte qui faisait sa terreur : cela se passait à la Chênaye. L'âne rétif ne voulait pas se laisser monter, la petite fille pleurait et déclarait qu'elle ne le monterait pas.

— C'est bien, repartit Lesseps froidement, *tu n'es plus ma fille*, je ne veux plus te voir, te parler, ni t'embrasser.

Ces menaces faites avec un calme parfait donnèrent tous les courages à la petite qui monta avec ardeur non seulement l'âne d'Égypte, mais tous les chevaux que son père voulut

(1) 17, quai Malaquais, l'hôtel de la Basinière, maintenant propriété des Beaux-Arts.

bien lui faire monter et qui acquit ainsi une solidité complète à cheval.

Une fois le père, étant invité à rendre visite au roi des Mormons, se mit en route pour Philadelphie, où il devait laisser sa femme et ses trois enfants aînés, qui l'y attendraient jusqu'à son retour. La première partie du voyage se passa bien, mais quand il fallut que Ferdinande se séparât vraiment de son père, la situation devint tragique. La famille de Lesseps se trouvant pour lui dire adieu dans son wagon-salon, sa fille s'accrocha à lui en pleurant à chaudes larmes, disant qu'elle voulait partir avec lui, tant et si bien que Lesseps s'attendrit et l'emmena. On courut à l'hôtel, on ouvrit une malle, on en retira rapidement quelques petits effets que l'on rapporta en toute hâte.

Je lui fis répéter cette histoire pour mon plaisir longtemps après et lui demandai ce que Lesseps avait fait durant son séjour chez les Mormons d'une petite fille de six ans si tendre ?

— Quand j'étais gênante, me répondit-elle, pour les longs dîners où l'on me trouvait parfois endormie sous la table, papa m'enfermait à clef dans la chambre de l'hôtel.

— Qui prenait soin de toi ?

— Personne. C'est moi qui prenais soin de lui ; mais comme je n'avais pas de fil noir, je cousais ses boutons de bottines avec du fil blanc !

On pense que Lesseps était très sollicité lorsqu'il se trouvait à Paris entre deux voyages : protections, présidences, recommandations, signatures : il acceptait tout ; le plus fort est qu'il tenait parole et s'occupait de ces importuns avec gentillesse.

A propos de présidence, je me souviens d'une certaine distribution de prix qu'il « honora de sa présence », dans je ne sais plus quel lycée ou collège, peut-être l'École Monge ? Les enfants de Lesseps étaient présents ; ils avaient des amis parmi les collégiens, se réjouissaient de les entendre citer par leur père, couronnés avec ces belles couronnes de feuilles vernies empilées sur le tapis devant le président.

Les « petits de Lesseps », au grand complet avec leur col marin et leur *Jean-Bart*, ne constituaient pas pour le public une médiocre attraction, jointe à la présence du

grand homme qui « allait parler » : ces deux divertissements avaient rempli la salle où il n'y avait plus une place.

Enfin... M. de Lesseps se lève. Il est en habit avec ses décorations. Il s'adresse cordialement, ce grand Français, à la troupe de polissons qu'il domine, fruits secs ou hommes de génie de demain. Le moment est solennel, les parents sont émus, les enfants impatients. Ferdinand de Lesseps parle depuis cinq ou six minutes dans un silence religieux. Tout à coup une petite voix s'élève, claire, nette, légèrement impatiente, et l'on entend ces mots qui dédaignent le protocole :

— Oh ! papa ! donne un prix à ce pauvre Edmond : tu vois bien qu'il attend !

C'est Ferdinande qui, généreuse, veut hâter la distribution et faire passer le grand Français des paroles aux actes.

L'impromptu fut vivement goûté du public qui applaudit...

Je suis persuadée que la petite fille ne fut même pas grondée par son père, ce soir-là : j'ai dit qu'il représentait pour ses enfants une sorte de bon Dieu familier qui ne punissait jamais.

Pendant l'époque de leur petite jeunesse, ils entendaient louer leur père non seulement par ses amis, mais par des étrangers, des inconnus, des gens de tous les pays qui lui apportaient le tribut de leur admiration enthousiaste ; en voyant le public des rues et des assemblées l'entourer d'un culte passionné, comment n'auraient-ils pas cru à sa supériorité qui, d'ailleurs, était réelle et digne de l'admiration la plus grande ? Je n'ai jamais entendu, même chez Hugo, proférer des louanges semblables à celles que l'on entendait rue Saint-Florentin. On imagine ce que pouvait être une telle vénération dans le pays où Lesseps avait accompli tant de miracles !

De quelle bonne grâce fut pourvu cet homme pour résister à l'orgueil devant tant d'encens et de génuflexions ! Il demeurait cordial pourtant, sans vanité, écoutant tout le monde, adorant les petits, non seulement les siens, mais les autres, et jouant avec eux.

Les Ferdinand de Lesseps recevaient beaucoup et invitaient généreusement ; d'autre part, Lesseps connaissait tout l'univers, ses soirées étaient très courues, on y voyait des gens de toutes couleurs : des pachas, des vice-rois, des sultans et

des schahs de Perse, des rois de Siam et des princes hindous, des diplomates et des mandarins, le tout vêtu de costumes des *Mille et une nuits*, brillants, chamarrés, bigarrés, étincelants : grands cordons et plaques d'or, chaînes précieuses, aigrettes de diamants, turbans, fez, kakochniks, diadèmes, burnous blancs, habits noirs... On y vit la reine Isabelle d'Espagne, la duchesse d'Albe, sœur de l'Impératrice, et maints prélats et potentats.

Heureux de sa réussite, heureux de voir des visages souriants, Lesseps allait de l'un à l'autre, présentant, saluant, racontant cent histoires.

J'ai pourtant l'impression qu'en dehors des siens et de son œuvre, rien ne l'intéressait sérieusement. D'ailleurs son temps était occupé minute par minute, et quand il passait à Paris, il avait à peine le loisir de déjeuner. Au théâtre, il n'écoutait guère, il était le plus souvent autre part, « absent », quand il n'expliquait pas dans un coin de sa loge à un invité attentif quelque problème technique sur l'ensablement des estuaires ou sur les écluses, dont il ne voulait pas, d'ailleurs, dans ses projets.

Ma mère m'a raconté qu'étant une fois dans la même baignoire que lui aux Français, il s'intéressait si peu à la pièce, — *la Nuit d'octobre*, — qu'il sortit deux fois de son rêve pour demander à sa femme qui était cette mariée qui depuis si longtemps disait de si beaux vers. Il voulait désigner la Muse dont il avait oublié les premières strophes...

MARIE-LOUISE PAILLERON.

LA DESTINÉE DE LA FRANCE ET SA NATALITÉ

« Il n'est force ni grandeur que des hommes. »
Jean Bodin. (*De la République.*) Paris, 1577.

Ce sont les faits les plus simples qui dirigent la destinée des peuples. *La destinée de la France sera fixée par sa natalité.*

Ce problème, le plus important de tous, est de tous le plus impopulaire, car chacun de nous, dans son for intérieur, se sait coupable, et, croyant masquer sa responsabilité personnelle, se refuse à l'approfondir. Il soulève peu d'intérêt, parce que sa solution heurte trop d'intérêts.

On nous excusera de bannir de cet article sentimentalité, sensiblerie, voire sensibilité qui ne sont plus de mise. Ce ne sera que l'exposé objectif d'une série de faits. Ils n'apprendront rien à l'étranger qui les connaît. Peut-être contribueront-ils à alerter l'opinion publique française qui semble commencer à comprendre.

Depuis cinquante ou soixante ans, la France est en pleine décadence. Comparons notre pays en 1938 à ce qu'il était en 1888. Sa grandeur, sa force expansive, son commerce, son industrie, son agriculture, son pouvoir financier, sa puissance économique, son développement scientifique ou littéraire ont diminué. Derrière l'apparence qui peut faire encore illusion, il y a la réalité.

Comparons notre pays à l'Angleterre, à l'Allemagne, à l'Italie, au Japon, aux États-Unis ; sauf en matière coloniale, et ce fut la grande œuvre de la IIIe République, nous descendons la courbe.

La cause de cette décadence, ce n'est pas, directement du moins, la politique suivie, notre mode de gouvernement, un manque d'organisation, une diminution de notre potentiel individuel, ce ne sont pas les ruines matérielles de la guerre, ce ne sont pas nos quinze cent mille tués. Une seule cause à cela : notre faible natalité.

En 1876, sur un territoire plus petit que le territoire actuel, nous avions plus d'un million de naissances (1 022 000). En 1937, nous en avons eu 616 000, soit une diminution de 40 pour 100 (1). Deux générations ont suffi. Calculons combien nous aurons de naissances dans deux générations. Cette même année 1937, l'Allemagne avait 1 360 000 naissances et l'Italie 985 000.

Depuis soixante ans, la population de notre pays n'a que peu augmenté. Or, si l'Angleterre ne s'est accrue que de 30 pour 100, l'Allemagne, les États-Unis, l'Italie ont presque doublé leur chiffre, le Japon et l'Amérique du Sud l'ont triplé.

Est-il utile de développer les conséquences de cette rupture d'équilibre ? La diminution du nombre de Français, c'est la diminution de la France, puis son effondrement, puis sa colonisation par les pays étrangers.

Colonisation de la France ! A l'heure actuelle elle est déjà presque faite. Trois millions d'étrangers sur le sol de notre pays, soit environ 7 pour 100 de la population française. Si nous ajoutons ceux qui sont nés en France, mais ont 50 ou 100 pour 100 de sang étranger, nous devrions presque doubler ce chiffre. A certains égards, cette importation d'étrangers est un fait heureux. Sans elle, nous serions 37 millions au lieu de 41. Mais, par ailleurs, elle défrancise la France. Un citoyen français né sur les bords de la Vistule ou à Francfort ne vaut pas pour notre pays un Breton ou un Bourguignon.

Si cette colonisation, application démographique du phénomène physique d'osmose ou du principe des vases

(1) Ceux qui croient résoudre le problème en parlant de la mortalité infantile le méconnaissent, volontairement ou non. Il meurt par an moins de 50 000 jeunes enfants en France. Même si aucun d'eux ne mourait, et beaucoup prématurés ou tarés doivent mourir, cela ferait 666 000 enfants vivants. La baisse serait de 36 pour 100 au lieu de 40 pour 100. Le problème serait le même.

communicants, cessait et que notre natalité continuât à décroître au même rythme que depuis sept ans, nous serions 28 millions de Français dans cinquante ans, dont près de la moitié de vieillards. C'est la faillite, la vraie, et non pas la faillite simplement monétaire, à très brève échéance.

Comment maintenir une armée, un réseau ferroviaire ou routier, une administration, si les dépenses sont à répartir entre 40 millions de personnes ? Ce serait aisé, si nous étions 60 millions.

Colonisation pacifique ! On ne nous accusera pas ici de pessimisme, puisque nous avons supposé que la mentalité de l'Europe était celle d'une société de secours mutuels ou d'une Y. M. C. A. idéale qui nous laisserait bien tranquillement décliner en repos.

Présentons sous l'angle militaire la situation actuelle. Français, nous ne pouvons mettre en ligne que 250 000 hommes par classe, alors que l'Allemagne en a 500 000 et l'Italie 400 000. Cet argument, la faiblesse progressive de nos effectifs, est de tous le plus puissant à la fois pour inciter les pays voisins à nous déclarer la guerre, assurés d'une victoire aisée, et pour empêcher les autres peuples de rechercher notre alliance, notre appoint étant de peu de poids.

Mon père, il y a vingt ans, avait, à la tribune de l'Académie de Médecine, dénoncé le péril : « Pour le pays il n'y a pas plusieurs questions, il n'y en a qu'une : celle de notre natalité. »

Qu'on ne dise pas que dans les autres pays il y a une baisse de la natalité. Elle est dans l'ensemble (de l'Europe) à peine sensible. En particulier, l'accroissement absolu de la population en Russie, Allemagne, Italie et dans les Pays balkaniques est considérable et plus fort que jamais. Le fait que la Suède ou la Suisse n'augmentent pas de population diminue-t-il pour nous, Français, le danger allemand, russe, etc. ? N'y a-t-il pas aussi, pour nous Européens, un danger asiatique ?

Dans l'histoire, la question s'est déjà posée. Elle a toujours été résolue, et toujours dans le même sens.

Il y eut jadis des villes célèbres : Sparte ou Athènes, il y eut un empire fameux : l'Empire romain. La paucinatalité les a détruits, alors que la multinatalité a permis à quelques individus persécutés et voués, semble-t-il, à la

disparition d'essaimer de par le monde (exemple, les Juifs chassés de Jérusalem par Titus) ou de coloniser les régions désertiques (les Acadiens, les Québécois).

Le fait et ses conséquences viennent très rapidement d'être exposés. Les causes de ce phénomène sont très claires, la thérapeutique très simple.

La cause. Éliminons les causes ethniques. Nous n'avons pas d'enfants parce que nous sommes une race vieillie. Cet argument n'a aucune valeur.

Éliminons les causes médicales. Nous n'avons pas d'enfants parce que les femmes françaises ne peuvent concevoir. Cet argument ne joue que pour un petit nombre de couples, 10 pour 100 au maximum, et la proportion des ménages stériles pour cause médicale n'est guère différente dans les autres pays.

La cause est certaine. Nous n'avons pas d'enfants parce que nous ne voulons pas en avoir.

Deux preuves : la restriction volontaire des naissances pratiquées par les couples occasionnels ou non, légitimes ou non, supprime certainement plus de la moitié des possibilités de grossesses.

Le nombre d'avortements annuels à Paris (et probablement en France) dépasse largement le nombre de naissances. Cela est vrai pour les femmes abandonnées, les couples illégitimes. C'est tout aussi exact pour les femmes mariées de la classe ouvrière ou bourgeoise ou grand bourgeoise. Les médecins ont reçu trop de confidences, ont vu trop de désastres, ont assisté impuissants à trop de crimes pour garder sur ce point la moindre illusion. Chaque année l'avortement tue plus de Français que n'en tuait une année de guerre (1).

(1) Est-ce la carence de ceux qui ont à poursuivre les délinquants ? Est-ce la carence même de la loi ou de ceux qui sont chargés de l'appliquer ? Est-ce la lâcheté du public, refusant tout témoignage, qui est responsable, non en théorie, mais en fait, de la fréquence de ces avortements ? Probablement, tous ces éléments jouent un rôle important. Mais si la loi permettait de condamner à mort ou plus simplement aux travaux forcés à perpétuité (sans qu'on puisse faire jouer le bénéfice des circonstances atténuantes) avorteurs et avorteuses et que cette loi fût appliquée, un millier de condamnations en un an permettrait de sauver peut-être cent mille naissances, l'année suivante. Cela, on ne le dit jamais.

Le jour où nous écrivions ces lignes, un de nos élèves nous raconta l'histoire

Ces deux faits montrent que physiologiquement nous pourrions avoir quatre fois plus d'enfants.

Donc, si les couples n'ont pas d'enfants, c'est qu'ils ne veulent pas en avoir.

Pourquoi ? Deux raisons.

Avant tout, une raison matérielle. L'enfant est une gêne, l'enfant coûte cher, soit par les dépenses qu'il occasionne, soit en empêchant la mère de travailler (cet argument est décisif dans toutes les classes).

L'enfant qui a des frères et des sœurs aura une fortune moindre à la mort de ses parents que s'il est seul : cet argument est valable pour les familles paysannes et bourgeoises.

Contre ces raisons d'ordre matériel, on ne peut élever que la loi naturelle, la loi religieuse, la loi morale : « Homme tu travailleras. Femme tu enfanteras. »

Le désir de se voir prolongé par les générations suivantes, de transmettre la vie que l'on a reçue, de ne pas mourir seul, ne sont que des corollaires de cette triple loi dont l'effondrement progressif est l'autre cause de notre paucinatalité.

Est-il nécessaire de donner des preuves de ce que nous avançons ? Il suffit de remarquer que, à part les alcooliques qui conçoivent dans l'ivresse, n'a de nombreux enfants qu'une proportion faible de la population. C'est un certain nombre de cultivateurs simples et dont la simplicité fait la grandeur. Ce sont des gens religieux restés fidèles à la loi du Christ : « Croissez et multipliez. » Ce sont les personnes dont la moralité s'efforce à remplacer l'idéal religieux. Ce sont, d'autre part, ceux qui ont intérêt à avoir des enfants. Parmi eux on rencontre des ouvriers citadins qui, par suite des primes données à la naissance, du sursalaire familial, y trouvent leur avantage. Un assez grand nombre de paysans qui ne peuvent se payer des ouvriers agricoles ont des enfants, car ils constitueront une main-d'œuvre bon marché.

C'est ce million de familles qui, avec leurs quatre à sept

d'une de ses clientes qui alla se faire avorter chez une matrone d'un quartier très select de Paris. L'adresse, elle se l'était procurée en feuilletant un hebdomadaire illustré. C'est un petit hôtel particulier. Le cabinet de consultation est plein de monde. Le tarif est modéré : 1 200 francs le petit ange. Y a-t-il ou non connivence avec les services publics et les puissants du jour, pour jouir d'une si splendide impunité ? Au lecteur de résoudre ce problème.

enfants, s'oppose à la dépopulation de la France, à laquelle travaillent négativement les sept millions de familles qui ont deux enfants ou moins.

Ainsi cette dénatalité a deux causes : l'une morale : la diminution ou la disparition du sentiment de devoir, — naturel, civique, social, religieux, — sentiment qui avait créé la famille, alors que maintenant la société tend à ne plus être qu'un agglomérat d'individus ; l'autre matérielle : l'enfant est une gêne et une charge pécuniaire.

Contre cette double cause, une double thérapeutique.

Sur la thérapeutique morale, et celle-là serait la plus importante, nous n'insisterons pas. Hélas ! dans l'état actuel des choses, il serait illusoire de trop croire à l'efficacité d'une transformation morale ou religieuse des grandes masses. On ne pourra agir que sur des élites, c'est-à-dire par définition sur des minorités.

En revanche, la thérapeutique matérielle est très simple. La France a besoin de charbon : elle le paye. La France a besoin d'enfants : elle doit les payer.

Précisons donc le potentiel pécuniaire d'un enfant mis au monde (1). Pour le savoir, calculons ce qu'un homme de quinze à soixante ans peut gagner, c'est-à-dire peut fournir de travail. S'il gagne 20 000 francs par an, — chiffre moyen, — son travail rapportera 900 000 francs. En tenant compte de l'intérêt à 5 pour 100, cette somme correspond à environ 250 000 francs au moment de la naissance. Mais l'enfant coûte à élever : mettons 25 000 francs. Le vieillard ne peut plus produire et coûte en moyenne, en tenant compte de ceux qui meurent vers soixante ans, 25 000 francs à la société. On peut donc admettre que la naissance d'un enfant correspond à un bénéfice social de 200 000 francs.

(1) Ne tenons pas ce raisonnement absurde de dire : cent mille personnes en plus constitueront une armée de chômeurs. Le plus simple raisonnement montre qu'un producteur en plus, c'est aussi un consommateur de plus. D'autre part, ce sont les pays à forte natalité et à forte densité qui ont le moins de chômeurs. Le jour où l'Angleterre lutta contre le chômage, elle résolut ce problème. En France il y a si peu de chômeurs adultes en bonne santé, réellement *involontaires*, que deux millions de travailleurs polonais, belges, kabyles, etc. travaillent dans nos usines ou nos campagnes. Nous connaissons, par exemple, un chômeur, très volontaire, celui-là, qui fait travailler sa femme, mère de sept enfants, tandis que lui se repose pour toucher son allocation.

Comme nous supposons que seul l'homme travaille et que la femme ne produit pas de travail matériel autre que celui de son ménage, ce chiffre de 200 000 francs doit être divisé par deux, soit 100 000 francs.

Si nous admettons 10 pour 100 de mortalité infantile, on peut donc considérer que la naissance d'un enfant, garçon ou fille, augmente le capital national de 90 000 francs. Encore une fois, nous nous excusons de ce raisonnement dont la brutalité arithmétique peut déplaire, mais qui était nécessaire pour préciser la thérapeutique.

A l'heure actuelle, quels sont les avantages donnés aux pères de famille nombreuse ? Ils sont multiples, aboutissent à des dépenses considérables, mais ont deux défauts.

D'une part, le législateur semble avoir eu pour but, non pas d'augmenter le nombre d'enfants à naître, mais de venir en aide aux familles nombreuses et nécessiteuses. Ces règlements et décrets sont animés d'un esprit social auquel aucun homme ne peut rester étranger. Mais ils n'aboutissent que très partiellement au résultat indispensable : « augmenter le nombre de Français ».

D'autre part, ces avantages sont éparpillés et disséminés. Primes à la naissance, primes d'allaitement, facilités d'éducation, primes annuelles (à Paris pour compenser les droits d'octroi), diminution du prix des chemins de fer, etc., et surtout les admirables allocations familiales données par l'État ou les Caisses de compensation industrielle (qu'il faudra à tout prix maintenir). Poussière d'avantages échelonnés sur quinze ans et qui, au moment de la conception possible, ne joue aucun rôle décisif. Et pourtant l'ensemble est effroyablement onéreux pour l'État, les villes, les communes, le public : plusieurs milliards. C'est l'histoire des offensives partielles de 1915 quand, mal exploitées, elles ne pouvaient aboutir et qui pourtant nous coûtèrent si cher.

Il est en médecine certaines affections demandant à être traitées par ce qu'on appelle le *choc*. Sous l'influence brutale de cette médication, l'organisme se transforme, les réactions se modifient, et l'évolution de la maladie est tout autre que celle qui était à craindre. Somme toute, le choc, c'est un changement brutal dans les réactions du malade.

Or, il est aisé de produire dans une famille un choc *psycho-*

logique qui va modifier le nombre d'enfants qu'elle désire. Ce choc, c'est une *forte* prime donnée à la naissance de l'enfant. L'idée n'est pas nouvelle. Que ceux qui l'ont déjà émise nous excusent de ne pas les citer.

Quelle prime ? Dans quelles conditions ?

Il n'est pas nécessaire, il serait même souvent nuisible que dans tous les cas cette prime soit une prime d'argent ; très fréquemment, il y aura avantage à en donner l'équivalent, voire une somme plus forte en nature.

Prenons le cultivateur, ouvrier agricole ou fils de petit fermier désirant s'installer à son compte.

Dans une trentaine de départements français, toute la région du Sud-Ouest, presque toute celle du Sud-Est, une partie de la Bourgogne, etc., on rencontre un nombre important de fermes abandonnées, de champs en friche, de villages à moitié déserts (1).

La plus utile, la plus belle des œuvres serait de rendre la vie à ces campagnes mortes ou mourantes en donnant aux jeunes couples de cultivateurs des fermes avec les moyens de l'habiter, des champs avec les moyens de les cultiver. Eux n'ayant rien à payer comme prix de location à partir du troisième ou du quatrième enfant et la ferme devenant leur propriété à partir du sixième. Proposition utopique ? Non, puisqu'elle a été appliquée en Italie avec d'excellents résultats.

Il est tout aussi logique d'appliquer un système comparable au jeune pêcheur qui ne peut au moment du mariage s'acheter un bateau ni des filets. La naissance des enfants lui donne les moyens de les nourrir et de payer ses instruments de travail.

Pour les ouvriers des villes, ne peut-on agir de façon comparable ? Le rêve de tout ouvrier est d'avoir sa petite maison avec un jardin qu'il cultive le samedi et le dimanche. Pour réaliser ce rêve, il n'hésitera pas, au lieu des deux enfants classiques, à en avoir quatre ou cinq qu'il nourrira

(1) Les villes ne se dépeuplent pas. Seules les campagnes deviennent désertes. Or, par suite d'un phénomène social, fort comme un phénomène naturel, ce sont seulement les campagnes qui constituent des réserves humaines. La mesure que nous préconisons a cette triple utilité. Elle favorise la nombreuse famille, elle lutte contre le dépeuplement des campagnes, elle permet à l'ouvrier agricole ou au tout petit fermier de devenir propriétaire.

plus aisément et qu'il logera sans dépenses supplémentaires.

Ainsi fixera-t-on les « vagabonds d'usines » et fera-t-on un petit propriétaire du manœuvre, qui, dans l'état de choses actuel, ne peut s'élever socialement.

Avantages multiples à tous égards qu'il est inutile de développer.

Adoptées, de telles mesures feraient des familles nombreuses, actuellement familles de parias et considérées par les autres comme imbéciles, l'équivalent social du couple qui ne veut avoir et n'a qu'un enfant.

Voilà le choc psychologique : la ferme du cultivateur, le bateau du pêcheur, la petite maison suburbaine de l'ouvrier.

D'autres préféreront une somme d'argent liquide. Elle permettra à l'artisan ou à l'employé de s'installer à leur compte. Elle peut constituer le point de départ d'une dot qui, à la majorité de l'enfant, par le jeu des intérêts, sera trois fois plus forte que la somme initiale. Cette petite somme modifiera la mentalité de certains « journaliers » qui, devenus « capitalistes », chercheront cette « volupté d'économiser » que, paraît-il, nos ancêtres connaissaient dans les classes bourgeoises.

A qui donner ces primes ? Au père ? A la mère ? A l'enfant lui-même sous la forme d'un capital porteur d'intérêt inaliénable jusqu'à vingt-cinq ans ? C'est au législateur à fixer ce point. C'est à lui de codifier cette proposition formulée déjà par d'autres et que, dans notre absence de compétence, nous ne pouvons qu'ébaucher.

Qui y aura droit ? Pratiquement, toutes les familles nombreuses à quelque condition sociale qu'elles appartiennent. Les discriminer d'après leur fortune serait une souveraine injustice.

Mais la prime ne doit commencer à être versée qu'à partir du troisième enfant, puisque presque chaque famille désire un ou deux enfants.

De quel ordre ? Une prime trop faible est inopérante. Une prime trop forte grèverait trop le budget.

Pour fixer les idées, admettons une prime de 10 000 francs pour le troisième enfant, de 15 000 pour le quatrième, de 20 000 pour chacun des suivants. Ces primes sont des minimums.

Ainsi une famille de cinq enfants, et ce devrait être la

famille normale en France comme elle l'est dans certains pays, aurait reçu 45 000 francs et la belle famille de sept enfants 85 000 francs. Dans aucun milieu ces sommes ne seraient négligeables.

Pour éviter la mortalité infantile, ne compteraient que les enfants vivants et non pas les naissances. Pour éviter la mort de zéro à un an, qui tue encore 8 pour 100 des enfants, il y aurait avantage à verser cette prime, non à la naissance, mais à l'âge d'un an (au besoin, cette somme serait productrice d'intérêt, si bien qu'au lieu de 10 000, 15 000 francs, etc., la famille toucherait 10 500 francs, 15 750 francs, etc. quand l'enfant aurait un an).

Cette mesure serait-elle efficace ? Aucun doute. L'expérimentation l'a prouvé, et l'expérimentation en sociologie a la même valeur qu'en biologie. Déjà réalisée dans l'Empire romain par la loi Julia, elle avait suscité de nombreuses naissances qui retardèrent la chute de Rome. Dans les temps modernes, les primes à la naissance provoquèrent à diverses reprises une augmentation de natalité. En France, tout le monde connaît les résultats de l'expérience Michelin, à Clermont-Ferrand. Elle fut concluante : « les enfants Michelin », ainsi appela-t-on ces enfants supplémentaires. Moins connus sont les résultats de l'expérience Fougerat rapportés récemment dans le journal *l'Ordre*. Un industriel, M. Fougerat, légua une somme importante à deux cantons de Charente-Inférieure pour être distribuée en primes assez importantes : 200 francs par mois et par enfant de moins de quatorze ans dans les familles de cultivateurs peu aisés, propriétaires ou fermiers cultivant moins de 4 hectares. Trois ans après, dans ces deux cantons, la natalité avait passé de 238 à 258, alors que dans le même laps de temps dans l'ensemble du département le nombre de naissances diminua de 5 121 à 4 669.

Autrement dit, ces primes, bien qu'elles ne fussent attribuées qu'à une partie de la population, augmentèrent de 10 pour 100 le nombre de naissances, alors que la courbe démographique montrait tout autour une diminution de 10 pour 100. Ce système réalisa donc une augmentation de 20 pour 100 de naissances.

Les primes que nous proposons sont à peine plus faibles, (par suite du jeu des intérêts). D'autre part, elles détermi-

neraient le choc psychologique dont nous avons parlé. Elles s'appliqueraient à toute la population et non pas seulement à une classe limitée. On peut admettre qu'elles donneraient une augmentation du même ordre. Au lieu de 616 000 naissances en 1937, nous en aurions eu environ 740 000 : chiffre encore insuffisant, mais qui ne serait plus catastrophique (une prime plus forte, ceci est évident, augmenterait de plus de 20 pour 100 cette natalité).

En admettant ce chiffre de 125 000 naissances supplémentaires à 15 000 francs de primes en moyenne, on arriverait à environ 2 milliards de dépenses, chiffre auquel il faudrait naturellement joindre celui qui correspond aux primes que l'on aurait à verser aux familles qui, sans l'appât de ces primes supplémentaires, ont déjà maintenant trois enfants ou plus, chiffre, hélas ! assez bas et d'un ordre de grandeur comparable.

On aurait donc 125 000 naissances supplémentaires pour 4 milliards. Si cette mesure donne 250 000 enfants supplémentaires, la somme serait de 6 milliards. Et de 8 milliards pour 375 000 enfants supplémentaires.

Dans la première hypothèse, l'enfant « supplémentaire » reviendrait donc à environ 33 000 francs. Dans la seconde hypothèse 24 000 francs, 21 000 francs dans la troisième. Et nous avons vu que son capital social (à la naissance) était de 90 000 francs. Ces chiffres, et ils sont approximativement exacts, montrent que l'ensemble du pays y gagnerait. Pour une dépense de 4, 6 ou 8 milliards, il augmenterait son capital réel de 10, 20 ou 30 milliards. C'est mieux qu'une bonne action, c'est une bonne affaire.

Comment trouver cette somme ?

Peut-être le vrai système est-il de reprendre une proposition de loi ancienne, de Bokanowski, croyons-nous. Nous la citons de mémoire. Une personne meurt sans enfants : l'État hérite de la moitié. S'il n'a qu'un enfant, l'État touche 30 pour 100 ; s'il en a deux, le prélèvement n'est que de 10 pour 100 ; s'il en a trois ou plus, il ne touche rien d'autre que les droits actuels.

De même, il est un règlement fiscal dont les conséquences sont absurdes et qu'il y aurait avantage pour le pays à modifier. Le célibataire paye un impôt sur le revenu plus considé-

rable que l'homme marié, c'est parfaitement juste, mais un ménage sans enfants subit un abattement à la base supérieur au célibataire et n'a pas de surprime à payer. Or, un ménage sans enfants est socialement deux fois plus inutile qu'un célibataire. On devrait donc fiscalement considérer l'homme marié et sans enfants (après deux ans de mariage) comme célibataire.

Dans le maquis fiscal, il y a nombre d'injustices, non pas en théorie, mais de fait, toujours au détriment de la famille et à l'avantage du célibataire. Prenons, par exemple, les chiffres cités dans *le Petit Journal* : un célibataire a 60 000 fr. de revenu ; il paye 1 944 francs d'impôts directs. Un homme marié, avec deux enfants, ayant 80 000 francs de revenu, paye 2 555 francs. Et pourtant des deux lequel est le plus riche ? Une modification du système fiscal est à cet égard indispensable.

Ces mesures fiscales constituent-elles une pénalité ? En aucune façon, nous connaissons trop de couples qui ne peuvent avoir d'enfants ou n'en avoir qu'un pour raisons indépendantes de leur volonté. Mais si on les compare aux familles nombreuses, leur existence matérielle est autrement aisée. Les uns ont l'auto, les autres l'autobus. Ce serait justice que de réparer cette injustice. Pour une fois, que le fisc fasse preuve de sens social et national !

Ainsi par le jeu des héritages et des modifications fiscales, on obtiendrait une masse de manœuvre permettant d'agir et d'alimenter le système de fortes primes données à la naissance. La somme ainsi obtenue serait évidemment insuffisante, mais l'augmentation fatale de la production agricole, du commerce intérieur ou de l'exportation compenseraient indirectement en partie cette dépense supplémentaire à laquelle devraient prendre part, en bonne justice, non seulement l'État, mais encore les villes et les communes que ce surcroît de population contribuerait à enrichir. Sacrifice supplémentaire que ferait le pays ? Non, nous avons vu quel était son intérêt. Et même s'il avait des charges importantes, cela vaut mieux que *la ruine totale et certaine qu'entraîne notre dénatalité.*

Nous ne voulons pas entrer dans le détail des autres mesures qui contribueraient à augmenter le nombre de nais-

sances. Elles seraient multiples, depuis les avantages supplémentaires à donner aux fonctionnaires qui ont de nombreux enfants jusqu'à l'adoption de la loi Roulleaux-Dugage, cet admirable projet du vote familial, car le suffrage soi-disant universel donne une inique égalité électorale au célibataire et au père de six enfants.

On peut s'étonner que ce soit un médecin qui ait écrit cet article, somme toute social. Et pourtant, n'est-ce point logique ?

D'abord, il a reçu maintes confidences et ne garde qu'un minimum d'illusions. Et puis, il s'agit d'un cas pathologique. Une maladie grave, mortelle si on n'intervient pas, attaque notre pays. Ses symptômes sont évidents, sa cause est d'une netteté absolue. Sa conséquence est inéluctable. C'est la Mort. Elle peut survenir par cachexie ou par complication brutale intercurrente, nous voulons dire une invasion militaire. Son traitement est extrêmement simple : contrebalancer les avantages matériels de la famille à fils unique par un avantage matériel donné aux familles nombreuses. Seul le système des primes élevées peut aboutir à ce résultat. En face d'une épizootie, les pouvoirs publics s'alarment et savent lutter. Eh bien ! la question de notre cheptel humain est plus importante que celle du cheptel bovin, car c'est l'avenir de la France qui est en jeu. Éloigné ? Non, tout proche : dix ans, vingt ans, vingt-cinq ans au maximum.

Bien souvent les pouvoirs publics ont été avertis. Ont-ils voulu agir ? Cela n'est pas certain. En tout cas, ce ne fut qu'une velléité ; ils n'ont ni pu, ni su lutter contre le danger puisqu'aucun chef de gouvernement (à quelque parti qu'il appartînt) n'a été capable de prévoir, puisqu'aucun d'eux n'a résolu ce problème qui se pose aujourd'hui brutalement devant le pays : « Des enfants ou la mort ! »

CHARLES RICHET.

LES PAPIERS INTIMES DE MARIE-LOUISE [1]

MARIE-LOUISE
DUCHESSE DE PARME

On ne trouvera pas, dans les pages qui vont suivre, une histoire de la souveraineté de Marie-Louise, naguère impératrice des Français, sur son minuscule duché italien. Nous n'avons d'autre prétention que d'ajouter, grâce aux documents communiqués à la *Revue* par M. Glauco Lombardi, quelques touches légères au tableau si connu de la vie dans la petite cour parmesane.

Napoléon n'est plus là. Qu'il agonise encore sur le plateau éventé de Longwood ou qu'il repose déjà sous la dalle abandonnée de la vallée du Géranium, son souvenir même est prohibé parmi l'entourage de la souveraine. Il est proscrit sous l'influence de Neipperg comme le souvenir de ce dernier sera proscrit à son tour sous celle de M. le comte de Bombelles. Or, que peut être Marie-Louise sans l'auréole posée sur son front par son premier mariage, sans la gloire de sa maternité ? L'Empereur mort, le duc de Reichstadt mort, la fille de François d'Autriche n'est plus qu'une petite princesse italienne, ni meilleure ni pire qu'une autre, dont le passé est trop lourd pour la frêle personnalité. Là encore, l'intérêt de ce qui est provient uniquement du reflet de ce qui a été. Il n'y a donc pas lieu de s'étendre très longuement sur cette

(1) Voir la *Revue* des 15 décembre 1938, 1er et 15 janvier 1939. — *World Copyright* 1939 *International Press Corporation limited.* Ce copyright concerne les documents provenant des collections du docteur Glauco Lombardi. Le texte de l'article et les autres documents inédits ne peuvent être reproduits sans l'autorisation de la *Revue.*

dernière période de la vie de la duchesse de Parme, considérée en dehors de l'époux et du fils.

L'EMPEREUR FRANÇOIS ET SA FILLE

L'article 99 de l'acte final du congrès de Vienne, confirmant le traité du 11 avril 1814, avait définitivement attribué à la compagne déjà oublieuse de Napoléon les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla. Sous l'Empire, les titres des deux premiers avaient été portés, — sans droits de souveraineté, — par l'archichancelier Cambacérès et par l'archi-trésorier Lebrun ; le troisième avait formé la dotation de la jolie Pauline Borghèse. 450 000 habitants, 6 000 kilomètres carrés, dans un pays riant et fertile, tel était le lot de celle qui avait régné sur la France.

Marie-Louise ne se hâta pas de quitter Vienne pour rejoindre ses nouveaux États. Elle était encore en Autriche quand, en janvier 1816, son père, au cours d'un voyage qu'il faisait en Italie, lui adressait de bons conseils au sujet des devoirs qui allaient lui incomber et qui n'étaient pas sans l'inquiéter. Des finances à l'armée et aux cadres civils, tout était à remettre en ordre dans sa principauté :

Milan, le 15 janvier 1816.

« Très chère Louise,

« Ne m'en veux pas à cause de ma négligence à t'écrire, car j'ai beaucoup à faire. Entre temps, je vais bien, et ma femme, depuis quelques jours, passablement, car auparavant elle allait vraiment mal (1). Il y a beaucoup de belles choses à voir ici ; seulement il y a constamment des brouillards, de la neige ou de la pluie et il fait très humide.

« Maintenant à toi : en ce qui concerne l'engagement d'un second précepteur pour ton fils, c'est entendu, et le choix que tu as fait, à ce que je sais, est bon ; aussi ai-je écrit à mon frère Rainer (2) pour que Collin puisse quitter le service du gouvernement (3).

(1) L'impératrice Maria-Ludovica, troisième femme de l'Empereur, née princesse de Modène, allait mourir le 7 avril 1816.

(2) L'archiduc Rainer, né le 30 septembre 1783, qui devait mourir le 16 janvier 1853.

(3) Matthias de Collin, poète tragique allemand, professeur de l'Université de

« J'ai fait venir Magawli (1) à Mantoue pour régler les affaires de ton pays ; on fera tout le possible, et un fonctionnaire comptable allemand ira là-bas examiner la comptabilité, les paiements et régler le budget des finances (2). On a tiré un trait sur les anciennes dettes ; les nouvelles dépenses à partir de ce trait seront couvertes, les anciennes seront liquidées, car il est possible que, de cette façon, elles paraîtront moindres qu'on les considère. Pour payer les traitements et les pensions en retard, on a contracté un emprunt dans le Parmesan à des conditions avantageuses. On ne vendra rien du domaine de l'État, ni on n'envisagera rien dans ce sens jusqu'à ce que tu en aies décidé par toi-même, mais il y a, à ce qu'il paraît, un tas de bâtiments et de petits objets qui coûtent plus à l'État qu'ils ne lui rapportent ; j'en ai demandé une liste que je t'enverrai ou te donnerai avant que quoi que ce soit ne soit décidé à ce sujet.

« La réduction du nombre des troupes a déjà été effectuée (3), et on doit, en ce moment, en faire autant en ce qui concerne les fonctionnaires, afin que tout ce qui est désagréable soit surmonté avant ton arrivée.

« En ce qui concerne les territoires au delà de l'Enza (4), que le duc de Modène doit restituer, j'ai fait entamer les opérations nécessaires. Je te remercie de ramener l'ordre dans l'économie de ta maison et de réduire les dépenses, car, sinon, les choses iraient mal pour toi à Parme. Tu as également bien agi de changer ta livrée ; c'était d'autant plus nécessaire que le peuple italien éprouve une haine incroyable contre tout ce qui est français ou paraît le leur rappeler, et que, de plus, les Italiens ne sont pas aussi bonhommes et aussi faciles à conduire que les Allemands. Je t'écrirai concernant ton voyage, dès que ce sera possible. J'espère que cela ne tardera pas.

Cracovie, resta précepteur du duc de Reichstadt jusqu'à sa mort, survenue le 23 novembre 1824.

(1) Le comte Magawli, ministre d'État du duché de Parme, qui, tombé en disgrâce, dut abandonner son poste un an après l'arrivée de Marie-Louise et fut remplacé par le comte Toccoli.

(2) Les finances du duché étaient, en effet, dans un état déplorable.

(3) En 1814, on avait créé à Parme un corps de 3 000 hommes qui venait d'être ramené à l'effectif de 1 200 hommes.

(4) Affluent du Pô qui formait la frontière des deux duchés de Parme et de Modène.

« Prends soin de tes yeux, embrasse ton fils pour moi, et crois-moi pour toute la vie ton très tendre père,

« Franz. »

LE GÉNÉRAL NEIPPERG

Le général Neipperg, passant par Parme en juillet 1815, n'avait pas caché à Marie-Louise que, non seulement sa présence n'était pas désirée dans les duchés, mais qu'elle y était même redoutée. François Ier partageait ces appréhensions, et sa fille allait bientôt se rendre compte par elle-même de ce qu'il y avait de bien fondé en elles.

Partie de Vienne le 7 mars 1816, en ne gardant de son entourage français que l'intendant Ballouhey et M. Amelin, la duchesse fut accueillie au théâtre de Vérone aux cris de: « Vive l'Impératrice ! Vive Napoléon II ! » Pénétrant dans ses États par Casal-Maggiore, elle fit son entrée à Parme le 20 avril 1816, ayant à ses côtés son chevalier d'honneur, Neipperg. En septembre, au cours d'un voyage à Bologne, elle fut encore l'objet de manifestations intempestives. Cinq cents personnes crièrent sur son passage : « Vive Napoléon le Grand ! Vive sa malheureuse épouse, l'Impératrice notre souveraine ! » D'anciens officiers de l'Empereur osèrent même proférer à ses oreilles : « Le mari, le mari ! »

Rien, évidemment, ne pouvait être plus désagréable à la princesse que ces démonstrations, car, dès lors, elle n'avait plus qu'un désir : couler des jours heureux et paisibles sous le ciel bleu de Parme en filant le parfait amour avec Neipperg.

Ce dernier avait pris très au sérieux les obligations de sa charge de chevalier d'honneur, plus encore celles que lui imposait le rôle occulte qu'il jouait auprès de la duchesse, rôle bientôt affirmé et confirmé par la naissance de trois enfants.

Exerçant véritablement tout le pouvoir, il administra l'État avec sagesse, intelligence, économie et probité. Il sut même se faire aimer de la population qui, tout en raillant sa situation équivoque, lui pardonnait, selon l'expression d'un contemporain, ses « péchés d'amour » en faveur des libéralités qu'il conseillait et accordait.

Vis-à-vis de la souveraine, il savait se montrer à la fois

respectueux et familier, tout en faisant sentir une autorité qui s'étendait jusqu'aux détails, comme on va le voir dans le billet ci-dessous écrit de sa main, mais non signé, qu'il lui adressait à une époque où la santé du comte Dal Verme, gouverneur du Palais, donnait de graves inquiétudes à son entourage.

Parme, 18 avril 1823.

« La nuit, à ce que me dit Chigini, a été plus calme qu'on n'osait l'espérer, le pouls est plus tranquille et plus régulier qu'hier soir, mais lui-même, Dal Verme, est encore plus baissé, plus taciturne, répondant à peine et beaucoup moins prévenant et moins tendre pour sa femme. Les médecins ne font et ne donnent plus rien. Enfin, je regarde cela comme une agonie bien longue et par conséquent bien terrible. Ne craignez rien pour moi ; je suis habitué aux hôpitaux. Voici une lettre de Mme Scarampi (1) qui est bien dans l'erreur au sujet de Dal Verme ; je désirerais qu'il fût sauvé comme elle le suppose.

« J'espère que votre santé est meilleure qu'hier et que la cérémonie de ce matin ne fera pas de mal à Votre Majesté. Il vaudrait vraiment que vous vissiez cet après-dîner, en allant vous promener, par distance, la petite chapelle (2). Elle est aussi claire et aussi propre que votre bibliothèque. J'ose aussi vous rappeler la lettre au roi de Sardaigne (3) pour la poste de demain. Je ferai partir la caisse au plus tôt.

« Je vous révère et baise tendrement la main.

« *P. S.* — J'espère que demain Votre Majesté sera entièrement rétablie et que nous saurons encore le pauvre Dal Verme en vie.

« Espérez bien et prions bien Dieu pour que nous puissions une fois mourir bien loin l'un de l'autre... »

Marie-Louise se délectait dans l'existence sans heurts

(1) Dame d'honneur de la Duchesse et femme du secrétaire du Cabinet.

(2) Il s'agit vraisemblablement de la chapelle et des caveaux que, à cette époque, Marie-Louise fit construire sous l'église de la Steccata pour y rassembler les tombes des anciens souverains de Parme. Cette chapelle fut inaugurée cette même année, 1823.

(3) Le roi Charles-Félix qui avait épousé la princesse Marie-Christine de Naples.

qu'elle menait à Parme, entrecoupée seulement de loin en loin par de rapides voyages en Autriche, à peine troublée par la nouvelle de la mort de l'Exilé de Sainte-Hélène, qualifié par le journal officiel des duchés de « Sérénissime époux de notre auguste souveraine », formule qui valut à son auteur, Neipperg, les félicitations de Metternich. Une lettre du chevalier d'honneur, adressée à la comtesse de Crenneville, l'amie fidèle de l'ex-Impératrice, peint bien l'atmosphère de calme dans laquelle se plaisait le ménage ; elle est datée du jour de Pâques, à la veille d'un déplacement que le couple allait faire vers Naples :

Parme, 18 avril 1821.

« C'est avec une âme blanche et pure comme la neige, épurée au confessionnal du révérend Père abbé Neuschel (1), que je me présente devant Votre Excellence... Avant tout, Sa Majesté se porte à merveille, malgré les jours de maigre et les pénitences en tout genre que nous avons faites ces jours derniers... Maintenant, on n'est occupé que du nouvel opéra qui doit être mis en scène mercredi prochain (2), d'une très bonne troupe dramatique de chiens et de singes qui débute aujourd'hui, de M. Lalanne, fameux écuyer qui égale presque De Bach (3), et enfin des préparatifs du voyage. Nous partons décidément le 26 pour Plaisance, le 27 à Novi, le 28 à Gênes. Sa Majesté y attendra l'arrivée de la frégate napolitaine qui doit déjà avoir mis à la voile et qui vient la prendre à Livourne. A peine que le télégraphe nous annoncera son arrivée, nous prendrons la route maritime de la Spezia et de Pise pour la rejoindre, et nous nous abandonnerons aux flots. Si les Barbaresques nous prennent (et la prise ne serait pas à dédaigner), j'espère que vous ferez une quête pour notre rançon. Je vous donnerai très exactement des nouvelles de notre voyage et vous écrirai même à bord de la frégate, si le mal de mer et si les soins que je compte prodiguer à nos dames ne m'en empêchent pas. Nous avons eu ici lady Acton avec sa fille miss Bezzy, que le fils de Die-

(1) L'abbé Neuschel, plus tard évêque de Guastalla, avait béni, en août 1821, le mariage de Marie-Louise et de Neipperg.

(2) Le *Matrimonio segreto*, opéra de Cimarosa, cher à Stendhal.

(3) De Bach était le directeur d'un cirque viennois.

trichstein (1) veut épouser et qui est une jeune personne bien intéressante ; elle a de certains yeux en coulisse qui ne s'ouvrent entièrement que dans les grandes occasions et qui pourraient fort bien encore faire manquer les projets de mariage de Maurice, s'il les perd de vue... Sa Majesté et nos dames, qui mangent au moment où je vous écris un gros agneau pascal chez M. de Werkljang (2), veulent toutes être rappelées à votre souvenir... Vos petits amis ont peint hier des œufs de Pâques avec Sa Majesté et nos dames... »

Les petits amis dont Neipperg parle à la fin de la lettre qui précède étaient les deux enfants qu'il avait eus de Marie-Louise : Louise-Albertine et Guillaume, alors âgés de sept et cinq ans.

Mais l'idylle allait bientôt prendre fin. En juillet 1828, Neipperg souffrit de graves crises cardiaques. S'il fallait en croire les *Mémoires d'une inconnue*, d'ailleurs sujets à caution sur ce point, lui, « qui avait eu le triste bonheur d'épouser Marie-Louise », en mourait d'ennui. « Il en gémissait sans cesse. » Que Mme Cavaignac ait été bien ou mal informée, la santé du héros de ce roman empira rapidement. Il avait souffert d'une première crise cardiaque à Innsbrück en traversant cette ville pour rentrer avec sa souveraine à Parme. Le 22 février 1829, il trépassait. Sa veuve, — car il l'avait épousée secrètement après la disparition de Napoléon, — se sentait « peu à peu mourir avec cette vie ». Vitrolles put constater, en avril, que sa douleur n'avait « encore éprouvé aucune consolation ». Elle alla, en juillet, se réfugier, pour mieux pleurer, au petit Sacconex, près de Genève. Avant de s'y rendre, elle avait écrit, de son château de Sala, à sa fille Albertine :

Sala, près de Parme, ce 18 juillet 1829.

« ... Vous avez raison. Je suis moins bien à Sala que les années précédentes, non que je m'ennuie, ma chère enfant,

(1) Lord Acton était gouverneur de Gaëte. Maurice de Dietrichstein, fils du gouverneur du duc de Reichstadt, ne se maria que le 16 juin 1842 avec la comtesse Sophie Potocka.

(2) Le baron Joseph Werkljang [Werklein], qui devait succéder à Neipperg comme ministre d'État, était alors secrétaire du cabinet de la Duchesse.

car l'expérience vous prouvera dans l'avenir qu'avec des occupations sérieuses et instructives, on ne connaît jamais ce sentiment, mais j'éprouve un grand, un immense vide autour de moi ; il y a peu d'instants où je ne regrette pas votre absence, où un sentiment douloureux ne me fait pleurer la perte que nous avons tous faite récemment. »

Quand Marie-Louise revint à Parme, d'autres soucis l'accueillirent. Werkljang, qui avait succédé à Neipperg comme ministre d'État, n'avait pas su conquérir, comme son prédécesseur, les bonnes grâces de la population. Le jeudi gras, 10 février 1831, la révolution éclata dans le duché. Marie-Louise, affolée, se réfugia à Casal-Maggiore, puis à Plaisance. Les baïonnettes autrichiennes la ramenèrent dans ses États.

L'année suivante, elle fermait les yeux du duc de Reichstadt.

M. DE BOMBELLES

Son veuvage, cependant, pesait à sa nature ardente. M. de Metternich allait, sans le vouloir, lui donner le consolateur qu'elle attendait. C'était Charles de Bombelles, fils d'un émigré qui, après avoir longtemps servi dans l'armée, était entré dans les ordres, après avoir perdu sa femme, Angélique de Mackau, et dont la Restauration avait fait un évêque d'Amiens.

Né en 1784, de sept ans par conséquent plus âgé que Marie-Louise, Charles de Bombelles, élevé à l'étranger, n'avait jamais encore quitté le service de l'Autriche lorsqu'après sa rentrée en France avec les Bourbons, il avait été nommé lieutenant-colonel à Nancy. La Révolution de juillet le fit s'expatrier de nouveau et l'amena à Vienne. Metternich l'y vit et n'hésita pas à lui offrir la place de grand-maître de la cour de Parme, vacante par la mort de Neipperg, ajoutant : « Ce poste exige un homme capable de dominer le caractère faible de l'archiduchesse. » M. de Bombelles sut si bien dominer Marie-Louise, qu'il rejoignit en août 1833, que, un mois plus tard, celle-ci écrivait dans son enthousiasme : « C'est un homme si vertueux ! C'est une vraie trouvaille ! »

La trouvaille était même avantageuse à un tel point que l'ex-Impératrice, à la reconnaissance qu'elle devait à M. de Bombelles pour le bien fait à ses sujets, ajouta le don de son cœur. Elle l'épousa le 17 février 1834, — secrètement comme il convenait.

La mariée cependant n'était plus de la première fraîcheur. M. de Falloux, neveu de son troisième mari, qui la vit à cette époque, la représente « voûtée ; sa lèvre inférieure, épaisse selon le type héréditaire de la famille impériale d'Autriche, était très pendante, ce qui la faisait apparaître plus vieille que son âge ». Elle savait cependant rester fidèle au souvenir de Neipperg. En 1833 encore, sur l'un de ses albums, elle avait jeté ces mots, faisant allusion à la perte du troisième enfant qu'elle avait eu du général :

« J'ai aussi éprouvé de bien cruelles adversités, tant politiques que sociales, et surtout de celles qui froissent le cœur. J'ai perdu *un enfant chéri*, et *celui qui était mon guide et mon protecteur dans ce monde* ; à présent que ma douleur *est* calmée, je pense au premier comme à un ange ; et, dans la seconde peine, dans le moment de la plus affreuse douleur, je l'ai offert en sacrifice à Dieu ; et à présent je me dis que d'ailleurs cette vie n'est que passagère, et que nous nous reverrons un jour dans un monde meilleur. Chaque âme pieuse a cette pensée consolante devant soi ; il n'y a que celui qui ne croit en rien qui peut être anéanti par l'adversité. »

Et, quelques lignes plus bas, elle notait ces pensées qui n'auraient peut-être pas flatté M. de Bombelles, si ce dernier avait pu les lire :

« On peut *aimer* plusieur*es* fois dans sa vie, on ne peut *chérir* réellement qu'une fois. Le premier de ces sentiments admet l'égoïsme, le second consiste à n'aimer son ami que pour lui-même, à ne pas balancer un instant à lui porter tous les sacrifices, même celui de son bonheur, s'il s'agit d'acquérir à ce prix le sien. »

Il est vrai que ces lignes étaient tracées quelques mois avant les nouvelles noces de l'auteur.

Cependant, dans ses lettres à sa fille, reviendra fréquemment le nom du nouvel époux. Deux mois après son hyménée clandestin, elle écrit :

Plaisance, 11 avril 1834.

« Le comte de Bombelles nous quitte demain à deux heures. Je sentirai bien le vide de ce départ, avec toutes les belles humeurs de la maison ; enfin, chacun a sa croix, et je veux porter la mienne sans murmurer. »

Trois mois plus tard, en se plaignant des dames de son entourage elle parle encore de l'élu de son cœur :

Baden, le 23 juillet 1834.

« ... Mme Scarampi va mieux depuis qu'elle est ici, mais elle a des étouffements continuels. Mlle de Wallis (1) se porte à merveille lorsqu'elle fait ce qu'elle veut, mais, dès qu'elle doit s'occuper de son service, elle reprend tous ses maux et, ce qui est pire, est impertinente ; j'ai fait au sujet de cela, avec l'une et l'autre, ma bonne enfant, de bien tristes expériences, et elles me font souvent regretter mon rang qui me force pour bien des choses de dépendre d'elles.

« Il n'y a que notre bon comte de Bombelles qui reste toujours le même, et je bénis chaque jour le ciel de nous avoir envoyé cet excellent homme dans la maison... »

Et, en 1837, elle déplore encore en ces termes une absence momentanée de Bombelles :

Plaisance, le 15 mai 1837.

« ... Ce temps est affreux, et je crois que s'il continue, le comte de Bombelles ne partira que après-demain ; j'ai le cœur tout gros en pensant à ce départ, car je me trouverai bien seule, lui étant le seul individu ici avec lequel je peux penser tout haut. »

Enfin, cinq ans plus tard, sa tendresse n'est pas insensible à la santé de son mari :

Plaisance, 10 mai 1842.

« ... Le comte de Bombelles me donne aussi des inquiétudes. Le voici de nouveau, depuis deux jours, au lit avec la fièvre ;

(1) La comtesse Wallis-Carighmain, dame d'honneur de Marie-Louise, mariée au comte Cavriani.

sans avoir rien de conséquent, il est tellement affaissé moralement que je ne le reconnais plus, et qu'on a toute la peine du monde à le calmer sur son état. Ce changement dans son caractère m'inquiète horriblement ; on ne passe vraiment dans ce monde que d'une angoisse à l'autre... »

LA MÈRE ET LA FILLE

A dater de son troisième mariage, on ne relève plus d'incidents notables dans l'histoire de Marie-Louise, même au cours de ses voyages et villégiatures.

Quand elle n'était pas à Parme, la Duchesse écrivait régulièrement à sa fille Albertine, première née de son union avec Neipperg, qu'elle avait mariée, le 23 octobre 1833, à l'un de ses chambellans, le comte Louis Sanvitale. M. Glauco Lombardi possède nombre de ces lettres. On peut, à travers elles, glaner quelques indications intéressantes sur la psychologie de l'ancienne Impératrice.

Voici quelques lignes où se laisse entrevoir son caractère sans ambition :

Weinzirl (en Autriche), le 27 juin 1834.

« ... Nous avons déjà fait deux promenades ravissantes dans les environs, pour voir des fermes de mon père ; quel beau pays, quelle richesse et quelle aisance parmi les paysans, n'en déplaise à Anguissola (1), à qui l'Autriche ne plaît pas ! Lui regrette ses vignes et ses paysans déguenillés et sales, et moi, je me dis que si tant de liens bien chers à mon cœur ne m'attachaient pas à l'Italie, je prendrais volontiers mon paquet et irais m'établir ici dans quelque maison de campagne pour le reste de mes jours. »

Après la mort de l'empereur François, sa fille écrit à Albertine Sanvitale :

Plaisance, ce 10 avril 1835.

« Mon premier besoin, chère Albertine, après avoir eu pendant une heure le docteur Ferrari, est de vous écrire

(1) Le comte Anguissola d'Altoë était grand-maître des cérémonies de la cour de Parme.

quelques mots pour vous donner des nouvelles de mon voyage. Il fut très heureux, quoique nous avalâmes beaucoup de livres de poussière. Nous arrivâmes à 8 heures et quelques minutes ; l'escalier et le salon étaient pleins, comme à l'ordinaire, de tous les grands et grandesses du Duché. C'est une habitude très louable et que je ne voudrais pas leur faire perdre, mais, quand on arrive fatiguée, c'est assez ennuyeux. Les chambres sont étonnamment bien chauffées, il n'y a pas une trop grande différence avec Parme. Guillaume (1) vous embrasse et se porte très bien ; vous nous manquez beaucoup à tous deux, et nous n'avons fait que parler de vous toute la soirée. Il me semble que je vous aime chaque jour davantage ; autrefois, je vous aimais avec toute la tendresse d'une mère pour son enfant ; à présent, il s'y est joint un autre sentiment, celui que je pourrais avoir pour ma meilleure amie, pour la confidente de toutes mes peines et de tous mes plaisirs.

« Mon pauvre oncle (2) est, à ce qu'il paraît, décidément mort. Je n'en ai pas encore de nouvelles, mais on le dit au général Bittner dans les *Agenten Nachrichten* (informations d'agents) et je crois qu'on n'oserait pas mentir dans une pareille occasion. Voilà encore une personne de moins qui faisait un des points de réunion de la famille ; mais la mort de mon père a tellement anéanti et déchiré tous les sentiments de mon cœur et les facultés de mon âme que je vous assure que je ne suis plus capable de rien sentir ; j'en ai eu la preuve hier.

« Cela m'a rappelé ce que mon pauvre père me disait en me revoyant en 1817, la première fois après mon départ pour l'Italie. Les larmes lui vinrent aux yeux de joie, et il me dit : « Ces larmes me font du bien ; depuis longtemps déjà j'étais incapable de pleurer. » Comme je sens à présent, chère enfant, la valeur de ces paroles ; je regrette mon oncle, mais il m'aurait été impossible de verser une larme pour lui.

« Mille amitiés à votre mari ; embrassez le cher baby (3)

(1) Guillaume, fils de Marie-Louise et de Neipperg, d'abord comte de Montenuovo, créé prince de Montenuovo le 20 juillet 1864.

(2) Il s'agit de l'archiduc Antoine-Victor-Joseph, fils de l'empereur Léopold II, né le 31 août 1779, archevêque de Cologne, grand-maître de l'Ordre teutonique. Il était mort le 2 avril 1835

(3) Albert, fils aîné des Sanvitale, né le 28 août 1834.

en mon nom. Donnez-moi bientôt de vos nouvelles. Je vous aime et je vous embrasse de tout mon cœur.

« Louise. »

Deux ans plus tard, au cours de l'un des voyages, Marie-Louise, alors en visite chez son oncle l'archiduc Jean, a l'occasion de rencontrer le duc d'Orléans et le duc de Nemours.

Brandhof, 18 juin 1836.

« ... C'est là (à Spital), que nous rencontrâmes les princes français, qui vinrent un instant avant que je partis, et me firent de suite une visite. Je dois dire qu'ils ont tout à fait fait ma conquête ; on ne peut voir de jeunes princes mieux élevés, plus remplis d'esprit et de modestie et vraiment de tout ce qu'il faut pour plaire. Le duc d'Orléans a une superbe physionomie, cheveux et yeux noirs et une taille magnifique ; il sera de la grandeur du comte Lichtenberg. Le duc de Nemours sera de la grandeur d'Alfred (1), a les cheveux blonds et bouclés, la taille d'Alfred, et quoique moins beau de traits que son frère, a peut-être une physionomie plus intéressante et spirituelle. On éprouve un sentiment pénible en pensant que ces deux jeunes gens si intéressants sont les fils d'un usurpateur. Autant qu'ils m'ont plu, eux, autant peu m'a séduit leur suite, à l'exception du duc de Valençay (2) ; c'est un tas de figures ignobles et déplaisantes. Vous pouvez être persuadée que j'ai été enchantée de voir ma curiosité satisfaite. Mais je l'ai payé cher, ayant eu tous les chevaux fatigués des princes jusqu'à Velden. »

En 1838, Marie-Louise était en Autriche. Elle se rend au funèbre caveau des Capucins où repose son fils et dit ses impressions à Albertine Sanvitale :

Schönbrunn, le 27 mai 1838.

« ... J'ai fait hier ma visite aux Capucins ; elle m'a saisie. Mais je pars toujours de ce caveau, où j'ai déjà réuni bien des personnes chéries, plus calme et ayant trouvé des forces pour supporter tant de peines et de contrariétés que l'on a dans ce bas monde. »

(1) Alfred Neipperg, fils du premier mariage du général.

(2) Napoléon-Louis de Talleyrand-Périgord, fils du duc de Dino et petit-neveu du prince de Bénévent, plus tard duc de Sagan et duc de Talleyrand (1811-1898).

UN VOYACE A WAGRAM

Au cours de ce même séjour dans son pays natal, Marie-Louise accomplit un premier voyage en chemin de fer, ce qui était alors une nouveauté et une curiosité. Elle raconte son équipée en termes amusants à sa fille. Le but du déplacement, dans un wagon fermé à clef, comme ce fut longtemps l'usage dans les premiers temps des chemins de fer, était un village portant un grand nom dans l'histoire : Wagram. Ce village, situé sur le Russbach, affluent de gauche du Danube, à 19 kilomètres au nord-est de Vienne, avait vu les 5 et 6 juillet 1809, la victoire de Napoléon sur l'archiduc Charles. C'est encore aujourd'hui une station du chemin de fer de Vienne à Lundenbourg.

Le sort malicieux, qui avait donné à l'ex-Impératrice, comme but de sa première excursion en chemin de fer, un lieu si lourd de souvenirs, ne semble pas avoir impressionné celle-ci. Elle s'en préoccupe moins que du spectacle qui lui est offert et des glaces qu'elle déguste :

Schönbrunn, 23 juillet 1838.

« Depuis que je vous ai écrit, j'ai fait une quantité de choses. Mercredi, j'ai été en vapeur à Wagram ; j'avoue que le cœur me battait fortement en montant par une espèce d'escalier portatif dans la fameuse voiture, où l'on nous enferma sous clef. Je ne saurais vous en faire une autre description que celle qu'il vous semble être emporté par un ouragan, par la voiture du diable.

« Un horrible sifflement qui se fait entendre au départ ; le bruit de la machine ; les wagons qui sont attachés l'un à l'autre, en ligne droite, précédés de la machine, d'où sort une colonne de fumée mêlée d'étincelles de feu, et qui est dirigée par deux conducteurs qui se tiennent debout et sont tout enfumés et noirs comme des ramoneurs, tout contribue à maintenir cette illusion. Nous avons fait, en allant, trois lieues allemandes, ce qui fait quinze milles italiens (1), en vingt minutes, et au retour vingt et un.

(1) La lieue usitée en Autriche, dite postmeile, équivalait à 7 585 mètres; trois lieues représentent donc 22 kilomètres environ.

« Près du village de Wagram se sont établis deux restaurateurs, où nous nous arrêtâmes ; nous prîmes des glaces chez l'un d'eux et nous vîmes arriver la machine avec les autres wagons remplis de monde, les messieurs de la Commission ayant eu l'amabilité de nous faire partir seuls avec trois voitures, afin que nous vissions ce spectacle. On fait trente-six pieds en deux secondes. Il arriva encore une autre locomotive, seule, avec ses deux conducteurs. Une de ces machines pèse 200 quintaux de fer, et telle est l'ingénieuse invention que deux hommes la tournent avec facilité pour la remettre en chemin pour le retour. En revenant, je trouvais déjà le mouvement fort agréable et m'occupai à regarder la contrée qui, en avançant vers Vienne, devient plus agreste par les collines boisées qui entourent la ville et au pied desquelles se trouvent tant de villages et de maisons de campagne. Comme il était encore de bonne heure, nous allâmes nous promener sur les remparts, promenade que j'aime tant parce qu'elle a un aperçu général sur les glacis et les faubourgs avec leurs beaux bâtiments.

« Nous avons fini la soirée à *Guillaume Tell* de Rossini, qui est fort mal concerté tant pour la danse que pour la musique. Il n'y a que Schober, qui a été longtemps en Italie, qui a une belle voix et une belle méthode. Jeudi, j'ai été voir, vers midi, nager Franzi (le futur empereur François-Joseph) et jeter à l'eau mes deux autres petits-neveux (1), ce qui leur réussit fort bien à tous. La soirée s'est passée au Kaninchenberg, chez Malfatti (2), qui y a une charmante possession, où l'on va à pied d'ici en moins d'une heure. De la plate-forme, devant sa maison, on a une vue magnifique sur la ville et les environs. C'est un homme qui, outre la renommée médicinale dont il jouit, est si aimable que l'on cause volontiers des heures avec lui... »

(1) L'archiduc Maximilien, le futur empereur du Mexique, et l'archiduc Charles-Louis, les deux frères de François-Joseph, nés en 1832 et 1833.

(2) Médecin de la Cour autrichienne. Il soigna le duc de Reichstadt jusqu'à sa mort. — Le Kaninchenberg, ou Kunigelberg, situé dans le 13e arrondissement de Vienne (Hietzing).

VENISE

Retournant en Italie, Marie-Louise s'arrête à Venise, et, en écrivant à sa fille, elle parle encore de cette musique dont elle raffole. Elle a eu la bonne fortune d'entendre Liszt.

« Venise, le 4 octobre 1838.

« ... Je me suis arrêtée une heure à Cattajo, qui est devenue un délicieux séjour, et où j'ai été reçue à bras ouverts par la bonne famille de Modène et j'ai eu l'heureux sort d'y entendre jouer deux morceaux de Liszt. Il a joué un petit morceau sur *God save the King* et l'orgie des *Soirées* de Rossini (1). Il est incroyable pour l'agilité et la force et quelquefois l'âme, mais, lorsqu'il fait ce que nous appelions *pister*, il m'est désagréable au possible, car il pousse au dernier degré, au point que tout son corps et ses cheveux tremblent ; mais je ne puis que dire que c'est une merveille et que peu l'imiteront, ou plutôt personne. »

C'est encore de Venise, où elle s'attardait auprès de son frère, l'empereur Ferdinand Ier, que, quelques jours plus tard, Marie-Louise écrit à Albertine ces deux lettres :

« Venise, 13 octobre 1838.

« Je suis si désolée, ma chère Albertine, d'être restée deux jours de poste sans vous écrire, mais mon frère est toujours là à neuf heures du matin, et cela m'en a malheureusement empêchée. Vous connaissez mon affection pour vous : vous croirez donc facilement que j'en ai beaucoup souffert et que je m'en suis fait vraiment du remords de conscience, recevant tant de bonnes lettres de vous et ne pouvant vous donner de mes nouvelles.

« La famille m'occupe toujours beaucoup. Je suis contente que vos enfants se remettent (2). Figurez-vous que j'ai un peu la présomption de croire que l'air de Sala y a contribué.

(1) Rossini avait publié un recueil de douze mélodies sous le titre de : *Soirées musicales*.

(2) En 1838, Albertine Sanvitale avait déjà donné le jour à trois enfants : Albert, Marie et Stéphane.

Je me réjouis de les revoir avec leurs belles joues couleur de rose. Je compte partir vendredi 19, coucher à Ferrare et être le 20, tard le soir, à Parme et le 21, après la messe, à Sala, où je me réjouis tant de vous embrasser.

« Je me porte toujours bien et l'air de Venise me fait un bien incroyable, car, quant à mes maux de tête et mes bosses, je les aurai partout. Le temps nous a aussi favorisés, car il a été superbe et chaud ; aujourd'hui, nous avons grande bourrasque, pluie battante, et un froid et une humidité à grelotter, ce qui est fort agréable avec le transport en gondole ; au reste, la vie est bien moins fatigante qu'à Milan.

« Le 8 au matin, j'ai été voir les églises de San Giorgio Maggiore et du Redentore, et j'ai admiré les chefs-d'œuvre de sculpture et d'architecture qu'elles renferment et que vous connaissez, à ce que je crois. Nous avons eu un grand dîner assez ennuyeux de quatre-vingts personnes. L'après-midi, j'ai été à San Lazzaro voir les Arméniens : ils sont fort riches et y ont un établissement superbe ; ils donnaient ce jour un grand dîner à l'ambassadeur turc et au *Reis Effendi* (ministre des Affaires étrangères), Rechid Pacha (1), qui est horriblement laid, mais très bien élevé, parlant bien le français et ayant aussi beaucoup d'esprit et d'instruction. Il va à Londres avec ses deux fils, vilains tacquillons de huit à dix ans.

« L'aîné est un peu plus grand qu'Albert, ventru comme son frère et a un grand nez aquilin avec deux grands yeux noirs qui sont battus jusqu'à mi-joue. Le second est blond ; il ne savait rien faire d'autre que de mettre les doigts dans le nez et se manger les ongles. On nous conduit de suite dans une salle où il y a les portraits de Ferik Pacha et du sultan Mahmoud (2) ; sous le dernier était sur un grand canapé toute la société turque qui fumait dans de grandes pipes qui donnaient une telle vapeur que j'ai failli prendre le mal de mer. Ils nous ont régalés d'une espèce de pâte de coings confits dans l'huile de roses et d'une autre conserve qui était aussi une vraie cochonnerie. Il paraît qu'ils ont bu beaucoup de vin dont le résultat a été une horrible indigestion pour

(1) Rechid Pacha venait d'être renversé comme ministre des Affaires étrangères et se rendait alors en ambassade auprès de diverses cours d'Europe.

(2) Mahmoud II, le sultan alors régnant.

le Reis Effendi, qui est encore malade. On dit qu'il est si bon pour les Chrétiens, ce qui fait que les catholiques le cajolent beaucoup. Le 9, j'ai été voir la Salute, i Frari et i Scalzi, si renommés pour leurs monuments, tableaux et pierres précieuses. L'après-midi, j'ai fait une promenade au Lido d'où nous avons ramené de fort jolies coquilles le long de la haute mer. Le soir, nous avons été à San Benedetto où la Compagnie Mascherpa donnait un *Matrimonio per interesse et nobilità*. Le théâtre est petit, mais joli, restauré et peint à neuf, et il y faisait une chaleur terrible, grâce à l'illumination.

« Le 14 et le 15 au matin, j'ai accompagné mon frère à la Monnaie, mais nous avons été tellement au galop que je n'ai presque rien vu, malgré que cela m'aurait tant intéressée de voir tous les coins de la République de Venise. Nous avons été aussi à San Giorgio Maggiore et au port franc, où on nous a fait grâce de quelques barils de (*mot illisible*) et de laine, et à cinq fabriques de verres, miroirs et perles, à Murano, qui sont fort intéressantes à voir. Les fabricants de cette île avaient élevé un arc de triomphe en fils de verre et en petites perles qui était vraiment unique en son genre. L'après-midi, j'allai faire ma promenade habituelle au Lido, le long de la mer, et, le soir, il y eut un grand bal à la Cour pour deux mille personnes. On nous présenta le secrétaire de Rechid Pacha qui est un très bel homme parlant bien toutes les langues, mais il avait la physionomie si éminemment française qu'ayant pris des informations sur son compte, on sut que c'était un renégat. Nous vîmes aussi quelques dames anglaises très jolies. Il y a entre autres un fils de Mr Canning, ici, qui voyage avec sa famille dans son yacht ; ce qui est particulier est qu'il est *tory*, tandis que son père est *whig*. Le 11 au matin, j'allai voir les églises des Gesuiti et de San Sebastiano où il y a la tombe de Paolo Veronese et ses fameux tableaux que l'on a restaurés et qui sont superbes. A midi, il y a eu tombola à la place Saint-Marc pour les pauvres, c'est le plus grand plaisir des Vénitiens ; le coup d'œil est fort beau, la place, les fenêtres et les toits mêmes étant pleins de monde. Le plaisir a duré cinq heures ; vous croirez facilement que, pour ne pas m'en lasser, je ne suis restée que cinq minutes ; nous avons eu après un fort ennuyeux grand dîner. L'après-midi,

j'ai été voir la frégate autrichienne, la *Guerriera*, dont mon cousin Fritz (1) est le commandant ; il nous fit les honneurs à merveille. C'est, en général, un charmant jeune homme, tant sous le rapport général moral que physique. J'allai aussi à l'église grecque schismatique qui paraît fort belle, mais l'obscurité ne nous permit plus de distinguer les tableaux. Le soir, j'entendis à la Fenice le prologue et le premier acte de *Lucrezia Borgia* qui, selon moi, est le chef-d'œuvre de Donizetti. Je ne conçois pas comment la censure peut permettre que l'on représente un sujet si affreux. L'Ungher, Moriani et Cosselli (2) et une certaine Mazzarelli l'exécutent dans la perfection, mais la voix de la première ne me plaît pas.

« Mon frère François (3) nous a quittés ce matin, ce qui m'a fait un grand chagrin, car on ne sait jamais quand et comment on se reverra. Le temps s'est aussi remis au beau, ce qui était bien nécessaire, car hier on dansait joliment dans les gondoles. Mille amitiés à Louis ; Alfred (Neipperg) est venu me voir hier, mais je n'ai pas encore pu avoir l'adresse.

« Rappelez-moi au souvenir de tout le monde. Je vous embrasse aussi tendrement que je vous aime.

« Louise. »

« Venise, 16 octobre 1838.

« On me dit que cette lettre pourra encore arriver à Parme avant moi ; je profite donc d'un moment de liberté pour vous remercier, ma bonne enfant, de vos lignes que j'ai reçues ce matin et qui m'ont fait grand plaisir comme toutes les preuves de votre affection. Je suis aux anges que les enfants reprennent à Sala ; j'espère que ce mois de campagne leur fera du bien. J'ai fait remettre vos lignes à Alfred. Le comte Maurice (4) me charge de le rappeler à votre souvenir ; il parle de vous avec une tendresse et un enchantement qui me touchent, car c'est parler droit à mon cœur que de vous aimer.

« Tout le monde se porte bien ici, *und ich bin das getheilte*

(1) L'archiduc Frédéric (1821-1847), fils de l'archiduc Charles. Reçut en 1840, devant Saida, commandant encore la frégate la *Guerriera*, la grand croix de Marie-Thérèse.

(2) Caroline Ungher, Napoléone Moriani et Dominique Cosselli étaient parmi les artistes les plus réputés de l'époque.

(3) L'archiduc François-Charles, père de l'empereur François-Joseph.

(4) Comte Maurice Dietrichstein.

Herz (et j'ai le cœur divisé), attirée vers vous et regrettant aussi beaucoup de quitter tous les miens qui sont si bons pour moi ; on ne peut au reste être parfaitement heureux dans ce monde. Aussi vaut mieux plutôt continuer mon journal que de s'abandonner aux idées tristes.

« Le 12, nous vîmes lancer une corvette, la *Clémente*, à l'Arsenal. Le temps était superbe, la Darsena pleine de monde, et la cérémonie alla si bien que le spectacle fut magnifique. Nous visitâmes pendant quatre heures en détail ce vaste bâtiment qui est dans ce genre, à ce que l'on dit, le plus vaste de l'Europe, car on y fabrique tout ce qui est nécessaire à la construction d'un vaisseau. Les salles d'armes sont aussi très intéressantes à voir. Papa Paulucci (c'est ainsi qu'on le nomme ici) fut phraseur et adulatoire et flagorneur à son ordinaire.

« L'après-midi, j'allai à pied dans les merceries et sur le Ponte Rialto, où je fus témoin d'un spectacle fort extraordinaire ; la fabrication de la thériaque (1). Figurez-vous de voir dans la rue qui monte vers le pont, de chaque côté, douze apothicaires ayant chacun devant eux un énorme mortier dans lequel ils pilent avec d'énormes pilons et en mesure les 70 (un mot biffé) d'ingrédients qui composent cette médecine. Ils sont vêtus, comme dans les comédies de Goldoni, de robes de chambre rayées et nouées avec des écharpes ; ils ont sur la tête de grands bonnets de nuit blancs, noués en haut avec un ruban de couleur. On prétend qu'ils disent des grossièretés aux passants qui s'arrêtent. Nous ne l'avons pas éprouvé, quoiqu'on ne nous aie pas connus.

« De là, je visitai le Jardin botanique, qui est très grand pour une ville toute bâtie dans l'eau. Le soir, on nous régala d'une illumination sur la lagune, vis-à-vis des fenêtres de l'Empereur, qui n'était rien moins que belle, car il y avait plus de fumée que de feu et une longueur interminable entre une décoration et l'autre ; en revanche, la place Saint-Marc offrait un coup d'œil unique, car elle était pleine de spectateurs, ainsi que la Piazetta, et éclairée par la lune.

« Le 13, nous fîmes notre fameuse expédition à Chioggia. On s'embarqua à neuf heures à bord du bateau à vapeur

(1) Médicament à base d'opium, très compliqué, dont on attribuait l'invention à Mithridate. Quatre lignes plus bas : le mot biffé doit être : sortes.

impérial, la *Marianne*, et nous allâmes par les lagunes à Malamocco, où on posa la première pierre de la digue que l'on doit y construire pour continuer les fameux Murazzi. La cérémonie fut heureusement courte, car l'eau commençait déjà à filtrer dans le pavillon où nous étions.

« De là nous allâmes par la mer à Chioggia ; elle était assez houleuse, de manière que notre embarcation devint peu à peu un véritable hôpital : on ne voyait plus que des princesses et des dames étendues sur des matelas sur le pont, des personnes qui descendaient dans un état piteux dans les chambres, et des personnes jaunes et pâles, avec des figures lamentables. Mon frère François, mon oncle et moi furent les seuls de la famille qui tinrent bon, les autres furent tous plus ou moins malades et l'Empereur aussi en dernier. Au reste, ce que nous vîmes à Chioggia ne valut pas la peine de faire tant souffrir, car nous ne fîmes qu'arpenter la grande rue de cette ville de pêcheurs pour aller faire une prière au Dôme et puis retourner de même sur nos pas. Point de régates, point de pêche, enfin rien. Avant de débarquer, on fit un mauvais dîner maigre ; vous pouvez juger quel plaisir de la part de ceux qui avaient payé leur tribut. Nous revînmes par les lagunes sur le bateau à vapeur du baron Testa, le *Spaur* (jugez quelle gloire pour lui), et heureusement pour nous, car, environ à un mille de Chioggia, une des valvoles (soupapes) de la *Marianne* se rompit et nous aurions pu rester toute la nuit en pleine mer avec la bourrasque. Le retour, quoique lent, fut beau, parce que nous vîmes Malamocco, Palestrina, les îles et les fanaux des canaux illuminés. En revenant, nous nous promenâmes encore sur la place Saint-Marc et la Piazetta, illuminées toutes avec des lampions et des ballons, ainsi que la tour de Saint-Marc, ce qui, avec leur belle architecture, offrait un coup d'œil magique.

« Le 17. — Je n'ajoute que deux mots, ma chère Albertine, pour vous dire que tout le monde va bien, quoiqu'il y ait beaucoup de refroidissements et de diarrhées, avec des coliques assez conséquentes. Mon médecin en est assez incommodé depuis deux jours, mais, comme il va un peu mieux aujourd'hui, j'espère que nous ne serons pas obligés de le laisser à Venise, ce qui aurait tant inquiété sa pauvre femme. Je ne sais si elle en sait quelque chose, et si, par

hasard, elle s'informait près de vous pour avoir de ses nouvelles, vous pourrez lui dire que les douleurs sont diminuées, ainsi que les crampes et qu'il commence à se sentir soulagé. Le maréchal Radetzky (1) est aussi dans son lit, de la même maladie.

« Le comte de Bombelles, en revanche, s'en est tout à fait guéri ici et vous pouvez dire à Marie (2), avec mille amitiés de ma part, qu'il a bien bonne mine. Mille belles choses à tous les habitants du Casino. Je vous quitte pour faire encore quelques courses.

« Je vous embrasse aussi tendrement que je vous aime.

« Louise. »

AFFAIRES DE FAMILLE

Au cours de ce même voyage de 1839, Marie-Louise rencontra à Ischl la duchesse d'Angoulême, accompagnée de sa nièce, Mademoiselle (Louise-Marie-Thérèse de Bourbon), fille du duc de Berry et sœur du comte de Chambord, qui devait épouser plus tard le duc Charles III de Parme. On pouvait supposer que la vindicative fille de Marie-Antoinette n'avait pu pardonner encore à sa cousine son alliance avec l'ogre de Corse. Les appréhensions de cette dernière, en abordant celle qu'elle appelait la Dauphine, malgré la mort de Charles X, s'expliquent donc amplement.

« Ischl, le 20 septembre 1839.

« Nous avons eu hier d'illustres étrangers ici, la Dauphine (3) et Mademoiselle, qui ont couché à Ischl et sont reparties ce matin à six heures.

« J'avoue à ma honte que mes jambes me tremblaient quand j'ai été à la poste pour leur rendre visite, parce que je savais sa prévention contre moi, mais la chose s'est beaucoup mieux passée que je ne l'aurais cru et elle a été bien aimable et bonne pour moi et a même passé une partie de la soirée

(1) Le feld-maréchal Joseph-Wenceslas Radetzky de Radetz, le futur vainqueur de Charles-Albert à Novare.

(2) Fille du comte Charles de Bombelles qui, après la mort de son père, se retira dans un couvent de Vienne où elle mourut.

(3) Après 1830, la Dauphine avait pris le nom de comtesse de Marnes.

chez moi. Cette pauvre Princesse est aussi respectable qu'elle est malheureuse et est vraiment une sainte par la résignation avec laquelle elle porte ses malheurs. Elle a l'air même bien conservée pour son âge. Mademoiselle est petite et même un peu paquet, mais jolie comme l'amour et paraît bien gentille et gaie ; elle a tout à fait fait ma conquête. Leur suite se compose de la vicomtesse d'Agoult (1), qui a au moins soixante-dix ans, et de Mlle de Guise ; elles voyagent en deux voitures, sans cavalier pour les accompagner. »

En 1840, Marie-Louise est encore à Schönbrunn. Elle va travailler à faire recevoir son fils Guillaume de Montenuovo à la Cour, pour le sortir d'« une fausse position ». Metternich l'aidera à atteindre son but. Elle en exprime l'espoir à sa fille :

« Schönbrunn, le 18 juin 1840.

« Le 19, mardi, j'ai été voir le prince de Metternich à son jardin, qui est un vrai bijou, ainsi que la maison ; la seconde est remplie des plus jolis rococos et de tableaux et de statues, et le premier est tout à fait arrangé à l'anglaise, avec de beaux groupes d'arbres et des masses de fleurs devant sa maison, qui a un rez-de-chaussée élevé. Il y a une terrasse avec une tente et des corbeilles de fleurs ; on y passe la soirée, et c'est un endroit délicieux.

« Je lui ai trouvé, à mon grand plaisir, ainsi qu'à la princesse, bonne mine. Il m'a beaucoup parlé de Guillaume, l'a loué ; il y prend un vif intérêt et veut absolument le présenter à la Cour ; je lui ai remis tout à fait l'affaire, car il ne veut sûrement que notre bien à tous, et il sait mieux que moi ce qu'il faut. »

On ignorait encore à ce moment en haut lieu le mariage de Marie-Louise avec le comte de Bombelles, comme le prouve ce billet adressé à Albertine Sanvitale :

« Plaisance, le 25 avril 1841.

« On invente ici chaque jour une nouvelle sur le motif du voyage de l'Impératrice (2). La dernière est que c'était

(1) Anne-Charlotte-Henriette de Choisy, avait épousé le vicomte d'Agoult, premier écuyer de la Dauphine. Elle avait suivi celle-ci en exil et mourut à Goritz, le 20 mars 1841, sans postérité.

(2) A Mantoue et à Parme.

pour arranger un mariage entre le duc de Modène (1) et moi: attendez-vous donc à avoir bientôt un beau-père. J'ai bien peur que, dans ce cas, il aurait sous peu d'années un second catafalque dans sa maison. »

Le projet de faire recevoir le fils de Neipperg à la Cour, qui tenait tant à cœur à la duchesse de Parme, put enfin aboutir. La mère est tout à la joie d'en faire part à Albertine Sanvitale :

« Ischl, 20 août 1843.

« Mon frère (2) dîne aujourd'hui avec lui (3), chez moi, et l'a invité de venir demain à la chasse avec lui, et je crois qu'il y dînera au retour. Notre cher garçon est au comble du bonheur, et moi, par contre-coup, parce que cela le place bien dans la société et lui ôte certaines idées fausses, car il s'imaginait que c'était ma belle-sœur (4) qui ne voulait pas qu'on le reçût... Comme il se trompe, et comme il connaît peu Sophie, elle si bonne et qui ne désire que de faire ce qui peut faire plaisir aux autres ! »

Terminons enfin par ces deux billets. Dans l'un, Marie-Louise parle sans émotion du caveau des Capucins ; dans l'autre, elle émet une curieuse appréciation sur Verdi et l'avenir de la musique.

« Ischl, 1er septembre 1842.

« Il faut que je vous continue à présent mon *Journal* de Vienne ; j'ai beaucoup à faire pour me remettre au courant.

« ... Mardi 23, j'ai été au caveau et à l'église des Capucins. Ils ont rebâti à neuf leur couvent, le réfectoire est surtout beau ; il y a plusieurs tableaux de peintres modernes, entre autres une Sainte Cène de Wurch qui a du mérite. On agrandit le caveau, ce qui m'a fait plaisir, car, de cette manière, j'y trouverai aussi une petite place à l'avenir. »

(1) Le duc François V de Modène, né en 1819, devait épouser, le 30 mars 1842, la princesse Aldegonde de Bavière. Il avait vingt-huit ans de moins que Marie-Louise.

(2) L'empereur Ferdinand Ier.

(3) Avec Guillaume de Montenuovo.

(4) L'archiduchesse Sophie, mère de François-Joseph.

« Milan, 20 avril 1845.

« ... J'ai entendu de nouveau avec plaisir la *Béatrice di Tenda*. Bellini plaît toujours, tandis que Verdi passera. Ne vous étonnez pas comme une Parmesane de mon sentiment sur Verdi. J'ai écrit qu'il passera parce qu'il a beaucoup de talent, mais peu d'école ; il peut naître un nouveau génie qui portera la musique sur une voie différente, plus scientifique. Il serait alors amusant de voir le contraste. J'espère cependant que Verdi trouvera de plus en plus dans l'esprit de sa patrie les sublimes inspirations qui ont une vie éternelle. »

La vie de Marie-Louise continue à s'écouler ainsi, calme et bourgeoise, entre les petits soins de M. de Bombelles et quelques erreurs sentimentales, car l'âge n'avait pas calmé les passions de la souveraine. Elle était déjà cinquantenaire quand elle s'amouracha d'un bohème, Jules Lecomte, littérateur, voyageur, romancier et ténor, qui faisait les beaux jours du théâtre de Parme. Le héros de l'aventure ne laissa à personne le soin de dévoiler cette idylle tardive et il eut l'inconscience d'écrire à un éditeur parisien : « Je succède à Napoléon. Vous ne vous en apercevrez pas aux Tuileries, mais je m'en aperçois à Parme. J'ai chanté devant Marie-Louise ; elle m'a retenu à souper. Le souper dura toute la nuit. » Arsène Houssaye, qui a publié ce billet, proposait de graver sur la tombe de la duchesse : « Ci-gît qui a commencé par un empereur et a fini par un ténor. » Si elle avait connu ces railleries, Marie-Louise aurait-elle été capable de mesurer la hauteur de sa chute ? Rien n'est moins sûr.

Le 17 décembre 1847, mourut dans son palais de Parme, d'une pneumonie, celle qui avait été jadis l'épouse de Napoléon et avait laissé se ternir l'auréole de gloire que ce mariage avait ceint autour de son front d'enfant.

JEAN HANOTEAU.
BARON DE BOURGOING.

EN TURQUIE

AU TEMPS DE CONSTANS ET D'ABDUL-HAMID

Chargé par le ministère Charles Dupuy, sur la proposition de Constans, ambassadeur de France à Constantinople, de visiter nos écoles d'Asie et de noter les impressions laissées là-bas par le récent voyage du Kaiser en Syrie et en Palestine, je débarquai à Péra le 18 mai 1899, après avoir, à bord du yacht des Trousselle, fait escale en Corse, à Naples, en Sicile, en Grèce et aux Dardanelles.

Dès son arrivée à Constantinople, Constans avait obtenu auprès du Sultan le plus vif succès. Abdul-Hamid, détendu d'emblée et mis en confiance par la bonhomie et la rondeur de l'ancien ministre, se fiait à lui sans restriction.

A peine venais-je, à mon tour, de débarquer à Constantinople qu'un incident héroï-comique me mit aux prises avec l'autorité. Par bonheur, le préfet de police du sultan était alors un ancien brigadier de la Sûreté de Paris. C'était même Constans qui, ministre place Beauvau, l'avait indiqué au « sultan rouge ». L'ancien brigadier avait organisé à merveille toute la police de Péra. Il vint me voir dès mon arrivée à l'ambassade et me dit, moitié figue, moitié raisin :

— Vos bagages de Paris, consignés à la gare de l'Orient-Express, allaient vous être livrés ici, quand on nous a signalé que vous étiez un agitateur dangereux. L'ambassadeur, en

entendant cela, a éclaté de rire. Mais il faut, pourtant, que vous m'expliquiez pourquoi vous avez introduit de la dynamite sur le territoire impérial.

— Moi !... de la dynamite !... C'est fou, tout simplement.

— Je m'en doute. Pourquoi donc, sur le plus volumineux de vos colis, lit-on très distinctement ce nom : *dynamite* ?

— Ce n'est pas moi qui ai envoyé ce monument, dis-je après être descendu, avec le préfet, jusqu'au camion garé dans un coin éloigné de la cour et qui portait mes prétendus bagages. Je sais seulement qu'il doit y avoir là un cinématographe, — l'un des premiers mis au point, — que le président Loubet envoie à Sa Majesté le Sultan... pour la divertir. C'est un simple cadeau, que l'on m'a confié, afin d'éviter les indiscrétions douanières.

L'ancien brigadier de Lozé, — ou de Camescasse, — me montra alors, sur une des parois du colis suspect, une inscription au pochoir, quelque peu effacée par le voyage ; mais on pouvait y lire approximativement le mot incriminé :

— Dynamo ! m'écriai-je... Eh ! c'est, tout simplement, le moteur électrique du cinéma impérial... Rien de commun avec... de la dynamite !

André Tardieu nous arriva, un beau matin, en « courrier diplomatique ». Il venait d'être reçu, en même temps qu'à l'École normale, au concours des ambassades et allait être nommé attaché ou secrétaire en quelque capitale d'Europe. Selon l'usage, on l'avait chargé de la « valise » de Constantinople.

J'avais fait l'éloge du grand lauréat des concours généraux de l'Université à notre ambassadeur. Mme Constans, détendue par sa gentillesse, informée de tout, le retint à déjeuner. Il fit d'emblée la conquête de chacun et sut briller sans pose devant l'ambassadeur, l'auditeur le plus difficile à émouvoir.

— Vous allez, me confia-t-il, promener ce jeune phénomène à travers Stamboul, que vous connaissez déjà mieux que cet animal musqué de Loti. (Il n'aimait pas le commandant Viaud.) Mais ramenez-le, tous les matins, déjeuner avec nous. Ce petit bougre-là sera quelqu'un, si la diplomatie ne le mange pas en route.

C'est chez Tokatlian et au vieux Sérail que nous nous

sommes liés de facile amitié, Tardieu et moi. Il était déjà étincelant d'idées, de paradoxes et d'ironies, averti comme un chef précoce, résolu à ne s'étonner de rien.

Avant de regagner Paris, avec la « valise », il consulta Constans et lui demanda conseil. Admis à Normale et au Quai, où devait-il démissionner ?

— Vous ne serez, mon jeune ami, je vous en réponds, lui dit le fin diplomate, ni professeur, ni secrétaire d'ambassade : vous ferez, fatalement, de la politique. Si j'étais encore ministre, je vous prendrais pour chef de cabinet et, deux ans après, vous me combattriez comme député socialiste.

— Ça ! non ! par exemple, jura Tardieu. J'ai horreur d'être encadré : je n'aime que l'autorité.

— Vous parlez comme un Jeune-Turc, mon ami. Vous en êtes un, sur le plan de Paris. Et vous avez raison : le règne des Abdul-Hamid est à la veille de crouler. Nous ne sommes plus que des vieilles lunes. Je donnerais beaucoup pour être à votre place.

— Et que feriez-vous de la République, monsieur l'ambassadeur ?

— Une autre République, celle qui va nous démolir tous. Nos radicaux ont déchaîné la masse. Elle va vouloir régner à son tour. C'est une question de temps. Jusqu'à mon dernier jour, je combattrai pour l'autorité, l'ordre, le progrès social. Je suis trop vieux pour me rallier à la Révolution ; je la retarderai de mon mieux, et je serai mort avant sa victoire. Vous, jeune homme, vous aurez affaire à elle. Puissiez-vous l'endiguer à temps !

Le sultan connaissait ses idées à cet égard. Il nous demanda au cours d'un entretien sans protocole, combien gagnait, chez nous, un premier ministre.

— J'en donnerais dix fois autant à M. Constans, nous fit-il traduire aussitôt par Munir Pacha, s'il consentait ici à devenir le mien. Avec lui, je serais tranquille.

Et le visage du souverain vieilli, qui ressemblait tout ensemble à Naquet, à Saint-Saëns et à Ambroise Thomas, s'anima d'une flamme neuve.

Le destin singulier de Constans l'avait, dès ses premiers pas sur les sentiers politiques, voué à tous les racontars de l'imposture. Il vivait entouré de fables tour à tour tragiques

ou saugrenues. Pour elles, il avait une indifférence qui, parfois, exaspéra ses amis.

Un jour, à Sembel, au cœur de l'Aveyron où il venait reposer ses lassitudes, nous étions venus nous asseoir au coin du parc égayé de roses qui bordait la route de Villeneuve. Des paysans passaient ; ayant salué Constans avec respect, ils s'arrêtaient, cent pas plus loin, pour causer ensemble en le regardant :

— Savez-vous ce qu'ils disent ? me déclara-t-il. Je l'entends d'ici. Ils ont lu, ce matin, *l'Intransigeant* et l'article de Rochefort. Et ils sont en train de conclure, d'un commun accord : « C'est tout de même malheureux de voir M. Ernest, qui a l'air d'un si brave homme, traîné dans la boue par cet ancien marquis !... On écrit qu'il a assassiné Puig y Puig, empoisonné Richaud, dévalisé la loterie des Trente-Six Bêtes en Indochine, et il est tout de même ambassadeur !... *Eh bé !...* ça ne doit pas être un imbécile ! »

Envoyé, comme je l'ai dit, en Asie pour relever les traces du récent voyage de l'empereur Guillaume et inspecter les écoles congréganistes françaises, miraculeux soutiens de notre hégémonie morale jusqu'aux confins des terres du Christ, et cela grâce à des allocations de famine, pressé de rentrer à Paris, je renonçai à la plupart de mes nuits de sommeil et réalisai, en quelques semaines, une randonnée vertigineuse, me documentant pourtant aux sources les plus directes.

Armé de sauf-conduits impératifs, je forçai des blocus administratifs, transgressai les règles, imposai des décisions improvisées et passai en missionnaire mystérieux, alors que je n'étais ni fonctionnaire, ni muni d'un mandat officiel, — ou peut-être bien pour cela.

J'étais à bord du *Sénégal*, où se trouvait également M. de Sercey, notre consul général à Beyrouth. Comme nous arrivions en rade de cette ville, il s'étonna des coups de canon protocolaires.

— Nous avons donc à bord, sans le savoir, constata le commandant Durrande, un personnage officiel que salue la salve réglementaire. Mais qui, diable ! ça peut-il être ?

Les regards interrogateurs allaient de deux colonels berlinois à un fils de ministre ottoman et à Sercey lui-même. Quand la barque du wali, drapée de velours, rallia le

Sénégal, un officier monta sur le pont et annonça qu'il était aux ordres de... Et il prononça mon nom. Stupéfait, j'essayai de me dérober à cet excès d'honneur, mais Sercey me souffla :

— Descendez avec l'officier... Excellent pour notre prestige, devant nos deux cents passagers !

— On a pris à la lettre, expliqua Durrande, qui venait de s'informer auprès du capitaine maritime, l'ordre de l'ambassadeur : « Vous recevrez mon jeune ami *comme moi-même.* » D'où cette artillerie et ces honneurs officiels.

Je dus en prendre mon parti. Débarqué entre deux haies de soldats en armes, je pris place, sous le dais de l'évêque de Beyrouth, barbe noire et soutane cerise, parmi les encensoirs et les cierges d'une procession de la Fête-Dieu, haranguai tout le collège des Jésuites, formé en carré dans la cour d'honneur, fus conduit, en cortège, à Bikorké, chez le patriarche maronite, Mgr Hoyek, puis, les jours suivants, à Baalbek, à Damas et chez les Lazaristes d'Antoura, à travers des mousquetades d'honneur, des goûters de choix, des discours en très bon français. A pied, à cheval, en voiture, je parcourus sans répit la montagne des cèdres millénaires et des tombeaux bibliques, escorté d'un mudir ami de la France, dont les femmes, jeunes et jolies, voulaient absolument venir à Paris « pour voir la Tour Eiffel ».

Je revins à la côte juste pour manquer le bateau de Jaffa. Un contre-torpilleur turc fut réquisitionné qui m'y débarqua en quelques heures. A la nuit tombante, dans une araba grinçante et disloquée, malgré les adjurations d'un consul épouvanté, j'embouquai la route de Jérusalem avec l'espoir de l'atteindre au petit matin. Mon cocher ne comprenait aucune langue classée. Il avait une figure de bandit, un grand couteau à la ceinture. Au pied des monts farouches, ce brave homme nous arrêta sur le seuil d'une sorte de caverne de brigands. C'était une auberge. Le patron, ascète à tête de vautour, bondit à ma rencontre comme pour m'égorger. Je mourais de faim et de soif. D'après le lexique sommaire du Bædecker, je demandai du lait, une boîte de sardines, des biscuits. Une voix suave, celle d'une fillette pâle et loqueteuse, me dit alors, avec un léger accent de Montmartre :

— Monsieur, il est inutile de nous parler turc. Mon père

et moi, nous allons te servir. Mais ne préfères-tu pas manger du ragoût d'agneau et boire du vin des vignes du sultan ?

— Mais, mon enfant, fis-je, stupéfait et charmé, tu es donc Française ?

— De cœur seulement, murmura-t-elle. Je suis une élève de vos Dames de Sion. Mais pourquoi n'as-tu pas attendu à demain matin ? Tu aurais pris le chemin de fer pour Jérusalem. Mon père dit que c'est la première fois de sa vie qu'il voit monter un chrétien, en pleine nuit noire, vers Hierouschalaïm, par cette piste d'ânes et de chameaux.

— J'ai voulu gagner un jour, crus-je devoir expliquer.

Elle me servit avec dévotion, me parla de ses maîtresses, religieuses de France qui la faisaient aimer de tous ; à leur dispensaire, elles avaient guéri sa maladie d'yeux.

Au moment du départ, elle m'apporta une sorte de grande limousine de charretier :

— Il va faire très froid dans les gorges de la montagne, me dit-elle. Le khamsin ne souffle plus. Enveloppe-toi dans cette gandourah. Ton voiturier, en repassant demain, nous la rendra.

Au dehors, le paysage proche, aux lueurs d'un falot de corne, se révélait affreux. Quelques ombres, qui nous épiaient dans la nuit, s'évanouirent, menaçantes jusque dans leur fuite.

— Comment s'appelle cet endroit ? demandai-je à l'ange-enfant en lui tendant une pièce blanche qu'elle refusa avec indignation.

Elle dit un nom bédouin et le traduisit pour moi d'une voix tendre :

— Le coupe-gorge.

Nous arrivâmes sur le plateau de Jérusalem avant l'aurore. Je fis comprendre par signes à mon cocher que je ne voulais pas aller frapper de si grand matin chez M. Auzépy, notre consul général.

J'étais allé à l'hôtel de Sion, palace incomplet, attendre l'heure de courir chez mon hôte, diplomate averti de tout ce qui se passait dans cette arène périlleuse des nationalités rivales. Il me mit, en quelques instants, au courant des difficultés les plus pressantes.

— Vous les découvrirez vous-même, me dit-il. Avant huit jours, vous en saurez autant que moi.

— Je n'ai pas tant de temps à vous faire perdre, lui dis-je. Je veux, dans quatre jours, rejoindre à Jaffa l'*Orénoque*, des Messageries, qui me ramènera au Bosphore. Mais je ne partirai point sans avoir tout vu.

— Impossible ! déclara M. Auzépy. Vous êtes venu par Joppé. La quarantaine de peste, depuis Djedda, vous oblige à onze jours pour le moins de séjour sur ce point de la Palestine. Aucun pouvoir humain ne peut vous en dispenser.

— Humain ?... Je le crois. Mais il y a M. Constans.

— Je sais. Notre ambassadeur est très puissant et il vous aime beaucoup, si j'en crois la lettre autographe qu'il m'a écrite à votre sujet. Mais, à moins d'un ordre, un véritable iradé du sultan, — et il n'en a jamais signé en ces matières, — force vous est de demeurer notre hôte pour une semaine et demie au moins. L'*Orénoque*, qui a évité les ports suspects, n'embarquera aucun passager à Jaffa.

— Voire ! fis-je en riant. Permettez-moi de télégraphier moi-même à M. Constans.

— C'est cela, conclut le bon diplomate, très égayé de ma... naïveté. Vous lui donnerez ainsi de vos nouvelles, comme il me le prescrit.

J'entraînai le consul général le plus complaisant du monde dans mon exploration à toute vitesse. Je n'avais pas à « découvrir », après tant de voyageurs illustres, la cité prestigieuse. Ma mission, — officiellement, — se bornait à retrouver les vestiges du passage de l'empereur allemand dans son voyage vers les Lieux saints.

* * *

— Voilà une chose qu'on n'aura jamais vue avant ce jour, sur les terres du sultan, me dit un matin M. Auzépy. Ce sont deux dépêches officielles et je les ai relues plusieurs fois avant d'en croire mes yeux. Celle-ci est de M. Constans. Elle nous prescrit d'assurer, après-demain, votre passage sur l'*Orénoque*, à Jaffa. L'autre est l'ampliation, en langue turque, d'un ordre du sultan : il met à votre disposition toutes les autorités de terre et de mer pour vous permettre de rallier au plus vite Constantinople : mission officielle.

Mme Auzépy, très Parisienne, me fit des reproches souriants :

— Voilà bien nos Français ! dit-elle. Vous n'êtes étonné de rien. Mais vous ne savez donc pas ce que fait déjà, pour le prestige de notre pays, parmi tant de rivaux coalisés contre nous, cet *iradé* d'Abdul-Hamid ? On va vous le remettre. Grâce à lui, il n'y a plus pour vous ni quarantaine de peste, ni escales fixes. La force armée doit protéger votre embarquement et vous pouvez réquisitionner à votre gré les trains, les voitures ou les bateaux nécessaires à votre retour en toute hâte. Les autres agents consulaires d'Europe vont littéralement jaunir de jalousie. Mandé ainsi d'urgence par le sultan, qui, diable ! pouvez-vous donc être, vont-ils se demander, pour avoir mérité d'aussi exorbitantes faveurs ?

— Quand je vous disais, madame, que le pouvoir de M. Constans égalait, pour le moins, celui du grand vizir !

Dans le train qui me ramenait à Jaffa, un personnel déjà très au courant de mon privilège me fit les honneurs du wagon spécial où Guillaume II avait voyagé. Je fus escorté, dans Jaffa, jusqu'au port, au milieu duquel l'*Orénoque*, prêt à partir, fumait lourdement. On m'embarqua dans un canot où me déposèrent deux robustes marins.

A cent mètres de nous, une foule de voyageurs européens vociféraient en me voyant embarquer seul, sans être passé par leur quarantaine, des imprécations polyglottes. Une voix de femme, qui avait l'accent de Paris, cria :

— Pourquoi celui-là a-t-il le droit de prendre le bateau, quand nous l'attendons ici, parqués comme des moules, depuis une semaine ?

— C'est, m'a-t-on dit, un fils du sultan, affirma un médecin du Quartier latin que j'avais de loin reconnu.

— Drôle d'idée, pour un Turc, de s'habiller à l'européenne !... Ça ne lui va pas du tout ! déclara la Parisienne exaspérée, pour se venger de mon passe-droit.

La curiosité désœuvrée de l'état-major et de l'équipage guettait, à la coupée de l'*Orénoque*, son unique et mystérieux passager.

— Monsieur, me demanda le commandant, que décidez-vous ? Notre agent nous prescrit d'obéir à vos ordres. Vous êtes notre seul voyageur d'ici à Beyrouth et il paraît que vous êtes pressé.

— Alors, messieurs, en route. Mais, si vous le voulez bien,

je vous demanderai deux choses, capitales pour moi : une carafe d'eau (je meurs de soif) et la permission de me coucher tout de suite dans un bon lit ; je viens de passer quatre nuits blanches.

Je tombai comme une masse sur ma couchette. Le paquebot prenait le large. Quand on me réveilla, il était nuit.

— Nous sommes à Beyrouth, m'apprit le commandant. Je vais faire jeter l'ancre. Nous entrerons dans le port demain matin.

— Pourquoi pas immédiatement ?

— Impossible. Aucun navire n'est admis dans un port turc pendant la nuit. Le feu de l'entrée est éteint. Vous nous ferez bien l'honneur de dîner avec nous. Vous pourrez, ensuite, dormir de nouveau jusqu'à demain.

— Impossible ! m'écriai-je. Voulez-vous faire appeler le capitaine du port ?... Hélez-lui seulement : « Par ordre de Sa Majesté le sultan et pour son service !... »

Recommandé à notre officier comme je l'étais, je n'eus pas grand peine à lui persuader qu'il fallait m'écouter. De la pointe du môle à notre navire, il y eut un colloque animé. Le fonctionnaire turc refusa de transgresser un règlement qui ne prévoyait pas d'exceptions.

— Dites-lui, tentai-je déjà résigné, que vous avez à bord un passager chargé d'une mission spéciale de son souverain et priez-le de venir lire ici ses instructions à cet égard.

Le maître du port nous opposa un nouveau refus. Il avait, cependant, hésité deux ou trois minutes.

— Si l'un de vos officiers, proposai-je, voulait bien faire mettre un canot à la mer et, sans s'en dessaisir, faire lire à cet entêté cette dépêche impériale ?

— Excellente idée ! acquiesça le commandant, gagné à demi au fol espoir de son client unique.

Un quart d'heure après, le capitaine turc, ralliant notre bord, tandis que la digue et l'avant-port s'encombraient de curieux, venait, conformément aux injonctions du précieux texte officiel, se mettre « à mes ordres ».

— Mon canot, dit-il, va emmener Votre Excellence à terre, avec ses bagages.

— Non, osai-je refuser, avec courtoisie. Je désire, pour des raisons connues de notre maître, — ici, le salut rituel,

en trois étages, du sol au cœur, puis à la tête, — et de moi seul, passer la nuit dans ma cabine, à l'intérieur du port.

— Qu'en pense M. le comte de Sercey ? demanda notre Turc au consul général de France qui, alerté par un autre fonctionnaire, venait de surgir à la coupée.

Je mis, avec un sérieux factice, notre diplomate au courant de l'incident que j'avais osé créer. Il en était ravi.

— Dans deux jours, tous les ports ottomans, me dit-il avec une fierté manifeste, sauront qu'un bateau français est entré, en pleine nuit, par ordre du Sultan, dans le port de Turquie, malgré la loi inflexible qui le défend. Et ce « succès naval » grandira notre prestige et consternera nos rivaux.

Il se montra réservé, après avoir respectueusement relu le télégramme du souverain et refusa de donner son avis, ce qui, achevant de désemparer le fonctionnaire responsable, le décida à agir.

Avant le couvre-feu de la garnison, l'*Orénoque* était ancré dans le port du Liban et une foule émerveillée se dispersait dans la nuit, commentant avec passion cette dérogation sans précédent au code maritime de l'Empire.

Le lendemain, nombre de passagers pour le Bosphore embarquèrent sur *mon* paquebot. A Smyrne, toutes les cabines restées vacantes furent retenues avec enthousiasme et, en vertu des « ordres » du Sultan, qui passait pour attendre son émissaire avec impatience, l'escale fut réduite à douze heures, en dépit des protestations de la poste et des commerçants. Devant Chanak enfin, à l'entrée des Dardanelles, le paquebot fut contrôlé sans avoir envoyé à terre les délégués habituels et nous arrivâmes devant Stamboul au soleil levant, avec trente heures d'avance sur l'itinéraire régulier.

***

— Ah ! vous en avez commis, des abus de pouvoir ! me dit Constans, sans ombre de rigueur, sur le seuil du salon diplomatique où les notables du jour attendaient l'audience du Sultan...

— On a porté plainte contre moi ?

— N'en doutez pas. Mais je m'en moque. D'ailleurs, je vous ai amené ici par ordre supérieur : Abdul-Hamid veut vous voir.

— Moi ! criai-je, terrifié... Vous ne voyez donc pas mon costume ?

— Précisément, mon ami, c'est parce que je le vois que je tiens à votre réception immédiate, en tenue de tempête. J'ai mes raisons.

Je comprenais à demi : toujours, dans cet Orient formaliste, les sapes sournoises des rivaux d'Europe éclataient en contre-mines imprévues. Avec mon chapeau blanc, mon complet de flanelle rayée et mes souliers de toile, j'allais faire scandale parmi les groupes chamarrés et les uniformes dorés jusque dans le dos.

Mon entrée fit sensation. Zinowiew, intrigué, vint me serrer la main pour s'informer :

— D'où sortez-vous donc ? me dit-il, en me toisant, le monocle en bataille sur un regard aigu.

— Il arrive d'Asie, coupa Constans, où Sa Majesté l'avait envoyé, termina-t-il d'un air paterne.

L'ambassadeur de Russie sursauta. Il connaissait déjà l'objet de mon voyage. Peut-être avait-il en mains la copie de mon rapport contre l'influence et la propagande des écoles moscovites, hostiles, au Liban, aux nôtres, installées à leurs portes en concurrentes mieux pourvues d'argent qu'elles, car la poste internationale de Beyrouth m'était suspecte.

Mais un coup d'œil sur ma tenue le rassura : fagoté comme je l'étais, je n'allais pas être admis à l'audience privée du souverain. Ce ne serait pas ce jour-là que je lui raconterais mes histoires !

Constans riait avec Munir Pacha et lui confiait quelque anecdote joyeuse à mon sujet, car ils me regardaient tous deux sans méchanceté.

Quand Munir revint pour appeler les invités qui attendaient l'audience, il eut un geste vers les hauts diplomates :

— Sa Majesté va recevoir dans un instant, leur dit-il.

Puis, comme pour préparer une visite hors série, *avant* la réception officielle, il me fit un signe familier, me priant de venir à lui. Je me tournai vers Constans :

— Allez donc ! me dit-il. Le Sultan tient à vous voir seul.

Une stupeur pesa sur le salon. Les paroles, à dessein très distinctes, de Constans effaraient l'assistance. Chacun y détail-

lait mon veston, mes chaussures de plage, toute l'incorrection de mon négligé d'été.

Munir Pacha, souriant, me prit la main et m'entraîna dans un couloir somptueux en refermant avec soin, derrière lui, la porte à deux battants du salon diplomatique. Il me fit quelques recommandations sommaires. Puisque j'allais être seul, — il ne devait m'accompagner que jusqu'à l'appartement privé, — on allait, sans doute, écourter pour moi le cérémonial : les trois révérences, la pause figée, le silence.

Après un assez long parcours, dans une coursive gaufrée de dorures à profusion, Munir ouvrit doucement un haut vantail, me fit franchir le seuil et referma derrière moi l'huis incrusté d'or. J'étais seul dans une pièce sans grandes dimensions. Devant mes pas, un tapis de prière somptueux menait à deux marches surmontées d'un énorme fauteuil doré : le trône du Sultan, sans doute.

J'allais exécuter mes trois plongeons rituels. Mes regards se levèrent sur le siège où devait être assis « l'Homme malade ». Il était vide.

« Parti sans m'attendre ! » espérai-je, dans ma confusion d'avoir été jeté ainsi accoutré sous les yeux du despote.

Mon introducteur m'avait dit :

— Il ne vous parlera pas. Après un salam de bienvenue, il vous invitera du geste à raconter votre voyage et ce qui vous y aura le plus frappé. Du moins, je le présume.

Je me souvins alors que ses serviteurs les plus intimes ignoraient tout d'avance et jusqu'au pavillon où, le soir, il se retirait pour dormir. Rassuré, incertain toutefois de ce que j'allais faire, j'explorai autour de moi les lumières et les pénombres du salon. Soudain, à ma droite, débordant d'un grand paravent de Coromandel, une main gantée de filoselle blanche surgit vers moi, suivie lentement d'une stambouline grise au-dessus de laquelle un visage de vieillard aux yeux vifs me rappela impérativement la figure de Naquet. C'était Abdul Hamid.

Peut-être avait-il voulu m'observer sans être vu avant de me recevoir. Il s'était, en tout cas, dérobé d'avance à mes premiers regards et souriait, non sans malice, de mon embarras, sans doute aussi de ma tenue.

Rassuré par ma confusion, il se dirigea vers le trône et fit

vibrer un timbre invisible. Munir Pacha rentra aussitôt derrière moi et, me dispensant par geste de mes révérences, me fit avancer en pleine lumière à trois pas de son souverain.

D'une voix gutturale de basse profonde, aux terminaisons caverneuses, le Sultan posait des questions brèves, aussitôt traduites en français par son familier. J'y répondais de mon mieux ; j'avais recouvré tout mon sang-froid. Je fixais même, peut-être plus longuement qu'il n'eût convenu, mes regards sur les yeux du maître de l'Islam. Mais il était si simple, avec une nuance de timidité stupéfiante en un tel potentat que je détaillai certains épisodes de mon voyage d'Asie sans presque laisser le temps à notre traducteur protocolaire de les suivre en totalité. Il était, d'ailleurs, visible que Munir se bornait à ne transposer que l'essentiel, pour se conformer au rite établi ; le prince, qui avait, deux ou trois fois, adressé à Mme Constans ses compliments en pur français, parlait et comprenait mieux notre langue que la plupart des maires ruraux de nos Cévennes. Son visage, avant toute traduction, prouvait qu'il avait saisi mon récit, jusque dans ses moindres intentions.

D'un sourire affable, il me remercia quand je lui parlai de la beauté de son domaine privé, aux portes de Jaffa, et vantai la supériorité de son vin d'or sur les crus les meilleurs de nos moines agricoles. Ses deux mains, gantées comme celles d'un pioupiou de France, se tendaient à la fois dans ma direction. On m'avait tant dit que l'on n'en voyait jamais qu'une !... L'autre, selon les propos de chancelleries, était toujours crispée sur un revolver, dans une poche de sa stambouline. Le fait est que l'expression de sa physionomie évoquait l'habitude de la peur : l'assassinat, — son oncle en avait su quelque chose, — était si fréquent dans les annales des monarques turcs !...

L'ambassadeur, mandé par un officier de Munir, nous avait rejoints.

— Examen favorable, chuchota pour lui le pacha... Votre protégé *lui* a plu. — Sa Majesté voudrait savoir où vous allez vous rendre en sortant d'ici, ajouta-t-il en s'adressant à moi.

— A Thérapia, précisa mon patron. Sa chambre prend jour sur le Bosphore. Il pourra pêcher de sa fenêtre.

— Il y a là, voulut bien me dire le Sultan, des poissons

délicieux, — il se souvint même de leur nom arabe, — et que l'on pêche avec des lignes d'une finesse rare.

Le Sultan s'était levé et nous reconduisait vers la porte. En deux ou trois pauses assez prolongées, sa voix nasale insista sur des recommandations à mon adresse. J'avais, à Paris, une plume et une tribune. On espérait que je les utiliserais pour raconter mon voyage, mon séjour aux bords du Bosphore, la vérité sur le caractère du chef de l'Islam, son amitié « indéfectible », — il avait prononcé le mot français, — pour la France. Il ajouta encore quelques paroles et me tendit la main dont je sentis, à travers la filoselle usagée, l'étreinte molle, un peu enfiévrée.

— Remerciez Sa Majesté, conclut Constans. Elle vient de vous décerner les Commanderies de ses ordres. Demain, vous en recevrez les insignes à Thérapia.

Le lendemain, en effet, un officier de la cour impériale vint m'apporter, dans le palais rouge des Ypsilanti, à l'ambassade française d'été, les décorations étincelantes que j'avais si peu méritées, avec leurs diplômes en lettres de bronze. Le jeune dignitaire me remit aussi, « de la part de Sa Majesté », une jolie boîte incrustée d'arabesques. Elle contenait, dans des étuis de soie au chiffre du Sultan, un assortiment de lignes pour la pêche, d'une ténuité délicate : celles sans doute avec lesquelles on capturait les poissons dont Abdul-Hamid avait daigné me parler la veille.

Attention charmante, symbole, don singulier pour me rappeler ses recommandations..., que signifiait ce cadeau insolite dans la pensée de l'illustre sosie de Naquet ?... Je me le demandais en silence.

P.-B. Gheusi.

OU EN EST LA GUERRE SINO-NIPPONE ?

LA SITUATION MILITAIRE

De la prise de Canton le 21 octobre dernier et de celle de Hankéou, quatre jours après, aux premiers jours de janvier, il ne s'est rien passé de décisif sur les fronts de la guerre sino-nippone. Au nord-ouest du grand centre du Yang-Tsé, cœur de la Chine, les Japonais ont fermé à la navigation la rivière Han qui y aboutit et donne son nom à deux agglomérations de la Tri-Cité : Hankéou-Han-yang-Ou-tchang, qui comptait un million d'habitants. Dans la direction du sud-ouest à partir de la même base, la marche sur la capitale de la province du Hou-Nan, Tchang-Cha, paraît momentanément suspendue. Les Japonais se recueillent, comme après la chute de Nankin, réparent leurs pertes qui ont été assez lourdes, ne serait-ce que par suite de maladies pendant les chaleurs de l'été, et accumulent leurs moyens d'action avant une nouvelle poussée du nord vers Canton, et encore n'est-ce peut-être pas sûr, — nous allons voir pourquoi, — du moins au delà d'un certain point. Dans le sud, ils s'occupent de nettoyer le delta du fleuve des Perles, et, aux toutes dernières nouvelles, ils sont en train d'encercler Macao, à l'une des bouches du fleuve, par où s'opérait aussi, depuis qu'avait été bouchée la voie du Yang-tsé-kiang, il y a un an (mais dans de bien petites proportions par rapport à Hong-Kong), l'approvisionnement des armées chinoises en munitions et en matériel de guerre. On a parlé aussi d'un débarquement des Nippons à Pakhoi, ou dans le port voisin,

plus propice, de Yam-Tchao (Kin-Tchéou), d'où ils se dirigeraient sur Nanning où aboutit le chemin de fer (en construction) venant de la frontière du Tonkin ; ce qui ne laisse pas d'être assez préoccupant pour nous. On continue de se battre sur les frontières du Chan-Si et du Chen-Si.

Le maréchal Chang-Kaï-Chek déclare que la guerre continue et continuera « indéfiniment ». Les Japonais, de leur côté, veulent toujours l'abattre et sont prêts, affirmait l'autre jour encore le ministre de la Guerre nippon, le général Itagaki, à prolonger, si besoin est, les hostilités « pendant dix ans » à cet effet. Le parti de la guerre à outrance, dont il est un des représentants les plus marquants, vient d'obtenir la démission du prince Konoyé, estimé insuffisamment énergique. Quels sont les moyens dont disposent les uns et les autres pour exécuter leurs desseins ?

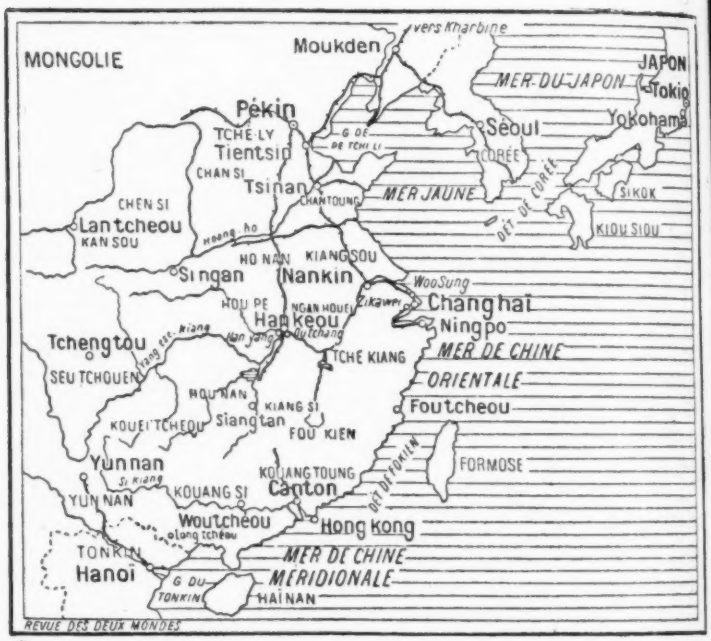
C'est ce que nous voudrions examiner tout d'abord.

Dès la chute de Canton et aussitôt après celle d'Hankéou, le gouvernement chinois nous a expliqué que le recul massif de ses armées était volontaire, qu'il s'agissait de « replis stratégiques ». L'exemple de la Russie de 1812, bien qu'il ait déjà beaucoup servi, a été de nouveau évoqué. Il fallait attirer encore plus loin dans l'intérieur un adversaire qui s'y perdrait.

Il s'agit d'abord de savoir si l'adversaire se prêtera indéfiniment à ce jeu. Qu'il ait voulu prendre Hankéou, le « Chicago » de la Chine, l'emporium où se concentre le commerce de neuf provinces, — où, au temps de sa prospérité, on pouvait compter, sur les *deux rives* du Han, les jonques sur 8 kilomètres de longueur, — le poumon de la grande trachée artère du Yang-Tsé par lequel toute la Chine centrale respire, cela se comprend ; mais aucune raison stratégique majeure ne l'oblige à pousser au delà vers l'ouest ; au sud du moins du grand fleuve (1). D'autant plus qu'il s'est maintenant emparé du second poumon, Canton, et de la trachée-artère du sud, le Si-Kiang. Quand il aura refait ses forces, il va sans doute se rendre maître de toute la voie ferrée de Hankéou à Canton. Il aura ainsi complété sa prise de possession de tous les chemins de fer du pays, dont il tient déjà les deux grands axes

(1) Il est certain qu'il remontera en tout cas la rivière Siang jusqu'un peu au delà de Tchang-Cha, vers l'important bassin houillier de Ping Siang.

nord-sud de Pékin au Yang-Tsé, et la partie la plus importante de la voie transversale est-ouest dite du Long-Haï, de la mer Jaune dans la direction de la vieille capitale de la province du Chen-Si, Si-Ngan-Fou, où a fleuri si longtemps la civilisation chinoise. Puisque, contrairement à ce qu'on a pu croire un instant, la continuation des hostilités paraît



LES PROVINCES DE LA CHINE

décidée, il est probable que c'est de ce côté que la poussée japonaise va s'accentuer. Il possède aussi les voies ferrées des provinces du Chan-Toung, du Kiang-Sou et du Tché-Kiang. Sans doute, les guérillas les coupent, mais on les répare. Il ne restera plus aux Nippons, en partant de Canton, — où ils sont en train de s'installer solidement dans l'île de Ho-Nam, en face de la ville : certainement future « Concession », — qu'à s'emparer du chemin de fer que les Chinois ont commencé de construire du grand centre de Heng-Tchéou, dans le sud du

Hou-Nan, vers la capitale du Kouang-Si, Kouei-Lin, dans l'espoir d'atteindre de là un point de la côte, à l'ouest de Canton, pour continuer à se ravitailler à l'étranger. Vain espoir, car la flotte japonaise domine tous les rivages du golfe du Petchi-Li à celui du Tonkin, et la marine chinoise a complètement disparu. C'est ainsi qu'on peut parler d'une véritable asphyxie de la Chine. La contrebande de guerre venant par la mer ne peut désormais apporter que de très faibles appoints. Nous allons voir ce qu'il faut penser d'un secours de l'extérieur venant par les voies de terre.

Où et comment peut s'organiser la résistance dans la partie de la Chine où le gouvernement chinois se trouve acculé ? Il faut distinguer, suivant qu'il s'agit de la Chine du sud-ouest ou de celle du nord-ouest, à partir du méridien Pékin-Hankéou-Canton.

DANS LA CHINE DU SUD-OUEST (1)

Il est à prévoir que les armées de Chang-Kaï-Chek, qui se sont concentrées au sud-ouest de Hankéou, aux environs de Tchang-Cha, la capitale déjà mentionnée de la province du Hou-Nan, vont pouvoir tenir pendant quelque temps, et même peut-être tenter une offensive, qui s'était déjà dessinée une première fois, à en croire les dépêches officielles chinoises, en direction de Canton. Mais les Japonais sont en train d'y parer et ont débarqué de nouvelles troupes dans le sud. Ils peuvent même profiter, paraît-il, du matériel important abandonné par l'armée du Kouang-Toung quand elle s'est retirée tout à coup, à la grande stupéfaction et à l'indignation des Anglais de Hong-Kong, sans offrir la moindre résistance sérieuse aux 50 ou 60 000 hommes (au maximum) que les Nippons avaient amenés de Formose. Ce coup de théâtre était d'autant plus imprévu que toute cette armée provinciale n'avait pas été envoyée à la défense d'Hankéou, — bien qu'on eût prétendu le contraire pour « sauver la face » ; qu'elle repré-

(1) L'auteur de ces lignes s'excuse de rappeler, en passant, que les provinces qui la constituent ont été parcourues pendant dix-huit mois par la Mission lyonnaise d'exploration commerciale en Chine qu'il a eu l'honneur de diriger, il y a quelque quarante ans il est vrai ; mais les données fondamentales ne changent pas. Et il est resté, pendant seize ans ensuite, en contact avec ces provinces, comme chef du Service économique au gouvernement général de l'Indochine.

sentait, au début des hostilités, dix divisions d'une moyenne de 7 à 10 000 hommes chacune ; et qu'elle avait été complétée par 200 000 hommes de milices provinciales qu'on assurait à tous les échos être bien armées et pleines de feu patriotique. Mettons qu'il n'y ait eu que 100 000 miliciens, pour tenir compte de la facilité incroyable avec laquelle les Chinois emploient le chiffre *ouan* (10 000). — On vous souhaite : « dix mille bonheurs », comme on dirait : « Portez-vous bien. » — Cela restait vraisemblable pour une province de 32 millions d'habitants. Le résultat n'en a pas moins été désastreux.

Quoi qu'il en soit de cet « incident », — qui ne peut s'expliquer, au fond, que par une traîtrise payée, et bien que l'incendie « involontaire » de Tchang-Cha par certaines autorités chinoises elles-mêmes soit également mystérieux, — il est vraisemblable encore une fois qu'au point de vue purement militaire la résistance peut s'affirmer dans le sud du Hou-Nan, qui contient en outre du charbon et du fer, éléments essentiels de cette même résistance, si on a vraiment pu monter un arsenal et des hauts-fournaux importants à Tchang-Cha, ou, plus au sud, à Heng-Tchéou, à la place de ceux qui existaient à Han-Yang, et qui, abandonnés depuis longtemps, ont été détruits, à la fin d'octobre, au moment de la retraite de Hankéou. Il s'agit de savoir si les minerais de fer du Hou-Nan peuvent remplacer ceux de Ta-Yeh (les meilleurs de Chine, sur la rive droite du Yang-Tsé, près de Hankéou) dont les Japonais se sont emparés, et dont la possession était d'ailleurs un des motifs de leur manœuvre sur les trois grandes villes du centre. La houille du sud-est du Hou-Nan est abondante ; mais on peut se demander si elle vaut celle du bassin de Ping-Siang, au sud-est de Tchang-Cha, excellemment cokéifiable et qui complétait précisément le fer de Ta-Yeh. Il paraît à peu près certain (nous l'avons déjà fait remarquer) que les Japonais pousseront du moins jusque-là.

Si le ravitaillement en munitions de ce qui reste des armées gouvernementales chinoises n'est pas impossible (sous la réserve de l'existence d'un grand arsenal) dans le sud du Hou-Nan, un problème plus délicat se pose pour leur ravitaillement en vivres.

Le nord de la province, les bords notamment du lac

Toung-Ting sont un pays de rizières. Mais, maintenant qu'ils sont installés à Hankéou et qu'ils ont leurs communications libres avec la mer et Changhaï par le Yang-Tsé ; qu'ils peuvent utiliser sans encombre la nombreuse flottille de petits bateaux à moteur qui leur a déjà rendu tant de services pour remonter le grand fleuve, les Japonais peuvent patrouiller, en dehors des voies de terre, dans toute la région d'où les armées chinoises pourraient recevoir le principal de leur subsistance. Le reste de la province consiste en vallées étroites dans un chaos montagneux où les cultures sont peu étendues et peu extensibles dans un court délai (1) et avec toutes les difficultés, matérielles et financières, d'une guerre. Si peu exigeant que soit le soldat chinois, il faut tout de même qu'il vive, surtout si l'on veut qu'il se batte. Et, faute d'un ravitaillement extérieur, il faut qu'il vive sur le pays, c'est-à-dire sur le paysan qui finira peut-être, à un moment donné, quels que soient sa résignation et son patriotisme naissant, par avoir assez de payer toute la résistance avec ses fils et ses récoltes. Nous verrons cet aspect du problème tout à l'heure.

* * *

La double difficulté de l'approvisionnement en armes (de toutes sortes et en particulier en armements modernes contre un ennemi remarquablement bien muni) et en nourriture se présentera d'une façon aussi grave, si les forces de Chang-Kaï-Chek sont obligées de se retirer vers l'ouest, au Koui-Tchéou, ou vers le sud-ouest, au Kouang-Si. Ce sont les deux provinces *les plus pauvres* de Chine. La première est un plateau de 1 000 à 1 200 mètres d'altitude moyenne, en grande partie inhabité, dont les pentes vers le sud sont malsaines, et dont le centre et le nord sont occupés par des cuvettes calcaires, séparées par des boyaux étroits, où les fonds seuls peuvent porter des récoltes. Sa superficie ne dépasse pas 175 000 kilomètres carrés, ni sa population 12 millions d'habitants, et la

(1) Elles ne le sont pas absolument parlant. Le Hou-Nan est une des provinces (et il y en a d'autres) où demeurent, en quantités notables, des terres disponibles pour une population accrue, contrairement à un préjugé fort répandu contre lequel, ayant parcouru, et très souvent à pied, plus de 6 000 kilomètres dans l'intérieur de la Chine, loin des deltas et de la plaine du Nord, en effet surpeuplés, j'ai, pour ma part, toujours protesté. Mais c'est un énorme problème de mise en valeur qui ne sera pas toujours facile à résoudre.

circulation y est difficile, même sur l'unique route carrossable qui la traverse d'est en ouest. Le Kouang-Si, plus grand (219 000 kilomètres carrés), est à peine plus peuplé, peu cultivé, et ses vallées, entre de grands moutonnements de collines allongées, passent avec raison pour extrêmement fiévreuses. Il y a, dans le coin nord-est de la province, une route pour automobiles vers le Koui-Tchéou ; mais, maintenant qu'ils sont à Canton, les Nippons vont la dominer encore plus facilement par leur aviation ; de même que leurs canonnières et les petits bateaux à moteur déjà signalés patrouilleront sur les rivières, dans cette partie du pays comme dans la vallée du Fleuve Bleu.

Restent, comme provinces de refuge dans le Far-West chinois, le Yun-Nan et le Se-Tchouan, le Tibet étant formellement exclu par suite de son altitude (entre 3 500 et 4 500 mètres, avec des chaînes entre 6 000 et 7 000 mètres), de son climat et de son absence totale de ressources.

Celles-ci ne font pas complètement défaut au Yun-Nan, mais il ne faut pas s'en faire une image exagérée. Les sillons, d'une incroyable profondeur (la différence de niveau entre le fond des vallées, au surplus très étroites, et leur rebord atteint parfois mille mètres) des grands fleuves de l'ouest du plateau : Mékong, Salouen, ou de leurs affluents comme le Choué-Li, etc., ne constituent pas seulement un obstacle aux communications avec la Birmanie. Ils excluent un grand développement de l'agriculture. Le sud-ouest est un chaos montagneux ; le nord et le nord-est sont coupés, eux aussi, par des dénivellations énormes; le sud-est est tourmenté et pauvre.

La seule région vraiment fertile se rencontre au centre, et, dans une certaine mesure, à l'est du plateau, entre 1 500 et 2 000 mètres d'altitude, de Tali à la frontière du Koui-Tchéou, surtout dans les fonds lacustres et dans certaines vallées plus larges. Cela peut représenter, très approximativement, un quart d'une superficie totale de 398 000 kilomètres carrés; mettons 100 000 kilomètres carrés, un cinquième de la France. On ne voit pas plusieurs centaines de mille hommes y vivant commodément, pour une période indéfinie, en excédent de la population actuelle (quelque 12 millions), déjà surtout concentrée dans cette partie du pays, même en tenant compte d'un développement possible de l'élevage du mouton et de cer-

taines cultures. D'autant plus que se pose toujours l'autre problème : celui des munitions de guerre. Il y a bien un arsenal à la capitale : Yunnan-Fou, qui s'appelle maintenant Kun-Ming. Il a été modernisé, mais il n'est pas très important. La province contient des mines d'étain et de cuivre ; quelques gisements, — peu abondants, — de fer et de la houille. Mais il faudrait pouvoir continuer à recevoir de l'acier, des canons, du matériel d'avions, des explosifs et des munitions, des camions et de l'essence de l'étranger.

Nous venons de faire allusion aux difficultés des communications avec la Birmanie. Il a bien été construit, dans des conditions de rapidité extraordinaires, et elle vient d'être terminée à la fin de 1938, une route entre la frontière birmane et la ville de Tali. Mais, précisément à cause de cette rapidité, quelle résistance offre-t-elle, vu la nature du terrain, aux pluies tropicales de la mousson ? Que valent les ponts sur les grands fleuves et les nombreux torrents traversés ? Quel débit peut-elle avoir en camions sur une longueur de plus de 800 kilomètres, de la frontière à la capitale, dans les conditions topographiques exposées ci-dessus (1) ?

Les communications avec le Tonkin et le port d'Haïphong se présentent de tout autre façon grâce à notre chemin de fer, — à voie étroite et unique, il est vrai, — de 850 kilomètres, de la mer à Yun-Nan-Fou ; admirable tour de force de nos ingénieurs. Mais il pose précisément un problème des plus délicats pour notre influence et nos intérêts en Indochine dans les circonstances présentes.

LE « RÉDUIT » DU SE-TCHOUAN

Il a beaucoup été question, dès le début de la guerre, du « réduit » du Se-Tchouan où la résistance chinoise « pourrait se prolonger indéfiniment ». Dès le début aussi, juste avant la prise de Nankin au commencement de décembre 1937, la première lettre du soussigné au *Journal des Débats*

(1) On reprend aussi l'idée du chemin de fer étudié jadis par le major anglais Davies. Mais il doit avoir 850 kilomètres de la frontière birmane à Yun-Nan-Fou à travers les formidables coupures et avec les différences de niveaux que nous avons décrites. Combien de temps faudra-t-il pour le mener à bien ? Il faut compter environ 1 049 kilomètres de la frontière (bac de Kunlon, sur le Salouen) au port de Rangoon.

mentionnait en passant qu'il y avait là une illusion à laquelle il ne fallait pas trop s'attacher. Le Se-Tchouan a été parcouru, à peu près en entier, pendant plus de six mois, par la Mission lyonnaise. Le fameux « Bassin rouge », où se trouve la capitale, Tcheng-Tou, est incontestablement très fertile, grâce, en particulier, à un admirable système d'irrigation. Mais sa superficie ne dépasse guère 6 000 kilomètres carrés (le département de la Haute-Garonne). Le reste de la province, — dont ont été détachées les « Marches tibétaines », qui en faisaient autrefois partie, mais qui représente encore près de 400 000 kilomètres carrés, — est un pays de collines, fort bien cultivées sans doute, sauf dans l'est et le sud, mais qui, à part les années exceptionnelles, nourrit tout juste ses 48 millions d'habitants. La famine y a même sévi en 1937. Ce n'est pas l'arrivée des nombreux fonctionnaires civils du parti au pouvoir qui s'y sont transportés et qui ont été suivis par le petit groupe des ambassades et légations étrangères, qui peut gêner le ravitaillement des populations locales. Mais il n'en va pas de même pour les réfugiés affluant d'autres provinces, notamment de celle, toute voisine, du Hou-Pé, après l'évacuation récente de Hankéou. Il n'en irait surtout pas de même s'il fallait pourvoir à la subsistance de plusieurs centaines de milliers de soldats. Il n'est pas sûr, au surplus, que les Se-tchouanais, qui ont toujours été très jaloux de leur indépendance, et dont les troupes provinciales ont beaucoup souffert sur certains théâtres de la lutte, notamment lors de la fameuse bataille de Siu-Tchéou-Fou, qui a duré près de trois mois, verraient arriver avec plaisir des guerriers venant d'autres provinces, et dont le paysan a inévitablement à souffrir, nous l'avons dit.

Des munitions peuvent être fabriquées au Se-Tchouan. Mais les arsenaux de l'intérieur sont loin d'être outillés pour produire tous les engins nécessaires à une guerre moderne. Et surgit alors toujours le même problème du ravitaillement par l'extérieur. Tchong-King, siège actuel du gouvernement civil chinois, est à 2 600 kilomètres de la mer sur le Yang-Tsé. Les Japonais sont les maîtres du fleuve et peuvent y interdire toute navigation à vapeur en amont de Hankéou. Les jonques mettent, suivant leur chargement et l'état du fleuve, d'ailleurs semé de rapides dans les gorges, de trois semaines

à plus d'un mois d'I-Tchang, port qui est lui-même à plus de 500 kilomètres à l'ouest de Hankéou, à Tchong-King.

DANS LA CHINE DU NORD-OUEST

En ce qui concerne le « repli stratégique » dans la Chine du nord-ouest, c'est-à-dire dans ce qui reste aux mains des Chinois des provinces du Ho-Nan et du Chan-Si, et dans celles du Chen-Si et du Kan-Sou, cette région représente sans doute (compte non tenu des parties « occupées » par les Japonais) une superficie considérable (plus de 500 000 kilomètres carrés ; l'équivalent de la France), mais les mêmes difficultés s'y répètent. Les trois premières sont celles où règnent ces formations si curieuses du *lœss*, ce sédiment détritique très meuble, très fertile à condition qu'il pleuve. Mais les sécheresses sont malheureusement fréquentes et durent quelquefois plusieurs années de suite. La dernière a sévi trois ans et demi et a fait périr deux millions et demi d'habitants. D'autre part, les cañyons étroits, profonds (de 15 à 30 mètres et quelquefois davantage) et extraordinairement enchevêtrés qui découpent en tous sens les plateaux lœssiques y rendent la circulation extrêmement difficile. Propices sans doute à la défense, ils empêchent aussi les manœuvres d'attaque de grande envergure. Le Kan-Sou n'est qu'un chapelet d'oasis à gros grains, mais très espacés. La province la plus intéressante au point de vue minier (du charbon surtout, mais aussi du fer), le Chan-Si, est, dans sa partie orientale, la plus riche au point de vue minéralogique, entre les mains des Japonais, qui sont d'ailleurs embarrassés pour la mise en valeur.

LE SECOURS RUSSE, L'ARMÉE MONGOLE ET LA MANDCHOURIE

Quant aux secours que la Chine peut recevoir dans cette direction des Soviets, bien que ceux-ci soient installés, en fait, au Sin-Kiang, l'ancien Turkestan chinois devenu russe, on a eu beau construire, dit-on, une route carrossable de la frontière à Lan-Tchéou, capitale du Kan-Sou, où elle en rejoint une autre qui aboutit à Si-Ngan-Fou, capitale du Chen-Si, il faut compter, de la frontière russe, 3 000 kilomètres pour ce parcours, et 1 000 kilomètres de plus pour

atteindre Tcheng-Tou au Se-Tchouan, à travers la haute chaîne sauvage et d'accès très difficile des Tsing-Ling. Il faut passer des cols entre 2 et 3 000 mètres ; et tous ceux qui ont lu le récit de l'expédition Citroën-Centre Asie savent ce qui y attend les hommes... et les automobiles, surtout en hiver. Nous posons la question : quel peut être le débit d'une pareille voie de communication ?

Il a été beaucoup question de la possibilité d'une intervention russe en faveur de la Chine comme suite au pacte de non-agression signé entre les deux pays et renouvelé au début des hostilités. Les Soviets ont fourni et fournissent encore du matériel de guerre qu'ils font payer très cher, en particulier des avions, et des officiers russes ont remplacé la mission militaire allemande après son départ en juin, mais avec un piètre succès. On a parlé d'une armée mongolo-soviétique qui aurait été concentrée à Ulan-Bator, l'ancienne Ourga. La République du peuple de la Mongolie extérieure compte peut-être 800 000 habitants sur un territoire de 1 680 000 kilomètres carrés (un demi-habitant par kilomètre carré), d'après le voyageur qui connaît le mieux le pays, l'Américain Owen Lattimore. Même sous le commandement d'officiers bouriates et russes, on ne voit pas une grande armée (qui devrait, comme si elle passait par le Kan-Sou, transporter avec elle tous ses approvisionnements, y compris l'essence pour ses camions) s'engageant dans le désert de Gobi, où la température *moyenne* de janvier, par des vents terribles, est de — 26° C., où celle de juillet peut atteindre + 38° C. et descendre, en *moyenne des extrêmes*, à — 42° en hiver ; sans parler de la question de l'eau. Et la frontière russe est à 1 680 kilomètres de Kalgan, qui n'est pas encore en Chine proprement dite.

L'incident de Tchang-Kou-Feng, à la fin de juillet, sur la frontière soviéto-coréenne, a pu faire croire à une campagne russe en Mandchourie. Le « maréchal » Blücher, l'organisateur, en 1926, sous le nom de Galen, avec Chang-Kaï-Chek, de l'expédition victorieuse des nationalistes du sud contre les généraux du nord, avait à sa disposition, nous assure-t-on, une armée de 250 à 300 000 hommes. Sa connaissance remarquable de la Chine et des Chinois lui aurait servi. Mais il paraît bien avoir été englobé dans la « purge » extrême-

orientale commandée, après tant d'autres, par Staline. Son quartier général, Khabarovsk, est à 8 500 kilomètres (dix fois la distance de Paris à Marseille), et Vladivostok à 9 300 kilomètres de Moscou. D'ailleurs, après l'affaiblissement chinois par les défaites de Hankéou et de Canton, l'armée nippone de 300 à 400 000 hommes qui n'a pas bougé, — depuis le début de « l'incident », — de la Mandchourie, et qui peut, elle, être facilement ravitaillée, ne lui aurait pas rendu, et ne rendrait pas à son successeur éventuel, la campagne facile.

Cette campagne paraît d'ailleurs de moins en moins probable maintenant que les Soviets, qui ont « liquidé » leurs meilleurs généraux, sont menacés de la révolte ukrainienne, vieille idée allemande ressuscitée par Hitler.

De quelque côté que la résistance chinoise se tourne, nous craignons fort que, soit au point de vue des ressources en vivres pour de nombreuses armées, et surtout en munitions, qu'elle devra désormais trouver en grande partie localement, soit au point de vue des secours qu'elle peut recevoir de l'extérieur, la situation ne devienne pour elle de plus en plus difficile.

L'ATTITUDE DES DIVERSES CLASSES ET SPÉCIALEMENT DES PAYSANS

Et pourtant le généralissime « Chef du pouvoir exécutif » («dictateur » de fait depuis le mois d'avril dernier) Chang-Kaï-Chek, qui est vraiment quelqu'un, ne perd pas courage, nous l'avons vu, et, autant qu'on en puisse juger, son prestige et son influence restent dominants, bien que l'affaire de Canton surtout lui ait certainement porté un coup, nous le verrons tout à l'heure. Il est d'ailleurs admirablement secondé par sa femme, une des trois célèbres sœurs Soung, dont la seconde était devenue la deuxième femme de Sun-Yat-Sen, « Père de la Révolution et de la République », et ne cache pas ses sentiments nettement communistes. C'est, à Mme Chang-Kaï-Chek que l'on doit le meilleur de l'impulsion donnée, il y a quatre ans, à ce mouvement de la « Vie nouvelle » par lequel se dessinait, chez une partie au moins de la jeunesse des villes, une incontestable réno-

vation morale, ou plus exactement un retour à certaines vertus ancestrales après plus de vingt ans d'anarchie intellectuelle et politique. Son succès même a été un des motifs de l'intervention des Japonais, peu soucieux de voir cette tentative d'unification spirituelle s'ajouter à une concentration politique grandissante. Quoi qu'il en soit, toujours par l'influence de la femme du généralissime, les Chinoises ne s'occupent pas seulement de soigner les blessés, dans la mesure où le permet une organisation sanitaire trop souvent rudimentaire. Elles ont constitué des bataillons spéciaux et font même le coup de feu, comme aux environs de Changhaï, lors de l'attaque japonaise de 1932, lorsqu'elles allaient ramasser sur le champ de bataille les fusils des Chinois tués à l'ennemi.

* * *

Mais la révélation de cette guerre, au point de vue de la résistance, c'est, il faut bien le dire, le paysan chinois qui représente, rappelons-le, 80 ou 85 pour 100 de la population. Ce martyr millénaire des guerres intestines (car, contrairement à l'idée très répandue du « pacifisme » immuable de la Chine, elles ont sévi, d'une façon prolongée, à certaines périodes de son histoire), ou de troubles politiques et sociaux qui, comme la révolte de T'ai-Ping, ont duré quinze ans au siècle dernier et entraîné de véritables hécatombes de millions d'hommes (*vingt millions*, prétend-on), — cette éternelle victime des soldats débandés, — ce persécuté par d'autres terriens, ses frères, poussés au banditisme chronique par la misère, — ce dépouillé sans recours par les usuriers, par les mauvais propriétaires, par les mandarins, par les famines si fréquentes dans certaines provinces par suite des sécheresses ou, au contraire, des inondations, — ces patients et indécourageables Wang Loung si admirablement décrits par Pearl Buck ; — voilà qu'ils ont commencé d'acquérir, dans les provinces envahies, un sentiment de la patrie chinoise qui leur était complètement étranger jusqu'ici. Nous en connaissons, par nos missionnaires, quelques traits authentiques et touchants. Ce sont eux, à peu près exclusivement, qui se battent et qui meurent insuffisamment armés et trop souvent mal commandés par des chefs dont la plupart n'entendent

rien à la guerre moderne. Il faut dire que certains procédés inavouables des Japonais, des « troupes de choc », dont quelques unités sortaient des prisons nippones au début de la guerre (il y a eu un incontestable revirement depuis et les soldats insulaires sont beaucoup mieux en main et cherchent maintenant, sans grand succès d'ailleurs, à se faire bien voir, surtout de la population des campagnes) ; des brutalités, des cruautés incroyables même (nous pensons au sac de Nankin) et le viol systématique des femmes et des filles, chapitre sur lequel le paysan chinois, aux mœurs encore généralement saines, est intraitable : tous ces excès ont contribué, — comme dans toute l'histoire du monde, — à l'éveil d'un esprit nouveau sous une forme peut-être surtout négative : la haine de l'envahisseur. Les Japonais auront d'autant plus à se repentir de certains raids d'avions (non commandés par des nécessités militaires), et de n'avoir pas su faire observer par leurs armées en campagne la stricte discipline tant admirée lors de l'expédition des Boxers en 1900, que le Chinois laisse volontiers mijoter sa vengeance et pardonne difficilement.

Les autres classes de la société se conduisent beaucoup moins brillamment. Des exceptions mises à part, surtout parmi les étudiants pauvres, il ne semble pas que la jeunesse lettrée ait fourni beaucoup de bataillons de volontaires. Les politiciens, surtout ceux de la nouvelle école, se livrent volontiers à des exercices... littéraires contre le Japonais et le vitupèrent consciencieusement. Ils déchargent contre lui des tonnes de dénonciations fort éloquentes. Même déficit de combattants actifs parmi les employés des riches marchands des villes, lesquels, à leur tour, n'ont pas toujours souscrit, dans ces derniers temps, avec beaucoup de ferveur aux emprunts de guerre lancés par le gouvernement nationaliste, à en juger du moins par les appels les plus récents du généralissime Chang-Kaï-Chek. Ce qu'on peut remarquer cependant, faut-il dire à l'éloge, — la chose paraîtrait ailleurs si naturelle, — des classes lettrées et des « capitalistes » chinois (dans la mesure où ceux-ci existent, et leur nombre croissait dans ces dernières années, surtout dans la banque et dans l'industrie), c'est qu'ils ont refusé jusqu'ici de collaborer, d'une façon générale, avec l'envahisseur. Il est vrai que la crainte de l'assassinat y est pour quelque chose, sinon pour beaucoup.

En fait, en tout cas, ni le « nouveau gouvernement » chinois du nord, de Peiping redevenu, sauf erreur, Pékin ; ni le gouvernement chinois « modernisé », — c'est son titre, — de Nankin ; ni celui qu'on projette à Hankéou (et même il y a quelques jours celui inauguré à Canton) (1), n'ont pu trouver jusqu'ici, parmi les mandarins anciens ou nouveaux, ni parmi les riches négociants, des personnages de premier plan pour les aider dans leurs efforts d'organisation, sous la tutelle très stricte du Japon, de la « Nouvelle Société du peuple », le *Sin Min Houei* qu'ils ont lancée, avec retour aux principes de la civilisation de Confucius. Cependant, il semble, depuis la chute de Canton, qu'un léger fléchissement commence à se produire et c'est là le danger le plus grave qui nous guette, nous autres Européens. Nous y insisterons en terminant.

LA QUESTION DES COMMUNISTES ET DES GUÉRILLAS

Pour en revenir au *néo-nationalisme paysan chinois*, qui restera, dans la plus grande partie du pays, la caractéristique essentielle, aux conséquences prolongées et même permanentes, de ce tournant de l'histoire du monde qui se déroule depuis dix-huit mois dans l'Extrême-Asie, il est excité par une intervention constante du parti communiste, surtout dans le nord et le nord-ouest de cet immense pays. La décision qui vient d'être prise, des deux côtés, de continuer la guerre ne pourra que fortifier cette emprise ; et si les élèves chinois des Soviets ont mis beaucoup d'eau dans leur *choum-choum*, ils ont déclaré, solennellement, quand ils ont promis de ne plus combattre le *Kouomintang*, qu'ils ne renonceraient pas pour cela à leurs idées politiques. Les deux « Universités » dont nous allons parler les propagent. Il y a certainement là, pour cette partie au moins de la Chine, un point d'interrogation grave pour l'après-guerre.

Bornons-nous à rappeler que la grande concentration des communistes chinois (le parti a été fondé en 1921) s'est opérée dans le nord des deux provinces du Chen-Si et du

(1) Ces créations correspondent à l'idée d'un « Fédéralisme » chinois dont le grand protagoniste est le général nippon Doihara, de célébrité mandchourienne et nord-chinoise, fort écouté du parti militaire au pouvoir au Japon.

Chan-Si, après leur célèbre « Retraite des Cent mille » (mettons-en cinquante), d'octobre 1934 à octobre 1936, à travers sept provinces, et sur plus de 10 000 kilomètres en comptant les zigzags. C'est de là, et en particulier de la ville de Yen-Ngan, dans le nord du Chen-Si, et de l'antique capitale de la même province, Si-Ngan-Fou, peu de temps après les hostilités, qu'ils dirigent tout le mouvement de guérillas. Ils se sont engagés à les organiser, d'accord avec le parti « nationaliste », le *Kouomintang*, au pouvoir, et avec Chang-Kaï-Chek, à la fin de 1937, contre les Japonais, auxquels ils avaient d'ailleurs « déclaré la guerre » pendant leur domination dans tout le sud-est de la province du Kiang-Si de 1930 à 1934. Les « Universités » qu'ils ont fondées à Yen-Ngan et à Si-Ngan-Fou forment non seulement les chefs de bandes, mais les agents des « gouvernements d'auto-défense » qu'ils ont réussi à créer dans les provinces du Ho-Pei, du Ho-Nan et du Chan-Toung, et à la tête desquels le gouvernement central envoyait jusqu'à ces derniers temps des mandarins nommés par lui. Il en résultait ces « administrations sous-jacentes » auxquelles était consacrée une de nos lettres au *Journal des Débats*. Ajoutons simplement que le généralissime vient, ces jours-ci, de se décharger de toute la conduite de la guerre au nord du Fleuve Jaune sur un des « généraux » qui ont joué un rôle important dans le Sud : Pé Tsong-hi ; chose curieuse, un musulman, sans doute choisi à cause de ses coreligionnaires du Kansou, qu'on voudrait enrôler plus à fond dans la guerre. D'autre part, l'anniversaire de la révolution russe a été célébré à Tchong-King, sous la présidence du fils de Sun-Yat-Sen, Sun-Fo, de tendances communistes prononcées. Il n'a sans doute pas beaucoup d'influence personnelle, mais ce son de cloche n'est tout de même pas absolument négligeable, d'autant plus qu'il est soutenu dans sa propagande par la seconde femme du fondateur de la République chinoise, dont nous avons déjà parlé.

LES JAPONAIS DANS LA MAISON CHINOISE ET DANS SES COULOIRS

Que la guerre de guérillas et les administrations « subreptices » à inspirations communistes obtiennent, sur certains points, un incontestable succès, c'est ce qu'explique tout

naturellement la superficie énorme de pays où les Japonais dominent, mais qu'ils « n'occupent » pas, au sens propre. A l'heure actuelle, en comptant la Mongolie intérieure, neuf provinces : Tcha-Gar, Soei-Yuen, Ho-Pei (ancien Tché ly), Chan-Tong, Ho-Nan, Kiang-Sou, Tché-Kiang, Ngan-Hoei, Hou-Pé, sont dans ce cas ; et les Nippons tiennent aussi, dans une mesure variable, des parties plus ou moins importantes du Kiang-Si, le sud-est du Kouang-Tong et les principaux ports du Fou-Kien. Cela peut représenter plus de 1 250 000 kilomètres carrés (plus de deux fois la France) et environ 190 millions d'habitants (plus de quatre fois et demie la France). Le Japon proprement dit en compte 71 millions.

On a dit que les Nippons, dans cette énorme maison de la Chine proprement dite, grande comme les sept dixièmes de toute l'Europe, ne possédaient que les couloirs, c'est-à-dire les grandes lignes de chemins de fer, le propriétaire qu'ils voulaient évincer, ou du moins sa famille, occupant toujours les véritables pièces. La comparaison est juste. Encore faut-il ajouter que, pour jouir de son immeuble, il faut pouvoir y circuler facilement, qu'il faut surtout avoir accès aux grandes salles où se préparent les repas et à celles où ils se mangent. Or, le maître de la maison, en l'espèce le gouvernement chinois, est, nous l'avons vu, de plus en plus réduit à ce qu'on pourrait appeler, — toutes proportions gardées, — l'arrière-cuisine, et l'entrée des pièces où il pourrait s'attabler confortablement tend à lui devenir interdite. Sans doute, encore une fois, ses enfants et ses serviteurs sont restés dans les appartements dont il est exclu, et refusent généralement d'y servir le nouvel occupant (lequel est fort embarrassé de ce chef) ; mais le père de famille manque de son côté de plus en plus des ressources indispensables pour assurer la vie de son gouvernement. Une portion de plus en plus considérable de la part qu'il prélevait, par l'impôt, sur les gains des siens, lui échappe tous les jours. Toutes les portes de sa maison, tous ses ports les plus importants et les recettes de leurs douanes, ses gabelles les plus fructueuses sont aux mains de l'intrus. Les emprunts sont de plus en plus difficiles à réaliser, bien que la Grande-Bretagne et les États-Unis viennent de lui en consentir un, chacun de leur côté. Mais on se demande sur quels gages ?

Les meilleures mines de charbon et de fer disparaissent successivement et deviennent au contraire les gages, sinon la propriété, de l'envahisseur. La prise de Han-Kéou a eu notamment ce résultat.

Sans doute l'envahisseur est-il de plus en plus gêné de son côté, car la guerre lui coûte terriblement cher. Pour ne donner que ce seul chiffre parmi tant d'autres que nous pourrions citer (notamment sur la baisse de certaines de ses productions les plus importantes, comme la soie, ou de ses exportations de cotonnades), le budget du Japon, qui n'était encore en 1936-37 que de 2 982 millions de yens, s'élève cette année (1938-39) à 9 *milliards de yens, dont les deux tiers doivent être empruntés dans le pays lui-même* ; car les bailleurs de fonds étrangers se récusent, d'autant plus qu'ils ont eux-mêmes leurs charges. Ils n'y consentiraient que si les exigences nippones devenaient plus raisonnables ; et ils y mettrairnt comme condition la fin de la guerre. Ce sont d'ailleurs ces difficultés financières destinées à s'accroître qui obligeront certainement, à un moment donné, le Japon, — même s'il continue à pouvoir circuler (moyennant quelques accidents locaux) d'un bout à l'autre de la partie utile de son nouveau logis, — à chercher une autre solution que cette course perpétuelle aux trousses d'un propriétaire qui lui refuse obstinément tout bail.

L'IDÉE FONDAMENTALE DU JAPON

Car c'est, en réalité, un bail commercial et industriel extrêmement (et même, en ce qui concerne les autres locataires étrangers, inadmissiblement) avantageux que le Japon demande et non pas l'éviction du maître de la maison qu'il n'a pas l'intention de remplacer. Il ne cherche pas des terres en Chine, mais *un marché réservé*. S'il cherchait des terres, outre la Mandchourie qu'il a tant de peines à coloniser, c'est plus au sud qu'il s'en mettrait en quête : aux Philippines, où il a déjà installé un groupe important de cultivateurs dans la province de Davao (île de Mindanao), et où son commerce remplace de plus en plus le commerce chinois ; à Bornéo dont les pétroles l'intéressent ; à Sumatra ; et même au Siam, sans parler de l'Indochine à laquelle il avait déjà pensé à un certain moment et où ses espions ont opéré de

tout temps et opèrent encore à l'heure actuelle sur les quais d'Haïphong. Ce dont le Nippon a surtout besoin, car c'est vraiment pour lui une question de vie ou de mort, ne pouvant absolument plus subsister par sa seule agriculture, c'est d'un débouché permanent et sûr pour les produits de son industrie de plus en plus multiforme et importante. Le monde entier leur ferme les portes parce que leur extrême bon marché fait partout une concurrence victorieuse aux objets manufacturés de chaque pays. Il a la chance d'avoir tout proches 450 millions de consommateurs pauvres qui sont, précisément à cause de cela, une clientèle tout indiquée pour des articles à bas prix. Mais, comme ce consommateur pourrait devenir un concurrent, il a l'intention de contrôler aussi à l'avenir toutes les industries similaires que ce précieux client, qui a déjà commencé à s'outiller sérieusement depuis quelques années, pourrait développer lui-même. Telle est, croyons-nous, l'*idée fondamentale* des véritables hommes d'État japonais, et la démission du prince Konoyé au début de janvier ne modifiera vraisemblablement pas ces objectifs; d'autant moins qu'il reste comme conseiller dans le nouveau ministère, — réserve faite des projets autrement ambitieux, et même gigantesques, des militaires qui mènent la politique de l'Empire du Soleil levant depuis 1931.

DEUX SOUVENIRS ET UNE SOLUTION ENTREVUE

Rappelons à ce propos qu'une lettre peu connue du « Père de la Révolution et de la République » chinoises, Sun-Yat-Sen lui-même, au comte japonais Okuma, le célèbre rival du non moins célèbre prince Ito, lui demandait, juste avant la Grande Guerre (1), « d'aider la Chine à réorganiser son administration et à développer ses richesses potentielles..., ce qui permettrait au Japon de monopoliser le champ commercial en Chine ». Il est vrai qu'elle était

(1) Elle est datée du 11 mai 1914 et a été publiée, le 20 juin 1914, par le plus ancien et le principal journal d'Extrême-Orient, le *North-China-Herald* de Changhaï. Elle a été reproduite de nouveau, au mois d'avril dernier, dans la revue *Oriental Affairs*, paraissant aussi à Changhaï sous la direction de M. H. G. W. Woodhead, l'éditeur, depuis des années, de ce *China Year Book* qui constitue une source incomparable de renseignements sur la Chine, souvent utilisée sans qu'elle soit toujours citée.

écrite dans des circonstances particulières et qu'il faut la prendre avec un grain de sel... chinois... un de ces grains qui sont fort gros.

Mais à Kobé, en 1924, quelque temps avant sa mort à Pékin, le même personnage ultra-représentatif disait, à la fin d'un discours public, que « le Japon et la Chine devaient se donner la main pour conduire harmonieusement les Asiatiques à une bataille pour un *plus grand Asiatisme*, ce qui hâtera la paix du monde ». En quoi il se joignait au chœur de certains militaires nippons, et évoquait même cette « paix du monde », évocation à laquelle les porte-paroles du Japon ne manquent jamais de se livrer, et à laquelle, récemment encore, le prince Konoyé faisait allusion. Et pourtant la Chine avait subi à cette date, de la part de son voisin, l'affront des fameuses « vingt et une demandes » qui faisaient, tous les ans, l'objet d'une commémoration le jour consacré à la « Honte nationale ». La ratification du traité de Washington, qui les a partiellement réparées, n'est intervenue qu'en 1925.

Pour en revenir à la première déclaration du chef du gouvernement japonais (3 novembre), elle a fait, pour la première fois, un appel au *Kouomintang*, le parti nationaliste au pouvoir depuis 1927, que le prince Konoyé avait écarté dans ses offres du 16 janvier dernier, en même temps que Chang-Kaï-Chek, nommément désigné, et contre lequel l'exclusive est naturellement maintenue.

Sans doute personne, parmi les hommes du *Kouomintang*, ne paraît plus aujourd'hui disposé à *écouter*, au moins, sinon à accepter, les offres japonaises, surtout si elles deviennent plus raisonnables ? Mais il est tout de même symptomatique qu'après la chute de Canton (le coup le plus rude porté à la résistance chinoise), il ait été parlé de négociations secrètes entre les Japonais et le Cantonais Wang-Tching-Ouei, le second personnage de la République : *fu-tsung-tsai*, c'est-à-dire « sous-chef de l'Exécutif », « vice-dictateur » en réalité. Elles ont été tout d'abord démenties, pour être confirmées peu après, puisque Wang a dû quitter Tchong-King « pour un voyage à l'étranger » destiné à lui « sauver la face », sinon la vie. Son hostilité contre Chang-Kaï-Chek est bien connue. Elle date de la mort de Sun-Yat-Sen. Ils se sont rapprochés il y a quelques années. Mais, surtout en Chine, on ne sait jamais

jusqu'où va la sincérité des réconciliations politiciennes. Il se joint à des incompatibilités d'humeur, à des heurts d'ambitions, des rivalités de « clans » et des jalousies. Les attaches familiales et les amitiés personnelles du généralissime forment le groupe (ses ennemis, car il en a, disent même « la clique ») du Tchékiang. Wang-Tching-Ouei est Cantonais, nous l'avons dit. Les Soung sont extrêmement riches; et l'autre beau-frère de Chang, un descendant (par adoption) de Confucius, le ministre des Finances K'oung, l'est aussi.

Quoi qu'il en soit de ces questions de personnes, — qui jouent inévitablement leur rôle, même dans des problèmes politiques d'une bien autre portée et vitaux pour un pays, — le Japon, par la bouche du chef de son gouvernement, a de nouveau, le 22 décembre dernier, posé les conditions d'une *collaboration* sino-nippone sur laquelle il insiste. Ce sont les mêmes qu'il formule depuis le début de « l'incident », et même depuis des années : « cessation de l'anti-japonisme ; application de l'anti-communisme » ; création de ce qu'il appelle « la stabilité permanente japonaise en Extrême-Orient ». Il faut traduire : « hégémonie japonaise en Extrême-Orient ». Son porte-parole ne le dissimulait pas d'ailleurs, dès son allocution du 3 novembre précédent, dans le passage qui visait les Puissances européo-américaines, ce qu'il faut bien appeler les Blancs. Tout en remerciant celles (l'Allemagne et l'Italie) qui ont montré « une compréhension amicale » des buts visés par son pays, le prince Konoyé les avertissait *toutes* qu'il s'agit de « changements fondamentaux », d'une « Nouvelle Asie ». Il ajoutait, comme appât pour la Chine, qu'il ne saurait être question, dans cette Asie rénovée, que la Chine fût, comme dans le passé, « sacrifiée à l'impérialisme ». La phrase serait d'un assez savoureux cynisme, si la passion nationale et la subtilité orientale ne souffraient quelques nuances assez vives dans les mots, et même si l'on ne pouvait admettre que certains Nippons sont sincères quand ils parlent d'une collaboration avec la Chine que celle-ci refuse obstinément. Le tout est de s'entendre sur le sens du mot.

Le ministre nippon des Finances, du Commerce et de l'Industrie amalgamés (en d'autres termes, de l'Économie nationale), M. Ikeda, ancien membre de la célèbre firme Mitsui (un des cinq ou six « trusts » milliardaires qui mènent le pays et qui

depuis le début de la guerre, se sont rapprochés du parti militaire), déclarait, de son côté, que ce qu'il s'agissait de réaliser, c'était, en somme, l'autonomie économique, « l'autarcie » de l'Extrême-Orient, ou, plus exactement, de cette Trinité économique et politique : Japon-Mandchoukouo-Chine (550 millions d'hommes), sur laquelle les Nippons insistent depuis des années. Avant la guerre, — mais surtout après, — le développement de l'industrie, en particulier de l'industrie lourde, en Mandchourie a été remarquable. Le commerce européen n'a pas à se louer des méthodes d'élimination que le Japon y emploie, et qui sont une sorte de préfiguration de ce qui l'attend (le système a déjà commencé de fonctionner) en Chine même. Et nous doutons que, malgré leur reconnaissance récente du Mandchoukouo, l'Allemagne et l'Italie aient beaucoup plus à se féliciter de la situation réelle qui leur y est faite que l'Angleterre ou les États-Unis. Les deux grands trusts d'exploitation à capitaux mixtes sino-nippons (mais nippons surtout) : le *North China Development Company* (350 millions de yens) et le *Central China Development Company* (100 millions de yens), viennent de se constituer. Si le second est à capital plus modeste, c'est qu'il englobe une série de sociétés, de mines de fer, de distribution d'eau et d'électricité, de navigation intérieure, qui existent déjà. En ce qui concerne la navigation intérieure, il est symptomatique qu'une vingtaine de petites compagnies à vapeur chinoises viennent d'être autorisées à reprendre leurs services sur le Yang-Tsé où aucun pavillon étranger n'est encore admis.

Le « plan fondamental » précisé par le prince Konoyé dans sa causerie radiodiffusée du 22 décembre marque encore plus de modération relative que celle du début du mois précédent. Il a insisté surtout sur la liberté de commerce et de résidence pour les sujets japonais à l'intérieur de la Chine, spécialement de la Chine du Nord et de la Mongolie intérieure. S'il demande le stationnement d'un certain nombre de garnisons nippones en Chine, c'est par précaution « contre les menées soviéto-communistes », et il déclare qu'il ne réclamera pas d'indemnité de guerre, et qu'il ne cherche pas de territoire, ainsi que nous l'avons dit.

La guerre va donc continuer puisque, des deux parts,

— et pour des motifs, il faut bien le dire, très différents, — les militaires, au pouvoir dans les deux pays, y paraissent bien décidés, encore pour quelque temps. Quelles sont les facultés de résistance des uns, — surtout au point de vue des fournitures indispensables en matériel de guerre, — et des autres au point de vue financier ? Nous nous sommes efforcés de donner quelques éléments de réponses à ces points d'interrogation.

Sans doute il faut tenir compte de la haine légitime des Chinois en général et du paysan chinois en particulier contre l'envahisseur. Mais le paysan n'a pas, au fond, la parole, et, quel que soit son patient courage, il souffre terriblement, et son néo-patriotisme n'a pas la même vigueur dans toutes les provinces. A côté du patriotisme et de la volonté d'un Chang-Kaï-Chek, il y a d'autres personnages, qui sont sensibles à l'intérêt. On l'a déjà vu, même dans cette guerre. Et puis, il faut bien vivre, et la situation actuelle mène à un épuisement inouï les deux combattants et à des misères sans nombre pour des *millions* (on a parlé de 30 millions) de réfugiés. Des tractations économiques, et même politiques, n'empêcheront pas d'ailleurs la rancune de subsister. De ces tractations on peut même se demander si ne sont pas, au fond, partisans certains au moins des nombreux et riches Chinois de l'étranger (Hong-Kong, Péninsule malaise, Indes néerlandaises, Californie) qui ont donné beaucoup d'argent pour la cause nationale, mais qui, patriotisme incontestable à part, ne désirent probablement pas tout perdre.

Quant aux conséquences économiques, politiques, sociales et même morales pour l'Europe, l'Amérique et l'Australie de l'accord final plus ou moins sincère qui finira bien par intervenir, dans un délai peut-être moins long qu'on ne pense, entre les deux ennemis actuels de l'Extrême-Asie, il faudrait, pour les exposer, tout un livre. Notons seulement que le prince Konoyé a eu bien soin, dans ses deux discours, de faire spécialement allusion à l'abolition de l'exterritorialité et à la suppression des concessions étrangères. Et on peut être bien sûr que son successeur, le baron Hiranuma, partage son opinion sur ce point.

HENRI BRENIER.

CE CŒUR FIER

DERNIÈRE PARTIE (1)

I

David Barnes, de retour à New-York, examinait les sept statues de Susan.

— Elles sont tout à fait nouvelles, dit-il. Je n'y trouve aucun reflet de la France.

— Elles sont américaines, déclara-t-elle.

— Je ne sais pas si vous savez bien vous-même ce qu'elles sont. — Et au bout d'un moment il ajouta : — En tout cas, Blake n'a pas eu d'influence sur vous.

— Mais si, dit-elle. Je me suis développée grâce à lui. Je crois que lorsque Blake et moi avons commencé à nous aimer, j'ai laissé ma vie se confondre avec la sienne. J'étais perdue. Je n'ai rien fait de toute une année. Ensuite, une phrase de mon père m'a montré que si je ne me reprenais pas, je risquais de mourir un jour sans être arrivée à l'aboutissement. En ce cas, tout m'aurait semblé vain. Alors, je me suis mise au travail, et il fallait que ce fût en dehors de Blake. Je me définissais moi-même de plus en plus, à mesure que j'avançais. Mais c'était inconscient, à part ma résolution de faire le vide en moi, de ne songer à personne.

— Enfin, pour en revenir aux réalités, reprit-il brusquement, il faut que vous exposiez ces choses-là, Susan. Sept,

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre, 1er et 15 janvier

c'est un peu court, mais nous pouvons ajouter la statue que vous faisiez à Paris. Il est temps de se lancer. Ce ne sera pas trop facile, car vous êtes une femme, — c'est un grand désavantage. Les critiques s'attendront de votre part à de jolies choses menues. Il faudra leur enfoncer dans la tête que vous ne fabriquez pas des motifs de décoration pour les arbres de Noël, ou les bouquins... Tenez, j'ai une idée : Susan, exposez avec moi. J'ai vingt et un de mes « Titans » de terminés, je les expose en novembre et je vous donnerai une place à vous : David Barnes et Susan Gaylord... J'avoue humblement que cela vous fera un peu de réclame.

Elle était si reconnaissante de tant de chaleur qu'elle s'avança vers lui et lui prit sa grande main. C'était la première fois qu'elle la touchait et il lui semblait tenir la racine noueuse d'un arbre. Barnes, très gêné, serra un instant maladroitement les doigts de Susan, puis il retira sa main.

— Je ne vous remercie pas, David, dit doucement Susan. Mon cœur est ému de votre bonté. Mais il faut que je travaille seule, et mon œuvre doit se présenter seule, elle aussi. Je ne peux pas m'appuyer sur votre nom.

— Vous ne connaissez pas ce jeu-là. — Il frotta son gros nez camus. — J'ai passé par là mainte et mainte fois. Je vous le répète, c'est assez dur pour un homme de supporter ces tracas. Une femme ne peut pas s'en tirer. On ne vous prend pas au sérieux. C'est de la blague de prétendre qu'il y a égalité. Les artistes sont une maudite race, égoïste, dégoûtante, — chacun essaye de démolir les autres.

Susan regarda ses sept statues, qui la dévisageaient à leur tour. Elle avait entendu leurs voix, nettement, chacune en son temps, elle en était certaine.

— Je n'ai pas peur, dit-elle ; ça m'est égal d'être femme.

Barnes tira sa casquette de sa poche, d'un geste saccadé :

— Je ne me mettrai pas en souci pour vous, dit-il, — et il lui adressa soudain un sourire rayonnant sous sa barbe. — Vous avez traversé les ombres et vous voici du bon côté. Je m'en aperçois. Préparez votre exposition. Je pense que ça ne vous mettra pas en fureur si je vais la voir, et si je dis ce que j'en pense dans les journaux.

Il partit de son gros rire et passa le seuil de la porte.

C'est parce que sa vie avec Blake lui parut soudain ne plus exister que Susan lui parla pour la première fois de son œuvre. Sur quoi donc cette vie avait-elle été édifiée ? se demandait-elle avec tristesse en songeant à ces journées si moroses et à ces nuits durant lesquelles elle fermait sa porte à son mari ? Cependant, elle ne pouvait l'ouvrir tant qu'il se refusait à parler de Sonia, à ouvrir lui aussi une porte en lui-même où Susan aurait accès.

Ils se séparèrent à minuit au haut de l'escalier, un soir, et Blake sourit ; mais derrière ce sourire, Susan remarqua son expression de colère. Cependant il observa d'un ton léger :

— N'est-ce pas là une sorte de chantage physique, Susan ?

Elle secoua la tête et répondit aussitôt avec calme :

— Non, Blake, c'est tout simple. L'idée de votre corps me donne un peu de nausée, rien de plus.

— Agréable remarque d'une épouse ! dit-il.

Et comme elle ne répondait pas, il ajouta, lorsqu'ils se trouvèrent devant la porte de sa chambre :

— Voulez-vous le divorce, Susan ?

— Oh ! non, dit-elle tranquillement. Pourquoi me le demandez-vous ?

— Parce que vous ne m'aimez plus.

— Oh ! si, je vous aime, s'écria-t-elle. Je vous aime toujours. Seulement, il y a moi-même, ma personne, qui s'écarte de vous. Je ne peux pas la forcer à passer outre, ce serait mal !

Il la considéra un bon moment, lui prit la tête entre ses longues mains effilées et l'embrassa sur le front.

— Bonsoir, dit-il en s'en allant.

Et elle ferma sa porte. Inutile de la verrouiller, elle connaissait Blake.

Mais elle ne savait pas quelles étaient les pensées cachées derrière ces yeux d'un gris de mer. Elle ne désirait nullement une séparation et finit par se l'avouer en réfléchissant à ces choses, étendue, le corps frais et tranquille, à la clarté de la lune qui atteignait le coin de la fenêtre. C'est alors qu'elle s'avisa de ce côté secret qu'elle n'avait jamais livré à Blake. Peut-être qu'en causant ensemble, ils trouveraient un sujet d'union. A l'aube, elle prit la résolution de parler à Blake des sept statues et de lui demander conseil au sujet de l'exposition. Cela ne pourrait que lui faire plaisir. Elle ne lui dissimu-

lerait plus cette partie de sa vie, la plus profonde, comme elle l'avait fait jusqu'ici, elle ne lui cacherait plus rien. Après cette décision, elle se sentit heureuse, détendue, et put enfin dormir.

Elle n'éprouva aucune difficulté à lui dire au matin :

— Blake, voulez-vous venir voir ce que j'ai fait ?

Il était beau et donnait une impression de fraîcheur dans son costume gris clair. On avait fait de l'ombre dans la salle à manger, et Crowne apportait le café et les fruits glacés. Susan avait mis une veste de maison, blanc d'argent, qui plaisait à Blake. Elle se sentait joyeuse, pleine d'espoir.

— Je ne demande pas mieux, s'écria-t-il. Partons tout de suite, et menez-moi à votre atelier.

Elle se leva. Ses genoux tremblaient un peu. « Je n'ai pas peur de lui », se dit-elle tout bas, et elle ajouta à haute voix :

— Je n'ai qu'à mettre une toilette de ville, Blake.

Ils montèrent en auto, et le chauffeur les conduisit solennellement le long des quatre blocs de maisons jusqu'à ce lieu qu'elle avait tenu secret jusqu'ici.

— Susan, s'écria Blake, dans ce bruit et cette saleté !

Elle monta les marches devant lui, en courant, et ouvrit la porte de l'atelier. Mais lorsqu'il fut entré, pendant qu'il regardait autour de lui, elle se remit à trembler.

— Asseyez-vous, Blake, mon chéri, pria-t-elle, et moi je me mettrai sur le bras du fauteuil.

Elle attendait le cœur battant. Lorsque David Barnes avait examiné ses statues, elle s'était sentie sûre de son œuvre, mais un doute la prenait devant le regard étroit de Blake. Les statues semblèrent brusquement se tenir sur la réserve, comme des blocs lourds, formidables. A côté de l'exquis travail, bien fini, de Blake, elles paraissaient rudimentaires.

— Je suis absolument renversé, finit-il par dire... Susan, elles sont énormes. Quand avez-vous fait tout ça ?

— J'ai travaillé presque chaque jour.

— Je ne m'attendais pas à des choses aussi considérables, répondit Blake.

Il se leva et circula parmi les statues. Susan croyait les sentir conscientes de ce pas et de cette approche.

— Elles ont une certaine simplicité, bien entendu..., commença-t-il.

Puis il s'arrêta longuement devant les trois Sonia.

— Ah ! dit-il d'un ton tranquille, vous la jugez ainsi... une sorte de paysanne ; je la vois sous un jour très différent.

— C'est une paysanne, en réalité. Son père était un fermier croate ; ils ont vécu parmi les Tartares.

— A-t-elle vu ceci ?

— Non, pas depuis que c'est terminé.

Sonia n'était pas revenue chez eux depuis qu'ils avaient causé d'elle. Mais Susan savait, bien entendu, qu'ils se rencontraient ailleurs. Et Blake en parlait avec indifférence, comme s'il n'avait rien à cacher.

Il continuait à regarder le corps nu de Sonia, et Susan ne pouvant plus le supporter lui demanda :

— Ma négresse vous plaît-elle ?

Il se retourna.

— Oui, c'est bien. — Puis, avec une sorte d'étonnement, il ajouta : — C'est très bien vraiment, Susan.

Elle avait envie de s'écrier : « Pourquoi vous en étonner ? » Mais elle se contint.

Puis il devint très aimable. Il lui expliqua les démarches à faire pour son exposition, lui donna noms et adresses. Avant de s'en aller, il l'embrassa tendrement.

Comme il allait franchir la porte, il s'arrêta et une expression malicieuse parut sur son visage.

— Je veux que vous veniez déjeuner avec moi aujourd'hui, dit-il tout à coup.

Et il ajouta, très vite :

— Cela vous ennuie-t-il que Sonia y soit ?

Ils se regardèrent. Cette fois, la malice perçait nettement.

— Oui, répondit Susan, un peu.

Blake se fit câlin :

— Il faut que vous veniez. Ce sera notre dernière rencontre avec Sonia. Elle retourne en Russie la semaine prochaine, et l'hiver d'après elle restera à Moscou...

Il revint sur ses pas, serra fortement l'épaule de sa femme et sortit.

Après son départ, les statues, si muettes en la présence de sa vivacité, reprirent leur existence propre. Susan écarta de sa pensée Blake et Sonia et se consacra à elles. Dès qu'elle le voulait, elle se sentait disposée au travail, de même que

lorsqu'on appuie sur un bouton, le levier se déclenche et envoie l'énergie dans la vaste machine génératrice. Le premier effort accompli, elle sentait son être entier mis en action, entraîné vers l'aboutissement, aveugle aux choses du dehors. Cette inconscience ne provenait pas d'un sommeil, mais d'un déploiement d'énergie... Elle polissait, limait, mais légèrement, car l'essence de son art consistait dans sa rudesse et non dans la douceur. Ses statues se dressaient hors des masses rocailleuses ou semblaient s'élancer avec effort de hautes colonnes en marbre brut. Elle oublia son rendez-vous, et lorsqu'elle y songea, il était trop tard.

A ce moment, la porte s'ouvrit. Susan se retourna et vit Sonia sur le seuil, dans sa robe de lourde soie blanche. Elle se tenait debout, souriante, ses yeux pâles d'un vert assombri par son chapeau blanc.

— Est-ce que je peux entrer ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Susan. Je pensais justement que je n'avais aucune excuse à offrir, en dehors de la vérité, pour n'être pas venue déjeuner ce matin. J'ai oublié l'invitation de Blake.

Sonia s'avança lentement :

— Vous avez oublié ! Montrez-moi vos yeux ! Non, vous êtes sincère. Je vois que vous avez oublié. Susan, il n'existe pas une autre femme au monde qui oublie que je déjeune avec son mari !

Susan regardait Sonia, cherchait à la pénétrer. Elle ne pouvait pas jeter complètement le blâme sur Blake. Il fallait être possédé corps et âme pour ne pas voir la bouche rieuse de Sonia, son large visage si doux, la grâce à la fois ondoyante et précise de son corps si ferme. Et Blake n'était peut-être pas homme à se laisser posséder entièrement.

— Vous vous aimez encore, vous et Blake ? demanda Susan tranquillement.

— Qu'en dit-il ? demanda Sonia sans la regarder.

— Ni oui ni non.

— Je dis oui et non.

Sonia regarda Susan bien en face et se mit à rire de son rire russe, si sonore.

— Mais il ne faut pas vous en troubler. C'est fini, ce que nous avons fait, Blake et moi. Je retourne chez moi

pour un ou deux ans. Quand je reviendrai, je serai une créature différente. Tenez, je vous le promets. Je teindrai même mes cheveux d'une autre couleur.

— Vous ne pourrez pas changer vos yeux.

— Ah ! Susan, s'écria Sonia. Je vous jure que cette Sonia ne reviendra jamais. Adieu, chère !

Elle embrassa Susan sur les deux joues.

— Je ne vous ai fait aucun mal, ajouta-t-elle, je ne vous plains pas.

Après son départ, Susan abandonna son travail. Elle rentra chez elle et, dans le hall, elle appela Blake. Mais elle ne reçut aucune réponse.

Elle n'eut pas besoin, le soir venu, de lui dire qu'elle avait oublié d'aller le rejoindre, car il garda le silence toute la soirée. En le voyant pensif, Susan demanda doucement :

— Est-ce que Sonia vous manquera trop, Blake ?

Il lui lança un regard de côté :

— Moi !... Je ne pensais pas à elle.

— Alors, pourquoi cette tristesse ?

— Je n'en sais rien, je me suis senti mélancolique en diable toute la journée. Il me semble que je ne pourrai plus jamais me remettre au travail.

Il se laissa retomber sur le divan et ferma les yeux. Ses traits s'aiguisaient, tendus par la tristesse ; Susan, frappée de leur beauté, sans en être touchée, les étudia. Ils ne pourraient être reproduits en marbre... en ivoire, peut-être. Il ouvrit les yeux et ordonna :

— Venez ici.

Elle obéit. Il posa sa tête sur les genoux de Susan et la tint dans ses bras. Elle passa les siens autour de lui et il se mit à pleurer sans bruit, appuyé contre elle.

— Là, mon chéri, là ! dit-elle, mais sans éprouver la moindre détresse.

Elle ignorait en quoi consistait son chagrin, et lui aussi, peut-être. Il ne lui était plus nécessaire, mais il lui restait cher.

Elle continua régulièrement tout l'été à préparer son exposition et à tirer des plans pour l'ouverture, au début de l'automne.

— Novembre est le meilleur mois pour un débutant, lui dit Joseph Hart.

Elle avait été le voir, un jour, sur le conseil de David Barnes, dans la vieille maison de pierres brunes qu'il habitait.

— J'ai parlé de vous au vieux type, avait dit David Barnes. Il veut vous voir. Vous ferez bien d'y aller... Ce n'est pas souvent qu'il manifeste un désir de ce genre.

Mais lorsqu'elle entra dans le salon de Joseph Hart, il prétendit avoir tout oublié.

— Je n'ai jamais entendu parler de vous, dit-il d'un ton bref en la recevant.

Ses salons étaient un musée de peintures et de statues. Au début, elle ne vit rien nettement. Dans de vieux cadres dorés, de riches et sombres visages flamands vous regardaient. Ils côtoyaient de pâles paysages américains, arides et neufs. Tout à coup, à l'extrémité de la pièce, elle aperçut les chevaux sauvages de Michaël. C'était une longue toile horizontale, bien éclairée. Neuf chevaux d'un blanc d'argent fuyaient au clair de lune à travers le désert assombri par la nuit, et l'un d'eux, le plus rapide, un petit cheval noir, les conduisait.

— C'est un Michaël Barry, dit Joseph Hart. Pas de jeune peintre plus inégal que lui en ce monde. Quelquefois il fait une chose de ce genre : pureté de coloris, de forme, beauté absolue. Puis il ira peindre tout un tas de fantaisies, de femmes nues étendues sur des rochers...

Il haussa les épaules et revint à elle.

— Quelle matière employez-vous ? Pas de la boue, j'espère !

— Du marbre, et j'ai fait un bronze, autrefois... A l'hôpital élevé en mémoire d'Halfred.

— C'est vous qui avez modelé ça ?

— Parfaitement, c'est ma première œuvre.

Il prit un verre de vin qu'il avait posé à l'entrée de Susan et but en silence.

— Dommage que vous soyez une femme ! finit-il par dire.

— Non, ça n'a plus aucune importance.

Il ne répondit rien. Mais après s'être versé un autre verre de vin, il fouilla dans sa poche, en retira une carte et y écrivit quelques mots.

— Portez ça à un nommé Gelwicks, à cette adresse, dit-il avec autorité, et dites-lui que c'est moi qui vous envoie.

— Merci, fit-elle, — mais il lui avait déjà tourné le dos.

« Il faut que je raconte à Michaël que j'ai vu son tableau, songea-t-elle. Il faut que je lui dise à quel point il est parfait. »

Elle avait oublié Joseph Hart.

C'était une petite galerie très simple. Susan y avait fait transporter toutes ses œuvres, et au dernier moment la « Femme agenouillée » était arrivée de Paris. Elle y avait joint la statue de Jane et aussi sa dernière œuvre qui représentait un mineur gallois venu de l'ouest de la Virginie délégué à une réunion du parti ouvrier. Le jour de la séance, elle était entrée là, comme dans beaucoup d'endroits, sans se demander ce qu'elle venait y chercher, sinon des impressions sur les gens. L'homme avait fait un discours. Après la réunion, elle lui demanda de poser pour elle. Il était venu à l'atelier s'installer et causer, les épaules voûtées, étalant des mains énormes sur ses genoux ployés.

— Je ne peux plus me redresser, miss, lui dit-il. J'ai marché trop longtemps courbé sous terre.

C'était en quelque sorte le chef-d'œuvre de Susan. Elle avait senti l'homme se faufiler sous terre. Ses yeux ressemblaient à des yeux d'aveugle auxquels on a volé la lumière ; ses mains étaient de larges griffes comme celles d'une taupe, puissantes et hors de proportion avec le corps voûté.

Le jour qui précéda l'ouverture, elle amena John et Marcia. Elle marchait entre eux, sensible à chaque signe, à chaque mot, cherchant leur approbation, tandis qu'elle expliquait :

— J'ai appelé celle-ci : l'Américaine noire. Et celle-là est l'Amérique du Nord... Ici, c'est une Italienne que je nomme la Vénus d'Amérique, et là...

Elle sentait l'attention passionnée de John. Il était presque aussi grand qu'elle, et il portait son premier costume à pantalon long. Il se taisait, mais s'attardait, absorbé, devant chaque statue ; il écoutait, regardait, les mains dans ses poches. S'il avait jamais ressemblé à Mark, songeait-elle, cette ressemblance s'était effacée avec l'âge.

— Je vois exactement ce que tu veux dire, fit-il, et il

retint son souffle. Elles sont épatantes, maman, dit-il, — et le cœur de Susan bondit dans sa poitrine.

— Pourquoi sont-elles toutes si grandes et si laides? demanda Marcia. Sonia, même, tu l'as rendue laide!

— Oh! tais-toi, s'écria John, défendant Susan. Tu n'y connais rien du tout.

Marcia fit la moue :

— Je n'aime pas ces gens épais et lourds.

Elle pirouetta sur une pointe du pied en parlant et tournoya en dansant, les bras levés, les doigts retombants. Au milieu des statues, solides comme des piliers, elle ressemblait à un petit papillon qui palpite des ailes, instable, une chose qu'on peut toucher et écraser.

— Toute la cervelle de Marcia est dans ses pieds, marmotta John.

— Je le sais bien, dit sa sœur.

Elle chanta, impertinente, en s'avançant vers la porte d'un pas de danse :

— Quel besoin avais-tu de cette vieille Jane, si laide?

— Elle est épatante et tu le sais, s'écria John.

En rentrant dans l'auto, il dit à Susan timidement :

— Je fais un portrait de Jane, moi aussi... en bois. Je me demande pourquoi j'aime tellement travailler le bois. Je pense que c'est parce que grand-papa et moi sculptions ensemble. Depuis mon retour de l'école, Jane a posé pour moi tous les jours.

— Est-ce que tu me le montreras ? demanda Susan.

— Je l'ai vu, c'est laid aussi parce que Jane est laide! s'écria Marcia.

John haussa les épaules sans répondre. Quand ils furent rentrés, il prit dans son armoire un objet enveloppé et le défit. C'était un morceau de bois d'environ un pied de haut.

— Une racine, dit-il, que j'ai trouvée au camp. Elle ressemble à Jane. Regarde : je n'ai eu qu'à ébaucher sa figure. Les courbes y sont. Bien entendu, ce n'est pas terminé.

Susan oublia complètement Marcia. Cela ressemblait vraiment à Jane. John avait enlevé l'écorce et le bois de surface ; et la silhouette courbée de Jane émergeait de la racine tordue.

— C'est remarquablement bien, dit Susan.

Elle était fière, fière de son fils. Elle l'avait fait, elle lui avait donné un peu de son être à elle. Les jeunes mains qui caressaient le bois uni étaient attendrissantes dans leur maigreur, leurs dimensions, des mains d'homme par leur forme, mais si enfantines avec cette ossature juvénile. Susan sentit sa chair s'émouvoir à leur vue, elle avait envie de les embrasser. Mais elle se retint et dit :

— Te faudrait-il des leçons ? Je me le demande...

Il secoua la tête :

— Non, je n'en veux pas, maman. — Il s'arrêta, puis reprit : — Je ne sculpterai jamais pour gagner ma vie. Simplement comme ça. Je m'occuperai plutôt de science.

Il enveloppa soigneusement la statuette de bois d'un vieux mouchoir soyeux :

— Je ne pourrais pas supporter de gagner de l'argent par ce moyen, même si j'y arrivais. — Puis, tournant le dos à sa mère, il remit la statuette commencée à sa place, en disant d'un air indifférent, très grand garçon : — Tu sais, Marcia considère la vie à la manière des chats. Elle ne pense qu'à elle, ça me préoccupe.

— Elle est très jeune, dit Susan en souriant.

— Elle ne changera jamais, reprit-il. C'est l'étoffe dont elle est faite... Je trouve qu'elle ressemble à une terre cuite, tu comprends... ni bois, ni marbre... rien de durable.

Susan le dévorait des yeux, jouissait de sa présence. Tant de sagesse la stupéfiait.

— Toi et moi, nous devrions travailler davantage ensemble, proposa-t-elle timidement.

Il rougit très fort. Sa peau claire devint écarlate.

— J'aimerais bien, seulement tu es très prise, n'est-ce pas?

— J'ai toujours trouvé le temps de faire ce que je voulais.

Cet instant lui était d'une douceur étrange. Elle brisa net :

— Nous arrangerons cela, mon exposition terminée.

Quelques jours après l'ouverture, elle demanda à Blake :

— Croyez-vous que ça marche ?

— Pas mal.

Ils avaient passé la plus grande partie de l'après-midi dans la galerie et maintenant le soir était venu. Tout l'après-midi de petits groupes, des personnes seules, quelques couples

avaient défilé. Aucune foule, mais Susan n'y comptait pas. Elle était contente parce que les gens qui entraient par hasard pour voir l'œuvre d'une nouvelle artiste inconnue, restaient à regarder et à parler tout bas. Des fragments de conversation lui parvenaient, critiques, compliments, interrogations.

— C'est très grand, disait un homme jeune à un autre, plus âgé.

— En effet, répondait l'autre, trop vaste peut-être pour une réalisation. Quand un artiste vise trop haut, le tout risque de lui échapper.

— Rien n'a échappé ici, à mon avis... Je pense que c'est vraiment de l'art, répondit le jeune homme d'un air farouche.

Sans sourciller, son compagnon répondit :

— Peut-être... peut-être... mais j'appartiens à une école qui est moins ambitieuse et plus tenace : ce qu'elle a saisi, elle le parachève.

— Fort soigneusement, fit le jeune homme avec mépris.

Et ils s'éloignèrent.

Les gens répétaient : « On ne dirait pas que c'est l'œuvre d'une femme. » Quelques-uns haussaient les épaules : « Je me demande pourquoi les artistes font des bonshommes aussi laids ? Regardez cette grosse négresse. Quelle vulgarité ! »

Seuls, à la maison, après dîner, Blake et Susan se contemplèrent en souriant. Étrange journée, heureuse, pleine d'une joie que Susan n'arrivait pas à définir. Car elle avait cru trouver le plus de prix à son travail au moment où elle l'exécutait et atteindre au parfait aboutissement une fois celui-ci terminé. Mais elle s'était trompée ; elle s'aperçut, en se rappelant les heures passées, que rien ne serait complet, même à ses yeux, tant qu'elle n'aurait pas présenté son œuvre à d'autres humains, qu'elle fût comprise ou non.

— Aucun critique important n'a encore paru, observa Blake. Si ça continue, demain je téléphonerai à Lee et Sibert et à un ou deux autres que je connais.

— Ne dites pas que je suis votre femme, dit Susan en souriant.

— Cela ne vous porterait pas tort, répondit-il, railleur.

Ses yeux brillants la dévisageaient. Elle supplia :

— Non, non, Blake !

— C'est bon, femme indépendante.

Il riait, un peu contrarié cependant. Lorsqu'elle s'en aperçut, cela lui parut intolérable à la fin d'un jour semblable. Elle le rejoignit sur le divan et s'appuya contre lui sans autre pensée que de le garder en joie cette soirée-là.

Mais au contact de son corps, il tressaillit. Puis il tendit les bras et la souleva contre lui. Elle le sentit plus proche qu'il ne l'avait été depuis bien des mois et elle s'abandonna à cette étreinte. Son travail était terminé pour l'instant. Elle éprouvait une impression d'achèvement au fond de son être ; elle était satisfaite.

Le lendemain, lorsqu'elle descendit, en retard pour le déjeuner, il lisait son journal, les sourcils froncés.

— Je vois, Susan, que votre vieil ami s'est prononcé, lui dit-il d'un ton bref en l'apercevant.

Elle s'avança et lui passa les bras autour du cou.

— Barnes, reprit-il, sans porter attention à ce geste, est très gentil dans ses éloges, c'est entendu... mais, d'un autre côté, il va un peu loin. Je veux dire pour votre bien. Cela ressemble trop à des louanges personnelles, comme si vous aviez besoin d'être soutenue.

Susan ne demanda pas le journal. Elle le lirait quand elle serait seule. Éloignant sa pensée de ces choses, elle regarda Blake. Il était calme et un peu protecteur.

— Ce sera amusant de voir ce qui suivra cet article, dit-il. Tout ce qu'écrit Barnes soulève l'attention. — Il ajouta : — Barnes n'a jamais compris mon travail, bien entendu.

Le ton était nonchalant, mais il contenait de l'amertume, et lorsqu'elle leva les yeux, surprise, elle vit à son expression qu'il était vexé.

— Blake ! s'écria-t-elle, oh ! mon chéri, c'est parce que David Barnes sent que j'ai besoin d'aide et vous pas...

— Il est certain que je n'ai besoin d'aucun secours dans mon travail, mais j'aurais trouvé cela amical de sa part.

— Je pense qu'il se figure qu'en ma qualité de femme j'aurai de grosses difficultés.

Il ne répondit rien. Elle se contint avec peine, mécontente de cette petitesse qu'il avait révélée soudain. Après avoir mangé rapidement, elle se leva et dit :

— Je crois que je vais aller, là-bas, voir comment les choses se présentent ce matin.

— Je vous rejoindrai bientôt.

Elle s'avança vers Blake et passa sa main sur sa joue lisse. Il ne fit aucun mouvement vers elle, mais elle se pencha, l'embrassa et sortit.

Joseph Hart lui parlait, enfonçant son lorgnon sur son grand nez romain ; un large ruban noir flottait contre sa joue :

— Une nuance de plus et vos statues passeraient pour modernes, disait-il. Vous m'avez l'air d'avoir touché une corde qui vous est propre. C'est très original. Un peu trop massif, cependant, mais vous affinerez en vous développant.

Le vieux M. Kinnaird se trouvait là. Il était entré et sorti la veille sans prononcer un mot. A présent, assis sur un banc, il considérait les statues d'un regard pâle. Les gens arrivaient, et, depuis que Joseph Hart l'avait distinguée en lui parlant, on la dévisageait. C'est alors qu'elle aperçut Blake. Il s'avança et s'entretint avec son père, puis il la rejoignit. Elle sourit légèrement sans mot dire. Joseph Hart lui faisait en quelque sorte un cours et on s'approcha pour écouter. Il s'en aperçut et continua à pontifier un peu plus :

— L'originalité ne suffit pas. C'est donné à n'importe qui. Les esprits déséquilibrés, enfantins, sont originaux, eux aussi, mais ils ne communiquent rien en s'exprimant. Quant à la simplicité, elle n'est pas nécessairement à la portée de tous. Je dirais par exemple que ces statues sont simples sous leur apparence massive, mais elles ne sont pas faciles à comprendre.

Blake lui lança un regard furieux :

— Elles ne sont guère compliquées, du moins pour un esprit raffiné, dit-il d'un ton exaspéré.

Alors, voilà ce que pensait Blake ! Dans sa colère, en proie à un accès de jalousie, il avait avoué à Joseph Hart ce qu'il lui avait dissimulé à elle. Car elle ne mettait pas en doute que seule la jalousie artistique avait pu l'irriter à ce degré. Elle l'avait souvent vu jaloux. S'il l'était d'elle, rien ne guérirait la blessure entre eux. Susan savait que chez lui aussi un élément existait, plus puissant que l'amour. Blake ne devenait vraiment féroce que lorsqu'il se sentait blessé, froissé, sur ce point sensible. Elle y avait porté atteinte, inconsciemment, parce que son œuvre avait plu à un vieillard, riche, capricieux,

aux goûts esthétiques, et qui possédait trop d'influence. Jamais Blake ne le lui pardonnerait.

Elle s'éloigna, sans qu'on l'aperçût, et vint s'asseoir auprès du vieux M. Kinnaird. Les paroles de Blake ne pouvaient l'offenser. Il avait le droit de dire ce qu'il pensait. Mais elle savait que ces paroles lui étaient destinées, à elle, et non à Joseph Hart.

La voix blanche de M. Kinnaird s'éleva.

— J'admire vos statues, ma chère. Elles me frappent de plus en plus.

— J'en suis heureuse, répondit Susan.

Elle vit Joseph Hart faire un petit salut sec à Blake et se détourner. Contre son attente, Blake, au lieu de la rejoindre, se tint un instant près de la porte, puis sortit.

— Je n'arrive pas à vous situer, disait M. Kinnaird, cela me trouble. Je ne reconnais pas la technique. J'y arrive pour Blake. Il est incontestablement moderne. Mais vous ne l'êtes pas. Vous n'avez rien de classique, je ne trouve aucune trace de l'art français. Alors, qu'aviez-vous en vue, au juste, ma chère enfant ?

— Je n'en sais rien, dit-elle. Absolument rien. Je ne me range nulle part... Je travaille comme je respire... inconsciemment. Je ressens les choses d'instant en instant.

— Ah ! reprit-il doucement. C'est peut-être parce que vous êtes femme ?

— Peut-être, conclut-elle, indifférente.

Elle n'écoutait pas.

II

— On vous demande au téléphone, miss Gaylord, lui dit-on.

La journée était presque terminée. Susan redoutait de rentrer chez elle ; elle attendait, voulant s'habituer à l'idée de revoir Blake. Au téléphone, elle entendit la voix de Crowne :

— C'est une dépêche, madame ; dois-je la lire ?

— S'il vous plaît, répondit-elle, se demandant ce que cela pouvait être.

Crowne lut lentement : « Père très mal. Viens immédia-

tement. Maman. » Puis il demanda : « Y a-t-il une réponse, madame ? »

— Oui. Télégraphiez à la même adresse : « Arrive de suite. Susan. » Dites à Jane de faire ma valise et la sienne.

Elle suspendit l'écouteur. Les gens se pressaient, plus nombreux que jamais. Susan aperçut un homme noir et maigre qui, en face de chaque statue, prenait des notes rapides sur un petit carnet. Le vieux M. Kinnaird était revenu et fixait des yeux tristes sur la statue d'un jeune Italien. Il avait oublié Susan et elle sortit sans lui parler.

Moins d'une heure après, en quittant la demeure de Blake, elle lui écrivit un mot :

« Mon chéri, papa est malade et je me hâte de partir, ne sachant où vous trouver. — Elle avait prié Crowne d'appeler Blake à son club, mais il en était absent. — Je pars aussitôt. Venez si c'est possible. J'aurai grand besoin de vous. J'ignore ce qui m'attend... Je suis votre Susan. »

Elle remit le billet à Crowne :

— Donnez-le à monsieur dès qu'il rentrera.

Crowne s'inclina et, lorsque Jane et elle furent montées, il poussa la portière de l'auto. Le chauffeur Bantie mit le moteur en marche, Crowne revint et ferma la porte de la maison. Avec l'image de cette porte fermée dans son esprit, Susan s'en alla.

« Si je croyais aux pressentiments..., se dit-elle, troublée. Mais je n'y crois pas. » Elle songea à Blake avec une brusque et ardente aspiration La colère du matin ne comptait pas. En face de la réalité, voyant Susan partie, Blake la suivrait de près, et peut-être que dans la vieille maison modeste, délabrée, mais confortable, ils se trouveraient l'un l'autre comme jamais jusqu'ici.

Elle songeait encore à lui lorsqu'elles atteignirent la maison paternelle et que Hal Palmer ouvrit la porte.

— Où est maman ? s'écria-t-elle.

— Lucile est avec elle, dit-il. — Sa figure ronde et banale était grave et ses petits yeux bleus se remplissaient de larmes. — Vous arrivez trop tard, dit-il. Il a eu une attaque.

Susan était descendue de voiture. Sans pouvoir prononcer un mot, elle entra dans la maison.

Depuis une heure, elle écoutait le bavardage de sa mère.

Lucile s'était levée à son entrée. Elle l'avait accueillie avec force démonstrations.

— Mon Dieu ! que je suis contente que tu sois là, Susan ! Nous avons fait notre possible, mais on ne remplace pas la famille. Pendant que tu restes là, ajouta-t-elle à mi-voix, je retournerai chez moi. Hal a fait le nécessaire... tu comprends... il a tout arrangé. Le pasteur est venu à l'instant. Il est reparti, mais il viendra sans doute te voir. Y aura-t-il d'autres membres de la famille ?

— Je vais faire venir les enfants, dit Susan, et, bien entendu, mon mari sera là.

— Oh ! oui, envoie chercher les enfants, dit sa mère en sanglotant. Ils me feront du bien.

— A-t-il souffert ? demanda vivement Susan.

— Nous ne savons pas à quel point, répondit Lucile, parce qu'on ignorait s'il était complètement inconscient. Il n'a pas prononcé une parole.

La mère l'interrompit, ses yeux rougirent :

— Il venait d'avoir une petite discussion avec moi, à propos de rien. Tu connais sa façon de raisonner, Susan. En vieillissant, ça augmentait. Dès que j'ouvrais la bouche, il me contredisait.

— La patience que vous avez eue ! dit Lucile en soupirant.

La mère poursuivit, — ses lèvres gonflées tremblaient :

— Ce matin, il a insisté pour aller dans la cour, et je lui ai dit qu'il ne devrait pas sortir à cause de son gros rhume. Et j'ai ajouté que, s'il se sentait assez bien pour aller dehors, il pourrait aussi bien descendre dans la cave secouer le chauffage. Je le remplaçais depuis un ou deux jours, parce qu'il prétendait que les cendres le faisaient tousser. Il s'est retourné vers moi et... enfin, tu sais bien comment il parlait... il a déclaré qu'il ne toucherait plus à cette chaudière, et moi j'ai répondu que ce n'était pas un travail de femme. Brusquement il est devenu très rouge, les veines gonflées, comme chaque fois qu'il perd... qu'il perdait la tête, et il est tombé...

Elle se mit à pleurer.

Susan, en l'écoutant, l'imaginait avec peine tombant mort dans une petite querelle futile. Mais non, ce n'était pas ce seul instant si court qui l'avait tué : c'était la colère amassée depuis toute une existence, vécue là, dans cette

maison construite par lui et qu'il avait détestée toute sa vie.

— Je m'en vais, dit Lucile. Envoyez-moi chercher, si vous avez besoin de moi.

Elle était partie, et Susan se trouva seule avec sa mère. Elle aurait dû la consoler, mais c'était impossible. Elle pleurait trop pour parler. Elle ne pleurait pas sur la mort de son père, mais sur sa vie, et, voyant ses larmes, sa mère en versa de nouvelles.

Quelques instants plus tard, elle alla dans la chambre d'amis où l'on avait déposé son père. Il était allongé sur le lit, revêtu de son plus beau costume foncé ; ses souliers noirs reluisaient, bien cirés, ses cheveux blancs étaient lisses. Sa figure et ses mains ressemblaient au marbre et, lorsqu'elle posa ses doigts sur son épaule, elle la sentit froide et dure sous le vêtement. C'était comme si on avait habillé une statue. Susan ne pouvait supporter l'intolérable tristesse de ce visage. Elle s'assit à côté de lui et recommença à pleurer. Elle continuait à songer à la vie bien plus qu'à la mort, à la vie qui avait sculpté cette bouche avec des traits si douloureux, creusé ces orbites, et envoyé à cet homme, dans sa jeunesse, tant de rêves d'amour, pour les lui dérober ensuite, qui, l'âge venu, lui avait inspiré des visions d'îles libres, sous les tropiques, de mers bleues, en le tenant claustré dans une maison médiocre de petite ville. La mort ne se montrait pas plus clémente, car, le voyant désarmé, elle révélait ce qu'il avait tenu caché de son vivant.

Susan sortit de la chambre. Elle criait en elle-même, avec passion : « Nous devrions tous être libres, libres envers nous-mêmes d'une manière ou de l'autre. Personne ne devrait arriver à la mort sans avoir connu la liberté. »

Lorsqu'elle lui apporta son plateau, Susan trouva sa mère endormie. Au bruit des pas, elle se réveilla :

— Susan, pourquoi... Oh ! j'oubliais. Chaque fois que je m'endors, j'oublie ce qui s'est passé !

Elle se mit à pleurer, et Susan, posant le plateau, entoura sa mère de ses bras.

— En tout cas, dit Mrs Gaylord, j'ai toujours agi de mon mieux.

— Mais oui, bien sûr, répondit Susan, tout en songeant : « C'est absolument vrai et c'est cela qui brise le cœur. »

— Personne n'aurait pu faire davantage, fit encore Mrs Gaylord en s'essuyant les yeux.

— Personne, dit tranquillement Susan en prenant le plateau.

Elle aspirait d'une façon indescriptible à retrouver sa maison. Car celle où elle avait passé son enfance ne lui semblait plus être un foyer.

Son rôle, dans cette demeure, disparaissait avec la mort de son père. Cette nuit-là, pendant qu'elle attendait, espérant un peu voir arriver Blake, elle se rappela les années passées et comprit que, malgré les soins de sa mère qui les avait élevés et nourris, c'était lui qui leur ouvrait les portes sur la vie. Il répétait sans cesse, dans le cours des années, chaque fois qu'une chose nouvelle se présentait : « Essayez-en, essayez-en... pourquoi pas ? » Ce fut lui qui, le premier, lui mit un crayon dans la main, lui acheta de la terre glaise. Et c'est parce qu'il sculptait des petits animaux et des oiseaux en bois pour amuser ses enfants que l'idée de modeler vint à Susan. Sa mère avait poussé des cris ce jour-là.

— Quelle saleté sur ses mains et son tablier !

Son père avait lancé un regard à sa femme en disant :

— Je nettoierai tout.

Et il avait complimenté Susan d'une petite statuette qu'elle venait de terminer ; ensuite, ils étaient allés dans la salle de bain et il lui avait lavé les mains avec grand soin en disant :

— Ce n'est pas la peine de nettoyer aussi le tablier. Nous le garderons pour l'argile. Tu en auras besoin très souvent.

Il avait installé au grenier une planche sur des chaises, devant la fenêtre, avec un tas de glaise et un pot rempli d'eau pour la pétrir.

— Tu pourras monter ici, tu n'ennuieras pas ta mère. Le gâchis m'est égal si on en tire quelque chose.

Et, pendant les années de sa petite enfance, elle s'était assise, heureuse, devant cette planche.

Les innombrables petites choses qu'il avait faites s'élevèrent devant elle dans la nuit, et elle se les rappela. Le sentiment de sa perte grandit, intolérable.

Vers minuit, le téléphone sonna. Elle y alla et entendit la voix de Blake.

— Susan ?

— Blake chéri ! s'écria-t-elle. Oh ! comme j'ai eu besoin de vous !

— Je viens seulement de trouver votre billet, disait la voix. — Elle semblait mince et venir de très loin. — J'ai été absent toute la journée, et je n'ai pas pensé à vous appeler. Susan, je suis navré. Comment allez-vous, ma chère ?

— Je... Oh ! Blake ! il est parti si vite ! Quand je suis arrivée, tout était fini.

— Ma chérie... je suis désolé !

Il garda le silence un instant. Susan attendait, sanglotant à demi, qu'il lui annonçât son arrivée auprès d'elle. La voix reprit :

— Susan, cela vaut bien mieux. J'espère que mon père s'éteindra de cette façon.

— Mais je ne le verrai plus ! La maison est tellement vide !

— Je pense bien !

Elle l'entendit tousser légèrement.

— Après tout, Susan, il était vieux. Il a vécu sa vie.

Elle avait envie de crier dans le téléphone : « Mais non, c'est cela justement, il n'a pas vécu sa vie ! » Mais elle n'en fit rien. Une sorte de lassitude la pénétrait en écoutant la voix de Blake.

— Je ne vous demande pas de venir, Blake, à moins que vous ne le désiriez.

— Chère Susan, reprit la voix avec une intonation d'excuse à laquelle se mêlait un léger accent de défi, je ne vais jamais aux enterrements. Je me demande si je suivrai celui de mon père. J'assisterai au mien par force, mais j'espère que je serai le seul. Je ne veux personne, pas même vous. C'est une coutume barbare. Non, Susan, allez-y s'il le faut, mais je vous supplie de rentrer par le premier train. C'est absurde de rester à se lamenter dans ces occasions.

Elle ne répondit pas et il appela de nouveau :

— Susan, êtes-vous là ?

— Oui, je suis là.

— Y a-t-il autre chose que je puisse faire, n'importe quoi Susan, en dehors de...

— Non, non merci, Blake. Je vais me coucher. Bonsoir.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire. Bonsoir, Susan.

Sa voix s'éteignit dans le lointain.

Pourquoi avait-elle pensé la veille, — était-ce seulement la veille ? — que la chair pouvait être un lien ?

En grimpant l'escalier, elle fondit soudain en larmes impossibles à arrêter. Elle se déshabilla, prit un bain et se coucha, toute tremblante, secouée par des pleurs qu'elle ne pouvait contenir. Elle ne comprenait pas pourquoi elle pleurait si inlassablement, mais elle savait que son chagrin dépassait celui que cause la mort.

Le lendemain, elle ouvrit la porte à John et à Marcia. Elle était avide de les revoir. La pensée de cet instant avait calmé ses pleurs, la veille. Elle s'était dit : « John et Marcia arrivent demain ! » Un grand rayon consolateur avait éclairé son désespoir.

— Jane nous a prévenus, maman, dit John, très grave. Elle a dit que l'enterrement se ferait aujourd'hui.

— Irons-nous ? demanda vivement Marcia.

— Oui, dit Susan avec calme. Allons voir grand-mère. Elle est au lit, dans sa chambre.

Ils entrèrent timidement et se tinrent près du lit. Mrs Gaylord leur prit les mains et éclata en sanglots.

— Vous êtes tout ce qui me reste.

Ils tournèrent des yeux désolés vers leur mère. Susan s'assit sur le lit, John s'installa lui aussi et se mit à caresser la main de sa grand-mère.

— Je suis désolé, dit-il, — sa voix se brisait, — absolument désolé.

Quant à Marcia, elle regardait fixement le visage défait de la vieille dame.

Susan se tourna vers John.

— Aimerais-tu voir grand-père comme il est à présent, mon chéri ?

Il regarda sa mère, les yeux agrandis. Il pâlit un peu.

— Est-ce que je pourrais te répondre dans un moment ?

— Mais bien entendu.

— Moi, je veux bien, dit Marcia, pleine d'ardeur. Je n'ai jamais vu de personne morte.

— Allons, dit Susan.

— Tout de suite, s'écria Marcia.

Susan l'emmena dans la chambre d'amis, et sans mot dire elle se tint avec Marcia auprès du lit. Elle surveillait le visage de sa fille, s'attendant à une expression d'effroi. Mais Marcia n'éprouvait pas la moindre frayeur.

— Il est horriblement tranquille, dit-elle au bout d'un instant.

— Oui, répondit Susan. Je pense que c'est ça, la mort : la complète tranquillité.

Marcia garda le silence, puis reprit :

— Grand-mère ne dira plus que je n'en ai pas la moindre idée.

Quand elles sortirent de la chambre, John était derrière la porte.

— Je ne veux pas le voir, murmura-t-il, tremblant, les lèvres blanches.

— Alors, il ne faudrait pas que tu entres, fit Susan.

— La dernière fois... je l'ai vu... il faisait mon bateau... mon trois-mâts... il riait et quand il m'a dit adieu, il m'a promis de me l'envoyer dans trois ou quatre jours... et il l'a fait. Tu crois qu'il ne m'en voudrait pas, si je reste ici, sans entrer.

— C'est le meilleur souvenir que tu puisses garder de lui. Ce qui lui ferait le plus de plaisir.

Et, glissant sa main sous le bras de son fils, elle l'entraîna.

Susan finit par trouver sa consolation en elle-même. Elle lui vint dans le clair et froid soleil de ce jour de novembre.

Son père était mort, mais de cette mort, elle créerait de la vie. Elle dédierait à son père la plus belle œuvre qu'elle eût jamais faite, née des souvenirs qu'elle gardait de lui. De la conscience de sa perte, monta une flamme limpide et jaillissante, la forte extase d'un désir familier. Et cette extase la soutint lorsqu'elle dut rester debout devant la tombe ouverte, sa mère accrochée à elle, sa main passée sous le jeune bras de John. Elle contempla le ciel éclairé par le coucher du soleil qui venait tôt en cette saison, et ne vit personne dans la foule, n'entendit aucune note de musique, ni aucun discours. Elle demeurait en dehors, dans un silence

qui n'appartenait qu'à elle, façonnant avec l'argile du corps de son père une image durable. Son oreille perçut le bruit sourd de la terre sur le bois.

« Poussière, retourne à la poussière... » Ces mots n'étaient qu'un écho lointain. Elle ne voyait ni n'entendait.

« Je le sculpterai dans un marbre sans veines », songeait-elle dans une exaltation solennelle. Et avec le regard de l'âme, elle aperçut l'image de son père, elle la vit terminée, entendit sa voix et, oublieuse de la terre qui s'entassait, elle sourit et redressa la tête.

Blake avait dit : « Prenez le premier train. » Mais ce lui fut impossible. De retour dans la maison, les enfants se regardèrent, ne sachant que faire. Et du fond de ce silence, elle demanda, sentant se former son désir au milieu de cette solitude :

— Que diriez-vous, si nous allions tous passer quelques jours à la ferme ?

Jane s'écria vivement :

— C'est une vraiment bonne pensée, madame, si je peux donner mon avis. Ça n'ira pas si mal. J'ai fait un bon nettoyage cet été, comme toujours.

— Oui, fit John. Oui, maman.

— Je ne m'en souviens plus, dit Marcia.

— L'endroit où je serai m'est indifférent pour l'instant, ajouta Mrs Gaylord, avec un soupir.

Ils avaient empilé dans l'auto de quoi faire les lits et de la nourriture, et ils étaient partis immédiatement.

A la dernière minute, Lucile avait téléphoné :

— Nous viendrons ce soir, la première soirée est si pénible. Je sais ce que c'était à la mort de maman. On s'en rend compte, la nuit, quand le corps n'est plus là.

— Nous allons tous à la ferme, répondit Susan.

Et sans attendre, elle suspendit l'écouteur, ferma vite la porte à clef et rejoignit en courant l'auto, où les autres l'attendaient. Ce serait une bonne chose d'être occupés à faire les lits, à nettoyer et à cuisiner. Cette vulgaire nécessité aide à la guérison. Demain, elle persuaderait sa mère de s'occuper et les enfants iraient courir partout. Elle leur laisserait interrompre l'école un certain temps. Leur présence lui était trop nécessaire.

Elle conduisit l'auto dans la nuit jusqu'à l'extrémité de la ville, puis sur la route qu'elle parcourait le jour où elle avait trouvé Mark malade ; le long de l'allée, au-dessus de leurs têtes, les branches s'entrelaçaient, nues contre le ciel sombre. Il n'y avait pas de lune et les étoiles brillaient. Ils se trouvèrent sous le porche familier et Jane sortit de son sac la grosse clef de fer.

— J'ai pensé que je pourrais peut-être descendre jusqu'ici, et je l'ai apportée.

Susan entra la première.

— Attendez, dit Jane. Je sais exactement. J'ai laissé la lampe ici, sur la table du hall, et des allumettes, — de sûreté, — avec les autres, il faut se méfier des souris.

La lampe envoya un jet de lumière et ils regardèrent autour d'eux dans le hall.

— Je me souviens à présent, dit John, la voix rêveuse.

— Moi, pas encore. Ça me semble drôle d'être ici, dit Marcia.

Mais Susan ne les entendait pas. Elle songeait : « Il faudra que je le dise à Blake. Je lui expliquerai que j'ai un travail que je dois faire ici. »

Et aussitôt, elle comprit clairement qu'elle n'arriverait pas à sculpter la statue de son père dans la rue encombrée et bruyante. Il n'avait jamais été là-bas avec elle, et il lui échapperait si elle l'y emmenait à présent. Ici, ce serait possible, dans ce silence, cet espace.

Debout sur son sol, il lui semblait qu'enfin elle était de retour au foyer.

III

Elle écrivait chaque jour à Blake. Ne devait-elle pas le tenir au courant de ce qu'elle découvrait peu à peu en elle-même ? Elle commença par écrire : « Je reste un peu ici pour y voir clair dans mon travail. Vous comprendrez qu'il y a des êtres qui vous apparaissent plus nettement dans un endroit que dans l'autre. Lui, je le vois ici. »

Blake avait répondu : « Certainement, je le comprends » ; puis il était passé au sujet qui lui tenait réellement à cœur : « J'ai découpé tous les articles sur votre exposition. Après

celui de Barnes, chaque critique a eu son mot à dire, comme je le pensais. Somme toute, vous vous en tirez bien. On s'accorde à trouver que votre œuvre a d'autant plus de mérite que les femmes sont handicapées, surtout en sculpture. »

Ces jugements ne l'intéressaient plus, et elle le lui dit. Car le bloc de marbre, — commandé par dépêche, — venait d'arriver et elle commençait une nouvelle œuvre. Le passé avait disparu. Elle acceptait cet oubli sans le comprendre, ainsi que la poussée vers cette nouvelle création.

Dans la maison, Jane faisait le ménage et la cuisine, Mrs Gaylord polissait l'argenterie et raccommodait les rideaux. Elle pleurait un peu de temps à autre et s'interrompait lorsqu'on était près d'elle pour raconter ce qu'elle avait dit et pensé, et ce qu'il avait répondu...

John annonça à sa mère :

— Je crois que je vais sculpter sur bois la tête de grand-père. J'aimerais la conserver. Le cerisier convient-il ? J'en ai trouvé un bon morceau, bien sec, dans la grange. Voudrais-tu m'aider un peu pour le dessin ?

Seule Marcia s'agitait :

— Il n'y a rien à faire ici, répétait-elle bien des fois par jour. Si nous ne rentrons à l'école qu'après Noël, maman, que ferai-je tout ce temps ?

Car, de jour en jour, Susan repoussait leur départ. Elle circulait d'une pièce à l'autre, se mettait à la fenêtre et réfléchissait, méditait en contemplant les champs, les collines et le ciel. Elle s'était demandé si, dans cette maison, Mark lui reviendrait. Mais non. Il en était bien parti. Cependant, sa vie ferait toujours partie de la vie de Susan, comme tout le reste. Ses anciennes amies entraient chez elle et lui demandaient :

— Combien de temps resteras-tu, Susan ?

Et elle répondait :

— Je n'en sais rien.

On lui racontait les potins :

— Tu te rappelles Trina, Sue ? Son mari menait joyeuse vie dans les alentours ; elle a fini par se suicider, il y a deux ans, et il s'est remarié avec une fille qui est encore bien moins sérieuse que lui ; il se fait du souci à son tour et nous trouvons que c'est bien fait.

Susan avait suivi son chemin qui n'était pas le leur. Cependant, lorsqu'elles se rencontrèrent de nouveau, elles reprirent leur ancienne place dans son existence. Tout ce qu'elle avait eu autrefois, elle le conservait encore.

Elle reçut une lettre de David Barnes : « Je vais exposer à New-York en janvier, et puis je retournerai y habiter. J'ai terminé mes Titans. Il n'y en aura plus durant ma vie. Je me sens expulsé de l'Olympe. J'ai vécu si longtemps parmi les dieux que mon œil n'est plus à la mesure, si petite, des humains. Vous voilà bien partie. Les critiques n'arrivent pas à savoir si vous leur plaisez ou non, en sorte qu'il n'y a aucun risque qu'on vous oublie. Vous n'avez qu'à suivre votre ligne. Vous n'avez besoin de personne. Prévenez-moi, si vous rentrez en ville. »

Susan plia cette lettre et la mit de côté. Elle ne reverrait peut-être jamais Barnes, mais cela importait peu. Ils s'étaient communiqué l'un à l'autre tout ce qui leur était possible. L'un donnait selon ses moyens ce que l'autre pouvait accepter. Rien ne se perd.

Blake écrivit : « Je commence à croire que vous ne reviendrez jamais. »

Et elle répondit : « Je ne sais pas ce que je ferai. Il y a des moments où je n'envisage que le jour qui suit. »

C'est alors qu'il lui envoya une dépêche annonçant son arrivée.

Elle se refusait à chercher si oui ou non elle désirait retrouver Blake. Il lui fallait se laisser guider complètement par le sentiment qu'il lui inspirerait. Car elle se rendait bien compte qu'elle ne voyait plus Blake avec les yeux d'autrefois. C'était une personne inconnue, à considérer de nouveau. Et il s'agissait de savoir, non seulement quel effet il lui ferait, mais aussi comment il la trouverait ? S'il avait besoin d'elle, elle réfléchirait. Mais elle-même, elle le sentait, pouvait se passer de lui.

Un matin, elle annonça d'un air indifférent :

— Blake arrive aujourd'hui.

La figure de Marcia s'éclaira.

— C'est épatant ! Si tu savais combien Blake me manque, maman !

Jane observa :

— Il faudra se procurer d'autre viande, madame. Monsieur ne mangera pas de ragoût.

Et Mrs Gaylord soupira :

— Penser que ton père ne l'a jamais vu !

John dessinait, assis à la table, et il continua sans mot dire.

Blake arriverait à trois heures. Il l'indiquait dans la dépêche, Bantie l'amenait en auto. Susan s'habilla avec soin et s'installa dans le salon où ils vivaient. Un peu après trois heures, elle aperçut Blake, enveloppé dans sa pelisse de fourrure ; il descendait de l'auto et, la canne à la main, monta les marches. Elle lui ouvrit la porte.

— Entrez, Blake, dit-elle.

— Eh bien ! Susan ? s'écria-t-il en se penchant pour lui embrasser la joue.

Elle se crut si bien en face d'un étranger que ce baiser la prit par surprise. Elle attendait pendant qu'il retirait son manteau.

— C'est un endroit difficile à trouver, dit-il. Personne ne semble le connaître. Et quel temps glacial !

L'extrémité de son beau nez était un peu rouge ; il se frotta les mains l'une contre l'autre et elles rendirent le même son de feuilles sèches que celles de son père.

— Venez vous réchauffer.

John avait apporté des bûches et construit un immense feu dans la vieille cheminée. La pièce, peu meublée, était chaude, gaie et spacieuse. Jane avait posé le thé devant l'âtre sur une petite table auprès de laquelle se trouvait Mrs Gaylord.

— Voici Blake, maman, dit Susan.

Blake se pencha sur la main de la vieille dame qui leva sur lui un regard un peu effrayé.

— Je disais à Susan avant que vous n'arriviez...

Mais à ce moment, Marcia fit irruption dans le salon.

— Blake ! Blake ! s'écria-t-elle ; enfin, vous voilà !

Elle avait mis sa plus belle robe de taffetas rouge, entouré ses cheveux noirs et courts d'un ruban assorti, et ses lèvres et ses joues étaient par trop brillantes.

— Marcia ! s'écria Susan. Viens ici !

Marcia la regarda d'un air devenu brusquement maussade, et s'avança lentement vers elle.

— Qu'y a-t-il ? murmura-t-elle.

Mais Susan s'était emparée de sa fille et lui frottait les joues et les lèvres avec son mouchoir.

— N'as-tu pas honte, Marcia !

Et Blake éclata de son rire aigu, si intense. Tous avaient le regard fixé sur le mouchoir de Susan, taché de rouge. Les yeux noirs de Marcia prirent une expression de fureur.

— Je ne vois pas en quoi ça vous regarde, s'écria-t-elle.

— Bonté du ciel ! murmura Mrs Gaylord.

John entra :

— Je lui avais bien dit que ça ne te plairait pas, maman. Bonjour, Blake.

Blake saisit la main tendue. Ses yeux riaient, avec un éclat moqueur.

— Je suis flatté, Marcia, vraiment.

— Va te laver la figure, Marcia, fit Susan d'un ton suppliant.

Mais au fond d'elle-même, elle lui savait gré de s'être montrée un peu absurde et elle lui cria :

— Dépêche-toi de redescendre, chérie. Jane a fait des petits gâteaux aux raisins.

Au milieu de tout cela, Susan ne songeait qu'à la présence de Blake. Elle comprenait de plus en plus, en observant chacun de ses gestes, que tout lien charnel était brisé entre eux. Le corps de Blake lui demeurait étranger, aucune magie ne subsistait en lui. Elle n'avait pas envie de lui toucher la main, et l'idée qu'il pourrait l'embrasser lui inspirait un sentiment de dégoût.

Elle versa le thé, en proie à une consternation grandissante, tandis que Marcia, de retour, bavardait comme si de rien n'était, perchée sur le genou de Blake. A un moment donné, elle enfouit son visage dans le cou de son beau-père et murmura en suffoquant :

— C'est vous que j'aime le plus.

Et Blake, de nouveau, se moqua d'elle.

Susan sentait le moment approcher où Blake et elle devaient s'unir ou se séparer. Avant la tombée de la nuit, la décision serait prise. Elle se leva brusquement.

— Allons, sauvez-vous tous, Blake a besoin de causer avec moi.

L'accent qu'elle mit dans ces paroles en imposa à Marcia elle-même, et Blake et Susan restèrent enfin seuls.

Elle attendait que Blake prononçât les premières paroles, afin de savoir s'il la désirait près de lui ou non. Car, s'il souhaitait son retour, s'il avait besoin d'elle, elle devrait se rappeler la promesse faite un jour dans ce petit bureau à Paris. Elle attendait, un peu craintive, il lui semblait qu'il allait parler, lui demander ardemment : « Quand me revenez-vous, Susan ? »

Mais lorsqu'il ouvrit la bouche, ce fut pour dire :

— Je suis ici en partie pour affaires, Susan. Joseph Hart..., — il s'interrompit, riant à demi, — vous allez vous sentir très flattée, Susan..., ce vieil excentrique veut mettre deux de vos statues au musée.

Elle était si stupéfaite, si bouleversée qu'il lui fut difficile de mettre un frein à son anticipation et d'obliger son esprit à écouter ces paroles. Ce qu'il disait lui semblait sans importance à ce moment-là. Elle ne put répondre aussitôt. Blake alluma une cigarette.

— Barnes demande votre consentement ; je ne sais trop la formule, dit-il en aspirant très fort.

Puis il lança une bouffée de fumée et ajouta :

— Je pense que je pourrais agir à votre place.

Elle s'efforça de réfléchir.

— Je ne veux pas rompre cette série, dit-elle enfin. Elle est incomplète. Je dois y ajouter huit statues au moins, et si un musée les prend, il devra les prendre toutes.

Blake releva les sourcils.

— Ma parole, Susan ! murmura-t-il. Vous n'avez guère d'ambition !

Le ton était ironique et elle sentit bondir son cœur.

— J'ambitionne tout, dit-elle fièrement.

— Eh bien ! mes meilleurs souhaits !

Elle n'ajouta rien.

— Dois-je donner la réponse au vieux bonhomme ? dit-il au bout d'un moment.

— Non, je la lui donnerai moi-même.

Puis elle se pencha vers Blake d'un geste impulsif.

— Blake, parlons de vous et de moi ?

C'est elle qui posait la question. Il leva les yeux sur elle et elle soutint son regard, bien en face, avec une nuance d'interrogation.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

— Êtes-vous heureux sans moi ?

— Étiez-vous heureuse avec moi ?

— Si notre vie ensemble n'a plus aucune signification pour nous deux, je ne pourrai pas la continuer... ainsi, avec vous.

— Bien entendu, dit-il, très aimable.

Elle attendit en vain qu'il continuât, mais il se tut. Une bûche glissa dans la cheminée et il devança Susan au premier mouvement qu'elle fit.

— Permettez-moi.

Et lorsqu'il se rassit, il observa, en promenant ses regards autour de lui :

— Vous pourriez faire quelque chose de très convenable de cette vieille maison, Susan. Elle a de la ligne.

— Oui, répondit-elle simplement.

Elle comprit alors qu'il ne lui parlerait jamais du fond de sa pensée. Il s'était fui lui-même si longtemps, s'abritant de toute espèce de vérité que, mis en demeure d'en envisager une, il se dérobait. Mais Susan, avec sa sincérité native, ne pouvait se passer de cette vérité. S'ils devaient vivre ensemble à présent que le lien de chair était brisé, elle resterait intransigeante ; elle le pousserait sans cesse vers des solutions qu'il éviterait le plus possible, mais qui lui feraient détester Susan à la longue, de même qu'elle avait dû cesser de l'aimer. Car elle ne l'aimait plus. Cependant, elle n'oublierait jamais l'amour passionné, si absolu d'autrefois.

Elle garda longtemps le silence, réfléchissant tandis qu'il fumait, les regards fixés sur le feu.

— Blake, dit-elle enfin, très doucement. Est-ce que cela vous ennuierait beaucoup si... si je vous demandais de me laisser ici ?

— Le divorce ?

Il prononça ce mot très vite, d'un ton sec.

— Si vous le préférez, cela m'est égal. Seulement, permettez-moi de vivre ici et d'y travailler.

— Vous n'avez rencontré personne ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Mais non, bien entendu.

Il sourit.

— J'aurais compris.

Mais elle ne répondit pas. Il lui était impossible de savoir ce qu'il pensait réellement.

— J'ai été très heureux avec vous, Susan, poursuivit-il de sa voix égale, agréable. Au début, je me sentais un peu incertain. Vous n'êtes pas le type que je... Vous êtes invulnérable. Vous sembliez me lancer un défi. J'ai voulu abattre votre fierté, et je suis tombé amoureux.

— Ma fierté n'est pas abattue, dit-elle tranquillement.

— C'est un sacré instinct chez vous !

A ce moment-là, il montrait toute la sincérité dont il était capable, et elle le comprit ; elle lui dit spontanément, pleine de sympathie :

— Je sais que je ne suis pas une femme bien agréable à avoir comme épouse.

— Vous n'êtes pas tout à fait là, dit-il en souriant. Un homme tient à avoir sa femme en sa possession.

— Je le sais, reprit-elle d'un air un peu morne, mais on ne me possède pas.

Puis elle ajouta, très décidée :

— Et je suis née ainsi.

Il la regarda sans répondre.

— J'ai toujours voulu tout avoir, poursuivit-elle, tâchant de s'expliquer, comme si elle plaidait sa cause. J'ai voulu être à la fois une bonne épouse, le genre de mère que les enfants aiment, travailler en même temps, puis, quand vous avez paru, j'ai voulu aussi devenir ...votre amour.

— Je suppose, fit-il comme à regret, que vous étiez tout cela.

— Je ne vois pas pourquoi vous parlez de moi comme si j'étais morte. Je suis plus vivante que jamais, plus consciente.

Et c'était vrai. Grâce à cette clairvoyance, elle aperçut à la vive lumière de son intuition, et avec une triste humilité, que son grand défaut gisait dans son être même, qui différait trop de la mesure commune, pour être toléré par les autres

humains. Jamais elle n'avait eu d'amies très intimes, parce qu'elle faisait, non seulement la même somme de travail que les autres, mais beaucoup en dehors. Pourquoi, sans cela, lorsque Susan lui tendait les bras, Marcia reculait-elle si souvent, incapable avec sa tiédeur de supporter l'amour si chaud de sa mère ? Susan s'était révélée trop fortement douée pour David Barnes à qui ses Titans suffisaient, pour Mark, et à présent pour Blake. Blake aurait bien pardonné sans l'admiration de Joseph Hart devant l'œuvre de Susan, mais lui, comme les autres, avait réclamé d'elle un côté de sa personnalité et avait fléchi sous le poids de ce qu'elle apportait en plus. Chacun, se sentant insuffisant, s'était évadé à son tour, pris d'amertume. Susan dépassait la mesure commune, personne n'arriverait jamais à lui donner assez, et dès qu'on avait compris cela, on se retirait.

Seul, John lui restait. Elle devrait se tenir sur ses gardes avec lui. Elle lui laisserait sculpter ses statuettes en bois sans jamais lui faire sentir l'énormité de ses marbres. Jusqu'à sa mort, elle dissimulerait, devant lui, sa propre envergure.

— Vous avez si souvent prétendu que j'étais simple et même, une fois, vous avez prononcé le mot stupide, dit-elle à Blake. Vous aviez raison. J'ai mis bien longtemps à m'apercevoir de ce qu'on me reprochait.

Blake ne lui demanda pas d'éclaircissements.

— J'ai voulu simplement dire que vous êtes naïve et que vous vous attendez à ce que les gens vous acceptent telle que vous vous présentez à eux, d'une manière si directe, comme celle d'un enfant ; mais vous n'êtes plus une enfant, et on ne sait que faire de vous.

— Oui, je le sais, les gens considèrent les autres d'après ce qu'ils sont eux-mêmes, selon leurs propres capacités. J'aurais dû comprendre ça il y a bien longtemps, n'est-ce pas ?

Leur conversation était coupée par de longues pauses, prudentes chez lui, remplies chez elle de regrets et de doutes. L'après-midi tirait à sa fin. Les rayons du soleil traversaient le salon en lignes obliques. Elles tombaient sur le tapis bleu usé, le tapis que Mark et elle avaient acheté quand ils débutèrent dans la vie. Cette vie-là s'était écoulée, elle n'existait plus, mais elle avait pris sa place dans l'ensemble. Et maintenant, devant le peu de mots que Blake et elle pouvaient

échanger, Susan sentit la vie présente lui échapper à son tour.

— Je n'en sais rien, répondit-il. Ne me demandez pas, ma chère amie, de m'enfoncer dans la psychologie. L'exacte vérité, c'est que...

Il s'interrompit et détourna la tête, puis il ajouta :

— Il semble que ce que nous possédions nous a échappé.

— Si je n'étais pas ainsi faite...

— Je ne serais pas tombé amoureux, acheva Blake.

Debout, le visage un peu pâle, les lèvres sèches, il attachait la ceinture de son manteau. Susan fut prise soudain d'une immense douleur, obscure.

— Oh ! Blake, s'écria-t-elle, vous m'avez donné beaucoup.

— Vous aussi, Susan.

Mais lorsqu'elle avança la main, il secoua la tête :

— Non, ça ne fait rien, dit-il. Ne cherchez pas à retenir le passé. Je suis attristé de le voir disparaître, j'aurais voulu le conserver, mais rien ne subsiste. Je le sais. J'ai éprouvé cette sensation de terminaison à propos de tout. Je l'ai toujours eue. Avant de commencer une chose, j'en sens la fin.

— Avez-vous éprouvé cela aussi avec moi ?

— Peut-être bien, dit-il lentement. Je pense que oui, car rien de tout ceci ne me paraît étrange. Il semble que je l'ai déjà vécu.

Il prit la main de Susan et la baisa. Elle lui trouva une expression figée. « Il sera ainsi dans sa vieillesse », songea-t-elle, en disant :

— Nous nous verrons souvent, peut-être ?

— Pourquoi pas ! répondit-il.

Il s'avança vers la porte et se pencha pour prendre son chapeau et ses gants. Sa canne tomba à terre, il se baissa et la ramassa.

— Je vous écrirai, dit-il. Nous pourrons arranger facilement les détails. C'est curieux. — Il s'arrêta et promena ses regards autour du hall. — J'avais le sentiment de cette fin quand je suis entré ici aujourd'hui.

Il était impossible de savoir s'il éprouvait ou non quelque peine.

Elle lui posa la main sur le bras.

— Si je pensais que vous êtes malheureux, fit-elle gravement, j'en serais très ébranlée.

— Avez-vous du chagrin ? lui demanda-t-il.

— Je crois que je pourrai en avoir, Blake ; je sens bien que je souffrirai.

— Ah ! reprit-il, vous souffrirez parce que rien ne dure, tout simplement ; c'est la souffrance finale à laquelle nous cherchons à échapper tout le long de notre vie. Adieu, Susan, et merci.

Il était parti si brusquement que cela ressemblait à une disparition. Susan le vit monter dans l'auto qui s'élança dans le crépuscule, sous les arbres, où les ombres s'amassaient, noires.

Elle revint au salon comme étourdie. Le soleil avait disparu, mais le feu brûlait avec une richesse continue de braises tombées, et la pièce était plus chaude et lumineuse que jamais. Elle s'assit, encore éblouie. Blake avait su donner une apparence de légèreté à ces instants, si imprégnés de la certitude d'une échéance terrible. C'était fini. Souffrait-elle ? Elle n'en savait rien. Il semblait que, sous l'empire d'un puissant anesthésique, il l'eût frappée et qu'elle eût accepté le coup.

« Vous souffrirez, tout simplement, parce que rien ne dure », avait-il dit.

Ah ! mais avec elle tout était durable, elle conservait ce qu'elle avait eu, la demeure qu'ils avaient édifiée, Mark et elle, la mort de Mark, le violent amour, si passionné, de Blake, qui lui avait appris qu'elle était femme, et les enfants. Elle possédait tout cela à jamais. C'était la riche expérience dont elle tirait sa vie, cette vie qui dépassait tellement son corps mortel.

Oui, elle souffrirait parfois, peut-être la nuit, mais au matin elle se lèverait, irait à son travail, et aussitôt, elle oublierait de souffrir.

PEARL BUCK.

Traduit de l'anglais par Germaine Delamain.

L'ART RUPESTRE AU HOGGAR

Tout le monde sait, plus ou moins chez nous, que nous avons dans la vallée de la Vézère, affluent de la Dordogne, des grottes aux parois couvertes de gravures et de peintures rupestres préhistoriques : des dessins finis et vrais, aux couleurs encore vives, représentant des bisons, la faune disparue qui a vécu à l'âge du renne, au moment où une partie de la France disparaissait sous la calotte glaciaire. Camille Jullian, au début de sa grande histoire de la Gaule, voulut voir dans ces grottes de la Vézère la capitale la plus ancienne de notre pays. L'art rupestre de la Vézère a été mis à la disposition du public dans de magnifiques publications, comme celles de l'abbé Breuil. Mais la matière n'est pas seulement d'érudition livresque. La Vézère est chez nous, sous notre main, desservie par nos chemins de fer et nos routes. Les automobiles de touristes y affluent. C'est une station fréquentée dans le chemin de croix de notre piété nationale ; une chapelle célèbre dans le pèlerinage de nos gloires.

Ce qui nous échappe en revanche, c'est que nous possédons dans notre Afrique, en particulier au Sahara, un équivalent de la Vézère.

Le seul fait que les chefs-d'œuvre de l'art rupestre africain se trouvent naturellement en Afrique suffirait déjà à les soustraire à l'attention. Quelque extension heureuse qu'ait pris le tourisme au delà de la Méditerranée, l'Afrique n'est pourtant pas aussi accessible que le département de la Dordogne. De plus, ces chefs-d'œuvre ne sont pas groupés, en Afrique, comme ils le sont en France, en un point déterminé,

d'étendue restreinte. Ils sont au contraire prodigieusement éparpillés. Je crois bien que les plus beaux échantillons, ceux en tout cas qui ont été connus d'abord, se trouvent au Sahara français, épars sur sa surface immense. Mais des œuvres d'art primitif, d'aspect analogue, on peut dire identique, ont été signalées et étudiées très en dehors des frontières de l'Afrique française, pourtant si étendues : en Libye italienne, en Haute-Égypte, et jusqu'en Afrique australe. C'est un éparpillement qui défie toute explication, au moins toute explication universellement admise.

Il est très difficile pour un érudit isolé, tout à fait impossible pour le simple curieux, de voir directement tous les champs de l'art rupestre africain. On ne peut qu'en découvrir des échantillons et connaître le reste par ouï-dire.

Ces vestiges demeurent un des mystères passionnants de la préhistoire; mais le grand public ne peut pas en avoir nettement conscience.

* * *

Les explorateurs et les chercheurs qui ont découvert ces merveilles d'un passé lointain, l'ont fait successivement au hasard de leurs randonnées, depuis trois quarts de siècle. Il faut songer qu'on peut passer sans les voir à côté de belles gravures rupestres que leur patine confond avec le ton général de la roche. Barth, déjà en 1843, avait soulevé un coin du voile, mais un tout petit coin. Il avait vu par hasard et reproduit un beau panneau de bœufs rupestres à Telizzaren, non loin de R'at. Cette découverte isolée ne donnait encore aucune idée de l'ensemble, elle précisait seulement une date initiale.

Depuis Barth, il est impossible de citer les très nombreux voyageurs qui ont élargi le champ des recherches aux proportions de l'Afrique entière. Leur énumération relève de la bibliographie d'érudition. Pourtant il y a deux noms, des noms de disparus, sur lesquels il faut faire un peu de lumière. Un grand champ de gravures rupestres africaines, le premier et pendant longtemps le seul connu, a été découvert par G.-B.-M. Flamand. G.-B.-M. indique la résolution de n'être pas confondu avec tant d'autres Flamand au monde. Orgueil justifié. Flamand est mort professeur de géologie à la Faculté

des sciences de l'Université d'Alger. Au moment où il découvrit les gravures rupestres, il était jeune préparateur d'un grand géologue algérien, Pomel. Toute la carrière de Flamand s'est écoulée à Alger, et dans ce laboratoire de l'Université d'Alger qu'est l'Algérie tout entière prolongée par le Sahara. Le nom de Flamand est certainement inscrit au livre d'or des intellectuels nord-africains, inscrit en caractères minuscules, comme tout ce livre d'or, parce que l'Algérie est loin. Ce sont pourtant des hommes comme lui qui, à petit bruit, ont fait la besogne.

Le champ de gravures, dont Flamand nous a révélé l'existence, se trouve en effet aux confins de l'Algérie et du Sahara, sur la face sud de l'Atlas saharien, épars sur un immense fronton entre Figuig et Biskra. Et ce sont de très belles et très anciennes gravures, pleines de mystère sacré, les gravures, célèbres en anthropologie, du Sud oranais.

Ce fut à la fin de 1890 que Flamand, tout jeune encore, fit sa grande découverte. Il est mort sexagénaire, il y a une dizaine d'années, sans en avoir encore tout à fait parachevé la publication. Non pas qu'il s'en soit désintéressé un instant : il en connaissait trop l'importance. Il y a dans les laboratoires, et même ailleurs, des intellectuels de plein air, qui aboutissent difficilement dans leur travail de cabinet. Assurément, Flamand était l'un d'eux.

Peut-être a-t-il consacré un effort énorme et perdu un temps infini à vouloir expliquer l'inexplicable. Il savait pourtant bien que sa tâche principale était non pas d'expliquer, mais d'exposer les résultats obtenus en dessins fidèles et clairs. D'admirables dessins et photographies, établis avec amour et une conscience méticuleuse, remplissaient ses tiroirs, où ils faisaient l'admiration des initiés admis à les contempler. Les tiroirs sont redoutables.

Ces dessins et ces photographies ont pourtant vu le jour. Ils ont été enfin publiés par les soins du gouvernement général, dans un beau volume intitulé : *Hadjra Mektouba*, ce qui signifie en arabe : Pierres écrites ; c'est le nom que les Arabes donnent aux gravures rupestres. Cette belle publication reste et restera un document de première main indispensable. Mais elle a été si tardive qu'une autre publication,

rivale et plus somptueuse, a eu le temps de la surclasser et en tout cas de l'éclipser.

L'ouvrier de la onzième heure a été un Allemand, Leo Frobenius. Il a publié magnifiquement les gravures rupestres du Sud oranais. Son livre, en collaboration avec Obermayer, porte lui aussi le titre orthographié à l'allemande de *Haschra Mektouba*, ce qui est un hommage à Flamand. Mais Frobenius est infiniment plus connu que Flamand. Il est mort, l'autre jour, chargé d'ans et de gloire. Tous les journaux français lui ont consacré des articles nécrologiques. On a fait de lui le représentant européen des gravures rupestres. La raison s'en découvre aisément. C'était un petit homme sec et blond, dont l'organisme a résisté jusqu'à la vieillesse à une vie très dure : condition essentielle de sa réussite. Un érudit français, assez connu, M. M..., qui ne faisait aucun mystère de ses propres origines juives, disait en riant de Frobenius : « Je n'ai jamais connu de juif silésien qui ne fût à moitié aliéné. » Je laisse à mon ami M. la responsabilité de son assertion, incontrôlable pour moi. Il serait amusant qu'elle fût exacte. Cela jetterait une lumière sur le discernement des nazis en matière d'antisémitisme. Évidemment, dans l'Allemagne hitlérienne, Frobenius n'a jamais eu à partager les angoisses de ceux qui ne pouvaient pas établir leur aryanisme jusqu'à la troisième génération, ces angoisses qu'accusait en son temps le *witz* berlinois : « Pas de difficultés avec la grand-mère ? »

Leo Frobenius a été directeur du grand Institut ethnographique de Francfort. Il a eu à sa disposition des crédits nécessairement énormes, à en juger par le nombre et l'organisation de ses missions officielles et par la somptuosité de ses publications. Sa gloire a été soutenue à travers le monde par la puissante propagande de son pays. Il a été une étoile de la science allemande officielle. Il avait fait pour cela tout le nécessaire. Son œuvre est pangermaniste. Il suffit de citer le titre d'un de ses gros livres : *Auf dem Wege nach Atlantis*, « Sur le chemin de l'Atlantide ». Et cette Atlantide, sur laquelle on ne sait rien, et dont l'existence même n'est pas établie, est considérée comme la première apparition dans la préhistoire du grand dolichocéphale blond.

Pour nous Français, épris de netteté, et peut-être d'ail-

leurs pour d'autres, il est assez difficile de dégager clairement les idées de Frobenius : elles sont fumeuses, masquées de métaphores, parfois d'injures, de grandiloquence, de bouillonnements romantiques qui nuisent à la précision d'un sujet scientifique. Mais ce qui importe le plus, ce ne sont pas les idées du texte, ce sont les illustrations ; elles sont magnifiques, photographies superbes, dessins très poussés, souvent soulignés de couleurs éclatantes.

Dans chacun de ses nombreux voyages, Frobenius a toujours été accompagné d'une équipe d'artistes dont il dirigeait le travail. Ses gros livres sont des albums précieux.

Frobenius n'a pas fait seulement l'album des gravures rupestres sud-oranaises. Il a travaillé sur un champ beaucoup plus étendu. Ses voyages, dont chacun est désigné par les initiales : D. I. A. F. E., *Deutsche Inner Afrika Forschung Expedition*, ont été numérotés par lui juqu'à XII.

Les D. I. A. F. E. couvrent toute l'Afrique du Nord, l'Afrique occidentale française, la Nigéria anglaise, le Haut-Nil et le Soudan anglo-égyptien, l'Afrique australe ; tout le continent africain de la Méditerranée à Dakar et au cap de Bonne-Espérance. Toute la vie de Frobenius a été consacrée exclusivement à l'Afrique entière, ce qui est une très belle concentration d'efforts.

Partout où il a passé, dans les colonies anglaises, françaises, italiennes, il a laissé de fâcheux souvenirs. Il a été accusé de sans-gêne, d'indiscrétion, même d'espionnage. Évidemment, un érudit allemand qui se promène dans les colonies étrangères garde ses yeux ouverts même sur des sujets tout à fait en dehors de l'érudition. C'est son devoir, sa consigne et son habitude.

Pourtant, Frobenius a travaillé en Algérie immédiatement avant la guerre de 1914. Les passions du moment ne l'ont pas épargné. J'ai eu l'impression que les accusations vagues portées contre lui n'étaient pas justifiées, et elles n'ont pas été retenues. Il est tout naturel qu'il ait laissé de mauvais souvenirs. C'est une question de tempérament.

La signature de Frobenius, à elle toute seule, suffirait à attester son tempérament : gigantesque, tenant un quart de page ; une signature qui autorise le soupçon de mégalomanie. Il était impérieux, violent, il outrepassait systématiquement

les autorisations officielles. Ce n'était pas seulement dans ses théories scientifiques qu'il était nazi mais dans toutes ses attitudes ; un représentant excellent, presque caricatural, de l'Allemagne moderne. Antipathique, à moins que l'excès même de son tempérament n'amuse et n'attire.

Reste son œuvre, le seul album général des gravures et des peintures rupestres africaines : le seul Corpus, comme on dit en matière d'inscriptions. Cela est considérable.

Bien entendu, nous n'avons rien de pareil en France, pays par excellence des initiatives individuelles éparpillées, des combats de tirailleurs. C'est précisément pour cela que notre grand public ignore, je crois, l'importance mondiale de l'art rupestre africain. On a essayé de lui en donner une idée générale, à propos de Flamand, l'inventeur oublié, et de Frobenius, gloire planétaire.

*
* *

L'art rupestre africain, qui s'étend au continent entier, excède nécessairement les forces d'un chercheur isolé, fût-ce Frobenius. Dans l'étendue immense de notre Sahara français en particulier, Flamand a eu des successeurs. Une mission française vient de découvrir au cœur de notre Sahara, au Hoggar, un nouveau champ de gravures et de peintures rupestres fort important.

Cette découverte est amusante, parce qu'elle n'était pas expressément cherchée. Il est vrai que, d'une façon générale, les découvertes ne se font pas exprès. La mission était de sport et plus précisément d'alpinisme. Les montagnes du Hoggar sont hérissées de puissants chicots granitiques et basaltiques aux parois verticales de roche nue, de véritables aiguilles alpestres. Pourquoi ? L'altitude est considérable, jusqu'à 3 000 mètres, mais elle n'est pas seule en jeu. Il se trouve que le climat saharien, en disséquant la roche par un processus qui lui est propre, obtient des résultats tout à fait analogues à ceux de l'érosion glaciaire dans les Alpes. Les indigènes, qui sont des Touareg, ont des préoccupations alimentaires trop exclusives pour s'être jamais intéressés à leurs aiguilles alpestres. La plus accusée porte le nom de Garet-el-Djenoun, l'Aiguille des Djinns, parce qu'elle était réputée inaccessible, sauf pour les génies de la montagne.

Des ascensionnistes de chez nous se sont proposé de déposséder les Djinns de leur monopole, à peu près comme d'autres s'acharnent à l'ascension de l'Himalaya pour le record, pour la difficulté à vaincre. L'expédition fut organisée par le capitaine Raymond Coche, un Dauphinois. Il était accompagné de quelques amis athlétiques : Lewden, Chasseloup-Laubat, et, ce qui est caractéristique, R. Frison-Roche, guide de Chamonix. C'était une cordée de Dauphinois et de Savoyards qui s'attaquait aux aiguilles du Hoggar. Il s'agissait de grand sport, et non pas d'ethnographie. Cependant la mission s'était adjoint un cinéaste, P. Ichac, qui se trouva n'avoir pas seulement à filmer des ascensions périlleuses.

La mission avait entendu parler un peu vaguement de gravures et de peintures rupestres par Conrad Kilian, un de ces travailleurs qui font au Sahara une besogne ignorée. La mission Coche eut la bonne fortune de trouver un guide indigène, qui la conduisit au point précis où il fallait, à Mertoutek, sur un contrefort septentrional du Hoggar. Et le but ethnographique qui était originairement accessoire, devint le principal. Le capitaine Coche a fait une communication à l'Académie des Inscriptions, Roger Frison-Roche a publié un charmant petit volume d'impressions. Mais F. de Chasseloup-Laubat nous donne un volume magnifiquement illustré : *Art rupestre au Hoggar (Haut-Mertoutek)*. Grâce à lui, nous avons un album très parlant de cette station toute nouvelle qu'est Mertoutek.

* * *

L'art rupestre de Mertoutek rentre naturellement dans la catégorie générale de l'art rupestre africain. Magnifiques gravures, au trait profond et patiné, de grandes dimensions, de dessin esquissé en quelques traits simples, et cependant très vivant. Ce sont des animaux qui sont représentés, des éléphants, des girafes, des autruches, une faune soudanaise, aujourd'hui disparue. Boule disait : faune du Zambèze. Ces gravures remontent évidemment à une époque antérieure au désert actuel. Mais il ne faut pas se laisser aller sans résistance à la première impression. Autruches, girafes, éléphants sont des animaux très bien enjambés, de grands nomades.

Au temps de Louis-Philippe, l'autruche n'était pas rare sur les hauts plateaux algériens et au Sahara de Laghouat. On rencontre encore des girafes sporadiques broutant les mimosées au Sahara soudanais. Quant à l'éléphant, il est bien établi que, en pleine époque historique, l'éléphanterie de Carthage capturait et domestiquait ses sujets en Afrique du Nord. Le dessèchement du Sahara a été progressif ; sa dernière étape ne nous ramène pas dans le passé aussi loin qu'on pourrait croire.

Au voisinage des gravures, en cherchant bien, on a trouvé un outillage de pierre, partout le même, et qui a pu être daté approximativement : les préhistoriens sont d'accord pour le rattacher à ce qu'ils appellent le « néolithique de tradition caspienne », c'est-à-dire l'aurore du néolithique.

C'est déjà une antiquité respectable : pourtant l'art rupestre de la Vézère est encore beaucoup plus vieux, magdalénien, c'est-à-dire quaternaire moyen, contemporain de l'âge du renne chez nous.

Les gravures de Mertoutek sont naturellement du même âge que les autres gravures africaines, auxquelles elles ressemblent fraternellement. Mais il y a à Mertoutek, comme ailleurs, outre les gravures, des peintures aux couleurs minérales, ocre rouge surtout, enduits blancs aussi, qui peuvent être de la terre à porcelaine : étonnamment conservées dans des abris sous roche, qui ne sont pourtant pas des cavernes. L'air sec du Sahara préserve bien mieux les empreintes et les enduits que ne ferait notre climat humide.

A Mertoutek, comme ailleurs, les peintures ont très souvent pour sujets des personnages humains. Des hommes aux épaules en porte-manteau, à taille de guêpe, à jupe courte et très évasée ; on les a parfois appelés des hommes diabolos, parce qu'ils ont en effet la silhouette de ce jouet périmé, mais pas encore oublié. D'autres sont nus et extraordinairement dégingandés, filiformes, des hommes ciseaux : des combattants, des coureurs, des danseurs et des danseuses. Des femmes ont une robe cloche, descendant jusqu'aux pieds. Une humanité agitée qu'on retrouve de la Méditerranée à l'Afrique australe, toujours figurée dans le même style aisément reconnaissable.

Mais Mertoutek a des originalités très marquées. Elles

sont intéressantes du fait seul qu'elles existent. Les stations d'art rupestre africain ont beau présenter entre elles des similitudes essentielles, chacune donne sa note particulière, indication précieuse sur les antériorités, les chemins d'influences. La note de Mertoutek est tout à fait à part, comme est à part aussi sa situation au cœur du Sahara dans les montagnes touareg.

Ce qu'il y a d'unique, ce sont des personnages, parfois masculins, des archers, parfois féminins, des danseuses ; les figures sont de très grandes dimensions, jusqu'à un mètre de haut, ce qui est déjà très exceptionnel ; mais surtout ces figures nues portent sur la tête un disque prolongeant le crâne : c'est cela qui est unique.

Sur la signification de ce disque, M. de Chasseloup-Laubat, avec un scrupule scientifique louable, propose plusieurs explications. Parmi celles-ci, la plus fréquemment retenue peut-être est que les disques sont des coiffures monumentales, comme on en retrouve encore aujourd'hui au Soudan.

La station de Mertoutek a une autre originalité qui nous ramène aussi au Soudan : c'est la surabondance des figurations de bovins, en grands troupeaux, de magnifiques bœufs bicolores rouges et blancs. Les Touareg actuels ont encore de petits bœufs, chétifs et rares, qui tirent l'eau des puits. Mais les grands troupeaux sont au Soudan, sous la garde des bergers peuhls (ou poulos). Les Peuhls sont une tribu étrange et mystérieuse : ils ont la peau noire, mais ce ne sont pas des nègres ; par le gabarit du corps, les traits du visage et une certaine supériorité intellectuelle, ils se rapprocheraient plutôt des Méditerranéens. M. de Chasseloup-Laubat soupçonne un lien dans un passé lointain entre les Peuhls et les montagnes touareg. C'est une idée intéressante et nouvelle : jusqu'ici, on avait cherché l'origine des Peuhls, migrateurs évidents, beaucoup plus à l'est, en Nubie égyptienne.

La station de Mertoutek a un autre mystère, posé par un beau lion gravé. Les gravures de lion ne sont pas rares dans l'art rupestre africain, et elles sont toujours du même style : le corps est de profil, la tête de face, surmontée d'une crinière. Le lion de Mertoutek est bien de ce style, mais sa robe est

couverte de grosses mouchetures qui feraient songer à la panthère, si l'épaisse crinière n'excluait cette hypothèse. Nous gardons, n'est-ce pas, le souvenir confus d'avoir vu des reproductions de lions chinois et persans au corps moucheté de protubérances ? L'analogie n'a pas échappé à M. de Chasseloup-Laubat, qui a vu l'Asie.

* * *

Ce rappel de l'Asie, au cœur du Sahara, serait suspect, s'il était isolé : mais il ne l'est pas. Sur un autre contrefort du Hoggar, bien plus septentrional encore que Mertoutek, au Tassili des Ajjers, on a découvert tout un lot de gravures et surtout de peintures rupestres représentant des chars de combat, traînés par des chevaux. Ce que ces chars de combat ont d'extraordinaire, c'est que leur dessin est de style asiatique et non égyptien, malgré la proximité de l'Égypte. Les chevaux sont représentés au galop frénétique, au galop volant, les quatre pieds étendus sans contact avec le sol. C'est toujours ainsi qu'on les figure en Asie, sur les bords de la mer Noire, dans les pays grecs, dans les îles de la mer Égée, en Crète ; et la Crète est à 300 kilomètres de la côte africaine.

Il faut se rappeler que la côte africaine entre Carthage et l'Égypte a été domaine de colonisation et d'invasion grecques pendant deux millénaires. Le pentapole de Cyrénaïque a été un foyer intense d'hellénisme. Les documents égyptiens, au temps du moyen Empire, signalent sur les frontières de l'Égypte les peuples de la mer, les Achaïous, évidemment Achéens, qui ont été pour les pharaons alternativement des ennemis ou des mercenaires. Le Fezzan est la seule province du Sahara dont l'antiquité ait connu le nom, tel qu'il s'est conservé jusqu'à nous, Phazania.

Des égyptologues admettent que l'Égypte, qui ne connaissait pas le cheval avant le moyen Empire, a pu l'emprunter aux peuples de la mer. En tout cas, il devient légitime de supposer que les chars de combat de Tassili ont une origine grecque, c'est-à-dire asiatique. La station de Mertoutek n'a pas de chars ; à 2 000 mètres d'altitude, dans des montagnes très disséquées, on en conçoit mal l'utilisation. Mais Mertoutek a des chevaux peints, de beaux chevaux, et des cavaliers.

Rien d'analogue dans les stations occidentales du Sud oranais. Et ceci ouvre des perspectives.

N'oublions pas que le cheval, qui joue aujourd'hui un si grand rôle au Soudan, n'est pas un animal africain ; il a été nécessairement importé d'Asie. Il faut se représenter que cette importation a été d'immense importance, un grand tournant de l'évolution. Parce que le cheval, c'est la cavalerie, une arme nouvelle et puissante. L'apparition de la cavalerie au Soudan a été un principe de déséquilibre aussi marqué que, par exemple, de nos jours l'apparition de la poudre.

On a toujours admis cette révolution, mais quand s'est-elle produite ? dans quel recoin obscur d'un passé insondable ? et par quels chemins s'est-elle insinuée ? C'est là-dessus que Mertoutek, rapproché du Tassili, jette une lueur nouvelle.

Le chapelet des montagnes touareg, dont le Hoggar est le nœud, jette de la Méditerranée au Soudan une sorte de pont, un pont de pays plus humides, plus verts, habitables et habités. Ç'aurait été un des chemins suivis par l'invasion du cheval. Et aujourd'hui encore, en effet, les grands cavaliers du Soudan occidental sont les Touareg de la boucle du Niger et les Peuhls. Ce sont là, bien entendu, des hypothèses, des lueurs, mais nouvelles. Il faut attendre les confirmations et les rectifications de découvertes ultérieures. Elles viendront. On annonce déjà au Tibesti la découverte par un officier français d'un champ nouveau d'art rupestre. L'abbé Breuil en prépare la publication. L'élan donné jadis par G.-B.-M. Flamand n'est pas arrêté ; il se poursuivra pour le plus grand bien de la science.

E.-F. Gautier.

EN TUNISIE ET EN ALGÉRIE

TROIS REVUES MILITAIRES

CHOSES VUES

Tunis, 3 *janvier* 1939. — Un ciel gris, menaçant. De temps à autre quelques gouttes de cette pluie qu'en Tunisie on souhaite ardemment et qui nous vaudra, à Gabès, chanté par les danseurs noirs, une sorte de cantique à Édouard Daladier, le grand chef si puissant qu'à l'annonce de sa visite la pluie s'est mise à tomber, pendant plusieurs jours, dans ces régions du Sud tunisien où l'on n'en avait plus vu depuis cinq ans.

La foule, à partir de midi, commence à envahir l'avenue Gambetta, si belle avec ses allées de palmiers soutenant des guirlandes de drapeaux tricolores et beylicaux. Voici les combattants de la Grande Guerre, derrière leurs étendards tricolores ou rouges et blancs pour les anciens combattants musulmans. Ils s'avancent dans l'espace réservé aux troupes, qui, comme une peau de chagrin, diminue progressivement sous la poussée de la foule faisant tomber, une à une, les barrières qui la séparent de la tribune officielle. Devant moi, un vieux Tunisien, portant une djellaba grise, coiffé d'une antique chéchia au rouge délavé, sort du public et s'avance vers le drapeau des anciens combattants musulmans. Un agent de police se précipite et veut le refouler. Sans un mot, d'un geste large, le Tunisien relève sa djellaba et découvre une rangée de cinq décorations dont la Croix de guerre. Sans un mot également, l'agent prend la position, salue, et le vieux laissant retomber sa djellaba s'en va, à pas lents, rejoindre ses anciens camarades de combat.

La foule hurle sans cesse : « Daladier, Daladier, Daladier ! » en scandant les syllabes comme pour hâter la venue du président du Conseil. Soudain les troupes, alignées le long de l'avenue, se figent au garde à vous. Une immense acclamation déferle en rafale. C'est dans une tempête de vivats que M. Daladier, arrivé en voiture avec le Résident général Erik Labonne, passe devant le front des troupes.

Drapeaux minuscules aux boutonnières, cache-cols bleu-blanc-rouge, pochettes, pull-over, tout est tricolore dans cette foule bigarrée où toutes les races et toutes les religions se côtoient. Pour certains jeunes Tunisiens, Daladier devient dans leurs cris enthousiastes, *Daladi*, ce qui a quelque chose d'exotique. Mais les cris cessent quand la *Marseillaise* est entonnée dans un groupe. L'hymne national gagne de proche en proche et monte, solennel et vibrant, vers le ciel terne où les escadrilles d'avions tracent, avec un bruit de tonnerre, des figures géométriques d'une précision étonnante.

Le bled a donné à plein, colons et fellahs sont venus assister au défilé militaire, et pendant une demi-heure le président Daladier, qui s'entretient très cordialement avec Son Altesse le prince Taïeb, fils aîné du Bey, attend que l'on ait pu frayer aux troupes un passage parmi cette foule de cent cinquante à deux cent mille spectateurs.

Enfin, au rythme des tambours et de la musique du 4e zouaves, les troupes s'ébranlent. Voici la Garde beylicale dans son uniforme chamarré, puis les zouaves, les tirailleurs, les Sénégalais, dans un ordre parfait et une tenue martiale qui recueillent les acclamations de la foule. Les marins et les aviateurs les suivent à une allure splendide.

Puis, pour les journalistes venus de Paris, c'est l'étonnement. L'armée motorisée que nous voyons défiler devant nous a des engins inconnus, des canons portés, des pièces antiaériennes telles que nous ne les avons jamais vues passer sur les Champs-Élysées, ni même à cette mémorable revue de Versailles devant le roi d'Angleterre.

Et, tandis que les canons montés sur pneumatiques défilent en silence, comme de prodigieux tigres rampant sans bruit avant de s'élancer sur l'ennemi, nous avons tout à coup l'impression que ce voyage au Sud tunisien nous révélera la force de l'armée française actuelle. Son matériel moto-

risé n'est pas du matériel de revue : il est ici à son poste, à la frontière de l'Empire ; il donne à cette foule une manifestation inoubliable de notre puissance.

Aïn Tounine, 4 janvier. — Depuis Gabès, nous roulons sur une route excellente. Après une région qui semble désertique, mais où partout les Arabes cherchent à semer de l'orge ou du blé, notre auto commence à grimper les premiers contreforts du massif des Matmata. Voici de nouveau des oliviers, quelques palmiers et le village à moitié peuplé de troglodytes de Beni-Zelten. Nous arrivons à Aïn-Tounine, en plein bled, à mi-pente des flancs dénudés des Matmata. Pas de maisons, rien qu'un puits auprès duquel des tirailleurs sénégalais puisent de l'eau pour leurs chevaux.

Mais dans ce vaste cirque désertique, entouré de montagnes ocrées, aux sommets arrondis ou déchiquetés, un fortin, à 130 kilomètres de la frontière de Tripolitaine, fait claquer au vent du désert un drapeau tricolore. C'est ici la clef de voûte du système de fortification du Sud tunisien. A ces montagnes arides et rocheuses, se détachant sur un ciel immaculé, qui tout à l'heure va se peupler d'oiseaux de guerre, dans une lumière d'une transparence presque irréelle, est solidement accroché le verrou de sûreté que constitue la fameuse ligne Maginot du désert, qui descend par le petit village de Mareth jusqu'à la mer qu'on aperçoit, au loin.

Et tout à coup, à un détour de la route stratégique, nous sommes en face d'une longue file de méharistes, aux burnous blancs et rouges, la tête enserrée dans leurs voiles d'une blancheur merveilleuse. Une grande tente bédouine noire est dressée, des tapis sont étendus à même le sable. C'est ici que M. Daladier, dont l'auto court de blockhaus en blockhaus, va dans un instant passer en revue 18 000 hommes qui surgiront du désert comme par enchantement.

Une sonnerie de clairon du fortin annonce l'arrivée du Président. Et, sous le commandement de ce magnifique soldat qu'est le général Berthomé, la revue commence. Hier, à Tunis, nous avons vu du matériel motorisé ultra moderne. Ici, nous assistons à la plus magnifique chevauchée qu'il soit donné d'admirer. Quel dommage que M. Daladier n'ait pas avec lui dans sa suite, comme Bonaparte en Égypte, des

peintres de talent ! Il y aurait pour leurs pinceaux un spectacle digne de la postérité.

Après le défilé de l'infanterie : tirailleurs sénégalais ou tunisiens, coloniaux, bataillons d'Afrique, qui passent en masses profondes, faisant scintiller au soleil des forêts de baïonnettes, c'est la nouvelle armée du Sud tunisien qui s'avance avec ses fanions multicolores, ses chars, ses mortiers, ses canons antichars, ses mitrailleuses automobiles, la longue théorie de ses camions à bâches vertes.

Puis, dans un envol de burnous rouges, c'est la charge des spahis, dans un nuage de sable doré, le passage au galop des canons de montagne, complètement noyés dans des tourbillons de poussière, et enfin la cavalcade folle des goums indigènes de partisans, passant devant le président Daladier debout sur leurs étriers. A toute bride, ils font parler la poudre en acclamant la France.

Enfin s'ébranlent les méharistes, venus de toutes les oasis de l'extrême Sud, ayant parcouru souvent deux ou trois cents kilomètres pour prendre part à la revue, dont les bêtes splendides lèvent la tête, étonnées, au passage des escadrilles de bombardement qui défilent bas, traînant sur le sol d'un jaune clair l'ombre de leurs avions.

Puis M. Daladier reçoit l'hommage de fidélité à la France des principaux caïds du Sud, assemblés en grande tenue d'apparat, et l'on s'en va déjeuner sous la tente, ému par la beauté d'un tel spectacle.

Le général Barthomé nous dit en confidence : « Vous avez vu mes fantassins : j'aurais aussi bien pu vous les présenter en artilleurs ou en mitrailleurs. Ici, nous travaillons ferme, nous avons éduqué nos hommes pour toutes les situations, ils sont interchangeables. Nous sommes au point ! »

Et quand, dans l'après-midi, nous parcourons toute une partie de cette ligne de Mareth, avec sa succession de fortins, ses casemates souterraines, ses enchevêtrements de fil de fer barbelé, ses tranchées sillonnant les sables, ses tumulus masquant les feux croisés de l'artillerie qui anéantirait un envahisseur, nous sommes bien convaincus de la puissance militaire de la France dans ce Sud tunisien, frontière d'Empire, regorgeant de troupes admirablement équipées, au moral splendide, et munies d'un matériel de guerre ultra-moderne.

Alger, 6 *janvier*. — La capitale de l'Afrique du Nord a apporté au triomphal voyage la consécration de l'ardent patriotisme de ses populations. Plus de 300 000 personnes, accourues de toute l'Algérie jusqu'aux confins du Sahara, sont là, tout le long des rues pavoisées.

Le commandant en chef, le général Catroux, à cheval, a, à ses côtés, le cheik El Arab Bouaziz Ben-Ghana, le khalifa Djelloul, le bach-agha Ben-Chenouf de Kenchela, tous vêtus de brocart grenat brodé d'or, la poitrine barrée du grand cordon de la Légion d'honneur, leurs montures carapaçonnées d'or et d'argent. Et, aussitôt, la revue commence.

Voici la garnison d'Alger : armée de l'air, « baharrias », en chéchias de l'école de matelots indigènes, les « chacals » du 9e zouave, puis l'impressionnant 13e régiment de tirailleurs sénégalais passant au son des fifres, les tirailleurs algériens de Blida, la nouba célèbre du 5e tirailleurs de Maison-Carrée, le 2e tirailleurs de Tlemcen, enturbanné du cheich kaki à broche verte, sa nouba vibrante rehaussée de baudriers et de crispins blancs.

Enfin cette chose formidable : le mur vivant de la Légion étrangère. Venant de Sidi-bel-Abbès, précédée de sa musique au grand complet, avec sa centaine de tambours et de trompettes rythmant implacablement le pas des troupiers, le 1er régiment de la Légion s'avance en carré. C'est une impression de force invincible que donne cette troupe grave, ces hommes au visage glabre, crispés, défilant lentement dans un alignement si parfait, qu'ils arrachent des acclamations sans fin à la foule.

La section des sapeurs barbus, aux têtes si caractéristiques de vieux légionnaires, la hache sur l'épaule, précède les fantassins.

Et quand ils ont passé aux accents martiaux de leur musique, on reste sans paroles, et le magnifique défilé de cavalerie qui les suit n'arrive plus à nous émouvoir.

Alger restera pour tous ceux qui accompagnèrent le président Daladier la journée de la Légion : « Honneur et Discipline ».

ROBERT VAUCHER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'EUROPE ET L'ESPAGNE

L'appui que la Russie soviétique a donné au gouvernement espagnol de Barcelone a porté un très grand préjudice à la cause qu'elle prétendait défendre, et, d'autre part, l'aide que les Puissances fascistes ont accordée au gouvernement espagnol de Burgos n'a pas été moins nuisible à l'Espagne nationaliste. Un journal allemand écrivait ces jours derniers que « si la grande politique ne s'en était pas mêlée, il y a longtemps que la guerre d'Espagne serait terminée par la victoire des nationalistes ». Toutes les Puissances d'ordre seraient menacées, et la France plus que toute autre, si un gouvernement bolchéviste triomphait en Espagne ; mais l'équilibre européen serait rompu en Occident, comme il l'est en Orient, si un gouvernement fasciste allié de Rome et de Berlin s'établissait en Espagne. Le gouvernement français a donc eu quelque mérite à adhérer à la politique de non-intervention que l'Angleterre a préconisée et à appliquer le plan du 14 juillet 1937 avec plus d'exactitude que l'Italie. C'était la seule politique qui eût le double avantage de respecter l'indépendance de l'Espagne et d'empêcher l'Europe de dériver vers des catastrophes ; le gouvernement de M. Daladier a parfaitement raison de s'y tenir. M. Mussolini, lui, menace d'envoyer de nouvelles troupes en Espagne si la France envoyait des secours à Barcelone ou à Valence.

Pourquoi M. Mussolini attache-t-il tant de prix au succès rapide des armes du général Franco ? C'est d'abord parce que des effectifs italiens sont engagés avec les troupes nationalistes. Ils sont d'ailleurs

peu nombreux, du moins en première ligne : environ 5 pour 100 de l'effectif total qui mène l'offensive victorieuse sur Barcelone. C'est encore parce que la guerre d'Espagne est de plus en plus impopulaire parmi le peuple italien qui ne peut rien dire, mais qui n'en pense pas moins, et elle coûte de plus en plus cher. Une victoire définitive des troupes du général Franco établirait en Espagne l'influence prépondérante de l'axe anticommuniste Rome-Berlin, — c'est du moins ce que l'on espère dans les milieux dirigeants du fascisme, — et lui offrirait une base solide pour établir sa prépondérance dans le bassin occidental de la Méditerranée, couper les communications de la France avec l'Afrique du Nord, de l'Angleterre avec l'Égypte et l'Inde, et agir offensivement contre le Maroc français en partant de la zone espagnole. La victoire complète du nationalisme est l'article essentiel, énoncé dans le discours de Gênes, du programme de domination italienne dans la Méditerranée ; toute la presse le dit : elle ajoute même que si M. Mussolini obtenait pleine satisfaction sur ce point, il se montrerait plus accommodant en ce qui concerne les autres revendications italiennes. Et pour que de telles affirmations n'incitent pas la France à donner un concours actif au gouvernement de Valence, il faut que nous ayons une confiance complète dans la juste intransigeance du nationalisme espagnol et que nous soyons convaincus qu'une parole espagnole est sacrée. Mais le moment est venu, plus que venu, où tarder davantage à entrer en relations avec un gouvernement qui contrôle les deux tiers de l'Espagne et dont le succès final paraît assuré, deviendrait une impardonnable faute contre l'intérêt français et la sécurité nationale.

Que l'objectif de la politique fasciste, ce que la presse dirigée appelle « les justes aspirations » de l'Italie, soit de faire de la Méditerranée une mer italienne : *mare nostrum*, il suffit de se remémorer les étapes de la politique extérieure de M. Mussolini pour n'en point douter. C'est d'abord l'occupation de Corfou que l'intervention britannique fit rendre à la Grèce. Les îles du Dodécanèse, entièrement peuplées d'Hellènes, occupées depuis le traité d'Ouchy en 1912 et annexées après la guerre, ont été fortifiées et sont devenues une solide base d'opérations pour attaquer la Turquie, fermer les Dardanelles ou agir dans tout le bassin oriental de la Méditerranée. La conquête de la Libye et de la Cyrénaïque a été achevée et permet de menacer soit l'Égypte, soit la Tunisie. La propagande musulmane de M. Mussolini et la cérémonie symbolique de la remise de « l'épée de l'Islam » avaient pour objet de gagner les populations mahomé-

tanes d'Afrique et du Proche-Orient. Les revendications sur la Tunisie, la Corse, Malte, le canal de Suez se passent de commentaire. S'il y a eu, sous le règne de M. Mussolini, une pensée directrice, c'est celle-là.

Un jour, toutes les Puissances qui ont accès à la Méditerranée ou celles pour qui elle est une indispensable route maritime se réveilleraient, si on laissait faire, dépendantes de l'Italie pour leurs communications et leur ravitaillement. L'hégémonie italienne sur la Méditerranée serait faite, comme l'hégémonie continentale de l'Allemagne. Et c'en serait fini de l'indépendance des peuples. Mais quand l'antique Rome disait : *mare nostrum*, elle avait conquis tous les pays riverains de la Méditerranée. Ce n'est pas encore le cas pour M. Mussolini. Et l'ombre républicaine du vieux Caton lui rappelle qu'il faut d'abord détruire Carthage. Mais, de nos jours, Carthage, c'est la France établie solidement en Tunisie et c'est la grande thalassocratie britannique. Il est de l'intérêt de tous les États que l'Italie n'ait pas, avec la Sicile et Pantellaria, la Tunisie et Malte, car elle serait en mesure d'étrangler en son milieu la navigation de la Méditerranée. La libre navigation de la grande Mer intérieure importe à tous les peuples, y compris les États-Unis et le Japon. La seule formule possible est : équilibre politique dans la Méditerranée, équilibre naval, libre passage en tout temps pour tous les navires. La mer n'est pas objet de propriété ni de souveraineté.

La politique de l'Italie en Espagne s'éclaire par l'ensemble de sa politique méditerranéenne. Le pacte antikomintern n'est qu'un ingénieux prétexte. C'est l'Espagne qui commande l'entrée de la Méditerranée ; elle possède ou contrôle les deux rives du détroit sur toute leur longueur, tandis que Gibraltar n'est qu'un rocher isolé, une guérite dont la valeur dépend de celle du factionnaire qui y monte la garde. L'Italie a donc besoin de gagner l'Espagne à ses plans ambitieux et de nouer avec elle une étroite alliance qui lui permettrait, sans manquer directement à la parole qu'elle a donnée à M. Chamberlain, de garder une base d'opérations dans les Baléares ou sur le détroit de Gibraltar. Déjà les Puissances de l'axe prétendent refuser aux autres le droit de circuler librement dans la Méditerranée. Si le chef du gouvernement français se rend en Corse, à Alger, à Tunis, c'est-à-dire chez lui, c'est « une provocation ». Si notre escadre va faire des manœuvres au large du Maroc, la presse allemande imprime, bien entendu avec permission de la censure, que « ces voyages et les manœuvres des escadres françaises dans les eaux

africaines donnent l'impression que la France souligne son refus de tenir compte des données réelles en Méditerranée et des droits naturels de l'Imperium italien ». Voilà le grand mot prononcé. Les « données réelles en Méditerranée », c'est « l'Imperium italien ». Il veut avoir Carthage. Il la veut soit directement par la guerre, soit à terme en obtenant de la faiblesse d'un gouvernement français le droit illimité de jeter en Tunisie des masses de colons fascistes.

Doit-on voir une corrélation préméditée entre l'offensive de l'armée nationaliste en Catalogne et l'offensive de la presse italienne contre la France ? C'est possible. En tout cas, à mesure que les armées franquistes s'approchent de Barcelone, la presse italienne hausse le ton : elle parle ouvertement de la guerre pour le printemps. Ce ton est de plus en plus arrogant et provocateur. Nous ne parlons pas d'articles ignobles tels que celui du *Tevere* dont les crachats ne sauraient atteindre à la hauteur de notre mépris et qui pourtant sont des provocations voulues ou tolérées par le pouvoir, mais d'articles sérieux. La revue *Relazione internationale*, à propos des « aspirations naturelles » du peuple italien, affirme que « les Italiens savent que les Français sont leurs pires ennemis. Aussi, en présence de cette hostilité, l'Italie redoublera d'intransigeance et ne cherchera pas d'accommodement ». « Si on refuse à l'Italie ses justes droits en Méditerranée et en Afrique, le destin de la France et de son empire est marqué en même temps que celui de l'Europe tout entière. » Les « justes droits » consistent à obtenir par intimidation ou à prendre par force ce qui nous appartient ! « Qu'on se souvienne pourtant qu'entre les nations prolétaires et les nations conservatrices bourrées de coffres-forts regorgeant d'or, mais pauvres en hommes, le danger le plus grand est pour celles-ci. L'Italie fasciste ne craint aucun conflit ni court, ni long, ni localisé, ni général. Le cœur du peuple italien bat aujourd'hui plus que jamais sur la frontière occidentale de la patrie. Il suffit d'un ordre pour le lancer en avant. »

S'il est exact, comme toute la presse anglaise l'affirme, que le Duce ait donné à M. Chamberlain les assurances de paix les plus formelles, à quoi rime une telle campagne ? Pense-t-on nous intimider ? Croit-on que la France va entamer d'humbles négociations sous la menace et l'injure ? Pour emprunter le langage de M. Mussolini : « c'est une idiotie ». Ou pense-t-on que M. Chamberlain va faire pression sur nous ? C'est mal connaître et lui et son peuple.

Les appréciations de la presse anglaise témoignent d'une

certaine réserve : M. Mussolini a réitéré ses assurances qu'il retirera jusqu'au dernier soldat italien de l'Espagne dès que la victoire nationaliste sera assurée ; il s'est exprimé avec une grande modération ; il ne veut rien faire qui ébranle la paix de l'Europe (que ferait-il dire à ses journaux s'il voulait l'ébranler !) Le *Daily Telegraph* se félicite que M. Chamberlain ait eu « le rare avantage d'une conversation avec le Pape ». D'après le *Sunday Times*, M. Mussolini a mis l'accent sur son désir de poursuivre une politique de paix et d'exploiter les ressources de l'Italie et de son Empire. M. Garvin déclare modestement que « au lendemain de ce voyage la situation n'est pas plus mauvaise qu'elle ne l'était ; l'espoir du mieux n'est pas exclu ». *Scrutator* dit que « M. Chamberlain et M. Mussolini se sont accordés à constater qu'ils n'étaient pas du même avis ». Il se demande « pourquoi l'Italie, avant de poser solidement les fondements de son amitié avec l'Angleterre, est allée tout exprès offenser la France en menaçant son intégrité par des prétentions que, sous leur forme actuelle, aucune nation ayant le sentiment de sa dignité ne saurait seulement discuter ».

Ce qui, dans la presse anglaise comme dans la démarche courageuse et bien intentionnée du Premier ministre, frappe un lecteur averti, c'est l'étonnante méconnaissance du caractère italien comme du caractère allemand. Jusqu'au dernier moment on a cru à Rome, bien qu'on dise le contraire, que M. Chamberlain deviendrait par la force des choses un médiateur dans la querelle que nous cherchent les Italiens ; on a interprété sa démarche comme une faiblesse et son amour de la paix comme une promesse de concession.

Dans la *Gazette de Francfort*, M. Rudolf Kircher écrit de Rome le 16 janvier : « Les Italiens sont satisfaits du voyage à Rome de M. Chamberlain. L'Italie sent accrues sa conscience d'elle-même et son importance morale. Une évolution pacifique est en perspective, mais l'Italie maintient ses revendications de principe à l'égard de la France. Le meilleur écho du voyage de Rome a été fourni par M. Chamberlain lui-même qui, en partant, a déclaré que lui et lord Halifax étaient plus convaincus que jamais de la bonne foi et de la bonne volonté du gouvernement italien et qu'il s'agissait d'une œuvre de paix. Que veut-on de plus ? » La légère ironie du journaliste allemand a-t-elle été comprise à Londres ? Elle donne une note parfaitement juste et perspicace. M. Chamberlain n'aurait-il pas rendu un service plus important à la cause de la paix et à la

liberté de tous les peuples s'il avait renoncé à son voyage à Rome et s'il avait dit nettement pourquoi ? L'Europe ne respirera que le jour où l'Angleterre et la France répondront par un « non » catégorique, clair et définitif, à des revendications impudentes. Et le plus tôt sera le mieux. Jusque-là, il faut s'attendre à des exigences toujours croissantes. Mais le jour où ce mot-là aura été prononcé avec une calme fermeté, l'espoir renaîtra chez tous les peuples dont la liberté ou les possessions sont menacées ou qui craignent de se voir livrés sans défense à l'ambition et à l'atroce tyrannie que les Puissances totalitaires font peser sur leurs victimes, — voyez, par exemple, l'Autriche ; — les gouvernements trop humiliés devant Berlin ou Rome seront chassés, une ligue de la paix et des libertés publiques se formera spontanément dans le monde et, qui sait ? il y aura peut-être beaucoup de joie parmi les peuples qui subissent malgré eux un régime totalitaire. Ce jour-là seulement l'aiguille du pendule commencera d'osciller en sens inverse. Sera-ce donc la guerre ? Ne serait-ce pas plutôt le seul moyen de la prévenir ? Car tout se passe en ce moment en Europe comme si les Puissances de l'axe nous en préparaient pour le printemps la brutale échéance. Et si nous devons la subir, toutes les responsabilités de l'agression seront du côté des Puissances totalitaires qui prétendent s'emparer de ce qui appartient à d'autres et qui ne connaissent pas de droits à l'encontre de ce qu'elles croient leurs droits.

Au Parlement français, la politique extérieure a été longuement débattue. D'excellentes choses ont été dites, de moins bonnes et de fort mauvaises. Les socialistes et les communistes ont demandé l'ouverture de la frontière d'Espagne et qu'une aide soit apportée à Barcelone. Ils seraient mieux inspirés s'ils aidaient le gouvernement à augmenter la production des avions et à accélérer les constructions navales. Le secret de la paix est là. Les déclarations du gouvernement furent ce que l'on pouvait attendre, prudentes et fermes. La *Gazette de Cologne* constate que ni l'opinion, ni le Parlement, ni le gouvernement ne sont disposés à admettre « un Munich méditerranéen ». « Naguère, écrit-elle, les Français se demandaient s'il valait la peine de prendre les armes pour une construction politique englobant contre leur gré trois millions et demi d'Allemands. Mais, cette fois, il s'agit du patrimoine national français. Le seul point qui préoccupe l'opinion française est de savoir dans quelle mesure l'Angleterre soutiendra la France en face de l'Italie. »

LA RETRAITE DE M. SCHACHT ET L'EUROPE ORIENTALE

La diplomatie de Berlin et celle de Rome sont, depuis le voyage de M. Chamberlain, plus actives que jamais en Europe centrale. C'est surtout dans la situation économique et financière du Reich qu'il en faut chercher les raisons. Le remplacement de M. Schacht à la tête de la Reichsbank par M. Funk est le signe d'une orientation nouvelle de la politique allemande dont la presse anglaise et la nôtre soulignent avec raison le caractère inquiétant. M. Schacht a été un habile technicien et surtout un adroit prestidigitateur financier. Déjà en 1923, lors de la grande inflation, M. Schacht n'avait sauvé l'économie du Reich qu'avec le secours de M. Montagu Norman, son collègue de la Banque d'Angleterre, qui l'aida à refaire une monnaie stable. Depuis lors, il avait réussi tant bien que mal à couvrir les dépenses, que le régime hitlérien a augmentées dans d'énormes proportions, grâce à une économie nationale qui réussissait chaque année à accroître la production et les disponibilités. Mais une telle économie, qui n'est pas fondée sur une loi d'équilibre des dépenses et des recettes, doit nécessairement aboutir à d'inextricables difficultés. L'art de M. Schacht fut de reculer très longtemps l'inéluctable échéance. Mais, le 8 février dernier, M. Schacht quittait la direction de l'Économie nationale, et voici que M. Hitler lui signifie poliment, mais brusquement, son remplacement à la présidence de la Reichsbank, au lendemain de conversations avec M. Montagu Norman, où il semble que la Banque d'Angleterre lui ait refusé son concours. En cette année 1938, les dépenses se sont accrues. L'annexion de l'Autriche, dont la situation économique et financière était loin d'être saine, a apporté un trouble profond dans l'économie du Reich et creusé dans ses finances un trou que le vol des biens des juifs n'a pas suffi à combler. L'annexion des Sudètes a aggravé les difficultés. La construction hâtive de la ligne Siegfried, le surarmement, les autostrades, ont coûté très cher, et, malgré la propagande acharnée des nazis, la souscription au dernier emprunt a été pénible. Il arrive toujours un moment où l'autarcie aboutit à son terme fatal : la faillite ou l'aventure. Quand les financiers les plus habiles sont à bout de ressources ou d'expédients, les nazis,— comme dans d'autres pays les communistes, — croient le moment venu d'appliquer leurs méthodes de contrainte ou de conquête. Et c'est alors que le péril devient imminent.

Il faut toujours recourir à *Mein Kampf*. La méthode y est prévue. Elle consiste à englober des terres complémentaires qui produisent les denrées qui manquent au Reich et qui sont payées en machines et produits manufacturés ; c'est le principe de la *Boden Politik* ; elle conduit à la conquête ou à la vassalisation des régions voisines. Au début, ce système de troc est assez facilement accepté parce qu'il assure aux paysans la vente de leurs produits agricoles. On le complète en fournissant des crédits aux commerçants à la condition qu'ils achètent toutes leurs marchandises en Allemagne. Mais le moment vient assez rapidement où le pays fournisseur de produits agricoles s'aperçoit qu'il est saturé de machines, d'outils et de ferraille et que, satisfait de vendre son blé, son maïs, ses jambons ou son pétrole, il a par surcroît vendu son âme et perdu son indépendance. Le voisin totalitaire pèse de toute sa puissance militaire pour que continue, s'étende et s'aggrave le système économique qui est devenu indispensable à sa subsistance. Toute résistance devient impossible. La synchronisation s'achève par la sujétion.

Le Reich en est arrivé à ce stade d'une évolution fatale. Le financement de l'armement entraîne l'abaissement du niveau de la vie et de telles gênes que la guerre peut apparaître comme un refuge désespéré. On n'avait jusqu'ici empêché la hausse rapide des prix que par des moyens de police et de contrainte. L'inflation va désormais se développer avec une rapidité croissante. La Reichsbank et M. Schacht constituaient encore un frein : il disparaît. La route des aventures est ouverte. La guerre n'est-elle pas la seule entreprise qu'il soit possible de tenter sans argent ?

C'est un ordre nouveau que l'Allemagne se prépare à construire dans ces régions intermédiaires entre la Russie et le germanisme qui vont de la Baltique à la Mer Noire. L'agitation à propos de l'Ukraine n'est que l'un des aspects du problème. Elle avait eu d'abord pour effet d'alarmer la Pologne qui avait cru le moment venu de remettre en vigueur son pacte avec la Russie soviétique. M. Beck, ministre des Affaires étrangères, est allé le 3 janvier à Berchtesgaden où il a eu avec le Fuhrer un entretien dont la teneur est restée secrète ; mais il semble qu'il en soit revenu rasséréné. L'entreprise d'Ukraine dans laquelle le Fuhrer ne songe pas à s'engager tant que de nouvelles convulsions n'auront pas ébranlé l'U. R. S. S. paraît ajournée. La question de Memel, celle de Dantzig sont secondaires et d'ailleurs virtuellement résolues. Il s'agit pour le moment d'endormir la Pologne, tandis que l'on portera ses efforts du côté de

l'est et du sud-est où la Hongrie, la Roumanie, les Balkans offrent un champ d'expansion économique plus intéressant. M. Hitler a donné de bonnes paroles à M. Beck et cherché à le séparer de la Roumanie, alliée de la Pologne. M. de Ribbentrop a accepté de venir en visite officielle à Varsovie avant la fin de l'hiver. Il n'est plus question d'une visite de M. Litvinof dans la capitale polonaise. Le pacte de 1934 avec l'Allemagne est plus vivant que jamais et M. Beck plus puissant.

Le 15 janvier, c'était M. Csaky, successeur de M. de Kanya au ministère des Affaires étrangères de Hongrie, qui accourait à Berlin. Le gouvernement de M. de Imredy avait provoqué le courroux de l'Allemagne en cherchant à annexer l'Ukraine carpathique et il se sentait menacé à l'intérieur par l'activité du parti nazi soutenu par les Allemands. Le comte Csaky est allé porter à Berlin la bonne nouvelle de l'adhésion de la Hongrie au pacte antikomintern. La position centrale de la Hongrie fait de son territoire et de ses habitants courageux et énergiques l'enjeu d'une secrète rivalité d'influence entre les deux partenaires de l'axe. Le comte Ciano, qui est venu à Budapest peu de temps avant le remplacement de M. de Kanya par le comte Csaky, a-t-il cherché à rapprocher les Hongrois et les Yougoslaves ou bien a-t-il engagé les Hongrois à se plier à toutes les volontés de l'Allemagne qui, de son côté, aurait préparé, de concert avec l'Italie, l'une de ces surprises que nous promet M. Mussolini ? Berlin, d'autre part, excite l'irrédentisme magyar aux dépens de la Roumanie et, entraînant la Hongrie du côté du nord, l'associe, sous sa tutelle, à la Pologne et à la Tchécoslovaquie. Tant que les Hongrois ne trouveront pas un terrain d'entente avec la Roumanie, tant qu'ils préféreront à leur propre indépendance la récupération de terres où vivent, avec beaucoup de Magyars et de Szekels, une majorité de Roumains, ils seront le jouet de la politique allemande en attendant de devenir, grâce au noyautage nazi, une simple dépendance du grand Reich. L'Italie ne tentera pas de les sauver. Il leur faut choisir. Le comte Csaky a été à Berlin l'objet d'attentions et d'honneurs qui montrent l'importance que l'on attache en Allemagne à une sorte d'*Anschluss* de la Hongrie. Un communiqué a proclamé « l'union étroite du Reich et de la Hongrie ». Les Magyars sont un peuple fier, très jaloux de l'indépendance de la Couronne de saint Étienne. Qu'ils prennent donc garde aux séduisantes perspectives d'avantages économiques dont la contre-partie leur paraîtrait bientôt trop onéreuse.

Le comte Ciano est arrivé en Yougoslavie le 18 janvier et il a été reçu au château de Belje, non loin de la frontière de Hongrie, par M. Stoyadinovitch. La Yougoslavie est une Puissance méditerranéenne et balkanique. Sa neutralité, dans le cas d'un conflit avec la France que le Duce semble chercher, pourrait être très avantageuse à l'Italie ; elle serait bien placée pour exercer à Athènes une influence décisive dans le même sens. La Yougoslavie a des engagements à l'égard de la Roumanie. On ne saurait croire que M. Stoyadinovitch se laisse entraîner à une politique qui serait en opposition flagrante avec les sentiments et les intérêts yougoslaves. Ici encore, il est vraisemblable qu'il a été beaucoup question d'intérêts économiques. Les journaux italiens laissent entendre que M. Stoyadinovitch serait un admirateur des méthodes fascistes et insinuent qu'il pourrait les employer avantageusement pour venir à bout de l'opposition croate. Il est douteux qu'une telle politique serait appréciée par les paysans serbes. Le communiqué publié le 22 après le départ du comte Ciano indique que les entretiens ont surtout porté « sur la consolidation de la paix et de l'ordre en Europe centrale d'accord avec tous les pays intéressés et en relation aussi avec de récentes manifestations de pays voisins qui ont trouvé à Belgrade un écho favorable ». Qu'est-ce à dire ? Cherche-t-on à constituer un bloc économique Italie-Hongrie-Yougoslavie ? Les États de l'Europe du sud-est n'ont pas renoncé à leur indépendance.

Il est difficile d'en dire autant de la malheureuse Tchécoslovaquie que Berlin traite en pays conquis. Les quelques Allemands restés en Bohême et en Moravie réclament impérieusement une organisation autonome ; mais les Allemands n'admettent pas que l'on parle du million de Tchèques annexés par le Reich. Une seule race a des droits, celle des maîtres. M. Chvalkovsky est venu à Berlin le 20 afin de recevoir des instructions et de conformer sa politique aux volontés du Fuhrer qui l'a reçu le 21. La presse déclare que c'est seulement « à la magnanimité de l'Allemagne que la Tchécoslovaquie doit de s'en être tirée à si bon compte » ! Elle ne doit pas seulement être docile, mais reconnaissante. La politique de saint Venceslas ne doit pas reparaître. Telle est la conception allemande du droit des peuples et de l'indépendance des nations.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : ANDRÉ CHAUMEIX.

été
par
ter-
flit
an-
nes
des
que
en
ves.
tion
que
s et
enir
ique
ublié
ont
e en
ation
ouvé
-t-on
Les
ance.
aquie
és en
ation
le du
des
afin
aux
que
hécо-
t pas
Ven-
le du

LE

P

J'épro
les pa
ce son
arrach
les ne
oreille
temer
resser
avent

D
aussi
revan
il me
qu'il
de g

dans
sur

Co
(1)

LES PASSES DE KHAÏBER

DEUXIÈME PARTIE (1)

I

PENDANT toute la semaine qui suivit, je revis M. Berthomieu chaque jour, et même, deux ou trois fois, il m'arriva de le voir le matin et de le revoir le soir. J'éprouvais le plus vif plaisir à l'entendre. Il faut croire que les paléontologues sont comme tous les autres hommes, que ce sont de grands enfants et qu'ils aiment bien qu'on les arrache à la plate petite vie quotidienne, qu'on leur secoue les nerfs et le sang. M. Berthomieu, lui, voyant de quelle oreille je l'écoutais, se racontait avec une joie qui, manifestement, égalait la mienne. Il devait avoir l'impression de ressentir de nouveau les petites et grandes émotions de son aventureuse carrière.

Dans l'évocation de ses souvenirs, il était, je dois l'avouer, aussi incohérent, aussi sautillant que possible. Mais, en revanche, sa puissance d'évocation était saisissante. Un jour, il me décrivait les souffrances qu'il avait endurées pendant qu'il était en train de tourner une meule, dans cette sorte de geôle de Kadirpar.

— Je couchais, me disait-il, dans une espèce de cave, dans une espèce de petit réduit, qui devait avoir un mètre sur deux et qui était fait, au fond, d'une paroi de rocher,

Copyright by Jean Martet, 1939.

(1) Voyez la *Revue* du 1er février.

de rocher blanchâtre, avec des veines qui couraient en diagonales, en zigzags, et qui étaient comme incrustées de diamants bleus, et de deux cloisons en briques, qui partaient perpendiculairement de cette paroi de rocher. Tout à fait une de ces petites caves comme celles où, chez nous, on met le charbon. Le sol, de terre battue, naturellement, noire comme de l'encre, dure comme du bois. La nuit, pas un soupçon de lumière. Mais il n'y a pas de nuit, si noire soit-elle, où les yeux ne finissent par voir clair, peu ou prou. Je m'étendais sur le dos. Au début, je n'avais pour me protéger qu'une sorte de sarrau, sans manches, fait avec de la grosse toile, et qui me descendait à peu près jusqu'aux genoux. Le septième ou le huitième mois que j'étais là, comme l'hiver était arrivé, et que je toussais, on me donna, pour la nuit, une peau de chèvre. Eh bien! donc, étendu ainsi, sur le dos, je ne m'endormais pas tout de suite. J'essayais de jouir un peu de ce repos, de cette demi-liberté. Les coups de bâton que j'avais reçus dans la journée, je les oubliais. Il y avait, au plafond de cette cave, qui était fait, lui aussi, de cette même paroi de rocher, un certain nombre de points qui, petit à petit, au fur et à mesure que mes yeux s'y habituaient, devenaient lumineux. Toujours ces diamants, ces cristaux bleus, dont je vous parlais. Et parmi ces points, il y en avait sept, que j'avais repérés, et qui faisaient un peu le dessin du Grand Chariot, vous savez ?... Quand vous étiez enfant, et que vous étiez amoureux, est-ce que vous faisiez comme moi, et est-ce que vous regardiez la Polaire ?

— Pour quoi faire ? demandai-je.

— Parce que, si vous effeuillez les sept étoiles du Grand Chariot comme on effeuille la marguerite, ça vous donne : un peu, beaucoup, passionnément, tendrement, pas du tout, un peu, beaucoup... Et beaucoup, en amour, ce n'est pas beaucoup... Alors, vous prolongez de cinq fois sa longueur la planche du fond du Chariot, et vous arrivez à la Polaire, qui, elle, vous donne : passionnément... Eh bien! pendant des mois et des mois, je n'ai vu que mes sept étoiles, et ça me chagrinait affreusement, plus, peut-être, que toutes mes misères, que les coups, la faim, la soif, le froid... Pourquoi ? Je n'en sais rien... Parce que j'étais fou, sans doute... On devient assez rapidement fou, à ce régime-là... Et une nuit,

enfin, un rayon de lune devait avoir trouvé le moyen de se glisser jusque-là, j'ai aperçu la Polaire... J'étais trop faible, trop démoli pour me lever... Sinon, je crois que j'en aurais dansé de joie... Puis, dès la nuit suivante, elle s'est éteinte, et je ne l'ai plus jamais revue...

— Et jusqu'à quelle heure restiez-vous dans votre cave ?

— Oh ! jusqu'à cinq, six heures du matin... J'étais réveillé plus tôt, d'ailleurs. Je n'ai jamais eu beaucoup de sommeil. Vers quatre heures, j'entendais, dans une étable voisine, un bruit de voix, de claquements de fouets, et de piétinement de bestiaux. Ça devaient être des bœufs ou des vaches qu'on chassait dehors. Et une espèce de petit air de flûte, trois notes : tu tutu, comme ceci. Je restais couché. Je savais que j'en avais encore pour une heure ou deux. Le soir, quand je me mettais, si je puis dire, au lit, j'étais si éreinté que je ne pouvais même pas faire un geste pour tâter mes membres, tous les bleus de tous les coups de bâton que j'avais reçus dans la journée. Ça, c'était le travail de l'aube. Je regardais si je n'avais rien de cassé, si je n'avais pas la peau trop trouée, trop crevassée.

— Parce que, parfois, les mauvais traitements qu'on vous faisait subir allaient jusqu'au sang ?

— Oh ! souvent !... C'étaient des brutes effroyables !...

— Qu'est-ce vous faisiez, alors ?

— Rien... Il n'y avait pas d'eau, vous pensez bien : quelques gorgées d'eau bouillie, dans la journée, pour boire, et c'était tout. Eux, du reste, ne se lavaient jamais. Et alors, vers cinq, six heures, j'entendais une porte s'ouvrir, une grosse porte, lourde, avec un grincement de ferraille rouillée, et Rowatghar m'appelait. Rowatghar, c'était mon gardien. Pendant longtemps, j'ai cru que c'était un gros homme. Et puis, quand il a été tué par les Anglais, je l'ai vu nu... et non : il était plutôt maigre. Seulement, il s'entourait d'un tas de loques, d'un tas de peaux de bêtes, il vivait comme dans une espèce de matelas. De figure, il ressemblait assez à cet acteur de cinéma qui s'appelle, je crois, Barrymore, avec, en plus, deux longues et minces moustaches, très noires, qui lui tombaient jusque sur la poitrine. Et en fait de coiffure, vous n'imagineriez jamais quoi ? Un vieux calot de l'armée belge, en drap moutarde, dont il avait rabattu les ailes sur

ses oreilles. Où l'avait-il trouvé, je ne l'ai jamais su. Les équipements de la guerre de 14 ont, comme ça, traversé des continents entiers. Et alors, donc, j'allais à lui. Il était déjà ressorti dans l'espèce de couloir qui séparait ma cave des autres caves. Les autres prisonniers avaient vu, comme moi, les portes de leurs prisons s'ouvrir, et ils arrivaient.

— Des gens de quel pays ?

— Des Hindous, pour la plupart, des Afghans. Il y avait des Chinois, aussi, et un jour j'ai aperçu un blanc, qui m'a fait l'effet d'être un Allemand. Puis il a disparu. Il a dû essayer de se sauver, et ils l'ont tué.

— Et alors, vous alliez au travail ?

— Oui, moi et deux autres, deux Hindous, deux pauvres diables qui n'avaient que la peau sur les os, une peau jaunâtre, verdâtre, des yeux brûlants de fièvre ; on nous emmenait dans une autre grande cave, mais qui, celle-là, prenait jour par des soupiraux, et on nous attachait à la meule. Vous voulez que je vous décrive la meule ?... Non, ça n'est pas intéressant... ah ! et puis, je l'ai trop fait tourner... Quand, encore aujourd'hui, j'aperçois une mécanique qui, de près ou de loin, ressemble à cette meule, j'ai les genoux qui me rentrent dans le ventre. Nous restions dans cette cave-là du matin jusqu'à une heure ou deux de l'après-midi... retenez bien ceci : sans boire, sans manger, et sans pouvoir nous arrêter une seconde de tourner. Quand l'un de nous tombait, on lui faisait subir un petit supplice qui consistait...

— Les aiguilles rougies au feu ?

— Ah ! je vous ai dit ?... Par conséquent, nous avions plutôt intérêt à ne pas tomber. De consentement mutuel et tacite, — car interdiction de prononcer une parole ! — nous avions décidé, les deux Hindous et moi, quand l'un de nous n'en pouvait plus, de le laisser s'affaler sur la barre et de le laisser faire ainsi une dizaine de tours, pendant que les deux autres continuaient à pousser, sans ralentir l'allure, car, chaque fois que l'allure se ralentissait, on voyait apparaître Rowatghar, avec son bâton.

— Et un jour vous avez été délivrés par les Anglais ?

— Oui. Dans la nuit, nous avions déjà entendu quelques coups de feu. Je n'y avais pas, pour ma part, attaché une

grande importance. Les gens, par là-bas, aiment bien faire parler la poudre. Ils appellent ça : *tétahar*, saluer le nuage... Pour un oui, pour un non, pour tuer le temps, ils lâchent un coup de fusil. Mais quand on est venu nous chercher, le matin, pour nous mener à la meule, j'ai vu qu'il y avait quelque chose d'anormal. D'abord, Rowatghar s'était mis autour du ventre, par-dessus ses peaux de chèvre, une espèce de baudrier, avec un grand sabre, un grand sabre courbe, vous savez, comme en ont les Tartares. Et puis, à la meule, un des deux Hindous avait été remplacé par un homme que je n'avais encore jamais vu, un géant, qui avait l'air à moitié fou, qui riait, qui pleurait, et qui avait toute la figure comme tailladée de coups de couteau. Nous sommes restés à faire tourner la meule jusqu'à environ onze heures. Et à ce moment, tout à coup, nous avons entendu une fusillade, une sorte de crépitement, de feu de salve. Le géant s'est mis à hurler, à danser. Finalement, il est tombé par terre, en écumant, en mordant tout ce qui se trouvait à sa portée, et Rowatghar est arrivé. Il n'avait pas l'air dans son assiette, Rowatghar. L'Hindou et moi, naturellement, nous nous étions arrêtés de tourner. Nous pensions plutôt à nous garer du géant, qui était peut-être enragé. Rowatghar, si la scène s'était passée la veille, aurait commencé par rouer de coups ce malheureux, par l'assommer, et nous, pour nous reprendre en main, il nous aurait également caressé les côtes. Cette fois, il se contenta de tirer son sabre du fourreau, d'en menacer le géant, et, voyant que cela ne donnait rien, il s'en retourna, peut-être pour aller chercher du renfort. Nous ne le revîmes plus, vivant tout au moins, car, le soir, je devais apercevoir son cadavre. Trois minutes après son départ, le géant se tordant toujours dans la poussière, nous entendîmes de nouveaux coups de feu, tout près, et des cris de femmes. Et finalement des commandements, en anglais, un homme qui criait : « Lennard ! Lennard ! Empêchez vos hommes de flanquer le feu ! » Alors nous nous sommes mis, l'Hindou et moi, à brailler, à appeler au secours, et le premier Anglais que nous avons vu arriver, c'était un gosse qui ne devait pas avoir plus de dix-huit ans, qui avait une petite figure rose, sous son casque, et qui était propre !... Ça a été ma première impression : il n'y avait certainement pas trois

heures qu'il s'était rasé et je n'ai jamais vu d'aussi belles bottes ! Ça brillait !...

Mais je ne veux pas poursuivre plus avant ce récit, fait par lui-même, de la captivité et de la libération de M. Berthomieu. Ce que je viens d'en reproduire suffira, je pense, pour montrer par quels moyens il arrivait à cette puissance d'évocation : une accumulation de détails dont chacun, en apparence, était insignifiant et dont l'ensemble créait l'atmosphère, mille petites choses vues, entendues, perçues, eût-on pu dire, par tous les pores de la peau, et une absence totale de toute idée générale. Le récit fini, on n'en était pas plus avancé sur les Indes, sur l'Afghanistan, sur la politique de l'Angleterre à l'égard des tribus insoumises. Les idées rompent le charme. Dès qu'on demande à un homme de réfléchir, ses yeux et ses oreilles se ferment. M. Berthomieu s'adressait uniquement aux sens, et, grâce à cela, on croyait vraiment vivre ce qu'il avait vécu

II

Mais M. Berthomieu, dans l'évocation de ses souvenirs, employait assez souvent aussi un autre procédé que j'appellerai le procédé de l'assimilation.

Je me promenais avec lui, dans Vaison ou dans la campagne d'alentour. Nous parlions de choses et d'autres. Tout à coup, il me retenait par le bras, et, me montrant tel coin de rue, tel enclos, il me disait, avec une sorte d'effarement :

— Ah ! regardez ! Regardez ça ! On dirait tout à fait le marché aux poissons à Peshawar ! Cette route, je l'ai faite vingt fois pour aller des Passes de Khaïber à Michni ! Comme c'est curieux !... Là, au tournant, il y avait toujours un mendiant qui faisait tourner son moulin à prières... Voulez-vous parier qu'il est quelque part par là, le mendiant ?... Non, tiens, il n'y est pas... Il a dû être assassiné dans la nuit...

A Vaison, il y a, près du Pont romain, une petite ruelle en escalier qui s'appelle la rue des Implorants, en souvenir d'une ancienne confrérie religieuse. Un soir, en rentrant de prendre l'apéritif, nous passions devant cette ruelle, M. Berthomieu et moi. Il s'arrêta, recula de quelques pas, se colla

le dos contre une maison, de manière à avoir la ruelle devant lui, et il m'appela :

— Monsieur Perrier ! Venez voir !

Je m'approchai.

— Alissa, me dit-il, a vécu trois mois dans une bicoque, au haut d'une ruelle comme ça, à Kalat-i-Ghilzaï. Cachée, hein ?... sans pouvoir mettre le nez dehors...

— Qui est Alissa ?

— C'est ma femme... Ici, pour plus de commodité, je l'appelle Alice... Pauvre gosse !... elle avait un oncle et des cousins qui ne lui pardonnaient pas d'avoir épousé un étranger et qui avaient juré de me l'enlever... Qu'est-ce qu'ils en auraient fait ?... Ils ne sont pas tendres, là-bas... Je l'adorais... Et la nuit, vers deux, trois heures du matin, j'allais la rejoindre... C'était une petite maison charmante, avec un jardin, des tourterelles...

Et, me prenant le bras :

— Venez voir !... me dit-il.

Nous nous mîmes à grimper la ruelle. A un certain moment, elle se partage en deux branches, l'une continuant à gravir tout droit la colline de Sus-Auze, l'autre tournant à gauche. M. Berthomieu s'arrêta, et, me montrant la maison qui occupe un des angles de cette bifurcation :

— Tenez, c'est là, fit-il. Quand j'arrivais ici, il y avait toujours devant la porte, couché en travers, un de ces grands chiens jaunes dont les bergers se servent, là-bas, pour empêcher les vautours de s'abattre sur les troupeaux. Ce sont des chiens qui sont spécialement dressés pour ça et qui font des bonds formidables. On m'avait entendu. La porte s'ouvrait. Le chien ne bougeait pas, restait le museau allongé entre ses deux pattes de devant. Je l'enjambais et je passais. Elle m'attendait, dans l'entrée, vêtue de grands voiles blancs, qui éclairaient, comme s'il y avait eu de la lune.

Il parut songer un moment, devant cette porte, devant laquelle, pour un peu, j'aurais vu se dessiner la longue et mince silhouette de ce chien jaune. Il me tenait toujours le bras, s'appuyait sur moi.

— Les meilleurs moments de ma vie, me dit-il enfin, ceux où j'ai été le plus fou, et, partant, le plus heureux !...

— Vous êtes moins heureux, aujourd'hui ? lui demandai-je.

Il me regarda, sourit :

— Je dois vous l'avouer, oui... Je suis moins heureux...

— Pourtant, aujourd'hui, vous pouvez jouir de votre bonheur en toute sécurité !...

Il me serra le poignet :

— C'est peut-être cela !... La sécurité, au fond, voyez-vous, n'est pas faite pour les gens comme moi !... Je me rappelle, ces nuits-là, quand j'arrivais, le cœur battant, à grands coups sourds, vous savez, comme ça... boum !... boum !... on croit que la poitrine va s'ouvrir... Je ne savais même pas si, là-haut, je la retrouverais, si on ne me l'avait pas tuée... Je guettais les bruits... Là-bas, quand quelqu'un meurt, toutes les femmes de la maison récitent, tout haut, les prières, et, petit à petit, elles se grisent de bruit, elles se mettent à pousser des espèces de hurlements... Eh bien! une fois, comme je mettais le pied sur la première marche de la ruelle, j'ai entendu ça, deux, trois femmes qui hurlaient à la mort... Je me suis senti glacé. Je me suis arrêté un moment, appuyé contre un mur, la main sur mon cœur, et, quand j'ai pu repartir, j'ai cru que je mettrais un siècle avant d'arriver jusqu'en haut. Je n'avais plus de jambes. Et j'ai pu atteindre la maison, tout de même, la porte s'est ouverte, et elle était là, plus fraîche, plus jolie que jamais, avec, dans sa main, sur ses voiles blancs, une grosse rose rouge...

Il secoua la tête, se mit à rire :

— Que c'est bête ! fit-il. Je suis tombé à genoux ! Je lui ai embrassé les jambes... Je me suis prosterné comme devant une idole... Je lui ai embrassé les pieds... Elle avait des sortes de petits cothurnes qui étaient faits de lanières dorées... J'en ai aperçu de semblables, dernièrement, dans la vitrine d'un marchand de chaussures, à Paris... Comment voulez-vous retrouver de pareilles heures ?... Ma femme, vous la verrez, elle est maintenant habillée comme tout le monde, et, dans notre vie, à présent, il y a, à tous les tournants de chemin, des gendarmes, pour nous mettre à l'abri de tous les mauvais coups... Vous appelez ça du bonheur ?...

Nous redescendions la ruelle. M. Barthomieu paraissait las, comme si le voyage qu'il venait de faire dans l'espace et dans le temps lui avait coûté un assez gros effort physique. Arrivé au bas des marches, il me tendit la main, et je crus qu'il

allait me quitter sans un mot. Mais sa main retint la mienne.

— Et à ce propos, me dit-il, ma femme arrive demain... oui... demain matin...

— Ah ! fis-je, je serai ravi de faire sa connaissance...

Il haussa les épaules, d'un air bonhomme :

— Oui... ne vous réjouissez pas trop... Après tout ce que je vous ai raconté, elle vous paraîtra peut-être un peu ordinaire...

Et se reprenant :

— Ordinaire, entendons-nous... je ne veux pas dire qu'elle soit vulgaire, loin de là... Mais vous vous attendez peut-être à voir apparaître une princesse d'Orient, avec des gestes hiératiques... et non, ça n'est pas tout à fait ça... Encore une fois, dès que vous avez mis autour du corps d'une femme ces petites robes, ces petits corsages que tous les magasins du monde débitent par centaines de millions, tous sur le même modèle, il n'y a plus ni Chinoise, ni Japonaise, ni Chilienne, qui tienne... Tout ça, c'est coulé dans le même moule, et, à mon point de vue, c'est effrayant !...

— Mais Mme Berthomieu est Afghane ?

— Oh ! en plein !...

Il ne me quittait toujours pas la main :

— Ah ! justement, reprit-il, je savais bien que j'avais quelque chose à vous demander... Pendant les quinze jours, trois semaines, qu'elle va rester ici, vous êtes appelé, forcément, à la voir... Eh bien ! ne lui dites pas que je vous ai raconté tout cela, toutes ces choses de mon passé et du sien...

— Mais je vous le promets ! répondis-je.

— Et je ne voudrais même pas qu'elle eût l'impression que vous êtes au courant de quoi que ce soit...

— Je serai discret, vous pouvez être pleinement rassuré... Pourquoi ? Elle n'aime pas se rappeler ce temps-là ?

— Non, elle, elle n'aime pas ça... Il faut dire aussi que, là-bas, elle a tellement tremblé pour sa vie et pour la mienne !... Nous, les hommes, — enfin je parle tout au moins pour moi, — nous aimons ça... Mais une femme !... Alors, elle s'est imposé et elle a imposé à tous ceux qui la connaissent une espèce de loi en vertu de laquelle toutes ces choses-là sont effacées, d'un grand coup d'éponge... Même, elle s'est créé, en quelque sorte, un autre passé... Elle vous dira très

bien : « Je suis née à Lyon... ou à Perpignan... Mon père était employé à la Compagnie du Gaz... » Des histoires de ce genre... vous comprenez ?... Et n'appelez pas ça des mensonges... non... il n'y a pas de petite femme plus droite, plus franche qu'Alissa... Ce sont des rêves, simplement... Comme les romanciers dont nous parlions l'autre jour rêvent des aventures prodigieuses, magnifiques, des batailles, des chevauchées, elle, la pauvre gosse, elle rêve la petite vie calme, paisible, souriante, qu'elle aurait voulu vivre et qu'elle n'a commencé à vivre que depuis que je l'ai amenée en France...

— Bref, fis-je en riant, Mme Berthomieu a maquillé son état civil ?

— Exactement ! fit-il, riant, lui aussi. Et, d'ailleurs, comme vous vous en rendrez compte, elle n'y a pas eu beaucoup de peine : à part le type, qui, naturellement, résiste, on dirait absolument une femme de chez nous. Non seulement elle parle le français comme vous et moi, mais sa tournure d'esprit est devenue exactement celle d'une Française. Elle connaît notre littérature mieux que moi. Tenez, il y a une quinzaine de jours, elle me disait : « Quand j'étais petite, et que je récitais *le Cid*, à l'école !... » Vous pensez si dans les Passes de Khaïber on récite *le Cid* à l'école !... Vous pensez s'il y a même des écoles !... Je vous raconte tout cela, excusez-moi, parce qu'un jour, un de nos amis a éprouvé le besoin de lui dire, dans la conversation : « Vous vous rappelez quand vous avez logé une balle de revolver dans le bras de votre mari ?... » Eh bien ! elle est tombée raide, évanouie... Alors, hein ?... si cela ne vous ennuie pas trop de respecter cette petite marotte...

Je le lui promis de nouveau.

Et je me rappelle que, rentrant chez moi, ce soir-là, je trouvai un rouleau de papier que le facteur avait apporté. Je le défis en hâte, sachant bien ce qu'il contenait. C'était la carte de l'Afghanistan et du nord-ouest de l'Inde, extraite de l'Atlas universel publié chez Hachette. Je l'avais réclamée l'avant-veille par télégramme.

Amélie était en train de mettre le couvert. J'étalai la carte sur la table. La mer d'Oman y était teintée de bleu, certaines régions de l'Inde, comme le Baloutchistan, le Radjpoutana, le Kachmir, teintées de jaune. Les frontières étaient

marquées en rouge, en vert. Avec mon doigt, prudemment, je m'avançai, partant de Lahore, vers Rawal-Pindi, et vers Peshawar. Et, quittant Peshawar, me dirigeant vers la frontière de l'Afghanistan, je cherchai un moment ma route. Il n'y faisait pas très clair. Je suis myope. Les noms des localités d'importance secondaire sont écrits sur cette carte en caractères microscopiques.

Et, tout à coup, à mi-chemin entre Peshawar et Djalalabad, je lus : col de Khaïber !... Et j'avoue que ce mot de *col* me déplut... Les Passes de Khaïber, ça sonnait mieux... Cela évoquait un défilé tortueux, bordé de hautes falaises abruptes, avec, par ci et par là, de gros blocs de rocher tombés de tout là-haut et barrant le chemin... Khaïber !... Et pourvu que Mme Berthomieu ne fût pas affreuse, qu'elle n'eût pas de la moustache, et qu'elle ne s'habillât pas d'une façon trop ridicule !...

III

Toute la matinée du lendemain s'écoula sans que je revisse M. Berthomieu et sans que j'aperçusse Mme Berthomieu. L'après-midi, vers trois heures, je descendis à la ville basse pour acheter des cigarettes, et, tout en regardant les journaux de Paris, je faisais la conversation avec l'aimable débitante, quand cette sorte de rideau qui est fait de morceaux de liège multicolores et qui a pour but, je crois, d'empêcher les mouches d'entrer, se soulevant, je vis paraître une femme, suivie de M. Berthomieu.

— Tiens, M. Perrier ! fit-il, en me tendant la main.

Et, me désignant du geste à la jeune femme :

— M. Perrier, tu sais, dont je viens de te parler, et avec qui j'ai passé plusieurs jours très agréables...

— Ah ! parfaitement, monsieur ! dit-elle.

Et elle me tendait la main à son tour.

Je lui présentais mes hommages, lui souhaitais la bienvenue. M. Berthomieu avait à acheter, lui aussi, des cigarettes. Il fit l'emplette d'un paquet de Chesterfield. Il fumait peu, et toujours du tabac qui, m'avait-il dit un jour, lui rappelait un peu l'opium de là-bas.

Puis se tournant vers sa femme :

— Qu'est-ce que tu veux, toi ?

— Oh ! moi, fit-elle, — et elle eut un petit rire, elle me parut, dès ce premier contact, rire souvent, et, la plupart du temps, sans raison, uniquement, eût-on dit, pour agiter des grelots, — moi, j'ai ce qu'il me faut. Je ne fume que du « bleu », tu le sais bien.

— Ah ! oui, c'est vrai ! répondit-il. Et d'ailleurs tu en fumes trop... Combien de paquets par jour, en ce moment ?

— Deux !

— C'est trop ! C'est fou !

Et comme il payait ses Chesterfield, que Mme Berthomieu m'expliquait, en riant, que le « bleu » n'avait jamais fait de mal à personne, à condition, naturellement, que l'on n'avalât pas la fumée, j'enregistrais, très rapidement et très superficiellement, un certain nombre de constatations.

D'abord, en ce qui concernait Mme Berthomieu, il était certain qu'elle n'avait pas un type de chez nous. Que ce type fût afghan, hindou ou persan, je n'aurais pu le dire. Mais il y avait, en tout cas, dans ses yeux fendus en amande, dans le noir profond et la ténuité extrême de ses cheveux, quelque chose qui rappelait beaucoup plus l'Asie que l'Europe.

En ce qui concernait M. Berthomieu, il avait, chose curieuse, changé d'attitude et comme changé d'âme. Il semblait, depuis que sa femme était là, moins à son aise. On aurait dit que l'aventurier qui était en lui s'était légèrement effacé, était passé à l'arrière-plan. Je lui trouvais un aspect plus bourgeois, plus banal. La veille, ces pièces de nickel que la débitante lui rendait, il les aurait raflées, sur le marbre du comptoir, d'un geste large, sans les compter. Cette fois, je remarquai qu'il les ramassait une à une, méticuleusement.

Et enfin, pour ce qui était de moi, mes impressions étaient les suivantes. J'étais, je dois le dire, un peu déçu. Mme Berthomieu, certes, était charmante, pleine d'entrain. Mais, d'une part, d'après les récits que m'avait faits M. Berthomieu, je m'attendais à quelque chose de plus étrange, de plus exotique. Deuxièmement, ce petit rire, qui revenait constamment, et qui avait je ne sais quoi de saccadé, de métallique, me tapait un peu sur les nerfs. Ce n'était donc pas de l'enthousiasme et je me faisais même mentalement cette réflexion, en

regardant et en écoutant Mme Berthomieu, que son mari m'avait certainement procuré plus d'agrément qu'elle ne m'en procurerait elle-même.

Nous nous retrouvâmes dans la rue. M. et Mme Berthomieu avaient une course à faire route de Nyons. Je ne leur proposai point de les accompagner. Pour être poli, je leur dis simplement :

— Que faites-vous ce soir, après dîner ?

— Mais... rien... répondit M. Berthomieu.

Et se penchant vers sa femme, toute petite à côté de lui :

— Tu veux peut-être aller te coucher ?

— Penses-tu ! répondit-elle. J'ai dormi admirablement dans le train, cette nuit...

— Eh bien ! fis-je, venez prendre alors le café chez moi ?...

— Entendu ! dit Berthomieu. Neuf heures ?

— Oui, neuf heures...

En rentrant chez moi, je dis à Amélie :

— Ce soir, après dîner, il faudra faire du café pour trois. M. et Mme Berthomieu viendront me voir.

— Ah ! fit-elle, il y a une Mme Berthomieu ?

— Oui, et entre nous, Amélie, répondis-je, je crois que son mari, avec elle, ne doit pas s'amuser tous les jours !...

La journée passa. Le soir, je me mettais à table pour dîner quand un gamin m'apporta un mot de M. Berthomieu : ils ne viendraient pas ; sa femme était, malgré tout, un peu fatiguée.

— Parfait ! dis-je.

Et, appelant Amélie :

— Amélie, le petit diable noir ne vient pas ce soir !...

— Le petit diable noir, monsieur ?

— Oui, Mme Berthomieu...

— Monsieur a l'air content !...

— Disons tout simplement, Amélie, pour être poli, que je me fais une raison...

IV

Je dînai. Après dîner, j'allai m'asseoir dans le jardin, sur la terrasse, sur un banc qui est placé tout à l'autre bout de cette terrasse, contre le mur de la petite ruelle de la Molette.

Il faisait, comme chaque jour à cette heure, un vrai temps toscan, d'une pureté, d'une fluidité extrêmes. Le soleil couchant éclairait de ses derniers rayons la face ouest du petit beffroi. Les hirondelles, les martinets tournaient, se livraient à des chasses effrénées, pareilles aux chevauchées des pirates du désert, et ils poussaient des cris perçants, qui, eux-mêmes, ressemblaient à des sifflements de lanières. Les roses sentaient bon. Des terrasses supérieures arrivaient jusqu'à moi, par moments, des bouffées de parfums d'orangers et de pétunias. Dans la salle à manger éclairée, j'apercevais, à travers la haute porte-fenêtre, Amélie qui desservait.

Et tout à coup j'eus comme un frisson, et je me mis à songer à Mme Berthomieu, à cette femme qui ne m'était pas tellement sympathique. Oh ! pas longtemps !... Trois secondes, et l'ombre fugitive passa, avec son rire, son agitation, sa brusquerie, toutes ces choses qui ne me plaisaient qu'à moitié...

Mais quand elle fut passée, et que, de nouveau, je regardai ce petit jardin où MM. Abella et Pedrazzi avaient dépensé le meilleur de leur talent, où il y avait de jolies combinaisons de lignes verticales, de lignes horizontales, de lignes obliques, je m'aperçus brutalement que j'étais seul, terriblement seul, et dans ce jardin, et, d'une manière générale, dans la vie. Et je me sentis glacé.

Un romancier, qui prêterait à un de ses personnages un état d'âme pareil à celui qui, ce soir-là, était le mien, tournerait autour du pot pendant des pages et des pages. Il feindrait d'ignorer la raison de cette navrance, il la chercherait, si je puis ainsi parler, dans tous les coins de l'âme de son héros.

Moi, je compris immédiatement. Mme Berthomieu seule en était cause. Mme Berthomieu était une femme insupportable. Seulement, une fois qu'on l'avait connue, on pouvait très difficilement se passer d'elle. Quand elle disparaissait, elle vous manquait. Je ne dis pas que, déjà, elle me manquait affreusement... non... Mais je me sentais curieusement désemparé....

Je n'aimais pas Mme Berthomieu, elle n'avait, à mon avis, du moins, rien pour me plaire, elle m'agaçait, elle m'ennuyait, et je trouvais que son mari lui était infiniment supérieur, qu'il apportait au moins des choses avec

lui, du pittoresque, du mystère, du rêve... que sais-je !...

Et ce que je n'avais jamais fait pour lui, j'allais le faire pour elle... et poussé par une force qui, dès cet instant, me paraissait presque irrésistible !... Puisqu'elle ne venait pas à moi, j'irais à elle... Pourquoi ?... Quel philtre avait donc opéré ?... Ce soir-là, j'ai agi comme un somnambule et ne me suis pas inquiété une seconde d'analyser les sentiments qui me faisaient agir... Mais, plus tard, quand, me retournant sur les heures que j'avais vécues alors, j'ai essayé d'y voir clair, j'en suis arrivé à cette conclusion que ce qui, dès mon premier contact avec Mme Berthomieu, m'avait accroché à elle, quoi que j'en eusse, c'était peut-être ses défauts eux-mêmes, toute la vie trépidante, ardente, chaude, folle qu'ils révélaient. Les parties raisonnables et raisonnantes de mon individu, ils les rebutaient, et les autres, brutalement, ils en faisaient la conquête.

Toujours est-il que je m'étais levé de mon banc, que j'avais traversé le jardin et que j'entrai dans la salle à manger où Amélie, sans se presser, achevait de desservir.

— Monsieur sort ? me dit-elle, étonnée.

— Oui, Amélie, répondis-je. Je vais prendre l'air, un peu.

Et cueillant mon chapeau sur la grande banquette provençale qui tient lieu de porte-manteau, je m'en allais, d'un pas d'automate, — pas très fier de moi, au fond, — je descendais l'escalier, descendais la rue de l'Horloge, passais sous le beffroi, arrivais place du Poids, et puis au Pont romain, et puis, finalement, à la ville basse.

A l'entrée de la grande rue, je ralentis l'allure, m'arrêtant de temps en temps devant les vitrines pour voir si, à l'intérieur de la boutique, je n'apercevais pas la petite Mme Berthomieu. Elle devait aimer fureter et acheter. Les commerçants, assis sur des chaises, devant leur porte, prenaient le frais. J'en connaissais quelques-uns. Je connaissais le quincaillier. Je lui demandai s'il n'avait pas vu M. Berthomieu.

— M. Berthomieu ? fit-il. Connais pas !...

— C'est ce grand monsieur qui est habillé de toile blanche...

— Ah ! parfaitement !... Berthomieu, il s'appelle ? Eh bien ! vous voyez, je ne savais pas... Je l'ai aperçu, cet après-midi, avec sa dame, je crois... mais ce soir, non...

Peut-être que vous auriez des chances de le trouver au café, place de Montfort... ou à Robinson...

— Robinson ?...

— C'est ce café, vous savez, route d'Orange... où on danse...

J'allai donc place de Montfort et je n'aperçus pas les Berthomieu, à Robinson, où je ne les aperçus pas davantage. Pendant près d'une heure, j'errai par les rues. Je songeais : « C'est triste, quand on en arrive là !... Va jusqu'au bout de cette plaisanterie, pour ce qui est de ce soir... tu dois être un peu malade !... Mais demain, hein ?... tu me feras le plaisir de passer à un autre genre d'exercice !... » Des gens me reconnaissaient, me saluaient, semblaient se demander où j'allais, d'où je venais. M. Artillan, l'adjoint au maire, m'aperçut :

— Eh ! qu'est-ce que vous faites par ici ? me demanda-t-il.

— Je cherche M. Pedrazzi...

— Il est là... venez... Il est chez le docteur Barral... je vous emmène...

Il m'avait pris le bras. Je me dégageai avec une brusquerie qui dut lui paraître bizarre.

— Non, merci, fis-je. Je le verrai demain. Ça n'a rien d'urgent.

Et je le plantai là. La scène se passait, je m'en souviens très nettement, à l'angle de la grande rue et de cette rue dont j'ignore le nom et où habite le docteur Barral. Et j'étais descendu du trottoir et je m'éloignais, à grandes enjambées, quand, tout à coup, je compris que la direction que je prenais était celle de la gare. Et alors, pour commencer, je ralentis l'allure, parce que ça, tout de même, comme on dit, c'était un peu fort !... Moi, François Perrier, aller rôder sous la fenêtre d'une femme que, six heures plus tôt, je ne connaissais pas, et de qui, au fond de moi, je venais d'établir un bilan, physique et moral, assez peu flatteur !... Où avais-je la tête ? Devenais-je fou ?... Qu'avais-je bu ?...

J'allai ainsi jusqu'à la place de la Poste. Là, profitant de ce que des forains étaient en train de dresser un manège de chevaux de bois, je m'arrêtai, sous prétexte de les regarder faire. Puis je fis demi-tour, m'en retournai chez moi. J'avais, à ce moment, pris conscience de mon enfantillage. Je m'endormis, en faisant tout mon possible pour chasser de mon esprit cette assez ridicule et paradoxale aventure.

V

Le lendemain, je ne sortis pas de chez moi. Je travaillai durant toute la matinée à une étude que j'avais commencée, quelque temps auparavant, sur « Vaison à l'époque néolithique ». L'après-midi, je ne fis rien qu'aller et venir dans mon jardin, ou, plutôt, dans mes jardins : ils sont faits, en réalité, de cinq ou six terrasses superposées, et, pour aller de l'une à l'autre, il faut grimper chaque fois un nombre assez respectable de degrés.

M. Pedrazzi était en train de me faire édifier sur la terrasse la plus élevée un petit oratoire de campagne qu'il avait découvert dans les environs et qui m'avait paru de nature à compléter l'agrément de mon petit domaine. Les deux ouvriers travaillaient comme des anges, avec une conscience, une intelligence admirables. On ne saurait le croire, il n'y a rien de plus difficile que de mettre les uns au-dessus des autres de gros blocs de pierre de manière que le petit monument qu'on érige de cette façon ne penche ni d'un côté ni de l'autre. C'est un travail qui prend des heures. M. Pedrazzi, qui sur le chantier a toujours l'air de livrer la grande bataille de sa vie, dirigeait les opérations. Je m'étais assis sur un petit mur et je me délectais de ce spectacle. Quand M. Pedrazzi et ses deux ouvriers se retirèrent, leur ouvrage terminé, je ne m'étais pas ennuyé une minute. Cinq heures sonnaient. Au cours de toute cette journée, j'avais peut-être pensé une dizaine de fois, par bouffées légères, aux Berthomieu, ou, pour mieux dire, à cette insupportable petite Mme Berthomieu, mais sans que cela me donnât le moindre battement de cœur. La veille, j'avais été fou, je m'étais conduit comme un gamin. Un de ces jours, je reverrais les Berthomieu et je m'étonnerais, sans aucun doute, d'avoir pu perdre ainsi mon sang-froid.

Le soir vint, et mon état d'esprit changea un peu.

D'abord, je me mis à songer avec un peu plus d'insistance à la petite Mme Berthomieu. Je la revis par la pensée, ses gestes, ses yeux. Elle était tout de même bien agréable à regarder, cette fille de la lointaine Asie. Il y avait en elle quelque chose qui semblait créer de la vie.

Puis, je pensai aussi que les Berthomieu, de toute cette journée, ne m'avaient pas donné de leurs nouvelles. C'était assez curieux. Mme Berthomieu pouvait avoir eu besoin de se reposer. Elle pouvait avoir eu des courses à faire. Peut-être avait-elle éprouvé le besoin de visiter Vaison, la campagne d'alentour. Mais, tout de même, étant donné que, pendant les sept ou huit jours qui venaient de s'écouler, j'avais vu M. Berthomieu quotidiennement, que nous semblions nous être pris l'un pour l'autre d'une véritable amitié, étant donné, d'autre part, l'invitation que je leur avais faite la veille et qu'au dernier moment ils avaient déclinée, je trouvais qu'ils auraient pu faire l'effort de monter jusque chez moi.

Enfin, cette idée me vint que, si elle avait été là, si elle avait dîné là, sur la terrasse, avec moi, nous aurions bu du champagne, de mon Lanson 28, de mon Irroy 28, et qu'elle devait faire très bon ménage, cette Afghane, avec le champagne... M. Berthomieu avait bien de la chance d'avoir, dans sa vie, pour l'empoisonner, ce terrible petit diable noir !...

Le déclin de cette journée fut donc, pour moi, assez morne et assez amer. J'allai me coucher de bonne heure, je m'endormis tard. Vers onze heures, je me rappelle, comme le sommeil n'était toujours pas venu, je me levai, et, en chemise, j'allai me mettre à la fenêtre. Il faisait cette nuit-là un prodigieux clair de lune. La lune était derrière moi, du côté du château des Comtes de Toulouse. Elle éclairait la ville basse de telle façon qu'on aurait cru avoir affaire à une ville étrange, dans un pays lointain. Un silence absolu régnait. Comme on y voyait ainsi qu'en plein jour, j'aperçus la gare, cette affreuse petite bâtisse qui, d'instant en instant, semblait prendre à mes yeux une importance plus grande. Toutes les fenêtres étaient éteintes. Les Berthomieu, eux, dormaient.

Le lendemain, également, je restai chez moi, et les Berthomieu ne se manifestèrent pas davantage. Le surlendemain, il en fut de même. Deux ou trois fois, ce lendemain-là, je faillis descendre à la ville basse. Je trouvai assez de volonté et assez d'orgueil en moi pour n'en rien faire.

Le surlendemain, je sentis que cette sorte de hantise commençait à s'apaiser. M. Pedrazzi, l'après-midi, vint me voir, me conta sa vie passée. Il avait eu une existence assez tourmentée, lui aussi, comme M. Berthomieu. Il était allé jusqu'au

Cameroun, jusqu'en Éthiopie. Il parlait de ses voyages avec beaucoup d'agrément, et, quand il partit, je m'aperçus que, pendant tout le cours de cette conversation, je n'avais pas pensé une seule fois à Mme Berthomieu.

J'étais guéri.

En me mettant à table, pour dîner, je me promis de reprendre dès le lendemain mes travaux. J'avais laissé en souffrance mon étude sur « Vaison à l'époque néolithique ». Je la continuerais tambour battant, et, dans l'après-midi, pour me reposer un peu et pour prendre l'air, j'irais faire un tour jusqu'à la ferme de Pierregrosse, qui est située à un kilomètre environ au nord de Vaison et où le docteur Barral avait ramassé, quelque temps auparavant, un magnifique percuteur.

Et ce beau programme se réalisa point par point.

Le matin, à sept heures, j'étais sur pied. A huit heures, j'entrais dans mon cabinet et jusqu'à midi je travaillai. Jamais je n'avais abattu une pareille besogne. J'écrivis, ce jour-là, tout le chapitre sur les habitats humains que j'avais découverts dans les fouilles romaines de la ville basse, sous la villa des Messii et le portique de Pompée. Quand je descendis pour déjeuner, j'étais mort de fatigue, et, au demeurant, heureux comme un roi. D'abord, les pages que je venais de griffonner allaient terriblement embêter M. Formigé, des Monuments historiques, qui devrait rendre compte de la façon dont il avait interrompu mes sondages au sud de la colline de Puymin. Ensuite, j'étais sorti de ce ridicule petit envoûtement, j'avais retrouvé ma vraie, ma seule raison de vivre.

Je m'attardai sur la terrasse, à prendre le café, jusqu'à trois heures. A trois heures, armé de la canne dont j'avais toujours soin de me munir pour mes explorations, je partais, prenais la rue de l'Évêché, traversais la charmante petite place du Vieux Marché, sortais de la haute ville par le couchant. Je suivais, pendant deux ou trois cents mètres, la route qui mène, je crois, au Crestet, je la quittais pour emprunter, à droite, un sentier qui grimpe la colline, et, finalement, au bout d'un quart d'heure de montée, j'arrivais à Pierregrosse.

Et la première personne que j'aperçus, plantée, debout,

au milieu de l'aire sur laquelle les Bernier, les fermiers de Pierregrosse, battent le blé, ce fut Mme Berthomieu.

VI

Tournée vers la porte de la ferme, elle semblait attendre. Elle était vêtue d'un petit tailleur de toile, chaussée de grosses chaussettes de laine, de gros souliers de sport, coiffée d'un feutre dont le bord se rabattait négligemment sur l'œil droit, et, elle aussi, elle tenait à la main une canne. L'ensemble était très « garçon » et on sentait qu'elle ne s'était pas mise en frais de coquetterie. Elle m'aperçut, vint à moi, la main tendue :

— Tiens ! Comment allez-vous, cher monsieur ? Vous ne travaillez donc pas ?

— J'ai travaillé toute la matinée, répondis-je. J'éprouve le besoin, maintenant, de me dégourdir un peu les jambes.

— Mon mari m'a dit que vous étiez un bourreau de labeur, qu'il ne fallait pas vous déranger. Je lui ai demandé hier de venir avec moi vous faire une petite visite... Votre maison, paraît-il, est charmante... Il n'a pas voulu...

— Eh bien ! fis-je en riant, je n'y comprends rien du tout. M. Berthomieu sait parfaitement que le métier que je fais peut attendre. Tous ces jours-ci, avant votre arrivée, chère madame, nous avons, lui et moi, passé de longues heures ensemble. Ce dont, d'ailleurs, je ne me plains pas. M. Berthomieu est un homme dont la conversation me plaît infiniment.

— Oui ? dit-elle, en me regardant et en ayant l'air de me poser ou de se poser une question.

Puis changeant de ton :

— C'est un homme bien intelligent, fit-elle. Mais, encore une fois, je ne comprends pas pourquoi il m'a empêchée d'aller sonner à votre porte. Je le lui demanderai... Il est assez bizarre de temps en temps...

Et son visage s'éclairant soudain d'un sourire :

— Vous aussi, cher monsieur, vous êtes venu vous promener à Pierregrosse ?

— Vous voyez, chère madame... J'y suis venu dans la pensée d'y ramasser des cailloux...

— On m'a dit en effet que vous aviez la passion des cailloux... C'est charmant, n'est-ce pas, cette vue sur le Ventoux ?...

La fermière venait :

— Alors, madame Bernier ? lui dit Mme Berthomieu.

— Eh bien ! oui, j'ai des œufs, répondit la fermière. Entrez. Je vais vous en faire frire.

— Et à l'huile, hein !...

— Entendu !...

Mme Berthomieu me présentait à Mme Bernier :

— Vous connaissez M. Perrier ? C'est M. Perrier qui a acheté à Vaison la vieille mairie...

— Ah ! très bien !... Vous êtes venus tous les deux ?...

— Non, fit Mme Berthomieu, et, dans notre rencontre, il n'y avait même rien de concerté...

Elle leva le petit doigt, prit un air comiquement grave :

— Rappelez-vous bien ça, madame Bernier, pour le cas où les mauvaises langues nous accuseraient, M. Perrier et moi, de nous donner des rendez-vous clandestins !...

Tous les trois, nous nous mîmes à rire. Mme Berthomieu se tourna vers moi :

— Ça ne vous tente pas, les œufs à l'huile ?

— Avec un verre de vin rouge ? appuya Mme Bernier.

— Eh ! ma foi, si ! répondis-je.

Et nous entrâmes dans la ferme. Une petite cour où des poules couraient. Une petite pièce sombre, avec, au milieu, une table ronde recouverte d'une toile cirée, une grande cheminée dans un coin. La fermière cassait ses œufs, dressait le couvert. Mme Berthomieu allait et venait. Telle je l'avais vue dans ce débit de tabac, lors de notre première rencontre, telle elle était encore. Elle furetait dans les coins, dérangeait, bousculait les chaises. Moi, debout, sans bouger, je la regardais. Finalement, je lui dis d'un ton qui était presque déjà de camaraderie :

— On ne s'assied pas ?

— Si, fit-elle. Asseyons-nous.

Elle s'assit, posa sa canne contre la table ; la canne, naturellement, tomba. Je la relevai. Mme Berthomieu avait enlevé son chapeau, l'avait jeté sur une chaise, et, avec sa main qui était très fine, agile, jolie, bien que peut-être un

peu plus noueuse que ne l'est habituellement la main d'une femme, elle réparait le désordre de sa coiffure. Je remarquai, une fois de plus, ses cheveux, qui étaient noirs comme du charbon.

— Alors, lui dis-je, le pays vous plaît ?

— Beaucoup. Pas Vaison même. Moi, les fouilles romaines, je n'y connais pas grand chose, et ces vieux pots cassés, ces bouts de colonnes, ça m'assomme. J'ai vu le Théâtre antique. Ça, c'est autre chose. Il est tout battant neuf, le Théâtre antique. Il paraît que dans le temps il y avait là un vieux petit théâtre antique qu'on n'avait pas encore mis à jour, et sur les gradins duquel des oliviers poussaient. Ce devait être charmant. J'aime les arbres. Je n'aime pas les archéologues.

— Alors vous ne devez guère m'aimer !...

Elle se mit à rire :

— Le jour où vous saccagerez un joli coin sous le prétexte de déterrer des cailloux, je vous maudirai !... Ce qui me plaît à Vaison, c'est la campagne... Pas vous ?...

— Je l'ai surtout visitée en archéologue, les yeux fixés sur le sol...

— Eh bien ! écoutez, il faudra que nous fassions tous les deux une ou deux promenades... vous verrez que ça en vaut la peine. Hier, je suis allée à Mazurgues... C'est tout là-bas, Mazurgues... C'est une ferme, et c'est admirable !...

La fermière apportait les œufs. Mme Berthomieu me servit, se servit, et nous nous mîmes à manger, de fort bon appétit, en échangeant des propos qui ne visaient point à la haute philosophie. De ma vie, je n'avais fait une collation plus agréable. Ces œufs étaient exquis, frits dans de la bonne huile de là-bas, le vin rouge de Mme Bernier était un bon petit vin, honnête et rafraîchissant, le cadre vraiment très sympathique, et enfin on ne pouvait rêver plus plaisant compagnon, plus enjoué, plus spontané, plus divers, plus imprévu dans ses reparties, dans ses réactions, plus libre et moins convenu que ce petit diable noir.

— Vous avez des cigarettes ? me demanda Mme Berthomieu.

— Oui, bien sûr ! Et du bleu !

— Ah ! quelle chance !

Et pendant que je lui allumais sa cigarette :

— Vous avez, fit-elle entre deux bouffées, un nom que j'aime beaucoup... François... mon oncle s'appelait François... Il était sculpteur... C'est celui qui a fait le Monument aux morts de Saumur, vous savez ?... Il avait son atelier rue de Villersexel...

— C'était votre oncle ou l'oncle de M. Berthomieu ?...

— Non, non, mon oncle... le frère de ma mère...

— Et il était Français ?...

— Comment, s'il était Français !... Je crois bien... Il était de Montreuil-Bellay !...

— Allons, bon ! songeai-je en allumant ma cigarette à mon tour. M. Berthomieu m'avait prévenu... Voilà les mensonges qui commencent...

VII

Quelques instants après, Mme Berthomieu et moi, nous repartions. Je me rappellerai longtemps cette redescente sur Vaison. J'étais heureux, il me semblait que je n'avais jamais respiré un air aussi léger. Je me sentais rajeuni de dix ans. Pour un peu, et malgré tous ces éclats de pierre dont tous les sentiers, par là, sont jonchés, qui sonnent comme de la vaisselle cassée et où on se tord les pieds le plus facilement du monde, je me serais mis à gambader. La campagne que j'avais l'impression de regarder pour la première fois, avec des yeux tout neufs, était magnifique : de beaux horizons de montagnes, des collines arrondies, pareilles à de grandes taupinières... Et ces gens qui disent que dans le Midi il n'y a pas d'arbres !... Des pins splendides, des chênes verts si touffus qu'on sentait que, sous le couvert de leur feuillage, les lapins et les perdrix devaient s'en donner à cœur joie... Et ça sentait bon ! Et il faisait bon !...

Et Mme Berthomieu, quel agile, quel bondissant petit compagnon !... Elle dévalait le sentier comme une chèvre, les cailloux déboulant sous ses pas, elle glissait, se redressait d'un coup de reins, repartait, riait, parlait à tort et à travers, s'arrêtait brusquement, et, me retenant et me montrant avec sa canne, au loin, une ferme à demi cachée dans la verdure, un troupeau de moutons qui paissaient, deux

grands cyprès noirs plantés a l'entrée d'une masure :

— Comme c'est beau, hein ? me disait-elle. Mais vous n'avez même pas l'air étonné !

— Mais si ! répondais-je. J'admire de tout mon cœur!

Nous arrivâmes ainsi à la route du Crestet.

— Ah ! ouf ! fit Mme Berthomieu, en ôtant son chapeau d'un geste et en chassant d'un souffle une mèche de ses cheveux noirs, qui lui tombait sur le nez. Eh bien ! ça, ça fait du bien ! Ce qu'il faut, dans la vie, c'est se fatiguer... Vous n'avez jamais dû faire beaucoup de sport ?..

— Pas beaucoup, non... Et vous ?

— Chaque fois que j'ai pu !...

Et de nouveau elle éclata de rire.

— Écoutez, lui dis-je, pourquoi riez-vous toujours ainsi ?

Elle cessa de rire, me regarda :

— Vous trouvez que je ris beaucoup ?

— Vous riez assez souvent sans que ce soit très indiqué de rire... Vous permettez que je vous dise cela ?...

Elle avait pris un air songeur, continuait de me regarder:

— Mais oui, bien sûr, fit-elle, en traînant sur les mots. Il est certain que je ris beaucoup. C'est idiot. D'autant qu'au fond je ne suis pas tellement gaie. D'autant que la vie n'est pas tellement gaie.

Je me mis à rire à mon tour :

— Ah ! je ne vous demande pas non plus, lui dis-je, de sombrer dans la mélancolie !...

— Non, non, je comprends, fit-elle. Il faudra que je me surveille. Car ce doit être insupportable pour ceux qui n'ont pas envie de rire.

— Insupportable, non, répondis-je. Mais on a l'impression que vous vous forcez pour rire, que vous jouez une petite comédie, et, comme on a de l'amitié pour vous, on aimerait bien vous voir rester telle que vous êtes...

Elle sourit, posa sa main sur mon bras :

— Merci, fit-elle.

Et un moment après :

— Merci de la leçon. Je n'en profiterai pas. Je n'ai jamais pu profiter d'aucune leçon. Et maintenant, rentrons, voulez-vous ?...

Et nous nous remîmes en route. Nous arrivâmes à

vaison, à la vieille mairie. Devant le porche, Mme Berthomieu me tendit la main :

— Allons, au revoir, cher monsieur, me dit-elle. Je suis ravie de la promenade que nous venons de faire.

— Mais moi aussi, chère madame, répondis-je, gardant sa main dans la mienne. Vous ne voulez pas jeter un coup d'œil à ma maison, à mes jardins ?...

— Non, pas aujourd'hui, je n'ai pas le temps.

Et elle retirait sa main.

— Et, lui dis-je, quand faisons-nous une nouvelle promenade ?

— Mais quand vous voudrez. Pour moi, il n'y a pas de plus grande joie que de marcher dans la campagne. On respire, et on est libre.

— Cette ferme dont vous me parliez...

— Mazurgues ?

— Oui... Eh bien ! voulez-vous que nous allions à Mazurgues ?...

— Si vous n'avez pas peur de rentrer sur les genoux, je vous emmènerai à une ferme qu'on m'a indiquée et qui est encore plus loin que Mazurgues... C'est la ferme Granger, sur la route de Séguret... Il paraît que c'est adorable...

— Entendu ! Quand ?...

Et comme elle paraissait hésiter :

— Il faut battre le fer quand il est chaud ! lui dis-je. Voulez-vous demain ?

— Eh bien ! soit, demain. Mais alors, étant donné que la route est longue, il faudrait y aller le matin, et partir de très bonne heure. Nous serions de retour pour le déjeuner.

— Qu'appelez-vous : de très bonne heure ?

— Sept heures...

— Alors, rendez-vous, à sept heures, sur la place du Poids ?...

— Très bien !...

— Et, ajoutai-je, M. Berthomieu nous accompagnera ?

— Oh ! non, ça, je ne crois pas !... Mon mari n'aime pas beaucoup se fatiguer physiquement...

— Comment ça ! m'écriai-je, stupéfait. Mais voyons !

J'allais lui dire : « La vie qu'il a vécue, jusqu'à présent, dans les Passes de Khaïber et ailleurs, il ne l'a pas vécue,

sacrédié, en pantoufles !... » Mais je me souvins, juste à temps, des recommandations que M. Berthomieu m'avait faites. J'achevai ma phrase comme je pus, par des mots qui ne voulaient rien dire.

Mme Berthomieu me quitta. Quand, ayant descendu le le premier petit tronçon de la rue de l'Horloge, qui part tout droit de chez moi, elle fut pour obliquer à gauche et pour s'engager sous le beffroi, je lui criai :

— Et demain, à la ferme Granger, des œufs à l'huile !...

Sans s'arrêter, elle tourna la tête vers moi, se mit à rire :

— Ah ! oui, hein, des œufs à l'huile !... Au revoir !...

Et elle tourna le coin de la rue. J'entendis le bruit de ses rudes petits pas sonner sous le beffroi.

VIII

Et le lendemain matin, j'étais sur la place du Poids, quand, sept heures sonnant au beffroi, je vis paraître, à la place de Mme Berthomieu, son mari. Il vint à moi, me tendit la main.

— Comment allez-vous ? me dit-il. J'avais peur d'être en retard... Dans ces pays-là on ne se lève jamais de très bonne heure...

— Mme Berthomieu, lui demandai-je, n'est pas souffrante ?

— Si, fit-il. Et c'est justement de cela que je voulais vous parler. Promenons-nous un peu sur la route, voulez-vous... Vous avez bien cinq minutes à me donner ?

— Mais oui... certainement...

Et nous nous mîmes à descendre la route qui mène vers le pont nouveau.

— Mme Berthomieu, fis-je, est sérieusement malade ?...

— Enfin, dit-il, elle n'est pas bien, et je crois qu'il y a lieu de prendre certaines précautions...

— Ce n'est pas à la suite de cette promenade que nous avons faite hier, de ce qu'elle a mangé ?...

— Qu'est-ce qu'elle a mangé ?

— Des œufs à l'huile...

— Oh ! pensez-vous ! Elle a un estomac d'acier !... Et son mal, si vous voulez que je vous dise les choses comme elles sont, n'est pas, à proprement parler, un mal physique...

Non... c'est surtout dans sa sacrée petite caboche que ça ne va pas très bien... Elle a déliré une partie de la nuit...

— Vous avez fait venir le médecin ?

Il se mit à rire :

— Le médecin ! Qu'est-ce que vous voulez, mon pauvre ami, que le médecin y comprenne !... Elle paie aujourd'hui des années de misère, d'angoisse...

— Mais hier elle avait l'air d'aller si bien !...

— Oui, ça s'abat sur elle brutalement, comme un coup de massue... Hier soir, quand elle est arrivée, elle était très en train, elle m'a raconté la promenade que vous aviez faite tous les deux, elle se réjouissait d'aller avec vous, aujourd'hui, voir cette ferme... Elle a mangé très gaiement... Après dîner, nous sommes allés faire quelques pas sur la place de Montfort, nous sommes allés boire quelque chose... Nous sommes rentrés. Nous nous sommes couchés. Jusque-là, rien d'anormal. Elle plaisantait, elle riait... C'est vers une heure du matin que ça a commencé, qu'elle s'est mise d'abord à grelotter dans son lit, à claquer des dents... Et le délire est venu...

— Et ce matin, comment est-elle ?

— Oh ! mieux, beaucoup mieux... Vous voyez, elle a eu la présence d'esprit de me dire que vous deviez vous retrouver, elle et vous, à sept heures... Je suis persuadé que quand je rentrerai, je la trouverai levée...

— Et elle a cela souvent ?

— Oh ! oui, plusieurs fois par an...

— Et vous n'avez pas essayé de lui faire suivre un traitement ?...

— J'ai essayé de tout... Vous me demandiez, tout à l'heure, si j'avais vu le médecin... J'en ai vu cent !... Pas un n'a trouvé le moyen de prévenir les accès, d'en diminuer la fréquence... La seule chose qui lui fasse du bien, après la crise, qui lui permette de se remettre assez rapidement d'aplomb, c'est la solitude... La solitude absolue... Ne plus voir personne...

— Pendant longtemps ?...

— Oh ! il faut bien compter quinze jours, trois semaines...

— Par conséquent...

Il s'arrêta, posa sa main sur mon bras :

— Par conséquent, ma femme est navrée, mon cher ami... Vous lui aviez plu, et il n'est pas très facile de lui plaire, vous savez... Elle se faisait une fête de parcourir les environs avec vous... Et voilà, il faut renvoyer cela à plus tard... à l'année prochaine, à supposer que nous soyons encore en France, que nous ne soyons pas aux cinq cents diables...

— Me permettez-vous, au moins, lui dis-je, d'une voix qui devait trembler un peu, d'aller prendre d'ici quelques jours, demain ou après-demain, par exemple, des nouvelles de Mme Berthomieu ?

— Non, écoutez, fit-il. C'est un service que je vous demande... Il vaut mieux que vous vous absteniez... Elle a un caractère assez particulier, un orgueil bizarre... Cela lui a certainement coûté beaucoup de vous faire dire qu'elle était souffrante, et surtout qu'elle souffrait de cela, de ces crises-là... Elle se sent maintenant un peu humiliée, un peu déchue à vos yeux...

Je regardais le sol, et, comme font les gens quand ils sont sous le coup d'une forte émotion, je devais un peu vaciller sur mes bases. Soudain, je relevai la tête :

— Je n'ai rien fait, je n'ai rien dit, lui demandai-je, que Mme Berthomieu, ou vous-même, vous ayez interprété défavorablement ?...

De nouveau il se mit à rire :

— Mais quelle drôle d'idée ! fit-il. Pas du tout !... Pour moi, vous avez été un compagnon charmant, plein de gentillesse... vous avez écouté mes bavardages avec une patience !... et pour ce qui est de ma femme, je vous le répète, vous lui avez été immédiatement très sympathique... Il a simplement fallu cette crise, cette nuit affreuse que nous venons de passer...

Et me prenant par le bras, me faisant faire demi-tour :

— Allons, rentrons, me dit-il. Dans ces moments-là, je n'aime pas trop la laisser seule... Une fois, à Kaboul...

Et il se tut, comme s'il n'avait pas le courage d'évoquer un souvenir trop douloureux.

IX

Quand, aujourd'hui, j'essaie de me rappeler les sentiments, les sensations que j'éprouvai ce jour-là, je retrouve

d'abord comme une impression physique de gêne respiratoire, de contraction. Je ne suis pas triste, je n'ai pas de chagrin, pas de désespoir... non... Simplement, j'étouffe, je me sens mal à mon aise, il y a quelque chose en moi qui ne fonctionne plus comme la veille, qui vient, si l'on me permet d'emprunter ce mot à la langue de l'automobile, — de gripper.

Puis, rentrant à la vieille mairie, la colère, brusquement, comme je passe sous le beffroi, s'empare de moi. Ah ! non ! assez avec les Berthomieu, avec la petite Mme Berthomieu, avec leurs simagrées, leurs maladies, leurs délires, leurs folies ! Qu'est-ce qu'ils sont venus faire dans ma vie, et dans ma paléontologie, ces deux-là !... Avant de les connaître, j'étais heureux, tranquille, je ramassais des cailloux, je publiais des études sur le néolithique et le paléolithique, et patratas ! les voilà qui arrivent, qui bousculent tout, qui m'arrachent à mes joies, qui me les font prendre en mépris !...

J'arrive à la vieille mairie, je passe le porche, je monte l'escalier, j'entre dans la salle à manger, ex-salle des mariages, je m'assieds dans un fauteuil qui se trouve placé entre le vieux petit bureau Louis XIII et la haute porte-fenêtre, j'étends mes jambes, je me cramponne bizarrement aux deux bras du fauteuil, comme si j'étais menacé de glisser.

Amélie, venant de la cuisine, entre, avec une pile d'assiettes.

Je me lève :

— Amélie, faites-moi tout de suite ma valise ! Je pars pour Paris !

Elle me regarde, effarée :

— Aujourd'hui, monsieur ?

— Oui, aujourd'hui... Dépêchez-vous ! Quelle heure est-il ?

— Il doit être à peu près huit heures moins le quart, monsieur...

— Vous ne savez pas où est M. Pedrazzi ?

— Non, monsieur... Hier, il travaillait à une maison sur la route d'Orange, à côté de chez M. Milon...

— Bien. J'y vais. Je vais lui demander s'il ne peut pas m'emmener, avec sa voiture, à Orange ou à Avignon, où je prendrai le premier train.

M. Pedrazzi n'était pas route d'Orange. Il était au Crestet. Impossible de le faire prévenir. Il ne rentra à Vaison que vers onze heures. A onze heures et quart, il était devant ma maison, avec sa voiture. A midi et demi, — une crevaison de pneu nous ayant retardés en route, — nous arrivions à Avignon, et, à treize heures six, je sautais dans le train. J'arrivais à Paris à onze heures, débarquais chez moi, rue de Beaune, me couchais, et, le lendemain matin, quand je me réveillai, la première question que je me posai fut celle-ci :

— Qu'est-ce que je suis venu faire à Paris ?

On était dans le plein de l'été. J'essayai, au téléphone, de joindre plusieurs personnes de ma connaissance. Tout le monde était parti en vacances.

Je sortis de bonne heure, allai faire un tour au Bois. Ces allées bitumées, ces pelouses « interdites », me firent penser, par contraste, à la campagne vaisonnaise. Je revis, descendant le chemin de Pierregrosse, bondissant dans les débris de vaisselle cassée, s'accrochant à mon bras et, à travers l'étoffe, me pinçant la peau de ses petits doigts de fer, celle que je fuyais jusqu'ici.

J'entrai dans un café, demandai un whisky. Pas un client. Tout au fond de moi, commençait à se développer cette idée que j'étais idiot d'avoir ainsi quitté Vaison et que le mieux était d'y retourner par le premier train. M. Berthomieu m'avait peut-être menti en me disant que sa femme était malade. Peut-être avait-il simplement voulu rompre entre elle et moi des relations qui d'emblée prenaient un caractère un peu trop amical. Peut-être, folle comme elle était, lui avait-elle fait des confidences, lui avait-elle déclaré qu'elle me trouvait à son goût. Il y avait un train, à la gare de Lyon, le soir, à neuf heures. Le lendemain matin, je serais à Vaison.

Puis cette idée s'estompa, disparut. Si je me laissais aller ainsi à mon instinct, si je n'essayais pas de réagir, j'étais perdu. Peu importait que Mme Berthomieu fût ou non malade. Ce qui seul comptait, c'était ceci, qu'elle m'ennuyait, qu'elle prenait décidément dans ma vie une place trop considérable. Je retournerais à Vaison dans huit jours, quand je serais calmé. Pendant ces huit jours-là, à Paris, j'essaierais de tuer le temps de la manière la plus agréable.

Et en réalité, je ne restai à Paris que cinq jours. C'était un vendredi que j'étais au Bois. Je repris le train le mardi soir qui suivit. Le mercredi matin, j'arrivais à Vaison. J'avais espéré que Mme Berthomieu serait à sa fenêtre, à la gare. Je ne la vis pas. Mais, me dirigeant vers la haute ville, je traversais la place de la Poste, quand je l'aperçus. En compagnie de son mari, elle débouchait du petit chemin qui mène au Théâtre antique. J'étais vêtu de bleu sombre et sur cette grande place où, à cette heure, les passants étaient rares, je faisais tache. Ils me reconnurent tous deux en même temps. Ils parurent hésiter une seconde, puis, sans s'être concertés, vinrent à moi. J'allai à eux, demandai à Mme Berthomieu comment elle se portait.

— Bien, merci, me répondit-elle.

Elle avait un visage fermé et figé, comme les gens qui ne veulent rien laisser paraître de leurs impressions. Je remarquai que, quand elle était ainsi, elle paraissait beaucoup moins jolie. Son charme venait en grande partie de la mobilité de ses traits, de toutes les petites flammes qui s'allumaient et qui s'éteignaient dans son regard.

— Elle va mieux, fit M. Berthomieu, beaucoup mieux.

Et la regardant de haut en bas, comme on regarde un enfant qui n'est pas toujours raisonnable :

— Elle a fait ce qu'il fallait, elle s'est soumise tout de même à un petit traitement, et maintenant, oui, je crois que nous voilà tirés d'affaire... Et vous, qu'est-ce que vous êtes devenu ?

— Je suis allé à Paris.

— Ah ! tiens, Paris vous manquait ?...

— Non. J'avais simplement des courses à faire.

— Nous, nous allons nous promener sur la route de Malaucène... Il fait beau, pas trop chaud... Nous vous accompagnons jusqu'au Pont romain...

Et nous nous remîmes en route, Mme Berthomieu entre nous deux. Elle ne disait rien. Quand je les avais rencontrés, son mari lui tenait le bras. Elle s'était dégagée. Elle avançait, à grandes enjambées de garçon, ses genoux faisant claquer l'étoffe de sa robe, et elle regardait droit devant elle, la tête un peu penchée en avant, les yeux à demi clos, comme si la lumière l'avait aveuglée. M. Berthomieu, lui, parlait. La

veille, disait-il avec ironie, le marché avait été des plus brillants, et on avait vu déferler sur les places et dans les rues de Vaison des quantités invraisemblables de melons.

A ce moment, apercevant un homme vêtu de l'uniforme des employés de chemin de fer, qui allait nous croiser, sur le trottoir d'en face :

— Ah ! je vous demande pardon, fit-il. Une minute... J'ai quelque chose à dire à quelqu'un...

Il nous quitta, traversa la rue. Mme Berthomieu et moi, nous nous arrêtâmes, puis, la conversation s'étant engagée entre M. Berthomieu et l'employé de chemin de fer, nous repartîmes, à pas lents. J'avais la gorge sèche. Je sentais que Mme Berthomieu, pour une raison que j'ignorais, était chargée d'électricité. J'aurais voulu parler et je ne savais que dire, par où commencer.

Nous fîmes encore quelques pas.

— Dites-moi, fis-je, ces promenades que nous devions faire ensemble ?

— Oui, eh bien ! répondit-elle brusquement, il faut y renoncer !

— Pourquoi ? Est-ce que je vous ai fait quelque chose ?

Et à ce moment seulement elle se tourna vers moi :

— Non, rien, dit-elle, en me regardant tristement, avec une légère crispation du visage. Mais c'est ainsi. Nous ne pouvons plus.

Et posant furtivement sa main sur mon bras, la retirant aussitôt :

— Ne m'en veuillez pas...

— Et nous ne nous reverrons jamais plus ?

— Non... Si, comme cela, dans la rue... D'ailleurs, je vais bientôt repartir...

— Eh bien ! adieu !... Mais ce que vous faites là, sachez-le, ce n'est pas bien !...

Elle haussa les épaules, eut un sourire :

— Oh !... ça n'a aucune importance...

— Vous savez pourquoi je suis parti pour Paris ?...

— Non...

— Parce que j'étais malheureux, parce que je ne pouvais pas rester ici sans vous voir...

— Alors pourquoi êtes-vous revenu ?...

Et sans attendre ma réponse :

— Allons ! Tout cela, ce sont des bêtises !

M. Berthomieu avait quitté l'employé du chemin de fer. Il revenait vers nous.

— De quoi parliez-vous, tous les deux ? demanda-t-il.

Elle se tourna vers moi. Dans ses yeux, à mon grand étonnement, je crus lire comme de la souffrance :

— De quoi parlions-nous ?

— Je ne me rappelle pas...

M. Berthomieu nous regarda. Une gêne, désormais, régnait entre nous. Au Pont romain, nous nous quittâmes sans parler de nous revoir. Je me mis à monter la ruelle de la haute ville sans me retourner. La poignée de main de Mme Berthomieu avait été sèche et nerveuse. Je ne savais que penser. Rentré chez moi, prétextant de n'avoir pu fermer l'œil de toute la nuit, je me mis au lit.

X

Et à trois heures, quand Amélie entra dans ma chambre, je dormais. Le bruit de la porte qui s'ouvrait me réveilla.

— Qu'est-ce que vous voulez ? dis-je, furieux qu'on ne m'eût pas permis de poursuivre mon somme.

— Monsieur, me répondit la brave Amélie, il y a là, en bas, Mme Berthomieu, qui demande si elle peut voir monsieur.

— Mme Berthomieu ! fis-je, me dressant sur mon séant.

— Oui, monsieur...

— Demandez-lui si elle peut patienter cinq minutes, le temps de m'habiller... Allez ! Allez vite !

Et comme Amélie quittait la pièce :

— Vous remonterez me dire si elle m'accorde ces cinq minutes...

— Bien, monsieur...

Elle s'en alla. Je me jetai à bas de mon lit, commençai à m'habiller. Amélie, un moment après, remonta. Mme Berthomieu m'attendait.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? demandai-je.

— Elle est dans le jardin, monsieur, sur la terrasse...

— Bien. Surveillez-la et, sous aucun prétexte, ne la laissez partir.

Amélie redescendit. J'achevai de m'habiller. Quand je descendis à mon tour, Mme Berthomieu était rentrée dans la salle à manger et elle regardait la crèche provençale que j'ai installée sur un bahut, entre les deux fenêtres. Elle se retourna, et, sans me dire bonjour, sans me tendre la main :

— C'est charmant, fit-elle, tous ces petits bonshommes... Comment appelle-t-on ça, déjà ?...

— Des santons...

— Ah ! c'est ça, des santons !... C'est très amusant... Et le bœuf, et l'âne... et celui-là, qu'est-ce que c'est, avec son écharpe ?...

— C'est le maire du village, qui, lui aussi, vient saluer l'Enfant Jésus...

Elle fit quelques pas vers la porte-fenêtre qui communique avec le jardin, s'arrêta :

— Vous étiez couché ? Vous dormiez ?

— Oui...

— Je voulais vous voir...

Et elle passa dans le jardin.

— Me permettez-vous, lui dis-je, de vous demander ce que signifie tout ceci, pourquoi l'autre jour vous n'êtes pas venue à notre rendez-vous ?... Vous avez été malade ? C'est vrai ?

— Mais oui ! Bien sûr !

— Et pourquoi ce matin vous m'avez dit que nous ne pouvions plus nous revoir jamais, et pourquoi vous êtes là, maintenant ?

— Allons, fit-elle, si vous étiez gentil, nous ne parlerions plus de cela, et nous ferions comme si nous n'avions à attendre l'un de l'autre aucune explication...

— Eh bien ! soit ! Tout ce que vous voudrez, pourvu que vous ne me refusiez pas de vous voir !...

— Vous voyez bien que je suis venue !...

— Oui... merci... Et pourvu aussi que...

— Oh ! voilà beaucoup de conditions !...

— Non, une simple prière : ne jouez pas trop avec mon cœur !...

Nous étions arrivés à peu près au milieu de la première terrasse, elle regardait le beffroi, et je ne sais plus ce que

nous disions, quand, tout à coup, reprenant le visage qu'elle avait le matin :

— Écoutez, fit-elle, d'une voix sèche, qu'il ne soit jamais question de cœur entre nous. Nous sommes des amis. C'est ainsi qu'il faut voir cela. D'abord, j'aime mon mari. Et ensuite, ces gens qui ne peuvent rester cinq minutes avec une femme sans lui faire la cour, je les ai en horreur.

Et comme elle me regardait dans les yeux, attendant ma réponse :

— C'est entendu, lui dis-je. Je tâcherai de ne rien dire qui puisse vous être désagréable.

— Vous me le promettez ?...

— Oui... Et si je refusais de vous le promettre ?...

— Eh bien ! je m'en irais... Et cela m'ennuierait. Parce que si vous avez du plaisir à être avec moi, moi aussi j'en ai à être avec vous.

Elle s'était mise à rire :

— Oh ! ce n'est pas que vous soyez l'idéal !... Vos histoires de cailloux, ça ne me passionne pas... J'aimerais mieux vous voir vivre un peu moins dans les bouquins, et un peu plus dans la vie... Mais on sent que c'est simplement une erreur d'orientation, et que, si vous vouliez, vous pourriez mieux faire...

— Quoi ?

— N'importe quoi... Ce n'est pas le métier qui m'intéresse, moi, c'est l'homme... Allez ! Et alors ça, c'est la première terrasse ?

— Oui...

— Très joli, le laurier... Et allons voir la seconde terrasse...

Nous montâmes les quelques marches qui nous séparaient de celle-ci.

Et nous nous approchions du petit escalier qui conduit à la troisième terrasse, quand, me plantant devant Mme Berthomieu :

— Dites-moi, fis-je, vous ne trouvez pas qu'il est bien dommage que nous ne puissions pas aller nous promener, le matin, comme nous l'avions projeté ?

Elle me regarda, sourit :

— Ça vous amuserait ?

— Follement !

— Eh bien ! voulez-vous que nous allions demain à la ferme Granger ?

— Oui, seulement vous allez encore me fixer un rendez-vous, et vous ne viendrez pas !... Vous m'enverrez votre mari !

Elle ne répondit pas, cessa de sourire, et, regardant derrière moi, regardant les terrasses qui continuaient à s'étager :

— Jusqu'où va-t-il, votre jardin ? me demanda-t-elle.

— Jusqu'à la rue des Fours...

— Il y a une porte qui donne rue des Fours ?

— Oui...

— Vous voulez m'y mener ?

— Venez...

Et quand nous fûmes parvenus à la terrasse la plus élevée, à cette porte que maintenaient fermée deux gros verrous :

— Ça ne s'ouvre pas de l'extérieur ? me demanda-t-elle.

— Non, de l'intérieur seulement...

Elle fit jouer les deux verrous, ouvrit la porte, jeta un coup d'œil au dehors :

— Il n'y a pas grand monde, par ici, fit-elle.

— Il n'y a jamais personne...

— Eh bien ! demain matin, soyez à sept heures ici, la porte ouverte. Et je viendrai.

— Ça c'est gentil !... Vous n'êtes plus du tout malade ?

— Mais je n'ai jamais été malade !...

Et elle referma la porte.

XI

Nous marchions depuis une heure. Nous avions d'abord suivi la route bitumée qui longe l'Ouvèze, se dirigeant vers Courthezon et Avignon. Puis, arrivés à un petit pont sur lequel passe cette route et qui enjambe le lit à sec d'un torrent, nous avions pris, à gauche, un chemin qui s'enfonce dans la montagne, tantôt en épousant les sinuosités de ce torrent, tantôt en le franchissant, tantôt en s'écartant de lui, et, après avoir beaucoup grimpé, sous les rayons d'un soleil qui commençait à se faire cuisant, nous étions parvenus à un endroit où la vallée est comme bouchée par une colline et où, le chemin obliquant, pour éviter l'obstacle,

vers la gauche, un sentier part sur la droite et se met à escalader la colline.

Sans trop savoir pourquoi, notre flair seul nous guidant, nous avions lâché le chemin, pris le sentier, et, brusquement, nous avions aperçu la ferme. Les bâtiments, de ce côté, étaient assez décevants, sans aucune originalité. Un corps de logis banal, couvert en tuiles, des hangars, des étables, rien qui accrochât le regard. Un chien avait bondi vers nous avec des aboiements furieux. Une femme était apparue, grande, solide, un mouchoir sur la tête, et, tout en faisant taire le chien, elle nous avait regardés approcher, d'un air qui, sans être hostile, n'était pas non plus très engageant.

Nous arrivâmes jusqu'à la femme. Elle n'avait pas bougé, n'avait pas fait un pas vers nous.

— Bonjour, madame, lui dis-je. Vous habitez un bien joli pays, où on ne doit pas venir vous déranger souvent.

Elle consentit tout de même à sourire.

— Non, pas trop souvent, fit-elle. C'est un peu au bout du monde, ici.

— Dites, chère madame, fit Mme Berthomieu, qui voyait que le contact était établi, est-ce qu'on ne pourrait pas se reposer un peu chez vous et est-ce qu'on ne pourrait pas avoir un peu d'eau à boire ?... Nous arrivons de Vaison...

— Venez par ici...

Nous la suivîmes, contournâmes la ferme.

— Oh ! regardez ça ! fit Mme Berthomieu, en me montrant, avec sa canne, le paysage qui s'offrait maintenant à notre vue.

La fermière s'était arrêtée :

— Ça vous plaît ?...

— Mais c'est un enchantement ! répondit Mme Berthomieu. Quelle chance vous avez d'habiter un endroit pareil !

Et me serrant le bras :

— Dites, qu'est-ce que vous pensez de ça ?...

De ce côté, la ferme dominait tout le fond de la vallée, qui s'arrondissait en forme de cirque. Des montagnes, tout autour, des collines pierreuses, avec, çà et là, la tache blanche d'une ferme haut-perchée, la tache noire d'un cyprès. Dans la vallée, des cultures. Tout un ensemble de lignes, de couleurs, qui, dans sa simplicité, avait je ne sais quoi de royal.

— Ah ! que c'est beau ! Mais que c'est beau ! répétait Mme Berthomieu.

Puis se rappelant soudain qu'elle avait soif :

— Allons boire ! me dit-elle, en continuant son chemin.

Il y avait, devant la ferme, à l'ombre d'un mûrier au tronc penché, une petite table rustique, avec deux bancs. Mme Berthomieu qui, j'en avais déjà fait la remarque, était partout comme chez elle, se dirigea vers cette table, s'assit sur l'un des bancs, et, tout en jetant sur ses épaules la petite veste de toile que, pendant toute la promenade, elle avait portée sur son bras :

— Asseyez-vous, me dit-elle. Vous devez être fatigué... Nous avons fait du chemin, ce matin...

Je m'assis, en face d'elle.

— Alors, vous voulez de l'eau ? demanda la fermière, qui, d'ailleurs, avait l'air de trouver assez sympathique cette désinvolture.

— Oui, vous serez gentille, répondit Mme Berthomieu. De l'eau bien fraîche, si vous en avez.

Et comme la fermière qui, pendant que nous nous asseyions, était restée à quelques pas de nous, semblant attendre que nous eussions pris nos aises, se dirigeait vers son logis :

— Eh ! dites, madame ! fit Mme Berthomieu, se retournant brusquement vers elle. A moins que vous n'ayez du vin ?...

La fermière, de son côté, se retourna :

— Vous voulez du vin ?...

— Vous en avez ?...

— Eh ! oui, dame, que j'en ai !...

Mme Berthomieu se leva. Sa veste tomba dans l'herbe, je la ramassai.

— Vous ne savez pas ? fit-elle, allant à la fermière. Si vous vouliez nous faire plaisir...

La fermière attendait, avec un sourire.

— Oui... quoi ? demanda-t-elle.

— Eh bien ! vous nous feriez des œufs frits à l'huile !... Nous adorons les œufs frits à l'huile... Vous voulez que je vous aide ?...

— Non ! Allez vous asseoir !

Elle entra dans la ferme. Mme Berthomieu revint vers

moi, je lui remis sa veste sur les épaules. Elle ne disait jamais merci, semblait trouver parfaitement naturelles toutes les prévenances qu'on avait pour elle. Mais cela, du reste, sans aucune espèce de prétention, de coquetterie, comme si, garçon, elle avait eu affaire à un camarade du même sexe et, pour plus de commodité, eût chassé de la conversation toutes les formules de politesse. Le geste fût venu d'elle et on ne l'en aurait point remerciée, elle ne s'en serait nullement formalisée.

Dix minutes après, sous ce murier, sur cette table dont les pieds étaient fichés dans le sol et qui était recouverte, en fait de nappe, d'un carton goudronné pareil à une vieille peau d'éléphant, nous dégustions, ou, plutôt, nous engloutissions nos œufs à l'huile. Je baignais littéralement dans un bain de bonheur. Tout était bon, tout était beau. Le ciel, sans un nuage. Des milliers de criquets et de grillons crissaient, semblaient tisser des fils d'acier. Des poules picoraient. Des pigeons volaient. Le chien qui, tout à l'heure, nous avait accueillis comme des ennemis redoutables, était maintenant allongé dans l'herbe, auprès de nous, et il avait une bonne tête de chien. Mme Berthomieu mangeait, buvait, en donnant, par moments, de petits coups d'épaule, d'un air de dire :

— Au diable les soucis ! Au diable les raseurs !

J'avais envie, moi, de lui raconter mille folies, de poser ma main sur la sienne, à travers la table, de la lui emprisonner. On aurait bien vu ce qui en serait résulté.

Mais il fallut bientôt songer à rentrer. Mme Berthomieu se leva, ramassa sa veste, qui, pour la dixième fois, était tombée de ses épaules. Nous prîmes congé, remerciâmes la charmante Mme Granger.

Quelques instants plus tard, comme nous redescendions le sentier, Mme Berthomieu et moi, je lui dis :

— Est-ce que, dans les Passes de Khaïber, les gens vous accueillent de cette façon ?

— Les Passes de Khaïber ? répondit-elle. Qu'est-ce que c'est que ça ?...

JEAN MARTET.

(La dernière partie au prochain numéro.)

L'ARCHIDUC RODOLPHE
ET LE DRAME DE MAYERLING

L'HÉRITIER DES HABSBOURG

Le 21 août 1878, l'archiduc Rodolphe, prince impérial d'Autriche, héritier du trône, prince royal de Hongrie et de Bohême, accomplit sa vingtième année.

Son père, François-Joseph, règne déjà depuis trente ans, depuis le jour sinistre de décembre 1848, où la tourmente révolutionnaire a forcé le piteux empereur Ferdinand Ier à déposer la couronne, où le grand Metternich lui-même, naguère encore dans toute sa gloire et son arrogance, a dû s'enfuir devant l'émeute. Sa mère, l'impératrice Élisabeth, née « duchesse en Bavière », appartient à l'antique maison des Wittelsbach, la plus antique des maisons régnantes, puisque, après l'extinction de la race carolingienne en 911, le margrave Arnulph de Wittelsbach, fils de Luitpold, fut le premier duc de Bavière. Il a reçu au baptême le prénom de Rodolphe, qui évoque l'illustre fondateur de la dynastie habsbourgeoise au XIIIe siècle.

Très tôt, l'enfant a témoigné une intelligence vive, alerte, déliée, curieuse de tout. Il s'exprime en termes justes, naturels et variés ; il apprend les langues étrangères avec une étonnante facilité ; il surprend, il embarrasse même, à chaque instant, son entourage par la promptitude et la finesse de ses observations. Moralement, il a le cœur tendre, l'âme sensitive, généreuse et fière ; il aime l'indépendance ; il se laisse conduire

docilement par la douceur et l'affection ; il se cabre impétueusement, si l'on prétend le maîtriser. Quand il s'emporte, ses colères sont terribles.

On peut dès lors prévoir que l'héritier des Habsbourg aura de la personnalité. De qui la tient-il, cette personnalité ?... De son père ? Non.

François-Joseph est le moins original des hommes ; il a l'esprit judicieux et pondéré, mais lent, étroit, méthodique, formaliste et sans la moindre curiosité. Il vit sur un très petit nombre d'idées simples et traditionnelles, qu'il ne revise jamais. Il porte, dans l'exécution de sa tâche impériale, un sens très élevé, très scrupuleux, des grands devoirs que ses ancêtres lui ont légués. Il se compare volontiers à un factionnaire que Dieu lui-même a placé dans un poste éminent. Et, durant soixante-dix années de règne, il observera minutieusement sa consigne. Quelqu'un qui l'a bien connu disait un jour : « Les deux traits caractéristiques de François-Joseph sont l'étroitesse d'esprit et la conscience professionnelle. Au fond, il a une âme de garde-chasse. »

Dès le sortir de l'enfance, Rodolphe est mis entre les mains de précepteurs intelligents qui savent le comprendre, gagner son cœur et satisfaire à toutes les curiosités de son ardente nature. Il témoigne les goûts les plus variés. L'histoire, la géographie, la zoologie, la botanique, la physiologie, l'ethnographie, toutes les connaissances positives l'intéressent, le passionnent ; il n'est pas moins ouvert aux idées générales et aux spéculations supérieures.

Ses études le rapprochent beaucoup de sa mère, qui, d'esprit très indépendant, s'est, depuis quelque temps, affranchie de toutes les contraintes officielles et s'isole chaque jour, durant des heures, avec ses livres. Comme elle a le don des langues, et qu'elle en parle aisément quatre ou cinq, elle peut s'offrir le luxe de prédilections variées. C'est ainsi qu'elle a pour auteurs favoris Dante, Shakespeare, Jean-Jacques Rousseau, Byron, Shelley, Keats, Schopenhauer, George Sand, Leopardi, Henri Heine, tous écrivains qui ont fortement exprimé l'incurable misère de la destinée humaine, l'attrait décevant du monde invisible, la tragique énigme de la souffrance et de la mort, le néant des grandeurs sociales, la beauté des libres énergies, les droits imprescriptibles et sacrés de la

conscience individuelle, enfin l'obligation qui prime toutes les autres, celle de la sincérité vis-à-vis de soi-même.

Parallèlement à ses études scolaires, le jeune prince reçoit une forte éducation physique et sportive. Dans ce domaine, il ne pourrait avoir un plus magistral instructeur que son père qui est le plus beau cavalier de tout l'Empire, comme il en est le plus habile chasseur.

Donc, au mois d'août 1878, Rodolphe accomplit sa vingtième année. C'est l'âge où, traditionnellement, il doit inaugurer par une fonction publique son rôle de prince héritier. Nommé colonel du 36e régiment d'infanterie, en garnison à Prague, il exercera effectivement les devoirs et les prérogatives de son grade sous la tutelle discrète d'un mentor. Il se prend aussitôt d'un vif intérêt pour son métier, il y déploie un zèle opiniâtre ; il y gagne promptement l'estime et la sympathie de ses officiers, le respect et le dévouement de ses hommes.

Certes, il attache une grande importance à n'être jamais en défaut pour la connaissance et l'exécution des règlements militaires, à se montrer impeccable dans le commandement des manœuvres et des hommes, car il sait que l'autorité d'un chef a pour condition première la science technique. Mais ce n'est là, pour lui, que la partie inférieure de sa mission. Avec une rare liberté d'esprit et son aptitude aux idées générales, il a tout de suite aperçu le rôle prépondérant qui incombe à l'armée dans l'ossature politique de la vieille monarchie habsbourgeoise.

Il est surtout frappé du fait que, dans cette monarchie, l'unité nationale n'existe pas, du moins au sens de l'unité française qu'il admire profondément, car elle lui apparaît comme le type le plus achevé, le plus solide, le plus harmonieux de l'unité nationale. Au contraire, l'empire des Habsbourg n'est qu'un groupement factice, un mélange inextricable et disparate de vingt peuples hétérogènes, où les Allemands, les Magyars, les Tchèques, les Slovaques, les Serbes, les Croates, les Slovènes, les Roumains, les Polonais, les Ruthènes, les Italiens se détestent férocement de groupe à groupe, chacun ne voulant parler que sa propre langue, chacun prétendant exclure ou tyranniser les autres.

Entre tous ces antagonismes ethniques, la fusion n'est possible qu'au sein de l'armée. C'est là ce que Rodolphe comprend à merveille. L'institution militaire lui apparaît comme une grande école de loyalisme politique et, par conséquent, de solidarité nationale. Mais il ne s'en tient pas là ; il estime que l'armée doit avoir, en outre, une vertu éducative et civilisatrice. La tâche de l'officier n'est pas seulement d'inculquer aux soldats les préceptes militaires ; il doit travailler aussi à leur développement intellectuel et moral.

Vers 1879, ces préoccupations généreuses n'étaient pas communes dans l'armée des Habsbourg, quoique la majorité des officiers austro-hongrois, habituellement peu fortunés, souvent réduits à leur maigre solde, n'aient jamais eu, à l'égard de leurs subordonnés, la raideur, la morgue et la brutalité des officiers allemands.

Pour mieux remplir cette partie supérieure de sa mission, pour entrer en contact plus direct avec ses hommes, le jeune colonel s'est imposé l'effort d'apprendre le tchèque et le hongrois, deux langues difficiles, mais qu'il parle bientôt avec aisance. Le séjour de Prague est donc fructueux, et ses brillantes facultés s'y épanouissent intelligemment.

Il fait en outre quelques voyages rapides à Munich, à Berlin, à Londres, à Paris, à Rome, à Madrid, à Lisbonne. Et chacun de ces voyages lui remplit le cerveau d'impressions fortes, d'idées neuves, qu'il n'oubliera plus.

Dans ces années si actives et lumineuses, la vie du cœur ne tient pas une grande place ; on n'y aperçoit aucun roman poétique. Mais ce qu'on y voit beaucoup, c'est l'impérieux attrait du sortilège féminin, le goût irrésistible des aventures galantes et des voluptés sensuelles.

LE MARIAGE. — PRONOSTICS INQUIÉTANTS

Aussi, en 1880, quand il a vingt-deux ans, l'Empereur juge à propos de le marier sans retard. Mais l'idéaliste Élisabeth voudrait qu'on lui laissât tout le temps de choisir, à son plein gré, une épouse digne de lui. La volonté de François-Joseph l'emporte. Le 6 mars 1880, le kronprinz d'Autriche-Hongrie est fiancé à Stéphanie, princesse de Bel-

gique, fille du roi Léopold II et de la reine Marie-Henriette, née archiduchesse d'Autriche.

La fiancée est dans sa quinzième année. Grande, saine et jolie, elle n'est pas encore nubile. Ses parents, très autoritaires, ont disposé d'elle. « Dans l'après-midi du 5 mars, écrira-t-elle un jour, mes parents me firent appeler. Lorsque j'entrai, mon père vint à moi et me dit : « L'archiduc Rodolphe est venu ici pour demander ta main. Ta mère et moi, nous nous prononçons en faveur de ce mariage ; nous t'avons choisie pour être impératrice d'Autriche et reine de Hongrie. Retire-toi, réfléchis et donne-nous ta réponse demain. »

Le mariage ne pourra être célébré avant quatorze mois, le 10 mai 1881, la formation de la trop jeune fiancée ayant tardé jusque-là.

Quels sentiments Rodolphe éprouve-t-il pour Stéphanie ? Aucun. Elle ne lui répugne certes pas dans sa fraîcheur virginale ; mais elle lui est indifférente, d'une indifférence absolue. Cette épouse-là ou une autre, que lui importe ?... Ce n'est pas lui personnellement, c'est son personnage emblématique, c'est un pantin officiel et chamarré, qui a reçu pompeusement la bénédiction nuptiale dans l'église des Augustins. Pourquoi s'en émouvrait-il ?... Ce mariage n'est somme toute qu'une cérémonie de cour, un de ces rites surannés, grotesques et fastidieux qui font la joie des imbéciles et l'émerveillement des badauds.

* * *

Le soir même de ses noces, la jeune femme prévoit qu'un sombre avenir s'ouvre devant elle. Quand les interminables cérémonies sont achevées, les nouveaux époux se rendent au château de Laxenbourg. « Il faisait un temps brumeux et triste. Glacée et complètement épuisée, je m'appuyais aux coussins de la voiture. Restée seule avec un homme que je connaissais à peine, un sentiment de crainte étrange s'empara de moi dans la pénombre de la nuit tombante. Cette heure semblait ne devoir jamais finir. La voiture roulait entre des terres immenses, sur une route isolée, dans une banlieue triste et sans beauté. Nous ne trouvions rien à nous dire ; nous étions des étrangers. En vain, j'attendais un mot aimable ou tendre, qui m'eût délivrée de cette mélancolie.

Ma fatigue et mes sensations indéfinies de peur et de solitude se changèrent bientôt en un lourd désespoir. Des larmes mal retenues me brûlaient les yeux... A Laxenbourg, j'avais espéré trouver des appartements gais et beaux. Quand nous y entrâmes, un air humide et glacial nous coupa la respiration. Pas une plante verte, pas une fleur pour fêter notre arrivée, pour mettre un peu de joie dans ces chambres mal éclairées. On n'avait rien préparé. Ni un seul tapis moelleux, ni une table de toilette, ni une salle de bains, mais un simple lavabo sur un trépied. Rien ne pouvait procurer la moindre sensation de bien-être et de confort ; rien n'y parlait au cœur... Pour comble, je fus accueillie par une vieille femme de chambre, d'un aspect vulgaire, qui parlait un allemand incompréhensible avec un accent affreux et qui ressemblait à une sorcière... Quelle nuit, quelle souffrance, quelle terrible déception ! Je gelais, je tremblais de froid, je frissonnais de fièvre. Il faisait un temps affreux ; la pluie et la neige battaient les fenêtres ; oui, de la neige, le 11 mai, alors qu'en Belgique le printemps souriait déjà... Cette nuit-là, j'ai bien cru mourir de désespoir ; je cherchai dans la prière les grâces nécessaires à un sacrifice qui semblait devoir dépasser mes forces... Le lendemain, vers midi, mon époux vint me voir... »

*
* *

Après un voyage solennel en Hongrie, le jeune couple va s'installer à Prague, où Rodolphe est nommé commandant de la 18e brigade d'infanterie. L'archiduc reprend avec joie ses occupations militaires : il est sans cesse dans les casernes, sur le champ de manœuvres, au cercle des officiers. Puis la chasse l'occupe beaucoup aussi, car elle est devenue pour lui une passion tyrannique. L'aristocratie tchèque se dispute l'honneur de l'inviter dans ses magnifiques domaines ancestraux. Il y fait chaque fois de grands massacres de cerfs, de lièvres, de perdrix, de chevreuils, de bécasses, de faisans, de canards et d'oies sauvages, de loups, de sangliers, de chamois, de renards, de lynx et d'ours. Il y goûte même un plaisir cruel, une délectation vicieuse, comme jadis, vers sa dixième année, quand il s'amusait à tuer des bouvreuils en cage.

Stéphanie le voit donc très peu, toujours de mauvaise humeur ou claqué de fatigue et d'autant plus hargneux.

Trop fière pour se plaindre, elle se raidit et souffre en silence. Il ne tarde pas non plus à reprendre le cours secret de ses fantaisies amoureuses qui lui allument, par instants, des flammes étranges au fond des yeux.

Mais, dans sa vie déjà si pleine, il sent croître chaque jour un intérêt nouveau : la politique. Les années 1877-1881 sont d'ailleurs fertiles en événements graves, dont toute l'Europe s'émeut. C'est la guerre des Balkans, les échecs redoublés des Russes devant Plewna, puis leur avance rapide vers Constantinople ; c'est l'attitude menaçante de l'Angleterre, la concentration des escadres britanniques devant les Dardanelles et le salut inespéré de l'Empire ottoman ; c'est le congrès de Berlin, dramatisé par le grand duel de Gortchakow et de Bismarck sous les yeux de Beaconsfield et d'Andrassy ; c'est la brouille éclatante des Hohenzollern et des Romanow ; c'est enfin le déchaînement épouvantable des fureurs nihilistes en Russie, et, pour dernier acte de la tragédie, l'assassinat du généreux « libérateur des serfs », Alexandre II. Comment la vive intelligence de Rodolphe ne se passionnerait-elle pas en voyant se transformer ainsi, quotidiennement, le scénario du spectacle européen ?

Une idée surtout le poursuit, l'obsède : le rôle que lui assigne, dès aujourd'hui, son titre de Prince héritier. Jusqu'alors, il n'y a pensé que très vaguement ; il voit son père si robuste et qui semble assuré de vivre quelque trente ou quarante années encore. Maintenant, il ne cesse plus de réfléchir à ce qu'il ferait, si l'héritage des Habsbourg lui tombait inopinément sur les épaules.

Ses idées à cet égard, si complexes et brumeuses qu'elles fussent d'abord au point de vue pratique, n'ont jamais varié quant à leur principe ; elles se sont toujours inspirées du libéralisme nationaliste et elles lui sont toutes personnelles ; car François-Joseph, qui lui laisse une entière indépendance pour sa vie privée, l'a toujours sévèrement éloigné des affaires publiques, ne s'est jamais soucié de le préparer aux lourdes responsabilités de la fonction monarchique. Or, tous les événements de 1877-1881 l'ont affermi dans la conviction que les libertés politiques sont les garanties nécessaires de l'État moderne et que le pouvoir exécutif doit être subordonné à la volonté nationale.

Aussi, dorénavant, ne se gêne-t-il plus d'exprimer ses opinions à haute voix : il les affiche même. Il se crée, dans les parlements de Vienne et de Pesth, des amitiés compromettantes ; il reçoit dans son intimité des journalistes, des financiers, des professeurs, des avocats, des Juifs : toute la Cour en est scandalisée. Maintes fois, l'Empereur, qui ne plaisante par sur ces graves questions, administre à son fils de vertes semonces. Rien n'y fait : le coupable se révèle incorrigible.

Dans ces jours de crise familiale, Rodolphe se tourne immanquablement vers sa mère. Il lui expose les grands desseins qu'il conçoit pour l'avenir et qui se ramènent tous à démocratiser la vieille Autriche, à la reconstituer sur le plan de l'Angleterre, de la France, de l'Amérique... Sans doute, Élisabeth ne l'approuve pas ; elle cherche même à lui démontrer que ces beaux projets sont trop vastes et que leur accomplissement n'exigerait pas moins qu'un travail d'Hercule. Mais avec quelle attention, quelle indulgence, elle l'écoute !... Ou bien, taciturne et concentrée, elle le fixe d'un regard étrange, comme si elle n'osait lui découvrir le fond de sa pensée. Dans ses promenades solitaires et ses longues rêveries, elle a souvent médité sur le destin de l'Autriche. Et, peu à peu, un présage terrible s'est incrusté dans son esprit, où il rayonne par instants avec des lueurs sinistres. Cet hallucinant présage, elle le confesse un jour devant Rodolphe : « L'Autriche est vouée aux catastrophes. Nul effort humain ne peut plus conjurer sa perte ; il faut s'y résigner ; la maison des Habsbourg est manifestement sous l'étreinte d'une implacable fatalité. »

UN ARCHIDUC NATIONALISTE, DÉMOCRATE, ANTICLÉRICAL ET FRANCOPHILE

Au mois de novembre 1883, le Kronprinz, devenu récemment père d'une fille, est promu au commandement de la 25e division d'infanterie qui tient garnison à Vienne. Le couple archiducal quitte donc Prague pour s'installer à la Hofbourg.

Triste installation, s'il faut en croire les curieux *Souvenirs* de l'archiduchesse : « Il n'existait à la Cour ni salle de bains, ni water-closet, ni canalisation d'eau courante ; je me ser-

vais, pour ma toilette, d'un bassin en caoutchouc ; deux grands seaux d'eau, fixés sur une étagère, faisaient fonction de douches. Les eaux de toilette étaient transportées à travers les corridors, au vu de tout le monde... L'éclairage était franchement lugubre. D'horribles lampes à pétrole, qui s'éteignaient après quelques heures, répandaient des émanations insupportables. Une pluie de suie envahissait toutes les pièces... Jamais personne ne s'était élevé contre des installations aussi rudimentaires, et l'on estimait qu'à mon tour, je devais m'en contenter... »

Ainsi, avec l'année 1884, et par le fait qu'il habite désormais dans la capitale, une vie nouvelle commence pour le Kronprinz.

* * *

C'est véritablement une vie nouvelle, car, en quelques mois, en quelques semaines, son caractère, son langage, ses allures, toute sa personne accusent des changements bizarres qui semblent atteindre au fond même de son être moral. Cela débute par un sentiment vague de malaise, d'impatience et d'ennui, par une irritation sourde et continue. D'abord, il n'est plus libre de ses mouvements, comme il était à Prague, où il tenait dans la société la première place, où les prérogatives de son grade militaire et de son rang dynastique lui conféraient, en apparence du moins, une autonomie complète.

A Vienne, le prestige de l'Empereur absorbe tout. Il plane si haut, même dans sa plus proche famille, que nul ne peut se vanter d'occuper le second rang après lui. Et pourtant, la famille impériale est sévèrement hiérarchisée ; mais cette hiérarchie ne vaut que par rapport aux membres de la famille entre eux.

Une seule personne aurait le droit de dire qu'elle a le second rang après l'Empereur : c'est l'impératrice Élisabeth. Mais depuis des années la souveraine fuit, comme la peste, le séjour de la capitale. Quant aux pompes monarchiques, elle n'en veut plus entendre parler. « Qu'importent les préséances ? dit-elle. Qu'importent les sceptres et les couronnes ? Qu'importent les manteaux de pourpre ? Ce ne sont que des haillons dérisoires, des hochets ridicules dont nous essayons vainement de couvrir la nullité de nos person-

nages, tandis que nous devrions ne penser qu'à sauvegarder notre vie intime... »

En quittant Prague, Rodolphe avait cru ingénument qu'un large cercle d'action allait s'ouvrir devant lui, que l'Empereur l'instruirait peu à peu des affaires gouvernementales, qu'il lui assignerait à ses côtés une tâche, plus ou moins secrète, plus ou moins déclarée, de confidence et de collaboration. Il s'en était promis une grande joie. S'ouvrant de cet espoir avec un de ses anciens précepteurs, il lui avait dit : « Dans quelques années, quand j'aurai acquis un peu d'expérience et d'influence, je détournerai l'Empereur des mauvais chemins où il s'engage parfois au point de vue politique et militaire... »

C'était mal connaître François-Joseph qui, très méfiant, très jaloux de son autorité, ne concevait nullement le « partage de l'empire ».

Le Kronprinz s'aperçoit donc immédiatement que l'Empereur est résolu à ne lui confier que des missions représentatives, des rôles de figuration et d'apparat. Mais toute cette liturgie protocolaire, qui date de Charles-Quint et de Philippe II, est odieuse, intolérable au jeune archiduc. Il n'y voit que des corvées assommantes, des mascarades grotesques, une des formes les plus basses de la sottise et de la servilité humaines.

Réduit au rôle de simple comparse, il trompe l'ennui des interminables cérémonies en promenant autour de soi des regards mauvais qui pénètrent et déshabillent la foule des courtisans. Derrière leurs chamarrures et leurs révérences, derrière leurs beaux costumes et leurs nobles attitudes, il n'aperçoit que mesquinerie, fatuité, intrigue, adulation, médisance, flagornerie et, par-dessus tout, l'esprit le plus arriéré, une pitoyable étroitesse de principes et de sentiments, une complète ignorance des grandes idées qui régissent l'évolution des sociétés modernes.

Mais c'est contre sa famille que sa verve sarcastique s'exerce le plus âprement. Il s'indigne des privilèges conférés aux archiducs et que rien ne justifie. Le principal objet de ses épigrammes est le vieil archiduc Albert, feld-maréchal, inspecteur général de l'armée, le glorieux vainqueur de Custozza. En fait, il dirige le ministère de la Guerre, il est universel-

lement respecté. N'importe. Aux yeux de Rodolphe, c'est une vieille baderne, un ramolli, un gâteux qu'on aurait dû mettre depuis longtemps au rancart.

Un seul archiduc trouve grâce devant lui, son cousin Jean-Salvator, son aîné de six ans. Or, ce prince est « la bête noire » de la Cour ; c'est un écervelé, fort intelligent et fort instruit, mais complètement détraqué, affranchi de toute morale, de toute discipline et de toute religion, un pur anarchiste. Plusieurs fois, l'Empereur a dû sévir contre lui ; bientôt même il devra le chasser de ses États. Sous le nom de Jean Orth, il périra mystérieusement, quelques années plus tard, dans les mers australes, dans les parages du cap Horn. Le Kronprinz a fait de lui son meilleur ami, le dépositaire de toutes ses pensées et de tous ses rêves, de toutes ses amertumes et de toutes ses déceptions. A plusieurs reprises, François-Joseph a sommé son fils de rompre cette amitié scandaleuse ; il y a dépensé en vain toute sa tendresse et toute son autorité.

* * *

Bien plus, voici maintenant que Rodolphe accueille ouvertement à la Hofbourg sa clique de politiciens, de journalistes, de professeurs, d'avocats, de financiers, de Juifs. Quelle société pour un Kronprinz ! Jamais encore pareilles gens n'avaient eu leurs entrées à la Résidence impériale. Un de ces journalistes, un brillant écrivain, le rédacteur en chef du *Neues Wiener Tagblatt*, Maurice Szeps, inspire bientôt à Rodolphe une vive amitié. C'est un Juif, car toute la presse autrichienne et hongroise est sous la main des Juifs. Par ses ingénieuses et ardentes polémiques en faveur des idées libérales, Maurice Szeps a si bien conquis la faveur de Rodolphe, qu'il en reçoit un jour cette lettre : « Je vous souhaite et je nous souhaite à nous tous de combattre pendant de longues années, avec une force infatigable, au premier rang de ceux qui luttent pour la vérité, les lumières, la civilisation, l'humanité, le progrès. Nous sommes, vous et moi, unis par les idées. Nous tendons au même but. Si les temps actuels sont mauvais, si l'esprit réactionnaire, le fanatisme, la dégradation des mœurs, le retour aux anciens âges, semblent dominer aujourd'hui, nous avons néanmoins confiance dans un bel avenir,

dans la victoire des principes que nous servons ; car le progrès est une loi inéluctable de la nature. »

Derrière cette profession de foi, qu'y a-t-il ? Quelles sont les idées du Kronprinz ? Est-il un simple rêveur, un exalté, un fantasque, mécontent de tout, et qui ne sait que déblatérer sur tout ?... A-t-il, au contraire, une conception ferme, une conception rationnelle et positive de la grande tâche que l'avenir lui réserve ?... Oui, dans la fièvre continuelle de son cerveau, il est arrivé à se représenter son rôle futur de souverain avec une précision, une vigueur, une maturité rares chez un homme de vingt-six ans.

Questions religieuses, politiques, sociales, il a réfléchi à tout ; il s'est fait une opinion sur tout.

Et d'abord quelles sont ses idées religieuses ? On sait la place éminente que l'Église catholique romaine occupait dans la monarchie des Habsbourg. En nul autre pays, sauf en Espagne, elle n'était si respectée, si puissante et si riche. Dans la structure de l'État, elle jouait un rôle aussi important que l'armée ; on peut dire que l'institution militaire et l'institution ecclésiastique étaient les deux clefs de voûte du régime, les plus forts soutiens de la dynastie. Socialement, l'Église jouit de privilèges énormes ; ses hauts prélats sont dotés royalement ; plusieurs d'entre eux reçoivent plus d'un million de francs par an ; l'archevêque d'Olmutz touche quinze cent mille francs. Du point de vue spirituel, l'influence des Jésuites, donc l'influence ultramontaine, prédomine. La masse du pays est profondément croyante et scrupuleusement pratiquante. Il n'y a d'incroyants que les Juifs, deux millions deux cent mille environ, sur une population totale de quarante millions d'habitants.

L'Empereur et toute sa famille donnent l'exemple d'un puritanisme formaliste. Une seule personne ose témoigner à cet égard une certaine originalité : l'impératrice Élisabeth. Sincèrement catholique, elle porte dans ses croyances un esprit très large, très tolérant, tout imbu des paraboles galiléennes et qui reconnaît au christianisme son caractère divin, mais qui s'accorde une très grande liberté de rêve et d'interprétation. Un jour, sa fille cadette, l'archiduchesse Marie-Valérie, est allée voir la supérieure du Sacré-Cœur de Vienne, qui est un peu sa confidente. Elles parlent de l'Impératrice,

de son agitation maladive, de son pessimisme effrayant.

— Au moins, dit la supérieure, Sa Majesté l'Impératrice est-elle pieuse ?

— Oui, répond la jeune princesse, maman est pieuse, mais à sa façon, qui n'est pas celle de l'Église.

Rodolphe ne s'en tient pas là. Dès l'âge de vingt ans, il s'est plongé dans les œuvres de la critique allemande; il a lu avec passion le fameux ouvrage de David Strauss, la *Vie de Jésus*, et ces lectures l'ont bientôt affranchi des croyances catholiques. A ses yeux, les dogmes révélés ne sont plus qu'illusion et mensonge. Il se complaît, toutefois, dans les rêveries d'un panthéisme vague, dans la conception fumeuse d'une puissance créatrice, d'un principe transcendant, qui anime et gouverne le monde. Il ne cache pas non plus son ardente sympathie pour le travail mystérieux des loges maçonniques, « où se concentrent, dit-il, toutes les forces libérales, toutes les nobles insurrections de l'esprit moderne contre le monde théocratique et féodal ». Sous l'empire de telles idées, la religion n'est plus pour lui qu'un vieux système d'observances et de routines, aussi vaines, aussi absurdes, aussi fastidieuses que les cérémonies de cour.

Politiquement, il ne se montre pas moins innovateur et subversif. Les notes qu'il prend au cours de ses lectures nous laissent entrevoir comment il se figure la haute mission que sa naissance lui réserve. Voici l'une de ces notes : « L'idée monarchique n'est plus qu'un fantôme ; elle a perdu tout son prestige au regard des peuples qui ne lui témoignent plus qu'indifférence ou mépris... Assurément, elle a rendu autrefois de grands services. Tant que les peuples n'étaient que des troupeaux dociles, tout allait bien. Et encore !... Mais aujourd'hui, l'homme est émancipé ; il n'admet plus qu'on le gouverne ; il entend se gouverner lui-même. C'est pourquoi toutes les monarchies ont actuellement l'aspect si misérable et si délabré. A la prochaine tempête, les ruines mêmes s'effondreront. L'honneur de cette grande émancipation revient à la Réforme luthérienne et surtout à la Révolution française... L'humanité nouvelle date de 1789. » Et l'arrière-petit-neveu de Marie-Antoinette ne craint pas d'écrire : « Les milliers de cadavres entassés autour de la guillotine

ont fait éclore des principes nouveaux, un idéal nouveau, qui ont régénéré les peuples européens. »

Il observe assez justement que le trait le plus distinctif des États modernes est le rôle prédominant qu'ils accordent à la science dans la direction de l'activité humaine : « La science et la raison, dit-il, voilà désormais les conducteurs de l'humanité future. »

Dans cette rénovation du monde, le fléau des guerres disparaîtra bientôt. Quand les peuples auront achevé leur évolution, les haines de races et les barrières nationales disparaîtront aussi. L'humanité ne formera plus qu'une grande famille homogène, harmonieuse et pacifique. Rodolphe se déclare donc violemment hostile au principe des nationalités ; car, du point de vue rationnel, ce principe est indéfendable ; les considérations ethnographiques et linguistiques, dont il prétend se justifier, n'ont aucune valeur, il a pour seul fondement un héritage séculaire de jalousies, de convoitises et de rancunes.

C'est le fils aîné de François-Joseph qui tient ce langage. C'est le prince qui doit régner un jour sur cette agglomération hétéroclite de royaumes, sur cet amas incohérent de peuples et de territoires qu'est la monarchie des Habsbourg, sur la contrée d'Europe où précisément les patriotismes régionaux sont les plus exclusifs et les plus intolérants, où les rivalités ethniques sont les plus vivaces et les plus ardentes.

Comment pourra-t-il concilier ses doctrines personnelles avec la réalité des faits ? Il est trop intelligent pour manquer de voir les énormes difficultés du problème ; il y a beaucoup réfléchi. L'unique solution qu'il aperçoive, et qui est assez judicieuse, consisterait dans un vaste système d'unions fédératives, où les divers peuples soumis à la couronne habsbourgeoise trouveraient le moyen de sauvegarder leur personnalisme et d'arriver à leur développement intégral.

Un autre problème, non moins ardu et plus immédiat, s'impose continuellement à l'esprit de Rodolphe : le problème de la politique étrangère. Là, ses facultés imaginatives se donnent libre cours. Mais tout son travail intérieur dérive du même sentiment : la haine de l'Allemagne, ou, pour mieux dire, la haine de l'Empire allemand, tel que les victoires

prussiennes et la politique bismarckienne l'ont édifié.

Rodolphe avait huit ans le jour de Sadowa ; il en a gardé un souvenir affreux. Une seule bataille perdue aux confins de la Bohême a suffi pour enlever à l'illustre dynastie des Habsbourg le dernier fleuron de sa couronne italienne, Venise, et pour l'exclure de la Confédération germanique. Depuis cette époque humiliante, la haine de la Prusse n'a pas cessé de fermenter dans le cœur de Rodolphe. Et ce n'est pas auprès de sa mère, la courageuse impératrice Élisabeth, qu'il a pu trouver quelque motif de résignation.

Cependant, les années passent. La suprématie de l'Allemagne prussienne en Europe est devenue un fait inéluctable, dont il faut bien s'accommoder. En 1870, Bismarck a su amener le ministre des Affaires étrangères austro-hongrois, Andrassy, à conclure secrètement une alliance contre la Russie. Désormais, l'empire des Habsbourg ne pourra plus évoluer que dans l'orbite allemande, et cette dépendance, qui tournera bientôt à la subordination, causera finalement sa perte.

Entre les cours de Vienne et de Berlin, on ne cesse d'échanger des témoignages publics de confiance et d'intimité. Bismarck se félicite hautement de l'exactitude avec laquelle François-Joseph tient son rôle de « brillant second ». Mais, dans l'ombre, le jeune Kronprinz ronge son frein. Il va plusieurs fois à Berlin. Guillaume Ier, Frédéric III et Guillaume II lui prodiguent les égards et les gentillesses. Il y répond dans les formes les plus courtoises, car il est la courtoisie même. Rien de plus. Chacun de ses voyages ne réussit qu'à le confirmer, à l'ancrer dans son aversion des Hohenzollern.

Décidément, l'Allemagne prussianisée lui fait horreur. Il n'y voit qu'un État militaire, bureaucratique et policier, qui semble ne s'être assigné d'autre mission que d'étouffer les nobles instincts de l'ancienne Allemagne, personnifiée jadis par le génie de Gœthe et de Schiller, de Kant et de Fichte, de Herder et de Hegel, enfin par une si merveilleuse réunion de poètes, de philosophes, d'historiens, de penseurs, de critiques, de savants, qu'elle apparaissait au monde comme le principal foyer de l'esprit humain. Aussi, l'on devine avec quelle amertume il en arrive un jour à cette constatation navrante : « L'Autriche n'est plus maintenant qu'une province prussienne ! »

Bismarck n'ignore pas ces dispositions mauvaises de Rodolphe, et il s'en préoccupe. Il saisit donc toute occasion de le rencontrer pour lui parler gravement. Nous avons le récit de leurs conversations, écrit par le Kronprinz lui-même ; elles sont du plus vif intérêt, notamment celle du 17 mars 1887.

A cette époque, il y a souvent des bruits de guerre en Europe. Les nationalistes français deviennent tapageurs. Une étrange illusion, une incompréhensible fascination leur fait voir dans le général Boulanger l'homme providentiel qui doit reprendre bientôt l'Alsace et la Lorraine. En Allemagne, le parti militaire est prêt à relever le gant. Mais Bismarck veut la paix ; il l'affirme à Rodolphe.

— Je n'admets pas, dit-il, que nos grands chefs, les Moltke, les Waldersee, ne surveillent pas mieux leur langage. Ils prétendent me pousser à la guerre. Et moi, je veux la paix... On ne fait pas la guerre pour des raisons frivoles. Nous ne sommes pas un État de proie. Donc, nous n'attaquerons pas ; donc, la paix sera maintenue cette année, si la France ou la Russie ne nous attaquent pas... J'estime très haut la force militaire de la France ; notre victoire ne m'apparaît nullement certaine... Et puis, je me demande ce que ferait la Russie dans le cas où nous serions aux prises avec la France. L'obligation de soutenir la guerre sur deux fronts serait pour nous une terrible épreuve... Ma conclusion, la voici : dans l'éventualité d'une guerre sur les deux fronts, la situation de l'Autriche ne serait pas moins périlleuse que la nôtre ; car, soyez certain que l'armée russe envahirait immédiatement la Galicie. Par conséquent, la coalition des forces austro-allemandes ne vous est pas moins nécessaire qu'à nous-mêmes... J'ajoute, enfin, qu'un bon accord avec l'Angleterre et l'Italie nous est également indispensable...

Ces fortes paroles, d'un si juste accent prophétique, ne laissent pas d'impressionner Rodolphe. Évidemment, la situation générale de l'Europe est telle que la dynastie des Habsbourg ne peut s'affranchir de l'alliance allemande. Il l'accepte donc en fait, comme une nécessité absolue, mais odieuse et provisoire, comme l'inévitable moyen de préparer à l'Autriche un avenir meilleur et vraiment digne de son passé historique. Cet avenir glorieux, le Kronprinz en voit miroiter

depuis longtemps déjà les perspectives grandioses : elles se déroulent à l'infini vers l'Orient, la Mer Noire, le Bosphore et la Mer Égée.

En 1884, il fait un séjour à Constantinople et, l'année suivante, il explore la Serbie, la Roumanie, la Bulgarie, la Macédoine, le Monténégro, la Grèce. Tout le long de son parcours, il a bien regardé, il a su bien voir. Ses impressions, qu'il a notées au retour, sont claires, judicieuses et fortes; elles concluent ainsi : « Le sort des Balkans est pour l'Autriche une question vitale... Depuis longtemps, je considérais que la mission politique de l'Autriche dans l'Orient européen était fondée sur un droit naturel ; mes voyages ne me laissent plus aucun doute à cet égard... »

Mais peut-on imaginer que la Russie abandonne jamais le grand rêve du panslavisme, le mirage byzantin ?... Non, certes. Et l'Autriche ne doit se faire aucune illusion. La guerre qu'elle devra soutenir contre la Russie pour lui disputer la péninsule balkanique sera une guerre implacable, une guerre à mort, une guerre dont la monarchie des Habsbourg sortira merveilleusement régénérée ou définitivement rayée de l'histoire. C'est en vue de ce conflit terrible que Rodolphe se résigne à l'odieuse alliance des Hohenzollern.

Quand il remue ces graves pensées, un précédent historique lui traverse parfois l'esprit : le coup de théâtre qui, en 1756, rapprocha soudain l'Autriche et la France pour s'opposer aux convoitises de la Prusse, le fameux *renversement des alliances* qui a servi de prologue à la guerre de Sept ans. L'exemple de Marie-Thérèse et de Louis XV ne serait-il pas bon à suivre ?

Mais la France de 1887 peut-elle se comparer à celle de 1756, à la France qui vient de s'illustrer par les victoires de Fontenoy, de Raucoux et de Lawfeld, une France qui ne connaît pas encore les tristesses de Rosbach, de Créfeld et de Wilhelmstadt ?

Non, la France de 1887 est déconsidérée en Europe. Ses querelles intestines, l'activité des partis monarchistes, la violence des querelles religieuses, enfin l'étrange coalition qui vient de se grouper autour du général Boulanger, tous ces confus symptômes de malaise intérieur, toutes ces fermentations bizarres, font croire au dehors que la République ne

durera plus longtemps et qu'elle s'effondrera bientôt, soit dans la dictature, soit dans la démagogie. Aussi, la France est complètement isolée dans ses rapports internationaux. On ne cause que superficiellement avec elle ; on la traite, sinon comme une quantité négligeable, du moins comme une Puissance de second ordre, avec laquelle on ne doit pas se compromettre.

Eh bien ! cette France méconnue et dédaignée, cette France que l'on a mise en quarantaine et que l'on traite sans égards, c'est vers elle que Rodolphe tourne les yeux ; c'est sur elle qu'il fonde ses meilleurs espoirs. Cette France, il l'admire et il l'aime, d'abord parce qu'elle fut, tout au long de son histoire, la protagoniste des grandes idées humaines, parce qu'elle a réalisé la forme la plus haute de la civilisation moderne. Il écrit, par exemple, à Maurice Szeps : « Nous tous, nous avons une dette énorme envers la France, pays natal de toutes les idées et de toutes les institutions libérales. Chaque fois qu'une grande pensée apparaît à la surface de la vie, nous devons tourner les yeux vers la France... Auprès de la France, qu'est-ce donc que l'Allemagne ? Un État purement militaire, le champ de manœuvres où s'exerce la dictature de la soldatesque prussienne... »

Il admire et il aime encore la France parce qu'elle s'obstine vaillamment à ne pas reconnaître la prépotence germanique ; parce qu'elle garde au fond de son cœur une inflexible volonté de reconquérir l'Alsace et la Lorraine ; parce qu'elle n'eût jamais consenti, elle, à signer un pacte d'alliance avec son vainqueur de Sedan, comme l'Autriche l'a fait avec son vainqueur de Sadowa.

Aussi, a-t-il voué un culte à Gambetta, qui, aux heures les plus sombres, n'a jamais désespéré de la patrie. Le sursaut national du 4 septembre 1870, l'improvisation de nouvelles armées, la campagne héroïque de la Loire, tout le rôle animateur et fougueux du tribun populaire exalte au plus haut point l'imagination de Rodolphe, surtout lorsqu'il songe à la promptitude avec laquelle son pays a capitulé devant la Prusse en 1866. C'est le 3 juillet que s'est livrée la bataille de Sadowa. Vingt-trois jours plus tard, l'Autriche mettait bas les armes et signait les humiliants préliminaires de Nikolsbourg !

Depuis la mort de Gambetta, en décembre 1882, le Kronprinz personnifie le patriotisme français dans un autre homme d'État, si l'on peut appeler « homme d'État » un politicien qui, jusqu'alors, n'a jamais exercé le pouvoir, qui n'est, à vrai dire, qu'un lutteur aussi opiniâtre et mordant qu'audacieux et fantaisiste, un perpétuel insurgé, un enfant terrible de la presse et du parlement : Georges Clemenceau.

Rodolphe l'a connu ou, plutôt, a beaucoup entendu parler de lui par son grand ami, le journaliste du *Neues Wiener Tagblatt*, Maurice Szeps, dont une sœur est mariée au frère de Clemenceau. Le journaliste viennois rapporte fidèlement à l'archiduc ses entretiens avec le polémiste français. Or, celui-ci revient constamment sur le danger que la suprématie de l'Allemagne fait courir à toute l'Europe. « La force militaire de la France, dit-il, est la sauvegarde nécessaire des indépendances nationales. Vous-mêmes, Autrichiens, vous avez besoin que la France soit militairement forte ; sinon, l'Allemagne vous enlèverait vos provinces germaniques... » Et, constamment aussi, l'affirmation de nos droits sur l'Alsace-Lorraine revient dans les discours chaleureux de Clemenceau. Très impressionné par ce langage péremptoire, l'archiduc s'y confirme dans son enthousiasme pour les vertus françaises, pour l'œuvre généreuse de la France dans le monde.

Cette admiration du Kronprinz autrichien pour le chef du radicalisme français est d'autant plus singulière que, trente ans plus tard, Georges Clemenceau se montrera le plus impitoyable destructeur de la dynastie habsbourgeoise, car il ne lui pardonnera pas de s'être inféodée servilement à l'Allemagne des Hohenzollern, à cette Allemagne prussianisée que Rodolphe avait en exécration.

Quand il élabore ainsi tous ses grands desseins pour une réforme intégrale de la monarchie austro-hongroise, Rodolphe cède à l'ambition commune de tous les princes héritiers. En 1711, le duc de Bourgogne, devenu le Dauphin par la mort de son père, concevait lui aussi une rénovation intégrale du royaume, sous ce titre fastueux : *Projets de gouvernement résolus par Mgr le duc de Bourgogne, Dauphin, après y avoir bien mûrement pensé.* La préface, où l'on reconnaît la griffe

de Saint-Simon, débutait par ces mots : « Il ne faut point d'autre éloge, pour un prince prêt à régner suivant le cours ordinaire de la nature, que les projets qu'on va voir qu'il avait formés et qu'il avait fortement résolu de suivre ; surtout si l'on fait réflexion au pouvoir sans bornes qui l'attendait. Depuis longtemps, il travaillait en secret à connaître les maux de ce beau royaume et les remèdes qui les pouvaient guérir... » Moins d'un an plus tard, l'auteur de ces vastes *Projets* était enlevé par une mort soudaine, à trente ans, — l'âge exact où Rodolphe mourra bientôt. Quelque différence qu'il y ait entre les deux princes, puisque le duc de Bourgogne mourut comme un saint, dans une extrême dévotion, il est impossible de ne pas les comparer, au moins dans leur jeunesse. On connaît le terrible portrait que Saint-Simon nous a laissé du second Dauphin : « Mgr le duc de Bourgogne était né avec un naturel à faire trembler. Dur et coléreux jusqu'aux derniers emportements et jusque contre les choses inanimées ; impétueux avec fureur ; incapable de souffrir la moindre résistance ; opiniâtre à l'excès ; passionné pour toute espèce de volupté et les femmes. Il n'aimait pas moins le vin et la chasse, et le jeu encore où il ne pouvait supporter d'être vaincu. Enfin livré à toutes les passions ; souvent farouche et porté à la cruauté ; barbare en railleries et à produire les ridicules avec une justesse qui assommait. L'esprit, la pénétration brillaient en lui de toutes parts ; ses réponses étonnaient ; ses raisonnements tendaient toujours au juste et au profond ; il se jouait des connaissances les plus abstraites... D'ailleurs, *un goût ardent le portait à tout ce qui est défendu au corps et à l'esprit...* » Son précepteur, le doux Fénelon, disait plus simplement : « Il fait peur, il fait pitié. »

* * *

Depuis l'automne de 1883, depuis qu'il réside officiellement à Vienne, le Kronprinz donne libre cours à ses appétits sensuels. Bientôt, rassasié des aventures galantes et plus ou moins romanesques, il s'égare et se complaît dans les bas-fonds de la débauche vicieuse.

Plusieurs fois même, l'idée lui vient de contraindre l'archiduchesse Stéphanie à l'accompagner dans ce qu'il appelle ses « sorties nocturnes ». Il goûterait un sadique plaisir à lui

mettre sous les yeux toute l'ignominie des bastringues viennois. Quelle revanche savoureuse il prendrait là sur l'étiquette espagnole, sur le cérémonial hiératique de Charles-Quint et de Philippe II !... L'archiduchesse y consent « une seule fois ». Pour n'être pas reconnue, elle s'habille comme une simple bourgeoise. « Je ne pus cacher ma surprise en constatant combien peu le Prince héritier se souciait de garder l'incognito. Ma stupéfaction s'accrut encore quand nous visitâmes ensemble les différents cafés-chantants et autres endroits douteux situés à Vienne et hors la ville. Une atmosphère viciée, des relents d'ail, de mauvaise graisse, de vin et de tabac gênaient la respiration. Nous restâmes néanmoins attablés jusqu'aux premières lueurs du jour devant des meubles nus et graisseux, en compagnie de cochers de fiacre qui jouaient aux cartes, sifflaient et chantaient. On y dansait surtout. Des filles sautaient sur les tables et reprenaient inlassablement les mêmes rengaines vulgairement sentimentales, qu'un orchestre médiocre ne cessait d'accompagner. J'aurais voulu m'amuser, mais le séjour dans ces bouges me répugnait trop ; c'était vil et ennuyeux par surcroît. Je ne comprenais pas le plaisir que le Prince héritier pouvait y trouver. »

Au mois de février 1886, Rodolphe contracte une maladie grave et mystérieuse, assez grave même pour qu'on appelle d'urgence à Vienne l'impératrice Élisabeth qui est à Miramar, sur le point de partir en croisière. Une Déjanire de rencontre lui a donné la tunique de Nessus. Le 1er mars, pour hâter sa guérison, les médecins lui prescrivent un long repos dans l'île de Lacroma, en face de Raguse, où son épouse lui tiendra compagnie.

Mais, à peine arrivée à Lacroma, Stéphanie tombe, à son tour, très gravement malade. « Pendant des semaines, je restai alitée et je souffris atrocement. Les médecins, venus de Vienne et de Trieste, diagnostiquèrent une péritonite. Par ordre supérieur, le secret fut gardé sur mon état de santé et les médecins, sous la foi du serment, durent s'engager à la discrétion. Ma sœur, Louise de Cobourg, accourut à mon chevet et ne me quitta plus... » Deux mois plus tard, elle est rétablie.

*
* *

Dès lors, une phase nouvelle commence dans la vie de Rodolphe. Tous ceux qui l'entourent sont frappés de la transformation physique et morale qui s'opère en lui. Constamment, il a l'air exténué, la peau sèche, le teint blafard, les mains tremblantes, les yeux inquiets et fébriles, avec des alternances bizarres de tristesse et de colère, d'excitation loquace et de torpeur hébétée. Les propos qui lui échappent de temps à autre laissent apercevoir au fond de lui un total découragement. Les beaux rêves dont il se berçait naguère encore, les grandes réformes politiques et sociales qu'il concevait pour la régénération de l'Autriche, lui apparaissent maintenant comme des mirages imbéciles, comme d'absurdes fantasmagories.

Pour lutter contre ses idées noires et sa constante lassitude, il recourt secrètement aux artifices dangereux de la morphine et de l'alcool. Il y gagne quelques heures quotidiennes de réconfort et d'exaltation. Mais, à ce régime, sa déchéance organique s'accélère de jour en jour. Ainsi voit-on s'accuser peu à peu, dans toute sa personne, l'hérédité sinistre des Wittelsbach. Depuis longtemps, cette illustre Maison germanique paie un lourd tribut aux maladies nerveuses et mentales. Chez l'impératrice Élisabeth, la diathèse maléfique est apparue très tôt, dès l'âge de vingt ans, et elle n'a plus cessé de se traduire obstinément par les insomnies, les angoisses, les vertiges, les phobies, l'invincible horreur des représentations officielles et des contraintes mondaines, la mélancolie rêveuse et taciturne, le pessimisme fataliste, les ennuis mornes, la hantise des idées lugubres et des présages funèbres, les somnolences accablées ou bien, au contraire, par une irrésistible fringale de mouvements, par un fol abus de l'équitation, par des courses tellement rapides et prolongées qu'elle en épuise quatre et cinq chevaux du matin au soir, ou bien encore par des voyages perpétuels, par un nomadisme impulsif, harcelant et capricieux qui l'entraîne durant des mois, sur terre et sur mer, dans les pays les plus variés, sans qu'elle puisse jamais se fixer nulle part. Elle résume tous les symptômes classiques de la psychasthénie anxieuse et de l'agitation motrice.

Récemment, cette implacable hérédité des Wittelsbach s'est inscrite dans l'histoire par un drame effrayant. Après plusieurs années d'extravagance et de mégalomanie, le roi de Bavière, Louis II, le cousin et le tendre ami d'Élisabeth, en est arrivé à un tel paroxysme d'aberration que ses ministres ont dû proclamer sa déchéance et l'interner au château de Berg, sur le lac de Starnberg. Il a tenté de fuir, le lendemain, pour atteindre la rive d'en face, où, par un singulier hasard, se trouvait précisément sa chère Élisabeth. Comme son médecin s'efforçait de l'arrêter, ils se sont noyés tous les deux, accrochés furieusement l'un à l'autre. De par les statuts dynastiques, son frère Othon lui a succédé... nominalement; car, depuis quatorze ans, le malheureux prince, caché aux regards de tous, est plongé dans la démence et la bestialité.

Cependant, vers le milieu de l'année 1888, les intimes de Rodolphe sont effrayés de l'entendre souvent pérorer sur les bienfaits inappréciables de la mort volontaire ; il admire les hommes courageux qui, par haine et dégoût de la vie, ont « rejeté leurs âmes » en narguant les dieux, comme disait Virgile, parlant d'Ajax :

...Lucemque perosi
Projecere animas...

Peu à peu, cette idée funèbre s'objective sous la forme précise et théâtrale d'un double suicide entre les bras d'une femme qu'il persuaderait de mourir avec lui. Plusieurs fois, le revolver en main, il déclare à son épouse terrorisée qu'il veut la tuer ; aussitôt après, il se tuera sur elle. Un jour enfin, il propose gravement à l'une de ses maîtresses occasionnelles de se tuer dans les bras l'un de l'autre. Elle fuit, épouvantée.

Au mois d'octobre de cette année 1888, Stéphanie essaie en vain d'ouvrir les yeux de l'Empereur sur l'état de son mari. François-Joseph lui répond affectueusement :

— C'est ton imagination qui te crée des fantômes... Rodolphe se porte très bien... Je t'accorde qu'il a l'air un peu fatigué. Il se dépense trop, il est toujours en route... Il devrait rester plus longtemps avec toi... Non, tu n'as pas lieu de t'inquiéter.

Là-dessus il l'embrasse et la congédie. A partir de ce jour,

elle ne doute pas que Rodolphe soit désormais condamné « au plus tragique destin, à une lente agonie, plus hideuse que la mort ».

UNE AMIE DE L'EMPEREUR, UNE REMPLAÇANTE DE L'IMPÉRATRICE : CATHERINE SCHRATT

Quelque optimisme que l'Empereur ait affiché devant sa bru, la santé, la conduite et les opinions de son héritier lui sont un cruel souci, mais la conduite et les opinions beaucoup plus encore que la santé. La sévère discipline que François-Joseph s'impose à lui-même dans l'accomplissement de ses devoirs monarchiques le persuade en effet que, si Rodolphe menait une existence moins désordonnée, il recouvrerait aussitôt son équilibre et ses forces. Quant à ses idées politiques et sociales, certains propos qu'il aurait tenus récemment autorisent à croire qu'il commence à revenir de ses dangereuses chimères. En tout cas, et tant qu'il ne sera pas rentré dans les voies orthodoxes, l'Empereur le maintiendra strictement à l'écart des affaires publiques.

Sur ces graves questions, — les plus secrètes qui soient puisqu'elles ne mettent en cause rien de moins que tout l'avenir de la dynastie, — François-Joseph considère qu'il ne peut s'ouvrir à personne, qu'il ne peut consulter personne.

Il en causerait volontiers cependant avec Élisabeth, puisqu'elle est « l'Impératrice ». Mais, depuis longtemps, elle se désintéresse totalement de la politique dont elle ne sait plus rien ; elle est devenue comme étrangère à son pays. D'ailleurs, les opinions hérétiques de Rodolphe ne lui déplaisent pas... Enfin, où la saisir ? Elle est toujours au loin et toujours errante. Elle a maintenant une telle aversion de la Hofbourg qu'elle vient de passer une année entière sans y paraître !

Il est donc seul, perpétuellement seul, et il en souffre ; car il aime d'autant plus son épouse vagabonde qu'il la sait malade, anxieuse, incomprise, désemparée, mais une si belle créature, si noble de race, d'esprit, de cœur et d'âme ! Aussi, lui écrit-il toujours dans les termes les plus tendres : « Ma chère âme... Mon ange adoré... Ma pensée ne te quitte pas... Quand

je pense à toi, j'en ai les larmes aux yeux... Je compte mélancoliquement les jours, hélas ! encore si nombreux, qui me séparent de ton retour... Tu es la seule joie, le seul point lumineux de ma vie... » Et, le plus souvent, il signe : « Ton petit. »

Élisabeth se rend compte que, par ses absences qui ne se terminent plus, elle manque un peu trop à ses devoirs d'épouse et d'impératrice. Mais que faire ?... Si elle est toujours en mouvement, si elle ne peut se fixer nulle part, c'est qu'elle y est contrainte par une force irrésistible et mystérieuse. Le Juif errant pouvait-il s'arrêter ? Un jour qu'elle s'attriste de ses fugues éternelles, une idée singulière lui vient et la séduit aussitôt.

* * *

Quelques semaines auparavant, comme les audiences impériales venaient de finir, le chef du cabinet de Sa Majesté, le conseiller aulique, baron Prezilesky, avait reçu de l'Empereur cette note de service : « Je désire qu'on me présente, en même temps que les journaux, les annonces de mes théâtres. »

Stupeur du conseiller aulique et de ses secrétaires. Que signifie cette curiosité de l'Empereur ?... Accablé de travaux et de soucis, commençant d'ailleurs sa rude journée, l'hiver comme l'été, à quatre heures du matin, François-Joseph ne va presque jamais au théâtre ; il ne s'y montre que dans les circonstances exceptionnelles, pour une fête dynastique ou la réception d'un monarque étranger.

L'intérêt subit que l'Empereur témoigne aux programmes de ses théâtres vient de ce que la veille une actrice du *Burg-Theater* l'a révérencieusement supplié de lui venir en aide contre la malveillance imméritée de son directeur. La justesse et la mesure de ses plaintes, la distinction de ses manières, l'agrément de sa personne, enfin la beauté de ses yeux lui ont aussitôt valu quelques paroles aimables et rassurantes du souverain, dont la haute courtoisie fut toujours si parfaite. Elle se nomme Catherine Schratt ; son père était un maître de poste ; elle a vingt-huit ans. Jolie, bien faite, la voix chaude, la diction nette, le regard vif, la tournure élégante, elle joue la comédie avec naturel et finesse. Les Vien-

nois, qui raffolent du théâtre, ne lui ménagent pas leurs applaudissements.

Au lendemain de son audience impériale, l'actrice voit soudain le directeur du *Burg-Theater* lui prodiguer les attentions flatteuses ; il saisit toute occasion de la mettre en scène et de lui confier des rôles nouveaux. Désormais, quand elle joue, l'Empereur vient fréquemment occuper sa loge, seul avec un de ses aides de camp.

Au mois de mai 1888, l'Impératrice errante, qui arrive de Munich et qui s'apprête à repartir déjà pour Gastein, s'installe dans le vaste domaine forestier de Lainz, où l'Empereur la rejoint peu après. Depuis le jour lointain où François-Joseph a si courtoisement accueilli Catherine Schratt à la Hofbourg, il ne l'a revue que dans ses rôles, sur la scène. Élisabeth n'ignore pas l'intérêt que l'Empereur témoigne visiblement à sa pensionnaire du *Burg-Theater* ; ils en ont même souvent parlé ensemble.

C'est alors, sous les futaies grandioses de Lainz, que l'étrange idée lui vient d'unir par une étroite amitié son impérial époux à la comédienne. En la personne de Catherine Schratt, elle se donnerait une remplaçante qui, pendant ses voyages, tiendrait compagnie à François-Joseph, qui le distrairait un peu de son labeur incessant, qui mettrait autour de lui désormais la douceur, la grâce et le parfum d'une présence féminine, dont il a tant besoin. Comment ne s'éprendrait-elle pas d'une idée qui transgresse à la fois tous les préjugés ridicules de la morale conventionnelle et tous les formalismes surannés de l'étiquette monarchique ?... Bientôt, elle n'hésite plus : elle se fait amener l'actrice dont elle a, du premier instant, la meilleure impression. Elle la trouve non seulement jolie, mais simple, naturelle, enjouée, respectueuse, très sympathique. Leur entretien se prolonge. Élisabeth dévoile sa pensée :

— L'Empereur s'intéresse beaucoup à vous, mademoiselle. Il vit seul, très seul, car je suis, moi, une épouse incommode : je suis toujours absente... Votre jeunesse, votre gaieté, votre affection lui seraient précieuses... N'est-ce pas ? nous serons maintenant deux amies et vous vous occuperez de l'Empereur ?...

Stupéfaite, la comédienne se récrie :

— Je suis tellement émue... Je ne sais que répondre à Votre Majesté...

Mais la porte s'ouvre à deux battants. Un laquais annonce l'Empereur, qui affecte d'abord une agréable surprise. La conversation repart aussitôt. Et, dans la suite des phrases, dans l'échange des regards, tous les trois sentent se former une intime confiance qui les charme réciproquement.

La scène du *Burg-Theater* n'avait pas encore vu se dérouler une si amusante et scabreuse comédie. Aucun dramaturge viennois, même le plus sarcastique, n'aurait imaginé, dans le vieux décor de Lainz, la rencontre et le dialogue de ces trois personnages : 1° Sa Majesté François-Joseph Ier, empereur d'Autriche, roi apostolique de Hongrie, roi de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, de Galicie et d'Illyrie, roi de Jérusalem, grand prince de Transylvanie, duc de Lorraine, comte princier de Habsbourg et de Tyrol, âgé de cinquante-huit ans; 2° Sa Majesté Élisabeth, impératrice d'Autriche, reine apostolique de Hongrie, reine de Bohême, de Dalmatie, etc., duchesse en Bavière, âgée de cinquante ans ; 3° Mlle Catherine Schratt, fille d'un pauvre maître de poste, pensionnaire du *Burg-Theater*, âgée de trente et un ans.

L'intimité de François-Joseph et de la comédienne va se nouer rapidement, sous les auspices d'Élisabeth.

* * *

Vers la fin de juillet, les monarques se transportent à Ischl, pour leur villégiature estivale. Cette année, la pittoresque et charmante station balnéaire du Salzkammergut est fort à la mode. L'aristocratie viennoise y est brillamment représentée ; les hôtels débordent, toutes les villas sont louées ; on s'amuse beaucoup. Mais dans les salons du Casino et les allées de l'Esplanade, le même sujet anime toutes les conversations : « Catherine Schratt est à Ischl ... L'Empereur la reçoit en cachette !... On l'a vue se promener avec l'Impératrice !... » En effet, plusieurs personnes ont vu de leurs yeux et plusieurs fois le spectacle inouï, incroyable, désolant, de l'auguste souveraine qui se promenait publiquement avec une cabotine... Et c'est une Wittelsbach, devenue Habsbourg, qui se permet cela !...

D'ailleurs, l'entourage d'Élisabeth s'émeut aussi. L'archiduc Rodolphe, qui manque un peu d'autorité morale, et sa jeune sœur, l'archiduchesse Marie-Valérie, qui vient de se fiancer avec l'archiduc François-Salvator, supplient en vain leur mère de montrer plus de réserve dans ses rapports avec l'actrice. Elle n'accepte aucune observation. Soudain, même, irritée, elle annonce qu'elle va toute seule passer quelques jours aux lacs de Langbath, près d'Ischl ; elle n'emmènera qu'une dame d'honneur, une Hongroise qu'elle affectionne bizarrement, la jeune comtesse Sarolta de Maïlath :

— Je veux qu'on me laisse tranquille, j'ai besoin de silence...

Dès son retour de Langbath, le 20 août, elle part brusquement pour Bayreuth, où elle se grise de *Parsifal*. Le 29 août, elle est à Kreuth, près de Tegernsee. Enfin, elle rentre à Ischl ; elle n'y reste pas longtemps. Dès le 1er octobre, elle s'embarque à Miramar, dans la pensée d'un pieux et double pèlerinage. Elle se rend d'abord à Missolonghi, où l'héroïque Byron mourut le plus désenchanté des hommes, puis à l'île de Leucade, où l'ardente et noble Sapho se jeta dans la mer pour échapper aux désillusions de l'amour :

...Spirat adhuc amor,
Vivuntque commissi calores
Aeoliae fidibus puellae.

De Leucade, elle se rend à Corfou, « l'île merveilleuse », où elle se délecte dans la solitude et l'enthousiasme durant deux mois. D'ailleurs, elle n'éprouve plus aucun remords de vivre loin de l'Empereur, puisque, maintenant, elle a une remplaçante.

Aussitôt qu'il a repris son existence régulière et laborieuse à la Hofbourg, l'Empereur a méthodiquement inséré dans son programme quotidien une visite à « Mlle Schratt ». Comme ils se voient tous les jours, un lien de tendresse et d'accoutumance les enchaîne bientôt l'un à l'autre, et ce lien ne se desserrera plus. Trente années de suite, et jusqu'à son dernier soupir, François-Joseph, sur qui le destin fait planer encore de si terribles menaces, ne connaîtra ni repos, ni délassement, ni tranquillité, ni douceur en dehors de cette affection.

« Mlle Schratt » demeure dans un faubourg de Vienne, à Hietzing, *Gloriette Gasse*, nº 9. Elle habite une modeste villa, entourée d'un jardin, comme il y en a beaucoup dans ce quartier paisible et distingué, d'où la vue s'étend sur le parc de Schœnbrunn. Ponctuellement, chaque matin, à six heures, François-Joseph vient prendre son café au lait avec sa jeune amie. Elle l'accueille de sa plus gracieuse révérence, le sourire aux lèvres. Dans la très petite salle à manger, il y a toujours, sur la table, une jolie nappe, des porcelaines élégantes, de belles fleurs et des *kipfel* délicieux. Pour se préparer à la dure journée qui l'attend, le souverain s'accorde une heure d'intime causerie. Son harnais officiel, qu'il porte si courageusement, lui en paraîtra moins lourd.

Catherine Schratt est digne de la confiance que l'Empereur lui témoigne et qu'il lui témoignera de plus en plus ; car elle s'en montrera de plus en plus digne par la sensibilité de son cœur, par la clairvoyance, la finesse et le charme de son esprit, par son tact et sa discrétion, par son absolu désintéressement. Loin d'étaler sa haute faveur, elle la dissimulera le plus possible : elle affectera toujours de ne rien connaître à la politique ; elle ignorera toujours les calculs de l'ambition ; jamais on ne la surprendra dans une intrigue de la Cour.

Néanmoins, sur le désir de l'Empereur, elle reçoit beaucoup de personnes et les plus diverses : ministres, ambassadeurs, hommes politiques, chambellans, généraux, banquiers, industriels, fonctionnaires, littérateurs, étrangers qui passent et toutes les notabilités mondaines. Malicieuse, prudente et fine, elle apprend ainsi, de première main, des choses parfois très intéressantes qu'elle rapporte exactement à son matinal visiteur. Au moins, François-Joseph est-il assuré que, par cette jolie bouche, il entend la vérité pure. Bientôt, dans l'opinion de tous, Catherine Schratt est considérée comme la femme la mieux renseignée de Vienne, comme « la gazette vivante de l'Empereur ». Élisabeth s'applaudit chaque jour d'avoir procuré à son époux une compagne si précieuse. Dans ses rares et fugitives apparitions à la Hofbourg, elle ne manque jamais de convoquer sa remplaçante et de causer longuement avec elle. On a souvent comparé l'aimable comédienne du *Burg-Theater* à Mme de Maintenon. Quelle erreur ! La princesse Philippe de Cobourg, née princesse

Louise de Belgique, a plaisamment exprimé la différence : « Il y a aussi loin de Catherine Schratt à Mme de Maintenon que de François-Joseph à Louis XIV. »

MARIE VETSÉRA. LE DRAME DE MAYERLING

Le 1er janvier 1889, l'Impératrice, arrivant de Corfou, est à Munich : elle a voulu passer le jour de l'an avec sa mère, la duchesse Louise, qu'elle n'a pas revue depuis la mort de son père, le duc Maximilien. Une autre pensée pieuse l'amenait encore dans sa chère patrie bavaroise : elle avait à cœur de prier sur la tombe de Louis II, si c'est prier que de répéter ces formules de soumission fataliste : « O Jéhovah, que tu es grand ! Tu es le Dieu de la vengeance, de la grâce et de la sagesse !... Quand tu te mets à détruire, tu es terrible comme la tempête !... »

Elle rentre à la Hofbourg, le 22 janvier. L'Empereur la met au courant d'une liaison romanesque où l'archiduc Rodolphe vient de s'engager follement et qui tourne au scandale. Sa nouvelle maîtresse est une jeune fille de seize ans, la baronne Marie Vetséra. Il s'affiche avec elle ; et l'autre soir même, ne s'est-il pas enhardi jusqu'à la mettre en présence de sa femme, l'archiduchesse Stéphanie, à un bal offert par l'ambassadeur d'Allemagne ?... Cette fois, la mesure est comble et l'Empereur a résolu de sévir.

Le 28 janvier, le monarque somme le Kronprinz de rompre immédiatement ses relations avec Marie Vetséra : « Sinon, je te déshérite !... » François-Joseph est tellement courroucé, il s'exprime sur un ton si impératif, que l'archiduc effrayé consent à la rupture ; il sollicite pourtant l'autorisation de revoir sa maîtresse une dernière fois pour lui dire adieu : il devait précisément la rencontrer le lendemain. François-Joseph se laisse fléchir : « Va pour demain encore ! Mais, ensuite, tu ne la reverras plus. N'oublie pas que j'ai ta parole d'honneur, ta parole de gentilhomme !... »

Le 29 janvier au matin, Rodolphe part pour Mayerling, à trente kilomètres de Vienne, où il doit chasser avec le prince Philippe de Cobourg et le comte Hoyos ; il a promis de rentrer le soir à Vienne, pour assister à un dîner de famille

qu'offre l'Empereur. Mais, à cinq heures du soir, il télégraphie de Mayerling à l'archiduchesse Stéphanie : « Je te prie d'écrire à papa que je lui demande très respectueusement de m'excuser : je ne peux assister au dîner de famille, un rhume violent me retient ici. » Hoyos et Cobourg présument en effet qu'il est souffrant, car il s'est abstenu de chasser l'après-midi et n'est pas sorti de son appartement. Au dîner, il n'a presque rien mangé ; il avait l'air soucieux et très fatigué. Il a toutefois commandé une seconde chasse pour le lendemain matin.

Le mercredi 30, aux premières lueurs du jour, le valet de chambre du prince, Loschek, vient l'éveiller. Mais il trouve porte close. Et ses appels réitérés n'obtiennent aucune réponse. Effrayé, il va quérir Hoyos et Cobourg ; une clarté fulgurante leur traverse l'esprit, quand Loschek leur apprend que Marie Vetséra est à Mayerling depuis la veille et qu'elle partageait hier soir le lit de Rodolphe ; ils n'hésitent plus : d'un coup de hache, Loschek fait sauter la serrure. Alors, dans la pénombre de la chambre, dont les volets sont fermés, ils aperçoivent sur le lit deux cadavres sanglants et demi-nus. Rodolphe gît à côté de sa maîtresse, qu'il a couverte de fleurs. Tout le dispositif de la scène démontre que le Kronprinz a tué Marie d'une balle dans la tête, avant de tourner son revolver sur lui-même.

Tandis que le prince de Cobourg ordonne toutes mesures pour interdire à quiconque l'accès de l'appartement tragique, le comte Hoyos se précipite à Vienne. Deux heures plus tard, il est à la Hofbourg. Il se rend d'abord chez le comte Paar, premier aide de camp général de l'Empereur, puis chez le baron de Nopcza, grand-maître de la Maison de l'Impératrice. Après un rapide conciliabule, tous les trois décident qu'Élisabeth doit être informée la première. C'est donc Nopcza qui va porter le message funèbre.

L'Impératrice reçoit le coup en plein cœur, la tête haute et sans défaillir. Mais, subitement, un flot de larmes lui couvre le visage. Quand elle s'est un peu ressaisie, elle se tourne vers sa lectrice, la comtesse Ida de Férenczy, dont la tendre amitié lui est chère :

— Ida, ne me disiez-vous pas, il y a quelques instants, que Mlle Schratt était chez vous ?

— Oui, madame, et je pense qu'elle y est encore.

— Allez me la chercher.

La comédienne arrive aussitôt, les mains tremblantes, les yeux effarés. L'Impératrice la presse dans ses bras. Puis toutes deux pénètrent chez l'Empereur. Il ne faiblit pas, lui non plus. Par une sorte de réflexe moral, toutes les réactions habituelles de sa conscience lui viennent en aide aussitôt : le courage, le sentiment de ses devoirs monarchiques, la dignité souveraine, l'obéissance à Dieu. Le front incliné, la tête dans les mains, il prononce :

— Pourquoi Rodolphe m'a-t-il fait cela ?

Il remercie Élisabeth et Catherine d'être venues le soutenir dans son épreuve ; il sent qu'elles communient avec lui dans toutes ses pensées.

* * *

Mais il ne s'appartient déjà plus ; ses devoirs officiels ne lui accordent pas un instant de répit ; les décisions les plus graves s'imposent à lui sans le moindre délai. Il donne rapidement quelques ordres pour les mesures de police et les dispositions funéraires qu'il faut prendre d'urgence à Mayerling. Puis, s'enfermant seul avec le président du Conseil et ministre de l'Intérieur, le comte Taaffe, qui a toute sa confiance, il délibère sur ce problème angoissant, qu'il ose à peine formuler : comment va-t-il annoncer à ses peuples, à tous les souverains, au monde entier, la mort ignominieuse, la mort sacrilège de son fils ?... Non, il ne peut avouer publiquement que son héritier a terni pour jamais la gloire des Habsbourg par un suicide aggravé d'un meurtre ! Non : l'aveu est impossible ; on va donc prétexter un accident.

Vers cinq heures du soir, comme des bruits étranges circulent déjà dans la ville, une édition spéciale de la gazette officielle, la *Wiener Zeitung*, annonce avec solennité : « Son Altesse impériale et royale l'archiduc Rodolphe, Prince héritier, avait décidé avant-hier de partir pour la chasse à Mayerling et y avait convié plusieurs chasseurs, tels que le prince Philippe de Cobourg et le comte Hoyos. Ce matin, quand les invités de Son Altesse se réunirent, ils constatèrent l'absence de leur hôte. Puis, ils furent pénétrés de douleur en apprenant l'atroce nouvelle qu'à la suite d'une embolie

Son Altesse impériale et royale, le Prince héritier, avait exhalé sa grande âme. »

Dans ses messages aux souverains, l'Empereur s'exprime ainsi : « Profondément accablé, j'ai le triste devoir de vous annoncer la mort subite de mon fils, le prince héritier Rodolphe, qui a succombé ce matin d'une apoplexie, à Mayerling, où il s'était rendu pour chasser. »

Mais le télégramme qu'il adresse au pape Léon XIII ne contient aucune allusion à la cause de la mort :

« C'est avec la plus profonde douleur que je viens annoncer à Votre Sainteté la mort subite de mon fils Rodolphe. Je suis sûr de la part sincère qu'elle prendra à cette perte cruelle; j'en fais le sacrifice à Dieu, à qui je rends sans murmure ce que j'avais reçu de lui. J'implore pour moi et ma famille la bénédiction apostolique. »

Dans le public, la version officielle ne trouve nulle créance. Bientôt même, l'incrédulité se traduit par des rumeurs si fantastiques et scandaleuses que la *Wiener Zeitung* publie cette déclaration : « Le communiqué d'hier concernant le décès du Prince héritier était fondé sur les premières constatations des personnes qui appartenaient à l'entourage du mort, l'archiduc ; ce sont elles qui ont affirmé qu'il avait succombé à une embolie. C'était là une erreur... Au cours de ces dernières semaines, le Prince héritier avait donné de nombreux signes d'une nervosité maladive ; il est donc à présumer que sa mort terrible est la conséquence d'un trouble mental. »

On se décide enfin à publier les conclusions de l'expertise médicale : « Il est hors de doute que le Prince héritier s'est tué lui-même d'une balle dans la tête et que la mort fut immédiate... Les désordres constatés dans les circonvolutions du cerveau sont des symptômes qui indiquent nettement un esprit anormal et qui permettent de supposer que le suicide est survenu dans un accès de folie. »

François-Joseph a dû se résigner à cette explication de la mort par un *accès de folie* ; car, depuis trois jours, il se débat douloureusement avec l'Église, avec le pape Léon XIII lui-même, pour que le suicidé puisse, malgré son état de péché mortel, recevoir sur sa tombe les prières de l'absoute catholique. Encore la cérémonie religieuse ne sera-t-elle

autorisée finalement que réduite au minimum de liturgie et d'apparat.

Mais la publication de l'expertise médicale blesse l'Impératrice au plus sensible de son être. Dans l'explication pathologique de l'affreux suicide, elle voit sa responsabilité maternelle, sa propre faute, et elle s'écrie, désespérée :

— C'est moi qui ai fait couler dans les veines de mon fils le sang des Wittelsbach ! C'est moi la vraie coupable de sa mort !... Ah ! pourquoi l'Empereur m'a-t-il connue jadis, pourquoi m'a-t-il connue ?...

Un souffle d'Eschyle semble passer en elle.

AU CIMETIÈRE D'HEILIGENKREUTZ

Cependant, qu'est devenu le corps de Marie Vetséra ?

Ce qui suit est une vilaine page dans l'histoire intime des Habsbourg.

Le mercredi 30 janvier, vers deux heures de l'après-midi, aussitôt que les forces policières sont arrivées à Mayerling, on enlève le cadavre de la jeune fille pour le porter dans une chambre de débarras, obscure et malpropre, qu'on ferme soigneusement. Et la morte va rester là, toute nue, toute maculée de sang, posée de biais sur une table trop courte. Le commissaire général de police, Wislouzil, qui préside à cette besogne macabre, a pour instruction formelle de soustraire à tous les regards le corps de la malheureuse que Rodolphe a tuée dans son lit.

Quand il a fallu annoncer aux peuples de l'Empire la mort subite du Kronprinz, l'Empereur et le comte Taaffe ont voulu d'abord accréditer la version d'une mort accidentelle, par suite d'une embolie ou d'une apoplexie. Mais, bientôt, devant l'impossibilité de maintenir cette fiction et surtout devant les rumeurs scandaleuses qui se propagent dans Vienne, on a solennellement déclaré que l'archiduc avait mis fin à ses jours dans une crise d'aberration mentale. Avouer le suicide en l'excusant par un accès de folie, l'Empereur a dû s'y résigner, puisque, à ce prix seulement, il peut obtenir pour son fils l'indulgence et la commisération de l'Église.

Pouvait-il aller au delà, pouvait-il reconnaître devant le

monde qu'avant de se tuer, Rodolphe avait tué sa maîtresse, une jeune fille, dans son lit, après une longue nuit d'amour ?... Non, la dignité de sa couronne, la gloire ancestrale des Habsbourg ne lui permettaient pas de certifier devant l'histoire que son fils était mort triplement sacrilège, par un suicide aggravé d'adultère et d'assassinat... Plutôt que de forfaire ainsi à l'honneur, il aurait abdiqué !...

Originaire de Constantinople, la baronne Vetséra, née Baltazzi, menait grand train à Vienne, dans les milieux de la finance et du sport ; elle y était surtout connue par ses aventures galantes ; elle avait plus ou moins toléré les amours clandestines de sa fille et de l'archiduc, sans peut-être savoir que, dans un brusque élan de passion, Marie s'était récemment donnée tout entière. Lorsqu'elle apprend la mort subite de Rodolphe à Mayerling, elle pousse un cri d'effroi : « Mon Dieu !... qu'est devenue ma fille ?... » Or, depuis deux jours, Marie avait disparu. La mère affolée supposait bien qu'elle était allée rejoindre le Kronprinz. Mais où ?... Elle tâche vainement de se renseigner, à la Préfecture de police, à la Hofbourg.

Dans la soirée, le comte Taaffe, président du Conseil et ministre de l'Intérieur, vient lui révéler tout le drame et, se targuant d'un ordre suprême, il lui enjoint de quitter Vienne immédiatement, de partir pour Venise. Le lendemain, les journaux annoncent que la jeune baronne Marie Vetséra est morte, le 29 janvier, à Venise, après une courte maladie, et que le corps sera déposé dans le caveau familial de Pardübitz, en Bohême.

Le matin du 31 janvier, tandis que l'opinion publique s'oriente sur Venise, la police impériale prend ses dispositions pour que le corps de la jeune fille soit inhumé secrètement, la nuit, à l'abbaye cistercienne de Heiligenkreutz, qui est voisine de Mayerling. Deux membres de la famille seuls y assisteront : ses oncles Alexandre Baltazzi et le comte Stockau.

Sur ce qui va se passer alors, nul récit ne pourrait égaler en horreur et dégoût le rapport du commissaire de police Habréda, préposé à l'opération nocturne. Le romantisme d'un Shakespeare ou d'un Byron n'aurait pas trouvé mieux.

Conduits à Mayerling, Stockau et Baltazzi, aidés par

Loschek, procèdent rapidement à une toilette sommaire de la morte. Mais, comme la rigidité cadavérique n'est pas complète, on ne peut remuer le corps sans que la tête retombe à droite, à gauche, en avant, en arrière. Pour l'immobiliser, on fixe une canne, dans le dos, par une corde attachée sous les seins et par une écharpe nouée sur le front. Puis on remet la chemise, la robe, les bas, les souliers ; une grande pelisse de loutre enveloppe finalement ce mannequin pitoyable.

Il est dix heures du soir. Une voiture attend à la porte. Baltazzi, Stockau et Loschek y installent, non sans peine, le cadavre sur la banquette du fond, où les deux oncles, assis de chaque côté, le soutiendront par les bras « comme s'il était vivant ». Les policiers occupent une seconde voiture.

Et maintenant, en route !... De Mayerling au monastère d'Heiligenkreutz, la distance n'est que d'une lieue ; mais le voyage sera dur, car les chemins sont détestables et le vent souffle en bourrasque.

Au cours de la journée, le commissaire Habréda et son adjoint, le commissaire Gorup, avaient prévenu l'abbé d'Heiligenkreutz, le Père Grünbock, « qu'il fallait enterrer la nuit même, au cimetière du couvent, une noble dame qui, dans un accès de folie, s'était suicidée près de Mayerling ».

Abasourdi, le prieur se dérobe, se récuse, demande à réfléchir. Les commissaires lui mettent alors sous les yeux une lettre qui porte le sceau de la Maison impériale. Il s'incline aussitôt, dans un esprit de soumission parfaite. Il jure enfin d'observer toujours un absolu secret sur cette mystérieuse et lugubre affaire, dont il ne comprend rien. Mais le temps presse. En quelques minutes, l'ordre est donné pour que le menuisier du couvent fabrique rapidement un cercueil, tandis que le fossoyeur se hâtera de creuser une tombe.

Vers onze heures du soir, Habréda s'inquiète : les voitures parties de Mayerling n'arrivent pas. Il va les attendre sur la route, avec son adjoint, le commissaire Gorup, et quelques policiers.

« Enfin, nous aperçûmes le convoi dans l'obscurité. Le comte Stockau et M. Alexandre de Baltazzi occupaient la première voiture ; ils avaient le corps de la jeune baronne entre eux et le maintenaient par les bras.... Je fis continuer le trajet jusqu'au cimetière, sans s'arrêter à l'abbaye. Par

suite du vent qui soufflait en tempête et de la pluie qui tombait à torrents, les voitures n'avançaient que très lentement. Le cocher du comte Stockau fut même obligé de visser des crampons aux fers de ses chevaux qui glissaient sur cette route montueuse et couverte de glace. Nous arrivâmes ainsi à l'entrée du cimetière ; l'horloge de l'église sonnait minuit.

« Le comte Stockau, M. de Baltazzi, le commissaire Gorup et moi, nous tirâmes le corps du fond de la voiture et nous le transportâmes dans la chapelle, où était le cercueil confectionné, très simplement, de quatre planches ; nous y couchâmes la morte. Mais la fosse était loin d'être terminée ; le mauvais temps avait retardé le travail. Malgré tous ses efforts, le commissaire Gorup n'avait pu obtenir des deux terrassiers qu'ils aillent plus vite. Les parois de la fosse s'étaient même éboulées plusieurs fois et, dans leur superstition, les deux hommes refusaient de continuer leur ouvrage, en disant que c'était un mauvais augure. Nous retournâmes donc au monastère en laissant quelques policiers auprès du cadavre, avec défense de laisser approcher quiconque.

« La fosse ne fut prête qu'à sept heures du matin. Revenus au cimetière, nous fîmes clouer le cercueil, sur lequel le P. Grünbock récita les prières funèbres, puis nous le portâmes jusqu'à la tombe. La terrible tempête nous rendit ce transport très difficile. Le comte Stockau, M. de Baltazzi, le commissaire Gorup et moi, nous n'avancions que péniblement et pas à pas. Les fossoyeurs, qui ne cessaient pas leurs signes de croix, continuaient de faire mille objections, bien que la bénédiction donnée par le prieur aurait dû les rassurer. Enfin, les premières pelletées de terre résonnèrent sur le cercueil. Il était neuf heures et demie quand nous quittâmes le cimetière. »

Pendant plusieurs années, aucun monument, pas même une simple dalle, ne recouvrit la tombe de Marie Vetséra. Et, pour venir s'agenouiller sur ce tertre nu, sa mère dut solliciter chaque fois l'autorisation de la police. Un jour, cependant, le préfet de police, Kraus, eut le courage de laisser entendre au ministre de l'Intérieur, le comte Taaffe, que cette rigoureuse consigne lui semblait inhumaine. Dans une

dépêche relative à la surveillance d'Heiligenkreutz, il écrivait : « J'exécute strictement les ordres que j'ai reçus ; je crois néanmoins être d'accord avec Votre Excellence en estimant qu'il faudrait, avec toute la discrétion requise, avoir égard à la douleur d'une mère... »

Non, certes, Marie Vetséra ne méritait pas cet ignoble traitement. Elle avait aimé Rodolphe d'un irrésistible amour, dans une adoration soumise, intégrale et brûlante. Bientôt même, heureuse, trop heureuse de pouvoir donner plus encore à son amant, elle avait accepté de s'anéantir avec lui dans la mort, d'être tuée par lui. Elle n'avait commis qu'une faute : elle s'était naïvement laissé prendre aux séductions capiteuses d'un archiduc très élégant, très intelligent, mais luxurieux, pervers, aussi dégénéré moralement que physiquement.

En ordonnant la sinistre opération d'Heiligenkreutz, François-Joseph a voulu sauvegarder l'honneur et le prestige des Habsbourg : il s'est imaginé qu'il détruirait jusqu'au souvenir de Marie Vetséra ; il a cru qu'il effacerait de l'histoire l'abjection dernière de son fils et le drame répugnant de Mayerling, comme il suffit parfois de brûler quelques lettres pour qu'il ne subsiste nulle trace d'une aventure amoureuse. Il s'est lourdement trompé : il a montré, dans cette grave circonstance, une étroitesse de l'esprit, une sécheresse du cœur, une indélicatesse morale, que l'on a peine à constater dans la vie d'un souverain qui a si noblement supporté les plus tragiques épreuves.

MAURICE PALÉOLOGUE.

LE RÉVEIL DE LA FRANCE

Dans son livre *Mein Kampf*, qui est devenu la Bible de l'Allemagne, Hitler a résumé son appel à la nation allemande par ces mots : « *Deutschland, erwache !* » — Allemagne, réveille-toi ! — mots qui, comme la croix gammée, sont devenus un signe de ralliement pour tous les nationaux-socialistes et ont galvanisé l'Allemagne entière. Cette formule magique, destinée à réveiller dans le peuple allemand les sentiments ancestraux de race et de puissance, a produit dans le IIIe Reich une révolution qui, en quelques années, a profondément modifié toute la structure de la nation, et dont le caractère dangereux pour la paix mondiale s'est révélé d'une manière tragique par la conquête de l'Autriche et du pays des Allemands des Sudètes, réalisée en peu de mois en face d'une Europe paralysée, surprise et brusquée.

Placé brutalement devant la douloureuse réalité, le Français commence à se réveiller de son rêve dangereux et à méditer sur son insouciance et ses erreurs. C'est à lui de s'inspirer maintenant du mot d'ordre qui a électrisé toute l'Allemagne. Il semble se rendre compte enfin que les temps de la vie facile sont passés, qu'un redressement est nécessaire, s'il ne veut pas déchoir complètement ; mais sa vue est encore embrumée, il ne discerne pas clairement les causes de ce qui lui est arrivé, et il marche à tâtons, en butte aux conseils variés et contradictoires de ceux qui l'ont mené jusqu'ici et de ceux qui voudraient le conduire dorénavant à un meilleur avenir.

Après les conversations de Munich, une vague de soulagement a déferlé sur toute la France. Que les Français se soient réjouis d'échapper au fléau d'une guerre sans merci,

ce n'est que trop naturel. Mais les manifestations qui ont accompagné la défaite la plus grave de notre politique extérieure depuis l'armistice, n'ont pas toujours gardé cette mesure et cette dignité dont un grand peuple ne doit jamais se départir.

Qu'il me soit permis après tant d'autres d'essayer, à mon tour, de rechercher les causes de notre déclin et les moyens de nous relever. Grâce à une documentation sévèrement contrôlée, j'ai pu alerter à maintes reprises notre opinion publique dans cette *Revue* et ailleurs sur les dangers allemand et russe, et mes prévisions se sont, hélas ! trop souvent réalisées : il me semble donc que je possède quelques titres pour dire sans ménagement et sans réticence des vérités nécessaires, susceptibles d'éclairer les esprits et de contribuer à notre redressement national.

LE DANGER ALLEMAND

C'est aujourd'hui le plus sérieux, malgré les événements récents. Nous nous sommes trop longtemps nourris d'illusions fâcheuses sur nos voisins.

Notre naïveté, entretenue grâce à l'absence d'une organisation française capable de nous renseigner exactement sur l'Allemagne, nous a rendus victimes d'un système de propagande admirablement outillé pour tromper *ad majorem Germaniæ gloriam* aussi bien les Allemands que les étrangers et même les Français (1). Pendant que nous nous cantonnions dans notre bon droit et que nous nous abstenions, par un regrettable scrupule, de toute propagande, les Allemands réussaient à effacer le souvenir de l'origine de la guerre, de la violation de la neutralité belge, des atrocités commises en Belgique, en Alsace et en France, à faire oublier les traités de Brest-Litovsk et de Bucarest, qui imposaient aux vaincus russes et roumains des conditions monstrueuses et cruelles auxquelles celles du traité de Versailles ne se comparent pas. Ils accréditaient dans le monde la légende de l'encerclement de l'Allemagne contrainte à se battre pour défendre sa liberté. Que ne relit-on les mémoires du prince Lichnovski, ambassa-

(1) Voir mon article sur *la Propagande allemande*, dans la *Revue* du 1er mars 1932.

deur d'Allemagne à Londres en 1914, et de tant d'autres diplomates de cette époque, qui donnent des preuves accablantes de la culpabilité allemande, preuves que l'on trouve même dans les mémoires du prince de Bulow, ancien chancelier de l'Empire (1).

Aujourd'hui encore, il n'existe pas en France de véritable service de propagande ; on a pendant longtemps abandonné la radio en langue allemande à des émigrés allemands, en partie communistes, et leurs émissions tendancieuses, imparfaitement contrôlées par les autorités françaises, constituaient une propagande à rebours, qui a provoqué des représailles allemandes et la réprobation de beaucoup d'amis de la France à l'étranger (2). Pour que l'opinion française se réveille et qu'elle se libère des propagandes étrangères, allemande, russe, italienne et même japonaise, qui l'influencent malgré elle, la création d'un ministère ou d'un office de propagande est de la dernière urgence. Le président et les membres de ce nouvel organe devront être choisis parmi des personnalités qualifiées et compétentes. Son principal objet sera de répondre aux attaques de la presse et des radios allemande, russe et italienne, et de rectifier leurs publications mensongères.

Dans la dernière crise internationale de septembre 1938, l'absence d'un pareil organe a été particulièrement sensible. Le Français moyen ne s'est pas rendu compte de l'importance capitale du problème tchécoslovaque pour la France et des véritables intentions de l'Allemagne qui a soulevé et envenimé la question des Sudètes pour réaliser son but suprême : l'asservissement de la Tchécoslovaquie, boulevard de la France. Ce but est atteint, et nous avons perdu la face en Europe centrale. Tous les renseignements qui nous parviennent de nos amis des pays balkaniques confirment l'immense déclin de l'influence française. Il en est de même dans les pays scandinaves et baltes. Qu'il me suffise de mentionner les rapports de nos amis d'Estonie, de Yougoslavie de Roumanie et aussi de Suisse, qui considèrent les résultats

(1) M. Jean Siegler a réuni toutes ces preuves dans un article excellent de la *Revue politique et parlementaire* du 10 octobre 1938.

(2) Grâce aux protestations de quelques journaux patriotes, ce scandale paraît avoir été enrayé.

de la conférence de Munich comme une grave défaite pour la France et l'Angleterre. Tous ces pays estiment que si la France n'a pas pu venir en aide à la Tchécoslovaquie, dont l'armée était la meilleure de l'Europe centrale et qui était protégée par une seconde ligne Maginot, elle serait, le cas échéant, défaillante à l'égard d'autres nations moins solides quant à leur défense nationale.

La tragédie de l'affaire tchécoslovaque nous aura montré les deux visages de la diplomatie allemande qui, tantôt se montre menaçante et guerrière, tantôt au contraire apparaît conciliante et pacifique. Mais, sous les deux aspects, elle poursuit inlassablement sa politique de puissance. Après la conquête de l'Autriche et des Sudètes, après les poursuites contre les juifs et les chrétiens, qui avaient provoqué l'indignation du monde entier et particulièrement des Anglo-Saxons, après les manifestations en faveur de la paix, qui s'étaient produites dans leur propre pays, les dirigeants du Reich ont estimé qu'une ère de tranquillité était nécessaire pour organiser leurs nouvelles acquisitions territoriales, pour renforcer leur économie, et pour préparer de nouveaux succès. C'est là la vraie raison du rapprochement anglo-allemand et franco-allemand. Nous aurions tort de nous faire illusion à ce sujet et d'ajouter une importance exagérée à la déclaration franco-allemande, signée à Paris, le 7 décembre 1938.

N'oublions pas que l'initiative est partie du Reich, que M. von Ribbentrop, qui a signé ce document, a été, si nous sommes bien informés, le conseiller le plus belliqueux du Fuhrer pendant la période de tension du mois de septembre. La situation d'aujourd'hui est comparable à celle qui a précédé le traité de Locarno. C'est M. Stresemann qui a été, on l'oublie trop souvent, l'inspirateur de Locarno, destiné à empêcher une entente trop étroite entre la France et l'Angleterre. Nous savons, hélas ! ce que l'Allemagne a fait de ce traité, comme des traités Briand-Kellogg, qui l'ont suivi.

L'Allemagne continuera à armer ; elle construit près de mille avions par mois, alors que nous en produisons deux cents, elle vient de lancer un porte-avions de 19 000 tonnes à Kiel, et si l'on croit certaines informations américaines, elle est en train de porter son armée de terre au chiffre formidable

de 900 000 hommes, chiffre dépassant celui de la puissante armée de Guillaume II. Elle espère que les relations « confiantes », qui vont s'établir entre la France et l'Allemagne, endormiront la France, comme l'a fait le traité de Locarno, et que la légèreté et la crédulité françaises contribueront à ralentir le réarmement français.

La déclaration garantit une fois de plus la frontière franco-allemande. Mais le traité de paix avait déjà, après l'accueil enthousiaste des armées françaises libératrices, consacré la rentrée de l'Alsace et de la Lorraine dans le sein de la mère patrie. A Locarno, l'Allemagne avait confirmé solennellement de son plein gré cette disposition du *Diktat* de Versailles, et le Fuhrer avait renoncé à maintes reprises à nos provinces recouvrées. Je ne puis, comme Alsacien, que me réjouir du renouvellement de cette déclaration dont l'Allemagne finit par abuser ; mais ne renonce-t-elle pas simplement à un territoire dont les habitants la répudient plus que jamais, et d'autre part, s'est-elle engagée à cesser son action de propagande en faveur de l'autonomisme dont j'ai à maintes reprises signalé les dangers ?

Beaucoup de nos amis anglais, et non des moindres, croient pourtant à la sincérité allemande. Sir Samuel Hoare ne disait-il pas publiquement à Londres : « Je sais qu'Hitler a affirmé à différentes reprises qu'il ne recourrait pas à la force, et qu'il y a recouru quand même, ce qui n'est pas sans me créer des soucis. J'estime cependant qu'Hitler est sincère dans ce qu'il dit, *means what he says.* »

Notre amitié ne doit pas nous entraîner à partager leurs illusions. Il nous incombe, au contraire, pour leur démontrer que leur pacifisme généreux les induit en erreur, de leur présenter, par exemple, la liste suivante de quelques-unes des déclarations du Fuhrer qu'il a manifestement violées en s'emparant de l'Autriche et du pays des Sudètes.

Au Reichstag, le 21 *mai* 1935.

Après avoir proclamé qu'il s'était affranchi des clauses du traité de Versailles concernant le désarmement, il ajoute :

« Le gouvernement du Reich respectera les autres articles concernant les rapports entre les nations, *y compris les dispositions territoriales.* »

Au Reichstag, le 21 *mai* 1935.

« L'Allemagne n'a ni le désir ni la volonté de se mêler des affaires intérieures de l'Autriche, et à plus forte raison de *l'annexer* ou de l'obliger à *l'Anschluss.* »

Au Reichstag, le 7 *mars* 1936.

« Après trois années d'efforts, je crois avoir gagné le combat pour l'égalité des droits de l'Allemagne. Nous n'avons *aucune revendication territoriale* à faire valoir en Europe. »

Traité austro-allemand du 11 *juillet* 1936.

Conformément à la déclaration du Fuhrer et Chancelier du 21 mai 1936, le gouvernement allemand reconnaît *la pleine souveraineté de l'Autriche.*

Déclaration de M. Chamberlain
à la Chambre des communes, le 14 *mars* 1938.

« J'ai été informé que le maréchal Gœring a donné, le 11 mars 1938, au ministre tchécoslovaque à Berlin, l'assurance, — assurance qu'il a répétée ensuite sur l'ordre exprès du Fuhrer, — que le gouvernement allemand s'efforcerait *d'améliorer ses rapports avec la Tchécoslovaquie,* et, le même jour, le baron von Neurath donnait à ce ministre la garantie que l'Allemagne se considérait *comme liée par le traité d'arbitrage germano-tchécoslovaque d'octobre* 1925. »

Depuis, on le sait, l'horizon s'est encore élargi pour l'Allemagne : domination en Europe centrale, reconstitution de l'Ukraine sous son contrôle, poussée vers la Mer Noire, et au delà, à travers l'Asie Mineure, jusqu'aux sources de pétrole de Mossoul, reprise de Dantzig, de Memel et du Slesvig, reconstitution et élargissement de l'ancien empire colonial constituent les objets des convoitises germaniques.

Les Allemands ne chantent-ils pas en chœur aux congrès nationaux-socialistes ces paroles : « Toute l'Allemagne nous appartient et bientôt le monde entier », et ne se rappellent-ils pas le mot du roi de Prusse Frédéric II, disant : « Prenons d'abord ce qui nous convient, nous trouverons toujours des juristes pour justifier nos conquêtes ! »

PLAN SOCIAL ET MILITAIRE DU REICH

Nous avons trop longtemps négligé de nous renseigner sur ce qui se passe de l'autre côté du Rhin, et d'étudier les progrès que le troisième Reich a accomplis dans les domaines les plus variés. Nous ne saurions méconnaître les efforts méthodiques entrepris pour résoudre le problème social, organiser le travail dans tout l'Empire et exécuter de grands ouvrages d'intérêt général, pour favoriser la natalité, efforts qui ont produit depuis l'avènement du chancelier Hitler des résultats impressionnants.

En janvier 1933, onze millions et demi d'ouvriers allemands travaillent, six millions sont en chômage. En tenant compte des personnes qui sont à la charge des sans-travail, on peut estimer à plus de vingt millions le nombre des malheureux dans un état de misère. Pour parer à ce danger, le secours d'hiver, organisé sur une vaste échelle par les services du Fuhrer, fournit au moyen de collectes dans tout l'Empire des secours considérables, en nature et en argent. Au cours de l'hiver 1935-36, la valeur des produits distribués dépasse 350 millions de marks, les quêtes rapportent plus de six millions en espèces. On arrive ainsi à résoudre le problème le plus urgent, celui de l'assistance. Mais les nationaux-socialistes voient plus loin, ils s'attaquent à la racine du mal et une loi du 3 juin 1933 pour la « diminution du chômage » organise, d'après des plans étudiés avec soin et sous la direction de techniciens éprouvés, une série de grands travaux, qui s'étendent à tout le territoire du Reich ; la liste en est longue et variée.

En même temps, le service du travail, déjà amorcé sous les gouvernements antérieurs, devient obligatoire pour toute la jeunesse sans distinction de classe et d'origine. En 1938, il existe plus de 1 000 camps de travail masculins et plus de 300 camps féminins, répartis sur l'ensemble du territoire. Le « Fuhrer » du travail allemand, Constantin Hirrl, dirige avec des pouvoirs étendus la section du travail au ministère du Travail.

Une division spéciale est créée pour la construction des routes automobiles sous la direction de l'ingénieur Todt, un

technicien de premier ordre, auquel fut décerné, au congrès de Nuremberg, une des distinctions qui ont remplacé, en Allemagne, le prix Nobel (1).

Le résultat de toutes ces mesures et d'autres encore, qu'il serait trop long d'énumérer ici, a été une diminution rapide du nombre des sans-travail. Celui-ci était, en 1933, de 97 pour 1 000 habitants. Cette proportion descend à 38 en 1934 et à 28 en 1935. Le chiffre des chômeurs, qui s'élevait encore à 1 700 000 en août 1936, n'est plus que de 770 000 en mai 1937. D'après les dernières statistiques allemandes, il n'y aurait, en septembre 1938, que 179 000 chômeurs dans tout le Reich, alors que le nombre des ouvriers qui travaillent a dépassé 21 millions.

Cette masse énorme de travailleurs de toute catégorie, qui est égale à la moitié de la population française, a été soumise à une organisation unique, le « Front du Travail », sous la direction du Dr Robert Ley, à l'effet de mettre fin à la lutte des classes et de régler les rapports entre le capital et le travail, conformément à l'intérêt collectif.

La réserve du capital humain, qui fournit une main-d'œuvre d'une telle envergure, ne fait qu'augmenter, grâce à la politique que le Reich poursuit pour le repeuplement de l'Allemagne ; l'excédent des naissances, qui était descendu en 1933 à 223 000, a aujourd'hui plus que doublé.

Une réussite aussi complète dans le domaine technique et matériel en peu d'années, suppose un esprit de discipline du côté des travailleurs et un talent d'organisation de la part des chefs. Mais il suppose aussi des traditions, qui ont permis l'application d'une dure contrainte au mépris des libertés individuelles, contrainte dont jamais un Français ne se serait accommodé.

C'est à l'école du militarisme et du fonctionnarisme prussien que se sont formés les Allemands d'avant-guerre, et les nationaux-socialistes se sont emparés de cet enseignement, qu'ils ont adapté à leur doctrine et à leurs desseins. L'administration prussienne tant civile que militaire est dominée par le

(1) Conformément à la décision du Fuhrer, un Allemand ne peut plus accepter un prix du grand industriel suédois depuis qu'un prix Nobel a été attribué à un pacifiste allemand.

sens des solutions pratiques, de la conscience professionnelle, de la nécessité des décisions rapides, des responsabilités et de la continuité dans l'effort. C'est un corps de l'État, qui a toujours agi, sauf dans des périodes de crise, à l'abri de l'ingérence des partis, des intérêts particuliers et pour la seule grandeur de la nation.

Hitler, d'autre part, a réussi par ses menaces et grâce à un manque déplorable de préparation militaire et morale des Puissances occidentales, à imposer sa volonté, mais conscient des points faibles de sa défense, il a immédiatement après le 21 mai 1938, qui l'avait obligé à retarder ses projets, conçu le plan de cet ensemble de fortifications sur sa frontière occidentale, dont, sur un ton de défi et d'ostentation agressive, il a proclamé, au congrès de Nuremberg, l'étendue et l'efficacité.

Après avoir fait état de l'accroissement de son armée et de son aviation, qui fut également ordonné après le 21 mai, il donna des détails sur ce qu'il appelle les fortifications les plus gigantesques de tous les temps. Sous la direction de l'ingénieur Todt, 278 000 hommes travaillent jour et nuit. En dehors de ces équipes, sont encore occupés 84 000 ouvriers, plus 100 000 hommes du service du travail, de nombreux bataillons du génie et des divisions entières d'infanterie. 100 000 tonnes de gravier ont été employées pour ces travaux et 8 000 wagons de chemin de fer utilisés, sans compter les camions dont le chiffre n'a pas été précisé. 17 000 ouvrages de béton armé et de coupoles en acier seront échelonnés sur trois à quatre lignes de défense et sur une profondeur de 50 kilomètres.

Le recrutement des travailleurs a été opéré dans les établissements privés de toute nature avec une brutalité bien prussienne, dont les échos nous sont parvenus de différents côtés. L'ampleur de ces travaux et la rapidité dans l'exécution nous ont été confirmées par des voyageurs qui ont pu s'en rendre compte sur place. Si les prévisions du Fuhrer, qui comptait que son plan serait terminé avant l'hiver, n'ont pas été réalisées, tout porte à croire que vers la fin du mois de mars, l'Allemagne aura élevé, en face de la ligne Maginot, une ligne Siegfried d'une même valeur défensive et peut-être d'une valeur supérieure, étant donné que cette ligne est plus

moderne et aura bénéficié de tous les progrès que l'art des fortifications a réalisés dans ces dernières années (1).

L'ILLUSION DE LA POLITIQUE PROSOVIÉTIQUE

L'illusion sur les avantages du pacte franco-soviétique a été au moins aussi funeste à notre politique étrangère que la légende des deux Allemagnes, dont l'une, la meilleure, prendrait le dessus au contact des démocraties libérales. Ces deux erreurs ont contribué à entretenir la France dans un état d'incurie déplorable. Nous ne nous sommes pas lassé de prévenir l'opinion publique qu'une entente avec le bolchévisme russe nous entraînerait sur une pente fatale (2). Elle nous a amené le Front populaire, elle nous a aliéné de nombreux amis et ne nous a été d'aucune utilité dans la dernière crise. Le parti radical-socialiste, qui a eu la grande imprudence de participer à la création du Front populaire, inspiré par Moscou, et de faire cause commune avec les socialistes et les communistes pour des raisons purement électorales, a encouru de ce chef de graves responsabilités. Après plus de deux ans d'une politique qui nous a conduits au bord de l'abîme, il semble avoir reconnu qu'il avait fait fausse route. Mais il a fallu, pour lui ouvrir les yeux, que nos finances, notre économie et notre prestige mondial subissent des échecs et des pertes qui ne pourront avant longtemps être réparés. Cependant plusieurs de ses membres les plus influents ne sont pas encore convertis.

La reconnaissance des Soviets et la politique de rapprochement qui l'a suivie, avaient pour but de renforcer la politique et la puissance militaire de la France et d'empêcher l'Allemagne de trouver, comme elle l'avait fait après la guerre, dans la Russie un allié redoutable pour notre pays. Les inspirateurs de cette politique, MM. de Monzie et Herriot, et ceux qui l'ont poursuivie, comme M. Barthou, n'ont pas craint de se rapprocher d'un gouvernement qui avait partie liée avec le Komintern, la troisième Internationale, et dont, par consé-

(1) La *Gazette de Francfort* des 2 et 16 novembre 1938, a donné sur les progrès constants de ces fortifications des détails impressionnants.

(2) Voyez notamment : *Moscou à Paris, Le bolchévisme paralyse la France*, dans la *Revue* des 1er septembre 1936 et 1er mai 1938.

quent, le but initial et principal était de susciter la révolution communiste dans tous les pays, et en particulier dans le nôtre.

Avant que nous nous engagions dans cette voie funeste, les Allemands avaient d'ailleurs pu se rendre compte des ravages commis chez eux par le bolchévisme, à la suite de leur rapprochement avec les Soviets. Au moment de l'avènement au pouvoir d'Hitler, en 1933, le communisme avait empoisonné toute l'Allemagne et préparait la révolution.

Quels que soient les abus qu'Hitler ait commis en se parant de la formule antibolchévique, et le choix des moyens employés par lui pour abattre le communisme, on ne peut nier qu'en barrant le chemin au bolchévisme, il a rendu à son pays un réel service, que son action a empêché la vague soviétique de déferler sur l'Allemagne et de mettre ainsi le sort de l'Europe en péril. Toutefois, nous ne saurions oublier que les méthodes du nazisme se rapprochent trop souvent de celles du bolchévisme, que la liberté de conscience et de parole est bannie à Berlin comme à Moscou et que les Soviets se félicitent de la campagne antireligieuse du Reich, qui poursuit comme celle des Sans-Dieu la destruction du christianisme.

L'année 1934 a été pour la diplomatie française une année d'erreurs aux conséquences désastreuses. Alors qu'Hitler déchaînait une campagne virulente contre Moscou et qu'il abattait par des mesures draconiennes le communisme en Allemagne, le gouvernement français se berçait de l'illusion qu'il pourrait amener l'Allemagne et la Pologne à mettre leurs signatures à côté de celle de la Russie sous un pacte de l'Est. M. Barthou entreprenait ses voyages en Europe centrale et orientale, qui n'aboutirent qu'à un échec.

L'U. R. S. S., sous la direction astucieuse de Litvinoff, abandonnant sa politique agressive contre la Société des nations et les États bourgeois, prépare, par l'organisation de fronts populaires, un noyautage des partis de gauche. En même temps, pour cacher ses desseins, cette Puissance se pose en défenseur de la paix par la sécurité collective.

Litvinoff, qui a déjà pénétré à Genève comme membre de la Commission de désarmement, pose la candidature de l'U. R. S. S. à la Société des nations, sous le patronage de M. Benès et de

M. Barthou, qui, dans un discours regrettable, plaide chaudement la cause des Soviets. La Russie est admise par 38 voix contre 3 et 7 abstentions. Le président de la Confédération helvétique, M. Motta, prononce devant l'Assemblée un réquisitoire enflammé contre le bolchévisme. Après avoir dénoncé le communisme russe comme la négation la plus radicale de toutes les idées qui sont la substance même des nations civilisées, et démontré que son but unique est la révolution mondiale, il considère que la Société des nations tente une entreprise très risquée, et exprime la crainte que Genève ne devienne un foyer de propagande dissolvante au service des Soviets. Ses appréhensions ne se réalisèrent malheureusement que trop, et ce sont la France et la Société des nations qui en furent les principales victimes.

Les événements se précipitent. En septembre 1934, l'Allemagne et la Pologne refusent de signer le pacte de l'Est ; la France continue, néanmoins, ses négociations avec la Russie qui aboutissent au traité du 2 mai 1935. Ce traité suscite la plus grande méfiance de l'Allemagne, et Hitler, dans un discours du 31 mai 1935, déclare qu'il est inconciliable avec le pacte de Locarno. La France s'efforce de réfuter cette thèse, en accord avec l'Italie et la Grande-Bretagne, mais l'Allemagne lui fait savoir, au début de 1936, qu'elle considérerait la ratification du pacte franco-soviétique par le Parlement français comme un acte inamical à son égard et incompatible avec les obligations du traité de Locarno. Le 13 février, le maréchal Toukhatchevsky est reçu à Paris par l'État-major français, et le 27 février, après un grand discours de M. Herriot qui se fait l'apôtre de l'amitié franco-soviétique, le pacte est approuvé par la Chambre et peu de temps après voté par le Sénat. Le 7 mars 1936, Hitler dénonce le pacte de Locarno et déclare rétablir la pleine et entière souveraineté du Reich dans la zone rhénane démilitarisée.

Le même jour les troupes allemandes franchissent le Rhin, sans que les Puissances signataires du traité de Versailles interviennent autrement que par des protestations verbales et par une condamnation platonique de l'Allemagne à la Société des nations.

Le 29 mars 1936, une quasi-unanimité de plus de 44 mil-

lions de voix allemandes approuve la politique du Fuhrer.

Le réarmement de l'Allemagne commencé avant Hitler, mais poursuivi par lui à une allure de plus en plus accélérée, est couronné par la loi du 4 février 1938 qui transfère le commandement suprême de l'armée au Fuhrer et lui donne tous les pouvoirs pour assurer la préparation militaire de la défense du Reich dans tous les domaines.

Le court rappel de ces faits démontre que l'utilité de notre pacte avec la Russie, — quelle que soit l'interprétation qu'on lui donne, — est purement illusoire. Il ne fait en réalité que favoriser et accentuer tous les courants contraires à notre pays. Les résultats s'affirment brutalement : réarmement de l'Allemagne, Anschluss, Sudètes, amitié polonaise compromise, dislocation de la Tchécoslovaquie et ébranlement de notre politique dans toute l'Europe centrale.

La France, pour se réveiller de son rêve probolchévique, ne saurait assez méditer là-dessus.

La lecture de la presse communiste et toutes les manifestations du parti pendant les mois tragiques d'août et de septembre ont révélé aux Français et au monde entier le double jeu du bolchévisme. Il excite violemment à la guerre, mais, sous le prétexte de défendre les droits et le prestige de la France, il ne vise qu'à la livrer à la pire des révolutions.

Fidèle à la politique de Moscou, qui cherche à détourner sur la France la menace allemande, qu'elle redoute, et à profiter d'une conflagration générale pour réaliser plus facilement la révolution dans tous les pays, le parti communiste français et ses porte-parole mènent une lutte acharnée contre la politique de paix du cabinet Daladier-Bonnet. Alors qu'ils ont tout fait pour diminuer le potentiel militaire de la France, ils proclament qu'il faut renforcer ses moyens de défense, mais, grâce aux syndicats qu'ils dominent, ils enlèvent au gouvernement la possibilité d'opérer ce renforcement en temps utile.

Dans des articles particulièrement virulents, leurs spécialistes de politique extérieure, Péri et Magnien, poussent ouvertement à la guerre. Ils excitent les esprits de leurs lecteurs non seulement contre Hitler et Mussolini, mais ils mènent une campagne violente contre le gouvernement anglais et contre tous ceux qui, comme la Pologne ou la

Yougoslavie, ne suivent pas aveuglément la politique moscovite. Ils cherchent donc à isoler la France de tous ses amis, sauf de Moscou, bien entendu.

« Trahison : il n'y aura plus d'autre moyen pour stigmatiser la lâcheté franco-anglaise, si l'on ne prend rapidement exemple sur l'U. R. S. S. pour assurer la paix et la sécurité du pays », écrit Magnien le 25 août 1938 ; le 21, il attaque violemment la Pologne et la Yougoslavie, entraînées dans le sillage Rome-Berlin, et, le 26 août, il réclame à grands cris l'intervention de la France en Espagne, car « Hitler et Mussolini battus en Espagne ne se risqueront pas à tenter l'agression de la Tchécoslovaquie où ils savent rencontrer aussi la formidable force de l'U. R. S. S. que l'on se plaît à ignorer, mais qui existe et qui le prouve (*sic*) ».

En septembre, cette campagne se poursuit toujours plus âpre ; et dans la séance mémorable de la Chambre du 5 octobre, après la signature de la convention de Munich, Péri dénonce dans des termes violents la lâcheté française et le péril allemand. Quand la puissance de la France était encore intacte, les communistes ne parlaient pas ainsi ; leurs menées subversives ont tout fait pour porter atteinte à notre force militaire et à notre patriotisme. C'est grâce à eux que nous nous sommes trouvés dans une situation angoissante, qui nous a obligés à accepter un accord douloureux, auquel on a dû se résigner pour éviter la guerre.

Cette politique à double face a discrédité le communisme dans l'esprit de la grande majorité des Français.

Si, au début de nos relations avec les Soviets, nos gouvernants ont pu croire à la puissance russe, il faut être vraiment atteint de cécité pour faire encore confiance aujourd'hui à un pays dans un tel état de décomposition. Dans la *Revue de Paris*, du 1er janvier 1939, un auteur anonyme fort bien renseigné établit la faiblesse de l'armée russe. Il démontre qu'en cas de conflit franco-allemand, l'armée russe ne pourrait pas intervenir sur la frontière allemande, de sorte que le traité d'assistance mutuelle franco-soviétique de 1935 engage la France sans réciprocité, et qu'il constitue au point de vue militaire un grave danger pour la France. Il conseille par conséquent de dénoncer ce traité avant son échéance, c'est-à-dire avant le 2 mai 1939.

LES DEVOIRS DES FRANÇAIS

Dans la séance solennelle de la Chambre du 5 octobre 1938, où les députés communistes prirent une attitude nettement hostile au gouvernement, comme nous venons de le voir, le président du Conseil, M. Daladier, acclamé par tous les autres députés, sans distinction de partis, définit dans un langage ferme et élevé les devoirs de la France dans le prochain avenir : « La paix sauvée, s'est-il écrié, ne saurait être le signal de l'abandon ; elle doit marquer au contraire un nouveau sursaut des énergies de la nation. Je le dis avec toute la force de conviction dont je suis capable : si le pays devait s'abandonner et si le maintien de la paix n'était pour lui qu'une raison d'insouciance, nous irions avec rapidité à des lendemains redoutables. »

Dans son second discours au Congrès radical-socialiste de Marseille, le 27 octobre, le président développe le même thème et dénonce avec la dernière énergie la violence et l'intransigeance du parti communiste qui a paralysé son action en faveur de la paix. Il lui reproche de conduire la France, par ses agissements criminels, vers des destins dramatiques. Il fustige ceux qui déclarent qu'une France forte doit être à même d'imposer sa volonté, au besoin par les armes, et qui interdisent en même temps aux ouvriers de travailler plus de 40 heures par semaine pour la défense nationale.

Il n'admet pas que des étrangers ou des hommes au casier judiciaire chargé figurent parmi les délégués des ouvriers, et il n'admet pas davantage que des forces étrangères interviennent et prétendent indiquer aux Français leur devoir national.

On sait l'influence prise par les communistes dans les milieux syndicaux. Au cours du 25e congrès national de la C. G. T., qui s'est tenu à Nantes du 14 au 16 novembre 1938, les opinions les plus contradictoires se sont affrontées. Les représentants de la tendance syndicaliste ont dit de dures vérités aux communistes. Mais, néanmoins, l'unité a été maintenue, et M. Jouhaux, dans un discours très violent contre le gouvernement et les décrets-lois, s'est rallié en fait à la

thèse communiste, en envisageant une action qui pourrait aller jusqu'à la grève générale.

Moscou a donc dominé ce congrès. Et cependant la politique bolchévique a subi échecs sur échecs, ces derniers temps. Staline, dans une séance du Komintern, du 20 mai 1938 (1), a proclamé de nouveau la thèse communiste que les antagonismes entre les États capitalistes doivent être exploités pour les précipiter dans une lutte armée, et exhorté les partis communistes à faciliter un pareil conflit. Il a échoué en septembre 1938.

Mais il n'a pas désarmé et la lutte recommence, plus âpre que jamais. Elle a son centre en France et en Angleterre, et est dirigée, comme le prouve le manifeste du Komintern du 6 novembre 1938 et toute la presse soviétique, contre les gouvernements actuels français et anglais. « La France et l'Angleterre, est-il dit dans ce manifeste, ce sont les millions d'ouvriers, de paysans, de travailleurs, qui ne peuvent subsister sans frapper impitoyablement ceux qui trahissent leur pays et leur peuple (2). »

Le 30 novembre 1938, jour de l'échec de la grève générale en France, le gouvernement a gagné la première manche ; le 8 décembre, il a gagné la seconde devant la Chambre. Il a gagné la troisième manche le 22 décembre 1938. La majorité de sept voix, qu'il avait obtenue de justesse à la Chambre, a atteint, à différentes reprises, plus de cent trente voix lors du vote du budget de 1939.

Le président du Conseil, à la séance du 8 décembre, a parlé en républicain et en patriote, comme un fils du sol de France. Sans mouvement oratoire il a fait appel, en dehors des partis, à tous ceux qui réprouvent la violence, le désordre et l'illégalité, et il a vaincu. Ses anciens alliés, les socialistes et communistes, se sont rangés en bloc serré du côté des ennemis de l'ordre et de la paix, se mettant ainsi en contradiction avec la majorité des Français, qui ne sont ni marxistes ni communistes. M. Daladier n'a pas eu beaucoup de peine à démontrer, par des documents communistes irréfutables,

(1) Cité dans une brochure de Compère-Morel.

(2) D'après l'Almanach de l'*Humanité* pour 1939, les organisations et associations centrales de caractère communiste ont augmenté en France et, pendant la dernière année, de 29 à 41.

le caractère eminemment révolutionnaire de la grève. Il provoqua les clameurs impuissantes de l'extrême gauche en citant les paroles d'un des principaux leaders syndicaux, M. Hénaff, déclarant qu'il fallait en finir avec le gouvernement et que si la C. G. T. ne réussissait pas le 30 novembre, elle serait amenée à déclencher une grève de caractère insurrectionnel ayant pour but la prise du pouvoir par l'Union des syndicats.

La rupture du Front populaire, que le parti radical-socialiste avait déjà réalisée le 11 novembre 1938 par une lettre officielle adressée au comité du Rassemblement populaire, devient définitive et irrévocable. La majorité de 315 voix, contre 241, qui a exprimé sa confiance au ministère, a en même temps répudié le bloc révolutionnaire.

M. Daladier a prononcé, dans la même séance, le mot libérateur, qui est à la base de tout redressement français, le mot *travail*. La semaine de quarante heures, qui a été la formule mystique du Front populaire, mais aussi son ver rongeur, est condamnée. Elle a été fortement remaniée par les décrets-lois des 12 et 15 novembre 1938. Sa disparition ne saurait tarder. Le chef du Front de Travail allemand, M. Ley, vient d'annoncer l'abrogation de la journée de huit heures en Allemagne pour accroître encore la production allemande. L'armée des travailleurs allemands, dont nous avons estimé le nombre à 20 millions, travaillera donc en général plus de quarante-huit heures par semaine, et dans les usines de guerre plus de soixante heures. Comment pourrions-nous lutter, avec un travail réduit, contre un pareil effort ?

Si les yeux des Français réussissent à s'ouvrir devant l'évidence, cette réforme devra être suivie de beaucoup d'autres, dont la principale est la stabilité gouvernementale. Nous devons renoncer au triste privilège de détenir, avec l'Espagne dite républicaine, le record des crises ministérielles.

L'autorité nécessaire qui en résultera pour le gouvernement lui permettra enfin d'envisager la stricte application des lois contre les communistes et, au besoin, la création de lois nouvelles. Dans un article récent (1), nous avons exposé que la

(1) *La Législation anticommuniste dans le monde* (*Revue politique et parlementaire* de juillet 1938).

Une loi du 14 février 1872, qui n'a été abrogée qu'en 1931, déclarait contraire

plupart des nations civilisées avaient adopté des lois très sévères contre les menées révolutionnaires, et que beaucoup considèrent que le seul moyen efficace de combattre les partis communistes est de les interdire sur le sol national. C'est un exemple à méditer et à suivre. L'appel de 430 journaux français adressé le 16 décembre 1938 au Parlement, pour demander la dissolution du parti communiste, l'action de deux députés français devant le tribunal de la Seine pour faire déclarer l'illégalité de ce parti, prouvent que la vérité est en marche.

Cette autorité accrue permettra aussi aux pouvoirs publics de se souvenir que la C. G. T. n'a qu'une existence illégale, et que cette illégalité a été proclamée a différentes reprises par les tribunaux, et notamment par le tribunal de la Seine, le 13 janvier 1921, qui a dit textuellement dans son jugement :

« Attendu que l'intention, hautement et de longue date proclamée par la C. G. T., a été de faire de la liberté syndicale, non l'instrument d'éducation et d'union que prévoyait la loi de 1884, mais un instrument de *guerre sociale* ;

« Qu'aucun gouvernement régulièrement constitué par la décision souveraine de la volonté nationale ne peut tolérer que se constitue en face de lui et contre lui, sous la façade syndicale, un autre gouvernement créé par une minorité d'agitateurs et qui prétend lui imposer les volontés de cette minorité. »

M. Jouhaux et trois autres de ses collègues n'ont certainement pas oublié la condamnation à une amende et aux dépens, qui leur fut infligée par le tribunal.

Bien d'autres problèmes se posent encore que les gouvernements successifs ont négligés avec une légèreté impardonnable et dont la solution ne tolère pas de délai : élargissement du problème financier, problème de la natalité, des étrangers, de la propagande, de la police d'État, de la réforme électorale et tant d'autres, que nous ne saurions aborder ici.

Contentons-nous d'en évoquer deux qui nous paraissent essentiels.

à la paix publique toute association internationale ayant pour but de provoquer à la suspension du travail, l'abolition du droit de propriété, de la famille, de la religion, et prononçait des peines sévères contre tout Français s'affiliant à une pareille association.

LE PROBLÈME MORAL ET LE PROBLÈME DU POUVOIR EXÉCUTIF

Un des problèmes les plus redoutables est celui de notre redressement moral. Une double réforme s'impose, celle de notre égoïsme individuel et celle de nos mœurs politiques.

Le Français moyen a perdu l'habitude d'élargir son horizon, de placer ses intérêts personnels et immédiats avec les besoins de la Patrie. Mais nous souffrons davantage des abus de la politique des partis, qui a complètement faussé notre régime parlementaire. Nous sommes les esclaves de la toute-puissance du Parlement. Les grandes institutions de l'État ne constituent pas un correctif suffisant à la dépendance des députés et des sénateurs vis-à-vis de leurs électeurs, qui ne pensent qu'à leurs petits intérêts locaux ou personnels et qui entraînent les meilleurs de leurs représentants à se faire les défenseurs de ces intérêts ; nous souffrons aussi d'une corruption dont trop de scandales ont révélé la triste réalité. La faveur, ce qu'on appelle vulgairement le « piston », fausse tous les rouages de l'État, et le gaspillage des deniers publics en est la triste conséquence.

Un autre problème, non moins grave, concerne le pouvoir exécutif. Nous sommes une nation d'hommes intelligents et diserts, mais nous avons trop souvent perdu le sens de la réalisation. Le travail purement cérébral domine dans nos assemblées, nos comités et nos commissions, où les avocats, les professeurs, les journalistes se sont créé une place prépondérante. Les discours, les rapports et les contre-rapports étouffent les solutions qui s'imposent, et quand la solution arrive enfin, après des semaines, des mois ou des années, elle n'est plus conforme à la situation présente, ou bien elle est un composé de concessions réciproques et de compromis qui lui ôte sa valeur créatrice et sa force agissante. Voilà la raison pour laquelle dans tant de domaines nous sommes surpassés par les nations obéissant à une autorité supérieure, qui, préparée et assistée par des conseils compétents, prend des décisions rapides et en assure l'exécution.

Les habitudes fâcheuses que nos dirigeants ont contractées au contact de nos mœurs politiques pourront-elles céder devant l'impérieuse nécessité du moment ? De louables efforts

sont faits dans ce sens, mais les lenteurs apportées dans l'exécution des projets législatifs ne laissent pas de nous inquiéter.

LA DÉFENSE DE NOS BIENS SPIRITUELS

L'action violente de l'Italie contre la France, qui a eu pour résultat l'accueil triomphal fait à M. Daladier en Corse et en Afrique du Nord, les revendications coloniales allemandes, auxquelles la France et l'Angleterre ont opposé une fin de non recevoir que nous espérons définitive, les menées allemandes en Ukraine, à Memel, à Dantzig, etc., sont des épisodes de la lutte engagée entre les États démocratiques et les États totalitaires.

Dans les compétitions entre nations, notre tâche est plus ardue que celle des États totalitaires. Ceux-ci font table rase de la liberté humaine, de la fidélité aux signatures données et des promesses qu'ils ont pu faire dans le passé. La divinité à laquelle ils sacrifient uniquement est la grandeur de leur nation, la domination de leur race.

Nous avons des biens spirituels à défendre que nous ne sacrifierons jamais. La liberté de conscience, la liberté d'opinion, la valeur de l'individu, le respect de la parole donnée, font partie de ce domaine spirituel, qui doit être protégé contre ceux qui en font un objet de mépris et ne considèrent l'individu que comme une unité négligeable, se fondant dans un État tentaculaire, dominé lui-même par une seule et toute-puissante personnalité. Mais ces libertés ont une limite ; elles ne sauraient dégénérer en licences, débordant les frontières qu'une saine morale, une saine religion, les nécessités de la défense de l'État et de l'indépendance de la patrie, ne doivent pas permettre de franchir.

L'exemple que nous donne le peuple suisse, dont la démocratie est vieille de sept siècles, est admirable. Pendant ces derniers mois, il a fait preuve d'un courage qui lui a valu les attaques haineuses des presses allemande et soviétique ; c'est avec un magnifique élan que toute la nation s'est levée pour affirmer que chaque citoyen suisse était prêt à donner sa vie pour sauver sa patrie et son indépendance.

Dans ses discours des 6 et 7 novembre 1938, Hitler a renouvelé avec une violence accrue ses attaques contre les

démocraties, qu'il accuse de tolérer les excitations à la guerre, alors que les États totalitaires ne les tolèrent pas. Il oublie de dire que l'Allemagne, sous prétexte de défendre la paix que personne ne menace, ne fait que préparer la guerre. Il s'érige de nouveau en censeur des paroles qui ont été prononcées par MM. Winston Churchill, Eden et Duff Cooper au Parlement anglais, et déclare que tant que de pareils excitateurs ne seront pas réduits au silence, il ne consentira à aucun désarmement. Il proclame enfin que l'Allemagne doit continuer à armer intellectuellement, moralement et matériellement. C'est donc la liberté de parole, si chère aux Anglais, qu'il voudrait voir supprimée chez eux.

A la même heure, une autre voix s'est élevée en Allemagne, celle du cardinal Faulhaber à Munich. Avec prudence, mais fermeté, le prélat le plus représentatif de l'épiscopat allemand défend les libertés du citoyen et du catholique allemand contre la toute-puissance de l'État. Il revendique pour chaque Allemand le droit de manifester sa foi et de suivre les commandements de sa conscience et de sa personnalité.

Un représentant du clergé protestant, le pasteur Niemöller, ancien héros de la guerre, qui a parlé le même langage, expie sa franchise dans un camp de concentration.

Ces témoignages et bien d'autres encore, religieux ou laïques, nous prouvent que l'Allemagne aura à lutter, le cas échéant, non seulement contre des forces matérielles, mais aussi contre des forces spirituelles dont elle ne devrait pas mésestimer la puissance. Les réactions que les violences du national-socialisme ont provoquées aux États-Unis et qui se sont manifestées dans les deux appels que le président Roosevelt a adressés au chancelier Hitler en septembre 1938, en sont la preuve.

Le Saint-Siège, les Églises protestantes, le monde anglo-saxon, suisse, hollandais, scandinave, condamnent les récents excès du Reich au nom de la morale chrétienne, à quoi les hitlériens répliquent en condamnant cette morale. L'ancien empereur Guillaume II lui-même, s'il faut en croire une interview donnée à une revue américaine, répudie dans des termes très vifs le régime hitlérien. Il qualifie le Fuhrer « d'homme seul, sans famille, sans enfant, sans Dieu, qui ne peut être humain, et qui bâtit des légions et non pas une

nation, car une nation est créée par la famille, une religion, des traditions ».

La conférence panaméricaine, réunie en décembre 1938 à Lima, a réagi hier énergiquement contre les efforts du nationalisme allemand et du fascisme italien, qui menacent le continent américain. M. Cordell Hull, se faisant le porte-parole de l'assemblée, s'est élevé « contre cette propagande subversive et insidieuse qui sème des doctrines de haine ». Il a déclaré que la conférence se place résolument du côté de la paix, de la justice et de l'équité, et que les nations des deux Amériques se prononcent pour des mesures ayant pour objectif le bien des peuples et non pas l'intérêt des groupes politiques qui les dominent.

Au milieu de ce désarroi général, causé par les ambitions et les appétits des Puissances guerrières et révolutionnaires, nous avons d'impérieux devoirs à remplir.

Pour éviter que notre patrimoine spirituel soit anéanti par la barbarie, il faut que le relèvement de la France s'opère à la fois dans le domaine de la défense nationale, et dans celui de la morale et de la véritable liberté.

Nos devoirs nous ont été nettement tracés par le maréchal Pétain dans le discours qu'il a prononcé à Metz, le 19 novembre 1938, pour fêter le vingtième anniversaire de l'entrée des troupes françaises et je ne puis mieux faire que de citer, pour terminer cet appel au réveil de la France, les magnifiques paroles du grand soldat :

« La raison première de notre déclin, s'est-il écrié, c'est l'abandon de toute vie spirituelle dans le cadre de la nation, car ce sont les idées qui mènent le monde.

« Il ne faut pas se laisser absorber uniquement par la matière au point de négliger la meilleure part, c'est-à-dire les plans supérieurs de la pensée et de la morale, les seuls qui donnent du prix à la vie et une âme à l'action.

« Remettons en honneur les forces spirituelles, j'entends par là le respect de l'autorité et de la discipline, le goût du travail bien fait, le culte de l'art, et, pour tous, le sentiment du devoir ; c'est l'ensemble de ces vertus qui a fait de tout temps la grandeur de la France. »

FRÉDÉRIC ECCARD.

COMMENT J'AI CONNU
LE GÉNÉRAL BOULANGER

SOUVENIRS

La duchesse d'Uzès a laissé des Souvenirs *écrits d'une plume alerte et vive, sans brouillon, sans apprêt, sans calcul et qui doivent paraître au printemps.*

Une fois, son personnage avait touché à l'histoire : lorsqu'elle finança l'entreprise du général Boulanger. Ce fut une erreur et elle le reconnut : encore, en aidant cet homme, qui, dit Séverine, « avait rêvé d'être César, conspira comme Catilina et mourut comme Roméo », ne commit-elle qu'une faute désintéressée. Heureux ceux qui, derrière eux, ne laissent d'erreurs que généreuses ! Mais cet échec et la mort de son fils aîné, survenue peu après, l'éloignèrent définitivement de la politique directe.

Il nous a paru que les pages de notre aïeule concernant cette période d'enthousiasme et d'illusions présentaient un intérêt particulier.

PIERRE DE COSSÉ-BRISSAC.

Le général Boulanger étant ministre de la Guerre, des officiers de la garnison de Rambouillet vinrent me trouver et me dirent :

— Par ordre du ministre, il nous est défendu, désormais, de suivre vos chasses ; ne soyez donc pas étonnée de ne plus nous voir en forêt ces jours-là et agréez nos excuses et nos regrets bien vifs.

Je n'avais rien à répondre. Or, j'avais fait la connaissance d'un artiste qui, pour vivre, dessinait des catalogues de magasins. Cet homme, qui m'était très dévoué, apprit l'incident et m'en parla. Je lui dis :

— On prétend que le général Boulanger est aimable ; si je pouvais le voir et lui parler, je lui demanderais pourquoi il a donné des ordres aussi maussades.

— Eh bien ! je vous l'amènerai, me répondit-il aussitôt.

Je ris, croyant à plaisanterie, mais il maintint son affirmation. Je partis quelques jours après pour la campagne, et n'y pensai plus.

Le 14 juillet suivant (1886) eut lieu la fameuse revue où le général ministre eut tant de succès sur son beau cheval noir.

Quelques jours après, étant à Boursault, je reçus un télégramme en langage convenu, car mon dessinateur m'avait prévenue que, s'il réussissait, je recevrais un avis télégraphique me parlant d'un « groom ». La dépêche était ainsi conçue : « Groom sera là jeudi, trois heures. » (Aujourd'hui, on dirait quinze heures.)

Curieuse de la chose, j'allai à Paris au jour indiqué, et quelle fut ma surprise, je l'avoue, de voir entrer par ma porte cochère, qui donnait sur les Champs-Élysées où j'habitais, un petit coupé à cocardes tricolores dans lequel étaient assis le général Boulanger et mon dessinateur. Celui-ci introduisit le général et se retira dans l'antichambre. Je fus un peu interloquée de me trouver seule avec ce ministre de la Guerre, expulseur des princes d'Orléans, protégé et ami du farouche radical Clemenceau et poussé par lui dans le ministère qui avait obtenu de la Chambre le vote de cette injuste loi d'exil. Ma gêne ne dura pas, car il me demanda aussitôt pour quel motif j'avais désiré le voir. Je lui racontai ma petite histoire.

— Ce n'est pas possible, me dit-il, que la garnison de Rambouillet ait reçu la défense de suivre vos chasses, car, si je le pouvais, j'aimerais bien les suivre moi-même !

— Je vous affirme que c'est vrai, mon général, lui répondis-je.

Alors, se détournant, il se dit à lui-même avec impatience : « Encore un subalterne qui a voulu faire du zèle ! » Puis, en me regardant, il ajouta :

— Dites à vos officiers d'aller chasser avec vous tant qu'ils voudront, ils n'en auront aucun ennui.

Je le remerciai chaleureusement. Il resta à causer une heure qui ne me parut pas longue, et, lorsqu'il prit congé, je lui demandai si je le reverrais. Il me répondit simplement :

— Quand vous voudrez.

Un soir que je rentrais de la chasse, de Rambouillet à Paris, on me dit que le marquis de Beauvoir et M. Arthur Meyer m'attendaient dans le salon. Bottée, couverte de boue, fatiguée, cela me contraria, mais je pensai qu'il y avait motif grave, et je parus devant eux. Ces messieurs m'expliquèrent que le général Boulanger en avait assez de la politique qu'il avait suivie jusqu'alors ; qu'il allait se présenter aux élections ; que je devrais bien lui avancer une somme de 25 000 francs qui suffirait ; que le Comte de Paris, consulté, avait dit d'accepter les services du général.

J'ouvre ici une parenthèse : le Comte de Paris, alors en Espagne, avait compris que celui qui s'offrait à lui était le général de Galliffet ! Acheter un général ministre pour 25 000 francs me sembla étrange, car la somme était relativement minime... Quoi qu'il en fût, j'acceptai le risque ; ils se retirèrent satisfaits, et moi plus encore de pouvoir aller changer de toilette. Puis, je n'y pensai plus.

Ce même hiver 87, le général vint me voir plusieurs fois, par politesse. Il était gêné, et moi aussi. Je me demande à présent pourquoi il est venu. Il était encore ministre, mais ne le fut pas longtemps : le ministère dont il faisait partie fut renversé sur je ne sais quelle futilité. A l'une de ses visites, il s'était plaint d'avoir failli tomber sur la question des sous-préfets : les uns voulaient les supprimer, les autres voulaient les maintenir, et il me disait en haussant les épaules :

— Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse, les sous-préfets ? Je suis au ministère de la Guerre pour m'occuper des questions militaires et non des sous-préfets.

En quoi il avait raison, à mon avis. Son ministère tombé, le général Boulanger était trop populaire personnellement pour qu'on ne cherchât pas à l'éloigner de Paris. Ce qui avait en partie fait sa popularité était « l'affaire Schnœbelé ». On n'a jamais tiré au clair ce qui s'était passé. Il semble que, comme

plus tard à Agadir, les Allemands nous aient cherché une mauvaise querelle. Boulanger, sans s'intimider, avait montré les dents ; l'Allemagne rentra dans l'ordre et le général fut proclamé un grand capitaine ! Tant on avait, et l'on a toujours, en France, adoré le panache.

Le général fut alors nommé à Clermont-Ferrand ; mais le peuple de Paris, ne voulant pas le voir s'éloigner, fit irruption dans la gare de Lyon, envahissant les quais et les voies, montant sur la locomotive et bousculant le mécanicien. Le train emmenant le général partit néanmoins, avec beaucoup de retard.

Vinrent les élections et le fameux duel avec Floquet. Le général, blessé gravement, se remit cependant assez vite ; mais s'étant présenté dans l'Ardèche, il ne fut pas élu. On déclara que son étoile pâlissait ; ce n'était qu'un léger nuage.

C'est alors que le Duc de Chartres vint chez moi me demander ce que je pensais. Je lui répondis que si le Comte de Paris voulait marcher avec le général, je mettrais trois millions à sa disposition. Le Duc de Chartres eut un sursaut d'étonnement et balbutia quelques phrases embarrassées qui lui attirèrent cette réplique de ma part :

— Monseigneur, je fais mon devoir de premier pair de France : que le Roi fasse le sien.

M'étant levée, le Duc comprit, me salua et sortit.

A quelque temps de là, je fus sollicitée de porter au Comte de Paris l'assurance que Boulanger lui ouvrirait les portes de la France, comme il m'en avait lui-même donné l'assurance. Je partis alors pour trouver en cachette le Comte de Paris, et cette entrevue eut lieu à Coblentz, où, arrivée le matin du samedi 30 juin 1888, j'en repartis le soir même pour paraître à Paris le dimanche matin, à l'église, évitant ainsi que l'on soupçonnât mon équipée. J'eus donc l'honneur de déjeuner et de converser en tête-à-tête avec le Comte de Paris pendant quelques heures. Le Prince, homme de cœur et loyal, avait placé devant moi un magnifique bouquet d'œillets rouges, fleurs dont le général avait fait son emblème. J'ai toujours eu un fond de naïveté : je ne pense jamais qu'on veuille me tromper. Le général m'ayant assuré et m'ayant demandé de dire qu'il était dévoué au Comte de

Paris, je n'en avais pas douté. Or, à la même époque, le général allait à Prangins (Suisse) assurer de son dévouement le prince Napoléon ! Je ne l'ai su que plus tard.

Vint la triple élection du 15 août 1888 : Nord, Somme et Charente-Inférieure. J'étais à Boursault, mais je revins la veille à Paris pour avoir plus vite des nouvelles. Le général m'avait dit :

— Si ça va bien, comme je le crois, j'irai vous saluer le soir même ; attendez-moi jusqu'à une heure du matin.

Le succès fut écrasant ; je l'attendis sans nulle envie de dormir ; d'ailleurs, il vint beaucoup plus tôt, et ce me fut une grande joie de voir sa figure rayonnante et ses espoirs sincères pour son pays. On commençait à connaître mes relations avec le général. D'aucuns ont cru qu'elles étaient trop intimes. Peu m'importe ! J'ai ma conscience pour moi ; la calomnie ne m'a jamais troublée. Mais une certaine curiosité s'élevait dans le noble faubourg, comme on disait alors, et le général faisant paraître un soupçon de snobisme, je m'amusais à recevoir cet hiver, en prévenant qu'il se trouverait dans mon salon. Mes invités ne manquaient pas de venir pour voir cette « bête curieuse ».

Après le formidable succès de son élection à Paris, le 27 janvier 1889, où il eut quatre-vingt mille voix de majorité sur son concurrent, un nommé Jacques, tout le monde s'attendait à le voir entrer d'autorité à l'Élysée. M. Carnot, alors Président de la République, tout en restant très digne, était inquiet. Il avait raison de l'être, car le poste militaire qui était ce soir-là à l'Élysée était commandé par un officier de mes amis, que je ne nommerai pas, quoiqu'il ne soit plus de ce monde. Cet officier m'avait dit la manière de l'appeler, pour lui donner *mes* ordres.

— *Mes ordres*, lui avais-je dit, quels ordres ?

— Mais d'ouvrir les portes au général Boulanger, en s'assurant du président Carnot.

— Ce n'est pas à moi à vous commander cela, le général fera ce qui lui conviendra.

On sait que ce qui lui convint fut de rentrer chez Mme de Bonnemains.

Le très honnête président Carnot devait alors me regarder comme une ennemie assez dangereuse ; aujourd'hui, je suis en très bons termes avec sa famille, et l'un de ses fils, M. Ernest Carnot, porte la tenue de mon équipage. Quant au général Boulanger, la griserie du succès, au lieu de lui inspirer une ambition plus haute, l'abattit vers les jouissances charnelles. Il perdit son énergie, tergiversa, craignit l'assassinat : au cours de l'une de ses tournées électorales, il avait échappé à la balle d'un fanatique qui le manqua, mais blessa un gendarme du service d'ordre. L'attentat fut étouffé ; on ne jugea pas l'homme, mais quelques journaux y ayant vaguement fait allusion, je lui avais dit :

— Vous devriez faire attention dans vos tournées ; il paraît qu'on a tiré sur vous ! Je vais être inquiète.

— Inquiète, reprit-il, pourquoi ? Il n'y a aucun danger ; un assassin a peur, sa main tremble, alors il vise mal !

Le général avait, du reste, montré son courage familier lors de la campagne de 1870 ; il avait été grièvement blessé à la tête de sa troupe. Le même homme, dès qu'il connut Mme de Bonnemains et qu'il eut appris d'elle la « drogue », s'enfuit devant une menace d'arrestation qui n'était qu'un bluff.

C'était au mois d'avril 1889. Un matin, un individu de la police secrète, qu'il croyait à sa dévotion, vint lui dire :

— Mon général, j'ai l'ordre de vous arrêter demain matin, prenez vos précautions, mais filez ce soir où vous voudrez, en Belgique, en Suisse, en Angleterre, peu importe, mais sauvez-vous, si vous ne voulez pas aller en prison...

Et de lui montrer son mandat d'amener. La femme dont j'ai parlé fut affolée ; voulant garder son idole, elle le persuada de partir le soir même. Ils partirent pour Bruxelles. Reconnu à Abbeville, le chef de gare demanda des instructions par téléphone, et le ministère de l'Intérieur répondit : « Laissez partir. » La menace du mandat d'amener m'a été contée, d'abord par le général que j'ai vu, après sa fuite, et, plus tard, par M. Constans, qui avait supérieurement joué ce tour. Il m'a dit en souriant :

— Mais, madame, je ne l'aurais jamais arrêté, il eût été bien trop gênant.

Quinze jours auparavant, le général était parti une

première fois, mais il était revenu, en me demandant d'ignorer cette fugue. Après sa fuite définitive, je me rendis au rendez-vous convenu par notre petit Comité pour savoir quelle conduite tenir devant cet événement qui, pour moi, marquait l'effondrement de nos projets.

J'entrai chez le marquis de Breteuil (alors rue François Ier), en disant :

— Eh bien ! messieurs, voilà onze cent mille francs d'économisés ! (Ce qui restait des trois millions.)

Il y avait dans cette pièce, que je vois encore, le marquis de Breteuil, le comte de Martimprey, M. Meyer, le comte Albert de Mun, le marquis de Beauvoir. L'orateur qu'était le comte de Mun bondit :

— Madame, vous n'oserez pas agir ainsi !

Et, pendant près d'une heure, il s'efforça de me persuader que, si la partie devait être perdue, ce serait à cause de moi ! A chaque objurgation, je regardais les autres : ils avaient tous l'air de l'approuver. Je croyais pourtant bien être dans le vrai, et j'y étais, mais finalement, je cédai :

— Alors, je continuerai.

Ce qui m'étonna, dans la suite, c'est que M. de Mun se soit défendu d'avoir été « boulangiste ». Aurait-il oublié cette séance-là ?

Suivant leurs conseils, je consentis à revoir Boulanger. Je lui fis ma première visite à Bruxelles où je rencontrai Rochefort, auquel je dus tendre la main, malgré mon aversion pour lui. Le fameux Comité, dit national, que forma alors le général avec ses anciens soutiens, était composé d'hommes tels que Naquet, spirituel, mais sans scrupules ; l'avocat Laguerre, amoral, mais très agréable de rapports ; Turquet, excellent homme, un peu naïf et assez satisfait de lui-même : celui-ci avait été sous-secrétaire d'État ou même ministre des Beaux-Arts et se vantait d'avoir inventé Rodin (il est mort pieusement dans un monastère) ; Laisant, un ancien professeur, honnête homme, sincèrement républicain : il devina les aspirations impérialistes du général et s'écarta doucement de lui ; puis le comte Dillon, avec lequel je suis restée en bons termes. Ce dernier, avec un dévouement inutile, partagea l'exil du général. Condamné aussi par la Haute-Cour, il ne put réussir à ramener Boulanger en France, et

ne le suivit pas à Jersey où il se rendit, après les élections, avec Mme de Bonnemains. Dès lors, l'étoile du général ne pâlit plus : elle était éteinte.

Parmi les adversaires du général, mon cousin de Cazenove se méfiait beaucoup de sa loyauté. Force m'est de reconnaître qu'il avait raison. M. Denys Cochin, député catholique fervent et irréductible, ne l'estimait guère non plus. J'ai été plusieurs fois à Londres voir le Comte de Paris et, par la même occasion, Boulanger, puisque j'avais promis de ne pas lui tourner le dos.

A la fin du « boulangisme », j'étais à Londres. Une de mes amies des Tuileries, avec qui j'étais restée en très bonnes relations, connaissait et appréciait le prince Napoléon, cousin de l'Empereur, désigné souvent sous le surnom de « Plon-Plon ». Elle vint à Londres avec sa mère, et le prince s'y trouvait aussi. Elle voulut que je fisse sa connaissance : je cédai, et rendez-vous fut pris. A l'heure convenue, j'arrivai à l'Alexandra-Hôtel, où elle habitait et, en attendant l'ascenseur qui redescendait, je me trouvai à côté d'un monsieur que je crus reconnaître à ses portraits pour être précisément le prince Napoléon. L'ascenseur arrive, ce monsieur y entre et je le suis. Il n'y avait que nous deux. En arrivant à l'étage de mon amie, il passe devant moi sans même esquisser un salut, et sonne à la porte indiquée. Il pénètre devant moi. Je lui laisse le temps d'enlever son manteau, et j'entre alors dans le salon. Mon amie, venant à moi, me dit vivement :

— Permets-moi de te présenter le comte de Montefiori, en me désignant le prince.

— Je suis enchantée, répondis-je, de pouvoir saluer le prince Napoléon plus facilement que dans l'ascenseur !

Celui-ci fut un peu décontenancé de ces paroles ironiques, mais bientôt la conversation prit un tour aimable et, à la fin de la visite, comme nous parlions du « boulangisme », il me fit cette boutade :

— Boulanger ! C'est un clou auquel on accroche son manteau. Nous verrons, madame, quel est celui de nous deux qui accrochera le sien.

Hélas ! ce clou n'était pas solide, il ne put soutenir aucun manteau.

A Londres, le général Boulanger me mit un jour dans l'embarras, car il me demanda une entrevue avec le Comte de Paris. Je n'en voyais pas la nécessité, mais il insista tellement que je finis par lui promettre de faire sa commission. Je la fis, et le prince accepta de mauvais gré. L'entrevue eut lieu chez moi, à Alexandra-Hôtel, un soir après dîner. Le général arriva un peu en avance, et piaffant aussitôt d'impatience, il marmottait :

— ... Viendra pas, votre prince... Veut me faire poser!

— Mais non, répondis-je, le prince m'a promis, il viendra.

— Allons donc, il se moque de moi !

Le ton du général était presque insolent, lorsque le prince entra.

— Bonjour, mon général, dit-il, en s'avançant vers Boulanger et lui tendant la main.

Celui-ci, devenu très petit garçon, se leva et répondit :

— Mon capitaine, je suis bien heureux de serrer la main qui m'est tendue.

La conversation s'engagea, d'abord banale, mais le prince ayant posé au général cette question directe :

— Êtes-vous sûr d'avoir la majorité aux élections ?

Ceci se passait en août et les élections devaient avoir lieu le 22 septembre 1889. Le général ayant répondu « oui » sans hésiter, le prince lui dit alors textuellement :

— Je ne vous demande qu'une chose, car je ne vous demanderais jamais de rétablir la monarchie, c'est d'obtenir le retrait des lois d'exceptions.

— Cela, certainement, capitaine, car je suis contre !

Les lois dont parlait le Comte de Paris étaient la laïcisation obligatoire des écoles, l'exclusion de l'enseignement religieux, les curés « sac au dos », et, enfin, la loi d'exil, dont le prince souffrait tellement que sa fin en a été plus cruelle. Le prince se leva et tendit à nouveau sa main au général, puis se retira. L'entretien avait duré environ vingt minutes. Lorsqu'il fut parti, je dis simplement au général : « Eh bien ? »

Il me parut gêné pour me répondre : ce n'est pas comme cela qu'il le croyait et il pensait qu'il lui demanderait autre chose, etc... J'ai gardé de cette heure un souvenir ironique. L'effet m'avait été singulier de voir ces deux hommes se tendre la main, l'un le persécuteur, l'autre le persécuté.

Car la loi d'exil fut une persécution. La délicieuse princesse Amélie ayant été fiancée au duc de Bragance, futur roi de Portugal, il y eut une grande réception pour la soirée de contrat. Le ministère d'alors, dont Boulanger faisait partie, jugea que cette réception avait trop attiré l'attention sur les princes et que la république courait un danger. Le prince Napoléon, bien qu'affectant d'être républicain, fut compris dans cet exil, ainsi que son fils qui épousa, il y a quelques années, la fille du roi des Belges, Léopold II. La loi d'exil visait, en effet, les héritiers directs des souverains ayant régné en France. Les autres princes furent épargnés. La mesure eut un caractère de félonie : M. de Freycinet, président du Conseil, avait été consulté par le Comte de Paris (Freycinet ayant été « orléaniste », ils se connaissaient donc), pour savoir s'il pouvait donner un gala pour les fiançailles de la princesse Amélie, ledit Freycinet lui avait répondu :

— Oui, soyez sans crainte.

Quelques jours après, une loi demandant l'exil des princes était déposée.

La reine Amélie devint veuve du roi Carlos de Portugal, assassiné en même temps que le prince héritier dans sa voiture. La presse reproduisit l'horrible scène : les meurtriers massacrant son mari et son fils, sous les yeux de la Reine, et la malheureuse femme essayant de les défendre et frappant les assassins, d'instinct, avec la seule arme misérable qu'elle tînt à la main : un bouquet de fleurs, bientôt sanglant. Cependant, le jeune prince Manoel fut proclamé roi. Mais la révolution montait... La reine Amélie, être d'élite, supporta son exil noblement. Après avoir habité l'Angleterre, elle vint se fixer en France, faisant ainsi honneur à notre pays.

Quant au boulangisme, on sait le reste. Accumulant maladresses sur maladresses, les boulangistes, à quelque opinion publique qu'ils appartinssent, n'obtinrent, aux élections de septembre 1889, qu'une ridicule minorité. Le « boulangisme » avait vécu.

Je veux encore raconter une séance qui eut lieu chez moi, au moment où le gouvernement imagina de réunir la Haute-Cour contre le général Boulanger, afin de pouvoir convertir

en exil forcé son exil volontaire. Les mêmes conseillers dont j'ai parlé, moins M. de Martimprey et M. de Beauvoir, arrivèrent un jour chez moi, fort inquiets de cette perspective de Haute-Cour.

— D'où vient donc votre inquiétude ? leur demandai-je.

— Mais, madame, me fut-il répondu, nous allons certainement être appelés à comparaître, et il faut nous concerter pour dire tous la même chose.

— Ce n'est pas difficile, répliquai-je.

— Comment cela ? Et que direz-vous ?

— Mais, je raconterai la vérité !

— Ce sera peut-être dangereux.

— Messieurs, je ne dirai que la vérité. Avons-nous fait quelque chose d'illégal ?

— Non, nous n'avons rien fait d'illégal.

— Alors ? répartis-je en riant.

— Oui, mais si on nous convoque ?

— Eh bien ! messieurs, dis-je ironiquement, on nous convoquera.

Et je me levai. Voyant mon absolue décision de rester dans le vrai et simple récit des événements que je viens de dire, ces messieurs se retirèrent un peu confus, cependant que Laguerre disait : « Elle a peut-être raison ! »

Et jamais aucun de nous ne fut convoqué.

Le général Boulanger n'osa plus rester en Angleterre où il avait été d'abord bien accueilli, mais où l'on ne tarda pas à lui faire sentir qu'il n'était plus intéressant. Il s'en alla donc à Jersey. Par scrupule d'amitié, j'ai été l'y voir deux ou trois fois. Finalement, le général, dont j'avais eu l'obligeance de garder les chevaux, me fit un jour un reproche injuste parce que l'un d'eux était mort. Je le pris de haut et je n'eus plus de relations avec lui.

Mme de Bonnemains, très souffrante, finit par le ramener à Bruxelles où elle espérait avoir de meilleurs soins. Mais sa santé déclina très vite et elle mourut peu de temps après. Deux mois juste après ses funérailles, Boulanger, ruiné, abandonné de ses amis, s'en fut sur la tombe de cette femme et se tua d'une balle dans la tête.

DUCHESSE D'UZÈS, NÉE MORTEMART.

LA SYMPHONIE FANTASTIQUE

BERLIOZ
ET L'EUROPE ROMANTIQUE

IV[1]

COUP D'ÉTAT A PARIS

Le rude bouleversement de 1848 allait se terminer pour la France de façon assez imprévue. Et tout d'abord, comme il arrive presque toujours après un temps de violences excessives, une réaction se produisit. Le spectacle de la guerre civile avait vite refroidi les Parisiens. Lorsqu'ils virent les ruines de la capitale, la troupe campée dans les rues, les convois de prisonniers emmenés dans les forts et que les journaux imprimèrent les listes des morts illustres ou inconnus, un cri monta de partout : « Vive la République des honnêtes gens ! » Une fois constitué, sous la direction du général Cavaignac, un ministère de transition, les légions douteuses furent dissoutes, un corps de cinquante mille hommes formé sous Paris, des crédits votés pour les secours aux victimes. Puis les poursuites s'engagèrent contre ceux que l'opinion tenait pour responsables, et l'exode des révolutionnaires commença, comme, quatre mois plus tôt, celui de la famille royale et de ses ministres.

Cependant, la Chambre restait très divisée. Aux élections de juin, les modérés l'avaient emporté à la surprise générale et Louis-Bonaparte fut élu député par quatre départements. Mais, politique consommé, il refusa un siège « qui pouvait

(1) Voyez la *Revue* des 1er, 15 janvier et 1er février.

servir de prétexte à des troubles déplorables », ajoutant toutefois, dans une lettre au président de l'Assemblée, que « si le peuple lui imposait des devoirs, il saurait les remplir ». Aux élections complémentaires de septembre, son siège ne lui fut plus assuré par quatre départements seulement, mais par cinq. La « fantaisie princière » que ce peuple paraissait résolu à s'offrir, prenait l'aspect d'une réalité fort prochaine et tout inattendue du suffrage universel. En effet, le 26 septembre, le prince fit son entrée au Palais Bourbon au milieu de la curiosité générale. Les républicains pensèrent aussitôt qu'il visait à la présidence de cette démocratie née d'hier et qui paraissait s'orienter déjà vers la dictature. Aussi leurs orateurs principaux s'efforcèrent-ils de détourner la menace en enlevant à ce suffrage universel, — par eux institué, — l'élection du chef de l'État pour la remettre au seul vote de l'Assemblée nationale. On vit alors remonter à la tribune cet Alphonse de Lamartine qui, quelques semaines plus tôt, avait couronné sa muse du bonnet de Marianne, et son éloquence fit de nouveau un miracle, mais cette fois dans le sens inverse : la République qu'il avait rappelée à la vie fut tranquillement dédiée au tombeau et ensevelie, sans qu'il s'en doutât, sous les fleurs de cette rhétorique à laquelle le bon sens français ne résiste que rarement.

Le poète ami du hasard l'emporta ; l'élection du Président par le peuple fut décidée, et, le 10 décembre, sur 7 327 000 suffrages exprimés, 5 434 000 allèrent à Louis-Bonaparte, 1 448 000 au général Cavaignac, 370 000 à Ledru-Rollin (chef des gauches) et 17 910 à Lamartine, fondateur de la IIe République, qui se trouva ainsi devenir également le fondateur du Second Empire.

« Notre choléra républicain nous laisse un peu de répit en ce moment », écrivait Berlioz après la proclamation des résultats du vote, à Guillaume de Lenz, à Pétersbourg ; « les rouges rongent leur frein ; le suffrage universel nous a donné une majorité foudroyante pour Louis-Napoléon... Comme vous devez rire, là-bas, et vous moquer de nous ; de nous, qui nous intitulons les peuples *avancés* ! Savez-vous comment on appelle les bécasses trop faites, les bécasses pourries ? ce sont aussi des bécasses *avancées*... Et vous pensez encore à la musique, barbares que vous êtes ? (Guillaume de Lenz

achevait alors son ouvrage sur « Beethoven et ses trois styles ».) Quelle pitié ! Au lieu de travailler au grand œuvre, à l'abolition radicale de la famille, de la propriété, de l'intelligence, de la civilisation, de la vie, de l'humanité, vous vous occupez des œuvres de Beethoven ! Vous rêvez de sonates ! Vous écrivez un livre d'art !... Dieu vous garde de la République et surtout des républicains ! »

Le 2 décembre 1851, les Parisiens étonnés purent lire à leur réveil, par voie d'affiches et de proclamations, que l'Assemblée nationale était dissoute, le Conseil d'État aussi, l'état de siège décrété dans la capitale, et que le Prince-Président s'en remettait au suffrage universel pour confirmer la nouvelle politique, — d'ordre, — qu'il allait instituer, puisque les représentants de la nation ne parvenaient décidément pas à s'entendre. C'était le coup d'État. Les séditieux tentèrent bien de se soulever et il y eut de nouveau des barricades, quelques centaines de morts et de blessés. Mais ce ne fut qu'un dernier grain de la tempête. Le peuple n'avait plus d'autre ambition que la tranquillité et il vota sous bonne garde de ses préfets et fonctionnaires (montrant ainsi l'exemple que suivrait plus tard la IIIe République). Par 7 439 216 suffrages, le plébiscite donna raison à Louis-Napoléon Bonaparte. L'Empire se trouva virtuellement proclamé et une nouvelle Constitution fut préparée, la douzième de celles qui jalonnent l'histoire de la France de 1791 à 1875, toutes « définitives » et « immortelles », bien entendu. Le 1er janvier 1852, le Prince se rendit à Notre-Dame où un *Te Deum* fut célébré. Bien qu'on n'eût pas choisi le sien, Berlioz applaudit l'homme et l'événement. « Grâce à lui et à l'armée, nous vivons tranquilles dans nos maisons, écrit-il encore à un ami de Russie, mais nous, artistes, nous vivons *morts*... Chez nous, le beau, ce n'est pas le laid, c'est le plat ; on n'aime pas plus le mauvais que le bon, on préfère le médiocre ; le sentiment du vrai dans l'art est aussi éteint que celui du juste en morale. »

Temps de misère pour les artistes, d'aridité accrue pour Berlioz. Jamais plus qu'alors il ne fut malade d'ennui ; toujours la tête lourde, un malaise inexplicable, et, malgré sa nostalgie de voyages, impossible de se mouvoir ailleurs que de la rive droite à la rive gauche de la Seine. Bientôt ce sera

plus tragique encore : il résistera au désir de composer. Obsédé d'idées musicales, il se réveillera la nuit, hanté par le mouvement à deux temps d'un allegro en la mineur, et, au moment de prendre la plume, se refusera le bonheur de l'écrire parce qu'il se laisserait entraîner à développer le reste de la symphonie : d'où plusieurs mois de travail acharné, l'arrêt forcé des feuilletons, ses revenus taris, de nouvelles dettes chez le copiste, et, pour finir, quelques exécutions à ses frais devant une salle vide.

Il fit pourtant le voyage d'Angleterre (1852), y donna les concerts habituels, et retrouva pendant quelques jours son enthousiasme pour Shakespeare, la *Neuvième* symphonie et la *Vestale*. Mme Spontini lui écrivit même à cette occasion et lui offrit le bâton de commandement de son mari « qui vous aimait tant, qui avait tant d'admiration pour vos ouvrages ». Petit regain de gloire, de jeunesse, succès de *Roméo*. Et, nouvelle coïncidence, l'artiste engagée à l'une de ses soirées pour jouer le *Concertstück* de Weber, n'était autre que Camille Pleyel-Moke, son Ariel de 1830 ! En fut-il ému ? Assurément, puisque le lendemain la pianiste se plaignit au Comité d'avoir été « mal accompagnée ». Vengeance tardive et sans portée : Berlioz est enchanté de l'orchestre, du public, des journaux. Mais, malgré cet effort, l'argent demeure rare et la dépense s'aggrave.

A Paris, la vie renchérit. Louis, engagé comme pilotin sur un bateau de commerce, avoue quelques dettes. L'état d'Harriett Smithson empire encore. Il faut donc « articler », écrire des livres, publier des Mémoires par fragments dans un journal, réunir en volume des feuilletons, courir les éditeurs toujours tièdes et prudents et tenter de lancer *les Soirées de l'orchestre*, brillant écrit de journaliste. Mais bientôt, à bout de ressources, il vendra pour la somme de 700 francs les droits français de sa *Damnation de Faust*. Notons aussi qu'il venait d'atteindre ses cinquante ans.

LA MORT D'OPHÉLIE

Tout en haut de la butte Montmartre, sur la pente qui regarde Saint-Denis, aux lieux mêmes où elle avait vécu ses brèves années de bonheur, Harriett Smithson agonisait.

Depuis longtemps paralysée et alitée, elle achevait dans une maison modeste entourée d'un jardin, rue Saint-Vincent, sa lamentable existence. Son fils, nommé « aspirant-marinier » au Havre, était venu la voir au début de l'année 1854 avant de s'embarquer de nouveau. Et, pour tuer le temps, cet apprenti marin, pour ainsi dire sans famille, bourlinguait, les poches vides, des hauteurs de Montmartre à la rue Boursault, près de la place Pigalle, où Berlioz et Marie Recio avaient leur domicile. Quand il savait la dame sortie, il montait faire une courte visite à son père, penché sur ses articles ou mettant la dernière main à une œuvre nouvelle : *l'Arrivée de la sainte Famille en Égypte* (plus tard partie de la trilogie : *l'Enfance du Christ*). Ensemble ils parlaient de la mourante, de l'avenir, et, dès que les pas de « l'autre » se faisaient entendre, Louis s'enfuyait. Ombrageux, timide, mal à son aise devant celle qui occupait la place de sa mère, le jeune homme, cette fois-là, fit remettre une lettre à son père, puis disparut.

Que disait-elle, cette lettre ? Rien sans doute que Berlioz ne sût depuis longtemps sur sa dure servitude. Et qu'eût-il répondu aux reproches de Louis, sinon ce qu'il répondait à ceux de ses amis : « Que voulez-vous, je l'aime ! » Ceci, sans illusion aucune, puisqu'il ajoutait : « Je dis que je mériterais d'aller en enfer... mais j'y suis ! » Si des forces lui restaient, il les gardait pour son travail et laissait tranquillement s'accomplir le destin.

Peu après le départ de son fils, l'état d'Harriett empira brusquement. On fit chercher Berlioz en hâte, il courut à Montmartre, trouva sa femme haletante, mourante, et s'assit près d'elle sans parler, selon l'habitude prise ces dernières années, la profonde misère de l'un s'appuyant silencieusement sur la solitude depuis longtemps devinée de l'autre, vieux époux séparés par la vie, unis par les souvenirs, qui expient sans vaines paroles leur longue erreur.

Elle ne mourut pas ce jour-là, cependant. Il retourna la voir le lendemain, 3 mars, et l'avait quittée depuis deux heures seulement lorsqu'une des gardes revint le chercher : Mme Berlioz venait de « passer ». Déjà recouverte du drap funèbre, cette vieille Ophélie méconnaissable reçut la dernière visite de son Hamlet dans la petite maison aux volets clos.

Alors éclata en Berlioz une douleur inattendue, furieuse, et comme un soulèvement prodigieux de son être contre Dieu, « ce Dieu stupide et atroce dans son indifférence infinie... Shakespeare, Shakespeare, où es-tu ? Tu dois avoir été humain... C'est toi qui es notre père, toi qui es aux cieux... Lui seul peut me comprendre et doit nous avoir compris tous les deux ; lui seul peut avoir pitié de nous, pauvres artistes *s'aimant* et déchirés l'un par l'autre. » Tout le passé de la malheureuse remonte à sa mémoire, le submerge de remords, de regrets, le remplit du sentiment « entre tous le plus difficile à supporter : le sentiment de la pitié ». Il se souvient de chaque degré par elle descendu jusqu'au bas de l'infortune : sa ruine avant le mariage, son accident, la déception que lui causa sa dernière tentative dramatique à Paris ; son renoncement ; sa gloire éclipsée ; puis son inaction forcée, son vieillissement, les disputes conjugales, sa jalousie d'abord sans cause, puis trop fondée ; enfin la séparation, l'abandon, les regrets de sa carrière brisée, le départ de son fils, sa beauté disparue, sa santé perdue, cette atroce agonie qui avait duré quatre ans et se terminait à présent par la mort et l'oubli... « L'immortalité du génie, qu'est-ce que cela ? Toi seul, Shakespeare, es le Dieu consolateur, le père des artistes... »

Berlioz alla lui-même avertir le pasteur pour la cérémonie du lendemain. Et comme le cabriolet qu'il avait pris passait devant l'Odéon, les souvenirs vinrent l'assiéger plus vifs encore : c'est là que, vingt-six ans plus tôt, il avait vu jouer *Hamlet* pour la première fois ; c'est là que « la gloire de la pauvre morte éclata subitement » après la grande scène d'Ophélie, devant tout ce que le Paris de 1828 comptait de chevelus, de gilets rouges, de Jeune-France, de réformateurs ; c'est là qu'il avait découvert Juliette avant de fuir dans la nuit pour jouir de son émotion, qu'il avait senti s'éveiller en lui les puissances nouvelles de la musique et qu'avait commencé cette longue carrière d'illusion, cette poursuite d'une ombre qui se perdait tout de suite, se confondait déjà dans une autre, plus lointaine, plus irréelle encore, pour reparaître enfin, métamorphosée, parmi les formes légères nées de son esprit. Non, jamais il n'était sorti de cette adolescence qui lui préparait une telle réserve de déceptions. Et lorsqu'il s'en éveillait un instant, c'était pour

se découvrir sans avenir, pour apprendre que cet amour, transformé par son labeur en œuvre d'art, faisait rire la galerie ou se heurtait à un mur d'indifférence plus inébranlable que la haine des vieillards. Mais l'honneur d'Harriett fut de n'avoir, pas plus que son mari, cédé devant cette longue série de petites catastrophes. Du fond de leur commune pauvreté, elle le soutint dans sa dignité d'artiste et n'accepta jamais, — elle qui n'était pas musicienne, — de lui voir consentir des sacrifices qui eussent blessé ses convictions. Harriett Smithson lui apprit, du moins par sa mort, qu'à défaut du bonheur, il tenait d'elle sa justification.

Le lendemain, quelques amis, quelques artistes suivirent le modeste corbillard de la pauvre étrangère jusqu'au petit cimetière de Montmartre où on l'ensevelit, la face tournée vers l'Angleterre que, par fierté, elle n'avait jamais voulu revoir. Hector fit inscrire sur sa tombe ces simples mots : « Henriette-Constance Berlioz-Smithson, née à Ennis, en Irlande, morte à Montmartre le 3 mars 1854. » Les journaux annoncèrent la nouvelle sans beaucoup de commentaires. Seul, Janin fit un article nécrologique plus développé : « ... Elle s'appelait miss Smithson... Elle fut, sans le savoir, un poème inconnu, une passion nouvelle, toute une révolution... »

Berlioz, maintenant, ne pouvait plus se détacher de son souvenir. Il écrivit à son fils :

« Je suis là tout seul à t'écrire dans le grand salon de Montmartre, à côté de sa chambre déserte. Je viens encore du cimetière ; j'ai porté sur sa tombe deux couronnes : une pour toi, une pour moi ; je n'ai pas la tête à moi ; je ne sais pourquoi je suis rentré ici. Les domestiques y sont encore pour quelques jours. Elles mettent tout en ordre, et je tâcherai que ce qu'il y a puisse produire le plus possible pour toi. J'ai gardé ses cheveux ; ne perds pas cette petite épingle que je lui avais donnée. Tu ne sauras jamais ce que nous avons souffert l'un par l'autre, ta mère et moi, et ce sont ces souffrances mêmes qui nous avaient tant attachés l'un à l'autre. Il m'était aussi impossible de vivre avec elle que de la quitter. Enfin, elle t'a vu avant de mourir... »

Et quelques jours après :

« ... Je viens de te faire faire un cordon de montre avec les cheveux de ta pauvre mère et je voudrais bien que tu le

conservasses religieusement. J'ai fait faire aussi un bracelet que je donnerai à ma sœur et je garde le reste des cheveux. Je ne pourrai t'envoyer ton linge que samedi prochain 25 à cause d'une formalité qu'il y a à remplir à ce sujet et que le feuilleton que je fais aujourd'hui et demain m'oblige de remettre à la fin de la semaine. »

Liszt écrivit de Weimar : « Elle t'inspira, tu l'as aimée, tu l'as chantée, sa tâche était accomplie. » Ces sobres paroles sont une épitaphe à laquelle on ne peut rien ajouter.

« L'ENFANCE DU CHRIST ». — « LES TROYENS »

Harriett morte et ses meubles vendus, Berlioz transporta rue Boursault, dans une malle fermée à clef portant le nom de son fils, le mince héritage de la disparue. Puis il partit pour l'Allemagne (Hanovre, Brünswick, Dresde) afin de se dépayser, de retrouver son équilibre. Et cette cure d'âme lui réussit, puisqu'à la fin de juillet 1854 il avait achevé *le Songe d'Hérode* qui, avec *la Fuite en Égypte* et *l'Arrivée à Saïs* (déjà composés), forme la trilogie sacrée intitulée *l'Enfance du Christ*. En tout, seize morceaux, pour petit orchestre, solistes et chœur.

Puis, quoique l'Institut l'eût blackboulé une troisième fois, il décide de se représenter « jusqu'à ce que mort s'ensuive ». Retournant alors à ses *Mémoires*... « J'ai hâte d'en finir... leur rédaction m'ennuie et me fatigue presque autant que celle d'un feuilleton... Je finis en remerciant avec effusion la sainte Allemagne où le culte de l'art s'est conservé pur ; et toi, généreuse Angleterre ; et toi, Russie, qui m'as sauvé ; et vous, mes bons amis de France ; et vous, cœurs et esprits élevés de toutes les nations que j'ai connus. Quant à vous, maniaques, dogues et taureaux stupides, quant à vous, mes Guildenstern, mes Rosencrantz, mes Jago, mes petits Osrick, serpents et insectes de toute espèce, *farewell my friends* ; je vous méprise, et j'espère bien ne pas mourir sans vous avoir oubliés. » Puis il signa, data : *Paris*, 18 *octobre* 1854. Et le lendemain, 19 octobre, il épousa Marie Recio.

Cela ne nous surprend guère, car c'est ainsi que finissent d'habitude ces liaisons longues et difficiles. Ce que l'homme cherche dans une telle conclusion, ce n'est rien d'autre que

la paix et une sorte d'absolution accordée *in extremis* à l'amour défunt. Quant à la femme, quant à Marie, c'était pour elle la vraie consécration, la revanche du point d'honneur et peut-être la seule gloire dont elle n'eût pas affiché le mépris. Mariage en tout petit comité au surplus, sans bruit comme sans mystère ; mariage sans gaieté, mariage de convenance. Le fils de Berlioz n'y assista pas. Il était maintenant lieutenant à bord du *La Place*. Sans doute aima-t-il mieux s'expatrier que de faire le quatrième à la table de son père, car, dès le mois de mai suivant, il embarqua pour l'Orient et resta plus de deux ans à naviguer dans la mer des Indes.

Berlioz, plus seul que jamais, commença donc sa troisième existence par la première audition de *l'Enfance du Christ*, qui eut lieu le 10 décembre dans la salle Herz. Le public attendait avec une certaine curiosité et beaucoup de méfiance cette œuvre biblique du compositeur incroyant dont le *Faust*, huit ans auparavant, avait si piteusement plongé dans le silence. Que serait cette trilogie de l'homme-orchestre naïvement applaudi à l'étranger, qui n'osait plus affronter Paris et dont l'apparition au pupitre provoquait déjà une déception ? Quoi, le bouillant, l'incandescent Berlioz d'autrefois, c'était cet homme grisonnant, au visage creusé, à l'œil inquiet, presque un vieillard, presque un de ces podagres qu'il avait tant raillés ? Où donc était l'auteur de cette *Fantastique*, de cet *Harold en Italie*, dont les habitués des concerts d'il y avait vingt et vingt-cinq ans se rappelaient encore les batailles, les échecs, les aventures, les suicides, l'affaire Paganini ? Or, voici qu'à la surprise générale, l'ouvrage de cet anarchiste, de ce « bousilleur du genre national », se révèle comme un chef-d'œuvre exquis de l'étrange école sans foi ni loi dont il est l'unique représentant ! Serait-il tout de même un poète, le compositeur de cette pastorale évangélique ? Serait-il vraiment un musicien ? On applaudit *la Fuite en Égypte*, on acclame *le Repos de la sainte Famille* ; on le bisse ; c'est une tempête, une ovation. Et aussitôt après, les journaux unanimes déclarent qu'on se trouve en présence d'une œuvre de génie.

Quelle revanche pour Berlioz sur les Jago, les Guildenstern, les Osrick, tous ceux qui le disaient « fini » et qu'il vient de clouer au pilori de ses *Mémoires* !

On l'engageait maintenant pour trois concerts à Londres, et Liszt l'appelait aussitôt à Weimar, où il organisait une nouvelle Semaine Berlioz. Il partit donc rasséréné, sans se douter toutefois qu'un incident devait s'y passer qui allait marquer le dernier tournant dans l'histoire de son œuvre.

Aux jours encore récents de son grand désarroi, lorsqu'il refoulait ses idées musicales par peur de se voir entraîner dans de nouvelles dettes, Berlioz n'avouait-il pas que la pensée d'un vaste opéra le tourmentait ? Ne se promettait-il pas d'y résister ? Eh bien ! ce regain de succès, l'accueil fait par le public allemand à *l'Enfance*, à la *Fantastique*, au *Retour à la vie*, ramenaient en surface l'idée de cet opéra. A peine s'il osait encore s'y abandonner. Mais la température artistique de la cité des Muses, cette vie musicale dans laquelle on baignait, la naïveté du cher Liszt qui affichait une représentation de *Lohengrin* pour convaincre l'ami français du fulgurant génie de Richard Wagner, tout cela excitait et travaillait l'imagination de Berlioz. Et justement pour cette raison, ce *Lohengrin* agit sur lui comme une provocation. Dès le milieu du second acte, Hector, qui en suivait la musique sur la partition, n'y tint plus, quitta sa loge et s'enfuit à l'hôtel Erbprinz, tout comme Rubinstein (le pianiste et compositeur) avait fui au milieu de *l'Enfance du Christ*, quelques jours auparavant. Et Liszt, qui avait sermonné Rubinstein d'importance, vint sermonner Berlioz à son tour. « Que veux-tu, fit celui-ci, je n'y comprends rien ! » Parole sincère, assurément ; elle trahit l'inquiétude, la souffrance de ce vieil invalide des champs de bataille de la musique qui sentait monter, irrésistible, la gloire ennemie.

Mais c'est alors qu'intervint la princesse de Wittgenstein. Elle devina la blessure, elle confessa l'artiste, elle pansa la plaie. A cette femme qui vivait pour l'amour d'un homme, il osa parler. Il convint que lui aussi était habité par un projet de drame lyrique. Et puisque Wagner s'occupait de recréer musicalement la vieille légende de Siegfried et des dieux germaniques, pourquoi n'avouerait-il pas que lui, Berlioz, voulait ressusciter la sublime fresque des héros méditerranéens ? A l'autre, les *Nibelungen* ; à lui, Virgile, le siège de Troie, Énée, Didon, une Énéide musicale, un opéra « traité dans le

système shakespearien ». Et la princesse, touchée par l'accent de cette vieille âme désabusée :

— Allons, lui dit-elle, il faut faire cet opéra, ce poème lyrique ; appelez-le et disposez-le comme il vous plaira ; il faut le commencer et le finir.

Et, comme il s'en défendait malgré lui, hésitait, attendait d'être forcé :

— Écoutez, ajouta la princesse, si vous reculez devant les peines que cette œuvre peut et doit vous causer, si vous avez la faiblesse d'en avoir peur et de ne pas tout braver pour Didon et Cassandre, ne vous représentez jamais chez moi, je ne veux plus vous voir.

C'était la parole qu'il attendait. Dès son retour à Paris, il se mit au travail et l'œuvre commença de naître, d'abord rapidement, puis lentement, prise, abandonnée, reprise dans l'exaltation et les abattements successifs. Parfois, il vogue à pleines voiles sur la mer virgilienne, pour retomber ensuite dans un découragement de vieil homme qui se sent parvenu au bout de son effort. Quatre ans de luttes avec soi-même, avec la maladie et la fatigue, coupés ici et là par de faibles éclaircies.

Et, tout à coup, cette chose cocasse, fantastique, plus fantastique que bien d'autres quand on songe à la guerre qu'il mène depuis trente ans contre les « goutteux » de l'Académie des Beaux-Arts : Hector Berlioz est nommé à l'Institut au fauteuil de ce « crapaud » d'Adam ! Il avait fallu quatre tours de vote (contre Félicien David, le jeune Gounod et l'ignoré Panseron). Le samedi 21 juin, il est sacré podagre, vieillard, perruque, homme respectable ! « Je ne suis plus ni truand, ni bohème ! Arrière la Cour des miracles ! Je ne désespère pas de devenir pape un jour. N'importe, dans trois semaines, j'aurai achevé de gratter mon libretto, je me mettrai à la partition pour ne plus en démordre. »

L'Institut, c'est-à-dire 1 500 francs de rente... Donc, quinze feuilletons de moins à faire, et il peut écrire à Liszt, huit jours après son élection : « L'Énéide est finie (le livret et une partie de la musique), je crois même que je n'y corrigerai plus rien maintenant... J'ai été présenté hier officiellement à mes nouveaux confrères, et vendredi j'entre en fonctions

en examinant et en écoutant les six cantates des candidats pour le prix de Rome. » Le blackboulé de Boïeldieu, le protégé du portier Pingard, devenait à son tour membre du jury, dispensateur de couronnes, pourvoyeur de « l'infirmerie » Médicis, et il reçut sans sourciller les félicitations de son ancien directeur, le peintre Horace Vernet, dont il devenait à présent le confrère.

Toujours sombre, seul, malade, Berlioz vivait avec ses *Troyens*, corrigeait, ornait ses *Mémoires* qu'il tenait cachés au Conservatoire, de peur des fouilles indiscrètes de Marie. Il finit même par envoyer le manuscrit à Liszt pour le cas où il mourrait. Car l'obsession de la mort le hantait, comme il arrive si souvent autour de la cinquantaine, et il luttait de vitesse avec elle, afin qu'elle ne vînt pas heurter à sa porte avant qu'il eût achevé sa dernière œuvre.

Enfin, le 7 mai 1858, Berlioz mit la dernière note, le dernier point d'orgue à sa grande partition des *Troyens*. La « mission » que lui donna la princesse est terminée. Et naïvement, dans sa joie, il écrivit une lettre à l'Empereur :

« Sire,

« Je viens d'achever un grand opéra dont j'ai écrit les paroles et la musique. Malgré la hardiesse et la variété des moyens qui y sont employés, les ressources dont on dispose à Paris peuvent suffire à le représenter. Permettez-moi, Sire, de vous lire le poème et de solliciter ensuite pour l'œuvre votre haute protection, si elle a le bonheur de la mériter... C'est grand et fort, et, malgré l'apparente complexité des moyens, très simple. Ce n'est pas vulgaire, malheureusement, mais ce défaut est de ceux que Votre Majesté pardonne... »

M. de Morny, cependant, dissuada l'auteur d'envoyer sa lettre, la jugeant peu convenable. Et Berlioz attendit cinq mois. L'Empereur, alors, lui fit savoir qu'il lui accorderait une audience particulière.

Grande journée, grands espoirs. Hector passa son habit vert, mit ses décorations françaises, allemandes, russes, et se rendit au Palais où les gentilshommes de service virent arriver (sans le reconnaître) l'artiste qui se disait le plus sifflé d'Europe et qui n'en était que le plus méconnu, portant beau,

l'œil fier et vif dans le visage sillonné et intelligent. On le fit entrer dans le salon des audiences particulières, où ils se trouvèrent... quarante-deux ! A peine put-il dire quelques mots à l'Empereur, « qui avait son air de 25 degrés au-dessous de zéro ».

A Liszt : « Il a pris mon manuscrit, m'assurant qu'il le lirait, *s'il pouvait trouver un moment de loisir*, et depuis lors je n'en ai plus entendu parler. Le tour était fait. C'est vieux comme le monde. Je suis sûr que le roi Priam en faisait tout autant. »

Cela est comique, tragi-comique, et même, à y regarder de près, tragique tout court. Car jamais cet isolé n'a été plus seul qu'alors, sans présent, sans futur, traînant son passé mort et portant sans espérance cette œuvre sans avenir.

*
* *

Tout se transformait, se métamorphosait autour de lui dans ce plaisant pays de France. Après les journées de 1848, après le décès rapide de la IIe République, après le choléra et les onze mois de la guerre de Crimée, le nouvel Empire avait été baptisé enfin dans les fêtes de l'Exposition où le rôle de Berlioz fut celui d'un vieux fantôme oublié par Louis-Philippe. Le bruit des orchestres à valses et à galops couvrait de haut maintenant celui des anciennes symphonies. L'opérette, ce nouvel « article de Paris », reléguait au magasin d'accessoires le drame romantique. Offenbach et son *Bataclan*, ses *Dames de la Halle*, son *Orphée aux Enfers*, l'emportaient de loin sur *Don Juan*, *le Prophète* et *les Troyens*. Vêtus en ballerines, les dieux de l'Olympe avaient d'avance partie gagnée sur Cassandre, Didon et les héros virgiliens. Ce n'était pas la Pythie de Delphes qu'on interrogeait, mais les tables tournantes. La France se détendait, on jouait des charades, à la ville comme à la Cour, et l'Empereur lui-même montait à l'assaut de la Tour des Vertus en allant saisir par les jambes les dames qui se défendaient assez mal sous leurs crinolines. Le nouveau membre de l'Institut retardait autant sur l'esthétique du Second Empire que le chevalier Lesueur, trente ans plus tôt, sur le déchaînement romantique. Le souvenir des vieilles victoires d'Austerlitz et de Wagram, même celui de Sébastopol s'effaçait dans le bruit du canon de Magenta et

de Solférino : l'Italie nouvelle allait naître. Et le vieux Jeune-France de la *Fantastique*, collègue du sénateur exilé Victor Hugo, regardait avec étonnement les bouleversements de la capitale. Car M. Haussmann, l'impérieux préfet de la Seine, faisait tomber sous la pioche des démolisseurs des quartiers entiers. Et déjà l'étranger accourait de partout pour voir ces merveilles. Riches voyageurs, architectes curieux de nouveautés, artistes en quête de renommée affluaient dans cette ville où tout devenait subitement possible. Même et surtout l'impossible. Or, si la « fête impériale » ne devait avoir qu'un temps, du moins en resterait-il des monuments, des œuvres d'art, un style hardi, et y obtiendrait-on une vue fraîche sur ce qu'allait être cette vieille Europe éternellement en conflit avec elle-même pour l'honneur de la civilisation.

C'est ce qu'avait flairé de son exil de Zurich cet autre tourmenté, cet obstiné et lucide révolutionnaire qu'était Richard Wagner. Un beau jour, il vint frapper à la porte de Berlioz. Avec lui, entrait au logis le dernier adversaire, le plus redoutable : la musique de l'avenir.

LES « TROYENS » OU « TANNHAUSER » ?

L'aurore de l'œuvre wagnérienne se levait partout, en effet, à l'horizon musical, alors que le crépuscule descendait tout aussi fatalement sur l'œuvre de Berlioz. La courte visite de Wagner laissait prévoir qu'il ne tarderait pas à venir assiéger Paris. Aussi Hector écrivait-il quelques mois plus tard : « Paris est pour moi un cimetière ; partout je trouve des souvenirs d'amis ou d'ennemis qui ne sont plus. Là, j'ai rencontré Balzac ; ici, je me suis promené avec Paganini ; voici le trottoir où j'ai causé avec Adolphe Nourrit (le chanteur) ; cette maison est celle de la pauvre Rachel (l'actrice). Ils sont tous morts. Que de morts ! Pourquoi ne sommes-nous pas encore morts ? » Et plus morts qu'eux tous (avant d'avoir vécu), ces malheureux *Troyens* qu'il continuait à lire aux uns et aux autres, qu'il retouchait, aimait de plus en plus, comme on aime plus uniquement ce qu'on est seul à aimer.

Toutes les démarches qu'il entreprit à leur sujet étaient restées vaines. Il avait été à un bal des Tuileries pour essayer de parler à l'Impératrice, qu'on disait bien disposée. Il s'était

fait annoncer au ministre d'État, avait été reçu et renvoyé avec de bonnes paroles. La commission de l'Opéra s'était un instant occupée des *Troyens*. Des « rumeurs » fermentaient, mais il n'en sortit rien. Le prince Napoléon, à son tour, fit des promesses. Néant. L'Empereur lui-même, aux Tuileries, serra un jour en passant la main de Berlioz. Mais c'était au moment des affaires d'Italie et il avait bien d'autres bataillons à commander que ceux des Grecs, des Troyens, des Carthaginois et des Numides. Pourtant, l'Opéra donnait l'*Herculanum* de Félicien David ; le Théâtre lyrique, le *Faust* de Gounod ; l'Opéra-Comique, la *Dinorah* de Meyerbeer. De Berlioz, personne ne voulait rien.

On a peine à croire que le plus grand des compositeurs français, membre de l'Institut, l'auteur de la *Fantastique*, de *Roméo*, du *Requiem*, de la *Damnation*, de *l'Enfance du Christ*, ne soit parvenu à faire entendre des fragments de son œuvre la plus importante qu'au piano et devant vingt personnes, dans une petite salle du passage de l'Opéra où se donnaient des cours de musique ! Et c'est pourtant ce qui arriva. Aucun théâtre, aucun directeur, aucune société de concerts ne proposant à Berlioz de monter ses *Troyens*, il résolut de louer cette humble salle Beethoven, où le piano remplaça l'orchestre et deux chanteurs bénévoles les solistes. « Cela se passait en famille », note le fidèle d'Ortigue. Quelques amis se dévouèrent à figurer les chœurs, le pianiste fit de son mieux pour remplacer les cent instrumentistes qui manquaient, Berlioz lui-même se mit à chanter...

Spectacle poignant, affreux, et, osons le dire, humiliant pour la France. Un mois après cette parodie, Wagner, subitement enrichi par un commanditaire imprévu (le mari de Mathilde Wesendonk), s'installait à Paris. Et ce que Berlioz n'avait pu obtenir en deux ou trois années de démarches, Wagner l'enleva à la pointe de sa chance en quelques semaines. Soutenu par Mme de Metternich, femme de l'ambassadeur d'Autriche, imposé à l'Opéra par l'Empereur lui-même, son *Tannhäuser* fut mis en répétitions sans qu'on y épargnât ni la peine ni l'argent. D'immenses dépenses furent engagées, le meilleur ténor d'Allemagne appelé à Paris, des décors somptueux brossés sur les indications du compositeur, tout ce que Berlioz n'avait pu seulement rêver se trouva comme

par miracle offert au magicien saxon. Il exultait, ricanait, se fâchait, tombait malade d'énervement, recommençait, prêt à lâcher tout, s'il n'était obéi comme il entendait l'être et préparait sa bataille avec ce soin et cette précision qui devaient, croyait-il, emporter la victoire.

Il fallut cent soixante-quatre répétitions avant d'arriver à cette soirée fameuse du 13 mars de 1861, qui allait marquer dans les annales de la musique. Un échec triomphal. Une bagarre semi-politique. Un éclat de rire. Car ce fut surtout cela, cette première de *Tannhäuser* : une bouffonnerie bien parisienne, des interruptions au parterre, des cris d'animaux aux galeries, la fâcherie voyante de Mme de Metternich qui brisa son éventail sur le bord de sa loge dans un geste de colère. Et, le lendemain, une tempête dans la presse.

Quoique souffrant, Berlioz assista à ce naufrage mémorable. L'auteur de ces *Troyens* inconnus, assis au milieu du cirque, vit déchirer sous ses yeux le gladiateur insolent qui prétendait dompter Paris. On devine ses sentiments devant cette pompe, ces frais énormes, cette salle houleuse, cette chute éclatante. Il triomphait. Mais il triomphait en dedans et les lèvres serrées. Pas un mot. Le silence et rien que le silence. Pas une ligne dans les *Débats* (d'Ortigue s'en chargera). Pas une remarque aux confrères. Ce dont son cœur est plein, il le taira, ne le confiera à personne. A son fils seul, qui s'embarque de nouveau pour un long voyage, il criera enfin le mot qui lui brûle les lèvres : « *Je suis cruellement vengé.* »

Peut-on s'étonner, s'indigner ? A-t-on le droit d'en vouloir à cet homme usé, fini ? Berlioz détestait sincèrement la musique de celui qu'il appelait ce « gros maître ». Il était d'un autre âge, le savait, le sentait, et, somme toute, son attitude demeura correcte, empreinte de pudeur. Il refusa de hurler avec les loups et regarda froidement partir Wagner, que suivait une rumeur glorieuse.

*
* *

D'autres chagrins encore guettaient Berlioz au cours de ces deux mauvaises années de 1861 et 1862. Et d'abord une brouille avec son fils, jeune homme instable, inquiet, qui tirait des bordées tantôt à Marseille, tantôt à Gênes, au Havre, en Algérie, réclamait de l'argent à son père et le

tourmentait ensuite par de longs silences inexpliqués. Des deux mois, des trois mois sans aucune nouvelle ; puis tombait une lettre ironique, rappelant à son père ses propres brouilles avec la famille de La Côte (une vieille habitude, un atavisme) et demandant des subsides, chargeant « le vieux » de lui trouver une place. Une place ? Mais où ? Pour qui ? Pour devenir quoi ? Le pauvre Berlioz promettait dans le vague, tentait on ne sait quelles démarches auprès d'un amiral, et annonçait que ses *Troyens* allaient passer à l'Opéra, ou peut-être au Casino de Bade, ou au Théâtre lyrique. Mais tout cela était plus confus encore que la prose de Louis.

Sa santé empirait. Trente heures, parfois, à se tordre sur son lit. Le laudanum le soulageait un peu, pas longtemps, et les crises intestinales reprenaient. Sa seconde femme était souffrante aussi et de plus en plus gravement d'une maladie de cœur. Malgré tant de soucis, il parvint néanmoins à terminer, en février de 1862, ses deux actes de *Béatrice et Bénédict*, tirés de *Beaucoup de bruit pour rien*.

Opéra-comique ? Opéra-bouffe ? Quel nom donner à ce quiproquo amoureux qui est bien l'une des plus exquises œuvres de la musique lyrique tout entière ? Elle se place entre le *Figaro* de Mozart et le *Falstaff* de Verdi et se distingue de l'un comme de l'autre par une vivacité de sentiment et une grâce toutes françaises. Librement adaptée du *Much ado about nothing* de Shakespeare (auquel Berlioz a ajouté le personnage du maestro Somarone), ce serait perdre sa peine que d'essayer de rendre par écrit le mouvement musical de ces deux scènes pimpantes, — et par instants sublimes, — où le vieil amoureux s'est élevé aux plus hauts sommets de son art.

Comment ce précoce vieillard, — car Berlioz en tout fut pressé, — comment cet homme désabusé trouva-t-il les réserves de fantaisie et le naïf humour nécessaires pour composer ces deux actes si jeunes et si frais ? « Pour certains esprits, vieillir, c'est mûrir, écrit-il dans l'un de ses feuilletons. Pour d'autres, vieillir, c'est faiblir. Pour tous, vieillir, c'est mourir... A quoi sert la vie ? Ah ! direz-vous, n'allez pas nous ennuyer avec vos accès de philosophie sépulcrale, nous recommencer vos citations de Shakespeare... La vie sert à faire des opéras-comiques. »

Le vendredi 13 juin 1862, comme les Berlioz se trou-

vaient chez des amis à Saint-Germain, Marie Recio fut prise subitement d'une crise cardiaque et tomba, foudroyée. Elle venait de toucher ses quarante-huit ans. Il fallut transporter le corps à Paris ; une cérémonie eut lieu à l'église de la Trinité, sa paroisse ; les amis, les confrères de l'Institut, les chanteurs, les journalistes défilèrent devant le compositeur, veuf pour la seconde fois, et on suivit le corps au cimetière de Montmartre. La douleur de Berlioz fut sans doute sincère, bien qu'elle n'eût rien de déchirant. Elle était de celles qu'on accepte sans révolte et qui ne remuent rien de profond dans le passé. Elle n'intéressait ni son âme, ni sa jeunesse, cette pauvre Marie épousée sans plaisir, par simple convenance bourgeoise ; il ne l'avait pas trouvée dans Shakespeare...

Cependant il ne voulut voir personne, son fils excepté, qui vint passer quelques jours chez son père. Et la réconciliation eut lieu entre les deux hommes, autour du foyer vide. Puis Louis retourna sur les Messageries impériales attendre son départ pour le Mexique et Hector s'en alla pérégriner sur ses tombes.

Or, plus que jamais Berlioz se sent possédé de cet « inexorable besoin de tendresse », à mesure que s'étend autour de lui la solitude des vieux. Sa sœur Adèle, la seule femme qui ne lui eût jamais fait de mal, était morte, comme sa sœur Nanci, bien avant la vieillesse. Ses deux épouses reposaient au cimetière de Montmartre. Scribe disparut à son tour, et Halévy, et Delacroix, et Alfred de Vigny, comme avaient disparu Adam, Cherubini, Mendelssohn, Chopin, tous ceux qui combattirent avec ou contre lui dans la grande bataille romantique. Schumann avait sombré dans la folie avant de mourir ; Nerval, le traducteur de Gœthe, s'était pendu ; Liszt s'enterrait dans un couvent à Rome. Restaient quelques épaves : le vieux Rossini, le vieil Auber, Meyerbeer le richard, et le très pauvre Lamartine, l'ancien chef du Gouvernement provisoire, maintenant poursuivi par les huissiers et qui, pour vendre ses œuvres, faisait mettre des annonces dans les journaux et répondait à ceux qui lui en faisaient reproche : « Que voulez-vous, Dieu lui-même a besoin de cloches. » Et puis, poussant ces fantômes, l'autre génération se bousculait déjà à la porte des théâtres : Gounod, Reyer, Bizet, en France ; en Allemagne, Wagner ; en Italie, Verdi.

Pourtant, malgré l'oubli (cette espèce de mort vivante où entrent tant d'artistes longtemps avant leur fin), la chose extraordinaire se produisit : on monta *les Troyens*. Après les promesses non tenues, comme de coutume, des gens de l'Opéra, M. Carvalho, le directeur du Théâtre lyrique, se décida enfin à tenter l'entreprise. Il venait de subir un échec avec *les Pêcheurs de perles* du jeune Bizet. Il crut se rattraper avec le vieux Berlioz. Et aussitôt les déceptions, les déchirements commencèrent, l'affreuse lutte tous les jours plus cruelle de l'artiste qui défend son œuvre pied à pied contre les commerçants qui la débitent. Suppressions, remaniements, mutilations de toute espèce sont exigés de l'auteur pour qui chaque mesure, chaque note a son histoire, son sens, sa raison d'être. Livret, musique, indications scéniques, tout est passé au crible.

Et pourtant *les Troyens* sortent peu à peu, magnifiquement, de leur grande ombre virgilienne : le camp endormi des Grecs, Cassandre la prophétesse, le gigantesque cheval de bois dressé contre la ville, Andromaque et son fils Astyanax, Énée, Priam, Hécube, l'ombre d'Hector annonçant la chute de Troie et conseillant aux vaincus de gagner l'Italie, enfin l'immense tragédie homérique de la ruine d'Ilion et de la fuite vers Carthage. Puis Énée débarquant dans les splendeurs de la cité de Didon, aimé de la reine, engourdi dans les voluptés pour se reprendre enfin, et, tandis que l'illustre amoureuse se tue de désespoir, le héros partant avec sa flotte pour fonder Rome dont on aperçoit, comme une vision du futur, le Capitole se détachant sur l'horizon.

On n'entreprendra pas ici de raconter scène par scène l'Énéide berliozienne. Aussi bien fallut-il se résoudre, vu son étendue, à la diviser en deux parties : *la Prise de Troie* (opéra en trois actes) et *les Troyens à Carthage*; seule la seconde partie fut représentée, la première étant remise à d'autres temps. Mais on peut dire hardiment que *les Troyens* sont, à ce jour encore, l'opéra le plus admirable de solidité et de sens musical sorti d'une plume française. Ni le *Faust* de Gounod (injustement dédaigné pourtant depuis Wagner), ni *Pelléas*, ce rare poème musical des demi-teintes, ni l'éclatant et un peu vulgaire *Samson et Dalila*, ni l'harmonieuse *Ariane et Barbe-Bleue*, ni *Carmen*, ni *Manon*, n'ont à la fois la carrure,

la complexité, le mouvement épique, la subtilité instrumentale, la variété de teintes de la fresque de Berlioz. L'opinion de Wagner fait toujours honte à la France de n'avoir point mis cette œuvre au rang qu'elle mérite et où elle demeure seule à faire face à sa *Tétralogie*. On peut assurément lui préférer l'*Alceste* de Gluck, *Don Juan*, *l'Anneau du Nibelung*, *Boris* ou *Falstaff*, elle n'en reste pas moins l'un des hauts sommets de la musique, et le temps viendra où on l'explorera avec surprise. Des œuvres de Berlioz c'est la plus riche et la plus complète, ordonnée avec la magnificence et la sobriété du chef-d'œuvre. Et pourtant, il lui fallut, dès le départ, subir un sort imbécile. *Les Troyens* naquirent estropiés et le sont demeurés. Même les musiciens qui les étudient ne les connaissent pas encore aujourd'hui dans la version originale complète.

Cette *première* eut lieu le 4 novembre de 1863 et parut interminable. Cela se conçoit. Rien n'était encore au point. Il avait fallu faire un prologue pour expliquer ce qu'on ne voyait pas et qui n'était autre qu'un opéra entier (*la Prise de Troie*). Pour changer le décor de la chasse, il fallut cinquante-cinq minutes d'entr'acte, et, dès le lendemain, cette scène fut supprimée. L'insuffisance des chanteurs, des figurants, des chœurs, et l'indigence de la mise en scène exigèrent des remaniements profonds. Seul le grand septuor fut chaleureusement applaudi. Un unique sifflet, à la fin, quand le nom de l'auteur fut proclamé. Ce n'était pas assez pour sauver la pièce et en faire une chute publicitaire comme celle de *Tannhäuser*. Aussi, « malgré les perfectionnements et les corrections que le directeur Carvalho leur avait fait subir », *les Troyens à Carthage* n'eurent-ils que vingt et une représentations (dont la moitié devant des salles vides) pour disparaître ensuite à jamais de l'affiche.

Durant qu'ils agonisaient encore, Berlioz eut la joie de voir arriver son fils. Ils allèrent ensemble au théâtre. Puis, comme le compositeur, épuisé par cet effort, tomba malade, Louis prit sa place dans la salle, suivit les dernières représentations, fit les rapports, recueillit les articles. Pour la première fois, il y eut entre père et fils amitié étroite, entente artistique ; de vieilles barrières s'abattaient. Tout heureux l'un et l'autre, les deux orphelins fraternisèrent dans l'illusion de ce demi-succès et dans la délivrance qui s'ensuivit. Car

pour médiocres que fussent les recettes, comme Berlioz avait vendu la partition de piano à Paris et à Londres et que ses doubles « tantièmes » de compositeur et de librettiste montaient à une somme assez considérable, il eut l'immense satisfaction de pouvoir donner sa démission de critique aux *Débats*. Enfin libre, après trente ans d'esclavage ! Plus de feuilleton à faire, plus de platitude à louer, d'indignation à contenir, de mensonges ni de complaisances. « *Gloria in excelsis Deo*... C'est aux *Troyens*, au moins, que le malheureux feuilletoniste a dû sa délivrance. »

A qui dédier maintenant l'œuvre libératrice ? A l'Empereur, qui n'avait pas daigné lui donner l'appui de ses bureaux, alors qu'il s'était dérangé en personne pour Wagner ? Non. Au divin Virgile d'abord : *Divo Virgilio*. Au poète dont Berlioz fut le Dante musical dans ce long périple aux enfers, au Purgatoire, et, disons-le, au Ciel puisqu'il trouva à en faire la musique des joies sans pareilles. Enfin à l'amie de Weimar et de Rome, qui en fut l'inspiratrice. Privé d'amour, il ne pouvait l'offrir qu'à celle qu'il nomme « sa chère intelligence », la princesse de Wittgenstein.

ESTELLE

Au début du mois de septembre de l'année 1864, Berlioz se sentit pris du désir de revoir le Dauphiné, Grenoble, Meylan, le mont Saint-Eynard, ses nièces, et « quelqu'un encore » s'il pouvait découvrir son adresse. Il partit donc assez soudainement de Paris, tomba chez son beau-frère Suat, à Vienne, où il retrouva avec émotion le portrait, les souvenirs et surtout les filles de sa sœur Adèle. Quelque quinze jours se passèrent tranquillement, en famille, lorsque Suat lui remit l'adresse tant attendue : Estelle (Mme Fornier) habitait à présent avenue de Noailles, à Lyon. Aussitôt il fut saisi d'une secrète anxiété et se mit en route pour Meylan, où il voulut revoir la petite maison blanche dans la montagne. C'était comme s'il y était revenu la veille ; il y avait pourtant seize ans depuis la belle journée d'automne de 1848. Et comme alors il murmure un nom à voix basse, il cherche le plant de pois roses, la roche où se posèrent les pieds de la jeune fille ; il embrasse le cerisier dont elle cueillit les fruits et se laisse

tomber à terre dans un de ces accès d'isolement qui le font crier à haute voix : « Le passé ! le passé ! le passé ! le temps ! jamais ! jamais ! » Ensuite, il s'aventure jusqu'à la maison, il entre, revoit les mêmes murs, les mêmes meubles, éclate en sanglots et s'enfuit devant une jeune dame tout effrayée par l'apparition subite de ce vieux spectre un peu fou qui presse un mouchoir contre sa bouche.

Le soir même, il est à Lyon. Et le lendemain matin, devant la maison d'Estelle Fornier. Il avait préparé une lettre :

« Madame,

« Je reviens encore de Meylan. Ce second pèlerinage aux lieux habités par les rêves de mon enfance a été plus douloureux que le premier, fait il y a seize ans et après lequel j'osai vous écrire à Vif, où vous habitiez alors. J'ose davantage aujourd'hui, je vous demande de me recevoir. Je saurai me contraindre, ne craignez rien des élans d'un cœur révolté par l'étreinte d'une impitoyable réalité. Accordez-moi quelques instants, laissez-moi vous revoir, je vous en conjure !

« Hector Berlioz, 23 septembre 1864. »

A onze heures et demie il sonnait à sa porte, remit la lettre et fut reçu. Dans cette vieille femme de soixante-sept ans, il reconnut aussitôt le port élégant, le visage chéri, quoique bien vieilli, et son âme « vola vers son idole, comme si elle eût été encore éclatante de beauté ». Cependant, elle dit avec une dignité douce :

— Nous sommes de bien vieilles connaissances, monsieur Berlioz ! (Silence.) Nous étions deux enfants... (Silence.)

Retrouvant un peu de voix, il répliqua :

— Veuillez lire ma lettre, madame, elle vous expliquera ma visite.

Après l'avoir lue :

— Vous venez encore de Meylan ! Mais c'est par occasion, sans doute, que vous vous y êtes trouvé ? Vous n'avez pas fait exprès ce voyage ?

— Oh ! madame, pouvez-vous croire ? Avais-je besoin d'une occasion pour la revoir ?... Non, non, il y a longtemps que je désirais y revenir. (Silence.)

— Vous avez eu une vie bien agitée, monsieur Berlioz.

— Comment le savez-vous, madame ?

— J'ai lu votre biographie.

— Laquelle ?

— Un volume de Méry, je crois. Je l'ai acheté il y a quelques années.

— Oh ! n'attribuez pas à Méry, qui est un de mes amis, un artiste et un homme d'esprit, cette compilation, ce mélange de fables et d'absurdités... J'aurai une véritable biographie, celle que j'ai faite moi-même.

— Oh ! sans doute, vous écrivez si bien.

— Ce n'est pas à la valeur de mon style que je fais allusion, madame, mais à l'exactitude et à la sincérité de mon récit. Quant à mes sentiments pour vous, j'ai tout dit sans restriction dans ce livre, mais sans vous nommer.

Ce fut au tour de Mme Fornier de raconter sa vie en peu de mots. Elle était simple et triste. Veuve de bonne heure, elle perdit plusieurs enfants, éleva ceux qui lui restaient, et remplit du mieux qu'elle put son rôle de mère de famille. (Silence.)

— Je suis bien touchée et bien reconnaissante, monsieur Berlioz, des sentiments que vous m'avez gardés.

A ces mots, il s'émut, la regarda « avec des yeux avides... »

— Donnez-moi votre main, madame.

Elle la tendit aussitôt ; il la porta à ses lèvres, « crut sentir son cœur se fondre... »

— Dois-je espérer, reprit-il, que vous me permettrez de vous écrire quelquefois et de vous faire de loin en loin une visite?

— Oh ! sans doute, mais je resterai peu de temps à Lyon. Je marie un de mes fils et je dois bientôt après son mariage habiter à Genève avec lui.

Il n'osa prolonger davantage l'entretien. Elle l'accompagna jusqu'à la porte, où elle lui dit encore :

— Adieu, monsieur Berlioz, adieu. Je suis profondément reconnaissante des sentiments que vous m'avez conservés.

Telle fut la première rencontre de ces deux êtres qui ne s'étaient pas revus depuis quarante-neuf ans. La joie de Berlioz était si vive qu'ayant rencontré par hasard la cantatrice Adelina Patti, qui chantait le lendemain *le Barbier de Séville* au Grand-Théâtre de Lyon, il se fit donner une loge et, malgré son dédain pour Rossini, — le gros homme gai, —

il écrivit séance tenante à Mme Fornier pour lui offrir cette loge, puis courut chez elle porter sa lettre. On ne répondit pas à son coup de sonnette. Il attendit, fit les cent pas devant sa porte, remonta deux fois à son étage, resonna, et fit transmettre son invitation par une femme de chambre. Puis il retourna la guetter. Il se retrouvait aussi jeune, aussi bête, aussi niaisement heureux qu'un collégien. Enfin il l'aperçut dans l'escalier avec deux dames étrangères ; elle tenait à la main sa réponse, qui était négative :

— J'allais avec ces dames vous porter ce billet au Grand-Hôtel, dit-elle. Je ne pourrai malheureusement accepter votre aimable invitation. On m'attend à la campagne...

Et comme elle faisait le geste de remettre sa lettre dans sa poche :

— Veuillez me la donner ! s'écria Berlioz

— Oh ! cela n'en vaut pas la peine.

— Je vous en prie, vous me la destiniez.

— Eh bien ! la voilà.

Il vit son écriture pour la première fois.

— Ainsi, je ne vous reverrai pas ? lui dit-il dans la rue.

— Vous partez ce soir ?

— Oui, madame, adieu.

— Adieu, je vous souhaite un bon voyage.

Alors il redevint presque joyeux ; il l'avait revue une seconde fois, il avait serré sa main, il tenait d'elle une lettre où elle l'assurait de ses *sentiments affectueux*. « Trésor inespéré » qu'il palpa toute la soirée tandis qu'il dînait avec l'illustre Patti, charmée de l'aubaine de cette rencontre avec le Berlioz des grands jours. Car le vieil amoureux se sentait enfin revivre. Il partit donc pour Paris et, trois jours après, s'épancha tout entier :

« Madame,

« Vous m'avez accueilli avec une bienveillance simple et digne dont bien peu de femmes eussent été capables en pareil cas. Soyez mille fois bénie ! Depuis que je vous ai quittée, je souffre cruellement néanmoins. J'ai beau me répéter que vous ne pouviez pas me recevoir mieux, que tout autre accueil eût été ou peu convenable ou inhumain, mon malheureux cœur saigne comme s'il eût été blessé. Je me demande pour-

quoi, et voici les raisons que je trouve : c'est *l'absence*, c'est que je vous ai vue trop peu, que je ne vous ai pas dit le quart de ce que j'avais à vous dire et que je suis parti presque comme s'il se fût agi d'une éternelle séparation. Je vous ai aimée, je vous aime, je vous aimerai, et j'ai soixante et un ans, et je connais le monde et n'ai pas une illusion. Accordez-moi donc, non comme une sœur de charité accorde des soins à un malade, mais comme une noble femme de cœur guérit des maux qu'elle a involontairement causés, les trois choses qui peuvent seules me rendre le calme : la permission de vous écrire quelquefois, l'assurance que vous me répondrez, et la promesse que vous m'inviterez au moins une fois l'an à venir vous voir.

« Oh ! madame, madame, je n'ai plus qu'un but dans ce monde, c'est d'obtenir votre affection. Laissez-moi essayer de l'atteindre. Je serai soumis et réservé ; notre correspondance sera aussi peu fréquente que vous le voudrez, elle ne deviendra jamais une tâche ennuyeuse, quelques lignes de votre main me suffiront. Mes voyages auprès de vous ne pourront être que bien rares ; mais je saurai que votre pensée et la mienne ne sont plus séparées, et qu'après tant de tristes années où je n'ai rien été pour vous, j'ai enfin l'espérance de devenir votre ami.

« Adieu, madame, je relis votre billet du 23 et j'y vois l'assurance de vos *sentiments affectueux*. Ce n'est pas une banale formule, n'est-ce pas ? n'est-ce pas ?

« A vous, pour toujours,

« Hector Berlioz. »

Réponse de Mme Fornier

« Lyon, 29 septembre 1864.

« Monsieur,

« Je me croirais coupable envers vous et moi-même, si je ne répondais pas tout de suite à votre lettre et au rêve que vous avez fait sur les relations que vous désirez voir s'établir entre nous. C'est le cœur sur la main que je vais vous parler.

« Je ne suis qu'une vieille et bien vieille femme (car, monsieur, j'ai dix ans de plus que vous), au cœur flétri par des jours passés dans les angoisses, les douleurs physiques

et morales de tout genre, qui ne m'ont laissé sur les joies et les sentiments de ce monde aucune illusion. Depuis vingt ans que j'ai perdu mon meilleur ami, je n'en ai pas cherché d'autre; j'ai conservé ceux que d'anciennes relations m'avaient faits ainsi que ceux à qui des liens de famille m'attachaient naturellement. Depuis le jour fatal où je suis devenue veuve, j'ai rompu toutes mes relations, j'ai dit adieu aux plaisirs, aux distractions, pour me consacrer tout entière à mon intérieur, à mes enfants.

« Dans votre lettre du 27 courant, vous me dites que vous n'avez qu'un désir, celui que je devienne *votre amie* à l'aide d'un échange de lettres. Croyez-vous sérieusement, monsieur, que cela soit possible ? Je vous connais à peine; depuis quarante-neuf ans je vous ai revu vendredi passé quelques instants ; je ne puis donc apprécier ni vos goûts, ni votre caractère; ni vos qualités, seules choses qui sont la base de l'amitié. Quand il y a entre deux individus les mêmes manières de voir et de sentir, alors la sympathie peut naître et arriver ; mais, quand on est séparés, une correspondance ne peut suffire pour établir ce que vous attendez de moi; pour ma part, je le crois impossible.

« Vous désirez aussi que je vous dise : « Venez me voir » ; cela n'est pas possible, pas plus que de vous dire : « Vous me trouverez seule ».

« C'est avec toute la franchise et la sincérité qui sont le fond de mon caractère que je vous ai tracé ce que je pense et ce que je sens. Je crois encore devoir vous dire qu'il est des illusions, des rêves, qu'il faut savoir abandonner quand les cheveux blancs sont arrivés, et avec eux le désenchantement de tous les sentiments nouveaux, même ceux de l'amitié, qui ne peuvent avoir du charme que lorsqu'ils sont nés de relations suivies et dans les jours heureux de la jeunesse.

« Vous êtes encore bien jeune par le cœur ; pour moi, il n'en est pas ainsi, je suis vieille tout de bon, je ne suis plus bonne à rien qu'à conserver, croyez-le, une large place pour vous dans mon souvenir. J'apprendrai toujours avec plaisir les triomphes que vous êtes appelé à avoir.

« Adieu, monsieur, je vous dis encore : recevez l'assurance de mes sentiments affectueux.

« E. F... »

Dès lors, la correspondance s'établit, malgré les réticences de Mme Fornier. Elle devait durer jusqu'à la fin de la vie de Berlioz. Il grognait et souffrait dans sa « grotte », comme il appelait son logis, s'occupait de sa vieille belle-mère, Mme Martin dite Recio de Villas, qu'il avait promis de ne jamais abandonner, relisait Shakespeare, Virgile, Homère, *Paul et Virginie*, des récits de voyage, et écrivait à sa vieille et nouvelle amie. Souvent, le soir, on le voyait chez les Damcke (compositeur allemand « d'un rare mérite », professeur savant dont la femme était « d'une bonté d'ange »), et il restait là sans rien dire, allongé sur leur canapé, à ruminer ses pensées sur la façon dont les arts sont cultivés, les artistes protégés, les chefs-d'œuvre honorés, ce qui lui donnait encore des accès de fureur et l'amenait à penser qu'il n'était pas encore tout à fait mort. Puis il rentrait décrire à Mme Fornier sa morne soirée, sa morne existence : « Puissiez-vous n'avoir que de douces pensées, le repos de l'âme, et goûter le bonheur que devrait vous donner la certitude d'être aimée de vos fils et de vos amis. Mais songez quelquefois aussi aux pauvres enfants *qui ne sont pas raisonnables.* »

C'est alors qu'il se décida à faire imprimer ses *Mémoires*, pour le seul plaisir d'en offrir un exemplaire à sa froide et ultime héroïne. Car les douze cents gros volumes que l'imprimeur en tira furent entassés ensuite dans un réduit du Conservatoire, où Berlioz était toujours bibliothécaire. Ils ne devaient être mis en vente que plusieurs années après sa mort. Au moins put-il, de la sorte, relire le récit, — quelque peu « arrangé », — de son étrange et douloureuse vie, corriger des épreuves, plonger une dernière fois dans son passé. « Mais, au point de vue philosophique, quelle tempête dans un verre d'eau ! »

Enfin il eut permission de lui apporter, à Genève, l'exemplaire des *Mémoires* qu'il lui destinait. On le reçut avec indulgence et amitié, car la vieille dame, effarouchée tout d'abord par le volcanisme berliozien, avait fini par avoir de la situation une conscience très juste. A côté de la pitié, il y eut place pour l'attendrissement. Et n'y avait-il pas une certaine douceur à s'entendre dire que bien des passages de ses anciens ouvrages, la *Fantastique*, *Harold en Italie*, lui avaient été dictés par « la douce étoile bleue qui illumina le matin de sa vie » ? N'y avait-il pas quelque honneur

à apprendre qu'il ne désirait plus la célébrité que pour en faire hommage à la *Stella montis* ? Quel malheur qu'elle ne sût pas la musique, parce qu'il lui aurait montré « certaines phrases parlantes », jaillies de ses souvenirs.

Poussa-t-il la chose jusqu'à suggérer le mariage à cette grand-mère ? C'est probable. Car dans une lettre qu'il lui écrivit du Dauphiné, où il était retourné passer quelques jours chez son beau-frère, on lit qu' « un regard sévère et mécontent suffit à extirper pour jamais une idée qu'il n'avait même pas exprimée ». Et il ajoute : « Ce n'est pourtant pas ma faute si la chaste ambition de passer avec vous le reste de mes jours s'était glissée dans mon cœur. L'enivrement de votre présence l'avait fait naître... Mais c'est fini. »

L'obsession persista cependant. Autrement toutefois, plus calme, assagie. Il était temps qu'il comprît la profonde vérité de son mot à la princesse de Wittgenstein quand il affirmait à celle-ci n'avoir plus ni l'espérance ni la foi. Quant à l'amour, qui donc le lui contesterait ? Il devait s'en nourrir jusqu'au bout, en dépit de la vieillesse, des maux physiques, de l'isolement. Ce même automne encore, il répond à l'amie de Rome qui le questionnait : « Si elle m'écrit ? Parbleu, il le faut bien, de quoi vivrais-je donc ? Quant à la chanter, je ne chante plus, j'ai perdu la voix. »

Et l'été suivant : « J'irai à Genève le mois prochain; j'ai besoin de la voir. Ce genre de douleur m'est indispensable. Je n'ai pas d'autre intérêt dans ma vie. »

Ils se revirent en septembre de 1867 pour la dernière fois. Berlioz était retourné en Dauphiné pour le mariage d'une de ses nièces et il en profita pour pousser, à trois lieues de Vienne, jusqu'à Saint-Symphorien d'Ozon, où, après la mort d'un de ses fils et de sensibles revers de fortune, Mme Fornier venait de se retirer. Elle aussi, maintenant, était désireuse de voir finir son « ennuyeuse vie ».

Que se dirent ces deux épaves, drossées par les vents, ballottées par la vague, et qu'un même courant ramenait, après un demi-siècle de dérive, à leur point de départ ? La douleur indispensable à l'un, la paix nécessaire à l'autre supportaient-elles encore ce sentiment en apparence si aisé et qui exige tant de subtils soins : l'amitié ? Mais l'amitié elle-même a besoin de forces et aucun de ces deux vieillards n'en

avait plus. Ils n'étaient que faiblesse, deuil, lassitude. Aussi se quittèrent-ils cette fois avec calme, avec philosophie, comme les survivants d'un naufrage que le hasard a réunis quelques instants et qui pressentent déjà qu'ils ne se reverront plus.

L'ANNÉE DE L'EXPOSITION. — MORT DE LOUIS BERLIOZ

A cette ombre légère, à ce passant démodé regagnant son logis, que restait-il au milieu du Paris brillant de 1866-1867 ? Il lui restait son fils, ses chagrins, ses livres et le gros paquet de ses œuvres gravées ou inédites dont quelque chef d'orchestre exhumait parfois une page comme une curiosité ou un remords.

Ce n'est plus à une ombre que Berlioz ressemble en 1867, mais à un cadavre. « Vieil aigle blessé à mort », a-t-on dit. Les épaules sont amaigries et voûtées ; le cou est décharné, les pommettes saillent et font paraître la tête plus lourde ; elle est légèrement penchée de côté comme si elle se soutenait à peine sur sa tige trop faible, tandis que le regard s'enfonce davantage sous l'arcade sourcilière. On a de lui à cette époque une photographie émouvante, où cette bouche fine, ce nez admirable toujours mais plus accusé, la chevelure broussailleuse, les yeux d'une intensité comme reprochante et le menton jadis si volontaire, à présent tout à fait retiré dans le col évasé et cherchant appui sur la haute cravate à deux tours, donnent à ce visage adouci une expression de fatigue, d'abandonnement, de diminution physique tout à fait saisissants. C'est le portrait d'une âme qui n'aurait bientôt plus « les moyens de rester vivante » et qu'une dernière secousse allait, sans lutte, détacher du corps : le 5 juin de cette année 1867, Louis Berlioz mourut à La Havane de la fièvre jaune.

Les relations de Berlioz avec son fils s'étaient faites beaucoup plus intimes au cours de ces dernières années, et surtout depuis la mort de Marie Recio. Ç'avait été elle la cause du froid qui sépara durant tant d'années ces deux hommes assoiffés d'affection, de tendresse, toujours à la recherche d'un foyer l'un et l'autre, et qui naviguèrent si longtemps dans la solitude. Depuis sa mort, le fils cherchait sans cesse

à se rapprocher de son père. Mal satisfait de son sort, il eût aimé à recommencer la vie, semble-t-il ; il désirait trouver quelque emploi sédentaire, se marier, se fixer. Et le père combattait cette idée. Il connaissait le caractère instable de Louis et redoutait pour lui le désœuvrement, les tentations. Sans doute se retrouvait-il dans ce jeune homme, et, voulant lui épargner des tribulations pareilles aux siennes, il cherchait à l'ancrer dans une carrière honorable et belle, toute riche de poésie. Mais Louis insistait, revenait toujours à la charge, et le père, malade, irrité, voyait déjà s'effondrer le frêle avenir qu'il avait eu tant de peine à préparer.

En 1866, Louis avait fait longuement escale à Saint-Nazaire, où son père alla le voir. Mais il reprit la mer en 1867, comme capitaine au long cours. Sans doute commandait-il un bâtiment qui transportait au Mexique des hommes et des armements pour le corps expéditionnaire envoyé au malheureux empereur Maximilien, car, tout en étant très fier de lui, Berlioz s'inquiétait vivement. A Mme Fornier, le 6 avril : « J'ai reçu dernièrement des nouvelles de mon fils, qui navigue toujours dans les eaux du golfe du Mexique. » Et à Humbert Ferrand, quelques semaines plus tard : « Je suis malade de toutes manières ; l'inquiétude me tourmente. Louis est toujours dans les parages du Mexique et je n'ai pas de ses nouvelles depuis longtemps ; et je crains tant ces brigands de Mexicains. L'Exposition a fait de Paris un enfer. »

Il ne l'avait pas encore visitée, pouvant à peine se traîner. On était alors au 1er juin. La veille, grande fête à la Cour. Berlioz y était invité, mais, au moment de s'y rendre, ne se sentit pas la force de s'habiller. Le 3 juin, courses à Longchamp. Le 4, banquet aux Tuileries et représentations de gala à l'Opéra. Le 5, revue de 40 000 hommes devant les souverains étrangers sur le champ de courses de Boulogne. Chaque jour était ainsi marqué par quelque fête, un feu d'artifice, un bal, un événement brillant (voire dramatique, comme l'attentat manqué contre le tsar, perpétré par un jeune Polonais), et les dames se racontaient sous l'éventail les promenades *incognito* de tous ces princes en bonne fortune.

C'est à la fin de ce mois, qui fut le plus animé de l'Exposition, qu'un groupe d'amis présidé par le marquis Arconati Visconti résolut d'offrir à Berlioz une petite fête intime dans

l'atelier que cet admirateur enthousiaste de sa musique possédait au boulevard Rochechouart. On prépara tout en cachette : l'atelier fut décoré de palmes et de fleurs. On y plaça en évidence le portrait du compositeur entouré de ses partitions et, au jour dit (29 juin), une société choisie d'artistes et de familiers se réunit dans l'attente de la joie du vieux maître.

On l'attendit longtemps. Comme il ne venait pas, Théodore Ritter fut envoyé à sa recherche. Il le trouva chez lui, gisant sur le plancher, convulsé de douleur et gémissant : « C'était à moi de mourir... à moi... à moi... » Car il venait d'apprendre à l'instant la mort de son enfant unique, emporté par la fièvre jaune à l'âge de trente-trois ans.

Tout s'effondrait donc autour de Berlioz. Père, mère, frère, sœurs, femmes, tous avaient disparu ; il ne lui restait que ce fils, qui l'abandonnait à son tour. Pour qui donc, pour quoi continuer de vivre ? De telles questions sont sans réponse. Si ce malheureux homme accusa Dieu tout au long de son existence, ce jour-là, pourtant, il ne le fit pas. Il envoya trois lignes à Mme Fornier pour lui apprendre son désastre ; les trois mêmes lignes à Ferrand ; puis il se réfugia dans un silence sans plainte, sans reproches. Les douleurs morales et physiques « avaient tout absorbé » ; il ne songeait plus qu'à dormir.

Il n'avait pas fini de vivre, toutefois.

LA RÉDEMPTION DE FAUST

Il accepta, pour oublier, un dernier voyage en Russie, où la Cour impériale, ses amis et admirateurs virent arriver ce moribond qui commençait, comme Faust, sa « course à l'abîme ». On le logea chez la grande-duchesse Hélène, au palais Michel, où il se mit tout de suite au lit pour se traîner dès qu'il le peut aux répétitions et se recoucher aussitôt après. Les deux mois qu'il va passer en Russie ne seront que souffrance et musique, fatigue et enthousiasme, lutte affreuse et pourtant admirable entre la vie et la mort.

Six concerts étaient prévus, dont le programme primitif, en grande partie classique, avait été largement remanié par les grands musiciens russes qui voulaient entendre surtout

les œuvres de Berlioz : César Cui, Balakireff, Borodine et Rimsky-Korsakoff. On exécuta donc, sous la direction de l'auteur, la *Fantastique*, l'offertoire du *Requiem*, le *Carnaval romain*, les ouvertures des *Francs-Juges* et de *Benvenuto*, des fragments de *Roméo* et de *la Damnation*, enfin *Harold en Italie*. Outre toute cette musique, on se plongea dans Shakespeare, et Berlioz, — qui aimait cet exercice malgré l'épuisement qui en résultait, — lut un soir à haute voix la tragédie de *Hamlet* chez la grande-duchesse. « C'est qu'ici on aime ce qui est beau, écrivait-il à Édouard Alexandre ; ici on vit de la vie littéraire et musicale ; ici, on a dans la poitrine un foyer qui fait oublier la neige et les frimas. Pourquoi suis-je si vieux, si exténué ! » Le 11 décembre, on fêta son soixante-quatrième anniversaire dans un banquet de cent cinquante couverts et peu après, à Moscou, il dirigeait, dans la grande salle du Manège, l'offertoire de son *Requiem* et des fragments de *Roméo* devant dix mille six cents personnes. Triomphe dans les deux capitales. Aussitôt partent pour Paris les bulletins de la Grande Armée, les derniers qu'il rédigera. « Succès immense ; on a acclamé tous les morceaux. *La Marche au supplice* a été bissée ; on m'a rappelé après le finale au moins six fois. Je ne savais auquel entendre... Les journaux sont superbes ; la grande-duchesse et le prince Constantin sont d'une chaleur extrême, les artistes me comblent. » Ainsi revivent encore une fois sous sa plume les mêmes mots pour cette même *Fantastique* qui ouvre et qui clôt sa tumultueuse carrière. 1830-1865, trente-cinq ans de luttes et de mécomptes se terminent sur cette apothéose lointaine. « Je voudrais ne pas mourir maintenant, j'ai de quoi vivre », avoue-t-il dans un dernier sursaut à ses amis Massart. Mais, quoi qu'il en dise, l'homme est mort. Et il sait qu'il est mort. Ses os sont glacés dans le bel appartement qu'il occupe au palais Michel. Ce climat le tue et il n'y a plus d'amour, plus de jeune choriste pour le réchauffer, comme vingt ans auparavant. La gloire même ne lui est plus de rien. Ce qu'il veut, c'est le bon soleil cher aux vieillards, c'est Nice, Monaco, se baigner dans les violettes.

Faust reprend donc sa course. Il part de Pétersbourg le 15 février (1868), touche barre à Paris, consulte le docteur Nélaton et, le 2 mars, arrive à Nice. Comme il l'avait tant

espéré, c'est ici le printemps, les violettes, les mimosas, cette folle jeunesse de la nature dont il avait tant rêvé dans le vent glacial de la perspective Newsky. Enfin il respire largement, se détend. N'a-t-il pas toujours pressenti, — au temps de son ouverture du *Roi Lear* déjà et de sa résurrection, et, plus tard, lors de son premier accès d'isolement, — que Nice était son climat physique ? Qu'il y avait quelque chose devant cette mer, sur cette côte bleue, qui l'attirait, qui correspondait à un secret de son être ? Qu'il trouverait ici il ne savait quelle rédemption ? A quoi donc songeait ce Méphisto-Nélaton qui, après l'avoir examiné, lui demandait brusquement s'il était philosophe et, sur sa réponse affirmative, l'avait déclaré inguérissable ?

De Nice, il va s'installer à Monaco pendant quelques jours et, un matin, descend au bord de la mer, s'aventure jusque sur les rochers qui hérissent la rive. A peine a-t-il fait trois pas que le débile vieillard tombe en avant, la tête la première. Personne ne l'ayant vu, il reste là longtemps, étendu sur la pierre, baignant dans le sang qui coule de son visage. Pourtant il recouvre l'esprit, se traîne jusqu'à la villa où il demeure et où on le panse comme on peut. Mais, comme il a retenu sa place dans l'omnibus de Nice pour le lendemain, il ne veut pas entendre parler de rester. Il repart donc, et, tout faible, tout défiguré qu'il est, retourne dès son arrivée sur la terrasse qu'il avait tant aimée autrefois, afin de revoir encore la mer. Écroulé sur un banc au soleil, il sommeille à demi. Puis il se lève, change de place « pour mieux voir la mer », fait quelques pas et soudain tombe de nouveau sur la face. Deux jeunes gens qui se promenaient tout auprès aperçoivent, étendu sur le sol, ce vieux homme couvert de plaies. Tout épouvantés, ils le relèvent, le conduisent par le bras à l'*Hôtel des Étrangers* tout proche, et Berlioz reste là, au lit, immobile, pendant huit jours, sans faire appeler de médecin, sans prévenir personne, sans autre secours que celui des domestiques de l'hôtel. Espérait-il la mort dans ce tendre pays où, trente-sept ans auparavant, il avait recouvré la vie ? Mais la mort, elle, ne vint pas encore le prendre.

Dès qu'il eut la force de se tenir debout, il se mit en route pour Paris, où sa belle-mère et la servante poussèrent des cris en voyant paraître ce spectre couvert de blessures.

Cette fois, on le soigne, on appelle le docteur qui diagnostique une congestion cérébrale et déclare que tout ce sang perdu a été le salut du malade.

Du fond de son lit, Berlioz fait à Mme Fornier le récit de son accident, puis il s'endort, passe des journées sans parler, mangeant à peine, écoutant encore de loin, comme à travers un voile, la tragi-comédie humaine.

Il était temps de songer à faire son testament.

Ayant pris les dispositions nécessaires pour assurer à ses héritiers le bénéfice de ses droits d'auteur (s'il y en avait) et une rente à sa vieille belle-mère qui l'avait toujours entouré de soins dévoués, il légua sa petite fortune à ses nièces, sa collection d'ouvrages gravés à Damcke, son bâton de chef d'orchestre à Édouard Alexandre, ses livres à ses amis, ses partitions au Conservatoire. Il n'oublia pas l'Estelle de Meylan, qui fut inscrite pour une rente de 1 800 francs (qu'elle refusa, dit-on). Puis, ceci accompli non sans d'immenses fatigues, il reprend la « course à l'abîme ». Ses compatriotes dauphinois s'étant tout à coup avisés de la gloire de M. Hector Berlioz, membre de l'Institut, ils l'invitèrent avec une bonhomie toute provinciale à venir présider à Grenoble l'inauguration d'une statue élevée à Napoléon Ier et un concours d'orphéons !

Il repartit donc une suprême fois pour le pays natal et arriva le 13 août (1868) à Grenoble. Reçu à la gare par son beau-frère Pal, le maire de la ville et le Conseil municipal, on l'accueille au son de quelque musique tonitruante et les vins d'honneur, les réceptions, les discours se succèdent où le vieil artiste est fêté, applaudi, promené inexorablement derrière les fanfares. Le dernier soir, à l'heure du banquet de l'Hôtel de ville, un orage fondit sur la cité, un de ces coups de vent tombés des montagnes après une belle journée d'été. En un instant les rues furent noyées sous une trombe d'eau, les drapeaux arrachés, les lanternes de papier incendiées. On finissait de porter les toasts dans la salle des fêtes et l'on venait de poser sur la tête blanche du compositeur une couronne de vermeil, quand les fenêtres s'ouvrirent sous la poussée de la bourrasque. Les lumières vacillèrent ou s'éteignirent. Resté debout, couronne en tête, « l'impuissant roi Lear », selon le mot de Schumann, fit face un instant à l'assemblée,

puis il se retira et chargea un ami de remercier à sa place.

Il nous plaît d'évoquer ainsi cette dernière image d'un Berlioz moribond, mais fidèle à son personnage et achevant en lui la perfection de son type. Rentré à Paris fourbu par cette expédition et les longues heures de chemin de fer, il écrivit à Wladimir Stassoff, à Pétersbourg : « Je n'en puis plus... Je sens que je vais mourir ; je ne crois plus à rien. »

Les six mois qui suivirent ne furent guère qu'une mort anticipée, une « mort provisoire », comme on l'a dit. Tous ses amis semblaient l'avoir déserté. Il sortait en voiture le samedi, avec sa belle-mère, allait signer le registre de présence à l'Institut (sans pour cela assister aux séances), relisait les classiques, nourrissait les moineaux sur sa fenêtre. Un jour, il se rendit chez Reyer qui lui demanda d'apposer sa signature sur sa partition de *Benvenuto Cellini*. Il prit la plume, écrivit : « A mon ami... (Puis, levant la tête :) Tiens, comment vous appelez-vous ? — Reyer. — Ah ! oui, Reyer... » C'est le seul indice d'affaiblissement mental qu'on puisse lui imputer.

Le silence était devenu son refuge, son ultime protestation.

Une de ses dernières sorties fut pour aller voter à l'Institut en faveur de Charles Blanc, à qui il devait d'avoir gardé, en 1848, sa place de bibliothécaire au Conservatoire. Et comme le candidat se faisait scrupule de lui imposer cette fatigue : « Mes jours sont comptés, répondit Berlioz, mon médecin me l'a dit... il m'en a même dit le compte. Mais j'ai le temps. J'aurai même encore quelques jours pour me remettre. » C'est peut-être ce soir-là que Blaze de Bury le rencontra sur le quai, voûté, morne et fébrile. « Son œil même, son grand œil fauve et rond avait éteint sa flamme. » Berlioz tendit au passant sa main fluette après avoir dans un souffle prononcé ces vers d'Eschyle : « La vie de l'homme, lorsqu'elle est heureuse, une ombre suffit pour la troubler ; malheureuse, une éponge mouillée en efface l'image et tout est oublié. »

Ses toutes dernières semaines, il les passa au lit, et cette fois la course est bien terminée. Le cerveau s'obscurcit peu à peu, la langue se paralyse, comme autrefois celle d'Harriett Smithson ; il ne parle plus du tout, ne demande jamais rien.

Le lundi matin, 8 mars 1869, comme il paraissait au plus mal, Mme Martin de Villas appela auprès d'elle ses amies : Mmes Damcke, Charton-Demeur (la Didon des *Troyens*) et

Mme Delaroche, chez qui Marie Recio était morte, à Saint-Germain. On ne fit pas demander de prêtre. Ces quatre femmes veillèrent l'agonisant dans la chambre voisine. Ce ne fut pas long. A midi et demi, ce même jour, Berlioz rendit le dernier soupir.

Les obsèques furent convenables, voire même assez grandioses, comme une réparation posthume. Elles se firent à l'église de la Trinité, devant une assemblée nombreuse. L'orchestre et les chœurs de l'Opéra, puis l'orchestre Pasdeloup jouèrent tour à tour le *Requiem* de Cherubini (si peu goûté de Berlioz), le *Lacrymosa* de Mozart, la marche d'*Alceste* de Gluck, l'*Hostias* du *Requiem* de Berlioz et le septuor des *Troyens*. Le cortège se forma après la cérémonie derrière le char funèbre, les cordons du poêle étant tenus alternativement par Ambroise Thomas, Gounod, Reyer, l'avocat Nogent Saint-Laurens, Camille Doucet, Guillaume (de l'Académie des Beaux-Arts) et le baron Taylor, ami personnel du défunt. On arriva au cimetière de Montmartre. Des discours furent prononcés, dont l'un par Elwart au nom du Conservatoire, en dépit de la recommandation de Berlioz qui lui avait dit une fois en parlant de ses funérailles : « Si tu dois faire un discours, j'aime mieux ne pas mourir. »

Enfin le corps fut descendu dans le caveau et placé entre Harriett et Marie.

Il n'y eut aucune femme pour le pleurer, si ce n'est sa belle-mère et son Estelle de Meylan. Non pas la vieille Mme Fornier qui achevait doucement ses jours dans une bourgade du Dauphiné, mais l'ombre qu'il lui avait faite, celle de « l'éternel féminin » qui hanta le poète, l'irréelle image d'une jeune fille de dix-huit ans, toujours aimée, chantée, guettée, attendue, et qui ne prit jamais souffle que dans son œuvre. La course se termina chez Berlioz, comme chez Faust, dans la rédemption par ce suprême accomplissement de l'amour qu'est la vie elle-même. Leur commune histoire est celle de l'homme qui se sait d'avance vaincu, mais accepte quand même la lutte, non pour forcer la connaissance de l'inconnaissable, mais pour la seule dignité d'avoir combattu.

GUY DE POURTALÈS.

LE PROBLÈME RELIGIEUX
EN CATALOGNE

La libération de Barcelone et les victoires de Franco annoncent à la Catalogne des temps nouveaux. Après les terribles épreuves de la guerre, quel sera l'avenir ? Il nous a paru intéressant de rechercher, en ce moment, chez les Catalans, l'état du problème religieux qui a tenu une si grande place dans les événements espagnols. Au cours d'un récent voyage, alors que le général Franco n'avait pas encore remporté ses derniers succès, nous avons observé quels étaient dans l'Espagne républicaine les éléments qui restaient violemment antireligieux. Nous avons constaté aussi chez les Catalans la persistance de l'esprit chrétien, qui est un lien entre les parties très diverses de la population.

Pour saisir l'ensemble du problème religieux, il faut se rappeler qu'il n'y a pas de pays en Europe où les pouvoirs de l'Église aient été plus longtemps confondus avec ceux de l'État comme en Espagne. Sous l'ancien régime, le « patronage royal », de même que les formalités du *placet* et de l'*exequatur*, mettaient encore de nos jours l'Église sous une dépendance temporelle fort préjudiciable parfois à sa liberté. Ceux des catholiques qui se flattaient de considérer l'Église comme « consubstantielle à la monarchie », afin de fonder sur des motifs religieux leur hostilité au nouveau régime républicain, ne se sont peut-être pas rendu compte du danger qui pouvait en résulter pour l'institution tout entière. Sans doute les soldats devaient le dimanche assister à la messe dans les casernes et communier aux grandes fêtes, le catéchisme était

inscrit au programme des écoles. Mais l'unité religieuse du pays se trouvait-elle à jamais garantie ? Sous les dehors d'un catholicisme à grande apparence, la déchristianisation n'en atteignait pas moins les masses, abandonnées, depuis des années, à la propagande marxiste et au syndicalisme révolutionnaire. En Castille surtout, suivant une tradition séculaire, la majorité des fidèles se reposait entièrement sur l'État de qui dépendaient le culte et le clergé.

De leur côté, les hommes au pouvoir, dès le début de la République, n'eurent aucun souci de faire respecter la neutralité de l'État qu'ils confondirent aussitôt avec l'hostilité ou la persécution. Une complaisance systématique pour la démagogie antireligieuse rejoignait tout naturellement les exigeantes convictions laïques, de mode dans les cercles politiques, souvent d'esprit sectaire. On a pu constater que si le gouvernement se montra, au début, moins violent que la masse anonyme, il poursuivit d'une manière tout aussi intolérante son œuvre de laïcisation agressive. Ne soyons donc pas étonnés que celle-ci ait trouvé son expression la plus officielle dans l'apostrophe que lança en 1931 M. Azaña, à la veille de devenir président du Conseil : « L'Espagne a cessé d'être catholique. »

* * *

Plus qu'aucune autre région de l'Espagne, la Catalogne a montré un aspect très particulier de la lutte qui a mis aux prises, depuis plus de deux ans, avec une violence inouïe, quelques-uns des éléments les plus propres à l'âme espagnole : le régionalisme, l'anarchisme, le fanatisme antireligieux et son complémentaire invariable, la résistance de l'esprit chrétien. La fureur exterminatrice de cette mêlée s'explique autant par l'explosion de haines politiques nouvelles que par cette longue suite d'événements historiques où l'on peut voir le vrai visage de l'Espagne. N'oublions pas l'histoire des guerres carlistes qui déchirèrent la Péninsule, avec plusieurs interruptions, de 1833 à 1876, et dont un des épisodes les plus sanglants, la lutte contre les *apostoliques*, devait durer sept ans.

Est-ce là une raison de croire à une fidélité de l'Espagne à elle-même et, par conséquent, à une solution optimiste,

nous voulons dire nationale, du conflit ? Voyons-y d'abord la preuve que la guerre civile, avant d'être accaparée par des idéologies étrangères, est une affaire purement espagnole.

S'il est vrai que le général Franco prétend accorder aujourd'hui une place éminente à l'Église, dans la constitution du nouvel État, il est aussi exact que la République, au moment de son installation, avait voulu rompre brutalement avec elle. Quand le ministre de l'Intérieur, M. Maura, réprima l'émeute qui avait livré à la fureur des incendiaires les couvents et les églises, il s'attira cette réplique de M. Azaña, alors membre du Cabinet : « Tous les couvents d'Espagne ne valent pas la vie d'un seul républicain. » Tel était le sentiment d'un dirigeant qui passait pourtant pour modéré, mais dont la rancune anticléricale n'avait pas de limite. Cette hostilité au clergé, sinon toujours à la religion, était partagée par un bon nombre de républicains qui croyaient voir dans l'Église d'Espagne un des piliers de la réaction. Aussi l'agitation révolutionnaire, venue de la masse irresponsable que l'on voulait ménager, s'en prit-elle d'abord aux prêtres parce que ceux-ci, à leurs yeux, incarnaient l'institution qui aurait dû rester politiquement neutre.

* * *

A mesure que se dessinait la victoire de Franco, l'Espagne républicaine a affecté une tolérance verbale à l'égard de la religion qui n'a pas empêché bien de cruels excès.

Les treize points formulés par le président Negrin le 30 avril dernier mentionnaient la question religieuse, pierre de touche d'un régime qui prétend faire de la liberté la caractéristique du pouvoir républicain. Voici, au reste, comment s'exprimait, sur le point 6, le chef du gouvernement : « L'État espagnol garantira au citoyen la plénitude de ses droits dans la vie civile et sociale, la liberté de conscience, et assurera le libre exercice des croyances religieuses. »

A Madrid, le 18 juin, le docteur Negrin proclama de nouveau : « Respect aux consciences et aux croyances ! Point d'ingérences de l'Église dans la vie de l'État. Mais, en revanche, *garantie de l'exercice du culte : nous y sommes tenus par un principe que nous professons.* »

Le problème religieux se trouvait ainsi posé. C'était plus

qu'une promesse, une formelle assurance que le gouvernement républicain prétendait apporter au pays. Voyons comment les faits y ont répondu. Mais pour nous, une première question vient à l'esprit : le gouvernement était-il en mesure d'appliquer cette profession de foi démocratique ? Nous savons bien que la main de fer de Negrin passait à Barcelone pour implacable. Ancien élève des universités allemandes, admirateur de la pensée germanique, certains disent même du régime national-socialiste, le docteur Negrin deviendrait-il un dictateur (comme d'autres), après avoir représenté un soi-disant chef d'État socialiste ?

Il ne faut pas oublier qu'au lendemain de l'insurrection militaire, quand le gouvernement de M. Martinez Barrio était fort désemparé et que l'armée, dans son ensemble, s'était ralliée à la cause nationaliste, ce sont surtout les syndicalistes de Barcelone qui ont fourni au régime son ardeur combative, ses cadres et ses troupes. S'inclineraient-ils jamais devant la légalité, au profit des bourgeois républicains, même couverts de l'étiquette socialiste, qui gouvernèrent le pays ? Était-il concevable qu'ils oublient, comme par enchantement, les tenaces revendications sociales, économiques, agricoles, dont la seule conquête du pouvoir leur permettrait la pleine réalisation ? On ne peut croire non plus qu'ils veuillent renoncer à tirer vengeance des exécutions sommaires qui, sur l'ordre de Moscou, ont décimé leurs cadres. « Nous sommes terrorisés par les communistes », me disait un militant catalan. Hier, le procès des membres du P. O. U. M., accusés d'avoir pris part aux troubles de Barcelone de mai 1937, coupables, en vérité, de s'être dressés contre la mainmise de la IIIe Internationale, a fait ressortir une fois de plus quelles âpres divisions séparaient les deux camps de l'Espagne républicaine. On reconnaît bien là, aux sévères condamnations infligées aux inculpés, les procédés habituels du Komintern quand celui-ci décide d'écraser ses adversaires.

Sous le nom d'Union générale des travailleurs (U. G. T.), de Confédération nationale du travail (C. N. T.), de Fédération anarchiste ibérique (F. A. I.), cette dernière étant l'avant-garde de la C. N. T., le syndicalisme représente les tendances propres à la classe ouvrière dont l'unité, jusqu'à la révolution, était loin d'être parfaite. Si elle a pu paraître

réalisée, c'est que la guerre a imposé là une trêve provisoire. On doute que les antagonismes latents dans le syndicalisme catalan aient été résorbés pour si peu, et il faut toujours craindre à leur sujet le réveil de quelque violente offensive ouvrière.

Toutefois, à un gouvernement révolutionnaire coupable d'avoir toléré l'odieuse persécution de l'Église et toutes sortes de désordres commis par de forcenés *pistoleros*, succéda un gouvernement qui prétendait être partisan du rétablissement de l'ordre. Mais l'Espagne n'a-t-elle pas connu, depuis le grand tournant du Directoire, tantôt la liberté et tantôt l'ordre, rarement les deux en même temps ?... Il est avéré que l'U. G. T. subit fortement l'influence de Moscou et que, si les membres du parti communiste sont numériquement peu nombreux, la discipline stalinienne n'en demeure pas moins, pour l'organisation, une règle absolue. La C. N. T., au contraire, d'une composition nettement catalane, représente la tendance anarcho-syndicaliste, et s'est toujours manifestée, avec une violence particulière, à l'avant-garde des mouvements révolutionnaires. Théoriquement, la C. N. T. et l'U. G. T. ont, de tout temps, fait profession d'anticléricalisme et d'athéisme, mais avec des variations dues aux différentes doctrines dont elles se réclament, celles-ci marxistes et dialectiques, celles-là franchement libertaires et anarchiques, parfois même conciliables avec une certaine sensibilité religieuse. L'exemple du couvent de San Felin, aux environs de Barcelone, en est une preuve. S'il a été épargné, c'est, m'a assuré la Supérieure (1), grâce à l'intervention personnelle d'un commissaire anarchiste de la F. A. I., lequel, en qualité d'ouvrier, fut plusieurs fois requis au couvent pour ses services et avait gardé une véritable reconnaissance aux religieuses de leurs bons traitements. Il convient sans doute de ne pas exagérer de pareils témoignages individuels, mais, comme tels, ils ont leur signification, pour saisir la nature complexe des organisations syndicales en Catalogne.

Le programme d'action commune qu'adoptèrent le 13 mars dernier les syndicats a permis aux marxistes et aux anarcho-syndicalistes d'être associés au gouvernement ; c'est ainsi

(1) De l'ordre du Bon-Sauveur, de Caen.

que les portefeuilles de l'Instruction publique et de la Justice furent détenus, pendant plusieurs mois, l'un par le représentant de la C. N. T., Segundo Blanco, l'autre par celui de l'U. G. T., ce Gonzales Peña que l'on avait déjà vu à la tête de la révolte des Asturies en 1934. Ne doutons pas que leur éphémère collaboration, qui n'eut que l'apparence de la concorde, ne cherchât à masquer le désaccord, vieux d'un demi-siècle, qui sépare dans le pays le monde ouvrier.

L'U. G. T. et la C. N. T., ces deux sœurs ennemies, dont le rapprochement est quotidiennement remis en discussion, ont fait peser une lourde hypothèque extrémiste sur le cabinet Negrin. Malgré les efforts accomplis par la C. N. T., « en vue d'atteindre à l'unité d'action », le *plenum* du dernier Congrès national n'a pas réussi à établir la solidarité politique des deux grandes centrales ouvrières. Les représentants syndicalistes n'ont pas caché cependant les redoutables principes qu'ils se réservaient d'imposer à l'organisation économique du pays, ni quelle méfiance inspirait généralement à la C. N. T. l'esprit modérateur d'un gouvernement qui renonce à remettre les moyens de production aux syndicats pour édifier, au mépris des promesses faites aux travailleurs, et grâce à la contrainte de l'étatisme, un régime centralisateur. (Voir les résolutions adoptées au Congrès de Valence, *Bureau d'information*, Paris, 1938.) Soulignons la fragilité d'un gouvernement socialiste désigné déjà par son extrême-gauche comme contre-révolutionnaire ! Le moins qu'on en puisse dire est que les syndicats, avec ce qu'ils entraînent de forces obscures, étrangères, incontrôlables, n'ont pas dit en Espagne républicaine leur dernier mot et que le problème religieux, pour son compte, est tenu dans l'expectative, par les dirigeants responsables, dans la crainte de cette menace.

Nous touchons là à une situation de fait qui est peut-être la clé des événements de demain. La guerre, c'est la trêve des partis qu'une idéologie, importée dans la Péninsule, a ligués momentanément dans chacun des deux camps (1).

(1) Dans une réunion de la C. N. T., tenue tout récemment à Paris, plusieurs orateurs ont développé, avec une violence frénétique, les thèmes habituels de l'anarcho-syndicalisme : « Il faut renverser l'État, cause du déséquilibre économique » ; « Nous sommes des militaires circonstantiels ! » Traduisons : « Nous ne renonçons pas à la lutte révolutionnaire. »

Telle apparaît la complexité du drame espagnol. L'union en Catalogne des syndicats ouvriers est précaire, quoi qu'il paraisse. Au contraire, par-dessus la ligne du front, certains contacts, certaines affinités, traduisent d'autres réalités espagnoles, qui peuvent correspondre.

La prise de Barcelone, pour ainsi dire sans coup férir, semble bien indiquer que ces relations, nouées par des voies secrètes, ont dû devancer l'entrée des troupes victorieuses. Les différentes tendances qui se sont affrontées dans les syndicats en matière d'exploitation industrielle et agricole (pour ou contre la collectivisation) augmentent encore le nombre des dissentiments prêts à renaître au premier prétexte. La question religieuse pourrait être un de ces prétextes. C'est pourquoi le gouvernement Negrin l'avait mise en veilleuse, tout en affectant de la réserver pour l'avenir.

En vain M. Irujo, quand il était ministre de la Justice, avait-il tenté, à travers toutes les résistances, d'apporter une solution au problème religieux. Sa démission, au mois d'octobre, suffit à montrer le dépit d'un échec que ses efforts ne méritaient pas. Aussi faut-il retenir les vifs reproches adressés par lui au président Negrin, lors de la dernière séance des *Cortès* : « Moi, qui suis non seulement libéral et démocrate, mais fervent croyant, chrétien et catholique, j'ai le regret d'être obligé de dire au gouvernement qu'il est temps que nous chrétiens, nous catholiques, nous puissions avoir *une église ouverte*. » La propagande républicaine, qui mettait tant de zèle à nous informer des moindres gestes de Barcelone, a fait silence sur ces claires paroles restées sans réponse.

* * *

Les treize points, désignés comme « buts de guerre de l'Espagne républicaine », ont facilité à souhait la politique officielle, qui n'excluait pas d'ailleurs une certaine ruse.

A Genève, le 11 mai dernier, au Conseil de la Société des nations, M. Alvarez del Vayo, ministre des Affaires étrangères (dont les attaches avec les communistes sont étroites, bien qu'il appartienne au parti socialiste), a donné de ce texte un commentaire qui a pour le moins surpris, car, sans préciser comment la liberté du culte était rétablie

en Espagne républicaine, il n'a pas craint de déclarer :

« L'Espagne n'oublie pas le respect dû à la personne humaine. Et ce n'est pas dans notre territoire qu'on pourrait aujourd'hui, comme c'est le cas dans le pays basque, sous le régime national-socialiste allemand, arrêter six cents prêtres catholiques pour la simple raison qu'ils ont voulu prêcher dans leur langue maternelle ou qu'ils se sont efforcés d'arrêter la divulgation des théories par lesquelles le paganisme hitlérien essaye d'arracher de l'Espagne les racines mêmes de la religion catholique. »

Ce n'est pas la manœuvre la moins équivoque du gouvernement de Barcelone que d'avoir fait dépendre la situation de l'Église en Catalogne du seul opportunisme de ses arrêts. Si la politique républicaine s'est réclamée sans cesse de principes qu'elle qualifie des plus démocratiques, nous savons qu'en même temps elle a tenu l'Église dans une subordination où celle-ci risquait de perdre jusqu'à son existence.

Cette falsification, par confusion du politique et du religieux, est monnaie courante pour la propagande officielle. Elle n'a inspiré que de la méfiance à ceux qui en ont été les témoins. Une publicité intempestive, à laquelle se trouvent associés quelques prêtres, comme le Père Lobo, vedettes du régime, n'a cessé d'insister, sans aucune preuve à l'appui, sur « la politique extrêmement libérale » du gouvernement, ainsi que l'a fait le ministre des Affaires étrangères, à Genève, dans son commentaire des treize points. Les concessions consenties aux catholiques, dont le parti de l'Union démocratique de Catalogne s'emploie d'ailleurs à défendre les intérêts, ne sont accordées, si l'on peut dire, qu'à des doses homéopathiques où il est malaisé de discerner un désir sincère de liberté. On cherche en vain des faits concrets. Faut-il mettre au nombre de ceux-ci les obsèques religieuses, officielles, du capitaine basque Eguia Sagarduy, célébrées le 17 octobre à Barcelone « avec le concours d'un prêtre basque et de son assistant qui portait la croix levée », comme la nouvelle en a été glorieusement publiée dans la presse mondiale ? De telles manifestations, pour louables qu'elles soient, ne peuvent être interprétées comme un changement sérieux de politique intérieure.

Nous sommes surpris que certains aient voulu y voir le témoignage d'une « restauration religieuse » en faveur des

Catalans, ou qu'on ait prétendu tourner à l'avantage d'un soi-disant libéralisme gouvernemental des faits qui ne concernent que les dirigeants de l'Euzkadi. La vraie liberté religieuse existera lorsque tout croyant sera protégé dans ses droits de conscience, sans qu'on tienne compte de son adhésion au régime ; lorsque le gouvernement garantira le respect du culte public, non par calcul politique, mais par suite d'un accord loyal avec la hiérarchie catholique. On a tout mis en œuvre pour faire croire à l'étranger à un arrangement définitif. Nous avons été témoin de cet engouement, partie sincère, partie inspiré par le désir hâtif de faire oublier l'impopularité que les massacres de prêtres, au début de l'insurrection, avaient jeté sur la cause des gouvernementaux. Cette tache rouge sur l'histoire espagnole compromet nombre de catholiques catalans, qui en ont conscience et en sont véritablement humiliés, sans compter aussi les Basques ralliés à la cause de Barcelone.

Il faut dire aussi que l'optimisme de commande n'attendait pas la confirmation des faits pour se prononcer par la voie de la presse ou de la radio. On prétendait que les dispositions personnelles du président Negrin, — il a un frère prêtre, — paraissaient favorables au rétablissement des pratiques du culte, comme il l'a déclaré lui-même à plusieurs représentants diplomatiques. On se pressait dans les milieux officiels de prendre des perspectives d'avenir, qui risquaient d'être de simples mobiles de politique intérieure, pour une liquidation réelle et définitive de la révolution. Le gouvernement a pourtant évacué la capitale avant que la chapelle française de Barcelone ait été à même de rouvrir ses portes.

Quelle est donc la situation présente du catholicisme en Catalogne ?

* * *

Il n'y avait pas une église ouverte quotidiennement au culte à Barcelone ni en Catalogne. Seule, une chapelle basque, installée dans une ancienne maison seigneuriale de la capitale, calle del Pino, a été consacrée au culte depuis plusieurs mois, à la demande de M. Irujo. Cette unique chapelle était le gage de confiance qui avait été accordé par le gouvernement aux

Basques catholiques dont M. Irujo, leur compatriote, représentait très activement les intérêts dans le présent Cabinet.

Desservie par des prêtres exclusivement basques, cette petite paroisse a joui d'une sorte de droit d'exterritorialité. On y célébra la messe chaque jour et plusieurs fois le dimanche; l'ordre des cérémonies, affiché à la porte, annonçait confessions, communions, prêches, voire distribution de chapelets une fois par semaine. Aucun milicien, à ma connaissance, n'en surveillait les abords; le dimanche, environ cinq cents fidèles, en majorité basques, entrent à la grand messe, laquelle était chantée avec accompagnement d'harmonium. Généralement, M. Irujo assistait à cette messe.

Si l'on en juge d'après l'intérêt que les Catalans portaient à cette chapelle, ils ne s'en montraient guère satisfaits, car celle-ci ne représentait pas à leurs yeux un témoignage loyal des bonnes intentions du gouvernement. La plupart s'y sentaient étrangers, — puisqu'on y parlait une langue qui n'est pas la leur, — et plusieurs m'ont dit qu'ils aimaient mieux s'abstenir d'y entendre la messe que de reconnaître l'inadmissible privilège accordé à l'Église basque dans la capitale de la Catalogne. C'est là une preuve, parmi tant d'autres, du fier esprit d'indépendance des Catalans qui, sur ce terrain également, se montrent irréductibles. Aussi la chapelle basque de Barcelone ne représentait-t-elle pas un havre de grâce pour les catholiques catalans, et encore moins un foyer d'apostolat, mais apparemment une tentative de l'autorité gouvernementale de paraître poser la question religieuse avec l'intention de la résoudre.

Les dirigeants républicains invoquaient volontiers quelques faits pour preuve de la volonté conciliante du gouvernement, tel l'enterrement religieux du capitaine basque Sagarduy, telle la nomination de l'administrateur apostolique Mgr Rial, ou bien celle, toute récente, d'un commissaire général des cultes à Barcelone, M. Bellido y Golferich. Ces faits isolés étaient bien loin pourtant d'avoir une portée générale. Que valait d'ailleurs le précédent de la chapelle basque? L'héroïsme de l'Euzkadi, — plusieurs fois millénaire, — dans la défense de sa pleine et libre personnalité, ne doit pas faire oublier les raisons politiques qui lient les Basques catholiques au gouvernement de la Catalogne. Ce dernier, qui

s'était prononcé, dès l'origine du conflit, pour la création d'une Espagne fédérale, a été tenu à des égards particuliers envers le noble peuple de l'Euzkadi, toujours prêt à défendre, jusqu'à l'ultime sacrifice, son territoire, pourvu que sa foi catholique, ses libertés régionales, ses fameux *fueros* soient respectés. Le gouvernement de la République a dû s'y résoudre, et nous savons quelle méfiance ont éveillée aussitôt à Barcelone ces concessions accordées, même si timidement, au sentiment religieux des Basques.

* * *

La C. N. T. et la F. A. I., au dire de leurs représentants, ne paraissent pas disposées à accepter pour le moment la reprise du culte catholique, sinon dans des conditions restrictives indignes de l'Église. La lutte contre la religion, bien qu'affaiblie du fait de la guerre, garde encore une valeur symbolique aux yeux des extrémistes pour lesquels catholicisme et fascisme se confondent au point qu'il ne leur est pas possible de haïr l'un sans l'autre. Si nous en jugeons d'après le programme des écoles, tout esprit libéral paraît absent de l'enseignement officiel. Il n'est que de feuilleter certains manuels primaires pour y voir la préparation de toute une enfance à l'insurrection révolutionnaire. De sombres images, empruntées à la révolution bolchéviste, et avant tout à celle de Lénine, y illustrent des pages où le matérialisme se trouve exalté, en même temps que le culte de la mitrailleuse et du revolver (1). Comment admettre que la *Junte d'enseignement*, cet organisme devenu si puissant sous la République, n'ait pas encore rompu avec ce mode d'éducation pernicieuse ? Aussi fallait-il s'attendre à ce qu'on mît en doute la nouvelle du rétablissement des aumôniers militaires, bien que celle-ci ait été répandue à l'étranger, depuis plusieurs mois, à grand renfort de publicité. Or, en dépit d'un décret signé du président du Conseil, le 11 mars dernier, l'autorité civile n'a pu encore imposer ce témoignage de sa tolérance.

L'U. G. T., dont nous avons dit les attaches avec Moscou, se montrerait, en ce qui la concerne, plus favorable à la solu-

(1) Un office de propagande de la République à Paris exposait, encore dernièrement, de pareils ouvrages. Nous les avons consultés.

tion du problème religieux. Si paradoxal que ce soit, il faut y voir l'application logique de la politique dite de la main tendue, qu'encourage le Komintern, en Espagne comme ailleurs, avec une rare habileté. On ne saurait douter que ce soit là la première étape d'un vaste mouvement d'assimilation s'étendant aux classes paysannes, à la petite bourgeoisie, voire aux « menestrales », ces propriétaires d'exploitations modestes si fortement attachés en Catalogne à leurs habitudes sociales, donc autant d'éléments demeurés catholiques. Nous ne sommes plus à nous étonner de l'opportunisme du régime soviétique, qui n'hésite pas à reconnaître le fait religieux, quitte à le combattre, comme une puissance avec laquelle il faut compter.

* * *

Dès les premières persécutions, de jeunes catholiques catalans entrevirent l'abîme où risquait de sombrer l'Église de leur pays. Groupés dans la Fédération de la Jeunesse chrétienne, qui compte aujourd'hui 18 000 adhérents, ils se sont mis à l'œuvre, au plus fort de la tourmente. Leur président, catholique hardi, mais homme sage et modéré, M. Ruiz Hébrard, a créé un « office de récupération » chargé de rechercher, dans les décombres des églises dévastées, les objets liturgiques devenus introuvables en Catalogne. De jour et de nuit, le service a fonctionné en dépit de la police. Dans les débuts, les jeunes militants se confessaient et se communiaient entre eux ; ils allaient porter le viatique à des malades et faire des retraites dans la montagne avant de se rendre aux armées ; souvent même ils ont reçu la communion, grâce à la complicité fraternelle de leurs associés, jusque sur les bateaux-prisons où il leur arrivait d'être incarcérés. Comment s'étonner que plusieurs m'aient déclaré n'avoir jamais été plus heureux que pendant ces jours où ils revivaient la vie des catacombes ?

Peu à peu, des prêtres, choisis par eux, participèrent à leur œuvre de reconstruction, et grâce à tant d'efforts efficaces, des milliers de messes ont pu être dites dans des maisons particulières à Barcelone (1).

(1) Bien que le chiffre de 2 000 messes quotidiennes m'ait été donné comme certain, ce chiffre semble exagéré. Cependant, il convient de tenir compte de l'aug-

J'ai assisté à plusieurs de ces messes, et il m'a semblé que c'était plus qu'une promesse d'espérances, en ce pays déchiré par la guerre civile, que le saint sacrifice offert, pour la paix de l'Espagne, par cette petite communion d'indéfectibles croyants. Le culte était célébré selon le cérémonial d'usage, le prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux, ce qui, aujourd'hui, m'a-t-on assuré, est de règle bien que de date récente. Dans ces chambres hâtivement transformées en chapelles, devant ces autels de fortune, comme les prières montaient des profondeurs de l'âme ! Si un sentiment m'a paru commun à tous ces fidèles unis dans cette ferveur primitive, c'était celui de la fierté. Comment tairais-je que plusieurs m'aient confié leur joie d'avoir souffert « pour une Espagne plus juste et plus chrétienne » ? Pouvons-nous douter, quant à nous, qu'il n'y ait là un noyau vivant de renaissance spirituelle ?

Les efforts des catholiques laïques, efforts tenaces, personnels, accomplis avec le cœur et la foi, paraissent d'autant plus remarquables qu'ils sont poursuivis en dehors des luttes de partis, et sans égard aux contingences de l'éphémère politique. Ils sauvegardent l'avenir, car c'est autour d'eux que l'Église, dans une forme embryonnaire mais vivante, s'est déjà reconstituée, malgré la tourmente. Si le vicaire général de Barcelone, obligé personnellement à une extrême prudence, a semblé prendre ombrage de quelques-unes de leurs initiatives, elles ont été d'autre part fortement encouragées par le cardinal Vidal y Barraquer, archevêque de Tarragone, non moins que par son représentant Mgr Salvador Rial, nommé, comme nous l'avons vu, avant la prise de Lerida par les nationalistes, administrateur apostolique de cette province. Nous retrouvons toujours en Espagne le dualisme.

Admise aujourd'hui par les pouvoirs publics, qui n'ignorent pas son activité, la Fédération de la Jeunesse chrétienne représente en Catalogne un élément catholique d'une valeur certaine. J'ai compris que ses dirigeants avaient à cœur de lui conserver le caractère extra-politique qui a parfois manqué à l'Église d'Espagne. « Notre effort est venu d'en bas, me disait l'un d'eux, et c'est pourquoi il a été fécond. Nous

mentation considérable de la population de Barcelone et, par conséquent, du grand nombre de prêtres séjournant actuellement dans la capitale.

prétendons défendre et justifier le principe de la liberté de conscience, condition nécessaire au régime libéral que nous souhaitons ici. Certes, nous sommes loin de « la plénitude des droits » qui nous a été promise par le chef du gouvernement ; mais nous travaillons pour l'avenir et sommes persuadés que, si l'Espagne doit renaître, c'est sur la base du christianisme dégagé de toute compromission politique. La seule atmosphère respirable pour la vie religieuse est celle de la liberté. Nous mettons donc tout en œuvre, dès maintenant, pour l'obtenir sans vouloir attendre que le sort des armes ait donné raison à un camp sur l'autre... »

* * *

L'esprit de réforme sociale qui, du côté nationaliste, anime la Phalange, est souvent représenté comme l'expression morale de la nouvelle Espagne. Le discours que nous allons citer du général Yague, qui a commandé jusqu'au printemps dernier les jeunes troupes phalangistes, nous renseignera sur ces affinités secrètes, mais profondes, que l'on peut percevoir entre les organisations de la Phalange et certains éléments politiques, même révolutionnaires, de l'Espagne rouge. C'est à Burgos, le 19 avril, que furent prononcées, en présence du général Franco, ces fortes paroles. L'écho, comme nous l'avons constaté, n'en a pas été oublié à Barcelone...

« Habitants de Burgos ! En parlant devant ce peuple au milieu duquel je me suis formé, où j'ai commencé à lutter pour la vie, où j'ai eu de grandes joies et où j'ai pleuré la plus grande de mes peines, en parlant sur cette terre, source de toutes les vertus et de toutes les noblesses, où j'ai mes meilleures affections, je demande à Dieu qu'il m'éclaire, parce que je viens demander le pardon de ceux qui souffrent, essayer de répandre l'amour et bannir la haine, et panser les blessures.

« Je demande à Dieu qu'il m'éclaire pour donner le courage aux hommes dont le cœur est froid, aux hommes qui n'ont pas la conviction profonde que l'Espagne a besoin en ce moment de l'effort de tous ses fils, qu'il est criminel de ne pas appartenir au bloc national et plus encore d'essayer de s'en écarter...

« Qu'ils sont vaillants nos gars, camarades ! Je voudrais,

habitants de Burgos, pouvoir mener ces hommes au front, et, pour dur que soit leur cœur, ils se rendraient vite compte de la grandeur des moments que nous vivons, et quand ils verraient lutter nos soldats, ils se sentiraient orgueilleux et heureux d'être nés dans un pays qui a de tels hommes, ils se sentiraient heureux d'être les compatriotes de tels héros... La noblesse de nos combattants, c'est leur vertu la plus grande ! Je voudrais que ces hommes au cœur froid voient nos guerriers quand, exténués par des marches forcées, le corps endolori par les ronces et les pierres, les nerfs brisés d'avoir été soumis pendant des heures et des jours aux dangers, attristés de voir tomber près d'eux leurs meilleurs camarades, ils rencontrent des prisonniers rouges. A ce moment où toutes les cruautés seraient excusables, et toutes les vengeances explicables, ce que font d'abord nos guerriers c'est de retirer leurs bottes et chercher leur blague à tabac, et quand cette nécessité matérielle est satisfaite, ils leur tendent les bras et les serrent contre leur cœur... *(Grands applaudissements.)*

« Les rouges luttent avec fermeté, défendent le terrain pas à pas, et quand ils tombent, ils le font avec courage. Ils sont nés sur cette sainte terre qui durcit les muscles et trempe le cœur ; ils sont nés sous ce soleil de feu de notre Espagne qui déchaîne les passions et les rend impétueuses, ils sont nés en Espagne, sont Espagnols et par conséquent courageux.

« Là-bas ils verraient, ces hommes froids, que lorsque le soldat bleu, toujours vaillant, rencontre le soldat rouge, vaillant aussi, il lui tend les bras, et ils commencent à se comprendre, *peut-être à deviner le prochain ennemi commun*, car ils sentent là-bas, au front, sur la terre espagnole sanglante, la nécessité de s'unifier.

« Il y a aujourd'hui un an, camarades, que le « Caudillo », dans une grande vue politique, décréta l'union de tous les Espagnols. Mais pour que ceci soit plus qu'une page de la « Gaceta », il faut l'établir sur des bases solides et fermes, et il faut de plus lui donner de la chaleur humaine, la baigner d'amour ! Des bases solides et nettes. La première, la plus urgente, bien qu'elle ne soit peut-être pas la plus importante : justice sociale. Justice sociale généreuse ! Ceci ne doit

même pas être discuté. Il est si juste, si raisonnable, que les Espagnols qui doivent conquérir l'Espagne avec le sang de leurs veines, la sueur de leur front, la douleur de leur cœur et les déchirements de leur âme, jouissent ensuite de cette Espagne qu'ils ont conquise, sans avoir d'elle rien en propre, que ce n'est même pas à discuter. La seule chose à discuter sera la générosité de cette justice. Mais tenez compte que si l'homme qui lutte pour l'Espagne, sans avoir rien en propre à défendre, retourne chez lui sans pouvoir satisfaire à son existence, il ira demander justice aux hommes, et s'ils n'en tiennent pas cas, il demandera justice au ciel. Et je tiens pour certain que le ciel lui accordera qu'il se fasse justice lui-même... (*Grandes ovations.*)

« Dans la nouvelle Espagne, il suffira d'être Espagnol, d'être honnête et de vouloir travailler pour que toutes les nécessités matérielles soient résolues, sans craindre que le chômage, la maladie ou la vieillesse soient les hérauts de la misère. Dans la nouvelle Espagne, avoir beaucoup d'enfants sera une bénédiction de Dieu, au lieu d'être, comme jusqu'à présent, une malédiction de l'enfer. Dans la nouvelle Espagne, il n'y aura ni paresseux, ni *invités*. La Phalange ne les a jamais admis, et maintenant moins que jamais. Il serait criminel de permettre que, du corps exténué de la dolente Espagne, viennent s'alimenter des parasites, augmentant ainsi ses douleurs et prolongeant la longue convalescence dans laquelle entrera notre patrie pour avoir prodigué son sang. Ni paresseux ni invités : tous au travail ! Et vite, messieurs ! La guerre finira bientôt, et alors les nécessités matérielles de chacun seront prises en considération. Les riches devront probablement céder un peu de leurs biens ; mais s'ils sont bien nés, ils le feront avec plaisir en pensant que si les rouges avaient triomphé ils auraient tout perdu ; ce n'est pas beaucoup demander à ces messieurs de donner un peu de ce qu'ils ont au bénéfice de ceux qui, au prix de leur sang, ont défendu leurs vies et leurs biens... (*Grande ovation.*)

« Mais je leur prédis de mauvais jours, aux adorateurs du veau d'or ! Je leur conseille noblement qu'ils s'en aillent (*Grande ovation.*) Qu'ils emportent leurs pièces d'or, leurs bijoux et leurs rentes ; ils ne nous serviraient à rien. Mais qu'ils emportent aussi leur façon de faire, leurs conseils et

leurs âmes sordides et qu'ils nous laissent tranquilles ! Ceci est le premier point fondamental sur lequel doit se baser la nouvelle Espagne : justice sociale, ample et généreuse. »

* * *

Les conséquences d'aussi audacieuses paroles n'ont pas tardé à se faire sentir pour leur auteur. D'abord mis à l'écart, le bruit a couru, avec persistance, qu'il s'était suicidé, puis qu'il aurait été « limogé » sans espoir possible de réhabilitation. En réalité le général Yague a repris un commandement, quoique en dehors de la Phalange. Dans la dernière offensive, on l'a revu, sur le Segre, à la tête des divisions marocaines, ayant retrouvé son ascendant et sa popularité, puis entrant à Barcelone.

La profession de foi lancée à Burgos par le général Yague, correspond à ce qu'on sait de l'esprit même de la « Phalange traditionaliste espagnole », à l'idéal social du jeune mouvement nationaliste. José Antonio Primo de Rivera, son fondateur, condamné à mort par les républicains, et dont le prestige reste encore si grand qu'il est communément désigné comme « la plus haute absence de l'Espagne », n'a cessé de proclamer qu'il voulait être l'unificateur du pays en dehors des classes et des partis. On ne s'étonnera pas que ses successeurs aient fait appel, comme lui-même, à l'action du catholicisme pour accomplir l'œuvre de redressement, le Tercio, entrepris par le général Franco ? Cet été même, à Valladolid, Fernandez Cuesta, secrétaire général des organisations phalangistes, a réaffirmé le programme des Vingt-six points de la Phalange, base fondamentale de la nouvelle Espagne. Rappelant la pensée du jeune chef disparu, il a insisté sur le fait que, seules, de justes réformes sociales, collectives, au besoin révolutionnaires, seraient à même d'apporter une unité morale au pays, sans que le patriotisme devienne un privilège bourgeois, ni le besoin de justice une vertu prolétarienne.

Il ne nous appartient pas de juger des suites que pourra entraîner pour le catholicisme, de ce côté-ci de l'Espagne, ce rajustement des valeurs spirituelles dont Antonio Primo de Rivera disait qu'elles devaient soutenir « les plus belles voûtes de l'Histoire espagnole ».

Pour nous, qui avons cherché à comprendre les motifs des passions antireligieuses qui déchirent l'Espagne républicaine, il nous semble qu'à leur manière les paroles de l'ancien chef de la Phalange apportent quelques clartés nouvelles. Son esprit, comme celui du héros légendaire que fut Antonio Primo de Rivera, continue de planer sur les jeunes organisations phalangistes. Nous savons en tout cas quels espoirs la vibrante harangue de Burgos a fait naître aussitôt à Barcelone, parmi certains militants de la C. N. T., séduits par la générosité d'idées aussi nouvelles, en même temps que chez un grand nombre de démocrates catalans, désireux de voir s'établir un terrain propice à la paix religieuse. Qu'une pareille pensée ait été clairement affirmée, en pleine guerre civile, nous amène *à douter que la ligne du front soit la véritable démarcation des deux Espagne...*

Après les victoires de Franco, ou bien l'armistice fera apparaître demain, entre les belligérants, cette identité des contraires et sera le signal de leur réconciliation, ou bien il entraînera, chez les extrémistes, un déchaînement de rivalités et de nouveaux recours à la violence, dont l'épouvante fait frémir.

L'Espagne reste donc « le pays aux destins tragiques » où les passions s'affrontent. Le problème religieux n'échappe pas à ces rivalités. Aussi n'est-il compréhensible en Catalogne que si l'on sépare rigoureusement l'action politique du gouvernement des résultats patiemment obtenus par les catholiques eux-mêmes. Ceux-ci paraissent décidés à poursuivre leur tâche, sur le terrain religieux, et à s'en tenir à l'esprit des encycliques. C'est ce qui leur donne cette tranquille audace, qui a conduit plusieurs des leurs au martyre, et donne à penser à d'autres que l'oubli des pures valeurs chrétiennes avait rendu possible la cruelle apostasie des masses. En ces années d'Apocalypse, la religion et l'Église en furent en tout cas les premières, les plus malheureuses victimes. C'est pourquoi il faut souhaiter à la nouvelle Espagne, pour renaître dans l'ordre, une Église libre dans un État libre.

JEAN DE SAINT-CHAMANT.

UNE PETITE-FILLE DE MME DE GRIGNAN

MADAME DE VENCE

« LA GRAND MÈRE DE LEUR GRAND MÈRE » OU DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE VENCE ET A SES « PICHONS »

Il y a un mot bien affectueux de Mme de Sévigné. C'est dans une lettre à sa fille, datée de Montélimar (du 5 octobre 1673), dans laquelle elle lui dit que les enfants que la belle *Maguelonne* (la belle *Maguelonne*, c'est Mme de Grignan) a eus de M. de Grignan, sont comme ses enfants à elle, ses « pichons », écrit-elle en langage provençal : « Je songe aux *pichons* ; je suis toute pétrie de Grignans. »

Parmi ces « pichons », il était une « pichonne ». C'était Pauline, née à Paris en 1674, baptisée en cette ville à l'église Saint-Paul et que le cardinal de Retz, le turbulent et fameux Retz de la Fronde, avait tenue sur les fonts. Mariée, en 1695, à Louis de Simiane, natif de Valréas et premier cornette dans la compagnie de chevau-légers de Mgr le Dauphin, elle avait eu, à son tour, trois « pichonnes ». Celle qui fait l'objet de cette étude, Madeleine-Sophie, appelée par la suite à convoler en justes noces avec Gaspard de Villeneuve, baron puis marquis de Vence, n'en était pas demeurée là de cette tradition. Elle avait *pichonné* à son tour. Et c'étaient trois marmousets assez singuliers que l'aînée de ces « pichons » appelée Pauline comme sa grand-maman, la cadette baptisée Julie, et ce petit gaillard de Jean-Alexandre-Romée dont Mme de Vence, dans une lettre du 28 juillet 1730 adressée de Toulon

à Aix à Mme de Simiane, esquisse, non sans relief, les portraits au moins pittoresques : « Mon fils est très beau, grand, bien fait, une belle prestance, enfin un très beau cavalier (un cavalier de trois ans, s'il vous plaît !) mais sans grâce ; ma fille aînée est toujours plus laide (elle a cinq ans alors) ; elle a, de plus, une épaule qui pousse un peu, mais elle est fort raisonnable et elle dit qu'elle sera sage. La cadette (il s'agit de Julie) n'est plus si jolie ; c'est une grosse beauté comme moi, mais bien faite et de l'esprit. »

L'esprit, on le sait, était l'apanage de cette famille. « C'est un prodige que cette petite, avait dit jadis Mme de Sévigné de la fille de sa fille (Pauline de Simiane) ; son esprit sera sa dot. » Et de l'esprit de sa cadette, Mme de Vence, qui le remarquait en sa fille, voulait que sa mère (la même Pauline de Simiane) se trouvât informée. Il lui semblait qu'entre tous ces Sévigné, ces Grignan, ces Simiane et ces Vence s'établissait de la sorte une continuité, se renforçait l'affection. Aussi bien, Madeleine-Sophie de Vence l'écrivait, le « mandait » elle plutôt, à sa chère mère de Simiane, châtelaine de Valréas, d'Aix, « bastidane » de Belombre (la jolie *bastide* ou maison de plaisance sise auprès de Marseille), enfin, depuis que le marquis de Grignan avait rendu son âme à Dieu (ce fut à Lambesc, dans la nuit du 30 au 31 décembre 1714), épouse de ce marquis de Simiane, l'ancien cornette, que le Régent, depuis quinze ans déjà, avait adjoint, en qualité de lieutenant général du roi en Provence, au gouverneur titulaire, maréchal de Villars. « Ma chère maman, « mandait » donc gaiement Mme de Vence à sa chère lieutenante générale et « bastidane » de mère, ma chère maman, ou madame (madame était cérémonieux, ma chère maman plus tendre !), je vous dirai qu'on ne s'ennuie point à Vence... J'élève mes enfants qui en ont besoin. Ils ont, depuis peu, une gouvernante de Paris qui n'entend pas mal son métier, mais une naine qui me fait mourir de peur. Je leur apprends à travailler ; je leur donne de la grâce ; ce sera bien leur faute s'ils n'en prennent pas. Je les aime beaucoup et je vous demande pour eux, ma chère maman, un peu de part dans votre amitié, non pas autant que *la grand mère de leur grand mère* en avait pour sa fille ; c'est pour moi que je demande cette grâce, et vraiment on la mérite un peu. »

« La grand mère de leur grand mère... » Il y a là, sous l'aveu d'une effusion qui se souvient, un rappel bien touchant de celle qui, pour Mme de Vence, était la bisaïeule : cette Mme de Sévigné que son fils Charles appelait « maman mignonne », la même qui, — toute sa vie, — avait chéri à la folie, jusqu'à l'adulation, sa fille, Mme de Grignan. Cependant, là, dans cet attachement de mère à fille puis de fille à mère, il faut dire qu'autant que Mme de Grignan avait été aimée à la passion de Mme de Sévigné, autant Mme de Vence aimait à la fureur Mme de Simiane. Soit que, dans ses missives, elle rie ou soit sérieuse, se plaise à railler ou se fasse très humble, toujours c'est ce penchant, cette inclination à quoi on voit bien qu'elle raffole de Mme de Simiane.

Pour l'humilité, l'expression du respect, c'est quand Mme de Vence donne à Mme de Simiane du « madame la marquise ». « Madame la marquise, je viens vous assurer de mon parfait, profond et tendre respect... » Si c'est la passion filiale, l'esprit se tait tout au contraire et le cœur parle. Alors l'honorée, la respectée lieutenante générale redevient « ma chère maman » : « Adieu, ma chère maman, soyez persuadée que personne ne vous aimera jamais aussi tendrement que moi. Je le crois comme je le dis, parce que je sens que je vous aime à la folie, et l'on m'a assurée qu'on ne pouvait pas aimer au delà. » Cependant, l'esprit, — l'esprit, cette « dot » de la famille, — ne perd pas à cela pour attendre. C'est lui qui émaille ces lettres si vives, si hardies, si franches de Mme de Vence, lui qui leur donne le ton pétillant. « Vous souhaitez donc le mois de novembre, madame (en ce mois de novembre, elle accouchera, elle aura une nouvelle *pichonne* !). Ah ! ah ! cela est fort plaisant et moi aussi. En vérité, j'ai presque envie de vous voir ; que ce sera drôle ! Quand j'y pense, je meurs d'envie de rire. » Et ce rire bien franc et bien jovial, Mme de Vence, pour peu que les circonstances lui en donnent le prétexte, de s'y laisser aller. « Votre conclave et votre cardinal m'ont bien fait rire ; en vérité, vous êtes charmante. Dites-moi donc de ces petites choses-là ; elles m'amusent tout à fait ! » Et c'est parce que Mme de Simiane fait savoir de ces « petites choses-là » à sa fille de Vence que sa fille de Vence est contente, s'anime et, dans son ravissement, écrit qu'elle passe fort gaiement sa vie entre les vieilles

pierres tout herbues et feuillues de son chateau vençois.

Car des nouvelles, soit d'Aix, soit de Marseille ou de Belombre, pourvu qu'elles viennent de sa « chère maman », elle est friande au possible. « Adieu, ma chère maman, allez-vous à la campagne ? De vos nouvelles, de vos nouvelles, de vos nouvelles ! » Par ces traits de ses missives, qui trahissent sa nature impulsive, optimiste, mais qui ne dérobent pas son grand cœur, on découvre qui est cette Vençoise entendue, active comme une fourmi, mais chantante comme une cigale et qui sait fort bien, en sa demeure familiale, accorder aux divertissements de la campagne son labeur et ses préoccupations de tous les jours. Comme « la mère de sa grand-mère », Mme de Vence a le goût des choses ménagères et rustiques ; comme elle, elle s'en irait bien pour un peu « batifoler » dans la prairie et raconter aux arbres, aux sources (dans ce pays-là, on dit des *foux*) et aux champs qui sentent si bon la lavande et le fenouil, de ces aveux et de ces confidences dont on sait que « maman mignonne » était si prodigue en son temps, aux Rochers et à Bourbilly. Pour sa maison, le soin de son ménage et de ses enfants, le fait est qu'elle ne met rien au-dessus. Sachez qu'elle tient un *livre de raison* dans lequel, outre les dépenses, elle note avec application les plus petits faits quotidiens. Sachez qu'elle veille à son trousseau. « Nous ferons des bas et nous nous distrairons comme des reynes ! » écrit-elle, toujours sur ce ton dégagé, à Mme de Simiane.

Pour son cher mari, « haut et puissant seigneur, Alexandre-Gaspard de Villeneuve, chevalier, marquis de Vence, seigneur de Groslières, hautes et basses terres, du Pujet, Carros, Bastides et autres », elle ressent un bien grand faible. Pas tout à fait autant que pour les « pichons » cependant. Ces « pichons », comme elle les aime ! Jusqu'à leur donner le fouet quand ils sont par trop turbulents ou ne se conduisent pas bien avec la naine, leur gouvernante. « Mes enfants auront tous le fouet dans un quart d'heure parce qu'ils ont cassé un miroir que je leur avais donné ! » Voilà qui est parlé, au moins, et l'Argan du *Malade imaginaire* ne s'exprimait pas autrement quand il menaçait la petite Louison d'un égal châtiment.

Ainsi, voilà Mme de Vence, toute en drôlerie, exubérance, débordante de liesse, aimant à faire le bien et à se divertir ;

au demeurant, sous sa bonhomie, la meilleure des luronnes, « grosse mignote », comme elle-même se définissait en écrivant à sa mère chérie, enfin quelque chose comme cette bonne « mère la joie », toute en franchise dont Jules Lemaitre devait nous parler un jour en nommant Mme de Sévigné. Car, sauf Mme de Grignan, qui fut toujours un peu hautaine et « déesse dans les nuées », voilà comment, dans cette famille, du côté des femmes, vont se perpétuant le contentement et l'enjouement ; enfin, pour employer une expression que ce polisson de Bussy appliquait, durant l'autre siècle, au cours d'un méchant portrait, à sa cousine Marie de Rabutin-Chantal, telle, « pour le dehors », apparaît la marquise de Vence ; mais, « pour le dedans », c'est-à-dire le caractère, cela aussi est à sa ressemblance.

De cette « grosse mignote », il serait bien, pour parfaire le tout, que nous eussions l'image. On sait ce que l'illustre Mignard a fait de sa grand-mère, et comment Mme de Grignan, elle aussi, a été représentée par cet enchanteur moitié déesse et moitié reine. De sa mère de Simiane, peinte au temps où les grâces l'avaient touchée, l'on possède aussi la figure. C'est de la main de Largillière, et durant le temps où Massillon, dit-on, l'avait regardée avec trop de faveur. Mais ce sont là des vilenies ; et de la « bastidane », le marquis de Saporta a découvert et publié une autre effigie : celle dans laquelle, touchée déjà par l'âge, Mme de Simiane est montrée, dans une toile signée du peintre aixois Arnulphi, plantureuse et souriante grande dame, enveloppée d'un voile à la Maintenon, la main posée sur l'épaule de l'une des « pichonnes » de sa fille, cette Julie à qui Mme de Vence donnait si bien le fouet et que l'artiste a fait voir ici, tenant des cerises dans l'une de ses mains, un chardonneret posé sur le pouce de l'autre (1). Mais Mme de Vence elle-même, celle qui, de cette bambine à Mme de Simiane, établit la liaison ? Eh bien ! la voilà représentée, elle aussi, avec sa fille cadette, cette même Julie qui devait, en 1746, épouser le président de Saint-Vincent. On dit que c'est par Vanloo, dans une peinture que l'on admira longtemps, placée au rez-de-chaussée de l'ancien hôtel de Mme de Simiane à Aix. C'est toujours sous les mêmes traits

(1) Marquis de Saporta, *la Famille de Mme de Sévigne en Provence* (1889).

souriants, affables, occupée qu'elle est, en *maman laborieuse* (nous sommes au XVIIIe siècle, Chardin bientôt va paraître), à apprendre à lire à sa fille cadette, celle dont elle a dit si plaisamment que c'était une « grosse beauté » comme elle !

DANS L'OMBRE DE GODEAU. — LA CHAMBRE DE ZIRFÉE VENCE ET SES ENVIRONS

C'est un agréable décor que Vence, bâti sur la hauteur qui s'infléchit entre Colomars et Tourettes-sur-Loup, dans sa ceinture fortifiée de poternes et de pierres moussues, délabrées, entre les micocouliers, les oliviers et les cyprès qui le viennent soutenir de leurs troncs noueux et de leurs racines. Soit qu'on descende de Grasse en passant devant la chapelle de Notre-Dame de Bon Voyage, soit qu'on y accède en remontant de Saint-Paul, par la route tracée au-dessus de la vallée de la Cagnes, c'est dans la plus tiède et la plus charmante petite ville médiévale, percée de rues à arcades et plantée de vieilles places ornées de fontaines qu'on pénètre alors. D'un côté, voici le portail de l'Orient, de l'autre, celui de Signadour ; un peu plus loin, se dressent la cathédrale, sa tour Saint-Lambert et son clocher à créneaux du XIIIe siècle. Du palais des évêques, en partie démoli, ne subsistent que des vestiges sans grand caractère. Et ce qui rend mélancoliques ceux qui viennent ici est de n'y plus rencontrer, — sauf un curieux portrait que possède l'hôpital, — aucun souvenir d'Antoine Godeau, le spirituel et docte évêque qui, par sa bonté, sa ferme et paternelle douceur, sut, un demi-siècle au moins avant que Mme de Vence vînt loger en cette cité, gagner le cœur des Vençois.

Ce palais des évêques, Monseigneur, dans une lettre édifiante adressée, vers 1647, à Guez de Balzac, le qualifie de « maison assez petite ». Le fait est que, malgré le jardin attenant, le mobilier rustique, quelques tentures à verdure et à personnages accrochées sur les murs dénudés, c'était là le plus pauvre évêché de France. Mais comment en eût-il été autrement dans un pays qui, malgré la clémence du ciel et le sourire de la lumière, n'allait pas sans rudesse ? « Je crois, disait ce très saint homme qui avait parcouru beaucoup de chemin pour venir de l'hôtel de Rambouillet à Paris se réfu-

gier en ce nid d'aigle, je crois avoir épousé une femme en épousant mon diocèse. Ma femme est pauvre, dure comme des rochers et mélancolique. »

Certes ! Mais ce qui plaisait au cher évêque, c'est qu'il y avait, tout autour de ce palais très humble, des venelles fleuries, des champs avec des violettes, enfin, toute cette « gueuse » de Provence qu'il a dite « parfumée » et qu'il aimait tant.

En fait de « gueuses », il y avait aussi les Vençoises, jolies, coquettes et qui, même quand elles se répandaient dans les vergers pour cueillir les olives, semblaient, — tant elles étaient avenantes et déployaient de grâces, — toujours s'en aller au bal. Monseigneur, entre deux prêches, et lorsque le dimanche il montait en chaire, morigénait bien un peu ces coquines. En particulier, il leur reprochait de porter des prénoms trop voluptueux, tantôt Alayette ou Claudette, tantôt Andrinette ou Berthoumaisette ; et puis, il leur reprochait encore de trop souvent danser le rigaudon, qui est une danse dont les pas assez vifs attentent par trop, disait-il, à l'honnêteté. Mais Godeau n'eût point été Godeau si, même en blâmant, il n'eût été indulgent ; et comme ces reproches, Monseigneur les adressait en provençal, qui est le langage dont se réjouissent, dans ce pays-là, même les cigales musiciennes, cela atténuait jusqu'au sourire ces sermons et ces mandements. Ainsi, dans la plus douce des villes ou des « villettes » de cette terre bénie, s'en allait et passait la vie, au temps de Godeau.

Maintenant Mgr de Surian, prélat plein de mansuétude, occupait l'évêché. Mais, comme Mme de Sévigné l'avait écrit une fois à sa fille de Grignan, Godeau avait été « le plus bel esprit de son temps ». Quels que fussent les mérites de son successeur, soit au palais épiscopal, soit dans la demeure du châtelain, les souvenirs survivants de sa présence emplissaient l'esprit et le charmaient. Il en était un surtout, toujours présent, qu'allait répétant Mme de Vence à M. de Vence. C'était celui de la *chambre de Zirfée*.

Cette Zirfée, suivant les précieuses de la *chambre bleue*, avait été des *esprits* ou des *fées* de la marquise de Rambouillet ; et c'était cette dernière, de son cabinet de Paris, qui avait écrit autrefois à Godeau, dans son évêché : « Je vous rends un million de grâces des biens que vous me désirez, et pour

récompense je vous souhaite à tous moments dans une loge (ou chambre) où je m'assure, monsieur, que vous dormirez encore mieux que vous ne faites à Vence. Elle est soutenue par des colonnes de marbre transparent et a été bâtie au-dessus de la moyenne région de l'air par la reine *Zirfée.* » Autant dire que cette loge ou chambre, Mme de Rambouillet l'avait voulue en faveur du prélat, édifiée au pays des sylphes. C'était une chambre aérienne. Et de la sorte l'était la « loge » ou même le logis entier flanqué d'une tour, que M. et Mme de Vence occupaient, en bordure des remparts, en cet endroit de la ville que l'on nomme aujourd'hui la place Thiers, d'où la vue est si belle et s'étend à l'infini sur un tel paysage que l'on peut croire en vérité que c'est là l'un de ces châteaux de l'Éolie si réputés, bâtis par des *génies* sur un promontoire, entre l'Italie et la Sicile.

Là, en bordure de ce noble logis des Vence, abrité d'antiques fortifications, s'ouvrait un verger semblable à celui des Hespérides. C'est-à-dire que l'aimable couple y cultivait, — habilement disposés en pente, — des orangers et des citronniers. Cela, non moins que les ébats des jolies Vençoises, n'allait pas sans jeter quelque paganisme en cet endroit. Et sans doute est-il divertissant de penser à ce qu'était, la saison venue, pour la plus grande joie des « pichons », Jean-Alexandre, Pauline, Julie, voire de leur grande cousine *Pouponne* (fille de Julie de Simiane mariée au marquis d'Esparron), la cueillette de ces beaux fruits d'or. M. de Vence qui, selon sa belle-mère de Simiane (lettre du 16 janvier 1736), « ne laisse pas de versifier assez bien (1) », c'est-à-dire d'être à cette maison ce que Coulanges fut à celle de Mme de Sévigné, quelque chose comme le poète familier, en fera quelque épître que, par la « bastidane », on enverra à Trousset d'Héricourt, le vieil ami de la famille, intendant de la marine à Toulon.

Trousset d'Héricourt, qui connaît le dessin aussi bien

(1) « Voici une lettre de l'abbé Poulle qui est bien jolie. Elle est déjà ancienne, dont je suis honteuse. Je n'y ai point répondu ; cela est trop fort pour moi. J'avais chargé le marquis de Vence de ce service, et de me faire une jolie épître. *Il ne laisse pas de versifier assez bien* ; mais soit paresse, soit que son style soit trop relevé, et qu'il n'ait pas

Fait les Muses à son badinage,
Il a planté là cet ouvrage. »

(« *Mme de Simiane à d'Héricourt,* 16 janvier 1736.)

que M. de Vence la versification, a participé à la décoration de cet hôtel d'Aix si magnifique où vint Mme de Grignan, où, depuis la dispersion des biens de la maison de ce nom, s'est retirée Mme de Simiane. De tant de soins il convient de récompenser l'intendant de la marine. Mme de Simiane, qui sait son monde, le fait au moyen de tabatières parfumées à la bergamote ; une autre fois, c'est en demandant à sa fille de Vence de faire parvenir au vieil ami des fruits de sa récolte. Cependant, comme elle est malicieuse et piquante pour le moins autant que « maman mignonne » l'était en son beau temps (celui de Livry et des Rochers), Mme de Simiane entend que les plus beaux de ces citrons, cueillis sur les pentes de Vence, le soient parmi les *monstres*.

On appelait ainsi dans ce temps-là en Provence des citrons assez difformes, de ceux que les Chinois appellent des *mains de Dieu* et qui simulent nettement, par leur forme autant que leur couleur, la main de ces Chinois. « Voilà des *monstres*, monsieur, écrit à propos Mme de Simiane au cher d'Héricourt ; j'en ai gardé un petit brin pour envoyer au marquis d'Antin. Vous aurez dorénavant tous les *monstres* du pays vençois. » (Lettre du 26 février 1736.) Et dans une autre missive (celle-là du 13 janvier 1735) Mme de Simiane d'en revenir à ces citrons du bon Dieu : « Ma fille, Mme de Vence, m'envoya de ces citrons. Il y en avait deux ; j'en ai perdu un ; l'autre est mutilé, mais je vous l'enverrai : c'est une main parfaite. »

Ainsi en était-il, en ce pays fortuné, d'un climat si doux, où, quand ce n'était pas de citrons qu'on faisait la cueillette, c'était des oranges. Déjà, du temps du rêveur Godeau, les vergers, avant le tiède automne, en étaient parés ; du moins Godeau, dans une lettre à M. d'Andilly, le donne à entendre ; et nous apprenons qu'en 1702, quand les ducs de Bourgogne et de Berry passèrent, — au retour d'Espagne, — par Aix et Marseille, Mme de Grignan, aïeule de Mme de Vence, participa, en ce bel habit bleu qui lui seyait tant, à l'un de ces combats d'oranges que les Marseillais donnèrent en l'honneur des petits-fils de Louis XIV. Tels en effet, dans la belle Provence, autant que des jeux de boules pour le populaire, étaient les divertissements des personnes de qualité. A la vérité, il en était d'autres dont, — environ 1731, — on s'amusait beaucoup

à Vence dans la *chambre de Zirfée*. En particulier c'étaient les cartes, le concert et la comédie.

Dans ces jolies lettres, où le badinage ne cesse de percer, les plaisanteries de sévir, Mme de Vence fait part de tout cela à Mme de Simiane. A l'intention de celle-ci, et sous prétexte de rompre un peu le Carême, elle compose un à-propos, ou petite comédie de salon, dont les acteurs sont pris dans son entourage. Ce sont, outre elle-même, Mme de Vence la mère, le chevalier de Vence, voire un P. de Vence, oratorien qu'on dit le religieux de la famille. Il s'agit de fêter le Carnaval. Cela ne se pratique pas comme à Venise ou à Nice, en portant des masques et se jetant des confetti ; plus volontiers, c'est en faisant assaut d'esprit. Bompar, lieutenant de vaisseau attaché au port de Toulon, plus tard gouverneur des Isles-sous-le-vent, qui se trouve lui aussi, à ce moment-là, dans la *chambre de Zirfée*, en a du meilleur. Ce sont d'abord prouesses galantes qu'en marin intrépide il entend conter ; mais Mme de Vence de le ramener, en ironisant, dans le droit chemin. « Oh ! messieurs, dit-elle, si je ne vous interrompais, vous iriez tout de suite nous faire l'histoire de vos amours ! » Au surplus, ne touche-t-on pas au Carême ? Et pour ce Carême, quoi de plus indiqué que de jouer *Athalie* ?

Ce divertissement racinien, Mme de Vence (à quelques années de là : 1736) l'entend monter à la perfection. Aussi bien sa nièce *Pouponne* aspire à tenir ce rôle de la reine de Juda. C'est que « le fort » de *Pouponne*, à ce qu'écrit sa tante, est le sentiment. Coiffée en chou frisé, avec s'il le faut un grand voile blanc par-dessus le chou, ce petit bout de femme fera une Athalie aussi passable qu'à Saint-Cyr. A cet effet, voilà *Pouponne* qui travaille sa diction. C'est en son couvent d'Aix ; si bien que sa grand-mère de Simiane va la voir répéter chez les religieuses. Mais en fait de tragédie, ces pauvres filles n'y entendent rien. Si bien que c'est encore à Bompar et à d'Héricourt, autant pour le costume que la mise en scène, à qui l'on demande conseil. Il s'agit de savoir de quelle façon Athalie est habillée ; enfin à quels moments de la pièce elle doit être « debout ou assise, hypocrite, en colère ou douce » ? « Tout cela nous embarrasse », écrit Mme de Simiane au cher intendant de la marine.

Avec ces jeux de Carême et ces plaisirs de Carnaval

alternent les voyages. Oh ! des voyages ni trop fatigants ni trop longs, de ceux qu'on entreprend par exemple à dos de mulet, en s'en allant par de sinueux chemins à travers les *oulières* (qui sont des champs plantés de vigne) à Tourettes sur-Loup, puis, de Tourettes, toujours en suivant le cours du Loup, jusqu'au château de Bar. C'est assez dire qu'en plus d'un endroit l'on côtoie des précipices et que les chemins sont à faire peur. Aussi Mme de Vence, en quelque épistole, de s'en ouvrir, sur un ton assez maussade, à Mme de Simiane. « Si, madame, on pouvait vous dépeindre les chemins, ce serait un plaisir ; mais je suis votre servante ! »

D'autant que, pour accéder à ce château de Bar, il y a trois cents et deux degrés à gravir. C'est à croire que ce Paul-Joseph de Grasse, comte de Bar, et son épouse Marguerite de Villeneuve, des cousins à elle, le sont aussi des pies et des corbeaux, et que, comme les corbeaux et les pies, ils logent à la cime des pins et des rochers. Et tout cela afin de s'en aller présenter des civilités et prodiguer des politesses à une Mme de Bar la belle-mère, laquelle, en remontant à son pigeonnier, s'était cassé la jambe et qu'on faisait voir assise en un grand fauteuil, toute morfondue et gémissante, entre deux chandelles. Pour finir on soupa au maigre, puis en grande cérémonie, avec des flambeaux, on s'alla coucher.

De manière à bien montrer que rien n'était changé, du temps de Godeau, et que la Provence, en ce canton du moins, était toujours cette « gueuse » entourée de cent parfums, on conduisit Mme de Vence en une chambre « semée partout de roses et de jasmins ». L'essence qui s'en dégageait était à se trouver mal. Mme de Vence, sentant le cœur lui manquer et cherchant un peu d'air, poussa un paravent et se crut dans une autre pièce. A la vérité ce n'était que la cheminée, mais monumentale et capable de contenir dix personnes et, les jours de chasse, autant de chiens sans doute. Enfin on la tira de là et des parfums, et comme c'était une antique demeure avec de vieux usages, il lui fallut grimper sur des degrés pour gagner son lit et trouver le sommeil. « Le lendemain, ce fut la même chose, et le soir, à la même heure, je me trouvai auprès de mon lit où, avec ma chaise, je montai dessus et m'endormis. Voilà, madame, mon voyage... »

MADAME DE VENCE FAIT « LA CABRIOLE »
UN SÉJOUR A AIX CHEZ MADAME DE SIMIANE

Encore ces jeux, ces représentations d'*Athalie*, ces voyages à se rompre le cou autour de Vence et jusqu'à Bar à travers les *olivettes* et les *oulières*, le gouvernement de la maison et celui des « pichons » ne suffisent-ils point à occuper tout le temps dont dispose une châtelaine et une mère si active. Mme de Vence, comme eût dit Mme de Sévigné, n'est-elle pas de ces « personnes qui sont faites pour brûler le monde » et doubler les étapes ? Et que serait donc la vie à Vence, concurremment aux soucis ménagers, à la cueillette des *monstres* et au plaisir du théâtre, s'il n'y avait les couches ? M. Gérard-Gailly, à l'aide des *Lettres* de Mme de Sévigné, nous a conté jadis, — et de façon exquise, — celles de Mme de Grignan ; et du haut et des bas de ces événements dont il est prouvé, — pour la belle Maguelonne, — qu'ils se renouvelèrent jusqu'à sept fois, nous n'ignorons aucun détail : les douleurs et l'enfantement, le choix du chirurgien (qui sera le petit docteur Pecquet) jusqu'à celui des nourrices !

Moins prolixe, Mme de Vence ne se perd pas en de telles minuties. Cependant tout ce qu'elle croit devoir dire afin de dépeindre son état à sa mère de Simiane, elle le dit, comme toujours, joliment et gaiement. Et toujours, c'est ce ton et cette humeur qui font de la « grosse mignote » une fille incomparable, enfin, de toutes les mères, la plus dévouée, la plus courageuse. Alors que, dans l'attente d'un nouveau « pichon », tant de jeunes femmes, à la pensée de la peine que ce sera pour elles, gémissent ou se désolent, Mme de Vence sent, bien au contraire, se ranimer sa satisfaction. A peine en effet a-t-elle quelque certitude et sa taille vient-elle à prendre un tour significatif que le courrier vole à Aix, la poste instruit Mme de Simiane. Cette fois, ce sera pour la fillette qu'on nommera Pauline-Roseline. « Madame, écrit-elle avec cérémonie (aussitôt juillet 1730), mon unique espérance est toujours au mois de novembre... quand j'y pense cela me fait faire une cabriole. » Les chèvres dans ce pays-là, où l'on en voit beaucoup, ne prennent pas la chose autrement avec leurs chevreaux. Et dans une autre lettre : « Je suis grosse,

madame, et des plus grosses ; je ne sais pourquoi vous en doutez, cela n'est pas agréable. »

Afin de mieux connaître Mme de Simiane, il n'y a pas jusqu'à la sage-femme à laquelle ne fasse appel Mme de Vence. « Ma sage-femme, écrit-elle, est très mécontente de ce que je veux accoucher à Aix. » Est-ce parce que Mme de Sévigné soutenait qu'il n'y a pas d'air plus salubre que celui de cette ville ? Malgré tout, ce sont des choses à ne pas faire ; car les chemins, pour aller de Vence à Aix, sans être aussi tortueux que ceux qui vont de Bar à Tourettes, ne laissent pas d'être assez malaisés. Aussi se résignera-t-elle à faire ses couches à Vence. L'ennui est que M. de Vence, cet homme sensible et ce sensible poète, est ému au dernier point des épreuves qui s'annoncent pour Mme de Vence. « M. de Vence, qui n'a pu soutenir tout cela, écrit Madeleine-Sophie à sa maman, est allé à Groslières » (l'une de ses terres).

La voilà donc seule ou à peu près seule, puisque, autour d'elle, dans sa *chambre de Zirfée* sont demeurés les « pichons », la sage-femme et la naine. Enfin, durant ces heures à la vérité fort longues et durant qu'elle attend, comme elle dit, la « cabriole », elle supplie « maman mignonne » (« maman mignonne, » comme jadis Mme de Sévigné pour Mme de Grignan, pour elle c'est Mme de Simiane !) de la soutenir en lui envoyant « comme par le passé » de ces lettres réconfortantes « remplies de miel et de lait ». Surtout, implore-t-elle de la « bastidane », que ce soit « de votre belle main blanche, ma chère maman » ; car là, pour elle, est « un plaisir de plus ». La requête trahit tant d'attachement et elle est si jolie que Mme de Simiane n'y peut résister. Même un pèlerinage entrepris pour sa fille à Notre-Dame des Anges, du côté de la Sainte-Baume, un instant elle y pensa. Autrefois, Mme de Sévigné s'en était préoccupée. C'était durant l'autre siècle, pour Mme de Grignan. « J'ai une grande impatience, écrivait dans ce temps-là la marquise, de savoir ce qui se sera passé à votre voyage à la Sainte-Baume... »

Dès lors que Pauline-Roseline eut ouvert ses yeux à la lumière des orangers, que M. de Vence fut revenu de Groslières, enfin que madame son épouse eut accompli la « cabriole », ce ne furent plus, dans le féodal logis, qu'expressions de joie, actions émues de grâces. De tant de « jolies choses dont il

plut à sa mère de l'honorer depuis ses couches » (lettre du 9 février 1731), Mme de Vence gardait la reconnaissance. Même elle avait son idée, laquelle était de s'en aller à Aix pour exprimer sa satisfaction à Mme de Simiane. A cette pensée la voilà de nouveau qui pétille. « Il me semble, mande-t-elle à la « bastidane », il me semble que je vous aperçois dans un hôtel tout beau, tout neuf. Ah ! que cela est joli, maman ! J'ai bien envie de vous voir de plus près. »

Sans ce grand benêt de Victor-Amédée, duc de Savoie, qui vient d'abdiquer en faveur de son fils Charles-Emmanuel et menace de la venir voir, ce serait déjà chose faite. Mais comment, lorsque l'on n'est que la châtelaine d'un petit château juché au faîte d'un mont dans la « gueuse » Provence, ne pas sentir l'honneur que vous fait, en vous rendant visite, un personnage de cette importance ? Victor-Amédée n'a-t-il pas été, du temps du feu roi, le père de la jeune et toujours regrettée duchesse de Bourgogne ? N'a-t-il pas marié l'autre de ses filles au roi d'Espagne, petit-fils de Louis XIV ? En vérité, voilà un bien grand sire ! L'on sait, il est vrai, qu'en raison des événements de son duché, sa tête commence à se déranger un peu. Qu'importe ! Ne serait-il pas plaisant de voir Victor-Amédée arriver un beau matin avec tout son train, suivi de ses marmitons et de ses levrettes ? « J'ai cru qu'il finirait par venir passer l'été à Vence ; j'en avais même beaucoup d'envie », dit, en faisant un peu l'espiègle, Mme de Vence.

Comme cela ne put se réaliser, il fallut bien chercher à se divertir d'une autre manière. C'est alors que l'idée de s'en aller à Aix embrasser « maman mignonne » recommença d'occuper l'esprit de notre héroïne. « Pour moy, fait-elle savoir de Toulon (car pour l'instant elle est à Toulon auprès d'Héricourt !), pour moy je me porte à merveille, et j'attends le retour de M. de Vence pour vous porter votre « grosse mignote » qui a bien de l'envie d'être auprès de sa chère maman. » Cette envie, il la fallait contenter ; et c'est pourquoi, dès le retour de son époux-poète, Mme de Vence commença d'emballer les « pichons », Pauline-Roseline avec son berceau, enfin cette naine cocasse qu'elle dit gouvernante, « vilaine à faire peur », mais tellement dévouée et dont Diego Velasquez, le maître des maîtres, eût composé en son temps, dans ses Espagnes, un portrait inimitable.

En cet équipage au moins pittoresque, dès l'automne de 1731, la voilà partie. C'était durant que, sous les feuilles des mûriers, chantaient les dernières cigales et que, sur les coteaux au-dessus des ravins où coulaient les *foux*, et parmi les *oulières*, on achevait la vendange. Cela, en raison de la fragilité des enfants, surtout de Pauline-Roseline, les terreurs de la naine, voire les distractions de la « grosse mignote », se fit sans rudesse. Il est vrai qu'entre la Ciotat et Cassis les chemins étant des casse-cou, on était remonté par Aubagne et Roquevaire. L'entrée à Aix de cette carrossée, pour le moins curieuse, ne laissa pas, comme bien l'on pense, en éveillant les échos autour de la fontaine des Quatre-Dauphins, d'ébahir les badauds occupés, les uns à l'entrée d'un cabaret à deviser des faits des gazettes, les autres à jouer aux boules. En ce qui concerne les « pichons », cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'au seuil du bel hôtel de la rue dite aujourd'hui Goyrand, *Pouponne* s'emparait d'eux et de leurs bagages. Quant à la « grosse mignote, » il n'est pas de démonstrations de tendresse et de preuves d'attachement qu'elle ne prodiguât, aussitôt qu'elle fut mise en présence de Mme de Simiane, à « maman mignonne ». Ainsi dans un autre temps, avec les mêmes transports (il y avait plus de dix lustres de cela, hélas !), Mme de Sévigné, dans une lettre au cousin Bussy, avait fait part de son arrivée, dans la même cité d'Aix, chez Mme de Grignan sa fille.

Car telle est, — en cette famille, — la continuité dans l'affection et dans les amours. Celles de Mme de Vence et de Mme de Simiane, sans être aussi tapageuses que chez Mmes de Grignan et de Sévigné, sont d'une étoffe tout aussi chaude et solide. Mme de Vence n'a-t-elle pas dit à Mme de Simiane que son cœur « était pris de tendresse pour elle » ? Et cette tendresse, il serait fou de penser que Mme de Simiane ne l'éprouvât pas pour Madeleine-Sophie. Au surplus, dans ce bel hôtel de la rue Goyrand, récemment acquis, tout n'incline-t-il pas à goûter le repos, apprécier les douceurs ?

C'est là, à la vérité, pour Mme de Simiane, une vie assez nouvelle. Depuis la mort de son mari, le lieutenant général, qui la laissa veuve à peu près le début de la Régence, Pauline, à qui son père, le marquis de Grignan, transmit une succession assez obérée, eut à se débattre assez longtemps dans les

procès et dans les dettes. Elle en est maintenant à penser vendre le château de Grignan. C'est au maréchal de Muy. Cela va lui permettre d'acheter à M. d'Albert, conseiller au parlement d'Aix, cette résidence qui ne se peut comparer en rien au princier Grignan (la « royal château ! »), pas même à Valréas, mais qui, cependant, a bien de l'air cossu, — et dans une ville qui en compte de si magnifiques, — des plus beaux hôtels.

A peine conclue, cette acquisition n'a pas laissé d'occuper beaucoup les ouvriers. Outre Héricourt, le marquis de Caumont (François de Seytres) a fourni des plans et des dessins. D'Avignon, on a fait venir Antoine Vernet, peintre des plus réputés. C'est un homme habile et, comme il est aidé de son fils Joseph, galopin de dix-huit ans à peine et qui, déjà, en sait long sur le pinceau, la décoration a été son train. La chambre de Mme de Simiane, située au premier étage, toute tendue en damas rouge et à corniche dorée, a bien de l'élégance ; et comme les messieurs Vernet y ont peint, d'un côté, la *Fontaine de Vaucluse*, de l'autre les *Arènes d'Arles*, cela a donné à tout l'ensemble une allure de Provence qui appelle le soleil et provoque la lumière. Ainsi que le dit Pauline elle-même à sa fille de Vence, qui pense en ce moment à sa *chambre de Zirfée*, « c'est affaire de fées et un enchantement ».

En fait d'enchantement il en est un toutefois, dans cette neuve demeure, qui surpasse jusqu'à ceux des génies et des fées. Nous voulons parler de la parfaite entente et de la rare harmonie qui rapprochent la mère de la fille, Pauline de Madeleine-Sophie. Entre elles, qui sont pourtant Grignan et Sévigné, n'éclatent jamais aucunes de ces contrariétés qui mirent, quoi qu'on en ait dit, plus d'une fois un nuage entre Mmes de Sévigné et de Grignan. Entre Mmes de Vence et de Simiane, aucun de ces défauts d'humeur, de ces oppositions de caractères qui mêlent, sans qu'on y prenne garde, quelque amertume à la vie de tous les jours. Cette bonne et douce Pauline, bien que les années aient passé sur elle, que sa santé se soit altérée et qu'elle soit condamnée déjà au lait d'ânesse, n'en est pas moins, comme toujours, la meilleure des mères, cette « aimable », cette « charmante », cette « adorable » fille de Mme de Grignan dont raffolait la plus spirituelle et glorieuse des aïeules, l'auteur à jamais mémorable des *Lettres*. Et pour

sa fille de Vence, pour sa « grosse mignote », maman à son tour de si jolis « pichons », que ne ferait pas une mère si tendre et de tout temps si attachée à sa famille ?

D'abord, c'est de lui faire voir tous ces portraits des Grignans, qu'elle a fait venir, après la vente du domaine au maréchal de Muy, les uns de Grignan même, les autres de la Garde-Adhémar et rassemblés dans son hôtel. En premier, M. de Grignan, représenté de toutes les façons : soit, comme disait Mme de Sévigné, dans l'intimité, en cette « robe de chambre d'omelette » toute mordorée et à reflets qui lui donne l'air vénitien ; soit, ce qui est plus officiel, en grand costume de gouverneur de Provence pour le roi, lieutenant général et chevalier des ordres. A ses côtés, voici Mme de Grignan, la belle Maguelonne, en « habits d'oripeaux », c'est-à-dire éclatants, visible en un portrait que Mignard fit si vivant et si parlant que, disait Mme de Sévigné, « on a envie de l'embrasser ». Entre son père et sa mère apparaît, portraituré à merveille lui aussi, le jeune Louis-Provence, le regretté petit colonel, sur qui reposaient tant d'espérances, tué dans la retraite d'Hochstedt sous Villeroy et que sa sœur, Mme de Simiane, ne peut évoquer sans larmes. Enfin, dans cette peinture à l'aspect austère et qui fait contraste avec les autres, qui peut bien être cette personne abritée sous le voile des filles de Sainte-Marie ? Mais la pauvre Marie-Blanche, celle qu'on fit entrer, à un âge dérisoire de jeunesse, parce qu'elle était fille et que, dans une maison noble, une fille est toujours une gêne, chez les dames de la Visitation d'Aix.

Mme de Vence, habituée qu'elle est à vivre sans contrainte, ne comprend rien à tout cela, ni comment sa tante Marie-Blanche, que Mme de Sévigné chérissait au point de l'appeler ses « petites entrailles » ou la chair de sa chair, s'était vue sacrifiée ainsi, soit à Louis-Provence, soit à Pauline de Grignan. Il n'y a pas un an, cette créature du bon Dieu, toujours en son habit des filles de Sainte-Chantal (une ancêtre des Sévigné et des Grignan aussi cette sainte-là !) s'en est allée au paradis (le 4 septembre 1731). Et, dans cet hôtel tout nouvel acquis, ce portrait, avec le grand voile de religieuse, ses traits émaciés et ses yeux qui regardent vers l'intérieur de l'âme, ajoute une note de sévérité, de tristesse.

Mais de tristesse, en cette ville animée de plaisirs, habitée

de tourterelles, où jasent des jets d'eau et brillent des parterres, il ne saurait être question longtemps. Est-ce que Marseille n'est pas proche ? Et Toulon ? De Marseille, on fera venir M. d'Ardène, homme aimable qui, sur les petits vers, les chansons mignardes, en remontrerait à M. de Vence. Toulon enverra Bompar et bien sûr Héricourt. Un autre jour, ce sera M. de La Boulie, seigneur d'Aygalades, et le bon Caumont. Durant que ces dames cousent, brodent ou, comme dit Mme de Vence, passent le temps à faire des « bas de soye », ces messieurs s'en donnent à cœur joie sur le bel esprit. Mais là n'est pas tout ; quand les ressources manquent du côté des messieurs, il y a les dames, autrement dit les *pétofes*. Ainsi, selon Mme de Sévigné, qui en connut, en son temps, de toutes les sortes, appelle-t-on, dans la société provinciale, les dames de vertu éprouvée et grimpées sur l'honneur. A la vérité, celles de Provence ont moins de morgue et se font voir plus sociables que les autres. Malgré tout, ce sont des *pétofes*. Et quand Mmes de Vence et de Simiane en ont par-dessus la tête d'elles et de leurs ragots, il leur reste une ressource encore : c'est d'appeler Verdun, le valet de confiance de Mme de Simiane, et de lui commander de faire atteler le carrosse aux armoiries du feu lieutenant général. La naine et les « pichons », une fois de plus entassés entre les banquettes, par Gardanne, Simiane et les Aygalades, le pays justement d'où vient M. de La Boulie, le bonheur est d'atteindre la mer, gagner Marseille, proche enfin de cette grande cité, de se réfugier à Belombre !

LA « BASTIDANE » DE BELOMBRE. — ENCORE LA MÈRE ET LA FILLE FIN SUR UN MOT DE GODEAU

Qu'est-ce que Belombre, sinon une maison des champs, une *bastide* plutôt. Mme de Simiane, qui la qualifie de « malheureuse guinguette », en est « bastidane », c'est-à-dire châtelaine. Et, dans ce chaud pays, ouvert aux parfums, grillé par le soleil, où les cigales chantent, cela ne va pas sans gloire.

Bâti en élévation, parmi les poivriers et sous les pins, Belombre incline quelque peu du côté de la rivière d'Huveaune, un charmant cours d'eau qui vient se jeter là dans la mer. Il arrive à la « bastidane », dans ses billets à d'Héricourt,

de nommer ce torrent, à la vérité, le plus souvent à sec. C'est quand elle l'invite à venir disposer de ses loisirs « au bord du fleuve Euvone », un fleuve à peu près aussi grand que l'Anqueuil, c'est-à-dire un ruisseau tout au plus. Le défaut de Belombre, c'est l'exiguïté. Mme de Simiane, qui pense y inviter « Mesdames de Vence toulonnoises », quelque chose comme des *pétofes* de Toulon, parentes de M. de Vence, se demande en quelle partie de la « guinguette » on les pourra loger, elles et leur suite composée, à ce qu'elle dit, de perruches et d'un négrillon. « Vous savez, ajoute-t-elle au garde de la marine, que Belombre est comme Marly » ; elle veut dire tout petit, moins qu'une *bastide*, une *bastidette*. Et puis, il y a le « furieux vent », le mistral autant dire. Ce vent-là, environ 1672 (cela remonte au temps du feu Roi !), fâchait déjà Mme de Sévigné. C'est dans une lettre à sa fille Grignan, et c'est pour dire à celle-ci que Marseille l'enchante ; « l'endroit d'où je découvris la mer, — fait-elle savoir à cette Grignan de ses amours, — les *bastides*, les montagnes et la ville est une chose étonnante ».

A la vérité, deux voyageurs, venus de Paris, surpris de cette singularité, avaient proclamé cela bien avant que « maman mignonne » s'avisât de le découvrir. C'étaient Bachaumont et Chapelle. Ils écrivent, dans leur amusant *Voyage*, que ce qui les surprit le plus, en arrivant à Marseille, ce fut « cette multitude de maisons qu'ils (les Marseillais) appellent les *bastides*, dont toute la campagne voisine est couverte ». Le fâcheux, ajoute Mme de Sévigné, est qu'à certains mois il fait, dans tout cela, un « temps de diantre ». Bien que, dans ce pays, tout soit le plus souvent « en carême-prenant », elle veut dire en fête, ce mistral qui vous aveugle de poussière vous vient au surplus à peu près couper les oreilles. « C'est le vent du Midi, c'est la bise, c'est le diable », gémit la « bellissima marquesa ». Le bonheur est que ce « furieux vent », tout en étant furieux et maussade, y met des façons. Au lieu de brûler et de dessécher la vigne, il la revigore. C'est ainsi que, l'automne venu, la « bastidane » et sa fille de Vence, affublées toutes les deux en vigneronnes, c'est-à-dire en robe des champs et grand chapeau de paille (telle, au musée d'Aix, la belle jardinière de Vanloo), procédaient, non sans succès, à la vendange de leur cru de Saint-Laurent.

Certes, ce ne sont pas là des raisins comparables à ceux de Grignan (du muscat, nous dit la marquise), « gros comme des grains d'ambre » ; mais ces raisins donnent un honnête vin et qui sait, tout comme un autre, échauffer la conversation et donner du ton à l'esprit. Mme de Vence, qui en récolta de son côté, en son fief vençois, prétend que ce cru ajoute encore du montant à l' « oille », dont la *Marquesa* avouait, par ailleurs, qu'elle était férue. C'est une espèce de ragoût à l'espagnole, préparé avec des herbes et pimenté au thym et au serpolet. Il le faut servir, entouré d'un laurier odoriférant, dans un plat de Moustiers ; rien n'est plus succulent.

Depuis cinq ans déjà que Mme de Simiane a fait l'acquisition de Belombre, au bon et saint prélat Belsunce de Castel-Moron, si célèbre à Marseille depuis son dévouement durant la peste, les treilles autour de la *bastide* se sont accrues encore en nombre et en vigueur (1). Verdun ne laisse pas de veiller à leur entretien et de sarcler quand il faut le terrain au pied des ceps. Et, de même que Mme de Sévigné disait qu'à se promener au long du port de Marseille on prenait une idée « de roman et d'aventures », c'était une idée de bacchanale qui venait à l'esprit tandis qu'on circulait sous ces beaux et vineux ombrages. Pour la « bastidane » et sa fille de Vence, rien ne leur plaisait autant que de se distraire, sous ces verts ombrages, l'une à ravauder quelque « petit chiffon de talon » (toujours aux « bas de soye » !), l'autre à griffonner quelque hâtif billet destiné à l'ami préféré, Trousset d'Héricourt. Car, dans cette famille-là, depuis les temps lointains de Carnavalet, des Rochers et de Bourbilly, il en est ainsi : plus encore que le fil et les aiguilles, la plume est l'apanage des filles et des mères.

Pour la mère, c'est-à-dire la « bastidane », il n'y a point, outre les *monstres* (ou citrons) et la bergamote, de séduction qu'elle ne déploie, par allusion ou directement, pour amener

(1) La *bastide* de Mme de Simiane, située dans la banlieue de Marseille, s'élevait à l'extrémité du village de Saint-Giniez. Après Mme de Simiane, la famille de M. de Malijai, qui l'avait acquise, en resta longtemps propriétaire. M. de Monmerqué visita *Belombre* en 1862 ; il écrit que cette maison, entièrement transformée, n'offre rien d'intéressant. « Par contre, les beaux arbres qui l'entourent et lui ont valu son nom, et les statues du jardin, maltraitées par le temps, reportent à l'époque de Mme de Simiane. » Actuellement, il ne reste plus rien de *Belombre*, absorbé entièrement par le parc Borély.

le cher Toulonnais à venir partager avec ces dames les rustiques repas à « l'oille » et au Saint-Laurent. « Jetez un coup d'œil, monsieur, sur le château de Belombre, et voyez si je puis recevoir Mmes de Vence toulonnaises et de la Varenne. Réglez et arrangez le voyage ; je serais bien fâchée qu'il échouât. » Et pour la « grosse mignote », comme si le gouvernement des « pichons » et celui de la naine ne suffisait pas à remplir ses instants, la voilà mêlée, elle aussi, à l'invitation. « Mme de Vence, monsieur, se vante que vous ne lui refusez rien, et moi, — glorieuse, — je ne veux pas m'aider d'elle. »

A tant de passe-temps innocents et récréatifs, il arrive, de même qu'à Aix ou à Vence, que les déplacements et les petits voyages ajoutent un tour imprévu. Témoin le jour où M. de Vence lui-même entreprend le voyage du Comtat. La « bastidane » ne manque point d'en donner aussitôt avis à Caumont. « Dans cinq ou six mois, mon cher marquis, je vous dirai tout ce que je vous souhaite ; en attendant, je vous apprends que M. le marquis de Vence, qui part mercredi (elle écrit *mecredi*, comme à la campagne) pour Avignon, où il va mener une de ses filles (l'une des *pichonnes*, bien sûr !), se chargera de mon étoffe qui, j'espère, sera arrivée et que je vous supplie de lui remettre. » Bien entendu, il y a des fois où l'on passe l'Huveaune, où l'on se rend à Marseille. Ce n'est pas pour rien que MM. de Grignan et de Simiane y furent autrefois, le premier gouverneur, le second lieutenant général. Et là sont des jeux et des festins à n'en plus finir.

Une autre excursion toute proche et qui, celle-là, ne va pas sans mélancolie, c'est quand, par les chemins rocailleux, l'on s'en va à Mazargues. C'est là que, voici trente années, le 16 août 1705, s'en fut mourir de la petite vérole la belle des belles, cette Grignan incomparable, aïeule de notre « grosse mignote ». Ce fut, une année après, son fils Louis-Provence, le petit colonel, neuf années avant que M. de Grignan ne s'en fût, comme par hasard, trépasser lui-même à Lambesc. Là étaient de bien grands deuils, que le temps n'avait pas épuisés et qui n'étaient pas sans incliner un peu à la dévotion Mmes de Vence et de Simiane. Le 25 août 1736, la « bastidane » fait part de ces dispositions au cher Héricourt. « Mme de Vence est si dévote, écrit-elle, qu'elle craint la dissipation de Belombre. »

Griffonné sous les orangers, au chant des moineaux qui picoraient dans les raisins proches, ce billet date du 25 août 1736. C'est l'un des derniers que l'on doit à la « bastidane ». Encore une année, et celle-là qui fut, après Mmes de Sévigné et de Grignan, sa grand-mère et sa mère, la gloire d'une maison fameuse, s'en alla mourir à Paris. Sa fille de Vence, avant de l'aller rejoindre, tarda plus de trente ans encore. Durant ce long espace, les « pichons » avaient eu le temps de grandir, de devenir des hommes et des femmes.

La plus pure gloire militaire attendait l'aîné, Jean-Alexandre Romée, dit le comte de Vence, successivement cornette dans le régiment de Vintimille, lieutenant, capitaine, puis colonel dans le Royal-Corse, enfin maréchal de camp et armées du roi. Sa sœur aînée, Pauline, était devenue marquise de Villeneuve-Flayosc ; la cadette, Julie, avait épousé le président de Saint-Vincent. C'est dire assez que Mme de Vence, lorsqu'il lui advint d'expirer à Vence, dans sa *chambre de Zirfée* (le 3 mai 1769), se trouvait entourée des « pichons » de ses « pichons », autrement dit des enfants de ses enfants.

« La mort nous égale tous ; c'est où nous attendons les gens heureux ; elle rabat leur joie. » Ainsi avait écrit, bien des années en deçà, lors du décès de M. de Seignelay, Mme de Sévigné, l'auguste aïeule, à son cousin Bussy. Et là était le cas du pauvre M. de Vence. Tant de deuils, la mort de la « grosse mignote » succédant à celle de la « bastidane », avaient rabattu sa joie. Pour un peu, comme il était arrivé autrefois au marquis de Grignan, après le trépas de Mme de Grignan, de délaisser le monde et de s'en aller aux Chartreux au moins quelque temps, M. de Vence serait bien allé frapper à quelque cloître et prier sur la disparue. Car tel du moins, « pour un mari véritablement chrétien », était le conseil, toujours à suivre, que le bon Godeau avait donné jadis, après la mort de la belle Grignan, « au lieutenant général et commandant pour le Roi en Provence ». *(Lettre écrite par M. Godeau à M. le comte de Grignan, en* 1705.)

EDMOND PILON.

SPECTACLES

THÉATRE PIGALLE

Les Vacances d'Apollon, comédie en quatre actes et un prologue de Jean Berthet, mise en scène de Rognoni. Décors et costumes de Raymond Faure.

Voilà une pièce charmante qui révèle un jeune auteur de vrai talent. M. Berthet est un poète. *La Bouteille à la mer*, « petite revue » intéressante où il a publié souvent des poèmes, l'atteste. Comme poète, il connaît la mythologie. Il comprend ce que les fables antiques contiennent de sens multiples, d'expérience profonde des sentiments humains et tous leurs jeux dont les artistes peuvent s'inspirer. Charmé par la belle histoire d'Alceste et par une des nombreuses aventures d'Apollon, il a écrit sa pièce à la fois spirituelle et comique, amusante, adroite, — malgré des longueurs, — pleine de gentillesses et de séduisants enfantillages, et par moments d'émotion sentimentale. Jean Berthet, comme c'était son droit d'artiste, a légèrement changé les rapports des humains et de ce jeune dieu. D'après les mythologues, le fils de Phérès, Admète, que l'on compta parmi les chasseurs de Calydon, et aussi les Argonautes, était l'ami d'Hercule et l'ami d'Apollon. Il était épris d'Alceste, fille de Pélias. Celui-ci déclara, pour écarter les nombreux prétendants à la main de sa fille, qu'il ne la donnerait qu'à cette condition : dompter des lions et des sangliers et les atteler à son char ; ce qu'Admète parvint à accomplir avec le secours d'Apollon, — qui l'aimait, ayant gardé les troupeaux chez lui et conservé fort bon souvenir de ce séjour chez les humains après avoir été puni et banni du ciel par son père Jupiter. Pourquoi ? Selon les uns, il avait tué le serpent Python ; selon les

autres, il avait tué les Cyclopes en vengeance de la mort de son fils Esculape, frappé de la foudre par Jupiter. D'après un troisième « potin », il avait conspiré avec Neptune contre son père. En tout cas, il fut exilé de l'Olympe. Les uns le font garder les troupeaux chez Admète, les autres ceux de Laomédon sur l'Ida... et, par la suite, avec ce Laomédon il aurait bâti les murs de Troie... Quant à Alceste, la tragédie d'Euripide s'est emparée de sa légende, au moment où elle manifeste son amour et sa fidélité pour son époux Admète en descendant à sa place aux enfers. Entre ses fiançailles et cette manifestation suprême, nous ne savions pas grand chose d'elle. Voici M. Berthet qui nous apporte d'autres lumières. Voyons le parti qu'il a tiré de ces fables diverses, avec l'imagination d'un poète, doublé d'un humoriste aimable et même d'un moraliste léger.

Admète, selon lui, est un jeune homme tout à fait ridicule, mal coiffé d'une perruque hérissée, mal habillé d'une robe jaune, et qui consent avec timidité à épouser la jolie Alceste pour obéir à son père Phérès. Ce vieux combineur unirait ainsi ses troupeaux et ses terres à ceux du vieux Pélias, père d'Alceste. Or Alceste, charmante, sincère et capricieuse, impertinente aussi, assurent père et nourrice, ne veut pas épouser Admète ; elle le trouve risible, nigaud, indésirable, et puis une autre raison s'oppose en elle à cette union. Alceste est amoureuse. Elle a vu dans les prairies, parmi les moutons et les autres pasteurs, un berger qui ne ressemble à personne. Il est beau, rayonnant, lumineux, et ses jambes sont divines. Pélias est aussi mécontent qu'embarrassé de cette confidence sans pudeur. Car Jupiter lui a confié son fils en disgrâce, qui est arrivé chez lui, Pélias, jouer au berger, en compagnie d'un serviteur maigre et inspiré qui répond au nom de Poète. Il est donc de plus en plus urgent de marier Alceste afin qu'elle oublie ce séducteur mystérieux dont Pélias, tenu au secret, ne peut lui révéler l'identité... ce qui excite les curiosités et les désirs de la jeune fille. Elle avait bien senti que ce pâtre n'était pas « comme les autres » et nous le comprenons aussi quand nous voyons arriver Apollon, dévêtu comme ceux-là qui font aujourd'hui une cure de soleil, — c'est plus que son droit ! — la peau cuivrée et dorée, un chapeau grec tombant négligemment sur son dos

ardent, et tenant à la main une houlette qui semble un sceptre. M. Gérard Landry, qui incarne ce dieu avec une désinvolte jeunesse, a gardé sa chevelure luisante et noire pour mieux costumer celui-là qu'on nommait le blond Phébus. Les scènes tendres entre lui et Alceste sont à la fois naïves et audacieuses. Les adolescentes sont faites pour être aimées des dieux et, en ce berger merveilleux cette petite fille éprise comprend qu'elle entrevoit tout ce que l'amour a de divin. Apollon l'aime, mais la respecte ; cette petite humaine lui inspire des sentiments tout particuliers. Elle incarne pour lui toutes les humbles joies terrestres, avec ce qu'elles ont de précaire, de fragile, de périssable. Mais comme ces bonheurs menacés lui semblent plus précieux que les prérogatives des immortels ! Il dit sur la mort et sur l'oubli des choses mélancoliques et douces, pleines de poésie et de philosophie profonde. Apollon le berger est toujours le dieu des poètes. Mais il est trop sensible aux beautés des sentiments humains pour vouloir agir ici avec l'égoïsme olympien de son père Jupiter. Il ne fera pas le malheur d'Alceste, mais son bonheur selon les humbles lois qui régissent le sort des mortels. Il la mariera à cet Admète qu'il prendra sous sa protection, embellira, polira et parera de charmes physiques et spirituels : il a reconnu en une conversation qu'Admète a des dispositions à l'intelligence. Et c'est ce que peu à peu il accomplit.

Tout cela se déroule en des scènes variées et savoureuses, où apparaissent les deux pères, Pélias et Phérès, la nourrice indispensable, le frère d'Alceste, Acaste. L'épilogue est délicieux. Le Poète vient avertir Apollon que Jupiter lui pardonne et qu'il doit regagner l'Olympe. Apollon a la délicatesse de se rendre moins aimable et gentil afin d'apaiser les regrets d'Alceste ; déjà elle comprend que ce qu'il y a de divin dans un instant incomparable, c'est sa brièveté. Et l'éblouissement qu'elle subit en face du berger trop beau, elle ne le retrouve plus. Apollon a beau venir lui dire adieu en grande tenue, c'est-à-dire ayant jeté sur sa brève toile de pâtre un magnifique manteau de velours pourpré brodé de rayons d'or, si elle l'aime encore un peu, elle ne se sent plus aucune répulsion pour le petit Admète, tout transformé par les soins d'Apollon qui l'a conduit chez un bon coiffeur et chez un

tailleur à la mode. Aussi, quand après quelques coups de tonnerre impérieux auxquels le bel Apollon, s'attardant à serrer Alceste sur son cœur, répondra poliment : « Je viens, papa ! Je viens ! » cette petite Alceste se trouvera brusquement dans les bras d'Admète qui a pris la place du dieu disparu; elle se sentira très heureuse et pleine d'amour pour ce substitué. Et peut-être devra-t-elle sa fidélité conjugale, son dévouement futurs à ce mari... — humain, trop humain puisque plus tard il aura peur de mourir et acceptera le sacrifice d'Alceste, — à ce fait que, dans sa jeunesse, elle aura été amoureuse et aimée d'un dieu.

M. André Certes, qui est l'animateur de cette jeune troupe des Comédiens associés, tient avec drôlerie le rôle d'Admète. MM. Rognoni et Brossard sont Pélias et Phérès avec toute l'autorité incompétente qui caractérise ces sortes de pères de théâtre ; M. R. Darène est le Poète avec pétulance et conviction ; M. Y. Brainville est le jeune guerrier et porte aimablement une sombre cuirasse ; Mlle Florence Brière est une excellente nourrice ; Mlle Gaby Sylvia une délicieuse Alceste ; M. Gérard Landry est un Apollon intelligent et « bien planté » sur notre terre. Les costumes sont jolis, les décors ingénieux, et, entre les tableaux, Mlle Passemard, — aux grandes orgues du théâtre, — joue de la petite flûte et suggère ainsi l'atmosphère de la Grèce pastorale.

THÉATRE DES MATHURINS-PITOEFF

La Mouette, comédie en quatre actes de A.-P. Tchekhov, traduction de G. et L. Pitoëff. Mise en scène de Pitoëff.

Une maison de campagne en Russie, au bord d'un lac. Parfois, les mouettes la survolent et un jour, Constantin Gavrilovitch, qui est jeune et souffre ici d'être incompris, pauvre, amoureux sans espoir, tue l'une d'elles. Est-elle le symbole, cette mouette, de la destinée de Nina, la jeune voisine qu'il aime et qui s'éprendra malheureusement de Trigorine, homme de lettres égoïste et passionné qui l'aimera un instant et la délaissera ? Elle était libre, ailée, heureuse et par désœuvrement un passant, comme le jeune chasseur fit de cette mouette, la blessera à mort, tuera en elle gaieté, amour et joie... Ou bien, cette mouette, ainsi que *le Canard*

sauvage d'Ibsen, est-elle l'allégorie de tous les vains désirs de liberté, de joyeuse envolée spirituelle et physique qui tourmentent tous les êtres groupés en cette maison au bord de ce lac ?

La pièce commence par un essai théâtral du jeune Constantin, pièce déjà « symboliste ». Sa mère, actrice célèbre, Irina Trepleva, est en séjour chez son frère Sorine, demi-gâteux qui meurt d'ennui, est encore avide des plaisirs qu'il n'a jamais goûtés et ne cesse de désirer et d'imaginer et qui garde auprès de lui son neveu fort délaissé par Irina, mère égoïste, avare, toute à son métier, à ses succès et à son amant Trigorine qu'elle a conduit ici. Les autres spectateurs sont : le gérant de la propriété, sa femme Paulina, sa fille Macha, amoureuse sans espoir de Constantin, le médecin Dorn, dont Paulina est depuis longtemps la maîtresse ennuyeuse, le maître d'école épris de Macha. La jeune Nina, fille d'un riche propriétaire voisin, joue le principal rôle de la pièce « symboliste » de Constantin. A peine a-t-elle le temps de paraître et de réciter qu'Irina se moque, déconcerte et décourage perfidement cet essai ; son fils, vexé, furieux, interrompt la représentation. Trigorine est déjà séduit par Nina. Constantin se désespère. Et Irina devrait songer qu'il est nostalgique, impressionnable, malheureux de la vie qu'il mène ici. Il essaiera de se tuer, se manquera ; assistera avec désespoir à l'envoûtement de Nina par Trigorine, essaiera de se consoler en travaillant, en écrivant des œuvres qui commenceront à le faire connaître lorsque Nina aura fui pour retrouver Trigorine. La scène où Trigorine, — avide d'expériences nouvelles et qui note sur un carnet tout ce qu'il observe afin de s'en servir pour ses livres, — essaie de se débarrasser d'Irina et où celle-ci l'englue de nouveau par des flatteries et des louanges, est d'une force bien amère. « Je n'ai aucune volonté », avoue Trigorine. Ce pourquoi, toujours tenu en esclavage par Irina, il se fera suivre par Nina à laquelle il jure une passion sans fin. Ce pourquoi aussi il l'abandonne avec un enfant... qui meurt. Nina revient un soir à la maison, au bord du lac. Elle est devenue une actrice médiocre, vit de tournées fatigantes, — car ses parents ne veulent plus d'elle, — et de petits articles qu'elle signe *la Mouette*. Elle entre furtivement dans le salon et elle y

retrouve Constantin, presque guéri de son amour, heureux de ses travaux littéraires qui réussissent. Mais, à la vue de Nina, cet amour renaît en lui avec une force délivrée. Il lui propose de l'épouser, d'oublier. Mais Nina entend la voix de Trigorine. Il est ici, il soupe dans la pièce voisine avec Irina, toujours cramponnée à lui, avec le vieux frère paralysé , à moitié mort, toujours bredouillant ses désirs de fêtes et de plaisirs et de retour « à la ville », avec le médecin toujours excédé de Paulina, avec Macha qui, désespérée, a épousé le maître d'école et prise du tabac et boit de l'alcool pour s'aider à supporter la vie. « J'aime Trigorine malgré tout et plus que jamais », avoue Nina, et elle s'enfuit. Constantin, accablé par la déception trop violente succédant à un subit et irrésistible espoir, se tue. Cette fois-ci il ne s'est pas manqué. Il était au jardin. La famille revenue au salon joue au loto lorsqu'on entend le coup de feu. Le médecin sort et revient avec un air calme. Mais il dit tout bas au gérant : « Emmenez Irina, Constantin vient de se faire sauter la cervelle... »

Toute la pièce est faite de scènes simples où les réalités les plus quotidiennes prennent peu à peu ce sens fatal qui oriente les destinées et les détermine. Des désaccords, des chocs sentimentaux entre tous ces êtres, naissent les révélations de leurs caractères qui se trouvent suggérés puis imposés avec une vie extrême, alors que, au début, on les jugeait vagues, falots, inexistants. Une sorte de détresse naturelle, élémentaire, celle-là même que l'on pourrait nommer le mal de vivre et que ces personnages semblent faits pour ressentir tout particulièrement, baigne toute la pièce, se confond avec ce lac au bord duquel ils vivent, dans les reflets duquel ils alimentent leurs chimères. Et après un peu d'ennui, au début, on se trouve pris, envoûté par le talent mélancolique de l'auteur. — Ce n'est que cela ? a-t-il l'air d'avouer familièrement. — Vous le voyez, cela n'est pas grand chose et pourtant cela peut être affreux, inexorable...

La traduction de M. et Mme Pitoëff est, semble-t-il, excellente et elle et lui ont joué *admirablement* les rôles de Nina et de Trigorine. Mme Marcelle Géniat trace une vivante caricature de l'actrice sans âme ; M. Salou est fort bon dans le rôle de l'oncle gâteux ; M. Pierre Gay joue avec jeunesse le rôle de Constantin. Le reste de l'interprétation est très

honorable. Espérons que M. et Mme Pitoëff, qui nous ont déjà donné voici peu d'années *les Trois sœurs* du même Tchekhov et nous font espérer le *Jardin des cerises*, auront, avec *la Mouette*, tout le succès, le grand succès qu'ils méritent par eux-mêmes et que mérite aussi cette pièce si intéressante qui fixe quelques-uns des aspects de la nostalgie, mêlant naturalisme et symbolisme, de la littérature russe en 1889.

LA REVUE DES VARIÉTÉS

Revue nouvelle en deux actes et seize tableaux de MM. Saint-Granier et Jean Granier.

C'est une soirée reposante et divertissante que celle-là, passée agréablement à la Revue des Variétés. De bons acteurs, de jolies femmes, des tableaux colorés, des drôleries, des enfantillages, des chansons, — où fait toujours merveille la jolie voix de Saint-Granier, — un rafraîchissant ensemble de puérilité, — c'est bien délassant, — amusent et séduisent les spectateurs. La politique y est tout juste effleurée, sous l'allégorie d'un conte de fée : *le Petit Poucet* ; les faits divers sont raillés avec bonhomie dans une *Histoire policière* qui se passe à Marseille et qui est fort comique et satirique « en douce ». Signalons aussi le tableau *Douce France* où, dans une banque, tout le personnel est étranger, avec des accents divers et où le directeur hésite à engager un Français, un vrai Français. Enfin, les crinolines, les sports d'hiver sont le prétexte d'amusants costumes, de coloris un peu heurtés, mais gais, et le tableau qui s'intitule *Trénésie* est un des plus réussis de la soirée. On y voit M. Jean Granier en Charles Trenet, le jeune chansonnier qui a obtenu un succès frénétique et il l'imite à la perfection. Cela nous mène à passer l'art de la chanson en revue et nous arrivons au temps de Béranger. Là, Saint-Granier et Mlle de Creus, en costumes de cette époque, que l'on a l'habitude de qualifier d'aimable, nous ravissent par des duos délicieux et obtiennent le plus vif succès.

Une des scènes les plus goûtées fut, au début, celle intitulée *En Famille*, où Saint-Granier et son fils, vêtus de même, en smokings blancs, œillets pourprés, se racontent leurs petites affaires en musique, et où papa instruit son fils et

où le fils questionne papa. Papa révèle tous les dangers de la raillerie, de la caricature, de la satire. De là, on passe à l'appréciation des pièces en vogue d'où l'on arrive à la moralité après le blâme de l'immoralité, et le refrain, que chante très drôlement Jean Granier, est : « Papa, papa, tu ne m'avais pas dit ça... » Le public est enchanté de voir le père et le fils ensemble et formant la paire en maintes scènes ; et il leur manifeste sa vive sympathie par les plus vifs applaudissements.

Et puis il y a Boucot, il y a Duard, — également père et fils, — et les souples danseurs Feist et Raymonde, il y a Palau et Morton et Poggi, et une ribambelle de jolies femmes et Jane Sourza qui est impayable et tout particulièrement en Moukère, racontant le voyage triomphal, en nos Afriques, de M. Édouard Daladier.

THÉATRE DES ARTS

Sur les marches du Palais, trois actes de M. Jean Sarment.

Et maintenant, abordons courageusement ce que, à l'instar de Jean Cocteau, j'appellerais : *les Sujets terribles*. Le talent de leurs auteurs les fait accepter du public qui s'y intéresse vivement et les accueille avec faveur, mais les malheureux critiques sentent toute la difficulté d'en rendre compte sans blesser les légitimes susceptibilités des lecteurs. Or, cette saison, nous avons eu un peu trop de sujets terribles.. Ceci dit, escaladons les marches du palais symbolique que nous présente M. Jean Sarment. Ce palais, vous le comprenez bien, est celui de l'amour et tous les amoureux ne sont pas dignes d'y entrer. Ils restent à jouer sur les marches avec tous les dangers des sentiments et des perversités. Tenons-nous sur la plus haute de ces marches et, de là, observons avec beaucoup de pitié et aussi de dégoût les trois tristes héros de cette mésaventure : François, Philippe et Isabelle. François et Isabelle, mariés depuis six ans et décidés à se séparer, s'offrent un dernier tête-à-tête et un dîner d'adieux. Au cours de ce repas, ils évoquent des souvenirs touchants et tristes, ceux-là qu'ils ont aimés et perdus, frères, parents et amis,... et eux-mêmes. Car ceux-là qu'ils étaient, au début de leur union, ils ne le sont plus. Isabelle, exigeante et blessée,

ne peut pardonner à François ses infidélités, ses mensonges, sa veulerie, sa paresse, ses abandons, sa presque ivrognerie. De plus, ce pauvre François est terriblement phraseur et transforme en *leit motivs* de discours sa peine de ne pouvoir devenir celui qu'il souhaiterait d'être et qui serait digne d'être aimé. Mais d'ailleurs, à quoi bon ? Isabelle est lassée, détachée et a déjà choisi Philippe pour le remplacer ; Philippe qu'elle pare de toutes les qualités. Philippe arrive ; François s'en va, au grand scandale du maître d'hôtel qui aimait le couple légitime. François, on le comprend, aime encore Isabelle et on comprend aussi qu'Isabelle n'aime pas être aimée de cette manière-là. François est assez pitoyable, bien qu'il se réjouisse, malgré ce déchirement, de retrouver une liberté qui lui fera peut-être goûter encore les joies de sa jeunesse... Il est à l'âge où certains nostalgiques courent « après » leur jeunesse enfuie... ces gens-là sont bien ennuyeux, bien bêtes, mais ils existent. Faisons comme Isabelle, ne nous occupons plus que de Philippe. C'est un jaloux, un imaginatif, un passionné. Or, François a restitué à Isabelle un vieux carnet de bal où elle inscrivait, étant jeune fille, certaines choses. Philippe ouvre ce carnet et le bonheur est fini. Car sa curiosité perverse, excitée par des noms, des signes, obtiendra, en torturant Isabelle de questions affreuses, des vérités, des précisions qui, tout en le torturant lui-même, lui apporteront de bizarres plaisirs. De cette jalousie rétrospective, de cette hantise diabolique, qui deviendra l'aliment morbide de son sentiment, pourtant profond et sincère, il passera à la convoitise d'une jalousie plus fraîche et plus présente. Un couple de jeunes amis récemment mariés, habitant près d'eux, à la campagne, — le mari ancien flirt d'Isabelle, — voilà trouvés les premiers complices, étrangement complaisants, de ces exigences singulières. D'autres leur succéderont, mais, Dieu merci ! nous ne les connaîtrons pas et nous retrouverons Isabelle et Philippe en un jardin méridional et nocturne à l'heure de la séparation devenue inévitable, car Isabelle ne peut continuer cette vie déshonorante dont Philippe est l'organisateur. Encore des adieux, des souvenirs, des reproches, mais cette fois-ci des hontes à ajouter aux tristesses. Et dans ce même jardin, voilà venir François, de plus en plus ivre et phraseur ; une fois

congédiée sa compagne du moment, il se rapproche d'Isabelle. Émotions, aveux, discours, — tout cela un peu trop long. Essaieront-ils de s'unir encore, d'oublier, de s'aider à revivre ? Non. Isabelle n'a pas ce courage. François se tue et Isabelle repentante revient vers lui, trop tard, pour le voir tomber mort.

Il y a bien du talent en ces trois actes, réussis avec une supérieure adresse qui, au moment le plus hardi, intervient pour que le spectateur ne se scandalise pas trop. La douleur, née de ces fautes et de ces folies, jette aussi son manteau sur ces êtres faibles et coupables et une haute moralité sort de ces inconvenances : on ne badine pas avec la pureté de l'amour... Quant au palais, au fameux palais, sa clef n'est même plus sous la porte... elle est perdue. Mme M. Valmond, — bien jolie, — M. Luguet, M. Sarment, jouent à la perfection ce trio morbide.

THÉATRE DE L'ŒUVRE

L'Homme de nuit, de Paul Demasy, sur un thème de Kaiser. Mise en scène et décors de Paulette Pax.

Une jeune fille rêve... Elle n'a ni père, ni mère. Son parrain et sa gouvernante, en la maison de campagne où ils vivent avec elle, la gardent fort mal et ont des idées très bizarres sur les jeunes filles. Cette petite Sybil est allée se promener à Beauvais ; elle a vu un jeune officier... Coup de foudre qu'elle affirme mutuel. Il la suit à la cathédrale. Prières... orgues. Elle se sent mariée. Pas un mot n'est échangé. La nuit, elle dort fenêtres ouvertes ; un homme entre dans sa chambre. Ce ne peut être que cet époux idéal. Mariage accompli. Elle se croit enceinte et raconte naïvement cette incroyable aventure au parrain et à la gouvernante, incrédules, puis éberlués. Un jeune homme est annoncé : Jean-Claude Merrien. C'est lui ! Sybil a lu son nom dans son képi posé à l'église. Et, de plus, il est fils d'un ami intime de Davranches, le parrain. Questions. Quiproquos. Conversation plutôt singulière et gênante. Étonnement, épouvante du jeune visiteur. Mais il ne connaît pas Sybil, ne l'a ni vue, ni touchée... Il vient de la voir, ici même, pour la première fois... Puis, peu à peu, étonné, attentif, convaincu, il comprend

que cette enfant qui rêvait à lui a été la victime d'un autre. Alors, pris de pitié et d'un subit amour, il se déclare prêt à l'épouser, à la sauver. Elle ignorera toujours la vérité déshonorante. Et le parrain, — que rien ne surprend, — est bien content et le serait encore, si le fils du fermier, Pierre Tarral, ne venait s'opposer à ce mariage et déclarer que l'amant muet et ténébreux de Sybil, l'homme de la nuit, c'est lui. Et, entre ces personnages se déroulent d'étonnantes scènes d'une violence et d'une audace extrêmes où le paysan parle avec une saveur très littéraire et le jeune officier avec une froideur de chiffre habillé. Ils sont tous les trois dans la chambre nocturne de cette étrange jeune fille qui, pendant que l'un et l'autre se la disputent avec des injures et presque des coups, s'endort comme une enfant innocente. A son réveil, Jean-Claude, l'idéal époux, est parti. Tarral est là : il a gagné la partie et sera l'époux de la demoiselle qui crie, résiste et le griffe avec rage, mais qu'il appelle « mon petit ange » et enlève dans ses bras costauds. Tout cela serait absolument invraisemblable, inadmissible, si nous ne comprenions que l'auteur du célèbre *Milmort* a placé sa Sybil symbolique entre l'idéal, le songe, l'appel de la petite créature pure, printanière, travaillée d'instincts féminins, et la réalité qui, grossière, mais fécondante, lui apportera la maternité qu'elle désire et les satisfactions de la chair animale. Par moments, nous pensons à la puissance de François de Curel auquel cette pièce aurait plu. Malgré les lourdeurs, les brutalités littéraires du texte, ce texte a de la persuasion théâtrale ; le public a été subjugué tout en renâclant et parfois riant de certaines audaces un peu grosses. En tout cas, là aussi s'affirme un grand talent scénique et Mlle Jany Holt, enfantine et têtue, jolie, charmante, M. Dumesnil, M. Servais, secondés par MM. Barencey, Lemoine, Mlle Cavadaski, ont fort bien joué et gagné, comme Tarral, cette partie hardie où l'esprit, hélas ! est finalement vaincu par la matière.

GÉRARD D'HOUVILLE.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

LE SPECTRE INFRA-ROUGE

Le spectre infra-rouge n'est pas le titre d'un roman policier, ni d'un film de cinéma à multiples épisodes. Il représente un vaste domaine scientifique qui ne possède pas seulement un intérêt théorique, mais qui a donné lieu aussi à de nombreuses applications, dont nous indiquerons plus loin quelques-unes des plus caractéristiques.

La décomposition de la lumière, par exemple, au moyen d'un prisme, est un phénomène bien connu. Qui n'a pas observé les couleurs qui vont du violet au rouge en passant par toute la gamme des bleus, des verts, des jaunes et des orangés, et dont la réunion forme le *spectre visible* ! En réalité, le spectre s'étend d'un côté en deçà du violet, d'une part, — c'est le *spectre ultra-violet*, — et au delà du rouge, d'autre part, — c'est le *spectre infra-rouge* ; — mais notre œil est insensible aussi bien aux radiations ultra-violettes qu'aux radiations infra-rouges, dont il va être uniquement question ici. On attribue généralement à Herschell la découverte, vers l'année 1800, du spectre infra-rouge. Mais, pendant les trois premiers quarts du siècle dernier, il n'existait pas de méthodes assez sensibles pour pouvoir en effectuer une étude suivie. De nombreux travaux, exécutés depuis une quarantaine d'années, ont permis de mettre en évidence les propriétés remarquables et souvent inattendues de ce nouveau domaine spectral.

Le spectre infra-rouge est donc entièrement invisible et il ne faudra pas perdre de vue cette circonstance essentielle. Avant d'aborder l'étude de ces radiations, nous voudrions,

par une comparaison, indiquer la très grande étendue de ce domaine par rapport au spectre visible et au spectre ultra-violet. On sait que la lumière, les ondes électriques, le son, pour ne citer que ces phénomènes, ont la même origine vibratoire. Suivant le nombre de vibrations par unité de temps, on entendra un son, on verra une couleur, ou bien, s'il s'agit d'ondes électriques, infra-rouges ou ultra-violettes, nos sens ne percevront rien. Imaginons alors que l'ensemble du spectre (visible, ultra-violet et infra-rouge) soit représenté par le clavier d'un piano, que nous devrons simplement supposer sensiblement plus grand que celui des instruments en usage. En gros, le spectre infra-rouge occupera les deux tiers du clavier (plus de huit octaves), le spectre ultra-violet environ le quart (trois octaves) et le spectre visible un peu moins du douzième (une quinte). Les notes aiguës de ce piano correspondront ainsi à l'ultra-violet, les notes moins aiguës au spectre visible et toute la partie grave à l'infra-rouge. Si le clavier était prolongé au-dessous de l'infra-rouge, on atteindrait, sans solution de continuité, les ondes électriques.

Puisque ce domaine infra-rouge est entièrement invisible, il s'agit d'abord de le mettre en évidence, de le déceler. Malgré de très nombreuses recherches, l'emploi de la plaque photographique reste confiné à la zone infra-rouge qui est immédiatement contigüe au spectre visible, et au delà de laquelle les radiations invisibles n'impressionnent plus l'émulsion sensible. La même région correspond à l'utilisation des cellules (à la thalofide, par exemple), qui sont de réalisation industrielle courante et qui servent à des applications que nous signalerons plus loin. Mais, si nous voulons explorer tout le spectre infra-rouge, nous devrons recourir à ses propriétés calorifiques. Dès les premières recherches faites dans ce domaine, on a mesuré les très faibles élévations de température que l'on observe aux divers points du spectre infra-rouge. Ces élévations de température sont déjà très petites et leurs variations, que l'on est ainsi conduit à mesurer, n'apparaissent généralement pas supérieures au millième ou au dix-millième de degré centigrade. Souvent même, dans des travaux soignés, on arrive à apprécier des différences de température de quelques millionièmes de degré centigrade seulement. Ce n'est évidemment pas avec un thermomètre ordinaire, si perfectionné qu'il

soit, que l'on peut arriver à une telle précision de mesure. Dans la spectrométrie infra-rouge, il faut recourir à des instruments fort précis et délicats, qui diffèrent entièrement, tant par le principe que par la réalisation, des thermomètres usuels. Ainsi, dans les uns, on transforme la très petite quantité de chaleur recueillie en un courant électrique, qui reste bien entendu extrêmement faible (pile thermo-électrique, bolomètre, radiomicromètre). Avec d'autres récepteurs, appelés radiomètres, un petit moulin, aussi léger que possible, à ailettes de mica, métallisées d'un côté et noircies de l'autre, tourne sous l'influence des radiations. On peut parfois voir des instruments analogues, quoique beaucoup moins sensibles, à la devanture de certaines pharmacies. Bien entendu, puisqu'ils sont capables d'une précision de mesure vraiment extraordinaire, tous ces instruments demandent des précautions tout à fait spéciales dans leur emploi. Il ne peut être question de les utiliser en dehors d'un laboratoire spécialement aménagé.

La production des radiations infra-rouges est une chose extraordinairement répandue, puisque toute production de chaleur s'accompagne de l'émission de rayons infra-rouges. Toutes les sources de lumière visible sont plus ou moins chaudes : c'est-à-dire, en termes scientifiques, qu'elles émettent plus ou moins d'infra-rouge. Il est bien évident d'ailleurs que cette production d'infra-rouge par les sources lumineuses constitue une dépense en pure perte, et qu'on essaie de la réduire le plus possible. Le feu de bois, les poêles ou les radiateurs, les fers à repasser sont autant de générateurs d'infra-rouge. Chacun de nous émet, sans le savoir, de l'infra-rouge, d'une manière absolument naturelle et continue, un peu comme M. Jourdain, sans s'en douter, faisait de la prose en parlant. Déceler une personne à quelque dix ou vingt mètres, uniquement au moyen de la chaleur qu'elle rayonne, représente une expérience facilement réalisable avec les instruments qui viennent d'être indiqués. Le soleil contient dans son spectre, comme nous le dirons bientôt, une grande proportion d'infra-rouge, et c'est bien heureux, sans quoi notre planète cesserait d'être habitable. On peut conclure de cette rapide énumération qu'il est très facile de trouver une source de rayons infra-rouges.

Nous savons maintenant produire et déceler ce spectre infra-rouge, dont l'étude ne va pas sans quelques difficultés, et nous allons en indiquer quelques propriétés importantes, d'où découlent diverses applications pratiques. Nous commencerons par l'utilisation du spectre infra-rouge en vue de l'analyse chimique. Dès que l'on a essayé de voir comment les différentes substances transmettaient les radiations infra-rouges, on a découvert des résultats fort surprenants. Ainsi le verre, le cristal de roche (quartz) ou l'eau laissaient passer très peu d'infra-rouge, même sous de faibles épaisseurs. En revanche, ces radiations sont relativement peu absorbées par le sel gemme ou la fluorine. Notons, en passant, que, par exemple, le bitume noir ou la biotite (qui est une espèce de mica noir) transmettent l'infra-rouge sous des épaisseurs qui sont absolument opaques au spectre visible. D'une manière plus générale, on a découvert que la plupart des substances colorées ou non colorées se montrent très peu perméables au spectre infra-rouge.

Essayons d'étudier, d'un peu plus près, ce phénomène en précisant la notion de couleur. Un verre rouge, par exemple, transmet une lumière rouge, et c'est pourquoi il nous paraît rouge : il absorbe toutes les autres couleurs du spectre visible. Si notre œil était sensible aux radiations infra-rouges, nous y verrions, tout comme dans le spectre visible, des couleurs que nous appellerons « couleurs infra-rouges ». (En fait, ces couleurs sont décelées par les instruments spéciaux dont nous avons parlé.) Il s'ensuit que les différentes substances, même celles qui paraissent parfaitement transparentes à nos yeux, peuvent présenter des couleurs dans la gamme infra-rouge ainsi définie. Il est relativement rare qu'une substance possède simultanément plusieurs couleurs visibles (ce qui arriverait, par exemple, si elle transmettait simultanément les parties bleue et jaune du spectre en absorbant les radiations restantes, violettes, vertes, orangées et rouges). En revanche, c'est un résultat extrêmement général que presque toutes les substances organiques ou minérales absorbent plusieurs parties du spectre infra-rouge, c'est-à-dire qu'elles possèdent plusieurs « couleurs infra-rouges ». Leur nombre peut atteindre parfois quinze ou vingt, ce qui n'a rien de surprenant étant donné la grande étendue de ce spectre. Imaginons alors qu'on ait

reporté sur un atlas les « couleurs infra-rouges » d'une grande quantité de substances. Pour procéder à l'identification d'un corps, on déterminera quelles sont ses « couleurs infra-rouges » et on recherchera dans l'atlas s'il existe une substance connue présentant les mêmes couleurs. On comprend facilement que, plus le domaine spectral que l'on étudie donne lieu à des couleurs distinctes et plus l'identification possède de certitude. C'est une des raisons pour lesquelles l'utilisation du spectre infra-rouge, en vue de l'analyse des substances organiques ou minérales, conduit à d'excellents résultats. Cette méthode est applicable à presque tous les composés. Tout en étant très générale, elle ne réclame que des quantités des produits vraiment faibles (de l'ordre de quelques centigrammes). Elle peut rendre et elle a déjà rendu de grands services, dans le cas où d'autres techniques ne sont pas applicables. Des utilisations de cette méthode infra-rouge sont faites pour l'analyse des composés organiques, pour l'étude et le contrôle des essences d'automobile et d'aviation et des huiles de graissage.

L'existence des « couleurs infra-rouges » que nous venons de signaler, permet de prévoir que les pouvoirs réflecteurs dans l'infra-rouge doivent également posséder des propriétés très spéciales. Des métaux, tels que l'or, l'argent, le cuivre, le mercure, etc..., par exemple, réfléchissent la lumière visible dans une proportion importante. En revanche, le verre, le cristal de roche (quartz), le marbre, le sel gemme ne possèdent qu'un pouvoir réflecteur faible dans le visible. Il est bien connu qu'une glace « désargentée » est pratiquement inutilisable. Dans l'infra-rouge, il en est tout autrement. Imaginons, pour un instant, que les radiations infra-rouges ne soient plus invisibles : nous pourrions alors utiliser comme miroirs, dans certaines parties du spectre infra-rouge tout au moins, précisément des substances comme le verre, le cristal de roche, le marbre ou le sel gemme. Leur pouvoir réflecteur, pour des zones infra-rouges bien déterminées et bien délimitées, arrive, en effet, parfois à dépasser 80 pour 100. Ces substances apparaissent alors aussi réfléchissantes, dans un domaine privilégié, que la meilleure glace argentée dans le visible.

Une application très curieuse et très importante de cette propriété a été effectuée dans la célèbre méthode des « rayons restants ». Supposons, par exemple, que, dans une certaine

partie du spectre infra-rouge, une substance réfléchisse 80 pour 100 et seulement 10 pour 100 dans une autre partie (ce cas se rencontre fréquemment). On calcule qu'après deux réflexions successives sur cette substance, il restera 64 pour 100 des premières radiations et seulement 10 pour 100 des secondes. Après trois réflexions successives sur cette substance, nous aurons encore plus de la moitié de l'intensité des radiations fortement réfléchies (exactement 51,2 pour 100), alors que les autres sont pratiquement supprimées, en étant réduites à 0,1 pour 100. Dès lors, il devient possible, à partir d'un ensemble de radiations infra-rouges, d'en sélectionner de cette manière un faisceau homogène, suffisamment intense, possédant une « couleur infra-rouge » parfaitement déterminée et caractéristique du composé étudié. Cette méthode n'est, du reste, applicable que parce que le pouvoir réflecteur de nombreuses substances varie beaucoup d'un point à l'autre du spectre infra-rouge.

Nous avons dit plus haut que le spectre infra-rouge rejoignait, sans solution de continuité, les ondes électriques. Il constitue la transition entre ces ondes et le spectre visible, et c'est une des raisons qui rendent l'étude du spectre infra-rouge particulièrement importante. En parcourant notre domaine, à partir du spectre visible, on voit se modifier progressivement certaines propriétés de la matière et l'étude de l'infra-rouge a permis d'établir la continuité entre certains phénomènes qui ne semblaient posséder aucun lien entre eux. Il est bien connu que l'ébonite, même en feuilles minces, est opaque à la lumière. Il en est de même dans l'infra-rouge proche du visible ; mais, à mesure qu'on se rapproche des ondes électriques, la transparence de l'ébonite aux radiations infra-rouges augmente continuellement jusqu'à devenir très grande avec les ondes électriques. S'il s'agit de la réfraction des radiations dans leur passage à travers les substances, on trouve une différence vraiment grande entre la manière dont se comportent les radiations visibles et les ondes électriques. Le spectre infra-rouge permet de mettre en évidence tous les états intermédiaires et d'expliquer les anomalies que l'on remarque dans les indices de réfraction.

Nous avons dit en passant que le spectre solaire possédait, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, une partie invisible (infra-

rouge) importante. Quand on étudie l'émission d'un solide chauffé, on observe qu'elle est continue. En partant du spectre visible, son intensité croît jusqu'à atteindre un maximum pour une couleur infra-rouge qui varie avec la température du solide. Ensuite, l'intensité décroît à mesure que l'on s'éloigne dans l'infra-rouge. Par analogie, il est vraisemblable d'admettre, en première approximation tout au moins, que l'émission du soleil doit se faire d'une façon sensiblement continue dans l'infra-rouge. Or, on trouve qu'il n'en est pas du tout ainsi et que le spectre solaire présente dans l'infra-rouge de nombreux maxima et minima d'intensité. On ne peut expliquer leur apparition que si l'on admet que les radiations émises ont été, entre le soleil et la terre, affaiblies d'une manière sélective, c'est-à-dire que les différentes « couleurs infra-rouges », émises par le soleil d'une manière continue, n'ont pas été absorbées d'une manière uniforme par les substances que les radiations ont traversées pendant leur trajet. Il n'a pas été très difficile de reconnaître que ces substances étaient la vapeur d'eau, le gaz carbonique et l'ozone contenus dans l'atmosphère de notre planète. En étudiant systématiquement l'intensité de cette absorption, suivant les différentes saisons et sous les différentes latitudes, on a obtenu des renseignements fort importants sur la teneur de l'atmosphère en vapeur d'eau ou en gaz carbonique et sur la variation possible de cette teneur. Il est certain que ces constituants de l'atmosphère possèdent une action prépondérante sur les climats et les saisons dans les différentes contrées de notre globe, et il est probable que des études plus poussées seront des plus utiles pour la prévision du temps.

Puisque nous sommes sortis de notre planète, allons encore plus loin, beaucoup plus loin vers d'autres mondes. Quelque extraordinaire que le fait puisse paraître, on est arrivé à capter et à analyser les rayons infra-rouges venant des planètes et des étoiles. Les ondes que nous recevons ainsi ont été émises plusieurs années ou plusieurs dizaines d'années avant le moment où elles nous parviennent et elles ont cheminé pendant ce temps à une vitesse voisine de 300 000 kilomètres par seconde. Évidemment, la chaleur qui nous est envoyée par une étoile est vraiment faible. Elle représente, en gros, quelque chose de comparable à la chaleur d'une bougie située

à plusieurs kilomètres. Il est presque invraisemblable que l'on ait pu construire des instruments assez sensibles pour mesurer des élévations de température aussi faibles ; mais les résultats sont indéniables et cette étude des rayonnements infra-rouges des planètes et des étoiles a déjà fourni des renseignements très précieux sur la constitution et les particularités de ces mondes lointains. Non seulement, d'une planète à une autre, l'émission invisible varie, mais encore, suivant les différentes parties d'une même planète, elle se modifie souvent beaucoup. C'est ainsi que, sur la planète Mars, on a pu étudier, sous les différentes latitudes, les climats et la marche probable des saisons. On a calculé des nombres approximatifs pour la température qui règne aux différentes heures du jour et de la nuit à la surface de cette planète et en des points déterminés, grâce aux données fournies par le spectre infra-rouge.

On sait quels résultats remarquables ont été obtenus par l'étude des spectres visible et ultra-violet des étoiles : les spectres infra-rouges ont complété ces données. Ils ont permis, en particulier, de fixer approximativement la température des étoiles et d'en déduire une classification de ces astres. Certains apparaissent comme extraordinairement chauds avec des températures de 15 000, 20 000 degrés centigrades, par exemple, qui confondent l'imagination. D'autres, qui semblent d'un type plus évolué, ne dépassent pas quelques milliers de degrés, — c'est le cas du soleil. D'autres enfin possèdent une température trop basse pour être lumineux. La découverte, par leur seul rayonnement infra-rouge, de ces mondes obscurs, qui continuent à graviter à travers l'univers, apparaît vraiment comme extraordinaire. On a trouvé ainsi que certaines étoiles de faible ou de moyenne grandeur ne sont, en réalité, que des satellites d'énormes étoiles obscures. La mise en évidence, par le spectre infra-rouge, de ces astres inconnus et invisibles a permis d'expliquer maintes anomalies astronomiques.

LES APPLICATIONS DES RAYONS INFRA-ROUGES

Quittons maintenant les cieux et revenons sur la terre pour signaler quelques applications d'ordre plus immédiat. Si les honnêtes gens n'ont rien à craindre de l'emploi de l'infra-

rouge, il n'en va pas de même des autres qui peuvent être repérés et signalés à leur insu. Déceler les personnes par leur seule chaleur ne présente rien d'impossible, comme nous l'avons dit, mais demande des instruments particulièrement sensibles, qui ne peuvent encore sortir du laboratoire. Mais on peut procéder autrement. Imaginons, en effet, que l'on produise un faisceau de radiations infra-rouges et qu'on le reçoive sur un récepteur (comme on peut produire un faisceau très intense, on peut utiliser, dans la détection, une cellule photo-électrique sensible à cette partie du spectre, c'est-à-dire un instrument peu coûteux et facilement maniable). Si ce faisceau, absolument invisible, vient à être coupé par le passage d'une personne, qui ne peut pas dès lors se rendre compte de ce qu'elle fait, le courant électrique, qui était produit par l'arrivée des rayons infra-rouges, se trouve arrêté. Cette interruption peut être utilisée pour actionner tel appareil que l'on veut. Avec un avertisseur, relié à la cellule, d'excellents résultats ont été obtenus dans la protection contre le vol et l'incendie. Il est également facile de faire fonctionner un compteur qui marquera une unité de plus chaque fois que le faisceau invisible se trouvera interrompu. On peut ainsi facilement dénombrer le nombre de personnes qui passent par une porte, ou si l'on veut, le nombre de voitures qui empruntent une rue. L'ouverture à distance de portes, au moment où une personne arrive en un endroit déterminé, repose sur des principes analogues. On conçoit bien d'ailleurs que la gamme des applications doit être très variée.

Les rayons infra-rouges ont été aussi utilisés avec succès dans les transmissions par télégraphie ou téléphonie sans fil. Il est bien évident que ces communications invisibles peuvent présenter un grand intérêt en vue de la Défense nationale. Le recours au spectre infra-rouge donne, en particulier, pour des communications à des distances de quelques hectomètres ou de quelques kilomètres, des résultats supérieurs à ceux des ondes hertziennes. Le secret des communications est parfaitement gardé, puisque les rayons infra-rouges sont invisibles. De plus, on peut les diriger exactement comme les rayons émis par un phare d'automobile, alors qu'il est souvent difficile d'empêcher la dissémination des ondes hertziennes, qui arrivent ainsi à être captées par des oreilles indiscrètes.

Dans le même ordre d'idées, la faible portée des rayons infra-rouges constitue également un avantage.

Passant maintenant à un autre sujet, essayons de voir ce que donnent les photographies faites uniquement avec des rayons infra-rouges (ceux-ci appartenant bien entendu à la zone contigüe au spectre visible et dans laquelle les plaques photographiques peuvent être sensibilisées, ainsi que nous l'avons dit). Il suffit à cet effet de placer devant l'objectif un écran opaque aux radiations visibles ou ultra-violettes, qui est généralement un verre rouge très foncé et d'utiliser une émulsion photographique convenable. S'il s'agit d'un paysage, le cliché possède un aspect singulier : le ciel est noir et les verdures semblent recouvertes de neige. De plus, les plans successifs semblent confondus. Cet amusement photographique a pourtant des conséquences imprévues pour prendre des vues à très grande distance. Depuis longtemps, les amateurs de montagne savent qu'il est bon d'employer un écran jaune pour que les cimes neigeuses des chaînes tant soit peu éloignées ne se confondent pas avec le ciel. Le recours à l'infra-rouge a conduit encore à de meilleurs résultats. Il a permis de faire des photographies, non plus à quelque 15 ou 20 kilomètres, mais à des centaines de kilomètres de distance. On peut ainsi, en choisissant convenablement l'époque et l'heure, photographier le Mont Blanc des environs de Lyon ou le Massif central à partir des Pyrénées. On est limité dans les essais uniquement par la courbure de la terre. Sans chercher à atteindre ainsi des records de distance, la photographie par les rayons infra-rouges permet d'obtenir des photographies à travers un brouillard opaque. Ainsi, alors que Paris est entièrement invisible, on peut en prendre d'excellents clichés à partir de Saint-Cloud ou de Saint-Germain. Signalons encore en passant la possibilité de photographier dans l'obscurité des personnes qui avaient cru pouvoir passer inaperçues. Il suffit de diriger convenablement un faisceau de rayons infra-rouges qui « éclaire » le sujet sans éveiller son attention, puisqu'il est invisible.

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur notre sujet, par exemple, sur les applications de plus en plus nombreuses de l'infra-rouge en matière médicale. On peut indiquer, d'une manière générale, que les rayons infra-rouges sont utilisés

avec succès dans un nombre appréciable de traitements. Depuis longtemps, l'action curative de la chaleur dans certaines affections était bien connue, mais l'élévation de température, souvent brutale, à laquelle on soumettait les tissus et les organes, risquait d'amener des troubles de l'organisme, dont les plus anodins se traduisaient par des brûlures. Il est possible actuellement, par un dosage des rayons infra-rouges, de procéder d'une manière scientifique et très progressive. Cette méthode seule permet d'arriver à de bons résultats.

Un des emplois les plus connus des radiations consiste dans les « bains de soleil ». Il ne faut pas oublier, qu'à côté des rayons ultra-violets, que contient le spectre solaire, il existe, comme nous l'avons dit, beaucoup de rayons infra-rouges qui rendent l'action de l'ultra-violet plus supportable pour l'organisme. Mais, comme on le sait, si les « bains de soleil » bien gradués ont conduit à des guérisons remarquables, ils sont aussi responsables de nombreux accidents souvent beaucoup plus graves que le « coup de soleil » bien connu, lorsqu'on oublie de prendre certaines précautions. L'infra-rouge, émis par le soleil, n'est pas toujours inoffensif et il est certainement responsable en partie des accidents mortels qui arrivent par insolation dans les pays tropicaux.

La liste des applications médicales de l'infra-rouge s'allonge tous les jours. Ainsi, il semblerait que lorsque des opérations chirurgicales sont faites en soumettant simultanément le patient à une application de rayons infra-rouges, on évite divers accidents post-opératoires. Indiquons encore que la stérilisation, par élévation de température, revient, en somme, à plonger les microbes dans un bain d'infra-rouge qui leur est généralement peu agréable.

On peut conclure de ce bref exposé que l'infra-rouge est, comme le bon sens, une chose extrêmement répandue, mais souvent méconnue. Ses applications et ses propriétés sont, comme nous avons essayé de le montrer, aussi nombreuses que variées et son activité s'exerce dans les domaines les plus divers et souvent les plus inattendus.

JEAN LECOMTE.

DELACROIX A ZURICH

La ville de Zurich nous conviait, il y a quelques jours, à une charmante exposition des œuvres d'Eugène Delacroix. Sans doute, n'en tirons pas de conséquences exagérées. L'exposition était prévue depuis plusieurs années. Elle devait avoir lieu en 1937, mais alors Delacroix était occupé à Paris ; l'affaire fut ajournée à l'année suivante, mais à ce moment-là nous eûmes autre chose en tête. C'est d'ailleurs un fait que la Suisse allemande semble avoir plus de goût pour la peinture française que n'en montre sa sœur romande : goût que professait déjà, depuis assez longtemps, l'Allemagne elle-même, du moins celle d'avant 1933. Il serait difficile de rencontrer en Europe un plus beau choix de maîtres français que chez certains amateurs de Bâle, de Winterthür ou de Baden. La *Kunsthaus* de Zurich s'est fait, depuis plus de vingt-cinq ans, le champion de notre art moderne. On a vu, par ses soins, des expositions de Courbet, des maîtres de Barbizon, de nos peintres les plus récents, tels que MM. Vuillard et Bonnard, et de nos principaux sculpteurs, depuis Auguste Rodin jusqu'à Maillol et à Despiau.

Rien n'était donc plus naturel que de rendre hommage à Delacroix. La situation de ce peintre, que Degas appelait « le meilleur marché des grands maîtres », devient plus grande de jour en jour ; on reconnaît en lui un des princes de l'esprit. Depuis la magnifique exposition de ses œuvres, faite au Louvre en 1930, et depuis l'achèvement de l'édition monumentale de son *Journal* et de sa *Correspondance*, par M. André Joubin, sa gloire ne fait que croître : on sent mieux tout ce qu'il représente, et ce qui nous manque aujourd'hui, depuis

que l'art de peindre a cru bon de se passer d'éléments intellectuels. C'est du reste une chose touchante que, dans cette Suisse allemande, qui parle peu notre langue, lit moins encore nos auteurs, se sente pourtant le besoin de la culture française : nos peintres servent de truchements, comme on s'entend par signes, à défaut de paroles. Par la peinture, par la musique, se rendent sensibles certains éléments dont l'âme germanique est avide. Le lien de l'art remplace celui des mots et des discours.

Encore une fois, ne pressons pas les faits plus qu'il ne faut. N'oublions pas que la peinture, c'est Delacroix qui l'a dit, n'est pas un art bavard. Certaines choses ne se comprennent jamais mieux que dans le silence. C'est ce qu'avaient bien senti les organisateurs : le jour du vernissage, ils avaient voulu que la musique, dont Delacroix raffolait, fût, elle aussi, de la partie. Pour encadrer une allocution excellente de M. Raymond Escholier, nous eûmes le régal d'une petite et parfaite audition musicale : Berlioz et Chopin furent chargés de créer l'atmosphère, la *Stimmung* destinée à préparer l'assistance, à nous mettre en état de grâce. Je voudrais à mon tour ne pas manquer de tact et de discrétion. La politique, en de telles affaires, c'est un coup de pistolet au milieu d'un concert. Comment s'empêcher cependant de la sentir rôder autour de cette salle ? Il était difficile de ne pas réfléchir que nous voici presque à l'anniversaire de l'Anschluss, et qu'il reste autour de la Suisse un cercle de convoitises qui ne cachent pas qu'elles ont les dents longues. Le sort des Allemands des Sudètes n'a pas eu le temps d'être oublié. Le peuple suisse est fort jaloux de son indépendance. Il ne peut pas ne pas sentir une certaine préoccupation. On joue en ce moment à Zurich, devant des salles combles, le *Guillaume Tell* de Schiller. Il y a quelques jours, après la scène du Grütli, le public fit une chose assez insolite pour un auditoire zurichois : toute la salle fut debout, sans s'être donné le mot, et entonna d'une seule voix l'hymne national. La Suisse se souvient d'être la doyenne des Républiques et ne paraît pas disposée à abdiquer ses libertés. Il me semble que, dans ces circonstances, une exposition française à Zurich prend une grande signification, à laquelle il serait impossible de se méprendre, même si les paroles courageuses de M. le doc-

teur Briner, maire de la ville, n'en avaient précisé le sens. J'ai regretté, à cet égard, qu'aux Delacroix de Lille, de Vannes, de Reims, d'Arras, de Nantes et de Bordeaux, on eût négligé de joindre celui du musée de Nancy, la *Mort de Charles le Téméraire*. La fin tragique de ce Lucifer n'aurait pas manqué de provoquer chez le spectateur certains échos. Il était à propos de réveiller les souvenirs héroïques de Granson et de Morat.

On a cru préférable, sans doute, d'écarter tout prétexte à des allusions brûlantes. On a voulu se tenir dans le registre de l'art pur. Mais comment échapper aux sujets qui nous assiègent ? Ils nous obsèdent malgré nous. Il ne tient pas à nous qu'ils se présentent à l'improviste, là où on les attend le moins. Dans ce choix de peintures que nous offre un si grand esprit, quelle image d'une Europe dont nous ne connaissons plus même le souvenir ! Voici la Grèce de Byron, expirante comme Antigone sur les ruines de Missolonghi (dans la sublime esquisse de la collection Reinhardt, si supérieure au tableau du musée de Bordeaux) ; voici Chopin au piano, exhalant dans ses divines cadences l'âme de sa Pologne martyre, qui depuis... On frémissait alors des malheurs des nations opprimées. Il existait une conscience des peuples civilisés. Voici Shakespeare et Walter Scott, *Roméo*, *Hamlet*, *Othello*, *Ivanhoe* et *Rébecca*, aussi touchants dans les toiles du peintre que dans les mélodies de Berlioz et de Donizetti, ou dans les accents impérissables de la *Romance du saule* ; voici Gœthe et *le Tasse en prison*. L'Angleterre, l'Écosse, l'Allemagne, l'Italie confondaient l'écrin de leurs légendes, pour les ajouter au trésor des traditions du genre humain, au double Testament de la Bible et de l'antiquité classique. Tobie, Suzanne, Dalila faisaient partie du même grand livre d'images, du même répertoire sacré, avec Ariane, avec Médée. Qui aurait eu l'idée de leur demander s'ils étaient Aryens ? Il n'est pas jusqu'aux *Femmes d'Alger*, ce trio de Grâces mauresques, cette image parfaite du bonheur, qui inspira sans doute les vers de Baudelaire,

> Là, tout n'est qu'ordre et beauté
> Luxe, calme et volupté,

il n'est pas jusqu'à ces créatures ravissantes, qui ne nous

parlent aujourd'hui d'appétits et de menaces : ces secrètes houris, ces pommes du jardin des Hespérides, ne voilà-t-il pas qu'elles deviennent, entre l'Italie et nous, des pommes de discorde ?

Les trois cents et quelques numéros du catalogue (comprenant une centaine d'aquarelles et de dessins, et l'ensemble complet de l'œuvre lithographié) suffisent à donner une ample idée de l'homme, le dernier des maîtres qui ait eu l'ambition de risquer l'aventure et de livrer, à la manière d'un Tintoret ou d'un Rubens, la bataille de la peinture. Il est le dernier qui ait pris sur lui de jouer le grand jeu. L'exposition le montre à toutes ses époques, et sous presque toutes ses formes, des débuts à la fin, pendant les quarante-cinq années que dura cette lutte héroïque contre des conditions détestables, la routine de l'École et les préjugés du public. On peut le suivre pas à pas, depuis ses tout premiers ouvrages, ses petits tableaux de commençant, presque encore d'un primitif, d'une application minutieuse, d'un goût naïf et délicat, parfois un peu « chromo » (comme *la Jeune fille au cimetière*, des collections de la Ville de Paris), parfois d'un modelé si précis, si sérieux et si fort, comme la petite étude de la créole *Aspasie*, qui vaut les Corot de la jeunesse. On voit ensuite, avec *Jane Shore* (ce joyau appartient à un amateur de Zurich), avec l'ébauche du *Bal des Capulets*, l'influence de Bonington, de la brillante école anglaise. Les grandes œuvres décoratives ne sont, faut-il le dire ? représentées que par des esquisses (coupoles de la Bibliothèque de la Chambre, plafond de l'Hôtel de ville). La ruine de la grande *Chasse aux lions* de Bordeaux, à demi dévorée par un incendie, doit à son état d'épave d'être encore transportable ; réduit aux dimensions d'une frise, qui montre la base d'une pyramide, un furieux enchevêtrement de corps d'hommes et de quadrupèdes, ce morceau épique, comme un fragment d'une fresque d'Herculanum, fait voir le Delacroix des grands jours, dans le feu du combat : on reconnaît la griffe du lion.

La mode est aujourd'hui de faire une différence entre les diverses époques du peintre et de sacrifier un peu les ouvrages de sa période romantique. J'avoue que je ne puis faire dans son œuvre des divisions si tranchées. Personne ne doute de

l'action qu'a exercée sur son esprit le voyage du Maroc : par une circonstance étrange, c'est là qu'il a reçu la révélation de l'antiquité. L'Islam lui est apparu, à tort ou à raison, comme une antiquité vivante, un fragment du monde d'Homère conservé dans le nôtre. Inutile de discuter la vérité de cette impression, ni de nier les conséquences que la puissante intelligence du peintre devait tirer de ce principe. Mais, tout en s'emparant par là d'un nouvel ordre de pensées, tout en accroissant son empire de ce nouvel empire, on ne le voit nullement renoncer pour cela aux thèmes de sa jeunesse. Pendant vingt ans encore, il continuera de jouer alternativement des deux lyres. L'avouerai-je ? Sa fameuse *Médée*, l'un de ses tableaux les plus vantés dans le style classique, l'un des plus étudiés, l'un de ceux où il s'est efforcé de traduire l'équivalent du tragique de Rachel, m'a toujours paru un de ses moins heureux ouvrages, tandis que *Roméo et Juliette* m'enchante, malgré son côté « troubadour » et que je ne me lasse point du pathétique de la *Mort de Desdémone* ou de la *Mort d'Ophélie*.

Il faut toujours en revenir au mot de Moréas, à ce grand secret qu'en mourant il confiait à Barrès : « Classiques, romantiques, tout ça, c'est des bêtises. » Quand on s'exprime avec la force d'un Delacroix, quoi qu'on dise, on est un classique.

Ce qui me frappait, en parcourant ces salles, c'était encore un autre caractère, le caractère de l'intimité. D'où vient que tant de peintures modernes nous ennuient, que tant de louables efforts échouent à nous persuader, et nous laissent peu convaincus ? C'est que jamais l'artiste n'arrive à nous faire croire à la réalité du monde qu'il nous peint. C'est un monde tout artificiel, fabriqué de pièces et de morceaux, dont nous ne réussissons pas, comme disent les Anglais, à « réaliser » l'existence. Qui peut croire que l'*Apothéose d'Homère* est autre chose qu'un manifeste et un programme et que *le Bain turc* lui-même est mieux qu'un catalogue de formes et d'attitudes lascives, combinées longuement avec une savante application ? Il manque à ces chefs-d'œuvre (pour ne pas parler d'œuvres inférieures) le charme qui s'attache aux moindres choses d'un Véronèse, et nous y fait sentir immédiatement la vie d'une création.

Là est le charme souverain, le sortilège de Delacroix.

Tout ce qu'il fait n'est que l'effusion de son monde intérieur. Il ne nous parle que de lui-même. Tout est rempli de sa présence. Partout, on sent battre son cœur. Ces petits cavaliers, ces vifs chevaux arabes, c'est lui, quand il est pris d'une fringale de fête et de mouvement ; ces femmes d'Alger, c'est son rêve de l'Éternel féminin. Ces fauves, ces tigres sont des signes de ses jours de violence ; ces bouquets de fleurs sont là comme des épithalames ou comme des reposoirs. Rien de plus naturel que cet art passionné. Les autres, pour s'élever au style, — pensez à un David, à un Hippolyte Flandrin, — se guindent, se grisent de rhétorique. Delacroix (voyez ses dessins) fait son art avec toute chose et, comme dit Claudel, « il n'y en a pas une de trop ! » Il dessine tout le temps, des arbres, des bêtes, des barques, des nuages ; il note le jour et l'instant. On a son journal heure par heure, dans ces milliers de croquis, d'études, de portraits, de crayons, de lavis, où figure, à chaque moment, tout ce qui l'intéresse, un paysage, un chat, un coin de table, une maîtresse. La matière entière de son existence, ses promenades, ses lectures, ses sensations les plus furtives, tout y va, tout entre dans le prodigieux magasin de sa mémoire, qui devient l'aliment inépuisable de ses songes.

C'est avec cela que le grand peintre produit ses illusions. Toute sa vie entre comme élément dans ses incantations. Tel il est dès le premier jour, et tel il est encore jusqu'à sa dernière heure. Je ne vois d'un bout à l'autre aucune différence. Peut-être seulement, à mesure qu'il vieillit, observe-t-on un progrès de goût. A partir de la cinquantaine, il semble se détourner de la vignette, de l'anecdote, de ces thèmes qui d'abord l'avaient séduit par le pittoresque, et qui lui servaient de prétexte à extérioriser les orages et les grondements de son cœur. Il renonce de plus en plus au côté dramatique des choses. Deux toiles, toutes deux des derniers mois de sa vie, et provenant toutes deux de collections suisses, me paraissent les perles de l'exposition et expriment cette transformation finale de son génie.

La première m'était inconnue, ou plutôt je ne connaissais cet *Ovide chez les Scythes* que dans un autre exemplaire, un peu plus développé, qui se trouve dans une collection parisienne. La toile de Zurich n'est qu'une esquisse sur une toile

de six, format « marine » : c'est un bijou. C'est une rêverie du poète sur sa vie : les barbares, au moment où il va s'éteindre, s'empressent et le saluent. Un paysage d'Atlas bleuâtre, où il ne reste plus qu'une frange orangée et pâle pour le ciel ; une campagne au crépuscule, une hutte, des groupes sans lien, une famille sauvage et douce, qui présente des offrandes, une femme à genoux qui trait une cavale ; à gauche, une forme lilas, la forme patricienne, courtoise et languissante de l'exilé prêt à mourir ; une atmosphère de grande pastorale, un *adagio* de noble élégie, un abandon, une douceur, la paix d'une bénédiction : point d'action, point de contrastes, mais des éléments flottants qui s'associent dans le même songe, les notes égrenées d'un chant, d'une cantilène. Le drame se dissipe, le récit s'évanouit et se résoud dans un accord.

L'autre toile est certainement une des choses suprêmes qu'ait touchées la main de Delacroix ; elle date probablement de ses dernières semaines. Je l'avais admirée jadis chez M. Oskar Reinhardt, je l'ai retrouvée avec bonheur. Ce n'est rien : un coude de la Seine, entre Ris-Orangis et Seine-Port. Pour donner plus de recul et de secret aux choses, l'artiste a placé là un grand rocher, d'une grisaille pleine de reflets mauves, comme les grès de Franchard. Paysage familier, tendre, délicat, humble paysage d'idylle, plein du frisson des peupliers et de la nacre des eaux tranquilles, tout glacé de moires bleues et roses : Claude Monet n'a rien peint de plus frais.

On imagine le vieux maître, dans une de ses dernières sorties, venant là, un matin d'été, de sa maison de Champrosay. Il venait d'achever les peintures de Saint-Sulpice. Il avait encore la tête pleine du passage des anges. Dans cette anse de pêcheurs, par une lumière virginale, il crut voir le jeune Tobie. Dans cette nature française, le vieillard, sans effort, sans aucune déclamation, comme un autre promeneur auprès des eaux dormantes de la campagne d'Amsterdam, percevait maintenant l'aurore de l'au-delà, voyait Dieu. C'est ce que Barrès appelle le mystère en pleine lumière. Ainsi finissait le plus grand lyrique de la peinture.

LOUIS GILLET.

REVUE LITTÉRAIRE

ESSAI, CHRONIQUE ET ROMAN (1)

Les questions ne manquent pas, qui peuvent occuper actuellement l'esprit des Français. Même ceux qui veulent les ignorer sont contraints de subir, à des dates de plus en plus rapprochées, les effets de causes qu'ils ont vu naître sous leurs yeux. Les ouvrages qui en traitent ne sauraient manquer de retenir notre attention. Leurs auteurs s'y appliquent à devancer l'avenir, tout au moins dans les conseils qu'ils donnent au public. On ne s'étonnera donc pas que de tels écrits fassent du tort à la littérature dite d'imagination. Où l'imagination trouverait-elle de meilleur aliment que dans ces réalités futures saisies au moment où elles n'appartiennent encore qu'au domaine de la pensée !

Parmi les essais de cette sorte, nous avons lu avec un particulier intérêt *la Fin de l'après-guerre*, de M. Robert Aron. Ce livre a été écrit au lendemain de la crise européenne de septembre dernier, mais il se réfère à une documentation antérieure dont les événements ont vérifié l'opportunité. M. Aron remarque qu'une nation qui, comme la nôtre, s'est trouvée en disposition de guerre sans avoir eu à combattre, c'est-à-dire qui a subi toutes les servitudes préliminaires d'un état dont les plus lourdes conséquences lui ont été épargnées, doit mettre à profit cette situation peut-être unique dans l'histoire pour recueillir le bénéfice moral de ses enseignements en opérant le recensement exact de ses forces et de ses chances.

A ce sujet, M. Aron nous invite à considérer qu'il n'est pas bon

(1) Robert Aron, *la Fin de l'après-guerre*, un vol. in-8 ; Gallimard. — Henry de Montherlant, *l'Équinoxe de septembre*, un vol. in-8 ; Grasset. — Yves Pascal, *la Zone d'ombre*, roman, un vol. in-8 ; Grasset.

de s'obstiner sur une cause douteuse et que nous pourrons reconquérir notre influence spirituelle d'antan si nous savons définir nos buts et leur donner un sens positif devant une Europe que la montée de l'Allemagne trouble de jour en jour davantage. Sans préjuger de cette attitude future, attachons-nous à déterminer dans quelle mesure les précédents historiques justifient le développement d'un tel propos. La grande force de Hitler, poursuit M. Aron, c'est de s'affirmer avant tout comme « le destructeur d'un ordre européen qui n'est pas viable ». A la vérité, cet ordre ne reposait que sur la force et c'est le cas de beaucoup de ceux qu'on a vu établir par des traités. La Tchécoslovaquie de 1919 pouvait vivre dans la mesure où la France et l'Angleterre conservaient leur suprématie guerrière, de même que l'empire austro-hongrois dans celle où Berlin et Vienne unissaient leurs moyens de domination. Mais la vieille opposition du droit et de la force n'a jamais eu de sens pour l'Allemagne, car elle lui a toujours substitué une doctrine au nom de laquelle la force crée elle-même son droit du fait qu'elle suscite de nouveaux besoins à ceux qui ont su se l'assurer. La justice plus ou moins réelle de sa cause ne sert donc à Hitler qu'en tant qu'argument préliminaire de propagande. En d'autres occasions, les termes du discours sont différents. Le fameux « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » invoqué pour la circonstance, fait place à la nécessité, où se trouve une nation en plein essor, de trouver hors de ses frontières de nouveaux terrains d'expansion.

Que l'ordre auquel s'attaque le dictateur allemand soit « viable » ou non, cela ne saurait donc rien changer au caractère de justice immanente qui, selon lui, préside à son dessein. En l'oubliant, nous commettrions vis-à-vis de Hitler la même erreur que Napoléon III avec Bismarck, lorsque, comparant le chancelier prussien à Cavour, il disait, en 1865, au prince de Metternich : « Bismarck, comme Cavour, est un homme des plus intéressants. Seulement, n'ayant pas derrière lui de mouvement libéral et révolutionnaire, il n'aura pas, sans doute, le pouvoir d'accomplir de grandes choses (1). » Il y aurait de quoi sourire, si le sujet s'y prêtait. Ajoutons, pour prendre l'exemple d'une autre erreur, moins visible celle-là, que le même Bismarck, à son apogée, en 1887, inspirait ces lignes à l'impératrice Frédéric, mère de Guillaume II : « Quelle tristesse et quelle amertume me remplissent le cœur en pensant aux moyens qu'il a employés pour

(1) Salomon, *Ambassade de Richard Metternich*, cité par Robert Sencourt : *Napoléon III, un précurseur* ; librairie Plon.

arriver à ses fins !... Mais peut-être n'est-il pas responsable, car il est d'un âge où « la raison du plus fort était toujours la meilleure », où la compréhension des hommes, la morale, le progrès, la civilisation étaient tournés en ridicule au profit du « pratique ». La jeune génération est fière de son prestige et se prélasse au soleil de sa célébrité. Il a fait, bien sûr, de grandes choses et sa puissance est actuellement sans limites. L'Allemagne lui doit d'être un grand empire, mais elle n'est ni aimée, ni heureuse (1)... » On voit la différence. Napoléon III jugeait le Bismarck de 1865 avec les illusions d'un vieux carbonaro. L'impératrice Frédéric marquait, vingt-deux ans plus tard, devant le Bismarck triomphant le mouvement de recul d'une Anglaise attachée aux traditions parlementaires. Ni l'un ni l'autre ne consentaient à voir en lui les caractères éternels de l'Allemand.

M. Aron, lui, sait que Hitler, comme Bismarck, échappe aux concepts habituels de morale et que le bien et le mal ne s'évaluent pour un tel homme qu'en fonction du renfort ou de l'affaiblissement qu'ils procurent à son entreprise. C'est pourquoi il nous étonne un peu quand il parle de la sincérité du chef allemand avec les mots qu'il emploierait vis-à-vis d'un simple particulier. Sans doute, il serait aussi absurde de nier cette sincérité *a priori* que d'y croire aveuglément. Mais ce que nous croyons savoir de la psychologie du célèbre dictateur et des conditions de sa politique nous incline à croire que cette question n'intervient que de façon secondaire à l'instant où on tente de le juger. Sincère, il l'est, une fois pour toutes, en proclamant sa volonté de faire la grande Allemagne. Quant au reste, c'est affaire de circonstance. S'il déclare qu'il ne portera jamais atteinte à telle ou telle Puissance, il est sincère, à condition que lesdites Puissances le laissent libre de réaliser des ambitions dont il s'est bien gardé lui-même de fixer les limites. Au cas contraire, tout sera remis en question.

Il semble que nous chicanions là M. Aron sur des points de détail. Il était pourtant nécessaire de les préciser, quand ce n'eût été que pour louer ensuite la largeur de vues et la liberté d'esprit avec laquelle cet auteur aborde tant de grandes questions. Aucun parti pris chez lui, sinon celui de convier les Français à réunir enfin les éléments de cette philosophie constructive dont l'Europe attend la paix. Et quand il traite des réformes de structure que nous aurons d'abord

(1) *Lettres de l'impératrice Frédéric* ; Grasset.

à pratiquer chez nous, son discours prend des accents d'éloquence qui séduiront même ceux qui s'entêtent encore à nier l'urgence de telles solutions. Nous ne sommes pas toujours de son avis, sur le fond. Non que sa démonstration nous semble fausse. Mais parce qu'il ne la pousse pas toujours assez loin et s'abstient de lier des problèmes qui ne peuvent s'aborder qu'à la faveur d'une vue d'ensemble. Nous en avons été frappé, par exemple, dans la critique qu'il fait des sociétés anonymes et, par là même, des trusts. Sans doute la loi permet d'étranges abus et l'on s'étonne au premier abord que des milliers d'actionnaires apportant leur argent à une entreprise n'aient droit qu'à un simili-contrôle sur sa gestion et soient réduits, en cas de faillite, à l'état de victimes impuissantes, alors que les administrateurs esquivent leurs responsabilités. Mais l'on doit reconnaître que la surveillance d'une affaire par une vaste collectivité est chose impossible et qu'il est nécessaire, là comme ailleurs, de s'en remettre aux décisions de quelques-uns. Comment s'assurer de leur honnêteté ou de leurs capacités ? Le moyen existait autrefois quand les sociétés anonymes régies par le Code de commerce de 1807 ne pouvaient se constituer sans une autorisation préalable et devaient se soumettre au contrôle du gouvernement. En 1867, ces conditions ont été abolies et l'on a pu assister depuis à un développement considérable des sociétés anonymes. Ne pourrait-on, sans condamner de prime abord cette forme d'association, revenir sur une telle réforme et réinvestir l'État dans un rôle dont les législateurs du Second Empire l'ont un peu trop allègrement dispensé ?

Des sociétés anonymes, M. Aron est conduit tout naturellement à s'occuper des trusts et il s'indigne que la collusion de quelques puissants seigneurs de la finance ou de l'industrie puisse assurer à ces derniers l'exercice d'un pouvoir souverain, qui, débordant sur le champ de leur activité habituelle, s'étend à la politique et les rend maîtres d'influer sur les décisions ministérielles. Mais, qu'avons-nous vu depuis quelque temps ? En face de ce pouvoir, un autre s'est dressé qui est celui des syndicats. Des centaines de milliers d'adhérents irresponsables, par le seul fait qu'ils ont porté leur cotisation à la C. G. T. et obéi aux mots d'ordre de ses chefs, ont donné à ces derniers une puissance qui, en certaines occasions, s'est montrée presque sans limites. Puissance politique et qui n'avait pourtant aucune qualité pour le devenir. Trust contre trust. Le résultat est que l'ouvrier ou l'employé affilié à un syndicat relevant de la C. G. T. se trouve moralement dans la situation du petit actionnaire de la

banque X... ou de l'entreprise métallurgique Y... Il verse un argent dont on dispose sans le consulter, à des fins qui ne sont pas les siennes. Sous couleur de le protéger, on le contraint à se mettre en grève sans raison valable, on l'engage dans des actions de propagande contre tel régime ou en faveur de tel autre, on désorganise l'économie de son pays et la sienne propre. Or, je veux bien m'insurger contre la dictature politique d'un industriel qui outrepasse ses fonctions. Mais si c'est pour tomber en retour sous la coupe de M. Jouhaux, qu'y aurai-je gagné ?

M. Aron qui partage certainement ce point de vue, néglige de le faire apparaître, faute d'avoir conduit son lecteur jusque-là. Le mal qu'il dénonce est combattu par un autre mal pire que lui. Voilà ce qu'il fallait nous dire. Et ajouter qu'un seul maître peut contenir les auteurs de ces maux dans de justes limites, arbitrer les conflits de ceux qui entendent raison et ramener les autres dans le droit chemin, c'est l'État. Mais un État qui n'abdique pas. La France a connu autrefois cette lutte du pouvoir central contre la féodalité. Quand le roi était faible, la France subissait le pillage. Quand le roi était plus astucieux ou plus fort que ses grands vassaux, tout rentrait dans l'ordre.

On aimerait trouver cette conclusion à l'exposé de M. Aron. Il ne nous en donne que les prémisses, mais beaucoup de ses idées sont à retenir. Le ton général de l'ouvrage, l'accent de conviction qui l'imprègne, l'élégance et la chaleur du discours méritent d'être loués. Il faut souhaiter à l'auteur de nombreux lecteurs pour l'approuver ou le discuter selon les cas. De tels débats sont nécessaires en un moment où les conditions de l'avenir demandent au public de chez nous un effort de connaissance dont il a été détourné trop souvent jusqu'ici. Ajoutons que les réflexions où on le convie ne lui feront pas moins d'honneur, s'il sait s'y livrer, qu'à l'auteur qui les lui aura suggérées.

* * *

M. Henry de Montherlant a voulu, lui aussi, traiter des questions en cours, d'une façon quelque peu différente, il est vrai. Dans son dernier livre, *l'Équinoxe de septembre*, il nous montre les événements de l'été dernier vus à travers sa propre personne. C'est la manière de Chateaubriand, on le sait. Employée par M. de Montherlant, elle ne donne pas des résultats aussi heureux. Il y a de bons passages et il y en a malheureusement d'autres dans ces pages où s'ajoutent

bout à bout, des notes, des fragments d'articles et de conférences, un journal d'impressions quotidiennes. Le recueil s'ouvre par un dialogue entre un père et son fils, le 7 mars 1936, jour de l'entrée des troupes allemandes en Rhénanie. Le père a quarante ans, le fils vingt. D'un côté l'ancien combattant, de l'autre celui de demain. Le morceau est froid et convenu parce que l'auteur n'a pas le sens du dialogue. Quel que soit son personnage, il se substitue toujours à lui, condition qui semble peu propre à la peinture des caractères.

Nous aimons mieux ce qui suit. M. de Montherlant y fait justice avec beaucoup d'entrain de certains de ces préceptes usés qui ont encore cours pour définir les rapports entre Français et Allemands. Notamment celui selon lequel le rapprochement des élites et des masses des deux pays serait un moyen d'éviter la guerre. Ceux qui y croient font bon marché de l'esprit de cohésion qui caractérise toute nation digne de ce nom devant une situation critique, quelle qu'en soit l'origine et nous approuvons M. de Montherlant quand il déclare qu'au cas où un excès d'amour entre deux peuples gênerait le chef de l'un, le jour où il jugerait avantageux de faire la guerre à l'autre, une campagne de presse de six semaines mettrait bon ordre à cela. Que Français et Allemands s'appliquent à se connaître, rien de mieux. Mais quand M. de Montherlant voit dans ces démarches amicales et dans l'estime réciproque qui y préside, des sentiments voisins de ceux qu'éprouvent deux équipiers adverses de football pendant la mi-temps, nous le croyons assez près de la vérité.

En passant, il saccage d'autres idées reçues. Il se refuse à croire qu'une guerre générale, telle qu'on se la figure, doive avoir pour effet de détruire « la » civilisation sur la terre. Qu'elle en détruise « une », la nôtre, ce n'est que trop probable. Mais les invasions asiatiques en ont effacé d'autres dont l'avenir semblait aussi assuré et cela n'a pas empêché les âges suivants de connaître de nouveau les arts, les sciences, l'agrément de vivre. A force de répéter qu'il vit à une époque condamnée, l'homme d'aujourd'hui finira par appeler sa propre déchéance. Et d'ailleurs, savons-nous profiter des beautés dont nous redoutons tant la chute ? « Il est très bien, écrit M. de Montherlant, de se lamenter et de s'indigner sur les détériorations faites par les obus à la cathédrale de Reims. Mais combien de Français, dans la paix, voyant cette cathédrale, en avaient été touchés sincèrement (sans pose) ? Combien de Français *tenaient* à l'intégrité de la cathédrale de Reims ? »

C'est animé de ces pensées, auxquelles on ne saurait guère contre-

dire, que l'auteur entame son journal de septembre 1938. Nous le suivons avec une curiosité sympathique. Nous partageons ses sentiments quand il nous apprend qu'achetant un journal pour y recueillir les dernières nouvelles, il eut d'abord l'œil attiré par un titre considérable annonçant en première page que telle célèbre actrice de cinéma réclamait désormais pour son alimentation du jus de carotte. « Eh bien ! qu'on lui donne la carotte et le jus, et tout et tout, et que ça la calme et qu'elle nous fiche la paix », déclare M. de Montherlant. Bon début ! Pourquoi la suite nous déçoit-elle ? C'est que l'auteur, fidèle à ses pratiques coutumières, ne cesse de placer son propre personnage au premier plan du récit. Et il le fait d'une façon dont il attend beaucoup sans doute, mais qui, aux yeux du lecteur, prête assez vite au comique, en dépit des circonstances. C'est ainsi qu'il nous apprend que depuis l'alerte de 1936, son « fourbi de mobilisation au complet est disposé sur une table *ad hoc*. L'attache des boutons a été vérifiée, les lacets vérifiés, les godasses éprouvées, graissées, modelées à mon pied, l'iode solide jeté et remplacé à mesure qu'il se corrompait. » A la bonne heure ! voilà au moins un Français qui n'accorde rien à l'improvisation. Après cela, on pense qu'il va se précipiter, le jour venu, vers son bureau de recrutement pour y contracter un engagement volontaire, puisque sa réforme, à la suite d'une blessure, l'écarte de la mobilisation. Point du tout. Son plan est le suivant : se faire accréditer par un journal comme correspondant de guerre, ensuite partir pour la zone des armées et là, chercher un chef de corps qui l'accueillera dans son unité pour la durée de la guerre. C'est simple, comme on le voit, et il suffit de connaître un peu les règlements militaires pour imaginer les chances que ce beau projet avait d'aboutir.

Dès lors, on ne peut plus suivre ce journal d'impressions sans se représenter l'auteur et son attirail guerrier. Il ne néglige rien pour cela, d'ailleurs. Le jour où M. Chamberlain part pour Berchtesgaden, il traite de la question des masques, explique qu'il a dû s'en procurer un nouveau pour remplacer l'ancien donné, un jour d'abandon, à une femme aimée (ce trait lancé négligemment au passage...), raconte l'essayage de son appareil, la vérification. Un peu plus loin, il nous entretient de son casque, se représente maniant le lourd objet, le posant sur sa tête : « Si je le coiffe, quand je bouge la tête, je sens le vide entre l'acier et la coiffe de cuir. Un vide qui sonne comme si mon cerveau liquéfié vadrouillait. » Délices de l'imagination ! Après cela, M. de Montherlant, ayant reposé son casque, s'avise qu'il

ne sait pas tirer à la mitrailleuse. Voilà un oubli fâcheux dans un programme si bien conçu ! D'autant plus qu'un « homme de 1938 doit savoir manier une mitrailleuse, comme il doit savoir nager ou conduire une auto ». Mais comment donc ! Vite, des leçons de mitrailleuse... Un ami, pressenti au téléphone, se met à rire et assure ensuite, par politesse, qu'il s'en occupera. Mais il n'y a pas à compter sur lui, c'est visible. Tant pis, M. de Montherlant partira sans avoir complété son éducation d'homme d'aujourd'hui.

Il prend donc place dans un train qui roule vers la frontière de l'Est. Train rempli de mobilisés, officiers et soldats encore en civil ou à demi équipés. Ces spectacles arrachent un instant l'auteur à la contemplation de soi-même. Il les décrit avec cette liberté de style, cet agréable sans-façon qu'il retrouve si bien quand le besoin ne le tourmente pas d'orchestrer un thème. Son solo de flûte nous repose un peu. Il le poursuit bientôt sur la ligne Maginot, envoyé spécial d'un journal, selon son vœu, isolé parmi cette foule d'hommes dont chacun a une destination, libre d'aller et venir, d'interroger les visages, les murs, le ciel et ses nuées.

Qu'en tire-t-il ? Peu de chose, à la vérité, sinon les courtes notes que nous avons dites et dont certaines sont fortes en couleurs. Mais ces broutilles ne sauraient lui suffire. Et bientôt il éprouve le besoin de nous apprendre qu'il a emporté dans ses bagages (à défaut d'un manuel d'instruction de la mitrailleuse, sans doute) le manuscrit d'un roman commencé qu'il compte poursuivre. Singulier envoyé spécial ! Au lieu de rédiger ses articles, le voilà qui s'évertue à élaborer de petites histoires. C'est ce que pensera le lecteur sans doute et il s'étonnera que M. de Montherlant soit si peu curieux. Rassurons-le : c'est un piège qu'on lui tend. S'il s'y laisse prendre, il admirera la souveraine attitude de ce nouveau Gœthe qui poursuit ses spéculations intellectuelles parmi le tumulte des armées. S'il passe à côté, en revanche, il regrettera que l'auteur veuille l'abuser ainsi et lui faire croire que ses bonshommes imaginaires sont plus intéressants que les spectacles qu'il a sous les yeux. Quelle qu'ait été l'intention de M. de Montherlant, force est d'avouer que ses récits de la ligne Maginot sont d'un observateur assez moyen : quelques silhouettes humaines, la volée d'un canon émergeant de son abri, deux ou trois propos recueillis au passage et c'est tout. On ne sent là aucun contact avec les hommes, rien qui subsiste d'une conversation, d'un échange, si bref soit-il. Alors, à quoi bon tant courir pour un si mince résultat ?

Les conclusions de cet essai, nous les trouvons plus loin, dans une conférence prononcée en novembre dernier. Il paraît que la France est devenue veule, que son climat est un « climat de dégonflage perpétuel », que le mot d'ordre national est « Pas d'histoires ! » et la maladie nationale l'inhibition. Singulières injures et qui manquent toutes leur but. Au lieu de s'en prendre au peuple français, que M. de Montherlant n'attaque-t-il ceux de ses maîtres qui, depuis vingt ans, n'ont cessé de lui répéter que la victoire était un malheur comparable à la défaite, que nous n'avions rien de mieux à espérer que des arrangements médiocres et que tous les sacrifices sont bons, s'ils se font au nom de la paix ! Notre peuple a eu le tort de se laisser mal conduire sans doute, mais livré à lui-même, ne s'est-il pas retrouvé tel qu'autrefois ? Si M. de Montherlant en doute, c'est qu'il n'a ouvert ni les yeux ni les oreilles en septembre dernier. « La France, écrit-il, est rendue à la belote et à Tino Rossi. » Mais elle ne les avait pas quittés et elle ne les aurait pas quittés davantage en temps de guerre. Le Français, même sous les armes, reste civil, fidèle à ses façons, à ses routines. Il se montra tel de 1914 à 1918 et cela n'étonna que les étrangers. C'est pourquoi M. de Montherlant nous fait sourire quand il déclare que même dans un milieu aussi viril que celui des officiers d'Afrique, le jugement qu'on entend le plus souvent porter de l'un à l'autre c'est : « Il est bon camarade... Il n'est pas bon camarade... » L'appréciation sur la valeur ne vient qu'ensuite. Sans doute s'attendait-il à voir lesdits officiers se porter des défis en grinçant des dents ou à les entendre raconter leurs plus furieux assauts. Qu'il en prenne son parti, c'est ainsi et cela a toujours été ainsi chez nous. Mais il méconnaît la dualité de cet esprit français, sa permanence à travers les siècles. C'est ce qui fait que son livre, où les traits heureux ne sont pas rares, s'achève dans des jérémiades sans portée.

* * *

Après ces commentaires et variations autour du réel, revenons un peu aux histoires inventées. Parmi les romans de ces temps derniers, nous avons remarqué celui de Mme Yves Pascal, *la Zone d'ombre*. C'est un court récit que l'auteur engage sur le mode plaisant et porte au tragique sans effort. Les personnages y sont habilement caractérisés, peints avec cette malice des femmes qui, au passage ou dans un lieu de réunion, enregistrent chez leurs voisins mille détails physiques, gestes, manies, ou d'autres, cachés à l'intérieur de l'être, mais qu'un trait insignifiant suffit à leur déceler. La scène

est à la campagne, près de Vienne, en Isère, dans la propriété de Mme de Soubres. Françoise de Soubres, femme de Sylvain, l'aîné des deux fils, contemple sa belle-mère qui s'est endormie, après le déjeuner, dans un fauteuil de jardin. Durant ces instants de calme, la jeune femme songe aux événements de son existence au cours de ces dernières années. Elle revoit sa mère, sa jeune sœur, Laurette, la petite vie qu'elles menaient toutes trois, avec de maigres ressources ; elle se revoit entrant chez maître Sylvain de Soubres, l'avocat, en qualité de secrétaire... Aventure classique : il ne lui fallut pas longtemps pour découvrir qu'elle aimait son patron. Il l'aimait, lui aussi, mais le cachait assez bien. Un hasard, une forte grippe qui tint Françoise au lit, devait tout révéler. Sylvain alla la voir, il lui apporta des fleurs. Françoise retrouve cette vision du visiteur introduit à l'improviste dans le modeste appartement ; il est là, près d'elle, ses fleurs à la main : « Il contemple, dans ce lit, la femme qu'il aime et qui est pâle, décoiffée, presque laide. Peut-être songe-t-il qu'elle lui offre, par avance, cette image d'elle la plus humble, et qu'il devra le mieux chérir, celle d'une épouse qui sera un jour malade, nerveuse, fatiguée, et gardera pourtant l'amour de l'homme qui l'a choisie. »

Les voilà mariés depuis peu. Françoise est admise au luxe et aussi à l'ennui qu'elle éprouve parfois durant ces longues journées d'été, à Soubres. Elle songe à tout cela auprès de la vieille Mme de Soubres endormie. Ses pensées nous font progresser dans la connaissance des autres personnages. Sylvain d'abord, ce grand Sylvain qui la domine de la tête et des épaules et dont l'ombre s'étend sur elle comme celle d'un dieu puissant et familier. Le frère de Sylvain ensuite, Jean-Louis, un adolescent d'apparence chétive, aux yeux parcourus d'une flamme ardente. Il compte entrer dans les ordres, du moins Mme de Soubres l'affirme et parle volontiers de la vocation de son fils cadet. Françoise n'y croit qu'à demi. Ce petit beau-frère, qu'elle avait d'abord tourné en dérision, est d'esprit curieux, amusant, cultivé sans ostentation. Désire-t-il vraiment rompre avec le siècle ? L'abbé Fromont, le curé de l'endroit, en semble aussi persuadé ; mais il est bien naïf, cet abbé, peu divertissant aussi, avec ces éternels souvenirs de guerre qu'il débite presque chaque jour. Parmi les voisins des environs, on trouve aussi un couple, les Blain : lui, insignifiant ; elle, une coquette de province qui a pris le genre dix-huitième, faute d'avoir réussi à se faire maigrir.

C'est tout pour les gens des alentours, mais suffisant quant à l'intrigue, car elle naîtra là, dans ce calme cercle, à la faveur d'un trouble

familial. Mme de Soubres apprend un jour que son mari est mourant, à Marseille. Il l'avait abandonnée bien des années auparavant, pour une femme avec qui il menait depuis une vie quelque peu bohème. Avant de quitter ce monde, il veut la revoir. Elle ira, c'est son devoir de chrétienne. Sylvain l'accompagne. Introduits auprès du moribond qui ne les reconnaît plus, ils passent par de douloureux instants. La femme est là, encore belle, objet d'horreur, puis de pitié pour Mme de Soubres. Ces courtes scènes sont esquissées d'un trait toujours sûr, avec une discrétion de détails, une justesse d'éclairage constantes.

Pendant le séjour de la mère et du fils à Marseille, un drame s'esquisse aux Soubres. Françoise, laissée seule avec Jean-Claude, prend à sa société un plaisir d'abord fort innocent, mais qui, insensiblement, change de caractère. Après avoir taquiné son beau-frère, elle le provoque. Ce manège ira loin, du moins dans les intentions de celle qui s'y livre, intentions dont elle cesse, presque malgré elle, d'être maîtresse. Il y a là une progression dangereuse vers la faute, une conjuration secrète des circonstances que l'aveuglement de la jeune femme accroît chaque jour. On songe à un cas voisin traité dans le dernier roman de M. Gaston Rageot, *Anne-Jeanne*. Françoise, elle aussi, côtoiera le danger sans y toucher. Mais, au rebours de l'héroïne de M. Rageot, c'est la pureté de son partenaire qui la préservera. Car il ne s'est aperçu, lui, de rien, jusqu'au jour où la véritable crise éclate. Alors un sursaut d'horreur le secoue et il fuit ce qui, pour lui, ne fut jamais la tentation, mais allait le devenir pour elle.

Sylvain revient, le péril passé, dont il n'a rien connu. Il trouve Françoise tirée de son égarement et s'étonne de la voir si triste. Sa présence auprès d'elle achève de la sauver. C'est un nouvel amour qui commence pour elle, dans une atmosphère d'émotion que l'autre n'offrait pas. Et, un matin qu'ils sont tous deux dans leur chambre, ils voient par la fenêtre Jean-Claude s'éloigner vers la grille du parc, une valise à la main. Sylvain, surpris, veut appeler son frère, lui demander où il va. Françoise le retient. Elle pressent ce que signifie ce départ, sait d'avance qu'on trouvera, tout à l'heure, dans la chambre du jeune homme, une lettre annonçant cette décision qui le mène vers Dieu. Sylvain comprend lui aussi et son geste ne s'achève pas. L'histoire s'achève avec une muette éloquence sur cette vision du jeune être rendu à son salut.

ROBERT BOURGET-PAILLERON.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LE DISCOURS DU FUHRER ET L'EUROPE

Chaque année, le 30 janvier, le Reichstag tient une séance solennelle pour célébrer l'anniversaire de l'ère nationale-socialiste et entendre une harangue triomphale de son Fuhrer. Rien, dans cette parade, qui ressemble aux séances des Parlements de ces « pays démocratiques » qui servent de plastron aux traits acérés que ne manque pas de leur décocher le chef du national-socialisme. Il faut que les représentants officiels de l'Allemagne unifiée dans la formidable armature de l'État nazi se rendent compte, et que tout ce qui, par le monde, porte le nom d'allemand se rende compte, du bonheur incomparable et de la grandeur sans seconde que le national-socialisme apporte au peuple allemand. Cette année, les sujets d'exultation ne manquent pas. Dans la salle de l'Opéra Kroll siègent, avec les représentants de la Petite-Allemagne de Bismarck et de Guillaume II, ceux de la Grande-Allemagne d'Adolf Hitler. M. Henlein est là, qui symbolise l'écrasement du slavisme et la destruction de l'État tchécoslovaque, et M. Seiss-Inquart qui reçoit le prix de sa félonie tandis que les nazis d'Autriche gémissent dans les camps de concentration et que la douce et souriante terre des Habsbourg languit dans sa douleur muette. Le peuple allemand se complaît à ces spectacles de force et de puissance ; son immense et naïf orgueil se repaît de sa propre divinisation. C'est la fête de la domination universelle du germanisme que le Fuhrer invite ses pairs à célébrer avec lui.

Les motifs de triompher ne manquent pas pour le maître du peuple allemand. Cependant son discours semble moins âpre, plus modéré, que ceux des années précédentes ; le ton ne devient véhément

que dans les passages où il dénonce « les intrigues juives » et la presse des pays démocratiques, ou lorsqu'il accable de ses sarcasmes les Églises chrétiennes qui osent élever, en face de son omnipotence, la protestation de la loi morale et la barrière des droits de Dieu. Quand on lit attentivement son texte, on s'aperçoit que souvent il s'adresse à d'invisibles adversaires dont les murmures, si discrets qu'ils soient, parviennent jusqu'à lui. Il prend soin de rassurer l'opinion qui, le 29 septembre, s'est éveillée avec stupeur au bruit de la mobilisation. Il croit à une longue paix ; les revendications coloniales sur lesquelles il insiste ne seront pas un motif de guerre ; l'Allemagne n'est pas belliqueuse.

La thèse officielle est que l'annexion de l'Autriche et des Sudètes a libéré des populations allemandes opprimées ; on invoque « le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » et les principes du président Wilson ; on ose dire que « les peuples ne doivent pas passer d'une souveraineté à l'autre, comme une marchandise, mais décider eux-mêmes de leur vie et de leur existence politique ». Quand donc l'Allemagne a-t-elle librement consulté les Autrichiens ? C'est parce que M. de Schuschnigg s'était résolu à un plébiscite sincère que, le 12 mars, les troupes allemandes sont entrées en Autriche. A qui fera-t-on croire que le vote sous la botte qui a suivi ait eu le moindre caractère de sincérité ? Si vraiment M. Hitler est attaché au droit de libre disposition, qu'il tente donc aujourd'hui l'expérience de retirer d'Autriche les troupes du Reich et les nazis venus d'Allemagne et de procéder dans des conditions vraiment libres à une consultation populaire ! Quant aux Allemands de Tchécoslovaquie, n'est-ce pas parce que l'Angleterre et la France ont cru à la sincérité de leur volonté de se séparer des Tchèques qu'elles ont accédé à Munich aux exigences du Fuhrer ? La menace n'y aurait pas suffi, s'il n'y avait pas eu au moins les apparences d'un droit et d'un principe de liberté. Et quand, abusant de leur avantage, les Allemands ont annexé pour des raisons militaires ou économiques plus d'un million de Tchèques, auxquels ils refusent de reconnaître aucun droit de minorité, ont-ils donc agi conformément au « droit des peuples » ? C'est pure hypocrisie de confondre la doctrine raciste qui a été appliquée en Autriche et en Tchécoslovaquie avec les principes de liberté que la France a toujours défendus et que M. Wilson a affirmés dans l'un de ses quatorze points. S'il est vrai que « l'année 1938 a été l'année du triomphe d'une idée », ce n'est certainement pas de l'idée du droit des peuples et de libre disposition.

Le Fuhrer ajoute : « A l'avenir non plus nous ne tolérerons pas que les États occidentaux essaient de se mêler de questions qui ne regardent que nous, pour empêcher par leurs interventions des solutions naturelles et raisonnables. » Il y a dans cette phrase, que ni la presse anglaise ni la nôtre, ni M. Chamberlain ni M. Daladier n'ont relevée, l'affirmation du droit hégémonique de l'Allemagne sur toute l'Europe de l'est et du sud-est où, sous prétexte d'assurer à de minuscules îlots germaniques le droit de « disposer d'eux-mêmes », on se réserve de bousculer les frontières et de détruire l'indépendance des peuples. Tous les États de ces régions jouissent de la pleine souveraineté et les droits souverains d'un État ne se mesurent pas au nombre de ses habitants ou à la force de ses bataillons ; ils constituent un droit sacré dont le respect importe à tous les autres États souverains, qu'ils soient ou non leurs voisins. Et qui donc aurait qualité pour décider que telles solutions sont « naturelles et raisonnables ? » Sera-ce l'Allemagne seule ? Pratiquement, cela signifie que le jour où il plaira au Reich, sous la menace de ses canons, d'imposer ses volontés à des États souverains tels que la Hongrie, la Pologne, la Roumanie, personne n'aurait rien à y voir. On ne constate que trop ce qui se passe en Tchéco-Slovaquie dont on avait solennellement garanti l'indépendance. On trouve dans cette affirmation du Fuhrer le germe de toutes les servitudes et le fondement de l'Empire universel de l'Allemagne.

En rassurant le peuple allemand sur la guerre qu'il redoute, il faut aussi le convaincre qu'il vit sous le régime le plus favorable à sa prospérité et à son bonheur. Le Fuhrer et son état-major ne se donneraient pas tant de peine pour attaquer et ridiculiser les « démocraties capitalistes » s'il ne se trouvait pas, en Allemagne, de plus en plus de gens qui se demandent si la vie n'est pas plus facile, plus douce dans ces pays arriérés que chez eux. La satisfaction de donner le ton au monde ne peut indéfiniment tenir lieu de tout ce qui fait le prix et le charme de la vie humaine. L'Allemagne est arrivée au point où aboutissent inévitablement ces régimes autarciques dont M. Hitler se plaisait, les années précédentes, à célébrer la valeur et le succès. Elle a inondé l'Europe orientale de ses machines et de ses produits fabriqués jusqu'à saturation et elle a reçu en échange des denrées alimentaires et des matières premières ; mais il lui en faut toujours davantage, depuis qu'elle a absorbé l'Autriche et les Sudètes, et elle se demande si elle ne sera pas obligée d'agrandir par conquête ou vassalisation l'assiette territoriale de

son économie sans que d'ailleurs on puisse apercevoir une issue au cercle vicieux où elle s'est volontairement enfermée. Le Fuhrer affirme que la bataille économique est déjà gagnée (1). Il n'est pas certain que telle soit l'opinion de M. Schacht. Le solde du commerce extérieur de l'Allemagne en 1936 était positif et se chiffrait par 552 millions de marks ; il a été en 1938 négatif pour 432 millions.

Quels remèdes propose le Fuhrer ? D'abord la théorie bien connue de « l'espace vital ». L'Allemagne qui a 135 habitants par kilomètre carré a besoin d'espace et exige les colonies qui lui ont été « volées ». Mais si demain toutes les anciennes colonies de l'Allemagne lui étaient cédées, la quantité des matières premières qu'elle pourrait y trouver serait insignifiante par rapport à ses besoins. Elle n'aurait ni les capitaux à y investir, ni la main-d'œuvre à y employer. La revendication coloniale est surtout pour l'Allemagne une question de prestige. Le danger peut être qu'elle ne l'associe aux prétentions italiennes. On trouve, sur ce point, une phrase assez claire dans le discours du 30 janvier. Il est utile de faire croire au peuple allemand que s'il souffre, que s'il manque de beaucoup de choses, la faute en est à « l'injustice de ses anciens vainqueurs ». Il est difficile pour les maîtres de l'Allemagne d'avouer, après les promesses du plan de quatre ans, qu'elle n'a pas conquis son indépendance économique et que notamment son ravitaillement en denrées alimentaires et en matières premières reste précaire et insuffisant. Quant à accroître dans des proportions intéressantes le volume de ses exportations vers l'Occident : France, Empire britannique, Amérique, il faudrait d'abord pour y réussir que l'Allemagne renonçât délibérément au système autarcique dans lequel elle s'est engagée si imprudemment, et ensuite qu'elle cessât d'inquiéter les intérêts et de froisser les sentiments des peuples qu'elle appelle les « démocraties capitalistes ». Le discours du Fuhrer ne laisse pas deviner si l'Allemagne poussera à fond la revendication coloniale, sans cependant aboutir à la guerre, ou si elle pratiquera vers le sud-est la *Bodenpolitik* pour l'extension de son territoire économique. On n'ose pas espérer qu'elle se bornerait à la seule politique vraiment productive et féconde pour tous les peuples : apaisement, sécurité, réduction des armements, travail, échanges.

(1) Il faut relever en passant l'affirmation impudente que « l'Allemagne a été pillée pendant quinze ans par tout le reste du monde ». Quand on a assisté au pillage méthodique de toutes les richesses de la France, envahie dans une guerre qu'elle n'avait ni voulue, ni provoquée, et aux destructions qui nous ont coûté plus de cent milliards, on ne peut lire de tels propos sans un sursaut d'indignation.

En ce qui concerne les « justes aspirations » de M. Mussolini à prendre ce qui nous appartient, le Fuhrer ne lui prodigue pas les encouragements ; il se borne à une affirmation de solidarité des régimes fascistes et de solidité de l'axe : « Que personne par le monde ne se fasse d'illusion sur les résolutions que l'Allemagne nationale-socialiste a prises à l'égard de cette amie. La certitude qu'une guerre frivolement déclenchée contre l'Italie d'aujourd'hui, quels qu'en soient les motifs, trouverait l'Allemagne auprès d'elle ne peut être qu'utile à la paix. » Et plus loin : « L'Allemagne nationale-socialiste et l'Italie fasciste sont assez fortes pour assurer la paix contre quiconque, ou pour terminer avec succès et résolution tout conflit provoqué à la légère par des éléments irresponsables. Ce qui ne veut nullement dire, ainsi que le répète quotidiennement une presse sans scrupule, que nous voulons la guerre. Cela veut dire simplement que, primo : nous comprenons fort bien que d'autres peuples désirent s'assurer leur part des biens de l'univers, part à laquelle le chiffre de leur population, leur courage et leur mérite leur donnent droit, et que, secundo : reconnaissant ces droits, nous sommes bien décidés à faire valoir en commun nos intérêts solidaires. » On peut trouver dans ces phrases, que le Fuhrer ne pouvait guère se dispenser de prononcer, tout ce que l'on voudra, excepté une menace de guerre offensive. Comme aucune Puissance ne nourrit de dessein agressif à l'égard de l'Italie, il y a toutes chances pour que ce *casus fœderis* défensif que définit M. Hitler ne se produise pas. Mais il est certain que le Fuhrer se comporterait, si le pouvoir du Duce était menacé, en fidèle camarade de combat et qu'il ne le laisserait pas sombrer.

N'est-ce pas bien longtemps nous attarder sur un discours qui peut-être n'est même pas un programme ? Que dire d'une Europe toujours suspendue à quelque ultimatum, à d'imprévisibles et menaçantes réclamations, agitée par les articles d'une presse frénétique ? Est-il possible d'y vivre et d'y travailler ? Le Chancelier croit à une longue paix ; mais est-il disposé à en prendre les moyens ? On lit, dans le discours, cette phrase : « L'existence économique d'un peuple ne peut pas être maintenue sans un ravitaillement suffisant et sans certaines matières premières absolument nécessaires. » Voilà un terrain sur lequel il ne paraît pas impossible de négocier avec fruit pour une utile collaboration. Il serait facile d'assurer à l'Allemagne la fourniture de quantités déterminées de denrées alimentaires et de matières premières. La difficulté est pour elle de se mettre en

mesure de les solder. Il lui faudrait renoncer à un système autarcique que personne ne lui a imposé. Elle devrait s'accoutumer à respecter pleinement l'indépendance de tous les États souverains et admettre un principe d'équilibre sans lequel il ne peut y avoir pour aucun pays ni paix assurée ni sécurité. A lire certains articles, comme celui de M. Rudolf Kircher dans la *Gazette de Francfort* du 5 février, on croirait qu'avec un peu de bonne volonté réciproque on arriverait à une entente sur ce terrain. Depuis trop longtemps Borée souffle ses tempêtes destructrices ; si l'on se souvenait de la fable et si l'on permettait au Soleil d'apaiser et de réchauffer l'atmosphère, on s'apercevrait bientôt que tous les peuples s'en trouvent mieux et que les difficultés s'aplanissent d'elles-mêmes.

LE NOUVEL ÉQUILIBRE EUROPÉEN ET L'AMÉRIQUE

Il semble, pour le moment, exclu que l'Allemagne s'engage dans la redoutable aventure d'un conflit avec l'U. R. S. S. pour l'Ukraine. Le résultat du voyage de M. Beck à Berchtesgaden et la visite officielle de M. de Ribbentrop à Varsovie (25 janvier) a été un accord entre l'Allemagne et la Pologne pour laisser dormir la question ukrainienne. Le rapprochement de la Pologne avec Moscou a donc produit son effet. L'Allemagne de son côté entreprend avec l'U. R. S. S. des négociations d'ordre économique. Elle ménage la Pologne qui, par le nombre de sa population et la force de son armée, serait en mesure de grouper autour d'elle les éléments qui, en Europe orientale, ne sont pas résignés à accepter l'hégémonie germanique. Le jeu de la politique de Varsovie entre ses deux puissants voisins est subtil et ardu ; il n'est pas resté inefficace. Mais l'Allemagne tient en réserve, pour le jour où ses intérêts la porteraient à l'action vers l'est, les doléances de la minorité germanique de Pologne renforcée des 30 000 Allemands de Cieszin (Teschen).

La Roumanie est liée à la Pologne par un traité de garantie. Le roi Carol a créé un grand front de la Renaissance nationale destiné à absorber tous les partis d'ordre et de loyalisme dans un même sentiment de résistance aux influences subversives et aux infiltrations étrangères. Un récent remaniement du cabinet que préside le patriarche Miron Cristea a renforcé le pouvoir central et, en particulier, l'autorité de M. Calinesco, vice-président du Conseil et ministre de l'Intérieur. Le gouvernement de Budapest, comme gage de son adhésion récente au pacte antikomintern, a rompu

les relations diplomatiques avec Moscou, mais, en même temps, la presse hongroise, de plus en plus inquiète des progrès de la germanisation, a laissé entendre qu'un compromis pourrait être trouvé entre Budapest et Bucarest pour régler le statut des minorités magyares en Transylvanie. Les Hongrois sont trop avisés pour ne pas se rendre compte que la revendication avec l'appui de l'Allemagne de leurs anciennes provinces de Transylvanie les placerait sous sa dépendance complète. L'idée d'un accord possible n'est plus rejetée par l'opinion ni en Hongrie, ni en Roumanie.

M. Gafenco, le ministre des Affaires étrangères du roi Carol, est venu à Belgrade peu de jours après que le comte Ciano en était parti (1er février). Il s'agissait de préparer avec M. Stoyadinovitch la prochaine réunion de l'Entente balkanique, le 16 février, qui, dans les circonstances actuelles, ne saurait manquer d'être intéressante. Il semble que la question des relations entre la Roumanie et la Hongrie ait retenu l'attention des deux ministres. Le *Vreme*, organe de M. Stoyadinovitch, écrivait, après la visite du comte Ciano, que la Yougoslavie ne demandait pas mieux que de se rapprocher de la Hongrie, mais qu'elle n'entendait nullement sacrifier son amitié et ses engagements avec la Roumanie. De Yougoslavie, où il séjourna quatre jours, le comte Ciano est revenu triomphant ; il n'avait pas obtenu l'adhésion de la Yougoslavie au pacte antikomintern, mais il trouvait en M. Stoyadinovitch un admirateur de plus en plus convaincu de la supériorité d'un régime fasciste dont il ne lui déplairait pas de devenir le Duce. Mais les thuriféraires de M. Ciano n'avaient pas encore fini de célébrer son succès que déjà on apprenait qu'un nouveau ministère était constitué où M. Stoyadinovitch ne figure pas.

Que s'était-il passé en Yougoslavie ? Les élections du 11 décembre, loin de constituer un succès pour M. Stoyadinovitch, comme on l'avait cru sur la foi d'informations incomplètes ou tendancieuses, étaient en réalité pour lui un décisif échec. Malgré des moyens perfectionnés de pression électorale, il n'obtenait en effet, dans l'ensemble du royaume, que 54 pour 100 des voix, et ce n'est que par le jeu d'invraisemblables primes à la majorité qu'il attribuait à son parti 306 sièges contre 48 aux Croates et 19 à l'opposition serbe. La victoire morale était du côté de la coalition dont M. Matchek est l'animateur. Dès le 21 décembre, Mgr Korochets, ministre de l'Intérieur et leader des Slovènes, donnait sa démission sous prétexte de santé, mais acceptait quelques jours après le

fauteuil de président de la Skoupchtina. Les quarante-huit députés croates refusaient d'aller siéger à Belgrade. Un ministre, M. Tsvetkovitch, ancien président du parti radical serbe, entamait des négociations avec le prince Paul et avec M. Matchek. Le 3 février, à la séance de rentrée, les dix-neuf membres de l'opposition serbe, après avoir fait l'impitoyable procès des procédés électoraux du gouvernement, quittaient la salle. Les deux ministres slovènes, les deux ministres musulmans, dont M. Mehmet Spaho, et M. Tsvetkovitch, donnaient leur démission et le cabinet tout entier se trouvait dans la nécessité de se retirer. Le prince Paul formait en deux jours sous la présidence de M. Tsvetkovitch un nouveau cabinet qui aura la tâche délicate de procéder au mois de mai à des élections sincères. Les membres de l'opposition n'entrent pas dans ce cabinet de transition dont les tendances en politique extérieure semblent devoir rester les mêmes. Le portefeuille des Affaires étrangères est aux mains de M. Tsintsar Markovitch, ministre à Berlin. Mais la chute de M. Stoyadinovitch, dont les tendances autoritaires blessaient les sentiments intimes des Serbes et qui espérait édifier sa fortune politique sur l'appui de Rome et de Berlin, est un événement dont il serait prématuré de prévoir les conséquences. Son journal, *Vreme*, que dirige son frère, a été interdit. On y lisait il y a peu de jours, sous la signature de l'ineffable M. Gayda : « Dans le conflit italo-français, la Yougoslavie est neutre. Elle sait que la politique de l'Italie, qui s'appuie sur le droit, n'est pas agressive. » Quand un journal italien insulta bassement l'armée française, aucun journal serbe (sauf erreur) ne trouva un mot de blâme. C'est une attitude qui est loin de correspondre aux véritables sentiments du peuple yougoslave.

Ainsi se raffermissent, en Europe, certains facteurs d'un équilibre pacifique. Une présence plus résolue et plus active de la France et de l'Angleterre achèverait de rassurer ceux que la catastrophe de la Tchécoslovaquie a consternés. M. Chamberlain, le 6 février, a nettement et clairement affirmé la forte cohésion de l'Angleterre et de la France : « Toute menace aux intérêts vitaux de la France, d'où qu'elle vienne, provoquerait la coopération immédiate de la Grande-Bretagne. » Voilà le fondement solide d'un nouvel équilibre auquel l'appui des États-Unis ne saurait faire défaut.

Le président Roosevelt a-t-il dit ou n'a-t-il pas dit, le 31 janvier, devant la Commission de l'Armée du Sénat que, en cas de guerre, « la frontière des États-Unis serait en France » ? Il ne l'a pas dit, puisque, trois jours après, il a nié avoir prononcé une telle phrase, mais il

a certainement dit quelque chose d'approchant, puisque plusieurs sénateurs croient l'avoir entendu et que l'orientation de sa politique reste la même. Peu importe la formule ; le fait subsiste que le peuple des États-Unis est de plus en plus choqué dans son idéalisme libéral par les procédés brutaux de la politique intérieure et extérieure des États totalitaires et que le Président estime qu'il est du devoir et de l'intérêt de la grande démocratie américaine de venir en aide moralement et matériellement aux démocraties européennes, si elles étaient menacées. Son intervention ne pourrait naturellement s'exercer que dans les limites assez étroites du *Neutrality Act* ; mais il a déjà annoncé l'intention de le modifier. Un texte a-t-il jamais arrêté les puissantes vagues de l'opinion américaine quand son amour de la justice et ses sentiments généreux sont heurtés de front ? Le fait que l'ancien président Hoover ait approuvé publiquement l'attitude de M. Roosevelt est significatif. Et s'il était nécessaire d'ajouter quelque chose pour renforcer les résolutions du Président, le torrent d'invectives que la presse allemande et italienne a vomi sur lui y pourvoirait. Il convient de méditer les paroles que le principal collaborateur du secrétaire d'État à la Guerre a prononcées dans un discours radiodiffusé : « Au spectacle des nations tombant l'une après l'autre sous le coup d'attaques armées et se soumettant aux menaces et à la force, celles qui survivent n'ont d'autre choix que de se protéger contre les Puissances décidées à dominer les affaires du monde par la force. » On trouve dans ces quelques mots si pleins un programme politique qui est celui du gouvernement des États-Unis et la meilleure formule d'équilibre européen.

FIN DE LA RÉSISTANCE EN CATALOGNE

Le perfectionnement des engins défensifs fait que les guerres d'aujourd'hui ne peuvent se terminer que par l'effondrement du moral de l'un des adversaires sous le coup d'échecs militaires répétés et d'excessives privations matérielles. C'est ce qui vient d'arriver à l'armée gouvernementale espagnole. Barcelone a été prise le 26 janvier presque sans résistance par les troupes du général Franco : elles y ont été accueillies par un peuple en liesse : la désagrégation de l'armée républicaine est consommée et ses débris franchissent la frontière française. Le gouvernement s'est enfui en France au lieu de se rendre à Valence, ce qui semble indiquer qu'il désespère de résister dans les provinces qui lui obéissent encore. Ce serait donc, à

bref délai, la fin de la guerre. C'est là un grand événement. C'est là un heureux événement. Il met fin à la plus atroce des guerres civiles. Il éclaircira la situation internationale. Mais il impose au gouvernement français de grands et difficiles devoirs.

Trop longtemps nos ministères successifs, sous l'influence du front populaire, ont apporté dans les affaires d'Espagne des préoccupations idéologiques. La politique de non-intervention, à laquelle M. Blum lui-même s'était laissé convertir par M. Yvon Delbos, n'a pas été assez strictement observée. Et surtout l'on a trop longtemps tardé à accréditer un représentant auprès du général Franco qui, bien avant la prise de Barcelone, gouvernait les deux tiers de l'Espagne. Le gouvernement semble enfin décidé à rattraper le temps perdu. Il a envoyé à Burgos le 2 février M. Léon Bérard en mission d'information et de négociation. Il s'agit de préparer l'envoi d'une mission diplomatique et de pourvoir aux multiples difficultés que soulève l'afflux en France de 275 000 réfugiés de Catalogne. Personne n'était mieux qualifié pour une telle mission que l'éminent sénateur des Basses-Pyrénées qui a reçu à Burgos un accueil particulièrement amical. En même temps, M. Albert Sarraut et M. Rucart se rendaient dans les Pyrénées-Orientales afin d'organiser l'internement des réfugiés. Nous devons nous garder de tout acte qui pourrait être de nature à prolonger une résistance désormais sans objet. Parmi les réfugiés, beaucoup, en particulier ceux de la région frontière, sont dignes de pitié ; mais nombreux aussi sont ceux qui reculent depuis plusieurs mois devant les troupes nationalistes parce qu'ils se sont souillés des plus abominables forfaits. En face de cette racaille, qui porte la responsabilité du désastre de sa propre cause, toute faiblesse serait une faute impardonnable. Nous avons le droit et le devoir d'épargner à nos populations la promiscuité physique et morale avec ces bandits et ces anarchistes. Si l'Italie et l'Allemagne ont apporté une aide à la cause nationale, c'est moins par idéalisme que dans l'espoir que l'Espagne régénérée sera leur alliée et que, grâce à son concours, elles pourront dominer la Méditerranée occidentale et, en cas de conflit, nous séparer de l'Afrique du Nord : ne leur offrons pas de prétexte pour oublier leurs engagements. Nous comptons d'ailleurs, pour les leur rappeler, sur la loyauté éprouvée et sur le patriotisme ombrageux des Espagnols.

RENÉ PINON.

LE VICOMTE GEORGES D'AVENEL

Après la disparition si récente de M. Louis Paul-Dubois, la *Revue* est frappée d'un nouveau deuil par la mort du président de son Conseil de surveillance, M. le vicomte Georges d'Avenel, qui s'est éteint le 7 février après une pénible maladie, vaillamment supportée, ayant d'ailleurs gardé jusqu'au bout sa pleine lucidité d'esprit et n'ayant pas un instant cessé de s'intéresser aux destinées de la *Revue*.

Il était né à Neuilly, le 2 juin 1855. C'est une des plus sympathiques figures du Paris intellectuel qui disparaît avec ce gentilhomme de vieille souche, qui fut un écrivain de race et un si parfait galant homme. Son œuvre de pensée est considérable. Elle fut historique d'abord, avec ses importants travaux sur *Richelieu et la Monarchie absolue*, *la Noblesse française sous Richelieu*, etc..., puis économique, avec sa grande *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général, depuis* 1200 à 1800, en sept volumes, ainsi que *la Fortune privée à travers sept siècles* et *Découvertes d'histoire sociale*.

C'est à ses travaux sur ce terrain qu'il attachait la plus grande importance, car il y fallut des recherches de vaste étendue et d'interprétation délicate : les chiffres recueillis dans les documents d'archives ne sont qu'un des éléments du problème : toute la personnalité humaine entre en jeu dans ces vicissitudes de l'offre et de la demande touchant les objets de première nécessité : un coup d'œil psychologique sûr y est aussi nécessaire à l'intelligence des faits qu'une soigneuse élaboration arithmétique.

Un peu plus tard, — et la *Revue* recueillit encore le bénéfice de cette nouvelle orientation de son activité savante, — sa merveilleuse préparation économique lui permit d'envisager les faits contemporains dans leur aspect social. Il conçut et réalisa sa considérable enquête sur *le Mécanisme de la vie moderne* en cinq volumes. Des bilans de nos grandes entreprises nationales, source de richesse au dedans et d'influence au dehors, il a su faire d'excellente littérature, constamment attrayante sans cesser d'être hautement instructive.

Appelé à siéger dans le Conseil de surveillance de notre revue, il y a apporta sa vaste expérience des hommes et des affaires : à ce périodique plus que centenaire et dont l'influence a été grande, depuis ses origines, sur notre vie nationale, il a rendu les plus signalés services.

Que dire de la place qu'il tenait dans la haute société parisienne, dont son hôtel de la rue Cimarosa était l'un des rendez-vous préférés ! Assisté successivement par des épouses, dont la grâce et la bonté sont inoubliables, Mlle Delancey-Meinell et la baronne Reille, il voyait affluer dans ses salons les supériorités de tout genre. La guerre lui enleva trois des cinq jeunes gens si distingués dont sa seconde union l'avait fait le beau-père et qu'il avait élevés comme ses propres fils. La consolation de sa vieillesse fut dans ses deux filles, Mme la vicomtesse de Romanet-Beaune et Mme la princesse Eric de Broglie, ainsi que dans ceux qui lui restaient de ses beaux-enfants. L'aîné, M. Reille-Soult, duc de Dalmatie, est député du Tarn.

Le vicomte d'Avenel avait succédé, en juin 1930, à M. Eugène Aubry-Vitet comme président du Conseil de la *Revue*. Ses collaborateurs lui garderont un fidèle et reconnaissant souvenir.

ERNEST SEILLIÈRE.

HUITIÈME PÉRIODE. — CIXe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTE-NEUVIÈME VOLUME

JANVIER — FÉVRIER

Livraison du 1er janvier

Pages.

CRIS DANS LE CIEL, deuxième partie, par ANDRÉ CORTHIS 5

LETTRES DU DUC DE REICHSTADT ET DE L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE, publiées par MM. JEAN HANOTEAU et le baron DE BOURGOING. 47

CHARLES LINDBERGH ET LA CULTURE DES ORGANES, par M. le docteur A. CARREL. 71

Le GÉNÉRAL DEGOUTTE, par M. le général WEYGAND. 88

LA SYMPHONIE FANTASTIQUE. — HECTOR BERLIOZ ET L'EUROPE ROMANTIQUE. — I, par M. GUY DE POURTALÈS 100

L'ESPRIT DE LA MARINE, par M. le vice-amiral DURAND-VIEL, de l'Académie des Sciences 143

CE CŒUR FIER, deuxième partie, par PEARL BUCK 154

L'ÉPARGNE FRANÇAISE CRÉANCIÈRE DE L'ÉTRANGER, par M. ALBERT BUISSON, de l'Institut 195

POÉSIES, par M. JEAN RENOUARD 206

SPECTACLES. — *DULCINÉE*. — *VERLAINE*. — *LA PREMIÈRE LÉGION*, par GÉRARD D'HOUVILLE 209

REVUE LITTÉRAIRE. — *VÉRITÉS D'AUTREFOIS ET FICTIONS D'AUJOURD'HUI*, par M. ROBERT BOURGET-PAILLERON. 219

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *ALLEMAGNE ET EUROPE ORIENTALE*, par M. RENÉ PINON 230

Livraison du 15 janvier

CRIS DANS LE CIEL, dernière partie, par ANDRÉ CORTHIS 241

HECTOR BERLIOZ ET L'EUROPE ROMANTIQUE. — II, par M. GUY DE POURTALÈS . . 284

LE REDRESSEMENT DE LA FRANCE PAR LE TRAVAIL, par M. LOUIS BRÉGUET 320

LETTRES DU DUC DE REICHSTADT ET DE L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE, publiées par MM. JEAN HANOTEAU et le baron DE BOURGOING. — II 337

L'AMÉRIQUE A VOTÉ. — *LES ÉLECTIONS DE 1938*, par M. BERNARD FAY. 364

CE CŒUR FIER, troisième partie, par PEARL BUCK. 393

A PROPOS DU 30 SEPTEMBRE, par M. le général DE CASTELNAU, de l'Institut. . . 432

Pages.
Poésies, par M. Maurice LEVAILLANT 412
Spectacles. — *Cyrano de Bergerac*. — *Trois valses*, par Gérard d'HOUVILLE 445
Revue littéraire. — *La première incarnation de George Sand*, par M. Victor GIRAUD 454
Louis Paul-Dubois, par M. Victor GIRAUD 466
Chronique de la quinzaine. — *Le voyage de M. Daladier*, par M. René PINON. 470

Livraison du 1er février

Les passes de Khaïber, première partie, par M. Jean MARTET 481
Hector Berlioz et l'Europe romantique. — III, par M. Guy de POURTALÈS . . 514
Sécurité de notre Afrique du Nord, par M. le général ARMENGAUD 550
Ferdinand de Lesseps, mon parrain, par Mme Marie-Louise PAILLERON 565
La destinée de la France et sa natalité, par M. le professeur Charles RICHET 586
Marie-Louise, duchesse de Parme, *d'après ses papiers intimes*, par M. Jean HANOTEAU et le baron de BOURGOING 599
En Turquie. — Au temps de Constans et d'Abdul-Hamid, par M. P.-B. GHEUSI. 624
Où en est la guerre sino-nippone ? par M. Henri BRENIER 638
Ce cœur fier, dernière partie, par Pearl BUCK 661
L'art rupestre au Hoggar, par M. E.-F. GAUTIER 695
Trois revues militaires. — *Choses vues*, par M. Robert VAUCHER 706
Chronique de la quinzaine. — *L'Europe et l'Espagne*, par M. René PINON . . 711

Livraison du 15 février

Les passes de Khaïber, deuxième partie, par M. Jean MARTET 721
L'archiduc Rodolphe et le drame de Mayerling, par M. Maurice PALÉOLOGUE, de l'Académie française 760
Le réveil de la France, par M. Frédéric ECCARD 798
Comment j'ai connu le général BOULANGER, par la duchesse d'UZÈS 820
Hector Berlioz et l'Europe romantique. — IV, par M. Guy de POURTALÈS . . 831
Le problème religieux en Catalogne, par M. Jean de SAINT-CHAMANT 867
Une petite-fille de madame de Grignan. — *Madame de Vence*, par M. Edmond PILON 885
Spectacles. — *Les vacances d'Apollon*. — *Sur les marches du palais*. — *L'homme de nuit*, par Gérard d'HOUVILLE 907
Questions scientifiques. — *Le spectre infra-rouge*, par M. Jean LECOMTE . 918
Delacroix a Zurich, par M. Louis GILLET, de l'Académie française 929
Revue littéraire. — *Essai, chronique et roman*, par M. Robert BOURGET-PAILLERON 936
Chronique de la quinzaine. — *Le discours du Fuhrer et l'Europe*, par M. René PINON 947
Le vicomte Georges d'Avenel, par M. le baron E. SEILLIÈRE, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques 957

Le Directeur-Gérant : André Chaumeix.

Paris, 1939. — Imprimerie J. Dumoulin, 5, rue des Grands-Augustins. — 62358.

Pages.
412
445
454
466
470
481
514
550
565
586
599
624
638
661
695
706
711
721
760
798
820
831
867
885
907
918
929
936
947
957